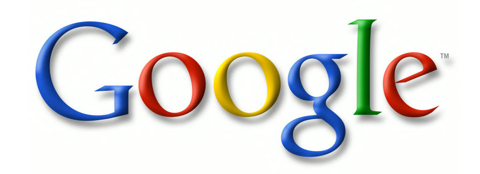
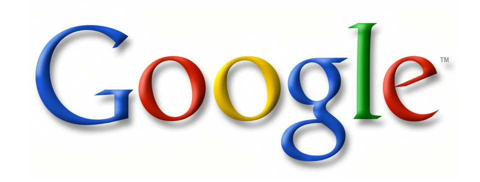





C 528,641

[redacted]

VINGT-SEPT ANS D'HISTOIRE

DES

ÉTUDES ORIENTALES

I

VINGT-SEPT ANS D'HISTOIRE

DES

ÉTUDES ORIENTALES

I

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

VINGT-SEPT ANS D'HISTOIRE

DES

ÉTUDES ORIENTALES

RAPPORTS

FAITS A LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS DE 1840 A 1867

PAR

JULES MOHL

Membre de l'Institut, Secrétaire de la Société asiatique

OUVRAGE PUBLIÉ PAR SA VEUVE

TOME PREMIER

PARIS

REINWALD ET Cie, LIBRAIRES ÉDITEURS

15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

1879

AVANT-PROPOS

L'excellence des rapports annuels que M. Mohl con- acrait à l'exposition des progrès des études orientales été reconnue par toute l'Europe savante. Les meil- eurs juges en Allemagne l'ont proclamé le maître dans art du rapport [1]. A l'immense étendue des infor- ations, à une vaste correspondance, Mohl joignait la arté d'esprit et la promptitude et la rectitude du ju- ement. En relations journalières avec Eugène Bur- uf et toujours d'accord avec cette rare intelligence, était comme le centre d'une vaste enquête où rien tait négligé de ce qui pouvait contribuer à augmen- r nos connaissances sur quelques-uns des chapitres plus importants de l'histoire de l'humanité.

C'est en 1840 que la Société Asiatique lui fournit, le nommant son secrétaire adjoint, l'occasion de dre utiles à tous ces trésors d'érudition et de cri- e. Jusque-là les rapports annuels s'étaient bornés exposition sommaire des actes du conseil de la So-

[1] « *Der Meister im Referiren* ». Gosche.

ciété. Mohl, chargé de ces rapports, en élargit singulièrement le cadre. Il y comprit le champ entier des études orientales, et se chargea de rendre compte à ses confrères de tous les travaux accomplis dans l'année. Pendant vingt-sept ans, il remplit cette tâche difficile avec une supériorité qui a été reconnue de tous. Embrassant le monde entier, Mohl groupait dans un exposé simple, facile, lumineux, tous les progrès que faisaient ces belles recherches. Et combien les circonstances furent favorables à ce grand et large rapporteur ! L'Assyrie, qui semblait perdue à jamais, sortan de dessous terre, l'égyptologie atteignant un degré d certitude qu'on avait à peine osé espérer, le chinoi compris dans ses plus délicates profondeurs, les Vé das et les origines aryennes éclairés de lumières inat tendues, les monuments du bouddhisme découverts compris, l'histoire de la littérature hindoue se déga geant des chimères dont on l'avait entourée d'abord ce fut l'âge d'or des études orientales; Mohl en fut digne, savant et éloquent historien.

On a cru faire une œuvre utile en réimprimant da leur ensemble ces précieux morceaux épars dans vaste collection du Journal Asiatique. Ils forment plus parfaite histoire des études orientales vers le n lieu de notre siècle; ils constituent également l'o vrage principal de M. Mohl. Les recherches de l'illu

tre académicien sur l'ancienne Perse, la traduction qu'il a donnée de cette belle épopée qui jette un jour si vif sur le vieil Iran et sur l'ensemble des traditions aryennes, sont des ouvrages d'un rare mérite. Le grand titre de M. Mohl à la reconnaissance des savants est cependant, avant tout, l'influence qu'il a exercée. Il sut présider aux études relatives à l'Asie avec une solidité de jugement et un esprit philosophique qui seuls peuvent donner de la valeur à des travaux épars et sans lien apparent. Ce lien, il le créait par sa judicieuse et savante critique; son autorité aidait les esprits amis de la vérité à distinguer le mérite sérieux des succès faciles qu'on trouve souvent auprès du public en flattant ses goûts superficiels. Par là M. Mohl a occupé dans nos études une place de premier ordre; le vide qu'il a laissé ne sera pas de sitôt rempli. Ami du vrai et du solide en toutes choses, il ne faisait aucune part à la vanité, à l'envie de briller. Sa direction a été aussi efficace qu'éclairée. Avec lui, une des meilleures parties de notre société lettrée est descendue au tombeau.

ERNEST RENAN.

[redacted]

NOTICE SUR JULES MOHL

PAR M. F. MAX MÜLLER

Dans les premiers jours de 1876, quand les journaux français annoncèrent la mort de Jules Mohl, membre de l'Institut et professeur de persan au Collège de France, les orientalistes de France, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Italie sentirent que ce qu'ils venaient de perdre, ce n'était pas seulement un homme dont la sympathie, les conseils et le secours leur étaient toujours assurés; ils sentirent que les études orientales, au sens le plus large du mot, venaient de voir s'éteindre un foyer de vie, un cœur dont les battements leur avaient envoyé une activité et une chaleur toujours nouvelles.

Les Français savent mieux que tout autre peuple honorer leurs morts illustres, et quand des hommes comme Laboulaye, Maury, Renan, Regnier, Bréal se sont chargés d'écrire le nécrologe de Mohl ou de lui adresser le dernier adieu, on doit être certain que tout ce que l'on peut dire de sa vie et de son œuvre a été dit à l'heure voulue et bien dit.

L'histoire même de sa vie est bientôt faite: c'est ce qu'on appelle la vie sans incidents du savant. Nous n'avons rien à ajouter à cette simple histoire, telle qu'elle a été retracée au moment de sa mort par ses amis et ses biographes. Les érudits en France et en Angleterre ont suffisamment appuyé sur ses mérites comme éditeur et traducteur de la grande épopée nationale de la Perse, le *Shah Nameh* de Firdousi, et je ne vois pas ce qu'on pourrait ajouter pour faire plus vivement ressortir la valeur de son œuvre. Depuis sa mort, sa veuve a rendu un grand service à sa mémoire en publiant sa traduction du *Shah Nameh* ou *Livre des Rois* dans un format plus accessible[1]. Mais il reste un autre devoir à accomplir, c'est la réimpression des rapports sur les études orientales qu'il lisait chaque année devant la Société Asiatique de Paris et qui sont à présent dispersés à travers la collection du Journal Asiatique. C'est là que nous pouvons lire la vie réelle de Mohl, et si l'on veut étudier l'histoire de l'orientalisme en Europe de 1840 à 1867, « l'âge héroïque des études orientales », comme dit M. Renan, l'on ne pourra consulter de meilleures archives que celles qu'on trouvera réunies dans les *Rapports annuels faits à la Société Asiatique, par M. J. Mohl.*

Avant de m'arrêter sur ces rapports, pour en faire comprendre l'importance, il sera bon de tracer aussi rapidement que possible les traits généraux de sa vie ; je le fe-

1. *Le Livre des Rois*, par Aboulkasim Firdousi, traduit et commenté par Jules Mohl, publié par Madame Mohl. Paris : Imprimerie Nationale, 1878, 7 vol. in 8°.

rai, en partie d'après les notices biographiques publiées après sa mort, en partie d'après les communications particulières de sa veuve et d'autres membres de sa famille.

Julius Mohl naquit à Stuttgart, le 23 Octobre 1800. Son père était un haut fonctionnaire civil du royaume de Wurtemberg, et ses trois frères se distinguèrent chacun dans sa carrière: Robert, l'aîné, dans le droit et la politique; Moritz, dans l'économie politique; Hugo, dans la botanique. L'éducation des quatre frères se fit, comme c'est assez l'habitude dans les familles allemandes, à la maison autant qu'à l'école: le système du gymnase, avec son externat, laisse aux parents une grande part de la responsabilité et de la peine. Comme c'est généralement le cas pour les hommes distingués, la mère de Mohl était, nous dit-on, une personne d'un esprit très cultivé, qui unissait un grand charme de manières à la force et à l'originalité du caractère et qui se dévouait à l'instruction de ses enfants autant qu'aux soins plus humbles du ménage. Jules montra de bonne heure l'amour de l'étude; l'on raconte qu'encore enfant, il se levait tous les jours pour lire à quatre heures du matin; j'aime à croire qu'il n'y a là qu'une de ces légères exagérations qui se glissent souvent dans les *Évangiles de l'Enfance* des hommes qui se sont plus tard distingués dans la vie.

Quoi qu'il en soit, Jules Mohl terminait à dix-huit ans sa carrière d'écolier et se rendait à Tubingue pour étudier la théologie. Il se rencontra là avec Christian Baur, le futur fondateur de la nouvelle école de théologie, l'é-

cole dite de Tubingue : il semble qu'il y fit aussi la connaissance de David Strauss. Mécontent de l'esprit étroit et purement théologique qui présidait aux études sur le christianisme, l'hébreu fut pour lui, comme il l'a été pour tant d'autres, le chemin de passage de la théologie à l'orientalisme. Quoique nommé en 1822 à une petite cure, il se sentit de plus en plus attiré par les études orientales, et résolut en 1823 de se rendre à Paris, où le Collège de France leur ouvrait alors leur seul centre d'enseignement en Europe. Il suivit d'abord les cours d'arabe et de persan de Sylvestre de Sacy et les cours de chinois de Rémusat. Il ne se confina pas dès le début, comme c'est tant l'usage à présent, dans l'étude d'une langue spéciale, et il essaya de devenir un orientaliste dans toute l'étendue du mot. Il voulait apprendre à connaître, comme il l'écrivait alors, « les idées qui ont gouverné l'humanité, » en particulier dans les périodes primitives de l'histoire orientale. Il ne fut pas longtemps à gagner l'affection de plusieurs des grands orientalistes de Paris, et la société où ils vivaient, le charme de leurs manières et de leur conversation, la largeur de leurs vues, produisirent, semble-t-il, une impression profonde sur l'esprit du jeune savant, frais échappé des chambres étroites du séminaire de Tubingue et de l'enseignement traditionnel de ses doctes professeurs. Après tout, il n'est rien de si délicieux que la bonne société française, et il ne faut pas oublier que l'aisance, la grâce, l'éclat de cette société ne tiennent pas seulement à la perfection des manières, mais à des causes plus profondes, une bonté générale avec moins d'égoïsme et de pharisaïsme que partout ailleurs. Alexandre de Humboldt

était alors à Paris, et tant qu'il vécut les relations amicales qui s'établirent entre lui et Mohl continuèrent sans interruption. La maison de Cuvier était aussi ouverte au jeune orientaliste.

En 1826, le gouvernement de Wurtemberg, désireux de s'assurer les services d'un jeune savant qui promettait tant, lui donna une chaire de langues orientales à Tubingue, tout en l'autorisant à continuer ses études à Paris. En 1830 et 1831 il passa en Angleterre, où il gagna l'amitié de plusieurs orientalistes, dont quelques-uns au service de l'ancienne Compagnie des Indes Orientales. Il conçut alors le plan de passer quelques années aux Indes : son projet n'ayant pas abouti, il retourna à Paris, qui était déjà devenu pour lui une seconde patrie.

Il continua là quelque temps ses études de chinois, dont le premier fruit fut la publication d'une traduction latine de deux des livres canoniques, le *Shi-King* et le *Y-King* (1830, 1837 et 1839). Ces traductions avaient été faites par deux Jésuites, Lacharme et Régis, dans la première partie du dernier siècle; mais elles n'avaient jamais été publiées.

Cependant le persan devenait décidément sa spécialité. Dès 1826, le gouvernement français l'avait chargé de publier le texte et la traduction du *Shah Nameh*, la fameuse épopée de Firdousi. L'ouvrage devait faire partie de la *Collection Orientale*, publication entreprise par le gouvernement, et destinée à rendre accessibles les trésors

de la littérature orientale, mais malheureusement conduite avec une somptuosité extravagante, qui lui a précisément fait manquer son objet. Cette entreprise fut pour Mohl l'œuvre de sa vie : elle n'était même pas terminée au moment de sa mort. Pour s'y préparer il publia en 1838, avec Olshausen, les *Fragments relatifs à la religion de Zoroastre*. L'impression du premier volume de Firdousi commença en 1833 ; la même année il envoyait sa démission à Tubingue, où il n'avait jamais paru en chaire, et se fixa définitivement à Paris. Le premier volume parut en 1838, le second en 1842, le troisième en 1848, le quatrième en 1855, le cinquième en 1866, le sixième en 1868. Le dernier volume était resté inachevé à sa mort ; des parties en avaient été détruites pendant la Commune. Son ancien élève, et son digne successeur au Collège de France, M. Barbier de Meynard, se chargea de terminer l'œuvre de son ami et maître, et nous e possédons à présent sous deux formes, dans l'édition de luxe que la libéralité du gouvernement distribue aux gens qui sont le moins capables d'en faire usage, et dans une édition plus modeste, qui ne contient que la traduction, édition faite aux frais de Mme Mohl et qui entrera dans toute bibliothèque qui veut contenir les chefs-d'œuvre de la poésie.

Il faudrait tout un article pour expliquer l'importance du *Shah Nameh*, l'une des cinq ou six grandes épopées nationales du monde, et mieux encore pour montrer quelle lumière jette le poème de Firdousi sur le passage de la mythologie à la poésie héroïque et à l'histoire. Nulle

part on ne peut mieux saisir sur le fait ce problème complexe. Le Persan qui lit les exploits de Féridoun ne doute pas un instant qu'il lit l'histoire d'un des anciens rois de son pays, et il serait aussi aisé de le convaincre que le grand Féridoun n'était qu'un être mythique que de convaincre un Grec d'autrefois, ou un professeur de grec de nos jours, qu'Hélène a été longtemps une déesse avant de devenir la femme de Ménélas, et que le siège de Troie n'est que le reflet d'un siège bien plus ancien. En Perse, heureusement, nous pouvons remonter au delà de l'épopée, nous pouvons suivre les noms de quelques-uns des principaux héros du *Shah Nameh* jusqu'aux noms des vieilles divinités de l'Avesta, dont ils dérivent par l'intermédiaire des formes pehlvies et parsies. Féridoun, comme Burnouf le premier l'a établi, est le pehlvi *Fredun*, et *Fredun* lui-même est une corruption du zend *Thraêtaona*, qui répond au sanscrit *Traitana*, patronymique du Dieu védique *Trita*. Le tyran du poème épique, Zohak, est, comme l'a encore montré Burnouf, le Ajis Dahâka de l'Avesta : Firdousi le connaît encore sous le nom de Aj Dahâ, et sa nature et son origine réelle ne trouvent leur explication que dans Ahi, le serpent de la mythologie védique. Nous pouvons ainsi suivre en Perse, pas à pas, la succession de la mythologie, de la légende et de l'histoire, tandis qu'ailleurs nous n'avons devant nous que la seconde ou la troisième période et qu'en présence de ces personnages demi-historiques, demi-légendaires, un Ulysse ou un Guillaume Tell, nous en sommes réduits à la seule étymologie de leur nom ou au caractère de leurs exploits pour montrer qu'ils sont nés de l'imagination de leurs

[redacted]

compatriotes, et que ni Ulysse ni Guillaume Tell n'ont jamais été vus en chair et en os ni à Ithaque, ni en Suisse. Quelques-unes de ces questions, en particulier celle des matériaux réunis et utilisés par Firdousi dans la composition de son poème, sont traitées dans les préfaces des différents volumes de l'édition de Mohl et méritent l'attention sérieuse de tous ceux qui étudient la mythologie comparée.

En se chargeant de la publication et de la traduction du *Shah Nameh* pour le compte du gouvernement français, Mohl voyait sans doute qu'il s'engageait à passer en France les plus belles années de sa vie. On s'est étonné quelquefois qu'il ait refusé de retourner à l'université de Tubingue, où l'on était si désireux de le revoir, et ait préféré vivre et travailler à Paris. Lui-même, à la fin de sa vie, quand on l'interrogeait sur ce sujet, trouvait quelque peine à l'expliquer. Mais il faut se rappeler tout d'abord qu'en 1830 on était beaucoup plus cosmopolite qu'on ne le fut depuis 1848, et que Paris était alors la cité cosmopolite par excellence. Je citerai là-dessus l'opinion de M. Renan dans son Rapport sur les travaux du Conseil de la Société Asiatique en 1876 :

« Le meilleur fruit du grand et libéral esprit qui régna en Europe depuis la fin des orages de la Révolution et de l'Empire jusqu'à la funeste année qui a déchaîné de nouveau le typhon de la haine et du mal, fut la facilité avec laquelle l'homme voué à une œuvre sociale consentait à transporter ses aptitudes et le libre exercice de son activité

dans un pays différent du sien. Il résultait de là des échanges excellents de dons opposés, des mélanges féconds pour le progrès de la civilisation. Et comme une pensée vraiment haute présidait à ces changements de patrie, le pays le plus hospitalier était celui qui en bénéficiait le plus. »

Puis il y avait des amitiés, et plus encore, qui étaient pour beaucoup dans la répugnance de Mohl à quitter Paris. Ce n'était pas à Tubingue qu'il eût retrouvé un de Sacy et un Rémusat, un Fauriel et un Fresnel, un Saint-Martin, un Ampère, un Eugène Burnouf. Dans l'état politique de l'Allemagne d'alors, nulle part un jeune professeur ne pouvait avoir et la même indépendance et les mêmes moyens d'être utile à la science. Il pouvait vivre là dans les termes les plus agréables, non seulement avec les premiers savants du temps, mais avec des hommes tels que Guizot, Villemain, Cousin, Thiers et d'autres dont il fut plus tard le collègue à l'Institut et qui en même temps, à la tête des affaires, se montraient prêts à écouter ses conseils et à exécuter les plans que lui-même ou ses amis pouvaient leur suggérer pour le progrès des études orientales. Il ne faut pas oublier qu'en ce temps sa qualité d'étranger, loin d'entraver le succès de sa carrière à Paris, était plutôt une recommandation. Non-seulement on lui offrait de grand cœur la tâche ou la place pour laquelle ne se présentait pas de concurrent français, mais on lui conférait sans jalousie les situations les plus hautes et les plus honorables.

En 1844, il était nommé à l'Institut; en 1847, il deve-

nait professeur de persan au Collège de France; en 1852, inspecteur du département oriental à l'Imprimerie nationale. Ces places lui donnaient une position indépendante et honorée parmi ses collègues français et lui permettaient de consacrer une grande partie de ses loisirs à la Société asiatique dont il fut d'abord secrétaire-adjoint, puis secrétaire et enfin président. Cette Société fut en fait son enfant favori dans les bons et dans les mauvais jours, et c'est par elle qu'il a rendu les plus grands et les plus durables services à l'érudition orientale.

C'est dans les rapports qu'il fit régulièrement chaque année, de 1840 à 1867, que l'on trouve le meilleur état de ses services. Il est rare qu'il nous dise la part qu'il avait lui-même dans le travail des autres savants, par ses encouragements, ses conseils, son assistance. Nous pouvons néanmoins reconnaître sa main dans quelques-unes des plus brillantes découvertes du temps. Il commence généralement son rapport par le compte-rendu des travaux accomplis dans le courant de l'année par les membres de la Société. Il retrace la carrière des membres éminents que la Société a perdus dans l'année, et quelques-unes de ces notices biographiques sont des chefs-d'œuvre. Je citerai ses articles sur James Prinsep, Gesenius, Csoma Körösi, Schlegel, Burnouf, Lee, Fresnel, Hammer-Purgstall, Wilson et Woepke. Après avoir énuméré les principaux travaux publiés dans le Journal de la Société et s'être étendu sur les œuvres scientifiques dont la Société a entrepris l'exécution à ses frais, ou dont elle a recommandé l'exécution au gouvernement, il passe en revue toutes les publication

écrites en français, en anglais, en allemand, en italien etc., qui lui semblent de nature à enrichir le capital de l'érudition. L'honneur d'être cité dans ces pages était un peu pour le savant ce qu'était pour les cités grecques l'honneur d'avoir leur nom dans le catalogue d'Homère. L'éloge tient peut-être dans les jugements de Mohl plus de place que le blâme; mais ceux qui savent lire entre les lignes pourront aisément distinguer les publications qu'il regarde comme une vraie et durable conquête scientifique et celles qui ne sont pour lui que des tentatives sans consistance et sans résultat. Il serait naturellement impossible de donner une idée complète de l'œuvre accomplie par Mohl dans l'exercice annuel de cette magistrature de censeur étendue à toutes les branches de l'érudition orientale. Mais je dois à sa mémoire, je crois, de montrer dans un cas au moins, comment il suggéra et dirigea en silence des découvertes dont il fut le premier à attribuer à d'autres la gloire tout entière.

La découverte des palais enfouis sous terre de Babylone et de Ninive, et le déchiffrement des inscriptions cunéiformes dont leurs murs sont couverts, constituent sans doute l'une des plus brillantes découvertes de notre siècle et l'une des plus riches en révélations.

Demandez à un Anglais instruit, à supposer qu'il se soucie d'antiquités orientales, quel est le premier qui a découvert les ruines de Ninive, il répondra sans hésitation que c'est Sir Henry Layard. Demandez-lui quel est le premier qui a déchiffré les inscriptions cunéiformes, il répondra

Sir Henry Rawlinson. Eh bien! les deux réponses sont entièrement et absolument fausses, et j'hésite d'autant moins à le dire que le mérite qu'ils ont eu, l'un à découvrir les taureaux de Ninive et tant d'autres antiquités, l'autre à copier et à traduire quelques-unes des inscriptions cunéiformes les plus importantes, est assez grand pour qu'ils soient les derniers à accepter une gloire qui serait celle d'autrui. Bien avant que Sir Henry Layard songeât à Ninive, bien avant que Sir Henry Rawlinson eût rien publié des inscriptions de Behistun, nous voyons M. Mohl signaler à ses amis français l'importance des découvertes à faire sur le sol historique de la Mésopotamie. Il était alors en correspondance active avec Schultz, l'infortuné voyageur qui avait été envoyé en mission en Arménie pour copier les inscriptions cunéiformes signalées dans le vieux château de Van. Dès le premier de ses rapports, en 1840, Mohl avait à annoncer la mort de Schultz, assassiné pendant qu'il copiait ces inscriptions. C'est Mohl qui sauva ses papiers de l'oubli et pressa le gouvernement de publier les matériaux les plus importants réunis par son malheureux ami. Il nous apprend dans le même rapport les résultats auxquels on était arrivé jusque-là dans le déchiffrement de l'alphabet cunéiforme. Depuis que Grotefend avait prouvé que ces groupes de clous qui couvraient les murs des anciens palais de Persépolis formaient réellement des inscriptions, qu'ils désignaient des voyelles et des consonnes, et que le début de certaines inscriptions contenait certainement les noms et les titres de Darius et de [illegible] rois des rois, l'on n'avait guère fait de progrès [illegible] 1836, année où Burnouf et Lassen publiaient

presque simultanément deux mémoires sur les inscriptions dont l'on possédait alors le texte, grâce aux copies faites par Niebuhr durant son voyage en Perse et grâce aux copies de Schultz. Les résultats auxquels ils arrivèrent étaient presque identiques : il semble pourtant que de Burnouf vint l'idée de chercher dans ces inscriptions, non seulement des noms propres de rois comme Darius et Xerxès, mais aussi des noms géographiques, en particulier ceux des provinces de l'empire de Darius, idée féconde qui devait donner la clef de toutes les autres difficultés. Les travaux des deux pionniers avaient restitué l'alphabet des inscriptions perses : il ne restait que quelques lettres douteuses, qui furent bientôt déterminées par Beer à Leipzig et par Jacquet à Paris. Il ne restait qu'une lettre à déterminer, ce qui fut fait par Rawlinson : la découverte de l'inhérence des voyelles ne fut faite que plus tard, par Hincks et Oppert.

Le grand besoin alors, c'était une copie fidèle de textes nouveaux. Les papiers de Schultz fournirent les inscriptions de Hamadan. Rich compléta celles de Persépolis. Mais le principal désidératum, c'était une copie exacte des inscriptions trilingues de Behistun. Schultz, qui devait les copier, était mort. On savait que le colonel Rawlinson possédait la copie de trois au moins des quatre colonnes, et dès 1840, Mohl exprimait l'espoir que cette copie serait immédiatement publiée pour satisfaire l'impatience des Orientalistes.

Cet espoir ne se réalisait pas, et nous voyons Mohl in-

fatigable à pénétrer ses amis de Paris et d'ailleurs de la nécessité de rassembler de nouveaux matériaux. Dans son rapport de 1843, il appelle l'attention sur la publication des cylindres orientaux de A. Cullimore, la première en ce genre, et annonce une édition analogue qui se fait sous les auspices d'un savant français, Lajard, connu surtout par ses vastes recherches sur le culte de Mithra et qu'il ne faut pas confondre avec Sir Henry Layard, qui ne paraît en scène que plus tard. Il annonce la même année un autre événement bien plus important. Botta, consul de France à Mossoul, avait, sur les conseils de Mohl, exécuté des fouilles à Ninive. « C'est surtout d'après ses indications, dit M. Maury, parlant au nom de l'Académie des Inscriptions, que Botta retrouvait les restes des palais des rois de Ninive. » Les premiers efforts de Botta furent admirablement récompensés par la découverte de bas-reliefs et d'inscriptions assyriennes. Le gouvernement français, justement fier des découvertes de son consul, ne perdit pas de temps à s'assurer la possession des trésors qu'il avait trouvés. Mohl fit tout ce qu'il put pour persuader au gouvernement de donner à Botta tous les secours qu'il demandait pour continuer ses explorations, et il pressait la Société Asiatique de publier tout ce que ses ressources lui permettaient des inscriptions nouvellement découvertes. Il se sentait alors plein de confiance et ne doutait pas qu'après les progrès qu'avaient fait faire Burnouf et Lassen au déchiffrement des inscriptions du premier système (les inscriptions perses), celles du second système, dites médiques, et les inscriptions babyloniennes ne pouvaient tarder à livrer également leurs secrets. Elles étaient toutes

écrites dans le même système de signes, et bien que l'on pût reconnaître à première vue que le nombre des signes indépendants, le nombre des groupes de clous, était bien plus considérable dans le système médique que dans le système persan, et dans le système babylonien que dans le médique, néanmoins comme on possédait des inscriptions trilingues, comme on savait en particulier que la grande inscription de Behistun était répétée dans les trois alphabets, en trois langues, on trouvait tout naturel d'espérer qu'après le déchiffrement de l'inscription perse, le médique et le babylonien n'offriraient pas grande résistance. Mohl et ses amis devaient être, comme nous le verrons, cruellement désappointés dans leur attente. En attendant, chaque année apportait de nouvelles lumières, et les rapports lus à la Société Asiatique montrent un enthousiasme croissant.

« Il était réservé à un membre de votre société, M. Botta, dit-il dans son rapport de 1844, de soulever un coin du voile dont le temps avait couvert l'histoire de ce pays (la Mésopotamie). Vous vous rappelez que, dans votre dernière séance annuelle, il vous a été fait lecture de la première lettre par laquelle M. Botta vous annonçait qu'il avait trouvé sur la colline de Khorsabad, à cinq lieues de Ninive, les ruines d'un édifice dont tous les murs sont entièrement couverts de sculptures et d'inscriptions. Les fouilles qu'il a faites depuis ce temps n'ont pas cessé d'ajouter à l'importance de sa découverte... Tout jusqu'à présent indique que ces ruines sont assyriennes, et les conséquences historiques que l'on peut tirer, tant des bas-

reliefs que du mode de construction de l'édifice sont extrêmement importantes... Il y a tout lieu de croire que rien n'interrompra plus le cours de cette belle découverte, et que Paris possédera bientôt un musée de sculptures assyriennes qui donneront de la vie à ce que l'histoire nous enseigne sur l'empire de Sémiramis ».

En annonçant les nouvelles merveilles dévoilées chaque année dans ces Herculanum et ces Pompeii du pays d'Assur, Mohl ne cesse pas de rappeler aux orientalistes le devoir qui leur incombe de déchiffrer les trois alphabets cunéiformes, et de lire les trois vieilles langues dans lesquelles les anciens rois de Babylone, de Ninive, de Médie et de Perse ont voulu transmettre aux générations futures le souvenir de leurs exploits. Il revient sans cesse sur les travaux de M. Rawlinson, l'heureux consul général de Bagdad, qui possédait la copie de la grande inscription trilingue de Behistun, et qui par suite passait pour avoir dans ses mains, non seulement le dernier mot des inscriptions perses, mais la clef des inscriptions assyriennes et médiques dont l'on ne pouvait encore que deviner le contenu. Mais M. Rawlinson la gardait toujours par devers lui, et telle était l'impatience du public savant dans toute l'Europe d'avoir de nouveaux matériaux et de nouvelles lumières, que le petit royaume de Danemark envoya Westergaard en Perse pour copier des inscriptions cunéiformes et étudier la vieille langue du Zend-Avesta, qui, Burnouf l'avait montré, constituait la tranchée la plus avancée d'où l'on pût attaquer les documents tracés sur le roc par Cyrus, Darius et Xerxès. Un grand

nombre d'inscriptions assyriennes, copiées par Flandin et Coste, étaient publiées en 1844, aux frais du gouvernement français. Nombre d'ouvriers étaient à l'œuvre, sinon pour déchiffrer les inscriptions, du moins pour dresser la liste des caractères, qui, dans l'alphabet assyrien et babylonien, montait à plusieurs centaines au lieu des trente-trois consonnes et voyelles des Perses; à trouver dans les lignes répétées les lettres qui pouvaient se remplacer les unes par les autres, à déterminer les caractères qui étaient idéographiques, syllabiques ou phonétiques, bref à opérer un triage préliminaire et à introduire un certain ordre dans ce chaos de clous et de coins. On sentait que tout assaut serait prématuré tant que l'inscription de Behistun ne serait pas devenue *publici juris*. On savait que le colonel Rawlinson avait copié quatre cent cinquante lignes de texte perse, contenant probablement dix fois autant de mots que toutes les autres inscriptions perses réunies. Coste et Flandin avaient été sur les lieux, avaient pris avec soin des dessins des sculptures de Behistun, représentant Darius avec les rois captifs devant lui, protégé par Auramazda, le Ahuramazda de l'Avesta, l'Ormazd des Perses. Mais ils avaient laissé, sans en prendre copie, la partie la plus importante du monument, les inscriptions.

L'année suivante, 1845, on apprend que le premier palais complet vient d'être déterré. Botta avait alors sous ses ordres deux cents ouvriers, appartenant principalement à ces malheureux Nestoriens échappés aux

massacres des Kurdes. Il avait dégagé deux mille mètres de mur, couverts d'inscriptions et de bas-reliefs; Flandin dessinait cent trente bas-reliefs, Botta copiait deux cents inscriptions. Les plus frappants spécimens de la sculpture assyrienne descendaient le Tigre, et étaient déjà arrivés à Bagdad, en route pour Paris. Il ne restait qu'à empaqueter avec soin les deux grands taureaux gigantesques et deux statues d'hommes étranglant un lion dans leurs bras. On attendait Botta à Paris, et tout son musée allait bientôt suivre, aussitôt que le cours du Tigre, alors trop bas, le permettrait.

Le meilleur historique de ce qui avait été fait jusqu'en 1845 pour la découverte des antiquités de la Mésopotamie, se trouve dans les « Lettres de M. Botta sur ses découvertes à Khorsabad près de Ninive, publiées par M. Mohl, Paris, 1845. » Nous ajouterons qu'en ce moment Westergaard publiait son premier essai sur les inscriptions médiques, et que les papiers du colonel Rawlinson, contenant le texte perse de Behistun au complet, un tiers environ du texte médique et le dixième du texte babylonien, étaient dans les mains de M. Norris, l'infatigable secrétaire de la Société royale asiatique de Londres.

En 1846 M. Layard entre en scène. Attiré par la renommée des découvertes de Botta, il se met à l'œuvre à Ninive, dirigeant les fouilles avec cette énergie, cette décision et ce discernement dont il a donné depuis d'autres preuves. Il y avait assez à découvrir pour la France et pour l'Angleterre, plus même qu'il ne fallait pour l'une et

pour l'autre : mais l'on ne peut nier que l'Angleterre, en laissant à ses représentants beaucoup plus de liberté d'action que la France, finit par obtenir des résultats bien plus considérables, grâce surtout à l'énergie et à la persévérance indomptable des Layard, des Rawlinson, des Loftus. Des cargaisons d'antiquités arrivaient bientôt à Londres, l'une malheureusement fit naufrage en venant de Bombay. En France le gouvernement était satisfait de la collection rapportée par Botta et se contentait de faire connaître ses découvertes dans des publications d'une somptuosité folle qui allait contre le but même qu'on se proposait. Tout en rendant pleine justice aux Chambres et à la générosité qu'elles montraient lorsqu'il s'agissait d'envoyer des expéditions scientifiques et d'en publier les résultats, Mohl déclare que le luxe de ces publications et le prix énorme auquel elles sont vendues les empêche d'avoir toute l'utilité qu'on en pourrait attendre. Il montre combien est plus sensé et plus pratique le système anglais qui laisse la publication de ces œuvres à l'initiative privée, et il apprend au gouvernement que tandis que les ouvrages de M. Layard sur Ninive sont lus à des milliers d'exemplaires et rapportent en même temps à l'auteur et à l'éditeur, les monuments de Ninive de M. Botta, publiés à des frais énormes par le gouvernement, sont vendus si cher que les deux hommes qui en auraient pu faire le meilleur usage, M. Rawlinson et M. Layard, ne purent les acheter. L'argument était péremptoire, mais il ne changea rien aux errements du gouvernement.

Enfin, en 1848, Mohl peut annoncer que le travail de

M. Rawlinson sur l'inscription de Behistun a paru dans le Journal de la Société Royale Asiatique de 1847. Bien qu'il n'y eût plus alors de découverte à faire dans le déchiffrement de l'alphabet perse, néanmoins la publication et l'explication d'un document d'une telle étendue marquait une époque nouvelle dans l'histoire des antiquités perses. Un fait montrera combien la connaissance de l'alphabet perse était déjà complète à cette époque. M. Norris, alors secrétaire de la Société de Londres, put relever des fautes d'écriture dans les copies de l'inscription de Behistun que Rawlinson envoyait à Londres, avec la même certitude qu'un latiniste corrige les fautes d'écriture d'une inscription latine. Mohl, tout en reconnaissant le principe que c'est la priorité de publication qui constitue la priorité de découverte, rend pleine justice à la persévérance de Rawlinson et au génie réel dont il a fait preuve dans l'accomplissement de sa tâche spéciale.

Avec le mémoire de Rawlinson, la question des cunéiformes perses était vidée : on pouvait lire ces vieux textes avec la même certitude qu'un texte grec ou latin. Restait à voir ce qu'on pourrait faire des inscriptions médiques et assyriennes. Westergaard avait prouvé que la langue de celles de la seconde espèce, des inscriptions dites médiques, était scythique ou touranienne. Quant à celles de la troisième espèce, celles de Babylone et de Ninive, tous les savants qui s'en occupaient, Grotefend, Löwenstern, Longpérier, de Saulcy, Hincks, étaient d'accord que la langue était sémitique. Seules, les inscrip-

tions de Van prêtaient au doute, et Hincks soupçonnait qu'elles cachaient une langue aryenne.

Néanmoins, même après la publication des textes de Behistun, il se trouvait que la lecture des inscriptions médiques et assyriennes présentait beaucoup plus de difficulté qu'on ne s'y était attendu. Tout d'abord les copies de Behistun étaient incomplètes. Puis, non seulement l'écriture était idéographique et syllabique à la fois comme celle des hiéroglyphes, mais, ce qui était pis, il y avait des signes qui avaient plusieurs valeurs, et il y avait des valeurs qui étaient représentées par plusieurs signes. On entrait dans cette interminable question des polyphones et des homophones, qui fit abandonner le sujet à plusieurs savants comme désespéré, qui éveilla un sentiment général de scepticisme parmi les orientalistes et parmi le public, et qui, aujourd'hui même, après vingt ans de recherches continues, est encore la pierre d'achoppement des études assyriennes.

Mohl connaissait parfaitement toutes ces difficultés; mais il a chaque année de nouveaux triomphes à annoncer, et de nouvelles conquêtes à demander. En 1849 le gouvernement français avait retiré son patronage à l'œuvre de Botta, qui était envoyé de Mossoul à Jérusalem, et la riche mine qu'il avait ouverte était abandonnée à l'exploitation de M. Layard. En Europe, c'était surtout le déchiffrement du médique qui avançait : le colonel Rawlinson avait réussi à copier presque tout le texte médique de Behistun et annonçait l'envoi de ses copies : M. de Saulcy publiait

dans le Journal Asiatique les résultats de ses études particulières sur les parties alors accessibles des inscriptions médiques.

En 1851 nous recevons la première nouvelle des magnifiques découvertes de M. Layard à Koyunjik, et plus tard à Babylone. C'est Koyunjik qui devait être le champ des plus riches trouvailles de l'assyriologie. Dans le cercle de Ninive il y a deux buttes artificielles, l'une nommée Koyunjik, l'autre Nabbi Yunes. C'est la première qui céda ses trésors aux explorateurs européens; l'autre, qui passait pour contenir les restes du prophète Jonas, était protégée par une mosquée et était trop sacrée pour qu'on la livrât aux infidèles. Néanmoins, le pacha de Mossoul, tout en défendant aux infidèles de troubler le repos du prophète, n'eut aucun scrupule à faire des fouilles pour son propre compte, et ses peines furent bientôt récompensées par la découverte de deux taureaux, hauts de dix-neuf pieds, mais qui n'étaient pas précisément le genre de trésor qu'il attendait (Rapport de 1856). A la même époque M. Loftus était envoyé sur le bas Euphrate, pour explorer les ruines de Warkah et de Senkerah et le gouvernement anglais projetait une autre expédition du côté de Suse.

En Europe, les fouilles linguistiques étaient conduites paisiblement par Botta, de Saulcy, Rawlinson, Norris, et principalement par le Rev. E. Hincks qui était alors le pionnier le plus avancé, et le premier à jeter les fondements d'une étude grammaticale de l'assyrien. Ses travaux, dispersés dans différents recueils, sont à présent

en danger d'être presque oubliés, et ce ne serait qu'un juste tribut payé à sa mémoire si l'Académie d'Irlande ou quelqu'un de ses amis et admirateurs publiait une collection de ses nombreux articles sur les études cunéiformes.

En 1853, Mohl annonce avec joie que M. Place, le successeur de Botta au consulat de France à Mossoul, a reçu l'ordre de reprendre les fouilles. Ses recherches à Khorsabad furent bientôt richement récompensées. Il trouvait de nouvelles salles, des voûtes souterraines, de longs passages en briques émaillées, des statues assyriennes, les caves du château, avec des vases encore pleins de liqueurs desséchées, des bas-reliefs, des inscriptions, des objets d'ivoire et de métal, et plus tard un dépôt d'instruments de fer et d'acier, une porte de la ville ou du palais admirablement conservée, surmontée d'une voûte soutenue par deux taureaux et construite en briques émaillées et ornementées. Malgré ces splendides découvertes qui, disait Mohl, allaient enfin mettre le Louvre au niveau du British Museum, on craignait que le gouvernement n'arrêtât encore M. Place, comme il avait arrêté M. Botta, au milieu de sa campagne. Mohl fit tout ce qu'il put pour plaider la cause assyrienne devant la Société Asiatique, devant l'Institut, devant les ministres, et c'est surtout grâce à son intercession infatigable que son ami Fresnel, qui avait passé des années à recueillir des inscriptions himyarites dans le sud de l'Arabie, fut envoyé avec MM. Oppert et Thomas, à la tête d'une expédition scientifique fortement organisée, pour explorer les ruines du bassin

du bas Euphrate. Les troubles qui régnaient dans le pays empêchant Fresnel d'exécuter le plan primitif, il concentra son œuvre à Babylone. Vers la même époque M. Loftus travaillait énergiquement à Suse et y découvrait un palais dans le style de celui de Persépolis, avec des inscriptions en perse cunéiforme du temps d'Artaxerxès Mnémon. M. Layard avait publié le tableau de ses merveilleuses découvertes de Koyunjik, et exploré une grande partie de la basse Mésopotamie, les ruines d'Arban, de Wan, de Babylone, de Niffar et de Kala Sherghat. En Angleterre, le mémoire de Rawlinson sur le texte babylonien de Behistun paraissait dans le quatorzième volume du *Journal de la Société asiatique* (1851), et dans le premier numéro du quinzième volume (1853) M. Norris, publiant pour la première fois le texte médique de ce document, confirmait l'opinion de Westergaard sur le caractère touranien de cette langue, sans déterminer toutefois à quelle branche de cette vaste famille, ou, pour mieux dire, de cette vaste classe d'idiomes, elle se rattachait de plus près, à la branche turque ou à la branche finnoise.

L'année suivante, 1854, tandis que M. Loftus continue ses fouilles à Warkah et à Senkerah dans la basse Mésopotamie, que M. Rassan travaille activement pour l'Angleterre à Koyunjik, M. Mohl annonce que le gouvernement français a arrêté les fouilles poursuivies avec tant de succès par M. Place à Khorsabad. L'année qui suivit apportait des nouvelles plus tristes encore. La précieuse cargaison qui contenait la double moisson de Place à Khorsabad et de Fresnel à Babylone sombrait à Bassorah. Fresnel, qui

avait, des années durant, tenu bon contre le gouvernement, refusé son rappel et rêvé d'établir à Bagdad une école d'archéologie sur le modèle de l'école française d'Athènes, Fresnel mourait en 1855, et sa mort arrêtait définitivement les fouilles faites aux frais du gouvernement français. Tandis que Loftus rassemblait toujours de nouveaux matériaux dans les ruines de Moghur, d'Aba Shahrein, de Tel Sifr, de Senkerah, de Warkah et de Niffar; tandis que Rawlinson attendait de nouveaux trésors à Babylone, il ne restait plus à l'expédition française, désormais confiée à M. Jules Oppert, qu'à sauver tout ce que l'on pouvait et à revenir en France. La mort de Fresnel semble avoir refroidi l'intérêt que Mohl prenait aux antiquités de la Mésopotamie. Malgré ses efforts constants, l'entreprise qu'il avait encouragée et dirigée n'avait pas donné tous les résultats qu'il avait attendus. Même le déchiffrement des inscriptions n'avait pas été sans lui apporter un désappointement. En parlant du sujet presque pour la dernière fois à propos du rapport adressé par M. Oppert au ministre de l'instruction publique (Paris 1856, Archives des Missions), il exprime l'espoir que l'on pourra venir à bout des difficultés créées par la polyphonie et l'homophonie; quant à la théorie proposée alors pour la première fois par M. Oppert, que l'alphabet cunéiforme était l'œuvre d'un peuple parlant un idiome scythique, et qu'il avait été plus tard adapté tant bien que mal par les Assyriens et les Babyloniens à leur langue sémitique, il s'exprime en ces termes :

« Il faut réserver son jugement, attendre le développe-

ment des preuves, et, si elles sont concluantes, réformer nos idées préconçues. Il est impossible qu'une découverte immense, comme celle de Ninive, et cette restauration subite de langues et presque de littératures perdues depuis des milliers d'années, ne révèlent des faits qui s'accordent mal avec des opinions formées sur l'ancienne histoire de l'Asie d'après des données imparfaites. Il est probable, au reste, que l'histoire ancienne, telle qu'on l'a construite d'après la Bible et les auteurs grecs, sera plutôt enrichie que changée par les résultats des études assyriennes, car nous voyons que tout ce que nous avons appris sur l'Égypte, l'Inde et la Perse, n'a fait que grandir l'autorité d'Hérodote. C'est un cadre qui se remplit, mais qui ne change pas dans ses parties essentielles. On n'est qu'au commencement de ces études, et la route est longue et ardue ; mais les progrès sont très réels et deviendront plus rapides à mesure que les matériaux seront plus accessibles. »

Cet exemple suffira pour montrer avec quelle conscience Mohl remplissait son office d'historiographe en titre de l'érudition orientale, et que de choses risquent de s'oublier dans le tumulte de la vie de notre temps, dont ces pages nous conservent le souvenir. Sans doute la Perse était toujours son objet de prédilection, et de là vient le vif intérêt qu'il prenait à ces recherches sur les cunéiformes, qui ayant pour centre et pour point de départ le déchiffrement des édits des anciens rois de la Perse, Cyrus, Darius, Xerxès, jetaient une lumière nouvelle sur l'histoire de la Perse avant eux et après eux. De là son admiration sincère pour E. Burnouf et son œuvre de restitution de l'A-

vesta; c'est par là qu'il avait appris à apprécier toute la valeur de la méthode philologique de Burnouf et à reconnaître que c'était la seule qui pût conduire à des résultats dignes de confiance dans l'interprétation de l'Avesta comme dans celle des Védas. Mais malgré ses prédilections personnelles, nous le voyons, dans ses rapports annuels, traiter presque tous les sujets avec la même exactitude et la même solidité de jugement. Toutes les publications réellement importantes, qu'il s'agisse d'arabe, d'hébreu, de syriaque, d'arménien, de sanscrit ou de chinois, sont enregistrées avec soin, et nous rencontrons souvent tel paragraphe qui forme un traité succinct, mais complet, sur l'histoire et la portée de toute une branche de l'orientalisme.

Si l'on veut voir, par exemple, ce que nous possédons en fait d'inscriptions himyarites et quelle est la valeur de ce chapitre de l'épigraphie dans l'histoire des langues sémitiques, l'on n'a qu'à lire les rapports sur les explorations de Fresnel et d'Arnaud sur la côte du Yemen, explorations suggérées et encouragées par Mohl lui-même.

La question de la possibilité de substituer l'alphabet latin aux nombreux alphabets des langues orientales est discutée tout au long dans le rapport de 1841, puis de nouveau dans celui de 1865. On raillait le gouvernement anglais d'avoir tant de peine à décider les indigènes à écrire l'indoustani en caractère romains, tandis que les Arabes mahométans avaient réussi en si peu de temps à

faire adopter l'alphabet arabe aux Persans : Mohl répond sèchement que les Arabes punissaient de mort ceux qui continuaient à employer le pehlvi au lieu de l'arabe. Bien qu'il n'indique pas son autorité, je ne doute pas qu'il ne fût en état de citer à l'appui le chapitre et la page.

La découverte des manuscrits syriaques et coptes de Tattam en 1852, et plus tard celle de Pacho; les premiers spécimens de ces nouveaux trésors, tels que les trois épîtres certainement authentiques de saint Ignace; enfin l'excellent catalogue de la collection par Wright: tout cela est décrit de main de maître.

Les arabisants trouveront un compte rendu exact de toutes les publications importantes qui touchent leurs études, et en particulier des pages bien instructives sur la vie de Mahomet, où il rend pleine et égale justice aux deux études si différentes d'esprit que Sprenger et sir W. Muir ont consacrées au prophète. Bien des lecteurs apprendront avec intérêt ce qu'il dit de la formation graduelle et du classement des traditions relatives à Mahomet : ils trouveront là plus d'un aperçu significatif et utile sur des phases analogues traversées par d'autres religions. Mohl rend pleine justice aux mérites du dictionnaire arabe de Lane, mais non sans exprimer le regret que Lane se soit enfermé dans la langue dite classique.

Les rapports sur la littérature chinoise sont complets : le chinois avait été longtemps une des occupations favorites de Mohl. Quand Stanislas Julien publia ses *Voyages des*

pèlerins bouddhistes, il ne trouva nulle part un critique qui sût mieux apprécier la valeur de son œuvre.

Dans tous les sujets dont nous avons parlé jusqu'ici Mohl se sentait chez lui. Là les langues lui étaient familières, les littératures étaient pour lui un objet constant d'intérêt. Mais même pour les autres branches de l'érudition orientale, pour le sanscrit par exemple et pour la littérature indoue en général, il n'est guère de critique qui ait su, mieux que lui, distinguer ce qui est important de ce qui ne l'est pas, et signaler avec plus de précision aux indianisants leurs vrais devoirs envers la science. Dès son premier rapport de 1840, il appelle leur attention sur le Véda. *Hic Rhodos, hic salta!* semble-t-il dire, chaque fois que son inspection générale l'amène près des frontières de l'Inde. Il salue avec une joie véritable toutes les tentatives faites pour combler les vides que les W. Jones, les Colebrooke, les Mill, les Wilson avaient signalés plutôt que remplis. Il montre comment la connaissance de la littérature de l'Inde est condamnée à rester un édifice sans base tant qu'on ne l'aura pas appuyée sur ses fondations réelles, le Véda. Dès 1840 il nous apprend que l'ancienne Compagnie des Indes orientales a ordonné la publication des quatre Védas par les savants Brahmanes du collège de Calcutta, d'après les meilleurs manuscrits de Bénarès : « Grande et magnifique entreprise qui livrera aux études des savants de tous les pays un monument littéraire dont il est difficile d'évaluer l'importance pour l'histoire de la civilisation ». On sait malheureusement qu'il ne s'offrit dans l'Inde ni Brahmanes en état de pu-

blier le Véda et les commentaires, ni manuscrits fidèles : les Brahmanes qui auraient pu ne voulaient pas, ceux qui auraient voulu ne pouvaient pas, et il fallut enfin que l'érudition européenne entreprît l'œuvre et donnât aux Brahmanes la première édition complète de leurs livres sacrés.

Mohl nous apprend en même temps que depuis plusieurs années le gouvernement français achetait dans l'Inde des manuscrits du Véda et de ses commentaires et qu'il en était déjà arrivé à Paris plusieurs caisses. Ces mesures étaient dues surtout à Burnouf, qui, avec Rosen, était alors probablement le seul indianiste qui fût allé plus loin que Colebrooke et eût pénétré au cœur même de la littérature védique. Elles étaient dues aussi au patronage éclairé de M. Guizot. Encore en 1869, M. Guizot, annonçant à l'auteur de ces lignes sa nomination de membre étranger de l'Institut de France, ajoutait : « Je ne suis pas un juge compétent de vos travaux sur les Védas, mais je me félicite d'avoir un peu contribué à vous fournir les matériaux, et je vous remercie d'en avoir gardé le souvenir. »

Il ne se passe guère d'année que Mohl ne nous donne quelque nouvelle des progrès faits dans la publication des Védas ; et la façon naturelle et simple dont il fait ressortir l'importance de la tradition tout en maintenant l'indépendance de la science européenne, fait singulièrement ressortir la maturité de son jugement en présence des querelles des écoles exclusives.

Mais si pénétré qu'il soit de l'importance des études védiques, Mohl ne passe pas sous silence les autres branches de la littérature indienne. La publication de la Râdjatarangînî ou histoire des rois de Kachemire, par Troyer, la découverte de l'alphabet pali par Prinsep, la magnifique édition du Râmâyana de Gorresio, la traduction de la version tibétaine de la vie du Buddha par Foucaux, les Antiquités indiennes de Lassen, le Dictionnaire sanscrit de Boehtlingk et Roth et celui de Goldstücker, les recherches originales de Wœpke sur les chiffres indiens et sur les mathématiques dans l'Inde, les travaux de Nève et de Weber, toutes ces œuvres reçoivent l'hommage qui leur est dû, et il marque toutes ces étapes faites dans la marche, lente mais sûre, de la petite et vaillante armée de l'orientalisme.

Il n'est pas aisé de se faire une idée de tout le travail que s'impose le savant consciencieux qui entreprend un rapport annuel de ce genre. Ceux-là seulement qui ont essayé de le faire savent tout ce qu'il faut de temps rien que pour réunir les matériaux, et tout ce qu'il faut de soin pour déterminer la part d'éloge ou de blâme qui revient à chaque œuvre. Bien que chacun de ces rapports annuels ne remplisse guère que cinquante à cent pages, la seule préparation a dû prendre à l'auteur une partie considérable de ses loisirs.

D'autres sociétés ont publié des rapports de ce genre, mais il n'en est guère qui l'aient fait avec la même régularité que la Société Asiatique tant qu'elle eut Mohl pour

secrétaire, et jamais on n'y a mis la parfaite proportion qu'il savait observer dans le plan général de ses revues. Trop complets, ces rapports dégénèrent en simples catalogues; trop minutieux et trop critiques, ils tournent en articles spéciaux sur quelques publications importantes. Il y a eu des rapports publiés par les successeurs de Mohl au poste de secrétaire de la Société Asiatique. Ils sont écrits sans doute en français plus classique et contiennent d'excellents matériaux: mais ils sont devenus, d'année en année, moins compréhensifs et sont à présent restreints à l'examen du travail accompli chaque année par les seuls orientalistes de France.

Une difficulté plus grande encore, c'était de maintenir jusqu'au bout ce rôle de juge impartial que Mohl a pris et gardé dans ses rapports, du premier au dernier. De lui-même, peu de chose, presque rien. Ce n'est que par hasard que nous apprenons toute la part personnelle qu'il a eue dans plusieurs des plus grandes entreprises patronnées par le gouvernement. Dans certains cas il semble pousser vraiment trop loin cette modestie. Les Français, on le sait, sont très susceptibles sur ce point : « Le *moi* est haïssable. » Pourtant il y a un moment où le bon goût risque de toucher à l'affectation. En parlant de son édition du *Shah Nameh*, il aurait été plus naturel et plus simple, même en français, de dire : « Il vient de paraître un nouveau volume de mon édition du *Shah Nameh*, » que de dire, parlant à des amis : « Un membre de votre Société vient d'achever un nouveau volume du *Shah Nameh*. » Toutefois, en sa qualité d'étranger écrivant en français, il

se sentait probablement tenu d'observer l'étiquette avec plus de soin qu'un Français même, et s'il se trompait, c'était en tout cas du bon côté.

Mais ce qui lui fait encore plus d'honneur, c'est la réserve avec laquelle il parle de ses amis intimes. Mohl n'aurait pas été le savant qu'il était, s'il n'avait eu de vives sympathies pour les savants et de vives antipathies pour les prétendus savants, de France ou d'ailleurs. Mais il fallait une oreille bien délicate pour rien saisir de ces sentiments personnels dans ses rapports officiels. Quand il prend la parole au nom de la Société, il parle avec la pleine conscience de sa responsabilité: il sent que l'honneur de la Société est confié à sa garde. Il n'abuse jamais de la charge qui lui est confiée; jamais il ne prend avantage de sa position.

En relisant ses rapports de 1840 à 1867, nous ne rencontrons guère une seule ligne qu'il voulût effacer s'il revenait, quoique le temps ait dissipé bien des espérances et désenchanté de bien des rêves. Sans doute il en est beaucoup que Mohl désappointait par son silence ou par la mesure dans l'éloge. Il s'est fait, croyons-nous, plus d'ennemis que d'amis par cet incorruptible exercice de ses fonctions: mais il garda, toute sa vie durant, en dépit de maints désappointements, une foi inébranlable dans la vérité.

Il est beau de voir le témoignage unanime rendu à l'intégrité de Mohl par ses collègues de l'Institut. Sa position à Paris n'était pas facile: il avait sans doute de vieux

et fidèles amis; mais il avait aussi, et pouvait-il en être autrement, des envieux. Il avait l'affection de quelques-uns, la sympathie de beaucoup, le respect de tous, même de ceux qui n'avaient pour lui ni affection, ni sympathie. Des esprits élevés, tels que Maury, Renan, Regnier et d'autres encore, pouvaient dire en toute vérité, qu'ils avaient oublié que Mohl n'était pas Français. Dans son dernier adieu, Alfred Maury s'écriait: « Adieu, Jules Mohl; nous te saluons à ta demeure dernière, non seulement comme un confrère, mais comme un compatriote. La science, du reste, n'a pas de nationalité, ou, pour mieux dire, elle est de toutes les nationalités; elle travaille à les rapprocher, à les unir, et cette conciliation nous aimions à la rencontrer en toi. »

Mais l'on ne peut guère attendre la même hauteur de pensée et de sentiment chez des esprits moins élevés, et encore moins chez ceux dont Mohl avait à contrecarrer les prétentions. Quoique Mohl ait été, à ce qu'il semble, un hôte bienvenu à plusieurs cours, il n'avait jamais appris à être un courtisan. La vie, à ses yeux, n'avait plus de valeur, si elle demandait un sacrifice à la vérité. Tous ses amis reconnaissent en lui une certaine brusquerie, dont il ne put jamais se défaire et que plus d'un attribuait charitablement à son sang allemand. M. Barbier de Meynard dit en parlant de lui: « L'amour du vrai, l'horreur du charlatanisme et de l'intrigue donnaient à son abord ce je ne sais quoi de réservé et de brusque qui ne permettait pas d'apprécier du premier coup d'œil tout ce qu'il y avait en lui de bonté naturelle et de chaleureuse sympathie. »

Mais cette brusquerie n'était pas un simple trait de caractère national : elle avait une source plus profonde, le sentiment du caractère sacré de la science. Le *profanum vulgus* ne le lui pardonna jamais.

M. Laboulaye dit de lui avec une vérité parfaite : « Mohl avait au plus haut degré le sentiment de la responsabilité qui pesait sur nous ; pour lui, la science était une religion, et il voulait écarter du temple tous les profanes. »

M. Renan parle dans les termes les plus forts de l'influence que Mohl exerçait dans toutes les élections, à l'Institut, au Collège de France et ailleurs, pour cette seule raison qu'on savait que pour lui la science était sacrée et que jamais ses sentiments personnels ne domineraient son vote : « Le grand titre de M. Mohl à la reconnaissance des savants est avant tout, ajoute-t-il, l'influence qu'il a exercée. Il sut présider à nos études avec une solidité de jugement et un esprit philosophique qui, seuls, peuvent donner de la valeur à des travaux épars et sans lien apparent. Sa direction a été aussi efficace qu'éclairée. M. Mohl était pour nous tous une des raisons que nous avions de vivre et de bien faire. »

Comme cela est juste ! N'est-ce pas de ces hommes qu'il est vrai de dire qu'ils nous font vivre et bien faire ! Ils nous gardent du penchant à faire des concessions, à prendre, comme on dit, la vie facilement, à nous acheter des amis au prix de louanges imméritées. C'est une chose qui fait vraiment honneur au caractère français que les

amis de Mohl lui aient permis d'occuper cette position indépendante toute sa vie, qu'ils aient cédé à son influence silencieuse et qu'ils ne se soient jamais offensés de ses critiques. Il y en avait sans doute parfois qui, contrariés par Mohl, à défaut d'autre argument, murmuraient: « Ah, cet Allemand! » mais cela est dans la nature humaine. Les Français ne seraient pas Français, les Anglais ne seraient pas Anglais, les Allemands ne seraient pas Allemands s'ils ne pensaient que, sur tel ou tel point, ils sont meilleurs juges que tout autre. Il y avait sans doute à Paris aussi des *dii minorum gentium* qui haussaient les épaules quand paraissait le rapport annuel et trouvaient dur que la censure des études orientales en France fût tombée aux mains de cet étranger. Mais en relisant à présent ces rapports, après tant d'années, et en les comparant aux rapports ou aux adresses présidentielles d'autres sociétés savantes, nous serons mieux en état de comprendre l'influence qu'ils exerçaient grâce à leur hauteur morale et critique. Nulle part on ne trouve, comme dans certains comptes rendus, la trace de notes fournies par les personnes intéressées et discrètement couvertes du nom honoré d'un président ou d'un secrétaire. Nulle part on ne voit Mohl céder à la tentation de dire en passant un mot aimable d'un ami ou un mot désagréable d'un adversaire. C'est parce que chacun sentait que le secrétaire de la Société Asiatique était un homme d'honneur, jaloux du bon renom de la Société et encore plus de l'honneur de la science, que le monde savant tout entier écoutait ses rapports et acceptait ses jugements. Quand nous parcourons la longue liste des rapports de Mohl sans rencontrer une

seule ligne qui soit dictée par les sympathies ou les antipathies personnelles de l'écrivain, un seul mot d'éloge ou de blâme qui ait jamais pu faire regretter aux membres de la Société Asiatique d'avoir remis le dépôt de leur honneur aux mains d'un Français d'adoption, nous comprenons mieux ce que M. Renan entendait en disant de Mohl: « Il était une des raisons que nous avions de vivre et de bien faire » .

Mais ce serait emporter de Mohl une fausse idée que de ne voir en lui que le censeur rigoureux. Avec les amis dans l'intimité il était charmant de bonté et d'humour, bien que dans les dernières années de sa vie un voile de tristesse ait souvent couvert le regard de ses yeux vifs et perçants. Mohl parlait trois langues, l'allemand, le français et l'anglais, et l'on aurait pu dire de lui, comme d'Ennius, qu'il avait trois cœurs, ou plutôt qu'il avait un large cœur, assez large pour aimer tout ce qu'il y avait de bon et de noble dans le caractère allemand, dans le caractère français et dans le caractère anglais, et assez fort pour dédaigner tout ce qu'il y a de mauvais et de petit dans ces trois caractères. Il était Allemand par nature, Français par goût, Anglais par sa plus chère affection, et il avait de vrais amis dans chacun des trois pays. Il avait appris en particulier par sa propre expérience combien le caractère français et le caractère allemand peuvent se compléter l'un l'autre dans leur fort et leur faible, et toute sa vie durant il rêva un avenir où les deux peuples sauraient se mieux comprendre et apprécier réciproquement, et où ils oublieraient leur rivalité militaire pour travailler ensemble aux grandes

[redacted]

VINGT-SEPT ANS D'HISTOIRE

DES

ÉTUDES ORIENTALES

I

ANNÉE 1840-1841

(RAPPORT LU LE 31 MAI 1841)

MESSIEURS,

L'année qui vient de s'écouler n'a été marquée, pour la Société asiatique, par aucun événement particulier, mais elle n'en a pas été moins heureuse, parce qu'elle a amené un accroissement lent, mais constant de vos ressources, de vos relations et de vos travaux ; ce qui est le signe le plus vrai de la vie et le présage le plus certain de la durée d'une société. Votre Journal a continué à paraître régulièrement et a été le dépôt de nombreux travaux. L'affluence des mémoires que votre Commission du Journal a reçus a été plus grande qu'à l'ordinaire, et telle qu'il sera bientôt nécessaire d'augmenter le cadre de vos publications périodiques, pour qu'elles suffisent à l'activité des Membres de la Société. Il nous faudrait pour cela publier, par an, trois volumes du Journal et un volume de la collection des Mémoires, et quoique les ressources de la Société ne le permettent pas encore, nous pouvons espérer d'y parvenir dans quelque temps.

Le Conseil aurait désiré mettre sous vos yeux les premières feuilles du Voyage de Schulz; mais le temps nous a manqué. Vous verrez, au reste, par le compte qui va vous être rendu de l'état de vos finances, que l'impression trop longtemps différée de cet ouvrage ne souffrira plus de délai. Les frais considérables qu'avait occasionnés l'impression de la Chronique de Kachmir et de la Géographie d'Aboulféda sont couverts à l'aide du secours que M. Villemain, ministre de l'instruction publique, a bien voulu nous accorder, et les ressources de l'année courante nous permettront de mettre sous presse le Voyage de Schulz.

La Société a fait pendant l'année quelques pertes sensibles, surtout parmi les membres étrangers. M. Jean Borthwick Gilchrist est mort à Paris, le 8 janvier. Il naquit en Écosse dans l'année 1759, passa une partie de sa jeunesse dans les Indes occidentales, étudia plus tard la médecine, s'embarqua en qualité de chirurgien de vaisseau pour Bombay, y passa au service de la Compagnie des Indes, et fut transféré à Calcutta. Il s'appliqua à l'étude de l'hindoustani, qu'il apprit avec une rare perfection, en vivant pendant quelques années dans une famille musulmane. Son esprit systématique lui fit concevoir l'idée de faire une langue de ce dialecte, qui avait acquis à Dehli et à Lucknow une grande élégance, comme langue de conversation et de poésie, mais qui, dans le reste de l'Inde, flottait dans un état de *lingua franca*, entre le persan et les dialectes provinciaux des Hindous. Il fixa la grammaire hindoustanie, publia un fort bon dictionnaire et traduisit un certain nombre de livres anglais dans cette langue, pour fournir aux étudiants des ouvrages en prose, dont la littérature hindoustanie manquait presque entièrement. Il rendit de cette manière à la Compagnie des Indes un service signalé, en donnant une langue commune à son armée, et à ses officiers les moyens de l'étudier. Lord Wellesley le nomma professeur au collége Fort William, où il forma un grand nombre d'élèves; il se retira ensuite à Édimbourg, où il établit une

banque; plus tard, il se rendit à Londres pour y reprendre l'enseignement de l'hindoustani, et, enfin, il vint en France où il s'occupa, jusqu'à sa mort, de sa théorie favorite d'une langue universelle. Il avait un esprit remarquable plutôt par son activité que par sa justesse, et un caractère ardent qui, malgré un grand fonds de bienveillance, l'a jeté toute sa vie dans des querelles littéraires et politiques sans fin.

Un autre membre très-remarquable que la Société a perdu, est monseigneur Jean-Louis Taberd, évêque d'Isauropolis, vicaire apostolique de la Cochinchine. Né à Saint-Étienne en 1795, il prit les ordres en 1818, et partit, deux ans après, en qualité de missionnaire, pour la Cochinchine, où il arriva en 1821, au moment où la position des missions françaises dans ce pays commençait à devenir difficile. Le grand évêque d'Adran, qui avait exercé en Cochinchine un pouvoir presque royal, venait de mourir, et la réaction que le parti anti-français et anti-chrétien méditait depuis longtemps ne tarda pas à éclater; elle a duré depuis ce moment jusqu'aujourd'hui, avec une fureur toujours croissante. Au milieu de ces circonstances difficiles, M. Taberd fut nommé supérieur de la mission en 1823, et, en 1827, évêque d'Isauropolis et vicaire apostolique de la Cochinchine. Il fut obligé de se rendre à Siam pour se faire consacrer, parce que la persécution avait dispersé les évêques de la Cochinchine; mais le roi Minh-Menh, ayant mis pendant son absence sa tête à prix, l'empêcha ainsi de rentrer dans son diocèse. Il se retira à Poulo-Pinang, où il fonda le collége catholique destiné aux missions de l'Inde trans-gangétique, et passa de là à Calcutta, pour faire imprimer le Dictionnaire cochinchinois, fruit des travaux accumulés d'une longue suite de missionnaires et complété par lui-même. La générosité du gouverneur général de l'Inde et celle des missionnaires protestants de Serampour lui donnèrent les moyens d'achever cette grande entreprise. Il fut nommé, peu de temps après, vicaire apostolique du Bengale; mais il ne put exercer ses nouvelles fonctions, étant mort, le 31 juillet

1840, presque subitement et avant d'avoir reçu sa nomination définitive.

L'année dont les travaux nous occupent n'a pas été très-favorable aux études orientales, surtout en Asie, où la guerre a paralysé bien des entreprises. Cet état de choses tournera plus tard au profit des lettres orientales en Europe, parce que l'importance politique toujours croissante de l'Asie doit naturellement appeler sur elle l'attention sérieuse des peuples européens; mais, pour le moment, le mouvement littéraire s'est arrêté dans le petit nombre de points, en Orient, où il s'était développé; les presses de Constantinople, de Teheran, du Caire et de Canton paraissent n'avoir produit rien de remarquable; et celles de l'Inde, quoiqu'elles ne se soient pas arrêtées, ont été moins actives qu'à l'ordinaire.

Les sociétés asiatiques ont partout continué leurs efforts pour répandre les nouvelles découvertes faites dans les langues et dans l'histoire de l'Orient. M. Torrens s'est chargé de la publication du Journal de la Société de Calcutta, et continue avec un grand dévouement l'œuvre de M. Prinsep ; la Société de Madras publie son journal avec régularité; le Journal oriental allemand commence une nouvelle série, et l'excellent Journal de la Société de géographie de Londres devient de plus en plus un puissant auxiliaire des recueils spécialement destinés à l'Orient. Le nombre de ces recueils s'est accru des *Orientalia*, publiés par MM. Juynboll, Roorda et Weijers. Le premier volume de cette collection a paru à Amsterdam; elle est destinée à être l'organe de la belle école de Leyde, qui porte dans ses études asiatiques le même esprit d'érudition et de recherche consciencieuse qui a distingué pendant si longtemps la philologie classique des Hollandais. Les *Orientalia* n'excluent aucune partie des études sur l'Asie; mais ils sont destinés plus spécialement à ce qui touche les langues et les littératures sémitiques. Le premier volume renferme un mémoire posthume de Hamaker sur les noms collectifs che

les Arabes, un poëme inédit de Motenabbi, publié et traduit par M. Juynboll, et une continuation du catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Leyde, par M. Weijers. Je devrais peut-être encore citer comme un nouveau journal asiatique celui que la Compagnie de Jésus publie à Lyon sous le titre de *Lettres du Maduré*, et dont jusqu'à présent six cahiers ont paru[1]. Il se compose des lettres des missionnaires de cet ordre dans le midi de l'Inde; son principal but est de rendre compte de l'état de cette mission, mais il contient une foule de détails sur les mœurs des Hindous, et trouverait certainement sa place dans les bibliothèques des savants, si la Compagnie voulait permettre qu'il fût mis en vente.

Il s'est formé, pendant l'année, deux nouvelles Sociétés asiatiques : l'une, à Paris, *la Société orientale*, dont le but est principalement de publier les monuments d'art des peuples de l'Asie; l'autre, à Londres, c'est *la Société pour la publication des textes orientaux*, dont le plan vous a été communiqué l'année dernière. Elle est maintenant définitivement constituée et a commencé ses travaux; elle forme le complément nécessaire du Comité des traductions, et il faut espérer qu'elle obtiendra la faveur dont elle a besoin pour l'exécution de sa grande et difficile tâche. Elle n'a aucune chance de devenir populaire, mais elle mérite d'autant plus l'appui et l'aide des savants et des établissements publics. On ne peut assez répéter que la publication des manuscrits orientaux les plus importants est le plus grand et le plus pressant besoin de nos études. Ce n'est que quand le travail critique des savants aura passé sur les chefs-d'œuvre de chaque littérature, quand l'impression aura rendu facile l'usage matériel des livres et aura prévenu l'immense perte de temps que la lecture des manuscrits occasionne, quand elle aura répandu dans tous les coins de l'Europe les matériaux qu'il faut chercher aujourd'hui dans quelques dépôts de manuscrits; ce n'est qu'a-

1 *Lettres des nouvelles missions du Maduré*. Lyon, 1840, in-4°. Vol. I et II, 1. (Lithographié.)

lors que l'intelligence européenne pourra pénétrer réellement dans l'Orient, dégager la vérité historique de l'épaisse couche de fables et de contradictions qui la couvrent et reconstruire l'histoire du genre humain. Ce but est encore loin de nous, mais le chemin est clairement tracé, et nous y faisons chaque année un progrès, minime, si nous le comparons à ce qui reste à faire, mais considérable si on le compare avec ce qui se faisait autrefois.

Le nombre des catalogues de manuscrits orientaux qui se publient ou se préparent dans les bibliothèques de l'Europe, peut être regardé comme un indice très-heureux de cette tendance. La bibliothèque Bodléienne, à Oxford, a terminé, il y a peu de temps, la publication de son catalogue, commencé, il y a cinquante ans, par Uri, achevé par Nicoll et publié par M. Pusey[1]. C'est un grand et beau travail, parfaitement digne de la célèbre bibliothèque qu'il est destiné à faire connaître. M. Prinsep, peu de temps avant sa mort, a fait imprimer, en deux volumes, le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta. M. Fleischer, à qui nous devions déjà le catalogue des manuscrits orientaux de Dresde, vient de publier celui de la bibliothèque de Leipzig[2]. M. Brosset a publié, à Saint-Pétersbourg, le catalogue de la bibliothèque arménienne d'Edchmiadzin[3]. Il y a longtemps que ceux qui s'intéressent à cette littérature regrettaient que les trésors que devait renfermer la bibliothèque du chef-lieu de la hiérarchie arménienne fussent inaccessibles aux Européens; à la fin, l'influence de M. de Hahn, commissaire impérial pour les provinces trans-caucasiennes, obtint du Catholicos le catalogue de sa bibliothèque, et l'académie de Saint-Pétersbourg s'empressa de le communiquer

1. *Bibliothecæ Bodleianæ codicum manuscriptorum catalogi.* Confecit Nicoll; edidit Pusey. in-fol. Oxford, 1835.

2. *Catalogus librorum manuscriptorum bibliothecæ senatoriæ Lipsiensis;* edidit Neumann. *Codices orientalium linguarum* descripserunt Fleischer et Delitsch; 1838. In-4°.

3. *Catalogue de la bibliothèque d'Edschmiadzin*, publié par M. A. Brosset. Saint-Pétersbourg, 1840; 121 pages.

au public. On y voit que les malheurs qui ont accablé, depuis tant de siècles, la nation arménienne, n'ont pas épargné sa littérature, car la bibliothèque d'Edchmiadzin ne renferme que quatre cent quatre-vingt-un manuscrits, parmi lesquels il y en a une centaine qui traitent de l'histoire ou de la géographie, les autres sont des ouvrages de théologie et de scolastique. M. Schott a fait imprimer le catalogue des livres chinois de la bibliothèque de Berlin, faisant suite au catalogue donné par Klaproth [1]. M. de Hammer [2] a publié le catalogue de sa magnifique collection de manuscrits arabes, persans et turcs et celui des manuscrits de la bibliothèque Ambrosienne [3]; M. Flugel a inséré aussi dans les Annales de Vienne une liste des nouvelles acquisitions de manuscrits arabes que la Bibliothèque royale de Paris a faites pendant ces dernières années. M. Ewald a publié le catalogue des manuscrits orientaux de Tubingen [4], et M. Dulaurier a fait paraître dans votre Journal la liste des manuscrits malais de la Société asiatique de Londres. Lady Chambers a fait imprimer le catalogue [5] de la belle collection de manuscrits sanscrits que son mari avait formée dans l'Inde. Ce catalogue est un des derniers travaux de Rosen, que la mort a enlevé si malheureusement aux études indiennes. L'académie de Lisbonne s'occupe depuis quelque temps du catalogue complet de tous les manuscrits orientaux qui se trouvent dans les bibliothèques du Portugal. C'est une véritable bonne fortune pour les lettres, car la longue domination des Portugais dans différentes parties de l'Asie a dû amener en Portugal une grande quantité de manuscrits. L'académie de Lisbonne veut faire à votre Société

1. *Verzeichniss der chinesischen und mandschu-tungusischen Bücher der bibliothek in Berlin*, von Ed. Schott; 1840. In-8°.

2. Dans les *Wiener Jahrbücher*, et tiré à part à un petit nombre d'exemplaires.

3. *Catalogi dei Codici arabi, persiani e turchi della bibliotheca Ambrosiana*; 1839. In-8°. (Extr. de la *Bibl. Italiana.*)

4. *Verzeichniss der orientalischen Handschriften der Bibliothek zu Tübingen*, von Ewald; 1839. In-4°.

5. *Catalogue of the sanscrit manuscripts of the late sir R. Chambers, with a Memoir by lady Chambers*. London, 1838, in-fol.

l'honneur de lui confier la publication de ce catalogue. Le Musée britannique, qui, depuis quelque temps, est devenu un des dépôts les plus riches en manuscrits orientaux, va publier le catalogue de ses manuscrits syriaques, préparé par feu Rosen, et il faut espérer que cette belle institution fera connaître le reste de ses trésors, que le manque d'un répertoire général et des règlements de service fort gênants rendaient naguère encore d'un accès fort difficile. Enfin, votre Société est sur le point de publier, parmi les papiers de Schulz, les catalogues des manuscrits arabes relatifs à l'histoire, qui se trouvent dans trente-deux bibliothèques publiques de Constantinople.

Il est extrêmement à désirer que, non-seulement les grandes bibliothèques, mais aussi celles qui ne possèdent qu'un petit nombre de manuscrits, et, à l'exemple de sir William Ouseley et de M. de Hammer, les savants qui ont des collections de manuscrits, fassent imprimer leurs catalogues, pour que chacun puisse savoir ce qui existe en Europe et se régler là-dessus dans ses publications, et surtout pour que les Européens établis en Orient puissent acheter des manuscrits en connaissance de cause, et avec la certitude de compléter les collections européennes et de préserver de la destruction des ouvrages importants. Il existe, sans aucun doute, aujourd'hui, en Orient, une foule d'ouvrages qui passent pour perdus et qui ne sont que cachés dans quelques bibliothèques obscures; mais il faut se hâter de les sauver, car tout concourt dans notre époque à les faire disparaître. Partout, en Orient, excepté en Chine, le savoir s'en va; on ne copie plus de manuscrits, et les bibliothèques sont dispersées par les accidents de la guerre et par la pauvreté des familles; il n'y a personne qui n'ait remarqué, en feuilletant des manuscrits musulmans, les sceaux effacés de quelque membre d'une famille devenue trop pauvre pour garder les livres dont elle avait hérité, et trop fière pour laisser savoir qu'elle les avait vendus. L'introduction de l'imprimerie conduit également à

la destruction des manuscrits, en en faisant tomber le prix et en diminuant le respect qu'on avait pour eux. Il est encore temps de sauver bien des trésors, et la publication des catalogues des bibliothèques en Europe doit puissamment y contribuer en dirigeant le choix des acheteurs.

Nous arrivons maintenant aux progrès que chaque littérature orientale a faits pendant l'année qui vient de s'écouler, et nous trouvons, comme l'année précédente, que la littérature arabe a été cultivée le plus activement. Le Comité des traductions orientales de Londres a publié le premier volume de l'Histoire des Arabes d'Espagne, par Makkari, traduite et annotée par un savant espagnol, M. Pascual de Gayangos[1]. Ahmed al-Makkari al-Telemsani est un auteur mogrebin, né vers la fin du XVI[e] siècle et mort à Damas l'an 1631. Après avoir composé une vie très-détaillée du célèbre et savant vizir de Grenade, Mohammed Ibn al-Khatib, il y ajouta, en forme d'introduction, une Histoire générale des Arabes d'Espagne, depuis la conquête jusqu'à leur expulsion finale. L'importance de cet ouvrage n'a pas échappé aux auteurs qui se sont occupés de cette partie de l'histoire des Arabes, et Cardonne, Conde, ainsi que MM. Shakespear, Reinaud, Lembke et Fauriel, en ont fait grand usage dans leurs travaux. Il était donc naturellement désigné aux études des orientalistes espagnols, d'autant plus que Makkari est du petit nombre des auteurs qui embrassent toute la durée de la domination des Arabes en Espagne. Le premier volume de la traduction de M. de Gayangos est maintenant entre vos mains; c'est un ouvrage très-considérable, et qui sera reçu avec reconnaissance par toutes les personnes qui s'occupent de l'histoire des Arabes. Les notes, d'une valeur au reste fort inégale, sont très-copieuses pour ce qui regarde l'Espagne, et contiennent des extraits d'un grand nombre d'historiens arabes. M. de Gayangos ne publie pas exactement une traduction de l'ouvrage origi-

1. *History of the Mohammedan dynasties in Spain, from the text of Al-Makkari*, translated by Pasc. de Gayangos. London, 1840, in-4°. Vol. I.

nal : il déplace quelques chapitres pour introduire dans le récit un ordre plus logique, il écarte la vie du vizir, dont il réserve des extraits pour les éclaircissements, il exclut le chapitre v, qui contient les biographies des musulmans d'Espagne qui ont voyagé en Orient, et le chapitre VII, qui renferme des extraits des poésies des Arabes d'Espagne. Il est difficile de se prononcer en général et en théorie sur ce système de traduction d'auteurs orientaux, car il est certain qu'ils contiennent souvent des parties qui intéressent peu le lecteur européen, et que l'ordre dans lequel ils racontent les faits n'est pas toujours naturel; il y a particulièrement chez les écrivains arabes de la décadence une manie de citer des vers qui est souvent très-embarrassante pour le traducteur et peu profitable au lecteur, et l'on comprend bien que l'on puisse douter de la convenance de tout reproduire. Mais, en y réfléchissant sérieusement, on se convaincra peut-être que le système des traductions intégrales offre néanmoins des inconvénients moindres que celui des traductions incomplètes. On produit par cette dernière méthode un ouvrage plus agréable à lire ; mais ceux qui veulent faire des recherches ne s'en serviront jamais qu'avec défiance, parce qu'ils ne peuvent pas savoir si le traducteur n'a pas omis précisément les faits qui, dans leurs recherches particulières, leur importent le plus. N'y aura-t-il pas des lecteurs qui regretteront que M. de Gayangos ait rejeté le chapitre v ? car les musulmans espagnols qui ont voyagé en Orient étaient sans doute les plus distingués de leur nation, et leurs vies doivent naturellement exciter la curiosité.

La première livraison du Kitab el-Aghani[1], que M. Kosegarten avait annoncée, a paru, et la seconde est presque achevée. M. Kosegarten a accompagné la première livraison du commencement d'une dissertation très-curieuse sur la musique des Arabes, dans laquelle il entreprend de prouver que

1. *Alii Isfahanensis liber Cantilenarum magnus*, edidit Kosegarten ; Gripeswaldiæ, 1840. In-4°.

leur musique était empruntée des Grecs. Cette thèse aura surpris beaucoup de lecteurs; mais la fin de la dissertation, qui paraîtra avec la prochaine livraison du texte, les mettra en état de juger la question avec connaissance de cause. Le texte de l'Aghani est publié avec beaucoup de soin, et il n'y a peut-être aucun ouvrage arabe qui le mérite mieux et qui en demande autant que cette collection de vies de poëtes, qui est un des documents les plus curieux pour l'histoire politique et littéraire des Arabes; car tout le monde sait combien chez eux la poésie était entrée dans la vie, et que presque tout ce que nous connaissons de leur état social et moral avant l'Islamisme est tiré de leurs poésies et des commentaires dont elles sont accompagnées.

M. Lane a achevé sa traduction des Mille et une Nuits [1], en l'accompagnant, jusqu'à la fin, d'éclaircissements puisés dans une connaissance intime de l'Égypte moderne, telle peut-être que jamais aucun Européen ne l'a possédée. L'importance de ces charmants contes, pour les lettres orientales, est incalculable, car ils sont encore aujourd'hui le seul ouvrage venu de l'Asie qui soit parfaitement populaire en Europe, et ce sont eux qui ont donné à l'Orient, dans les idées du public, cette auréole poétique qui inspire à beaucoup d'esprits la curiosité d'en apprendre davantage. C'est surtout sous ce rapport que tout ce qui peut contribuer à rendre ce livre encore plus attrayant est important pour les études orientales, et l'on doit savoir gré à M. Lane d'avoir si bien atteint ce but.

M. Veth a publié, à Leyde, la première moitié du texte du Lobb al-Lobab de Soyouti [2]. C'est un dictionnaire des noms patronymiques et autres, sous lesquels les auteurs arabes sont

1. *The Thousand and one Nights, a new translation from the arabic, with copious notes*, by Edw. Wil. Lane. London. 1839-1841; 3 vol. in-8°.

2. Cet ouvrage a paru sous la forme de thèse académique et sous ce titre : *Specimen e litteris orientalibus exhibens majorem partem libri As-Soyoutii de nominibus relativis inscripti* لب اللباب *proponit* Johan. Veth. Lugduni Batavorum, 1840, in-4°.

cités plus fréquemment que sous leurs noms propres. L'embarras dans lequel les Arabes eux-mêmes se trouvent pour identifier des hommes connus sous plusieurs noms, les a déterminés à composer des dictionnaires destinés à obvier à cette difficulté. Samani en composa un, au VI[e] siècle de l'hégire, dans lequel il expliqua non-seulement le sens et l'origine de ces noms, mais où il indiqua à chaque mot les noms véritables des auteurs qui l'ont porté; cet ouvrage fut abrégé dans le siècle suivant par Ibn al-Athir, et cet extrait fut de nouveau abrégé par Soyouti. L'ouvrage de Samani est aujourd'hui inconnu, sinon perdu, et l'extrait d'Ibn al-Athir n'est connu que par le spécimen que M. Wustenfeld en a donné d'après un manuscrit imparfait de Gotha. Dans cet état de choses, M. Veth s'est décidé à publier le texte de Soyouti, lequel a conservé les définitions des noms, mais en omettant l'énumération des auteurs qui les ont portés, et les détails littéraires que ses prédécessenrs y avaient ajoutés. L'ouvrage de Soyouti est donc loin de contenir tout ce qu'on désirerait y trouver; mais l'excellente édition que M. Veth en donne n'en mérite pas moins de reconnaissance, non-seulement parce que le Lobb al-Lobab nous explique l'orthographe et l'origine souvent bizarre des surnoms des auteurs, mais surtout parce qu'il contient une foule de noms de lieux que l'on cherche en vain dans les traités géographiques les plus complets. Il n'est peut-être pas hors de propos d'appeler l'attention des voyageurs en Orient sur l'importance du traité de Samani, intitulé *Fi'l-Ansab*, dont la découverte ajouterait beaucoup aux progrès que la bibliographie arabe fait aujourd'hui.

Ceci me ramène aux deux éditions d'Ibn Khallikan qui s'impriment dans ce moment à Gœttingen et à Paris. M. Wustenfeld a fait paraître la septième livraison de la sienne, et M. de Slane a achevé la quatrième de l'excellent texte qu'il édite [1]. M. Cureton a publié récemment une brochure sur un

1. *Kitab wefayat al-aiyan*, Vies des hommes illustres de l'islamisme en

manuscrit autographe d'Ibn Khallikan qu'il a découvert, et a bien voulu confier à M. de Slane ce manuscrit, qui paraît renfermer la seconde rédaction de l'ouvrage.

M. Freitag, à Bonn, annonce le troisième volume de ses Proverbes des Arabes; les deux premiers contiennent l'ouvrage classique de Meidani, et le troisième le complétera en y ajoutant les proverbes dont Meidani ne parle pas et que M. Freitag a tirés en grande partie d'un ouvrage inédit de Scheref-eddin, et des Proverbes des Bédouins de Burkhardt. L'ouvrage sera terminé par des tables de matières fort amples, qui permettront de trouver les proverbes que les auteurs arabes ne font souvent qu'indiquer d'un seul mot.

M. Sprenger vient de publier[1], sous les auspices du Comité des traductions, le premier volume de sa traduction anglaise du célèbre ouvrage de Masoudi, intitulé les *Prairies d'or*. Masoudi écrivait dans les temps les plus favorables à un historien; le khalifat avait pris, au commencement du IVe siècle de l'hégire, presque toute son extension; l'intelligence de la nation arabe n'avait pas encore succombé sous la grammaire, la rhétorique et les controverses des sectes; son génie était encore stimulé par les restes de la civilisation antique et de la littérature des peuples vaincus, et la position du khalifat rendait faciles les voyages les plus lointains. Masoudi se servit de tous ces avantages; ses lectures étaient immenses, ses voyages incessants et fort étendus, sa curiosité continuellement exercée. Il a écrit, selon l'habitude des savants de son temps, sur presque tous les sujets qui pouvaient alors intéresser les lecteurs musulmans; mais il n'y a que ses ouvrages historiques qui aient beaucoup d'importance pour nous. La première de ses compositions est l'Akhbar al-Zeman, énorme

arabe, par Ibn-Khallikan, publiées par M. le baron Mac Guckin de Slane. Paris, Firmin Didot, 1838-1840, in-4°, cahiers I-IV.

1. *El-Masudi's historical Encyclopedia, entitled Meadows of gold and mines of gems*, translated by Aloys Sprenger. Vol. I. London. in-8°.

ouvrage qui a au moins vingt volumes; la seconde est le Kitab al-Aouseth,qui est le complément de l'Akhbar, et la troisième les Prairies d'or, qui forment en même temps l'extrait et le supplément des deux autres. Ce dernier ouvrage est le seul qui soit connu en Europe; il est écrit avec un singulier manque d'ordre et de méthode, mais il contient les renseignements les plus sérieux sur un grand nombre de points; car Masoudi n'était pas un compilateur comme le sont la plupart des historiens orientaux; il a fait par lui-même beaucoup d'observations personnelles et de recherches sur des points que ses prédécesseurs avaient négligés. M. Sprenger a consulté, pour sa traduction, les manuscrits de Leyde, de Paris et de Londres; il ajoute partout l'orthographe arabe des noms, ce qui est d'un grand secours dans un ouvrage qui abonde en noms d'hommes et de lieux, et il y joint un certain nombre de notes critiques et explicatives. Cet ouvrage exigera un jour des commentaires bien plus étendus si l'on veut éclaircir la multiplicité des points auxquels touche Masoudi ; mais la première chose à faire est une traduction complète, et il est extrêmement à désirer que M. Sprenger continue sa belle et utile entreprise.

L'histoire de l'Afrique septentrionale est devenue, depuis la conquête d'Alger par la France, un sujet de grand intérêt; elle s'est enrichie, dans l'année qui vient de s'écouler, de plusieurs ouvrages, et d'autres nous sont promis, de sorte que cette partie de l'histoire des Arabes, sur laquelle on ne possédait guère que les travaux fort imparfaits de Cardonne, sera bientôt une des mieux connues. M. de Slane a publié, dans le Journal asiatique, l'histoire des premières dynasties musulmanes en Afrique, traduite de Nowaïri; il l'a conduite jusqu'aux Aglabites, où M. Noël Desvergers la reprend dans un ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de : *Histoire de l'Afrique sous la dynastie des Aglabites, et de la Sicile sous la domination musulmane*[1]. Il donne le texte et la tra-

1. Paris, chez Didot. 1840. In-8°.

duction du récit d'Ibn Khaldoun, et l'accompagne de notes tirées surtout de Nowaïri et d'Ibn al-Athir. Les Aglabites, après avoir gouverné la partie orientale de la côte de Barbarie pendant tout le IIIe siècle, furent dépossédés par la dynastie des Fatimites, qui occupa à son tour, pendant près de trois siècles, la plus grande partie du Maghreb. M. Nicholson a publié, à Tübingen[1], la traduction anglaise de l'histoire de l'établissement de cette dynastie, tirée d'un manuscrit de la bibliothèque de Gotha, faussement attribué à Masoudi. L'ouvrage de l'auteur inconnu paraît avoir servi de base au récit tant de Nowaïri que d'Ibn Khaldoun, et il entre dans plus de détails que ces deux auteurs n'en ont donné sur ce grand événement de l'histoire du Khalifat; événement qui a menacé l'existence de l'empire arabe, et auquel l'Europe est peut-être redevable d'avoir échappé à une conquête musulmane.

Le gouvernement français a bien senti l'importance de l'histoire du nord de l'Afrique, et a fait, depuis plusieurs années, des efforts pour se procurer tous les moyens de l'éclaircir. Il a attaché, avec raison, beaucoup de prix à la partie du grand ouvrage d'Ibn Khaldoun qui traite, sous le titre de l'Histoire des Berbers, de tout ce qui regarde le Maghreb dans le moyen âge. Il a chargé M. de Slane de la publication de ce travail important, qui sera imprimé à Alger et formera deux gros volumes contenant le texte d'Ibn Khaldoun, une traduction française et un commentaire historique. L'éditeur a réussi à rassembler un nombre suffisant de manuscrits, et la complaisance inépuisable de M. Weijers a mis à sa disposition les manuscrits de la bibliothèque de Leyde. L'impression de l'ouvrage est commencée, et tout fait espérer que cette belle entreprise sera menée à fin aussi rapidement que possible.

M. Cureton, conservateur des manuscrits du Musée britan-

1. *An Account of the establishment of the Fatimite dynastie in Afric* by John Nicholson. Tubingen and Bristol, 1840. In-8°.

nique, a commencé l'impression de l'Histoire des religions, par Scharistani, écrite au commencement du VIe siècle de l'hégire. Les travaux de Pococke et de Hyde avaient depuis longtemps rendu célèbre cet ouvrage, qui traite successivement des sectes musulmanes orthodoxes et hérétiques, des écoles philosophiques, des sectes persanes et des Sabéens, des superstitions des anciens Arabes, et qui contient surtout, sur ces derniers sujets, une foule de faits que l'on chercherait en vain autre part. C'est un des ouvrages arabes qui dans notre temps, où l'histoire des religions est devenue l'objet de tant de travaux, excitera le plus vivement l'intérêt du public, et l'on ne peut que féliciter la Société pour l'impression des textes orientaux, aux frais de laquelle cette édition se fait, d'avoir si bien choisi le commencement de ses publications. L'intention de M. Cureton n'est pas de donner une traduction, mais il se trouve heureusement que M. Schmœlder de Bonn s'est occupé, depuis quelques années, de préparer, d'après les manuscrits de Paris, une édition et une traduction du même ouvrage. Il est possible que l'entreprise de M. Cureton le détermine à renoncer à l'impression du texte, mais elle lui fournira, en revanche, de nouvelles facilités pour la traduction. M. Schmœlder est particulièrement préparé à un travail de cette espèce par les études qu'il a faites sur la philosophie arabe, dont il a donné une première preuve dans ses *Documenta philosophiæ Arabum*, Bonn, 1836. Il nous promet un nouvel ouvrage du même genre, qui doit contenir quelques mémoires sur la philosophie des Arabes, précédés par un traité de Ghazali. Ce travail a reçu l'approbation de l'Académie des inscriptions, qui l'a recommandé à M. le ministre de l'instruction publique, pour être compris parmi les ouvrages encouragés par le Gouvernement français.

M. Dernburg prépare une édition du *Tarifat* de Djordjani, qu'il accompagnera d'une traduction française et d'un commentaire. Le Tarifat est un dictionnaire de termes techniques de grammaire, de philosophie et de théologie, et vous savez

tous combien M. de Sacy faisait cas de cet ouvrage. M. Dernburg prend pour base de la rédaction du texte l'édition de Constantinople collationnée avec les manuscrits de Paris. Je devrais encore vous parler de l'ouvrage d'Ibn al-Beithar sur la médecine arabe, que M. de Sontheimer traduit en allemand, et dont le premier volume a paru à Stuttgart; mais ce livre important n'est pas encore arrivé à Paris.

Les dialectes sémitiques ont fourni, cette année, un sujet de nouvelles et curieuses études. Tout le monde sait que, quand on monte du golfe de Suez au mont Sinaï, on peut suivre plusieurs vallées collatérales qui coupent le pied de la montagne et qui toutes portent, sur les parois des rochers qu'elles traversent, des inscriptions qui n'avaient pas encore été déchiffrées. Une de ces vallées en est tellement remplie, qu'elle a reçu le nom de *wadi mokatteb*, « la vallée couverte d'écritures ». Un grand nombre de ces inscriptions ont été publiées dans différents ouvrages, et M. Beer, à Leipzig, qui s'était déjà distingué dans d'autres branches de paléographie orientale, a entrepris de les déchiffrer. Il vient de faire imprimer la première partie de ce travail, qui forme le troisième cahier de ses *Studia asiatica* [1], et les résultats auxquels il est arrivé sont que ces inscriptions datent du IVe siècle, qu'elles sont écrites dans un alphabet et dans un dialecte sémitiques, et qu'elles sont l'œuvre des Nabatéens.

Quant à la littérature persane, il n'est venu à ma connaissance qu'un seul ouvrage qui lui appartienne. C'est une traduction allemande du *Gulistan* de Sadi, que M. Wolff [2] vient de publier à Stuttgart et dans laquelle il a rendu ce gracieux livre d'une manière élégante et fidèle. D'autres ouvrages sont

1. *Studia asiatica*. edid. Beer. fasc. III. Leipzig, 1840, In-4°. (Les deux premiers cahiers de l'ouvrage n'ont pas paru, et l'auteur est malheureusement mort depuis la publication de ce travail, qui n'est pas achevé.)
2. *Sadi's Rosengarten*, übersetzt durch Dr. Ph. Wolff, Stuttgart, 1841, In-12.

commencés ou annoncés. Votre confrère M. Troyer a mis sous presse une traduction anglaise d'un ouvrage qui excite depuis longtemps la curiosité des savants, *le Dabistan*. C'est une histoire des religions, écrite du temps d'Akbar par un guèbre converti à l'islamisme et nommé Mobed Schah. L'intention de l'auteur paraît avoir été de fournir à Akbar une base prétendue historique pour la religion que cet empereur avait inventée et qu'il voulait introduire. C'est pourquoi l'auteur commence par un chapitre très-long, qui traite de la religion des Mahabadiens et qui n'est qu'un tissu de fables incohérentes. Ensuite il entre sérieusement dans son sujet et traite des religions persane, indienne, juive, chrétienne et musulmane; des illuminés, des sofis et de quelques autres sectes. On ne peut se servir de cet ouvrage qu'avec une certaine méfiance, mais il contient, sur des sectes obscures, une infinité de détails qui serviront un jour à compléter l'histoire des religions. Sir William Jones a été, je crois, le premier qui en ait parlé; Gladwin a publié dans le *New Asiatic Miscellany*, le premier chapitre de l'ouvrage avec une traduction; Leyden a traduit, dans le neuvième volume des Recherches asiatiques, le chapitre qui traite des illuminés, et le texte de l'ouvrage entier a été publié à Calcutta en 1809. Le comité des traductions avait chargé M. Shea de le traduire; mais, le traducteur étant mort avant d'avoir fait beaucoup de progrès dans ce travail, M. Troyer a entrepris de l'achever et de le publier.

La Société anglaise pour la publication des textes orientaux annonce trois ouvrages persans dont elle fait préparer des éditions. Le premier est le *Khamsehi-Nizami*, c'est-à-dire la collection des cinq poëmes, moitié épiques, moitié romanesques de Nizami dont, jusqu'à présent, un seul, le *Sekander-Nameh*, a été imprimé. Le second est le *Youssouf et Zouleikha* de Firdousi, que M. Morley va publier. C'est le dernier ouvrage de Firdousi, composé par lui pendant sa fuite. Ce livre passait pour perdu et n'a été retrouvé qu'il y a peu d'années par M. Macan. Le troisième est l'Histoire de l'Inde,

qui fait partie du grand ouvrage de Raschid-eddin. Vous savez que Raschid-eddin avait fait déposer dans un certain nombre de bibliothèques des exemplaires de son ouvrage; M. Morley a eu le bonheur de découvrir un de ces exemplaires authentiques. Il se propose d'en publier la partie qui traite de l'histoire de l'Inde, et qui est une de celles qui manquent dans les manuscrits de Raschid-eddin qui se trouvent dans les bibliothèques du continent.

C'est peut-être ici l'occasion la plus naturelle de faire mention d'un ouvrage remarquable qui doit ce qu'il contient de plus neuf et de plus important aux historiens persans que l'auteur a mis à contribution : c'est l'Histoire de la Horde d'or[1] par M. Hammer de Purgstall. On sait que la Horde d'or a dominé en Russie pendant plus de deux siècles et qu'elle a exercé l'influence la plus grande sur la formation et le sort de l'empire russe; mais on manquait jusqu'à présent d'une histoire détaillée et particulière de cette branche importante de l'empire mongol. M. de Hammer a rempli cette lacune par un ouvrage où il a déployé toute l'étendue de son savoir et dans lequel, non content de suivre l'histoire de la Horde d'or depuis son origine jusqu'à la destruction de l'empire qu'elle avait fondé, il a trouvé moyen d'ajouter, sur l'histoire générale des Mongols et sur l'administration de leur empire, de nouvelles et importantes données, parmi lesquelles le lecteur distinguera certainement le tableau de l'organisation de la cour mongole, qui remplit le livre v, et la collection des lettres-patentes adressées à un nombre considérable d'officiers civils et militaires mongols. L'auteur se propose de poursuivre ce sujet et de publier prochainement une histoire des Mongols de Perse, pour laquelle il a depuis longtemps amassé des matériaux.

Je ne puis quitter la littérature musulmane sans dire un mot

1. *Geschichte der goldenen Horde in Kiptschak das ist der Mongolen in Russland*, von Hammer Purgstall. Pesth, 1840, in-8°.

du Dictionnaire français-turc que le prince Handjeri publie à Saint-Pétersbourg, et dont le premier volume a paru. (L'ouvrage entier se composera de trois volumes grand in-4°.) Les personnes les plus versées dans la langue turque s'accordent à reconnaître le grand mérite de ce beau travail, qui forme la traduction complète du Dictionnaire de l'Académie française. Cet ouvrage est destiné plus particulièrement aux Turcs qui étudient le français, tandis que le Dictionnaire français-turc que M. Bianchi publie à Paris, et dont l'impression sera achevée avant peu, paraît composé surtout pour les besoins des Européens qui apprennent à parler et à écrire le turc.

En nous tournant vers l'Inde, nous trouvons le quatrième volume du *Mahabharat*, qui était annoncé l'année dernière, et qui est, depuis ce temps, arrivé en France. Il contient la fin du texte du Mahabharat même et la continuation de cette grande épopée qui est connue sous le titre de *Harivansa*. Cette édition restera comme un des plus beaux souvenirs de la libéralité de M. Prinsep, sans lequel elle n'aurait pas pu paraître. Il faut espérer que la Société asiatique de Calcutta n'a pas renoncé au projet de compléter son œuvre par un index onomastique, qui rendrait facile l'usage de cet immense dépôt de traditions indiennes.

Les Védas, que l'on ne connaît aujourd'hui que bien imparfaitement par le mémoire de Colebrooke et par le premier volume du *Rig Véda* de Rosen, sont dans ce moment, de tous les côtés, l'objet des travaux des indianistes. Le comité des traductions a accepté l'offre, que lui a faite M. Stevenson de Bombay, de publier une traduction du *Sama Véda* qui, dans les cérémonies brahmaniques, paraît occuper à peu près la place que le missel occupe dans le culte catholique. M. Wilson prépare pour la Société des textes, une édition des hymnes du *Rig Véda*, et M. Mill publie, pour la même Société, le texte des prières et des hymnes du *Yadjur Véda*. Ces hymnes forment le véritable corps des Védas ; ils sont, pour

ainsi dire, de formation primitive et offrent les premiers germes des idées par lesquelles la race indienne a exercé, depuis ce temps, une si grande influence sur le développement de l'esprit humain. Plus tard on a rattaché à chacun des Védas un certain nombre d'*Upanischads*, qui sont des appendices contenant, tantôt des commentaires aux hymnes, tantôt une exposition dogmatique des doctrines des Védas; c'est le premier résultat du besoin que l'esprit éprouve de réduire en système la tradition religieuse. Vous savez que M. Poley a commencé, à Paris, il y a quelques années, une édition lithographiée des Upanischads, que son départ pour Londres l'empêcha d'achever; il s'est déterminé à refondre son travail et annonce maintenant une édition du *Vrihadaranyaka*, qui est un des Upanischads du Yadjur Véda. L'impression de cet ouvrage est commencée et se fait aussi aux frais de la Société des textes.

Les drames indiens, sur lesquels les travaux de Jones et de Chézy, et surtout ceux de M. Wilson, ont appelé si vivement l'attention, ont donné lieu à diverses publications. Il a paru à Calcutta une nouvelle édition de *Sacuntala* par les soins de Préma Tchandra, professeur de rhétorique au collége sanscrit de Calcutta; elle ne contient d'autres additions au texte que la traduction sanscrite des passages écrits en prakrit, et paraît être destinée aux indigènes du Bengale, à en juger par l'emploi du caractère bengali. M. Bœhtlingk, à Bonn, promet, de son côté, une nouvelle édition du même drame d'après les manuscrits de Londres, qui diffèrent considérablement, et dans des passages importants, du texte de Chézy. Cette édition doit être accompagnée d'une traduction latine et de notes. Un autre drame, qu'on attribue, probablement à tort, comme tant d'autres poëmes, à Kalidasa, auteur de Sacuntala, vient d'être publié à Bonn par M. Tullberg; c'est le *Malavica et Agnimitra*[1]. M. Tullberg n'a fait paraître, jusqu'à présent, que le

1. *Malavica et Agnimitra* edidit Fr. O. Tullberg. Fasciculus prior textum sanscritum tenens. Bonn, 1840, in-4°.

texte et les variantes; il promet une traduction latine et des notes. Un troisième ouvrage, attribué à Kalidasa, le *Megha-duta*, dont M. Wilson avait déjà publié une édition et une traduction anglaise fort élégante, a été réimprimé à Bonn par M. Gildemeister, qui a ajouté, dans le même volume, un petit poëme érotique intitulé *Sringari-Tilaka*. Ces deux textes sont suivis d'un lexique complet. Raja Kalikrishna annonce à Calcutta une édition et une traduction anglaise du *Maha-Nataka*, c'est-à-dire, du *grand drame*. C'est un récit semi-dramatique des événements racontés dans le Ramayana, qui n'est, jusqu'à présent, connu en Europe que par une courte analyse de M. Wilson. Ce poëme jouit dans l'Inde d'une grande popularité et passe pour être l'œuvre du singe Hanouman. M. Hœfer a publié à Leipzig un petit volume renfermant une première série de traductions de poëmes indiens, dont il imite le mètre en allemand. Au reste toutes les pièces de ce recueil étaient déjà connues par des traductions en prose.

La grammaire indienne a été l'occasion de plusieurs travaux, dont le plus considérable est le second volume de l'édition de Panini [1], par M. Bœhtlingk, que des tables rédigées par l'éditeur rendront d'un usage commode. M. Hœfer a publié une Dissertation sur l'infinitif en sanscrit [2], considéré à la fois sous le point de vue de la grammaire comparative et sous celui de la syntaxe. M. Westergaard a fait paraître la seconde partie de ses Racines sanscrites [3] : les progrès que la littérature indienne a faits depuis l'impression des *Radices* de Rosen ont permis à M. Westergaard d'étendre le plan et de remplir plus complétement le cadre tracé par Rosen. Enfin M. Johnson a publié à Londres le premier livre de *l'Hitopadesa*, suivi d'un index

1. Panini, *acht Bücher grammatischer Regeln*, herausgegeben von Dr. Bœhtlingk. 2 vol. In-8°, Bonn, 1840.
2. *Vom infinitiv besonders im Sanskrit*, von Dr. A. Hœfer. Berlin, 1840, in-8°.
3. *Radices linguæ sanscritæ definivit* Nic. L. Westergaard. Bonn, 1841, in-4°.

grammatical de tous les mots. Ce livre est destiné aux commençants.

Les controverses religieuses qui, de tout temps, ont été agitées dans l'Inde, et qui, par le contact avec les Européens, ont recommencé, surtout à Bombay, avec une nouvelle ardeur, ont donné lieu à des publications curieuses; mais il n'y en a que deux sur lesquelles je puis offrir quelques indications. La première est un ancien traité sanscrit intitulé *Wajra Soutchi*[1], composé par un bouddhiste nommé Aswa Goscha, qui y attaque l'institution des castes brahmaniques. M. Wilkinson, agent politique dans le Bhopal, le découvrit et voulut le faire imprimer pour battre en brèche les castes; mais le pandit Soubaji Bapou, qu'il employa pour cela, le supplia tant, qu'il lui permit d'y ajouter une réfutation intitulée *Tanka*, écrite aussi en sanscrit; et c'est ainsi que ce petit volume a paru à Bombay. La seconde publication théologique est le *Ta'limi Zerdouscht*, par un mobed parsi nommé Dosabhaï. Cet ouvrage est composé en guzzarati et imprimé à Bombay; il contient une défense des doctrines de Zoroastre contre les attaques des missionnaires américains, et une réfutation du christianisme, dans laquelle le mobed s'appuie sur les arguments de Voltaire contre les doctrines catholiques.

Il est assez rare, lorsque les progrès d'une science sont très-rapides, qu'il se trouve un savant qui veuille publier un ouvrage général représentant l'état de cette science au moment où il s'en occupe. Cette répugnance est assez naturelle, parce qu'on sait que le travail qu'on entreprend sera bientôt dépassé; mais les ouvrages de ce genre n'en sont pas moins utiles, non-seulement au public en général, mais aux savants eux-mêmes, auxquels ils présentent le compte du passé et

1. *The Wujra Soochi or Refutation of the arguments upon which the Brahmanical institution of caste is founded, by the learned Boodhist Ashwa Ghoshu. Also the Tunku by Soobajee Bapoo, being a reply to the Wujra Soochi.* 1839, in-8°. (Imprimé à Bombay, mais sans nom de lieu.)

l'indication des lacunes qui existent et qu'ils sont appelés à remplir. C'est ce service que M. Benfey, à Berlin[1], a rendu aux études indiennes, en relevant et en combinant les renseignements les plus positifs que l'on possède jusqu'à présent sur la géographie, l'histoire et la littérature de l'Inde ancienne. On remarque dans son travail consciencieux des recherches intéressantes sur l'étude de l'ancienne navigation des Hindous, sur l'importance de l'étude du bouddhisme pour l'histoire de l'Inde, etc., et personne ne consultera sans fruit cet ouvrage.

La littérature chinoise n'a pas donné lieu à un grand nombre de publications. M. Pauthier a réuni et publié dans un volume compacte, et sous le titre de *Livres sacrés de l'Orient*[2], une collection d'ouvrages sur lesquels sont basées la religion et la législation de quelques grandes nations de l'Orient. Ce volume contient le *Chou-king* dans la traduction de Gaubil, revue par l'éditeur d'après le manuscrit de Gaubil même; les quatre Livres moraux de l'école de Confucius, traduits par M. Pauthier; les Lois de Manou d'après la traduction de Loiseleur, et enfin le Koran, traduit par votre confrère M. Kasimirski de Biberstein. Ce volume est destiné à rendre plus accessibles au public quelques-uns des ouvrages les plus fondamentaux de l'Orient, et il fournit lui-même la preuve que l'intérêt se porte de ce côté, car la traduction du Koran de M. Kasimirski, qu'il contient, en est déjà à sa seconde édition depuis un an, et l'impression d'une troisième est commencée. M. Pauthier s'est aussi occupé d'une nouvelle édition de la traduction des Livres moraux des Chinois, qui se trouve dans le volume dont je parle; et il vient, en outre, de publier des Documents statistiques sur l'empire de la Chine, traduits du chinois[3]. Ils sont tirés de la statis-

1. *Indien*, von Th. Benfey. Leipzig, 1841, in-4°. (Tiré à part de l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber.)
2. *Les Livres sacrés de l'Orient*, traduits ou revus et publiés par M. Pauthier. Paris, 1840, in-8°.
3. Paris, 1841, in-8°.

tique officielle intitulée *Taï-tsing-hoeï-tien*, et donnent en détail les états de la population et des impôts de chaque province.

M. Bazin annonce la publication prochaine d'un ouvrage fait pour piquer vivement la curiosité du public; c'est la traduction complète du *Pi-pa-ki*, drame en vingt-quatre tableaux, écrit sous la dynastie des Youen, dans le XIVe siècle, par Kao-tong-Kia. Tsaï-yong, le héros du drame, est un personnage historique qui fut président du tribunal des historiens au commencement du IIIe siècle de notre ère. C'est un de ces lettrés tels que l'histoire de la Chine nous en montre souvent, et qui ont porté l'héroïsme civil au plus haut degré, car il mourut de chagrin, dans sa prison, parce que l'empereur ne lui permettait pas d'achever l'histoire de la dynastie des Han. Le *Pi-pa-ki*, au reste, ne s'occupe pas de cette catastrophe, mais il nous représente Tsaï-yong dans sa jeunesse. Les critiques chinois ne trouvent pas assez de paroles pour vanter l'élégance et les mérites variés de ce drame, qui, à leurs yeux, n'a d'autre rival que le *Si-siang-ki;* et ils le placent encore au-dessus de ce dernier ouvrage, parce qu'ils trouvent, dans le *Pi-pa-ki*, à côté de beautés poétiques égales, un but moral plus pur. Quelle que soit la valeur qu'on assignera en Europe au *Pi-pa-ki* considéré comme ouvrage d'imagination, il est incontestable qu'elle doit être très-grande si on le prend comme un tableau des mœurs des Chinois au XIVe siècle.

Autour des quatre grandes littératures arabe, persane, indienne et chinoise, se groupent les littératures des autres peuples orientaux qui n'ont pas formé eux-mêmes des foyers de civilisation, et ont emprunté leurs idées à une ou à plusieurs de ces grandes nations. On ne peut donc pas s'attendre à trouver, dans ces littératures secondaires, aucun de ces ouvrages fortement empreints d'un esprit original qui font époque dans l'histoire de l'humanité, et on ne peut pas espérer de les voir cultiver par un grand nombre de savants. Mais il est à désirer

qu'elles ne soient pas tout à fait délaissées, et que les besoins de l'administration, les rapports commerciaux, l'enthousiasme d'un missionnaire ou le zèle d'un homme de lettres, les tirent peu à peu de leur obscurité et rendent accessibles à l'historien les faits qu'elles peuvent fournir : car presque chacun de ces peuples possède des chroniques plus ou moins importantes, selon le degré d'influence dont il a joui ; la plupart ont une poésie populaire, et leurs ouvrages de théologie et de belles-lettres montrent, au moins, jusqu'où s'est étendue l'influence des nations auxquelles ils ont emprunté leurs idées et leurs formes d'art; les grammaires et les dictionnaires de leurs langues sont indispensables pour l'ethnographie et fournissent des faits historiques sur lesquels les chroniques se taisent ; enfin, chacune de ces littératures a son importance et remplit un coin dans le tableau général de l'Orient.

Plusieurs de ces langues ont donné lieu à des publications pendant l'année dernière. L'étude de la langue géorgienne, que la Société asiatique a été la première à provoquer, a pris maintenant racine en Russie, où est son terrain naturel, et où elle pourra prospérer sous l'influence des besoins de l'administration. M. Brosset a publié, sous le titre de *Matériaux pour servir à l'histoire de la Géorgie*[1], une nouvelle rédaction de la traduction de la Chronique géorgienne, dont la première édition a paru, il y a quelques années, aux frais de la Société asiatique.

M. Tchoubinof, employé aux affaires étrangères, à Saint-Pétersbourg, et Géorgien de naissance, a fait paraître un Dictionnaire géorgien-russe-français[2], qui est infiniment plus riche que les vocabulaires qu'on possédait jusqu'à présent. La base de ce dictionnaire est celui de Soulkhan Saba, qui passait en Géorgie pour le meilleur, et il contient, avec les

1. Tiré des Mémoires de l'Académie de Saint-Péterscourg, 1840, in-4°.
2. Saint-Pétersbourg, 1840, in-4°.

additions faites par M. Tchoubinof, environ trente-cinq mille mots.

M. Dorn a publié, à Saint-Pétersbourg, une Grammaire afghane[1], plus exacte que celle de Klaproth et plus détaillée que celle de M. Ewald, les deux seules qui existaient jusqu'à présent. L'intérêt que la science peut trouver dans la langue afghane est essentiellement ethnographique, car sa littérature est peu étendue et consiste, autant qu'on peut en juger aujourd'hui, surtout en poésies imitées du persan. Mais le problème de l'origine de ce peuple n'est pas encore résolu, et les éléments de sa solution se trouvent dans la grammaire et dans le dictionnaire de la langue afghane.

Les dialectes malais, qui avaient été presque entièrement négligés sur le continent de l'Europe, ont attiré, dans ces derniers temps, quelque attention, et M. Dulaurier vient d'ouvrir un cours de langue malaie à l'École des langues vivantes. Cette langue possède, en dehors de ce que contient sa littérature, une importance très-grande pour l'ethnographie, car la race inquiète et commerçante des Malais s'est répandue sur une immense étendue de côtes et d'îles, et l'histoire de cet idiome est en grande partie aussi celle des populations maritimes des mers de l'Orient et du Sud. Un grand savant, feu M. de Humboldt, s'était emparé du problème qu'offre l'origine de ces populations et l'a approfondi dans son bel ouvrage sur la langue kawi[2], dont les deux derniers volumes ont paru l'année dernière sous les auspices de l'Académie de Berlin et par les soins de M. Buschmann. Il prend pour base de son travail le kawi, l'ancienne langue de Java, et en refait la grammaire par l'analyse du texte du *Brata Yuddha*. Il procède ensuite à une analyse semblable des autres dialectes ma-

1. Tiré des Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg. 1840, in-4°.
2. *Ueber die Kawisprache auf der Insel Java*, von Wil. von Humboldt. Berlin, 1836-1839, 3 vol. in-4°. (Les deux derniers volumes portent les millésimes de 1838 et 1839, mais ils n'ont paru qu'en 1840.)

lais, depuis les Philippines jusqu'à Madagascar, suppléant partout à l'insuffisance des secours par la rigueur de sa méthode et par la pénétration étonnante de son esprit. Le travail grammatical est relevé dans toutes les parties de l'ouvrage par des mémoires sur l'influence indienne en Malaisie, sur les antiquités de Java, sur les migrations des Malais, sur plusieurs points de grammaire générale, sur l'influence de l'écriture sur le langage, etc.; mémoires qui font de cet ouvrage une mine d'idées neuves et importantes, et où la finesse et la force de l'esprit de l'auteur se développent également.

M. Buschmann annonce qu'il va publier le texte et la traduction du *Brata Yuddha*, qui formeront le complément de l'ouvrage de M. de Humboldt. C'est un poëme épique, imité du Mahabharat, et dont Raffles avait déjà reproduit une partie en caractères latins. Il est écrit en kawi et date, comme le sujet l'indique, de l'époque où l'influence des idées indiennes n'avait pas encore fait place, à Java, aux idées musulmanes.

Après vous avoir présenté cette esquisse, nécessairement fort incomplète, des progrès que la littérature orientale a faits depuis notre dernière séance, il me reste, Messieurs, à dire quelques mots sur un sujet qui a occupé et qui occupe dans ce moment un grand nombre de savants, et qui est digne de toute l'attention d'une société vouée aux intérêts de la littérature orientale; ce sujet est la variété des systèmes adoptés aujourd'hui pour transcrire les caractères orientaux en lettres latines. Au premier contact de l'Europe du moyen âge avec l'Orient, on reproduisait les mots orientaux très-grossièrement, et il en est résulté la création d'un certain nombre de noms monstrueux, dont quelques-uns ont conservé leur place dans toutes les langues de l'Europe, comme *Mahomet*, *mosquée*, *Tamerlan*, *Gengiscan*, *etc.* Depuis la moitié du XVII[e] siècle, les traductions latines de plusieurs ouvrages arabes par Pococke, Golius et autres, et un peu plus tard les

ouvrages populaires de Galland et de d'Herbelot, ont introduit une orthographe plus exacte, en reproduisant les mots arabes avec l'alphabet latin aussi fidèlement que la pauvreté comparative de cet alphabet le permettait. On se contenta pendant longtemps de cette manière de transcrire; mais à la fin, et surtout lorsque la découverte de la langue sanscrite eut étendu le cercle des études orientales, on sentit le besoin d'une méthode plus rigoureuse, et on voulut atteindre un degré d'exactitude tel qu'on pût remettre dans les caractères originaux ce qu'on aurait d'abord transcrit en caractères latins; mais les modes de transcription usités jusqu'alors ne le permettaient pas, et quiconque a jamais essayé de récrire en arabe des vers cités par d'Herbelot, s'en sera aisément convaincu.

Depuis ce moment les systèmes se sont succédé avec une grande rapidité; ils étaient basés sur des principes fort différents, calculés à tourner des difficultés de plusieurs espèces, et ont produit les résultats les plus divergents. Déjà Sir William Jones se plaignait en 1788 de ce que presque chaque auteur avait son orthographe particulière : que dirait-il s'il voyait le nombre de systèmes et le plus grand nombre d'orthographes sans système que l'on suit aujourd'hui ? Les historiens, les géographes et les voyageurs qui n'ont pas étudié les langues des peuples dont ils s'occupent sont obligés de prendre de toute main des orthographes qu'ils entremêlent, de sorte qu'il est impossible de remonter à la source et qu'il en est résulté une confusion inextricable. Je vais en donner quelques exemples en prenant les noms les plus faciles et les plus connus qui s'offrent en ce moment à mon esprit; par exemple, le nom d'*Ali*, qu'on trouve écrit, dans des ouvrages imprimés de notre temps, *Ali*, *Aly*, *'Ali*, *Al'ee*, *Ulee*, *Ullee*, *Alli*, *Allie*, *Aliyy*, *Ahli*, *Alee*; je trouve huit manières d'écrire le mot Koran : *Kur-an*, *Ckoor-an*, *Alcoran*, *Alcorawn*, *Qoran*, *Coran*, *Koran*, *Ckoran*; six pour écrire le nom d'Aboulfeda, *Aboulfeda*, *Aboulfada*, *Abulfeda*, *Abowlfida*, *Abowlfeda* et *Aboulfidâi*, et sept pour le nom du législateur des Arabes,

Mahomet, *Mehemet*, *Muhammed*, *Mohammed*, *Muhammad*, *Mohhammad* et *Muhummud*.

Dans des noms aussi connus que ceux que j'ai cités, il n'est pas à craindre qu'il puisse naître des erreurs de ces divergences d'orthographe, mais on peut s'imaginer facilement quel embarras elles peuvent amener quand il s'agit de noms d'hommes ou de lieux peu connus. Permettez-moi de vous en donner un exemple. M. Prinsep cite une carte officielle et récente du Doab, dans laquelle la route d'Akbarpour à Khanpour, route fort fréquentée, est établie en double, parce que le bureau topographique de Calcutta avait trouvé deux itinéraires avec des noms écrits d'une manière si différente que, n'ayant pas reconnu leur identité, il en avait conclu qu'ils se rapportaient à deux routes parallèles [1].

Il aurait peut-être mieux valu ne s'écarter jamais de l'ancien système, quelque imparfait qu'il fût, car le point réellement important est l'uniformité dans l'usage. Mais il est trop tard pour revenir sur nos pas; le besoin d'une plus grande exactitude s'étant une fois réveillé, il ne reste plus qu'à aller jusqu'au bout, et à espérer que l'introduction d'un système évidemment meilleur que les autres rétablira cette unité d'avis dont nous sommes si éloignés aujourd'hui.

Il n'est peut-être pas inutile de classer, en attendant, les difficultés que présente ce problème et les essais qui ont été faits pour le résoudre. Ces difficultés me paraissent être les suivantes :

1° Les alphabets orientaux ont un plus grand nombre de lettres que les nôtres;

2° Les Orientaux ne prononcent pas toujours selon l'orthographe;

3° Ils varient de pays à pays dans la prononciation de la même lettre;

4° Les Européens varient dans la prononciation de la même lettre.

1. Voyez cette carte : *The Application of the Roman Alphabet to all the Oriental Languages*. Sérampour, 1834, in-8°.

Permettez-moi de dire quelques mots sur chacun de ces points.

1° Les alphabets orientaux ont un plus grand nombre de lettres que les nôtres; ceci s'applique principalement aux alphabets arabe et indien. On a cherché une multitude de remèdes à cette difficulté, mais ils peuvent tous être compris dans trois classes.

A. On a essayé d'enrichir l'alphabet latin de quelques nouveaux caractères. Ainsi Meninski a introduit le *aïn* arabe au milieu de transcriptions en caractères latins; Volney a modifié la forme d'un certain nombre de lettres latines, pour en créer de nouvelles; M. Gilchrist a inventé un *u* bref; d'autres savants ont introduit plus récemment encore des caractères persans et grecs dans leurs transcriptions.

Aucun de ces systèmes n'a pu se maintenir, et il serait sans aucun doute inutile de faire de nouvelles tentatives dans cette voie, parce que le public européen ne tolérera certainement pas l'introduction de nouveaux caractères dans son alphabet.

B. On a voulu représenter les sons arabes et indiens par des groupes de lettres européennes, comme *dh*, *th*, *kh*, *tt*, *ss*, *etc.* Ce système a produit un grand nombre d'essais, mais il a des inconvénients très-réels, car si on ne l'applique que partiellement, comme font la plupart des savants, il n'atteint pas le but qu'on s'est proposé, et si on le pousse à sa limite extrême, il rend étrange la forme des mots orientaux et blesse l'œil des Européens par des combinaisons de lettres qui doivent paraître barbares au lecteur, comme, *Ckasr*, ou *Qasr*, *Hhadrat*, *Hhadjdjadj*, *etc.* Ce système d'employer des lettres doubles pour rendre des lettres simples qui nous manquent, a de plus le grand défaut de laisser le lecteur incertain sur l'orthographe de l'original, parce qu'il ne peut savoir si la lettre double qu'il trouve employée représente deux lettres ou n'est que le représentant conventionnel d'une seule.

C. Enfin on a cherché à modifier l'alphabet latin au moyen de signes peu apparents et qui, sans créer de nouvelles lettres, produisent des formes nuancées qui peuvent servir

à exprimer les lettres des alphabets orientaux. Ce système a été, je crois, proposé d'abord par Sir William Jones et adopté par la Société asiatique de Calcutta, qui, au reste, n'y a pas toujours persisté. Les voyelles s'y trouvent multipliées par le moyen d'accents qui marquent si elles sont longues ou brèves, et les consonnes par des points en dessous et en dessus. Ce système a trouvé beaucoup d'imitateurs, et presque tous les indianistes s'en sont fait de semblables pour leurs transcriptions; Gilchrist l'a conservé en partie; la Société de géographie de Londres l'a adopté en le modifiant un peu; M. Eichhoff l'a employé en France dans son parallèle des langues de l'Europe; M. Brockhaus en a proposé dernièrement un en Allemagne; M. Weijers en a publié récemment un autre qui repose sur la même base, et M. Arri, de Turin, a fait frapper des lettres où il marque les différents *t*, *d*, *s*, *etc.*, des Arabes, par les mêmes points qui les distinguent dans l'écriture arabe. Cette méthode a l'inconvénient de donner facilement lieu à des fautes d'impression et d'exiger une casse d'imprimerie beaucoup plus grande, mais elle compense ces difficultés toutes matérielles par des avantages évidents. Le lecteur européen n'est pas embarrassé pour la lecture, car, quand il ignore la signification des points ajoutés, il en fait abstraction sans difficulté, et, sans qu'ils puissent l'induire en erreur; la transcription des mots n'est pas surchargée d'une quantité d'*h* supplémentaires et autres lettres parasites; enfin cette orthographe se rapproche beaucoup de celle qui ne s'attache qu'à reproduire le son simple sans vouloir en imiter toutes les nuances, de sorte qu'il est facile d'identifier les mots écrits par un savant avec ceux qui sont écrits par un voyageur seulement d'après l'oreille. Le grand mal, jusqu'à présent, est la diversité des systèmes basés sur cette méthode, car on ne peut espérer que le public s'accoutume à cette modification de l'alphabet, que quand les signes auront une signification généralement adoptée.

2° Les Orientaux ne prononcent pas toujours selon l'orthographe; c'est surtout en conséquence des lois euphoniques

que se produit cette différence entre la manière d'écrire et de prononcer. On écrit, par exemple, *al-Raschid*, et l'on prononce *ar-Raschid*. M. Weijers a proposé de distinguer, dans ces cas, la lettre soumise à un changement en l'imprimant en italique, mais cet expédient blesse l'œil et n'indique pas au lecteur comment il doit prononcer. Le problème est évidemment insoluble, et il faut choisir entre le son et l'orthographe. L'usage des nations européennes a établi à cet égard un principe qui paraît sage, c'est de se conformer à l'orthographe; on écrit dans toutes les langues de l'Europe, *Shakespeare*, *Bordeaux*, *etc.*, quoique le son à tirer de la réunion de ces lettres soit fort différent de la prononciation réelle. Suivre l'orthographe est le seul moyen de ne pas effacer l'étymologie d'un mot et de conserver une chance d'unité dans les transcriptions; mais il restera néanmoins toujours un grand embarras dans la transcription des voyelles brèves, qui se prononcent dans plusieurs mots de la même langue orientale si différemment, qu'il sera difficile de les rendre chacune et dans tous les cas par une seule voyelle de notre alphabet.

3° Les Orientaux varient de pays à pays dans la prononciation des mêmes lettres. Les Turcs, par exemple, substituent à l'*a* bref des Arabes et des Persans communément un *e* bref; les musulmans de l'Inde prononcent dans un grand nombre de cas un *e* long où les Persans prononcent *i* long; dans une partie de la Perse on substitue à l'*a* long un *ou* long. On prononce le ج arabe différemment dans différents pays; par exemple, l'ère de Mahomet s'appelle *Hidjret* en Syrie, *Higret* en Égypte, *Hijret* en Arabie, etc. L'embarras que donnent ces changements est souvent fort grand; par exemple, le nom du roi actuel de Lahore se prononce dans l'Inde *Chérsingh*; mais la première partie du nom est persane et se prononce en Perse *Schir*. Comment transcrire? Le plus logique serait peut-être de suivre, même dans un cas pareil, la prononciation du pays d'où le mot est originaire; mais heureusement il n'y a pas beaucoup de cas aussi compliqués, et dans la plupart, la transcription peut se conformer sans

inconvénient à l'habitude du pays auquel le mot est emprunté.

4° La dernière difficulté consiste dans la différence de prononciation des mêmes caractères latins chez les divers peuples de l'Europe, et elle est telle qu'elle paraît, au premier aspect, un obstacle absolu à tout système uniforme de transcription. Sir William Jones a bien senti l'embarras inhérent à cette question, particulièrement pour les Anglais, dont le système orthographique est si compliqué, si irrégulier et si éloigné de toutes les habitudes du reste de l'Europe. Il a eu l'heureuse hardiesse de proposer l'adoption de la prononciation italienne et y a fait consentir la Société de Calcutta, qui n'a pas cessé de suivre ce système, le seul qui puisse rapprocher les orientalistes anglais de ceux du continent. Malheureusement M. Gilchrist est venu après lui défaire autant qu'il a pu l'œuvre de Sir William Jones, en substituant aux voyelles simples des Italiens les diphtongues compliquées des Anglais. Presque tous ses élèves ont suivi son système, et la géographie et l'histoire orientale ne se sont que trop ressenties de ce malencontreux changement; les *oo*, *ee*, *u*, ont remplacé les *u*, *i*, *a* dans la plupart des livres modernes des Anglo-Indiens, et l'influence de toutes les sociétés savantes de l'Angleterre et de l'Inde a lutté jusqu'à présent sans beaucoup de succès contre ce procédé; mais il paraît néanmoins perdre du terrain, et il faut espérer que les principes de Sir William Jones prendront de nouveau le dessus. Il reste d'autres difficultés; les lettres *g*, *j*, *c* et ... ont dans chaque langue européenne une prononciation différente, de sorte qu'un alphabet harmonique ne pourra jamais être employé avec une entière uniformité dans toutes les langues européennes; mais ces différences seront peu nombreuses et donneront lieu à bien peu d'embarras, si chaque nation veut se prêter, autant que le permettent ses habitudes, à se rapprocher des autres, et ne pas choisir de préférence les extrêmes de sa prononciation particulière, comme l'avait fait l'école de Gilchrist.

Je ne pense pas qu'avec toutes les concessions mutuelles

toutes les précautions possibles on arrive à former un alphabet harmonique qui permette de remplacer les caractères orientaux dans l'impression des textes. On sait combien Volney attachait d'importance à cette idée, et le Comité de l'instruction publique de Calcutta a cru, pendant quelques années, avoir si bien résolu le problème, qu'il a encouragé la publication d'un grand nombre d'ouvrages dans ce qu'on appelle dans l'Inde l'alphabet roman, et qu'il s'est proposé pendant quelque temps le plan, véritablement monstrueux, de substituer cet alphabet, chez les indigènes même, à leurs alphabets originaux. Cet essai n'a pas réussi et ne pouvait pas réussir; on peut appliquer à quelques langues, comme par exemple au sanscrit, un système de transcription qui rend intelligibles les passages transcrits et qui peut être utile, soit pour des citations, soit dans le cas où l'on manque de caractères originaux : mais il y a d'autres langues qui se refusent à ces expédients, comme par exemple l'arabe, où l'écriture exprime non-seulement les sons, mais souvent les particularités grammaticales et étymologiques qui ne frappent pas l'oreille et seraient perdues dans la transcription ; ainsi je ne pense pas qu'une combinaison quelconque de lettres latines puisse rendre l'orthographe du mot *Koran*. Heureusement nous n'avons pas besoin de remplacer les caractères orientaux ; on y trouverait un certain avantage d'économie dans l'impression des textes, mais ce gain serait infiniment moindre que les inconvénients de toute espèce que ce changement amènerait avec lui. Ce qu'il nous faut, c'est un système de transcription assez exact pour reproduire fidèlement les noms d'hommes et de lieux, assez rapproché de l'emploi ordinaire de l'alphabet latin pour ne pas répugner à la masse des lecteurs et des écrivains, et calculé de manière à n'exiger que d'insignifiantes modifications dans son emploi chez les différentes nations de l'Europe. L'adoption d'un système qui remplirait ces conditions serait un véritable bienfait pour la littérature, et personne n'est mieux placé qu'une société comme la nôtre pour provoquer et pour diriger la discussion sur tous les points qui y touchent, et pour arriver à un résultat qui pour-

rait obtenir l'assentiment, sinon général (ce qu'on ne peut guère espérer en pareille matière), mais au moins celui de la majorité des auteurs.

II

ANNÉE 1841-1842

RAPPORT LU LE 30 MAI 1842

Messieurs,

L'anniversaire qui nous rassemble aujourd'hui forme une époque dans l'histoire de la Société asiatique, car il marque la fin de la vingtième année de son existence; et, dans le temps où nous vivons, où tout change et passe si vite, ce n'est pas sans un juste orgueil qu'une société comme la nôtre, qui n'existe que par le libre concours de ses membres, et à laquelle aucun intérêt, autre que celui de la science, ne se rattache, peut voir s'accomplir cette première période de sa vie. Il est naturel que, dans une pareille circonstance, nous cherchions à nous rendre compte à nous-mêmes du chemin que nous avons parcouru, des résultats auxquels il nous a conduits et des efforts qui nous restent à faire pour atteindre le but que se sont proposé les fondateurs de la Société. Vous me permettrez donc de vous entretenir en quelques mots de ce sujet.

La création de la Société a été provoquée par l'accroissement extraordinaire qu'ont pris, de notre temps, les études orientales. Autrefois, elles se bornaient à peu près aux lan-

gues et aux littératures qui pouvaient servir à l'interprétation de la Bible; et si quelques hommes placés dans des conditions particulières, comme les missionnaires français en Chine, ou devançant les idées et les besoins de leur siècle, comme Hyde, Deguignes, Anquetil, s'occupaient de quelques autres parties des lettres asiatiques, ils se trouvaient isolés et comme en dehors du courant de l'érudition. Sir W. Jones fut le premier à considérer la littérature orientale comme un tout immense destiné à servir de base à l'histoire de l'humanité, et dont chaque partie devait concourir à éclairer tout le reste. Peu à peu ce beau rêve fut on ne peut pas dire réalisé, car il est loin de l'être encore, mais compris; l'œuvre fut commencée de toute part, et la curiosité impatiente de la partie la plus éclairée du public européen soutint les savants dans leur nouvelle et immense carrière, en même temps que les gouvernements comprirent l'importance qu'il pouvait y avoir à seconder les efforts de ceux qui s'apprêtaient à la parcourir; des chaires pour l'enseignement des langues principales furent créées, et quelques administrations, à la tête desquelles se sont toujours trouvés le gouvernement français et la Compagnie des Indes, accordèrent leurs secours à la publication d'un grand nombre de grammaires, de dictionnaires, de textes et de traductions d'ouvrages orientaux.

A mesure que le cercle de ces études s'étendait, il devenait de plus en plus difficile à un individu de suivre ce mouvement; et ce qu'on appelait autrefois un orientaliste ne pouvait plus se rencontrer, parce que la vie ne suffisait plus pour embrasser tant et de si diverses langues et littératures. Il se peut que, par le progrès des méthodes, l'accroissement des secours, la publication et la traduction des textes, un seul homme parvienne un jour à réunir la connaissance des principales langues de l'Orient, mais ce ne sera, dans aucun cas, que lorsque l'impression des ouvrages classiques aura obvié à l'énorme perte de temps que l'usage des manuscrits entraîne nécessairement. Cependant, malgré cette subdivi

sion du travail, à laquelle nous sommes réduits par l'état actuel de nos connaissances relatives aux différents peuples de l'Asie, il existe entre elles un lien si naturel, elles ont tellement besoin l'une de l'autre pour s'éclairer, qu'on a été conduit, presque forcément, à chercher dans une association cette universalité d'études qu'aucun homme isolé ne pouvait plus atteindre.

M. le comte de Lasteyrie, qui, le premier en France, fut frappé de l'urgence de ce besoin, proposa, en 1821, à MM. Rémusat, Saint-Martin et à quelques-uns de leurs amis, la fondation d'une Société asiatique. Ces hommes éminents comprirent sur-le-champ la portée de ce plan et s'appliquèrent à le mettre à exécution. Ils s'adressèrent à M. de Sacy, à qui toute l'Europe assignait depuis longtemps la première place parmi les orientalistes, et sollicitèrent sa coopération. M. de Sacy ne croyait pas beaucoup à la durée des sociétés libres, mais il ne refusa ni son temps ni l'influence de son nom à une institution qui pouvait être utile aux études qui avaient fait sa gloire; il accepta la présidence de la Société, et vous savez tous avec quelle suite il s'appliqua à la soutenir et avec quel dévouement il reprit ses fonctions, lorsque la mort presque simultanée de MM. Rémusat et Saint-Martin eut mis pour un instant l'existence de notre institution en péril. La Société rechercha de plus, dès sa naissance, l'appui d'un prince qui s'était toujours distingué par son amour pour les sciences, et S. A. R. le duc d'Orléans voulut bien accepter le titre de président honoraire; il se rappela que son grand-père avait eu l'idée de fonder lui-même une société pour l'avancement des lettres orientales, et, non content de venir en aide à la Société par ses dons et le poids de son nom, il voulut prendre une part personnelle à ses travaux, et beaucoup d'entre vous se rappelleront l'avoir vu présider à vos séances, dans la salle même où nous sommes rassemblés aujourd'hui.

C'est dans ces circonstances qu'eut lieu la formation de la Société, le premier avril 1822. Tout ce qu'il y avait de plus marquant dans les lettres, en France et à l'étranger, voulut participer à ses travaux; le nombre de ses membres s'éleva, dès la première année, à un chiffre tel, que son avenir devait paraître assuré, et elle a traversé, depuis ce temps, les plus grands dangers, sans en être ébranlée. La révolution la priva tout à coup de la moitié de ses membres, mais elle s'est recrutée dans une génération plus jeune. La mort lui a enlevé les plus illustres de ses fondateurs; elle a perdu en peu d'années MM. de Sacy, Rémusat, Saint-Martin, Champollion, Chézy, Klaproth; mais elle a eu assez de force pour supporter ces pertes irréparables. Enfin, elle a échappé au plus grand péril qui puisse menacer une institution comme la nôtre, aux dissensions intérieures; elle ne s'est pas laissé détourner un seul instant du but qu'elle s'était proposé, et n'a pas cessé de poursuivre le plan qu'elle s'était tracé dès le principe.

Son premier soin a été de créer un journal uniquement destiné aux lettres orientales. Le seul recueil de ce genre qui eût existé en Europe, *les Mines de l'Orient*, avait cessé de paraître. Mais une science qui a de la vie ne peut se passer d'un pareil organe : on a besoin de publier les découvertes que chaque jour amène; on veut livrer à la discussion les idées dont on est occupé; on veut, ou traiter un point particulier qui n'intéresse que les hommes spéciaux, ou enregistrer un fait important qui ne fournirait pas matière à un livre; on veut, avant tout, savoir ce qui se fait dans toutes les branches d'une étude dont on ne peut embrasser qu'une partie. Or, à cet égard, les journaux ont remplacé, au grand avantage d la science, d'un côté, l'immense correspondance que les sa vants étaient autrefois obligés d'entretenir entre eux, et, d l'autre, les opuscules isolés qu'il est si difficile de réuni C'est pour rendre ces services qu'a été créé en 1823 le *Journ asiatique*, qui est arrivé aujourd'hui à son quarantième v lume, et si ce recueil n'a pas atteint le but de ses fondateu

aussi complétement qu'il serait possible, il en a du moins approché aussi près que les circonstances l'ont permis, et je crois que personne ne niera qu'il ne soit en progrès à beaucoup d'égards. Pendant les six premières années de son existence, la Société n'était pas assez sûre de ses ressources pour se charger elle-même de la publication du Journal. Mais lorsque l'affluence des matières exigea que le cadre en fût agrandi, elle le prit à sa propre charge et se décida à le confier aux presses de l'Imprimerie royale. Cet établissement, le plus beau et le plus riche du monde, pouvait répondre seul, par l'abondance des caractères de tous genres qu'il possède et par l'habileté de ses employés, aux exigences d'un recueil s'occupant de littératures si diverses, et son administration trouva ces exigences mêmes avantageuses, en ce qu'elles exerçaient ses compositeurs aux travaux les plus difficiles. Elle a, dans tous les temps et surtout dans le nôtre, encouragé les publications orientales; et, en consentant à ouvrir à la Société asiatique un crédit annuel, elle nous a mis en état de donner au Journal une étendue presque double de celle qu'il avait eue au commencement, et de satisfaire ainsi au zèle croissant de nos collaborateurs.

Le second but que la Société se proposa fut d'encourager l'impression de textes, de traductions, de dictionnaires et de grammaires. Il y a malheureusement aujourd'hui peu d'ouvrages orientaux qui puissent paraître sans exiger un sacrifice considérable; aussi la Société a-t-elle cru devoir faciliter, par des souscriptions plus ou moins importantes, des travaux qui n'auraient pu voir le jour sans son aide. Elle y trouva l'avantage d'assurer la publication de travaux importants, tout en ne se chargeant que d'une partie des frais. C'est ainsi qu'elle a encouragé la publication du *Hamasa* de M. Freytag, du *Vendidad* de M. Burnouf, du *Manou* de M. Loiseleur, de l'*Y-king* du P. Régis, et autres. Plus tard la Société s'est vue obligée de restreindre ce genre d'encouragements, quand elle-même entreprit des ouvrages volumineux; car elle ne s'est en-

gagée que graduellement, et à mesure qu'elle sentait mieux ses forces, dans des publications dispendieuses. Elle n'a entrepris la publication de *Meng-tseu* qu'en en partageant les frais avec M. de Lasteyrie; ensuite elle a pris courage, et a publié successivement les Fables de Vartan de M. Saint-Martin, le *Yadjnadatta* de M. Chézy, la Grammaire japonaise du P. Rodriguez, l'élégie arménienne sur la Prise d'Édesse par Zohrab, l'Essai sur le Pali de MM. Burnouf et Lassen, la Reconnaissance de Sacountala par M. Chézy, le Vocabulaire géorgien de Klaproth, la Chronique géorgienne de M. Brosset, la Chrestomathie chinoise, la Grammaire géorgienne de M. Brosset, et la Géographie d'Aboulféda par MM. Reinaud et de Slane. Jusqu'à ce dernier ouvrage, les livres imprimés par la Société avaient paru dans des formats fort différents, selon les circonstances et la volonté des auteurs; votre Conseil reconnut que cette irrégularité avait des inconvénients, et il se décida à commencer une collection uniforme, dans laquelle entreraient dorénavant tous les ouvrages de la Société, à l'exception du Journal. Les deux premiers volumes de cette série, contenant la Chronique de Cachemir par M. Troyer, ont paru, et le troisième contiendra le Voyage de Schulz.

L'impression de ces ouvrages exigeait l'emploi de caractères qui manquaient alors aux imprimeries les mieux fournies, et la Société dut s'occuper sur-le-champ à pourvoir à ce besoin. Elle reçut de S. M. le roi de Prusse le don d'une fonte de caractères dévanagaris, gravés par les soins de M. de Schlegel, et fit graver à Paris un corps géorgien, tandis qu'on exécutait pour elle, à Saint-Pétersbourg, une fonte des caractères mandchous de M. Schilling, et à Paris une fonte des caractères pehlewis de M. Legrand. Maintenant qu'elle s'adresse, pour ses impressions, exclusivement à l'Imprimerie royale, elle se trouve dispensée de tous frais à cet égard; car ce magnifique établissement, dans la noble ambition de posséder les caractères de toutes les langues et de pouvoir imprimer tout ce qui peut s'écrire, ne recule devant aucune difficulté de ce

genre, ni devant les dépenses que ces difficultés peuvent exiger.

Enfin, la Société s'était imposé l'obligation de rechercher et de réunir le plus qu'elle pourrait de manuscrits orientaux, et, à cet égard encore, un heureux concours de circonstances est venu seconder ses efforts. Lord Kingsborough lui a fait don d'une partie des manuscrits arabes qui avaient autrefois appartenu à Condé, et qui contiennent de précieux matériaux pour l'histoire des Arabes d'Espagne. Quelques copies de manuscrits brahmaniques ont été exécutées pour elle dans l'Inde. Elle a reçu de la libéralité de M. Hodgson, ambassadeur à Kathmandou, vingt-six manuscrits sanscrits bouddhiques, et l'inépuisable complaisance du même savant lui a permis de faire copier, dans les monastères du Nepal, soixante-quatre autres volumes de la même collection. Enfin, elle doit à la générosité de la Société de Calcutta un exemplaire complet de la collection bouddhique-tibétaine intitulée le *Kandjour,* en cent quatre volumes in-folio. Regardant ce don comme fait plutôt à la France qu'à elle-même, elle a cru ne pouvoir mieux remplir les intentions des donateurs qu'en déposant cette belle collection à la Bibliothèque royale, qui, depuis vingt ans, a vu presque doubler son fonds déjà si riche en manuscrits orientaux, et dont l'administration a su si admirablement concilier les précautions qu'exige la conservation des manuscrits avec l'accès le plus facile qu'il soit possible d'offrir aux savants qui veulent les consulter.

Permettez-moi, maintenant, de vous dire en peu de mots comment vous êtes parvenus à faire face aux dépenses que ces différentes entreprises ont exigées et comment vous avez disposé des sommes qui vous ont été confiées. Vos recettes se composent des souscriptions du Roi et des membres de la Société, du résultat de la vente de vos ouvrages, d'une subvention du ministère de l'instruction publique, du crédit annuel accordé par l'Imprimerie royale et de quelques legs qui vous

ont été faits. La somme totale de ces différentes ressources, jusqu'à la fin de l'année 1841, s'est montée à 212 871 francs. Là-dessus, vous avez dépensé, pour le Journal 92 185 francs, pour les ouvrages que vous avez publiés 64 479 francs, en souscriptions à des ouvrages orientaux 6 127 francs, pour votre bibliothèque 3 043 francs, pour achat de manuscrits orientaux 2 463 francs, pour gravure de caractères 3 918 francs, et pour les frais de votre administration 38 412 francs.

Il n'y a aucune branche d'études qui ait autant besoin de la puissance que donne le principe de l'association, et à laquelle les sociétés puissent rendre autant de services, que les lettres orientales, dont la position en Europe a quelque chose de tout à fait particulier. Lorsque, vers la fin du dernier siècle, on s'aperçut que la littérature orientale était destinée à agrandir, d'une manière inattendue, le champ de l'intelligence humaine, et que l'histoire des religions, des lois, des institutions politiques et des lettres devait en tirer des accroissements presque incalculables, elle excita une curiosité générale. Mais la science ne pouvait marcher aussi vite que l'aurait exigé l'impatience de ceux qui en attendaient de nouvelles révélations; la publication des textes et des traductions, qui seule pouvait donner une base solide à ces études, ne se faisait que lentement, et ceux qui suivaient ce mouvement et demandaient des résultats généraux, ne recevaient que des fragments dont il était difficile d'évaluer l'importance, parce qu'ils appartenaient à un ensemble immense dont on ne pouvait encore apprécier l'étendue. Aujourd'hui même, où tant de progrès réels ont été faits, où l'histoire de l'Orient a été entamée de tous les côtés et où chaque année apporte un riche tribut de nouveaux documents, aujourd'hui encore la littérature orientale, malgré l'intérêt qu'elle avait excité dans le principe, est comme isolée et reste étrangère aux études de la grande masse des lecteurs. Ce n'est que lorsque d'importantes lacunes qui existent encore dans la connaissance que nous avons de l'Orient seront comblées et que les résultats de

vos études auront pris leur place dans l'histoire universelle; ce n'est qu'alors que la publication d'un auteur oriental et la discussion d'un problème se rattachant à l'histoire de l'Asie seront estimées à leur valeur réelle, parce que le lecteur n'ignorera plus à quoi se rattache l'ouvrage ou la découverte qu'on lui offre, et pourra lui-même la placer dans le cadre qui lui donne de l'importance. Pour hâter ce moment, il faut que le texte des principaux ouvrages soit publié, et c'est là que gît la difficulté. Il n'y a aujourd'hui que l'Allemagne où le puplic savant soit assez nombreux pour permettre la publication d'un certain nombre d'ouvrages orientaux; dans tous les autres pays de l'Europe, il faut que l'auteur, ou un gouvernement, ou un corps savant en fasse les frais. Le nombre toujours croissant de ces publications est une preuve éclatante du zèle des orientalistes, de l'activité des sociétés littéraires et de l'intérêt que quelques gouvernements éclairés mettent à leur venir en aide; mais il n'en est pas moins vrai que ces résultats ne s'obtiennent que par les sacrifices les plus pénibles de la part des auteurs, que les encouragements des gouvernements sont insuffisants, et qu'il faut appeler de tous ses vœux le jour où tout ouvrage oriental digne d'être publié pourra paraître avec le concours et le patronage seul du public.

Il appartient aux sociétés asiatiques de travailler à atteindre ce but et à vaincre le grand obstacle qui nous arrête aujourd'hui, et qui consiste, avant tout, dans l'état imparfait des communications entre les savants de l'Europe et de l'Orient. L'impression et la lithographie ont pénétré dans toutes les parties de l'Asie et ont détruit peu à peu les préjugés qui existaient en faveur des manuscrits : on publie partout des textes orientaux; mais le défaut presque absolu d'intermédiaire nous empêche, non-seulement de les obtenir, mais souvent d'en apprendre l'existence; et pourtant les éditions du Caire et d'Ispahan trouveraient des acheteurs en Europe, comme celles de Paris, de Londres et de Leipzig en trouveraient en Orient. Les lettres orientales ressemblent maintenant à une pile galvanique dont les parties ne se touchent pas, et il n'y a que les

sociétés qui puissent les mettre en communication et donner toute leur puissance à des efforts aujourd'hui pénibles, parce qu'ils sont isolés.

Il est assez difficile de créer les relations nécessaires pour cela; cependant, plusieurs essais qui ont déjà été faits montrent que ce n'est pas impossible. M. Rémusat, et après lui M. Stanislas Julien, ont trouvé moyen de tirer de la Chine tous les livres dont leurs élèves avaient besoin; cette voie peut s'élargir à mesure que les études chinoises s'étendent; de sorte qu'il est devenu à peu près inutile d'imprimer chez nous des textes chinois. Vous avez vous-mêmes commencé à entretenir avec la société de Calcutta des relations destinées à répandre en Europe les textes imprimés à ses frais et dans l'Inde les ouvrages publiés par vous. Cet exemple a été imité en Allemagne, et il serait possible de donner à ces communications une étendue beaucoup plus grande et de les rendre plus efficaces. Vous avez eu pendant quelque temps l'espoir de vous servir, par l'intermédiaire de quelques musulmans au Caire, du pèlerinage de la Mecque comme moyen de répandre dans tous les pays musulmans les ouvrages publiés en Europe; et si ce plan n'a pas été suivi d'effet, c'est uniquement parce que ce n'était pas à une association que nous avions affaire, mais à des individus. Il est donc à désirer que les sociétés asiatiques, non-seulement se maintiennent, mais qu'il s'en forme de nouvelles, surtout dans les grandes villes de l'Orient où le savoir est encore en honneur, et qu'elles servent à nous mettre en contact plus intime avec les lettrés de tous les pays de l'Asie, contact qui servirait puissamment en Orient la cause de la civilisation et en Europe celle de la science.

Le compte général des affaires de la Société, que je viens d'avoir l'honneur de vous soumettre, comprend les faits accomplis pendant le cours de l'année dernière, en sorte que je n'aurai pas à vous entretenir séparément des travaux de votre Conseil pendant cette année; mais il me reste à remplir le triste devoir de dire quelques mots des pertes que vous avez faites

par la mort de deux de vos membres les plus distingués.

Georges, comte de Munster, associé étranger de la Société, était né le 29 janvier 1794, et est mort, d'une manière fatale, le 20 mars 1842. Il avait servi dans l'Inde et en avait rapporté la connaissance de plusieurs langues asiatiques, jointe à un zèle ardent pour la littérature orientale, à l'avancement de laquelle il n'a pas cessé depuis de consacrer son temps et l'influence que lui donnait sa haute position. Il devint, dès le commencement, un des plus fermes soutiens de la Société asiatique de Londres; plus tard, il fonda le comité des traductions, qui a rendu de si grands services à la science, et à la direction duquel il donna les soins les plus constants; enfin, peu de temps avant sa mort, il coopéra activement à la fondation de la Société pour la publication des textes orientaux, dont il fut le premier président. Ses propres plans littéraires étaient très-vastes; son idée favorite était celle d'une grande encyclopédie des sciences, qu'il voulait faire publier en arabe, pour la faire passer ensuite dans les autres langues de l'Asie. Il avait entrepris une Histoire de l'art militaire chez les Orientaux, dont il n'a paru qu'un chapitre sur l'Emploi des mercenaires musulmans dans les armées européennes, qui a été inséré dans votre Journal (v. X et XI). Les matériaux qu'il avait recueillis étaient immenses; et vous avez pu voir, par la brochure arabe qu'il a publiée ici, et dans laquelle il adressait des questions aux savants de l'Orient et leur demandait des manuscrits, combien il voulait encore y ajouter. Il avait fait imprimer, pour son usage particulier et pour faciliter sa rédaction définitive, les parties de l'ouvrage qui étaient déjà rédigées; mais il est douteux que, même à l'aide de ce secours, il se trouve quelqu'un qui puisse achever et publier ce travail, conçu sur un plan tellement vaste, que c'était plutôt une histoire de la civilisation des peuples de l'Asie qu'un traité sur leur art militaire. Lorsque, dans le courant de l'année dernière, il fut nommé président de la Société de Londres, il se proposa de composer une suite de discours annuels, dans lesquels il voulait faire connaître ce que les Européens ont em-

prunté à l'Asie, ce que l'Orient a reçu de l'Occident, et ce qu'il y avait à faire pour favoriser cette influence mutuelle. Son premier discours était presque terminé au moment de sa mort, et sera publié par M. Sprenger, le confident de tous ses travaux; mais je ne sais si les appendices très-curieux qu'il avait préparés, et qui auraient formé un volume considérable, sont en état d'être publiés. Sa mort est une très-grande perte pour les lettres, et les orientalistes du continent lui doivent le souvenir le plus affectueux, car personne n'a autant contribué à établir des rapports d'amitié entre eux et les savants de l'Angleterre que le comte de Munster.

Un autre membre que notre Société et les lettres orientales ont à regretter, est l'abbé Arri, membre de l'Académie des sciences de Turin. Il était né l'an 1804 à Asti, et avait fait ses études de théologie à l'université de Turin, où il fut reçu docteur à l'âge de vingt et un ans. Durant son cours de théologie, il commença, sous M. Peyron, ses études d'hébreu et d'arabe, dont il fit plus tard l'objet spécial de ses travaux; il fut nommé membre de l'Académie de Turin en 1836, vint à Paris pour continuer ses recherches, et fut chargé, en 1839, par le gouvernement piémontais, de la publication de la partie du grand ouvrage d'Ibn-Khaldoun qui traite de l'histoire avant l'islamisme. La première partie du texte et de la traduction était imprimée, lorsque des affaires de famille le rappelèrent chez lui; mais l'excès du travail avait miné sa santé naturellement délicate, et il succomba à une maladie de poitrine le 6 septembre 1841. Ses connaissances variées, la finesse de son esprit et la solidité de son commerce faisaient rechercher son amitié, et les lettres orientales en Italie ont perdu en lui un de leurs amis les plus savants et les plus zélés.

Il me reste, messieurs, à vous présenter le tableau succinct des progrès que la littérature orientale a faits depuis notre dernière assemblée. Il sera malheureusement très-incomplet;

car, par diverses circonstances, les nouvelles littéraires de presque tous les points de l'Orient nous manquent.

La littérature arabe, qui, par des raisons différentes, mais également puissantes, restera encore longtemps la branche la plus cultivée des lettres orientales, au moins en France et en Allemagne, a reçu plusieurs accroissements notables. Mais, avant d'en parler, j'ai à remplir une lacune que j'ai été obligé de laisser dans le rapport de l'année dernière, parce que l'ouvrage que j'aurais dù annoncer n'était pas arrivé à Paris. C'est la traduction du dictionnaire des plantes médicinales d'Ibn al-Beithar, par M. de Sontheimer [1]. Tout le monde sait quel grand rôle la médecine arabe a joué au moyen âge, et que c'est par elle que la science a pénétré dans les écoles juives et chrétiennes, où les noms d'Avicenne, de Rhazes, d'Averroës, d'Ibn al-Beithar et d'autres, ont longtemps fait autorité. Peu à peu, on les a oubliés, trop peut-être sous le rapport de la pratique, dans tous les cas trop sous le rapport de l'histoire des sciences. Aujourd'hui, on commence à réparer cette faute, et l'un des premiers fruits de cette nouvelle tendance des études est l'ouvrage de M. de Sontheimer. Abou Mohammed Ibn al-Beithar était né à Malaga vers la fin du XII[e] siècle. Après avoir consacré une grande partie de sa vie à l'étude de la médecine et à des voyages scientifiques en Orient, il composa son dictionnaire. Sa méthode est très-simple; il arrange la matière médicale alphabétiquement, commence chaque article par les noms que la substance dont il traite porte dans d'autres langues, en donne ensuite la description et en énumère les propriétés médicales d'après Galien, Dioscoride, les médecins arabes, persans et syriens, et d'après ses propres observations. Il n'y a qu'un médecin qui pouvait traduire cet ouvrage, et M. de Sontheimer a rendu un véritable service aux sciences en le faisant connaître. Les

1. *Zusammenstellung einfacher Heil und Nahrungsmittel von Ebn Beithar*, aus dem arabischen uebersetzt von Dr. F. von Sontheimer. Stuttgart, 1840; vol. I, gr. in-8°.

difficultés de ce travail sont fort grandes et quelquefois insurmontables en Europe, parce que les descriptions botaniques sont souvent trop imparfaites pour permettre de reconnaître les plantes avec certitude. M. de Sontheimer a pris le meilleur moyen pour remédier à cet inconvénient : il annonce qu'il ajoutera au second et dernier volume de son ouvrage la liste des plantes qui lui ont laissé des doutes, et en appellera aux Européens en Orient qui pourront les retrouver à l'aide de leurs noms originaux, et ensuite les déterminer.

Le premier volume de la traduction du Dictionnaire biographique d'Ibn-Khallikan[1], par votre confrère M. de Slane, a paru, et les deux éditions du texte qui se publient simultanément à Paris et à Goettingen, ont fait des progrès, M. de Slane ayan publié la cinquième, et M. Wustenfeld la dixième livraison de leurs éditions. On ne peut s'étonner de voir cet auteur l'objet de travaux si multipliés, quand on réfléchit au rang qu'il occupe dans la littérature arabe. Ibn-Khallikan était un jurisconsulte du XIIIe siècle, qui passa sa vie dans la magistrature et dans l'enseignement. Il avait recueilli, pour son propre usage, pendant de longues années, sur un grand nombre de personnages et sur leurs œuvres, des notes dont il finit par faire un dictionnaire biographique. Les Arabes possédaient déjà, avant lui, de nombreux ouvrages de ce genre, mais qui étaient tous consacrés à des classes particulières, à des sectes, ou aux hommes marquants d'une ville. Ibn-Khallikan, le premier, entreprit une biographie générale; il s'était proposé d'en faire deux rédactions, d'abord une plus courte, ensuite une autre plus détaillée; mais, pendant la composition de son livre, il abandonna cette idée et fit entrer dans la partie qui l'occupait alors les matériaux qu'il avait destinés au second ouvrage. Ce changement de plan introduisit nécessairement un peu d'inégalité dans l'exécution; mais ce défaut n'empêcha pas son livre de remplir une lacune qui devait

1. *Ibn-Khallikan's Biographical Dictionary*, translated from the arabic by the baron Mac Guckin de Slane. Paris, 1842, in-4°.

être fort sentie. Il eut le plus grand succès, et servit de modèle et de base à un grand nombre de suppléments et de continuations. Ibn-Khallikan s'attache moins à suivre pas à pas la vie des hommes dont il parle qu'à montrer leur esprit par des extraits de leur poésie, et leur caractère par des anecdotes. Les nombreuses citations de vers dont il a parsemé son livre n'ont que peu d'intérêt pour nous, car les poèmes arabes, à partir du second ou du troisième siècle de l'hégire, ne sont que des pastiches de l'ancienne et belle poésie du désert; mais ses anecdotes ont une grande valeur, en ce qu'elles nous fournissent une infinité de traits du caractère arabe et de détails de mœurs. Cet ouvrage sera toujours un de ceux qu'on consultera le plus dans toutes les recherches sur l'histoire politique et littéraire des Arabes, et avec d'autant plus de fruit que M. de Slane l'a complété par un commentaire qui est un modèle dans son genre, parce qu'il donne au lecteur tous les éclaircissements dont il a besoin, sans étouffer l'ouvrage original par la répétition de ce qui est connu ou par des additions étrangères au sujet. La traduction, qui paraît aux frais du comité de Londres, formera quatre volumes.

M. Cureton [1] a publié à Londres le texte du premier volume de l'histoire des sectes religieuses et philosophiques, par Sharistani. Ce volume contient les nombreux prolégomènes de l'auteur et les chapitres relatifs aux sectes musulmanes, juives, chrétiennes et persanes. Le second volume, qui doit terminer l'ouvrage, est sous presse, et contiendra les chapitres sur les Sabéens, les écoles philosophiques et les superstitions des anciens Arabes; c'est une édition, correcte et bien exécutée, d'un livre important et rempli de difficultés. La Société des textes de Londres, aux frais de laquelle elle paraît, ne pouvait pas choisir mieux pour commencer sa collection.

[1] *Books of religious and philosophical sects*; by Muhammed al-Sharastani. Now first edited by the Rev. Cureton. London, 1842, in-8°, vol. I.

M. Veth[1] a publié à Leyde la seconde partie de l'ouvrag de Soyouti sur les noms usuels des Arabes. Cette livraiso comprend la fin du texte de Soyouti; elle sera suivie d'un troisième, qui contiendra les prolégomènes de l'éditeur.

M. de Hammer[2] a fait paraître, dans plusieurs volum des Annales de Vienne, un travail très-étendu sur la géogra phie de l'Arabie, dans lequel il donne, par district et pa route, une liste infiniment plus complète que tout ce que l'o possédait, des noms de lieux, de montagnes, de fleuves, et de la presqu'île arabique; il ajoute des renseignements nou veaux sur les lieux les plus remarquables, corrige les ortho graphes erronées de ses devanciers, et le soin qu'il a d'accom pagner chaque nom de son orthographe en arabe augmente d beaucoup l'utilité de ces recherches, pour lesquelles il s'e servi des meilleures sources orientales tant imprimées qu'in dites.

M. Tornberg[3] a fait imprimer à Upsala des extraits d'Ib Khaldoun relatifs aux croisades, en les accompagnant d'ur traduction latine. Cette partie de l'ouvrage d'Inb-Khaldou n'est qu'un extrait du grand ouvrage d'Ibn-al-Athir, et ch que publication de ce genre ne fait qu'augmenter le regret ce que les matériaux nécessaires pour une édition complè d'Ibn-al-Athir n'existent pas encore en Europe. Les bibli thèques de Paris et de Leyde en possèdent quelques volum et le gouvernement français en a fait copier à Constantino quelques autres qui sont destinés à entrer dans la collection d auteurs arabes sur les croisades, dont M. Reinaud est cha par l'Académie des inscriptions; mais il serait extrêmem à désirer qu'un gouvernement ou un corps savant se procu une copie exacte et collationnée de l'ouvrage entier, et le publier; car l'histoire du khalifat est peut-être, de toutes

1. *Pars reliqua libri as-sojutii de nominibus relativis inscripti Lub Lubab*, edidit P. J. Veth. Lugduni, 1842, in-4°.
2. *Wiener Jahrbücher*, vol. 92-95.
3. *Expeditiones Francorum ex Ibn-Khalduno*. Ed. Tornberg. Up 1841, in-4°.

parties de la littérature arabe, celle qui a fait récemment le moins de progrès et qui a le plus d'avenir.

L'édition des Mille et une Nuits, que M. Habicht avait commencée, est continuée, depuis sa mort, par les soins de M. Fleischer, qui en a publié le neuvième volume. M. Fleischer a adopté la rédaction écrite dans le langage le plus populaire, et l'ouvrage a gagné entre ses mains sous tous les rapports.

Les nombreuses éditions et traductions du Koran qui ont paru pendant les dernières années ont dû considérablement étendre le cercle des lecteurs de ce livre, et faire sentir le besoin de nouveaux secours pour l'étudier. M. Flügel, à qui nous devons l'excellente édition stéréotypée de Leipzig, vient de publier dans la même ville une concordance du Koran, ouvrage indispensable à tous ceux qui s'occupent de la littérature arabe, et qui remplacera avec avantage le *Noujoum al-Fourkan* publié à Calcutta, dont l'usage n'était pas très-commode et qui de plus était devenu extrêmement rare. Un autre travail, qui se rapporte au Koran, et certainement le plus considérable dont ce livre a été l'objet depuis bien longtemps, est annoncé par M. Fleischer : c'est une édition complète du célèbre commentaire de Beidhawi. L'auteur de cet ouvrage s'est appliqué à réunir tout ce que les commentateurs antérieurs à lui contenaient de mieux sous le double rapport de l'interprétation grammaticale et de l'explication des traditions qui se rattachent au Koran et qui servent à nous en donner le sens. M. Fleischer ne pouvait mieux choisir parmi l'innombrable foule des commentateurs du Koran; mais c'est un ouvrage d'une étendue fort considérable, et dont la publication a besoin d'être encouragée par tous ceux qui prennent de l'intérêt au progrès de la littérature arabe.

L'étude de la langue himiarite, qui se rattache si étroitement à celle de l'arabe, a fait pendant l'année dernière quelques progrès. D'un côté, les inscriptions trouvées dans le midi de l'Arabie par MM. Wellsted et Cruttenden; de l'au-

tre, la découverte de la langue ekhheli, faite par M. Fresnel, avaient attiré déjà l'attention sur la langue himiarite, que l'on ne connaissait que par le peu de renseignements que les Arabes nous en donnent. M. Gesenius[1] a, le premier, essayé l'interprétation de ces inscriptions et la lecture de l'alphabet himiarite. Bientôt après, M. Rœdiger[2] a publié, sur le même sujet, des recherches qu'il avait faites de son côté et en même temps que M. Gesenius. On ne peut trouver étonnant que ces deux savants diffèrent sur quelques points daus une matière si neuve et si obscure, et cette différence même doit inspirer plus de confiance quant aux points beaucoup plus nombreux sur lesquels ils sont tombés d'accord. On ne peut guère douter, aujourd'hui que la curiosité est éveillée sur ce point, qu'on ne parvienne à se procurer des copies du reste des inscriptions himiarites que l'on sait exister, à compléter les études commencées sur la langue ekhheli, et à obtenir par ces moyens la solution certaine des questions qui restent encore douteuses.

La littérature persane s'est enrichie d'une nouvelle grammaire[3] que des circonstances particulières recommandent à l'intérêt des orientalistes. L'auteur est Mirza Mohammed Ibrahim de Schiraz, qui, après avoir reçu une éducation savante en Perse, est venu en Angleterre, où il est entré au service de la compagnie des Indes, comme professeur de persan au collége de Haileybury, et a acquis une connaissance très étendue de la langue anglaise. Son but, en composant sa grammaire, a été moins d'exposer les règles de la langue des livres que celles de la langue parlée; mais son ouvrage n'en est pas moins digne d'être étudié par les orientalistes européens, non-seulement parce qu'il indique quelques règle

1. *Ueber die Himjaritische Sprache und Schrift*, von Dr. W. Gesenius Halle, 1841, in-8°. (Tiré de la Gazette litt. de Halle.)

2. *Versuche ueber die himjaritischen Schrift-Monumente*, von Fr. Rœdiger. Halle, 1841, in-8°.

3. *A Grammar of the persian Language*, by Meerza Mohammed Ibraheem. London, 1841, in-8°.

qui ont échappé à ses prédécesseurs ou qu'il corrige quelques fautes dans lesquelles ils ont pu tomber, mais encore parce qu'on y trouve des locutions particulières à la langue parlée, dont on entrevoit déjà l'usage dans les ouvrages classiques, quoique irrégulièrement et exceptionnellement. Une grande partie du volume est remplie d'exercices de syntaxe en forme de conversations. Cette méthode est peut-être moins commode pour une étude sérieuse que ne serait un traité en règle; mais personne ne lira cette partie de l'ouvrage sans en profiter.

Les travaux dont la littérature persane est l'objet paraissent avoir été dirigés, pendant l'année qui vient de s'écouler, plus particulièrement sur le Livre des Rois de Firdousi, et l'ardeur avec laquelle on recherche aujourd'hui les traditions populaires de toutes les nations explique facilement cette préférence. Le second volume de l'édition de Firdousi [1], qui fait partie de la Collection orientale publiée par l'Imprimerie royale, est achevé. Il comprend les épisodes de la guerre du Hamaveran, de Sohrab et de Siawusch, et le commencement du règne de Keï-Khosrou. MM. de Starkenfels et de Schwarzhuber [2] ont publié à Vienne une traduction, en vers allemands fort élégants, de l'épisode de Firdousi qui se rapporte à la guerre de Keï-Kaous dans le Mazenderan, et l'ont accompagnée d'un commentaire. M. de Starkenfels [3] seul a fait imprimer, un peu plus tard, aussi en vers allemands, une traduction libre de l'épisode de Zal et de Roudabeh. M. Amthor [4] a fait paraître à Leipzig, sous le titre de *Voix de l'Orient*, un recueil de pièces arabes et persanes rendues en vers allemands, lequel comprend, outre neuf makamats

1. *Le Livre des Rois* par Firdousi, publié par J. Mohl, t. II, Paris, 1842, in-fol.
2. *Kej-Kawus in Masenderan aus dem Schahnameh des Ebul-Kasim Mansur el Firdewsi metrisch uebersetzt*, von V. W. Edlem von Starkenfels und Th. Ritter von Schwarzhuber. Vienne, 1841, in-8°.
3. *Sal und Rudabeh. Frei nach dem persischen*, vor Weiss Edlem von Starkenfels. Vienne, 1841, in-8°.
4. *Klænge aus Osten, uebersetzt*, von Ed. Amthor. Leipzig, 1841, in-8°,

de Hamadani et une collection de sentences, les épisodes du règne de Djemschid et de la naissance de Zal, tirés de Firdousi. On est étonné de l'exactitude de ces traductions de M. Amthor, quand on pense à la difficulté de rendre littéralement la poésie en vers. M. Amthor vient de publier, conjointement avec M. Fritsch[1], un recueil semblable de traductions en vers latins, dans lequel il a inséré des morceaux persans tirés de Djelalledin-Roumi et de Sadi, des poésies arabes empruntées à la Chrestomathie de M. Grangeret de Lagrange, et deux épisodes de Firdousi rendus en hexamètres latins : ce sont ceux de Kaïoumors et du combat de Rustem avec le dragon.

C'est aussi à la littérature persane que nous sommes, avant tout, redevables d'un de ces grands ouvrages dont M. de Hammer-Purgstall[2] enrichit depuis longtemps la littérature orientale : c'est l'histoire des Mongols de Perse, faisant suite à son histoire des Mongols de Russie. Le premier volume, qui vient de paraître, comprend, en cinq livres, l'époque écoulée depuis Djenguiskhan jusqu'à Baidou. Il est accompagné partout de notes, de renvois aux sources et de pièces justificatives. L'histoire des Mongols est une des parties des annales de l'Asie qui ont été, de notre temps, l'objet des travaux les plus remarquables. Les recherches de MM. Rémusat, d'Ohsson, Quatremère et de M. de Hammer lui-même ont jeté un grand jour sur ses différentes phases; mais cette mine n'est pas encore épuisée. On trouve partout, dans le volume de M. de Hammer, de nouveaux faits qu'une lecture immense lui a fournis, et l'on y suit avec un intérêt toujours soutenu le tableau de cette horrible époque où la civilisation du khalifat périt sous une des conquêtes les plus barbares dont l'histoire ait conservé le souvenir.

1. *Horti persici et arabici*, transtulerunt S. Amthorus et A. Fritschius. Melocabi, 1842, in-8°.

2. *Geschichte der Ilchane, das ist der Mongolen in Persien*, von Hammer-Purgstall. Darmstadt, 1842, in-8°. Vol. I.

Je regretterais de ne pouvoir donner la liste des ouvrages turcs qui ont paru à Constantinople pendant l'année dernière, si M. de Hammer n'avait bien voulu promettre d'en insérer une notice dans le Journal asiatique. Cette omission sera donc réparée prochainement, et d'une manière telle que vous ne pourrez qu'y gagner.

Avant de quitter les littératures des pays musulmans, il me reste à parler de quelques entreprises importantes qui se rapportent à leur ensemble. L'administration de l'École des langues orientales vivantes de Paris a eu l'heureuse idée de commencer la publication d'une collection de chrestomathies [1] qui embrassera les principales langues modernes de l'Asie et qui, par l'importance et par l'étendue des morceaux choisis, paraît destinée à rendre les plus grands services à la littérature orientale. Les premières livraisons de quatre de ces chrestomathies ont paru jusqu'à présent. La chrestomathie turque-occidentale de M. Jaubert commence par la relation de l'ambassade de Mohammed-Effendi, qui fut envoyé à la cour de France en 1720, et dont le rapport fut jugé assez intéressant pour être inséré dans les Annales officielles de l'empire ottoman. Le rapport de Seïd-Wahid-Effendi sur son ambassade en France dans l'année 1806 formera la seconde livraison. La chrestomathie turque-orientale de M. Quatremère commence par deux traités du célèbre visir Alî-Schir, dont l'un porte le titre de *Dispute des deux Langues*, l'autre, d'*Histoire des rois de Perse*. Quelques autres ouvrages d'Alî-Schir et des extraits des mémoires de Baber, du Miradj et d'autres ouvrages classiques termineront cette chrestomathie, qui sera accompagnée d'une traduction, de commentaires et d'une vie d'Alî-Schir, et formera un corps de littérature tur-

1. *Chrestomathies orientales*, ou Recueil de textes arabes, turcs, persans, grecs modernes, arméniens et indostanis, publiés sous les auspices de M. le ministre de l'instruction publique et par les soins de MM. les professeurs de l'École royale et spéciale des langues orientales vivantes. Paris, 1841, in-8°.

que-orientale plus considérable que tout ce qui a été publié jusqu'ici dans ce dialecte. La chrestomathie persane commence par la vie de Djenguiskhan, publiée par M. Jaubert. Cette partie de Mirkhond était restée inédite jusqu'à présent. Enfin le premier fascicule de la chrestomathie arabe moderne, par M. Caussin de Perceval, nous donne un extrait très-étendu du roman d'Antar.

L'Académie impériale de Vienne a fait publier par M. Krafft [1] le catalogue des manuscrits arabes, persans et turcs de sa bibliothèque, et le même savant travaille dans ce moment au catalogue des manuscrits orientaux de la grande bibliothèque de Vienne, l'une des plus riches de l'Europe. On ne peut qu'applaudir au zèle que montrent la plupart des établissements consacrés à la science pour faire connaître les trésors qui y sont déposés, et vous apprendrez avec plaisir que M. le ministre de l'instruction publique a chargé M. Longpérier de publier le catalogue complet et raisonné des médailles orientales du cabinet du roi à la Bibliothèque de Paris. M. Longpérier accompagnera la description de chaque médaille de notes historiques et géographiques, et complétera son travail par la notice des pièces qui manquent encore au cabinet et qui se trouvent dans d'autres collections; de sorte que l'on peut maintenant espérer de voir paraître une histoire complète de la numismatique orientale.

Le gouvernement danois, qui a donné de si fréquentes preuves de son amour pour la science, a nommé une commission chargée de faire connaître, par des notices et des extraits, les manuscrits inédits de la bibliothèque de Copenhague, qui est très-riche en ouvrages scandinaves et orientaux. Un des plus savants philologues de l'Allemagne, M. Olshausen, professeur à Kiel, est chargé de la partie orientale de ce travail.

Enfin M. le baron Rousseau [2] a publié à Alger un diction-

1. *Die arabischen, persischen und türkischen Handschriften der K. Akademie*, von A. Krafft. Wien, 1842.

2. *Parnasse oriental*, ou dictionnaire des meilleurs poëtes de l'Orient, par le baron A. Rousseau. Alger, 1841, in-4°.

naire biographique des meilleurs poëtes arabes, persans et turcs. Cet ouvrage, préparé par le frère de l'éditeur, il y a vingt ans, pendant son séjour à Alep, contient quelques données nouvelles, et l'époque où il a été composé explique pourquoi il est loin d'être aussi complet que l'état actuel de nos études pourrait le faire désirer.

La littérature arménienne s'est enrichie de l'histoire de l'Arménie, par Jean Catholicos, traduite par M. Saint-Martin[1], et publiée, aux frais du gouvernement français, par M. Lajard. Jean Catholicos était patriarche d'Arménie à la fin du IXe et au commencement du Xe siècle. Il commence son ouvrage par un exposé rapide de l'ancienne histoire de l'Arménie, entre dans de plus grands détails à partir de la moitié du Ve siècle, où finit l'ouvrage de Moyse de Khorène, et termine par un récit très-développé des événements accomplis pendant la durée de sa longue vie, auxquels il a pris lui-même, comme homme d'État, une part très-considérable. La traduction de M. Saint-Martin est très-littérale, et elle a été publiée avec le plus grand soin par M. Lajard, qui y a ajouté une introduction, des notes et une table de matières. Cet ouvrage forme le second volume de la collection des œuvres posthumes de M. Saint-Martin, que le gouvernement, dans sa juste appréciation de la grande perte que les lettres ont soufferte par la mort prématurée de ce savant, fait publier aux frais de l'État. Leur position géographique mettait les Arméniens dans un contact forcé, tant avec les Persans qu'avec les maîtres de l'Asie Mineure, et les malheurs continuels de leur pays obligent leurs historiens à parler d'événements bien plus importants que ceux que fournirait l'histoire de leur nation. M. Saint-Martin a montré, dans ses mémoires sur l'Arménie, quel parti on pouvait tirer des historiens de ce pays pour combler la grande lacune qu'a laissée dans l'histoire la destruction des auteurs persans antérieurs à l'islamisme, et quel jour ils pouvaient jeter sur l'his-

1. *Histoire d'Arménie*, par le patriarche Jean VI, dit Jean Catholicos, traduite par M. F. Saint-Martin. Paris, Imprimerie royale, 1841, in-8°.

toire de l'Asie moyenne; Jean Catholicos est une des principales sources où il a puisé.

En quittant l'Asie occidentale et en nous tournant vers l'Inde, nous trouvons sur notre route un pays qui, depuis quelques années, a fourni aux savants des matériaux pour les découvertes les plus curieuses, et dont M. Wilson[1] vient de faire l'objet d'une publication considérable sous le titre d'*Ariana*. Tout le monde sait que l'histoire de la Bactriane restait, il y a peu de temps encore, parmi les parties les plus obscures de l'histoire de l'Orient. On possédait quelques médailles de ce pays, auxquelles on était embarrassé d'assigner une date, et l'on trouvait dans les auteurs chinois quelques indications sur des dynasties barbares qui auraient succédé aux rois grecs; mais rien ne promettait de nouvelles lumières sur la fin de l'empire bactrien et sur son sort pendant les siècles suivants, lorsque tout à coup un concours de circonstances extraordinaires a fait affluer, dans l'Afghanistan, des Européens de presque toutes les nations, et leur infatigable activité a découvert en peu d'années une immense quantité de monuments. On a fouillé de nombreux *topes* dont on connaissait, il y a trente ans, à peine l'existence, et l'on a trouvé, tant dans ces constructions que dans la terre même, des inscriptions et des quantités inouïes de médailles bactriennes, romaines, persanes, indiennes et d'autres d'une origine barbare, couvertes de légendes en caractères alors inconnus. M. Prinsep, qui, dès le premier moment, avait pressenti l'importance de ces découvertes et consacré une grande partie de ses veilles à les faire connaître, a eu la gloire de lire l'alphabet qui se reproduit sur le plus grand nombre des médailles barbares et de porter la lumière dans ce chaos. Après lui, MM. Wilson, Lassen, Jacquet, Mionnet, Raoul-Rochette, Grotefend et autres savants ont classé, publié, commenté et en grande partie expliqué ces

1. *Ariana antiqua. A descriptive account of the antiquities and coins of Afghanistan*, by H. H. Wilson. London, 1841, in-4°.

restes de l'antiquité. Les médailles romaines et persanes ont servi à fixer l'âge des topes, les médailles bactriennes ont rétabli la liste des rois grecs de ce pays, les médailles barbares ont fait connaître les dynasties bactro-scythiques qui ont renversé la domination des successeurs d'Alexandre, et les médailles indiennes ont confirmé ce qu'on pouvait pressentir, d'après les recherches de M. Rémusat, sur l'extension que le bouddhisme avait pris à l'ouest de l'Indus. C'est peut-être la première fois que la numismatique nous tient lieu des annales d'un pays et suffit pour nous enseigner les grands traits de son histoire ; elle nous montre les différentes races qui ont prédominé dans la Bactriane, les révolutions que la religion y a subies, et les changements que la langue et la civilisation y ont éprouvés. La compagnie des Indes, voulant contribuer à l'avancement de cette branche de l'archéologie orientale, a chargé M. Wilson de publier la collection de médailles et d'antiquités bactriennes dont elle est propriétaire. Cette collection a été formée par M. Masson, pendant un séjour de plusieurs années dans l'Afghanistan, au prix de mille fatigues et de dangers de toute sorte. C'est la plus belle qui existe, et elle se compose de plus de trente mille médailles. L'ouvrage de M. Wilson est divisé en quatre parties, dont la première contient l'histoire des découvertes des antiquités bactriennes ; la seconde, un mémoire détaillé de M. Masson sur les topes de l'Afghanistan ; la troisième, un exposé des idées de M. Wilson sur la géographie ancienne des pays qui séparent la Perse de l'Inde, et la quatrième, la description et la classification des médailles de toute espèce qu'on y a trouvées, la lecture des légendes, autant qu'elles ont été déchiffrées jusqu'à présent, et un nombre considérable de planches. Les recherches dont ces antiquités sont l'objet ne sont pas encore arrivées à leur terme : il reste des leçons incertaines, des alphabets et des langues à déterminer, des légendes sanscrites à expliquer ; mais on ne peut douter qu'à l'aide des méthodes si rigoureuses qu'on applique aujourd'hui à ces études, on ne parvienne à résoudre toutes les questions qui s'y rattachent. L'ouvrage de M. Wilson y contri-

buera puissamment, non-seulement par les éclaircissements nouveaux qu'il fournit, mais par les matériaux inédits qu'il livre au public savant et par la précision avec laquelle il pose les problèmes à résoudre.

Le colonel Sykes[1] a publié, d'abord dans le Journal de la Société asiatique de Londres, et ensuite à part, un mémoire très-étendu dans lequel il tâche de prouver que le bouddhisme a précédé le brahmanisme. Ce n'est pas la première fois qu'on cherche à établir cette opinion; mais, jusqu'à présent, ceux qui la maintenaient s'attachaient à l'hypothèse d'un bouddhisme ancien, dont celui que nous connaissons historiquement ne serait qu'une forme moderne. M. Sykes, sans pour cela rejeter la supposition d'un bouddhisme antérieur, prend celui de Sakiamouni pour le placer en tête du brahmanisme, en se fondant surtout sur les renseignements fournis par le Fo-koue-ki et sur l'absence d'inscriptions sanscrites d'une antiquité considérable. C'est une thèse hardie, et qui, malgré l'art avec lequel elle est présentée, a peu de chance de se soutenir contre les difficultés dont chacun est frappé au premier abord; mais de pareilles discussions sont toujours heureuses pour la science, parce qu'elles provoquent l'examen plus attentif de tout ce qui peut contribuer à porter la lumière sur les points contestés; et, dans le cas dont il s'agit ici, ces points sont de la plus grande importance pour l'histoire de la civilisation, des religions et des idées métaphysiques.

On a publié peu de textes sanscrits dans l'Inde; au moins il n'en est venu en Europe qu'un seul, qui est l'édition du Mahanataka, donnée par Kali-Krishna[2]. C'est un drame dont le sujet est le même que celui du Ramayana et dont l'auteur est inconnu. On prétend que Kalidasa l'a revu; mais les

1. *Notes on the religious, moral and political state of India before the Mahomedan invasion*, by lieut.-col. Sykes (*Journal of the royal asiatic Society*, n. XII). London, 1841, in-8°.

2. *Maha-Nataka, a dramatic history of king Rama by Hanumat;* translated into english from the original sanscrit, by maharaja Kali-Krishna Bahadur. Calcutta, 1840, in-8°.

fables dont cette tradition est entourée lui ôtent toute valeur. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'ouvrage est très-populaire dans les écoles brahmaniques. Le maharaja Kali-Krishna a ajouté au texte une introduction anglaise et quelques notes. On voit dans sa préface qu'il en a déjà été fait une édition en caractères bengalis, qui paraît être du nombre de ces ouvrages qui, publiés dans l'Inde, sont restés entièrement inconnus aux Européens.

M. Holtzmann[1] a publié un recueil d'extraits du Mahabharat et du Harivansa relatifs à Indra. Ces morceaux ont de l'intérêt, en ce qu'ils montrent sous quelle forme l'épopée indienne a représenté cette divinité, qui joue un rôle si considérable dans les hymnes des Védas. Le même auteur a fait paraître la traduction d'un épisode du Ramayana[2] et une dissertation sur le zodiaque indien, dans laquelle il examine les preuves qu'ont fait valoir récemment les défenseurs de l'antiquité de ce zodiaque.

La grammaire sanscrite a été l'objet de plusieurs travaux importants. M. Wilson[3], dont l'activité paraît redoubler d'année en année, a publié, à Londres, une grammaire composée dans le but de donner aux élèves un manuel plus complet que la grammaire de Yates et plus facile pour l'usage que les grands ouvrages de Forster et de Colebrooke, et en même temps de simplifier la théorie du verbe sanscrit. A Paris, M. Desgranges, qui a été un des premiers élèves de M. Chézy, a mis la dernière main à une grammaire sanscrite très-détaillée, dont il s'est occupé depuis de longues années; son ouvrage paraîtra aux frais de l'Imprimerie royale et sera la première grammaire sanscrite publiée en France.

De tous les dialectes dérivés du sanscrit, il n'y en a pas de

1. *Indravidschaja. Eine Episode des Mahabharata*, herausgegeben von Holtzmann. Karlsruhe, 1841, in-8°.

2. *Bruchstücke aus dem Ramajana von Walmiki, uebersetzt* von Holtzmann. Karlsruhe, 1841, in-8°.

3. *An introduction to the grammar of the sanscrit language for the use of early students*; by H. H. Wilson. Londres, 1841, in-8°.

plus important que le pali, qui avait été la langue officielle des dynasties bouddhiques dans l'Inde, et qui est encore aujourd'hui la langue sacrée du bouddhisme, dans la presqu'île au delà du Gange et à Ceylan. C'est votre Société qui a, la première, appelé l'attention des savants sur le pali, en publiant l'Essai de MM. Burnouf et Lassen. Plus tard, M. Clough a fait paraître, à Colombo, une grammaire plus détaillée et un dictionnaire; M. Turnour y a commencé la publication du texte et de la traduction du Mahawansa, qui est un document de la plus haute importance pour l'histoire du bouddhisme; enfin, M. Prinsep a lu et expliqué les grandes et belles inscriptions en pali qui couvrent les temples souterrains de l'Inde, les piliers et le rocher de Guirnar. Une étude de cette importance ne pouvait rester plus longtemps négligée par les savants du continent, et M. Spiegel vient de donner, sous le nom de *Kammavakia*[1], un petit traité sur l'ordination des prêtres bouddhiques. L'ouvrage lui-même était déjà connu par la traduction de Buchanan et celle de M. Clough, et par l'analyse que MM. Burnouf et Lassen en ont faite. C'est le premier texte pali qui ait été publié en Europe. M. Spiegel promet un dictionnaire pali, rédigé d'après tous les travaux publiés jusqu'à ce jour.

On peut espérer que la publication des textes sanscrits prendra dorénavant un grand accroissement en Allemagne, par suite de l'acquisition que le gouvernement prussien vient de faire de la célèbre collection des manuscrits sanscrits de feu Sir R. Chambers. Cette bibliothèque, qui se compose de plus de mille manuscrits, est la plus belle qu'on ait formée dans l'Inde, à l'exception de celle que M. Colebrooke y avait réunie et dont il a fait don à la compagnie des Indes.

Parmi les langues qui, par leur origine ou par leur littérature, se rattachent à l'Inde, il y en a surtout deux qui ont

1. *Kammavakia, liber de officiis sacerdotum buddhisticorum*, palice primus edidit Fr. Spiegel. Bonn, 1841, in-8°.

été, pendant l'année dernière, l'objet d'études nouvelles; ce sont le tibétain et le malai. M. le ministre de l'instruction publique a fait ouvrir, à l'École des langues orientales vivantes, un cours de langue et de littérature tibétaines, qu'il a confié à M. Foucaux et que celui-ci a commencé par un discours[1] sur l'état actuel des études dont cette langue a été l'objet. Plus tard, M. Foucaux a lithographié, pour l'usage de ses élèves, un extrait du Kandjour, intitulé le Sage et le Fou[2], et l'a accompagné d'un glossaire. Le texte et la traduction allemande de ce petit ouvrage avaient déjà paru dans la grammaire tibétaine de M. Schmidt. Heureusement pour cette étude, les secours ne manquent pas. M. Schroeter, missionnaire allemand dans l'Inde, avait composé un dictionnaire qui contient un recueil très-riche de mots et de phrases tibétaines, et que John Marshman a publié, à Serampour, en 1828, sous le titre de Dictionnaire de la langue du Boutan. Plus tard, M. Csoma de Körös, qui, par un dévouement héroïque, est parvenu à acquérir une connaissance très-étendue de la langue et de la littérature tibétaines, a publié à Calcutta, en 1824, un dictionnaire et une grammaire qui ont fondé l'étude de cette langue. M. Schmidt, de son côté, a fait paraître à Saint-Pétersbourg, en 1839, une Grammaire tibétaine, et il vient de publier un dictionnaire[3] de cette même langue, dans lequel les matériaux dont s'était servi M. Csoma de Körös se trouvent classés dans un ordre beaucoup plus commode et augmentés d'additions tirées des sources originales.

La littérature malaie va s'enrichir de la publication des codes maritimes de Malacca, de Macassar, de Kedah et des Boughis, que M. Dulaurier a trouvés dans la bibliothèque de

1. *Discours prononcé à l'ouverture du cours de langue et de littérature tibétaines près la Bibliothèque royale.* Paris, 1842, in-8°.
2. *Le sage et le fou*, extrait du Kandjour; revu sur l'édition originale et accompagné d'un glossaire, par E. Foucaux. Paris, 1842, in-8°.
3. *Tibetisch-Deutsches Wörterbuch*, von Schmidt. Saint-Pétersbourg, 1841, in-4°.

la Société asiatique de Londres, et qu'il va insérer, accompagnés d'une traduction, dans la belle collection des Lois maritimes de M. Pardessus. Le plus ancien de ces codes est celui de Malacca, qui fut compilé, vers la fin du XIIIe siècle, par ordre du sultan Mohammed Schah, premier prince musulman de Malacca; il faut, toutefois, faire remonter l'origine de ces lois à une date beaucoup plus haute, car la charte qui les accompagne atteste que les coutumes qu'elle sanctionne furent conservées, pendant des siècles, par la tradition orale, avant d'être mises par écrit. Le seul de ces codes qui ait jamais été publié est celui des Boughis, dont le texte a été imprimé à Singapour, en 1832, et dont Raffles a donné un extrait dans sa Description de Java. L'Imprimerie royale a fait graver, pour la réimpression de ce code, un corps de caractères boughis, et elle fait préparer, dans ce moment, un caractère javanais.

La langue et l'histoire des Malais ont été, dans ces dernières années, l'objet des recherches les plus sérieuses. M. d[e] Humboldt, dans son grand ouvrage sur la langue kawi, [a] démontré que la race malaie s'était étendue sur toute la me[r] du Sud, jusqu'à Madagascar. Maintenant, M. d'Eichthal[1] essaye de prouver, dans un mémoire fort curieux, qu'elle s'es[t] répandue de même sur le continent de l'Afrique, et que l[a] race jaune que l'on trouve aujourd'hui, depuis la Nubie jusqu'en Sénégambie, sous le nom des Foulahs, n'est autre qu[e] la race malaie. D'un autre côté, M. Bopp[2] a entrepris de remonter à l'origine des Malais, et est arrivé à la conclusion qu[e] leur langue était dérivée du sanscrit. Autrefois, quand on voulait identifier deux langues, on s'appuyait surtout sur les mo[ts] qu'elles avaient en commun; mais, depuis que la philolog[ie] comparée a fait, grâce à une analyse plus savante, tant [de] progrès, on s'est adressé, avant tout, à la construction gram[maticale]

1. *Histoire et origine des Foulahs ou Fellahs*, par Gustave d'Eichth[al]. Paris, 1841, in-8°.

2. *Ueber die Verwandschaft der malayisch-polynesischen Sprachen* [mit] *den indisch-europaeischen*, von Franz Bopp. Berlin, 1841, in-4°.

maticale des langues, et personne n'a contribué plus que M. Bopp, par ses admirables travaux de grammaire comparée, à établir et à consacrer les nouveaux et rigoureux principes de cette analyse. Ces principes ont fourni à leur tour, pour la comparaison des mots, des règles tirées des lois de permutation, et ont permis de reconnaître avec certitude l'identité des mots, pour laquelle, auparavant, les consonnances ne fournissaient que des indices douteux et souvent trompeurs. M. Bopp, à l'aide de ces règles, a cru pouvoir démontrer l'identité du sanscrit et du malai en renonçant entièrement à la comparaison des grammaires et en s'appuyant uniquement sur les ressemblances qu'offrent quelques classes importantes de mots, principalement les noms de nombre et les pronoms. C'est une question extrêmement grave, tant à cause de l'importance historique du résultat, qu'à cause du principe qu'implique la méthode employée par M. Bopp. Tous les progrès qu'a faits la philologie comparée tendent à établir que la structure grammaticale d'une langue ne s'efface jamais entièrement, et ce serait un fait jusqu'à présent sans exemple, qu'un idiome ayant perdu entièrement sa grammaire et s'en étant formé une autre.

La littérature chinoise, tant ancienne que moderne, a été, pendant l'année dernière, l'objet de publications peu nombreuses, mais d'une grande importance. M. Stanislas Julien a publié une édition du Tao-te-king de Lao-tseu[1] accompagnée d'une traduction française et d'un commentaire. Lao-tseu a vécu au VIe siècle avant notre ère, et son ouvrage est un de ces monuments de premier ordre dont l'étude est indispensable à tous ceux qui veulent suivre l'histoire des développements de l'esprit humain. C'est en même temps le plus ancien traité de métaphysique chinoise qui se soit conservé, et la base d'une religion à laquelle, malgré les étranges supersti-

1. *Lao-tseu-tao-te-king*, le Livre de la voie et de la vertu, composé par le philosophe Lao-tseu, traduit et publié par Stan. Julien. Paris, 1842, in-8°.

tions qui s'y sont mêlées, une grande partie de la nation chinoise est encore aujourd'hui attachée, et il mériterait, sous ces deux rapports, l'attention la plus sérieuse, quand même son contenu ne serait pas aussi curieux qu'il l'est réellement. En le lisant, on est frappé d'un singulier mélange de qualités qui, en apparence, devraient s'exclure; car, d'un côté, Lao-tseu parle avec le ton dogmatique d'un législateur primitif, et avec cette obscurité qui enveloppe toujours la pensée humaine, quand elle veut se faire jour pour la première fois; il parle presque comme un prophète qui s'adresse plutôt à la foi qu'à la raison de ses auditeurs; de l'autre côté, on y trouve des plaintes sans cesse renaissantes sur les abus de la civilisation, sur les inconvénients des gouvernements qui veulent trop faire, et qui poussent trop à la production des richesses; on y sent la lassitude d'un peuple déjà vieux et blasé.

L'idée de Lao-tseu est fort simple; c'est un panthéisme pur de tout mélange, qui aboutit dans la morale à un quiétisme qui rappelle les doctrines des Indiens, et c'est effectivement un grand problème de savoir si Lao-tseu a emprunté sa métaphysique aux Hindous, ou si elle est d'origine chinoise. Cette question est aussi difficile à résoudre qu'elle est importante pour l'histoire de la civilisation. On ne pourrait y répondre aujourd'hui que par conjecture et selon l'impression individuelle que le lecteur éprouve; mais on peut espérer trouver les éléments d'une solution plus positive dans les ouvrages des philosophes qui ont suivi Lao-tseu, et que l'on comprend sous la dénomination des *dix Tseu*. Ils nous donneront probablement aussi l'explication d'un certain nombre d'expressions dont se sert Lao-tseu, et qui ne sont apparemment que des fragments de théories plus anciennes, des termes consacrés avant lui, et par le moyen desquels il voulait donner à ses innovations la sanction de l'antiquité, à laquelle le peuple chinois a toujours été si attaché. M. Julien paraît avoir senti le besoin d'entourer le Tao-te-king des lumières que peuvent fournir les autres Tseu, car il annonce dans sa préface qu'il prépare une traduction de Tchoang-tseu, philosophe du

IVe siècle avant notre ère et l'un des plus anciens sectateurs de Lao-tseu. Le Tao-te-king jouit en Chine d'une réputation trop grande, pour n'avoir pas attiré l'attention des Européens dès qu'ils commencèrent à s'occuper de la littérature chinoise. Les missionnaires catholiques ont cru découvrir dans Lao-tseu des traces d'une révélation primitive auxquelles ils pouvaient rattacher l'enseignement du christianisme, et l'on possède à Londres une traduction latine du Tao-te-king faite dans ce système par un jésuite. Montucci et autres en ont cité quelques passages ; mais elle n'a jamais été publiée, ce qui est heureux peut-être, car on ne doit guère espérer que le traducteur d'un livre obscur, quand il part d'un point de vue préconçu, ne se trompe pas lui-même, et ne trompe pas ses lecteurs.

De notre temps, M. Rémusat a publié un mémoire sur Lao-tseu, dans lequel il a donné la traduction de quelques chapitres de ce philosophe, et M. Pauthier a commencé une édition du texte même de l'ouvrage, accompagné d'une traduction ; mais il n'a paru jusqu'à présent que le commencement de ce travail. M. Julien est donc le premier qui nous ait fait connaître Lao-tseu par une traduction complète, laquelle est suivie d'un commentaire, qui consiste entièrement en extraits tirés des commentateurs chinois les plus célèbres. Il a préféré ne nous donner que les opinions des Chinois sur son auteur, et ce système est d'une parfaite sagesse dans cette matière neuve et difficile, où il s'agissait, avant tout, de livrer aux réflexions des Européens une traduction aussi fidèle et aussi peu empreinte de leurs propres idées que possible.

M. É. Biot a publié un Catalogue des tremblements de terre, affaissements et soulèvements de montagnes observés en Chine depuis les temps anciens jusqu'à nos jours [1]. Ce travail, tiré entièrement de sources chinoises, est une preuve de l'utilité dont l'étude du chinois peut être pour toutes les sciences, car le peuple chinois est le seul de l'Asie qui ait enregistré, avec son esprit de méthode ordinaire, tous les faits, soit naturels, soit moraux, qui l'ont frappé.

1. Dans les Annales de chimie et de physique. 1841.

M. Callery, ci-devant missionnaire catholique en Chine, a publié à Macao, sous le titre de *Système phonétique de l'écriture chinoise*[1], un ouvrage en deux volumes, dont le premier contient des mémoires sur la nature de la langue et de l'écriture chinoises, et le second un dictionnaire dans lequel les mots sont classés d'après une nouvelle méthode. Tout le monde sait que les caractères chinois se composent en général de deux parties, dont l'une indique la classe d'objets à laquelle le mot appartient, l'autre, la prononciation. La première partie est appelée généralement radical ou clef; la seconde, groupe phonétique. Les Chinois ont fait des clefs la base de leurs dictionnaires usuels; ils les ont réduites, après beaucoup d'essais et de tâtonnements, à deux cent quatorze, les ont classées selon le nombre des traits qu'elles contiennent, et ont placé sous chacune de ces clefs les mots qui en dépendent. Ce système, qui permet à l'écolier de chercher chaque mot sans qu'il ait besoin d'en savoir la prononciation, a été adopté par les Européens dans la plupart des dictionnaires imprimés pour l'usage de leurs compatriotes. Mais il existe une seconde sorte de dictionnaires, dans lesquels on s'est servi des groupes phonétiques comme base de la classification. Dans ce cas, les Chinois rangent les mots selon les quatre tons et selon la rime; les Européens, selon l'alphabet latin. M. Callery, qui voulait aussi prendre les groupes phonétiques pour base de son travail, a senti avec raison qu'aucune de ces deux dernières méthodes ne pouvait servir dans un ouvrage destiné aux commençants, parce qu'elles supposaient la connaissance de la prononciation. Il a donc appliqué aux groupes phonétiques le procédé qu'on avait suivi pour les clefs. En classant

1. *Systema phoneticum scripturæ sinicæ*, auctore J. M. Callery, Macao. 1841, in-8°; 2 vol.

Pendant l'impression de ce rapport, M. Callery a publié, sous le titre de *Dictionnaire encyclopédique de la langue chinoise* (Paris, chez Didot, in-4°), le prospectus-spécimen d'une traduction du célèbre dictionnaire *Peï-weï-yun-fou*, qu'il se propose de rendre en entier en français, en l'accompagnant de notes et de gravures. L'ouvrage doit former 20 volumes in-4°.

ces groupes d'après le nombre des traits dont ils se composent, il a obtenu mille quarante divisions qui remplacent, dans son ouvrage, les deux cent quatorze clefs usuelles, et les commençants peuvent réellement chercher, dans son dictionnaire phonétique, les mots sans en connaître la prononciation. Ce n'est pas la première fois qu'on a essayé de changer la forme que les Chinois ont donnée eux-mêmes à leurs dictionnaires; déjà M. Gonçalvez avait publié à Macao un vocabulaire dans lequel il réduisit les clefs à cent vingt-sept; mais toutes les modifications de ce genre, quand même elles simplifieraient réellement les procédés, ce qui est extrêmement douteux, ont un inconvénient très-grave; car un élève qui a fait quelques progrès est toujours obligé d'avoir recours aux dictionnaires originaux et de se familiariser, par conséquent, avec leur classification. Le grand perfectionnement dont les dictionnaires chinois ont besoin ne consiste pas dans une nouvelle méthode pour l'arrangement des mots, car celle des Chinois est, sinon parfaite, au moins suffisamment simple, mais dans l'insertion d'un nombre infiniment plus grand de ces mots doubles et de ces phrases toutes faites qui forment la véritable difficulté de la langue chinoise. Il y a là une carrière longue à parcourir, et dans laquelle les lexicographes peuvent rendre les plus grands services à l'étude du chinois.

M. Bazin[1] nous a donné, dans la traduction du Pi-pa-ki, drame de la fin du XIVe siècle, un ouvrage qui est très-propre à faire apprécier en Europe l'intérêt qui s'attache à la littérature moderne des Chinois. Le Pi-pa-ki est une œuvre dramatique qui inspire à ce peuple la plus vive admiration, et M. Bazin, après avoir fait ressortir, dans sa préface, avec beaucoup d'habileté, les progrès que le drame avait faits en Chine à cette époque, a complété ses réflexions par la traduction très-curieuse du feuilleton d'un critique chinois qui discute les beautés comparatives de ce drame et d'autres pièces célèbres. Mais la

1. *Le Pi-pa-ki*, ou l'Histoire du luth, drame chinois de Kao-tong-kia, traduit par M. Bazin aîné. Paris, 1841, in-8°

littérature populaire des Chinois a une importance beaucoup plus grande que le plaisir que pourront nous donner ses productions considérées comme œuvres d'art. Le grand intérêt des ouvrages de ce genre, appartenant à un pays et à des temps très-éloignés de nous, consiste surtout dans le tableau vivant qu'ils nous offrent de la société au milieu de laquelle l'auteur vit, et qu'il reproduit sans le savoir. Sous ce rapport, les livres en apparence les plus frivoles contribuent souvent plus à nous faire connaître une nation que les traités d'histoire les plus graves. Ceci est vrai pour tous les peuples, et pour aucun autant que pour les Chinois, qui nous excluent de tout contact familier, mais qui nous offrent leur littérature moderne pour y étudier les effets d'une civilisation qui ressemble tant à la nôtre sous certains rapports et en diffère si étrangement sous d'autres. Il est impossible à un Européen de lire un livre chinois quelconque sans sentir qu'il a devant lui des hommes agissant par des motifs parfaitement naturels, mais autrement nuancés que les siens; et il doit en être ainsi, car chaque civilisation choisit dans l'esprit et dans le cœur humain quelques parties qu'elle cultive de préférence, et qu'elle finit par porter à un degré de raffinement d'où naissent des sentiments conventionnels qu'un étranger ne comprend plus, mais qui n'en agissent pas moins sur la masse par la force de l'habitude et de l'exemple. C'est ainsi que l'époque chevaleresque a développé en Europe les sentiments de la galanterie et du point d'honneur à un degré incompréhensible pour les nations qui n'ont pas subi d'influence analogue; et les motifs d'un roman ou les raisons d'un duel, que chacun de nous admet comme chose naturelle, seraient certainement une énigme pour un Chinois. Il en est de même de la Chine, où une civilisation ancienne, dont le développement n'a été interrompu par aucun mélange étranger, a exalté certaines idées et certains sentiments beaucoup au delà de ce qui nous paraît naturel. Les livres qui contiennent les lois, les doctrines, l'histoire d'un pays, ne nous montrent que bien imparfaitement ces nuances du caractère national, qui pourtant exercent une influence immense sur le sort d'un

peuple, et il faut avoir recours, pour les connaître, aux drames et aux romans, qui mettent à nu, pour ainsi dire, la fibre morale d'une nation. En lisant avec attention le Pi-pa-ki, on sera frappé d'un grand nombre de traits, où se fait apercevoir toute la différence qui existe entre les idées des Européens et le modèle de la perfection suivant les mœurs chinoises. C'est une branche d'études riche et presque inépuisable; car la vie morale d'un peuple civilisé est un sujet infiniment compliqué. Aussi serait-il à désirer de voir se multiplier les traductions d'ouvrages populaires chinois, dont chacun contribuerait pour quelques traits à l'ensemble du tableau; mais il faudrait, comme l'a fait M. Bazin, choisir avant tout, dans l'infinie variété de productions dont se compose la littérature légère de ce peuple, celles qui passent à ses yeux pour offrir l'analyse la mieux tracée des sentiments qui lui sont propres et la peinture la plus fidèle de ses mœurs.

Il y a un roman célèbre en Chine, que le hasard a fait connaître en Europe, où il est resté longtemps le seul représentant de la littérature moderne des Chinois; c'est le *Hao-kieou-tchouan*. L'évêque Percy en découvrit une traduction manuscrite portugaise, dont il fit une version anglaise sur laquelle on le traduisit en français et en allemand. Il y a quelques années, M. Davis en publia une nouvelle et plus exacte traduction anglaise, sous le titre de *L'Union fortunée*, et M. Guillard d'Arcy vient de le retraduire, de nouveau, du chinois en français [1].

Enfin, la seconde et dernière partie de la Chrestomathie chinoise de M. Bridgman [2] a paru à Macao. Ce n'est pas, comme le titre pourrait le faire supposer, un choix de morceaux de littérature, mais une série de chapitres dans lesquels l'auteur,

1. *Hao-khieou-tchouan*, ou la Femme accomplie, roman chinois, traduit sur le texte original par M. Guillard d'Arcy. Paris, 1842, in-8°. 1 vol.
2. *A Chinese Chrestomathie in the Canton dialect*, by E. C. Bridgman. Macao, 1841, in-4° (698 pages).

tantôt sous forme de conversation, tantôt par des définitions ou des pièces officielles, explique tout ce qui est relatif à la vie ordinaire en Chine. Il serait difficile d'énumérer les nombreux points qu'il traite; mais, ce qui peut donner une idée de la richesse de ce recueil, c'est que la table alphabétique qui termine l'ouvrage contient plus de douze mille termes techniques chinois. On voit aisément de quelle utilité ce livre doit être pour les Européens en Chine, et pour les Chinois qui étudient l'anglais; mais il est tout aussi intéressant pour les sinologues en Europe, parce qu'on trouve une grande partie de ces termes employés dans les ouvrages chinois modernes, et qu'on les chercherait en vain dans les dictionnaires. Cet ouvrage est imprimé sur trois colonnes : la première contient le texte anglais; la seconde, la traduction en chinois, et la troisième, la transcription selon la prononciation de Canton. Cette dernière partie, qui, au premier abord, ne paraît avoir qu'un intérêt tout local, est peut-être la plus importante pour la science, parce que les dialectes provinciaux chinois qui ont gardé les finales des syllabes nous mettent en état de suivre la parenté qui existe entre le chinois et les langues de la presqu'île au delà du Gange. Le Dictionnaire cochinchinois de Taberd, le Dictionnaire du dialecte du Fo-kien, par M. Medhurst, et la Chrestomathie de M. Bridgman offrent des secours de la plus grande valeur pour cette étude.

Telle est, messieurs, la liste, aussi complète que j'ai pu la faire, des ouvrages dont la littérature orientale s'est enrichie pendant l'année dernière. Elle est loin de comprendre tous les travaux qui ont contribué à mieux faire connaître l'Asie. J'aurais désiré dire quelques mots des découvertes des voyageurs et des artistes en Orient; j'aurais voulu indiquer ce que nous devons à la belle collection de mémoires sur la Russie asiatique que publie l'Académie de Saint-Pétersbourg, aux voyages de M. Wood aux sources de l'Oxus, de M. Botta au Yemen, de M. Texier en Asie Mineure, de M. Ainsworth en Arménie, de M. Grant en Chaldée, de M. Robinson dans l'Assam, de Moor-

croft à Ladakh, de M. de Hugel dans le Kachmir, de M. Masson dans l'Afghanistan, de M. Fellows dans la Lycie, de M. Vigne dans le petit Tibet; j'aurais voulu vous entretenir des magnifiques collections de dessins d'antiquités que MM. Coste et Flandin ont rapportées de Perse; mais j'ai dû me renfermer dans ce qui touche directement les langues et les littératures de l'Orient, et je crains d'avoir déjà trop abusé de vos moments.

III

ANNÉE 1842-1843

RAPPORT LU LE 30 MAI 1843

MESSIEURS,

Votre Conseil, en vous présentant aujourd'hui le compte-rendu annuel de ses travaux, n'a qu'à se féliciter de l'état de la Société asiatique. Le nombre des membres s'est accru, les matériaux destinés à la rédaction du Journal affluent avec une abondance à laquelle ses limites ne peuvent suffire, vos communications avec l'Orient promettent chaque jour de devenir plus fréquentes, et l'état de vos finances vous donne l'espoir de pouvoir régulariser vos publications de manière à faire paraître tous les ans, indépendamment du Journal, un volume de mémoires. Ce sera, pour la Société, un progrès réel et qui affermira sa position. Votre Conseil a décidé, dans une de ses dernières réunions, qu'il y emploierait toutes les ressources disponibles, et la commission nommée à cet effet espère pouvoir vous soumettre, à la prochaine séance générale, un plan détaillé à ce sujet.

Mais notre prospérité n'a pas été sans mélange, et nous avons eu à déplorer, dans le cours de l'année dernière, la perte de plusieurs de nos membres les plus distingués.

M. Gesenius, membre étranger de la Société, est mort à Halle, au mois d'octobre de l'année dernière. Il naquit en 1786, à Nordhausen, et fit ses études de théologie à Goettingue, où il commença, en 1806, sa carrière de professeur, qu'il poursuivit jusqu'à sa mort avec un succès toujours croissant. Il s'était voué de bonne heure et entièrement à l'étude de la philologie et des antiquités hébraïques, qu'il embrassa dans toutes ses branches, comme le prouvent ses travaux sur les langues éthiopienne, phénicienne, samaritaine et himiarite. Son grand mérite a été de faciliter les études hébraïques, en simplifiant les méthodes grammaticales et en publiant des dictionnaires plus complets que ceux que l'on possédait déjà : aussi est-ce à lui que les écoles de théologie de l'Allemagne doivent, en grande partie, la solidité de leur savoir. Le nombre et la variété des éditions qui ont été faites de ses grammaires et de ses dictionnaires attestent l'immense influence qu'il a exercée sur les études bibliques, non-seulement dans sa patrie, mais encore en Angleterre et dans les États-Unis. Son commentaire sur Isaïe, son *Thesaurus* de la langue hébraïque surtout, resteront comme des monuments durables de son érudition et de sa sagacité. Il a succombé dans un âge où il pouvait se promettre encore une longue activité, et au milieu de plans littéraires très-étendus. Dans une lettre écrite peu de jours avant sa mort, il parlait de l'achèvement prochain de son Trésor, d'une histoire de la langue hébraïque qu'il entreprenait, et de mémoires sur les inscriptions himiarites, ainsi que sur les passages puniques de Plaute, qu'il destinait au Journal asiatique.

L'Angleterre a perdu dans Sir William Ouseley un homme que ses travaux sur la littérature orientale ont rendu justement célèbre. Né en Irlande en 1771, il entra de bonne heure dans l'armée, où il employa tout le temps que le service lui laissait libre à des études sur l'Asie, auxquelles il avait pris goût pendant un séjour de quelques mois qu'il avait fait à Leyde. Il se retira du service en 1794, et, depuis cette époque,

il se consacra exclusivement à la culture des lettres persanes. Il fallait pour cela un dévouement peu commun, car la littérature orientale était alors fort négligée en Angleterre. Le manque total d'encouragements de la part du gouvernement; l'indifférence des universités anglaises envers ces nouvelles sources du savoir et l'ignorance du public ne promettaient à Sir William que d'ingrats labeurs. Il persista pourtant et publia successivement les Miscellanées persanes, la Collection orientale, l'*Epitome* de l'ancienne histoire de la Perse, la Géographie du (faux) Ibn-Haukal, le *Touti-nameh*, le *Bakhtiar-nameh* et quelques autres ouvrages. En 1807, il se rendit en Perse, attaché, en qualité de secrétaire, à l'ambassade de son frère, Sir Gore Ouseley. Il resta trois ans dans ce pays et y recueillit les matériaux qui lui servirent plus tard à composer l'ouvrage qui contribuera le plus à préserver son nom de l'oubli, son Voyage en Perse. Ce livre est moins, en effet, la relation d'un voyage, qu'une suite de recherches, où se trouvent consignés tous les renseignements qu'a pu lui fournir sa magnifique collection de manuscrits persans sur l'histoire et la géographie des localités qu'il avait visitées. Il passa les dernières années de sa vie en France, dans un état de santé déplorable, et mourut à Boulogne, vers la fin de l'année dernière. Il avait employé une grande partie de sa vie et de sa fortune à former une bibliothèque de manuscrits persans qui, en nombre, en beauté et en valeur intrinsèque, ne le cède certainement à aucune collection particulière. Il serait à désirer que le gouvernement en fît l'acquisition pour la mettre à la disposition du public savant; car il faut faire attention que, chaque jour, le savoir s'éteint dans l'Orient, qu'on n'y copie plus des textes, et que les établissements qui se hâteront de former des collections de manuscrits orientaux ou de compléter celles qu'ils possèdent, deviendront, pour des siècles, le centre des études orientales.

Enfin, vous me permettrez de dire quelques mots d'un savant que la Société aurait depuis longtemps tenu à honneur

de compter parmi ses membres étrangers, si l'on n'avait su qu'il se refusait à toute espèce de relation avec l'Europe : c'est M. Alexandre Csoma. Né à Körös, en Transylvanie, il se destina de bonne heure à la carrière médicale, et étudia, dans ce but, à Goettingue, où il prit le degré de docteur. On prétend qu'un mot prononcé, dans un cours, par M. Blumenbach, sur la possibilité de retrouver en Orient l'origine des Hongrois, a donné à Csoma l'idée de ses voyages. Mais cet homme remarquable parlait si peu de lui-même, qu'il est tout aussi impossible de connaître, avec quelque exactitude, les motifs qui l'ont guidé, que de le suivre dans ses mouvements. Ce qui est certain, c'est qu'il quitta la Transylvanie peu de temps après son retour de Goettingue, et qu'il se mit en route pour l'Orient, dénué de toutes ressources, voyageant à pied, vivant quelquefois de sa pratique médicale, mais le plus souvent de charités, et accomplissant, par la force de sa volonté seule, une entreprise à l'exécution de laquelle les moyens les plus considérables auraient paru indispensables. Je ne puis mieux caractériser cet homme et son entreprise qu'en citant un des rares passages de ses écrits où il soit question de lui. « Je suis, dit-il, un pauvre étudiant ayant eu envie de voir les pays de l'Orient qui ont été le théâtre de si grands événements, d'observer les coutumes des différents peuples de l'Asie et d'apprendre leurs langues, dans l'espoir que le monde tirerait quelque avantage des résultats que j'obtiendrais; et je n'ai pu sustenter ma vie, pendant toutes mes pérégrinations, que par l'effet de la bienveillance des hommes. »

Il se rendit de cette manière, en 1816, à Constantinople; en 1819, en Égypte; en 1820, à Bagdad; de là, il traversa la Perse, l'Afghanistan et la Bactriane, et arriva en 1822 à Lih, capitale du Ladakh, où Moorcroft le trouva et lui rendit de grands services. Il y passa quelques années dans le plus extrême dénûment, mais s'occupant sans relâche de l'étude du tibétain, et il vint ensuite s'établir dans le monastère bouddhique de Kanoum, dans la vallée du Haut-Setledj, où il resta quatre ans pour achever, à l'aide d'un savant lama, ses études boud-

dhiques. Sa renommée avait alors pénétré dans l'Inde, et le gouvernement anglais, avec une délicatesse qu'on ne peut assez louer, lui fit spontanément une petite pension. En 1831, il se rendit à Calcutta, où il fut nommé bibliothécaire de la Société asiatique, et où il publia, en 1834, sa grammaire et son dictionnaire tibétains, ainsi qu'une analyse détaillée de la grande collection des livres bouddhiques qui porte le titre de *Kahgyur*. En janvier 1842, il s'était déterminé à retourner au Tibet; mais il mourut au mois d'avril à Darjiling. C'était un homme d'une singulière austérité de mœurs, d'une volonté de fer, d'un désintéressement complet, et qui rappelle vivement le beau caractère d'Anquetil du Perron. La Société asiatique de Calcutta, qui a toujours soutenu Csoma avec la libéralité que cette compagnie savante a montrée en toute occasion, a élevé un monument à sa mémoire, mais il serait à désirer qu'un de ses amis dans l'Inde le complétât en écrivant la vie de cet homme, qui a oublié de parler de lui-même et qui offre un des plus beaux exemples de ce que peut la volonté humaine.

Les sociétés asiatiques, tant en Europe qu'en Orient, se sont toutes maintenues, et presque toutes ont donné des preuves de leur activité. La Société de Calcutta, la première de toutes et celle qui a rendu les plus grands services à la science, a continué la publication de son Journal [1], recueil rempli de faits nouveaux, et qui, dans chacun de ses cahiers, jette des lumières sur quelque race ou quelque point inconnu. Il faut en savoir d'autant plus de gré aux employés de la Compagnie des Indes, qu'il n'y en a aucun qui ne soit accablé d'occupations administratives, et que tout travail littéraire auquel ils se livrent est parfaitement désintéressé, depuis que le gouvernement indien a abandonné la protection éclairée qu'il accordait aux lettres sous lord Wellesley et ses premiers successeurs.

1. *Journal of the asiatic Society of Bengal*, edited by the Secretary. Calcutta. (Le dernier numéro qu'on a reçu à Paris est le CXXVII, ou 43e de la nouvelle série.) 1842, in-8°.

La Société de Madras a aussi continué à faire paraître son Journal[1], et celle de Bombay a recommencé à publier elle-même les travaux de ses membres, qui, pendant quelques années, avaient été envoyés à la Société de Londres. Malheureusement nos communications avec Bombay sont tellement imparfaites, que nous n'avons encore rien reçu de cette nouvelle série des mémoires d'une société qui est si bien placée pour observer quelques-unes des parties les plus intéressantes de l'Orient, et dont les travaux antérieurs ont été si utiles.

La Société asiatique de la Grande-Bretagne a fait paraître le 13e volume de son Journal[2], et a continué à servir de base et d'appui au Comité de traduction et à la Société des textes orientaux, qui, l'une et l'autre, ont publié, pendant l'année dernière, des ouvrages dont il sera rendu compte dans le courant de ce rapport. Le Journal oriental qui paraît à Bonn[3], et qui tient lieu aux orientalistes allemands d'une société que la division de l'Allemagne rend difficile à organiser, est arrivé sous la savante direction de M. Lassen, à la fin du quatrième volume, et a été enrichi des travaux de MM. Lassen, Roediger, Pott, Gildemeister, Ewald, Boehtlingk et autres orientalistes distingués.

La Société orientale de Paris a commencé ses publications par un fragment du voyage de M. Roberts dans l'Inde[4]; elle a suivi le système de reproduire en caractères orientaux les noms de lieux et les termes techniques qui se trouvent dans les récits, et l'on ne peut qu'applaudir à cette mesure, pourvu qu

1. *Madras Journal of literature and science.* Madras, in-8°.
2. *The Journal of the royal asiatic Society of Great Britain and Irelan*[d], n° XIII. London, 1842, in-8° (202, XXXVIII et 23 p.).
3. *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, herausgegeben v[on] Dr Chr. Lassen, vol. IV. Bonn, 1842, in-8° (511 p. et 3 pl.).
4. *De Dehli à Bombay*, fragment d'un voyage par M. le docteur Robert[s] publié par la Société orientale. Paris, 1843, in-8° (87 p.).

les éditeurs prennent soin de bien s'assurer de la véritable orthographe des mots. Cette Société a aussi fait paraître le premier numéro d'un journal intitulé *Revue orientale*[1], dont le but est de faire connaître l'état actuel des nations asiatiques, et qui s'adresse plutôt aux hommes politiques qu'aux savants. Enfin, la compagnie de Jésus a continué la publication du recueil périodique qui porte le titre de *Lettres du Maduré*[2], dans lequel elle reproduit la correspondance de ses missions dans le midi de l'Inde, et qui contient souvent des détails curieux que la science peut mettre à profit.

J'arrive maintenant aux ouvrages orientaux qui ont été publiés ou traduits depuis notre dernière séance, et je suivrai, dans mon énumération, l'ordre qui me paraît le plus naturel, en traitant spécialement des littératures principales de l'Asie, et en groupant autour d'elles les travaux qui se rapportent aux peuples qui, par leur civilisation ou leur langue, se rattachent à une des nations qui occupent le premier rang.

La littérature arabe s'est enrichie d'un nombre considérable d'ouvrages nouveaux ou de continuations d'ouvrages commencés antérieurement. Plusieurs travaux d'une grande importance, qui étaient annoncés, n'ont pu être achevés, mais ceux qui ont paru prouvent que presque toutes les parties de cette littérature sont actuellement l'objet d'études sérieuses, et telles que les besoins de la science et même de la politique les exigent.

L'histoire littéraire des Arabes a été surtout cultivée en Allemagne. M. Freytag a publié à Bonn le troisième et dernier volume de son ouvrage sur les proverbes arabes[3]. Les deux

1. *Revue de l'Orient*, bulletin de la Société orientale. Paris, 1843, in-8.
2. *Lettres des nouvelles missions du Maduré*. Lyon, 1842, in-4°, vol. II (192 p. et 10 pl.) Cet ouvrage est lithographié et n'est pas destiné à la vente.
3. *Arabum proverbia* latine vertit et edidit Freytag. Bonn, 1843, in-8°, vol. III (655 et 520 p.).

premiers volumes contenaient les proverbes de Meïdani; le troisième en est le complément. On y trouve d'abord une collection de proverbes tirés de sources autres que l'ouvrage de Meïdani, ensuite la biographie de cet auteur, des dissertations sur les proverbes des Arabes, trois tables de mots et de matières en latin et en arabe, puis des additions et corrections. Cet ouvrage n'est pas seulement curieux en lui-même, comme fournissant une foule de traits de caractère national, mais il forme un supplément indispensable aux dictionnaires, car on rencontre, dans tous les auteurs arabes, des expressions proverbiales sans nombre qui sont inintelligibles pour ceux qui n'en connaissent pas l'origine. M. Kosegarten a fait paraître le troisième cahier de son excellente édition du *Kitab al-Aghani*[1]. L'impression de cette collection de vers des anciens poëtes arabes est, depuis la publication du *Hamasa*, le plus grand service qu'on ait pu rendre à la poésie et aux antiquités arabes; car les pièces qu'elle contient fournissent à l'auteur l'occasion de nous donner à la fois et des détails sur les mœurs de ce peuple et des renseignements sur son ancienne histoire. M. Flügel, à Meissen, a terminé le troisième volume du Dictionnaire bibliographique de Hadji Khalfa[2] et a commencé l'impression du quatrième. Il serait inutile de s'étendre sur l'intérêt qui s'attache à l'achèvement d'un ouvrage aussi connu, et l'on doit des remercîments au Comité de traduction de Londres, qui a eu le courage de se charger d'une aussi grande entreprise. M. Rückert, à Berlin, a publié une Biographie d'Amrulkaïs[3], tirée de ses poésies. On sait que peu d'hommes ont eu une vie plus variée et ont mieux peint les impressions qu'ils ont éprouvées qu'Amrulkaïs, qui, comme guerrier et comme poëte, a pris part à toutes les luttes du

1. *Ali Ispahanensis liber cantilenarum magnus*, arabice editus a J. G. L. Kosegarten. Gripesvaldiæ, 1842, fasc. tertius, in-4°.

2. *Lexicon bibliographicum et encyclopædicum a Mustafa ben Abdallah, nomine Haji Khalfa celebrato, compositum*, edidit G. Flügel. Leipzig, 1843, in-4°, vol. III.

3. *Amrulkaïs, der Dichter und Koenig; sein Leben dargestellt in seinen Liedern*, von Fr. Rückert. Stuttgard, 1843, in-8° (130 p.).

temps le plus agité de l'histoire de l'Arabie. M. Rückert recompose la vie d'Amrulkaïs d'après les traces que celui-ci en a laissées dans ses poésies, et il traduit ces vers avec le tact dont il avait déjà donné une preuve si surprenante par la manière dont il a rendu les séances de Hariri. Enfin, M. Wenrich[1], professeur de théologie à Vienne, a fait imprimer un mémoire, couronné par l'Académie de Goettingue, dans lequel il traite des traductions que les Arabes, les Syriens, les Arméniens et les Persans ont faites d'auteurs grecs. Il s'est servi, pour ce travail, principalement des ouvrages de Djemal-eddin al-Kifti, d'Ibn-Oseïba, de Hadji Khalfa et d'Abulfaradj, qui lui ont fourni l'indication de cent cinquante-quatre traducteurs orientaux de livres grecs. Ce nombre, quoique incomplet, peut nous donner une idée du mouvement qui emportait alors toute l'Asie occidentale vers la Grèce. On sait que nous devons à ces traductions la conservation de quelques ouvrages grecs dont le texte avait péri; et M. Lee, à Cambridge, en publiant récemment, aux frais de la Société des textes orientaux, un ouvrage d'Eusèbe qui n'a été conservé qu'en syriaque, a prouvé que cette mine n'était pas encore épuisée[2]. Mais, en général, les Orientaux, tant chrétiens que musulmans, s'occupaient des mêmes livres que ceux dont on se servait dans les écoles grecques, et qui par conséquent avaient le plus de chances de survivre à la destruction de l'ancien savoir par l'invasion des barbares.

Les sciences que les musulmans empruntaient de préférence aux écoles grecques étaient la médecine, les mathématiques et la philosophie. Ils firent des progrès dans plusieurs de ces branches des connaissances humaines, et en conservèrent, en quelque sorte, le dépôt pendant les temps les plus barbares du moyen âge européen; plus tard, ils restituèrent,

1. *De auctorum græcorum versionibus et commentariis syriacis, arabicis, armeniacis, persicisque commentatio*, scripsit J. G. Wenrich. Lipsiæ, 1842, in-8° (xxxvi et 306 p.).

2. *Eusebius, bishop of Cæsarea on the Theophania*, a syriac version, edited from an ancient manuscript recently discovered by S. Lee. London, 1842, grand in-8° (208 p.).

par l'intermédiaire des juifs, aux Occidentaux, ce qu'ils en avaient reçu. Depuis l'époque où les médecins, les mathématiciens et les philosophes arabes brillaient dans les écoles naissantes de l'Europe, on avait beaucoup trop négligé l'étude de leurs ouvrages scientifiques; mais, dans notre temps, où toutes les parties de l'histoire de l'intelligence humaine sont explorées, on commence à remplir cette lacune. M. de Sontheimer a publié, à Stuttgart, le second et dernier volume de sa traduction allemande du Dictionnaire des simples médicinaux, par Ibn-Beithar[1]. C'est un ouvrage hérissé de difficultés, parce qu'il faut découvrir le sens de presque tous les mots techniques, tant de botanique que de médecine, que l'auteur emploie, et que nos dictionnaires actuels n'expliquent pas. M. de Sontheimer a ajouté à sa traduction des nôtes et la biographie des hommes célèbres nommés dans l'ouvrage; il a eu, en outre, le bon esprit de compléter son travail par une table qui comprend la liste de toutes les substances médicinales dont parle Ibn-Beithar, en l'accompagnant des noms latins systématiques partout où il a pu les identifier. Cette précaution a déjà porté ses fruits, et M. Pruner, médecin allemand très-honorablement connu au Kaire, a envoyé au traducteur un catalogue arabe et latin des substances employées aujourd'hui dans les pharmacies égyptiennes. M. de Sontheimer se propose de le publier, et il annonce, de plus, qu'il s'occupe de la traduction du traité d'Ibn-Sina sur les remèdes composés. Ce serait ici le lieu de parler de la traduction allemande, faite par M. Wintermitz, à Vienne, de la lettre de Maïmonide au sultan Saladin sur la diététique[2]; mais ce petit livre ne paraît pas encore être arrivé à Paris.

1. *Grosse Zusammenstellung über die Kræfte der bekannten einfachen Heil und Nahrungsmittel, von Abu Muhammed Abdallah ben Ahmed, aus Malaga bekannt unter dem Namen Ebn Beithar;* aus dem arabischen übersetzt, von Dr Joseph von Sontheimer; vol. II. Stuttgart, 1842, grand in-8° (787 et 70 p.).

2. *Das diætetische Sendschreiben des Maimonides* (*Rambam*) *an den Sultan Saladin; ein Beitrag zur Geschichte der Medicin mit Noten*, von Dr Wintermitz. Wien, 1843, in-8°.

Un autre ouvrage qui rentre dans la classe des sciences que les Arabes ont empruntées des Grecs, est le travail de M. Schmœlders, à Bonn, sur les écoles philosophiques des Arabes et notamment sur la doctrine d'Al-Ghazzâli [1]. Ce livre contient le texte et la traduction d'un traité d'Al-Ghazzâli, dans lequel cet auteur caractérise les systèmes philosophiques qu'il a successivement embrassés, et rend compte du mysticisme auquel il avait fini par s'arrêter. M. Schmœlders fait suivre ce traité d'une dissertation détaillée sur les différentes écoles philosophiques des Arabes, qu'il classe en prenant pour base les indications de Ghazzâli, et dont il expose brièvement les tendances et les raisonnements fondamentaux. C'est la première fois qu'on analyse ainsi d'une manière générale les systèmes philosophiques des Arabes, et l'on comprend aisément les difficultés de toute espèce avec lesquelles l'auteur a eu à lutter, ayant, d'une part, à s'orienter au milieu d'une grande masse d'écrits dont personne ne s'était occupé, et, de l'autre, à trouver les synonymes des termes abstraits en usage dans les différentes écoles. Le génie des Arabes ne les porte pas vers la métaphysique; et, malgré la constance avec laquelle ils se sont dévoués, pendant des siècles, à cette étude, ils n'ont réussi à y créer rien de nouveau ni qui leur soit propre. M. Schmœlders dit avec raison que « jamais on ne pourra parler d'une philosophie arabe; et que, toutes les fois que l'on se sert de cette expression, on n'entend pas dire autre chose que la philosophie grecque, telle que les Arabes la cultivaient ». Mais l'étude de ces travaux philosophiques n'en est pas moins importante pour l'histoire de la civilisation arabe, parce qu'ils ont exercé une influence immense sur la manière dont elle s'est développée. On peut hésiter à prononcer si cette influence a été heureuse ou malheureuse; on peut croire que les commentateurs de Platon et d'Aristote ont donné à ce peuple

1. *Essai sur les écoles philosophiques chez les Arabes, et notamment sur la doctrine d'Algazzali;* par A. Schmœlders. Paris, 1842, in-8° (254 et 64 p.).

un esprit de subtilité stérile qui lui a souvent déguisé le fond des choses; mais on ne peut nier qu'il n'y ait là un élément de première importance pour bien comprendre la marche qu'a suivie l'esprit des Arabes, et les causes de ses progrès et de ses imperfections.

La musique est encore un des arts de ce peuple sur lequel on a attribué aux Grecs une grande influence. M. Kosegarten a, le premier, soulevé cette question dans la remarquable préface de son édition du Kitab al-Aghani, où il analyse le système musical de Farabi, qu'il prouve être entièrement basé sur les théories des Grecs. M. Kiesewetter vient de publier à Vienne, sur ce sujet, un traité fort curieux [1] dont l'origine est assez singulière. M. de Hammer, en préparant une seconde édition de son Encyclopédie des sciences chez les Arabes, ayant senti le besoin de s'éclairer sur les termes techniques employés dans les ouvrages qui traitent de la musique, prit le parti de traduire verbalement à M. Kiesewetter, auteur très-versé dans cette matière, dix-huit traités arabes, persans et turcs qui y sont relatifs. C'est ce travail qui a fourni à M. Kiesewetter la matière de son mémoire. Il y classe, pour la première fois, les différentes écoles musicales arabes et persanes, discute la question de leur origine et traite en détail de toutes les parties du système musical de l'école à laquelle il donne le nom d'école arabe-persane.

L'histoire et la géographie arabes ont été l'objet de plusieurs travaux. M. Wustenfeld, à Gœttingue, a commencé, aux frais de la Société anglaise des textes orientaux, l'impression du dictionnaire biographique d'Abou Zakaria al-Nawawi [2]. Il

1. *Die Musik der Araber nach Original Quellen dargestellt von R. G. Kiesewetter*, mit einem Vorwort von dem Freiherrn von Hammer-Purgstall. Leipzig, 1842, in-4° (XIX, 96 et XXV p.).
2. *The biographical dictionary of illustrious men by Abu Zakariya Yahya el Nawawi*, now first edited by F. Wustenfeld. Göttingen, 1842, in-8°, p. I et II (192 p.).

avait déjà publié en 1832, dans la même ville, un premier fascicule de cet ouvrage, accompagné d'une traduction latine; il reprend maintenant le texte, en s'aidant de nouveaux manuscrits. Abou Zakaria commence son livre par la biographie de Mahomet, et donne ensuite, par ordre alphabétique, la vie de tous les personnages qui sont nommés dans certains recueils de traditions. Ce plan peut paraître bizarre, mais il faut se rappeler de quelle importance était, pour les Arabes des premiers siècles de l'islamisme, la transmission exacte des traditions orales, qui formaient une des bases de leurs croyances et surtout de leur législation, et avec quel soin ils y veillaient. On ne doit donc pas s'étonner qu'un historien ait trouvé utile de bien faire connaître les personnages par la bouche desquels la tradition avait passé, et même pour nous, ce choix est instructif, les *traditionnistes* étant les hommes les plus remarquables entre les compagnons du Prophète et parmi les docteurs des siècles suivants. M. Madini, à Milan, a publié une traduction italienne anonyme d'un chapitre du géographe d'Isfahan[1] dont M. Mœller, à Gotha, a donné, il y a quelques années, une édition lithographiée qui représente le calque du manuscrit. M. Madini a choisi pour son essai le chapitre sur le Seistan, province à laquelle des événements récents promettaient de donner une importance particulière. M. Sédillot[2] a publié un mémoire sur la coupole d'Arin, point qui, chez les Arabes, sert à déterminer la position du premier méridien dans l'énonciation des longitudes. Les questions extrêmement compliquées de géographie mathématique qu'examine l'auteur de ce mémoire ont déjà été l'objet de discussions savantes, et l'opinion des mathématiciens et des orientalistes ne paraît pas encore définitivement fixée sur cette matière obscure. M. Reinaud a inséré, dans la Collection des documents inédits sur l'histoire de France, le texte arabe et la traduction de deux

1. *Il Segistan, ovvero il corso del fiume Hindmend, secondo Abu-Ishak el Farsi el Istachri*, Milan, in-4°, 1842.

2. *Mémoire sur les systèmes géographiques des Grecs et des Arabes*, par M. L. Am. Sédillot. Paris, 1842, in-4° (29 p. et 2 pl.).

traités conclus au XIV[e] siècle, entre les rois chrétiens de Mayorque et les rois musulmans de Maroc[1], et il en a tiré de nouveaux renseignements sur l'histoire de la dynastie des Beni-Hafs. M. Schlier[2], à Leipzig, a fait paraître la première livraison d'une édition lithographiée de la géographie d'Abou'l-féda. L'écriture de M. Schlier se rapproche beaucoup de la manière d'écrire des Orientaux, ce qui est un talent fort rare en Europe. On avait espéré autrefois que l'impression lithographique serait d'un grand secours pour la publication des textes orientaux, mais les nombreuses difficultés qu'on y a trouvées ont fait renoncer assez généralement à ce mode de publication. Néanmoins il y a des cas où l'on s'en servirait avec avantage et où un talent comme celui de M. Schlier trouverait une application très-utile à l'avancement des lettres. M. Pietrazewski, à Saint-Pétersbourg, a commencé à enrichir la numismatique orientale de la description de son cabinet de médailles[3]; il n'en a paru encore qu'un premier fascicule, contenant les médailles des mamelouks et un choix de médailles de différentes dynasties arabes et persanes. Ce cahier est accompagné de quinze planches lithographiées. Enfin M. l'abbé Lanci, à Rome, a mis au jour une collection considérable d'inscriptions tumulaires arabes, en grande partie coufiques. Je regrette de ne pouvoir donner aucun détail sur cet ouvrage, mais je n'ai pu parvenir à me le procurer.

Il ne me reste plus qu'à parler d'un travail qui est relatif à une des parties les plus remarquables de la civilisation des

1. *Chartes inédites, en dialecte catalan et en arabe*, publiées par M. Champollion-Figeac et M. Reinaud (extrait des documents inédits sur l'histoire de France, Mélanges, t. II). Paris, 1842, in-4° (53 p. et 1 pl.).

2. *Ismaël Abou'lfeda.* Géographie en arabe publiée d'après les deux manuscrits du musée britannique de Londres et de la bibliothèque royale de Dresde, par Ch. Schlier. Édition autographiée, 1re livr. Dresde, 1842. Fol. lithogr. (72 p.).

3. *Numi Mohamedani. Fasciculus I continens numos Mamelukorum dynastiæ, additis notabilioribus dynastiarum Moavidarum, etc.*, collegit, descripsit et tabulis illustravit Ignatius Pietraszewski. Berolini, 1843, in-4° (139 p. et 15 pl.).

Arabes, et une de celles qui ont été le plus négligées en Europe, leur législation. On sait que les quatre sectes orthodoxes des musulmans se distinguent entre elles beaucoup moins par le dogme que par la législation, et que chacune a créé un système complet de lois qui, malgré une base commune, sont séparées par des nuances extrêmement importantes et qui modifient profondément la juridiction dans toutes ses parties. Jusqu'à présent, on ne possède de travaux détaillés que sur la jurisprudence de la secte des hanéfites, que Mouradja d'Ohsson a fait connaître pour la Turquie, et qui a été, de la part des Anglais dans l'Inde, l'objet d'une suite d'ouvrages qui embrassent toutes les branches de la législation. Mais, de notre temps, les principes du droit de la secte des malékites ont acquis, pour la France, un intérêt particulier, parce que, à l'exception de l'Égypte, ils sont en vigueur dans tout le nord de l'Afrique. M. Vincent s'est proposé de les faire connaître et a publié, dans ses Études sur la législation criminelle des malékites[1], un premier essai en ce genre. Son livre se compose d'un aperçu de l'origine du rite de Malek et de sa propagation d'après Makrizi, suivi de la traduction du chapitre du Risalet d'Abou Mohammed el-Kesraouni, qui traite de la législation criminelle. L'auteur nous fait espérer un travail complet sur cette matière, et il n'y a certainement aucune partie de la littérature musulmane qui soit plus digne d'occuper les veilles des savants. La difficulté que la France éprouve à pacifier et à s'incorporer la population de l'Algérie montre suffisamment de quel intérêt il serait de connaître exactement les lois auxquelles ce peuple est accoutumé.

Avant de passer de l'Arabie en Perse, je demande la permission de dire quelques mots sur des travaux dont les monuments de la Mésopotamie sont en ce moment l'objet. Tout le monde sait qu'on a trouvé dans ce pays une grande quantité

1. *Études sur la loi musulmane*, (rite de Malek); législation criminelle, par M. B. Vincent. Paris, 1842, in-8° (124 p.).

de pierres gravées et de terres cuites, ordinairement en forme de cylindres, couvertes d'inscriptions cunéiformes et de sujets symboliques. On en a publié un certain nombre dans divers ouvrages; mais il nous en manquait une collection complète. M. Cullimore s'est proposé de remplir cette lacune et a fait paraître, à Londres, la première livraison d'une collection de tous les cylindres[1] qui lui sont connus. L'ouvrage entier doit se composer de huit livraisons : dans les sept premières seront reproduits les cylindres; la dernière contiendra le texte de l'auteur. Les planches sont lithographiées, et leur exécution laisse quelque chose à désirer. D'un autre côté, M. Lajard a commencé, il y a bien des années, à faire graver sur cuivre, et avec le plus grand soin, les cylindres les plus remarquables de tous les cabinets de l'Europe, pour servir de pièces justificatives à son grand travail sur le culte de Mithra. Cet ouvrage n'a pas encore pu paraître, parce que M. Lajard tient à le faire précéder de recherches préliminaires, telles que son ouvrage sur le culte de Vénus, et de quelques mémoires sur des points particuliers du culte mithriaque, comme celui qu'il a bien voulu nous lire dans trois séances de l'année dernière, et dans lequel il nous a fait connaître un monument assyrien ou babylonien, chargé d'inscriptions cunéiformes, qui permet de remonter au type asiatique du Mithra léontocéphale des Romains[2]. Enfin, M. Botta, consul de France à Mossul, vient de faire à Ninive des découvertes extrêmement intéressantes. Il vous sera donné lecture, dans cette séance même, d'une lettre dans laquelle il rend compte des fouilles qui l'ont conduit au déblai des ruines d'un monument assyrien couvert de bas-reliefs et d'inscriptions. Ce sont les seuls spécimens de sculpture assyrienne que l'on connaisse jusqu'à présent, et les fouilles de M. Botta fourniront un nouveau chapitre à l'histoire de l'art; car je suis heureux, messieurs, de pouvoir vous an-

1. *Oriental cylinders*, by A. Cullimore. London, 1842, grand in-8°.
2. *Mémoire sur un bas-relief mithriaque qui a été découvert à Vienne*, par M. Félix Lajard. Paris, 1843, in-8° (91 p. et 1 pl.). (Extrait des Nouvelles annales de l'Institut archéologique.).

noncer que le gouvernement s'est empressé d'assurer à la France la possession des sculptures découvertes par son consul. Outre les inscriptions trouvées dans ces ruines, M. Botta avait déjà fait parvenir au Journal asiatique un nombre considérable d'autres inscriptions sur brique et sur pierre, qui toutes appartiennent à ce qu'on est convenu d'appeler le second système d'écriture cunéiforme. Votre journal les publiera prochainement; car il est important d'augmenter, autant que possible, la masse des matériaux qui peuvent contribuer au déchiffrement de ces inscriptions, unique vestige des langues de l'ancienne Mésopotamie, et dont la lecture donnera la solution d'un grand nombre de questions sur l'histoire de cette contrée, qui a joué un si grand rôle dans le développement de la civilisation. La nature évidemment syllabique de ces écritures oppose un grand obstacle à la découverte de leur alphabet; mais, depuis que MM. Burnouf et Lassen ont lu l'écriture persépolitaine, on ne doit pas désespérer de parvenir à déchiffrer les inscriptions de la Mésopotamie.

L'ancienne littérature persane a donné lieu, dans ces derniers temps, à des travaux multipliés. M. Burnouf est sur le point de publier la dernière livraison de son édition du Vendidad de Zoroastre[1], le premier texte zend d'une étendue considérable qui ait été imprimé, et dont la publication a fondé en Europe l'étude de cette langue importante. Les Parsis de l'Inde ont suivi l'exemple donné à Paris et ont publié, à Bombay, une édition lithographiée du même ouvrage; enfin, il y a peu de mois, la Société asiatique de Bombay a fait lithographier aussi une troisième édition du Vendidad[2], qui offre le *fac-simile* d'un manuscrit en caractères guzuratis, appartenant au Rév. Wilson. Elle est accompagnée d'une paraphrase et d'un commentaire par Aspandiarji Framji, qui s'est

1. *Vendidad-Sadè*, un des livres de Zoroastre, publié d'après les manuscrits de la Bibliothèque du roi, par E. Burnouf. Paris, in-folio, 1829-1843 (en 10 livraisons).

. Bombay, 1842, 2 vol. in-8°.

fait aider dans ce travail par le mollah Firouz, grand mobed de la secte Kadmi des Parsis, et célèbre par son édition du Desatir et son étrange poëme épique sur la conquête de l'Inde par les Anglais. Cette édition forme deux volumes in-8°; malheureusement elle n'a été tirée qu'à vingt-cinq exemplaires. La Société de Bombay paraît avoir l'intention de mettre au jour, de la même manière, le Yaçna et le Vispered, et de compléter ainsi la collection de la grande liturgie persane, et avec elle la publication de tout ce qui nous reste en zend, car les Parsis eux-mêmes ont déjà publié tous les ouvrages qui entrent dans le *Khorda Avesta*, ou la petite liturgie, et en ont même fait paraître plusieurs éditions, dont quelques-unes sont accompagnées de traductions en guzurati, mais dont aucune ne se trouve en Europe, à cause du manque presque entier de communications littéraires avec Bombay.

Tous ces ouvrages sont destinés à servir à l'éclaircissement d'une grande controverse religieuse qui s'est élevée, à Bombay, entre les missionnaires protestants et les Parsis, et qui, dirigée, du côté chrétien, par un homme savant et intelligent comme M. Wilson, a donné naissance à plusieurs écrits remarquables dont la science doit tirer profit. L'origine de cette discusion a été un savant mémoire sur le Vendidad, lu en public et imprimé, il y a quelques années, par M. Wilson. Les Parsis se sont vivement émus de cette critique de leurs livres sacrés; non-seulement leurs journaux, comme le Chabuk et le Durbin, ont été remplis d'articles de controverse, mais on a fondé, sous le titre de *Rahnamehi Zerdouschti*, un écrit périodique destiné uniquement à la défense du zoroastrisme contre les chrétiens. Outre cette polémique journalière, ils ont composé un certain nombre d'ouvrages dans lesquels sont exposées les doctrines de leurs différentes sectes. Le premier livre de ce genre qui ait paru est le Ta'limi Zerdouscht[1], écrit

1. *Talimi-i-Zurtoosth, or the doctrine of Zoroastre in the guzrattee language for the instructions of Parsi youths, together with an answer to*

en guzurati, par Dosabhaï Sohrabji. Cet auteur est de l'école qu'on appellerait, dans une controverse chrétienne, rationaliste; il représente Ahriman comme la personnification des mauvais instincts innés dans l'homme, et le feu comme un symbole, et non pas comme un objet d'adoration directe. Il est l'organe des hommes du monde parmi les Parsis; toutes ses allures sont plutôt celles d'un philosophe que d'un théologien; et, ce qui est assez curieux, il se sert surtout des arguments de Voltaire et de Gibbon contre le christianisme. La partie orthodoxe de la secte n'ayant pas été satisfaite de cette exposition de sa doctrine, et ayant compris que cette manière d'argumenter était plus propre à détruire sa religion qu'à l'étayer, l'homme le plus considérable parmi les Parsis, Sir Jamsetji Jeejeebhoy, s'adressa à Édal Dara, chef de la secte des Rasami. Ce vieux prêtre, qui depuis de longues années vit retiré du monde et en odeur de grande sainteté, composa un ouvrage sous le titre de *Mu'jizati Zerdouschti*[1] (les Miracles de Zoroastre), dans lequel il se fonde surtout sur le *Zerdouscht nameh*, livre auquel il attribue une grande autorité et qu'il suppose avoir été écrit originairement, sous le titre de *Wajer Kard*, par Mediomah, frère d'Arjasp et disciple de Zoroastre lui-même. Les attaques qui avaient été dirigées contre M. Wilson, dans le journal intitulé *Durbin*, ont été réunies dans un volume, sous le titre de *Nirangha*, par Kalam Kas[2]. Enfin, Aspandiarji Framji a publié un ouvrage, en guzurati et en anglais, sous le titre de *Guide de ceux qui se sont égarés*[3];

Dr. Wilsons lecture on Vandidad, compiled by a Parsee priest. Bombay, 1840, in-4° (268 p.).

1. Le titre de ce livre est en guzurati; en voici la traduction : *Mu'jizati Zerdouschti*, c'est-à-dire les Miracles indubitables de Zoroastre, dès le commencement jusqu'à la fin, accompagnés d'une exposition de la foi zoroastrienne, par le destour Edalji Darabji Rustamji de Sanjana, l'an de Yezdejird 1209, du Christ 1840. Bombay, in-4° (127 p.).

2. Voici la traduction du titre, qui est en guzurati : *Nirangha par Kalam Kas*, contenant les questions proposées à M. Wilson dans le Durbin par Kalam Kas. Bombay, 1841, in-12 (347 p.).

3. *The Hadie-Gum-Rahan, or a guide to those who have lost their way,*

c'est un commentaire polémique du mémoire sur le Vendidad, et, à ce qu'il paraît, une nouvelle production du parti rationaliste des Parsis. M. Wilson vient de répondre à ces attaques par un ouvrage systématique intitulé *la Religion des Parsis*[1], dans lequel il traite des principaux dogmes d'après les livres de Zoroastre, et où il examine les autorités historiques sur lesquelles ses adversaires s'étaient appuyés; il y ajoute, dans un appendice, des traductions du *Zerdouscht nameh*, par M. Eastwick; du *Zerwané Akhèréné*, par l'arménien Aviet Aganur, et du *Sirouzé* par lui-même. M. Wilson a, de plus, fait lithographier, l'année dernière, une édition du Zerdouscht nameh, et nous ne pouvons guère douter que la continuation de cette controverse ne conduise à la publication de tous les ouvrages des Parsis.

Le mouvement littéraire que ces discussions ont imprimé à cette secte est très-considérable; et à l'occasion du titre de chevalier conféré, par la reine d'Angleterre, à Jamsetji Jeejeebhoy, ses amis ont créé un fonds destiné à la publication de traductions d'ouvrages anglais et orientaux en guzurati, et Sir Jamsetji lui-même y a contribué pour la somme énorme de 750,000 francs.

Un ouvrage qui se rattache étroitement aux études zoroastriennes dont je viens de parler, la traduction anglaise du Dabistan par notre confrère M. Troyer, est sur le point d'être achevée. Le Comité de traduction de Londres, aux frais duquel elle est imprimée, vient d'en faire mettre en vente le second volume[2], qui contient la religion des Hindous, des Tibé-

being a refutation of the lecture delivered by the Rev. Dr. Wilson, by Aspardiarjee Framjee. Bombay, 1841.

1. *The Parsi religion as contained in the Zand-Avasta and propounded and defended by the Zoroastrians of India and Persia, unfolded, refuted and contrasted with christianity*, by John Wilson, etc. Bombay, 1842, in-8°.

2. *The Dabistan or School of manners*, translated from the original persian, with notes and illustrations by David Shea and A. Troyer. Edited

tains, des juifs, des chrétiens et des musulmans. Le premier volume, qui renferme les sectes persanes, et le dernier, qui s'occupe des sectes philosophiques et des soufis, n'attendent plus que l'impression de l'introduction et des tables, pour être livrés également au public. M. Defrémery a publié, dans la collection des Chrestomathies destinées aux cours de l'école des langues orientales de Paris, le chapitre de Mirkhond qui traite de la dynastie du Kharezm [1]. Il a accompagné le texte de notes historiques et géographiques, et a fait imprimer en même temps une notice sur la vie d'Ogoulmisch [2], personnage auparavant presque inconnu, qui a joué un rôle dans l'histoire du Kharezm. La publication de cette partie de Mirkhond est un nouvel acheminement vers une édition complète de cet auteur qu'on voudrait voir entreprise dans l'intérêt de la littérature orientale. Mirkhond, il est vrai, n'est qu'un compilateur, mais son ouvrage est bien conçu et assez bien exécuté ; il forme un manuel détaillé et très-utile, qui ne dispense pas de remonter aux sources dont l'auteur lui-même s'est servi, mais qui donne une base excellente pour des travaux spéciaux sur toutes les parties de l'histoire traitées par les musulmans de son temps. Des ouvrages pareils sont ordinairement presque un malheur pour une littérature qui est encore toute manuscrite, parce qu'ils satisfont les besoins des lecteurs ordinaires et font par là disparaître les véritables sources, et Mirkhond a probablement occasionné la perte de livres qui seraient pour nous plus précieux que le sien ; mais cela même n'est qu'une raison de plus pour mettre à profit ce qu'il a conservé.

Le colonel Miles a publié à Londres, aux frais du comité, une traduction de la vie de Heïder-Ali, composée sous le titre

with a preliminary discourse by the latter. Paris, 1843, in-8 vol. II (462 p.).

1. *Histoire des sultans du Kharezm*, par Mirkhond. Texte persan, accompagné de notes à l'usage des élèves de l'École spéciale des langues orientales. Paris, 1842, in-8° (133 p.).

2. *Recherches sur un personnage appelé Oghoulmisch et sur quelques points d'histoire orientale* par Ch. Defrémery. Paris, 1842, in-8° (10 p.).

de *Nischani-Heïder*, par Mir Hossein Ali Khan de Kirman[1]. Les Français qui ont servi sous Heïder et les Anglais qui l'ont combattu ont beaucoup écrit sur sa vie; mais il n'est pas sans intérêt de posséder sa biographie rédigée par un musulman qui l'a connu, et dont le récit a obtenu la sanction des fils de Tipou Sahib. Les faits y sont présentés avec ordre et, en général, avec exactitude; mais le style est rempli de ces boursouflures que les Persans actuels prennent pour des grâces du langage et qui font le désespoir d'un traducteur : car, s'il reproduit son texte exactement, il devient illisible; s'il le réduit à la phraséologie européenne, il risque d'effacer les nuances qui se cachent sous ces fleurs de rhétorique. M. Miles a cherché un parti moyen entre ces deux extrêmes; il a voulu, d'une part, laisser assez d'indications de la manière de l'auteur pour donner une idée de son style; de l'autre, omettre ce qui serait intolérable au lecteur, et il paraît avoir assez bien réussi.

Enfin, M. Alexandre Chodzko[2] a publié un livre fort remarquable sous le titre de *Poésies populaires de la Perse*. M. Chodzko, qui a rempli, pendant douze ans, la charge de consul de Russie dans le Mazenderan, frappé du nombre et du caractère des chants populaires qu'il entendait réciter, les fit écrire sous la dictée des chanteurs. C'est ainsi qu'il a formé la collection dont il nous offre aujourd'hui une traduction en anglais, imprimée aux frais du comité de Londres. La pièce principale du recueil est intitulée : *les Aventures de Karoglou*, et formerait à elle seule un volume assez considérable. Karoglou était un Turcoman du Khorasan, qui devint chef d'une bande de brigands et établit, dans la seconde moitié du XVII[e] siècle, son quartier général entre Khoï et Erzeroum, dans une position qui lui permettait de piller les caravanes

1. *History of Hydur Naik, written by Meer Hussein Ali Khan Kirmani*, translated by colonel W. Miles. London, 1842, in-8° (513 p.).
2. *Specimens of the popular poetry of Persia*, orally collected and translated with notes by Alex. Chodzko. London, 1842, in-8° (592 p.).

qui passaient de Turquie en Perse. Sa mémoire est restée célèbre parmi les Iliates, population nomade de la Perse qui en a fait son héros et qui ne se lasse pas d'entendre le récit de ses aventures et de répéter ses chansons. Les vers qu'il improvisait dans son dialecte turc, ou, au moins, dont on lui attribue l'improvisation, ont peu à peu composé le noyau d'un récit en prose qui fait les délices des tribus errantes. Quand celles-ci se battent contre les troupes persanes, on peut les entendre chanter une des improvisations de Karoglou, à laquelle les Persans répondent par une tirade de Firdousi; et il s'est formé une classe de jongleurs dont le métier unique est de réciter les aventures de Karoglou. C'est de leur bouche que M. Chodzko a recueilli ces traditions, qu'il a fait écrire par des secrétaires persans, en ayant le bon esprit de résister aux tentatives continuelles de ces derniers pour corriger le langage provincial du récit. Nous possédons ainsi de véritables poésies populaires, telles qu'on les chante, chose plus rare qu'on ne devrait le croire à voir la quantité de recueils qui paraissent dans toutes les langues sous ce titre. M. Chodzko a joint à Karoglou un nombre considérable de chansons persanes, tartares et turques, en différents dialectes, et a, en outre, ajouté, dans un appendice, quelques curieux spécimens des idiomes du Ghilan et du Mazenderan, et des airs sur lesquels le peuple chante ces poésies.

Je ne puis donner, comme je le devrais, la liste des ouvrages turcs imprimés à Constantinople, mais j'ai l'espoir que M. le baron de Hammer voudra bien remplir, dans le Journal asiatique, cette lacune, comme il l'a fait l'année dernière, avec une complaisance qui mérite toute notre reconnaissance.

Je ne dois pas quitter les littératures musulmanes avant d'avoir annoncé que le prince Handjeri a terminé, à Moscou, son grand dictionnaire français, turc, persan et arabe [1], et que

[1]. *Dictionnaire français, arabe, persan et turc*, par le prince A. Handjeri. Moscou, 1840-1842, 3 vol. in-4°.

M. Bianchi a publié, à Paris, le premier volume de la seconde édition de son excellent Dictionnaire français-turc [1]. Ces deux ouvrages, analogues quant au fond et destinés l'un et l'autre à faciliter les relations entre les Turcs et les Européens, se distinguent pourtant par le point de vue de leurs auteurs. M. Handjeri, qui paraît avoir surtout pour but d'aider les Turcs dans la lecture du français, a pris pour base le Dictionnaire de l'Académie, et a, de cette manière, donné aux Turcs le sens de toutes les locutions idiomatiques de la langue française. L'ouvrage de M. Bianchi, destiné, avant tout, aux Européens qui désirent apprendre à parler et à écrire le turc, s'adresse principalement aux agents diplomatiques, aux négociants et aux voyageurs européens dans le Levant. La faveur marquée avec laquelle ces deux ouvrages ont été accueillis prouve que leurs auteurs ont réussi à faciliter des communications dont la fréquence et l'importance augmente tous les jours.

C'est peut-être ici le lieu de parler de ce qui a été fait pendant l'année dernière pour la littérature arménienne. Les savants moines de Saint-Lazare, près de Venise, paraissent redoubler de zèle pour fournir au peuple arménien des livres de religion, et aux savants les moyens d'étudier l'histoire de leur pays. Il n'entre pas dans le cadre de ce rapport d'énumérer les livres de prières, les éditions d'ouvrages de dévotion, les traductions des psaumes et autres publications destinées au service de l'église, qui sont sorties des presses de Saint-Lazare; mais vous me permettrez de mentionner, parmi des productions d'un autre ordre, une traduction du Discours sur l'histoire universelle de Bossuet. Le docteur Aucher a fait paraître une traduction arménienne de l'Histoire des Tartares par Haython [2], de sorte que, par une étrange destinée, ce livre d'un prince arménien, dicté par lui en français il y a plus de

1. *Dictionnaire français-turc*, par T. X. Bianchi. Tome I, seconde édition; Paris, 1843, in-8° (784 p.).
2. Venise, 1842, in-8° (92 p.).

cinq siècles, et connu il y a très-longtemps en Europe par des traductions latines, est devenu aujourd'hui accessible aux compatriotes de l'auteur. Le père Gabriel Ajvazovak a publié à Saint-Lazare une Histoire de la dynastie ottomane [1], composée par lui-même en arménien. Les mékhitaristes ont fait imprimer, pour faire partie d'une collection d'historiens, le texte de l'Histoire de Vartan, par Élisée [2]. C'est un auteur du v[e] siècle, qui, après avoir joué un rôle considérable dans les affaires politiques et religieuses qui se traitaient alors entre son pays et la Perse, a fini par en écrire l'histoire. On en possédait déjà une édition imprimée à Constantinople et une traduction anglaise faite par M. Neumann et publiée par le Comité de traduction. Mais l'écrivain qui a le plus occupé les savants qui se sont consacrés à l'étude de la littérature arménienne est Moïse de Khorène, dont il a paru presque simultanément trois éditions. M. Levaillant de Florival en a fait paraître une à Venise; le texte de son édition est accompagné d'une traduction française [3]. M. Capelletti, qui s'était déjà fait connaître par d'autres travaux sur l'Arménie, a publié, dans la même ville, une traduction italienne de l'historien arménien [4]; enfin les mékhitaristes en ont imprimé, à Saint-Lazare, une troisième, aussi en italien. Cette dernière forme le commencement d'une collection de traductions italiennes des historiens les plus remarquables de l'Arménie, depuis le v[e] siècle de notre ère jusqu'à notre temps. La collection doit avoir vingt-quatre volumes et la révision du style italien est confiée à M. Tomaseo. Il paraît que les volumes qui doivent contenir l'Histoire de la conversion de l'Arménie au chris-

1. Voici la traduction du titre : *Histoire de la dynastie ottomane*, par le P. Gabriel Ajvazovak. Venise, 1841, 2 vol. in-12 (622 et 680 p.).

2. *Histoire de Vartan et de la guerre des Arméniens*, par le docteur Élisée (en arménien.) Venise, 1842, in-24 (394 p.).

3. Moïse de Khorène, *Histoire d'Arménie*, texte arménien; et traduction française, par P. E. Levaillant de Florival. Venise, 1841, 2 vol. in-8° (404 et 234, 20, 88 p.).

4. *Mose Corenese, storico armeno del quinto secolo*, versione del prete G. Cappelletti. Venezia, 1843, in-8°.

tianisme, par Agathangelos, et la Chronique du district de Taronia, par Jacobius Clagh, sont sous presse. Il serait inutile de s'étendre sur l'importance de ce plan et sur la confiance que doivent inspirer les savants moines de Saint-Lazare, qui ont à leur disposition la plus belle bibliothèque arménienne du monde. Il est vivement à désirer qu'ils trouvent tous les encouragements dont ils auront besoin pour mener à fin une entreprise qui jettera nécessairement un grand jour sur l'histoire de l'Arménie et des pays environnants.

Les études indiennes n'ont pas fourni un grand nombre d'ouvrages, à moins qu'il n'en ait paru, à notre insu, dans l'Inde même, ce qui n'est que trop vraisemblable; mais on se trouve dédommagé de leur petit nombre en voyant que ceux qui ont été publiés traitent tous des parties les plus importantes de la littérature indienne : les Védas et les poésies épiques. M. Nève[1], professeur à l'université de Louvain, a fait paraître, sur les hymnes du *Rig-Véda*, un travail dont le but est d'appeler l'attention du public étranger à ces matières sur l'importance philosophique et religieuse de ce recueil. Il n'y a certainement rien de plus digne de l'intérêt de tout homme qui s'occupe de l'étude du développement du genre humain, que ces restes primitifs d'un temps antérieur à toute histoire écrite, et qui datent du commencement de la formation d'une société civilisée. Tout ce que l'on sait jusqu'à présent de l'âge des Védas tend à confirmer l'opinion de Colebrooke, que la collection en a été définitivement formée dans le quatorzième siècle avant notre ère. Mais cette date ne s'applique qu'à la fixation du canon sacré et ne détermine aucunement l'âge des parties qui le composent et qui portent les marques les plus évidentes d'époques très-différentes. Quelques-unes, dans lesquelles on voit la caste brahmanique déjà formée, et ses

1. *Etudes sur les hymnes du Rigvéda*, par M. F Nève. Paris, 1842, in-8· (120 p.).

prérogatives reconnues, ne paraissent avoir été composées qu'après le commencement de la colonisation de l'Inde par la race qu'on est convenu d'appeler indo-germanique; mais d'autres supposent un état entièrement patriarcal, où le père de famille est le chef temporel et spirituel, dit les prières, fait les sacrifices et ne reconnaît aucun pouvoir au-dessus du sien. Ces derniers hymnes paraissent être les seuls souvenirs authentiques qui nous restent d'un âge aussi reculé et les premières lueurs du travail de l'intelligence chez une nation destinée à la civilisation. Nous avons, dans l'intérêt que les Védas excitent aujourd'hui, une preuve frappante du progrès des lettres orientales. Il y a trente ans, Colebrooke désespérait de voir jamais paraître des traductions de ces livres : « Ils sont, dit-il, trop volumineux pour être traduits en entier, et leur contenu ne répondrait guère à la peine qu'ils donneraient au lecteur, et encore moins à celle que prendrait le traducteur; mais ils méritent bien d'être consultés de temps en temps par un orientaliste. » C'est ainsi que parlait le véritable créateur des études critiques de l'antiquité indienne, l'homme le plus avancé dans ces travaux, celui dont le jugement est encore le guide le plus sûr dans tout ce qu'il a touché de sa main de maître; et pourtant les progrès actuels ont déjà dépassé de beaucoup ses prévisions. C'est que la science a besoin des sources mêmes de l'histoire; elle ne peut se contenter d'extraits qui ne conduisent qu'à des systèmes nécessairement faux et passagers. On ne peut sans doute pas traduire et publier tout ce que les Orientaux ont écrit, et il y a une infinité de livres qui peuvent et doivent rester dans un oubli mérité; mais ceux qui, comme les Védas, ont exercé une influence immense sur l'esprit humain, doivent être publiés, traduits et commentés, quel que soit leur volume et quelque grandes que puissent être les difficultés. Aussi voyons-nous que la Société asiatique de Calcutta, aidée par le gouvernement de l'Inde, nous fait espérer aujourd'hui une édition complète de tous les ouvrages védiques. Rosen avait commencé, avant la mort de Colebrooke, la traduction du *Rig-Véda*, et M. Wilson

promet d'achever cette belle publication. Enfin, M. Stevenson vient de nous donner le texte[1] et la traduction[2] des hymnes du *Sama-Véda*, le second du recueil des Védas, formant une véritable liturgie, qui comprend toutes les prières que l'on doit prononcer en faisant les divers sacrifices dans lesquels l'asclépiade est employée. Ces hymnes sont toujours accompagnés de la notation du chant, ce qui achève de leur donner un caractère liturgique. M. Stevenson a suivi, dans l'interprétation de ces textes obscurs, le commentaire de Vidyaranya; de même que Rosen s'était conformé dans le *Rig-Véda*, aux interprétations de Sayana Atcharya. Ces deux célèbres commentateurs étaient frères et vivaient dans le XIV[e] siècle de notre ère. Les explications qu'ils ont données des textes sacrés étant généralement reconnues dans l'Inde comme les meilleures, les premiers interprètes européens ne pouvaient mieux faire que de les suivre. Il est possible qu'un jour l'étude plus étendue de l'antiquité indienne fournisse des moyens de pénétrer plus avant dans le sens original de ces hymnes et permette de reconnaître comme modernes quelques nuances de l'interprétation admise aujourd'hui; mais il est nécessaire avant tout de connaître le sens que les plus savants des brahmanes attachent eux-mêmes à ces livres, et qui est évidemment la base la plus sûre dont on puisse partir. M. Stevenson ne dit pas si son intention est de faire suivre ce travail de la traduction des *Upanischads* annexés au *Sama-Véda*. Ce serait dignement compléter le service éminent qu'il rend aujourd'hui à la science; car les *Upanischads*, qui contiennent la partie dogmatique des *Védas*, nous mettront un jour en état de voir comment, de ces hymnes si peu philosophiques, est sortie, ou comment on y a rattaché la belle et profonde métaphysique des Hindous. On connaîtra alors par quel laborieux enfantement l'esprit humain est par-

1. *Sanhita of the Sama Veda*, from mss. prepared for the press by the Rev. Stevenson and printed under the supervision of H. H. Wilson. London, 1843, grand in-8° (186 p.).

2. *Translation of the Sanhita of the Samaveda*, by the Rev. Stevenson London, 1842, in-8° (283 p.).

venu à s'élever de la sensation à l'idée, de la matière à l'abstraction et au spiritualisme le plus raffiné.

M. Gorresio a publié, aux frais du gouvernement piémontais, le premier volume du texte du *Ramayana*[1]. C'est la troisième fois que l'on commence une édition de ce livre; mais le texte de M. Gorresio diffère notablement de celui qu'avait adopté Marshman dans son édition de Scrampour et de celui qu'a choisi M. de Schlegel. Ce dernier s'était aperçu que les manuscrits du *Ramayana* différaient considérablement les uns des autres, et il les avait classés, dans un travail critique très-remarquable, en deux branches, qui formaient deux rédactions distinctes; lui-même se décida pour celle qu'il appela la rédaction des commentateurs, et la suivit en général dans son édition, ayant trouvé des raisons pour lui attribuer une antiquité plus haute qu'à celle qu'il intitula la rédaction du Bengale. M. Gorresio conteste cette préférence; il a découvert que cette seconde rédaction avait elle-même trouvé des commentateurs, et il s'est décidé à la reproduire. Le problème que présente l'existence de ces deux textes n'est pas aisé à résoudre. Faut-il admettre que l'un des deux soit l'original, et l'autre la rédaction d'un bel esprit qui aura cru pouvoir embellir l'ouvrage? M. Gorresio ne le pense pas; il croit qu'ils sont également anciens, qu'ils sortent d'une souche commune et qu'ils ont été modifiés l'un et l'autre par la tradition orale. Cette théorie, à l'appui de laquelle M. Gorresio cite des faits neufs et intéressants, présente peut-être quelques difficultés; mais, quoi qu'il en soit, on ne peut qu'approuver la détermination qu'il a prise de publier celle des deux rédactions qui n'avait pas trouvé d'éditeur, et surtout de la reproduire sans aucun mélange de l'autre texte. Quand on possédera les deux rédactions dans leur forme la plus pure, on y trouvera probablement les moyens de décider la question de leur antiquité respective. En atten-

1. *Ramayana*, poema indiano di Valmici, pubblicato per Gaspare Gorresio. Vol. I; Parigi, Stamperia reale, 1843, grand in-8° (CXLIII et 361 p.).

dant, les études indiennes ont acquis un texte d'une correction remarquable ; tout fait espérer que M. Gorresio mènera à bout la grande entreprise qu'il a conçue, de donner une édition complète et une traduction italienne de ce livre fondamental pour la connaissance de l'Inde ancienne, et le monde savant doit des remercîments au gouvernement piémontais, le premier qui, en Italie, ait encouragé les lettres sanscrites.

M. Schütz, professeur à Bielefeld, qui s'était déjà fait connaître par la traduction d'une partie du *Bhattikavia*, a publié la première moitié d'une version en prose allemande de la *Mort de Sisupala*[1], poëme épique qui porte le nom de *Magha* et dont le texte a été publié en 1815, à Calcutta, par deux pandits de Colebrooke, et sur la demande de ce savant. Dans l'Inde, comme partout ailleurs, les beaux esprits se sont emparés des traditions renfermées dans les poëmes épiques nationaux, et les ont développées et embellies selon le goût d'un temps plus moderne. La mort de Sisupala appartient à cette classe de poëmes épiques de seconde main. Le sujet, qui est emprunté au *Mahabharata*, a été traité par un poëte inconnu avec toute l'exubérance de style qui appartient au commencement de la décadence d'une littérature ; la grandeur de l'ancien style épique a disparu, et l'élégance des classiques du temps de Vikramaditya est remplacée par la recherche des images, l'abondance des jeux de mots et l'abus des épithètes ; on y voit même poindre cet emploi des images tirées de la grammaire, qui est, dans plusieurs littératures orientales, le signe le plus certain de l'entière décadence du goût ; mais elles ne dominent pas encore dans la *Mort de Sisupala* et n'y paraissent que rarement. Le travail de M. Schütz est une publication très-curieuse pour l'histoire de la littérature, et d'autant plus louable que le texte du *Sisupala* offre des difficultés très-grandes et que le traducteur est parvenu à être intelligible, tout en s'attachant à être littéral.

1. *Magha's Tod des Çiçupala ein sanskritisches Kunstepos übersezt*, von Dr C. Schütz. Bielefeld, 1843, gr. in-8° (1re part. 144 p.).

M. Foucaux avait publié, il y a deux ans, sous le titre *le Sage et le fou*, un extrait de la traduction tibétaine du *Lalita vistara*, c'est-à-dire de la légende de Bouddha. Il prépare maintenant une édition complète de cet ouvrage, en sanscrit et en tibétain, en se servant, pour le texte tibétain, de l'édition du Kahgyur, que nous devons à la libéralité de la Société de Calcutta, et pour le texte sanscrit, des manuscrits népalais que M. Hodgson a eu la bonté de nous envoyer. Cette légende est commune à toutes les littératures bouddhiques, avec des variantes ou des amplifications de peu d'importance, et elle forme la base de ce que l'on sait sur la vie de ce grand législateur.

La littérature malaie se rattache à l'Inde, sinon par la communauté des langues, au moins par l'influence de la civilisation; elle est aujourd'hui d'une certaine valeur pour la France depuis la prise de possession de quelques îles dans la Polynésie, où l'on parle malai. M. Dulaurier[1] vient de réunir dans un petit volume les rapports qu'il a adressés au ministre de l'instruction publique relativement à ses travaux sur cette langue, et qui sont très-propres à mettre en lumière le degré d'intérêt qu'elle mérite, sous le rapport politique, commercial et littéraire. On annonce aussi un dictionnaire du dialecte malai, tel qu'il est parlé dans les Marquises, et que le P. Mathias, missionnaire, qui a résidé dans ces îles, doit publier prochainement.

La littérature chinoise a acquis tout à coup, par les événements politiques de l'année dernière, une importance qu'elle n'avait jamais eue pour l'Europe, ou plutôt ces événements ont éveillé la curiosité du public et l'ont fait sortir au moins momentanément de l'indifférence avec laquelle il l'avait regardée jusqu'à présent, et qu'elle avait pourtant si peu méritée; car quelle étude serait plus faite pour intéresser un

1. *Mémoire, lettres et rapports relatifs au cours de langue malaye et javanaise*, par E. Dulaurier. Paris, 1843, in-8° (138 pages).

esprit cultivé, que celle d'une littérature qui s'est formée en dehors de toutes les influences par lesquelles les autres peuples ont successivement modifié leurs idées; une littérature immense, qui embrasse toutes les branches du savoir humain, qui constate des faits de toute espèce, qui contient le résultat de l'expérience d'un peuple ancien, innombrable et infatigable; d'une littérature enfin qui est pour la moitié du genre humain ce que les autres réunies sont pour l'autre moitié. On ne comprend pas qu'on ait négligé pendant si longtemps l'étude de la civilisation chinoise, qui est, pour ainsi dire, la seconde face de l'humanité, et qui, par ses ressemblances autant que par ses contrastes, peut nous aider à bien comprendre ce qu'il y a de fortuit et d'accidentel, ce qu'il y a de nécessaire dans les phénomènes sociaux et moraux qui nous entourent. Les jésuites réussirent, pendant quelque temps, à fixer sur la Chine les yeux des hommes qui réfléchissent; mais lorsque l'espoir de convertir l'empire leur eut échappé, on retomba dans l'ancienne indifférence, et, pour connaître combien celle-ci était profonde, on n'a qu'à lire les Mélanges de M. Rémusat, que le gouvernement français vient de faire publier par une commission présidée par M. Lajard [1]. On y verra de quels détours avait besoin cet esprit si fin et si élégant pour combattre des préjugés absurdes. Il se croit presque obligé de prouver que ceux qui ont fondé et fait prospérer le plus grand empire que le monde ait jamais connu étaient des hommes et non pas des singes; il est préoccupé avant tout de montrer les côtés par lesquels les Chinois nous ressemblent, et il ose à peine prononcer le nom de littérature chinoise, de peur d'exciter la risée du vulgaire. Nous n'en sommes plus tout à fait là, et personne n'a contribué plus que M. Rémusat lui-même à ce progrès de l'opinion publique; mais nous sommes encore loin d'attacher à ce sujet l'importance qu'il aura un jour, et probablement un jour prochain;

1. *Mélanges posthumes d'histoire et de littérature orientales*, par M. Abel-Rémusat; publiés sous les auspices du ministère de l'instruction publique. Paris, Imprimerie royale, 1843, in-8° (469 pages).

car la multiplication des comptoirs européens en Chine, l'ouverture d'un plus grand nombre de ports accessibles au commerce étranger et des événements faciles à prévoir forceront bientôt, même les esprits les plus paresseux, à s'intéresser à une nation devenue l'objet de tant d'entreprises religieuses, commerciales et politiques.

La nature de l'écriture chinoise a été l'objet d'une publication de M. Pauthier, qui l'examine en la comparant à l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens [1]. On doit s'attendre à ce que deux écritures, parties toutes les deux du principe de l'imitation des objets extérieurs, et arrivées toutes les deux à un système mixte de symboles et de sons, auront suivi une marche analogue et se seront servies, jusqu'à un certain degré, de procédés similaires. Deguignes avait été tellement frappé de cette ressemblance, qu'il n'a pas cru pouvoir l'expliquer autrement qu'en faisant dériver l'écriture chinoise des hiéroglyphes égyptiens. Cette thèse est abandonnée depuis longtemps, et l'on ne peut la regarder aujourd'hui que comme une de ces erreurs auxquelles les hommes les plus savants n'échappent pas toujours au commencement d'une étude. Aujourd'hui, les découvertes de Champollion nous mettent en état de mieux apprécier les ressemblances et surtout les différences très-considérables qui existent entre les deux systèmes. Le travail de M. Pauthier n'est pas encore achevé; toutefois, on peut pressentir que, malgré un peu d'hésitation dans la marche du raisonnement, l'auteur doit conclure à une origine différente, mais à un développement analogue des deux écritures.

La lexicographie chinoise a fait un véritable progrès par la publication du Dictionnaire des noms anciens et modernes des villes et arrondissements de la Chine, de M. Éd. Biot [2].

1. *Sinico-ægyptiaca*, Essai sur l'origine de la formation similaire des écritures figuratives chinoise et égyptienne, I. Histoire et synthèse; par G. Pauthier. Paris, 1842, in-8° (149 pages).
2. *Dictionnaire des noms anciens et nouveaux des villes et arrondisse-*

Quiconque s'est occupé de l'histoire et de la géographie de ce pays a dû éprouver de grandes difficultés pour identifier les noms que les localités ont portés dans différents siècles. Afin d'y obvier, M. Biot a extrait du Kouang-yu-ki, géographie chinoise très-estimée, les dénominations sous lesquelles les villes et arrondissements du premier, second et troisième ordre ont été successivement connus; il a complété son travail à l'aide de quelques ouvrages plus récemment publiés en Chine, et en marquant, partout où cela a été possible, les longitudes et les latitudes des villes du premier ordre. En outre, une excellente carte de la Chine, que M. Klaproth avait fait graver, mais qui était restée inédite, accompagne ce volume, qui est un supplément indispensable à tous les dictionnaires chinois. Ce ne sera que lorsque les parties les plus importantes de la langue et de la littérature des Chinois auront été l'objet de pareilles monographies, qu'on pourra espérer de voir paraître, pour l'intelligence de leur langue, un *trésor* semblable à ceux que nous possédons pour les langues classiques de l'antiquité.

Les Européens établis sur la côte de la Chine, parmi lesquels le besoin de livres élémentaires se fait naturellement sentir le plus vivement, ont publié, pendant l'année dernière, plusieurs ouvrages de ce genre. M. Gutzlaff, consul de Prusse à Fou-tcheou-fou, a composé, sous le pseudonyme de *Philo-Sinensis* [1], une grammaire chinoise dont la 1[re] partie vient de paraître. Le titre trop modeste de ce livre ne répond pas tout à fait à son contenu, car il embrasse, à l'exclusion de la syntaxe, toutes les parties de la grammaire. C'est un travail exécuté sans prétention, et rédigé de manière à contenir, dans le moindre volume possible, les règles et les locutions les plus indispensables. Il ne renferme que des matériaux originaux,

ments du premier, deuxième et troisième ordre, compris dans l'empire chinois; par Éd. Biot. Paris, Imprimerie royale, 1842, grand in-8° (314 pages et une carte).

1. *Notices on Chinese Grammar; part. I, orthography and etymology*, by Philo-Sinensis. Batavia, 1842, in-8° (148 pages).

tons tirés de la langue usuelle et familière ; les exemples sont nouveaux et complètent utilement ceux qu'on trouve dans les traités existants sur la grammaire chinoise. M. Gutzlaff se propose de faire suivre ce volume d'un second, qui traitera de la syntaxe. L'ouvrage a été imprimé à Batavia, par les soins de M. Medhurst, qui a employé un moyen difficile et compliqué pour suppléer au défaut de types chinois gravés. Le texte anglais a été composé d'abord, puis, sur l'épreuve, on a transcrit les caractères chinois, et l'on a ensuite transporté le tout sur la pierre, pour obtenir un tirage lithographique. Cette méthode, a été, je crois, déjà mise en usage par M. Didot, pour l'impression de la Grammaire égyptienne de Champollion ; elle offre de très-grandes difficultés, même à Paris ; et l'on ne s'étonnera pas si, à Batavia, le résultat n'a pas toute la netteté qu'on pourrait désirer.

M. Medhurst s'est servi du même procédé pour la publication d'un Dictionnaire chinois-anglais[1] dont le premier volume vient de paraître à Batavia. Son but était de donner aux Anglais un dictionnaire par radicaux, plus compacte et surtout plus également exécuté que celui de Morrison. Ce dernier avait commencé son ouvrage sur un plan immense, qui convenait plutôt à une encyclopédie qu'à un dictionnaire ; aussi s'est-il bientôt fatigué de le suivre, et a-t-il fini par ne donner, dans les dernières parties de son livre, qu'une maigre liste des mots. M. Medhurst a pris, pour cadre de son dictionnaire, les 42 000 caractères du lexique de Khang-hi ; il se contente, dans les deux premiers radicaux, de resserrer la masse des explications données par Morrison, et il en ajoute de nouvelles à mesure que l'ouvrage de celui-ci se rétrécit. On peut espérer que nous aurons ainsi bientôt un manuel, non pas complet, mais commode, et suffisant pour l'usage ordinaire.

1. *Chinese and English dictionary*, containing all the words in the imperial dictionary, arranged according to the radicals, by W. Medhurst. Vol. I; Batavia, 1842, in-8°.

M. Medhurst promet de publier, immédiatement après, un Dictionnaire anglais-chinois, aussi en deux volumes et imprimé de la même manière.

Les dialectes chinois ont été l'objet de quelques publications curieuses. M. Wells Williams a fait paraître, à Macao, des exercices gradués pour faciliter l'étude du chinois et particulièrement du dialecte de Canton [1]. M. Dean a imprimé, à Bankok, des leçons en dialecte Ti-tcheou, disposés dans un ordre méthodique et traduites en anglais [2]; enfin, le collége anglo-chinois de Malacca a publié, sous le titre de *Lexilogus*, un livre élémentaire dans les dialectes de Canton et du Fo-kien [3], et en anglais; il est destiné aux élèves du collége. Ces écoles, que les Anglais ont fondées tout autour de la Chine, sur les points où le nombre de la population chinoise le permet, comme à Pinang, à Malacca, à Batavia, à Macao et à Hongkong, sont dignes du plus grand intérêt. On y enseigne aux jeunes Chinois, en même temps, les lettres chinoises selon la méthode de leur pays, et les lettres anglaises selon les méthodes européennes; l'on forme de cette manière une classe d'hommes qui sont naturellement destinés à servir d'intermédiaires entre les deux civilisations. Un élève du collége de Malacca, nommé Tkin-shen, vient de donner une preuve assez piquante du degré d'instruction qu'il y a reçu, en traduisant en anglais un roman chinois qui porte le titre de *Pérégrinations de l'empereur Ching-te* [4]. Ce livre appartient à un genre littéraire qu'on ne sait trop comment qualifier; ce n'est pas

1. *Easy lessons in Chinese, especially adapted to the Canton dialect*, by S. Wells Williams. Macao, 1842, in-8° (287 pages).

2. *First lessons in the Tiechew dialect*, by W. Dean. Bankok, 1841, in-8° (43 pages).

3. *A lexilogus of the English, Malay and Chinese languages, comprehending the vernacular idioms of the last in the Hok-keen and Canton dialects*, Malacca, 1841, in-8° (110 pages).

4. *The Rambles of the emperor Ching-tih in Keang-nan*, translated by Tkin-shen, student of the anglo-chinese college, Malacca, with a preface by J. Legge d. d. president of the college. 2 vol. London, 1843, in-8° (320 et 322 pages).

de l'histoire, car les incidents racontés sont en grande partie d'invention; ce n'est pas du roman, car le fond et le cadre du récit sont historiques; c'est de l'histoire romanesque. L'auteur des Pérégrinations de Ching-te a pris pour sujet les troubles que les intrigues des eunuques provoquèrent pendant la jeunesse de cet empereur; et son but réel paraît avoir été de célébrer la puissance et les vertus des magiciens de la secte des Tao-sse, auxquels les basses classes croient encore aujourd'hui en Chine. L'ouvrage contient, comme tous ceux de ce genre, quelques traits de mœurs que l'on est heureux de rencontrer quand on veut se rendre compte de l'état moral de l'empire chinois, et qui échappent à l'auteur presque à son insu; mais je crois qu'on aurait pu mieux choisir parmi le grand nombre de livres analogues. Il n'y a pas beaucoup de finesse dans la peinture des caractères; le tissu de la fable est assez grossier, et les miracles que font les magiciens, tant bons que mauvais, ne paraissent racontés que pour des enfants, de sorte qu'il ne serait pas juste de juger les romans historiques des Chinois d'après ce spécimen. Nous aurons bientôt les moyens de nous en faire une meilleure idée, par la traduction du plus ancien et du plus célèbre ouvrage de ce genre, l'Histoire des trois royaumes, qui a pour sujet les déchirements de l'empire chinois, depuis la révolte des bonnets jaunes, l'an 170 de notre ère, jusqu'à l'avénement de la dynastie des Tsin en 264. Cette histoire avait été écrite par Tchin-tcheou, sous les Tsin mêmes, dans le style sévère des annales impériales. Mais lorsque, au XIII[e] siècle, la littérature populaire commença à se former, un grand écrivain, Lo-kouang-tchong, s'empara de ce sujet, le développa, y ajouta des épisodes et en fit un tableau si varié et si vivant qu'aujourd'hui encore toute la Chine le lit avec des transports d'admiration. On le regarde comme un modèle de style; on en apprend des parties par cœur, et c'est un des ouvrages que les conteurs récitent au peuple sur les places publiques, comme les *rawis* arabes récitent, au Caire, et sous la tente des Bédouins, les aventures d'Antar. On ne possédait jusqu'à présent

que des fragments de ce livre; M. Davis en a publié, à Macao, quelques chapitres traduits en anglais, et M. Julien en a inséré uu long épisode très-dramatique dans l'appendice de l'Orphelin de la Chine. Aujourd'hui M. Pavie, à qui nous devons déjà une collection de contes chinois très-gracieux, a entrepris la traduction complète de l'Histoire des trois royaumes, et l'on pourra juger enfin de cette partie considérable de la littérature chinoise, par ce qui est regardé dans le pays même comme le chef-d'œuvre du roman historique.

A ces détails se bornent, messieurs, les renseignements que j'ai pu recueillir sur les progrès des lettres orientales depuis votre dernière séance; et ce tableau est malheureusement bien incomplet. L'organisation de cette littérature est encore si imparfaite, qu'un grand nombre d'ouvrages publiés en Orient ne nous arrivent que tard, s'ils nous arrivent jamais; de même que ceux qu'on imprime en Europe ne sont connus en Orient que par accident. Il paraît, par exemple, qu'on a publié récemment à Calcutta un dictionnaire anglais-birman, par M. Lane; qu'on a imprimé à Hougli une édition arabe du Motenabbi et une seconde édition du Nafhet al Jemen, par le scheikh Ahmed de Schiraz; que le père Gonçalvez a publié à Macao, peu de temps avant sa mort, un grand dictionnaire latin-chinois [1]; qu'il a paru dans l'Inde, je ne sais où, un Mesnewi, en hindi. Mais nous ne connaissons rien de ces productions, et probablement d'un bien plus grand nombre d'autres dont les titres même ne seront pas parvenus en Europe. Cet état des choses est à déplorer; car ce qui a été fait jusqu'à présent en littérature orientale n'est qu'un commencement et une faible partie de ce qui reste à accomplir.

Cette littérature n'intéressait autrefois l'Europe que par le

1. J'ai reçu pendant l'impression du rapport le titre de cet ouvrage; le voici : *Lexicon magnum latino-sinicum*, auctore Gonçalvez ; Macao, 1841, in-fol. C'est une édition plus ample du *Lexicon manuale latino-sinicum*, auct. Gonçalvez; Macao, 1839, t. I. J'ignore si la suite de ce livre a paru.

côté seul qui servait à l'interprétation de la Bible; plus tard le champ s'est agrandi; l'on a senti que toutes les sciences historiques y avaient un intérêt égal; et, de nos jours, où la politique a mis les nations de l'Europe dans un contact si intime avec l'Asie entière, l'importance de ces études s'est accrue encore; car il faut, avant tout, connaître la langue, les lois, l'histoire, l'organisation et les croyances des peuples, pour exercer sur eux une influence salutaire aux deux parties, tandis que l'ignorance de tout cela ne peut produire qu'une répulsion et un état d'hostilité perpétuels. L'Europe a mis deux siècles à publier les ouvrages des Grecs et des Latins, et pourtant elle avait à sa disposition des corporations savantes, et était secondée, en outre, par l'intérêt que chaque individu prenait à des littératures sur lesquelles reposait alors toute l'éducation. Nous, au contraire, nous avons à faire connaître les productions littéraires de quatre grandes nations et d'un nombre considérable de peuples qui se groupent autour d'elles, et cela avec des secours infiniment moindres et en face d'un public dispersé, séparé par des distances qui rendent impossible toute relation entre les individus. Ce public néanmoins suffirait à l'exécution d'entreprises infiniment plus considérables que celles qui sont praticables aujourd'hui, si les communications étaient plus faciles, et il est au pouvoir des sociétés asiatiques de les rendre telles. Votre Conseil a fait quelques pas dans cette direction, sans se laisser décourager par les difficultés qu'il a rencontrées, et il fera de nouveaux efforts pour les aplanir; car il est convaincu que, dans l'état actuel des choses, le plus grand service qu'il puisse rendre est de se faire l'intermédiare entre les savants du continent et les hommes de lettres de toutes les parties de l'Asie.

IV

ANNÉE 1843-1844

RAPPORT LU LE 10 JUILLET 1844.

MESSIEURS,

L'année qui vient de s'écouler a été heureuse pour la Société asiatique, car elle a été marquée par ce progrès lent, mais constant, auquel peut s'attendre et que doit désirer une institution dont l'objet est de favoriser des études sérieuses. Comme tout y est volontaire et qu'aucun intérêt étranger à la science ne s'y rattache, l'adhésion de nouveaux membres, l'importance croissante de leurs travaux et l'extension de nos relations sont autant de preuves que la Société atteint son but et que son existence se fortifie.

Vous avez commencé l'année dernière une nouvelle série du Journal, dans laquelle tous ceux qui s'occupent des langues et de l'histoire de l'Orient auront trouvé des matériaux importants et des recherches neuves sur presque toutes les parties de l'Asie; tels sont les mémoires de M. Biot sur les mœurs des anciens Chinois et sur le cours du fleuve Jaune, l'autobiographie d'Ibn-Khaldoun, traduite par M. de Slane; les études de M. de Saulcy sur les inscriptions puniques; l'histoire des Ghourides tirée de Mirkhond par M. Defrémery; la biographie

de Sadi et le nouveau chapitre du Koran publiés par M. Garcin de Tassy; les recherches de M. Worms sur la propriété territoriale chez les peuples musulmans; celles de M. Caussin de Perceval sur le calendrier des Arabes; les détails donnés par MM. A. Perron, Dantan et Bianchi sur les ouvrages imprimés au Caire, et d'autres travaux que je ne puis énumérer complétement. Mais ce qui prouve mieux encore l'utilité réelle de ce centre d'études orientales, c'est l'influence qu'exerce sur le zèle des Français établis en Orient la certitude que leurs découvertes obtiendront par vous une publicité prompte et bienveillante. Je ne parlerai pas ici des magnifiques résultats que M. Botta a obtenus, et sur lesquels je dois revenir plus tard; mais je saisis cette occasion pour vous donner quelques détails sur un autre exemple du zèle que provoque l'existence de votre Société.

Au commencement de l'année dernière arriva chez M. Fresnel, agent consulaire à Djiddah, M. Arnaud, pharmacien français, qui avait longtemps résidé dans le Yémen. Il apportait des notes sur la géographie de ce pays; mais M. Fresnel lui dit que ce que vous désiriez avant tout c'était un corps d'inscriptions himyarites. L'enthousiame de M. Fresnel gagna M. Arnaud, qui déclara que nul autre que lui ne pouvait pénétrer dans l'intérieur du Yémen et que nous aurions les inscriptions qui s'y trouvent. Il repartit, arriva à Sanna, et put, grâce à l'amitié qu'avaient pour lui les chefs du pays, se rendre à Mareb, l'ancienne capitale du midi de l'Arabie, célèbre par la rupture de sa digue. Il y retrouva le reste de cette digue et les ruines de quelques grands monuments auxquels les Arabes donnent les noms du Harem et des Colonnes de Balkis, reine de Saba, et il y copia soixante inscriptions himyarites, c'est-à-dire six fois autant qu'on en possédait jusqu'à présent. Mais un affreux malheur le frappa au milieu de ses travaux; il était obligé de coucher parmi les ruines et sans abri, et un matin il se réveilla aveugle. Il se fit conduire à Aden et de là à Djiddah chez M. Fresnel. J'ai le bonheur de

pouvoir annoncer que, d'après des lettres reçues il y a seulement deux jours, sa vue commençait à se rétablir, et qu'il était prêt à continuer son voyage si le gouvernement français voulait l'y aider. Les inscriptions qu'il a copiées sont arrivées à Paris, et votre conseil s'occupe de la gravure d'un caractère himyarite, qui nous mettra en état de les publier dans un des prochains numéros de votre Journal.

Je pourrais citer d'autres preuves de l'ardeur provoquée par le désir de partager vos travaux, si je ne craignais pas d'abuser de vos moments; mais vous pouvez être assurés que votre exemple exerce une influence légitime et que, dans toutes les parties de l'Orient, des hommes dont vous ne connaissez pas encore les noms travaillent à mériter votre suffrage.

L'année dont je retrace les événements ne laisserait aucun regret à la Société, si elle n'avait amené de grandes pertes par la mort de MM. Wejers et Élout, membres étrangers, et de MM. Feuillet et Burnouf, membres du Conseil. M. Wejers, conservateur de la bibliothèque de Leyde, appartenait à cette belle école hollandaise qui a, de tout temps, appliqué les méthodes de l'érudition classique à la littérature orientale. Il a été enlevé au milieu de travaux nombreux, dont la plupart sont restés incomplets, et sa mort laissera des regrets universels, à cause de la complaisance inépuisable avec laquelle il mettait à la disposition des savants les trésors de la bibliothèque qu'il dirigeait. M. Élout avait passé sa vie dans l'administration de l'Inde hollandaise, où il parvint aux plus hautes charges. Sa grammaire et son dictionnaire malais resteront comme des témoignages honorables de son zèle et de l'intelligence avec laquelle il savait allier les travaux du gouvernement avec ceux de la science. M. Feuillet, conservateur de la bibliothèque de l'Institut, était un de ces esprits cultivés qui suivent avec curiosité toutes les routes que s'ouvre la science, et, lorsque M. Rémusat fit revivre en France l'étude du chinois, M. Feuillet fut un de ses premiers auditeurs. Il n'a jamais rien publié sur la littéra-

ture chinoise, car, avec cette modestie que l'on admirait en lui, il aimait mieux encourager les autres et jouir de leurs travaux, que de se mettre lui-même en évidence. Il a appartenu à la Société et à son Conseil depuis la fondation, et est resté jusqu'à sa mort membre de votre commission des fonds, qui a les plus grandes obligations à l'esprit d'ordre et à l'exactitude qu'il mettait dans l'accomplissement de tous les devoirs dont il se chargeait. M. Burnouf était aussi un des fondateurs de la Société, aux progrès de laquelle il n'a pas cessé de prendre le plus vif intérêt. La connaissance profonde qu'il avait acquise des langues classiques l'avait conduit à remonter au sanscrit, afin de pouvoir suivre tout le cours du développement de cette famille de langues, et il nous a donné une preuve des progrès qu'il avait faits dans cette étude par la traduction latine du Yadjna-datta, insérée dans l'édition de ce poëme que M. Chézy a publiée aux frais de la Société asiatique. Après le décès de M. Feuillet, il consentit à lui succéder comme membre de la commission des fonds; mais une mort presque subite nous priva de son secours peu de temps après.

La Société a encore fait une perte très-sensible par la mort de M. Cassin, son agent et le fondateur de l'établissement où nous sommes réunis en ce moment. Vous avez tous connu et apprécié ses manières douces et conciliantes, et vous permettrez à celui de vos membres qui, par la nature de ses fonctions, avait avec lui les rapports les plus constants, de rendre ici témoignage de sa loyauté et de son zèle pour les intérêts de la Société.

Vos rapports avec les autres Sociétés asiatiques ont été suivis et parfaitement amicaux. Vous avez prié l'année dernière M. Piddington, secrétaire adjoint de la société de Calcutta, et M. Ram-Comal Sen, de se charger de vos intérêts littéraires dans l'Inde. Ces deux savants ont bien voulu se prêter à votre demande et s'occuper de tout ce qui pouvait vous être utile, avec une promptitude et un soin pour lesquels la Société

les prie d'agréer toute sa reconnaissance. La Société de Calcutta continue à publier son journal[1] et à y insérer les travaux scientifiques des employés civils et militaires de la Compagnie. On peut y remarquer depuis quelques années une tendance générale vers les sciences exactes; cependant, de nombreux rapports sur l'histoire et la statistique de pays et de districts à peu près inconnus ne l'en rendent pas moins un recueil précieux pour toutes les personnes qui s'occupent de l'Orient, et il ne devrait manquer dans aucune bibliothèque publique de l'Europe. Il paraît que la Société de Madras a suspendu la publication de son journal; mais la Société de Bombay continue le sien[2], dont nous avons reçu le IIIe cahier. Nous savons aussi que la Société de géographie de Bombay a réimprimé en volumes les curieux mémoires qu'elle avait publiés séparément, et qu'elle continue avec le plus grand succès à exploiter l'excellente position dans laquelle elle est placée pour faire connaître toutes les parties sud-ouest de l'Asie. La Société asiatique de Londres a fait paraître le numéro XIV de son journal[3], et le Comité des traductions, ainsi que la Société pour la publication des textes orientaux, qui se rattachent à elle, a livré au public des travaux importants dont il sera question plus tard. Il ne paraît pas que la Société des sciences de Batavia, ni la Société égyptienne du Caire aient rien publié pendant l'année dernière; mais le Journal asiatique allemand[4] a continué de paraître sous l'excellente direction de M. Lassen et de servir de point de ralliement aux orientalistes allemands, qui de plus ont formé une association dont la première réunion annuelle doit avoir lieu à Dresde au mois d'octobre prochain.

1. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*. Calcutta. In-8°. (Le dernier cahier que la Société ait reçu est le numéro 141 de la collection ou 57 de la nouvelle série.)
2. *Journal of the Asiatic Society of Bombay*. Bombay, in-8°.
3. *Journal of the royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, n° 14. London, 1843. In-8°.
4. *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*; t. V, n° 1. Bonn, 1843. In-8°.

Enfin, l'Amérique du nord commence à entrer dans le mouvement des lettres asiatiques, et il s'est formé à Boston une Société orientale, qui publie un journal [1] dont nous avons reçu le premier numéro. L'étude des langues de l'Orient a en Amérique deux mobiles distincts : la théologie et le commerce. C'est, après l'Allemagne, le pays où l'étude de l'ancien Testament et de tout ce qui s'y rattache est le plus populaire, et l'influence de l'éducation savante qu'y reçoivent les élèves des écoles théologiques se montre dans les missions américaines, qui ne le cèdent à aucune autre pour la connaissance des langues, de l'histoire et des croyances des peuples qu'elles travaillent à convertir, et qui ont fourni des hommes comme M. Bridgman à Canton, M. Stevenson à Bombay, M. Perkins à Ouroumia, et M. Grant à Mossoul.

Je dois maintenant, Messieurs, essayer de vous donner la liste des ouvrages qui ont paru depuis notre dernière séance annuelle, et j'invoque d'avance votre indulgence pour la manière incomplète dont je remplirai ce cadre; mais vous savez combien il est difficile de se procurer tout ce qui s'imprime dans des pays aussi différents et sur des littératures aussi diverses.

C'est la littérature arabe qui a fourni, comme à l'ordinaire, le contingent le plus considérable, et il en sera probablement de même encore pendant longtemps; non pas que sa valeur intrinsèque soit réellement plus grande que celle de quelques autres branches de la littérature orientale, mais parce que les nations sémitiques nous touchent par plus de points et par tous les éléments de notre civilisation; elles nous intéressent par les lumières que leurs langues et leurs mœurs jettent sur la Bible, par le contact qu'elles ont eu avec les Grecs et l'Europe du moyen âge; et aujourd'hui, parce que la décomposition des empires musulmans livre journellement aux in-

1. *Journal of the American oriental Society;* n° 1. Boston, 1843. In-8°.

fluences, et bientôt à la domination de l'Europe, les pays habités par la race arabe ou assujettis à la religion mahométane. Les études arabes, dans les écoles européennes, se sont tour à tour ressenties de ces intérêts divers. Au moyen âge, on recherchait avant tout les ouvrages des Arabes sur les sciences, pour y retrouver l'héritage des Grecs; plus tard, on s'occupa de leur langue et de leur poésie, pour s'en aider dans l'interprétation de l'Écriture sainte; à présent, on veut avant tout connaître leur histoire et leurs institutions, parce que les progrès des études historiques et l'état de la politique exigent également ces connaissances. Aussi voyons-nous que c'est principalement sur des ouvrages historiques que s'exerce chaque année le zèle des savants.

L'histoire des Arabes avant Mahomet a donné lieu à la publication d'un petit traité de M. Erdmann, à Kasan, sur la mort d'Abrahah [1]. On sait que ce général éthiopien périt, l'année même de la naissance de Mahomet, devant la Mecque, avec toute son armée. Cet événement a fait époque dans l'histoire des Arabes, et a eu réellement une grande importance, parce que, si les Éthiopiens s'étaient rendus maîtres de la Mecque, l'islamisme aurait probablement été étouffé dès sa naissance. M. Erdmann appuie, par de nouvelles raisons, l'opinion très-vraisemblable que cette catastrophe, qui est incompréhensible dans la tradition arabe, fut causée par une épidémie.

Une nouvelle histoire de Mahomet lui-même était depuis longtemps un véritable besoin. On ne possédait sur lui qu'une seule biographie détaillée et puisée directement aux sources, celle de Gagnier, ouvrage excellent pour son temps, mais qui ne suffisait plus aux exigences de la critique moderne. MM. de Sacy, Fresnel, Reinaud, Perron, Caussin de Perceval, Noël

1. *Muhammed's Geburt und Abrahah's Untergang*, von Dr Franz von Erdmann. Kasan, 1843. In-8°. (48 p.)

Desvergers, Hammer, Ewald et autres ont touché, dans leurs travaux, à des points nombreux, soit de la vie de Mahomet, soit de l'histoire de l'Arabie immédiatement avant son temps, et ont fait sentir qu'il restait assez de matériaux pour présenter un tableau vivant et presque complet du prophète et de son époque. M. Weil, bibliothécaire à Heidelberg, qu'un long séjour au Caire avait préparé à cette tâche, a entrepris de remplir cette lacune, et vient de publier sous ce titre : *Le prophète Mahomet, sa vie et sa doctrine*[1], un ouvrage entièrement puisé aux sources. Il a suivi surtout la célèbre biographie de Mahomet par Ibn-Hischam, et deux compilations volumineuses tirées littéralement d'une foule d'auteurs anciens, et publiées, dans le XVI[e] siècle, par Ali Halibi et Hosein Diarbekri. Son ouvrage est bien ordonné, écrit avec clarté et concision : c'est le fruit d'études considérables, et il jette de nouvelles lumières sur la vie d'un homme qui a changé les destinées d'une grande partie de l'humanité. Il est à espérer qu'un succès bien mérité fournira à l'auteur l'occasion de compléter son travail dans une nouvelle édition, en donnant plus de détails sur l'état moral et politique de l'Arabie au temps de Mahomet, en incorporant dans le texte de l'ouvrage les additions qu'il a été obligé de rejeter à la fin du volume, et peut-être en supprimant la partie polémique de ses notes. M. Weil annonce la publication prochaine d'un ouvrage très-détaillé sur la critique du Koran, et nous promet une histoire générale du Khalifat, entreprise immense et telle qu'on pouvait à peine espérer de la voir tenter de nos jours.

M. de Gayangos a publié le second et dernier volume de son Histoire des Arabes en Espagne, d'après Al-Makkari[2]. On sait que M. de Gayangos ne donne pas une traduction complète de

1. *Mohammed der Prophet, sein Leben und seine Lehre*, von Dr. Gustav Weil. Stuttgart, 1843. In-8°. (450 p.)
2. *The History of the Mohammedan dynasties in Spain by Ahmed Ibn-Mohammed al-Makkari*, translated by Pascual de Gayangos; t. II. London, 1843. In-4°. (544 et CLXXII p.)

son auteur. Il a rejeté certains chapitres qu'on peut considérer comme des hors-d'œuvre, ainsi que la vie du visir Mohammed ibn-al-Khatib, au sujet duquel Makkari entre dans des détails qui sont hors de toute proportion avec l'importance qu'elle a pour le lecteur européen. Le traducteur s'est servi de la place que ces suppressions ont laissée à sa disposition, pour ajouter à l'ouvrage original des extraits considérables tirés d'autres auteurs arabes-espagnols, et pour remplir, de cette manière, les lacunes que laissait le récit de Makkari. On aurait pu désirer que M. de Gayangos indiquât exactement les changements, omissions et transpositions qu'il a trouvé utile de faire, afin que le lecteur pût recourir, au besoin, au texte original, pour des vérifications qui peut-être ne sont pas toujours inutiles. Mais on ne peut méconnaître qu'il n'ait considérablement ajouté à nos matériaux sur l'histoire des Arabes d'Espagne; et la libéralité du Comité des traductions de Londres, à laquelle on doit la publication de cet ouvrage, mérite la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Espagne et à celle des Arabes.

M. Quatremère a publié aux frais du Comité des traductions de Londres la première partie du second volume de sa traduction de l'Histoire des Mamlouks de Makrizi[1], auteur du XIVe siècle de notre ère, célèbre par d'immenses compilations sur toutes les parties de l'histoire de l'Égypte sous la domination musulmane. Plusieurs petits traités du même auteur avaient été publiés par MM. de Sacy, Rink et Tychsen, mais c'est la première fois qu'un des grands ouvrages de Makrizi devient accessible aux lecteurs européens; car on n'en connaissait jusqu'à présent que des fragments cités par M. Reinaud et quelques autres savants. Makrizi est un auteur excellent, dont les écrits sont remplis de faits racontés simplement et puisés aux meilleurs sources, et la publication de son His-

1. *Histoire des Sultans mamlouks de l'Égypte, écrite en arabe par Taki-eddin Ahmed Makrizi*, traduite en français par M. Quatremère; t. I. Paris, 1837. In-4° (XIX. 253 et 278 p.) — T II, partie Ire. 1843, (288 p.).

toire de la dynastie des Mamlouks ne peut qu'augmenter le désir des savants de voir paraître toute la série de ses ouvrages historiques. M. Quatremère lui-même promet d'y concourir, en annonçant que, dorénavant, il publiera alternativement un volume de l'Histoire des Mamlouks et un de la Description de l'Égypte par le même auteur. Rien ne peut contribuer davantage à nous faire connaître à fond et en détail l'état de l'Égypte pendant un temps où cette grande province a joué un rôle si important et qui fait si essentiellement partie d'un tableau complet de l'histoire politique, religieuse et morale des Arabes. M. Quatremère a accompagné ce nouveau volume de notes savantes et de pièces diplomatiques commentées avec le plus grand soin.

M. de Slane a fait paraître, aussi aux frais du Comité des traductions de Londres, le second volume de sa traduction du Dictionnaire biographique d'Ibn-Khallikan[1]. Il y suit le même système de traduction rigoureuse que dans le premier volume, et ajoute à chaque vie une série de notes qui forment un excellent commentaire. L'ouvrage d'Ibn-Khallikan est trop connu pour avoir besoiu d'être apprécié de nouveau. C'est un livre qui doit être entre les mains de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et à la littérature des Arabes. Le second volume atteint presque la moitié de l'ouvrage, et le troisième est sous presse; de sorte qu'on peut espérer de voir achever dans deux ou trois ans cette entreprise, une des plus considérables qui aient été faites pour l'avancement des lettres arabes.

M. Schier, à Leipsick, continue la publication de son édition lithographiée de la Géographie d'Aboulféda[2], dont il a fait paraître la seconde livrsison. Me serait-il permis d'exprimer le

1. *Ibn-Khallikan's biographical Dictionary*, translated rom the arabic by baron Mac Guckin of Slane; t. II. Paris et Londres, 1843. In-4°. (XVI et 697 p.)

2. *La Géographie d'Ismaël Aboulfeda*, publiée en arabe par Ch. Schier; livr. II. Leipzig, 1843. In-fol.

regret que M. Schier, pour nous faire profiter de son savoir et de son talent calligraphique, n'ait pas choisi un ouvrage inédit, comme, par exemple, l'Akhlaki Nasiri, dont il avait annoncé une édition et publié un spécimen très-satisfaisant [1]? La lithographie offre, malgré des inconvénients évidents, un avantage certain dans les nombreux cas où un livre, très-précieux pour un petit nombre de personnes, n'est pas de nature à exiger un tirage considérable. M. Wetzstein, à Leipsick, nous en donne un exemple très-bien choisi, dans son éditiou lithographiée du Dictionnaire arabe-persan de Zamakschari [2], dont il a bien voulu envoyer à la Société la première livraison. Ce lexique est arrangé d'après l'ordre des matières; ce qui est peu commode pour l'usage ordinaire, mais d'un grand prix pour les recherches synonymiques, qui sont la partie la plus délicate et la plus difficile de la lexicographie.

M. Tornberg, à Upsal, a fait paraître la seconde et dernière partie du texte de l'Histoire de Fez, composée par Ibn-Abi Zeré de Maroc et connue sous le nom de *Kartas* [3]. L'auteur traite de l'histoire de Fez depuis la conquête du Maghreb par les Arabes, et la conduit jusqu'à son temps, c'est-à-dire jusqu'au commencement du XVIe siècle. C'est un ouvrage original, composé d'après les traditions du pays, et qui restera toujours une des sources principales de cette partie de l'histoire des Arabes, mais dont on ne peut se servir qu'avec beaucoup de précautions et en contrôlant les récits de l'auteur par tous les moyens que peut indiquer la critique. Il a attiré de bonne heure l'attention des savants. Pétis de la Croix en a laissé une traduction française encore inédite, Cardonne en a fait grand usage, Dombay l'a traduit en allemand et le père Moura en

1. *Specimen editionis libri Nasireddini Tusensis qui inscribitur de Moribus ad Nasirum*, descriptum a Carolo Schier. Dresden, 1841. In-4° (8 p.).

2. *Samachscharii Lexicon arabicum persicum;* edidit atque indices arabicum et persicum adjecit J. G. Wetzstein; part. I. Lipsiæ, 1844. In-4°. (85 p.)

3. *Annales regum Mauritaniæ*, ad libr. manuscr. fidem edidit Carolus J. Tornberg; t. I. Upsalæ, 1843. In-4°. (281 p.)

portugais; mais le texte était resté inédit jusqu'à présent. M. Tornberg promet de compléter son édition par une traduction latine et un commentaire.

La théologie des Arabes a été l'objet de quelques travaux. M. Lane a publié un Coran abrégé et classé d'après les sujets [1]. Tout le monde sait combien ce livre est mal ordonné, et M. Lane, pour en faciliter la lecture, en a rangé les passages principaux dans un ordre systématique. Il a pris pour base la traduction de Sale, mais sans s'y astreindre, et en faisant un assez grand nombre de changements dans lesquels il a suivi les commentaires des deux Djelal. Le but de ce travail est de rendre la connaissance du Coran plus accessible à la grande masse des lecteurs; il ne sera pas pourtant sans utilité pour les savants, auxquels l'opinion de M. Lane sur les traditions des Arabes ne peut jamais être indifférente. M. Cureton, désirant publier un spécimen des nouveaux caractères arabes que le Comité des textes orientaux a fait graver, s'est servi de cette occasion pour faire imprimer deux petits traités sur la foi musulmane [2] qui paraissent jouir d'une réputation considérable parmi les sunnites. Une raison semblable l'a amené à publier le commentaire arabe du Rabbi Tanchum sur les Lamentations [3]. L'ouvrage de Tanchum embrasse toute la Bible, et avait attiré, dès le temps de Pococke, l'attention des théologiens. Schnurrer en a publié quelques fragments; Gesenius s'en est servi dans ses travaux; M. Munk [4] a fait imprimer le commentaire sur Habakuk, avec une traduction, et récemment

1. *Selections from the Kuran*, with an interwoven commentary, translated and methodically arranged by E. W. Lane. London, 1843. In-8°. (317 p.)

2. *Pillar of the Creed of the Sunnites by Hafidh-uldin Abulbarakat Ahmad Alnasafi, to which is subjoined a shorter treatise by Nadjmuldin Abu Hafs Umar Alnasafi;* edited by the Rev. W. Cureton. London, 1843. In-8°. (XIV, 29 et 8 p.)

3. *Tanchumi Hierosolymitani Commentarius arabicus in Lamentationes*, edidit G. Cureton. Londini, 1843. In-8°. (43 p.)

4. Dans le tome XII de la traduction de la Bible par M. Cahen. Paris, 1843. In-8°.

M. Haarbrücker [1] a donné un spécimen du commentaire sur les Prophètes. M. Cureton lui-même annonce l'intention de faire paraître prochainement le Commentaire sur les petits Prophètes.

L'Académie des inscriptions, qui avait proposé, en 1832, pour sujet de prix, la comparaison de la poésie des Arabes avec celle des Hébreux, a couronné un mémoire de M. Wenrich, de Vienne. L'auteur vient de faire paraître ce travail [2], dans lequel il traite de l'origine de ces deux poésies, des genres qu'elles ont embrassés, de leur style et de leur forme. M. Wüstenfeld, à Gœttingue, a fait paraître, aux frais de la Société des textes orientaux de Londres, la continuation de son édition du Dictionnaire biographique de Nawawi [3]. M. Charles Rieu, à Genève, a publié un mémoire sur la vie et les œuvres d'Aboul Ala [4], poëte du IVe siècle de l'hégire. Aboul Ala mérite une place dans l'histoire des lettres arabes, moins par son mérite individuel que comme exemple de la classe des lettrés de son temps. Il était aveugle, avait du talent plutôt que du génie, et était homme de lettres avant tout. Il cherchait fortune à la cour par des poésies élégantes, mais trop prétentieuses pour être passionnées, et tentait, comme cela a lieu au commencement de la décadence d'une littérature, d'introduire quelques changements dans les formes accoutumées de la poésie ancienne des Arabes, dans le vain espoir de la rajeunir. M. Rieu discute habilement la nature de son talent, et, par des spécimens bien choisis, donne au lecteur les moyens de juger par lui-même.

1. *R. Tanchumi Hierosolymitani in Prophetas Commentarii arabici specimen primum* edidit Dr. Th. Haarbrücker. Halis, 1843. In-8°.

2. *Johan. G. Wenrich de poëseos hebraicæ atque arabicæ origine, indole, consensu atque discrimine dissertatio.* Lipsiæ, 1843. In-8°. (276 p.)

3. *The biographical Dictionary by Abu Zakariya Iahya el-Nawawi;* now first edited by prof. Wüstenfeld; part. III-V. Göttingen, 1843. In-8°. (Forme jusqu'à présent 480 p.)

4. *Caroli Rieu de Abul Alæ, poetae arabici vita et carminibus commentatio.* Bonæ, 1843. In-8°. (128 p.)

M. Beresford, à Londres, a tiré du *Hidayet al-Nahwi* [1], ouvrage sur la syntaxe arabe, les règles qui manquaient dans les traités publiés antérieurement sur le même sujet par MM. Baillie et Lockett. M. Caspari, à Leipsick, a commencé la publication d'une Grammaire arabe [2] à l'usage des écoles, qui sera accompagnée d'un choix de morceaux destinés à dispenser les élèves des chrestomathies arabes déjà anciennes, qui sont encore en usage dans les écoles en Allemagne et auxquelles il est nécessaire de substituer un ouvrage plus correct. M. Nesselmann, à Kœnigsberg, a publié le texte et la traduction allemande d'un Abrégé d'Arithmétique, par Beha-eddin Mohammed ben al-Hoseïn d'Amol [3]. Cet auteur a vécu vers la fin du XVI[e] siècle de notre ère, et est par conséquent très-propre à indiquer le point extrême des progrès que l'algèbre a faits chez les Arabes. Son ouvrage avait déjà paru à Calcutta, accompagné d'une paraphrase persane ; mais cette édition, rare et incorrecte, ne pouvait dispenser d'une édition nouvelle, et surtout d'une traduction et d'un commentaire propres à rendre ce traité accessible aux savants qui s'occupent de l'histoire des mathématiques.

M. Roeper a fait imprimer le commencement d'une série de Mémoires [4] dans lesquels il se propose de mettre en lumière les points de l'histoire littéraire des Grecs que les ouvrages d'Aboulfaradj peuvent servir à éclaircir. On pouvait espérer qu'un homme comme Aboulfaradj, élevé dans les écoles chré- tiennes et vivant dans un temps où beaucoup d'ouvrages grec aujourd'hui perdus existaient encore, fournirait une grand

1. *Arabic Syntax, chiefly selected from the Hidayut oon Nuhvi*, a treatis on syntax in the original arabic, by H. B. Beresford. London, 1843. G in-8°. (73 p.)

2. *Grammatica arabica in usum scholarum academicarum*, scrip C. P. Caspari ; pars prior. Lipsiæ, 1844. In-8°. (140 et XXIV p.)

3. *Beha-eddin's Essenz der Rechenkunst arabisch und deutsch*, von Nesselmann. Berlin, 1843. In-8°. (58 et 76 p.)

4. *Lectiones Abulpharagianæ ad Græcorum litterarum historiæ loc nonnullos illustrandos*, conscripsit Theophilus Roeper. Gedani, 1844. In- (52 p.)

masse de renseignements sur la littérature classique ; mais la moisson en est beaucoup moins ample qu'on n'avait droit de le croire. Enfin, M. Valeton, à Leyde, a publié le Recueil de Thalibi[1], contenant les apophthegmes des hommes remarquables des anciens temps chez les Arabes. Abou Mansour al Thalibi de Nischapour appartient au IVe siècle de l'hégire, et son ouvrage est rempli de traits de cet esprit vif et frappant qui distingue la race arabe. Je ne puis rien dire de l'édition publiée par M. Valeton, dont je ne connais que le titre.

Autour de la langue arabe se groupent les autres dialectes sémitiques. Je ne parlerai pas de l'hébreu ni des travaux dont l'Ancien Testament est l'objet dans tous les pays chrétiens, parce que ce sujet rentre dans le domaine de la théologie, et que tout autre point de vue disparaît devant son importance religieuse. Je ne dois pourtant pas passer sous silence une entreprise immense que M. Pinner, à Berlin, vient de commencer : c'est l'édition complète du *Talmud*[2], accompagnée d'un commentaire hébreu, d'une traduction allemande, de variantes et de notes critiques. Abstraction faite de la valeur que cette grande collection de traditions et de décisions des docteurs juifs doit toujours avoir pour leurs coreligionnaires, elle en a une fort considérable, sous le simple rapport de l'histoire, par les faits de toute espèce qu'elle contient, par la poésie des fables dont elle est remplie, par les idées profondes qu'elle mêle aux spéculations les plus puériles, par le frappant exemple qu'elle nous présente du sort d'une religion dans laquelle la subtilité des savants se substitue à la vie spirituelle ; enfin, par le tableau qu'elle nous donne de l'état intellectuel d'un peuple des mieux doués, se débattant, pendant des siècles, contre l'oppression et contre la fausse route dans laquelle

1. *Specimen e litteris orientalibus exhibens Taalibii syntagma dictorum brevium et acutorum ex cod. man. bibl. Leidensis*, arabice editum, latine redditum cura Valeton. Leyde, 1844. In-4°.

2. *Talmud Bibli, Babylonischer Talmud mit deutscher Uebersetzung* von Dr. E. M. Pinner; t. I. Berlin, 1842. (314 p.)

étaient entrées ses écoles, qui abusaient de sa rare sagacité naturelle. On possède un grand nombre d'éditions des différents traités qui forment le Talmud, et quelques versions partielles; mais on manquait d'une édition complète accompagnée d'une traduction. M. Pinner s'est préparé à son entreprise par six ans de recherches dans les grandes bibliothèques de l'Europe et de l'Orient, et est parvenu, après des fatigues et des sacrifices sans nombre, à nous donner le premier volume du Talmud, qui sera suivi annuellement d'un nouveau. C'est pour M. Pinner une œuvre, non-seulement de savoir, mais de patriotisme; car il espère qu'en rendant accessible à tous le Talmud, il facilitera les réformes que réclame l'enseignement religieux des juifs, et surtout qu'il détruira les malheureux préjugés qui servent encore aujourd'hui de prétexte à des persécutions qui sont une des hontes de notre siècle. Puisse-t-il suffire à la tâche qu'il s'est proposée!

Les inscriptions himyarites, dont la découverte coïncide si heureusement avec celle du dialecte actuel du Hadramaut, que l'on doit à M. Fresnel, attirent de plus en plus l'attention des savants. M. Forster [1] vient de publier une nouvelle interprétation de celles que MM. Wellsted et Cruttenden avaient rapportées, interprétation basée sur la traduction que Noweiri donne d'une inscription du Hadramaut, et que M. Forster croit pouvoir identifier avec celle que M. Cruttenden a copiée à Hisn Gourab. Il fait des changements notables dans l'alphabet que MM. Gesenius et Rœdiger avaient proposé, et il est porté à croire que l'inscription de Hisn Gourab est non-seulement le plus ancien monument écrit qui existe, mais que l'alphabet himyarite a été en usage avant le déluge. L'étrangeté de cette opinion ne doit pourtant pas empêcher un sérieux examen de l'interprétation que M. Forster donne de ces inscriptions, et les découvertes de M. Arnaud vont fournir une base plus sûre

1. *The historical Geography of Arabia*, by the Rev. Ch. Forster. Londres, 1844. 2 vol, in-8° (LXXXIII, 357 et 509 p.).

et plus large aux recherches des savants sur ces derniers restes de la civilisation du midi de l'Arabie.

La littérature syriaque s'est enrichie d'un ouvrage d'Eusèbe [1], évêque de Césarée, dont l'original grec est perdu et dont la traduction syriaque a été retrouvée par M. Tattam dans le monastère copte de la Vierge, dans le désert de Nitria. M. Tattam avait visité ce monastère pour y chercher des manuscrits coptes, et il y trouva des manuscrits syriaques qui avaient déjà été vus par Assemanni. Il en rapporta quelques-uns, parmi lesquels M. Lee, à Cambridge, reconnut la traduction de la Théophanie d'Eusèbe. Il en publia le texte, il y a deux ans, aux frais du Comité des textes orientaux, et il nous en donne aujourd'hui la traduction, précédée d'une longue et savante introduction. L'intérêt de cet ouvrage est uniquement théologique, de même que celui de deux petites publications que M. Tullberg a données à Upsal, et dans lesquelles il fait connaître les passages les plus importants des commentaires syriaques d'Aboulfaradj sur les Psaumes [2] et sur Isaïe [3].

M. Bertheau, à Gœttingue, a publié la grammaire syriaque d'Aboulfaradj [4], accompagnée d'une traduction latine. Ce petit ouvrage a été écrit par l'auteur en vers mnémoniques, et l'on dit qu'il a été composé en quinze jours. Le but principal de M. Bertheau, en le publiant, paraît avoir été de donner une clef pour l'intelligence d'ouvrages plus anciens sur la grammaire syriaque, qui se trouvent encore inédits dans les bibliothèques. L'éditeur a accompagné son travail d'une traduc-

1. *Eusebius bishop of Cesarea on the Theophania*, translated from the syriac by Dr. Sam. Lee. Cambridge, 1843. In-8° (CLIX et 344 p.).

2. *Gregorii Bar Hebræi in Psalmos scholiorum specimen*, edidit O. F. Tullberg. Upsalæ, 1842. In-4° (27 p.).

3. *Gregorii Bar Hebræi in Iesaiam scholia*, edidit O. F. Tulberg. Upsalæ, 1842. In-4° (58 p.).

4. *Gregorii Bar Hebræi qui et Abulfarag Grammatica linguæ syriacæ in metro ephraemo*, edidit E. Bertheau. Gottingæ, 1843. In-8° (XVI et 135 p.).

tion latine et d'un commentaire. Enfin, M. Etheridge a publié à Londres, sous le titre de *Horæ Aramaicæ*[1], un recueil destiné à faciliter l'étude de la langue syriaque, et composé d'une dissertation sur les différents dialectes araméens et les traductions de la Bible dans ces dialectes, d'une bibliographie et de la traduction littérale de l'évangile de saint Mathieu et de la lettre aux Hébreux d'après la Peschito.

Pendant que l'on explore ainsi les dialectes sémitiques, d'autres savants tâchent d'en agrandir le cercle et d'y rattacher des langues qui jusqu'à présent passaient pour étrangères à cette souche. M. Benfey [2], professeur à Gœttingue, a publié un ouvrage remarquable sur les rapports du copte avec les langues sémitiques. On avait quelquefois soupçonné cette parenté, mais les comparaisons qu'on avait faites ne reposaient pas sur une analyse assez rigoureuse pour porter la conviction dans les esprits. M. Benfey, qui s'est déjà distingué dans d'autres parties de l'histoire comparée des langues, a appliqué à ce sujet toutes les ressources des méthodes de la philologie comparée, qui sont une des gloires littéraires de notre temps. M. Benfey ne traite dans ce premier volume que des formes grammaticales. Par une analyse très-subtile des procédés généraux de la formation des langues, et en s'aidant des traces que contient toute langue d'un état plus ancien que celui où elle a été fixée par l'écriture, il arrive à ce résultat, que le copte et les dialectes sémitiques devaient avoir eu une origine commune, mais s'être séparés avant que les flexions eussent été parfaitement fixées. Il se propose de continuer ces recherches et de les étendre aux racines, de sorte qu'il sera sage de s'abstenir de juger définitivement cette thèse jusqu'à ce que tous les éléments en soient connus.

La solution de cette question deviendra plus facile par une

1. *Horæ aramaicæ*, by J. W. Etheridge. London, 1843. In-8° (246 p.).
2. *Ueber das Verhæltniss der ægyptischen Sprache zum semitischen Sprachstamm*, von Theod. Benfey. Leipzig, 1844. In-8° (367 p.).

très-belle découverte qu'a faite récemment un de vos confrères, M. de Saulcy, qui est parvenu à lire les caractères démotiques égyptiens [1]. C'est le plus grand pas qu'on ait fait depuis la mort de Champollion dans les études égyptiennes, et cette découverte donnera les moyens de remonter à des formes de grammaire copte plus anciennes que celles que nous trouvons dans les livres des Coptes chrétiens, ce qui contribuera à nous éclairer sur la thèse ethnographique de M. Benfey. Ce n'est du reste qu'un seul des résultats des travaux de M. de Saulcy, travaux qui doivent jeter un jour nouveau sur l'interprétation des hiéroglyphes. M. de Saulcy est sur le point de publier l'analyse de la partie démotique de l'inscription de Rosette.

M. Benfey énonce dans sa préface l'espoir de pouvoir rattacher à la souche sémitique les langues que l'on parle à l'ouest de l'Égypte, dans le nord de l'Afrique; mais il veut attendre, avant de se prononcer, la publication des grands travaux qui se préparent à Paris sur ces mêmes langues. Vous savez que le gouvernement français a nommé, sous la présidence de M. Jaubert, pair de France, une commission pour la préparation d'un grand dictionnaire berbère. En attendant que ce travail soit prêt, M. Jaubert s'est déterminé à faire paraître la grammaire et le vocabulaire berbères composés par Venture de Paradis [2] pendant son séjour à Alger dans les années 1788-1790. On avait parlé plusieurs fois de l'impression de cet ouvrage, mais les circonstances n'étaient pas favorables, et c'est seulement depuis que la possession de l'Algérie a donné au gouvernement un intérêt direct à favoriser l'étude du berbère, qu'il a pu être publié. La grammaire de Venture est une esquisse très-rapide, qui ne contient que les règles les plus élémentaires, mais le vocabulaire est d'une étendue assez

1. *Lettre de M. de Saulcy à M. Guigniaut sur le texte démotique du décret de Rosette.* Paris, 1843, In-4° (35 p.).

2. *Grammaire et Dictionnaire de la langue berbère*, par feu Venture de Paradis, revus par A. Jaubert et publiés par la Société de géographie. Paris, 1844. In-4° (XXIII et 236 p.).

considérable; il est double, français-berbère et berbère-français. Ces langues africaines ne rentrent pas strictement dans le cadre de vos travaux, toutefois les peuples qui les parlent ont été si longtemps et si intimement mêlés aux Arabes, que nous ne pouvons pas nous dispenser de prendre intérêt aux études dont elles sont le sujet. Mais il est temps que je revienne aux langues asiatiques proprement dites.

En quittant les peuples sémitiques et en nous tournant vers les pays qui ont été occupés par la race indienne, nous trouvons sur notre route la Mésopotamie où, dès la plus haute antiquité, ces deux races se sont mêlées et ont fondé des centres de civilisation qui ont rempli toute l'antiquité de leur gloire, mais dont les langues, les littératures et les arts ne paraissaient pas avoir laissé d'autres traces que quelques inscriptions et des tertres artificiels composés de briques estampillées. Il était réservé à un membre de votre Société, M. Botta, consul de France à Mossoul, de soulever un coin du voile dont le temps avait couvert l'histoire de ce pays. Vous vous rappelez que, dans votre dernière séance annuelle, il vous a été fait lecture de la première lettre par laquelle M. Botta vous annonçait qu'il avait trouvé sur la colline de Khorsabad, à cinq lieues de Ninive, les ruines d'un édifice dont tous les murs sont entièrement couverts de sculptures et d'inscriptions. Les fouilles qu'il a faites depuis ce temps n'ont pas cessé d'ajouter à l'importance de sa découverte, et les quatre lettres qui ont successivement paru dans votre Journal, et qui seront prochainement suivies par d'autres, ont excité dans toute l'Europe l'intérêt le plus vif.

Tout jusqu'à présent indique que ces ruines sont assyriennes, et les conséquences historiques que l'on peut tirer, tant des bas-reliefs, que du mode de construction de l'édifice, sont extrêmement importantes; mais il y a tout lieu de croire que d'ici à votre prochaine réunion M. Botta vous aura livré des matériaux encore beaucoup plus abondants; car jusqu'ici

il n'a déblayé qu'un quart de la surface du monument, et le gouvernement français, qui a mis le plus louable empressement à le seconder, a alloué des fonds pour la continuation de ces fouilles et y a envoyé M. Flandin comme dessinateur. M. Botta a acheté le village entier qui est assis sur les ruines, et le pacha de Mossoul, qui s'opposait aux travaux avec toute l'âpreté que l'ignorance et la cupidité réunies peuvent inspirer, étant mort, il y a tout lieu de croire que rien n'interrompra plus le cours de cette belle découverte, et que Paris possédera bientôt un musée de sculptures assyriennes qui donneront de la vie à ce que l'histoire nous enseigne sur l'empire de Sémiramis. Cette découverte ne produira au reste tous ses fruits que lorsqu'on sera parvenu à déchiffrer les longues et nombreuses inscriptions que vous avez publiées. Jusqu'ici, de quatre ou cinq systèmes d'écriture cunéiforme, il n'y a que le système persépolitain qui nous soit accessible, grâce à la sagacité de MM. Burnouf et Lassen; mais heureusement les rois de Perse avaient l'habitude de placer sur leurs monuments des inscriptions bilingues ou trilingues, et il est difficile de croire qu'à l'aide du caractère persépolitain on ne finisse pas par lire les autres. M. Rawlinson, consul général d'Angleterre à Bagdad, qui a employé les facilités que lui donnait autrefois le commandement d'un régiment persan pour relever toutes les inscriptions qui se trouvaient à sa portée, annonce la publication prochaine d'un grand travail sur les inscriptions cunéiformes, travail dont il s'occupe depuis plusieurs années et qui est attendu avec une vive curiosité. M. Rawlinson possède, entre autres, la seule copie connue de la grande inscription que Darius fit graver en trois langues sur le roc de Bisitoun, et je ne puis m'empêcher d'espérer qu'elle lui donnera la clef des inscriptions assyriennes. Un grand nombre d'autres inscriptions cunéiformes et pehlewies, en partie déjà connues, mais imparfaitement copiées, en partie entièrement nouvelles, vont paraître dans le Voyage de MM. Coste et Flandin[1], que

1. *Voyage en Perse*, par MM. Flandin et Coste. Paris, 1844. Gr. in-fol. (On dit que sept livraisons ont paru, mais je n'ai pas réussi à voir l'ouvrage.)

publie actuellement le gouvernement français, malheureusement avec un tel luxe qu'il ne sera accessible qu'à peu de personnes. Un savant danois, M. Westergaard, a parcouru de son côté une grande partie de la Perse et rapporte en ce moment une riche collection d'inscriptions cunéiformes.

On pouvait espérer que l'ancienne littérature persane continuerait à profiter de la controverse qui s'était établie entre les Parsis dans l'Inde et la mission protestante de Bombay, et que tout ce qui reste des livres sacrés des Persans serait publié et commenté par un parti ou par l'autre. Mais les choses se sont passées autrement, car les Parsis, qui, par suite de ces discussions, se voyaient menacés d'un profond schisme dans leur propre sein, se sont décidés, non-seulement à interrompre le cours de leurs publications, mais à détruire tout ce qu'ils avaient imprimé pendant ces dernières années.

Tout le monde connaît les travaux de M. de Sacy et de M. de Longpérier sur les médailles des Sassanides, mais il restait à expliquer les légendes pehlewies de quelques médailles frappées par les derniers Sassanides et par les premiers khalifes et leurs lieutenants en Perse, légendes écrites dans un caractère plus moderne. M. Olshausen a résolu ce problème avec beaucoup de bonheur, et il déduit de ces légendes quelques faits nouveaux relatifs à l'état de la Perse sous les premiers khalifes, état de lutte entre les principes de l'ancienne monarchie persane et les exigences de la conquête arabe [1]. On n'a pas encore tiré des médailles de ce temps tous les renseignements qu'elles renferment sur cette époque de transition, et M. Olshausen lui-même soulève quelques questions qu'il n'a pas encore pu résoudre faute de matériaux; mais les appendices qu'il a ajoutés à son mémoire font es-

1. *Die Pehlewi Legenden auf den Münzen der lezten Sasaniden, auf den ältesten Münzen der arabischen Chalifen u. s. w. zum erstenmale gelesen und erklært*, von Dr. Justus Olshausen. Copenhague, 1843. In-8° (82 p.).

pérer qu'il continuera à creuser cette mine et qu'il étendra ses recherches aux médailles de toutes les provinces persanes, surtout aux provinces orientales, où nous voyons des monuments de toute espèce dans lesquels le pehlewi et le dévanagari dégénéré des bouddhistes se confondent d'une manière étrange et jusqu'aujourd'hui inexplicable. Je pourrai probablement bientôt soumettre à la Société quelques-uns de ces monuments, dont M. Masson m'a fait espérer la communication. Un autre travail sur les médailles des Sassanides a paru tout récemment à Saint-Pétersbourg. C'est un mémoire de M. Dorn[1], dans lequel il propose de nouvelles interprétations de plusieurs médailles déjà connues et publie quelques nouvelles médailles tirées des collections de Saint-Pétersbourg, qui s'enrichissent avec une rapidité qu'expliquent la proximité de l'Orient et la faveur que la numismatique a trouvée depuis longtemps en Russie.

La littérature persane moderne a été l'objet de quelques travaux considérables. M. Troyer a publié le premier et le troisième volume de sa traduction du Dabistan[2], dont le second avait paru l'année dernière, de sorte que l'ouvrage est maintenant complet. Le traducteur a fait précéder son travail d'une introduction dans laquelle il discute différentes questions que soulève naturellement la lecture de ce curieux livre, telles que le nom de l'auteur, l'authenticité des sources dont il s'est servi, l'existence historique de la prétendue religion des Mahabadiens, le caractère et le contenu de l'ouvrage, etc. Il établit, avec un soin particulier, la position dans laquelle se trouve la question de l'authenticité du Désatir, qui a été controversée et qui donnera, sans doute, lieu à de nouvelles recherches. Le Dabistan lui-même est une histoire des reli-

1. *Bemerkungen über Sasaniden-Münzen*, von Dr. B. Dorn. Saint-Pétersbourg, 1844. In-8° (33 et 7 p.). (Tiré du Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg.)

2. *The Dabistan or school of manners*, translated by Dr. Shea and Anthony Troyer; edited with a preliminary discourse by the latter. Londres et Paris, 1843. 3 vol. in-8°.

gions, la plus complète qu'on ait écrite en Orient, et comprenant une quantité de sectes sur lesquelles nous ne possédons que peu ou point d'autres renseignements. Les grandes religions, comme le brahmanisme, le bouddhisme et l'islam, ont laissé des monuments authentiques dans lesquels on doit les étudier; mais l'exactitude avec laquelle l'auteur du Dabistan en parle, donne la confiance pour les renseignements qu'il nous fournit sur des sectes peu connues, à l'exception toutefois du chapitre sur les Mahabadiens, qui paraît être une fable complète. Le travail de M. Troyer est d'autant plus méritoire, que le Dabistan est un livre difficile, rempli de vers abruptement cités et de termes techniques empruntés à toutes les religions et sur lesquels tout lecteur sera bien aise de trouver l'opinion du traducteur, quand même elle serait quelquefois en désaccord avec la sienne.

M. le baron de Hammer a fait paraître le second et dernier volume de son Histoire des Mongols de la Perse[1], qui forme, avec son ouvrage sur la Horde-d'Or publié auparavant, une histoire complète des Mongols occidentaux. Ce livre est entièrement tiré des sources originales et ajoute beaucoup à nos connaissances sur cette partie de l'histoire orientale, qui pourtant est une de celles sur lesquelles on possédait déjà les meilleurs travaux. M. de Hammer s'est attaché à relever tout ce qui se rapporte à l'histoire littéraire, à l'organisation de l'empire mongol, à l'état des mœurs de cette époque; il expose, avec un soin particulier, la généalogie compliquée des Djenguiskhanides, et parvient à placer devant le lecteur un tableau vivant de cette dynastie, dans laquelle le caractère personnel de quelques grands princes contraste étrangement avec la barbarie invincible d'une race qui s'est trouvée incapable de garder un empire qu'elle avait fondé en inondant de sang la moitié du monde.

1. *Geschichte der Ilchane*, von Hammer-Purgstall; t. II. Darmstadt, 1843 (563 p.)

M. Quatremère a fait paraître, dans la Collection des Notices et Extraits, une biographie détaillée de Schahrokh, fils et successeur de Timour, tirée ou plutôt traduite du grand ouvrage de Kemal-eddin Abderrezak [1]. Ce livre commence par la vie d'Abou Saïd, l'un des dernier Djenguiskhanides, et comprend l'histoire de la dissolution de l'empire des Mongols de la Perse, et les règnes de Timour et de Schahrokh. M. Quatremère s'est attaché, avec grande raison, à la dernière partie de l'ouvrage, non-seulement parce que l'auteur y parle d'événements dans lesquels il a été acteur et spectateur, mais surtout parce que nous possédons, dans les instituts et l'autobiographie de Timour, dans Arabschah et dans Scherefeddin, d'amples renseignements sur le règne de Timour, tandis que celui de son successeur Schahrokh a été singulièrement négligé par les orientalistes européens; on ne connaissait jusqu'à présent que les extraits de Khondemir donnés par Price, et quelques épisodes curieux, mais tout à fait insuffisants pour faire apprécier ce long et heureux règne, pendant lequel la Perse commença à sortir de la désolation où l'avaient plongée les longs déchirements qui précédèrent et suivirent la destruction de la dynastie de Djenguiskhan et les guerres de Timour. Schahrokh était un prince brave, modéré, ami des lettres, et qui paraissait propre à consolider l'empire fondé par son père. L'inhabileté de ses successeurs détruisit cet espoir, mais son règne n'en forme pas moins une des époques les plus brillantes de l'histoire du moyen âge de l'Orient. Abderrezak est un auteur remarquable, dont on n'avait publié jusqu'à présent que deux morceaux célèbres, le Voyage des ambassadeurs de Perse en Chine, et celui d'Abderrezak lui-même dans l'Inde, morceaux dont M. Quatremère donne, dans sa Notice, le texte et une traduction plus exacte que celles qu'on possédait déjà. On ne peut que regretter que M. Quatremère se soit arrêté au milieu de

1. *Notice de l'ouvrage persan qui a pour titre :* Matla-assaadeïn ou Madjma-albahreïn, *et qui contient l'histoire des deux sultans Schahrokh et Abou-Saïd,* par M. Quatremère. Paris, 1843. In-4° (514 p.). (Cette notice forme la première partie du t. XIV des Notices et Extraits.)

la biographie de Schahrokh, et il faut espérer qu'il voudra bien la terminer dans un volume prochain des Notices et Extraits.

M. Dorn a publié, à Saint-Pétersbourg, deux mémoires dont les matériaux sont tirés de sources persanes. Le premier traite de l'histoire de la Géorgie dans les XVIe et XVIIe siècles [1], et forme la contre-partie et le contrôle des Matériaux pour servir à l'histoire de la Géorgie d'après les sources géorgiennes, par M. Brosset. M. Dorn donne en détail le récit des auteurs persans sur les rapports existants entre la Perse et la Géorgie, et ce récit confirme en général et complète souvent les données fournies par les Géorgiens eux-mêmes. Le second mémoire contient des matériaux pour l'histoire des Khazars [2], sujet qui a déjà été traité par MM. de Fræhn et d'Ohsson. M. Dorn imprime, pour compléter les renseignements transmis par ses devanciers, tous les passages qu'il a trouvés relatifs à l'histoire des Khazars, dans les ouvrages de Thabari, de Hafiz Abrou, d'Ibn-Aasem de Koufa; il y ajoute la traduction allemande de ses extraits de Thabari et la traduction en turc oriental de ces mêmes passages. Ces deux écrits, ainsi que d'autres qui les ont précédés, font partie d'une série de mémoires destinés à renfermer les matériaux d'une histoire générale des peuples du Caucase, que M. Dorn se propose de publier, et pour laquelle sa position en Russie lui donne des facilités qu'on ne possède dans aucun autre pays. Le soin avec lequel il s'avance graduellement, et la manière consciencieuse dont il fait connaître la base de son travail futur, portent à espérer que son succès sera proportionné à la difficulté de la tâche qu'il a entreprise.

La littérature proprement dite de la Perse n'a reçu que

1. *Erster Beitrag zur Geschichte der Georgier*, von Dr. B. Dorn. Saint-Pétersbourg, 1843. In-4° (119 p.). (Tiré des Mémoires de l'Académie.)
2. *Nachrichten über die Chasaren*, von Dr. B. Dorn. Saint-Pétersbourg, 1844. In-4° (157 p.). (Tiré des Mémoires de l'Académie.)

peu d'accroissements. Le rajah d'Alwar, dans l'Inde, a publié une édition du Gulistan de Sadi. On en possède déjà un grand nombre, et il faut espérer que ce prince se servira plus tard de la presse qu'il a établie dans son palais pour reproduire des ouvrages moins répandus. Au reste, c'est toujours d'un bon exemple quand un prince indien consacre ses loisirs à des travaux littéraires, au lieu de les employer à des amusements frivoles ou criminels, comme ce n'est que trop souvent le cas. La Compagnie des Indes devrait encourager une pareille tendance partout où elle la rencontre, et la faire naître où elle n'existe pas. M. Rosen, à Berlin, a fait imprimer une collection de contes persans, précédée d'un abrégé de grammaire et suivie d'un vocabulaire [1]. Les contes eux-mêmes avaient déjà paru en grande partie dans le *Persian Moonshee* de Gladwin; M. Rosen ne s'en est aperçu que lorsque l'impression était achevée; mais cette circonstance n'ôte rien à l'utilité de ce petit livre pour les commençants, qui y trouvent tout ce qui leur est nécessaire pour acquérir les premiers éléments de la langue. Enfin un Parsi de Bombay, Dosabhaï Sohrabji, a fait paraître un recueil d'expressions idiomatiques persanes, hindoustanies et guzzaraties, traduites en anglais [2]. Cet ouvrage, que je n'ai pas encore pu voir, paraît être composé par ordre de matières.

Je ne connais aucun ouvrage relatif à la littérature turque qui ait paru en Europe pendant l'année dernière. J'avais espéré pouvoir vous annoncer la publication du second volume du Dictionnaire français-turc de M. Bianchi. L'impression n'en est pas encore achevée; mais vous trouverez, dans les feuilles déposées sur la table du Conseil, la preuve qu'elle est très-avancée. Quant aux ouvrages qui ont été imprimés à Cons-

1. *Elementa persica*, edidit G. Rosen. Berolini, 1843. In-8° (196 p.). Ce livre porte encore un second titre : *Hikayatl parsi, i. e. Narrationes persicæ.*

2. *Idiomatical sentences in the english, hindostanee, goozratee and persian languages*, by Dossabhae Sohrabjee. Bombay, 1843. In-fol.

tantinople, je ne puis mieux faire que de renvoyer à la notice que M. de Hammer nous fait l'honneur de publier tous les ans dans le Journal asiatique, et dans laquelle il traite ce sujet avec un savoir et des détails qui doivent satisfaire le lecteur le plus difficile. Mais je ne dois pas quitter l'Asie occidentale sans dire un mot du seul ouvrage traduit de l'arménien dont la publication pendant l'année dernière soit venue à ma connaissance : c'est l'Histoire du prince Vartan par le vartabied Élisée, traduite en français par M. l'abbé Grégoire Karabagy Garabed[1]. Élisée est un auteur du ve siècle, élève de Mesrob, l'inventeur de l'alphabet arménien, et secrétaire de Vartan le Mamigonien, qui se mit à la tête du soulèvement des Arméniens contre Iezdejird, roi de Perse. L'ouvrage d'Élisée a toujours joui d'une popularité fort méritée chez les Arméniens, qui voient dans cette histoire de leur délivrance temporaire du joug persan le type de leur renaissance nationale à venir. Aucun auteur arménien, à l'exception de Moïse de Khorène, n'a été l'objet d'autant de travaux qu'Élisée; et l'importance de l'époque dont il traite, l'exactitude de ses renseignements, l'intérêt des détails dans lesquels il entre, et la méthode presque classique de son récit, justifient cette préférence. Son ouvrage a été imprimé à Constantinople en 1764. M. Saint-Martin s'en est beaucoup servi dans ses savants Mémoires sur l'Arménie; M. Neuman l'a traduit en grande partie en anglais, et M. Capeletti, en italien. M. Garabed le reproduit maintenant dans son entier en français. C'est pour lui un acte de patriotisme, et l'on sent, dans les remarques dont il accompagne sa traduction, toutes les espérances qui soutiennent une race dispersée, divisée et opprimée, et qui font qu'elle n'a pas perdu sa nationalité au milieu de tous les maux qui l'accablent.

M. Krafft, à Vienne, a traité, dans un mémoire, de la nu-

1. *Soulèvement national de l'Arménie chrétienne contre la loi de Zoroastre*, ouvrage écrit par Élisée Vartabed, traduit en français par M. l'abbé Grégoire Karabagy Garabed. Paris, 1844. In-8° (358 p.).

mismatique arménienne [1]. Il donne la série des médailles de la dynastie arménienne des Rupéniens de Cilicie, et l'accompagne de deux planches qui représentent les plus curieuses de ces médailles.

En arrivant dans l'Inde, nous trouvons un petit nombre d'ouvrages, mais de très-considérables. M. Lassen, à Bonn, a publié le premier volume de son Archéologie indienne [2], dans lequel il traite de la géographie et de la première époque de l'histoire indienne. Il y expose, dans un ordre systématique, les faits que les études des indianistes ont établis jusqu'ici, discute les points encore sujets à controverse et y ajoute les résultats de ses propres études. Il serait inutile d'insister sur l'importance d'un pareil travail, entrepris par un homme aussi savant et par un aussi bon esprit que M. Lassen.

M. Gorresio a achevé l'impression du second volume de l'édition du *Ramayana*, qu'il publie à Paris aux frais du gouvernement sarde. Ce volume n'a pas encore été livré au public, et je ne puis qu'en annoncer la publication prochaine.

M. Burnouf a fait paraître le second volume du *Bhâgavata Purâna* [3], qui fait partie de la magnifique Collection orientale publiée aux frais de l'Imprimerie royale. Ce poëme est de tous les livres brahmaniques le plus populaire; il a été traduit dans les principaux dialectes provinciaux; il forme la base de l'instruction dans toutes les écoles de la secte des vischnouites, secte qui embrasse la majeure partie de la population indienne; enfin, il sert à la grande masse des Hindous

1. *Armenische Münzen der rupenischen Dynastie in Cilicien*, von A. Krafft. Vienne, 1843. In-8° (29 p. et 2 pl.). (Tiré des Annales de Vienne.)

2. *Indische Alterthumskunde*, von Christian Lassen. Bonn, 1843. In-8°.

3. *Le Bhâgavata Purâna, ou Hist. poét. de Krichna*, trad. et publié par M. E. Burnouf; t. II. Paris, 1844. In-fol. (XVI et 709 p.). (L'Imprimerie royale fait paraître en même temps une édition in-4° de ce même ouvrage, édition qui se recommande par la commodité de son format et la modicité de son prix.)

d'encyclopédie religieuse, historique et philosophique. On trouve dans ce poëme des restes de toutes les phases qu'ont parcourues les doctrines brahmaniques; et s'il est indispensable, pour bien comprendre celles-ci, de remonter jusqu'à leur source et de les étudier dans leur forme la plus primitive, il ne l'est pas moins de les suivre jusque dans leur dernière expression, telle que nous les donnent les Purânas; car les dogmes qui, dans les Védas, apparaissent à peine, n'ont acquis leur véritable valeur historique que par le développement qu'ils ont reçu et par l'influence qu'ils ont exercée; et c'est en cela que consiste la véritable importance de l'étude des Purânas.

M. Pavie nous a donné un recueil d'épisodes traduits du Mahabharat[1]. Il a voulu livrer aux lecteurs quelques-uns des morceaux les plus marquants de cette immense collection de traditions, qui renferme de si grandes beautés poétiques et des données historiques si importantes. Je prends ici le mot historique dans son sens le plus large, en y comprenant tout ce qui nous indique l'état d'une civilisation, la tournure des idées d'un peuple, les indices de son organisation civile; et, dans ce sens, aucun livre n'est historiquement plus important que le Mahabharat. Le travail de M. Pavie est un des premiers fruits qu'a portés en Europe la publication du texte de ce poëme, que l'on doit à la Société de Calcutta et au généreux dévouement de M. Prinsep; et il faut espérer que les savants voudront bien persévérer dans cette voie, et nous donner, non-seulement des épisodes, mais la traduction complète de ce monument de l'esprit hindou.

Les ouvrages dont je viens de parler appartiennent à la forme brahmanique de la civilisation hindoue, celle qui est pour nous la plus importante, parce qu'elle a exercé la plus grande influence sur tous les pays situés à l'ouest de l'Indus et

1. *Fragments du Mahabharata*, traduits en français par Th. Pavie. Paris, 1844. In-8° (339 p.).

a contribué, plus que tout autre élément, au développement de l'esprit philosophique de l'humanité. Le second rameau de la civilisation hindoue, le bouddhisme, a joué un rôle semblable, et à peine moins important dans l'histoire du monde, en établissant sa domination chez toutes les nations au nord et à l'est de la presqu'île indienne, et en les initiant à des idées métaphysiques, autant que le comportait leur génie, naturellement inférieur à celui de la race hindoue. On avait observé, jusqu'à présent, ce grand fait historique plutôt dans la circonférence que dans le centre du cercle qu'il a décrit autour de l'Asie orientale. M. Rémusat a étudié le bouddhisme en Chine, MM. Schmidt et Csoma de Körös chez les Mongols et les Tibétains, Turnour chez les Cingalais; d'autres l'ont observé plus imparfaitement chez les Birmans, les Siamois et les Kalmouks. Ces recherches amenèrent à constater des divergences très-considérables entre les doctrines des pays bouddhiques, et l'on se convainquit facilement qu'on avait devant soi des documents de temps et d'origines très-divers, et des dogmes interprétés de la manière la plus variée. On possédait une collection de livres, écrits en pâli, qui portent toutes les marques d'une haute antiquité et d'une authenticité parfaite, et qui sont communs à toutes les nations bouddhiques du midi; mais on trouvait chez les bouddhistes du nord une littérature différente et qui provenait de traductions de livres autres que les livres pâlis du midi, et les questions qui naissaient de cette différence et de l'incertitude de l'âge des livres des deux grandes divisions des nations bouddhiques ne trouvaient aucune solution. A la fin, M. Hodgson découvrit dans le Népal une collection immense d'ouvrages bouddhiques écrits en sanscrit. Sa générosité mit votre Société en possession de la plus grande partie de cette collection, et M. Burnouf, que ses travaux antérieurs sur les livres pâlis portaient naturellement à s'occuper de ceux-ci, est sur le point de publier un ouvrage, en deux volumes in-4°, sous le titre *d'Introduction à l'histoire du buddhisme indien*, dans lequel il examine en détail et compare les livres bouddhiques du nord, écrits en sanscrit, et

étendu de la langue des îles Marquises et Sandwich, qui, faisant partie des dialectes malais, rentre ainsi dans le cercle de vos études. C'est la collection de mots la plus considérable que l'on possède encore de ces dialectes, et l'éditeur a eu le bon esprit d'adopter pour la transcription un système aussi simple que satisfaisant.

Il me reste à parler de ce qui a été fait pour la littérature chinoise, que les circonstances actuelles sont bien propres à mettre en évidence. Mais le hasard a voulu que l'année dernière n'ait fourni qu'un petit nombre d'ouvrages. M. Medhurst a publié à Batavia le second et dernier volume de son dictionnaire chinois-anglais[1], qui contient tous les mots compris dans le dictionnaire de Khang-hi. Au commencement de son travail, M. Medhurst avait pris pour base le dictionnaire phonétique de Morrison, et ne se proposait que de le mettre par ordre de radicaux; mais, à mesure qu'il avançait, il ajoutait de nouveaux mots et de nouvelles significations; de sorte qu'à partir du quarante-sixième radical, son dictionnaire est devenu un ouvrage presque entièrement nouveau. La publication de ce livre est un véritable service rendu à la littérature chinoise, d'autant plus que les dictionnaires du père Basile et de Morrison ne se trouvent plus qu'avec difficulté. M. Medhurst prépare dans ce moment un dictionnaire anglais et chinois, dont le besoin se fait vivement sentir depuis que la Chine est devenue accessible sur des points où le jargon anglo-chinois de Canton ne peut pas servir d'intermédiaire entre les Européens et les indigènes. Personne ne peut encore prévoir toutes les conséquences que produiront les événements de ces dernières années, mais il est certain qu'ils doivent ouvrir la Chine, non-seulement au commerce, mais à l'influence intellectuelle de l'Europe; et les Chinois comprennent cela si bien, que l'étude de la langue anglaise commence à se répandre chez

1. *Chinese and english Dictionary*, containing all the words in the chinese imperial dictionary arranged according to the radicals, by W. H. Medhurst. Batavia, 1843. 2 vol. in-8°.

eux. C'est pour la faciliter que M. Thom, consul d'Angleterre à Ning-po, a publié, à Canton, la première partie d'un livre élémentaire anglo-chinois[1]. Les difficultés d'une pareille entreprise sont très-considérables ; la première et la plus grande de toutes consiste dans l'incompatibilité des sons anglais et chinois, et dans le peu de facilité qu'offre l'écriture chinoise pour la transcription des sons étrangers. M. Thom explique dans une préface chinoise le but de son livre ; ensuite, il donne l'alphabet anglais avec la transcription en chinois et en mandchou, des exemples de prononciation aussi en chinois, en mandchou et en anglais, et, à la fin, une collection considérable de mots et de phrases anglaises traduits et transcrits en chinois. Le livre est gravé sur bois et imprimé à la manière chinoise ; la gravure en est exécutée par des Chinois, ce qui fait que les caractères anglais n'ont pas toujours réussi. Mais on obtiendra mieux une autre fois, et la difficulté n'est pas là, mais dans la création du meilleur système de transcription possible des sons anglais. On n'arrivera probablement pas sur-le-champ à une solution définitive et complète, mais la route est ouverte, et l'expérience ne tardera pas à montrer les perfectionnements qu'il faut adopter.

Le département des affaires asiatiques à Saint-Pétersbourg a fait publier, l'année dernière, le catalogue des livres chinois, mongols, tibétains et sanscrits[2] qu'il possède, et, très-récemment, il y a ajouté un supplément[3] qui contient les titres originaux, que le catalogue n'avait donnés qu'en transcription russe. Il a fait imprimer de même une description des procédés agricoles des Chinois, traduite par l'archimandrite Hyacinthe[4],

1. *Chinese and english Vocabulary;* first part. Canton, 1843. In-8° (114 p.).

2. *Catalogue des livres et manuscrits chinois, mandchous, mongols, tibétains et sanscrits de la bibliothèque du département asiatique à Saint-Pétersbourg.* (En russe.) Saint-Pétersbourg, 1843. In-8° (102 p.).

3. Supplément à ce catalogue, contenant les titres originaux des ouvrages. Saint-Pétersbourg, 1844. (81 p.).

4. *L'Agriculture en Chine*, accompagnée de 72 figures d'instruments d'agriculture. (En russe.) Saint-Pétersbourg, 1844. In-8° (100 p.).

et accompagnée de planches qui représentent les instruments d'agriculture dont on se sert en Chine. M. le baron de Chaudoir[1] a fait graver à Saint-Pétersbourg un recueil de monnaies chinoises, japonaises, coréennes et javanaises, accompagné d'une introduction historique. Je regrette de ne pouvoir que citer le titre de cet ouvrage dont je n'ai pu parvenir à voir un exemplaire.

Enfin, M. Endlicher a fait paraître à Vienne la première livraison d'un atlas de la Chine[2]. C'est la reproduction exacte des cartes chinoises qui ont servi à d'Anville, et qui étaient le résultat des opérations trigonométriques faites par les jésuites, d'après l'ordre de Kang-hi, pendant les années 1707-1717. M. Endlicher publie ces cartes dans la forme et la grandeur de l'original, sans rien changer aux points qui ont été depuis ce temps fixés plus exactement, surtout par les relevés des côtes qu'ont faits les Anglais; il veut leur conserver leur caractère primitif pour qu'elles puissent servir de matériaux pour nos cartes futures de la Chine. Le texte de son livre contient un index des cartes distribué par provinces et donnant les noms des districts, des villes et des montagnes en chinois avec la transcription, et indiquant les longitudes et les latitudes. L'ouvrage entier formera six livraisons, et sa publication est due aux encouragements du comte Dietrichstein, conservateur de la bibliothèque impériale de Vienne.

Telle est, messieurs, la liste des ouvrages qui sont parvenus à ma connaissance pendant l'année dernière; et quoique cette liste soit nécessairement incomplète, elle suffira pour prouver les progrès rapides que font les études orientales. Ce

1. *Recueil de monnaies de la Chine, du Japon, de la Corée, d'Annam et de Java*, précédé d'une introduction historique par le baron de Chaudoir Saint-Pétersbourg, 1842. In-fol. (Avec 61 pl.).

2. *Atlas von China nach der Aufnahme der Jesuiten Missionare*, herausgegeben von St. Endlicher; liv. I. Vienne, 1843. In-4° (28, 56 et 24 p.). Ce cahier est accompagné d'une livraison de cartes grand in-fol.

eux. C'est pour la faciliter que M. Thom, consul d'Angleterre à Ning-po, a publié, à Canton, la première partie d'un livre élémentaire anglo-chinois [1]. Les difficultés d'une pareille entreprise sont très-considérables ; la première et la plus grande de toutes consiste dans l'incompatibilité des sons anglais et chinois, et dans le peu de facilité qu'offre l'écriture chinoise pour la transcription des sons étrangers. M. Thom explique dans une préface chinoise le but de son livre ; ensuite, il donne l'alphabet anglais avec la transcription en chinois et en mandchou, des exemples de prononciation aussi en chinois, en mandchou et en anglais, et, à la fin, une collection considérable de mots et de phrases anglaises traduits et transcrits en chinois. Le livre est gravé sur bois et imprimé à la manière chinoise ; la gravure en est exécutée par des Chinois, ce qui fait que les caractères anglais n'ont pas toujours réussi. Mais on obtiendra mieux une autre fois, et la difficulté n'est pas là, mais dans la création du meilleur système de transcription possible des sons anglais. On n'arrivera probablement pas sur-le-champ à une solution définitive et complète, mais la route est ouverte, et l'expérience ne tardera pas à montrer les perfectionnements qu'il faut adopter.

Le département des affaires asiatiques à Saint-Pétersbourg a fait publier, l'année dernière, le catalogue des livres chinois, mongols, tibétains et sanscrits [2] qu'il possède, et, très-récemment, il y a ajouté un supplément [3] qui contient les titres originaux, que le catalogue n'avait donnés qu'en transcription russe. Il a fait imprimer de même une description des procédés agricoles des Chinois, traduite par l'archimandrite Hyacinthe [4],

1. *Chinese and english Vocabulary;* first part. Canton, 1843. In-8° (114 p.).

2. *Catalogue des livres et manuscrits chinois, mandchous, mongols, tibétains et sanscrits de la bibliothèque du département asiatique à Saint-Pétersbourg.* (En russe.) Saint-Pétersbourg, 1843. In-8° (102 p.).

3. Supplément à ce catalogue, contenant les titres originaux des ouvrages. Saint-Pétersbourg, 1844. (81 p.).

4. *L'Agriculture en Chine,* accompagnée de 72 figures d'instruments d'agriculture. (En russe.) Saint-Pétersbourg, 1844. In-8° (100 p.).

toutes les langues de l'Orient, tant mortes que vivantes; il fait entreprendre de nombreux voyages; il offre à nos études, dans la Bibliothèque du roi, la collection de manuscrits la plus riche et la plus libéralement administrée qu'il y ait; il rend possible, par ses souscriptions ou par l'impression gratuite, la publication d'un grand nombre d'ouvrages qui s'adressent exclusivement au public savant; il possède dans l'Imprimerie royale un établissement qui est plus riche en types orientaux qu'aucun autre au monde, et qui emploie ses fonds disponibles de préférence à l'encouragement des lettres asiatiques; il donne, par ses corps savants, un centre et un objet d'ambition honorable à tous les efforts; enfin, il a ce respect de la science qui, plus que tout secours matériel, vivifie les travaux de l'esprit. On pourrait cependant désirer qu'il fût fait davantage pour les lettres orientales en France; que tous les encouragements qu'elles reçoivent ne fussent pas concentrés à Paris; qu'elles pénétrassent un peu dans l'instruction publique; mais ce n'est pas le gouvernement qui nous fait défaut en France, c'est le public, qui, en général, ne prend qu'un médiocre intérêt à tout ce qui regarde l'Orient.

En Angleterre, nous trouvons exactement tout le contraire de ce qui existe en France. Le gouvernement n'y fait rien pour la littérature orientale, comme, en général, il ne fait rien pour la science. Son principe est de laisser ce soin aux corporations savantes. Il est vrai qu'en se déchargeant sur celles-ci de ce devoir, il les a dotées abondamment; et les universités d'Oxford et de Cambridge sont, sans aucune exception, les établissements littéraires les plus riches du monde. Mais leur organisation est telle, qu'elle ne se plie que lentement et difficilement au progrès des sciences; et ces moyens surabondants, qui frappent d'étonnement les étrangers, sont en grande partie paralysés par des routines séculaires. On a établi anciennement quelques chaires d'hébreu et d'arabe; mais, depuis lors, rien n'a plus été fait; et les universités

a contribué, plus que tout autre élément, au développement de l'esprit philosophique de l'humanité. Le second rameau de la civilisation hindoue, le bouddhisme, a joué un rôle semblable, et à peine moins important dans l'histoire du monde, en établissant sa domination chez toutes les nations au nord et à l'est de la presqu'île indienne, et en les initiant à des idées métaphysiques, autant que le comportait leur génie, naturellement inférieur à celui de la race hindoue. On avait observé, jusqu'à présent, ce grand fait historique plutôt dans la circonférence que dans le centre du cercle qu'il a décrit autour de l'Asie orientale. M. Rémusat a étudié le bouddhisme en Chine, MM. Schmidt et Csoma de Körös chez les Mongols et les Tibétains, Turnour chez les Cingalais; d'autres l'ont observé plus imparfaitement chez les Birmans, les Siamois et les Kalmouks. Ces recherches amenèrent à constater des divergences très-considérables entre les doctrines des pays bouddhiques, et l'on se convainquit facilement qu'on avait devant soi des documents de temps et d'origines très-divers, et des dogmes interprétés de la manière la plus variée. On possédait une collection de livres, écrits en pâli, qui portent toutes les marques d'une haute antiquité et d'une authenticité parfaite, et qui sont communs à toutes les nations bouddhiques du midi; mais on trouvait chez les bouddhistes du nord une littérature différente et qui provenait de traductions de livres autres que les livres pâlis du midi, et les questions qui naissaient de cette différence et de l'incertitude de l'âge des livres des deux grandes divisions des nations bouddhiques ne trouvaient aucune solution. A la fin, M. Hodgson découvrit dans le Népal une collection immense d'ouvrages bouddhiques écrits en sanscrit. Sa générosité mit votre Société en possession de la plus grande partie de cette collection, et M. Burnouf, que ses travaux antérieurs sur les livres pâlis portaient naturellement à s'occuper de ceux-ci, est sur le point de publier un ouvrage, en deux volumes in-4°, sous le titre d'*Introduction à l'histoire du buddhisme indien*, dans lequel il examine en détail et compare les livres bouddhiques du nord, écrits en sanscrit, et

Sociétés des missions anglaises ont pu, non-seulement faire traduire la Bible dans toutes les langues de l'Orient, mais publier, en même temps, un nombre considérable de grammaires et de dictionnaires de dialectes auparavant inconnus.

Mais il y a en Angleterre un autre pouvoir qui était appelé, par sa position, à faire ce que négligeaient l'État et les universités, et qui, pendant longtemps, a glorieusement rempli le rôle que lui imposait la nature des choses, c'est la Compagnie des Indes. Elle a exigé de ses employés la connaissance des langues savantes et vulgaires de l'Orient; elle a fondé les colléges de Haileybury et de Fort-William, où ces langues étaient enseignées par les meilleurs maîtres européens et indigènes; elle a stimulé l'ambition des élèves par l'avenir le plus brillant, et encouragé, par des souscriptions extrêmement considérables, tous les ouvrages relatifs aux langues et à l'histoire de l'Orient qui paraissaient dans l'Inde. Ces efforts ont produit les résultats qu'on pouvait en attendre. On a vu, pendant trente ans, paraître une suite de dictionnaires, de grammaires et d'ouvrages classiques dans presque toutes les langues de l'Asie, et les Mémoires des Sociétés de Calcutta, de Bombay et de Madras témoignent de l'ardeur qu'on avait su inspirer aux officiers civils et militaires pour toutes les recherches qui pouvaient jeter du jour sur l'état ancien et moderne de l'Inde. Mais, depuis le gouvernement de lord William Bentink, ce système a été abandonné; on a interrompu brusquement l'impression des livres destinés à l'instruction publique; on a renoncé aux souscriptions; on a négligé les études orientales et découragé les recherches, et, s'il s'en fait encore aujourd'hui, c'est que le zèle généreux de quelques hommes d'élite ne s'est pas laissé refroidir par des dédains officiels. Au reste, c'est un état de choses qui ne peut pas durer; on reconnaîtra que, pour faire faire des progrès à un peuple, il faut se servir de sa langue et des idées qui lui sont familières; que, pour le gouverner, il faut l'avoir étudié; et l'on reviendra, sous une forme ou sous une autre, au système dont on s'était écarté.

En Allemagne, la littérature orientale n'a pas été favorisée par des intérêts politiques comme en Angleterre, ni par une grande centralisation comme en France; mais le pays entier s'est montré disposé à l'accueillir avec faveur, parce que les études théologiques, philologiques et philosophiques y sont plus avancées que partout ailleurs. Les lettres orientales ont trouvé dans les universités un appui bienveillant, et sont entrées plus avant dans l'instruction publique que dans aucun autre pays. Les différents gouvernements allemands, à l'exception de l'Autriche, ont fait pour cela à peu près tout ce que permettait leur position. Ils ont créé un nombre considérable de chaires, ils ont encouragé les voyages de leurs savants en Orient, et quelques-uns ont réuni des collections considérables de manuscrits. Au reste, c'est à cet égard qu'ils ont le plus à faire. La plupart des universités allemandes sont encore mal pourvues de manuscrits orientaux, et il n'y a pourtant aucun gouvernement qui ne soit assez riche pour former une collection qui donnerait à ses savants des instruments indispensables pour leurs travaux. On ne réfléchit pas assez que le dépérissement des lettres en Orient est tel, que les manuscrits se détruisent et ne se remplacent plus, et que les établissements qui ont soin de les réunir maintenant resteront les foyers du savoir, aussi certainement que ceux qui, à l'époque de la restauration des lettres, ont réuni des manuscrits grecs et latins, sont restés, pendant des siècles, les centres des études classiques. Le devoir des gouvernements allemands, sous ce rapport, est d'autant plus évident, que nulle autre part la littérature orientale n'est, si j'ose m'exprimer ainsi, aussi populaire qu'en Allemagne, et ne coïncide sur plus de points avec la direction naturelle des esprits. Ceci est tellement vrai, que, quelque part qu'on publie un livre oriental, l'auteur se tourne instinctivement vers l'Allemagne, comme le pays où il peut espérer principalement un public.

Parmi les États qui suivent en général l'impulsion donnée en Allemagne, tels que la Suède et le Danemark, ce dernier s'est

toujours distingué par la protection qu'il accorde aux études orientales, par les soins qu'il a mis à créer une bibliothèque de manuscrits, et par les voyages scientifiques qu'il a fait entreprendre. Le temps n'est plus où M. de Sacy pouvait proclamer que le Danemark avait fait plus pour les lettres asiatiques que tous les autres pays de l'Europe; mais ce n'est pas que le Danemark fasse moins, c'est que les autres font plus qu'ils ne faisaient alors. La Hollande, qui a de si grands intérêts en Orient, a beaucoup fait pour l'étude des dialectes malais, et l'université de Leyde a été depuis deux siècles un des centres les plus considérables pour les études arabes, que la richesse de la bibliothèque et une suite presque ininterrompue de grands savants y favorisaient également; mais on peut à bon droit s'étonner que les Hollandais ne se soient pas empressés de nous rendre accessibles la littérature de l'empire du Japon, où eux seuls ont accès. Les employés du gouvernement à Nagasaki ont publié quelques ouvrages curieux sur l'état du Japon; mais comment se fait-il que nous soyons encore réduits aux grammaires et aux dictionnaires japonais publiés par les jésuites il y a deux siècles, et qu'un pays illustre par son savoir ait négligé une gloire que les circonstances lui avaient réservée?

L'Espagne et le Portugal n'ont produit depuis longtemps que quelques traductions d'ouvrages arabes; mais on peut espérer que, si le repos se rétablit en Espagne, ce pays complétera, sur l'histoire des Maures, ces travaux pour lesquels il possède de nombreux matériaux.

L'Italie, où plusieurs membres des ordres religieux et la Propagande ont autrefois rendu de si grands services à l'étude des langues et de l'histoire de l'Orient, commence à donner des signes d'une nouvelle activité. Quelques travaux entrepris en Lombardie, l'expédition toscane en Égypte et les encouragements efficaces que le gouvernement piémontais commence à accorder aux lettres orientales, donnent l'espoir que cette

nation, peut-être la mieux douée de toutes par la nature, reviendra aux travaux de haute érudition qui ont fait autrefois une de ses gloires.

Il ne nous reste à parler que de la Russie, pays nouveau, où les travaux de l'esprit ont encore de la peine à trouver place à côté des tendances militaires de la nation et du gouvernement, mais qui a des intérêts extrêmement graves en Orient et qui doit forcément protéger les études qui s'y rapportent : aussi voyons-nous que le gouvernement russe a fait une grande part à l'enseignement des langues de l'Asie dans toutes ses universités; qu'il a fondé des écoles spéciales pour tous les dialectes qui sont parlés dans l'empire, qu'il a créé à Saint-Pétersbourg un institut oriental attaché aux affaires étrangères; qu'il a fait imprimer un nombre assez considérable d'ouvrages orientaux; qu'il a réuni des collections de manuscrits et de médailles de la plus grande valeur; qu'il fait entreprendre de nombreux voyages, et qu'il a donné, dans l'Académie de Saint-Pétersbourg, un puissant appui aux études orientales. Les travaux exécutés en Russie ont porté généralement sur la numismatique, sur le bouddhisme, sur les littératures mongole, tibétaine et géorgienne, et sur l'histoire et la description des pays qui sont soumis au sceptre de la Russie. Si le nombre et l'importance de ces travaux n'égalent pas encore ce qu'on peut attendre d'un grand empire, cela tient à la nouveauté des études et à l'absence d'un public savant; mais il n'y a aucun pays dont le gouvernement soit plus en mesure et qui doive être plus empressé de faire beaucoup pour la littérature orientale que la Russie. Les besoins de l'administration et de la diplomatie, le contact perpétuel avec les peuples asiatiques, les intérêts du commerce et l'ambition naturelle à un puissant empire de remplir sa place dans le monde civilisé, produiront certainement chez les Russes de grands efforts pour s'emparer d'une branche de connaissances pour laquelle leur position leur offre tant d'avantages, et qui, pour eux, a une importance si manifeste.

La conclusion à tirer de toutes ces observations est évidemment que ni les gouvernements, ni le public européen, n'encouragent encore les études orientales autant que l'exigeraient les besoins de la science ; mais il est tout aussi certain qu'il y a un progrès réel et qui ne peut qu'aller en augmentant. Ce qui se fait aujourd'hui paraissait impossible il y a vingt ans, et des entreprises qui maintenant sembleraient chimériques seront devenues faciles dans vingt ans d'ici. Les résultats des recherches historiques et philologiques sur l'Orient entrent peu à peu dans la masse des connaissances que l'on exige de tout homme instruit, et le temps n'est pas loin où l'histoire de l'Orient, entièrement reconstruite d'après les découvertes de la génération actuelle, occupera sa place naturelle dans l'histoire universelle. Alors vos travaux seront appréciés par un cercle de plus en plus étendu, et vous aurez conquis le plus grand de tous les encouragements, le seul qui puisse récompenser les veilles des savants : l'attention et le respect du public.

V

ANNÉE 1844-1845

(RAPPORT LU LE 17 JUIN.)

MESSIEURS,

Depuis votre dernière séance générale, il n'est survenu aucun événement qui ait exercé une influence notable sur la situation de la Société asiatique. On aurait pu craindre que les changements successifs qu'a amenés dans votre agence le décès de M. Cassin n'eussent occasionné quelque dérangement dans vos affaires; mais votre Commission des fonds, en faisant un sacrifice de temps assez considérable, a pu obvier aux inconvénients qui résultaient de l'incertitude de cette situation, et aujourd'hui l'agence est constituée de manière à nous donner l'espoir que la surveillance ordinaire de vos commissions suffira pour maintenir l'ordre dans votre administration.

Mais au-dessous du courant régulier de vos affaires, qui ne diffère pas notablement d'une année à l'autre, il se manifeste un mouvement qui provient des progrès généraux des études orientales et dont l'influence se fait naturellement sentir avant tout dans votre Société. Ce mouvement se montre principalement dans l'accroissement incessant des travaux qui

sont remis à la Commission du Journal, et qui augmentent d'année en année, non-seulement en nombre, mais en étendue et en importance. Si l'on jette les yeux sur les mémoires qui remplissent les dernières années de votre Journal, on y remarquera plusieurs séries d'articles dont chacune aurait pu former une publication à part. Autrefois, et il n'y a pas longtemps encore, quand on entreprenait un travail sur un point quelconque de la littérature orientale, on était à peu près sûr de ne s'y rencontrer avec personne, et on pouvait s'en occuper à loisir, comme de sa chose propre. Aujourd'hui, grâce à l'impulsion donnée à ces études, on est plus pressé de publier, car on doit s'attendre à ce que les mêmes raisons scientifiques qui ont déterminé un auteur à traiter un sujet, auront engagé d'autres savants à s'en occuper également.

Cette concurrence, signe de la vie d'une science, est toute à son profit; mais elle impose à une Société comme la vôtre de nouveaux devoirs. Le cadre du Journal, quoiqu'il ait été presque doublé depuis notre fondation, ne suffit plus à l'activité de votre travail, et le Conseil de la Société aura sans doute de nouvelles mesures à prendre pour mettre le Journal asiatique en état de satisfaire à ce mouvement qui le déborde aujourd'hui. C'est une tâche qui offre de grandes difficultés, mais on peut espérer de les vaincre graduellement.

Le Conseil a fait, dans l'année qui vient de s'écouler, une grande perte dans la personne de M. Fauriel, un des fondateurs de la Société. Ce n'est pas ici le lieu de dire tout ce que la science a perdu par la mort de ce grand savant. La curiosité insatiable de son esprit l'avait porté à faire une étude très-sérieuse des littératures sanscrite et arabe. Il s'en occupait, comme de celles de l'Europe ancienne et moderne, pour y chercher l'histoire de la civilisation et les traces obscures de l'origine des idées qui ont gouverné le monde. Il a laissé sur ces deux littératures des travaux très-considérables, mais qui n'étaient point destinés à être publiés; c'étaient des

matériaux dont le résultat entrait dans ses ouvrages, sans ostentation, et là seulement où le sujet l'exigeait. On sait quel usage il a fait, dans son histoire de la Gaule méridionale, de la littérature arabe, pour éclaircir une partie de l'histoire de la France et de l'Espagne, et l'on verra, dans les cours qu'il a faits à la Sorbonne et qui vont être imprimés, avec quelle sagacité il emprunte à l'histoire littéraire de l'Orient des faits destinés à porter la lumière dans les parties les plus obscures de l'histoire des lettres en Europe. M. Fauriel, dans son testament, a donné à la Société asiatique une preuve de l'intérêt qu'il prenait à ses travaux, en lui léguant tous les livres orientaux de sa bibliothèque, qui était surtout riche en ouvrages imprimés dans l'Inde. Ce legs pourra être remis à la Société très-prochainement.

La Société vient de perdre encore plus récemment un de ses plus illustres membres étrangers, M. Guillaume Schlegel. Je n'ai pas à rappeler les travaux de critique, d'érudition et de littérature qui ont rendu son nom européen; je ne puis dire que quelques mots sur ses études orientales. M. Schlegel a eu, dans un âge où il était déjà célèbre, le courage de recommencer, pour ainsi dire, sa vie littéraire, et de se jeter avec l'ardeur d'un jeune homme dans les travaux difficiles de la littérature sanscrite, alors si peu accessible. Il se rendit bientôt maître de cette langue, fonda l'enseignement de la littérature indienne à Bonn, commença une édition du Râmâyana, dont deux volumes, précédés d'une introduction très-remarquable, ont paru; fit graver les premiers caractères sanscrits qui aient été exécutés en Europe, et dévoua les vingt dernières années de sa vie entièrement à ses études orientales, dans lesquelles il se distingua par la même sagacité, la même finesse d'esprit et le même tact littéraire qui avaient fait sa gloire dans les grands travaux critiques de la première moitié de sa vie. Les infirmités croissantes d'un âge avancé l'ont empêché de terminer son édition du Râmâyana; mais on peut espérer que M. Lassen, qu'il s'était associé dès le commencement de cet

ouvrage, trouvera au milieu de ses nombreux et importants travaux le temps de l'achever.

Votre Société a maintenu les rapports les plus amicaux avec les autres Sociétés asiatiques, et le nombre toujours croissant de ces associations est un nouvel indice de l'intérêt qu'excitent de plus en plus les études orientales.

La Société de Calcutta[1] continue ses travaux, et son Journal paraît régulièrement. Elle a été pendant longtemps seule dans l'Inde à défendre les intérêts de la science contre l'indifférence des gouverneurs généraux, préoccupés de soins plus pressants et aveuglés par le désir de substituer l'anglais, comme langue savante, aux anciennes langues du pays. On a tout lieu d'espérer que le gouverneur général actuel, Sir H. Hardinge, qui s'occupe avec le zèle le plus généreux de l'éducation de toutes les classes du peuple indien, aidera la Société asiatique dans ses efforts pour ne pas laisser tomber dans l'oubli les restes du savoir antique de l'Inde.

La Société de Madras paraît avoir renoncé pour le moment à faire paraître son Journal. Quelles que soient les causes qui ont amené cet abandon, il est à désirer que cette compagnie reprenne la publication de ses travaux, car les provinces qui forment le ressort naturel de ses observations offrent des matériaux pour la solution de beaucoup de questions importantes sur l'ancienne histoire de l'Inde. Les brahmanes ne sont jamais parvenus à effacer dans le Deccan les langues et une partie des institutions des aborigènes, et on ne peut retrouver que là les traces de l'état de la péninsule avant l'arrivée de la race sanscrite. Ce problème a occupé la Société de Bombay, et de savants missionnaires lui ont fourni quelques mémoires très-curieux sur ce sujet, qu'elle a insérés dans son

1. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, Calcutta. In-8°. Le dernier numéro qu'on ait reçu à Paris est le 149, ancienne série, ou 65, nouvelle série.

Journal[1], publication qui acquiert de plus en plus d'importance. La Société de Bombay n'aura certainement qu'à s'applaudir de la résolution qu'elle a prise de recommencer à faire paraître elle-même les travaux de ses membres. Les corps savants ne peuvent vivre qu'en mettant sans cesse sous les yeux du public le résultat de leurs recherches.

La Société de géographie de Bombay, qui, elle aussi, avait pendant quelques années envoyé ses mémoires en Angleterre, pour y être insérés dans le Journal de la Société géographique de Londres, a trouvé nécessaire, depuis 1836, de les publier directement[2], et les lettres orientales lui doivent, à partir de cette époque, une suite de travaux très-importants sur l'histoire et la géographie de la côte de Malabar, de la vallée de l'Indus, de l'Afghanistan, de la Perse et de l'Arabie. Depuis longtemps vous désiriez posséder ces Transactions; la Société de Bombay a bien voulu vous en envoyer un exemplaire complet, de sorte que nous n'avons plus, en la remerciant, qu'à lui exprimer le vœu d'en voir établir un dépôt en Europe, où les bibliothèques et les savants puissent se procurer cette importante collection. Je sais que l'avantage pécuniaire que les Sociétés retirent de ces dépôts lointains est presque nul, mais il importe à la science et à la gloire des corps savants que leurs travaux soient accessibles à quiconque s'occupe d'une branche du savoir qu'ils peuvent servir à éclaircir.

La Société des arts et des sciences de Batavia[3] nous a fait parvenir deux nouveaux volumes de ses mémoires, dont l'un

1. *Journal of the Bombay branch of the Royal Asiatic Society*. Bombay, in-8°. On a reçu à Paris six numéros de ce journal.

2. *Transactions of the Bombay Geographical Society*. Bombay, in-8°, 1837-1843. Il est difficile d'indiquer ce qu'il faut pour former un exemplaire complet de cette collection, car les cahiers se suivent sans aucun numéro d'ordre, et les premiers ont été réimprimés en 1844 en un volume. Tout ce qui a paru jusqu'ici forme quatre forts volumes.

3. *Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap*. Batavia, in-8°, 1842, t. XVIII (pages 47 et 487), et 1843, t. XIX (p. XCVIII, 128; XLII, 177 et 421 avec 20 pl.).

contient un vocabulaire d'un dialecte de Formose, l'autre le texte et la traduction d'un poëme malai, par M. Van Hoevell, et un mémoire sur les ruines très-curieuses d'un ancien temple sivaïte trouvé à Soko, dans l'île de Java. La description de ce temple, que l'on doit à M. Van der Vlies, est accompagnée de planches représentant les restes de l'édifice, les sculptures dont il était orné, et une copie des inscriptions que l'on y a trouvées, avec un alphabet pour les lire, et leur traduction.

La Société asiatique de Londres a publié le XVe volume de son Journal[1], et le Comité des traductions et celui des textes orientaux ont fait paraître plusieurs ouvrages sur lesquels j'aurai à revenir plus tard.

L'Association littéraire d'Égypte a publié à Alexandrie la première partie de ses mémoires[2], qui se composent surtout de travaux géographiques sur l'Égypte, la Nubie et l'Abyssinie. Cette Société a établi une atelier de lithographie et a préparé une collection intitulée *Miscellanea hieroglyphica;* mais les difficultés matérielles qu'elle a rencontrées et le défaut de ressources dans le pays ne lui ont pas encore permis de la faire paraître, malgré tous les efforts qu'elle a faits.

Nous n'avons reçu aucune nouvelle production de la Société orientale américaine. La Société asiatique allemande, qui a tenu à Leipzig, au mois d'octobre dernier, sa première assemblée, est occupée à s'organiser et à se centraliser. Elle se réunira cette année à Darmstadt, où elle se constituera sans doute définitivement. Il est probable que ses séances annuelles auront lieu tour à tour dans les différents centres du savoir en Allemagne, tandis que le siége de son administra-

1. *The Journal of the Royal Asiatic Society of Great-Britain and Ireland* n° xv (en deux parties). Londres, in-8°, 1844.

2. *Miscellanea ægyptiaca*, anno 1842. Ægyptiaca consociatio litteraturæ. Alexandrie, grand in-8° (124 p.). Il y en a un dépôt à Paris, chez M. Leleux, libraire.

tion sera fixé à Berlin, où paraîtra son Journal, le gouvernement prussien lui ayant offert pour cela les secours dont elle aurait besoin. La division de l'Allemagne et la position excentrique de Berlin rendent cet arrangement presque indispensable. D'un autre côté, le gouvernement autrichien paraît s'être décidé à son tour à encourager les études orientales, pour lesquelles il n'avait jusqu'à présent fait que très-peu de chose. L'Imprimerie impériale de Vienne fait des préparatifs qui semblent annoncer des plans littéraires de beaucoup d'importance; les employés de cet établissement suivent des cours des langues diverses de l'Asie, depuis l'arabe jusqu'au japonais, et l'on exécute la gravure des caractères de toutes les écritures orientales; mais on ne sait pas encore comment seront appliquées les ressources que l'on se crée dans ce moment en Autriche.

Enfin, il a été fondé à Londres une nouvelle Société, sous le titre de *Société Syro-Égyptienne*, dont le but est de servir de point de réunion à tous ceux qui ont voyagé dans les pays de race sémitique, et de publier leurs recherches sur cette grande et importante branche de l'archéologie orientale. Cette Société paraît n'avoir encore rien publié.

J'arrive maintenant à l'énumération des ouvrages orientaux qui ont paru depuis votre dernière séance, et je commence, comme à l'ordinaire, par la littérature arabe.

M. Gottwaldt, à Saint-Pétersbourg, a publié le texte de la Chronique de Hamzah d'Isfahan[1]. Cet auteur du xe siècle est un des premiers parmi les Arabes qui ait essayé d'écrire une histoire universelle, telle que la comportaient les connaissances de son temps, et de la baser sur un système de chronologie comparée. Son ouvrage devint bientôt célèbre et acquit

1. *Hamzæ Ispahanensis Annalium libri X*, edid. I. M. E. Gottwaldt, t. I, textus arabicus. Saint-Pétersbourg, in-8°, 1844 (XXVIII et 243 p.)

une grande autorité chez les Arabes. Il est vrai que, lorsqu'on commença à s'en servir en Europe, on lui reprocha un grand manque de critique; mais il est juste de faire observer que l'état des sciences historiques, à l'époque où il vivait, n'offrait à l'auteur que fort peu de moyens pour contrôler les sources dont il se servait, et que des erreurs, même fort graves, dans un sujet aussi vaste et aussi difficile, n'ont pas le droit de nous étonner. De plus, M. Gottwaldt cherche à établir qu'une partie des fautes qu'on a reprochées à son auteur proviennent du copiste du seul manuscrit dont on s'était servi avant lui. Dans tous les cas, les sources où avait puisé Hamzah étant en grande partie perdues, on est trop heureux de retrouver dans son ouvrage les données historiques et chronologiques de ses devanciers, et c'est à la science européenne de les juger et de les mieux coordonner. Hamzah avait attiré de bonne heure l'attention des orientalistes; Reiske, Schultens, Rasmussen et M. Gottwaldt lui-même avaient publié divers chapitres de son ouvrage; mais une édition complète et correcte était un véritable besoin que M. Gottwaldt est venu satisfaire. Il se propose de faire suivre le texte d'une traduction latine et d'un commentaire.

M. Reinaud a réuni en un volume les extraits d'auteurs arabes et persans relatifs à l'histoire de l'Inde[1] qu'il avait insérés d'abord dans votre Journal. Tout le monde sait que le grand défaut de la littérature indienne consiste dans l'absence presque entière de données chronologiques pour les temps un peu reculés. On peut établir par les ouvrages brahmaniques une chronologie relative, déterminer que tel fait est antérieur à tel autre; mais on ne peut leur assigner une date absolue. Il est vrai que la littérature des bouddhistes remédie à un certain degré à ce défaut, et qu'elle donne un nombre considérable de synchronismes; mais dans une matière si vaste tout

1. *Fragments arabes et persans inédits relatifs à l'Inde*, recueillis par M. Reinaud. Paris, 1845, in-8° (xxxv et 228 p.).

nouveau secours est précieux. En général, les peuples étrangers ont mal compris l'Inde, et ce qu'ils en disent est ordinairement à côté de ce qui nous intéresse le plus dans l'histoire de ce pays; mais un fait positif, rapporté par un étranger, sert toujours à établir un synchronisme et à donner une date fixe à un nom ou à un incident autour desquels une foule de faits relatifs à l'histoire indigène peuvent se grouper. Quel parti la critique historique n'a-t-elle pas tiré de ce que les Grecs, et plus encore de ce que les voyageurs chinois nous ont dit de l'Inde! Il était donc naturel qu'on s'adressât aussi aux Arabes, quoique venus les derniers. C'est dans cet esprit que M. Gildemeister a publié, il y a quelques années, une collection des passages les plus importants des auteurs arabes sur l'Inde; et aujourd'hui M. Reinaud nous donne le résultat de ses recherches historiques et géographiques sur le même sujet, en les appuyant sur les textes qu'il a découverts. M. Reinaud annonce dans sa préface un mémoire étendu sur l'état de l'Inde avant le XI[e] siècle de notre ère, mémoire dont il a déjà lu une grande partie dans les séances de l'Académie des inscriptions.

Les ouvrages historiques arabes, dont les commencements avaient paru dans ces dernières années, ont presque tous fait des progrès; ainsi, M. Wüstenfeld a publié le septième cahier des biographies d'Abou Zakariah al-Nawawi[1], M. Kosegarten la cinquième livraison du *Kitab al-aghani*[2], et le Comité des traductions de Londres est sur le point de faire paraître la première moitié du troisième volume du Dictionnaire biographique d'Ibn-Khallikan[3], traduit par M. de Slane. Ce savant lui-même a été envoyé par le gouvernement français à Constantinople, pour acheter, ou faire copier dans les bibliothè-

1. *The biographical Dictionary*, by Abu-Zakariya-Yahya el-Nawawi, edited by Wüstenfeld. Part. VII. Göttingen, 1844, in-8° (p. 577 à 672).
2. *Alii Isfahanensis Liber cantilenarum*, edidit Kosegarten. Fasc. V. Greifswalde, 1844, in-4°.
3. *Ibn-Khallikan's biographical Dictionary*, translated by baron Mac Guckin de Slane. Paris, 1845, in-4°, vol. III., part. I (384 p.).

ques des mosquées les manuscrits arabes qui manquent à la Bibliothèque royale, et l'on ne peut qu'applaudir au but de ce voyage, ainsi qu'au choix du voyageur.

Avant de quitter la littérature historique des Arabes, je crois devoir annoncer la publication prochaine d'un ouvrage qui est vivement désiré par tous les hommes qui s'intéressent au progrès des lettres; c'est l'édition des Prolégomènes d'Ibn-Khaldoun que prépare M. Quatremère. Ibn-Khaldoun est, de tous les auteurs arabes, celui qui a l'esprit le plus large; son génie est très-supérieur à celui de son temps et de sa nation, et l'on est tout étonné de trouver, parmi les chroniqueurs et les beaux esprits qui forment les deux classes principales des historiens arabes, un homme recherchant les lois qui gouvernent le développement et décident du sort des races humaines. On a publié depuis vingt ans de nombreux extraits du grand ouvrage d'Ibn-Khaldoun : le gouvernement piémontais a fait commencer par feu M. Arri une édition de la partie qui traite de l'histoire ancienne; le gouvernement français a chargé M. de Slane de publier ce qui concerne l'histoire des Berbers; M. Schulz avait préparé une édition des Prolégomènes, que son voyage en Perse l'empêcha de mettre sous presse; et aujourd'hui M. Quatremère va publier le texte et la traduction de ces Prolégomènes dans la collection des Notices et Extraits. C'est dans cette partie de son travail qu'Ibn-Khaldoun a consigné ses principes de critique et ses vues générales, et il n'y a peut-être aucun ouvrage oriental qui soit aussi propre à être goûté par des lecteurs européens que celui-ci, qui est l'œuvre d'un esprit, si je puis m'exprimer ainsi, tout européen.

L'étude du Koran a fait un progrès important par la publication du commentaire de Beidhawi que M. Fleischer vient de commencer à Leipzig [1]. Beidhawi, auteur du XIII[e] siècle de

1. *Beidhawii commentarius in Coranum, ex codicibus Parisiensibus, Dres-*

notre ère, était un des plus grands grammairiens arabes, et *les Lumières du Koran et les mystères de son interprétation*, tel est le titre de son commentaire, sont une mine inépuisable de recherches grammaticales et de traditions musulmanes. On ne pouvait trouver, pour ce livre important et difficile, un éditeur plus consciencieux et plus maître de son sujet que M. Fleischer, qui s'est dévoué à ce grand travail pendant un nombre considérable d'années. M. Weil, à Heidelberg, a publié deux petits ouvrages qui se rattachent à l'étude du Koran. Le premier est une introduction historique et critique[1], qui se compose en partie d'un extrait de la vie de Mahomet du même auteur, en partie d'un supplément à cet ouvrage, surtout pour le chapitre qui traite de la critique du Koran, de la formation de ce livre et de la succession chronologique des chapitres et des versets déplacés. Le second ouvrage de M. Weil est intitulé *Légendes bibliques des musulmans*, compilées d'après des sources arabes et comparées aux traditions juives[2]. Quiconque a lu une seule page du Koran, sait que ce livre est rempli d'allusions à des légendes juives sur des personnages du vieux Testament. Ces légendes n'ont aucune valeur historique, mais leur connaissance est indispensable à l'intelligence du Koran, et M. Weil a rendu service aux lecteurs de ce livre qui ne peuvent recourir aux commentaires originaux, en les tirant de divers recueils de traditions arabes et en les réunissant dans une espèce de manuel.

Les sciences des Arabes ont été l'objet des études de plusieurs savants; ainsi, l'histoire des mathématiques chez les Arabes a fourni à M. Sédillot la matière d'un ouvrage dont il vient de faire paraître le premier volume[3]. L'objet de l'auteur

densibus et Lipsiensibus, ed. indicibusque instruxit H. Fleischer. Fascic. I et II. Leipzig, 1844-1845, in-4° (320 p.).

1. *Historisch-kritische Einleitung in den Koran*, von Dr G. Weil. Bielefeld, 1844, in-12 (XXI et 121 p.).

2. *Biblische Legenden der Musulmänner*, von Dr G. Weil. Frankfurt, 1845 in-8° (298 p.).

3. *Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques*

est de prouver, par l'examen comparé des monuments, que l'école de Baghdad a su perfectionner les connaissances en astronomie, en mathématiques et en géographie, dont elle avait reçu le dépôt des Grecs. Il recherche de plus quelle a été la part des Indiens et des Chinois dans les progrès des sciences exactes. Une partie des mémoires qui composent cet ouvrage avait déjà paru séparément dans divers recueils scientifiques, et quelques-unes des opinions émises par M. Sédillot ont donné lieu à une polémique qui ne paraît pas encore épuisée.

M. de Sontheimer, à Stuttgart, a publié la traduction allemande du cinquième livre du Canon d'Avicenne[1], qui traite des remèdes composés des Arabes. Il a complété par cet ouvrage sa traduction du grand Traité d'Ibn-Beithar sur les *simples*. On peut dire que c'est la première fois que cette partie des œuvres d'Avicenne paraît dans une langue européenne, car la traduction qu'en a publiée au XVIe siècle Gérard de Crémone est trop inexacte pour pouvoir être comptée. Les deux ouvrages de M. de Sontheimer embrassent toute la matière médicale des Arabes, et fournissent de riches matériaux pour l'appréciation des progrès que ce peuple avait faits dans une science dans laquelle il fut pendant des siècles le maître de l'Europe.

M. Favé, capitaine d'artillerie, qui s'occupait depuis longtemps d'un ouvrage sur l'histoire de l'artillerie, ayant consulté M. Reinaud sur les machines de guerre des Arabes, M. Reinaud lui communiqua les matériaux qu'il possédait sur cette question et traduisit un ouvrage du XIIIe siècle, par Hassan el-Rammah, sur l'art de la guerre. Le résultat du travail des deux collaborateurs fut un traité sur l'origine de la poudre à

chez les Grecs et les Orientaux, par M. L. A. Sédillot. Paris, 1845, in-8° (466 pages. Le volume n'est pas achevé).

1. *Zusammengesetzte Heilmittel der Araber nach dem fünften Buch des Canon von Ebn Sina*, übersetzt von Dr Sontheimer. Fribourg, 1845, in-8° (288 p.).

canon[1], traité qui vient de paraître, et qui forme la première partie de l'Histoire de l'artillerie de M. Favé. Il ressort de ce travail que, selon toute probabilité, la poudre à base de salpêtre fut inventée par les Chinois et employée par eux aux feux de guerre; que les Arabes et les Grecs la leur ont empruntée et en ont perfectionné tous les deux les applications; mais que l'artillerie, c'est-à-dire l'emploi de la qualité explosive de cette poudre, ne fut découverte qu'en Europe, vers la fin du XIII[e] siècle. C'est un livre curieux, dans lequel on trouvera plusieurs données nouvelles sur l'histoire de la chimie chez les Arabes, et où l'on observera avec intérêt la sagacité avec laquelle M. Favé a su appliquer les connaissances pratiques et scientifiques qu'exige son arme à l'explication des textes orientaux et grecs qui traitent des feux de guerre.

M. le baron de Hammer a publié un petit volume en arabe et en allemand, portant le titre de *Rendez-vous de la prière*[2] et contenant sept prières en prose rimée, pour différentes heures de la journée. M. de Hammer ne s'explique pas sur l'origine de ce volume, qui me paraît entièrement composé par lui-même et publié en commémoration d'un deuil de famille. Je passe avec un silence respectueux devant ce monument d'une pieuse tendresse.

Les ouvrages destinés à faciliter la connaissance de la langue arabe sont assez nombreux et témoignent de l'extension croissante que prend cette étude. M. Caussin de Perceval a publié la troisième édition de son excellente Grammaire arabe vulgaire[3]. M. Bled de Braine a fait paraître un Cours d'arabe[4],

1. *Du feu grégeois, des feux de guerre et des origines de la poudre à canon*, par M. Reinaud et M. le capitaine d'artillerie Favé. Paris. 1845, in-8° (287 p. et 17 pl.).

2. *Zeitwarte des Gebets, in sieben Tageszeiten. Ein Gebetbuch arabisch und deutsch herausgegeben*, von Hammer-Purgstall. Vienne, 1844, in-8° (56 et 76 p.),

3. *Grammaire arabe vulgaire pour les dialectes d'Orient et de Barbarie*, par M. Caussin de Perceval. Paris, 1854, in-8° (175 p.).

4. *Cours synthétique, analytique et pratique de la langue arabe, où les*

est de pro
l'école de
tronomi
reçu le
part d
exac
ava
et
d

composé d'une grammaire et d'exercices, et destiné aux Européens établis en Algérie et dans le reste du nord de l'Afrique. Notre bibliothécaire, M. Kazimirski de Biberstein, a commencé la publication d'un Dictionnaire arabe-français[1] qui contiendra, dans un fort volume in-8°, tout ce qui est indispensable pour l'intelligence des textes arabes anciens et modernes. M. Berggren a fait paraître, à Upsal, comme supplément à ses voyages en Orient, un Guide français-arabe[2], en forme de dictionnaire, dans lequel il explique les mots et les phrases les plus usités en Syrie et en Égypte. M. Berggren n'est peut-être pas assez philologue pour faire un dictionnaire parfait, mais son ouvrage donne, néanmoins, plus que n'en promet le titre. Il contient beaucoup de termes techniques et une quantité de renseignements sur les mœurs et la géographie, qu'on chercherait en vain autre part. Ainsi, on trouve sous le mot *cuisine* la description de tous les mets arabes; à propos des mots *itinéraires*, *Syrie*, *désert* et autres, il entre dans de long détails géographiques; il ajoute, de plus, à la fin, un droguier assez étendu et que l'on consultera avec fruit en le comparant à celui que M. de Sontheimer a inséré à la fin de sa traduction d'Avicenne dont je viens de parler. Enfin, il se prépare au Caire deux grands ouvrages lexicographiques. L'un est une réimpression du *Kamous;* l'édition de ce dictionnaire, publiée à Calcutta, est devenue extrêmement rare; celle qu'on dit avoir été lithographiée à Bombay est à peu près inconnue hors de l'Inde, de sorte que la nouvelle édition qu'annonce M. Walmass, au Caire[3], sera un grand service rendu aux savants

dialectes vulgaires africains d'Alger, de Maroc, de Tunis et d'Égypte sont enseignés sans maître, par J. F. Bled de Braine. Paris, 1844, in-8°. Dondey-Dupré. (Non achevé; l'ouvrage aura 28 feuilles.)

1. *Dictionnaire arabe-français*, par Kazimirski de Biberstein. Paris, 1845, in-8°. (Il en a paru 2 livraisons.)

2. *Guide français-arabe vulgaire des voyageurs et des Francs en Syrie et en Égypte*, par J. Berggren. Upsal, 1844, in-4°. (924 p.).

3. Cette édition du *Kamous* sera imprimée à Boulak et formera un volume in-folio. On peut souscrire chez M. Duprat, libraire à Paris. Le prix de souscription est de 75 francs.

d'Europe. M. Perron, directeur de l'école de médecine au Caire, et dont vous connaissez les travaux sur les anciens Arabes, s'est chargé de la rédaction du texte, et un des plus savants scheikhs du Caire, Mohammed-el-Tounsy, s'occupera de la révision des épreuves. Le second ouvrage lexicographique entrepris au Caire est un grand trésor de la langue arabe auquel M. Lane travaille depuis quelques années et pour lequel il s'est associé le scheikh Ibrahim-al-Deisouki. La parfaite intelligence de la langue, soit ancienne, soit moderne, dont M. Lane a donné tant de preuves, fait concevoir les plus grandes espérances de ce travail.

Il me reste à dire quels sont les travaux qui, pour les autres dialectes sémitiques, ont contribué à enrichir les lettres orientales. M. Dietrich, à Marburg, a publié, sous le titre de : *Mémoires sur l'étymologie des mots sémitiques* [1], un volume contenant trois dissertations qui traitent des noms des herbes et des roseaux, des noms des parties du corps, et de ceux des racines anormales. Les principes de l'auteur, en matière d'étymologie, sont très-sages, et il les applique avec savoir et sagacité.

M. Kaempf, à Halle, a fait imprimer le texte et la traduction allemande des premières Séances du Taschkemouni de Charisi [2]. C'est un livre curieux sous plusieurs rapports. Jehuda-ben-Salomo-el-Charisi était un juif espagnol du XIII[e] siècle, élevé dans les écoles arabes, comme tous les savants de son temps et de sa nation; profondément imbu du goût et du savoir des Arabes, et, en même temps, jaloux de leur prééminence littéraire, il se proposa de prouver que l'hébreu était une langue aussi riche et aussi capable de se prêter à tous les besoins de la littérature que l'arabe, et il composa, sous le titre de *Ta-*

1. *Abhandlungen für semitische Sprachforschung*, von F.-E.-C. Dietrich. Leipzig, 1844, in-8° (350 p.).
2. *Die ersten Makamen aus dem Tachkemoni des Charisi*, von D[r] Kaempf. Berlin, 1845, in-8° (180 p.).

chkemouni, un ouvrage par lequel il espérait réveiller le patriotisme littéraire des juifs. Mais il était lui-même tellement sous le joug de l'esprit arabe, qu'il n'a su faire de sa protestation qu'un pastiche des Séances de Hariri; il les imita avec beaucoup de bonheur, employa tous les raffinements de la langue pour égaler son modèle en jeux de mots et en traits d'esprit, et produisit un ouvrage réellement remarquable, mais bien peu propre à émanciper les juifs de la domination savante des Arabes. Le texte hébreu de cet ouvrage a été publié plusieurs fois, mais sans critique et sans commentaire. M. Kaempf donne, d'après d'anciens manuscrits, le texte de l'introduction et des premières séances, accompagné de notes et d'une traduction allemande rimée, et précédé d'une préface dans laquelle il traite de la vie de l'auteur, du genre de poésie qu'il cultivait et de la métrique hébraïque.

C'est peut-être ici que je puis le mieux placer la mention du Dictionnaire berbère [1] que le ministère de la guerre fait publier et dont le premier volume a paru. On se rappelle que le gouvernement a nommé, il y a quelques années, une commission à laquelle il adjoignit Sidi-Ahmed, imam de Bougie. Cette commission trouva que les différences entre les dialectes berbères étaient assez grandes pour qu'il fût à désirer de publier un dictionnaire particulier pour chacune des grandes divisions de cette population. Le volume qui a paru contient le dialecte des Berbères de Bougie, d'Alger et de la chaîne de l'Atlas, jusqu'à Médéah. Le volume suivant paraît être destiné au dialecte des Berbères de Constantine. On ne pourra juger si ce système est réellement le meilleur que lorsque plusieurs de ces vocabulaires auront vu le jour.

Avant de quitter la littérature des peuples sémitiques, j'ai à

1. *Dictionnaire français-berbère, dialecte écrit et parlé par les Kabaïles de la division d'Alger*, ouvrage composé par ordre du ministre de la guerre. Paris, 1844, grand in-8° (656 p.).

dire quelques mots sur ce qui a été fait pour la publication des inscriptions himyarites de M. Arnaud. Votre conseil a trouvé nécessaire de faire graver un caractère himyarite, et M. Lebrun, directeur de l'Imprimerie royale, toujours empressé de favoriser vos études, a fait exécuter des types qui servent en ce moment à l'impression des inscriptions. Le voyage de M. Arnaud à Mareb, qui a paru dans votre Journal [1], montre combien le Yémen est encore riche en inscriptions qui pourraient mettre la critique européenne en état de rétablir l'histoire ancienne de ce pays. Les difficultés pour les obtenir sont extrêmement grandes, mais si quelqu'un peut les vaincre, c'est M. Arnaud, à qui ses habitudes permettent de voyager comme un Arabe, et qui, par ses anciennes relations à Sanna, est assuré d'autant de protection qu'on peut en obtenir dans ce pays presque sauvage, et nous ne pouvons que faire des vœux pour qu'il plaise au gouvernement français de le mettre en état de recommencer son exploration du Yémen. Il s'agit d'un chapitre entier, et d'un chapitre très-important, à ajouter à l'histoire ancienne.

En nous tournant vers l'Orient, nous trouvons toutes les questions qui se rattachent aux grands empires de la Mésopotamie et de la Perse soulevées de nouveau à l'aide de matériaux plus abondants. J'ai à peine besoin de vous rendre compte des progrès et de l'achèvement des fouilles de M. Botta [2], qui ont mis au jour tout un palais assyrien. Depuis votre dernière séance générale, les travaux ont marché avec la plus grande rapidité; des secours plus efficaces, et la présence de M. Flandin, ont permis d'employer jusqu'à deux cents ouvriers, et vous apprendrez avec satisfaction que ces travaux ont nourri pendant une année tout ce qui restait de la tribu nestorienne indépendante que les Kurdes avaient massacrée. Deux mille

1. Voyez le Voyage de M. Arnaud, dans le *Journal asiatique*, année 1845, mois de mars et d'avril.
2. *Lettres de M. Botta sur ses découvertes à Khorsabad, près de Ninive*, publiées par M. Mohl. Paris, 1845. in-8°. (XI, 72 p. et 55 pl.)

mètres de murs couverts d'inscriptions et de sculptures ont été déblayés, cent trente bas-reliefs dessinés par M. Flandin, deux cents inscriptions copiées par M. Botta, et les sculptures les mieux conservées ont été embarquées par lui sur des radeaux pour descendre le Tigre jusqu'à Bassora, où elles seront prises par une gabare de la marine royale et amenées à Paris. D'après les dernières lettres de M. Botta, tous les radeaux étaient arrivés heureusement à Baghdad, et il ne restait plus à expédier que deux taureaux et deux statues d'hommes étouffant des lions dans leurs bras. Il est à craindre que l'étiage du Tigre soit trop bas en été pour qu'on puisse embarquer avant le printemps prochain ces monolithes énormes. M. Botta va arriver à Paris, où il rédigera la description de sa découverte; les dessins des sculptures et les copies des inscriptions seront gravés et fourniront à l'étude des savants des matériaux aussi riches qu'inespérés. On ne lit pas encore les inscriptions assyriennes, mais il est permis d'espérer qu'on y parviendra à l'aide des inscriptions bilingues et trilingues de Persépolis.

Il paraît probable aujourd'hui que l'écriture cunéiforme a été inventée à Babylone, transportée de là à Ninive et appliquée à la langue assyrienne, puis portée, plus tard, à Ecbatane et appliquée à la langue médique, et enfin adaptée au persan, à Persépolis. Dans chacune de ces applications, cette écriture, originairement syllabique et très-compliquée, paraît s'être simplifiée petit à petit jusqu'à ce qu'elle soit devenue alphabétique à Persépolis. La nature des choses indique que, pour arriver à la déchiffrer, nous devons remonter en sens inverse, et aller du caractère le plus simple au plus compliqué. C'est cette marche qui a déjà été suivie. Depuis que M. Burnouf a rendu accessible l'ancienne langue persane, lui et M. Lassen l'ont appliquée à la lecture du caractère persépolitain, et cette branche d'études vient de recevoir de grands développements, et est sur le point d'en recevoir de plus grands encore. M. Lassen a publié les inscriptions persépolitaines [1] que M. Westergaard

1. *Die altpersischen Keilinschriften*, von Lassen. Bonn, 1844, in-8°(188 p.).

a rapportées de son voyage, et il les a commentées avec son savoir et sa sagacité ordinaires. Sa publication a été soumise à une critique rigoureuse de la part de M. Holtzmann [1], à Carlsruhe; malheureusement, ce travail, qui n'est pas sans mérite, est écrit avec une acrimonie qu'on ne peut voir sans regret.

On ne possède jusqu'à présent qu'une vingtaine d'inscriptions en caractères cunéiformes persépolitains, et elles sont, en partie, frustes ou très-courtes. C'est trop peu pour pouvoir résoudre avec sécurité toutes les difficultés que présente leur déchiffrement; mais nous allons avoir prochainement l'immense inscription de Bisitoun, qui à elle seule contient, dans quatre cent cinquante lignes, autant de matière que toutes les autres réunies. M. Rawlinson, grâce à des circonstances favorables, a pu copier, il y quelques années, cette inscription, qui est d'un accès extrêmement difficile. Il en a envoyé une copie, accompagnée d'une traduction, à Londres, où la Société asiatique se propose de la publier. Elle est l'œuvre de Darius Hystaspes, qui l'a fait graver avant son expédition contre les Scythes, et qui y a consigné la généalogie des Achæménides, l'énumération des provinces et des mers de son empire, la liste et les noms des rois qu'il avait vaincus et dont on voit les figures sur le bas-relief qui surmonte l'inscription. Quelque grande que soit l'importance de ce monument pour l'histoire et la langue de la Perse antique, on pouvait espérer qu'il nous rendrait un immense service de plus en offrant une large base pour le déchiffrement des autres systèmes d'écritures cunéiformes; car il se compose de trois colonnes qui contiennent le même texte en persan, en médique et en babylonien. Malheureusement, ces deux dernières ont beaucoup souffert, et M. Rawlinson n'a pu copier que le tiers de la colonne médique

Ce mémoire forme le premier cahier du volume du Journal intitulé : *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlands.*

1. *Beitræge zur Erklärung der persischen Keilinschriften*, von A. Holtzmann. Cah. I. Carlsruhe, 1845, in-8° (152 p.).

et le dixième de la colonne babylonienne. Néanmoins, les cent cinquante lignes qui restent de la seconde colonne offrent encore des matériaux considérables pour le déchiffrement du caractère médique, et M. Rawlinson en a tiré un alphabet qu'il ne publie pas encore, parce qu'il n'en est pas entièrement satisfait, mais qui fournira certainement des éléments considérables pour la lecture de ce système cunéiforme. M. Westergaard imprime dans ce moment, à Bonn, un traité sur le même sujet, basé sur les inscriptions médiques qu'il a rapportées de ses voyages. Chaque pas qu'on fera dans cette direction rapprochera le moment où l'on pourra aborder la lecture du caractère assyrien; c'est un problème des plus difficiles à résoudre, et qui défiera peut-être encore longtemps la sagacité des savants, mais qui est d'un intérêt extrême à cause de l'antiquité et de la quantité des inscriptions assyriennes que nous devons à Schulz et à M. Botta.

L'étude du zend a fait quelques progrès. La Société asiatique de Bombay a continué son édition du Zend-Avesta en caractères guzarati, et nous en a envoyé trois nouveaux volumes contenant l'Izeschné [1] et le Vispered [2]. M. Windischmann, à Munich, a publié un travail sur le *Homa* [3], et M. Burnouf, avec des matériaux plus amples, a traité le même sujet daus une série d'articles qui paraissent dans le *Journal asiatique* [4], et dont l'ensemble formera la continuation de son commentaire sur le Yaçna. Le *Homa* est effectivement une des parties les plus curieuses de la doctrine de Zoroastre, par ce que c'est une de

1. *The Yaçna of the Parsis in the zand language but gujarati character with a gujarati translation, paraphrase and comment; according to the traditional interpretation of the Zoroastrians*, by the late Framji Aspandiarji and other Dasturs: lithographed for the Bombay branch of the Royal Asiatic Society, by Appa Rama. 2 vol. in-8°, 1843 (t. I, 500 p.; t. II. 485 p.)

2. *The Vispard of the Parsis in the zand language but gujarati character etc.* Bombay, 1843, in-8° (137 p.).

3. *Ueber den Soma-Cultus der Arier*, von Dr F. Windischmann. Munich, 1844, in-4° (18 p.). Tiré des Mémoires de l'Académie de Munich.

4. *Le dieu Homa* (articles de M. Burnouf, dans le *Journal asiatique* de 1844 et 45).

celles qui nous permettent de saisir le plus clairement les rapports entre les Védas et le Zend-Avesta, de fixer le point où la doctrine persane s'est séparée de celle des Védas, et de suivre les phases de la transformation que les prédécesseurs de Zoroastre lui-même lui ont fait subir.

Le pehlewi n'a été l'objet que d'une seule dissertation de M. Müller[1], à Munich ; mais elle est d'un grand intérêt. L'auteur y examine, d'après les livres pehlewis, le point principal de la théologie zoroastrienne, c'est-à-dire, le rapport entre Ormuzd et le *temps infini*. Anquetil avait cru que le *temps* était regardé, par les Persans, comme l'Unité absolue dont procédaient, d'un côté, Ormuzd, de l'autre Ahriman ; mais M. Müller prouve que, dans la doctrine officielle de l'époque des Sassanides, Ormuzd était regardé comme le maître suprême, et le *temps* comme un élément de la création des êtres. Il est à regretter que le manque de caractères pehlewis ait empêché jusqu'à présent M. Müller de publier l'édition du Bundehesch qu'il a préparée, que personne aujourd'hui ne pourrait exécuter aussi bien que lui, et qui relèverait l'étude du pehlewi. Il est assez probable qu'on aura besoin de cette langue pour l'étude des inscriptions cunéiformes ; car il est difficile de croire qu'aucun des trois ou quatre idiomes encore cachés sous le voile des différents systèmes de cette écriture, n'appartienne pas à cet antique mélange des langues sémitiques et ariennes.

La littérature persane proprement dite s'est enrichie de quelques travaux. M. Defrémery a fait paraître le texte et la traduction de l'histoire de la dynastie des Samanides par Mirkhond[2]. M. Wilken avait déjà publié, en 1808, ce même texte ;

1. *Untersuchungen über den Anfang des Bundehesch*, von Dr Joseph Müller. Part. I. Munich, 1844, in-4° (30 p.). Tiré des Mémoires de l'Académie de Munich.

2. *Histoire des Samanides*, par Mirkhond ; texte persan, traduit et accompagné de notes critiques, historiques et géographiques, par M. Defrémery. Paris, 1845, in-8° (296 p.).

mais il n'avait qu'un seul et médiocre manuscrit, de sorte que la nouvelle édition, beaucoup plus correcte et accompagnée d'une traduction plus exacte, sera bien reçue par tous ceux qui s'occupent de cette époque curieuse du khalifat, d'autant plus que M. Defrémery a pris soin de compléter le récit très-inégal de Mirkhond par de nombreux extraits tirés d'historiens arabes et persans inédits. Un autre chapitre de Mirkhond, l'histoire des Sassanides[1], a été publié pour faire partie des chrestomathies à l'usage de l'école des langues orientales vivantes de Paris. J'aurais dû déjà l'annoncer dans le Rapport de l'année dernière; mais je n'en avais pas eu connaissance. Il y a longtemps que ce chapitre de Mirkhond est connu par la traduction de S. de Sacy; mais le texte n'en avait jamais été imprimé. Toutes ces publications partielles sont autant d'acheminements vers une édition complète du grand ouvrage de cet historien médiocre, mais presque indispensable.

M. Bland a publié à Londres le premier cahier de l'histoire des poëtes persans[2], composée sous le titre de *Temple du feu*, par Lutf Ali Khan, poëte persan du XVIIe siècle. M. Bland avait déjà rendu un compte détaillé de cet ouvrage dans le Journal de la Société asiatique de Londres; il a depuis ce temps réuni tous les manuscrits connus du *Temple du feu* et en a commencé une édition. Lutf Ali Khan traite d'abord des poëtes antérieurs par ordre géographique, ensuite de ses contemporains, et finalement de ses propres œuvres poétiques. Il a accumulé ainsi les biographies de plus de huit cents poëtes et il donne quelques extraits des ouvrages de chacun. La publication de ce livre est une entreprise utile, moins à cause des extraits d'une quantité de poëtes oubliés qu'il contient, que parce qu'une collection aussi considérable de biographies renferme nécessairement une foule de dates et de renseignements qui

1. *Chrestomathies orientales. Histoire des Sassanides*, par Mirkhond. texte persan. Paris, 1844, in-8° (110 p.).

2 *The Ateschkedah, or fire-temple*, by Hajji Lutf Ali Beg, of Isfahan, now first edited by N. Bland. London, 1844, in-8° (40 p.).

peuvent servir à éclaircir des points douteux dans l'histoire.

Le colonel Miles a publié, aux frais du Comité des traductions, la vie de Tipou Sahib par Mir Husseïn Ali Khan de Kirman[1], qui forme la suite de la vie de Hyder Ali par le même auteur, dont M. Miles avait déjà donné la traduction. Ces deux ouvrages paraissent avoir été composés sur les instances des fils de Tipou et sont écrits dans le style enflé des panégyristes orientaux. Il n'est pas sans intérêt de voir comment des événements qui nous sont si bien connus par les rapports des Anglais sont représentés par un partisan du côté ennemi, et l'histoire de cette époque pourra certainement y découvrir quelques faits nouveaux, ainsi que l'explication de quelques événements dont on ne possédait pas la clef. Néanmoins il aurait fallu un homme plus intelligent que Mir Ali pour nous donner un tableau fidèle des plans politiques et de l'administration de Tipou, et des causes réelles de sa chute.

M. Wetzstein, à Leipzig, a fait paraître la seconde partie de son édition lithographiée du Dictionnaire arabe-persan de Zamakhschari[2]; la troisième est promise prochainement, et l'ouvrage sera terminé par un glossaire alphabétique, appendice indispensable pour un dictionnaire arrangé selon l'ordre des matières. M. Duncan Forbes, à Londres, a publié une seconde édition de sa Grammaire persane[3], suivie d'une collection de fables et d'un vocabulaire. Ce livre a le mérite de contenir dans un petit nombre de pages tout ce qui est indispensable à un commençant.

Enfin, M. Chodzko, qui pendant son long séjour en Perse

1. *The History of the reign of Tipu Sultan*, by Mir Hussein Ali-Khan Kirmani, translated by colonel Miles. London, 1844, in-8° (291 p.).

2. *Samachscharii Lexicon arabicum persicum*, edidit Wetzstein. Leipzig, 1844, in-4° (p. 86-179).

3. *A Grammar of the Persian language*, by Duncan Forbes. Second edition. Londres, 1844, in-8° (p. 90, 40 et 24).

s'est occupé avec beaucoup de suite de la littérature populaire de ce pays, et à qui nous devons la curieuse collection des chants de Kuroglou, a commencé à publier ses Études sur le théâtre persan[1]. Tout le monde savait que les Persans, seuls de tous les musulmans, avaient une espèce de théâtre, ou plutôt qu'ils jouaient, en commémoration du meurtre des enfants d'Ali, des mystères appelés *taziés*. Mais M. Chodzko est le premier qui se soit donné la peine de recueillir ces pièces et de nous faire connaître l'organisation du théâtre persan, ainsi que les différents genres dont se compose son répertoire. Il a rapporté de Perse, outre des farces populaires, une ample collection de *taziés* qui faisait partie de la bibliothèque de Feth Ali Schah, et que le directeur du théâtre de la cour lui céda, et il a publié la traduction de quelques-unes de ces pièces, en promettant de nous donner par la suite de plus amples moyens d'apprécier cette branche singulière de la littérature persane.

En quittant la Perse, nous touchons à l'Afghanistan, qui a été pendant quelques années le théâtre de si grandes découvertes. L'innombrable quantité de médailles et d'inscriptions qu'on y a trouvées tout à coup a, grâce au savoir et à la merveilleuse sagacité de M. James Prinsep, versé des flots de lumière sur une des parties les plus inconnues de l'histoire, sur la fin de l'empire bactrien et sur les dynasties tant barbares qu'indiennes qui lui ont succédé. La mort n'a pas permis à M. James Prinsep d'épuiser un si riche sujet; mais son frère, M. Thoby Prinsep, a trouvé dans ses papiers des matériaux inédits dont il a publié la première partie[2], qui forme à la fois un résumé et un supplément de ses mémoires sur les antiquités bactriennes, et qui est accompagné de planches qu'il avait encore gravées lui-même. M. Prinsep nous fait espérer un autre

1. *Le théâtre en Perse*, par Alex. Chodzko. Paris, 1844 in-8° (48 p.). Tiré de la *Revue indépendante*.
2. *Note on the historical results deducible from recent discoveries in Afghanistan*, by H. T. Prinsep. Londres, 1844, in-8° (124 p. et 17 pl.).

volume qui contiendra des suppléments posthumes aux mémoires de son frère sur les antiquités indiennes. Aujourd'hui les circonstances politiques ont interrompu pour quelque temps le cours des recherches archéologiques dans les pays Afghans; mais la première récolte a été si abondante qu'elle est loin d'être épuisée, et les collections de M. Masson surtout contiennent encore beaucoup d'inscriptions inédites dont la Société asiatique de Londres est sur le point de publier quelques-unes.

Dans la littérature indienne proprement dite règne une activité qui s'accroît d'année en année et qui promet d'éclaircir, dans un temps comparativement court, même les parties les plus obscures de ces études. Le grand intérêt qui s'attache à la littérature sanscrite consiste dans les moyens qu'elle nous donne de remonter à l'origine des langues et des idées qui distinguent la race indienne et les peuples qui en descendent de toutes les autres races. Grâce aux travaux de M. Bopp et des savants qui ont marché sur ses traces, on peut suivre aujourd'hui l'histoire des langues indo-germaniques et presque l'histoire de chaque mot; mais l'histoire des idées est encore peu avancée. La race indienne est la seule des races humaines qui ait montré une véritable aptitude philosophique, et c'est ce qui explique sa supériorité sur toutes les autres; mais, quelque bien douée qu'elle fût, elle n'a réussi à créer les idées sur lesquelles repose notre civilisation que par un travail lent et laborieux, et la forme qu'elle a fini par leur donner se ressent des efforts qu'elle a faits pour y parvenir. Rien n'est plus difficile, mais aussi rien ne peut être plus intéressant que de remonter à leur origine, et heureusement la littérature indienne nous en fournit les moyens. Nous trouvons dans les Védas les couches presque primitives, si je puis m'exprimer ainsi, de la pensée de cette branche de l'espèce humaine, et de là nous pouvons la suivre grandissant, s'éclaircissant et se formulant dans des systèmes philosophiques et religieux, dans la législation, dans la poésie et dans les sciences; formant dans l'Inde même une société ci-

vilisée, et exerçant sur le reste du monde une influence immense par les peuples qui se sont détachés, en différents temps, de la race mère, et qui ont développé de leur côté et à leur manière les tendances qu'ils en avaient héritées.

On ne peut donc que se réjouir en voyant les efforts qu'on fait aujourd'hui de tous les côtés pour rendre accessibles les Védas et les ouvrages qui s'y rattachent. M. Wilson promet la continuation du *Rigvéda*, commencé par Rosen et interrompu par sa mort prématurée ; M. Langlois s'occupe d'une traduction entière du même Véda, le plus ancien et de beaucoup le plus important de tous. M. Benfey annonce une nouvelle édition du *Samavéda*, d'après des manuscrits que M. Stevenson n'a pas eus à sa disposition, et il espère qu'elle pourra servir à la critique du *Rigvéda*; car il a fait la remarque que les nombreux hymnes de ce dernier, que contient le *Samavéda*, présentent une rédaction autre et, à ce qu'il paraît, plus ancienne que le *Rigvéda* dans sa forme actuelle.

M. Poley a publié à Bonn le texte de cinq Upanischads[1], dont quatre avaient déjà paru dans l'édition lithographiée qu'il avait autrefois commencée à Paris. Le cinquième, qui était inédit, est le *Vrihadaranyaka*, un des plus considérables et des plus importants de tous les Upanischads. M. Poley n'a accompagné son édition que d'un petit nombre de notes; mais il promet une traduction, ce qui est tout à fait nécessaire. M. Windischmann annonce un travail sur le *Tchandogya*, un des Upanischads qui se rattachent au *Samavéda*. Colebrooke en a fait connaître quelques fragments qui permettent d'apprécier toute l'importance philosophique de ce morceau, composé, comme tous les Upanischads, dans le but de tirer des hymnes des Védas un dogme plus ou moins complet et systématique.

1. *Vrihadaranyakam, Kathakam, Iça, Kena, Mundakam, oder fünf Upanishads aus dem Jagur, Sama, und Atharva-Veda,* herausgegeben von Poley. Bonn, 1844, in-8° (142 p.).

Un autre travail védique d'un grand intérêt est la publication du Nirukta, annoncée par M. Roth, de Tubingen. Dans l'antiquité même, on a senti dans l'Inde l'utilité de commenter les Védas, ce qui a produit une suite de travaux d'interprétation, dont les plus anciens sont, sans aucun doute, basés sur le sens attribué par la tradition aux passages qui étaient devenus obscurs, quoique les grammairiens affectent toujours d'en donner des raisons étymologiques. Un des plus anciens de ces ouvrages est le Nirukta de Yaska. La forme de ce livre est bizarre; ce n'est pas un commentaire sur les Védas, c'est un commentaire sur un lexique de mots védiques rédigé par ordre de matières. Le Nirukta cite et commente les passages des Védas dans lesquels se trouvent les mots qui composent le lexique, et forme ainsi indirectement un commentaire sur les Védas mêmes, et un exposé presque dogmatique de leur contenu, entremêlé de discussions grammaticales. Il parait être antérieur aux commentaires des Védas actuellement en usage, et il est presque indispensable pour l'intelligence des hymnes. M. Roth rend un service incontestable à l'étude des antiquités indiennes en se chargeant de publier et d'expliquer ce livre. Il a pu heureusement mettre à profit un excellent commentaire sur le Nirukta, par Durga Sinha, que la Bibliothèque royale doit aux soins de la Société asiatique de Calcutta.

M. Goldstücker annonce un ouvrage qui se rattache à l'étude des Védas, quoiqu'il ne soit pas strictement consacré à la littérature védique; c'est une exposition de la philosophie Mimansa. Chez les Indiens, comme chez tous les peuples dont la civilisation repose sur une base unique, la philosophie et la théologie se tiennent de beaucoup plus près que chez les peuples à civilisation mixte; mais aucun des systèmes philosophiques des Brâhmanes ne se lie aussi étroitement aux Védas que le Mimansa. C'est une espèce de scolastique appuyée sur les termes mêmes des hymnes, et dans laquelle la théorie philosophique commence à se formuler et à rompre, par l'abstraction, le cercle trop rigide de la lettre sacrée. M. Goldstücker publiera

d'abord les axiomes de Djaimini, fondateur du Mimansa, et le commentaire de Madhawa ; ce qui nous donnera la première et la dernière des phases qu'a parcourues cette philosophie.

Parmi les travaux qui se rapportent à la poésie indienne, j'ai à annoncer avant tout que le troisième volume du texte du Râmâyana, publié par M. Gorresio, est achevé et paraîtra sous peu de jours. M. Gorresio entre avec ce volume dans la partie inédite de son auteur. L'édition entière du texte formera cinq volumes ; mais M. Gorresio se propose de commencer maintenant la publication de la traduction italienne, et de faire paraître alternativement les volumes du texte et de la traduction. Le Mahabharat aussi paraît à la fin avoir trouvé son traducteur. M. Goldstücker annonce le premier volume d'une traduction allemande complète de cet immense poëme, accompagnée de notes, de tables des matières et d'une introduction générale. C'est une entreprise colossale, mais il y a peu d'ouvrages orientaux qu'il soit aussi important de faire connaître que ce grand dépôt de traditions de tout genre. Si M. Wilkins avait publié, il y a quarante ans, la traduction du Mahabharat qu'il avait à peu près achevée, nous serions plus avancés dans la connaissance de l'Inde antique que nous ne le sommes aujourd'hui. Mais, puisque l'indifférence de l'auteur et celle de ses compatriotes ont oublié ce travail dans la poussière d'une bibliothèque, il est temps qu'un autre, plus ardent, rende ce service à l'Europe savante.

M. Stenzler fait imprimer à Bonn une édition critique et un commentaire du Mritchakata. Tout le monde connaît, par la traduction de M. Wilson, ce drame du Chariot d'argile, qui est non-seulement l'un des plus beaux du théâtre hindou, mais une des œuvres les plus gracieuses que la littérature d'aucun pays ait produites. M. Brockhaus, qui avait déjà publié le texte du Tchandrodaya[1], drame métaphysique et allégorique, et un

1. *Prabodha Chandrodaya Krishna Misri Comœdia*, edidit scholiisque instruxit H. Brockhaus. Leipzig, 1845, in-8° (120 et 136 p.).

des poëmes les plus étranges qu'ait pu concevoir un peuple doué d'imagination et nourri de métaphysique, vient de faire paraître un double commentaire sanscrit de ce curieux ouvrage. On ne connaissait jusqu'à présent ce drame que par la traduction de M. Taylor. M. Brockhaus a imprimé le texte du drame en caractère dévanagari et les scolies en transcription latine. C'est un système très-recommandable, car, quoique la reproduction en caractères latins des textes sanscrits ait de graves inconvénients, il n'en est pas ainsi des scolies, qui ne sont destinées naturellement qu'aux personnes déjà exercées.

M. Yates a publié, à Calcutta, une nouvelle édition du Nalodaya [1]; c'est un poëme moderne dont le sujet est le même que celui de l'épisode du Mahabharat, le Nala, que M. Bopp a fait connaître. M. Benary, à Berlin, en avait déjà publié le texte avec un commentaire. M. Yates a fait précéder son édition d'une dissertation sur la métrique, ce qui est d'autant plus à propos que les artifices de la versification jouent un grand rôle dans ce poëme, rempli d'allitérations, de jeux de mots, de traits d'esprit, et de tous les raffinements de forme et de langage par lesquels les littératures, dans leurs époques de décadence, cherchent à échapper à la mort qui les menace.

Enfin, M. Kosegarten, à Greifswalde, est sur le point de publier le texte sanscrit du Pantchatantra. Cet antique recueil de fables est le seul ouvrage proprement populaire de la littérature sanscrite. Il a été traduit dans tous les dialectes de l'Inde, en pehlewi, en arabe, en persan et en turc, et est certainement un des livres dont l'influence s'est étendue le plus loin. On connaissait en Europe presque toutes ces traductions, ou plutôt ces rédactions dans d'autres langues, mais on ne savait de l'original que ce qu'en a dit M. Wilson dans un très-

1 *The Nalodaya, or history of king Nala, a sanscrit poem of Kali-dasa, accompanied with a metrical translation, an Essay on alliteration, etc.* by W. Yates. Calcutta, 1844, in-8° (XI et 40 p.).

intéressent mémoire inséré dans les Transactions de la Société asiatique de Londres, et qui fait pressentir tout l'intérêt que doit offrir la publication du texte même de cette célèbre production.

Les sciences des Hindous ont été l'objet de plusieurs publications, que j'ai le regret de ne pas pouvoir annoncer, parce que je n'ai pas réussi à me les procurer; ainsi, il a paru à Calcutta plusieurs travaux, que l'on dit importants, sur l'astronomie indienne, mais je ne pourrais pas même en indiquer les titres avec une exactitude suffisante; le seul ouvrage qui traite d'une science indienne, et qui soit venu à ma connaissance, est la traduction latine du *Susruta*[1], dont M. Hessler a publié la première partie à Erlangen. La Société asiatique de Calcutta avait publié le texte de ce curieux système de médecine, qui date d'une antiquité fort haute, quoiqu'on ne puisse pas lui assigner une date exacte. Ce livre a joué dans l'Inde le rôle que les ouvrages d'Hippocrate ont joué en Europe; c'est le produit d'observations traditionnelles sur les maladies et les remèdes, réduites en système par un esprit philosophique; il remplit non-seulement une lacune considérable dans l'histoire des sciences, mais encore il est digne de l'étude attentive de l'historien, parce qu'il contient nécessairement une quantité d'indications extrêmement importantes pour l'histoire de la civilisation indienne.

Cette activité dans les études relatives à la littérature sanscrite suppose naturellement et provoque une activité analogue dans l'étude de la langue même. Aussi voyons-nous paraître ou annoncer de nombreux ouvrages de lexicographie et de grammaire. M. Langlois vient de publier le second volume de l'édition de l'Amarakôcha[2] commencée par feu M. Loiseleur-

1. *Susrutas Ayurvedas, id est medicinæ systema a venerabili Dhanvantare demonstratum, a Susruta discipulo compositum, nunc primum a sanscrito in latinum vertit*, Fr. Hessler. Erlangæ, 1844, in-8° (206 p.).

2. *Amarakôcha, ou Vocabulaire d'Amarasinha*, publié par Loiseleur-Deslongchamps. Paris, T. II, 1845, in-8° (XVI et 350 p.).

Deslongchamps. M. Langlois donne, dans ce volume, les index alphabétiques, d'abord en sanscrit, ensuite en français, sans lesquels on ne pourrait se servir de l'ouvrage original qu'avec beaucoup de difficulté. C'est le seul dictionnaire sanscrit-français qui existe jusqu'à présent. M. Rieu annonce la publication d'un autre dictionnaire sanscrit original, c'est le *Hematchandra koscha*, dont le texte a paru, il y a une trentaine d'années, à Calcutta, mais sans commentaire et sans traduction ; ce texte est d'ailleurs devenu si rare, que cette circonstance seule aurait suffi pour rendre désirable une nouvelle édition d'un livre qui a de l'importance, non-seulement parce qu'il complète et rectifie l'Amarakôcha, mais surtout parce que son auteur est bouddhiste et nous indique le sens particulier que prennent certains mots quand ils sont employés par des écrivains de cette secte.

M. Bopp vient de nous donner un nouveau fascicule de la seconde édition de son Glossaire sanscrit[1]. Le but de M. Bopp, en publiant cet ouvrage, avait été, avant tout, de faciliter aux commençants la lecture des textes sanscrits imprimés jusqu'alors en Europe. Mais M. Bopp a su donner à cette seconde édition une importance très-supérieure à ce que promet son titre, en y incorporant les résultats principaux de ses travaux sur la comparaison des langues. C'est la grande gloire de M. Bopp d'avoir créé la science des étymologies, de l'avoir tirée de l'arbitraire, réduite à des règles certaines et appliquée à la comparaison de toutes les langues qui composent la famille indogermanique. On ne peut assez admirer les progrès qu'on lui doit dans cette science, quand on compare la certitude et, en même temps, la délicatesse des procédés étymologiques d'aujourd'hui à ces comparaisons fantastiques de sons qui passaient, il y a trente ans encore, pour des étymologies.

M. Desgranges vient de terminer, à Paris, l'impression du

1. *Glossarium sanscritum*, a Fr. Bopp. Berlin, 1844, in-4° (174 p.).

premier volume d'une grammaire sanscrite[1], la première qui paraisse en français. L'auteur, un des plus anciens disciples de M. Chézy, a consacré de longues années à la rédaction de cet ouvrage, dans lequel il a réuni tout ce que renferment les grammaires de Carey et de Wilkins. L'étendue fort considérable de ce travail fait espérer qu'il contiendra un système grammatical très-complet.

M. Bœhtlingk a publié, dans les Transactions de l'Académie de Saint-Pétersbourg, trois mémoires très-développés sur autant de points importants de la grammaire sanscrite; le premier sur l'accent[2], le second sur la déclinaison[3] et le troisième sur la formation des mots à l'aide de certains suffixes peu communs[4]. Le système de ce savant consiste à puiser les règles exclusivement dans les œuvres des grammairiens indiens, mais sans s'astreindre à leur méthode; son but est d'arriver ainsi à la composition d'une grammaire sanscrite parfaitement authentique, et, dans l'état actuel de nos connaissances, une pareille tentative est d'une utilité incontestable. Ces mémoires se distinguent d'ailleurs par un savoir sûr et une exactitude rigoureuse; seulement, il est peut-être à regretter que M. Bœhtlingk ne songe pas assez à faciliter aux commençants, par de plus amples explications, l'accès des documents qu'il réunit et dont l'étude est indispensable pour acquérir une connaissance approfondie de la langue sanscrite.

La partie bouddhique de la littérature indienne ne s'est enrichie, dans le courant de l'année, que d'un seul ouvrage, mais

1. *Grammaire sanscrite-française*, par M. Desgranges. Paris, I, 1845; in-4° (XLII. et 588 p.).

2. *Ein erster Versuch über den Accent im Sanscrit*, von Boehtlingk. Saint-Pétersbourg, 1843; in-4° (114 pages). Tiré des Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. VII.

3. *Die Declination im Sanscrit*. Saint-Pétersbourg, 1844, in-8° (98 p.). Tiré des Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg.

4. *Die Unadi affixe*. Saint-Pétersbourg, 1844. in-4° (156 p.). Tiré des Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg.

d'un ouvrage capital; c'est le premier volume de l'Introduction à l'histoire du Buddhisme indien par M. Burnouf[1]. Je ne puis analyser, même sommairement, un livre aussi important, aussi rempli de faits nouveaux, et je suis obligé de me borner à dire quelques mots sur le but que l'auteur s'est proposé et les résultats qu'il a obtenus. Lorsque, il y a vingt ans environ, le bouddhisme commença à attirer l'attention des savants, ils rencontrèrent partout, depuis le Japon jusqu'au lac Aral, depuis la Sibérie jusqu'à Ceylan, des nations bouddhiques, dont ils se mirent à étudier les croyances, chacun dans les livres de la nation qui faisait l'objet spécial de ses études : M. Rémusat chez les Chinois, M. Schmidt chez les Mongols, M. Turnour à Ceylan, M. Csoma de Körös au Thibet, M. Hodgson dans le Népal. Le résultat fut que le bouddhisme, qu'on avait considéré, pour ainsi dire, comme homogène, ne parut plus avoir aucune unité, et sembla parcourir toute l'échelle des doctrines qui séparent le spiritualisme le plus raffiné du matérialisme le plus grossier. Il était évident qu'on se trouvait en face d'un problème plus compliqué qu'on ne l'avait supposé; mais où en chercher la solution? car la richesse même et la multiplicité des matériaux paraissaient rendre impossible qu'un seul homme pût étudier une littérature si variée, écrite en tant de langues, s'étendant sur la moitié de l'Asie, et embrassant une période de vingt-cinq siècles. On pouvait bien conjecturer que les véritables sources des doctrines bouddhiques ne devaient se trouver que dans les livres sanscrits du Népal, ou dans les livres pâlis de Ceylan; il était évident que les livres sacrés d'une religion née dans l'Inde ne pouvaient être écrits que dans une langue indienne; et, même en réduisant le problème à ces termes, on avait deux corps d'ouvrages rédigés dans les deux dialectes sacrés de l'Inde, mais différant considérablement et ne provenant apparemment pas l'un de l'autre. M. Burnouf sentit que la vérité ne pouvait sortir que de la comparaison critique de ces

1. *Introduction à l'histoire du Buddhisme indien*, par E. Burnouf. Vol. I. Paris, 1844, in-4° (647 p.).

deux sources, et personne n'était plus heureusement placé que lui pour la faire; il avait commencé sa carrière littéraire par une grammaire pâlie, et, n'ayant jamais abandonné cette étude, il s'était peu à peu procuré un grand nombre d'ouvrages bouddhiques composés en cette langue; d'un autre côté, M. Hodgson avait eu la générosité de donner à votre Société une partie des livres bouddhiques sanscrits qu'il avait découverts dans le Népal, et de faire copier le reste sur votre demande, de sorte que M. Burnouf se trouvait ainsi en possession de tous les éléments de la question. Il se mit alors à classer les ouvrages qui composent les deux collections, à séparer les livres sacrés de ceux qui portent des noms d'auteurs; à les analyser un à un, et à déterminer le point de vue théologique particulier à chaque classe et à chaque ouvrage. Il parvint ainsi à débrouiller ce chaos, à découvrir les phases par lesquelles avait passé la doctrine bouddhique, à fixer les rapports entre les livres sanscrits et pâlis, les uns et les autres également authentiques, mais résultant de rédactions adoptées dans des conciles différents. Il acquit la certitude que les littératures bouddhiques de la Chine, du Thibet et de la Tartarie se rattachaient aux livres sanscrits, et celles des pays méridionaux aux livres pâlis, et il est parvenu ainsi à donner le moyen de classer les ouvrages bouddhiques dans quelque langue qu'ils soient composés. Le volume qui vient de paraître contient l'analyse et la critique des livres du Népal; le second traitera des livres écrits en pâli, de la comparaison des deux collections et de l'histoire des origines du bouddhisme.

Je n'ai que peu de choses à dire des littératures qui se rattachent au sanscrit. M. Duncan Forbes vient de publier à Londres une nouvelle édition du *Bagh-o-Bahar*, qui est la plus élégante des traductions faites en hindoustani, de la collection des contes intitulés les *Quatre Derwischs*, et composés originairement en persan, par Khosrou de Dehli.

M. Shakespear a fait paraître, aussi à Londres, une nouvelle

édition de son Manuel de la langue hindoustanie[1], contenant une grammaire et un vocabulaire, des dialogues et des anecdotes en caractères persans et hindous, des instructions pour traduire de l'anglais en hindoustani, et une liste de termes techniques militaires; enfin, tout ce qu'il faut pour l'emploi usuel de ce dialecte, autant qu'un livre peut l'enseigner.

M. Pavie annonce une traduction française de la chronique d'Assam, écrite originairement en persan et traduite en hindoustani, mais qui n'est pas, à proprement parler, une chronique; c'est l'histoire de l'expédition qu'Aurengzib fit faire, en 1661, dans l'Assam, par Mir Djoumla. Cet ouvrage, à en juger par une notice insérée dans les Recherches asiatiques, paraît avoir de l'intérêt pour l'histoire d'une province aussi peu connue que l'Assam.

Enfin, M. Pott a publié à Leipzig un travail sur la langue des Bohémiens[2], langue que l'on sait, depuis Grellman, être dérivée du sanscrit, mais que l'on n'avait jamais étudiée avec le soin que M. Pott y a mis. Il y a employé toutes les ressources de la grammaire comparée et les richesses des dictionnaires de toutes les langues indo-germaniques, et il faut convenir qu'il a prouvé sa thèse de manière à ce que personne ne soit tenté de la mettre en doute; toutefois, on ne peut s'empêcher de penser que les moyens dépassent le but qu'on a voulu atteindre et qu'il y a un peu abus de savoir à consacrer deux gros volumes au dialecte des Bohémiens.

La littérature malaie n'a été, autant que j'ai pu l'apprendre, l'objet que de deux publications. La première est un poëme intitulé *Bidasari*, dont M. Van Hoevell a publié le texte et une traduction accompagnée de notes[3]. C'est un conte roma-

1. *An Introduction to the hindustani language*, by John Shakespear, Londres, 1845, in-8° (564 p.).

2. *Die Zigeuner in Europa und Asien*, von Dr A. F. Pott. Vol. I. Halle, 1844, in-8° (476 p.).

3. *Sjair Bidasari, een oorspronkelijk maleisch Gedicht uitgegeven door*

nesque, dont la rédaction actuelle est certainement d'une date postérieure à la conversion des Javanais à l'islam, mais dont le fond est peut-être indien, ou date au moins du temps où l'influence et les croyances indiennes étaient encore prédominantes à Java. Ce poëme contient près de sept mille vers, et paraît avoir un mérite de style qui doit donner de la valeur à cette publication pour tous ceux qui s'occupent de la langue malaie. La seconde publication est la collection des lois maritimes des peuples malais, par M. Dulaurier. On pouvait s'attendre à ce qu'une population de marins comme celle des différentes tribus malaies, ait adopté de bonne heure des règles propres à prévenir ou terminer les discussions qui devaient naître à tout instant. Aussi a-t-on trouvé un assez grand nombre de codes maritimes dans les différents états de l'archipel malai. M. Raffles en avait publié une compilation plutôt qu'une traduction, et les Anglais de Singapour avaient imprimé le texte du code des Bouguis. M. Dulaurier[1] a réuni les codes de Malacca, de Macassar et celui des Bouguis et les a publiés, accompagnés d'une traduction et d'un commentaire. Ces lois, dont la rédaction actuelle remonte en partie au XIIe siècle, mais dont le fond paraît beaucoup plus ancien, contiennent accessoirement de nombreuses données dont l'histoire aura à tenir compte. Le code des Bouguis est imprimé avec un caractère bougui, que l'Imprimerie royale a fait graver pour cet ouvrage et qui est le seul que l'on possède en Europe.

J'arrive à la littérature chinoise. M. É. Biot travaille depuis longtemps à une traduction du Tchéou-li ou livre des rites de la dynastie des Tchéou, qui passe pour avoir été composé au XIIe siècle avant notre ère, par Tchéou-kong ou par son ordre. C'est un ouvrage d'une grande valeur historique, car on sait

van Hoevell. Batavia, 1843, in-8° (XLII 162 et 421 p.). Tiré des Mémoires de l'Académie de Batavia. Vol. XIX.

1. *Droit maritime de la mer des Indes*, publié et traduit par M. Dulaurier. Paris, 1845, in-4° (95 p.). Tiré du 6e volume de la Collection des lois maritimes, par M. Pardessus.

que chez les Chinois les rites jouent dans l'État un rôle bien plus important que nulle autre part, et un livre des rites embrasse chez eux nécessairement toute l'organisation du gouvernement. M. Biot ne publie pas encore sa traduction, mais il a commencé à faire paraître une série de travaux historiques basés sur les données que lui a fournies le Tchéou-li. Ainsi il a fait insérer dans les Mémoires des savants étrangers, publiés par l'Académie des inscriptions, un exposé de la constitution politique de la Chine au XII[e] siècle avant notre ère[1], telle qu'elle fut fondée par les Tchéou. Cette dynastie elle-même ne prétendait que remettre en pratique les anciens usages de l'empire, comme c'est l'habitude en Chine, où chaque révolution veut n'être qu'une restauration; mais sans aucun doute il se cachait un grand nombre d'innovations sous ce respect pour l'antiquité, et de restauration en restauration l'empire chinois a suivi le sort de tous les États et a entièrement changé de face dans le courant des siècles. Quoi qu'il en soit, l'arrivée au pouvoir des premiers empereurs de la dynastie des Tchéou forme un excellent point de départ pour faire l'histoire des institutions des Chinois; car, à dater de cette époque, on possède des matériaux positifs pour suivre le développement de l'organisation civile et politique de l'empire. M. Biot annonce la publication prochaine d'une nouvelle partie de ces recherches, qui doit traiter de l'histoire de l'instruction publique en Chine, à partir du XII[e] siècle avant notre ère.

M Pauthier a fait paraître une esquisse de l'histoire de la philosophie chinoise[2]. Il divise son sujet en trois époques : les origines de la philosophie, qu'il fait remonter jusqu'à Fo-hi; l'époque de Lao-tseu et de Confucius; enfin, l'époque moderne de Tchou-hi et de ses successeurs. C'est un vaste sujet, encore bien peu étudié, car, dans ce que l'on connaît jus-

1. *Mémoire sur la constitution politique de la Chine au XII[e] siècle avant notre ère*, par M. É. Biot. Paris, 1844, in-4° (45 p.). Extrait du tome II des Mémoires des Savants divers.

2. *Esquisse d'une histoire de la philosophie chinoise*, par G. Pauthier. Paris, 1844, in-8° (68 p.). Extr. de la *Revue indépendante*.

qu'à présent des ouvrages des philosophes chinois, il n'y a vraiment que le *Tao-te-king* qui mérite d'être cité comme œuvre philosophique, et il n'est pas certain que les idées qui forment le fond de cet ouvrage ne soient un emprunt fait à l'Inde. La nation chinoise n'est évidemment pas douée d'un sentiment philosophique bien profond, car s'il en était autrement elle ne se serait pas contentée de la morale politique de Confucius; il est néanmoins à désirer que les œuvres des neuf philosophes classiques, qui nous sont encore inconnues, de même que celles de Tchou-hi, soient traduites, pour que l'on puisse juger exactement comment les esprits d'élite de ce pays ont tâché de résoudre les grandes questions philosophiques.

M. Endlicher, à Vienne, a fait imprimer le premier volume d'une grammaire chinoise [1], la première qui paraisse en Allemagne. L'auteur a fait un usage très-consciencieux de tous les travaux antérieurs sur cette matière; il traite surtout avec beaucoup de soin la théorie des prépositions, qui est si importante pour la syntaxe chinoise. S'il y a quelque chose à regretter dans cet ouvrage, c'est peut-être les trop grands détails dans lesquels l'auteur est entré au sujet des sons et de l'écriture, qui sont des hors-d'œuvre dans une grammaire.

M. Schott, à Berlin, a publié un vocabulaire chinois [2], ou plutôt le catalogue des caractères dont M. Gutzlaff a fait présent à l'académie de Berlin, lesquels d'ailleurs ne sont pas choisis de manière à dispenser, même un commençant, de l'emploi d'un dictionnaire plus ample. Il sera au reste facile à l'académie de Berlin d'augmenter, à mesure des besoins, ce premier fonds de caractères chinois, et de le compléter de manière à ce qu'il puisse servir à l'impression des textes.

1. *Anfangsgründe der chinesischen Grammatik*, von A. Endlicher. Vienne, 1845, in-8° (280 p.).
2. *Vocabularium sinicum*, concinnavit G. Schott. Berlin, 1844, in-4° (88 p.).

Enfin, il a paru à Paris, sans nom d'auteur, et sous le titre d'*Exercices progressifs sur les clefs et les phonétiques de la langue chinoise*[1], un petit manuel qui fait partie des chrestomathies destinées à l'École des langues orientales vivantes. Les exercices sont suivis d'un choix de phrases familières et de dialogues. Ce petit livre, convenablement calculé pour servir aux commençants, est lithographié avec beaucoup d'élégance.

L'étude de la littérature moderne des Chinois a fourni cette année des travaux plus considérables que ceux qui ont paru sur la littérature ancienne. M. Julien a traduit un roman regardé comme classique et intitulé *Ping-chao-ling-yen*, ou les Deux Chinoises lettrées[2]. C'est un livre d'un raffinement littéraire extraordinaire, dans lequel il n'y a presque pas d'action, l'auteur dédaignant les moyens vulgaires de frapper le lecteur et faisant rouler tout l'intérêt du roman sur le mérite de quelques sonnets, qui deviennent une affaire d'État. On n'y trouve que défis littéraires, dans lesquels deux enfants, les héroïnes du roman, confondent par leur savoir tous les grands personnages de l'empire. L'empereur et sa cour y sont tout occupés à composer et à juger des poésies légères, et on y voit les hommes les plus puissants commettre toute espèce de bassesses et de crimes par dépit littéraire. La grâce et la délicatesse du style de ce livre font depuis deux siècles en Chine l'admiration de tout homme qui prétend à quelque culture; mais ces qualités sont nécessairement perdues pour nous, car, quelque parfaite que soit la traduction, il est impossible que nous puissions sentir les allusions délicates qui font le charme de cet ouvrage. Ce n'en est pas moins un livre extrêmement curieux à cause de l'étrange tableau de mœurs qu'il nous présente et qui nous fait comprendre comment la culture excessive et exclusive des lettres a pu amener l'empire chinois au degré de faiblesse où

1. *Exercices progressifs sur les clefs et les phonétiques de la langue chinoise.* Paris, 1845, in-8° (44 p.).

2. Ce roman se publie actuellement dans la Bibliothèque choisie du *Constitutionnel*

nous le voyons aujourd'hui. Si un Européen était auteur de ce roman, on croirait qu'il a voulu faire la satire des Chinois, et montrer la puérilité du savoir auquel toutes les forces vitales de la nation sont sacrifiées systématiquement; mais il n'y a pas moyen de s'y tromper, c'est bien sérieusement et comme l'idéal de la civilisation que l'auteur chinois présente cet étrange tableau, et que tout l'empire l'a accepté.

Enfin, M. Pavie a commencé à publier la traduction d'un autre roman chinois non moins célèbre, mais d'un genre tout différent; c'est le *San-koué-tchi*, ou l'Histoire des trois royaumes[1]. Ce n'est pas un roman épique comme Antar ou les romans du moyen âge, car il ne repose pas sur la tradition; c'est un roman historique ou une histoire pittoresque, exactement comme on en fait aujourd'hui en Europe. L'auteur a choisi dans les annales de son pays une époque pleine d'agitation, et l'a entourée d'incidents romanesques, de détails d'invention, tout en conservant le cadre entier de l'histoire et le caractère des personnages qui y ont joué un rôle. Ce roman date du XIVe siècle; il a eu un succès immense, qui dure encore, et, selon le proverbe chinois, tout homme doit l'avoir lu au moins une fois. Pour les Chinois, c'est un tableau animé et souvent tout à fait dramatique d'une partie importante de leur histoire, rempli d'enseignements politiques, et un peu exagéré dans la peinture des vices et des vertus, comme il convient à un livre destiné à une grande popularité; pour nous, c'est un commentaire plein de vie des annales, un peu sèches, de l'empire, un moyen d'étudier les sentiments nationaux et la morale publique des Chinois. Le *San-koué-tchi* est un ouvrage d'une grande étendue, et il est vivement à désirer que M. Pavie se trouve assez encouragé par un succès mérité, pour qu'il puisse aller jusqu'au bout de sa tâche.

Quant aux littératures qui se rattachent, par un lien quel-

1. *San-koué-tchi, Histoire des trois royaumes*, trad. par Th. Pavie. Vol. I. Paris, 1845, in-8° (LXII et 350 p.).

conque à celle des Chinois, il n'y a que la littérature mongole qui ait fourni un ouvrage à citer : c'est le premier volume du dictionnaire mongol-russe-français[1], de M. Kowalewski, professeur à Kasan. L'intérêt qu'offre l'étude de la langue mongole est, en général, plutôt ethnographique que littéraire ; car la plus grande partie des ouvrages mongols sont des traductions de livres tibétains, traduits, en général, eux-mêmes du sanscrit. Néanmoins les Mongols ont joué un trop grand rôle dans le monde, pour que tout ce qui peut contribuer à les faire mieux connaître ne soit pas d'une grande valeur, et les encouragements du gouvernement russe, qui désire, par des raisons politiques, rendre la langue mongole accessible, font faire des progrès rapides à cette étude. M. Kowalewski a demeuré longtemps parmi différentes tribus mongoles, et il s'est déjà distingué par plusieurs publications importantes relatives à la littérature de ce pays. Une première édition de son Dictionnaire avait été brûlée lors de l'incendie de Kasan, il y a quelques années; mais le gouvernement russe a mis l'auteur en mesure de réparer cette perte. M. Kowalewski donne, au commencement, la liste, très-nombreuse, des sources où il a puisé, et il indique dans le corps de l'ouvrage, en général, les passages d'où sont tirés les mots qu'il explique ; il en marque l'origine quand ils sont étrangers et donne la transcription de ceux qui viennent du turc ou du tibétain.

Enfin, il me reste à dire un mot d'un ouvrage que je ne saurais faire entrer dans aucune des familles de langues dont j'ai eu occasion de parler : c'est la grammaire et le vocabulaire ossète[2] de M. Sjögren. Les langues du Caucase n'ont aucune importance littéraire, mais elles sont dignes de tout intérêt sous le rapport historique. Les peuples barbares n'ont d'autres annales que leurs langues, qui, par leur structure, prouvent l'o-

1. *Dictionnaire mongol-russe-français*, par J. E. Kowalewski. Tome I. Kasan, 1844, in-4° (594 p.).

2. *Ossetische Sprachlehre nebst kurzem ossetisch-teutschem Wörterbuch*, von Sjögren. Saint-Pétersbourg, 1844, in-4° (XLIX et 542 p.).

rigine de la race qui les parle, et, par leur vocabulaire, témoignent des influences étrangères que ces peuples ont subies; elles fournissent sur ces points des données historiques très-incomplètes, mais d'une antiquité et d'une authenticité supérieures à tout ce que pourraient contenir des livres. D'après des indications très-vagues et réunies avec peu de critique par Klaproth, on avait généralement classé les Ossètes parmi les peuples indo-germaniques. M. Sjögren, forcé de résider dans le Caucase pendant plusieurs années, s'est proposé d'étudier à fond cette langue, et il livre aujourd'hui au public savant le résultat de ses longues et pénibles recherches. Il s'abstient de communiquer ses conclusions sur l'origine de la race ossète; mais son ouvrage doit contenir tous les matériaux nécessaires pour décider ce point curieux d'ethnographie.

Je termine ici, messieurs, l'énumération des travaux que l'année dernière a produits; elle est, sans aucun doute, très-incomplète; mais j'espère que votre indulgence me tiendra compte de la difficulté de réunir en temps utile des ouvrages publiés dans toutes les parties du monde. D'ailleurs, tout imparfaite qu'elle puisse être, cette liste prouvera néanmoins que la science qui est l'objet de nos études est pleine de vie. Il ne se passe pas d'année sans que la curiosité des voyageurs ou la sagacité des savants soulève un nouveau coin de l'antiquité orientale, et nous fasse connaître des documents du plus haut intérêt. Il se prépare ainsi sous nos yeux une histoire du monde infiniment plus étendue et plus riche que celle dont nos pères pouvaient avoir une idée, et l'on parvient peu à peu à remplacer leurs conjectures par des faits positifs, et à combler les lacunes dont ils avaient désespéré. Nous ne sommes qu'à l'entrée de ce nouveau monde; mais les méthodes sont trouvées, les matériaux abondent, et votre zèle ne fera pas défaut aux exigences de la science.

VI

ANNÉE 1845-1846.

(RAPPORT LU LE 16 JUIN 1846)

MESSIEURS,

Les affaires de la Société asiatique, depuis la dernière séance générale, n'offrent matière qu'à peu d'observations. La cessation de la librairie de Mme Dondey-Dupré, dont la maison a été dépositaire de vos publications depuis la fondation de la Société, a obligé le Conseil de chercher un autre libraire, et il a arrêté son choix, pour la vente de vos ouvrages et de votre journal, sur M. Duprat, qui, par son zèle et l'étendue de ses relations, est, plus que personne, en mesure de faciliter vos rapports avec l'Orient. Le nombre des membres de la Société s'est augmenté depuis l'année dernière, et votre journal est de plus en plus recherché par les bibliothèques et les savants de tous les pays. Les deux derniers volumes contiennent les inscriptions himyarites de M. Arnaud, les commentaires dont M. Fresnel les a accompagnées, des lettres de M. Rouet sur ses découvertes en Assyrie, des études de M. Burnouf sur les textes zends, des travaux de MM. Biot et Bazin sur la Chine, de MM. Garcin de Tassy, de Saulcy, Defrémery, Amari, Cherbonneau, Dozon sur les littératures des peuples musulmans, de M. de Slane,

sur la grammaire maltaise, et beaucoup d'autres que je ne puis énumérer.

L'année dernière, votre bureau avait annoncé qu'il espérait pouvoir vous soumettre quelques mesures destinées à donner à vos publications une étendue plus considérable et plus en rapport avec le mouvement toujours croissant des études orientales. Malheureusement, l'aide du Gouvernement, sur lequel il avait cru devoir compter, lui a manqué, et même l'allocation modeste que la Société recevait presque régulièrement n'a pas pu être accordée cette année par M. le Ministre de l'instruction publique, malgré la bonne volonté qu'il témoigne pour nos études. Cette interruption des faveurs de l'administration ne peut être que momentanée; mais il est incontestable que le Gouvernement fait trop peu pour la Société, qui peut dire, avec un légitime orgueil, qu'elle a beaucoup fait pour les lettres orientales en France, et qu'elle est en mesure de faire beaucoup plus si on veut lui venir en aide. Ce n'est ni le zèle, ni le savoir, ni les matériaux qui lui manquent; mais elle s'adresse à un public nécessairement restreint, et c'est au Gouvernement à la mettre en état de maintenir le rang qu'elle a su acquérir au milieu des Sociétés asiatiques qui existent ou naissent dans tous les pays.

La Société vient d'éprouver une perte sensible par la mort de M. Eyriès, membre du conseil, et l'un des fondateurs de la Société. Il s'était dévoué entièrement à la géographie, et je laisse à la Société qui s'occupe spécialement de cette branche des sciences le soin d'apprécier ses ouvrages. Mais il s'intéressait aussi vivement aux progrès des sciences historiques et philosophiques, et il avait pris part aux travaux de la Société asiatique depuis sa fondation. Après avoir été, pendant longtemps, membre de la commission des censeurs, il avait remplacé M. Feuillet dans la commission des fonds, et la Société lui doit une vive reconnaissance pour la manière assidue et consciencieuse dont il a rempli des fonctions qui n'ont rien d'a-

gréable en elles-mêmes et qui exigent un sacrifice de temps pénible pour un homme aussi occupé que l'était M. Eyriès.

Nos rapports avec les autres Sociétés asiatiques ont continué à être parfaitement amicaux, et nous avons reçu, de la plupart d'entre elles, des preuves de leur activité pendant l'année passée. La Société asiatique de Calcutta a continué à publier régulièrement son journal [1], et nous a envoyé un ouvrage qu'elle vient de faire paraître et dont j'aurai à dire plus tard quelques mots. La Société de Bombay [2] a organisé son jour nal de manière à le faire paraître par trimestre. Elle a annoncé le projet de réimprimer en trois volumes in-8° les Transactions qu'elle avait autrefois publiées en trois volumes in-4°. C'est une excellente collection, que probablement beaucoup de bibliothèques en Europe désireront posséder. La Société des arts et des sciences de Batavia [3] a fait paraître le volume XX de ses Mémoires. J'aurai occasion de revenir, dans le cours de ce rapport, sur le contenu de ce volume. La Société asiatique de Londres [4] a publié le volume XVI de son journal, et le monde savant attend, avec une vive impatience, la publication, promise pour le volume suivant, de l'inscription bouddhique de Kapur di Giri, rapportée par M. Masson, ainsi que celle de la grande inscription de Bisitoun, copiée et expliquée par M. Rawlinson. Le comité des traductions orientales annonce la publication prochaine du quatrième volume de Hadschi Khalfa, par M. Flügel, du deuxième volume d'Ewlia Effendi, par M. de Hammer, et celle d'un ouvrage posthume de Sir Gore Ouseley sur la vie et les ouvrages de quelques poëtes

1. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*. Calcutta, in-8°. Le dernier numéro qui est arrivé à Paris est le numéro 76 (nouvelle série).

2. *Journal of the Bombay branch of the royal Asiatic Society*. Bombay, in-8°. Le dernier numéro arrivé à Paris est le numéro 9.

3. *Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen*, vol. XX. Batavia; 1844, in-8° (98, XXXIII, 176, 178, et 98 p.).

4. *The Journal of the royal Asiatic Society of Great-Britain and Ireland*. Londres, 1846, n° XVI. (En deux parties.)

persans. La Société pour la publication de textes orientaux annonce qu'elle va faire paraître le Dasa Kumara Charitra, par M. Wilson, le second volume de l'Histoire des Religions de Scharistani, par M. Cureton, et elle a accepté les offres de publication d'un nombre considérable d'ouvrages arabes et persans.

La Société orientale allemande s'est organisée définitivement l'année dernière au congrès des philologues de Darmstadt, et elle a fixé son siége à Leipzig et à Halle; elle se propose de publier un journal, ainsi que les actes de ses séances générales. Il a paru un cahier de ces derniers[1] contenant les actes du congrès de Leipzig en 1844. La Société syro-égyptienne de Londres a publié le premier fascicule de ses Mémoires[2]; elle paraît comprendre, dans son ressort, l'Abyssinie, l'Égypte, l'Arabie, la Syrie et la Mésopotamie, qui lui fourniront certainement des matériaux abondants pour ses recherches. Enfin, il s'est formé deux nouvelles Sociétés asiatiques, l'une à Colombo, pour l'île de Ceylan, l'autre à Kuratchi, pour le Sind et les pays environnants. Puissent-elles nous faire jouir bientôt des résultats de leur zèle!

J'arrive à l'énumération des ouvrages orientaux qui ont paru pendant l'année; et, quoique je n'espère pas pouvoir la donner complète, elle prouvera la rapidité des progrès que font nos études, malgré les difficultés de tout genre et les sacrifices de toute espèce qu'elles exigent de ceux qui s'y livrent. Je commence par la littérature arabe, qui est et sera toujours celle que l'on cultivera le plus en Europe.

L'histoire et la géographie des Arabes ont été, pendant l'année dernière, l'objet de travaux considérables; des ou-

1. *Verhandlungen der ersten Versammlung deutscher und auslændischer Orientalisten in Dresden.* 1845, Leipzig, in-4. (x, 78 p.).

2. *Original papers read before the Syro-Egyptian Society of London,* vol. I, partie I; Londres, 1845, in-8°. (139 p.)

vrages nouveaux et importants ont été entrepris, des publications commencées ont été continuées, et des livres déjà connus ont été publiés d'une manière plus complète.

M. Weil, professeur à Heidelberg, a fait paraître le premier volume d'une Histoire des Khalifes[1], qui forme la continuation de sa Vie de Mahômet. Ce sujet est l'un des plus importants que puisse choisir un historien; la grandeur de l'empire des Arabes, la destruction des anciennes civilisations et le changement de l'état social de la moitié la plus cultivée du monde, font de la formation du khalifat un des plus grands événements de l'histoire. Le khalifat lui-même a cessé depuis six siècles, mais la puissance civilisatrice qu'il y avait en lui était telle, que les suites du mouvement qu'il a imprimé à l'Orient subsistent encore. Aussi, la tâche que s'impose l'historien du khalifat est-elle difficile en proportion même de la grandeur de son sujet, car il ne s'agit pas pour lui seulement de faire la description des conquêtes des Arabes et de raconter l'histoire de leurs princes pendant six siècles; il faut qu'il traite encore de l'origine et du développement de toute une civilisation; des changements que cette civilisation a produits chez des nations nombreuses, différentes de race et de caractère, lesquelles ont, à leur tour, réagi diversement sur leurs conquérants; de l'influence que les principes et les formes de la nouvelle administration ont exercée sur la condition des provinces, sur la constitution de la propriété, sur le gouvernement municipal, sur la législation, sur tous les intérêts des peuples. Le khalifat est un fait unique dans l'histoire du monde, et qu'on ne saurait comparer, sous le rapport temporel, qu'à l'empire romain, et sous le rapport de la puissance spirituelle, qu'à la papauté.

On ne manque certainement pas de matériaux pour en faire

1. *Geschichte der Chalifen*, von Dr. Gustav Weil. Mannheim, 1846, vol. I, in-8°. (702 p.)

l'histoire; les chroniques générales et celles des provinces et des villes, les biographies des hommes illustres, les œuvres des poëtes et de leurs commentateurs, les collections des lois et décisions légales, les ouvrages de théologie et de science, enfin, toutes les parties de la littérature arabe et persane abondent en faits, dont chacun contribue à compléter le tableau qu'on peut tracer du khalifat. Tous les travaux dont ces littératures ont été l'objet apportent directement ou indirectement leur tribut à cette histoire. Déjà un certain nombre des points les plus importants ont été traités en détail, et il ne se passe peut-être pas un mois sans qu'il paraisse en Europe un ouvrage qui ajoute quelque chose aux matériaux dont on peut disposer; mais, malgré tous ces efforts, on n'a encore mis au jour qu'une petite partie des sources de l'histoire du khalifat; le reste se trouve dispersé dans les bibliothèques de l'Europe et de l'Orient. C'est dans cet état que M. Weil a trouvé son sujet et qu'il a eu le courage de l'aborder, avec l'aide principalement des manuscrits des bibliothèques de Paris et de Gotha. Le premier volume de son ouvrage contient l'histoire du khalifat depuis la mort de Mahomet jusqu'à la fin de la dynastie des Ommeïades. Ce volume n'embrasse que l'histoire politique proprement dite de cette époque, et l'auteur réserve pour plus tard les éclaircissements de toute espèce qui se rapportent à l'état social du pays. Son récit est simple, il conserve avec soin les expressions mêmes des personnages dont il raconte les actions, et il rejette dans des notes au bas des pages les discussions critiques que font naître des points douteux. La suite montrera si, dans son état actuel, la science est assez avancée pour permettre déjà la composition d'une histoire du khalifat telle qu'on doit la désirer; dans tous les cas, on peut voir, par ce qui en a paru, que l'ouvrage de M. Weil est un livre d'une valeur incontestable.

M. Quatremère a publié la seconde moitié du deuxième volume de sa traduction de l'Histoire des Sultans mamlouks de l'Égypte, qui s'imprime aux frais du comité des traductions

orientales de Londres[1]. Cette partie comprend les années 479 à 705 de l'hégire. M. Quatremère a, selon son habitude, accompagné son travail de pièces justificatives et de notes historiques et philologiques, qui forment autant de spécimens de son grand *Thesaurus* dont le monde savant attend la publication avec une si vive et si juste impatience.

Le grand ouvrage de Makrizi a encore fourni le texte de l'histoire des Coptes sous le gouvernement musulman de l'Égypte, que M. Wüstenfeld vient de publier en arabe et en allemand[2]. M. Wetzer, à Fribourg, avait déjà fait paraître, il y a quelques années, une grande partie des chapitres de Makrizi, qui se rapportent aux Coptes. M. Wüstenfeld y a ajouté quelques nouveaux extraits qui complètent le sujet, et a publié le tout, à l'aide des manuscrits de Gotha et de Vienne. C'est une histoire fort naïve des persécutions des chrétiens en Égypte, de la destruction de leurs églises et de leurs monastères, et de la conversion violente de la grande masse des Coptes à l'islamisme.

Il a paru, outre ces ouvrages sur des parties de l'histoire de l'Égypte sous les Arabes, un abrégé général de cette histoire, par M. Marcel[3]. L'auteur a tiré son récit des historiens arabes, en partie inédits, et a ajouté au texte les monnaies et quelques sceaux des princes arabes d'Égypte, de manière à faire en même temps de son livre un manuel de numismatique égyptienne.

M. Dozy, à Leyde, s'occupe d'une Histoire de la dynastie des Abbadides de Séville[4]. Parmi les familles qui profitèrent

1. *Histoire des sultans mamlouks de l'Égypte*, par Taki-eddin-Makrizi, traduite par M. Quatremère, t. II, p. 11. Paris, 1844, in-4°. (324 p.)

2. *Macrizi's Geschichte der Copten mit Uebersetzung und Anmerkungen*, von Wüstenfeld. Goettingen, 1845, in-4°. (142 et 70 p.)

3. *Histoire de l'Égypte depuis la conquête des Arabes jusqu'à l'expédition française*, par M. Marcel. Paris, 1846, in-8°. (255 p.) Cet ouvrage fait partie de *l'Univers pittoresque*, publié par M. Didot.

4. *Historia Abbadidarum præmissis scriptorum arabum de ea dynastia*

de la chute des Ommeïades d'Espagne pour fonder des principautés indépendantes, et qui furent écrasées plus tard dans la lutte entre les Almoravides et les rois chrétiens, les Abbadides se distinguent par l'éclat de leur règne et par le talent de quelques-uns d'entre eux. M. Dozy commence par publier toutes les pièces originales qui se rapportent à l'histoire de cette famille, en les commentant et en accompagnant d'une traduction latine celles qui offrent des difficultés. Il s'excuse de comprendre parmi ces pièces des poëmes et des morceaux de rhétorique, mais certainement personne ne sera tenté de lui en faire un reproche, car la science historique est aujourd'hui assez éclairée pour rechercher avec avidité tout ce qui peut contribuer à donner une idée plus claire de l'état social d'une époque. Il n'a paru, jusqu'à présent, que le premier volume de cette belle et importante publication.

M. Wenrich, de Vienne, a entrepris d'écrire l'Histoire des conquêtes des Arabes en Sicile, en Italie et en Sardaigne[1]. Il a combiné les renseigements que fournissent les historiens arabes aujourd'hui connus, avec ceux que nous donnent les chroniqueurs occidentaux, et en a tiré une histoire assez détaillée de cette partie de la grande lutte des peuples chrétiens contre les musulmans. Son ouvrage se termine par quelques chapitres dans lesquels il apprécie brièvement les effets que la domination arabe a produits sur la langue, les lettres, l'agriculture, les mœurs et l'état général de l'Italie. Ces questions paraissent devenir, de la part des savants italiens, l'objet de recherches nouvelles; c'est ainsi que M. Amari, qui a déjà publié dans votre Journal quelques fragments curieux d'auteurs arabes concernant la Sicile, annonce une histoire de ce pays sous la domination des Arabes, et une Bibliothèque

locis nunc primum editis; auctore R. P. A. Dozy; vol. I. Leyde, 1846, in-4° (431 p.)

1. *Rerum ab Arabibus in Italia insulisque adjacentibus Sicilia maxime, Sardinia atque Corsica gestarum Commentarii*, scripsit S. G. Wenrich. Lipsiæ, 1845, in-8°. (346 p.)

arabo-sicilienne. Le prince Domenico Spinelli et M. Michel Tafuri ont étudié un côté ou plutôt un incident de cette histoire, et leur description des médailles cufiques, frappées en Sicile entre le x[e] et le xii[e] siècle, par les princes normands et ceux de la maison de Souabe[1], fournit une preuve éclatante de l'étendue et de la durée de l'influence arabe. On y voit un grand nombre de pièces d'or frappées par ces princes chrétiens, au nom du khalife Moëz-Lidin, portant, d'un côté, le symbole de la foi musulmane, et de l'autre une croix. Quelquefois, l'inscription arabe est si mal imitée qu'elle ne forme plus qu'un arabesque; quelquefois, le nom des princes chrétiens est écrit en caractères cufiques; souvent le latin et l'arabe sont mêlés jusque dans le même mot. C'est l'effet de l'influence qu'exerce une civilisation vaincue sur des vainqueurs comparativement barbares, et les médailles des premiers khalifes, celles des rois indo-scythes et des rois Goths d'Espagne nous offrent des cas tout à fait analogues. La plupart des médailles reproduites dans cet ouvrage sont tirées des collections des deux auteurs, qui les ont rangées chronologiquement et ont expliqué les légendes arabes autant que le permet la manière barbare dont elles sont gravées.

L'Histoire des Arabes d'Afrique, à laquelle les circonstances ont donné une importance qu'elle n'avait pas eue depuis l'expulsion des Maures d'Espagne, a été de nouveau l'objet de plusieurs travaux. M. Tornberg, professeur à Upsal, vient de faire paraître la traduction latine de l'Histoire du royaume de Fez[2], connue sous le nom des *Kartas*, dont il avait publié le texte il y a deux ans. L'auteur arabe, qui commence son ré-

1. *Monete cufiche battute da' principi Longobardi, Normani e Suevi nel regno delle Due Sicilie*, interpretate ed illustrate dal Principe di S. Giorgio Domenico Spinelli, e pubblicate per cura di Michele Tafuri. Napoli, 1844, in-4°. (xxvi, 302 p. et 30 p.)

2. *Annales regum Mauritaniæ ab Abu'l-Hasan ben-Abd-Allah-ibn-Abi-Zer' Fesano, vel ut alii malunt Abu Muhammed Salih ibn Abd el-Halim Granatensi conscriptos*, edidit C. I. Tornberg. Upsalæ, 1845, in-4° t. II. (360 p.)

cit par l'histoire romanesque de la fuite d'Idris, descendant d'Ali, et son établissement en Afrique, poursuit jusqu'à l'an 726 de l'hégire l'histoire de Fez et celle des pays voisins. C'est un ouvrage original et important pour l'Histoire de l'Afrique. L'auteur paraît avoir recueilli des traditions orales qui ont besoin d'être contrôlées par la critique européenne, mais qui donnent à son livre une vie que n'ont pas la plupart des chroniques.

MM. Pellissier et Rémusat, membres de la commission scientifique d'Algérie, se sont occupés d'une autre partie de l'Afrique septentrionale, et nous donnent la traduction de l'histoire de Tunis par Mohammed-el-Kaïrowani[1]. Cet auteur procède avec beaucoup de régularité dans son ouvrage; il donne d'abord la description de Tunis et de l'Afrique en général, ensuite l'histoire des différentes dynasties qui ont régné sur Tunis jusqu'à l'an 1681 de notre ère, et termine par une description des curiosités de la ville et des usages particuliers de ses habitants. C'est une chronique écrite d'après le modèle général des chroniques arabes, et elle participe de leurs défauts et de leurs qualités ordinaires. La description de l'Afrique avant l'invasion des musulmans est remplie de fables et d'incertitudes; l'histoire des premiers siècles de leur domination forme une compilation bien ordonnée, mais un peu sèche; à partir du XIIIe siècle, le récit prend un peu plus de vie; on y trouve des renseignements originaux, et tirés de la tradition orale, surtout dans la dernière partie, qui traite de la conquête de Tunis par les Turcs.

Le grand défaut de ce livre, et de presque tous ceux de la même classe, est le point de vue étroit qui caractérise les historiens musulmans; ils se contentent d'enregistrer les faits ma-

1. *Histoire de l'Afrique* par Mohammed-ben-Abi-el-Raïni-el-Kaïrouani, traduite de l'arabe par MM. E. Pellissier et Rémusat. Paris, 1845, in-4°. (517 p.) Cet ouvrage forme le tome VII de l'Exploration scientifique de l'Algérie, publiée par ordre du Gouvernement français.

tériels les plus frappants; hors de là, ils ne s'occupent que de ce qui touche directement les intérêts de leur religion; mais ils ne parlent qu'accidentellement des changements que le temps a produits dans la société civile, des mœurs des peuples soumis ou ennemis, de la marche du commerce et des causes de la prospérité ou de la décadence du pays dont ils traitent, enfin, de tout ce qu'on appelle aujourd'hui les faits sociaux. C'est la tâche de l'historien européen de briser l'enveloppe aride des chroniques orientales, et d'en tirer ce qui y reste d'indications relatives à la vie réelle des peuples. Cependant, quelquefois un hasard heureux met à notre disposition des ouvrages dont les auteurs ont été forcés par les circonstances de sortir de la voie ordinaire, et de nous raconter ce qu'ils ont observé. Telles sont les relations des voyageurs arabes, que l'on connaissait déjà par la traduction de Renaudot, et dont M. Reinaud vient de faire paraître le texte accompagné d'une nouvelle traduction[1]. Ce sont des récits de marchands et de voyageurs arabes du IXe siècle de notre ère, qui avaient fréquenté les côtes de l'Inde et de la Chine, et les îles de l'archipel indien, et qui nous donnent des détails pleins d'intérêt sur les mœurs et l'aspect des pays qu'ils visitent, sur le commerce qu'on y faisait et sur les produits naturels qu'ils fournissaient. On accusa, pendant quelque temps, Renaudot d'avoir inventé ces relations; plus tard quelques critiques les attribuèrent à Masoudi. Maintenant M. Reinaud prouve que le fond du livre est formé par le récit du marchand Soleiman, commenté et complété un peu plus tard par Abou-Zeid de Basra, et communiqué par ce dernier à Masoudi, qui en a inséré une grande partie dans ses Prairies d'or. Feu M. Langlès avait fait imprimer, en 1811, le texte arabe de ce livre; mais l'édition étant restée inachevée dans les magasins de l'Imprimerie royale, M. Rei-

1. *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine, dans le IXe siècle de l'ère chrétienne*, texte arabe imprimé en 1811 par les soins de feu Langlès, publié avec des corrections et additions, et accompagné d'une traduction française et d'éclaircissements, par M. Reinaud. Paris, 1845, 2 vol. in-8°. (CLXXX, 154, 105 et 202 p.)

naud s'est chargé de la terminer, et il y a ajouté un appendice tiré de Masoudi, des corrections du texte, une traduction nouvelle, un commentaire détaillé, et une introduction dans laquelle il discute l'origine de l'ouvrage et les nombreuses questions géographiques qui se rattachent aux récits des auteurs. C'est un livre infiniment curieux sous plusieurs rapports, et dont la publication plus complète est un service rendu à la littérature orientale.

Un traité de géographie du xe siècle, plus méthodique et presque aussi original que les relations de ces voyageurs, est le Livre des climats, par Abou-Ishak d'Istakhr, dont M. Mordtmann, à Hambourg, vient de faire paraître une traduction[1]. Le but de l'auteur était de donner une description de tous les pays musulmans. La géographie était alors une science toute nouvelle chez les Arabes, et Abou-Ishak paraît avoir été presque entièrement réduit aux observations qu'il avait faites lui-même dans ses nombreux voyages, ce qui rend son livre très-inégal dans ses différentes parties, mais d'autant plus précieux pour nous. Plus tard les géographes arabes ont suivi l'habitude de leurs historiens, et se sont copiés les uns les autres d'une manière effrontée, et généralement sans aucune critique et sans s'apercevoir que l'état des pays dont ils parlaient avait changé dans l'intervalle. Abou-Ishak a ajouté à son livre des cartes très-imparfaites, mais extrêmement curieuses, comme étant les plus anciennes qui existent, à l'exception de la Table de Peutinger et de quelques cartes chinoises. Sir W. Ouseley a publié, au commencement de ce siècle, la traduction anglaise d'un abrégé persan de l'ouvrage d'Abou-Ishak, qu'il attribuait à Ibn-Haukal; mais il est heureux qu'on ait découvert l'original arabe, qui est beaucoup plus détaillé. Malheureusement, on n'en connaît jusqu'à présent qu'un seul manuscrit, que Seetzen a envoyé à la bibliothèque

1. *Das Buch der Laender von Schech Ibn Ishak el-Farsi el-Isstachri aus dem Arabischen übersetzt*, von Mordtmann. Hamburg, 1845, in-4°. (204 p., avec six cartes.)

de Gotha. M. Moeller en a fait paraître, il y a quelques années, une édition lithographiée, qui offre un calque exact de l'original; et c'est ce qui pouvait se faire de mieux, car les imperfections nombreuses du manuscrit, et surtout l'absence des points diacritiques sur les noms propres, exigeront des travaux de critique longs et répétés avant que l'on puisse en donner une édition par la voie de l'imprimerie. M. Mordtmann a lutté avec beaucoup de bonheur et de savoir contre ces difficultés, quoique, en maint endroit, il se voie obligé de renoncer à fixer la lecture des noms de lieux. Il faut espérer que l'attention que ce travail remarquable doit exciter conduira à la découverte d'autres manuscrits du même ouvrage, qui permettront de fixer avec certitude la lecture de ce livre important.

M. Kurd de Schlœzer a fait, des fragments d'un voyageur[1] arabe du x[e] siècle de notre ère, le thème d'une dissertation inaugurale. Abou-Dolef-Mis'ar avait entrepris, vers le milieu de ce siècle, un voyage en Tartarie, dans le Tibet et dans l'Inde, dont il paraît avoir consigné les résultats dans un traité aujourd'hui perdu. Les géographes postérieurs en ont incorporé des parties ou des extraits dans leurs ouvrages, et le fragment que M. de Schlœzer nous fait connaître est tiré du Ajaïb-el-Makhloukat de Kazwini. Il est publié avec une traduction et un commentaire.

M. Wüstenfeld, à Gœttingue, a commencé la publication du Moschtarik de Iakouti[2]. C'est un dictionnaire d'homonymes géographiques, tiré, par l'auteur lui-même, de son grand dictionnaire de géographie. Quiconque s'est occupé de l'histoire de l'Orient a dû être souvent embarrassé par la fréquence de cette homonymie, et l'on comprendra facilement l'intérêt d'un

1. *Abu Dolef Misaris ben-Mohalhal, de itinere asiatico Commentarius*, edidit Kurd de Schlœzer. Berlin, 1845, in-4°. (41 p.)

2. *Jacut's Moschtarik; das ist Lexicon geographischer Homonyme*, herausgegeben von Wüstenfeld. Cahier I. Göttingen, 1845, in-4°. (XVI, 8 et 160 p.)

livre destiné à lever les difficultés qui en résultent. M. Wüstenfeld a trouvé deux rédactions du Moschtarik, dont la seconde contient des changements et des additions très-considérables faites par Iakouti lui-même; mais, comme elle offre en même temps des omissions, l'éditeur a trouvé nécessaire de combiner les deux rédactions, de manière à réintégrer dans la seconde, qui forme la base de son texte, les parties omises. Il a obvié aux inconvénients de ce procédé par un système assez compliqué de signes typographiques qui permettent au lecteur de distinguer la nature et l'origine des additions. Iakouti est un auteur du XIIIe siècle, qui a beaucoup voyagé et beaucoup écrit, et il serait très à désirer qu'on entreprît une édition de son grand dictionnaire géographique.

La dernière addition à nos connaissances géographiques que nous devons aux Arabes, est le *Voyage au Darfour*, par le scheikh Mohammed, de Tunis, traduit par M. Perron, directeur de l'école de médecine au Caire, et publié par M. Jomard[1]. Il est rare que nous ayons à citer l'ouvrage d'un auteur oriental vivant, et il a fallu un concours de circonstances singulières pour faire composer celui dont il s'agit ici. Lorsque M. Perron arriva au Caire, il prit le scheikh Mohammed pour maître d'arabe, et, s'étant aperçu qu'il avait fait des voyages considérables dans les parties les plus inconnues du Soudan, il le pria de lui en rédiger la relation pour lui servir de thème. C'est ainsi que fut composé et traduit à mesure un ouvrage extrêmement curieux, dans lequel on sent parfaitement l'influence de l'intelligence européenne qui a forcé le scheikh à reporter ses souvenirs sur une quantité de points qu'un voyageur musulman, écrivant pour ses compatriotes, aurait certainement négligés. Le volume qui vient de paraître traite du Darfour, et donne la première description détaillée que nous ayons de ce pays; le second traitera du Borgou et nous fera connaître une

1. *Voyage au Darfour*, par le Cheykh Mohammed ebn-Omar el Tounsy, traduit de l'arabe par le Dr. Perron, et publié par les soins de M. Jomard. Paris, 1845, in-8°.

partie de l'Afrique qui nous est aujourd'hui entièrement inconnue et que jamais le pied d'un Européen n'a foulée. Il est probable que la nouvelle preuve que M. Perron a donnée de ce qu'on peut tirer des voyageurs musulmans dans l'intérieur de l'Afrique, et de la facilité avec laquelle ils visitent des pays qui nous sont fermés, portera d'autres fruits; je pourrais même annoncer dès aujourd'hui des tentatives semblables, si je ne craignais de nuire à leur réussite par une publicité prématurée.

Les ouvrages qui se rapportent à l'étude philologique de l'arabe ont été nombreux et en partie importants. M. Fleischer a fait paraître la 4e livraison de son excellente édition du Commentaire sur le Koran par Beidhawi[1], et vous apprendrez sans doute avec plaisir que ce livre a déjà acquis une grande popularité parmi les mollahs des provinces musulmanes de la Russie. M. Flügel, à Meissen, a publié une édition des Définitions de Djordjani[2]. Le schérif Zeïn-eddin, de Djordjan, était un des savants que Timour amena à Samarkand pour en orner sa nouvelle cour. Djordjani y composa des ouvrages sur presque toutes les parties des sciences connues dans les écoles musulmanes, sur les mathématiques, la théologie, la philosophie, telle qu'elle était enseignée alors, et la grammaire. C'était un temps de décadence où l'érudition se contentait, en général, de compilations et de commentaires. Le seul ouvrage de Djordjani qui ait conservé de la popularité paraît être le *Tarifat*, c'est-à-dire les définitions. M. de Sacy a donné une notice et des extraits de ce livre et en a démontré l'importance pour la lexicographie et la grammaire arabes. Depuis ce temps, il a paru à Constantinople une édition de l'ouvrage; mais, comme elle est assez incorrecte et qu'elle est devenue

1. *Beidhawii Commentarius in Coranum ex codicibus Paris. Dresd. et Lipsiensibus*, edidit, indicibusque instruxit H. O. Fleischer. Leipzig, in-4°.

2. *Definitiones viri meritissimi Sejjid Scherif Dschordschani, accedunt definitiones theosophi Mohammed vulgo Ibn Arabi dicti*. Primum edidit et adnotatione critica instruxit G. Flügel. Lipsiæ, 1845, in-8°. (XXXVIII et 336 p.)

rare, vous avez accordé, il y a deux ans, à M. Dernburg, une souscription pour une nouvelle édition qui doit être accompagnée d'une traduction française et d'un commentaire. M. Flügel, qui, de son côté, s'occupait de cet ouvrage, vient de faire paraître, à l'aide des manuscrits de Paris et de Vienne, une édition très-supérieure à celle de Constantinople. Djordjani, malgré tout son mérite, n'était qu'un compilateur et avait emprunté la plupart de ses définitions à des ouvrages plus anciens, qu'il ne paraît pas toujours avoir copiés exactement, et que nous avons, par conséquent, intérêt à retrouver. M. Flügel en a découvert un et l'a ajouté à son édition. C'est un petit livre, dans lequel Ibn-Arabi, mystique du XIIIe siècle, a donné deux cents définitions de termes dont se servent les Soufis. C'est la première fois que ce petit livre est imprimé, malheureusement d'après un seul manuscrit qui a dû souvent laisser au savant éditeur des doutes sur le sens de l'auteur. Un autre des ouvrages dont s'est servi Djordjani, et dont on peut faire usage pour contrôler le *Tarifat*, vient d'être publié à Calcutta, aux frais de la Société du Bengale, par M. Sprenger, directeur du collége de Dehli; c'est le *Dictionnaire des termes techniques des Soufis* par Abdourrezak[1], auteur qui paraît avoir vécu au commencement du XIVe siècle. Ce livre doit avoir joui d'une certaine réputation parmi les Soufis, car il a été, un peu plus tard, remanié par d'autres auteurs.

Le Dictionnaire arabe-français de M. Kazimirski est arrivé à sa treizième livraison[2], et le même savant vient de publier un conte tiré des *Mille et une Nuits*[3], dans le but de fournir aux commençants un texte d'arabe vulgaire. Enfin, au moment où je termine la liste des ouvrages arabes, je reçois le

1. *Abdu-r-razzaq's Dictionary of the technical terms of the Sufies*, edited in the arabic original by Dr A. Sprenger. Calcutta, 1845, in-8°. (167 p.)
2. *Dictionnaire arabe-français*, par M. Kazimirski. Paris, in-8°.
3. *La belle Persane*, conte tiré des *Mille et une Nuits*, publié et traduit par M. Kazimirski. Paris, 1846, in-8°.

Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes, par M. Dozy, à Leyde[1]. C'est un ouvrage considérable qui a été couronné par l'Institut royal des Pays-Bas, et dans lequel M. Dozy recherche le sens exact de chaque terme dont les Arabes se servent pour une partie quelconque de leurs vêtements. On sait combien les dictionnaires sont incomplets pour tout ce qui se rapporte à la vie réelle, et combien il est rare qu'on y trouve la définition exacte d'un objet d'usage habituel. M. Dozy a combiné partout les passages des auteurs arabes qui parlent d'un vêtement, avec les descriptions qu'en donnent les voyageurs européens, et il est parvenu de cette manière à indiquer, dans la plupart des cas, l'étymologie du mot, la forme exacte du vêtement, le pays et le temps où il était en usage. Je ne dois pas quitter M. Dozy, sans avoir rappelé l'intention qu'il a annoncée de publier, par voie de souscription, le Commentaire historique d'Ibn-Badroun sur le poëme d'Ibn-Abdoun, les voyages d'Ibn-Djobaïr, et une histoire de l'Afrique et de l'Espagne, d'un auteur inconnu. Vous avez trouvé dans le *Journal asiatique*[2] les détails de cette entreprise, et le concours de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des Arabes ne manquera pas à M. Dozy.

La plupart des autres dialectes sémitiques ont aussi occupé les savants, sans parler des nombreux travaux que provoque tous les ans l'étude de l'hébreu ancien et moderne, et qui appartiennent au moins autant à la théologie qu'à la littérature orientale. M. Ewald a publié dans le Journal de M. Lassen une dissertation sur les textes puniques de Plaute, et M. Movers en a fait l'objet d'un ouvrage particulier[3]. C'est le texte phénicien le plus considérable que nous possédions, et il mérite, sous ce rapport, certainement toute la peine qu'on s'est donnée

1. *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes*, par M. Dozy. Amsterdam, 1845, in-8°. (446 p.)
2. Voyez *Journal asiatique*, février 1846, p. 197 et suiv.
3. *Die punischen Texte im Poenulus des Plautus, kritisch gewürdigt und erklaert* von Dr. Movers. Breslau, in-8°, 1845. (147 p.)

pour l'expliquer. Mais c'est une base bien étroite et bien incertaine pour l'analyse d'une langue; ce qu'il faudrait avant tout, ce serait la découverte d'inscriptions plus considérables que celle que nous possédons. Il en est à peu près de même des incriptions himyarites, qui sont la dernière et une des plus précieuses conquêtes de la philologie. Je ne citerai pas l'interprétation que M. Bird a donnée à Bombay de quelques-unes de ces inscriptions, parce que l'auteur ne fournit la clef ni de sa lecture ni de sa traduction; mais on a pu lire sur ce sujet, dans le *Journal asiatique*, un travail raisonné de M. Fresnel, dans lequel il discute, avec la sagacité et l'ardeur passionnée qu'on remarque dans tous ses travaux, les bases de l'interprétation de ces inscriptions. Néanmoins, nous avons besoin d'une plus grande masse de monuments, et l'on ne peut penser, sans un mouvement d'impatience, que ces monuments existent, et que le seul homme qui peut les visiter et qui, pour le faire, est prêt à risquer sa vie, attend depuis deux ans, sur le bord de la mer Rouge, les moyens de partir de nouveau pour Saba. Depuis que M. Arnaud a copié les inscriptions que vous connaissez, des fouilles ont été faites par les Arabes, dans l'idée que ce n'est que pour enlever les trésors enfouis de la reine de Saba, qu'est venu chez eux ce mystérieux étranger. Le hasard a voulu qu'ils aient trouvé un coffre antique, couvert de sculptures et rempli de pièces d'or. Était-ce de l'or persan? était-ce de l'or de Saba? Personne ne saurait le dire, car ils ont fondu ces pièces et brisé le coffre, dont ils ont vendu les morceaux sur le marché de Sana. Il reste encore, à l'heure qu'il est, un grand coffre en métal, couvert de sculptures, que le kadi de Saba a découvert dans ces fouilles, et dont il a jusqu'ici empêché la destruction. Nous pouvons espérer que ce monument, peut-être le dernier reste de l'art sabéen, sera un jour au Louvre, car M. le Ministre de l'instruction publique a promis d'aider M. Arnaud à retourner à Saba.

La littérature syriaque vient de se voir ouvrir une source de richesses et un avenir inespérés. On savait, depuis des siècles,

que les monastères coptes de l'Égypte possédaient des bibliothèques fort anciennes, composées surtout d'ouvrages syriaques et coptes. Les deux Assemani avaient trouvé moyen d'acheter des moines un certain nombre de ces manuscrits, qui furent déposés ou plutôt enterrés dans la bibliothèque du Vatican, le plus riche dépôt littéraire qui se soit jamais fermé devant la curiosité des savants. D'autres voyageurs, principalement des Anglais, ont réussi à acheter, de temps en temps, un petit nombre de manuscrits qui faisaient litière dans de vieux caveaux, tout en étant regardés, par les maîtres illettrés de ces trésors, avec un respect superstitieux qui les empêchait de les mettre dans de meilleures mains. Dans ces derniers temps, M. Tattam, connu par ses travaux sur la littérature copte, se rendit deux fois en Égypte, dans l'espoir de se procurer des manuscrits; la reconnaissance du patriarche jacobite pour le don d'une édition copte et arabe du Nouveau Testament, que la Société biblique venait de faire imprimer pour lui, le disposa en faveur de M. Tattam, et celui-ci finit par acquérir des moines, avec beaucoup de difficultés, trois cent soixante-six manuscrits syriaques d'une haute antiquité, qui sont aujourd'hui la propriété du Musée britannique. C'est un grand trésor pour la littérature patristique, et d'autres parties des sciences historiques en retireront certainement des résultats considérables. M. Cureton vient de faire paraître un de ces ouvrages, contenant trois lettres de saint Ignace[1], dans une traduction syriaque plus ancienne que les manuscrits grecs existants, et exempte des interpolations qui ont été l'objet de tant de discussions parmi les savants.

M. Tattam s'est procuré, en même temps que ces manuscrits syriaques, un certain nombre de manuscrits coptes qui le mettront en état de publier les parties de la Bible que l'on ne possédait pas jusqu'à présent dans cette langue, et il annonce

1. *The ancient Syriac version of the epistles of saint Ignatius*, edited with an english translation and notes by W. Cureton. London, 1845, in-8°. (XL et 108 p.)

l'impression prochaine d'un volume qui doit contenir le livre de Job. Les débris de la littérature copte qui nous sont jusqu'à présent parvenus n'ont en eux-mêmes qu'une mince importance littéraire, mais ils nous enseignent la langue qui forme la clef de l'interprétation des hiéroglyphes égyptiens, et chaque nouveau livre copte qu'on publiera servira à perfectionner le dictionnaire de la langue, et contribuera ainsi à une solution plus complète d'un grand problème que les temps anciens nous avaient légué, et que le nôtre a eu l'honneur de résoudre.

C'est peut-être ici que je puis le mieux placer la mention d'un livre élémentaire berbère[1] que M. Delaporte a fait lithographier. Il contient des conversations en berbère, écrites en caractères mogrebins, transcrites en caractères latins, et accompagnées d'une traduction interlinéaire française. Ce recueil est terminé par une légende en vers intitulée *Saby;* cette legende est l'histoire d'un fils qui, par sa piété, délivre ses parents de l'enfer, et elle se distingue par une certaine beauté sauvage qui explique la popularité de ce récit chez les Kabyles du Maroc.

En nous tournant vers la Mésopotamie, qui est depuis quelques années le théâtre de si grandes découvertes archéologiques, nous ne trouvons qu'un seul essai de déchiffrement des incriptions assyriennes, par M. Isidore Loewenstern[2]. Il est probable qu'on n'arrivera à un résultat certain que lorsqu'on possédera des inscriptions trilingues d'une étendue considérable, et dans lesquelles il se trouvera assez de noms propres pour que la comparaison de la colonne persépolitaine avec la colonne assyrienne nous donne un alphabet assyrien à peu près complet. Il existe une pareille inscription sur le tombeau de

1. *Spécimen de la langue berbère*, par J. D. D. Paris, in-fol. (57 p. de lithographie.)

2. *Essai de déchiffrement de l'écriture assyrienne pour servir à l'explication du monument de Khorsabad*, par S. Loewenstern. Paris, 1845, in-8°, (35 p. et 3 p.)

Darius; malheureusement, MM. Flandin et Coste, qui, pourtant, ont été sur les lieux et ont dessiné le monument, ne l'ont pas copiée. Mais M. Westergaard en a pris copie; et il serait à désirer qu'il se décidât à la livrer au monde savant, pour donner une base solide aux études sur l'écriture assyrienne, études qui sont devenues d'une importance extrême pour l'histoire depuis que nous possédons une si grande masse d'inscriptions. Schulz en avait rapporté quarante-deux de Wan; M. Botta en a copié plus de deux cents à Khorsabad; M. Rouet en a trouvé depuis à Arbèle, et M. Layard est, dans ce moment, occupé à déblayer, à Nimroud, un grand monument qui est couvert d'inscriptions comme celui de Khorsabad. Pendant que ces feuilles étaient sous presse, les deux Chambres ont rendu une loi pour la publication des découvertes de M. Botta, et le public savant aura bientôt sous les yeux le texte de M. Botta, la collection entière des inscriptions qu'il a copiées et les dessins des bas-reliefs par M. Flandin. Puisse M. le ministre de l'intérieur trouver un moyen de faire publier ce grand ouvrage à un prix qui ne le rende pas inaccessible aux personnes auxquelles il est réellement destiné, et qui, seules, peuvent en faire usage. Cela devrait être possible puisque le Gouvernement fait les frais entiers de la publication.

Il n'est venu à ma connaissance aucun nouveau travail sur les inscriptions persépolitaines, si ce n'est un traité anonyme imprimé à Oedenbourg, en Hongrie, sous le titre de *Vestiges de l'Orient conservés dans la langue magyare*[1]. Je ne puis qu'indiquer le titre de cet opuscule, car il est écrit en hongrois, et c'est pour moi lettre close. Au reste, la Société asiatique de Londres va publier enfin les travaux de M. Rawlinson sur la grande inscription de Darius à Bisitoun, la plus considérable de toutes et celle dont l'intérêt historique est le plus grand, à en juger par les fragments que M. Rawlinson a, de temps en temps, communiqués à ses amis. M. Rawlinson accompagne

1. *A Magyar nyelv keleti emlékei.* Sopron (Oedenburg), in-8°, 1844. (71 p.)

sa traduction d'un travail sur la grammaire et le dictionnaire de la langue persane au temps de Darius.

La littérature persane proprement dite s'est enrichie de quelques nouvelles publications. Un membre de votre Conseil a fait paraître le troisième volume de l'édition de Firdousi[1], qui fait partie de la Collection orientale. Ce volume contient la continuation de l'histoire de Keï-Khosrou, mais sans mener à sa fin ce règne, qui remplit presque le quart du Livre des Rois. M. Bland, à Londres, annonce une édition des œuvres de Nizami et a débuté par la publication du *Mahzen-al-Asrar*[2] (le dépôt des secrets); c'est une série d'anecdotes qui servent de texte à des applications morales et philosophiques. Cet ouvrage paraît aux frais de la Société anglaise pour la publication des textes orientaux. On ne possédait, jusqu'à présent, des œuvres de Nizami, que quelques extraits et des éditions du *Sekander-nameh*. Ce grand poëte mérite pourtant d'être mieux connu. On a beaucoup parlé de la poésie persane, mais c'est seulement lorsque nous aurons des éditions et des traductions de Djelal-eddin Roumi, de Nizami, de Djami, d'Anweri, que nous pourrons suivre, dans ses phases principales et dans les œuvres des grands maîtres, ce magnifique développement poëtique, qui marque, avant tout, la place de la Perse moderne dans l'histoire littéraire.

M. Brockhaus, à Leipzig, a fait imprimer, à l'occasion d'une fête de famille, quelques exemplaires d'une rédaction du Livre du perroquet[3], plus ancienne que celle qui a été souvent reproduite sous le titre de *Touti-nameh*. C'est un de ces livres de fables indiennes qui ont fait le tour du monde sous des

1. *Le livre des Rois*, par Abou'lkasim Firdousi, publié, traduit et commenté par M. J. Mohl. Paris, 1846, in-fol. (VII et 629 p.)

2. *Mahzan ul Asrâr of Nizami*, published by Bland. London, 1845, in-4°. (5 et 118 p.)

3. *Die sieben weisen Meister von Nachschebi*. In-4°. (12 et 15 p.) Ce petit livre ne porte aucune date; il a été imprimé à Leipzig en 1845 et n'a été tiré qu'à douze exemplaires.

ons très-variés et avec des additions et des changements très-onsidérables. Celui dont il s'agit dans ce moment a été traduit du sanscrit en pehlewi, sous les Sasanides, ensuite en rabe sous le nom de *Livre des sept vizirs*, et reproduit dans outes les langues de l'Europe, sous les titres de *Dolopatos*, de *yntipas*, de *Roman des sept sages*, et autres. La rédaction que M. Brockhaus a fait imprimer est celle de Nakschebi; elle st d'un style très-simple et paraît avoir été faite elle-même sur la rédaction que l'auteur du *Fihrist* appelle *le petit Livre le Sindibad.*

M. Spiegel a publié à Leipzig une Chrestomathie persane[1], omposée de morceaux en prose et en vers, tirés du *Beharistan*, de l'*Anweri-Soheïli*, de Firdousi, de Sadi, du *Secander-nameh* de Nizami, de Khakani et de Feïzi. Ces derniers morceaux sont inédits; les autres ont été tirés, en général, d'éditions publiées en Orient, et corrigés à l'aide de manuscrits. M. Spiegel y a ajouté un vocabulaire et le tout forme un manuel bien calculé pour les commencements de l'étude du persan.

La grammaire persane a été l'objet de deux publications. M. Splieth, à Leipzig, a autographié sur pierre la grammaire qui sert d'introduction au dictionnaire connu sous le nom de Ferhengui-Raschidi[2]. Ce petit livre est un fac-simile du manuscrit dont il a conservé toute la disposition, jusqu'à la forme et la position des gloses marginales. C'est une manière très-convenable de publier des textes orientaux, qui, par la nature du sujet, ne s'adressent qu'à un petit nombre de lecteurs. Enfin, M. Garcin de Tassy a donné une nouvelle édition de la grammaire persane que Sir William Jones avait fait impri-

1. *Chrestomathia persica*, edidit et glossario explanavit Fr. Spiegel. Lipsiæ. 1846, in-8°. (341 p.)

2. *Grammaticæ persicæ præcepta et regulæ, quas lexico persico Ferhengi Reschidi præfixas*, scripsit et edidit Dr. Splieth. Halle, 1846, in-8°. (51 p.)

mer en français en 1772[1]. Le nouvel éditeur y a fait quelques corrections de style et de fond, ainsi que quelques additions nécessaires pour rendre ce traité élémentaire propre à servir à ceux qui commencent l'étude du persan. M. Garcin de Tassy parle, dans sa préface, de l'intention qu'il avait eue de rédiger un traité entièrement neuf sur la grammaire persane, et il serait à désirer qu'il donnât suite à cette idée, car il n'existe pas d'ouvrage sur ce sujet qui soit au niveau de l'état actuel de la science.

Il n'est venu à ma connaissance qu'un seul ouvrage relatif à la langue turque, c'est la grammaire de M. Redhouse[2], employé au bureau des interprètes du divan de Constantinople. Le travail de M. Redhouse paraît fait avec autant de soin que de connaissance de son sujet, et se distingue des grammaires antérieures surtout dans la théorie du verbe. L'auteur termine son livre par l'analyse grammaticale détaillée d'un morceau turc, destiné à ceux qui voudront apprendre la langue sans maître. M. Redhouse annonce un dictionnaire turc qui est sous presse dans ce moment à l'imprimerie impériale ottomane. Je ne puis regretter l'impossibilité où je me trouve d'annoncer les autres ouvrages turcs qui ont paru ou vont paraître à Constantinople; car nous pouvons espérer que M. de Hammer voudra bien continuer la bibliographie raisonnée qu'il nous a fait l'honneur d'adresser au *Journal asiatique* depuis une série d'années.

Je ne dois pas quitter l'Asie occidentale sans faire mention de deux ouvrages numismatiques qui s'y rapportent, et dont le premier est un manuel général de numismatique orientale[3]

1. *Grammaire persane* de Sir W. Jones, seconde édition française, revue, corrigée et augmentée par M. Garcin de Tassy. Paris, 1845, in-12. (IV et 129 p.)

2. *Grammaire raisonnée de la langue ottomane*, par J. W. Redhouse. Paris, 1846, in-8°. (343 p.)

3. *Handbuch zur morgenländischen Münzkunde* von Dr. Stickel; cah. Leipzig, 1845, in-4°. (108 p.)

Le grand duc de Saxe-Weimar a fondé récemment, à l'université de Jéna, un musée de médailles, dans lequel il a fait entrer la belle collection de médailles orientales qu'avait formée M. Zwick, à Saint-Pétersbourg. M. Stickel, directeur du musée, publie la description de cette collection et vient d'en faire paraître le premier cahier, qui traite des monnaies des Omméïades et des Abbasides. L'auteur ne s'en tient pas à la description des pièces nouvelles que contient le cabinet de Jéna, il donne des spécimens des monnaies principales, même quand elles sont déjà connues, pour fournir un manuel général de numismatique arabe. Il a accompagné ce cahier d'une planche lithographiée, dans laquelle on s'est appliqué à imiter l'éclat métallique des pièces, mais où la gravure des légendes laisse beaucoup à désirer.

Le second ouvrage porte le titre de documents numismatiques de Géorgie[1], et contient la description que donne le prince Barutayeff de sa riche collection de médailles géorgiennes. Il les divise en sept classes : géorgiennes sasanides, géorgiennes byzantines, géorgiennes arabes, géorgiennes pures, géorgiennes de princes étrangers, géorgiennes persanes et géorgiennes russes. L'auteur discute en détail, et avec autant de modestie que de connaissance du sujet, les légendes de chacune de ces médailles et les points historiques qui s'y rattachent, et son ouvrage se termine par un supplément d'un raffinement très-ingénieux ; c'est une tablette de médailler dans laquelle sont incrustées les empreintes métalliques d'une vingtaine de médailles en argent et en cuivre, obtenues par un procédé galvanique de l'invention de l'auteur. L'ouvrage est écrit en russe ; mais les chapitres principaux sont accompagnés d'une traduction française.

Si maintenant nous passons à l'Inde, nous trouvons d'abord

1. *Documents numismatiques du royaume de Géorgie*, par le prince Michel Barutayeff, conseiller d'État. Saint-Pétersbourg, 1844, in-4°. (571 p. et de nombreuses planches.)

un travail sur les Védas, par M. Roth[1], à Tubingen, travail qui comprend trois dissertations : l'une sur l'histoire littéraire des Védas, l'autre sur la plus ancienne grammaire védique, la troisième sur la nature des données historiques que l'on peut tirer de ces livres. L'auteur suit, dans ce petit ouvrage, les traces de Colebrooke; il précise les observations de ce grand indianiste sur l'origine et le caractère des collections des hymnes védiques, et indique une série de travaux qu'il sera indispensable d'entreprendre pour nous rendre intelligibles ces monuments de la plus haute antiquité; il pose plutôt les questions qu'il ne les résout, mais, dans une matière si neuve et si difficile, c'est beaucoup de bien poser les questions. Heureusement, l'attention des indianistes se porte partout sur la littérature védique, et l'on peut espérer que l'on possédera bientôt des matériaux abondants pour l'étude de cette partie capitale des lettres indiennes. Les autres branches de la littérature sanscrite, les épopées, les poëmes lyriques et dramatiques, les Pourânas, les ouvrages de science et de législation suffiraient pour assigner aux Hindous une place éminente dans l'histoire des littératures anciennes; mais ce qui leur donne, dans l'histoire de la civilisation, un rôle tout à fait à part, ce sont les Védas et les systèmes philosophiques qui s'y rattachent; c'est par eux que l'Inde a agi sur le genre humain et a si puissamment contribué à la formation des idées qui ont fait la gloire des peuples les plus civilisés.

M. Gorresio, en publiant le troisième volume de son édition du Ramayana[2], est entré dans la partie inédite du poëme. L'impression du premier volume de la traduction italienne est très-avancée, de sorte qu'on verra achever cette grande entreprise dans un temps beaucoup plus court qu'on n'était en droit de l'espérer. On sait que M. Gorresio suit rigoureuse-

1. *Zur Litteratur und Geschichte des Weda, drei Abhandlungen* von Roth. Stuttgart; 1846, in-8°. (146 p.)

2. *Ramayana, poema indiano di Valmici*, per Gaspare Gorresio, vol. III. Paris, 1845, in-8°. (xxxvi et 478 p.)

ment la rédaction dite bengali du poëme épique, pendant que M. Schlegel avait préféré la rédaction des commentateurs. On assure que M. Gildemeister, à Bonn, se propose d'achever l'édition commencée par M. Schlegel, et qu'il a l'intention de s'en tenir, encore plus exactement que n'avait fait son prédécesseur, à la rédaction des commentateurs. On ne peut qu'applaudir à ce plan, qui mettrait entre nos mains des éditions des deux rédactions et permettrait ainsi de décider beaucoup de questions critiques, dont la solution peut nous éclairer sur l'histoire de ce grand monument poétique.

La simplicité du Ramayana et du Mahabharat finit par déplaire aux lettrés indiens, lorsque l'âge d'or de leur littérature fut passé, et ils tombèrent dans l'admiration des raffinements grammaticaux, dans le mépris du naturel et le culte du langage savant. Ils s'appliquèrent à refaire en détail et par fragments leurs anciennes poésies et donnèrent aux productions de cette nouvelle manière le nom de *grands poëmes*, qui nous paraît presque une dérision. M. Schütz vient de publier la traduction allemande des deux premiers chants du Kiratârjunyam[1], poëme de cette classe qui est l'amplification d'un épisode du Mahabharat. Ce livre passe dans l'Inde pour une merveille de style, et, sous ce rapport, on est toujours obligé d'accepter les jugements de la nation à qui appartient l'ouvrage; mais, sous le rapport du goût, il est permis de décliner l'autorité de l'opinion locale, et de trouver que l'art de la diction et la perfection mécanique des vers ne couvrent pas la pauvreté du fond.

La Grèce a fourni à la littérature sanscrite, dans le premier volume des Œuvres posthumes de M. Galanos, un contingent inattendu[2]. M. Galanos était un négociant grec établi

1. *Bharavi's Kiratârjunyam*, Gesang I und II, aus dem Sanscrit übersetzt von Dr. Schütz. Bielefeld, 1845, in-4°. (17 p.)

2. Δημητρίου Γαλάνου Ἀθηναίου Ἰνδικῶν μετάφρασεων πρόδρομος. Athènes, 1845, in-8°. (48 et 155 p.).

à Calcutta, qui abandonna, vers la fin du dernier siècle, son commerce pour se retirer à Bénarès, où il adopta le costume et la manière de vivre des brahmanes, et passa quarante ans dans leur société et dans leurs écoles. Il mourut en 1833 et laissa des traductions d'un grand nombre d'ouvrages sanscrits. M. Jean Douma, à Athènes, vient de faire imprimer sa vie et la traduction de quelques livres des moralistes indiens, déjà connus pour la plupart en Europe. Galanos paraît avoir cherché à Bénarès, plutôt la sagesse comme la cherchaient les anciens, que le savoir comme l'entendent les modernes, et ses manuscrits sont probablement plutôt une curiosité littéraire qu'un secours pour l'érudition.

Le Rajah Radhakant Deb, de Calcutta, a fait paraître le cinquième volume de son Dictionnaire encyclopédique sanscrit[1]. Dans cet ouvrage, chaque mot est suivi de l'interprétation du sens, des synonymes avec l'indication du dictionnaire dont ils sont tirés, de la description de l'objet auquel il s'applique, et de citations empruntées aux livres classiques qui en ont fait usage. L'utilité de cet ouvrage pour les études en Europe est malheureusement restreinte par son excessive rareté, car l'auteur l'imprime à ses frais et ne le met pas en vente. Le système de distribuer les ouvrages au lieu de les vendre fait honneur à la magnificence des auteurs ou des gouvernements, mais, quelque soin qu'on mette à les faire parvenir dans les mains de ceux qui en feraient usage, on n'y réussit jamais complétement, et il vaudrait mieux, je dirais même, il serait plus généreux de les mettre en vente à un prix assez bas pour que tous ceux qui en ont besoin pussent se les procurer.

L'entreprise de Radhakant Deb est, au reste, d'autant plus méritoire que l'étude du sanscrit, comme, en général, celle des langues savantes de l'Orient, n'a jamais été aussi peu

1. *Sabda Kalpa Druma*, par Radhakant Deb, vol. V. Calcutta, 1766 de l'ère de Saka, in-4°. (p. 3813-5014.)

encouragée dans l'Inde qu'elle l'est actuellement. Cela tient à des raisons particulières, très-graves et très-louables en elles-mêmes, si on n'en poussait pas trop loin les conséquences. Il s'est opéré, dans l'administration anglaise de l'Inde, un grand mouvement de rapprochement vers le peuple; d'un côté le gouvernement se sert officiellement des dialectes locaux et exige de plus en plus, de ses employés européens, une connaissance parfaite des langues usuelles; de l'autre côté, il a élargi le cercle des emplois accessibles aux Indiens, et, pour les y rendre aptes, il multiplie ses écoles et y introduit un système d'examens qui tourne les études de la jeunesse indienne vers les connaissances pratiques qu'ils ne peuvent acquérir que dans des ouvrages européens ou dans des traductions que le gouvernement fait imprimer dans les dialectes provinciaux de l'Inde. Ces mesures sont pleines de sagesse et d'humanité, mais on n'aurait pas dû abandonner l'encouragement que méritent les études savantes. Le résultat de cette direction donnée à l'éducation a produit une quantité très-considérable de livres en hindi, hindoustani, mahratti et autres dialectes, que l'administration ou les sociétés d'encouragement pour les écoles ont fait imprimer ou lithographier à Calcutta, à Dehli, à Agra, à Bombay, à Pounah, etc. Ce n'est que par accident, et d'une manière incomplète, que nous parviennent les titres de ces ouvrages, et pourtant je pourrais en remplir des pages entières; mais ces livres, quoique écrits dans des langues orientales, n'ont pas d'intérêt pour nous.

Il a néanmoins paru à Agra un ouvrage que je ne puis me dispenser de mentionner. La Compagnie des Indes a fait publier, il y a quelques années, un Glossaire de tous les termes techniques qui s'emploient dans l'administration des différentes provinces de l'Inde; elle a envoyé ce livre à tous ses employés européens, avec l'invitation de fournir des détails sur l'origine et l'emploi de chacun de ces termes, et toutes les réponses sont destinées à être placées entre les mains de M. Wilson, pour fournir à ce grand indianiste les matériaux

d'un ouvrage complet sur ce sujet. Un des employés les plus distingués de la compagnie, M. Elliot, secrétaire de la cour centrale des provinces supérieures de l'Inde, a fourni, en réponse à cette invitation, un travail si considérable que le gouverneur d'Agra s'est décidé à le faire imprimer pour servir de modèle, et votre Société vient d'en recevoir le premier volume[1]. C'est un glossaire arrangé selon l'alphabet européen; chaque mot est écrit en caractères latins, arabes et dévanagaris, et suivi de sa définition, de son étymologie, de remarques sur la nuance du sens dans lequel il est employé dans les provinces supérieures, et de notices souvent très-étendues sur l'objet qu'il exprime. Il serait difficile de donner une idée exacte de la multitude de faits que contiennent ces notices sur l'histoire des diverses tribus mentionnées, sur la culture des plantes énumérées dans le glossaire, sur la géographie, la généalogie des familles, sur les punitions, sur les impôts, les mœurs, les dialectes locaux et mille autres sujets. Il y a bien peu d'onvrages sur l'Inde qui contiennent autant de faits neufs; et si tous les suppléments au Glossaire qui se préparent ressemblaient à celui de M. Elliot, l'Inde serait bientôt un des pays les mieux connus du monde.

Notre confrère M. Pavie a publié la traduction de la relation de l'expédition faite par ordre d'Aurengzib contre le pays d'Assam[2]. Mir Djoumlah, vice-roi du Bengale, chargé de cette entreprise en 1661, s'empara de la plus grande partie du pays; mais les fièvres le firent périr, lui et presque toute son armée, et Aurengzib fut obligé de renoncer à cette conquête. Ahmed Schehab-eddin Talisch, un des secrétaires de Mir Djoumlah, qui avait fait la campagne avec lui, composa en langue persane, après la mort de son patron, le récit de l'expédition. Son ouvrage fut traduit, en 1805, en hindoustani,

1. *Supplement to the Glossary of Indian terms* by H. M. Elliot. Agra, 1845, in-8°. (447 p.)

2. *Tarikh-i-Asham. récit de l'expédition de Mir-Djumlah au pays d'Asham*. par Théodore Pavie, Paris, 1845, in-8°. (xxxi et 316 p.)

par Mir Hoséin, et M. Pavie s'est servi de cette version pour sa traduction française. On remarque, dans le récit de Talisch et dans sa manière d'observer les faits, les défauts ordinaires des auteurs musulmans, mais à un moindre degré qu'à l'ordinaire. C'était évidemment un homme intelligent; il parle d'un pays peu connu et raconte des événements dramatiques dont il a été témoin oculaire; en un mot, son ouvrage méritait, à beaucoup d'égards, d'être traduit dans une langue européenne.

M. l'abbé Bertrand nous a donné, sous le titre de *Séances de Haïdari* [1], une traduction française d'un ouvrage hindoustani intitulé *la Rose du Pardon*. Chacun sait avec quelle pompe et quel fanatisme les Schiites de Perse et de l'Inde célèbrent l'anniversaire de la mort des fils d'Ali. On représente ce meurtre tous les ans, sous forme dramatique, et on lit en public, pendant les jours qui précèdent la représentation, les récits légendaires des événements qui se rattachent à la destruction de la famille d'Ali. C'est un recueil de ces récits, divisés en journées, composé en 1811 par Mohammed-Haider Baksch, professeur de persan à Madras, que M. Bertrand vient de traduire. Il paraît que l'ouvrage hindoustani lui-même est une traduction d'un livre persan intitulé *le Jardin des Martyrs:* mais M. Bertrand remarque avec raison que le traducteur hindoustani y a probablement fait des changements considérables, car son ouvrage porte toutes les marques du goût des musulmans d'aujourd'hui, et le ton ampoulé de l'auteur devient presque choquant quand il fait parler des personnages historiques dont on possède, dans les auteurs arabes, tant de discours empreints d'une simplicité admirable. M. Bertrand a effacé une partie de ces défauts dans le but de rendre populaire en Europe la littérature orientale, mais c'est une entreprise bien difficile et pour laquelle les auteurs orientaux

1. *Les séances de Haïdari*, ouvrage traduit de l'hindoustani par M. l'abbé Bertrand, suivi de l'élégie de Miskin, traduite par M. Garcin de Tassy. Paris, 1845, in-8°. (342 p.)

modernes n'offrent que de faibles ressources. M. Garcin de Tassy a joint aux Séances de Haïdari la traduction de l'élégie de *Miskin*, qui a pour sujet un des nombreux épisodes de la destruction de la famille d'Ali, et dont le ton a quelque chose de l'énergie et de la simplicité des chants populaires.

Enfin, il a paru un ouvrage qui se rapporte à l'Inde, sinon par la langue, au moins par le sujet. C'est le poëme javanais *Wiwoho*, dont M. Gericke, à Batavia, a publié le texte accompagné d'une traduction hollandaise[1]. Le Wiwoho est un poëme, anciennement composé en kawi, qui a été traduit en vers javanais l'an 1704 de l'ère javanaise, c'est-à-dire en 1779 de notre ère. Si je ne me trompe dans le calcul de cette date, c'est un fait singulier de voir, dans un temps aussi récent, traduire par un musulman un livre de mythologie indienne; car le Wiwoho est imité d'un épisode du Mahabharat, et son auteur, Hempo Kanno, n'a fait subir au conte indien que les changements qu'exigeait la transplantation de la scène sur le sol malais. C'est, je crois, le texte javanais le plus considérable qu'on ait publié jusqu'ici, et il sera probablement suivi bientôt par d'autres. La Société de Batavia paraît, depuis quelques années, animée d'une nouvelle vie, et décidée à nous initier à tout ce qu'il peut y avoir d'important dans les littératures kawi, javanaise et malaie.

La littérature chinoise s'est enrichie d'un ouvrage qui sera lu avec la plus vive curiosité par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de cette grande nation; c'est le premier volume de l'*Essai sur l'histoire de l'instruction publique et de la corporation des lettrés en Chine*, par notre confrère M. Biot[2]. De tous les phénomènes que présente l'histoire de la

1. *Wiwoho of Mintorogo, een javaansch Gedicht uitgegeven* door J. F. C. Gericke (dans le vol. XX des mémoires de la Société de Batavia, 1844, in-8°. XXXIII, 176 et 179 p.)

2. *Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Chine et de la corporation des lettrés*, par Édouard Biot, 1re partie. Paris, 1845, in-8°. (203 p.)

Chine, de toutes les preuves d'une aptitude singulière à la civilisation qu'a données ce pays, il n'y en a pas de plus remarquable que l'importance qu'il a toujours accordée au savoir. Chez presque tous les peuples, les armes ont été l'origine du pouvoir; chez quelques-uns, l'intelligence s'est servie de l'élément mystique qui existe dans l'esprit humain pour fonder sa puissance sous la forme théocratique; les Chinois seuls ont posé, dès l'origine de leur monarchie, le principe que le pouvoir était dû au mérite civil et au savoir.

Une pareille théorie n'a pu s'introduire dans la vie réelle sans avoir à lutter contre la puissance du pouvoir militaire et les institutions aristocratiques qu'il tend partout à fonder, contre le principe de la faveur que la cour désirait faire prédominer, et souvent contre l'influence des richesses. Mais, le principe une fois posé, la partie la plus intelligente de la nation s'y est toujours rattachée, elle a travaillé sans relâche, et malgré des persécutions sanglantes et des obstacles de toute espèce, à la consolider, à lui donner par les écoles, par les examens et par la constitution d'une classe de lettrés, une organisation assez forte pour résister à toute influence, et pour conserver l'administration même sous des conquérants étrangers et barbares. Le système a réussi, il a établi en principe que le pouvoir n'appartient qu'à l'intelligence et au savoir, il a combattu avec succès toute influence héréditaire, l'aristocratie, les castes, la prépondérance de l'épée et celle des richesses. Nous marchons en Europe dans la même voie, et le mérite civil a certainement fait de grandes conquêtes sur les armes et la naissance; mais il n'y a néanmoins encore que la Chine où un pauvre étudiant puisse se présenter au concours impérial et en sortir grand personnage. C'est le côté brillant de l'organisation sociale des Chinois, et leur théorie est incontestablement la meilleure de toutes; malheureusement, l'application est loin d'être parfaite. Je ne parle pas ici des erreurs de jugement et de la corruption des examinateurs, ni même de la vente des titres littéraires, expédient auquel le

gouvernement a quelquefois recours en temps de détresse financière, mais de l'imperfection des institutions que les lettrés ont fondées, et sur lesquelles repose l'application du principe abstrait. Ils ont basé l'instruction presque exclusivement sur l'étude des lettres, et la conséquence a été qu'ils ont stéréotypé, pour aiusi dire, la civilisation. La littérature d'un peuple isolé s'épuise bientôt, et l'on est alors réduit à répéter et à retourner en tout sens les mêmes idées. On a ajouté, il est vrai, à l'étude des livres classiques celle des annales, et la grandeur, ainsi que la longue durée de l'empire, en rendent l'histoire très-propre à former l'esprit de ceux qui sont destinés aux affaires. Mais, là encore, l'inconvénient d'une position isolée s'est fait sentir. Les Chinois n'ont pas pu comparer l'histoire de leur pays avec celle des autres nations, de sorte que, malgré leurs grands travaux historiques, et le soin avec lequel il ont enregistré des faits innombrables, ils n'ont jamais pu s'élever à un point de vue philosophique qui ne peut naître que de l'histoire comparée. Peut-être, s'ils avaient compris les sciences physiques dans le nombre des études prescrites, auraient-ils échappé à l'étreinte de ce cercle qui s'oppose à leur développement intellectuel. Quoi qu'il en soit, il est certain que les lettrés ont fait la Chine telle qu'elle est, qu'ils ont rendu la culture de l'esprit, telle qu'ils l'entendent, le grand objet de l'ambition, et qu'ils dominent et dirigent entièrement l'intelligence du tiers de l'espèce humaine. L'étude attentive de de ce fait est indispensable pour comprendre l'histoire et l'état de la Chine, et M. Biot a entrepris de nous en fournir les moyens. Les Chinois eux-mêmes se sont occupés de cette branche de leur histoire avec leur esprit méthodique ordinaire, et ont soigneusement consigné dans leurs grandes encyclopédies tous les documents relatifs à ce sujet. M. Biot les y a recherchés, les a traduits, coordonnés et encadrés dans une exposition historique, dans laquelle il a fait entrer la traduction littérale des pièces les plus importantes. Le premier volume s'étend depuis le commencement de la monarchie jusqu'au IIIe siècle de notre ère; le second conduira l'histoire des let-

trés jusqu'à nos jours. La méthode de M. Biot est très-sévère; il se renferme entièrement dans son sujet, qui est la recherche, la critique et l'exposition des faits qui se rapportent à l'organisation de l'instruction publique, aux méthodes qu'elle emploie et aux changements qu'elle a subis. Mais toute histoire de la Chine, et surtout toute biographie d'un homme célèbre en Chine, formera un éloquent commentaire à ces documents, et montrera à quel degré ces règlements pénètrent dans la vie de la nation et dans celle de chaque individu.

M. Piper, à Berlin, a publié un mémoire sous le titre de *Symboles des commencements du monde et de la vie, conservés dans l'écriture figurative des Chinois*[1]. C'est une espèce de métaphysique tirée de la forme et de la composition des caractères chinois. L'auteur croit que l'analyse de l'écriture de ce peuple donne le moyen de remonter à ses notions primitives, et il a appliqué son système à certaines classes de caractères pour retrouver les idées métaphysiques des anciens Chinois. Mais il y a mille chances d'erreur dans un pareil procédé, car l'écriture chinoise n'est symbolique que très-partiellement, et l'élément phonétique prédomine de beaucoup. Où donc s'arrêter, et par quelle méthode distinguer ce qui est symbolique de ce qui n'est que le signe d'un son? On a fait plusieurs fois des essais semblables et dépensé beaucoup d'esprit sans produire un résultat que la science puisse avouer. Il n'y a qu'un bon moyen de connaître les idées des Chinois, c'est d'étudier leurs livres.

M. Schott a fait paraître à Berlin un Mémoire sur le Bouddhisme de la haute Asie et de la Chine[2]. L'auteur commence par une exposition abrégée de la doctrine bouddhique et de son introduction en Chine et dans le Thibet; ensuite il discute

1. *Bezeichnungen des Welt und Lebensanfanges in der chinesischen Bilderschrift*, von Dr. G. O. Piper. Berlin, 1846, in-8°. (167 p.)
2. *Ueber den Buddhaismus in Hochasien und in China* von W. Schott. Berlin, 1846, in-4°. (126 p.)

en détail et d'une manière ingénieuse les modifications que les Chinois ont fait éprouver à plusieurs des dogmes les plus importants, et il termine son mémoire par de nombreux extraits tirés du *Tsing-tou-wen*, ouvrage populaire, qui jouit d'un grand crédit en Chine.

Ce traité n'épuise point le grand sujet du bouddhisme chinois, mais c'est un travail fait dans la direction que l'état actuel de la science indique. Depuis que l'ouvrage de M. Burnouf a commencé à porter la lumière dans le chaos des sectes et écoles bouddhiques, et à donner les moyens de les classer et de les rattacher à des branches principales, on doit s'attacher à des recherches spéciales sur la forme que la doctrine générale a prise chez chaque peuple, et déterminer les nuances qu'y a introduites le génie particulier des différentes races.

M. Neumann, à Munich, a publié, sous le titre de *Mexique au ve siècle, d'après les sources chinoises*[1], un mémoire dans lequel il identifie ce pays avec le *Fou-sang*, dont parlent les voyageurs bouddhistes chinois, comme situé à deux mille lieues à l'est de la Chine. Ce n'est pas la première fois que cette conjecture a été émise, et depuis la publication du mémoire de M. Neumann, notre confrère, M. d'Eichthal, a lu, dans une de vos séances mensuelles, une partie d'un travail considérable, dans lequel il développe une théorie semblable, mais pas identiquement la même, en attribuant aux bouddhistes l'introduction de la civilisation en Amérique. Il s'appuie surtout sur les ressemblances des monuments américains récemment découverts avec les monuments de l'Asie orientale.

Dans la grammaire et la lexicographie chinoises, nous avons à signaler plusieurs ouvrages nouveaux. M. Endlicher, à Vienne, a terminé sa grammaire[2], dont la fin est peut-être un peu trop

1. *Mexico im fünften Jahrhundert, nach chinesischen Quellen* von C. F. Neumann. Munich, 1845, in-8°. (30 p., tiré du *Ausland*.)

2. *Anfangsgründe der chinesischen Grammatik*, von Stephan Endlicher, IIe partie. Vienne, 1845, in-8°. (p. 281-376.)

brève, si on la compare aux développements qu'avaient reçus les premiers chapitres; néanmoins, l'auteur a su y incorporer les résultats des travaux grammaticaux les plus récents sur la langue chinoise.

M. Callery a publié, à Macao, le premier volume de son grand Dictionnaire chinois [1], qui est la traduction du célèbre dictionnaire *Peï-wen-yun-fou;* seulement, M. Callery a transposé l'ordre des mots pour les arranger d'après un système qui lui est propre. C'est un inconvénient dans un dictionnaire dont l'usage commode dépend de la facilité presque mécanique avec laquelle on trouve la place que doit occuper le mot qu'on cherche; mais c'est un obstacle qui, après tout, n'empêchera personne de se servir d'un dictionnaire réellement bon. Celui-ci paraît, en effet, au premier aspect, remplir le grand *desideratum* des dictionnaires chinois, en présentant un nombre considérable d'expressions composées; mais, en l'examinant de près, on s'aperçoit bientôt que cette richesse est un peu trompeuse, ce qui s'explique par la nature du guide que M. Callery a choisi. Le *Peï-wen-yun-fou* est un dictionnaire dont le but n'est pas d'expliquer les expressions difficiles, mais de donner des exemples de phrases élégantes et admises dans le beau style; il est d'un grand secours pour un Chinois qui veut s'assurer si telle ou telle locution est bonne, mais il ne répond pas aussi complétement au besoin d'un Européen qui cherche le sens d'une phrase embarrassante. Néanmoins, il s'y trouve une quantité considérable d'expressions figurées, de phrases composées, dont le sens ne pourrait pas se deviner à l'aide de leurs éléments composants. En un mot, ce livre a une valeur réelle, et il est à désirer qu'il soit achevé. Mais ce qui est incompréhensible, c'est l'annonce faite par M. Callery, dans sa préface, qu'il se bornera, dans les volumes suivants, à un tirage de cinquante exemplaires, ce qui détruirait toute l'utilité

1. *Dictionnaire encyclopédique de la langue chinoise*, par M. Callery, t. I, 1re partie. Macao, 1845, in-4°. (212 p.)

de l'ouvrage. Chez un auteur qui publie un livre à ses frais, on ne pourrait que regretter cette manière de procéder; mais il me semble que, lorsqu'un gouvernement encourage la publication d'un ouvrage, on n'a pas le droit de frapper d'avance cet ouvrage de stérilité, en le rendant introuvable avant que la dixième partie en ait paru.

Enfin M. Louis Rochet a fait paraître un Manuel de la langue chinoise vulgaire[1], qui contient une petite grammaire fort élémentaire, un texte composé de dialogues, de fables d'Ésope, d'anecdotes et de proverbes tirés principalement des ouvrages de Morrison, Gonçalvez et Thom, et un vocabulaire qui donne tous les mots qui se trouvent dans ces textes. Ce manuel est destiné à faciliter les premières notions de la langue et à préparer les commençants à l'usage de grammaires et de dictionnaires plus complets.

Cet ouvrage et celui de M. Callery sont imprimés avec les types que M. Marcellin Legrand a gravés d'après le système et sous la direction de M. Pauthier. Le problème d'analyser les caractères chinois et de réduire par là le nombre des poinçons nécessaire pour former une collection complète de caractères, a été résolu par M. Pauthier d'une manière très-satisfaisante, et la preuve en est que les Européens en Chine, qui ont le droit d'être difficiles sur le choix des caractères, se servent de ceux-ci. La mission américaine de Canton a acheté, chez M. Marcellin Legrand, une frappe complète de ses types et elle a su en faire un usage excellent; car plusieurs des ouvrages qu'elle a imprimés, surtout une traduction de saint Luc, sont d'une exécution parfaite et donnent de ces caractères une bien meilleure idée que le livre de M. Rochet, quoique l'impression en ait été dirigée par le graveur lui-même. Mais ce qui est singulier, c'est que les missionnaires se soient attribué, dans

1. *Manuel pratique de la langue chinoise vulgaire*, par Louis Rochet. Paris, 1846, in-8°. (XIV et 216 p.)

leurs prospectus[1], la direction de la gravure, dont l'honneur revient entièrement à M. Pauthier, comme celui de l'exécution à M. Marcellin.

Il ne me reste plus que quelques mots à dire sur une classe d'ouvrages qui, par leur nombre croissant, témoignent de l'existence d'un besoin vivement senti et que l'on s'applique de tous côtés à satisfaire : je veux parler de la publication des catalogues de manuscrits et de livres imprimés relatifs à l'Orient. M. Zenker a fait paraître à Leipzig la première partie d'un Manuel de bibliographie orientale[2]. Il commence par l'exposition et l'énumération des sciences des musulmans selon Hadji Khalfa, et donne ensuite les titres des ouvrages arabes, persans et turcs qui ont paru en Europe et en Orient depuis la découverte de l'imprimerie jusqu'à nos jours, classés d'après les divisions de Hadji Khalfa, autant au moins que cela se pouvait. La liste comprend 1855 ouvrages, mais elle est loin d'être complète, et quiconque connaît un peu le sujet a dû s'attendre à trouver de nombreuses lacunes dans un premier essai de bibliographie orientale; personne n'a moins le droit de s'en étonner que votre rapporteur, qui n'a jamais réussi à vous soumettre un tableau complet des ouvrages qui ont paru dans une seule année. M. Zenker a dressé un cadre que les contributions de tous ceux qui s'intéressent à la littérature orientale devraient aider à compléter peu à peu.

La Compagnie des Indes a fait publier le catalogue des livres imprimés de sa belle bibliothèque de Londres, qui est surtout très-riche en ouvrages indiens[3]: aussi ce catalogue nous fait-il

1. *Specimen of the chinese type belonging to the chinese mission of the board of foreign missions of the presbyterian church in the U. S.* Macao, 1844, in-8°. (41 p.)

2. *Bibliotheca orientalis*, Manuel de bibliographie orientale, I, contenant les livres arabes, persans et turcs imprimés depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à nos jours, une table des auteurs, des titres orientaux et des éditeurs, et un aperçu de la littérature orientale; par J. Th. Zenker. Leipzig, 1846, in-8°. (XLVI et 264 p.)

3. *A catalogue of the library of the Hon. East-India Company*, London, 1845, in-8°. (324 p.)

connaître un nombre considérable d'ouvrages imprimés dans les dialectes provinciaux de l'Inde, en deçà et au delà du Gange, et dont l'existence était à peu près inconnue en Europe. Il faut espérer que la Compagnie ne s'arrêtera pas en si beau chemin et qu'elle nous donnera encore le catalogue des manuscrits de sa bibliothèque.

Le Musée britannique vient de faire paraître le premier volume du catalogue de ses manuscrits arabes[1]; ce travail a été fait par M. Cureton avec beaucoup de soin. Le présent volume contient la description de 411 manuscrits relatifs à la Bible, au Koran, à la théologie, la jurisprudence, l'histoire et la biographie. M. Cureton indique le titre, le contenu, le commencement et la fin de chaque manuscrit, et ajoute quelquefois des passages remarquables tirés de l'ouvrage. Il donne de cette manière au lecteur tous les moyens de juger si un manuscrit peut contenir les renseignements qu'il cherche. Me serait-il permis d'exprimer le regret qu'un livre aussi utile soit imprimé dans ce format colossal que les gouvernements et les corps officiels croient de leur dignité d'adopter et qui fait le désespoir des lecteurs?

M. de Siebold a publié le catalogue des livres et manuscrits japonais de la bibliothèque de Leyde[2], en commençant par l'énumération des livres japonais qu'on avait apportés avant lui en Europe; il donne ensuite, par ordre de matières, la transcription et la traduction des titres de cinq cent quatre-vingt-quatorze ouvrages que possède la bibliothèque de Leyde, et qu'elle lui doit en grande partie. Il ajoute à la fin du livre les titres de ces ouvrages en caractères japonais. En voyant ces ri-

1. *Catalogus codicum manuscriptorum orientalium qui in Museo britannico asservantur;* pars II, codices arabicos continens. Londres, 1846, fol. (179 p.) Le premier volume de ce catalogue, qui doit contenir les manuscrits syriaques, n'a pas encore paru.

2. *Catalogus librorum et manuscriptorum japonicorum a Ph. de Siebold collectorum, annexa enumeratione illorum qui in museo regio Hagane servantur*, auctore Siebold, libros descripsit J. Hoffmann. Lugdini, 1845, in-fol. (35 p. et 16 pl. lithogr. de titres.)

chesses qui font partie d'une littérature encore à peu près inconnue en Europe, on ne peut s'empêcher de se plaindre du manque d'activité des membres du bureau hollandais à Nangasaki, qui auraient dû, depuis longtemps, employer leurs nombreux loisirs à nous faire connaître, par des traductions exactes, les productions les plus importantes d'un peuple aussi intéressant et chez lequel eux seuls ont accès.

M. Reinaud, enfin, vient de terminer le catalogue du supplément des manuscrits arabes de la Bibliothèque royale de Paris, et il serait extrêmement à désirer que ce grand travail fût livré au public le plus tôt possible et dans une forme qui le rendît accessible à tous ceux qui s'occupent de la littérature arabe. Les catalogues des manuscrits orientaux des grandes bibliothèques de l'Europe devraient être publiés dans un format qui permît de les mettre entre les mains, non-seulement des savants, mais des consuls et des voyageurs instruits, pour qu'ils pussent rechercher, en connaissance de cause, les manuscrits qui nous manquent, et les soustraire ainsi aux mille chances de destruction que l'ignorance et l'incurie toujours croissante des Orientaux leur préparent. Quelques gouvernements européens commencent à s'occuper du soin de sauver ces débris du savoir oriental; le gouvernement français a envoyé M. de Slane en Algérie et à Constantinople pour y visiter les bibliothèques et acheter des ouvrages qui manquent à Paris. Son rapport sur les bibliothèques de l'Algérie a paru, et l'on sait qu'il a fait à Constantinople des acquisitions extrêmement précieuses de manuscrits d'historiens arabes. La Russie a adopté le même plan et l'exécute d'une manière encore plus systématique. M. de Fræhn a rédigé depuis longtemps un catalogue de *desiderata*, et le gouvernement fait rechercher, dans toutes les parties de l'Orient où il a des agents, les ouvrages que réclame le savant académicien. Il est encore temps de prévenir des pertes irréparables, et, dans quelques siècles, les Orientaux viendront peut-être en Europe pour y étudier leurs anciennes littératures.

VII

ANNÉE 1846-1847

(RAPPORT LU LE 14 JUIN 1847)

MESSIEURS,

Quand une société comme la nôtre a traversé un quart de siècle, quand elle a pris dans le monde savant à peu près la place que lui assigne la nature de ses travaux, quand le temps a fait disparaître, d'une part les difficultés, de l'autre les espérances exagérées qui s'attachent à toute entreprise nouvelle, il est rare qu'il lui arrive, dans le cours d'une année, des changements et des événements majeurs. Il n'y a, d'un côté, que le progrès lent et mesuré de la science qui marque presque insensiblement le temps qu'on a parcouru, et de l'autre, la mort qui renouvelle forcément toute chose humaine, et qui nous oblige de serrer nos rangs et de chercher à cacher nos pertes par un redoublement d'activité.

C'est la troisième fois que nous avons perdu notre président. M. Amédée Jaubert avait été l'un des fondateurs de la Société, et a fait partie du conseil depuis le commencement. Le zèle qu'il avait toujours montré pour l'intérêt des lettres, sa position dans le monde et dans la littérature, et la facilité de son caractère le désignèrent naturellement au choix de ses con-

frères pour succéder à M. Silvestre de Sacy. Je n'ai pas à retracer ici sa vie politique et littéraire, c'est un devoir que les différents corps auxquels il a appartenu ont déjà rempli; mais il est impossible de ne pas rappeler dans ce rapport, avec un sentiment de juste reconnaissance, le dévouement et l'esprit de conciliation avec lesquels il a présidé à nos affaires, jusqu'à ce que les infirmités d'une vieillesse prématurée, suite des fatigues et des dangers auxquels l'avait exposé sa carrière, nous aient privé de son concours.

Le *Journal asiatique* a continué à servir d'organe aux travaux de la Société, et il y a peu de parties de l'Orient qui n'aient été, dans votre recueil, l'objet d'études neuves et intéressantes. Ainsi, pour n'en citer que quelques-unes, M. Stanislas Julien a commencé à publier une série d'articles tirés des géographes et des historiens chinois, et traitant des pays et des peuples étrangers. Il nous fait espérer qu'il suivra toute la frontière occidentale de la Chine, et nous donnera tous les renseignements que fournissent les historiens et les voyageurs chinois sur la Tartarie, la Bactriane, la Perse et l'Inde, et qui serviront à compléter et à éclaircir les données que nous devons aux auteurs indigènes. M. Garcin de Tassy a achevé son travail sur la rhétorique des nations musulmanes; MM. Dulaurier et Dozon ont inséré dans le Journal leurs études sur les Malais; MM. Defrémery et Cherbonneau ont donné une suite de mémoires sur différentes dynasties arabes et persanes; MM. Fresnel, Judas et Bargès ont publié et discuté de nouvelles inscriptions phéniciennes; enfin, vous recevrez sous peu de jours la première partie d'un travail considérable de M. Botta sur les inscriptions assyriennes, qui a pour objet la classification des caractères et la détermination de ceux qui peuvent se permuter, travail préliminaire qui sera d'un grand secours pour toute tentative de résoudre le grand problème de la lecture de ces inscriptions. C'est la plus belle de toutes les questions qui occupent dans ce moment les savants. Il s'agit de lire des inscriptions dans un alphabet inconnu et com-

pliqué, et dans un idiome dont on ne peut encore que conjecturer à quelle famille de langues il appartient; mais l'importance du résultat soutiendra le zèle des savants qui s'occupent de cette question; car la lecture de ces inscriptions, presque innombrables, fera époque dans l'étude de l'histoire ancienne, et le siècle qui a vu déchiffrer les hiéroglyphes et les inscriptions persépolitaines a le droit de ne désespérer d'aucun problème de ce genre.

Je regrette de ne pouvoir encore vous annoncer le renouvellement des encouragements que le ministère de l'instruction publique accordait autrefois à la Société asiatique; mais nous devons espérer que M. le ministre, dont les bonnes intentions ne sont pas douteuses, trouvera le moyen de rétablir une allocation modeste, que la Société asiatique a la conscience d'avoir méritée, et dont elle a besoin pour rendre aux études orientales tous les services qu'on a droit d'attendre d'elle, pour encourager nos voyageurs en Orient par la publication prompte de leurs découvertes, et soutenir le zèle des orientalistes en France par l'impression de leurs ouvrages; en un mot, pour pouvoir maintenir son rang au milieu des sociétés asiatiques qui se sont formées et qui se forment tous les ans dans toutes les parties du monde[1].

Nous avons reçu de presque toutes ces sociétés les publications qu'elles ont faites pendant l'année dernière. La Société de Calcutta, qui maintient son ancienne activité, nous a fait parvenir régulièrement son journal[2]. La Société de Madras a recommencé la publication du sien, qui avait été interrompue pendant quelque temps. La société asiatique de Bombay con-

1. Pendant que ces feuilles étaient sous presse, la Société a reçu une lettre de M. le ministre de l'instruction publique, dans laquelle il lui annonce qu'il a rétabli une partie de la subvention dont la Société jouissait autrefois, et lui donne l'espoir qu'il la lui rendra plus tard en entier, et même qu'il l'augmentera.

2. *Journal of the asiatic Society of Bengal.* Le dernier cahier qui est arrivé à Paris est le numéro CLXX.

tinue à faire paraître son journal trimestriel, mais elle en a remis la publication entre des mains privées. La Société géographique de Bombay nous a envoyé la première partie du cinquième volume de ses Transactions [1], dont elle n'a malheureusement fait aucun dépôt en Europe, de sorte que cet excellent recueil est à peu près introuvable. La Société ne paraît pas sentir tout l'intérêt que des travaux comme les siens excitent en Europe; mais c'est un excès de modestie qui prive nos bibliothèques des moyens de se procurer un des recueils les plus riches en matières neuves et importantes. La Société asiatique de Londres a publié trois nouveaux cahiers de son journal [2], dont deux contiennent le commencement du beau travail de M. Rawlinson sur la grande inscription de Darius à Bisitoun, travail que le monde savant attend depuis quelques années avec une juste impatience. M. Rawlinson nous y donne le texte et la traduction de l'inscription, et la première partie de son commentaire sur ce magnifique monument de l'antiquité persane. La Société asiatique de Londres a de plus formé, dans le courant de l'année, à Hong-Kong, une nouvelle succursale, qui doit s'occuper exclusivement de la Chine, et publier un journal indépendant de celui de la société mère.

La Société asiatique allemande nous a envoyé son compte rendu de l'année 1846 et le premier cahier de son journal [3]. L'état de cette société paraît être très-prospère, le nombre de ses membres augmente rapidement, et tout lui promet un rang honorable parmi les associations analogues.

Enfin, il s'est formé trois nouvelles sociétés, l'une à Londres,

1. *Transactions of the Bombay geographical Society.* From may 1844 to febr. 1846. Bombay, 1846 in-8°. (199 p.)

2. *The Journal of the royal asiatic Society of Great Britain and Ireland.* Num. XVII et vol. X, 1 et 2.

3. *Jahresbericht der deutschen morgenländischen Gesellschaft.* Für 1845-6. Leipzig, 1846, in-8°. (160 p.)

Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft. Leipzig, 1846, in-8°, cahier 1. (90 p.)

sous le titre de Société de Sydenham, dont le but est de publier les ouvrages des médecins arabes; la seconde à Dehli, sous le titre de Société archéologique de Dehli; elle a tenu sa première séance le 3 avril 1847, et elle annonce l'intention d'envoyer ses mémoires à la Société de Calcutta; mais il faut espérer qu'elle trouvera bientôt moyen de publier elle-même ses travaux; car l'expérience de toutes les sociétés libres prouve que, pour soutenir le zèle de leurs membres, elles ont besoin de faire paraître elles-mêmes leurs travaux. La Société de Dehli est d'ailleurs si favorablement située, et contient dans son sein des hommes si distingués, qu'elle ne peut pas craindre de manquer de matériaux pour composer un excellent recueil. Enfin, la troisième de ces sociétés nouvelles a été fondée à Beyrouth par des jeunes gens du pays, qui se proposent d'entreprendre des travaux sur la littérature arabe. Ce symptôme de vie littéraire, dans une population orientale, sera reçu en Europe avec une curiosité bienveillante; mais jusqu'à présent cette association n'a encore donné aucune preuve publique de son existence.

Depuis plusieurs années vous avez bien voulu me permettre de vous présenter un tableau périodique des progrès de la littérature orientale; vous avez accueilli avec indulgence les renseignements incomplets que je pouvais donner sur les travaux entrepris dans des pays si divers, et cette indulgence m'a encouragé à persévérer dans l'accomplissement d'une tâche dont je m'étais chargé un peu témérairement. Mais vous me pardonnerez facilement si j'interromps cette année la série des catalogues raisonnés que je vous ai successivement présentée pour vous parler d'un autre sujet, d'un sujet dont l'importance est extrême pour les progrès des études qui nous occupent, mais que la surabondance des matières ne m'a pas permis d'aborder jusqu'à présent : je veux parler des voyages en Orient.

Si la littérature orientale reste nécessairement le premier et le principal moyen d'étudier les langues, l'histoire, les reli-

gions, la poésie et les antiquités des peuples de l'Asie, les travaux des voyageurs en fournissent un commentaire qui nous est indispensable. Il serait superflu de développer une thèse dont la vérité est évidente par elle-même, et dont nous faisons journellement l'application; car qui de nous n'a besoin, pour l'intelligence d'un auteur oriental, des récits des voyageurs, soit pour se rendre compte de la position géographique d'un pays, soit pour y trouver la description des monuments anciens ou des copies d'inscriptions, soit pour découvrir le sens d'une allusion tirée de l'histoire naturelle du pays, soit pour y recueillir des traits de mœurs qui peuvent éclairer l'histoire du passé et l'éclairent d'autant mieux que les mœurs sont plus constantes en Orient; en un mot, qui de nous n'a besoin dans tous ses travaux du tableau vivant des pays dont il s'occupe, tableau que les voyageurs seuls peuvent lui fournir?

On a fait de notre temps de grands progrès dans l'exploration de l'Orient; les Européens l'ont traversé dans presque tous les sens. Des missionnaires, des officiers, des médecins, des diplomates, des négociants et des voyageurs chargés de missions scientifiques ont pénétré dans les pays réputés les plus inaccessibles. Bokhara, le Kurdistan, les sources de l'Oxus, le midi de l'Arabie, l'Afghanistan, le Japon, le Tibet ont été visités et décrits; les monuments assyriens, persans, sabéens, les stupas de l'Afghanistan ont été exhumés ou fouillés; un nombre immense d'inscriptions indiennes, himyarites, babyloniennes, assyriennes, médiques, persanes, phéniciennes et lyciennes ont été copiées et sont aujourd'hui soumises aux investigations des savants.

Mais tout en proclamant ce qui a été accompli par le savoir et le courage des voyageurs en Orient, on ne peut se dissimuler que ce qui a été fait jusqu'à ce jour n'est que le commencement d'une carrière presque illimitée; qu'aucun pays n'a été suffisamment exploré; qu'il reste une infinité de monuments antiques à découvrir; que nous sommes loin de con-

naître parfaitement l'organisation sociale des peuples qui couvrent l'Asie; que la géographie présente encore beaucoup de points obscurs qu'on pourrait éclaircir; enfin, qu'il n'est pas douteux que les bibliothèques de l'Orient ne contiennent encore un grand nombre d'ouvrages qu'il serait important d'en tirer, pour les sauver d'une destruction imminente et les livrer à la critique européenne. La surface de la plupart des pays orientaux nous est connue sous le double rapport physique et moral; mais quand on lit le récit d'un Européen intelligent qui a résidé longtemps dans une contrée, même dans celles qui ont été visitées par un grand nombre de voyageurs et qu'on supposerait à peu près connues, on sent à l'instant qu'il nous ouvre un monde nouveau, et l'on reste surpris tant de ce qu'il nous apprend que de ce qu'il nous laisse entrevoir et qui reste réservé à ses successeurs. Qu'on lise, par exemple, la description du Radjpoutana, par Tod, et l'on sera frappé de la masse de renseignements curieux qu'il nous donne et du tableau de mœurs qu'il déroule devant nous; mais, cette lecture terminée, on éprouvera le besoin d'en apprendre bien davantage, de voir étudier plus profondément cette organisation féodale, ces poëmes épiques, ces monuments d'art dont il parle. Qu'on lise les fragments qu'a donnés M. Rawlinson de ses voyages en Perse, ou les notes de M. Elliot sur les provinces supérieures de l'Inde, et l'on sera étonné de tout ce qu'ils ont observé et de ce qu'ils indiquent comme sujet d'études futures et de découvertes à faire. L'histoire des peuples est comme l'histoire naturelle, plus on l'étudie, plus on trouve combien on ignore et combien le phénomène le plus petit, le plus insignifiant en apparence révèle de mystères. Certainement personne n'a parcouru l'ouvrage de M. Briggs sur l'impôt territorial dans l'Inde sans être émerveillé des grands enseignements historiques que peut fournir l'étude attentive d'un pauvre village indien; or, s'il plaisait à un missionnaire, en Chine, de nous faire connaître d'une manière aussi complète l'organisation municipale de l'endroit qu'il habite, de nous en donner le budget communal dans ses moindres détails, et de

nous expliquer tout ce qui s'y rapporte, il nous rendrait un service non moins éminent, et nous ferait connaître un grand et important côté de la civilisation chinoise, sur lequel nous chercherions en vain des renseignements dans les annalistes impériaux. Je me rappelle avoir entendu faire à M. Fresne la description de son séjour dans un village derrière Thaïf, près de la Mecque, et je n'ai jamais vu de commentaire plus instructif sur l'état des Arabes avant l'islamisme; pourtant, il n'y avait là ni événements à raconter, ni souvenirs historiques à évoquer, ni monuments à découvrir; c'était une observation intelligente des mœurs et du caractère d'une race qui ne change guère, faite par un homme qui sait voir et surtout qui sait s'intéresser à ce qu'il voit. Ce n'est donc pas la matière qui manque aux recherches du voyageur ; quel que soit le sujet de prédilection de ses études, l'antiquité ou l'état moderne d'un pays, la littérature ou la géographie, l'homme ou la nature, il trouvera une ample moisson de découvertes à faire, pourvu qu'il ait des yeux pour voir et les connaissances nécessaires pour comprendre ce qu'il voit.

Il n'y a jamais eu de temps plus favorable aux voyages en Orient que le nôtre. Tout s'ouvre devant la puissance de l'Europe, et les pays que la jalousie, la rapacité ou le fanatisme rendaient inaccessibles, deviennent de jour en jour plus faciles à visiter, non pas sans danger, mais, au moins dans beaucoup de cas, avec des dangers moindres qu'auparavant. Cette influence croissante de l'Europe n'est pas un avantage sans mélange pour le voyageur, car elle détruit beaucoup de choses chez les peuples sur lesquels elle s'étend ; elle efface bien des souvenirs antiques; elle fait disparaître beaucoup de monuments que l'incurie et la barbarie des habitants avaient conservés jusqu'à présent. Mais ce n'est qu'une raison de plus pour se hâter d'explorer les pays qui s'ouvrent devant nous et qui bientôt, en devenant d'un accès plus facile encore, seront en même temps plus stériles pour l'observateur. Le moment le plus favorable à l'exploration d'un pays est celui

où il devient accessible pour la première fois, et il en est ainsi aujourd'hui d'une grande partie de l'Orient, qui est frappée d'une terreur presque superstitieuse par suite de son contact avec l'Europe.

Schulz et M. de Slane ont pu examiner à loisir les bibliothèques des mosquées de Constantinople, non sans difficultés, mais sans trouver d'obstacles absolus; un homme savant et courageux comme eux trouverait probablement moyen d'en faire autant à Damas avant que les bibliothèques qui s'y trouvent encore intactes ne soient dispersées et détruites comme il est arrivé à celles du Caire. M. Hodgson a vu s'ouvrir devant lui les collections des monastères bouddhiques du Népal, et si les bibliothèques des Djains à Abou existent réellement, leurs portes ne résisteront pas longtemps à la curiosité et à l'influence d'un employé anglais dans l'Inde. M. Layard a pu entrer seul et sans aucun appui dans le pays de Bakhtiaris, et ce qu'il a fait si bien et si courageusement eût été sans doute impossible vingt ans plus tôt; MM. Gabet et Huc sont revenus du Tibet, où ils auraient probablement laissé leur tête il y a cinq ou six ans, et plusieurs voyageurs sont parvenus à visiter, sans grand risque pour leur vie, les lieux où Schulz a été assassiné, uniquement parce qu'il était Européen. Au reste, si je dis que le danger d'avoir à subir des violences extrêmes de la part de certaines populations a diminué dans une partie de l'Orient, ce n'est point pour déprécier le mérite de ceux qui s'aventurent dans des pays barbares; car, outre les périls inévitables et incessants qui résultent du climat, des fatigues et des privations, il reste assez à craindre de la part des hommes pour mettre à l'épreuve le courage le plus déterminé; et personne ne refusera son admiration à des voyageurs tels que Masson, Wolf, Wood, Arnaud, Layard, Wrede, Bode et tant d'autres qui ont risqué leur vie pour ajouter à la masse de nos connaissances. Tout ce que je voudrais dire, c'est que les circonstances actuelles sont plus favorables aux voyages et qu'elles permettent des entreprises qui eussent été impossibles

autrefois et qui aujourd'hui ne sont plus que périlleuses.

Une suite naturelle de cet état de choses est l'accroissement considérable du nombre des voyageurs en Orient. C'est surtout à l'Angleterre que nous devons les descriptions les plus nombreuses et les meilleures de cette partie du monde, ce qui s'explique par la possession de l'Inde, par un commerce qui pénètre partout, par une diplomatie qui a des agents sur tous les points importants, et surtout par la richesse des particuliers, qui permet à un nombre infini de personnes de suivre l'impulsion de leur goût pour des entreprises lointaines et aventureuses. Je n'essayerai pas de citer même les plus considérables de ces voyages, la liste serait trop longue et néanmoins incomplète, et le choix serait difficile parmi tant de rapports adressés au gouvernement ou à la Compagnie des Indes, tant de descriptions de pays et de villes faites par des employés diplomatiques ou administratifs, tant de récits publiés par des hommes que leur vocation de missionnaires ou leur goût pour l'antiquité ont poussés à visiter toutes les parties de l'Orient. Ce grand mouvement se fait sans que le gouvernement anglais y intervienne de quelque manière que ce soit, et les ouvrages qui en résultent sont suffisamment encouragés par la curiosité intelligente du public pour que leur publication n'ait pas besoin d'un secours officiel.

Sur le continent, il en est tout autrement. La France ne possède que des territoires insignifiants en Orient, et ses employés y sont infiniment moins nombreux que ceux de l'Angleterre. Le goût des voyages s'est certainement développé dans ces derniers temps, et l'on voit de riches voyageurs français visiter l'Orient, et surtout un nombre très-considérable de missionnaires pénétrer dans des pays dont l'accès est le plus difficile; mais les uns et les autres n'écrivent de livres que rarement, et, à l'exception d'un petit nombre de lettres qui paraissent dans les Annales de la propagation de la foi, la science ne tire ordinairement que peu de profit des fatigues et

des dangers de ces émissaires volontaires de la France. Il en est de même dans le reste de l'Europe; les voyageurs y sont rares, et si de temps en temps un prince ou un grand seigneur se laisse aller à la fantaisie de visiter un pays de l'Orient, c'est plutôt dans un but d'amusement et d'instruction personnelle que dans l'intérêt de la science.

Dans cet état de choses, les gouvernements ont compris qu'il y avait là de la gloire à acquérir et un devoir à remplir envers la science. Ils ont envoyé de loin en loin des voyageurs et des commissions scientifiques pour explorer les pays qu'on leur signalait, et il est résulté de ces missions quelques ouvrages excellents qui feront un honneur immortel à leurs auteurs et à leurs promoteurs. Pendant longtemps ces entreprises furent isolées et seulement exécutées quand un prince ou un ministre s'intéressait accidentellement à un savant ou à une branche particulière d'étude. Même en France, le gouvernement ne s'engageait que rarement et difficilement dans cette voie, et plusieurs d'entre vous se rappelleront certainement combien il a fallu de temps et d'influences puissantes pour déterminer le gouvernement de la restauration à envoyer Champollion en Égypte, et Schulz en Perse. Depuis cette époque, on a élargi la voie, et les voyages scientifiques sont devenus une partie régulière et considérable des efforts que fait le gouvernement français pour l'avancement de la science. C'est un fait infiniment honorable; il marque la sollicitude éclairée du pays pour tous les progrès des connaissances humaines; il peut et doit avoir pour le progrès des études orientales en particulier les conséquences les plus heureuses.

Mais le système est encore nouveau, et à travers les tâtonnements inséparables de tout commencement, on n'a pas encore trouvé les règles ni les précautions qui peuvent garantir l'emploi le plus avantageux des fonds destinés aux voyages. Quelques-unes de ces entreprises ont été bien exécutées, d'autres ont été complétement infructueuses. Mon intention n'est

point de faire la critique du passé, quoique le moyen le plus sûr de signaler les fautes à éviter soit d'indiquer celles qui ont été commises; mais je ne pourrais me livrer à cette analyse sans faire de la peine à des personnes que je ne voudrais pas blesser; je me bornerai donc à vous demander la permission de vous soumettre quelques idées générales sur le but qu'on doit se proposer dans les voyages en Orient faits par ordre du gouvernement, et quelques vœux sur les moyens qu'on pourrait employer pour l'atteindre autant que possible.

La première chose à faire et la première règle à poser serait de restreindre l'étendue des voyages qu'on veut faire exécuter. Je ne parle ici que des voyages faits dans un but historique et littéraire, et non pas de ceux qu'on entreprendrait pour l'étude de la géologie, de la botanique ou d'autres sciences, voyages qui exigent nécessairement le parcours de grandes distánces. Presque tous les plans que les voyageurs en Orient soumettent au gouvernement pèchent par leur étendue; et ce défaut est si naturel, qu'on ne saurait être assez sur ses gardes pour résister à l'entraînement de l'imagination, qui fait briller devant nos yeux une série de noms de villes et de pays les plus curieux à examiner, les plus célèbres dans l'histoire, les plus riches en monuments et en souvenirs. L'administration elle-même est facilement éblouie par un panorama aussi magnifique; mais la grandeur de ces plans est précisément ce qui en rend l'exécution infructueuse.

Autrefois, quand on en était au commencement des découvertes géographiques; quand les choses les plus connues aujourd'hui étaient ou entièrement ignorées, ou seulement l'objet d'un souvenir vague et mystérieux, échappé aux temps de barbarie, il était utile et nécessaire de suivre les grandes routes de l'Orient aussi loin qu'elles pouvaient conduire, et de raconter tout ce qu'on y avait vu et entrevu. Marc Paul et Plan Carpin ne pouvaient pénétrer trop avant dans les pays qu'ils ont visités, et même du temps de Tavernier et de Mandelslo on

pouvait faire trop de chemin, car tout ce qu'on voyait était euf, et il s'agissait, avant tout, de faire la carte des contrées rcourues, de savoir quels en étaient les royaumes, quels uples les habitaient, et où l'on pouvait espérer de trouver des onuments à étudier, des bibliothèques à explorer, des traions à recueillir, d'anciennes coutumes à observer. Mais ujourd'hui, en se tenant sur les chemins battus, on peut traerser presque toute l'Asie sans découvrir rien de nouveau, et, rès de grandes fatigues, ne rapporter que des impressions voyage sans utilité pour la science. Cela peut convenir à un uriste, que la curiosité pousse à travers le monde, et qui a de comptes à rendre à personne; mais il s'agit d'autre iose pour un voyageur envoyé par un gouvernement. Dans iat actuel de nos connaissances sur l'Orient, nous avons soin d'approfondir davantage les secrets de son histoire et son organisation, de fouiller son sol pour découvrir les stes de ses antiquités, et d'étudier, en détail, les lieux qui it été autrefois des foyers de civilisation, ou qui sont aujourhui les centres de ce qui y reste de pouvoir; nous avons soin d'éclairer une foule de questions spéciales sur l'origine, s traditions et les langues des tribus qui habitent aujourhui des pays jadis célèbres; nous voulons connaître leurs stitutions civiles et religieuses, leur droit territorial, leur ganisation municipale; nous voulons obtenir les livres qui anquent à nos bibliothèques, et qui se trouvent encore dans i coin quelconque de l'Asie.

Mais tout cela ne s'apprend pas quand on se contente de arcourir un pays, ni même pendant un séjour plus long que le le font ordinairement les voyageurs; il faut être, pour ainsi dire, domicilié dans une province, pour vaincre les difficultés que nous opposent l'ignorance, la méfiance ou la barbarie des habitants; il faut avoir le temps de se lier avec les gens du pays, afin de pouvoir observer leurs institutions, et apprendre d'eux où il y a quelque chose à trouver; il faut pouvoir attendre le moment et les occasions de pénétrer dans un canton

difficile; il faut connaître d'avance l'histoire, la langue et la littérature d'un peuple pour s'intéresser à ce qu'on y voit, et pour que la partie respectable et savante de la population vous honore et vous aide à découvrir ce qui échappe à un examen superficiel. Je vais donner un exemple ou deux qui mettront mieux en lumière la différence qu'il y a entre les deux classes de voyageurs dont je parle.

M. Rich visita Mossoul quatre fois, il y fit tout ce que peut faire un voyageur savant et consciencieux pendant un court séjour; il examina les ruines de Ninive, acheta les antiquités qu'on lui offrait, remarqua des murs couverts d'inscriptions cunéiformes, et formant les caves de quelques maisons du village de Nebbi Younès; il raconta qu'on avait trouvé un bas-relief de la hauteur de deux hommes, couvert de sculptures d'hommes et d'animaux, mais qu'il avait été détruit. C'est tout ce que pouvait faire et observer le voyageur le plus zélé qui ne séjournait pas dans le pays; et c'est plus que n'ont fait tous ceux qui ont passé par Mossoul, avant et après Rich, jusqu'au moment où M. Botta vint se fixer dans cette ville. Alors seulement nous avons vu commencer et se succéder rapidement ces découvertes merveilleuses d'antiquités assyriennes qui feront époque dans l'étude de l'histoire, des langues et des arts de l'Orient.

Pendant que Niebuhr, et j'aime à le citer avec le respect qui est dû à ce grand nom, pendant que Niebuhr voyageait dans le Yémen, il entendit parler plusieurs fois d'inscriptions qui ne pouvaient être qu'en caractères himyarites, mais qu'il ne put pas visiter, malgré son vif désir de les copier, parce que tantôt la mauvaise volonté d'un chamelier, tantôt des maladies, tantôt le manque de sécurité sur les routes l'en empêchaient, et que l'étendue de son itinéraire ne lui permettait pas d'attendre de meilleures occasions. Mais M. Arnaud est parvenu à atteindre Saba, parce qu'un long séjour lui a fourni les moyens de vaincre toutes les difficultés. Il nous a rapporté

cinquante inscriptions himyarites, et en aurait obtenu un bien plus grand nombre si ses moyens pécuniaires n'avaient pas été épuisés. Je profite de cette occasion pour remercier MM. les ministres de l'instruction publique et des affaires étrangères d'avoir bien voulu mettre M. Arnaud en état de retourner à Saba pendant trois ans, et de lui avoir donné ainsi le temps de copier les nombreuses inscriptions sabéennes qui couvrent les ruines de Khariba et d'autres villes antiques qu'il n'avait pu visiter dans sa première expédition.

Enfin, que l'on prenne les ouvrages de Heber ou d'autres voyageurs que je pourrais nommer, qui ont parcouru l'Inde dans toute sa largeur, et l'on verra que ce sont des récits amusants pour le public, mais à peu près inutiles pour les savants; qu'on les compare aux notes de M. Elliot sur les provinces supérieures, aux lettres de M. Shore, aux travaux de Stirling sur l'Orissa, aux ouvrages de Sleeman, et l'on sentira que, sous la plume de ces derniers, le pays, ses intérêts, son histoire, son organisation revivent devant le lecteur. Et pourtant les premiers étaient des hommes aussi savants et aussi intelligents que les derniers; mais ils n'avaient pas eu le temps d'étudier les pays qu'ils ne faisaient que parcourir.

Il faudrait donc envoyer successivement des voyageurs sur les points les plus intéressants de l'Asie, assigner à chacun d'eux, pour centre de ses opérations, une des grandes villes qui ont formé ou forment encore les foyers de la civilisation, lui indiquer un rayon suffisant, borné par la langue et les circonstances historiques et politiques du pays, et lui demander la description complète de ce territoire, de ses antiquités, de ses bibliothèques, de son organisation et de ses institutions actuelles; il faudrait lui accorder six ou sept ans, enfin un temps suffisant pour remplir la tâche qu'on lui imposerait; il lui serait possible alors de faire des fouilles, et de se familiariser avec les savants et les chefs du pays, pour obtenir d'eux le moyen de pénétrer partout; et l'on devrait même lui deman-

der la traduction d'une histoire locale, s'il en existe une, ou d'un ouvrage quelconque pour lequel il trouverait dans la contrée même des ressources particulières. Pour donner une idée plus précise de ce plan d'exploration, il suffira d'indiquer quelques-unes des stations qu'on pourrait établir successivement, à mesure qu'il y aurait des fonds, et qu'il se présenterait des hommes auxquels on pourrait les confier. Ainsi on enverrait un voyageur à Bagdad, en lui assignant pour limites la Babylonie ancienne ou le paschalik moderne de Bagdad; un autre occuperait Damas, dont les bibliothèques nous sont inconnues, et doivent renfermer bien des ouvrages qui passent pour perdus; ses recherches comprendraient la Syrie méridionale, une partie du Liban, et les tribus arabes qui dépendent de Damas. Le centre d'une autre expédition serait Hamadan, afin d'explorer l'ancienne Médie, les ruines d'Ecbatane et celles d'autres villes antiques, et pour étudier les dialectes populaires de cette province. Il serait important qu'un savant s'établît à Yezd ou à Kirman, où il aurait à s'occuper des zoroastriens; il rechercherait les livres zends et pehlewis qui nous manquent, et trouverait dans les antiquités du Seistan et dans l'état moderne du pays des sujets d'étude abondants et entièrement neufs. Un autre irait à Bénarès pour y fréquenter les écoles brahminiques et compléter nos collections de livres sanscrits. Un indianiste qui séjournerait dans le Radjpoutana pourrait nous rapporter une traduction des poëmes épiques de Tchand faite sur les lieux mêmes et au milieu de la tradition vivante; il étudierait l'organisation des Radjpoutes, et compléterait ou corrigerait les vues de Tod sur ce sujet. Une autre station du même genre devrait être établie parmi les Djains du Guzarate, dont les monuments et les livres ne nous sont connus que bien vaguement. Enfin, il faudrait, aussitôt que les circonstances le permettront, envoyer un voyageur à Balkh, et lui confier l'exploration de la Bactriane, l'étude des monuments de Bamian, et celle des traces de l'empire grec et des États barbares qui lui ont succédé. Mais je m'arrête, car mon intention n'est pas de donner une liste com-

plète des points à occuper; je n'ai voulu qu'indiquer un système à suivre. Je craindrais, d'ailleurs, en continuant cette énumération, qu'on ne m'accusât de demander l'impossible. Et pourtant rien ne serait plus facile que d'explorer ainsi successivement toute l'Asie, en y apportant les précautions et la sage lenteur que permet un système suivi par un gouvernement. Le plus difficile est fait; les moyens sont inscrits au budget, et la part qui doit en revenir naturellement à l'Orient suffira à tous les besoins; car ce serait assez d'envoyer chaque année un voyageur, de telle sorte qu'il y en aurait à la fin, et quand le système serait en parfaite voie d'exécution, six à la fois, ce qui ne serait certainement pas disproportionné avec les droits que l'Orient peut revendiquer dans la répartition du budget des missions scientifiques.

L'adoption d'un plan semblable aiderait en même temps à la solution de la question, aujourd'hui si difficile, du choix des personnes. Il est évident que tous ceux qui ne désirent que faire un voyage agréable aux frais du gouvernement seraient exclus par les exigences mêmes du plan qu'ils auraient à suivre. La connaissance des langues savantes du pays qu'on voudrait explorer deviendrait une condition *sine qua non* du choix, comme elle aurait dû l'être dès le principe, et il n'y aurait que des hommes préparés par une étude sérieuse des langues et de l'histoire qui voudraient se présenter. Les élèves des écoles orientales de Paris y trouveraient un objet de légitime ambition qui soutiendrait leur zèle et leur offrirait une occasion précieuse de continuer et de perfectionner leurs travaux dans le pays même qui en est le but. Qui peut douter qu'on ne trouvât, tous les ans, un jeune homme instruit, courageux et désireux de se distinguer par des découvertes presque certaines, et d'entrer dans la vie littéraire par une porte aussi belle et aussi sûre? Qui peut douter qu'en suivant avec persévérance un plan semblable, on n'obtienne les résultats les plus honorables pour la France et les plus utiles pour la science? Sans aucun doute, tous les points de l'Orient qu'il

importe de connaître seraient visités successivement par des hommes compétents, des trésors inconnus d'antiquités viendraient enrichir nos musées, maint ouvrage précieux que nous croyons perdu viendrait combler les lacunes de nos bibliothèques, et les langues, l'histoire et les institutions de tous les peuples de l'Asie seraient mieux étudiées.

Il me reste à dire un mot de la publication des résultats de ces voyages; car, dans l'état actuel des choses, il est indispensable que le gouvernement y pourvoie, si l'on ne veut pas que le fruit de tant de travaux reste stérile entre les mains de leurs auteurs; mais ici encore le plus difficile est déjà fait, et les moyens d'exécuter tout ce que peut exiger l'avancement des sciences existent. Le gouvernement français a publié un nombre assez considérable de voyages avec une libéralité qui fait le plus grand honneur à ses intentions et à son respect pour la science, et quand les fonds dont pouvaient disposer les différents ministères ne suffisaient pas, il s'est adressé à plusieurs reprises aux Chambres, qui se sont toujours montrées également empressées à accorder tout ce que l'on croyait nécessaire pour faire profiter le monde savant des découvertes des voyageurs français. Aucun pays n'a jamais fait autant dans ce genre; on ne saurait donc trop louer la libéralité du gouvernement français, ni trop en désirer la continuation; mais cela ne doit pas nous empêcher d'exprimer des vœux pour que l'emploi des ressources mises au service de la science soit réglé de manière à ce qu'elle en tire tout le profit possible.

Il y a une chose qui frappe au premier abord quand on regarde la série des voyages publiés aux frais du gouvernement, c'est leur dimension énorme, et leur prix, qui les exclut de l'usage commun des savants. Autrefois on se plaignait du prix des livres anglais, mais aujourd'hui ce sont les voyages français qui sont les plus chers et les plus inaccessibles de tous les livres qui se publient dans le monde. C'est un

grand mal, car un ouvrage que seulement quelques bibliothèques centrales peuvent acquérir, manque son but et retombe presque dans la classe des manuscrits. Je dois dire quelques mots sur les raisons qui ont amené cet état de choses; mais je n'entrerai dans ce sujet qu'autant qu'il est indispensable de le faire. Voici comment on procède aujourd'hui. Un voyageur revient; il désire publier les résultats de ses travaux; le ministère qui a fait les frais de l'expédition demande communément à l'Institut un rapport sur les manuscrits, collections et dessins rapportés; une commission est formée, examine les matériaux qu'on lui soumet et fait son rapport. Si le rapport est favorable, le voyageur s'adresse à un libraire, parce que le gouvernement a pour principe de ne donner ses encouragements que sous forme de souscriptions. Le libraire est intéressé à ce que l'ouvrage dont il doit avoir la vente, mais dont il ne fait pas les frais, soit aussi volumineux et aussi riche de gravures, c'est-à-dire en définitive aussi cher que possible, et comme l'auteur désire naturellement de son côté que rien de ses matériaux ne soit omis, et que son livre soit aussi beau et aussi considérable qu'il se peut, tout concourt pour faire soumettre au ministre la proposition d'un ouvrage immense, dont on répartit les frais sur un grand nombre d'années pour faire rentrer les dépenses dans les limites du budget, à moins qu'on ne demande à la Chambre un crédit extraordinaire. C'est ainsi qu'on a ajouté à un ouvrage, qui devait être entièrement scientifique, jusqu'à cent planches pittoresques, dont la commission de l'Institut n'a eu aucune connaissance; que, dans d'autres cas, on a publié simultanément dans deux ouvrages les descriptions et les représentations des mêmes monuments, et que, dans d'autres enfin, on a surchargé d'immenses compilations faites après le retour les matériaux rapportés du voyage même. Je me contenterai de parler avec quelque détail d'un seul cas que je choisis, parce que personne n'aura l'idée qu'il puisse y avoir de ma part l'ombre même d'un mauvais vouloir. L'ouvrage qui nous fait connaître les découvertes de M. Botta contiendra quatre cent cinq gra-

vures in-folio; là tout est nouveau, tout est important, tout est scientifique, et néanmoins l'ouvrage coûtera le double de ce qu'il aurait dû coûter, et voici comment. Il y aura cent quatre-vingts gravures représentant des dessins de bas-reliefs et des plans d'architecture, et deux cent vingt-cinq planches d'inscriptions assyriennes. Or, sans parler du nombre des planches de dessins, qu'on a augmenté sans nécessité, la gravure de ces deux cent vingt-cinq planches d'inscriptions est inutile, parce que l'Imprimerie royale, où le texte de l'ouvrage s'imprime, a fait graver et fondre un caractère assyrien. Il aurait parfaitement suffi d'imprimer les inscriptions dans le texte, au lieu de les faire graver sur cuivre; l'ouvrage aurait contenu exactement ce qu'il contient aujourd'hui, le Gouvernement aurait épargné une somme qui aurait suffi pour faire exhumer un autre palais assyrien, le livre eût été mis en vente à un tiers de son prix actuel; il eût donc été infiniment plus accessible et partant plus utile. Il est probable que le libraire aurait moins gagné, mais cela n'aurait pas été un grand mal, puisque l'État fait les frais entiers de la publication.

Pour prouver la vérité de ce que j'ai avancé sur les inconvénients de ce système, il me suffira de citer le prix de quelques-uns des voyages qui sont en cours de publication. Le voyage de Durville au pôle Sud coûtera 1450 francs; l'ouvrage de la commission de Morée coûte 1080 francs; les deux voyages de M. Texier coûtent 1600 francs; le voyage de MM. Flandin et Coste coûte 1400 francs; l'ouvrage sur Ninive coûtera 1800 francs, le voyage en Islande coûte 1825 francs. Comment peut-on s'étonner que ces livres ne se répandent pas et n'arrivent pas aux mains de ceux auxquels ils sont destinés? Combien y a-t-il de savants et même de bibliothèques publiques qui puissent acheter beaucoup de livres à ce prix? Je pourrais citer une foule de faits à l'appui de ce que je dis; je me contenterai d'un seul. Me trouvant à Bonn, l'automne dernier, je désirais, pendant une conversation avec M. Lassen, consulter une planche d'inscriptions dans le Voyage de

MM. Flandin et Coste; mais M. Lassen me dit que la bibliothèque de l'Université ne le possédait pas, parce qu'il était trop cher. Or, personne de vous n'ignore que M. Lassen est, avec M. Burnouf, celui qui a fait le plus pour l'interprétation des inscriptions persépolitaines. Et pour qui donc publierait-on des ouvrages sur les antiquités de la Perse, si ce n'est pour lui et des hommes comme lui?

On dira peut-être que le gouvernement distribue les exemplaires qu'il reçoit pour prix de ses souscriptions. C'est vrai, et on ne peut que rendre justice à la libéralité des ministres sous ce rapport; mais il est dans la nature des choses qu'une distribution gratuite n'atteigne jamais le but qu'on se propose. Il est impossible à un ministre de découvrir, même en France, les personnes qui ont le plus besoin d'un ouvrage. Comment pourrait-il savoir quelle bibliothèque en Allemagne ou en Italie est trop pauvre pour acheter le livre, quel savant est arrêté dans ses travaux, parce qu'il ne peut en obtenir la vue? Et comment pourrait-on demander au gouvernement de répandre sur le monde entier des largesses aussi coûteuses? Le système des distributions est nécessairement illusoire; on donne surtout aux riches, mais ce sont les pauvres qui ont besoin et qui travaillent le plus, et il n'y a qu'un moyen de répandre utilement un livre, c'est de le mettre à un prix que puissent payer ceux qui voudraient s'en servir.

En exposant quelques-uns des inconvénients de l'état actuel des choses, je suis loin de vouloir faire un reproche à qui que ce soit; ni aux commissions, qui ne jugent que la valeur des pièces qu'on leur soumet, et ne sont jamais consultées sur le plan de la publication du voyage; ni aux ministres, qui mettent la meilleure volonté du monde à encourager la science, mais n'ont aucun moyen de distinguer ce qui est nécessaire de ce qui est de trop dans un plan de publication qu'on leur soumet; ni aux auteurs, qui ont le désir naturel de faire une publication somptueuse, et qui la font trop souvent sans aucune

autre récompense; ni même aux libraires, qui veulent avoir une affaire la meilleure possible. La faute en est au système et à la nouveauté de l'institution, qui n'a pas encore trouvé son assiette ni son organisation; mais je crois que l'expérience du passé suffit maintenant pour indiquer le remède aux différents inconvénients qui se sont montrés dans les voyages entrepris par ordre du gouvernement.

Si vous voulez me permettre de dire mon avis sur le moyen à employer pour atteindre le plus simplement et le plus sûrement le but qu'on se propose, je crois que ce serait la nomination d'une commission unique, permanente et peu nombreuse, qui serait chargée de toutes les propositions concernant des voyages à entreprendre aux frais ou avec l'encouragement du gouvernement, et qui aurait à donner son avis sur les plans de ces missions, sur le choix des voyageurs et sur la publication de leurs travaux. Il faudrait qu'elle fût unique, pour qu'elle pût juger par comparaison de l'importance de tout ce qui est proposé : l'inconvénient des commissions isolées est qu'elles ne savent pas ce que d'autres commissions ou ce que les bureaux d'un ministère ont fait ou font dans le moment même. Il faudrait qu'elle fût permanente pour qu'elle pût former, faire adopter et maintenir un système, et qu'il lui fût possible de suivre les travaux des voyageurs, de les encourager et de les diriger de ses avis, et de régler la publication des voyages en écartant, d'un côté, les doubles emplois, le luxe du pittoresque, les formats monstrueux, les compilations faites après coup, et, de l'autre, en prêtant l'appui de son autorité à tout ce qu'exige l'avancement de la science, à tout ce qui est nouveau et important. Enfin, il faudrait qu'elle fût peu nombreuse, pour que la responsabilité d'un avis restât quelque part, pour qu'elle eût la force de résister aux sollicitations et aux exigences qui entourent toute affaire de ce genre.

Je n'ai pu traiter ici que bien imparfaitement un sujet aussi vaste que l'exploration scientifique de l'Asie; et si j'ai pris la

liberté d'émettre un vœu sur la manière d'exécuter un plan qui exige tant de temps et de précautions, je n'ai pu vouloir qu'appeler l'attention de la Société asiatique sur quelques points dignes de tout son intérêt. Il est probable qne de meilleures idées sur tous ces points seront proposées, que des moyens d'exécution plus faciles seront trouvés; mais il y a une chose au moins sur laquelle nous serons tous unanimes, c'est l'étroite liaison qui existe entre les études orientales et les voyages en Asie, c'est la nécessité de soutenir les unes par les autres. D'un côté, les missions en Orient ne porteront tous leurs fruits que quand elles seront confiées à ceux qui ont fait des langues et des littératures de l'Asie l'objet de leurs études, et, de l'autre, les études savantes sur l'Orient n'acquerront tout leur intérêt que quand on aura donné aux orientalistes les moyens de visiter eux-mêmes les pays dont ils s'occupent. Ainsi ces deux buts seront atteints par une même mesure, l'Orient sera mieux exploré et les études orientales en France acquerront une vie nouvelle.

VIII

ANNÉE 1847-1848

(RAPPORT LU LE 17 AOUT 1848)

MESSIEURS,

L'année qui s'est écoulée depuis la dernière séance générale de la Société asiatique a été remplie de si grands événements politiques, que toute association, si paisible, si éloignée du bruit populaire, si exclusivement dévouée aux intérêts de la science qu'elle soit, a dû se ressentir des suites de l'ébranlement général de l'Europe. La tourmente politique a surpris la Société dans un moment où elle devait croire sa prospérité assurée pour longtemps; le nombre des membres augmentait, toutes nos ressources s'accroissaient; le gouvernement nous avait rendu les encouragements qu'il avait fait cesser depuis deux ans, et votre Conseil croyait que le moment était venu de donner à vos publications une impulsion nouvelle. Le voyage de Schulz, trop longtemps ajourné, devait être mis sous presse, et l'impression des deux derniers volumes de l'Histoire du Kachmir de M. Troyer venait d'être décidée, lorsque la révolution de février éclata. En face d'un événement aussi considérable, votre Conseil a cru que son devoir était d'attendre, de suspendre provisoirement toute dépense qui n'était pas nécessaire à l'existence même de la Société, et

de veiller avant tout au maintien du Journal asiatique dans son étendue actuelle. Le Conseil a fait tout ce que les circonstances exigeaient; il a obtenu du premier ministre de l'instruction publique de la République la conservation de la souscription accordée à votre Journal. La réserve qu'il a accumulée, et dont la commission des censeurs va vous rendre compte, met la Société au-dessus des besoins à prévoir, et avant tout il espère dans votre zèle. La révolution de 1830 avait produit un ébranlement semblable; toutes vos ressources s'étaient amoindries instantanément, mais vous avez lutté contre les difficultés, et la Société s'est relevée en moins de temps qu'on ne l'aurait cru possible au premier moment.

Votre Société a entretenu, pendant l'année dernière, les rapports les plus amicaux avec toutes les autres sociétés asiatiques, qui forment à présent un réseau embrassant le monde entier, provoquent partout des recherches, offrent partout des moyens de publication à des travaux isolés, et fournissent des matériaux abondants pour la connaissance de l'Orient dans toutes ses parties. Il y a trente ans, il n'existait que deux sociétés asiatiques; aujourd'hui, il y en a seize, et les deux premières, au lieu de souffrir de cette concurrence, en ont acquis une énergie plus grande. La Société de Calcutta a continué la publication de son Journal[1], toujours si riche en matières neuves et importantes, et elle a recommencé à publier des textes orientaux, dont elle avait interrompu l'impression pendant quelques années, pour consacrer toutes ses ressources à d'autres besoins extrêmement urgents; car la mission de la Société de Calcutta est beaucoup plus grande et plus complexe que celle d'aucune autre Société asiatique : elle est pour l'Inde le foyer de toutes les sciences de l'Europe; elle entretient un musée d'histoire naturelle et de géologie, et forme un comité consultatif pour toutes les matières scientifiques dont le gouvernement la saisit.

1. *Journal of the asiatic Society of Bengal.* Calcutta, in-8°. (Le dernier

La Société de Madras a repris depuis quelque temps la publication de son Journal[1], qui s'est même visiblement amélioré, et qui contient des articles très-curieux sur les antiquités du midi de l'Inde. La Société asiatique de Bombay[2] continue à nous fournir des mémoires sur les inscriptions des rois bouddhistes de l'Inde, sur les Djains, sur les antiquités des côtes de Malabar, de l'Arabie et de l'Afrique orientale ; et la Société de géographie de Bombay[3] nous donne d'excellents travaux sur la géographie de ces mêmes pays. Qu'il me soit permis d'exprimer ici, de nouveau, le désir qu'elle veuille bien établir un dépôt de ses Transactions en Angleterre, afin que les établissements auxquels elle ne les distribue pas, comme elle a la bonté de le faire pour notre Société, puissent les acquérir.

La Société de Dehli paraît avoir commencé ses publications, mais il n'en est encore rien arrivé en Europe. La Société de Batavia, sous l'impulsion vigoureuse que lui a donnée M. Van Hoëvell, a fait paraître deux nouveaux volumes de ses Transactions[4], dont j'aurai à vous entretenir dans la suite de ce rapport. La Société asiatique de Londres[5] a terminé le premier volume des Mémoires de M. Rawlinson sur les inscriptions de Bisoutoun ; c'est le plus grand service qu'elle pouvait rendre à la science. Le Comité des traductions et celui des textes orientaux ont publié quelques volumes sur lesquels j'aurai à reve-

numéro qui soit arrivé à Paris est le numéro CLXXXVII, ancienne série, février 1848.)

La Société publiera dorénavant, tous les six mois, un cahier de six feuilles de textes orientaux ; on peut y souscrire pour 30 francs par an.

1. *Madras Journal of literature and science*. Madras, in-8°. (Le dernier numéro que nous ayons reçu est le numéro 32, juin 1847.)

2. *Journal of the Bombay branch of the royal asiatic Society*. Bombay. In-8°. (Le dernier numéro connu à Paris est le numéro XI, 1847.)

3. *Transactions of the Bombay geographical Society*, from february to december 1846. Bombay, 1846, in-8°.

4. *Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen*, t. XXI, vol. I et II. Batavia, 1847, in-8°.

5. *Journal of the royal asiatic Society of Great Britain and Ireland*, vol. IX et X. Londres, 1847, in-8°.

nir plus tard. La Société orientale allemande a donné à son journal[1] une étendue plus grande, et a commencé à appliquer son système d'encouragements pour la publication des textes orientaux par le moyen de souscriptions.

Il ne s'est formé, pendant la dernière année, aucune nouvelle Société asiatique; mais la fondation de l'Académie impériale de Vienne[2] promet à la littérature orientale un nouveau et puissant auxiliaire, et la nomination de M. Hammer-Purgstall à la présidence de l'Académie prouve que la patrie de Meninski ne veut pas rester indifférente aux études sur l'Asie. Le gouvernement autrichien a donné encore une autre preuve d'intérêt pour la littérature orientale, en autorisant, il y a quelques années, M. Auer, directeur de l'Imprimerie impériale de Vienne, à compléter la collection des poinçons orientaux de cet établissement. M. Auer s'est mis à l'œuvre avec un zèle et une intelligence remarquables; il a fait graver, en peu de temps, des caractères de toutes les langues orientales, et a publié, à la fin de l'année dernière, un spécimen[3] de ces nouveaux types, à la richesse duquel ne peut se comparer que celui de l'Imprimerie nationale, publié aussi l'année dernière. On aperçoit peut-être, dans le spécimen de Vienne, quelques traces d'un désir trop ambitieux de se compléter rapidement, mais c'est un ensemble magnifique, qui fait le plus grand honneur au gouvernement autrichien et à M. Auer. C'est, de tous les encouragements que le gouvernement pouvait donner, le plus efficace, surtout combiné avec les intentions annoncées par M. Auer, de se charger des impressions orientales à des prix extrêmement modérés, et le résultat a été tel, qu'en moins de deux ans il a paru à Vienne seize ouvrages dans

1. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, vol. II, cahiers 1 et 2. Leipzig, 1848, in-8°. *Jahresbericht der deutschen morgenländischen Gesellschaft, für das Jahr* 1846. Leipzig, 1847, in-8°. (243 p.)

2. *Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften.* Cahier 1. Vienne, 1848, in-8°. (168 p.)

3. *Sprachenhalle.* Vienne, Imprimerie impériale, 1847, in-fol.

différentes langues de l'Asie, et il en est un, dans le nombre, qui n'aurait pu paraître dans aucune autre imprimerie du monde.

Je devrais peut-être compter parmi les Sociétés asiatiques la réunion des savants hollandais qui publient le recueil intitulé *Orientalia*[1], dont le second volume contient des mémoires de Hamaker, Weijers, de MM. Roorda, Dernburg, Juynboll, Wustenfeld et Dozy, qui, pour la plupart, sont relatifs à l'histoire littéraire des Arabes.

J'ai maintenant à mettre sous vos yeux le tableau des progrès qu'a faits la littérature orientale depuis deux ans, parce que, dans le rapport de l'année dernière, des matières plus urgentes avaient occupé la place ordinairement réservée à l'énumération des ouvrages imprimés pendant l'année. Cette liste, nécessairement plus longue qu'à l'ordinaire, sera néanmoins, je le crains, encore plus incomplète, et je sollicite d'avance votre indulgence pour les omissions que vous pourrez remarquer et que j'aurai commises très-involontairement.

La littérature arabe s'est enrichie d'ouvrages nombreux, considérables, et embrassant presque toutes les parties de l'histoire et des lettres des Arabes. L'illustre Reiske avait composé, il y a maintenant un siècle, un ouvrage sur l'histoire ancienne des Arabes, qu'il n'a pas eu le temps de publier, et qui, après sa mort, passait pour perdu. Il avait lui-même communiqué les matériaux, qu'il avait réunis, à Eichhorn, qui s'en est servi dans ses *Monumenta antiquissimæ historiæ Arabum*, et les mêmes cahiers ont été plus tard mis à profit par Rasmussen. Mais, il y a peu d'années, M. Wustenfeld découvrit dans la bibliothèque de Goettingue, une copie de l'ouvrage

1. *Orientalia*, edentibus Juynboll, Roorda, Weijers. Vol. II. Amsterdam 1846. (600 p.)

même de Reiske, et se décida à le publier, par piété pour la mémoire de l'auteur, en le complétant par de nombreuses additions[1]. On ne doit pas s'étonner qu'un travail d'érudition qui ne paraît qu'un siècle après avoir été composé, et surtout un travail dont les matériaux manuscrits avaient déjà été exploités par deux auteurs différents, ait perdu une partie de son importance; c'est au contraire une preuve éclatante de la solidité du savoir et de l'excellence de la méthode de Reiske, de pouvoir dire qu'un livre publié dans ces circonstances n'est pas devenu inutile après tant de travaux qui ont jeté des lumières sur les différentes parties de l'histoire ancienne de l'Arabie.

Il manquait, malgré tous ces travaux, un ouvrage sur l'ensemble de cette partie obscure de l'histoire. Les difficultés inhérentes au sujet sont extrêmement grandes; il fallait suivre le sort d'une multitude de tribus qui ne formaient pas un corps de nation, et dont les chroniques consistaient en tables généalogiques, en traditions populaires, en fragments de poésies improvisées et conservées seulement dans la mémoire des familles; il fallait coordonner ces faits incomplets, en juger l'authenticité, en tirer tout ce qu'ils contiennent de vérités sans en exagérer la portée; les contrôler l'un par l'autre, les compléter par les témoignages épars que nous fournissent les annales des peuples qui ont été en contact avec les Arabes avant Mahomet; enfin, réunir tous ces traits isolés dans un tableau général qui pût donner une idée de l'état de la race arabe au moment où elle devient une nation unie, conquérante, et prenant sa place dans l'histoire universelle. Cette grande entreprise a été tentée par M. Caussin de Perceval et conduite à sa fin par un travail de plus de dix ans, dont il vient de publier le résultat sous le titre trop modeste d'*Essai sur l'his-*

1. *J. J. Reiskii primæ lineæ historiæ regnorum arabicorum, et rerum ab Arabibus medio inter Christum et Muhammedem tempore gestarum,* cum tabulis genealogicis e libro manuscripto edidit F. Wüstenfeld. Goettingen, 1847, in-8°. (xvi et 274 p.)

toire des Arabes avant l'Islamisme[1]. On y trouve toutes les données que fournissent sur ce sujet les poëtes, les commentateurs, les généalogistes et les chroniqueurs des Arabes, et toutes celles que les auteurs grecs et latins y ajoutent, éclairées par une critique sage, ordonnées avec le plus grand soin, et présentant un ensemble qui restera la base de tous les travaux futurs sur ce sujet; car la découverte de nouveaux manuscrits arabes et l'étude des inscriptions himyarites pourront servir à préciser des points indécis, lever des difficultés aujourd'hui insolubles, aider à remplir le cadre dans lequel l'absence de matériaux laisse nécessairement beaucoup de vides; mais rien ne pourra changer l'ensemble de ce tableau si savamment ordonné.

A cette introduction à l'histoire des Arabes se rattachent naturellement les travaux nombreux qui ont été faits sur les époques postérieures de l'histoire de ce peuple et de sa religion. La première mention est due à la continuation de l'Histoire des khalifes[2], par M. Weil, à Heidelberg, dont le second volume vient de paraître. M. Weil a tiré les matériaux de son ouvrage, en grande partie, de manuscrits des bibliothèques publiques de Paris, de Leyde et de Gotha, qui lui ont été confiés de la manière la plus libérale; et la communication qu'il en a obtenue, impossible il y a vingt ans, témoigne hautement des progrès que la république des lettres a faits de notre temps. On connaît la jalousie étrange avec laquelle on gardait autrefois les manuscrits dans les bibliothèques publiques; on les attachait avec des chaînes, comme à Florence; on en cachait le catalogue ou on en reniait l'existence, comme à Rome et à

1. *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme*, pendant l'époque de Mahomet et jusqu'à la réduction de toutes les tribus sous la loi musulmane, par A. P. Caussin de Perceval. Paris, 1847, in-8°; vol. I, p. XII, 424, et 11 tableaux; vol. II, p. 702. (Le troisième et dernier volume est sous presse.)

2. *Geschichte der Chalifen*, aus handschriftlichen groesstentheils noch unbenützten Quellen bearbeitet von Dr G. Weil. Mannheim, 1848, in-8°; vol. II. (702 p.)

l'Escurial; on en refusait presque partout le prêt au dehors; on avait l'air de les regarder plutôt comme des reliques que comme des instruments de travail. Aujourd'hui, la plupart de ces barrières sont tombées, et même dans les bibliothèques où l'on ne prête pas encore au dehors, comme dans presque toutes les bibliothèques publiques de l'Angleterre, ce n'est plus cette superstition farouche qui l'empêche, mais des lois anciennes, qui s'effaceront devant l'esprit du temps, et déjà la communication dans les établissements mêmes est partout devenue aussi facile et aussi prévenante que possible. Dans d'autres bibliothèques, comme celles de Saint-Pétersbourg, de Berlin, de Gotha, de la compagnie des Indes, de la Société asiatique de Londres et autres, on a acquis assez de respect pour la science, et assez de confiance dans les savants, pour prêter des manuscrits, même en pays étranger, aux personnes dont le nom et le caractère inspirent de la confiance, et c'est ainsi qu'aujourd'hui M. Weil a pu écrire, dans une ville dépourvue de manuscrits orientaux, une Histoire du Khalifat, tirée des sources, riche en faits auparavant inconnus ou mal jugés.

Le second volume de l'ouvrage de M. Weil contient l'histoire politique du Khalifat d'Orient depuis la chute des Ommiades jusqu'à la mort du vingt-deuxième khalife de la dynastie des Abassides. C'était l'époque de la plus grande splendeur extérieure de l'empire des Arabes, où leur pouvoir, et en même temps leur culture intellectuelle et littéraire, atteignirent leur point culminant, mais où déjà des causes secrètes de dépérissement se dévoloppaient rapidement et conduisaient à la défection des provinces éloignées de Bagdad. M. Weil suit en détail l'histoire de chacune de ces révoltes; mais ensuite, pour conserver l'unité de son plan, il abandonne ces nouveaux états aussitôt qu'ils ont conquis leur liberté, et ne s'en occupe plus que dans leurs rapports avec le Khalifat. Il a parfaitement jugé en cela, car la plupart de ces états n'avaient de commun avec l'empire de Bagdad que leur origine et une ressemblance fondamentale dans les institutions; mais leur sort et leur

durée dépendaient de circonstances entièrement étrangères au Khalifat.

L'histoire de tous ces états mérite d'être traitée à part, et ne sera bien comprise que quand on en aura fait le sujet d'ouvrages spéciaux; aussi voyons-nous paraître presque tous les ans des travaux considérables destinés à fournir des matériaux pour l'histoire de l'une ou de l'autre de ces dynasties musulmanes. M. Defrémery a donné dans le Journal asiatique une histoire des Sajides et une des Seldjoukides, et il vient de publier un savant mémoire sur les Émirs al-oméra[1], les maires du palais des khalifes Abassides, mémoire destiné à servir d'introduction à une histoire détaillée de la dynastie des Bouides, qu'il nous promet. M. Dozy, de Leyde, a fait imprimer, aux frais du Comité des textes orientaux, le texte de l'histoire des Almohades d'Espagne, par Abdoul-Wahid al-Marrekoschi[2], composée l'an 1224, et contenant la vie des six premiers rois de cette dynastie. L'auteur était contemporain d'une grande partie des événements dont il parle, et son ouvrage est d'une impartialité rare. En outre, M. Dozy, dont le zèle est infatigable, nous a donné le premier volume d'une collection d'ouvrages arabes dont il a entrepris la publication[3]. Ce volume contient le poëme d'Ibn-Abdoun, composé au commencement du XIII[e] siècle, à l'occasion de la chute des princes Aphtasides de Badajoz, et renfermant une espèce d'abrégé de l'histoire des chutes des princes et des monarchies. Ce poëme, froid et artificiel, obtint une grande renommée, grâce à la recherche du style de l'auteur et au mauvais goût d'une époque

1. *Mémoires sur les Émirs al-oméra*, par M. Defrémery. Paris, 1848, in-4°. (22 p.) (Extrait du t. II des *Mémoires présentés par divers Savants à l'Académie des inscriptions.*)

2. *The History of the Almohades*, preceded by a sketch of the history of Spain, from the times of the conquest till the reign of Yusof-Ibn-Tashifia, and of the history of the Almoravides, by Abdol-Wahid al-Marrekoshi, edited by Dozy. Leyde, 1847, in-8°. (XXII et 290 p.)

3. *Ouvrages arabes*, publiés par M. Dozy. Leyde, 1846-7, in-8°. Liv. I, II. (522 et 128 p.)

de décadence, et il devint une sorte de manuel d'histoire universelle, à l'aide d'un commentaire savant qu'un autre auteur arabe-espagnol, Ibn-Badroun, y ajouta vers la fin du même siècle. C'est dans ce commentaire que réside le véritable intérêt du livre; on y trouve une foule de faits et d'anecdotes historiques qui l'ont fait rechercher par les lecteurs en Orient et par les savants en Europe. M. Dozy publie, pour la première fois, le poëme et le commentaire, et y ajoute des notes critiques et historiques.

Niebuhr, l'historien de Rome, avait traduit dans sa jeunesse l'histoire de la conquête de la Mésopotamie par Wakedi; ce travail était resté manuscrit, et M. Ewald a publié, il y a quelques années, une traduction d'une partie du même ouvrage. Maintenant M. Mordtmann, drogman des villes hanséatiques à Constantinople, et avantageusement connu par sa traduction d'Istakhri, a fait paraître le travail de Niebuhr, en le complétant et en l'accompagnant d'une introduction et de notes[1]. Wakedi a joui en Europe d'une grande réputation, depuis que Ockley s'est servi de son histoire de la conquête de la Syrie, comme source principale, pour la composition de son Histoire des Sarrazins. Mais des extraits ne peuvent donner qu'une fausse idée d'un auteur aussi singulier. Wakedi était kadi de Bagdad dans la la dernière moitié du IIe siècle de l'hégire. Il prit plaisir à réunir les traditions populaires sur la conquête des provinces principales qui formaient alors le Khalifat. C'est ainsi qu'il composa des ouvrages sur la conquête de la Syrie, de l'Égypte, de la Mésopotamie et de la Perse. Il suivit le système général des Arabes des premiers siècles de l'hégire, qui composaient leurs livres d'histoire d'une série d'anecdotes, dont chacune portait en tête la liste de tous ceux qui l'avaient transmise, en remontant jusqu'à un témoin oculaire. Wakedi se conforme

1. *Geschichte der Eroberung von Mesopotamien und Armenien*, von Mohammed-ben-Omar-el-Wakedi, aus dem arabischen übersetzt, von B. G. Niebuhr, herausgegeben und mit Erläuterungen versehen, von Dr Mordtmann. Hambourg, 1847, in-4°.

en général à cette méthode, et cite dans beaucoup de cas les garants des anecdotes qu'il fait entrer dans son récit; mais il ne se contente pas de ces matériaux; il cherche à leur donner de la vie et à les compléter en y joignant une foule de récits évidemment apocryphes, ou au moins embellis par la tradition orale. Aussi ses ouvrages devinrent-ils bientôt populaires et servirent de texte aux conteurs publics, qui, à leur tour, paraissent les avoir enrichis de leurs interpolations. Il n'est pas facile de distinguer aujourd'hui ces additions, mais elles ne paraissent pas avoir changé le fond même de l'original, et au moins l'histoire de la conquête de la Mésopotamie me paraît n'avoir été, dès le commencement, qu'un roman historique, dans lequel l'auteur a sans doute fait entrer des parties vraies, mais qu'il serait difficile de séparer des fables qui les entourent, parce que nous manquons presque entièrement de renseignements pour cette partie obscure de l'histoire des conquêtes des Arabes.

La géographie des Arabes a eu sa large part dans les progrès qu'a faits l'étude de toutes les branches de la littérature arabe. M. Reinaud vient de faire paraître la première moitié de sa traduction de la Géographie d'Aboulféda[1], ouvrage dont il s'est occupé depuis le moment où il commença à travailler à l'excellente édition du texte d'Aboulféda qu'il a publiée avec M. de Slane, et qui a paru aux frais de notre Société. La traduction, accompagnée de notes et d'éclaircissements, achève de rendre accessible à tous ceux qui s'occupent des sciences historiques, l'ouvrage du prince de Hama; mais M. Reinaud ne s'est pas contenté de traduire seulement son auteur, il fait précéder sa traduction d'un travail très-considérable sur l'histoire de la géographie chez les Arabes. C'est la première fois que ce sujet important est traité d'une manière aussi complète. M. Reinaud y expose les origines de la géographie

1. *Géographie d'Aboulféda*, traduite de l'arabe en français, par M. Reinaud. T. I et II, p. 1. (CDLIV et 327 p.)

des Arabes; il examine et analyse les ouvrages de leurs principaux voyageurs et géographes; il discute en détail toutes les parties de leur doctrine, leurs méthodes astronomiques et mathématiques, en tant qu'elles influent sur la géographie, le système de leurs cartes, l'étendue et les progrès de leurs connaissances géographiques, l'origine de la boussole, enfin, toutes les matières qui rentrent dans ce vaste sujet. Il a ajouté à son ouvrage des cartes qui représentent la terre selon les systèmes et les connaissances d'Istakhri, d'Édrisi, d'Albateni et de Masoudi.

Je ne dois pas quitter ce sujet sans mentionner que M. Schier, à Dresde, a publié la dernière livraison de son édition lithographiée du texte d'Aboulféda[1].

M. Wustenfeld a achevé son édition du texte du Moschtarik de Yakouti[2]. Cet auteur appartient à l'époque extrêmement importante de la littérature arabe qui a précédé immédiatement les conquêtes de Djinguiskhan, époque où le savoir des Arabes avait acquis son plus grand développement et où des bibliothèques, plus riches et plus nombreuses qu'elles n'avaient jamais été, fournissaient aux érudits des matériaux abondants. On pourrait comparer cette époque à celle des Alexandrins; il y avait une décadence politique complète dans la nation, accompagnée d'une grande ardeur pour les lettres. Les défauts inhérents à une pareille période littéraire, l'esprit de compilation et de plagiat qui dominait alors dans les écoles des Arabes, sont devenus pour nous des qualités précieuses, parce que ces auteurs nous ont conservé une quantité de passages copiés dans des écrivains plus anciens et meilleurs, dont les ouvrages ont péri dans l'épouvantable destruction qui accompagna les

1. Ismaël Aboulféda, *Géographie en arabe*, publiée d'après deux manuscrits, par Ch. Schier, édition autographiée. Liv. III, IV. Dresde, 1847, in-fol.

2. *Jacut's Moschtarik*, das ist Lexicon geographischer Homonyme, aus den Handschriften zu Wien und Leyden, herausgegeben von F. Wüstenfeld. Cahiers II et III. Göttingen, 1846, in-8°.

invasions et le commencement du règne des Mongols. Au reste, Yakouti lui-même est un auteur remarquable et non pas un simple compilateur. Il était grec de naissance et devint l'esclave d'un marchand musulman qui lui fit donner quelque éducation et l'employa dans ses affaires et à des voyages que nécessitait son commerce. Plus tard, devenu libre, Yakouti se livra à son goût pour le savoir, et devint copiste et libraire. Il parle avec des regrets touchants des années qu'il avait passées dans les bibliothèques publiques de Merv, d'où il avait tiré la plus grande partie des matériaux pour ses ouvrages, et dont il fut chassé par l'arrivée des Mongols. Yakouti est un auteur éclairé et honnête; il a soin de citer ses sources, il en discute l'autorité, les rectifie quand ses nombreux voyages lui en fournissent le moyen, et classe méthodiquement les renseignements qu'il trouve sur l'histoire ancienne des localités dont il parle. Enfin, c'est un des meilleurs géographes de son temps et de sa nation. Le Moschtarik, que publie M. Wustenfeld, est un extrait du grand dictionnaire de Yakouti, et ne traite que des noms qui sont communs à plusieurs localités. L'utilité évidente d'un pareil ouvrage l'a rendu très-populaire en Orient, et elle sera certainement reconnue en Europe par les savants auxquels M. Wustenfeld le rend accessible. Il faut espérer que ce travail provoquera une édition du grand dictionnaire de Yakouti; mais il faudrait, avant de l'entreprendre, faire rechercher en Orient des manuscrits plus complets et plus corrects que ceux qui se trouvent aujourd'hui dans les bibliothèques de l'Europe. C'est un de ces objets que le gouvernement français devra indiquer aux voyageurs qu'il envoie dans le Levant, et qu'il pourrait désigner à l'attention de ses agents diplomatiques.

M. Wustenfeld, après avoir achevé cet ouvrage, a commencé immédiatement, et avec les encouragements de la Société orientale allemande, une édition de la Cosmographie de Kazwini[1]. Il comprend sous ce titre deux ouvrages du même au-

1. *Zakarija-ben-Muhammed-ben-Mahmud-el-Cazwini's Kosmographie*,

teur : son célèbre *Traité des merveilles de la création*, et le *Livre des monuments des pays*. Il pense que, dans l'intention de l'auteur, ces deux ouvrages n'en faisaient qu'un seul ; et, dans tous les cas, nous ne pouvons que gagner à les posséder tous les deux. Kazwini est un compilateur dans le genre de Pline et des encyclopédistes du moyen âge, réunissant dans un cadre méthodique les observations et les opinions d'une quantité d'auteurs; son *Traité des merveilles de la création* surtout est extrêmement curieux, parce qu'il nous donne une masse de renseignements sur les théories et les observations des Arabes dans toutes les parties des sciences naturelles. Les fables mêmes qu'il a adoptées ne sont pas sans intérêt pour le naturaliste, qui y cherche la trace d'un fait vrai, mais mal observé, et pour l'historien, qui y trouve la preuve de la transmission des erreurs populaires de peuple en peuple. M. Wustenfeld a commencé sa publication par le second volume, qui contient *Les monuments des pays*, c'est-à-dire la partie géographique proprement dite de l'ouvrage, et son activité extrême nous fait espérer qu'il mettra bientôt entre nos mains *Les merveilles de la création*, qui doivent former le premier volume.

Je passe des sciences historiques immédiatement à la poésie arabe; car aujourd'hui on s'occupe de la poésie orientale, avant tout, dans un but historique. Autrefois on étudiait la poésie arabe presque exclusivement pour y trouver des comparaisons avec le Vieux Testament et l'explication des termes bibliques; plus tard, on la cultivait dans un but d'esthétique et par admiration pour une poésie originale, exprimant fortement, dans une forme énergique et quelquefois parfaite, quelques-uns des sentiments communs à l'humanité entière; aujourd'hui, on y cherche principalement la trace des mœurs des Arabes, les sentiments caractéristiques de cette race et

herausgegeben von F. Wüstenfeld. Deuxième vol. Göttingen, 1847, in-8. (418 p.)

les souvenirs de leur histoire. La nature de l'ancienne poésie arabe se prête parfaitement à cette manière de voir; car, pendant bien des siècles, tout le travail intellectuel des Arabes se résumait en vers; chaque événement donnait lieu à un morceau de poésie, chaque homme marquant chantait ses faits ou ceux de sa tribu, et chaque tribu avait son *diwan*, qui contenait ses titres à la gloire guerrière et littéraire. Le nombre infini de ces pièces détachées et des collections qui en ont été faites, produisit le goût des anthologies, dans lesquelles on réunissait les meilleures pièces, et qui peu à peu faisaient tomber en oubli les collections originales, dont un très-petit nombre s'est conservé, de sorte que c'est surtout dans les anthologies que nous avons à chercher l'ancienne poésie des Arabes. Un des plus célèbres de ces recueils est celui qui porte le titre de *Hamasa*. Il a été composé dans les premières années du IIIe siècle de l'hégire, par le poëte Abou-Temmam, qui, revenant du Khorasan, fut arrêté par les neiges à Hamadan, où il occupa ses loisirs forcés à faire, dans la riche bibliothèque d'Aboul-Wefa, des extraits des nombreuses collections de poésies que ce savant avait réunies. Il composa ainsi cinq anthologies, dont le *Hamasa* est la plus connue. Elle contient des pièces entières ou des fragments appartenant à cinq cent quinze poëtes, tous ou antérieurs à Mahomet, ou ses contemporains, ou appartenant à la génération qui l'a suivi immédiatement. Le *Hamasa* devint bientôt un livre classique, qui obtint l'honneur de nombreux commentaires, et attira l'intérêt des savants de l'Europe aussitôt qu'on eut commencé à s'occuper de l'ancienne littérature arabe. M. Freytag en publia, en 1828, une édition complète, avec le commentaire de Merkoui, et récemment il en a paru deux traductions et des fragments d'une troisième. M. Rückert en a publié une version complète en allemand, accompagnée de quelques notes historiques[1].

1. *Hamâsa*, oder die ältesten arabischen Volkslieder, gesammelt von Abu-Temmam, übersetzt und erläutert von Rückert. Stuttgart, 1846, 2 vol. in-8°.

Vous savez avec quel merveilleux talent M. Rückert a rendu en allemand les Séances de Hariri; ici il avait à lutter contre d'autres difficultés, car il s'est imposé une traduction en vers, et souvent dans le mètre de l'original. C'est une entreprise dont la réussite paraît presque impossible, à cause de la brièveté et de la concentration du style arabe de cette époque, qui place le traducteur sans cesse entre les deux écueils de la prolixité ou de l'obscurité. M. de Hammer, qui paraît avoir traduit de son côté, il y a longtemps, une grande partie de ces poésies, en a publié, à l'occasion du travail de M. Rückert, de nombreux spécimens, aussi en vers[1].

M. Freytag avait annoncé déjà, dans la préface de son édition du texte, qu'il se proposait d'en publier une traduction latine[2], et il vient d'en faire paraître la première moitié. Si M. Rückert adresse son travail aux lecteurs en général, à tous ceux dont le goût est assez cultivé pour rechercher, dans des poésies étrangères, l'expression vive de sentiments passionnés, comme on en trouve dans la poésie arabe, M. Freytag, au contraire, se propose de satisfaire aux besoins des savants qui veulent étudier dans l'original ce livre difficile. Il leur offre d'abord une traduction latine très-littérale, et, pour les aider à se servir du commentaire de Merkoui, qui fait partie de son édition du texte arabe, il traduit en entier les cent premières pages de ce commentaire; ensuite il continue sa traduction du texte, en faisant suivre chaque vers d'un ample commentaire historique et grammatical de sa propre composition, destiné à lever les nombreuses difficultés qu'offre la lecture du *Hamasa*.

Dans les temps qui suivirent la compilation du *Hamasa*, la poésie arabe continua à fleurir, et le nombre immense des

1. Voyez les *Annales de Vienne*, 1847.

2. *Hamasæ Carmina cum Tebrisii scholiis integris edita, versione latina commentarioque illustravit* G. G. Freytag. Vol. II, continens versionem latinam, commentarium et indices. Bonn, 1847, in-4°. (xxx, 651 p.)

pièces qu'elle produisit fit naître de nouvelles collections où l'on réunit celles qui avaient eu le plus de succès. Le goût des Arabes avait d'ailleurs changé, et la poésie des cours du IVe siècle de l'hégire était moins âpre et moins énergique, mais plus savante et plus artificielle que n'avait été celle du désert. Il se forma des écoles de critique, et l'on vit naître quelque chose d'assez semblable à la guerre entre les classiques et les romantiques de notre temps. Un des hommes qui prirent le plus de part à ces discussions fut Abou-Mansour Tsa'libi de Nischapour, lequel maintint la supériorité des poëtes de son temps sur les poëtes anciens, et composa, pour la prouver, une grande anthologie tirée des œuvres des poëtes contemporains et intitulée *La perle*. Il accompagna les extraits qui forment le fond de son ouvrage de la biographie des auteurs à qui il les emprunte et d'une appréciation de leurs œuvres. C'est un livre curieux, sous bien des rapports, par les détails qu'il donne sur la vie des gens de lettres et de cour dans le IVe siècle de l'hégire, par le choix des poésies qu'il nous conserve et par les théories littéraires qui y sont exposées. Ce grand recueil est inédit, mais M. Dieterici vient de nous le faire connaître par une notice générale accompagnée du texte et de la traduction du second chapitre du premier livre, qui traite de Motenabbi[1].

Cette seconde phase de la poésie arabe n'a pas cessé de se développer, et les qualités aussi bien que les défauts qui la distinguent ont continué à grandir, jusqu'à ce que ce genre artificiel ait atteint son plus haut degré de perfectionnement dans les Séances de Hariri, ouvrage étonnant par la finesse de l'esprit, la recherche de l'expression, l'emploi savant de toutes les ressources d'une langue riche et souple. C'est le chef-d'œuvre du raffinement. Ce monument remarquable de l'abus de l'esprit et de l'affaiblissement du goût chez les Arabes a été

1. *Mutanabbi und Seifuddaula*, aus der Edelperle des Tsaâlibi dargestellt von Dieterici. Leipzig, 1847, in-8°. (200 p.)

publié par M. de Sacy avec un commentaire, en partie extrait des commentaires originaux, en partie composé par lui-même. Cette édition a acquis une grande et juste renommée en Orient, où tout ce qu'il y a encore de savants s'est ému à cette concurrence d'un Européen dans cette partie du savoir qu'ils honorent le plus, parce que c'est la seule qui leur reste, l'intelligence des délicatesses de la grammaire arabe. Il vient de paraître une preuve de l'intérêt qu'ils ont pris à ce grand travail, sous la forme d'une lettre qu'un grammairien arabe, Nasifi de Beyrouth, adressa à M. de Sacy. Cette lettre a été publiée à Leipzig par M. Mehren [1]; elle contient des remarques critiques sur le texte de Hariri et sur le commentaire de M. de Sacy; mais elles sont peu importantes, quelquefois inexactes, et ne prouvent pas beaucoup en faveur du savoir des Arabes d'aujourd'hui. L'ouvrage de M. de Sacy a été, en Europe, l'objet d'un travail plus utile. L'édition de Hariri étant épuisée, MM. Reinaud et Derenbourg [2] en ont entrepris une seconde, dans laquelle ils ont revu, sur les manuscrits, les nombreux vers cités dans les commentaires et ont rétabli, dans un certain nombre de cas, les véritables leçons; ils ont, en outre, corrigé ces fautes légères qui échappent toujours à l'attention d'un auteur dans la première édition de son livre. Le texte et le commentaire arabe de la nouvelle édition sont achevés, et les éditeurs vont y ajouter un commentaire français de leur composition.

Avant de quitter la poésie arabe, je dois mentionner une curiosité littéraire; c'est un drame arabe en vers [3], précédé de

1. *Epistola critica Nasifi al-Iazigi, Berytensis ad De Sacyum*, versione latina et adnotationibus illustravit indicemque addidit A. F. Mehren. Leipzig, 1847, in-8°.

2. *Les Séances de Hariri, publiées en arabe, avec un commentaire choisi par M. S. de Sacy*, 2e édition, revue sur les manuscrits et augmentée d'un choix de notes historiques et explicatives en français, par M. Reinaud et M. Derenbourg. Paris, 1848, in-4°, t. I. (687 p.)

3. نزاهة المشتاق وغصة العشاق Alger, 1848, in-4°, lithographié. (III et 62 p.)

l'exposé de la situation, de la liste des personnages, enfin un drame en règle, au moyen duquel l'auteur, M. Daninos, à Alger, paraît vouloir essayer de donner aux Arabes le goût du spectacle et de la poésie dramatique.

La théologie musulmane s'est enrichie de quelques publications qui rentrent dans la branche de cette science que les Arabes appellent *kalam* et qui est née de leur contact avec les écoles philosophiques des Grecs. Ces écoles ayant fourni aux sectes musulmanes schismatiques des armes contre la théologie orthodoxe, celle-ci a été obligée, à son tour, de se servir de la philosophie pour défendre son interprétation du Koran, et il est né de ce conflit une philosophie de la religion toute semblable à celle des scolastiques du moyen âge. On voit encore aujourd'hui, dans tous les rapports que les missionnaires chrétiens ont avec des musulmans lettrés, et par les listes des livres qui s'impriment au Caire et à Constantinople pour les écoles savantes, avec quelle ardeur on y étudie ce mélange de dialectique et de théologie, et l'on discute aujourd'hui, à Damas et à Dehli, avec la même gravité, sur l'être et le non-être, la quiddité et la causalité, qu'on le faisait à Paris il y a cinq siècles. Il a paru récemment en Allemagne deux ouvrages de ce genre. M. Wolf a publié une nouvelle édition du texte et une traduction allemande des éléments philosophiques de Senousi [1], dont il avait déjà paru une édition au Caire. Ce petit manuel est bien fait pour montrer la méthode suivie dans cette théologie scolastique. Le second de ces livres porte le titre des *Stations d'Adhad-eddin-el-Idji* [2], ouvrage du VIIIe siècle de l'hégire et célèbre dans les écoles musulmanes. Il avait été déjà imprimé à Constantinople, et M. Soerensen vient de publier

1. *El Senusi's Begriffsentwickelung des Muhammedanischen Glaubensbekenntnisses*, arabisch und deutsch von Dr Wolff. Leipzig, 1848. (VIII, 22 et 10 p.)

2. *Statio quinta et sexta et appendix libri Mevakif, auctore Adhad-eddin el-Igi, cum commentario Gorganii*, edidit Th. Soerensen. Leipzig, 1848, in-8°. (XII et 372.)

une nouvelle édition du texte des deux derniers livres, accompagné du commentaire de Djordjani. Les trois premiers chapitres, qu'il ne reproduit pas, forment un de ces traités si communs dans la littérature scolastique sur la nature et la qualité des choses existantes, et les deux chapitres qu'il publie contiennent l'application de ces principes à la nature de Dieu et au dogme musulman. L'édition de M. Soerensen, faite d'après des manuscrits, diffère avantageusement de l'édition de Constantinople. Il nous promet une traduction allemande de l'ouvrage.

Le droit musulman est devenu, pour l'administration française en Afrique, un objet d'étude, comme il l'est depuis longtemps pour l'administration anglaise dans l'Inde, et la science profitera de ce besoin des gouvernements, car les Arabes ont toujours eu le génie législatif, peut-être plus qu'aucune autre nation, à l'exception des Romains, et la connaissance intime de leur droit est indispensable pour l'intelligence de leur histoire, de leurs mœurs et de leur vie intérieure.

Le ministère de la guerre, qui sent la nécessité de puiser aux meilleures sources du droit arabe, a chargé M. Perron de publier la traduction du Mouktasser de Sidi Khalîl, qui jouit de la plus grande autorité dans les tribunaux de la secte des Malékites. Jusqu'ici nous n'avons eu de renseignements détaillés que sur la jurisprudence de la secte des Hanéfites, qui prédomine en Turquie et dans l'Inde; et, quoique certainement la législation procède, dans toutes les branches de la grande famille musulmane, d'après les mêmes principes généraux, il y a pourtant des différences assez marquées dans le développement et dans l'application de ces principes; différences qui influent assez puissamment sur l'état civil des divers peuples pour qu'il nous importe de posséder un code complet de chacune des quatre sectes orthodoxes, ainsi que de la secte des Schiites. Votre bibliothécaire, M. Kasimirski de Biberstein, s'occupe du Code schiite; mais je n'ai à vous parler aujour-

d'hui que du travail de M. Perron sur Sidi Khalil, travail qui fait partie de l'ouvrage de la commission d'exploration de l'Algérie[1], et qui est achevé dans ce moment, ou le sera incessamment. Sidi Khalil était un jurisconsulte du VIII[e] siècle de l'hégire; il a composé plusieurs traités de jurisprudence, qui tous ont acquis une grande réputation dans les pays du rite malékite; mais le plus répandu, et celui qui a le plus d'autorité, est le Mouktasser, ou *Compendium*, traité méthodique, comprenant tout le système de la jurisprudence. Il se compose de définitions que les élèves apprennent par cœur avant de suivre les cours qui doivent leur en donner l'intelligence. C'est un des livres les plus difficiles à traduire à cause de l'extrême concision des formules. « Les mots, dit M. Perron, ne semblent pas suffire au sens, qui partout les déborde et leur reproche sans cesse leur étroite parcimonie. » Aussi cet ouvrage a-t-il trouvé un grand nombre de commentateurs, à l'aide desquels M. Perron s'est heureusement tiré de sa tâche épineuse.

Il est probable qu'il a paru à Alger, où le besoin s'en fait sentir le plus directement, des travaux spéciaux sur divers points de la législation musulmane; mais il n'est arrivé à ma connaissance qu'un traité de MM. Solvet et Bresnier sur le droit de succession[2], et un petit livre autographié par une main mogrebine peu élégante, lequel contient trois chapitres sur le mariage, tirés du *Tohfet al Arous* du scheik Mohammed el-Tidjani[3].

Un contact plus fréquent et plus intime avec les pays arabes provoque nécessairement la publication d'un grand nombre de livres élémentaires, destinés à faciliter la connaissance de la

1. *Exploration scientifique de l'Algérie.* Sciences hisroriques et géographiques, vol. X. Paris, 1848, in-4°.
2. *Notice sur les successions musulmanes*, par Solvet et Bresnier. Alger, 1846, in-8°.
3. *Touhafat al Arous*, ou le Cadeau des époux, par le scheikh Mohammed-ben-Ahmed-al-Tidjani. Paris et Alger, 1848, in-8°. (8 et 64 p.)

langue. Il en a paru pour tous les degrés d'instruction; ceux qui ne veulent pas même se donner la peine d'apprendre à lire le caractère arabe peuvent arriver à savoir, au moyen des Dialogues arabes-français de M. Martin[1], un certain nombre de phrases usuelles en dialecte mogrebin; tandis que le manuel de MM. Hofstetter et Hudaj d'Alep[2] leur fournira les connaissances les plus élémentaires du dialecte syrien. Ceux qui désirent aborder l'étude de la langue écrite trouveront, dans la Chrestomathie d'arabe vulgaire de M. Bresnier[3], dans les fables de Lokman de M. Cherbonneau[4], ou dans l'édition des mêmes fables par MM. Hélot[5], et dans les Anecdotes musulmanes de M. Cherbonneau[6], les principaux éléments de la lecture et de la grammaire. Enfin, les personnes qui se proposent d'étudier la grammaire arabe d'après le système même des Arabes pourront se servir utilement de l'édition du Djaroumia publiée avec une traduction par M. Bresnier[7].

M. Kasimirski a achevé la première moitié de son Dictionnaire arabe-français[8], qui comprend les mots de la langue savante et de la langue vulgaire, et, en outre, les proverbes et

1. *Dialogues arabes-français*, avec la prononciation arabe figurée en caractères français, par A. Martin. Paris, 1846, in-8°.

2. *Handbuch der arabischen Volkssprache* mit deutscher und italienischer Erklärung sammt beigesetzter Aussprache eines jeden arabischen Wortes, verfasst für Reisende, Pilger, Kaufleute und Seefahrer von Hofstetter und Hudaj aus Aleppo. Vienne, 1846, in-8°. (368 p.)

3. *Chrestomathie d'arabe vulgaire*, recueil d'écrits divers, lettres et actes arabes de différents styles, par M. Bresnier. Alger, 1845, in-8°.

4. *Fables de Lokman*, expliquées d'après une méthode nouvelle, par Cherbonneau. Paris, 1846, in-12.

5. *Fables de Lokman, surnommé le Sage*, en arabe et en français, avec la prononciation figurée, ainsi que la traduction en français mot pour mot, par MM. Léon et Henri Hélot. Paris. 1846, in-8°.

6. *Anecdotes musulmanes, ou cours d'arabe élémentaire*, suivi d'un dictionnaire analytique des mots, des formes et des idiotismes contenus dans le texte, par A. Cherbonneau, Paris, 1847, in-8° (149 p.).

7. *Djaroumia, grammaire arabe élémentaire* de Mohammed-ben-Davoud-el-Sanhadjy, texte arabe et traduction, par Bresnier. Alger, 1846.

8. *Dictionnaire arabe-français*, par Kasimirski de Biberstein. Paris, 1847, in-8°, t. I (1392 p.).

es phrases idiomatiques les plus usuelles; c'est le premier lictionnaire qui donne l'interprétation des mots en français. I. Marcel en prépare un autre, arrangé alphabétiquement, ifin de faciliter la recherche des mots aux personnes qui ne ont pas assez versées dans la grammaire pour les trouver fa-cilement sous leurs racines; il comprendra tous les dialectes ulgaires africains. L'impression du dictionnaire de M. Marcel st très-avancée, mais il n'en a encore paru aucune partie. Enfin, M. Pihan a publié un Glossaire des mots français tirés le l'arabe, du persan et du turc [1], qui forme une contribution utile à un futur dictionnaire étymologique de la langue fran-çaise.

Si nous passons de la littérature arabe à celle des autres lialectes sémitiques, nous trouvons deux ouvrages sur les Samaritains, par M. Juynboll : l'un est une histoire de cette ribu, composée par lui-même, et l'autre une édition de la Chronique de Josué. Le savant auteur a rassemblé, dans le remier, tout ce que nous savons de l'histoire de cette tribu [2], ui joue un si grand rôle dans la Bible, mais qui paraît des-inée à s'éteindre de nos jours, après avoir, grâce à son obs-urité, résisté à la domination de tant de maîtres étrangers et ostiles. Lorsqu'on découvrit, du temps de Scaliger, qu'il se onservait, parmi les survivants de cette nation, non-seule-ment une version de la Bible dans l'idiome samaritain, mais ussi des ouvrages historiques, on conçut naturellement l'es-oir d'y trouver des renseignements importants, et pour ainsi ire un supplément à l'Ancien-Testament. Cependant, lors-u'on connut un peu mieux ces chronique, on s'aperçut u'elles étaient relativement modernes, qu'elles reposaient resque entièrement sur des traditions populaires qui elles-mêmes n'étaient qu'un reflet de la Bible, et qu'on ne pouvait

1. *Glossaire des mots français tirés de l'arabe, du persan et du turc*, ır A. P. Pihan. Paris, 1847, in-8° (312 p.).

2. Th. G. J. Juynboll, *Commentarii in historiam gentis Samaritanæ.* eyde, 1846, in-4° (XII, 168 p.).

en tirer qu'un petit nombre de faits nouveaux. Telle est aussi l'impression qui résulte de la lecture du livre de Josué[1], qui vient d'être publié pour la première fois par M. Juynboll avec toute la patience et l'exactitude que l'école hollandaise montre dans ses travaux d'érudition. Il existe encore une chronique samaritaine inédite, qui porte le titre d'Annales d'Aboul-fatha, et dont on annonce une traduction anglaise par M. Jarret.

L'étude de la langue phénicienne a fait, depuis deux ans, des progrès incontestables. M. Judas[2] a publié un recueil de monuments phéniciens plus complet que celui de Gesenius; il les classe géographiquement, et les explique par tous les moyens que l'histoire, la linguistique et la comparaison des monuments eux-mêmes lui fournissent. Parmi ces monuments, il en est un surtout qui a fort occupé les savants : c'est l'inscription découverte, en 1846, à Marseille. Il était naturel qu'elle attirât une grande attention, car elle est beaucoup plus longue que toutes les autres inscriptions phéniciennes qui nous restent; et comme les difficultés dont l'étude de cette langue est entourée proviennent surtout de la brièveté des textes que nous en possédons, on était en droit d'espérer qu'une pièce relativement aussi considérable servirait à décider beaucoup de questions douteuses. M. Limpery, le général Duvivier[3], mort depuis si glorieusement, M. Judas, M. de Saulcy, en ont donné des traductions; M. Movers[4] en a fait le sujet d'un petit volume, et vous-mêmes avez imprimé, dans

1 *Chronicon samaritanum, arabice conscriptum, cui titulus est liber Josuæ*, ex unico codice Scaligeri nunc primum edidit, latine vertit Juynboll. Leyde, 1848, in-4° (369 et 55 p.).

2. *Étude démonstrative de la langue phénicienne et de la langue libyque*, par M. Judas. Paris, 1847, 1 vol. in-4° (238 p. et 32 pl.).

3. *Les inscriptions phéniciennes, puniques, numidiques*, expliquées par une méthode incontestable, par le général Duvivier. Paris, 1846, in-8° (16 p.).

4. *Das Opferwesen der Karthager*, Commentar zur Opfertafel von Marseille, von Dr Movers. Breslau, 1847, in-8° (137 p.).

notre Journal[1], un mémoire très-remarquable de M. Munk sur ce monument. Quelques-unes de ces traductions, comme celles de MM. Limpery et Duvivier, sont tout à fait imaginaires, et pourraient faire croire au public que l'interprétation des textes phéniciens ne s'appuie encore sur aucune donnée certaine, qu'elle est entièrement livrée à l'arbitraire et à l'imagination. Mais il n'en est pas ainsi, et les travaux des véritables savants sur cette inscription même prouvent qu'on a fait des progrès réels à cet égard; beaucoup de points sont hors de contestation, et il ne nous manque que des textes plus considérables encore pour que la plupart des difficultés disparaissent. On peut en voir la preuve dans le parti que M. le duc de Luynes a su tirer du phénicien dans son Essai sur la numismatique des Satrapies et de la Phénicie sous les Achéménides[2]. Il y a rassemblé, classé et interprété un grand nombre de médailles portant des légendes phéniciennes, et provenant tant des rois et des villes de la Phénicie, que des satrapes persans, non-seulement en Syrie, mais sur tout le littoral oriental de la Méditerranée.

J'avais espéré pouvoir vous annoncer de nouvelles découvertes himyarites, M. Arnaud m'ayant appris, par ses lettres de la fin de l'année, qu'il traitait avec un chef arabe maître d'un district très-riche en monuments himyarites; mais, jusqu'à présent, il n'est arrivé à Paris aucune copie de nouvelles inscriptions. On doit toujours craindre que des négociations avec un barbare avide et soupçonneux comme le sont ces petits chefs arabes n'aboutissent qu'à lui donner une opinion si haute des trésors stériles qu'il garde, qu'il devienne impossible de satisfaire ses exigences.

Du côté opposé de la mer Rouge se trouve un autre voyageur

1. Voyez le *Journal asiatique* (décembre 1847).
2. *Essai sur la numismatique des Satrapies et de la Phénicie sous les rois Achæménides*, par H. de Luynes. Paris, 1846, gr. in-4° (124 p. et 1 pl.).

français, M. d'Abbadie, qui avait passé, pendant plusieurs années, pour perdu. Il était dans l'intérieur, dont il est revenu à Axum, vers la fin de l'année dernière. Il va rapporter en France deux cents ouvrages sur trois cent trente dont se compose la littérature des Abyssins; mais il ne paraît pas espérer lui-même qu'on puisse en tirer beaucoup de résultats historiques. Ces littératures secondaires de peuples dépourvus de culture indigène, et sous la dépendance intellectuelle de quelque nation plus civilisée qu'eux, n'ont réellement d'intérêt que quand elles nous conservent des idées, des faits ou des livres du peuple qui était leur maître, et que l'on ne possède plus que dans les traductions et les compilations du peuple imitateur.

C'est ce qui donne de l'importance à la littérature syriaque; car le savoir fleurissait en Syrie à une époque où il existait encore beaucoup de livres persans, et surtout de livres grecs qui sont perdus aujourd'hui, et dont on trouve, ou la mention, ou des traductions dans les ouvrages syriaques. Aussi est-ce avec un grand plaisir que je puis vous annoncer la découverte inespérée d'un nouveau trésor de manuscrits syriaques. Vous savez qu'en 1842, M. Tattam avait acheté la bibliothèque du couvent de Sainte-Marie Déipara, dans la Thébaïde, et que les trois cent soixante-six manuscrits syriaques qu'il avait rapportés furent acquis par le Musée britannique, qui croyait ainsi posséder tout ce qui s'était conservé des bibliothèques formées, il y a mille ans, dans le désert de Nitrie. Mais, depuis ce temps, M. Pacho découvrit que les moines avaient trompé M. Tattam et gardé la moitié des livres, après s'être fait payer la totalité; il trouva moyen d'acheter le reste, et prit des précautions pour tout obtenir. Aujourd'hui, ces nouveaux manuscrits sont réunis aux premiers dans le Musée britannique, où ils serviront infiniment mieux la science et la religion que dans le cellier à huile où ils étaient relégués par leurs possesseurs ignorants. M. Cureton, à qui l'Angleterre doit principalement l'acquisition de ce trésor littéraire, dont

il a déjà tiré les Lettres de saint Ignace, publie maintenant les Lettres pascales de saint Athanase[1], dont l'original grec était perdu. L'appréciation de ce volume appartient aux théologiens.

Il en est à peu près de même des hymnes syriaques que M. Splieth a tirées en partie des collections d'Assemani et de Renaudot, et en partie de manuscrits inédits, et qu'il a insérées dans un des volumes du Trésor des hymnes, que publie M. Daniel à Leipzig[2].

Mais on ne saurait douter que l'histoire orientale ne partage avec la patristique les résultats qu'on obtiendra de cette masse de livres syriaques conquis sur les moines égyptiens; et, dans tous les cas, la langue syriaque doit acquérir une nouvelle importance, par l'aide que l'on peut en attendre pour la lecture d'une partie des inscriptions cunéiformes, qui sont, depuis quelques années, l'objet d'une curiosité si impatiente et si légitime. Les découvertes, la publication et l'étude des monuments de la Mésopotamie ont fait depuis deux ans des progrès considérables, et l'ardeur que l'on a mise à s'en occuper doit paraître bien naturelle, quand on pense à l'inattendu de ces découvertes qui ont fait sortir de terre les palais des rois d'Assyrie, couverts de sculptures et d'inscriptions; quand on pense aux éclaircissements que ces monuments fournissent à la partie de l'histoire ancienne qui a le plus de prise sur notre imagination, parce que les Grecs et les Hébreux nous en entretiennent également, sans satisfaire la curiosité qu'ils éveillent.

Les fouilles que M. Layard avait entreprises à Nimroud sont

1. *The festal letters of Athanasius*, discovered in an ancient syriac version and edited by Cureton. Londres, 1848, in-8°.

2. *Thesaurus hymnologicus*, sive hymnorum, canticorum, sequentiarum circa annum MD usitatarum, collectio amplissima, edidit H. A. Daniel. Tome III. Leipzig, 1846, in-8° (295 p.).

achevées et ont été couronnées d'un succès aussi grand que celles de M. Botta. Une partie de ces antiquités est déjà exposée dans le Musée britannique; une autre a malheureusement fait naufrage, au mois d'avril, pendant le trajet de Bombay à Londres. Le navire portait soixante caisses de sculptures, et l'on ne sait pas encore ce qui peut en avoir été détruit par l'eau de mer qui y est entrée. Heureusement le célèbre obélisque en marbre noir qui s'y trouvait ne peut avoir souffert de la submersion. Au reste, M. Layard a porté à Londres des dessins très-exacts de toutes ces antiquités, et il annonce la publication prochaine de deux ouvrages : l'un contiendra l'histoire des fouilles et la description des antiquités; l'autre sera formé de cent planches gravées représentant les monuments les plus remarquables de Nimroud.

Le grand ouvrage de M. Botta avance avec une rapidité qu'on pouvait à peine espérer : toutes les planches qui contiennent des inscriptions et la plupart de celles qui représentent les sculptures sont terminées, le texte descriptif est sous presse, et l'ouvrage entier sera achevé bien avant le terme fixé par la loi[1]. La commission académique qui en surveille la publication a eu soin de faire exécuter un tirage à part et à bas prix de toutes les planches qui contiennent des inscriptions, pour rendre au moins cette partie du livre accessible aux savants qui s'occupent de ces études, et auxquels l'acquisition de l'ouvrage entier est impossible[2].

Le déchiffrement des inscriptions cunéiformes a fait des progrès sensibles, mais fort inégaux quant aux différentes branches dans lesquelles se subdivise cette étude. Toutes les inscriptions cunéiformes persanes connues sont aujourd'hui publiées et expliquées. M. Lassen a achevé l'impression des

1. *Monument de Ninive*, découvert et décrit par M. Botta, mesuré et dessiné par M. Flandin. Liv. 1-69. Paris, 1848, in-fol.
2. *Inscriptions découvertes à Khorsabad*, par P. E. Botta. Paris, 1848, in-fol. (220 pl.). Prix 60 francs.

nouvelles copies de toutes les inscriptions de cette classe que M. Westergaard avait rapportées, et il les a traduites et commentées avec son savoir et sa sagacité ordinaires[1]. Il ne manquait à cette collection que la grande inscription de Bisoutoun, que M. Rawlinson seul possédait, et dont il a fini par publier la partie persane, accompagnée d'une transcription, d'une traduction et de plusieurs dissertations[2]. Cette proclamation, dans laquelle Darius rappelle ses ancêtres et énumère ses provinces, ses ennemis et ses conquêtes, est certainement un des monuments les plus singuliers et les plus importants que l'antiquité nous ait transmis, et c'est une grande victoire pour l'érudition moderne que la certitude avec laquelle on lit un document qui était resté inintelligible depuis le temps d'Alexandre le Grand. Au reste, tout n'est pas encore dit sur ce sujet, qui n'a pas cessé d'être l'objet de nouveaux travaux ayant pour but de préciser les points délicats de la grammaire et de l'écriture persanes. M. Hitzig[3] a publié un travail spécial sur l'inscription funéraire de Darius; M. Benfey[4] a réuni la transcription de toutes les inscriptions des Achéménides, y compris celle de Bisoutoun, et les a accompagnées de nouvelles gloses; M. Oppert[5] a expliqué l'usage des consonnes en apparence homophones de l'alphabet cunéiforme persan, en déterminant, avec beaucoup de sagacité, leur emploi pour la formation des diphthongues. D'autres travaux achèveront de dissiper les doutes de détail qui peuvent encore rester; des inscriptions nouvelles ajouteront peut-être de nouvelles formes à la grammaire, de nouvelles lettres à l'alphabet,

1. *Ueber die Keilinschriften der ersten und zweiten Gattung*, von Chr. Lassen und N. L. Westergaard. Bonn, 1845, in-8° (302 et 130 p.).

2. *Journal of the royal asiatic Society of Great Britain and Ireland*. Vol. X, Londres. 1847, in-8°.

3. *Die Grabschrift des Darius zu Nakschi Rustam*, erläutert von Dr Hitzig. Zürich, 1846, in-8°.

4. *Die persischen Keilinschriften*, mit Uebersetzung und Glossar, von Th. Benfey. Leipzig, 1847, in-8° (97 p.).

5. *Das Lautsystem des Altpersischen*, von Dr Julius Oppert. Berlin, 1847, in-8° (56 p.).

de nouveaux mots au vocabulaire; mais c'est un fait incontesté que nous sommes en possession de la lecture et de la langue de ces inscriptions, avec une certitude telle, que nous pouvons nous appuyer sur elles pour essayer l'interprétation d'inscriptions plus anciennes appartenant à un autre système d'écriture.

L'heureuse vanité des rois Achéménides, qui faisaient traduire leurs proclamations dans les langues des peuples vaincus, nous donne le moyen d'aborder les inscriptions médiques et assyriennes, qui, sans cette circonstance, n'offriraient aux efforts des savants aucune prise; car ces inscriptions, avec leurs alphabets si compliqués et l'incertitude qui reste sur les langues dans lesquelles elles sont rédigées, nous opposent, même avec l'aide de la partie persane, des difficultés presque insurmontables. M. Westergaard, après avoir fait lui-même, sur les lieux, des copies plus exactes de ces inscriptions, s'est essayé sur la partie médique[1]. Il a analysé l'alphabet très-compliqué et probablement en partie syllabique de ces légendes, dont il reconstruit, antant que possible, les mots et les formes grammaticales. La conclusion historique à laquelle il est arrivé est la supposition que la langue médique appartenait à la famille scythique, et que les Mèdes, par conséquent, devaient être des Touraniens. C'est à peu près le seul résultat que nous puissions attendre, quant à présent, de la lecture des inscriptions médiques, parce que toutes celles que nous possédons appartiennent aux rois Achéménides, et que, par conséquent, la partie persane en fait connaître le contenu; mais on peut prévoir que le déchiffrement de cette sorte d'inscriptions acquerra un jour une importance bien plus grande, quand on aura fait des fouilles dans les ruines d'Ekbatane,

1. *On the deciphering of the second achæmenian or median species of arrowheaded writing*, by N. Westergaard. (Dans les Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord. Copenhague, 1844, in-8°.)
Zur Entzifferung der achæmenidischen Keilschrift zweiter Gattung, von Westergaard. (Dans l'ouvrage de Lassen, cité ci-dessus.)

qui probablement nous gardent un trésor d'antiquités médiques.

En attendant, l'intérêt des savants se porte naturellement, avant tout, sur les inscriptions assyriennes, qui, par leur âge, leur nombre, leur contenu probable et les difficultés qu'en présente la lecture, réunissent tous les attraits que peut offrir un problème scientifique. La première idée de tous les savants qui s'en occupent est nécessairement de former un alphabet par la comparaison des inscriptions trilingues. M. Grotefend[1] avait déjà fait des tentatives dans cette direction, et MM. Löwenstern[2], Longpérier[3], de Saulcy[4] et Hinks[5], engagés dans la même voie, ont publié les premiers résultats de leurs travaux. Tous ces savants rattachent l'assyrien aux langues sémitiques, et M. de Saulcy a même donné, d'après ce système, la transcription et la traduction complète d'une inscription de Van. M. Hinks[6], seul, croit avoir reconnu une langue arienne dans la colonne des inscriptions trilingues qui est écrite en caractères assyriens. La grande difficulté qu'on éprouve pour la lecture de ces inscriptions

1. *Neue Beiträge zur Erläuterung der persepolitanischen Keilschrift*, von Grotefend. Hanovre, 1837, in-4° (18 p.). — *Neue Beiträge zur Erläuterung der babylonischen Keilschrift*, von Grotefend. Hanovre, 1840, in-4° (72 p.).

2. *Exposé des éléments constitutifs du système de la troisième écriture cunéiforme de Persépolis*, par I. Löwenstern. Paris, 1847, in-8° (101 p.).

3. Voyez la *Revue archéologique*. Paris, 1847, in-8°.

4. *Essai de déchiffrement d'une inscription assyrienne*, n° VIII de Schulz, par M. de Saulcy. Paris, 1847. (Feuille lithographiée isolée.)

5. *On the first and second kinds of Persepolitan writing*, by the Rev. E. Hinks. 1846.

On the three kinds of Persepolitan writing, and on the Babylonian lapidarry characters, by Hinks. 1846.

On the third Persepolitan writing, and on the mode of expressing numerals in cuneatic characters, by Hinks. 1847.

Ces trois Mémoires se trouvent dans les *Transactions of the royal Irish Academy*. Vol. XXI. Dublin, 1848, in-4°.

6. *On the inscriptions at Van*, by E. Hinks. In-8° (30 p.). Je ne connais ce Mémoire que par une épreuve; je crois qu'il est destiné au Journal de la Société asiatique de Londres.

provient du nombre excessif des signes de l'écriture, lesquels dépassent de beaucoup le nombre des sons d'une langue quelconque. Faut-il croire que ce sont des syllabes, ou faut-il admettre des lettres homophones pouvant s'échanger arbitrairement, ou selon des influences grammaticales et étymologiques? Il est probable que les parties assyriennes encore lisibles de l'inscription de Bisoutoun fourniront de nouveaux éléments pour compléter l'alphabet, parce qu'il s'y trouve des noms que l'on ne rencontre pas sur les inscriptions trilingues de Persépolis; mais ils sont en trop petit nombre pour que l'on puisse espérer qu'ils suffiront à la solution entière du problème; dans tous les cas, il faut attendre que M. Rawlinson ait publié cette partie de l'inscription de Bisoutoun. Cependant M. Botta s'est occupé à préparer des matériaux pour faciliter les études sur ce point, en publiant un catalogue[1] méthodique des caractères substitués les uns aux autres dans les nombreuses inscriptions dont il a remarqué la répétition en plusieurs endroits du palais de Khorsabad. C'est un travail très-considérable, qui sera d'une grande utilité pour les longues et pénibles recherches qu'il faudra faire encore pour fixer l'alphabet assyrien; utilité que l'on peut dès à présent reconnaître, quel que soit le résultat auquel on arrivera, fût-ce même l'opinion de M. de Paravey, qui identifie l'assyrien avec le chinois[2].

L'écriture babylonienne, la plus compliquée et probablement la plus ancienne des écritures cunéiformes, n'a pas encore trouvé d'interprète, au moins il n'est venu à ma connaissance que des commencements de déchiffrement tentés par M. Grotefend et M. Hinks, et il est assez naturel qu'on ne s'en

1. *Mémoire sur l'écriture cunéiforme assyrienne*, par Botta. Paris, 1848, in-8°, 197 pages. (Tiré du Journal asiatique.)

2. *Ninive et Babylone*, expliquées dans leurs écritures et leurs monuments, par les livres emportés en Chine et qui sont d'origine assyrienne, par M. de Paravey. Paris, 1845-6, in-8° (8 et 12 p.). Cette brochure est tirée des Annales de philosophie chrétienne.

occupe sérieusement que quand les inscriptions assyriennes seront expliquées.

Je ne dois pas quitter ce sujet sans mentionner la publication des monuments relatifs au culte de Mithra, par M. Lajard[1]. L'auteur a réuni, depuis trente ans, en Europe et en Orient, tout ce qui existe de monuments du culte mithriaque, tels que bas-reliefs, cylindres gravés, sceaux et médailles. Un assez grand nombre de ces objets remontent au temps des Babyloniens et des Assyriens, comme on peut s'en assurer par les inscriptions qu'ils portent. A la vérité, on a continué à imiter, sur les cylindres, ces inscriptions jusque dans des temps où l'écriture cunéiforme était oubliée depuis des siècles, mais on distingue facilement ces imitations par la mauvaise conformation des lettres, et partout où les inscriptions sont bien taillées, toutes les fois qu'elles s'accordent avec la forme des lettres qu'on trouve sur les briques et les monuments sculptés, on peut être assuré que l'objet est de l'époque que les caractères de l'inscription indiquent. M. Lajard a fait graver avec un très-grand soin et une fidélité parfaite ces monuments, dont quelques-uns avaient été déjà publiés dans divers ouvrages, mais presque aucun avec l'exactitude qui seule peut permettre de s'en servir avec confiance; les autres étaient inédits et inconnus, et la collection entière forme un tout que l'on peut considérer à juste titre comme parfaitement nouveau. M. Lajard y a ajouté un texte dans lequel il indique la matière de chacun des monuments, l'endroit où il se trouve, et tous les autres signes qui peuvent aider à constater son identité; mais il ne fait connaître aucune des conclusions auxquelles il est arrivé par l'examen de ces monuments; ce ne sont encore que les pièces justificatives du grand ouvrage qu'il a composé sur le culte de Mithra et dont la publication doit suivre de près celle-ci.

1. *Introduction à l'étude du culte public et des mystères de Mithra* en Orient et en Occident, par M. Félix Lajard. Livraisons 1-15. Paris, 1847, in-fol.

La littérature persane moderne a reçu des accroissements assez nombreux. M. Torrens a publié, pour la Société de Calcutta, le texte persan d'une histoire de Nadir-Schah[1], probablement la même que sir W. Jones a traduite, mais je n'ai pas de certitude sur ce point, l'ouvrage ne se trouvant pas en Europe.

Sir Gore Ouseley avait commencé, dans les dernières années de sa vie, à faire imprimer des notices sur différents auteurs persans[2], et le Comité des Traductions de Londres a fait achever l'ouvrage après sa mort par M. Reynolds. Sir Gore était un homme d'esprit, d'un goût littéraire cultivé, qui pendant un long séjour dans l'Inde et en Perse avait formé une bibliothèque exquise de manuscrits persans. Il avait rédigé, sans ordre systématique, des notices et des traductions partielles d'une trentaine de ces manuscrits, et il se proposait de continuer ce travail, que sa mort a interrompu. Son ouvrage, quoique fragmentaire, est une addition agréable et utile à nos connaissances sur la littérature persane.

M. Bland a publié, dans le Journal de la Société de Londres, un travail du même genre, mais plus systématique et plus savant, sur les auteurs qui ont traité de la biographie des poëtes persans[3]. Ce sont les préliminaires d'une histoire détaillée de la poésie persane qu'il a sous presse, et qui doit paraître sous le patronage du Comité des traductions.

Plusieurs poëtes persans ont trouvé d'habiles éditeurs et traducteurs. M. Graf a publié une traduction allemande du Gulis-

1. *Tareekh-i Nadiree*. 1846, in-8°. (Prix : 8 roupies.)
2. *Biographical notices of persian poets*, with critical and explanatory remarks, by the late sir Gore Ouseley. Londres, 1846, in-8°. (CCXXVI et 387).
3. *On the earliest persian biography of poets, by Muhammed Aufi*, and on some other works of the class called Tazkirat ul Shuara, by N. Bland. (Dans le Journal de la Société asiatique de Londres, vol. IX.)

tan de Sadi[1]. On pourrait croire inutile une nouvelle version d'un livre aussi connu, mais on ne saurait refuser à M. Graf le mérite d'avoir su allier, dans sa traduction, une grande fidélité à une élégance remarquable. La prose rimée est imitée et les pièces de vers sont traduites en vers; dans les cas douteux, l'auteur a suivi le sens indiqué par le commentaire de Sourouri. On doit les mêmes éloges à la traduction qui accompagne le texte persan du Béharistan de Djami, publié par M. Schlechta de Wssehrd[2], à l'imprimerie impériale de Vienne. Le Béharistan n'avait jamais été publié ni traduit en entier; c'est un livre classique en Orient, qui ne le cède en popularité qu'au Gulistan, et dont une foule d'expressions sont devenues proverbiales en Perse. La traduction est faite avec un art singulier, surtout quant à l'imitation de la rime et de l'allitération, si fréquente dans la prose persane et si difficile à imiter dans une langue européenne.

M. Daumer a fait paraître une traduction allemande de Hafiz[3], suivie d'un choix d'autres poésies. Sa traduction n'est pas complète, et il n'aspire pas à être littéral; il traduit en poëte et en admirateur enthousiaste de Hafiz.

M. Latouche a commencé la publication d'un ouvrage destiné à faire partie des chrestomathies orientales de l'école des langues de Paris[4]. Le cahier qui a paru comprend les textes que le volume doit contenir et sera suivi de commentaires, le plan de la collection excluant les traductions. Ces textes se

1. *Moslicheddin Sadis Rosengarten.* Nach dem Texte und dem arabischen Commentar Sururis aus dem persischen übersetzt mit Anmerkungen und Zugaben von Graf. Leipzig, 1846, in-12. (XXII et 302 p.)

2. *Der Frühlingsgarten von Mewlana Abdurrahman Dschami*, aus dem persischen übertragen von Ottocar Maria von Schlechta Wssehrd. (En persan et en allemand.) Vienne, 1847, in-8°. (152 et 117 p.)

3. *Hafis, eine Sammlung persischer Gedichte*, von G. F. Daumer. Hambourg, 1846, in-8°. (318 p.)

4. *Pend-Nameh*, ou le livre des Conseils de Moula-Firouz-Ben-Kaous, suivi de plusieurs histoires du Bostan de Sadi et de son traité sur la politique, par E. Latouche. Paris, 1847, in-8°. (136 p.)

composent du Pend-Nameh du célèbre Mobed Mollah Firouz, mort à Bombay, il y a quelques années, et d'un certain nombre de pièces de Sadi, le grand prototype de tous les moralistes persans.

Un des membres étrangers de la Société, Kali Krishna, a fait imprimer à Calcutta, sous le titre de Jardin des arts[1], un manuel de rhétorique. Les musulmans attachent à cette étude une importance qu'elle n'a pas, et lui sacrifient, dans l'éducation, un temps qu'elle ne mérite guère; mais il est indispensable de connaître leurs termes techniques et leurs théories sur ce sujet, si l'on veut étudier leurs poëtes et surtout leurs commentateurs. C'est pour faciliter l'intelligence de ces formules que M. Garcin de Tassy a publié, dans votre Journal, la traduction d'un traité fort complet sur cette matière[2], qu'il a fait suivre d'une métrique augmentée des règles particulières à la poésie hindoustani.

M. E. Thomas, qui s'était déjà occupé des médailles des rois hindous de Kaboul, vient de publier un travail sur les médailles des Ghaznévides[3], dans lequel il montre, avec beaucoup de bonheur, l'usage que l'on peut faire des monuments de ce genre pour préciser et compléter même des parties de l'histoire aussi connues que celle des princes de Ghaznin.

M. Fleischer a traduit en allemand la grammaire de persan vulgaire de Mirza Mohammed, et y a ajouté d'utiles corrections[4]. Enfin, M. Geitlin, professeur à Helsingfors, a publié

1. *Reaz-ul-Senaïh*, or Garden of arts, an abridgment of persian rhetoric with examples, compiled by Maharaja Kali Krishna Bahadur. Calcutta, 1847, in-8°. (80 p.)

2. *Prosodie des langues de l'Orient musulman*, spécialement de l'arabe, du persan, du turc et de l'hindoustani, par M. Garcin de Tassy. Paris, 1847, in-8°. (167 p.)

3. *On the coins of the kings of Ghazni*, by E. Thomas. Londres, 1848, in-8°. (120 p., avec des planches.) Tiré du Journal de la Société asiatique de Londres, t. IX.

4. *Mirza Mohammed Ibrahim, Grammatik der lebenden persischen Spra-*

naire persane en latin[1] pour obvier à la difficulté
tudiants de l'université de la Finlande paraissent
à se procurer des ouvrages imprimés à l'étranger.
ivre fait avec soin, d'après les anciennes méthodes,
proprié à l'enseignement élémentaire.

ıron de Hammer-Purgstall a bien voulu, depuis plu-
ées, rendre compte dans notre Journal des ouvrages
paraissent à Constantinople, et j'ose espérer qu'il
à continuer de le faire, malgré le surcroît d'occu-
e lui imposent les hautes fonctions littéraires dont
vêtu. Dans tous les cas, je ne serais aucunement en
nplir cette lacune dans la liste des ouvrages orien-
leux dernières années, car je n'ai connaissance que
es publications relatives à la littérature turque qui
n France et en Allemagne.

er, pasteur à Hirschberg, en Silésie, déjà connu
entaliste par une traduction du Bhagavad-Ghita, a
aité de morale de Pir Mohammed, de Brousse, trois
ur la pitié, la générosité et les bonnes œuvres; il
iits, commentés et accompagnés d'un essai d'ap-
de la morale musulmane comparée à celle des chré-
original turc, imitation libre de l'Akhlak de Hosein
st composé, d'après le modèle général des moralistes
e préceptes fortifiés par des exemples et résumés en
; l'ouvrage est défiguré par le style extravagant
ıx auteurs turcs.

n, frère du traducteur du Rigvéda, que les lettres

n englischen übersetzt, zum Theil umgearbeitet und mit An-
versehen von Fleischer. Leipzig, 1847, in-8°.
ia grammatices neo-persicæ, cum metrorum doctrina et dialo-
edidit Gabriel Geitlin. Helsingford, 1845, in-8°. (352 p.)
pitel von der Freigebigkeit von Pír Mohammed bin Pir Ahmed
us Brussa, aus der türkischen Handschrift übersetzt von
:. Breslau, 1848, in-8° (140 p)

orientales ont perdu de si bonne heure, a traduit du turc la relation du voyage du scheikh Zeïn-el-Abidin dans l'intérieur de l'Afrique [1]. Le scheikh est un de ces musulmans, moitié missionnaires, moitié marchands, qui exploitent le Soudan; il n'a que cela de particulier, que son principal but, dans ses voyages, paraît avoir été la recherche de la pierre philosophale. Ces docteurs, à la faveur du respect que leur connaissance du Koran et des livres de jurisprudence inspire aux princes musulmans de l'intérieur, traversent avec une sécurité entière les pays qui sont les plus inaccessibles aux Européens, et ils pourraient nous donner des renseignements curieux sur ces contrées, s'ils voulaient se contenter de raconter simplement ce qu'ils ont vu. Je ne voudrais pas me servir de termes mal sonnants en parlant d'un aussi saint personnage que le scheikh Zeïn-el-Abidin; mais je crains qu'il n'ait plus d'imagination qu'il ne convient à un voyageur. Il prétend avoir découvert, dans le Wadaï, les ruines d'une grande ville, avec des colonnes, des sarcophages en pierre, des médailles d'or et des plaques de cuivre couvertes d'inscriptions; mais tout cela a bien l'air d'avoir été inventé pour étonner quelque voyageur européen crédule en Égypte.

Le gouvernement autrichien a fait imprimer le texte turc des traités de commerce entre l'Autriche et la Turquie, et l'imprimerie impériale [2] a profité de cette occasion pour montrer toutes les ressources qu'elle possède pour la reproduction des manuscrits orientaux les plus ornés. Elle a employé pour l'impression du texte son nouveau caractère neskhi, dont la forme un peu grêle, mais élégante, rappelle très-bien la nuance particulière qui distingue l'écriture turque de celle des calligraphes arabes ou persans.

1. *Das Buch des Sudan, oder Reisen des Scheich Zain el Abidin in Nigritien*, aus dem türkischen übersetzt von Dr G. Rosen. Leipzig, 1847, in-8°. (110 p.)
2. *Collection des traités relatifs au commerce des Autrichiens en Turquie.* Vienne, 1846, in-8°. (88 p.)

M. Bianchi a publié le second volume de la nouvelle édition de son Dictionnaire turc-français.[1] Cet ouvrage a été trop favorablement reçu déjà lors de sa première édition, pour que rien de ce que je pourrais dire ajoute à sa popularité. Le même auteur a fait paraître, d'abord dans votre Journal et ensuite à part, une traduction de l'Annuaire ottoman pour 1847[2], qui présente le tableau complet de l'administration et de la division territoriale de l'empire turc.

Mirza Kasembeg, professeur à l'Université de Kasan, est auteur d'une grammaire turque, écrite en russe, qui a déjà eu deux éditions. Il a suivi la méthode européenne et paraît avoir pris pour base, principalement la grammaire de M. Jaubert; mais il y a ajouté beaucoup d'observations sur les différents dialectes turcs, et surtout une syntaxe, partie de la grammaire turque qui, comme vous savez, a été singulièrement négligée. M. Zenker nous donne aujourd'hui une traduction allemande de cet ouvrage[3], dans laquelle il a remplacé les comparaisons tirées du russe par d'autres exemples empruntés à des langues plus connues; de plus, il y a joint sept planches lithographiées, contenant des *fac-simile* de lettres et de diplômes tirés des archives de Dresde, pour faciliter la lecture de l'écriture officielle turque. Enfin, M. Pfitzmaier, à Vienne, a publié en français une grammaire arabe-persane-turque[4]. Il déclare, dans la préface, qu'il ne s'est servi d'aucun traité antérieur, ce qui fait honneur au courage de l'auteur et ex-

1. *Dictionnaire turc-français*, par T. X. Bianchi, t. II, seconde édition. Paris, 1846, in-8°. (1372 p.)

2. *Le premier Annuaire impérial de l'empire ottoman*, traduit du turc et accompagné de notes explicatives, par T. X. Bianchi. Paris, 1848, in-8°. (106 p.)

3. *Allgemeine Grammatik der türkisch-tatarischen Sprache*, von Mirza A. Kasem-beg, aus dem russischen übersetzt und mit einem Anhange und Schriftproben herausgegeben von D. J. Zenker. Leipzig, 1848, in-8° (xxvi, 272 p. et 7 pl.)

4. *Grammaire turque*, ou développement séparé et méthodique des trois genres de style usités, savoir : l'arabe, le persan et le tartare, par A. Pfitzmaier. Vienne, 1847, in-8°. (xvi et 370 p.)

plique pourquoi son travail n'est pas aussi complet qu'on pourrait le désirer.

En arrivant à l'Inde, je dois mentionner, avant tout, l'achèvement du premier volume de l'Archéologie indienne de M. Lassen[1], comme étant l'expression la plus complète et la plus savante des progrès qu'ont faits les études dont l'histoire de l'Inde ancienne a été l'objet. On y trouve le tableau de ce que l'on sait aujourd'hui sur les origines et la formation de la société civilisée dans l'Inde ; on y reconnaît les points qui sont définitivement acquis à la science, et ceux sur lesquels les recherches doivent se diriger; car il faut bien se dire que, malgré les travaux des soixante dernières années, nous ne sommes que sur le seuil de cette grande étude, et que de tous côtés les problèmes les plus importants pour l'histoire de l'esprit humain y sollicitent l'intérêt et la curiosité des savants. Leur zèle ne fait pas défaut à cette grande tâche, et à aucune époque l'Inde n'a été l'objet de travaux aussi nombreux, aussi variés, aussi solides qu'aujourd'hui.

Le premier rang appartient aux ouvrages sur les Védas. *A Jove principium.* Il n'y a aucun livre qu'il importe davantage de connaître que ces collections d'hymnes anciens qui sont le commencement, et comme le moule dans lequel a été formé l'esprit de la seule race philosophique parmi toutes les races humaines, un moule dont l'empreinte n'a jamais été effacée chez aucune des familles de cette race, ni par aucune influence étrangère, si grande qu'elle fût, ni par aucun développement intérieur, si divergent qu'il pût paraître de ces tendances primitives. Les Védas sont les premiers essais de la pensée humaine, essais obscurs, enveloppés dans une forme contre laquelle l'esprit lutte, et dont il ne peut s'affranchir que par un travail long et pénible, que la race sanscrite n'a jamais su achever dans sa patrie même.

1. *Indische Alterthumskunde*, von Chr. Lassen, vol. I. Bonn., 1848. in-8.

Lorsque la mort de Rosen eut interrompu l'édition du Rig-véda, commencée par lui, la Compagnie des Indes demanda à la Société de Calcutta de publier une collection complète de tous les ouvrages védiques, c'est-à-dire des hymnes et des premiers travaux philosophiques et exégétiques qui s'y rattachent, et qui forment un ensemble distinct du reste de la littérature sanscrite. La Société s'en occupait; mais son travail fut retardé par des difficultés de plusieurs genres, dont la plus grande, et certainement la plus inattendue, était l'impossibilité de trouver à Calcutta, et même à Bénarès, une copie complète des ouvrages védiques. Au commencement de l'année dernière, le zèle de M. Roer avait néanmoins rassemblé assez de matériaux pour que la Société se décidât à commencer l'impression. Mais dans l'intervalle, la Compagnie des Indes, désespérant d'obtenir à Calcutta ce qu'elle avait demandé, chargea, sur la proposition de M. Wilson, M. Maximilien Müller de publier à Londres une édition des Védas, dont elle veut faire les frais, et M. Wilson eut la générosité de remettre à M. Müller toute sa collection de manuscrits védiques. L'impression du Rigvéda est commencée depuis un an, et le premier volume pourra paraître incessamment. A cette nouvelle, la Société de Calcutta suspendit l'exécution du plan qu'elle avait adopté, et se décida à ne faire paraître, pour le moment, que deux cahiers comme spécimen du travail préparé par M. Roer. Les ouvrages qui se rattachent aux Védas sont, au reste, si nombreux qu'il sera facile à la Société de Calcutta de s'entendre avec M. Müller pour décider quelles sont les parties de cette littérature qui pourraient, avec avantage pour la science, être publiées à Calcutta.

Il se prépare d'autres travaux sur les Védas; mais je ne puis mentionner ici que ceux qui ont déjà reçu un commencement d'exécution. M. Roth a publié la première partie des Nighantavas, avec la glose de Yaska[1]. Les Nighantavas sont une espèce

1. *Jaskas Nirukta sammt den Nighantavas*, herausgegeben von Rudolph Roth. Cah. I. Goettingen, 1848, in-8°. (LXXII et 112 p.)

de dictionnaire védique, extrêmement primitif, et qui paraît marquer les premiers essais d'un travail philologique sur une langue qui commençait à vieillir. Yaska, grammairien dont l'époque est inconnue, mais qui paraît avoir été antérieur à Panini, composa, sous le titre de Niroukta, un commentaire sur ce recueil de mots, et son ouvrage devint classique parmi les commentateurs postérieurs des Védas. M. Roth, en publiant ce livre avec beaucoup de critique, rend un véritable service, tant à l'interprétation des Védas qu'à l'histoire de la langue sanscrite.

Le même genre de mérite distingue le spécimen du Yadjourvéda, que vient de terminer M. le docteur Weber de Breslau [1]. On sait que le Yadjourvéda est, à proprement parler, le véda des sacrifices, parce qu'il en règle les cérémonies. Les prières dont il se compose ne peuvent, en général, être comprises que quand on sait à quelles parties des cérémonies religieuses elles se rapportent spécialement, et les commentateurs ont eu soin d'éclaircir le texte de ces prières par l'indication des formules du rituel rassemblées par d'anciens sages. M. Weber se propose de donner en entier le Yadjourvéda, dont il a fait une étude spéciale et pour lequel il a réuni à Londres, à Oxford et à Paris, de très-riches matériaux. Le savoir dont M. Weber a fait preuve dans son spécimen est d'un heureux augure pour la suite de cette importante entreprise.

M. Nève, professeur à Louvain, a fait paraître un essai sur le mythe des Ribhavas [2], dans lequel il développe l'histoire des premières traces de l'apothéose dans les Védas. Pour bien exposer sa pensée, l'auteur commence par traiter du culte védique, de l'homme dans les Védas et du sentiment moral dans la société indienne; il arrive ainsi à sa thèse principale, l'idée de

1. *Vajasaneya-Sanhitæ Specimen* cum commentario primus edidit Dr A Weber. P. I, Breslau, 1846; p. II, Berlin, 1847, in-8°.

2. *Essai sur le mythe des Ribhavas*, premier vestige de l'apothéose dans les Vedas, par Nève. Paris, 1847, in-8°. (479 p.)

l'apothéose et l'interprétation des hymnes où elle apparaît pour la première fois. Cet ouvrage est un exemple des recherches que fera naître la connaissance plus complète des Védas, dans lesquels on essayera de découvrir et de suivre les premiers germes des idées qui ont exercé une influence si durable sur la manière de penser et de sentir d'une grande partie de l'humanité.

Les publications qui se présentent en première ligne après les Védas sont celles des poëmes épiques, dont le plus ancien est le Ramayana. M. Gorresio, après avoir publié trois volumes du texte de ce poëme, a donné un premier volume de sa version italienne [1], contenant les deux premiers livres. L'auteur, en s'attachant à reproduire le sens avec toute l'exactitude désirable, n'a rien négligé pour donner à sa traduction une forme qui se rapprochât le plus possible de la simplicité et de l'élévation de l'original.

Quant au Mahabharat, nous ne pouvons annoncer, des travaux promis sur ce grand ouvrage, que la seconde édition du Bhagavad Ghita de Schlegel, que M. Lassen a terminée après la mort de ce savant, en refondant les notes et en y ajoutant un index [2]. Il est vrai qu'il a paru à Athènes, sous le titre de *Balabharata* [3], un volume renfermant l'ensemble des sujets compris dans le Mahabharat, mais cet ouvrage n'est qu'un extrait fort abrégé qui ne donne que le squelette du poëme. Il a été traduit, à Bénarès, en grec moderne, par Galanos, et publié après sa mort par son neveu.

1. *Ramayana, poema sanscrito di Valmici*, traduzione italiana con note per Gaspare Gorresio. Vol. I (de la traduction). Paris, 1847, in-8°. (XVI, 469 p.)

2. *Bhagavad-gita*, id est Θεσπεσιον μελος, sive almi Crishnæ et Arjunæ colloquium de rebus divinis. Textum recensuit, adnotationes criticas et interpretationem latinam adjecit A. G. a Schlegel. Editio altera, aucta et emendata cura Chr. Lassen. Bonn, 1846, in-8°.

3. Βαλαβαρατα η συντομη της Μαχαβαρατας ποιηθεισα υπο του Αμαρα η Αμαρασανδρα, μαθητου του σοφου Ζηναδατα και μεταγλωττισθεισα απο του βραχμανικου παρα Δ. Γαλανου Αθηναιου. Athènes, 1847, in-8°. (65 et 367 p.)

Après les poëmes épiques se placent les Pouranas. Le seul dont on ait donné jusqu'à présent le texte, le Bhagavata Pourana, s'est augmenté d'un troisième volume, qui comprend les livres VII-IX [1]. M. Burnouf l'a fait précéder d'une longue préface, dans laquelle, en examinant quelques-unes des traditions contenues dans ce volume, il montre de quelle utilité doit être un jour la connaissance approfondie des idées et du style védiques pour l'intelligence des développements postérieurs de la mythologie populaire, et pour l'appréciation de la valeur des généalogies historiques que nous donnent les Pouranas.

C'est à ces sources qu'ont puisé de tout temps les poëtes dramatiques de l'Inde. Cette branche si riche de la littérature sanscrite est devenue, dans ces dernières années, l'objet de l'attention de plusieurs savants, qui se sont attachés à reproduire, dans des éditions critiques accompagnées de notes et quelquefois de traductions nouvelles, les chefs-d'œuvre dramatiques indiens. De ce nombre est la savante édition de Sacountala, par M. Böhtlingk [2], dont le texte, souvent fort différent de celui que M. Chézy a publié autrefois aux frais de votre Société, est enrichi de notes philologiques très-substantielles. On a accueilli avec la même estime l'édition d'Urwasi, par M. Bollensen [3], remarquable surtout par l'attention que l'auteur a accordée au dialecte pracrit. Le plus ancien et le plus beau de tous les drames indiens, *Le Chariot d'argile*, a trouvé un nouvel éditeur dans M. Stenzler [4], qui en a donné un texte où l'on remarque la même sûreté de critique qui distingue toutes les publications de ce savant. Il nous en promet une traduc-

1. *Le Bhâgavata Purâna*, ou Histoire poétique de Krichna, traduit et publié par M. E. Burnouf. Vol. III. Paris, 1847, in-fol. (c et 581 p.)

2. *Kalidasa's Çakuntala* herausgegeben und mit Anmerkungen versehen von Dr O. Boehtlingk. Bonn, 1846, in-8o.

3. *Kalidasa, Vikramorvasi das ist Urwasi, der Preis der Tapferkeit*, ein Drama in fünf acten, herausgegeben, übersetzt und erläutert von Fr. Bollensen. Saint-Pétersbourg, 1846, in-8.

4. *Mritchakatika*, id est curriculum figlinum Sudrakæ regis fabula sanscrite edidit A. F. Stenzler. Bonn, 1846, in-8o (VIII, 332 p.)

tion à laquelle il joindra les notes qui sont indispensables à cet ouvrage. Comme preuve de la popularité que la littérature indienne commence à acquérir, on peut citer les traductions qu'on publie en Allemagne, dans une forme qui s'adresse à la masse des lecteurs les plus étrangers à ces études, telles que la traduction allemande du drame philosophique intitulé : *Le lever de la lune de l'Intelligence*[1], par M. Hirzel, qui a terminé son volume par la traduction d'un ouvrage tout différent, celle du petit poëme intitulé : *Le Nuage messager*, connu depuis longtemps par la traduction de M. Wilson. Ce dernier livre a même été traduit encore une autre fois par M. Max. Müller[2]. C'est à ce genre de publications qu'appartient aussi un recueil intitulé : *Les Poésies classiques des Indiens*, par M. E. Meier, dont il a paru un premier cahier, contenant une nouvelle traduction de l'épisode de Nala et Damayanti[3].

Au reste, quelle que soit la popularité réservée à ces poëmes, elle ne pourra jamais égaler celle dont les fables indiennes jouissaient déjà dans l'antiquité et qu'elles conserveront toujours. On sait quel immense succès a eu, chez presque tous les peuples, le plus ancien recueil de ce genre, le Pantchatantra; mais, jusqu'à présent, on ne le connaissait que par des traductions dans presque toutes les langues, ou par des imitations assez imparfaites, rédigées dans les dialectes vulgaires de l'Inde ; ce n'est qu'aujourd'hui qu'il paraît sous sa forme originale, par les soins de M. Kosegarten[4]. Ce savant n'en a en-

1. *Krischnamisra, Prabodhatschandrodaja*, oder der Erkenntnissmondaufgang, philosophisches Drama. — *Meghaduta*, oder der Wolkenbote. Lyrisches Gedicht von Kalidasa, beides metrisch übersetzt von Dr B. Hirzel. Zurich, 1846, in-8°.

2. *Meghaduta* oder der Wolkenbote von Kalidasa, eine altindische Elegie, nachgedichtet und mit Anmerkungen begleitet von Dr Max. Müller. Kœnigsberg, 1847, in-8°.

3. *Die classischen Dichtungen der Inder*, aus dem Sanscrit übersetzt und erläutert von E. Meier. Erster Theil, Nal und Damajanti. Stuttgart, 1847, in-16. (430 p.)

4. *Pantschatantrum, sive quinquepartitum de moribus exponens*, ex cod. man. edidit, commentariis criticis auxit J. G. L. Kosegarten. Pars prima. Bonn, 1848, in-4°. (266 p.)

core publié que le texte, qui forme un volume d'une étendue considérable. Il est à souhaiter que l'éditeur publie prochainement la traduction et les éclaircissements dont ce texte a quelquefois besoin. D'un autre côté, M. Wilson a donné, aux frais du Comité des textes orientaux de Londres, un ouvrage presque aussi célèbre dans l'Inde, le Dasa Kumara Charita [1]. Ce sont les aventures de dix jeunes gens; la scène est dans l'Inde, au xe siècle de notre ère, et ce livre est extrêmement curieux comme tableau des mœurs indiennes immédiatement avant l'invasion musulmane.

Il a paru deux ouvrages appartenant à une branche peu cultivée de la littérature indienne; l'un est la traduction latine de Susruta, par le docteur Hessler [2], l'autre est un Traité sur le système médical des Indiens, tiré des sources par M. Wise [3]; mais je ne puis qu'indiquer les titres de ces deux publications.

A ce mouvement de curiosité qui attire l'Europe savante vers les œuvres littéraires de l'Inde répond l'activité avec laquelle se poursuivent les études lexicographiques et grammaticales relatives au sanscrit. M. Stenzler, dans un petit traité sur la lexicographie sanscrite [4], a tracé les principales règles à suivre pour le perfectionnement des dictionnaires que nous possédons. MM. Böhtlingk et Rieu [5] ont publié de nouveau et

1. *The Dasa Kumara Charita*, or adventures of ten princes, a series of tales in the original sanscrit by Sri Dandi, edited by Wilson. London, 1846, in-8°. (31 et 202 p.)

2. *Susrutas. Ayurvedas.* Id est medicinæ systema a venerabili Dhanvantare demonstratum, a Susruta discipulo compositum. Nunc primum e sanscrita in latinum sermonem vertit, introductionem, adnotationes et indices rerum adjecit D. F. Hessler. T. II. Erlangen, 1847, in-8°.

3. *Commentary on the Hindu system of medicine*, by G. T. Wise. Calcutta, 1846, in-8°.

4. *De lexicographiæ sanscritæ principiis*, commentatio academica, auctore A. F. Stenzler. Breslau, in-8°. (30 p.)

5. *Hemacandra's Abhidhanacintamani*, ein systematisch angeordnetes synonymisches Lexicon. Herausgegeben, übersetzt und mit Anmerkungen begleitet von O. Böhtlingk und Ch. Rieu. Saint-Pétersbourg, 1847, in-8°.

traduit pour la première fois un vocabulaire synonymique très-important, celui de Hematchandra. Il en avait déjà paru, à Calcutta, une édition, mais elle était devenue très-rare, et n'était d'ailleurs accompagnée ni de traduction ni d'éclaircissements. M. Bopp a achevé l'impression de la seconde édition de son Glossaire sanscrit[1], qui se distingue de la première, non-seulement par l'insertion d'un grand nombre de mots, mais surtout par l'addition des racines qui rattachent les autres langues indo-germaniques au sanscrit comme à leur souche.

Quant à la grammaire, nous avons à mentionner à la fois des traités composés par les Hindous et par des Européens. A la première classe appartient la grammaire de Vopadeva, le Mugdhabodha[2], qui jouit au Bengale d'une célébrité presque aussi grande que celle de Panini : on en annonce une nouvelle édition, accompagnée d'un commentaire par M. Böhtlingk. Dans la seconde classe, on doit placer d'abord la Grammaire de M. Boller, à Vienne[3], qui est conçue sur un plan nouveau et comprend les principes du style védique; puis une grammaire sanscrite abrégée, écrite en danois par M. Westergaard[4], qui ne traite que des formes, et une grammaire élémentaire en anglais, par M. Monier Williams[5], suivie d'exemples et d'exercices; enfin, le second volume de la Grammaire développée de M. Desgranges[6]. Un point spécial de la grammaire sanscrite qui n'avait encore été traité en dé-

1. *Glossarium sanscritum*, in quo omnes radices et vocabula usitatissima explicantur et cum vocabulis græcis, latinis, germanicis, lithuanicis, slavicis, celticis comparantur, auctore F. Bopp. Fasc. III. Berlin, 1847, in-4°.

2. *Vopadeva's Mugdhabodha*, herausgegeben und erklärt von O. Böhtlingk. Saint-Pétersbourg, 1847, in-8°.

3. *Ausführliche Sanskrit Grammatik* für den öffentlichen und Selbstunterricht von Anton Boller. Vienne, 1847, in-8°. (382 p.)

4. Westergaard, *Kortfattet Sanskrit Formlære*. Copenhague, 1846, in-8°. (220 p.)

5. *An elementary grammar of the sanscrit language* arranged according to a new theory, by Monier Williams. Londres, 1846, in-8°. (XIV, 212 et 48 p.)

6. *Grammaire sanscrite-française*, par M. Desgranges. T. II. Paris, 1847, in-4°. (544 p.)

tail que par M. Böhtlingk, la théorie de l'accent, a donné lieu à un travail remarquable de M. Aufrecht [1], qui examine, dans un premier mémoire, la théorie de l'accent des mots composés.

C'est ici qu'il convient de parler des ouvrages consacrés aux rapprochements par lesquels on a essayé de rattacher à la famille indienne des langues jusqu'à présent non classées. C'est un sujet plein d'intérêt pour l'histoire, et peut-être aucune partie des sciences philologiques n'a produit des résultats historiques plus considérables que la grammaire comparée, depuis que M. Bopp en a établi les véritables bases dans son premier essai sur la comparaison du sanscrit avec le grec et le latin. Ce n'est qu'alors qu'on est sorti de la voie arbitraire des étymologies, dans laquelle on se perdait presque immanquablement, faute de principes, et qui conduisait aux rapprochements les plus insensés. Il est vrai qu'on a quelquefois exagéré l'emploi des nouvelles méthodes, de manière à dépasser le but et à voir, par un raffinement excessif, des vestiges de parenté de races, là où il n'y avait que des procédés de langage nés de l'instinct logique qui est commun à tous les peuples; mais cela n'empêche pas que ces méthodes ne soient un instrument extrêmement puissant dans les mains qui savent s'en servir, et qu'elles n'aient rendu les plus éminents services aux études historiques.

M. Bopp a publié un essai sur les membres caucasiens de la famille des langues indo-européennes [2]. Il y traite du groupe des langues ibériennes, c'est-à-dire du géorgien, du mingrélien, du souanien et du laze, et le résultat auquel il arrive est que surtout le géorgien et le laze ont une parenté curieuse avec le sanscrit, dans toutes les parties de l'organisation grammaticale, dans les déclinaisons, les formes des adjectifs, les

1. Th. Aufrecht, *De accentu sanscritico*, P. I. De accentu compositorum sanscriticorum. Bonn, 1847, in-8°.

2. *Die kaukasischen Glieder des Indo-Europæischen Sprachstamms*, von Franz Bopp. Berlin, 1847, in-4°. (83 p.)

noms des nombres et dans la conjugaison. M. Holmboë a fait paraître, à Christiania, une comparaison du verbe sanscrit avec l'ancien verbe scandinave [1]. La parenté de ces deux langues n'a jamais été douteuse, mais il est curieux de la voir établie en détail et hors de contestation. M. Meier, de Tubingen [2], a composé un mémoire sur la formation et la signification du pluriel dans les langues sémitiques et indo-germaniques : son but est moins d'établir une parenté entre ces deux groupes de langues, que d'exposer certains procédés qui leur sont communs et à l'aide desquels il s'efforce de retrouver un contact historique entre deux races. M. Boetticher discute, dans une dissertation [3], et appuie par des étymologies l'influence que les Chaldéens, nation qu'il classe parmi les Ariens, ont exercée sur la langue et les croyances des Babyloniens, auxquels il reconnaît une origine sémitique. Enfin, M. Gosche a essayé de rattacher l'arménien et le phrygien [4] à la souche des langues indo-germaniques. Cette thèse a été soutenue plusieurs fois, et M. Gosche la discute au moyen de preuves tirées à la fois de la mythologie et de l'étymologie d'un assez grand nombre de mots arméniens. Mais des preuves de ce genre ne peuvent être que secondaires; elles peuvent servir à établir le contact et même le mélange des races; mais elles ne suffisent pas pour en constater la parenté. Quelque vraisemblable que soit en elle-même une telle opinion, elle ne porte, dans l'état actuel de la science, la conviction dans l'esprit du lecteur, que quand elle se fonde sur la comparaison de la structure intérieure des langues.

J'arrive aux langues provinciales de l'Inde et à celles des

1. *Det Oldnorske verbum oplyst ved Sammenligning med Sanskrit*, af C. A. Holmboe. Christiania, 1848, in-4°. (34 p.)

2. *Die Bildung und Bedeutung des Plural* in den semitischen und indogermanischen Sprachen, von Ernst Meier. Tübingen, 1846, in-8°. (CXVI et 86 p.)

3. *Horæ aramaicæ*, scripsit P. Boetticher. Berlin, 1847, in-8°. (46 p.)

4. *De Ariana linguæ gentisque Armeniacæ indole*, prolegomena scripsit R. Gosche. Berlin, 1847, in-8°. (77 p.)

pays environnants qui, par leur littérature, tiennent à l'Inde. Ici, les renseignements que je puis donner sont plus incomplets encore que pour les autres branches des lettres orientales. Les indigènes des différentes provinces, les missions et les gouvernements impriment tous les ans une quantité de livres qui ne parviennent en Europe que par exception, par accident, et dont une partie profiterait pourtant à la science, s'ils étaient accessibles. Ainsi, des nombreux ouvrages hindoustanis qui paraissent dans l'Inde, il n'est venu à ma connaissance que quelques traductions de poésies et de romans persans qui font les délices de la classe lettrée parmi les musulmans de la presqu'île. Dans ce nombre figure un abrégé du Livre des Rois de Firdousi, en vers hindoustanis et dans le mètre de l'original[1]. Le traducteur est hindou de race; mais il vit à Dehli, où la fréquention de la bonne compagnie paraît l'avoir rendu fort tolérant, car il chante les louanges de Jésus-Christ, de Mahomet, de Georges IV et de M. Metcalfe, ancien gouverneur général de l'Inde. Un musulman nommé Alim-Ali a publié, à Calcutta, la traduction[2] d'un roman persan merveilleux, intitulé, dans l'original, *Bostan-i-Kheial*, par Mir-Mohammed-Taki, surnommé Kheial. Mir-Amman de Dehli, qui était un des traducteurs que M. Gilchrist employait pour former une littérature hindoustani en prose, avait traduit, au commencement de ce siècle, sur la demande de l'ardent promoteur de cette littérature, l'Akhlaki Mohseni du moraliste persan Hossein Waïz. Ce livre paraît avoir eu du succès, car il vient d'en être fait une nouvelle édition, sous le titre de *Trésor de la bonté*[3].

La littérature hindoustani a été pour M. Garcin de Tassy l'objet d'un travail beaucoup plus complet que tout ce qui a paru en Angleterre sur ce sujet. M. Garcin avait donné, dans

1. قصهٔ خسروان عجم (Histoire des rois de Perse). Calcutta, 1262, in-8°. (592 p.)
2. زبدة الخيال Calcutta, 1256, in-4°. (414p.)
3. گنج خوبی Calcutta, 1262, in-8°. (464 p.)

le premier volume de son Histoire de la littérature hindoustani, la vie et la bibliographie de près de huit cents auteurs; le second volume[1] contient des traductions, des extraits, des analyses d'ouvrages appartenant aux écrivains principaux, et la masse de matériaux qui s'est accumulée sous ses mains est si considérable, qu'il aura besoin d'un troisième volume pour achever le tableau de cette littérature, qu'il explore avec un si grand dévouement. Afin d'en faciliter l'accès, il a fait composer, sous sa direction, par MM. Pavie et Bertrand, une chrestomathie[2] contenant des morceaux choisis dans les deux dialectes hindoustani principaux, et suivis d'un vocabulaire. M. Duncan Forbes a publié à Londres un dictionnaire hindoustani[3], plus compacte que ceux que l'on possédait déjà, tout en étant suffisamment complet.

M. Wenger, à Calcutta, a achevé une introduction à l'étude du bengali[4], que feu M. Yates avait commencée. Ce volume contient une grammaire, une liste d'expressions idiomatiques, un choix de lectures et un vocabulaire.

Les missionnaires catholiques du midi de l'Inde ont entrepris la publication d'un dictionnaire latin-tamoul-français[5]. Il est calculé pour les travaux de leurs séminaristes indigènes qui sont dans la nécessité d'apprendre le latin, et ne pourra servir qu'indirectement aux Européens qui s'occupent du tamoul. Le gouvernement de Bombay avait demandé à M. Molesworth auteur du meilleur dictionnaire maratte-anglais, un diction-

1. *Histoire de la littérature hindoui et hindoustani*, par M. Garcin de Tassy. T. II. Paris, 1847, in-8°. (XXXII et 608 p.)

2. *Chrestomathie hindoustani* (*urdû et dakhni* à l'usage des élèves de l'école spéciale des langues orientales). Paris, 1847, in-8°. (104 et 128 p.)

3. *A Dictionary hindoustani and english*, by Duncan Forbes. Londres, 1847, in-8°. (585 p.)

4. *Introduction to the bengali grammar*, by the late Rev. W. Yates, edited by Wenger. Calcutta, 1847, in-8°. (428 p.)

5. *Dictionarium latino-gallico-tamulicum*, auctoribus duobus missionariis apostolicis congregationis missionum ad exteros. Pondichéry, 1846, in-8°. (XVIII et 208 p.)

naire anglais-maratte. M. Molesworth commença cet ouvrage, que M. Candy a terminé[1]; et que le gouvernement vient de faire publier à ses frais, pour les besoins de son administration et de ses écoles.

Je supprime les titres d'un certain nombre d'autres ouvrages qui sont uniquement destinés à l'usage de l'administration anglaise, et n'ont de commun avec la littérature orientale que les dialectes dans lesquels ils sont composés; j'en ferai de même à l'égard de ceux qui ont été imprimés pour servir aux controverses incessantes entre les missionnaires européens et les partisans des différentes religions auxquels ils s'adressent. J'en excepterai toutefois un seul; c'est un traité en guzzerati et en anglais contre l'infanticide chez les Rajpoutes[2]. Le gouvernement anglais a fait, depuis quarante ans, les efforts les plus persévérants pour détruire cette horrible coutume, et il a obtenu un certain succès, à force de menaces d'un côté et de récompenses de l'autre. Mais ce succès n'est ni entier, ni bien consolidé, de sorte que les raisons tirées des Védas et des Schastras par un Hindou, nommé Bhawoo Dajee, ne seront pas inutiles à la réussite des intentions humaines de l'administration anglaise.

M. Dorn a publié à Saint-Pétersbourg une chrestomathie afghane[3], qui fait suite à sa grammaire de la même langue, et se termine par un glossaire. Je ne connais que le titre de cet ouvrage.

L'importance croissante de la Malaisie pour la politique et

1. *A Dictionary English and Marathi* compiled for the government of Bombay. Planned and commenced by J. T. Molesworth, continued and completed by T. Candy. Bombay, 1847, in-4°.

2. *An essay on female infanticide*, by Bhawoo Dajee. Bombay, 1847, in-8°.

3. *A Chrestomathy of the Pushtu or Afghan language*, to which is subjoined a Glossary in afghan and english, by Dorn. Saint-Pétersbourg, 1847, in-4°. (640 p.)

le commerce de l'Europe, attire de plus en plus l'attention sur les différents dialectes malais et leur littérature, qui est assez considérable, mais n'a jamais pu acquérir d'originalité, dominée qu'elle était d'abord par les Hindous, et ensuite par les Arabes. La Société de Batavia, qui avait déjà publié une imitation javanaise du Mahabharat, a fait imprimer récemment le Romo[1], traduction javanaise d'une ancienne version kawi du Ramayana indien. M. Dozon nous à donné, dans le Journal asiatique, une analyse d'un ouvrage malai tout semblable au Romo. M. Roorda a commencé, à Amsterdam, la publication d'un choix de pièces javanaises[2], et M. Dulaurier a ajouté à la série des chrestomathies à l'usage de l'école des langues orientales, une collection de pièces diplomatiques en malai[3].

M. Latter a publié, à Calcutta, une grammaire de la langue birmane[4], langue très-intéressante, sous le double rapport de son origine, qui la rattache aux idiomes monosyllabiques de l'Asie orientale, et de son système graphique, qui la rapproche des idiomes indiens. Jusqu'ici on ne possédait, pour l'étude de cette langue, que la grammaire de Carey et le dictionnaire de Judson. La grammaire de Carey, composée, comme presque tous les ouvrages grammaticaux de ce missionnaire, d'après le système des langues classiques de l'Europe, ne donnait pas une idée juste de la structure du birman. M. Latter a le mérite d'en avoir reconnu le caractère particulier, et d'avoir dégagé la grammaire birmane des classifications étrangères qui en déguisaient la véritable nature.

1. *Romo, een Javaansch Gedicht*, naar de Bewerking van Joso Dhipoero, uitgegeven door C. F. Winter. Batavia. 1847, in-8°. (28 et 537 p.) Cet ouvrage forme la 2e partie du t. XXI des Transactions de la Société de Batavia.

2. *Javaansche Zamenspraken over verschillende onderwerpen door* C. F. Winter, uitgegeven door T. Roorda. Amsterdam, 1845, in-8°, cah. I. (44 p.)

3. *Lettres et pièces diplomatiques écrites en malai*. Paris, 1845, in-8°.

4. *A Grammar of the language of Burmah*, by Latter. Calcutta, 1845, in-4°. (LII et 203 p.)

M. Foucaux a fait imprimer la traduction tibétaine de la vie légendaire de Bouddha, qui est un des premiers livres canoniques du Nepal, et qui jouit au Tibet d'une grande autorité. L'éditeur s'est servi, pour la critique du texte tibétain, de l'original sanscrit, connu sous le nom de *Lalita vistara*[1]. C'est le premier texte tibétain imprimé en France, et le plus considérable de tous ceux qui ont paru en Europe. M. Foucaux va donner incessamment la traduction de cet ouvrage. La plupart des textes tibétains imprimés en Europe l'avaient été par les soins de M. Schilling de Canstadt, grand amateur de la littérature bouddhiste des peuples de la haute Asie. On a trouvé, après sa mort, deux ouvrages qu'il avait fait lithographier par des lamas bouriates, mais qui n'avaient pas encore paru, et l'Académie de Saint-Pétersbourg a chargé M. Schmidt de les publier. Le premier est un Sutra tiré du Kandjour[2]; l'autre, travail beaucoup plus important, est l'index du Kandjour même[3]. Cette grande collection bouddhiste se compose de mille quatre-vingt-trois ouvrages, dont les titres, en tibétain et en sanscrit, et les noms de leurs traducteurs, sont énumérés, dans l'index, d'abord selon l'ordre qu'ils occupent dans la collection, ensuite par ordre alphabétique.

A ne considérer que le petit nombre d'ouvrages relatifs à la Chine qui ont paru depuis deux ans, on pourrait croire que l'étude de cette grande littérature est délaissée en Europe; mais on se tromperait gravement, car, à Paris seulement, MM. Julien, Biot et Bazin préparent d'importants travaux sur la philosophie, l'histoire et la littérature chinoise, et c'est l'étendue même de ces ouvrages qui n'en a pas encore permis

1. *Rgya tch'er rol pa, ou Développement des jeux*, contenant l'histoire du Bouddha Çakya-Mouni, par E. Foucaux. 1re partie, texte tibétain. Paris, 1847, in-4°. (388 p.)

2. *Das ehrwürdige Mahajanasutra mit Namen : das unermessliche Lebensalter und die unermessliche Erkenntniss.* Saint-Pétersbourg, 1845, in-fol. oblong lithographié. (48 p)

3. *Der Index des Kandjur* bevorwortet von Schmidt. Saint-Pétersbourg. 1845. (215 p.)

la publication. Néanmoins, M. Biot a achevé son Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Chine, et l'a conduite, dans son second volume[1], jusqu'à nos jours. Ce volume reprend l'histoire des lettrés au commencement du IIIe siècle, et nous les voyons, à travers une série de dynasties, lutter pour leur principe, que l'administration de l'État ne doit être confiée qu'au savoir et au mérite, et le maintenir contre la faveur des cours, les innovations des sectes, l'ignorance des conquérants barbares et l'influence de la richesse. Ils organisent les écoles et surtout le concours, qui est leur principal moyen d'action; ils finissent par vaincre leurs nombreux ennemis; leur principe est reconnu et gouverne encore, malgré les empiétements que la corruption, l'influence des grandes familles tartares, et surtout les besoins du trésor, parviennent à lui faire subir. Mais on y voit en même temps combien les lettrés ont eux-mêmes diminué les fruits qu'aurait dû porter ce principe; combien ils l'ont rendu stérile, en rétrécissant les études, en excluant du cercle de l'éducation publique les sciences positives, et en s'attachant, avec une sorte de fanatisme, aux formes littéraires. La Chine actuelle, avec ce qu'elle a de bon et de mauvais, est leur œuvre, et c'est à eux à détourner les dangers évidents dont elle est menacée de notre temps. Il est possible que leur contact avec les Européens leur fasse sentir la nécessité d'élargir le cours des études officielles, et de donner ainsi un nouvel élan à un peuple qui ne demande qu'à faire des progrès; mais il est probable qu'ils se roidiront contre toute innovation, et que la Chine périra par l'excès de la littérature.

Les Européens en Chine ont publié quelques ouvrages, dont trois sont arrivés à ma connaissance. M. Medhurst a fait imprimer, à Schang-haï, une édition du Chou-king, avec une traduction littérale entremêlée au texte[2]. On ne possédait,

1. *Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Chine*, par E. Biot. Paris, 1847, in-8°, 2e partie. (414 p.)
2. *Ancient China. The Shoo-king or the historical classic, being the most*

jusqu'à présent, qu'une seule traduction de ce livre fondamental, par le père Gaubil; elle n'est pas très-fidèle, et M. Medhurst a voulu nous en donner une qui fût parfaitement exacte. Il a suivi, dans son interprétation, un commentateur du XII[e] siècle, et a ajouté, au bas des pages, des explications, et, à la fin du volume, un appendice sur l'astronomie du Chou-king, ainsi que la série des cartes qui accompagnent ordinairement les éditions chinoises. L'intention de M. Medhurst n'a point été de s'occuper des grandes questions historiques qui se rattachent à cet ouvrage, et qui embrassent toute l'histoire ancienne de la Chine; il n'est pas même entré dans les questions philologiques, que soulève ce livre obscur; son but a été d'en faciliter l'intelligence, en fournissant un texte correct, accompagné de l'interprétation donnée par un des commentaires les plus estimés en Chine. Son travail, tel qu'il l'a conçu, sera d'une grande utilité pour l'historien qui veut se servir du Chou-king, et pour le savant qui veut l'étudier dans l'original.

Le même auteur a publié une dissertation sur la théologie des Chinois[1]. C'est de toutes les nations de la terre celle qui a le moins de génie pour la théologie, et Confucius, en détournant ses disciples de l'étude des choses divines, a été le parfait représentant de l'esprit de ce peuple positif. Aussi, rien de plus vague que leurs opinions et leurs expressions dogmatiques, à ce point que les missionnaires chrétiens ont été, depuis le temps de saint François-Xavier, dans le plus grand embarras, pour trouver un terme chinois exprimant l'idée de Dieu. Les catholiques, après beaucoup de tâtonnements, ont fini par s'accorder sur un mot;

ancient authentic record of the annals of the Chinese empire, illustrated by later commentators, translated by W. H. Medhurst. Shanghae, 1846, in-8°. (XVI et 413 p.)

1. *A dissertation on the theology of the Chinese*, with a view to the elucidation of the most appropriate term for expressing the deity in the chinese language, by W. H. Medhurst. Shanghae. 1847, in-8°. (284 p.)

mais, lorsque les protestants ont commencé, il y a une trentaine d'années, à publier des traductions de la Bible et des traités chrétiens à l'usage des Chinois, les mêmes difficultés se sont présentées de nouveau. Différents missionnaires ont employé des termes divers, ce qui avait de grands inconvénients, et quand, il y a deux ans, les missions protestantes en Chine se sont décidées à publier une nouvelle traduction de la Bible, il a fallu, avant tout, s'entendre sur le terme dont on devait se servir pour rendre l'idée de Dieu. Toutes ces missions tinrent une espèce de concile, dont je ne connais pas le résultat, mais ce qui me ferait croire qu'on ne s'y est pas trouvé d'accord, c'est l'ouvrage de M. Medhurst, dans lequel il discute les opinions théologiques des Chinois, le sens dans lequel leurs auteurs classiques se servent de chacun des termes qu'on a proposés comme équivalents du mot Dieu, et les idées des différentes sectes chinoises sur tous les points qui touchent à cette controverse. On voit par là que la portée de ce travail dépasse la discussion qui y a donné lieu, et qu'il offre un intérêt qui restera longtemps après que les missions auront pris un parti sur la difficulté qui les arrête.

M. Robert Thom, dont tous les sinologues déplorent la mort prématurée, avait commencé la publication d'un manuel pour l'enseignement du chinois parlé[1]. Ce petit livre contient d'abord vingt chapitres sur les sujets les plus familiers, ensuite une collection de phrases de politesse, quelques dialogues et deux extraits étendus de romans. Le texte est partout accompagné d'une transcription en lettres latines et d'une traduction interlinéaire. C'est pour nous, en Europe, une excellente introduction à l'étude des romans, des drames et de toute la littérature moderne des Chinois.

Enfin, par une bonne fortune très-rare, il me reste à dire

1. *The Chinese Speaker*, or extracts from works written in the mandarin language as spoken in Peking, compiled by R. Thom. Ningpo, 1846, in-8°, 1re partie. (204 p.)

quelques mots sur la littérature japonaise, une des plus curieuses et la plus inconnue de toutes. C'est un fait incompréhensible, qu'un peuple comme les Hollandais, qui ont toujours eu le goût du savoir, et qui seuls sont en mesure de nous faire connaître le Japon, n'aient encore rien entrepris pour l'intelligence de la langue et la connaissance de la littérature de ce pays. Ils ont écrit quelques excellents ouvrages sur le Japon; mais comment se fait-il que jamais un membre du comptoir de Desima n'ait eu l'ambition de se faire un nom par la traduction d'un livre japonais? Car c'est à peine si l'on peut admettre une exception en faveur de Titsingh. A la fin, cependant, deux Allemands, dont aucun n'a été au Japon, et qui, par conséquent, ont eu à lutter contre des obstacles infinis pour s'approprier une langue aussi difficile que celle de ce pays, viennent de nous donner deux ouvrages traduits du japonais. On savait depuis longtemps que M. Hoffmann, interprète du roi des Pays-Bas, s'était livré, avec beaucoup de succès, à l'étude du japonais; mais il n'en avait encore traduit que quelques descriptions relatives à l'histoire naturelle : maintenant, il nous donne un ouvrage considérable, le traité d'Ouekaki Morikouni sur l'art d'élever les vers à soie [1]. C'est la contrepartie japonaise de l'ouvrage par lequel M. Julien a rendu un si grand service à l'industrie séricicole; aussi est-ce à la Société séricicole que l'appréciation du livre de M. Hoffmann appartient, et la Société asiatique n'a qu'à exprimer l'espoir que l'auteur publiera, le plus tôt possible, les grands travaux qu'il a entrepris et dont le sujet rentre davantage dans le cercle de nos études.

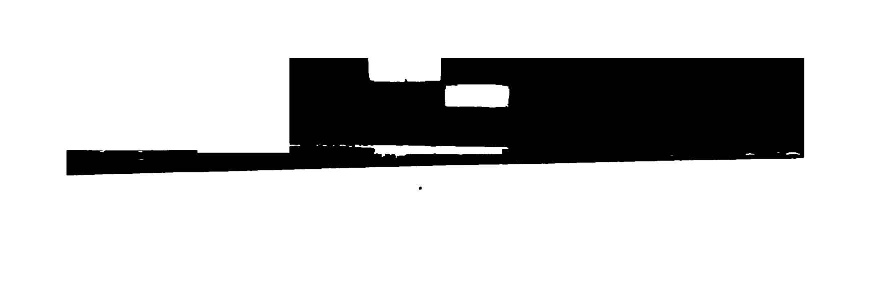
M. Pfitzmaier a choisi, pour son premier essai, un roman moderne, *Les six feuilles de paravent*, par Riuteï Tanefico [2], qui

1. *Yo-san-fi-rok, l'art d'élever les vers à soie au Japon*, par Ouekaki-Morikouni, annoté et publié par M. Bonafous, traduit du texte japonais par M. Hoffmann. Turin, 1848. (152 p. et 51 pl.)

2. *Sechs Wandschirme in Gestalten der vergänglichen Welt*, ein japanischer Roman im original texte herausgegeben und übersetzt von Dr A. Pfitzmaier. Vienne, 1847. (XIV, 48 et 81.)

a paru à Jédo en 1821. C'est un tableau de mœurs, dont le but est de réfuter le proverbe japonais, qu'un paravent ne peut se tenir debout que quand il est plié, proverbe qu'on prend dans le sens que la vertu finit toujours par plier. L'intérêt du livre roule sur l'analyse des sentiments; il ne me reste pas assez d'espace pour indiquer comment l'auteur se tire de son sujet, et je suis parfaitement incompétent pour énoncer une opinion sur le mérite de la traduction; mais je ne puis que rendre hommage à l'imprimerie impériale de Vienne et à M. Pfitzmaier sur l'exécutiou typographique du premier ouvrage imprimé, dans le monde, avec des types mobiles en japonais cursif. Toute l'édition est une imitation exacte de l'original : on en a reproduit les gravures sur bois, et jusqu'à l'impression sur feuillets doubles.

J'ai achevé la liste des ouvrages orientaux qui sont venus à ma connaissance; elle aurait sans doute pu être plus longue, mais telle qu'elle est, elle prouve que les deux dernières années doivent être comptées parmi les plus fructueuses pour les études qui nous occupent. D'autres travaux et de plus considérables encore se préparaient, lorsque le bruit de la rue est venu couvrir, dans toute l'Europe, la voix de la science. Aujourd'hui encore, l'inquiétude des esprits, l'embarras des finances de tous les pays, et l'avenir inconnu devant lequel le monde s'arrête effrayé, pèsent sur des études paisibles comme les nôtres; mais cette agitation aura une fin, tandis que la science est éternelle, comme la vérité dont elle est l'expression. C'est dans les temps comme celui que nous traversons que la valeur des associations scientifiques se fait le mieux sentir; les idées y rencontrent la sympathie que leur refuse le monde préoccupé, les travaux y trouvent un refuge et des moyens de se produire, quand toutes les autres voies se ferment. Il faut donc que les amis des sciences historiques se rattachent à nous pour maintenir un foyer d'études qui a fait quelque honneur à la France.



IX

ANNÉE 1848-1849

(RAPPORT LU LE 30 JUILLET 1849)

Messieurs,

Vous savez combien l'année que nous venons de traverser a été funeste aux lettres; combien la misère, générale dans toute l'Europe, le bruit de la place publique, les préoccupations des dangers qu'a courus la société civilisée, ont ralenti la marche des sciences. La littérature orientale n'a pas échappé à des maux qui ont frappé tous les travaux de l'esprit. Le nombre des ouvrages orientaux qui ont paru dans l'année a été moindre que dans les années antérieures; beaucoup de publications commencées ont été suspendues; d'autres, qui étaient annoncées, n'ont pu être entreprises. Néanmoins, l'impulsion que ces études avaient reçue depuis plusieurs années, était assez grande; l'attrait qu'offrent les recherches destinées à dévoiler l'ancienne histoire du genre humain est assez puissant, pour que ce temps difficile n'ait pas pu en arrêter les progrès, et c'est encore avec un certain orgueil que la littérature orientale peut énumérer aujourd'hui les travaux qu'elle a produits dans une année aussi désastreuse.

La Société asiatique avait, dès l'origine des mouvements po-

litiques, suspendu toutes les impressions qu'elle était au moment de commencer, pour assurer avant tout, et dans toutes les circonstances, l'existence du Journal asiatique ; car le Journal nous devient plus indispensable à mesure que les autres moyens de publication se rétrécissent, et la Société devrait, dans un temps pareil, plutôt en étendre le cadre que le laisser s'amoindrir. Vous savez que le Journal a paru dans la même étendue et avec la même régularité qu'auparavant, et vous verrez avec satisfaction, par le rapport des Censeurs, que ce résultat a été obtenu sans que la Société ait eu besoin d'attaquer sa réserve. Les travaux de M. de Hammer-Purgstall sur la Chevalerie chez les Arabes, de M. Ducaurroy sur la Législation hanéfite, de M. Cherbonneau et de M. Rousseau sur l'histoire des Beni-Hafs, de M. Defrémery sur celle des Seldjoukides, de M. Dulaurier sur la Chronique de Michel le Syrien, de M. Catafago sur la secte des Ansariens, de M. Ariel sur la littérature tamoule, de M. Royer sur le Humaïoun-Naméh, de M. Dugat sur le roman d'Antar, de M. Lancereau sur le Râdj-Nîti, tous ces travaux, qui ont paru dans votre Journal depuis notre dernière séance, ont porté de nouvelles lumières dans des parties obscures et importantes de la littérature orientale.

Les autres Sociétés asiatiques ont eu, autant que nous, à se plaindre des circonstances difficiles du temps ; quelques-unes paraissent avoir été forcées de suspendre leurs publications ; mais d'autres, mieux placées et plus fortement constituées, ont pu donner des preuves de leur activité habituelle. La Société de Batavia a fait paraître le volume XXII de ses Transactions, qui forme le commencement d'une nouvelle série. Je ne puis en indiquer le contenu, car ce volume n'est pas encore arrivé en Europe. La Société asiatique de Calcutta a continué la publication de son excellent Journal[1] ; elle avait fait paraître, à la fin de l'année dernière, les dix premiers cahiers de

1. *Journal of the asiatic Society of Bengal.* Calcutta, in-8°. (Le dernier numéro parvenu à Paris est le n° CXCVIII de l'ancienne série, décembre 1848.)

la collection de textes et de traductions qu'elle imprime sous le titre de *Bibliotheca indica*[1]. Cette collection est conçue sur un plan parfaitement entendu ; elle donne les textes avec une traduction simple et sans commentaires, et c'est ainsi qu'il faut procéder quand il s'agit de mettre entre les mains des savants une collection d'ouvrages inédits. Dans l'état actuel de la littérature orientale, nous avons besoin, avant tout, de posséder la plus grande quantité possible de textes corrects ; les commentaires viendront ensuite avec plus d'avantage, et seront à la fois plus courts et plus complets, quand ils n'auront à citer que des textes imprimés. Les Aldes et les autres pères de l'érudition nous ont donné en cela un exemple glorieux ; ils se sont empressés de sauver du danger d'une destructiou imminente les restes manuscrits de la littérature antique, et sont ainsi parvenus à livrer en peu de temps à l'étude tous les matériaux de l'édifice futur du savoir moderne. J'aurai à mentionner plus tard les ouvrages qui ont paru jusqu'à présent dans la *Bibliotheca indica;* qu'il me soit seulement permis ici d'exprimer le regret que cette collection ne soit pas en vente en Europe. Ces ventes lontaines n'enrichissent certainement pas les Sociétés ; mais elles doublent leur utilité, et les aident puissamment à atteindre leur but. Nos communications littéraires avec l'Asie sont encore si imparfaites et si précaires, que tous les auteurs et toutes les Sociétés qui publient des ouvrages scientifiques en Orient, devraient en établir des dépôts en Europe ; car un livre, dans quelque partie du monde qu'il ait paru, n'est réellement acquis à la science que quand il est accessible à l'Europe savante. Autrefois la Compagnie des Indes prenait une souscription de cent exemplaires de tous les ouvrages qui paraissaient dans l'Inde, et en envoyait une partie à Londres pour être mise en vente. Ce système avait l'inconvénient de rendre très-élevé le prix des livres ; mais

1. *Bibliotheca indica*, a Collection of oriental works published under the superintendance of the as. Soc. of Bengal. Calcutta, in-8°. (Il avait paru, en décembre 1848, les 10 premiers numéros de la collection ; chaque cahier a 100 pages. On peut y souscrire pour 12 roupies par an.)

on pouvait au moins se les procurer. Depuis une vingtaine d'années, les souscriptions ont peu à peu cessé, et la librairie ne trouve pas encore un intérêt suffisant à substituer son action régulière à celle du gouvernement. Je m'aperçois que j'ai bien mauvaise grâce de faire entendre cette plainte à l'occasion de la Société de Calcutta, qui, de toutes les Sociétés savantes, a le mieux compris la nécessité de répandre ses ouvrages, qui l'a fait en général avec des sacrifices considérables, et a toujours été l'intermédiaire le plus complaisant et le plus libéral pour nos rapports littéraires avec l'Inde. Toute l'Europe lui rend justice à cet égard, et si j'exprime ici un regret, c'est uniquement pour appeler sans cesse l'attention sur un besoin urgent de la littérature orientale.

La Société littéraire de Madras a fait paraître le volume XV de son Journal[1]; elle se propose de publier, dans les volumes suivants, les rapports faits à l'administration sur des sujets scientifiques, et il est à désirer que le gouvernement de Madras lui accorde des encouragements qui lui permettent de donner à son Journal l'étendue que réclame l'importance des études qui s'attachent au midi de l'Inde. Madras est de tous les gouvernements indiens celui qui a fait le moins pour la science, et le grand nombre d'hommes distingués qui l'ont servi, ont toujours été réduits, pour leur travaux, à leurs propres moyens.

La Société asiatique chinoise a publié le premier volume de ses Transactions[2]. Il contient un mémoire très-curieux de M. Meadows sur la législation relative à la propriété foncière en Chine; un voyage de M. Bowring aux eaux minérales de Yong-mak; un traité sur l'anatomie et la physiologie des Chinois, par M. Harland; des notes sur la monnaie de cuivre, et un mémoire sur les mines de la Chine, par M. Gutzlaff. Cette

1. *Madras Journal of literature and science*, edited by the Madras literary Society, n° 34. Madras, 1848, in-8°. January-December. (218 p.)
2. *Transactions of the China branch of the r. asiatic Society*, t. I, in-8°, Hongkong, 1848.

énumération fera certainement regretter à beaucoup de personnes l'impossibilité de se procurer un recueil qui devrait se trouver dans toutes les grandes bibliothèques; mais il faudrait pour cela que la Société en établît un dépôt à Londres.

La Société asiatique allemande a poursuivi la publication de son journal[1] et continué son système d'encouragement pour les ouvrages orientaux; j'aurai à mentionner plus tard quelques-uns des mémoires dont s'est enrichi le journal de cette Société.

La Société asiatique de Londres vient de faires paraître la première partie du tome XI de son Journal[2], qui contient le commencement du Dictionnaire persépolitain de M. Rawlinson. On annonce aussi la publication de la première partie du tome XII, qui doit contenir l'interprétation des inscriptions bouddhiques de Kapour di Giri, par M. Wilson. Enfin, les Comités de traduction et des textes orientaux de Londres ont achevé plusieurs des ouvrages qu'ils avaient annoncés, et sur lesquels je reviendrai dans le cours de ce rapport.

Je crois avoir épuisé la liste des Sociétés asiatiques dont les travaux sont parvenus à notre connaissance dans le courant de l'année; j'ignore si la Société asiatique et la Société géographique de Bombay, la Société archéologique de Dehli, la Société asiatique de Colombo, la Société littéraire de Beyrouth, la Société égyptienne du Caire et la Société orientale américaine de Boston ont continué leurs publications.

A côté des associations littéraires fondées par les Européens dans les différentes parties de l'Asie, se placent, depuis quelques années, un certain nombre de journaux qui, par

1. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. II, c. 3 et 4, et t. III, c. I, Leipzig, 1848 et 1849, in-8°.

2. *Journal of the royal asiatic Society of Great Britain and Ireland*, t. XI, part. I, et t. XII, I. London, 1849, in-8°.

l'excellence de leur rédaction et par l'importance des matériaux qu'ils nous fournissent, méritent bien une mention parmi les ouvrages qui contribuent le plus à nous faire connaître les pays où ils sont établis. De ce nombre sont la Revue de Calcutta[1], le *Chinese Repository*[2], publié mensuellement à Canton; le Journal pour l'Inde hollandaise[3], publié à Batavia, et le nouveau Journal pour l'archipel Indien[4], qui paraît depuis deux ans à Singapour et embrasse tous les pays malais. Ces recueils renferment une infinité de documents sur l'état civil et moral, sur la géographie, l'histoire et l'ethnographie de l'Inde, de la Chine et de l'archipel, et sont aussi bien rédigés que les meilleurs journaux littéraires de l'Europe.

J'arrive maintenant à l'énumération des ouvrages orientaux qui ont paru depuis notre dernière réunion, et je commence, comme à l'ordinaire, par la littérature arabe.

Malgré le grand nombre et l'excellence des travaux dont cette littérature à été le sujet, surtout depuis quarante ans, nous manquons encore d'une histoire qui nous la fasse connaître. On ne peut s'en étonner quand on pense aux obstacles qui s'opposent à une pareille entreprise, à la multiplicité des recherches qu'elle exige, et de recherches à faire dans des manuscrits nombreux, difficiles à réunir, souvent incorrects, toujours longs à parcourir. M. de Hammer-Purgstall, dont l'activité infatigable nous fait honte à tous, nous promet aujourd'hui une histoire générale de la littérature arabe. Il n'a encore paru de ce travail que quelques extraits des trois premiers chapitres, qu'il a lus à l'Académie de Vienne[5]. Puissent le

1. *Calcutta Review*, in-8°. Calcutta. (Paraît tous les trois mois; il en a paru jusqu'à présent 21 numéros.)
2. *Chinese Repository*. Canton, in-8°. (Paraît tous les mois).
3. *Tijdschrift voor Neerland's Indie*. Batavia, in-8°, journ. mensuel.
4. *Journal of the Indian Archipelago*, vol. II. Singapore, 1848, in-8°. (848 p.) On peut s'abonner à Londres chez Simmonds, pour 5 piastres d'Espagne par an.
5. Voyez *Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, cahier de janvier 1849. Vienne, in-8°.

temps et la santé ne pas lui manquer pour achever un ouvrage d'une utilité aussi évidente, mais d'une composition si difficile.

Au premier rang des publications relatives à l'histoire même des Arabes, se place celle que vient de terminer M. Caussin de Perceval, qui a pour titre : *Essai sur l'histoire ancienne des Arabes*. Dans les deux premiers volumes, l'auteur, traitant isolément de chacune des grandes tribus et principautés arabes, en avait conduit l'histoire jusqu'à l'époque de la fuite de Mahomet à Médine. La vie de Mahomet lui-même, jusqu'à sa fuite, avait été racontée dans l'histoire de la Mecque, dont elle était un épisode naturel; mais, à partir de ce moment, Mahomet devient le chef du mouvement de centralisation qui entraîne l'Arabie, et M. Caussin est amené naturellement à consacrer la plus grande partie de son dernier volume à cette seconde moitié de la vie du prophète. Il a su ajouter de nouveaux renseignements à ceux que les dernières recherches sur ce sujet nous avaient déjà fait connaître, et il donne de l'attrait à son récit en conservant le pittoresque de la narration des auteurs originaux. Il termine son ouvrage au milieu du khalifat d'Omar, l'an 640 de notre ère, lorsque la soumission des tribus de la Mésopotamie eut achevé la réunion de tous les Arabes en un corps de nation et sous le gouvernement d'un seul chef. M. Caussin s'est servi, pour l'exécution du plan qu'il s'était tracé, de tous les matériaux qui nous sont aujourd'hui accessibles. Le cadre de son histoire ne saurait être ni changé, ni étendu, mais il est possible que des recherches ultérieures fournissent encore d'autres documents pour le remplir plus complétement. La publication, par exemple, de collections d'anciennes chansons aujourd'hui inédites, comme le Divan des Houdéilites, ajoutera probablement de nouveaux traits aux traditions de certaines tribus; il est permis de croire qu'il existe encore des ouvrages sur le midi de l'Arabie qui nous

1. *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme et pendant l'époque de Mahomet*, par A. P. Caussin de Perceval, t. III. Paris, 1848, in-8° (603 p.).

sont inconnus; l'on prétendait même, il a quelques années, qu'un savant, à Hodeida, en avait formé une collection; mais le chiffre des volumes qu'on indiquait rendait la nouvelle invraisemblable; il est cependant possible qu'elle soit vraie en partie et que quelque savant voyageur nous rapporte un jour du Yémen de nouveaux moyens d'étude. Il est certain, dans tous les cas, que les inscriptions himyarites nous cachent encore des renseignements importants sur l'histoire antique de l'Arabie, et ces inscriptions seront infailliblement interprétées aussitôt que l'on possédera des copies d'un plus grand nombre de monuments de ce genre. C'est cette idée qui avait déterminé le gouvernement français à renvoyer M. Arnaud dans le midi de l'Arabie, pour qu'il achevât ce qu'il avait si courageusement commencé; malheureusement, le mauvais état de la santé du voyageur et les troubles qui règnent dans le Yémen ont rendu jusqu'à présent infructueuse sa seconde tentative; mais il existe des centaines et probablement des milliers d'inscriptions himyarites, que le zèle de quelque voyageur heureux et résolu nous procurera certainement tôt ou tard.

M. Gottwaldt, à Saint-Pétersbourg, a publié la traduction latine des Annales de Hamza-Ispahani[1], dont il avait fait paraître le texte il y a deux ans. L'ouvrage de Hamza est daté de l'an 350 de l'hégire; c'est, dans la littérature arabe, un des premiers essais d'une histoire universelle appuyée sur un système de chronologie. Hamza traite successivement de l'histoire des Persans, des Romains, des Égyptiens, des Juifs et des Arabes; mais les matériaux qu'il avait à sa disposition étaient très-insuffisants pour le but qu'il s'était proposé; il ne possédait de données un peu étendues que sur les Persans et les Arabes; néanmoins les extraits qu'on lui doit d'ouvrages aujourd'hui perdus, sont pour nous de la plus grande valeur. Tout le monde sait de quelle utilité ils ont été pour les savants

1. *Hamzæ Ispahanensis annalium libri X*, edidit Gottwaldt, t. II, translatio latina. Leipzig, 1848, in-8° (200 p.).

qui se sont occupés de l'ancienne histoire des Arabes; la colère de Reiske contre ces Annales, jointe à l'usage constant qu'il en fait, indique également leur imperfection et leur grande importance. Quant à la Perse, Hamza avait réuni tout ce que la conquête arabe avait épargné de livres historiques; malheureusement, les documents qu'ils lui fournissent montrent que la véritable histoire de la Perse avait déjà péri sous les Arsacides et les Sassanides, et avait été remplacée par une tradition systématiquement arrangée et falsifiée. M. Gottwaldt nous promet un troisième volume, qui doit contenir les notes critiques et historiques dont un ouvrage aussi rempli de noms propres et de dates a nécessairement besoin.

L'histoire des Arabes a occupé d'autres savants encore. M. Dozy a publié le troisième volume de sa collection d'ouvrages arabes inédits[1], contenant la première partie d'une histoire du Maghreb, par Arib, auteur du IVe siècle de l'hégire, inconnu jusqu'à présent, mais qui promet de prendre une place importante dans l'histoire de l'Afrique musulmane. M. Sandenbergh Matthiessen, jeune orientaliste hollandais, a fait paraître un fragment d'un auteur anonyme comprenant l'histoire du khalife Motassem[2]. Ce petit livre ne contient que le texte, sans traduction ni aucune espèce d'éclaircissements.

La géographie des Arabes s'est enrichie de plusieurs ouvrages. M. Wustenfeld nous a donné la troisième livraison de son édition des deux traités de Kazwini, qu'il a réunis sous le titre de Cosmographie[3]. Cette livraison contient le commencement des Merveilles de la Création, livre extrêmement célèbre et pour lequel les beaux esprits ont donné quelquefois à l'au-

1. *Ouvrages arabes* publiés par R. P. A. Dozy, 3e livraison. Leyde, 1848, in-8° (328 p.).

2. *Historia chalifatus Al-Motacimi*, ex cod. arabico nunc primum edita a C. Sandenbergh Matthiessen. Leyde, 1849, in-8° (75 p.).

3. *Zakarija ben Muhammed Ben Mahmud el-Cazwini's Kosmographie*, erster Theil. Die Wunder der Schöpfung, c. I. Gœttingue, 1848, in-8° (176 p.).

teur le titre de Pline de l'Orient. La comparaison ne manque pas tout à fait d'à-propos : ce sont deux compilateurs qui amassent, sans beaucoup de critique, des matériaux sur une infinité de sujets. Kazwini, dans les Merveilles de la Création, parle d'abord du ciel, des sphères célestes, des anges qui les peuplent, des astres et de leur influence; ensuite il passe à la terre, traite des éléments et des phénomènes qu'ils produisent, de la configuration du globe, de la formation des montagnes et des fleuves; enfin de tous les êtres qui vivent sur la terre, dans l'eau et dans l'air. C'est un mélange de théories et d'observations, de fables et d'histoires et de faits historiques qui nous donne une idée suffisante de l'état des connaissances des Arabes au XIII[e] siècle de notre ère, et qui fournira de curieux documents aux historiens et aux naturalistes. Il serait à désirer que M. Wustenfeld, quand son édition sera terminée, publiât une traduction de ces deux ouvrages de Kazwini.

On doit à M. Defrémery des extraits des voyages d'Ibn-Batouta dans la Perse et dans l'Asie centrale [1]. Ibn-Batouta était un jurisconsulte de Tanger qui a parcouru, pendant la première moitié du XIV[e] siècle, tout l'Orient et une partie de l'Afrique; le récit de ses voyages est extrêmement curieux, non-seulement à cause des renseignements qu'il nous donne sur ce qu'il a observé dans ses longues pérégrinations, mais encore à cause de l'autobiographie qu'il contient. Quand on lit la vie des auteurs musulmans de ce temps, on est frappé des voyages qu'ils entreprennent, de la facilité avec laquelle ils traversent les contrées soumises à l'islamisme, de l'hospitalité qu'ils reçoivent partout, des honneurs que leur rendent les princes, et de la promptitude avec laquelle ils parviennent aux charges les plus considérables dans des pays étrangers. Les voyages du clergé et des pélerins chrétiens du moyen âge ne donnent qu'une faible idée de ce mouvement perpétuel des

1. *Voyages d'Ibn-Batoutah dans la Perse et dans l'Asie centrale* extraits de l'original arabe par M. Defrémery. Paris, 1848, in-8° (162 p.)

lettrés musulmans. Beaucoup de causes ont coopéré à rendre possible et durable cet état de choses : l'habitude de l'hospitalité, que les Arabes avaient portée partout, le peu de besoins des Orientaux, l'usage commun d'une langue savante, mais avant tout le respect qu'inspirait le savoir à des peuples qui étaient accoutumés à le trouver uni par tous les liens possibles à la religion. Aussi voit-on, par des ouvrages comme celui d'Ibn-Batouta jusqu'à quel degré et jusqu'à quel abus même ils se laissaient aller à la facilité de changer de place, que leur donnait ce respect universel et cette espèce de franc-maçonnerie qui les faisait bien venir partout. C'est ainsi que nous voyons Ibn-Batouta, tantôt l'hôte des princes et des gouverneurs des villes, et comblé de leurs dons, tantôt vivant avec les scheicks et les ermites. Il est tantôt kadi de Dehli, tantôt ambassadeur en Chine, tantôt juge dans les Maldives, et quand il se trouve à Mâli, dans le Soudan, il est si étonné de ce que le roi ne lui assigne pas une maison comme tous les autres princes de la terre avaient fait, qu'il le lui reproche en public et s'en fait donner une. Le plus curieux est de le voir se marier partout où il s'établit pour quelque temps, et divorcer à son départ. C'est ainsi qu'il passa trente ans de sa vie.

Les voyages d'Ibn-Batouta n'ont été connus, pendant longtemps, que par un abrégé dont M. Lee a publié une traduction anglaise. Il y a quelques années, le P. Moura a donné, en portugais, la première partie de l'ouvrage complet ; M. Dulaurier en a inséré, dans le Journal asiatique, une autre partie, et maintenant M. Defrémery en reproduit deux nouveaux chapitres, dans lesquels on trouvera un tableau des mœurs et de l'état politique de la Perse et du Turkestan, que l'on chercherait vainement ailleurs.

Les renseignements que nous fournissent les Arabes sur les peuples étrangers avec lesquels ils ont été en contact, ont donné lieu à plusieurs travaux importants. M. Reinaud a publié, sous le titre de *Mémoire géographique, historique et scientifique*

sur l'Inde[1], un travail considérable, qui a pour but de remplir des lacunes sensibles dans nos connaissances relativement à l'Inde.

Vous vous rappelez que M. Reinaud a inséré, il y a quelques années, dans le Journal asiatique, une série d'extraits d'auteurs arabes et persans sur l'Inde; l'ouvrage qu'il nous donne aujourd'hui contient les résultats de ces premières recherches et de celles qu'il a faites depuis, en les combinant avec les indications qu'offrent les récits des voyageurs chinois dans l'Inde. Il avait, pour cette dernière partie de son sujet, à sa disposition, non-seulement les documents publiés dans le *Foe-koue-ki*, de M. Rémusat, mais encore la traduction inédite du voyage de Hiouen-thsang, ainsi que d'autres matériaux, que M. Stanislas Julien a bien voulu lui communiquer et qui sont le fruit de ses longs travaux sur les rapports entre l'Inde et la Chine. On sait que l'Inde n'a pas produit d'historien, ni même de chroniqueur. La littérature sanscrite ne manque pas pour cela de données historiques; elle est plus riche peut-être que toute autre littérature en renseignements sur l'histoire morale de la nation, sur l'origine et le développement de ses idées et de ses institutions, enfin sur tout ce qui forme le cœur, comme le noyau de l'histoire, et ce que les chroniqueurs de la plupart des peuples négligent pour se contenter de l'écorce; mais, comme dit Albirouni, « ils ont toujours négligé de rédiger les chroniques des règnes de leurs rois, » de sorte que nous ne savons jamais exactement quand leurs dynasties commencent et quand elles finissent, ni sur quels pays elles ont régné; leurs généalogies sont en mauvais ordre et leur chronologie est nulle. Il importe donc extrêmement d'obtenir des points de repère fixes, auxquels on puisse rattacher les notions que nous

1. *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde*, antérieurement au XIe siècle de l'ère chrétienne, d'après les écrivains arabes, persans et chinois, par M. Reinaud. Paris, 1849, in-4° (400 p.). Tiré à part du t. XVIII du recueil des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

fournissent les livres sanscrits, afin de réduire à des proportions moindres le vague qui règne dans l'histoire ancienne de l'Inde. Les bouddhistes, qui ont fait beaucoup plus d'attention à la chronologie que les brahmanes, nous donnent quelques dates anciennes et extrêmement importantes. Après eux, les Grecs fixent, par leur contact avec les Hindous, quelques autres points. Plus tard, les pèlerins chinois traversent l'Inde en tout sens et indiquent de nombreux synchronismes ; enfin, viennent les Arabes, qui envahissent la vallée de l'Indus, et parmi lesquels se rencontrent quelques hommes intelligents, comme Beladori, et surtout Albirouni, qui, attachant de l'importance à connaître l'histoire et les sciences des Hindous, en font l'objet d'une étude sérieuse. M. Reinaud, en recueillant et en combinant les passages des auteurs Chinois et Arabes relatifs à l'Inde, a eu pour but de déterminer de nouveaux points dans l'histoire et la géographie de ce pays, surtout des provinces qui avoisinent l'Indus. Il faut suivre, dans son ouvrage même, les résultats qu'il obtient ; mais il est certain que chaque fait indien dont on parvient à établir la date, est un gain pour l'histoire, quelque insignifiant qu'il soit en lui-même, parce qu'il devient un centre autour duquel se groupent d'autres faits qu'antérieurement on ne pouvait classer que vaguement. On en a la preuve, pour l'histoire ancienne, dans l'Archéologie indienne de M. Lassen, et, pour les données plus modernes que fournissent les Arabes, dans une dissertation récente de M. Thomas sur l'époque des rois Sah de Surastra[1], dissertation dans laquelle l'auteur est parvenu à rattacher une foule de faits à une date fournie par Albirouni et citée par M. Reinaud, reconstituant ainsi, à l'aide de monnaies et de traditions indiennes, la chronologie et la généalogie de toute une dynastie.

Enfin M. Dorn, à Saint-Pétersbourg, a publié la cinquième

1. *The Epoch of the Sah Kings of the Surashtra*, illustrated by their coins by E. Thomas. Londres, 1848, in-8° (76 p. et 7 pl.). Extrait du *Journal of the royal asiatic Society of Great Britain.*

partie de sa collection de documents sur l'histoire et la géographie du Caucase [1]. Vous-mêmes avez donné presque la première impulsion à cette branche d'études par la publication de la Chronique et de la Grammaire géorgiennes de M. Brosset. Depuis ce temps, les savants russes, qui étaient naturellement appelés à éclaircir cette partie confuse de l'histoire orientale, ont étudié plusieurs des dialectes caucasiens. M. Brosset, revenu récemment d'un voyage dans le Caucase dont le gouvernement russe l'avait chargé, en a rapporté une foule de nouveaux documents, et M. Dorn expose dans une série de mémoires les renseignements que les auteurs arabes, persans et turcs fournissent pour l'histoire et la géographie de ce pays. Après avoir successivement traité de l'histoire du Schirwan, de la Géorgie et des Khazars, le mémoire qu'il a publié dernièrement contient les passages des auteurs musulmans qui se rapportent à la géographie du Caucase.

La jurisprudence arabe s'est enrichie du second volume de la traduction des Principes de Khalil-ibn-Ishak, par M. Perron[2]. Ce travail, exécuté par ordre du ministère de la guerre, est destiné avant tout aux tribunaux d'Alger; mais il n'en est pas moins important pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire et des institutions des Arabes; il suffira, pour en faire pressentir la valeur, d'indiquer les sujets qu'embrassent les deux volumes parus. Le premier traite des obligations religieuses, c'est-à-dire des purifications, de la prière, de l'impôt sur les croyants, du jeûne et de la retraite spirituelle. Le second, du pèlerinage, de l'usage de la chair des animaux, du serment, de la guerre et du mariage. L'ouvrage entier se composera de cinq volumes, qui comprendront le tableau complet des lois

1. *Beiträge zur Geschichte der Kaukasischen Länder und Völker.* V *Geographica*, von Dorn, dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. VII, livraisons 4 et 5.

2. *Précis de jurisprudence musulmane*, ou principes de législation musulmane, civile et religieuse, selon le rite malékite, par Khalil-Ibn-Ishak, traduit de l'arabe par M. Perron, second volume. Paris, 1849, in-8° (671 p.).

d'après le rite malékite. La traduction de ce livre offre des difficultés toutes particulières; elle doit être aussi fidèle que possible, parce qu'elle est destinée à servir de règle dans l'application de la loi, et pourtant le texte ne se prête guère à une interprétation littérale. C'est un énoncé de principes, destiné à être appris par cœur par les étudiants, et composé, en conséquence, avec une concision extrême, aux inconvénients de laquelle les Arabes remédient par les explications verbales de l'enseignement et par des commentaires écrits. Pour être fidèle, M. Perron a dû traduire le texte, et, pour être compris, il a dû intercaler au milieu des phrases les fragments des commentaires qui le rendent intelligible; les explications plus détaillées sont rejetées dans un appendice à la fin de chaque volume. M. Perron a eu soin de distinguer, dans l'impression, les mots ajoutés, de sorte que le lecteur est toujours averti de ce qui constitue le texte. Je crois qu'il eût été impossible de faire mieux pour rendre intelligible un livre aussi obscur par l'excès de la concision.

M. Tornberg, professeur à l'université de Lund, vient de faire paraître le Catalogue des manuscrits arabes, persans et turcs de la bibliothèque d'Upsal[1]. Cette collection se compose de cinq cent douze manuscrits, provenant, soit de dons, soit d'achats, et parmi lesquels il y a un certain nombre d'ouvrages précieux par leur rareté et par l'époque où ils ont été exécutés. M. Tornberg a rédigé ce catalogue avec le plus grand soin; il ne se contente pas de décrire chaque manuscrit et d'en indiquer l'auteur et le sujet; il donne toujours la première ligne du texte de l'ouvrage, et souvent, quand il s'attache un intérêt particulier à un livre, il copie les titres de tous les chapitres; enfin, il fournit toutes les indications dont on peut avoir besoin pour identifier un manuscrit avec d'autres et pour s'assurer s'il contient ce qu'on aurait intérêt à y chercher. Il

1. *Codices arabici, persici et turcici, bibliothecæ regiæ universitatis Upsalensis;* disposuit et descripsit C. J. Tornberg. Lund, 1849, in-4° (XXIV et 355 p.).

serait infiniment à désirer que toutes les bibliothèques qui possèdent des manuscrits, fût-ce même en petit nombre, publiassent un catologue sur ce plan, et exécuté aussi soigneusement que celui de M. Tornberg, car aujourd'hui que presque toutes les bibliothèques consentent à prêter des manuscrits sous des garanties convenables, ce serait un avantage incontestable pour les études orientales de savoir à quel endroit en Europe se cache tel manuscrit dont le défaut peut arrêter un travail important.

Le nombre des dictionnaires arabes s'est accru de l'ouvrage que le scheikh maronite Rochaïd de Dahdah a fait imprimer à Marseille [1]. On se servait dans le Liban d'un dictionnaire compilé par Germanos Farhat, évêque maronite d'Alep. C'était un abrégé du *Kamous*, augmenté de termes bibliques et catholiques, et d'une syntaxe arabe. Rochaïd de Dahdah entreprit de le compléter et de le publier; il le revit sur le *Kamous* même, et y ajouta un grand nombre de mots tirés des différents auteurs arabes et qui ne se trouvent pas dans le *Kamous*. Il indique lui-même dans sa préface vingt et une espèces de perfectionnements qu'il a introduits dans l'ouvrage de Farhat, et comme il a soin de distinguer dans l'impression les phrases qui lui appartiennent, il sera aisé de contrôler son assertion. Quoi qu'il en soit, et quel que puisse être le mérite de ce livre, il ne fera pas perdre de vue aux orientalistes un travail lexicographique qu'ils attendent avec impatience, c'est le Dictionnaire de M. Lane. Le gouvernement anglais, ordinairement si indifférent pour les travaux des savants, a eu le bon esprit, en facilitant à M. Lane son séjour au Caire, de le mettre en état d'achever le grand ouvrage auquel il a consacré toutes ses heures depuis tant d'années. On trouvera dans le Journal oriental allemand un compte rendu de M. Lane sur les

1. *Dictionnaire arabe* par Germanos Farhat, maronite, évêque d'Alep, revu, corrigé et considérablement augmenté sur le manuscrit de l'auteur, par Rochaïd de Dahdah, scheikh maronite. Marseille, 1849, in-4° (v et 723 p.).

matériaux qu'il a à sa disposition, et qui, entre les mains d'un homme aussi savant, promettent un travail infiniment plus exact et plus complet que tout ce qui existe aujourd'hui, car M. Lane a retrouvé la meilleure partie des écrits dont l'auteur du *Kamous* lui-même s'est servi, et a pu ainsi corriger et compléter un livre qui, jusqu'ici, a toujours été la grande autorité en lexicographie arabe. Quand M. Lane aura publié les trésors des anciens lexicographes arabes qu'il a su découvrir en Égypte et auxquels il consacre un travail si consciencieux et si intelligent; quand M. Quatremère nous aura donné son *Thesaurus*, dont les citations, qu'il doit contenir en nombre infini, sont destinées à montrer de quelle manière et dans quelle nuance les auteurs arabes ont appliqué les significations des mots indiqués par les lexicographes, on possédera alors deux instruments incomparables pour l'étude de l'arabe.

Les autres dialectes sémitiques n'ont fourni, autant que j'ai pu l'apprendre, qu'un petit nombre d'ouvrages nouveaux. M. Cureton a publié, sous le titre de *Corpus ignatianum*[1], une nouvelle édition de la traduction syriaque qu'il a découverte des lettres de saint Ignace, et qui paraît contenir une rédaction plus authentique que les différentes rédactions grecques que l'on possédait. Dans cette nouvelle édition il a complété le texte syriaque et l'a entouré de tout ce qui peut servir à décider la question relative à la composition originale de ces lettres, question qui a autrefois agité toute l'église chrétienne et qui est encore aujourd'hui d'un intérêt considérable pour l'histoire ecclésiastique. La découverte de ces lettres est un des premiers fruits de la translation de la bibliothèque du monastère de Nitrie au Musée britannique, et cette grande acquisition donnera certainement lieu à de nouvelles découvertes patristiques; déjà M. Cureton a offert au Comité des traductions

1. *Corpus ignatianum*, a complete collection of the ignatian epistles in syriac, greek and latin, by W. Cureton. Londres, 1849, in-8° (LXXXVII et 365 p.).

un volume de biographies d'évêques illustres de l'église d'Orient, pendant les IVe, Ve et VIe siècles. Le Comité a fait imprimer dans le courant de l'année un autre ouvrage qui rentre dans la même classe : ce sont les Constitutions apostoliques, publiées en copte par M. Tattam[1]. Les théologiens jugeront en quoi cette rédaction des Constitutions diffère de celles qui existent déjà en plusieurs langues.

M. l'abbé Bargès[2] a fait lithographier, en les accompagnant d'un commentaire, deux nouvelles inscriptions puniques découvertes à l'île du port Cothon, à Carthage, par M. l'abbé Bourgade. Ces inscriptions sont très-courtes, mais très-lisibles, et la rareté des textes phéniciens fait que chaque nouvelle inscription, surtout quand l'écriture en est belle, contribue pour une part plus ou moins considérable à l'intelligence de celles qui sont déjà connues, et à lever l'incertitude qui a si longtemps pesé sur ces monuments, incertitude que les études mieux dirigées des dernières années n'ont pas encore entièrement dissipée.

M. Tuch, à Leipzig, a pris pour thème d'un travail très-remarquable les inscriptions qui couvrent les rochers de quelques-unes des vallées de la presqu'île du Sinaï[3]. Déjà Cosmas Indicopleustès avait été frappé de ces « vallées écrites », et, depuis son temps, tous les voyageurs qui ont visité le Sinaï ont parlé de ces milliers d'inscriptions taillées et tracées sur les rochers, pour la plupart dans un caractère inconnu. Poococke en a publié quelques-unes, et différents voyageurs, après lui, en ont reproduit des centaines. Les localités où on les

1. *The apostolical Constitutions*, or the canons of the Apostles in coptic, with an english translation by H. Tattam. Londres, 1848, in-8° (XV et 214 p.).

2. *Mémoire sur deux inscriptions puniques* découvertes dans l'île du Port Cothon à Carthage, par l'abbé Bargès. Paris, 1849, in-4° (16 p. et 2 pl.).

3. *Ein und zwanzig sinaitische Inschriften*, Versuch einer Erklärung von Fr. Tuch. Leipzig, 1849, in-8° (87 p.). Tiré à part du Journal oriental allemand.

trouvait, la négligence avec laquelle elles étaient exécutées, le texte de quelques inscriptions grecques mêlées aux autres, et le signe de la Croix qui en accompagnait quelques-unes, ont porté tout le monde à conclure que c'était l'ouvrage des pèlerins chrétiens qui, allant au Sinaï, avaient tracé, en passant, leurs noms sur les rochers. Cette conjecture parut se confirmer, lorsqu'un paléographe distingué, feu M. Beer, eut déchiffré l'alphabet de ces inscriptions; mais un examen plus attentif conduisit bientôt à des résultats autres et plus curieux. M. Credner fut le premier à supposer que les auteurs des inscriptions pourraient bien avoir été des Sabéens qui se rendaient dans les temples de la presqu'île du Sinaï, dont Diodore nous a laissé une description. Les recherches de M. Tuch ont pleinement confirmé cette supposition; il prouve que la langue des inscriptions est l'arabe, que les noms des pèlerins sont païens, que toutes les vallées du Sinaï ne contiennent pas des inscriptions, mais seulement celles qui mènent aux localités connues pour avoir été le centre du culte sabéen, comme le Phoenikôn de Diodore et le mont Serbal. Toute cette discussion est conduite par M. Tuch avec une sagacité rare; il est probable que dans quelque temps il sera en état de la reprendre, et qu'il trouvera, dans des inscriptions mieux copiées, le moyen de tirer de nouveaux résultats de monuments qui, au premier aspect, paraissaient promettre si peu de chose. Il existe à Londres une collection considérable de ces inscriptions copiées par un missionnaire, et dont M. Tuch n'a pas eu connaissance; mais il aura bientôt à sa disposition des matériaux plus authentiques, car M. Lepsius a rapporté des copies et des calques fort nombreux faits avec le plus grand soin, et reproduisant en partie des inscriptions prises dans des vallées que les voyageurs n'avaient pas encore explorées.

En nous tournant vers la Mésopotamie, nous ne trouvons cette année aucune de ces grandes découvertes qui ont étonné le monde pendant les années précédentes; la France, qui

avait ouvert cette voie glorieuse, paraît même renoncer à la suivre, car on a envoyé M. Botta à Jérusalem, au lieu de le renvoyer à Mossoul, où il avait presque sous ses pieds un palais immense qui n'exige qu'un déblai facile pour nous livrer de nouveaux trésors d'antiquités assyriennes. Au reste, la science ne les perdra pas, le gouvernement anglais ayant renvoyé M. Layard à Constantinople, et le Musée britannique lui assignant une somme suffisante pour recommencer ses fouilles. En attendant que ces nouvelles richesses arrivent en Europe, on a fait de grands progrès dans la publication des découvertes antérieures. L'ouvrage de M. Botta est presque terminé [1]; il ne reste plus à paraître que le texte descriptif, qui est imprimé en grande partie, et qui contiendra l'historique de la découverte, la description du monument, ainsi que la continuation des recherches dont M. Botta a publié les premiers résultats dans le Journal asiatique, et qui sont relatives aux inscriptions. M. Layard a divisé la publication des matériaux qu'il a rapportés de Nimroud en trois parties. Il a donné d'abord l'histoire de sa découverte [2], et son récit, orné d'un grand nombre de représentations de monuments, est accompagné de dissertations sur l'histoire, les mœurs et les arts des Assyriens; il a eu un succès immense. Ensuite il a paru un second ouvrage [3] composé de cent planches, représentant, sur une plus grande échelle, les principaux bas-reliefs du palais de Nimroud; enfin, les inscriptions seront gravées et publiées aux frais du Musée britannique. Cette manière de faire jouir le public de la découverte des antiquités de Nimroud, est infiniment préférable au mode qu'on a suivi à Paris pour la publication des antiquités de Khorsabad. Il n'en est pas résulté, il est vrai, un ou-

1. *Monument de Ninive*, découvert et décrit par M. Botta, mesuré et dessiné par M. Flandin. Paris, 1849, in-fol. (Il en a paru 88 livraisons.)

2. *Nineveh and its remains*, with an account of a visit to the chaldæan Christians of Kurdistan, and the Yezidis, or devil-worshippers; and an enquiry into the manners and arts of the ancient Assyrians, by Austen H. Layard. Londres, 1849, 2 vol. in-8° (xxx, 399 et 491 p.).

3. *Monuments of Nineveh*, by Austen Henry Layard. Londres, 1849, in-fol. (100 planches sans texte, prix 260 fr.)

vrage aussi magnifique, mais les travaux de M. Layard sont aujourd'hui dans toutes les mains, tandis que ceux de M. Botta ne sont accessibles qu'à un petit nombre de personnes privilégiées, et la moitié des sommes que les anciennes Chambres françaises ont consacrées à un ouvrage de luxe, suffira à l'Angleterre pour déblayer et amener à Londres les restes du palais impérial assyrien que recouvre la colline de Koyunjuk.

La publication de deux autres ouvrages qui rentrent essentiellement dans la classe de ceux qui nous occupent en ce moment, les Recherches de M. Lajard sur le culte de Vénus [1] et sur celui de Mithra en Orient et en Occident [2], a fait de grands progrès pendant l'année dernière. M. Lajard a réuni tous les monuments babyloniens, assyriens, syriens, persans, grecs et romains se rapportant à son sujet, qui se trouvent dans les collections publiques ou particulières en Europe, et il les a fait graver avec un soin infini. La publication de ces planches est achevée; mais il n'a encore paru du texte que la majeure partie du mémoire sur le culte de Vénus, qui, dans le système de l'auteur, est intimement lié au culte de Mithra. Les deux mémoires formant ainsi un ensemble destiné à donner la clef de toute la théologie et des mystères du monde ancien, il faut attendre la publication des deux volumes dont le texte des recherches sur Mithra se composera, pour se rendre compte du vaste système mythologique que M. Lajard se propose de soumettre au jugement du monde savant.

L'interprétation des inscriptions cunéiformes des différentes classes a été l'objet de plusieurs travaux. M. Botta insère, dans le texte de son ouvrage sur Ninive, un mémoire destiné

1. *Recherches sur le culte, les symboles, les attributs et les monuments figurés de Vénus en Orient et en Occident*, par M. Félix Lajard. Paris, texte in-4° et planches in-fol. (Il a paru jusqu'à présent sept livraisons comprenant 35 planches et 248 pages de texte.)

2. *Recherches sur le culte public et les mystères de Mithra en Orient et en Occident*, par M. Félix Lajard. Paris, 1849, in-fol. (22 livraisons, composées de 110 planches.)

persan, de sorte que leur contenu est toujours connu d'avance; mais rien n'est plus vraisemblable que la découverte prochaine d'un palais médique, dont les inscriptions fourniraient une nouvelle et bien curieuse page de l'histoire ancienne.

Je n'ai eu entre les mains qu'un seul travail sur les inscriptions cunéiformes persanes; c'est un mémoire de M. Luzzato[1], dans lequel il propose de nouvelles et ingénieuses étymologies de quelques mots difficiles de l'inscription de Bisutun; mais il est probable que M. Rawlinson discute lui-même, dans son Vocabulaire persépolitain, les points qui ont pu laisser des doutes.

En arrivant à la littérature persane moderne, nous trouvons le texte du *Tohfet al-Ahrar*[2], par Djami, publié pour la première fois par M. Forbes Falconer. Djami est le grand poëte de la Perse du XV[e] siècle et presque le dernier qui mérite le nom de classique. La décadence de la littérature persane avait commencé avant lui; la veine littéraire de la nation était épuisée; les poëtes tournaient surtout dans un cercle éternel de formes et d'idées toujours les mêmes, qu'ils ne savaient plus varier que par un plus grand raffinement de subtilités mystiques et par un style ampoulé qui plaisait à la barbarie pompeuse des princes turcs et mongols. Djami eut la gloire de maintenir pendant sa longue vie les traditions de grâce et d'élégance de ses prédécesseurs, et ses nombreux ouvrages ont gardé une grande et juste popularité. Il a composé un nombre considérable d'écrits en prose sur la religion et la philosophie envisagées sous le point de vue des Sufis; mais ses ouvrages les plus célèbres sont ses poésies morales, lyri-

1. *Sulla inscrizione cuneiforme persiana di Behistan*, memoria di Filosenno Luzzato. Milan, 1848, in-4° (24 p.). Extrait du *Giornale dell' I. R. Istituto Lombardo*, t. I.

2. *Tuhfat ul Ahrar*, the Gift of the noble, being one of the seven poems, or *Haft Aurang*, of Mulla Jami, now first edited by Forbes Falconer. Londres, 1848, in-4° (16 et 96 p.).

ques et romantiques. Il en a réuni lui-même sept sous le titre des *Sept étoiles de la Grande Ourse*, et le Comité des textes orientaux s'est décidé à faire publier cette collection et a confié ce grand travail à M. Forbes Falconer. On ne connaissait jusqu'à présent que trois des ouvrages qui font partie de ce recueil, et encore était-ce d'une manière incomplète. Lumsden a fait imprimer à Calcutta le texte du *Tohfet al-Ahrar;* Chézy a publié une traduction libre de *Medjnoun et Léila*, et M. de Hammer a donné des extraits considérables de *Yussuf et Zuleikha*. Une édition complète et critique du recueil entier sera certainement accueillie avec intérêt par tous ceux qui s'occupent de littérature persane. Le premier volume de M. Falconer contient le *Tohfet al-Ahrar*, « le Cadeau des nobles » : c'est une collection de moralités dont chacune est suivie d'une anecdote qui lui sert d'exemple. Le second volume, qui est sous presse, contiendra le roman de *Salman et Absal.*

M. Elliot, auteur de l'admirable supplément au Glossaire des termes indiens, a publié à Calcutta, sous le titre d'*Index bibliographique des historiens musulmans de l'Inde*[1], le premier volume d'un ouvrage qui doit en former quatre, et qui lui-même n'est que l'introduction d'une grande collection de tous les historiens musulmans de l'Inde, dont M. Elliot a proposé la publication au gouvernement de la Compagnie. M. Thomason, gouverneur des provinces supérieures, à qui M. Elliot s'était adressé, et qui lui-même est un des hommes les plus intelligents et les plus zélés pour la littérature qu'il y ait dans l'Inde, lui répondit que le budget de l'instruction publique n'était pas assez considérable pour qu'il pût le charger actuellement d'une aussi forte dépense, mais il pria M. Elliot de rassembler en attendant une collection de manuscrits historiques qui, plus tard, pût servir à l'exécution de son

1. *Bibliographical Index to the historians of Muhammedan India*, by H. M. Elliot; t. I, General histories. Calcutta, 1849, in-8° (xxx, 8, 394 et 94 p.).

plan, et de composer en même temps un index de ces ouvrages. M. Elliot se mit à l'œuvre; il signala d'abord vingt-sept ouvrages comme devant être imprimés, et forma une liste plus complète d'écrits sur l'histoire générale de l'Inde musulmane. Cette liste comprend deux cent trente et un ouvrages, quoique M. Elliot en ait exclu les chroniques locales et provinciales, les collections de lettres et les biographies autres que celles des empereurs. M. Elliot nous offre dans son livre le catalogue raisonné de cette grande collection; il accorde à chaque ouvrage, selon son importance, un chapitre plus ou moins long, dans lequel il donne des détails sur l'auteur, indique la nature et l'étendue du livre, l'esprit dans lequel il est composé, les travaux dont il a été jusqu'à présent l'objet de la part des Européens, en analyse le contenu et termine par des extraits de passages marquants dont il fait imprimer le texte dans un appendice. Cet index forme donc réellement une histoire de la littérature historique de l'Inde musulmane remplie de matières neuves et curieuses, et si le plan de M. Elliot devait n'avoir d'autre résultat que la composition de cet ouvrage, il aurait déjà rendu un service signalé à la science. Mais il faut espérer que le gouvernement indien trouvera moyen d'exécuter le plan dans toute son étendue. M. Elliot ne se fait pas illusion sur la valeur historique et littéraire des ouvrages dont il demande la publication. Il trouve que ce sont, en général, des chroniques sèches ou des œuvres de courtisans flatteurs, et qu'aucun de leurs auteurs ne mérite le nom d'historien; c'est la vérité, mais il en est de même pour les littératures historiques de tous les peuples barbares et demi-civilisés. Il n'y a que les Grecs, les Romains et l'Europe tout à fait moderne qui aient eu des historiens dignes de ce nom, recherchant la vérité sur l'état de la chose publique, les causes morales des événements, le développement et l'influence des idées et des institutions. Cela n'a pas empêché les nations civilisées de réunir et de publier les chroniques du moyen âge, si imparfaites qu'elles fussent : elles contiennent après tout, non-seulement les faits matériels nécessaires à l'histoire, mais

encore des documents pouvant servir à cette histoire morale dont leurs auteurs eux-mêmes ne se doutaient pas. Il en est ainsi des chroniques musulmanes de l'Inde, et on peut en juger par celles qui nous sont déjà accessibles; l'histoire de cette époque est encore à écrire, mais on ne pourra le faire qu'à l'aide de ces matériaux, et il est impossible que des annales si nombreuses et si détaillées ne donnent pas à la critique européenne le moyen d'y découvrir la vérité, même là ou les auteurs avaient un intérêt à la déguiser. Les avantages scientifiques d'un corps d'historiens de l'empire musulman de l'Inde ne seront mis en doute par personne en Europe; mais la Compagnie fera de plus un acte de haute politique en rendant accessibles les sources de l'histoire de ses prédécesseurs, dont les bons et les mauvais côtés serviront de matière à réflexion tant à ses employés qu'à ses sujets.

Il est même probable qu'une pareille collection serait favorisée et facilitée par la population musulmane de l'Inde, car plusieurs indices récents font entrevoir que leurs études ne se bornent pas aussi exclusivement qu'autrefois à l'art de faire des sonnets. Il vient de paraître à Calcutta, en deux volumes, une histoire des conquérants de l'Inde depuis les temps les plus anciens[1]. L'auteur lui-même forme, pour ainsi dire, un épitomé vivant des conquêtes de l'Inde. Il est hindou de race, comme le prouve son nom, Apurva Krishna; il est poëte honoraire du Grand Mogol actuel; il écrit en persan et joint à son texte une analyse en anglais. Je n'ai pas réussi à me procurer son ouvrage, et d'après les extraits que j'en ai vus, l'Europe savante n'a rien à y apprendre; mais cette publication témoigne toujours d'un certain intérêt pour les études historiques là où on ne se serait pas attendu à le trouver. Un autre ouvrage en four-

1. *The History of the Conquerors of Hind from the most early period to the present time*, containing an account of the religion, government, usages and character of the inhabitants of that kingdom, by Maha Raja Apurva Krishna Bahadur, honorary poet to his majesty the king of Dehli, t. I et II. Calcutta, 1848, in-8°.

nit un exemple plus frappant encore. C'est le premier volume d'une description historique, géographique et statistique de la Chine écrite en hindou par M. Corcoran[1]. Les sources dont l'auteur tire ses renseignements sont des ouvrages français et anglais parfaitement connus, et le lecteur européen n'y trouvera rien de nouveau; aussi je ne le cite que comme une preuve que la population musulmane paraît attacher un certain intérêt à la connaissance de l'histoire, et que l'on peut espérer qu'elle faciliterait au gouvernement la publication du corps de ses propres annales, en la rendant beaucoup moins dispendieuse qu'on ne devrait le croire au premier aspect.

Mais je reviens à la littérature persane, à laquelle plusieurs savants promettent des additions considérables. M. de Hammer a proposé à l'Académie impériale de Vienne de se charger d'une édition et d'une traduction allemande de l'histoire des Djinguiskhanides par Wassaf. Cet auteur était contemporain de Raschid-eddin, et son livre est une œuvre très-sérieuse et pleine de renseignements, malgré la broderie de prose rimée et de vers dont le fond est recouvert. M. Morley prépare une édition de l'histoire du sultan ghaznevide Mas'oud par Baihaki. M. Forbes Falconer promet une édition du *Nigharistan* de Djouweini, et M. Bland une édition des *Makamats* de Hamid-eddin, qui sont une imitation de l'ouvrage de Hariri. Ces trois volumes se publieront aux frais du Comité anglais des textes orientaux.

L'ordre naturel de cette énumération m'amène à parler des ouvrages turcs; mais j'espère que M. de Hammer voudra bien continuer à nous faire connaître, dans le Journal asiatique, les livres imprimés à Constantinople. Il n'est venu à ma connaissance, sur la littérature turque, que deux ouvrages d'une certaine importance, qui ont paru tous les deux en Allemagne.

1. *An account, geographical, historical and statistical of the chinese Empire*, in the Urdu language, by James Corcoran; t. I. Calcutta, 1848. in-8°.

M. Krehl a fait imprimer à Leipsig le texte, la traduction et le commentaire d'un ouvrage d'un Turc sufi, Omar ben-Suleiman, qui paraît avoir vécu au XVIe siècle. Le titre de l'ouvrage est : *Les Délices de l'esprit*[1], et le but de l'auteur est de concilier le sufisme avec le Koran et avec la philosophie d'Aristote. Il est très-naturel que les sufis de tous les temps aient cherché à se maintenir en paix avec la loi religieuse et civile des pays où ils vivaient; mais comme leur croyance repose sur un fond entièrement opposé à la religion de Mahomet, tous leurs efforts en ce genre n'aboutissent qu'à des jeux de mots et à l'abus de l'art de l'interprétation, et ils ne produisent qu'une apparence d'accord entre deux manières de voir radicalement différentes, apparence qui, au fond, ne trompe ni les sufis ni les orthodoxes, mais qui leur permet une sorte de trêve. D'un autre côté, les sufis ont un intérêt presque aussi grand à établir la coïncidence de leurs idées avec les formules de la scolastique qui fleurit dans les écoles musulmanes. Cette seconde tâche était bien plus facile que la première, non pas qu'Aristote se prête plus facilement au mysticisme que le Koran, mais parce que les écoles ont réussi à le changer tellement, à alambiquer ses idées de telle façon qu'il n'en reste plus qu'un immense échafaudage de formules en elles-mêmes vides de sens, et auxquelles on rattache, sans trop de difficultés, une métaphysique quelconque. On avait, jusqu'à présent, accordé peu d'attention à ce côté du sufisme, qui, à la vérité, n'est qu'un accident et ne touche pas au fond propre de cette doctrine; néanmoins, il était bon de le faire connaître, et M. Krehl s'est tiré avec bonheur d'une tâche fort difficile, car l'obscurité et le vague, naturels au sufisme, deviennent encore plus obscurs et plus vagues par ce mélange avec les formules scolastiques.

M. Schott, à Berlin, qui depuis une douzaine d'années s'est occupé à plusieurs reprises de la thèse relative à l'iden-

1. *Die Erfreuung der Geister*, von Omar ben Suleiman; türkisch und deutsch von Dr Ludolf Krehl. Leipzig, in-8°, 1848 (96 et 56 p.).

tité de la race turque avec la race finnoise, est revenu sur ce sujet dans un travail philologique considérable sur la famille des langues de l'Altaï, c'est-à-dire des langues finnoises-tartares[1]. Son idée est qu'il est sorti de l'Altaï quatre branches du même peuple, qui ont formé les nations tunguses, mongoles, turques et finnoises. C'est une grande question historique, ethnographique et linguistique, dont la solution dépend de la comparaison grammaticale des langues tartares et des différents dialectes finnois.

Les matériaux nécessaires au parfait éclaircissement de ce problème sont encore singulièrement incomplets. Le côté tartare de la question était le plus connu, mais néanmoins on n'avait étudié que la grammaire des dialectes peu nombreux de cette branche qui possèdent une littérature, et les autres restaient négligés, pendant que du côté des Finnois on n'avait fait que bien peu de chose. Depuis quelques années, l'Académie de Saint-Pétersbourg, d'une part, et le zèle patriotique des Finnois d'Europe, de l'autre, ont fait faire des progrès considérables à ces études; dans ce moment même, les travaux de M. Kellgren sur les Finnois d'Europe, ceux de M. Bœhtlingk sur le dialecte turc des Yakoutes, les voyages de M. Castren et de M. Ryaly, entrepris dans le but d'analyser les langues des peuplades finnoises de l'Asie, font espérer de nombreux matériaux nouveaux et recueillis avec l'exactitude que la science moderne exige. Il est presque impossible de s'exagérer les difficultés qu'opposent à ces recherches le nombre des dialectes, l'état barbare des tribus qui les parlent, les changements singuliers que le vocabulaire et même la grammaire des peuples illettrés éprouvent; mais la critique européenne saura suivre, dans toutes leurs ramifications, ces nations qui couvrent une grande partie de l'Asie et de l'Europe, et résoudre toutes les questions qui se rattachent à leur filiation, comme, par exemple, la question de l'origine des

1. *Ueber das Altaïsche oder Finnisch-tatarische Sprachengeschlecht*, von W. Schott. Berlin, 1849, in-4° (149 p.).

Hongrois, qui a été si souvent débattue et qui serait décidée aussitôt qu'on admettrait la vérité de la thèse de M. Schott. M. Rœhrig, dans un travail encore manuscrit et intitulé : *Recherches sur la philologie philosophique et comparée, surtout par rapport aux langues de l'Asie centrale*, énonce la même opinion que M. Schott sur l'identité du finnois et du turc. On annonce la publication prochaine de ce travail, auquel le prix Volney a été décerné, et qui paraît d'une grande importance pour la grammaire turque.

Les travaux qui se font sur la littérature sanscrite sont, depuis quelque temps, presque entièrement consacrés aux Védas, et on ne peut que féliciter les études orientales de ce zèle qui promet de rendre enfin accessible un monument aussi antique et aussi important pour l'histoire de l'esprit humain. On a vu des critiques européens reprocher aux Védas, d'après les traductions partielles qu'ils en connaissaient, de ne pas contenir de faits, et il est vrai que ces livres ne parlent ni de batailles, ni de conquêtes, ni de famines, ni de tout ce catalogue de calamités qui forme le fond des chroniques; mais on y voit le tableau des origines de la société civilisée, on y trouve les premiers essais de la pensée humaine, on y observe le germe et la première forme des idées que l'Inde et la Grèce ont élaborées plus tard, et qui sont devenues la règle de l'esprit humain. Ce sont là des faits plus considérables que tous les faits matériels; ce sont des faits moraux qui ont exercé une influence plus grande et plus durable que tous les événements politiques. Il serait curieux, sans doute, de posséder aussi l'histoire des événements qui ont accompagné le premier développement de la race hindoue, d'avoir le récit de leur émigration dans la presqu'île et de leur établissement plus ou moins paisible parmi les aborigènes sauvages qu'ils y ont trouvés; mais je pense que si l'on avait le choix entre la connaissance de ces faits matériels et celle des faits moraux que contiennent les Védas, je pense que personne n'hésiterait à préférer ces derniers.

à prouver l'identité de l'écriture babylonienne et assyrienne, malgré leur différence apparente, et M. Grotefend paraît arriver au même résultat dans une dissertation qu'il a publiée sur un cylindre babylonien [1]. M. Botta continue aussi ses recherches sur l'identité d'un certain nombre de caractères assyriens qui diffèrent par la forme, mais que l'on emploie dans les inscriptions indifféremment l'un pour l'autre. La grande connaissance que M. Botta possède des inscriptions, lui permet de traiter avec une certaine sûreté ce sujet délicat, qui aura pour avantage de réduire l'alphabet assyrien à un nombre de signes considérablement plus restreint. C'est un travail préliminaire indispensable, dont les résultats deviendront de plus en plus certains à mesure qu'on découvrira des inscriptions ou des formules qui se répètent, et ne diffèrent entre elles que par les variantes de l'écriture.

M. de Saulcy a publié un mémoire [2] dans lequel il donne la transcription d'une liste généalogique et d'un certain nombre de noms propres et de noms géographiques contenus dans les inscriptions de Van, avec la traduction entière de l'inscription VIII de Schulz. Son interprétation est basée sur la supposition que la langue de ces inscriptions appartient à la famille sémitique. D'un autre côté, un jeune savant italien, M. Luzzato, à Padoue, a fait paraître un mémoire intitulé : *Sur le sanscritisme de la langue assyrienne* [3]. Il assure avoir lu, à l'aide du sanscrit, presque toutes les inscriptions assyro-persépolitaines, quelques-unes de Van, et quelques passages des inscriptions de Khorsabad ; mais il ne peut, faute de caractères assyriens, publier actuellement son travail sur l'interprétation

1. *Bemerkungen zur Inschrift eines Thongefässes mit babylonischer Keilschrift*, von Grotefend. Gœttingue, 1848, in-4° (18 p. et 2 pl.).

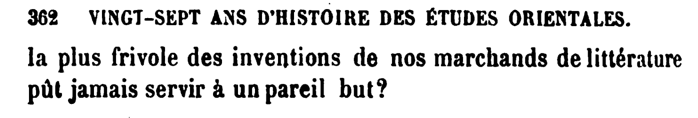
2. *Recherches sur l'écriture cunéiforme assyrienne*, inscriptions de Van. Paris, 1848, in-4°, 44 pages. (Cette brochure ne porte pas de nom d'auteur sur le titre, mais elle est signée à la fin par M. de Saulcy.)

3. *Le sanscritisme de la langue assyrienne*, études préliminaires au déchiffrement des inscriptions assyriennes, par Philoxène Luzzato. Padoue, 1849 (80 p. in-12).

diffèrent considérablement entre elles, le Yadjour blanc et le Yadjour noir; ce sont, jusqu'à un certain degré, deux liturgies collatérales, destinées aux mêmes cérémonies, ayant la même base et contenant en général les mêmes hymnes et prières, mais placées dans un autre ordre et accompagnées d'autres instructions. M. Weber a choisi le Yadjour blanc, qu'il publie en entier, c'est-à-dire les hymnes, les Brahmanas ou instructions théologiques, et les Sutras ou axiomes ; chaque partie est accompagnée d'extraits des commentaires les plus célèbres. Le texte formera trois volumes, la traduction et les dissertations de M. Weber paraîtront plus tard comme un ouvrage à part. Le troisième Véda, le *Sâma*, a été publié par M. Benfey à Goettingue [1]. Il en avait déjà paru une édition et une traduction par M. Stevenson, à Bombay, mais le travail de M. Benfey est très-supérieur à celui de son prédécesseur. C'est une édition critique, accompagnée de tout ce que l'étude savante d'un pareil ouvrage exige, de la description des manuscrits et d'autres matériaux que l'éditeur avait à sa disposition, d'un glossaire, de variantes, de la liste des auteurs des hymnes, de la discussion des mètres et de certaines particularités grammaticales, enfin d'une traduction aussi sévèrement littérale et aussi concise qu'il est possible. L'ouvrage de M. Benfey ne comprend que le Sâma Véda proprement dit, c'est-à-dire les hymnes qui servent à la célébration des cérémonies dans lesquelles on se sert du Sâma. Il est à désirer qu'il fasse des Brahmanas, ou instructions en prose métrique, qui sont attachées à ce Véda, l'objet d'un nouveau travail.

On poursuit dans l'Inde, outre ces nombreuses éditions de Védas publiées par des Européens, une entreprise qui paraît à peine croyable : c'est la publication du Rigvéda avec un commentaire en sanscrit et en bengali, qui paraît dans le feuilleton d'un journal bengali de Calcutta. Qui aurait supposé que

1. *Die Hymnen des Sama-Veda*, herausgegeben, übersetzt und mit Glossar versehen, von Theodor Benfey. Leipzig, 1848, in-4° (LXVI, 290 et 309 p.).



la plus frivole des inventions de nos marchands de littérature pût jamais servir à un pareil but?

Mais la publication des textes des Védas n'est que le premier pas dans ces études, car ces hymnes ne sont pas seulement difficiles à comprendre ; en les étudiant par eux-mêmes et isolément, personne ne pourrait deviner ce qu'ils ont produit d'idées et de faits et ce qui s'y est rattaché dans le cours des temps et pendant tout le développement d'une civilisation dont ils sont le point de départ. En lisant ces aspirations d'une piété naïve, on ne comprend pas comment il a pu en sortir, ou même comment on a pu appuyer sur elles des systèmes de théologie et de métaphysique, et toute une organisation sociale. C'est au reste le cas de tous les codes religieux ; leurs effets dépassent toujours ce que paraissent annoncer leurs paroles. Le respect qu'on leur porte fait que, non-seulement on développe tous les germes d'idées qu'ils contiennent, et qu'on les suit jusqu'à leurs dernières conséquences, mais que l'on essaye d'en déduire et d'y ramener toutes les idées que le progrès naturel de la civilisation fait naître. Il faut donc suivre le développement des doctrines védiques en commençant par l'étude des Upanischads, ouvrages théologiques dont plusieurs sont attachés à chaque Véda et en font presque partie. Ce sont les premiers essais d'expositions dogmatiques auxquels succèdent plus tard les exposés tout à fait systématiques des écoles de philosophie d'un côté, et des livres mythologiques de l'autre. Déjà sir W. Jones avait senti l'importance des Upanischads et en avait traduit quelques-uns ; les védantistes hindous en avaient imprimé plusieurs que M. Poley a lithographiés en Europe, il y a quelques années, en y ajoutant le commentaire. Nous ne savons pas exactement quel progrès la publication de ces textes a pu faire dans l'Inde depuis ces dernières années, il paraît seulement qu'on a imprimé à Calcutta une collection de sept Upanischads [1]. Enfin, M. Roer a commencé la publication et la tra-

1. *Kat'ha, Kena, Mundaka, Mandukya Aitareya and Vajsaneya Oopanischads.* Calcutta.

duction d'une série d'Upanischads dans la *Bibliotheca indica* de la Société du Bengale [1]. Cette grande étude védique devant laquelle on avait reculé si longtemps, avance donc aujourd'hui avec une rapidité extraordinaire, mais il faudra encore bien des années et bien des efforts de savoir et d'esprit pour épuiser une source si abondante et si profonde.

M. Trthen, à Londres, a publié, pour le Comité des textes, le *Mâhavira Charita* [2], par Bhavabhûti, auteur du VIIIe siècle. Deux autres drames du même auteur, *Malati* et *Mâdhava*, et *Uttara Râma Charita*, avaient déjà été traduits par M. Wilson, puis publiés en sanscrit à Calcutta. Celui que M. Trithen fait imprimer n'était connu que par une analyse de M. Wilson. Tous les drames de cet auteur ont pour but de personnifier une passion; celle qu'il a choisie pour le *Mahavira Charita* est l'héroïsme.

Il ne me reste plus à mentionner qu'un seul ouvrage sanscrit. C'est une nouvelle édition de la *Bhagavadgîta* [3] imprimée à Bangalore. L'éditeur y a reproduit presque tout ce qui a été écrit sur ce magnifique épisode, une introduction de Warren Hastings, la préface et la traduction de Wilkins, des notes de plusieurs savants, un mémoire de G. Humboldt, la traduction latine de Schlegel, et il y a ajouté une traduction en dialecte kanara. Il est probable que beaucoup d'autres livres écrits en sanscrit et dans les dialectes provinciaux de l'Inde ont paru dans le courant de l'année, mais je ne connais que les titres de quelques-uns, et encore trop vaguement pour les citer.

Je ne me permettrai d'appeler votre attention que sur un seul

1. *Brihad Aranyaka Upanishad*, with the commentary of Acharya, the gloss of Ananda Giri, and an english translation of the text and commentary, by Dr Roer. Calcutta, 1848, in-8° (formant les cahiers 5-10 de la *Bibliotheca indica*).

2. *The Mahavira Charita*, or the history of Râma, a sanscrit play by Bhatta Bhavabhûti, edited by Francis H. Trithen, London, 1848, in-8° (IV, et 138 p.).

3. *The Bhagavat-Gita*, or dialogues of Krishna and Ardjun, in sanscrit, canara and english, by the Rev. Garrett. Bangalore, 1848.



de ces livres, que nous ne connaissons pas encore, et je le cite parce que le talent de l'auteur et l'intérêt du sujet le feront rechercher et étudier en Europe. C'est le premier volume d'un grand travail de M. Hodgson sur les aborigènes de l'Inde. On sait que l'occupation de l'Inde par la race sanscrite n'est que partielle; que partout, dans le nord, et surtout dans le centre de la Péninsule, les montagnes sont occupées par des tribus sauvages qui portent le nom de Bhils, de Gonds, de Coles et autres, qui parlent des dialectes à eux et ont repoussé les institutions et la domination des Hindous, pendant que tout le Midi a accepté la religion et le gouvernement brahmaniques, mais en gardant ses langues et en forçant les conquérants à les adopter. Il y a longtemps qu'on a étudié les langues du midi de l'Inde et qu'on a reconnu qu'elles appartiennent à une seule famille, dont le type le plus cultivé est le tamoul; mais la connaissance des langues des tribus sauvages du Centre et du Nord offrait des difficultés infiniment plus grandes. Elles paraissaient varier à l'infini; aucune ne possédait ni écriture, ni livres; on les trouvait abâtardies par le mélange des dialectes voisins, et aucune, prise isolément, ne semblait valoir les dangers et la perte de temps que devait entraîner leur étude. Néanmoins, quelques employés de la Compagnie et quelques missionnaires allemands apprirent quelques-unes de ces langues, et les matériaux, en s'accumulant peu à peu, ont permis à la fin d'en tirer des conclusions générales. Le premier travail qui a été entrepris sur cette matière, est, je crois, une série de mémoires que le général Briggs a lus à la Société ethnologique de Londres; il conclut à l'identité de toutes les tribus non sanscrites de l'Inde, depuis l'Himalaya jusqu'au cap Comorin. M. Stevenson paraît avoir publié l'année dernière, à Bombay, un ouvrage sur ce sujet, dans lequel on dit qu'il arrive au même résultat; et maintenant, M. Hodgson qui avait, de son côté, commencé le même travail en partant des tribus voisines de l'Himalaya, a publié le premier volume de ses recherches[1] dans lequel il se prononce aussi pour l'identité de

1. *On the Aborigines of India*, by B. H. Hodgson, being essay the first.

tous les aborigènes de l'Inde. Ce premier volume comprend ses études sur la langue, l'histoire et les mœurs de trois tribus, et il se propose de continuer à faire connaître le résultat, non-seulement de ses recherches personnelles, mais celui d'une enquête générale qu'il dirige à l'aide des officiers anglais stationnés à proximité des différentes tribus aborigènes. Ce sera un grand triomphe pour la grammaire comparée, que d'avoir pu résoudre le problème de la population de l'Inde avant l'arrivée de la race sanscrite.

M. Lancereau publie, en ce moment, une Chrestomathie hindouie qui doit faire partie des chrestomathies de l'École des langues orientales vivantes. Cet ouvrage et les Rudiments hindouis de M. Garcin de Tassy fourniront des moyens d'étudier ce dialecte, moyens qui nous manquaient jusqu'à présent sur le continent.

M. Dulaurier fait paraître le commencement d'une Collection des principales chroniques malaies[1]. Le premier cahier se compose de la Chronique du pays de Pasey à Sumatra et du commencement de la Chronique intitulée *l'Arbre généalogique malai*. Chacun des innombrables petits États malais possède sa chronique, dont la partie historique commence généralement avec la conversion du pays à l'islamisme, et nous fournit, à partir de ce moment, des renseignements exacts sur des contrées peu connues. Quant aux antiquités des pays occupés par les Malais, il faut avoir recours aux livres anciens écrits en kawi, et il est presque certain que la curiosité des savants, à ce sujet, sera prochainement et amplement satisfaite, car la conquête de Bali, par les Hollandais, ouvre à leurs investigations la seule île qui ait conservé jusqu'ici le culte indien, tant brahmanique que bouddhiste. Le gouvernement hollandais a

on the Kocch, Bodo and Dhimal tribes, in three parts. Calcutta, 1848, in-8° (3 roupies).

1. *Collection des principales chroniques malaies*, par M. E. Dulaurier. Paris, 1849, in-8°, 1er fascicule (112 et 64 p.).

chargé des recherches à faire sur la littérature kawi le docteur Friederich, qui a déjà publié les premiers et fort curieux résultats de ses travaux[1].

Enfin, la littérature bouddhiste a fait une acquisition considérable dans la traduction de la légende de Bouddha par M. Foucaux[2]. Le texte tibétain, que traduit M. Foucaux, est lui-même une version littérale du *Lalita vistara*, ouvrage sanscrit bouddhiste, qui paraît avoir subi plusieurs révisions, dont la dernière daterait du second siècle avant notre ère.

Il est probable que les premiers disciples de Bouddha, lorsqu'ils se sont distribué, après sa mort, la rédaction de ses doctrines, ont consigné, par écrit, leurs souvenirs de la vie du maître, et que, peu à peu, les légendes y sont entrées, par suite de cette facilité étonnante qu'ont les bouddhistes à mêler les choses divines et humaines, et à entrelacer la vie actuelle avec les existences antérieures. Cette habitude générale de la secte explique facilement la forme étrange que la biographie de Boudha a prise de bonne heure, et il faut bien se garder de rejeter *a priori*, comme des inventions, les anecdotes qu'elle nous fournit, uniquement parce qu'elles sont mêlées de légendes mythologiques; cet accompagnement obligé de tout récit bouddhiste, ne falsifie point, par son contact, la partie naturelle et humaine de la tradition. Dans tous les cas, le *Lalita vistara* est encore ce que les bouddhistes possèdent de plus authentique sur la vie de Śakya Mouni. Ainsi, il a paru, dans le Tibet, au commencement du dernier siècle, un ouvrage dans lequel l'auteur rassemble tout ce que l'antiquité a laissé de renseignements sur ce sujet, et qui forme une compilation dont presque toute la substance est empruntée au *Lalita vistara*. M. Schiefner, à Saint-Pétersbourg, vient de publier un

1. Voyez *Journal of the Indian Archipelago*. Singapore (année 1848).
2. *Rgya Tch'er Rol Pa*, ou Développement des Jeux, contenant l'histoire du Bouddha Çakyamouni, par E. Foucaux; 2e partie, traduction française. Paris, 1848, in-4° (LXXII et 490 p.).

mémoire intéressant sur cet effort du savoir bouddhiste moderne[1].

Le sujet dont je viens de parler m'entraîne à mentionner ici une édition anglaise[2] de la traduction des voyages de Fa-hian par M. Rémusat. L'histoire de cette édition contient une moralité que je désire mettre en évidence.

Lorsque, après la mort de M. Rémusat, le gouvernement eut l'idée de rendre à ce grand savant un hommage digne de sa mémoire, en faisant imprimer aux frais de l'État son ouvrage sur Fa-hian, on l'exécuta avec le luxe qu'on mettait alors à toutes les publications officielles. La conséquence fut que le livre, se vendant fort cher, arrivait difficilement entre les mains des savants, surtout dans l'Inde. Il y fut pourtant recherché avidement; mais à la fin, on se décida à en donner une nouvelle édition, qui a été imprimée à Calcutta par le moyen d'une souscription, de sorte que le gouvernement, en dépensant pour cet ouvrage le double de ce qui était nécessaire, le rendit moins utile, retarda les services qu'on devait en attendre, et força les savants à faire les frais d'une nouvelle édition, pendant que la plus grande partie de la première reste à Paris sans se vendre.

J'aurais à parler maintenant des travaux relatifs à la littérature chinoise, mais il n'en a presque pas paru. Sir G. Staunton a fait imprimer une brochure sur la question insoluble de savoir par quel terme on devrait exprimer, en chinois, l'idée de Dieu; et il a été publié, en Chine, deux petits livres élémentaires qui ont leur intérêt local, mais ne sont pour nous que des curiosités littéraires. L'un est un manuel du commen-

1. *Eine tibetische Lebensbeschreibung Çakjamuni's, des Begründers des Buddhathums*, im Auszuge deutsch mitgetheilt von Anton Schiefner. Saint-Pétersbourg, 1849, in-4° (102 p.).

2. *The pilgrimage of Fa-hian*, from the french edition of the Foe-koue-ki, with additional notes and illustrations. Calcutta, 1848, in-8° (prix : 5 roupies).

çant[1], imprimé à Hongkong, sans nom d'auteur, et donnant les termes et les phrases de la vie usuelle dans le dialecte de Canton; l'autre, imprimé à Chusan pendant l'occupation anglaise de cette île, contient un manuel du dialecte de Ningpo[2], composé par un Hindou de Madras.

Mais je ne dois pas vous laisser sous l'impression du dépérissement d'une des branches les plus importantes de la littérature orientale. Je ne sais ce que préparent les sinologues dans le reste de l'Europe et en Chine, mais je vois que ceux de Paris ne se sont jamais occupés d'entreprises plus considérables que dans ce moment. Je m'abstiendrai de vous parler de l'achèvement d'une histoire de la littérature chinoise sous la dynastie des Youen, à laquelle M. Bazin a consacré plusieurs années d'un travail assidu; l'auteur lui-même va vous lire dans un instant le plan et l'introduction de son ouvrage, et vous jugerez bientôt, par une série de mémoires qu'il destine au Journal asiatique, de l'importance de son travail.

M. Stanislas Julien prépare la traduction du voyage de Hiouen-tsang dans l'Inde, au VIIe siècle de notre ère. C'est un pèlerinage bouddhique comme celui de Fa-hian, mais beaucoup plus détaillé; l'on a pu juger par les extraits que Klaproth en a tirés pour les notes du Foè-kouè-ki, et par ceux que M. Julien a communiqués à plusieurs savants, pour leurs travaux sur l'Inde, combien nos connaissances sur ce pays doivent gagner par la publication de cet ouvrage. Vous trouverez prochainement, dans le Journal asiatique, un des nombreux travaux préliminaires que cette traduction a exigés : c'est la liste des ouvrages bouddhistes, dont M. Julien a rétabli les

1. *The Beginners first book in the chinese language* (Canton vernacular) prepared for the use of the housekeeper, merchant, physician and missionary. Hongkong, 1847, in-8° (161 p.).

2. *A Manual for youth and students*, or Chinese Vocabulary and dialogues, containing an easy introduction to the Chinese language Ningpo dialect; compiled and translated into english by P. Strenenassa Pilay. Chusan, 1846.

titres sanscrits à l'aide de sa découverte du système de transcription adopté par les bouddhistes chinois.

Enfin, M. Biot imprime en ce moment sa traduction du Tcheou-li, un des documents historiques les plus curieux qu'on puisse imaginer. Voici l'origine et le sujet de ce livre. Lorsqu'au XIIe siècle avant notre ère, Wen-wang renversa la dynastie régnante en Chine et fonda celle des Tcheou, il confia à son frère Tcheou-kong l'exposition de la doctrine et l'établissement de la pratique du nouveau gouvernement. Tcheou-kong exposa la doctrine gouvernementale sous forme d'épigraphes se rattachant aux Kouas de Fohi, qui sont devenus plus tard le premier livre classique de la Chine, l'Y-king; en même temps, il établit la pratique du gouvernement en organisant l'administration et en formant six ministères séparés, auxquels il subordonna toute la hiérarchie administrative en définissant les droits et les devoirs de chaque emploi. Il composa lui-même un livre dans lequel il donne la description détaillée de cette organisation, qui a été longtemps en vigueur, et dont quelques parties fondamentales subsistent encore aujourd'hui en Chine. Ce livre est le Tcheou-li, et il est difficile d'évaluer trop haut l'intérêt d'un pareil ouvrage, composé il y a trois mille ans par l'auteur même de cette grande organisation, et contenant le tableau réel et détaillé de toutes les branches de l'administration impériale. La traduction du Tcheou-li est une tâche extrêmement difficile, tant par rapport à l'archaïsme du langage, qu'à cause du sujet; mais M. Biot a pu se servir des travaux approfondis que les Chinois ont faits de tout temps sur cet ouvrage, qu'ils estiment à l'égal des cinq livres sacrés.

J'ai terminé l'énumération de tous les travaux qui sont venus à ma connaissance, et vous avez sans doute été frappés de la grande part que les sociétés savantes libres ont prise à ce mouvement littéraire. Elles ont puissamment servi la cause du savoir dans un temps où les ressources et les encouragements ordinaires ont été si gravement affaiblis. Ces sociétés elles

mêmes ont beaucoup souffert de l'état politique de l'Europe, mais la grande épreuve qu'elles subissent en ce moment sera pour elles un enseignement utile qui, en leur faisant sentir leur côté faible et leur côté fort, doit contribuer un jour à les raffermir. Il ne faut pas oublier qu'elles sont de formation très-récente, qu'elles étaient presque inconnues il y a trente ans, et que depuis ce temps il en a surgi un grand nombre pour toutes les branches de la science, parce qu'il y avait des besoins auxquels les anciens corps officiels ne répondaient plus suffisamment. Elles ont nécessairement manqué d'expérience ; elles se sont rattachées naturellement aux précédents que leur offraient les académies et n'ont aperçu que lentement et imparfaitement en quoi elles en différaient. Un grand nombre de sociétés libres ont succombé parce qu'elles n'ont pas su se rendre compte des conditions de leur existence ; mais les malheurs mêmes des unes et la durée des autres forment aujourd'hui une masse suffisante d'expériences pour qu'on puisse utilement établir des règles sur ce qu'elles peuvent et doivent faire, et sur ce dont elles doivent s'abstenir. Mon intention avait été de vous demander la permission de discuter ces points, parce que le moment actuel les rend plus évidents, mais je crains d'avoir abusé déjà de votre patience par la longueur de ce rapport, et je me réserve de revenir sur ce sujet dans une autre occasion. Permettez-moi seulement d'énoncer ma conviction, que vous partagez sans doute, que les sociétés libres ne périront pas ; elles pourront être obligées de ralentir leur activité, mais elles ne périront pas, parce qu'elles sont devenues une partie intégrante de l'organisation savante de tous les pays civilisés et qu'elles sont aujourd'hui nécessaires aux progrès de la science.

X

ANNÉE 1849-1850

(RAPPORT LU LE 3 JUILLET 1850)

MESSIEURS,

En vous rendant compte des travaux de la Société asiatique pendant la vingt-huitième année de son existence, le Conseil roit pouvoir vous féliciter de la manière dont vous avez surnonté les difficultés survenues à la suite de l'ébranlement géiéral de l'ordre politique en Europe, qui a menacé pendant uelque temps d'engloutir tout ce qui tenait au passé et à l'éıde du passé. J'aurai à revenir plus tard sur l'influence de es événements relativement à notre Société; mais je dois, vant tout, exprimer les regrets que nous laissent les pertes ue nous avons faites, car la mort nous enlève chaque année ıelques-uns de ceux qui ont fondé notre Société, ou qui conibuaient à la soutenir, soit par leurs travaux, soit par le reflet leur gloire.

Le véritable fondateur de la Société asiatique fut le comte arles-Philibert de Lasteyrie. Il était né en 1759, à Brives-laillarde, et appartenait à cette partie de la noblesse française ıt les instincts généreux, après avoir préparé la grande réıtion, l'auraient peut-être dirigée paisiblement et heureu-



mêmes ont beaucoup souffert de l'état politique de l'Europe, mais la grande épreuve qu'elles subissent en ce moment sera pour elles un enseignement utile qui, en leur faisant sentir leur côté faible et leur côté fort, doit contribuer un jour à les raffermir. Il ne faut pas oublier qu'elles sont de formation très-récente, qu'elles étaient presque inconnues il y a trente ans, et que depuis ce temps il en a surgi un grand nombre pour toutes les branches de la science, parce qu'il y avait des besoins auxquels les anciens corps officiels ne répondaient plus suffisamment. Elles ont nécessairement manqué d'expérience; elles se sont rattachées naturellement aux précédents que leur offraient les académies et n'ont aperçu que lentement et imparfaitement en quoi elles en différaient. Un grand nombre de sociétés libres ont succombé parce qu'elles n'ont pas su se rendre compte des conditions de leur existence; mais les malheurs mêmes des unes et la durée des autres forment aujourd'hui une masse suffisante d'expériences pour qu'on puisse utilement établir des règles sur ce qu'elles peuvent et doivent faire, et sur ce dont elles doivent s'abstenir. Mon intention avait été de vous demander la permission de discuter ces points, parce que le moment actuel les rend plus évidents, mais je crains d'avoir abusé déjà de votre patience par la longueur de ce rapport, et je me réserve de revenir sur ce sujet dans une autre occasion. Permettez-moi seulement d'énoncer ma conviction, que vous partagez sans doute, que les sociétés libres ne périront pas; elles pourront être obligées de ralentir leur activité, mais elles ne périront pas, parce qu'elles sont devenues une partie intégrante de l'organisation savante de tous les pays civilisés et qu'elles sont aujourd'hui nécessaires aux progrès de la science.

X

ANNÉE 1849-1850

(RAPPORT LU LE 3 JUILLET 1850)

MESSIEURS,

En vous rendant compte des travaux de la Société asiatique pendant la vingt-huitième année de son existence, le Conseil croit pouvoir vous féliciter de la manière dont vous avez surmonté les difficultés survenues à la suite de l'ébranlement général de l'ordre politique en Europe, qui a menacé pendant quelque temps d'engloutir tout ce qui tenait au passé et à l'étude du passé. J'aurai à revenir plus tard sur l'influence de ces événements relativement à notre Société; mais je dois, avant tout, exprimer les regrets que nous laissent les pertes que nous avons faites, car la mort nous enlève chaque année quelques-uns de ceux qui ont fondé notre Société, ou qui contribuaient à la soutenir, soit par leurs travaux, soit par le reflet de leur gloire.

Le véritable fondateur de la Société asiatique fut le comte Charles-Philibert de Lasteyrie. Il était né en 1759, à Brives-la-Gaillarde, et appartenait à cette partie de la noblesse française dont les instincts généreux, après avoir préparé la grande révolution, l'auraient peut-être dirigée paisiblement et heureu-



sement, si les passions des partis extrêmes leur en avaient laissé la possibilité. M. de Lasteyrie était doué d'un esprit actif, bienveillant, et porté naturellement vers les choses nouvelles qui semblaient promettre un progrès au bien-être général. Il avait consacré sa jeunesse à l'étude de la chimie et de l'agriculture, et il passa sa vie entière à poursuivre, avec un zèle infatigable, des plans relatifs à l'avancement des sciences, aux perfectionnements de l'éducation et aux développements de la richesse nationale. C'est ainsi qu'il réussit à introduire en France, pendant l'époque même du terrorisme, la race des mérinos, et plus tard, au milieu des désastres de la fin de l'empire, il courut à Munich pour y apprendre le nouvel art de la lithographie, qu'il parvint, après bien des essais, à faire prospérer en France. Il avait surtout une foi inébranlable dans la puissance de l'association, et aucun échec ne le décourageait lorsqu'il voyait la possibilité d'une nouvelle application de ce principe; il a coopéré ainsi à la fondation de nombreuses sociétés, dont quelques-unes ont produit des résultats au-dessus de ses espérances, comme par exemple la Société pour l'encouragement de l'industrie nationale, et, nous pouvons peut-être le dire sans trop de vanité, la Société asiatique. M. de Lasteyrie conçut l'idée de la fonder en 1821, dans une conversation avec MM. Abel Rémusat et Fauriel, et il appliqua à l'exécution de ce projet toute son activité et l'expérience qu'il avait de l'organisation de réunions du même genre. Il occupa la place de vice-président depuis la formation de la Société asiatique, et ne cessa de la remplir en y portant un intérêt que vous avez tous admiré, et dont il donna une preuve remarquable dès nos premières séances. Le Conseil avait adopté l'impression de la traduction de Meng-tseu, par M. Stanislas Julien; mais il hésitait à y joindre le texte chinois. M. de Lasteyrie offrit à l'instant de faire lithographier ce texte à ses frais, et rendit ainsi possible la publication d'un ouvrage qui a été plus utile que tout autre pour faciliter l'étude du chinois en Europe. M. de Lasteyrie se démit, en 1848, en raison de son âge, des fonctions de vice-président, et votre reconnai

sance lui en conserva le titre honoraire; mais il n'avait que trop bien jugé du dépérissement de ses forces, car il mourut dans l'automne de l'année dernière.

La Société a perdu encore un de ses plus anciens et de ses plus célèbres membres étrangers, sir Graves Chamney Haughton. Il naquit en Irlande en 1789, fit de bonnes études en Angleterre, et entra, en 1809, au service militaire de la Compagnie des Indes. Il fut d'abord envoyé à Rangpour sur le Burhampoutre, où il vécut dans l'intimité de Ram Mohun-Roy, qui joua bientôt après un rôle si considérable dans l'Inde. Sir Graves, qui était un homme d'une intelligence rare, ne pouvait se contenter de l'étude superficielle de l'Inde, telle que la routine militaire la lui permettait dans un poste de frontière. Il demanda et obtint la permission d'étudier au collége de Fort-William, à Calcutta, fondé pour l'éducation des employés civils de la Compagnie; et ce fut un grand sujet d'étonnement dans l'Inde de voir qu'on eût permis à un officier d'entrer dans ce sanctuaire, que le service civil gardait avec beaucoup de jalousie. Mais le jeune lieutenant justifia bientôt la faveur du Gouvernement; il dépassa en deux ans tous ses condisciples, et remporta en 1813 les grands prix du collége pour l'arabe, le persan, l'hindoustani et le sanscrit, avec une telle supériorité, que le gouverneur général de l'Inde, lord Minto, en fit le sujet d'un discours public. Ce succès inouï, obtenu à l'époque la plus brillante du collége, devait ouvrir à M. Haughton une de ces grandes carrières que nous voyons, dans l'Inde, être la récompense presque cortaine d'un mérite distingué; mais l'excès du travail auquel il s'était livré avait miné sa santé, et, moins de deux ans après, il fut obligé de renoncer au service et de revenir en Europe, où il fut nommé, en 1817, professeur de sanscrit et de bengali au collége de la Compagnie des Indes, à Haileybury. Il publia, pendant son séjour dans cet établissement, indépendamment d'autres travaux d'une moindre importance, une édition des lois de Manou et une grammaire bengali, qui est un chef-d'œuvre d'analyse linguistique.

Cependant sa santé ne s'était jamais bien remise, et il se vit forcé, en 1827, de donner de nouveau sa démission; il se retira alors à Londres, où il rendit de grands services à la Société asiatique et au Comité des traductions orientales, dont il était secrétaire, consacrant ce qui lui restait de temps et de santé à faire imprimer son dictionnaire sanscrit et bengali. Mais le climat de Londres lui devenait de plus en plus contraire; il s'établit donc en 1839 à Paris; l'état de ses yeux ne lui permettant pas alors de continuer ses travaux sur la littérature orientale, l'ardeur de son esprit, qui avait toujours comme dévoré d'avance sa vie, se tourna vers les études philosophiques, qu'il poursuivit jusqu'au jour de sa mort. Il a fait paraître, en 1839, le premier volume de ses recherches en ce genre, sous le titre de *Prodromus*. Ce livre n'était destiné qu'à fixer d'avance le sens précis des termes dont il voulait se servir pour l'exposition systématique de ses idées, et à prémunir contre les erreurs auxquelles l'usage vague de locutions mal définies, ou employées inexactement, a si souvent conduit les philosophes. M. Haughton est mort sans mettre la dernière main à l'ouvrage qu'il préparait; les résultats de nombreuses expériences sur l'électricité, qu'il avait faites pendant le cours de ce travail, ont été imprimés dans un journal scientifique. Les premiers chapitres de l'ouvrage principal sont achevés, mais ne forment pas un ensemble qui permette de les publier, et il ne pourra en paraître qu'un tableau présentant l'enchaînement des qualités physiques et morales de la nature et de l'homme; tableau qui contient le résumé des idées que l'ouvrage était destiné à exposer. M. Haughton mourut à Saint-Cloud, le 28 août 1849. C'était un homme doué des plus hautes qualités de l'esprit et du cœur, d'une sagacité rare, d'une singulière élévation dans les idées, et d'une libéralité trop grande pour sa fortune[1].

1. Voici la liste complète des ouvrages de M. Haughton:

Manava-Dherma Sastra, or the Institutes of Menu, 2 vol. in-4°. London, 1825.

Rudiments of Bengali Grammar. London, 1821, in-4°.

Enfin, nous avons perdu un des membres les plus actifs de notre Conseil, M. Édouard Biot. Il était né à Paris, le 2 juillet 1803. Après avoir fait, avec succès, un cours complet d'études classiques et mathématiques, dans les colléges de cette capitale, comme élève libre, il se présenta en 1822 aux examens de l'École polytechnique, et obtint son titre d'admission ; mais n'ayant voulu que prendre rang parmi les jeunes gens de son âge, il n'entra pas dans cet établissement, et continua d'étendre son éducation par des études variées, principalement scientifiques. Dans les années 1825 et 1826, il accompagna son père, comme assistant, dans un voyage que celui-ci avait été chargé de faire en Italie, en Illyrie et en Espagne, pour achever la mesure du pendule à secondes sur le 45° parallèle, et reprendre aussi cette mesure, ainsi que celle de la latitude, à Formentera, extrémité australe de l'arc méridien qui traverse la France et l'Espagne. Après s'être associé activement à ces opérations, il revint à Paris, et voulant s'ouvrir une carrière, à la fois fructueuse et libre, dans l'industrie alors naissante des chemins de fer, il alla visiter l'Angleterre pour s'y préparer. A son retour, en 1827, il s'associa en effet à l'en

Bengali selections. London, 1820, in-4°.
A Bengali Glossary to five popular works. London, 1825, in-4°.
Purusha Parikhya, or the Touch-stone of men. London, in-8°.
Tola Itihas, or the Tales of a Parrot. London in-8°.
A Dictionary bengali and sanscrit, explained in english and adapted for students of either language, to which is added an index serving as a reversed dictionary. London, 1833, in-4°.
The Vedanta system, a Reply to colonel Vans Kennedy, with an appendix. London, 1836, in-8°. Extrait de l'*Asiatic Journal*.
Prodromus, or an inquiry into the first principles of reasoning, including an analysis of the human mind. London, 1839, in-8°.
A Letter to the R. H. Charles W. Wynn, M. P. on the dangers to which the constitution of England is exposed from the encroachments of the Courts of Law. London, 1841, in-8°.
On the relative dynamic value of the degrees of the compass, and on the cause of the needle resting in the magnetic meridian. (*Philosoph. Magazine*.) London, 1846.
Experiments proving the common nature of magnetism, cohesion, adhesion and viscosity. (*Ibid.*) London, 1847.
The Chain of causes. Une feuille in-folio, imprimée chez Gardiner. London, 1849.

treprise du chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon, comme un des ingénieurs constructeurs, et se donna entièrement à ces travaux, pendant près de sept années. L'exécution étant terminée, et les constructeurs déchargés de leurs engagements par la compagnie, en 1833, il ne voulut pas sacrifier plus longtemps sa liberté aux affaires; et, satisfait de la modeste indépendance que son travail lui avait acquise, il ne songea plus qu'à rentrer, pour toujours, dans les études intellectuelles, qui avaient pour lui beaucoup plus d'attrait. Ce fut alors qu'il se sentit attiré vers l'étude de la langue chinoise, dont la littérature est si riche en livres remplis d'observations positives, de traditions curieuses, et il pressentit tout le parti qu'il pourrait en tirer, à l'aide de ses connaissances scientifiques. Il eut donc le courage de commencer, dans un âge déjà mûr, cette étude difficile, devint un des élèves les plus zélés de M. Stanislas Julien, et vit bientôt s'ouvrir devant lui une carrière illimitée de richesses. Dès qu'il eut acquis une habitude de la langue suffisante pour le genre de travaux qu'il avait en vue, il commença une série de Mémoires, qu'il publia dans votre Journal et dans quelques recueils académiques, sur l'astronomie et les mathématiques des Chinois, sur la géographie et l'histoire de leur empire, sur leur état social et politique. Sa constitution physique, sans être robuste, ne donnait alors aucun sujet d'inquiétude. Pour embellir l'isolement de sa studieuse retraite, il se maria en 1843 à une personne digne de toute son affection; mais après trois années passées dans cette union, qui faisait son bonheur et celui de sa famille, il eut la douleur de la perdre en 1846. Ce fut pour lui un coup fatal; et dès lors, les symptômes du mal intérieur qui devait le consumer se développèrent avec une rapidité menaçante. Il ne quittait pas, pour cela, le travail. Il semblait au contraire pressentir une fin prématurée, et vouloir accumuler, dans le petit nombre d'années qui lui restaient, les travaux d'une vie plus longue. Il ne quittait son lit de malade que pour se remettre à l'œuvre. C'est ainsi qu'il trouva le moyen d'achever trois ouvrages considérables : un Dictionnaire géographique de

l'empire chinois, l'Histoire de l'instruction publique en Chine, et la Traduction du *Tcheou-li*, qui contient le tableau de l'organisation politique et administrative de la Chine, au XIIe siècle avant notre ère. C'est un des livres les plus curieux, mais les plus difficiles, les plus hérissés de termes techniques, et les plus obscurs que l'antiquité nous ait laissés. M. Biot a eu le courage d'en refaire deux fois la traduction. Le premier volume était imprimé à l'époque de sa mort, et le second s'est trouvé entièrement achevé; de sorte que l'ouvrage pourra paraître d'ici à peu de temps. Mais ces travaux se faisaient nécessairement aux dépens d'une santé déjà bien affaiblie. Un séjour à Nice avait paru réparer les forces de M. Biot, grâce aux soins, pleins de tendresse, dont l'y avait entouré la sœur de sa femme, qui s'était dévouée à l'accompagner. Toutefois, la maladie ne tarda pas à reprendre sa marche, pour se terminer fatalement au mois de mars de l'année courante. La mort de M. Biot est une perte considérable pour la littérature orientale; car il était le seul qui, depuis l'époque de Gaubil et d'Amiot, réunissant des connaissances spéciales à l'intelligence de la langue chinoise, se soit ouvert l'accès d'un trésor presque inépuisable de faits et d'observations dont il savait tirer le meilleur parti au profit des sciences plus avancées de l'Europe, grâce à un excellent jugement, qui lui permettait de choisir ce qui était réellement important et de négliger ce qui ne lui semblait pas devoir conduire à des résultats utiles. Le monde savant doit à la France presque tout ce qu'il sait de la Chine; la gloire de M. Biot sera d'avoir occupé dans cette école brillante une position à part, résultant de la nature de ses travaux et de la combinaison de connaissances rarement réunies. Il faudrait des circonstances toutes particulières, semblables à celles que je viens de rappeler, pour que le vide qu'il laisse fût rempli parmi nous [1].

1. Les publications faites par M. Éd. Biot sont les suivantes :

Notice sur quelques procédés industriels connus en Chine au XVIe *siècle.* Journal asiatique, 1835.

Note sur le triangle arithmétique, décrit dans le *Souan-fa-tong-tsong*,

M. Édouard Biot avait été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 21 mai 1847; et le plaisir que lui causa cette nomination ne fut pas sans mélange d'amertume, en pensant à celle qui n'était plus là pour le partager.

Le Journal asiatique a paru pendant l'année dernière avec la plus grande régularité, et les petits retards qu'il éprouve quelquefois ne tiennent qu'à la position de l'Imprimerie na-

ouvrage de l'an 1593, époque antérieure à l'invention de Pascal. Journal des Savants, 1835.

Mémoire sur la population de la Chine et ses variations, depuis l'an 2400 avant J.-C. jusqu'au XVII*e siècle de notre ère.* Journal asiatique, 1836.

Mémoire sur la condition des esclaves et des serviteurs gagés en Chine. Ibid. 1837.

Mémoire sur le système monétaire des Chinois. Ibid. 1838.

Mémoire sur les recensements des terres, consignés dans l'Histoire chinoise. Ibid. 1838.

Mémoire sur la condition de la propriété territoriale en Chine, depuis les temps anciens. Ibid. 1838.

Note sur la connaissance que les Chinois ont eue de la valeur de position des chiffres. Ibid. 1839.

Table générale d'un ouvrage chinois intitulé : *Souan-fa-tong-tsong*, ou Traité complet de l'art de compter, traduite et analysée. Ibid. 1839.

Mémoire sur divers minéraux chinois, appartenant à la collection du Jardin du roi. Journal asiatique, 1839.

Mémoire sur les montagnes et cavernes de la Chine. Ibid. 1840.

Recherches sur la hauteur de quelques points remarquables du territoire chinois, Ibid. 1840.

Recherches sur la température ancienne de la Chine. Ibid. 1840.

Causes de l'abolition de l'esclavage ancien en Occident. Mémoire couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. Paris, 1840, in-8°.

Mémoire sur la condition de la classe servile, au Mexique, avant la conquête des Espagnols. Paris, 1840, in-8°.

Tchou-chou-ki-nien, chronique traduite du chinois. Journal asiatique. 1841.

Catalogue des tremblements de terre en Chine. Annales de chimie et physique, 1841.

Traduction et explication du Tchéou-peï, ancien ouvrage astronomique, Journal asiatique. 1841.

Dictionnaire des noms anciens et modernes des villes et arrondissements des 1er, 2e et 3e ordres, compris dans l'empire chinois. Paris, 1842, in-8°.

Mémoire sur le chapitre Yu-kong du Chi-king et sur la géographie de la Chine ancienne. Journal asiatique, 1842.

tionale, qui est souvent entièrement occupée de travaux pressants pour le Gouvernement. Les matériaux n'ont jamais manqué; il y a eu au contraire, depuis la révolution, une affluence telle de mémoires, que votre Commission a besoin d'en appeler à la bienveillance des auteurs, pour qu'ils excusent les délais inévitables qu'ils éprouvent. Vous avez trouvé dans le Journal de l'année dernière une série de mémoires, en partie d'une grande étendue et d'une importance considérable, tels que les recherches de M. de Saulcy sur les inscriptions

Mémoire sur les déplacements du cours inférieur du fleuve Jaune. Journal asiatique, 1843.

Recherches sur les mœurs anciennes des Chinois, d'après le Chi-king. Ibid. 1843.

Observations anciennes de la planète Mercure, extraites de la Collection des vingt-quatre historiens de la Chine. Comptes rendus de l'Académie des sciences, t. XVII.

Note sur la direction de l'aiguille aimantée en Chine, et sur les aurores boréales observées dans ce pays. Ibid. t. XIX.

Mémoire sur l'extension progressive des côtes orientales de la Chine. Journal asiatique, 1844.

Mémoire sur la Constitution politique de la Chine au XIIe *siècle avant notre ère.* Mémoires des savants étrangers, publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. II.

Études sur les anciens temps de l'histoire chinoise. Journal asiatique, 1845 et 1846.

Catalogue de tous les météores observés en Chine, avec la date du jour de l'apparition et l'identification des constellations traversées. Mémoires des savants étrangers de l'Académie des sciences, t. X.

Recherches faites dans la grande collection des historiens de la Chine, sur les anciennes apparitions de la comète de Halley. Connaissance des temps pour 1846.

Catalogue des comètes observées en Chine, depuis l'an 1230 jusqu'à l'an 1640 de notre ère. Ibid.

Catalogue des étoiles extraordinaires observées en Chine, depuis les temps anciens jusqu'à l'an 1200 de notre ère. Ibid.

Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Chine, et de la corporation des lettrés. 2 parties formant un vol. in-8°. Paris, 1845 et 1847.

Notice biographique sur la vie et les ouvrages de M. Fortia d'Urban. Annuaire de la Société des antiquaires de France, 1848.

Mémoires sur les monuments analogues aux pierres druidiques qu'on rencontre dans l'Asie orientale, et en particulier dans la Chine. Mémoires de la Société des antiquaires. t. IX. 1849.

Mémoire sur les colonies militaires et agricoles des Chinois. Journal asiatique, 1850.

cunéiformes, dites médiques, dont la seconde partie va paraître sous peu de jours; de nouvelles recherches sur le feu grégeois, par MM. Reinaud et Favé, et par M. Quatremère; une concordance établie par M. Stanislas Julien entre les titres sanscrits et chinois de huit cent quatre-vingt-un ouvrages bouddhiques, qui offre le seul moyen d'identifier les originaux avec les traductions chinoises, et de se reconnaître dans cette immense littérature bouddhique des Chinois; une série de traductions de morceaux géographiques et historiques inédits tirés des auteurs arabes et persans, par M. Defrémery; la traduction des aventures d'Antar, en Perse, par M. Dugat; le commencement d'une série de mémoires de M. Bazin sur la littérature chinoise, sous la dynastie mongole des Youen; un rapport détaillé de M. Brosset sur ses découvertes en Géorgie; une notice sur les progrès de la jurisprudence parmi les sectes musulmanes, par Mirza Kasem-Beg; le commencement d'un mémoire considérable de M. Munk sur les origines de la grammaire hébraïque; une liste de mots himyarites, par M. Bargès, et d'autres travaux d'une moindre étendue.

Le Conseil pouvait se demander s'il ne fallait pas agrandir le cadre du Journal, pour qu'il répondît mieux à l'affluence des matériaux que nous amènent les malheurs d'un temps où il est si difficile de publier le résultat de ses recherches; mais il a jugé plus urgent encore de reprendre les publications qu'il avait suspendues, par une sage précaution, au commencement de l'année 1848. Il avait été décidé alors que le premier travail qu'on reprendrait serait la continuation de la traduction de la *Chronique du Kachmir*, par M. Troyer, et le Conseil a autorisé, dans sa séance du mois de juin dernier, la mise sous presse du troisième volume de cet ouvrage, dont l'achèvement est attendu avec impatience par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire ancienne de l'Inde. Le conseil a décidé en même temps que les nouveaux volumes de la traduction ne seraient pas accompagnés du texte; cette déviation du plan suivi dans les deux premiers volumes a été faite de con-

cert avec le traducteur, mais elle a besoin d'être expliquée. Le gouvernement anglais, dans l'Inde, avait fait commencer, en 1832, l'impression du texte de cette chronique, parmi beaucoup d'autres ouvrages orientaux; puis, dans un accès de dédain pour la littérature orientale, il avait tout à coup abandonné ces publications, et l'on devait croire que c'était une mesure définitive. Ce fut alors que la Société asiatique de Paris se détermina à publier le texte et la traduction de la Chronique; mais, pendant que M. Troyer en imprimait ainsi les deux premiers volumes, M. Prinsep entreprit de continuer à ses frais les impressions abandonnées par le gouvernement indien, et le texte de la Chronique de Kachmir parut à Calcutta, avant que nos deux volumes fussent achevés. La Société asiatique ne crut néanmoins pas devoir renoncer à la continuation de son édition du texte, parce qu'elle avait lieu d'espérer qu'on obtiendrait dans l'Inde des manuscrits contenant une suite de la Chronique qui ne se trouvait pas dans l'édition de Calcutta; mais cet espoir a été déçu, car M. Troyer a reçu de la Société de Calcutta, dont la libéralité ne se dément jamais, un manuscrit complet de l'ouvrage ne renfermant rien de plus que ce qui avait déjà paru dans l'édition indienne. Dès ce moment, il a semblé à votre Conseil qu'il était inutile de reproduire la suite du texte, dont, grâce à la Société de Calcutta, une édition complète se trouvait à la disposition des savants en Europe, à un prix minime, de sorte qu'il y aurait en double emploi de capital et double dépense pour les acheteurs de la traduction, sans avantage pour la science. C'est ainsi que nous avons été conduits à abandonner l'impression du texte, et l'ouvrage de M. Troyer va être achevé dans un temps beaucoup plus court qu'il n'était permis de l'espérer.

On pourrait peut-être nous reprocher de reprendre trop tôt les travaux interrompus; de ne pas tenir assez compte des pertes que la Société a éprouvées et de l'indifférence du public pour les travaux de l'esprit; on pourrait trouver qu'il eût été préférable de continuer à assurer l'existence de la Société par

la publication seule du Journal, et d'attendre, pour d'autres entreprises, des temps plus rassurants. Ce sont ces considérations qui ont déterminé le Conseil, il y a deux ans, à suspendre les impressions, lorsqu'il s'est trouvé en face d'un avenir inconnu et menaçant; mais il lui a semblé que le moment était venu de reprendre le cours habituel de ses publications. La Société, il est vrai, a éprouvé des pertes, et il se passera des années avant qu'elle puisse les réparer en entier; mais ces pertes sont moindres qu'en 1830, où une secousse politique beaucoup moins grave l'a ébranlée bien plus profondément. Ce fait, en apparence singulier, s'explique par des raisons qui ont agi d'une manière plus générale sur l'état des lettres en France et qui ont exercé leur influence sur la Société, en changeant graduellement, mais sans relâche, sa composition. Permettez-moi de dire quelques mots sur ce sujet, car il est bon que toute association se rende de temps en temps compte de sa position et reconnaisse d'où dépend sa force et d'où vient sa faiblesse.

La Société asiatique fut fondée, en 1822, au milieu et par suite du grand mouvement littéraire qui agitait tous les esprits sous la restauration. On recherchait alors avec une curiosité extrême tout ce qui pouvait étendre le domaine des lettres, tout ce qui pouvait aider la nouvelle forme que la philosophie, l'histoire et la littérature tendaient à revêtir; il avait passé sur les esprits, après une longue oppression, comme un souffle de jeunesse qui les poussait vers les découvertes et dans les voies nouvelles, en leur faisant espérer des trésors dans tout ce qui était inconnu. L'antiquité, le moyen âge, les littératures étrangères étaient l'objet d'études sérieuses, presque pieuses. La littérature orientale participa naturellement à cette faveur; elle était plus inconnue que toute autre; l'antiquité de son origine, les formes variées et souvent bizarres qu'elle a revêtues, son antique renommée de profondeur et les difficultés de son abord, tout lui attirait l'intérêt. On y entrevoyait vaguement la solution de grands problèmes historiques; on était sûr d'y

trouver les origines de la philosophie, des religions et les sources de l'histoire de la moitié du genre humain; on en espérait un rajeunissement de la littérature. Aussi, la Société asiatique fut-elle fondée, autant par la curiosité intelligente de ceux qui ne s'occupaient pas eux-mêmes des langues de l'Asie, que par l'intérêt naturel de ceux qui en faisaient l'objet de leurs études; et quand on relit les premières listes de ses membres, on y trouve les noms les plus illustres dans l'État et dans les lettres. Mais peu à peu cette grande et belle ferveur littéraire diminua; la fièvre politique s'empara de plus en plus de l'Europe et la rendit moins attentive aux travaux de l'esprit. Telle est la raison pour laquelle la révolution de 1830 manqua de devenir funeste à notre Société; les hommes du monde disparurent presque subitement de la liste de nos membres, et si quelques-uns nous sont restés fidèles, c'est par un sincère amour de la science, que la mode ne protégeait plus. Néanmoins, la Société résista à cette mauvaise fortune; l'étude des littératures de l'Asie faisait des progrès rapides, pas assez peut-être au gré de ceux qui ne demandaient que des résultats ou des formules historiques générales, mais incomparablement plus rapides et plus solides qu'à aucune époque antérieure; elle grandissait, si je puis m'exprimer ainsi, en dedans; les méthodes se perfectionnaient; on arrivait à une exactitude presque inconnue auparavant; la grammaire comparée naissait et créait, d'un côté, la science de l'étymologie, qui auparavant n'avait été qu'un mirage, et préparait de l'autre les découvertes historiques les plus certaines et les plus importantes; on abordait de tous côtés des problèmes qui avaient paru insolubles; on accumulait les documents les plus détaillés et les plus authentiques pour l'histoire de chaque pays; on multipliait les moyens d'études; on remplaçait par des faits les conjectures qui avaient ébloui auparavant les meilleurs esprits. Cette vie intérieure de la science anima un grand nombre d'hommes jeunes et généreux, qui se dévouèrent à travers mille obstacles à ces études, et fondèrent partout des sociétés asiatiques pour s'entr'aider dans leurs



travaux. Votre Société a participé à ce mouvement; les hommes du monde qui nous ont fait défaut, ont été remplacés graduellement par des hommes voués à l'étude; la Société s'en est affermie et est devenue plus indépendante de la faveur ou de la défaveur du goût régnant. Néanmoins, le but des savants doit être de reconquérir l'intérêt du public, et il est impossible de douter que ce moment n'arrive quand la tranquillité sera rentrée dans les esprits, et qu'une littérature plus vraie et moins fiévreuse sera redevenue un besoin pour les hommes cultivés. Grâce aux progrès qu'elle fait tous les jours, la littérature orientale sera mieux préparée à répondre à la curiosité de ceux qui voudront l'interroger, et à offrir des solutions aux questions qu'on lui adressera; car on est étonné en réfléchissant un instant à ce qui a été fait depuis que cette Société s'est réunie pour la première fois; quand on pense qu'on a découvert, depuis ce temps, la langue de Zoroastre, et qu'on lit les inscriptions de Darius restées inintelligibles depuis Alexandre le Grand; qu'on a déchiffré les inscriptions d'Asoka, et qu'on a lu les ouvrages des Bouddhistes dans les langues de tous les peuples, depuis la Tartarie jusqu'à Ceylan; qu'on lit les inscriptions sinaïtiques et qu'on déchiffre celles de Saba; qu'on a étudié le kawi et tous les dialectes malais; qu'on est à la veille de retrouver la langue des Assyriens, des Babyloniens et des Mèdes, comme on a retrouvé leurs palais; que le japonais est l'objet des études les plus sérieuses; que les inscriptions phéniciennes commencent à n'être plus des énigmes; qu'on analyse les dialectes finnois et ceux du Caucase; qu'on étudie les langues des aborigènes de l'Inde, qui nous dévoilent des faits antérieurs à l'entrée de la race brahmanique dans ce pays; qu'on a publié des grammaires et des dictionnaires tibétains, mongols, birmans, cingalais, cochinchinois, siamois, ainsi que d'une foule d'autres dialectes entièrement inconnus auparavant; et je ne parle ici que de ce que la littérature orientale a gagné en étendue et sur des terrains nouveaux; mais si l'on y ajoute les travaux qui ont enrichi les littératures auparavant connues; si l'on songe à la

quantité d'ouvrages arabes, persans, turcs, arméniens, sanscrits et chinois qui ont été publiés et traduits depuis trente ans; au nombre des questions historiques, géographiques et ethnographiques qui ont été approfondies, on reste convaincu que ce qui a été fait pendant ce temps égale en masse et en importance tout ce que les siècles antérieurs avaient produit. Les résultats de ces travaux immenses commencent à entrer dans l'histoire générale, et, à mesure qu'ils seront plus connus, ils feront apprécier à leur juste valeur nos études. Mais, en attendant, il ne faut pas oublier que nous ne sommes qu'à l'entrée du sanctuaire, qu'il y a des siècles d'efforts devant nous et que c'est aux Sociétés asiatiques à soutenir, dans ces temps difficiles, le courage de ceux qui travaillent à cette grande œuvre, et au lieu d'être inquiet de la résolution que le Conseil a prise de poursuivre vos travaux, je regrette au contraire de ne pouvoir aujourd'hui vous annoncer un plan bien plus vaste, qui sera un jour soumis à votre décision, mais dont le moment n'est pas encore tout à fait venu de vous entretenir.

Je devrais maintenant, selon une habitude un peu téméraire que vous avez bien voulu encourager, vous soumettre le catalogue des ouvrages orientaux qui ont paru pendant l'année dernière; j'aurais surtout désiré appeler votre attention sur quelques ouvrages classiques qui ont paru en Orient dans ces dernières années et dont les titres nous sont à peine connus. Il s'est passé plus d'un siècle avant que l'Europe soit parvenue à faire imprimer les manuscrits grecs et latins, et il faudrait un temps bien plus long pour arriver à publier les principales productions des littératures orientales. Ce retard et cette grande perte de temps et de moyens peuvent nous être épargnés par les Orientaux eux-mêmes, puisqu'ils ont trouvé dans la lithographie un mode de publication qui convient à leur goût; malheureusement les produits des cent presses lithographiques de l'Inde et de la Perse ne nous parviennent qu'accidentellement, et ce sera dorénavant un des premiers devoirs



des Sociétés asiatiques d'aplanir les difficultés qui s'oppos encore aux communications littéraires entre l'Europe et l rient. J'aurais désiré appeler votre attention sur ce sujet; m l'état de ma santé ne m'en a pas laissé le temps et je me v obligé de demander la permission d'y revenir l'année p chaine.

XI

ANNÉE 1850-1851

(RAPPORT LU LE 25 JUIN 1851)

Messieurs,

Nous célébrons aujourd'hui le vingt-neuvième anniversaire de la Société asiatique. Cette année a été heureuse pour nous, moins par les progrès positifs que nous avons faits depuis notre dernière séance annuelle, que par la confiance que doit nous inspirer la facilité avec laquelle nous avons surmonté les difficultés dont nous avaient menacés les commotions politiques des dernières années. La Société a le droit de se croire plus solidement assise qu'elle n'avait peut-être espéré elle-même, et elle doit être convaincue qu'à moins de nouveaux bouleversements en Europe, elle se développera et acquerra les moyens nécessaires pour répondre complétement à l'activité de ses membres et aux exigences croissantes de la science, qui est l'objet de ses travaux.

Le Journal asiatique a continué à subir la transformation que les circonstances lui imposent. Vous avez sans doute observé qu'il contient, depuis quelques années, des mémoires d'une longueur inaccoutumée, et qui forment moins des articles de journal que des ouvrages entiers. Ce changement n'a



pas été provoqué par votre Commission du Journal, qui n' fait que suivre une impulsion produite par les difficultés qu'é prouvent les savants à mettre au jour leurs travaux. Nous re cevons des mémoires qui, dans d'autres circonstances, auraien formé des publications particulières, et je crois que la Sociét n'a qu'à s'en féliciter, malgré quelques inconvénients résul tant de la lenteur inévitable avec laquelle un journal publie de travaux aussi étendus. Un recueil comme le nôtre, qui n'aspi pas à l'amusement momentané des lecteurs, mais à une pla dans les bibliothèques, ne peut que gagner par des mémoir qui traitent de parties neuves et essentielles de la scienc comme les séries d'articles de M. Burnouf sur les text zends [1], de M. Stanislas Julien sur les peuples étrangers conn aux Chinois, de M. Defrémery sur les géographes arabes et pe sans [2], de M. Munk sur les premiers grammairiens hébreux [3], M. Ducaurroy sur la législation musulmane [4], de M. Bazin sur littérature chinoise du temps des Youên, de M. Oppert sur l inscriptions des Achéménides, séries dont une partie vi d'être achevée, et dont une autre se continue encore.

Vous vous êtes décidés, il y a un an, à reprendre la publi tion de la Chronique du Kaschmîr, par M. Troyer; le tr sième et dernier volume est sous presse, et nous avons l'ass rance que l'ouvrage sera terminé dans le courant de l'ann Cet engagement rempli, vous rentrez dans la libre disposi de vos fonds, et votre Conseil a cru que le temps était ve de s'occuper sérieusement d'un plan préparé depuis longtem mais ajourné, à cause de difficultés qui n'ont pu être vainc

1. *Études sur la langue et sur les textes zends*, par E. Burnouf. T Paris, 1840-1850, in-8° (429 p.). Extrait du *Journal asiatique*.

2. *Fragments de géographes et d'historiens arabes et persans iné* par M. Defrémery. Paris, 1849, in-8° (265 p.). Extrait du *Journal a tique*.

3. *Notice sur Aboulwalid Merwan Ibn-Djanah* et sur quelques au grammairiens hébreux, par M. Munk, Paris, 1851, in-8° (214 p.). Ext du *Journal asiatique*.

4. *Législation musulmane sunnite, rite hanéfi*, par M. Ducaurroy. Pa 1848. in-8° (première série, 175 p.). Extrait du *Journal asiatique*.

que peu à peu, et il a arrêté, dans sa dernière séance, la publication d'une collection de *Classiques orientaux*.

Vous savez tous combien nos études sont entravées par le défaut de textes et de traductions, combien d'ouvrages indispensables à l'histoire politique et littéraire de l'Asie sont encore inédits, combien ceux qui ont été publiés sont coûteux et difficiles à rassembler, combien l'usage des manuscrits est entouré d'obstacles et entraîne de perte de temps. La munificence de quelques gouvernements, le zèle des corps savants et des orientalistes en Europe, et le besoin de livres imprimés qui se manifeste de plus en plus en Turquie, en Perse et dans l'Inde, commencent à remédier à un état de choses aussi fâcheux pour la science. Mais ce qu'il reste à faire est immense, et les besoins des études exigent que ce mouvement soit accéléré. La Société asiatique a senti, dès sa formation, qu'il était de son devoir de venir en aide, dans la mesure de ses forces, à la publication d'ouvrages orientaux, et l'impression de *Mengtseu*, de *Sacountala*, de la *Géographie d'Aboulféda* et de la *Chronique du Kaschmir*, prouvent qu'elle n'a jamais tout à fait perdu de vue cette partie de ses statuts. Aujourd'hui, elle désire entrer dans cette voie plus avant et plus méthodiquement. Nos publications antérieures étaient isolées et ne se rattachaient entre elles par rien, pas même par un format commun, et nous avons évidemment perdu par cela une partie des forces que donnent à une association la continuité et l'uniformité de ses travaux. Le Conseil a pris maintenant la décision de publier une collection uniforme de textes inédits, complets, importants, accompagnés d'une traduction française, et publiés dans la forme la plus économique.

Permettez-moi de dire quelques mots sur chacun des points de ce programme. Nous nous bornerons à des textes inédits, parce que c'est le meilleur moyen de servir la science, et que nous ne désirons nuire à aucune publication commencée ou terminée, et ne voulons pas faire une double dépense de force



pour un même objet. Si nous admettons une exception à cette règle, ce sera en faveur d'ouvrages anciennement et imparfaitement publiés, et qu'on a aujourd'hui de la difficulté à se procurer. Pour donner un exemple, il y a un grand nombre de personnes à qui les Annales d'Aboulféda seraient d'un grand secours dans leurs travaux historiques, et qui pourtant ne peuvent pas se procurer l'édition de Reiske, faite d'après un manuscrit médiocre et incomplet, pendant que nous avons à Paris tous les moyens d'en publier une édition parfaite. Nous pensons que, dans un cas pareil, la Société pourra faire une exception à sa règle de ne publier que des ouvrages inédits.

Nous choisirons des ouvrages importants, c'est-à-dire qui répondent à un besoin vivement senti, et que tous ceux qui s'occupent de l'Orient doivent désirer posséder. C'est sur ce choix que repose l'avenir de notre plan. Heureusement, la matière ne nous manquera pas, la Bibliothèque nationale nous la fournira en abondance.

Nous accompagnerons les textes de traductions françaises, parce qu'un livre oriental n'est réellement accessible que quand il est traduit, et parce que nous voulons ouvrir les trésors de la littérature orientale à l'historien et à l'ami des lettres. Mais nous avons une autre raison plus importante encore pour insister sur des traductions françaises. On commence à étudier le français chez tous les peuples musulmans qui avoisinent la Méditerranée, et nous espérons donner une nouvelle impulsion à ce mouvement civilisateur, en fournissant aux Arabes et aux Turcs le moyen d'apprendre le français dans des traductions exactes d'ouvrages qu'ils sont accoutumés à respecter, et qui ne réveillent en eux aucune répugnance religieuse ou nationale.

Nous n'ajouterons pas de commentaires aux textes, non pas que les commentaires ne soient souvent chose bonne et utile, mais parce que le premier besoin de la science est d'avoir à

sa disposition les auteurs eux-mêmes, et que les commentaires peuvent venir plus tard. C'est ainsi qu'on a procédé à la renaissance des lettres, et l'Europe s'est vue infiniment plus tôt en possession des littératures classiques, que si les Alde et les Étienne s'étaient arrêtés à commenter les ouvrages qu'ils publiaient. Une traduction est en elle-même un commentaire perpétuel, et le petit nombre de remarques réellement indispensables à l'intelligence d'un texte, trouvera facilement place dans les tables de mots et de matières qui termineront chaque ouvrage.

Il reste le dernier point du programme, la publication au plus bas prix possible. Je n'oserais pas insister sur un point en apparence minime, si je parlais devant d'autres que vous; mais nous tous avons trop souffert de la rareté et des prix exorbitants des ouvrages orientaux, pour qu'il ne nous soit pas permis d'essayer un remède à un mal qui nécessairement contribue à restreindre les études orientales. Ce remède, on ne peut l'attendre que des Sociétés; car les gouvernements attachent encore trop de prix à la magnificence des ouvrages qu'ils entreprennent, pour que nous puissions espérer de leur part des ouvrages à bon marché, et nous ne pouvons pas raisonnablement demander aux libraires de faire des expériences qui peuvent entraîner des pertes considérables, pendant que les Sociétés ont, par leur position, une connaissance plus exacte des besoins des hommes d'étude, et sont en état de supporter les risques d'une amélioration qui serait aussi utile. La Société asiatique de Calcutta nous a donné en cela un exemple très-honorable et que nous devons suivre.

L'entreprise dans laquelle la Société s'engage doit paraître bien au-dessus des ressources dont elle peut disposer aujourd'hui; en effet, nous ne pourrions la continuer avec nos propres forces qu'avec une grande lenteur; mais nous commencerons, et quand nous aurons publié quelques volumes, nous nous adresserons à tous ceux qui s'intéressent aux études historiques

et littéraires, pour qu'ils viennent à notre aide. Si l'idée que nous poursuivons est vraie, si elle répond à un besoin réel, et si nous l'exécutons d'une manière satisfaisante, cette aide ne nous manquera pas, c'est à nous de la mériter.

La Société a maintenu, pendant les deux dernières années, les relations les plus amicales avec les autres Sociétés asiatiques, qui, presque toutes, ont enrichi la littérature orientale de travaux importants. La Société asiatique de Calcutta, la plus ancienne et la plus active de toutes, a continué à publier son Journal[1], dépôt précieux de recherches historiques et scientifiques. Elle a poursuivi de même l'impression de la *Bibliotheca indica*[2], recueil de textes qui promet de devenir extrêmement curieux. J'aurai à revenir plus tard sur le contenu des cahiers que nous en avons reçus; mais qu'il me soit permis, dès ce moment, de féliciter la Société de ce qu'elle paraît décidée à accompagner dorénavant, autant que possible, les textes qu'elle donne de traductions anglaises.

La Société des sciences de Batavia[3] a fait paraître le volume XXII de ses Transactions; il contient un grand nombre de mémoires sur l'histoire naturelle des colonies hollandaises, et le commencement d'un travail très-curieux de M. Friedrich, sur la littérature et le culte des habitants de Bali, la seule des îles Malaises dans laquelle le brahmanisme s'est maintenu jusqu'aujourd'hui. L'exploration de Bali, qui n'est devenue possible que depuis l'invasion récente des Hollandais, promet des données curieuses sur les antiquités indiennes des îles, et sur

1. *Journal of the asiatic Society of Bengal.* Calcutta. In-8°.— Le dernier cahier qui est arrivé à Paris est le n° VI, 1850. — On peut souscrire à ce journal chez M. Duprat, libraire de la Société asiatique de Calcutta, à Paris. Prix : 54 francs par an.

2. *Bibliotheca indica*, a collection of oriental works published by the asiatic Society of Bengal, edited by de Roer. Calcutta, in-8°, 1848 et années suivantes. Il en est arrivé à Paris trente et un numéros, formant huit volumes.

3. *Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen.* T. XXII, in-4°. Batavia, 1850.

la littérature en langue kawi, qui a succédé au sanscrit comme langue sacrée dans l'archipel Malais. M. Friedrich a ajouté à son mémoire un *fac-simile* d'un traité en kawi sur les mètres usités dans cette langue.

Les Sociétés asiatiques de Madras[1] et de Bombay[2] ont continué à publier leurs journaux, et les gouverneurs de ces deux présidences confient à ces recueils nombre de rapports officiels qui contiennent des faits intéressants pour la science. On ne saurait trop savoir gré aux employés civils et militaires de la Compagnie des Indes du zèle qu'ils mettent, au milieu d'occupations graves et dans un climat énervant, à rechercher ce qui peut éclaircir l'histoire, l'archéologie, l'ethnographie et la philologie orientales. Ce zèle est d'autant plus méritoire, que les exigences officielles du service indien ont augmenté très-considérablement depuis nombre d'années, et que le gouvernement, pressé par des nécessités politiques et financières, encourage beaucoup moins qu'autrefois les efforts littéraires de ses subordonnés.

La Société de géographie de Bombay[3] a publié le vol. IX de ses Transactions. Une grande partie des travaux de cette Société se rapporte naturellement à la géographie physique; mais ce volume contient plusieurs mémoires d'un intérêt historique considérable, notamment celui du lieutenant Rigby, sur les Bhils des monts Sathpoura; un autre du même auteur, sur la langue des Somalis; et un du commandant Jones, sur le canal Nahrwan, en Mésopotamie.

La Société asiatique de Ceylan paraît avoir publié, à Colombo, au moins trois volumes de son Journal, qui malheu-

1. *Madras Journal of literature and science*, edited by the Madras literary Society. Madras, 1849, in-8°, n°35.

2. *Journal of the Bombay Branch of the royal asiatic Society*. Bombay, 1850, t. III, n° 13.

3. *Transactions of the Bombay geographical Society*, from may 1849 to august 1850. T. IX, Bombay, 1850, in-8° (CXXIV et 347 p.).

reusement n'est pas accessible en Europe. Feu M. Turnour a montré ce qu'on pouvait attendre de recherches faites à Ceylan, le seul pays bouddhiste soumis à un gouvernement européen. L'importance de plus en plus grande que les études bouddhistes prennent, fait vivement désirer que M. Turnour trouve dans la Société de Ceylan des successeurs qui puissent achever ses beaux travaux.

Nous n'avons pas de nouvelles de la Société asiatique de Chine, et je ne sais pas si le premier volume de ses Transactions a été suivi de nouvelles publications. Ce manque de communication est probablement dû à un accident qui a fait tomber entre les mains des pirates, dans la rivière de Canton, un envoi de nos publications qui était destiné à la Société chinoise. J'espère que nous serons plus heureux dans nos rapports futurs avec une Société qui a devant elle le champ illimité de l'histoire et de la littérature de la Chine.

La Société asiatique de Londres a fait paraître une partie du onzième et le douzième volume de son Journal[1], qui sont remplis de travaux importants dont j'aurai à parler plus tard, comme aussi des publications du Comité des traductions et de la Société des textes orientaux.

La Société orientale allemande[2] nous a fait parvenir les volumes III et IV de son Journal. Ce recueil tient une place très-honorable parmi les journaux asiatiques, par la solidité du savoir et la variété du contenu. Je regrette de ne pas pouvoir indiquer les titres des articles, mais leur nombre est trop considérable.

La Société des sciences de Beyrouth fait imprimer dans ce

1. *The Journal of the asiatic Society of Great-Britain*. Londres. T. XI, 1, 1849, et t. XII, 1, 2, 1850, in-8°. — Le t. XIII est sous presse; il contiendra la partie assyrienne de la grande inscription de Darius, avec une traduction interlinéaire et un commentaire de M. Rawlinson.

2. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*. Leipzig. T. III, 1849, t. IV; 1850, in-8°.

moment le premier volume de ses Mémoires. Elle forme le centre d'un groupe de savants du pays, que le contact avec les Européens et les missionnaires américains a excités à réunir leurs travaux, pour entrer dans la grande communauté des sciences qui embrasse toutes les nations civilisées.

La Société orientale américaine[1] a publié le quatrième cahier de ses Transactions, contenant des recherches sur des langues africaines, un travail de M. Salisbury sur le cunéiforme persan, et un fragment considérable d'une traduction de Tabari, par M. Brown. La littérature orientale, autant qu'elle ne se rapporte pas directement à l'interprétation de la Bible, n'est jusqu'à présent cultivée en Amérique, que par un nombre très-restreint de personnes. On n'a pas encore le temps de s'y livrer à des recherches qui ne donnent pas un résultat immédiatement applicable à la vie; mais nous voyons les Américains, que les besoins de la diplomatie, du commerce, et surtout des missions amènent en Orient, déployer le même esprit de curiosité et d'activité qui les distingue entre toutes les nations, et partout où se sont établies leurs missions, nous les trouvons pleines d'activité littéraire. MM. Perkins et Grant, dans le Kurdistan; M. Élie Smith, à Beyrouth; M. Bridgman, à Canton; M. Southgate, en Asie Mineure; MM. Smith et Dwight, en Arménie; M. Judson, à Birma, ont montré combien de secours l'étude de l'Orient pourra attendre un jour des missions américaines.

Enfin, il s'est formé une nouvelle Société orientale à Jérusalem, par l'initiative de M. Finn, consul d'Angleterre; elle se propose l'exploration de la Palestine ancienne et moderne; il y avait déjà trois associations poursuivant le même but: la Société syro-égyptienne de Londres[2], et les deux Sociétés litté-

1. *Journal of the american oriental Society*. T. I, Boston, 1849 (591 p.). — Je vois par une annonce, que le second volume doit avoir paru; mais il n'est pas encore arrivé à Paris.

2. *Original papers read before the syro-egyptian Society of London*. T. I, p. 2. Londres, 1850 (57 p. et une planche).

raires de Beyrouth; mais cette terre, où de si grandes choses se sont passées, est assez riche de souvenirs et d'intérêt pour suffire à la curiosité intelligente de tous ceux qui en surveillent les fouilles.

J'arrive aux ouvrages orientaux, et je dois remonter jusqu'en 1849, parce que l'état de ma santé me m'a pas permis, l'année dernière, de vous en soumettre l'énumération habituelle. Les temps ont été et sont encore peu favorables aux travaux d'érudition, l'intérêt du public est absorbé par d'autres et de très-graves préoccupations, et les encouragements des gouvernements sont amoindris par la nécessité des circonstances: néanmoins, l'impulsion que les dernières trente années ont donnée à nos études est si forte, que les savants ont répondu à cette défaveur par un redoublement de zèle et de sacrifices, et que le nombre des ouvrages publiés n'a pas sensiblement diminué.

Je commence par les Arabes et par leur littérature historique qui continue à faire des progrès qui auraient paru chimériques il y a vingt ans, et qui, néanmoins, sont encore loin de répondre aux besoins actuels de la science. M. Weil[1], professeur à Heidelberg, a publié le troisième et dernier volume de son Histoire du khalifat de Bagdad, dans lequel il traite des trois derniers siècles de ce grand empire, de ses déchirements et de sa destruction. C'est la première histoire complète du khalifat, écrite selon les exigences de la critique européenne, et composée d'après les sources originales; car le grand ouvrage de Price n'est qu'une compilation qui sera encore longtemps utile et presque indispensable; mais ce n'est qu'une compilation, pendant que le livre de M. Weil est une histoire politique du khalifat, où les auteurs sont contrôlés l'un par l'autre, les faits discutés et les autorités citées.

1. *Geschichte der Chalifen*, nach handschriftlichen grösstentheils noch unbenützten Quellen, von Dr Gustav Weil. T. III. Mannheim. 1851, in-8° (488, VII, X, XXI, et 120 p.).

La nécessité de concentrer tant de faits dans un espace restreint, a forcé M. Weil à se borner presque uniquement au côté politique du khalifat. Ne pourrions-nous pas espérer qu'il nous donne dans un nouvel ouvrage qui formerait le complément de celui-ci, le côté social de cet empire, dont les institutions ont survécu en grande partie à sa chute, et exercent encore aujourd'hui une influence considérable sur le monde? M. Weil doit avoir d'amples matériaux sur l'administration du khalifat, sur ses finances et son commerce, sur l'état moral dans lequel il l'a trouvé et celui dans lequel il a laissé les pays soumis à son sceptre, sur les rapports du pouvoir temporel et spirituel, sur l'organisation des écoles, leur enseignement et leur influence, sur les formes observées dans la confection et la promulgation des lois, sur les sectes; enfin, sur tous les points de la vie intérieure d'une nation, et dont l'ensemble forme la civilisation particulière de chaque grand peuple. Nous possédons des monographies sur quelques-uns de ces sujets, mais jusqu'ici on n'a jamais tenté un travail d'ensemble. Il est vrai que c'est une étude immense et dont les matériaux ne sont encore accessibles que partiellement, mais cet essai, si incomplet qu'il pourrait être, serait une entreprise de la plus grande utilité, parce qu'il appellerait l'attention sur une foule de questions aujourd'hui peu étudiées, et qu'il formerait un point de départ auquel chaque observation isolée pourrait se rattacher. Les matériaux, d'ailleurs, s'accumulent et chaque année apporte son tribut par la publication d'historiens arabes inédits.

M. Wüstenfeld, à Gœttingue, à fait paraître une édition autographiée du *Manuel d'histoire générale* d'Ibn Koteïba[1]. L'auteur était kadi dans une petite ville en Perse, et est mort professeur à Bagdad, vers la fin du III siècle de l'hégire. Son ouvrage a été souvent mis a contribution pour l'histoire des

1. *Ibn-Coteibah's Handbuch der Geschichte*, herausgegeben von Ferd. Wüstenfeld. Gœttingue, 1850, in-8° (366 p.), lithogr.

Arabes avant l'Islamisme, mais il n'avait jamais été publié en entier. C'est un des premiers essais d'histoire générale que les Arabes paraissent avoir fait, et la partie de l'ouvrage qui se rapporte aux peuples étrangers est extrêmement maigre. La méthode de Koteïba, quoique très-imparfaite, est originale, et l'on voit aisément que de son temps les Arabes n'avaient pas encore adopté une forme définitive pour leurs compositions historiques; on trouve dans son ouvrage une foule de faits curieux qu'on ne s'attend point à rencontrer dans une histoire générale, mais qui ne manquent pas d'intérêt pour nous, ordinairement pour des raisons auxquelles l'auteur n'avait point pensé. M. Wüstenfeld a suivi, en général, le manuscrit de Vienne, le meilleur et le plus complet de ceux qui se trouvent dans les bibliothèques de l'Europe; et il a complété son édition par une table de noms historiques et géographiques.

Le même savant a publié le texte d'un petit livre composé par Muhammed Ibn Habib[1], grammairien de Bagdad, au IXe siècle de notre ère, et traitant de la ressemblance et de la différence entre les noms des tribus arabes. On connaît l'importance que la généalogie des tribus et des familles a pour l'ancienne histoire des Arabes. C'est le seul fil qui rattache les traditions qui s'étaient conservées dans le désert et qui n'ont été fixées par l'écriture que plusieurs siècles après Muhammed. L'identité ou la ressemblance des noms de tribus et de familles tendait naturellement à introduire la confusion dans la chronologie arabe, et plusieurs écrivains musulmans se sont occupés de remédier à cet inconvénient, en fixant l'orthographe de ces noms, entre autres, notre auteur, qui paraît avoir fait autorité, car Makrisi a pris a peine de copier de sa main ce traité, de le pourvoir de points diacritiques, et d'y ajouter des notes. Ce manuscrit s'est heureusement conservé et se trouve dans la bibliothèque de Leyde. M. Wüstenfeld l'a

1. *Muhammed ben Habib, über die Gleichheit und Verschiedenheit der arabischen Stämmenamen*, herausgegeben von Wüstenfeld. Gœttingue, 1850, in-8° (VIII et 52 p.).

publié pour servir de pièce justificative pour les tables généalogiques des Arabes qu'il prépare. Il y a ajouté une table de noms, mais sans y joindre de notes, ni de traduction, et de fait, ce petit livre est un des textes arabes qui en ont le moins besoin.

M. Wüstenfeld, après avoir terminé son édition du Dictionnaire biographique de Nawawi[1], l'a fait suivre d'une introduction[2] contenant la vie et la liste des ouvrages de cet auteur. Abou Zakariah Iahya al Nawawi était un jurisconsulte et théologien du XIIIe siècle de notre ère, qui est mort à Bagdad, où il professait les traditions. Il a composé quarante-deux ouvrages très-estimés, comme le prouve le nombre des commentateurs qu'ils ont trouvés. Sa biographie est très-curieuse; elle nous le montre presque comme l'idéal d'un savant arabe, par la sainteté et la simplicité de sa vie, son abnégation personnelle, son travail incessant et le courage avec lequel il se servait de la grande influence que lui donnait sa réputation, pour défendre les droits des sujets contre les empiétements et la rapacité des princes de son temps. Son tombeau est encore aujourd'hui vénéré comme celui d'un saint.

M. Haarbrücker, à Halle, a publié le premier volume de l'Histoire des sectes religieuses et philosophiques, par Scharistani[3], auteur du XIIIe siècle de notre ère, et originaire du Khorasan. Le sujet de son ouvrage devait attirer de bonne heure l'attention des savants en Europe. Pococke, Hyde, M. de

1. *The biographical Dictionary of illustrious men*, by Abu Zakariya Jahya el Nawawi, now first edited by F. Wüstenfeld. Göttingen, 1842-1847, in-8° (878 p.). — Le libraire a réduit, depuis quelque temps, le prix à 6 thalers.

2. *Ueber das Leben und die Schriften des Scheich Abu Zakariya Jahja el Nawawi*, nach handschriftlichen Quellen von F. Wüstenfeld. Gœttingue, 1849, in-8° (78 pages).

3. *Abul-Fath Muhammad asch Scharistani's Religions-Partheien und Philosophen-Schulen*, zum ersten Male vollständig aus dem Arabischen übersetzt von Dr Theodor Haarbrücker. T. I. Halle, 1850, in-8° (xx et 299 p.).

Sacy et d'autres, en ont fait connaître des extraits, et M. Cureton nous en a donné, il y a quelques années, une édition critique et complète, en annonçant en même temps son intention d'en publier une traduction en anglais. Les grands travaux de ce savant sur les manuscrits syriens du Musée britannique l'ayant empêché de réaliser son plan, M. Haarbrücker s'est déterminé à l'exécuter. Le premier volume contient les sectes musulmanes, juives, chrétiennes et dualistes; le second doit contenir les sabéens, les philosophes et les Indiens. Scharistani est un homme d'une tolérance remarquable pour un musulman, et il expose les opinions des différentes sectes avec une impartialité tout à fait historique. Ce qu'il y a de plus intéressant pour nous dans son livre, c'est le chapitre sur les sectes musulmanes, qu'il connaît parfaitement, et dont il expose les principes distinctifs avec beaucoup de netteté; ensuite, le chapitre sur les sectes sabéennes, sur lesquelles nous ne possédons que des renseignements très-imparfaits. Les autres religions et les systèmes philosophiques des peuples non musulmans nous sont connus, en général, par des documents meilleurs que ceux qu'un auteur arabe pouvait avoir à sa disposition; il y a, néanmoins, quelques renseignements importants à tirer du chapitre dans lequel Scharistani traite des sectes dualistes. C'est un véritable service que M. Haarbrücker a rendu aux sciences historiques et théologiques par la traduction de ce livre, car c'est un des ouvrages arabes qui serviront le plus aux savants qui ne sont pas orientalistes, et pour lesquels le texte seul aurait resté lettre close.

M. Sprenger, pendant qu'il était encore directeur du collége de Dehli, et Mamluk al Alyy, professeur à ce collége, ont publié une édition lithographiée de l'Histoire de Mahmoud le Ghaznevide, par Otby[1], que l'on connaissait en Europe par un

1. *Otby's Tarykh Yamyny*, or the history of sultan Mahmud of Ghaznah, by a contemporary, edited in the original arabic by Mowlawy Mamluk al Alyy, Head Mowlawy. and A. Sprenger, principal of the Dehli college. Dehli, 1847, in-8° (497 p.). Cet ouvrage se vend à Londres, chez Mess. Allen. Prix: 25 francs.

extrait fort détaillé que M. de Sacy en avait fait, d'après une traduction persane. Nous ne savons rien de la vie de l'auteur; il était évidemment contemporain de Mahmoud et paraît être mort avant ce prince, car son histoire ne contient pas les dernières années de la vie de Mahmoud. Le sujet que traite Otby est des plus intéressants par le grand rôle que Mahmoud a joué, d'un côté dans le khalifat, dont il a hâté la décadence, et de l'autre dans l'Inde, dont il a été le premier conquérant musulman. Otby n'est pas tout à fait à la hauteur de son sujet; il ne s'attache qu'aux intrigues des cours et aux expéditions militaires; c'est un chroniqueur exact, détaillé, et un peu trop ambitieux dans son style, ce qui lui a valu l'honneur de nombreux commentaires. Mais malgré ces défauts, on est trop heureux de posséder une histoire exacte de cette époque, et surtout des premières guerres contre l'Inde, où tout renseignement est d'un grand prix, parce que la simple mention d'un nom propre peut nous aider à fixer toute une série de dates indiennes, et Otby nous donne à peu près tout ce que nous avons le droit d'attendre d'un auteur de sa nation et de son temps. Les éditeurs se sont servis d'un exemplaire collationné et commenté entre les lignes, ils l'ont fait reproduire avec les gloses arabes et persanes qu'il portait, et ce qui mérite notre reconnaissance particulière, ils ont eu l'attention d'en envoyer à Londres un certain nombre d'exemplaires pour la vente en Europe.

M. Defrémery, qui nous avait déjà donné plusieurs chapitres des voyages d'Ibn Batouta, en a publié un nouveau, qui traite de l'Asie Mineure[1]. Ibn Batouta est meilleur voyageur que la plupart des Orientaux, plus curieux et plus éveillé, et par conséquent plus intéressant pour nous. Il a vu l'Asie Mineure à une époque de désorganisation extrême, épuisée par les guerres et envahie par des tribus turques. M. Defré-

1. *Voyages d'Ibn-Batouta dans l'Asie Mineure*, traduits de l'arabe et accompagnés de notes historiques et géographiques par M. Defrémery. Paris, 1851, in-8 (96 p.).



mery fait bien ressortir la valeur des renseignements que nous fournit Ibn-Batouta, et il faut espérer qu'il nous donnera prochainement une édition complète de cet auteur important, dont il s'est tant occupé.

J'arrive à l'ouvrage le plus considérable parmi tous les livres arabes imprimés depuis deux ans, l'*Histoire des Berbers* d'Ibn Khaldoun, que M. de Slane a publiée à Alger, par ordre du gouvernement français[1]. Abdurrahman Ibn Mohammed Ibn Khaldoun était d'une grande famille originaire du Hadramaut. Ses ancêtres avaient fait partie de la première invasion des Arabes en Espagne, et s'étaient établis à Séville; mais les progrès que faisaient les chrétiens les forcèrent d'abandonner leurs propriétés et de se réfugier à Tunis, où Ibn Khaldoun naquit, l'an 1332. Il reçut une éducation savante et paraît s'être destiné à l'enseignement; mais nommé très jeune secrétaire du sultan de Tunis, il se trouva jeté dans les affaires et les intrigues compliquées des cours musulmanes. Il nous a laissé lui-même sa biographie très-détaillée, qui est un des morceaux les plus curieux qu'on puisse lire, par la peinture des révolutions de ces nombreuses cours musulmanes qui se partageaient l'Afrique du nord, et par le tableau qu'il nous donne de la facilité avec laquelle un savant passait alors non-seulement du service d'un prince à celui d'un autre, mais des affaires d'État à l'exercice de la jurisprudence, et de celle-ci à l'enseignement public ou à la vie contemplative. Il me serait impossible de suivre ici Ibn Khaldoun dans les singulières vicissitudes de sa vie : il a été tour à tour secrétaire des sultans de Tunis et de Maroc, ambassadeur auprès de Pierre de Castille, qui voulut lui rendre les propriétés de sa famille à Séville, pour l'attacher à son service, et auprès de Timour qui voulut l'amener à Samarcand pour en faire son professeur

1. *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, par Abou-Zeïd Abd-er-Rahman Ibn-Mohammed Ibn-Khaldoun publiée, par ordre de M. le ministre de la guerre, par M. le baron de Slane. Texte arabe. Alger. in-4, t. I, 1847 (670 p.); t. II, 1851 (661 p.

d'histoire; il a été ministre des rois de Bougie, de Tlemcen et de Grenade, professeur à Maroc, à Tunis et au Caire, et a été six fois grand kadi malékite du Caire, dignité dont il fut destitué cinq fois, et dans l'exercice de laquelle il a fini par mourir, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il passa l'intervalle de ces nombreuses fonctions tantôt en prison, tantôt en retraite dans quelque château féodal, où il se livrait à la composition de son grand ouvrage.

C'est ainsi qu'il vécut pendant quatre ans dans le château d'Ibn Selama, au sud-est de Mascara, dans la solitude et à peu près dépourvu de ressources littéraires. Cette circonstance, en apparence funeste aux travaux d'un historien, ne servit qu'à grandir le talent d'Ibn Khaldoun, qui passa ce temps à écrire ses *Prolégomènes*, traitant de l'histoire de la civilisation et des lois qui gouvernent les sociétés politiques. C'est, je crois, le premier essai sur la philosophie de l'histoire qui ait jamais été écrit, et il nous révèle, dans Ibn Khaldoun, une puissance de réflexion dont le reste de son ouvrage ne donne qu'une idée très-incomplète. Ce livre a attiré depuis quarante ans l'attention des savants, qui en ont publié un grand nombre d'extraits, et nous pouvons en attendre prochainement une édition complète, une traduction et un commentaire, par M. Quatremère. La seconde partie de l'ouvrage d'Ibn Khaldoun traite de l'histoire avant Muhammed. M. Arri en avait entrepris une édition et une traduction italienne, mais sa mort prématurée a malheureusement interrompu l'achèvement de ce travail. La troisième partie contient l'histoire des grandes dynasties musulmanes; personne, en Europe, ne s'en est encore occupé, non plus que de la quatrième, qui embrasse les petites dynasties orientales et les rois arabes d'Espagne. La cinquième et dernière partie contient l'histoire des Arabes de la tribu de Taï, depuis les temps anciens jusqu'à leur émigration dans l'Afrique septentrionale, et des dynasties arabes et berbères du Maghreb. On comprend tout l'intérêt que le gouvernement français doit mettre à posséder les données les plus

exactes sur l'histoire et l'organisation des tribus dont les des cendants occupent encore aujourd'hui le sol de l'Algérie. avait donc chargé M. de Slane de la publication de cette part de l'ouvrage d'Ibn Khaldoun, et ce savant s'est acquitté de tâche avec tout le succès qu'on pouvait attendre de son érud tion et de la position favorable dans laquelle il se trouve Alger pour tous les renseignements locaux qui pouvaient guider dans son travail. Les difficultés que présentait l'ouvra d'Ibn Khaldoun étaient très-considérables : non-seulement style est d'une grande inégalité, tantôt coloré, tantôt heurté négligé jusqu'à l'obscurité, mais encore la matière est d'u complication extrême. Il a fallu à l'éditeur des soins infi pour se reconnaître dans cette foule de noms propres et lieux, dans la confusion des généalogies arabes et berbère et dans les indications souvent insuffisantes d'un auteur q écrit sur un sujet avec lequel il est trop familier, pour sen toujours le besoin de la précision. M. de Slane annonce qu exposera le tableau complet des tribus et des dynasties arab et berbères de l'Afrique septentrionale dans l'introduction sa traduction, qui est sous presse en ce moment.

M. Dozy, à Leyde, continue ses beaux travaux sur les Arab d'Espagne. Il a publié la quatrième livraison de la collecti qu'il intitule *Ouvrages arabes*[1], et qui contient un recueil meilleures sources de l'histoire des Arabes d'Espagne et d' frique. La dernière livraison renferme une grande partie *Beyan ul Mogrib* d'Ibn Adhari et un certain nombre de n tices bibliographiques et d'extraits d'auteurs. De pl M. Dozy a commencé une nouvelle série de travaux, sous titre de *Recherches sur l'histoire politique et littérair l'Espagne pendant le moyen âge*[2]. Il traite, dans le prem

1. *Ouvrages arabes*, publiés par M. Dozy, quatrième livraison. L 1849; in-8 (202 p.).
2. *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pen le moyen âge*, par R. P. A. Dozy. T. I, Leyde, 1849. in-8 (711 p.).

volume, d'une quantité de points curieux d'histoire et de critique, rapprochant les récits des Arabes et ceux des chrétiens, et jetant du jour sur toutes les questions qu'il touche, avec une verve et un amour de la vérité qui rendent ces mémoires aussi attrayants qu'instructifs.

C'est au même cercle d'études qu'appartient un ouvrage que M. Longpérier annonce, sous le titre de *Documents numismatiques pour servir à l'histoire des Arabes d'Espagne*[1]. Il ne publie aujourd'hui qu'un programme et la liste des médailles qu'il a à sa disposition, dans l'espoir que les personnes qui posséderaient des médailles de cette classe qui lui manquent voudront bien les lui communiquer. L'ouvrage comprendra la description des monnaies, la traduction des légendes, les notes historiques sur les personnages qui figurent sur les monnaies et l'indication du poids de chaque pièce.

Il a paru un assez grand nombre de continuations d'ouvrages arabes dont j'ai annoncé les commencements et dont il ne me reste qu'à marquer les progrès. M. Wüstenfeld a achevé la publication du texte de la *Cosmographie* de Kazwini[2]; M. Juynboll a publié le troisième cahier du *Dictionnaire géographique*[3] dont il a entrepris l'édition. M. Perron nous a donné le troisième volume de sa traduction du *Précis de jurisprudence musulmane*, par Khalil Ibn Ishak[4], dans lequel il termine ce qui regarde le mariage, et commence la

1. *Programme d'un ouvrage intitulé : Documents numismatiques pour servir à l'histoire des Arabes d'Espagne*, par A. de Longpérier. Paris, 1850, in-8 (15 p. et une planche). Extrait de la *Revue archeologique*.
2. *Zakarja ben Muhammed ben Mahmud el-Cazwini's Kosmographie*, herausgegeben von Wüstenfeld. Deux t. in-8 (452 et 418 p.), Göttingen, 1848-1849.
3. *Lexicon geographicum*, e duobus codicibus arabicis editum, edidit Juynboll, partem descripsit Gaal. Leyde, 1841. Fasc. III, in-8 (p. 233-280).
4. *Précis de jurisprudence musulmane*, ou principes de législation musulmane civile et religieuse, selon le rite malékite, par Khalil Ibn-Ishac, traduit de l'arabe par M. Perron. Paris, 1849. In-4, t. III (596 p.).

jurisprudence touchant la propriété et les ventes. M. Baillie a publié un ouvrage sur cette dernière partie du droit musulman, mais je ne l'ai pas vu, et ne puis qu'en mentionner le titre [1]. M. Flügel a achevé le cinquième volume du *Dictionnaire bibliographique* de Hadji Khalfa [2], qu'il publie aux frais du Comité de traduction de Londres. MM. Reinaud et Derenbourg vont faire paraître la seconde partie du deuxième volume de leur nouvelle édition de Hariri, avec le Commentaire de M. de Sacy [3]. Cette livraison contiendra les notes et éclaircissements des deux éditeurs.

Ce n'est pas le seul travail auquel aient donné lieu les Séances de Hariri. M. Preston, à Cambridge, a fait paraître, sous le patronage du Comité des traductions, un choix de vingt séances rendues en anglais et accompagnées d'un commentaire [4]. Le problème d'une traduction exacte de Hariri est insoluble, et quiconque essaye de le résoudre, se trouve forcément réduit à chercher un moyen pour tourner des difficultés invincibles. M. Rückert, dans sa version allemande, s'est attaché plutôt à imiter qu'à traduire; il rend les allusions, les allitérations et les proverbes arabes par des équivalents allemands, et souvent si bien trouvés, qu'on peut s'imaginer que Hariri, s'il avait écrit en allemand, n'aurait pas fait autrement. M. Preston, au contraire, veut avant tout traduire et rendre le sens de son auteur, et comme la phrase anglaise

1. *Moohummudan law of sale according to the Huneefee code*, translated from the arabic, with an introduction and explanatory notes by Neil Baillie. Londres, 1850. In-8.

2. *Lexicon bibliographicum et encyclopedicum*, a Mustafa ben Abd-Allah nomine Hadji Khalfa celebrato compositum, primum edidit G. Flügel. T. V. Leipzig, 1850. In-4.

3. *Les Séances de Hariri, avec un commentaire choisi, par Silvestre de Sacy*. Deuxième édition revue sur les manuscrits, et augmentée d'un choix de notes historiques et explicatives en français, par MM. Reinaud et Derenbourg. Paris, in-4.

4. *Makamat, or rhetorical anecdotes of Al-Hariri of Basra*, translated from the original arabic, with annotations by Th. Preston. Londres, 185.. In-8 (xvi, 505).

ne peut pas rendre tout ce que contient la phrase arabe, il rejette le surplus dans ses notes. Le résultat est un livre dont la lecture est plus laborieuse que celle de l'ouvrage de M. Rückert, mais qui approche davantage d'une traduction proprement dite.

Le texte de Hariri lui-même a été imprimé au Caire et accompagné d'un commentaire, par le scheikh Mohammed al-Tounsy[1]. Ce commentaire est fait avec bon sens; il n'est pas aussi savant que celui de M. de Sacy, mais peut très-bien servir à côté de ce dernier. Un autre ouvrage de ce même scheikh Mohammed al-Tounsy a été publié récemment à Paris par M. Perron[2]. Le scheikh avait été au Caire le maître d'arabe de M. Perron et avait écrit, pour lui servir d'exercices, le récit de ses voyages dans le Soudan; peu à peu ces exercices devinrent un ouvrage fort curieux, qui est connu en Europe par la traduction française que M. Perron en a fait paraître il y a quelques années. Aujourd'hui, il reproduit, par le procédé autographique, le texte arabe, qui, outre son intérêt géographique très-considérable, est certainement un des meilleurs livres pour l'enseignement de l'arabe vulgaire.

M. Arnold a reproduit, à Leipzig, les sept Moallakat, avec le commentaire de l'édition de Calcutta[3]; il s'est servi de cinq manuscrits pour contrôler le texte donné par Ahmed Schirazi, a corrigé quelques négligences de style de ce commentateur, et ajouté une liste de variantes.

Les sciences des Arabes acquièrent graduellement une im-

1. كتاب مقامات الحريرى Boulak, 1850. In-4 (12 et 419 p.).

2. *Voyage au Darfour, ou l'aiguisement de l'esprit par le voyage au Soudan et parmi les Arabes du centre de l'Afrique*, par le cheikh Mohammed Ibn-Omar al-Tounsy, autographié et publié par M. Perron. Paris, 1850. In-4° (316 p.).

3. *Septem Moallakat*, carmina antiquissima Arabum, textum recensuit Dr T. A. Arnold. Leipzig, 1850. In-4 (IX, 218 et 64).

portance qu'on leur a longtemps refusée; il s'agit de savoir ce que les Arabes ont ajouté aux progrès que les Grecs avaient faits dans les sciences mathématiques, et l'influence qu'ils ont pu exercer sur les peuples de l'Asie orientale. Ces questions ont été vivement débattues dans ces dernières années, et M. Sédillot, qui est un ardent défenseur des progrès que les Arabes ont faits, et de l'influence qu'ils ont exercée, revient, dans la seconde partie de ses matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques[1], sur quelques-unes des questions qu'il avait soulevées antérieurement sur l'astérisme du zodiaque solaire chez les Arabes, les Indiens et les Chinois, sur l'astronomie chinoise et sur le problème contesté de la coupole d'Arine.

La question des progrès que les Arabes auraient fait faire à l'algèbre a été l'objet d'études particulières de la part d'un jeune savant allemand, M. Wœpcke[2]. Colebrooke avait conclu de la comparaison du traité d'Ibn Mousa avec celui de Beha-Eddin, que les Arabes avaient laissé l'algèbre dans l'état où ils l'avaient reçue des Grecs. Mais M. Wœpcke publie maintenant le texte et la traduction du traité d'Alkhayyami sur les équations, et les fait suivre d'extraits nombreux tirés d'autres algébristes arabes, pour prouver que l'école mathématique de Bagdad était arrivée, dans le XI[e] siècle de notre ère, à un degré de connaissances algébriques très-supérieur au point le plus avancé qu'avaient atteint les Grecs. Les mathématiciens trouveront dans la préface de M. Wœpcke la discussion des méthodes dont se sont servis les Arabes et des résultats auxquels ils sont arrivés, et dans le corps de l'ouvrage le texte et la traduction des pièces justificatives. M. Wœpcke a aussi annoncé à

1. *Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques chez les Grecs et les Orientaux*, par M. Sédillot. T. II, Paris, 1849. In-8 (p. XVI et 467-771, avec quatre tableaux et dix planches).

2. *L'algèbre d'Omar Alkhayyami*, publiée, traduite et accompagnée d'extraits de manuscrits inédits, par F. Woepcke. Paris, 1851. In-8 (19, 52 et 127 p. et cinq pl.).

l'Académie des sciences la découverte d'une traduction arabe d'un petit traité d'Euclide sur la statique, dont l'original est perdu. Il y a une grande lacune à remplir dans l'histoire des sciences, par l'étude des mathématiques arabes ; malheureusement les connaissances nécessaires pour ces études sont rarement réunies, et c'est une bonne fortune pour la science qu'un mathématicien comme M. Wœpcke vienne augmenter le petit nombre de savants qui se sont dévoués à cette tâche.

L'ouvrage de M. Wœpcke est encore imprimé avec les caractères arabes que Langlès a eu le tort de faire graver, et que les imprimeurs français ont conservés trop longtemps ; ce sont, je crois, les plus défectueux de tous les caractères arabes aujourd'hui en usage. Heureusement vous trouverez sur le bureau le spécimen d'un nouvel alphabet arabe que MM. Vibiral, Castelin et Cᵉ ont fait graver à Marseille, et qui, sans être très-remarquable, est infiniment supérieur aux caractères de Langlès, et les mettra probablement bientôt hors d'usage en France.

Il a paru plusieurs ouvrages destinés à faciliter l'enseignement de l'arabe. M. Dieterici a publié, à Leipzig, une nouvelle édition de l'Alfiya d'Ibn Malik[1]. C'est une grammaire dans laquelle l'auteur s'est appliqué à concentrer toutes les règles et même les finesses de la grammaire arabe en mille distiques mnémoniques. Ce livre a eu le plus grand succès dans les écoles savantes de l'Orient, où il est resté classique jusqu'à ce jour ; on l'apprend par cœur, on le commente et on le discute. Ces vers, qui sont naturellement inintelligibles sans explication, ont trouvé de nombreux commentateurs, dont le plus célèbre est Ibn Akil. L'Alfiya a été plusieurs fois imprimé à Constantinople ; à Paris, par les soins de M. de Sacy ; enfin, à Boulak, avec le commentaire d'Ibn Akil. M. Dieterici, qui a eu

1. *Alfijjah*, carmen didacticum grammaticum auctore Ibn-Malik, et in Alfijjam commentarius quem composuit Ibn-Akil, edidit D. Fr. Dieterici. Leipzig, 1851. In-4 (x et 409 p.).

le bon esprit d'achever ses études d'arabe au Caire, a trouvé de grands avantages à l'étude de ces deux ouvrages réunis, et croyant sans doute que l'édition égyptienne n'était pas assez accessible en Europe, il l'a reproduite, en ajoutant, dans le commentaire, les voyelles, partout où c'était nécessaire pour l'intelligence du sens. Il termine son édition par plusieurs tables de noms et de mots, et promet une traduction allemande de l'ouvrage, avec un commentaire de sa propre composition.

M. Schier, à Dresde, a publié une grammaire de l'arabe classique[1]. M. Pihan en a fait paraître, à Paris, une de l'arabe d'Alger[2], et le scheikh Mohammed al-Tantawi, à Saint-Pétersbourg, une de l'arabe vulgaire d'Égypte[3]. L'ouvrage de M. Pihan est destiné aux employés et voyageurs français en Algérie; il est composé d'après le système des grammairiens arabes, autant que le permet et l'exige le but que l'auteur se propose. C'est le premier ouvrage imprimé avec les caractères maghrébins, qui ont été gravés et fondus à l'Imprimerie nationale, par les soins de M. Pihan. Ces caractères sont, je crois, aussi beaux que le permet cette écriture mal gracieuse, et ils sont remarquablement compactes; mais je ne sais si c'est une bonne politique que d'aider à la continuation de l'usage de cette écriture, dont l'emploi rend à ceux qui s'en servent plus difficile l'usage des livres écrits et imprimés en neskhi, lesquels resteront toujours le moyen principal d'instruction pour les Arabes de tous pays. Le scheikh Mohammed al-Tantawi a été autrefois au Caire le maître d'arabe de M. Fresnel; le gouvernement russe l'a depuis ce temps appelé à Saint-Pétersbourg, et sa grammaire fournit de nouvelles preuves de son grand

1. *Grammaire arabe*, par Ch. Schier. Dresde, 1849. In-8 (p. x et 456).
2. *Éléments de la langue algérienne*, ou principes de l'arabe vulgaire dans les diverses contrées de l'Algérie, par A. P. Pihan. Paris, 1851. In-8 (185 p.).
3. *Traité de la langue arabe vulgaire*, par le scheikh Mouhammad-Ayyad el-Tantavy. Leipzig, 1848. In-8 (xxv, 231 p.).

savoir grammatical, et abonde en matériaux excellents pour la comparaison de l'arabe classique et du dialecte qui s'est formé en Égypte. M. Cherbonneau, professeur à Constantine, a publié des éléments de phraséologie française à l'usage des indigènes[1]. Ce sont des exercices commençant par les phrases les plus simples, et procédant graduellement jusqu'à de petits récits. Le texte français est suivi d'une traduction arabe. Ce petit livre paraît bien calculé pour donner aux Arabes les premières notions de la langue française.

Enfin, M. Wetzstein a publié, à Leipzig, le dictionnaire arabe persan de Zamakhschari[2]. L'auteur était de race persane, et a toujours été admiré par les Arabes comme étant un du très-petit nombre d'étrangers qui ont acquis une connaissance assez profonde de l'arabe pour devenir une autorité pour les grammairiens eux-mêmes. Il y avait donc de l'intérêt à posséder son lexique arabe expliqué en persan, parce qu'on doit supposer qu'un homme aussi profondément versé dans les deux langues, aura mis une précision toute particulière dans sa définition des mots arabes. Le lexique est arrangé d'après l'ordre des matières, ordre utile pour les mots synonymes ou à peu près, parce qu'il force le lexicographe à mieux marquer les nuances du sens, mais peu commode pour l'usage ordinaire. M. Wetzstein a remédié à l'inconvénient de cet arrangement, par un index contenant tous les mots arabes et leur signification en latin. Le texte est autographié par M. Wetzstein, d'une main peut-être pas très-élégante, mais parfaitement lisible. Ce mode de publication s'applique avantageusement à des ouvrages qui s'adressent, d'après leur nature, à un petit nombre de savants.

J'arrive aux antiquités de la Mésopotamie, qui depuis huit

1. *Éléments de la phraséologie française à l'usage des indigènes*, par M. Cherbonneau. Constantine, 1851. In-8. (68 et 80 p.).

2. *Samakhscharii lexicon arabicum persicum*, edidit atque indicem arabicum adjecit J. G. Wetzstein. Leipzig, 1850. In-4 (300 p. autographiées et 269 p. imprimées).

ans ont tant et si justement occupé l'attention publique [1]. La France, qui a eu la gloire de commencer cette étonnante résurrection des monuments assyriens, n'a depuis six ans rien fait pour continuer ses découvertes. M. Botta a été envoyé loin du théâtre de ses fouilles, mais nous avons l'espoir que le nouveau consul de France à Mossoul, M. Place, poursuivra les recherches interrompues sur ce terrain inépuisable, et qui n'attend que la pioche d'un homme intelligent et persévérant pour nous rendre de nouveaux palais enfouis et compléter nos collections magnifiques, mais trop peu nombreuses. C'était une des idées favorites de M. Saint-Martin, de faire encourager les consuls dans le Levant à entreprendre des fouilles, et il était sur le point de faire adopter ses plans, lorsque la révolution de Juillet le priva de toute influence. Les circonstances se sont chargées, depuis sa mort, de justifier ses espérances, et nous pouvons croire qu'aujourd'hui les secours ne manqueront plus au zèle de nos consuls. Au reste, ces dernières années n'ont pas été perdues pour la science. M. Layard a continué ses fouilles dans le Koyundjuk, et plus tard à Babylone, où il est en ce moment. Il a trouvé dans le Koyundjuk, outre de nombreux bas-reliefs, deux chambres remplies de plaques de terre cuite, couvertes d'inscriptions, sur le contenu desquelles on est encore incertain, mais que l'on serait tenté, à la première réflexion, de prendre pour les archives royales d'Assyrie. Il faut espérer qu'elles arriveront intactes en Angleterre, et iront grossir la collection assyrienne du Musée britannique, où elles seront à la disposition des savants. M. Loftus, attaché à la commission mixte persane et turque, pour la délimitation des frontières entre la Perse et la Turquie, a pu pénétrer, grâce à la protection de sa position, dans les parties peu visitées des environs du bas Euphrate, et y a trouvé des ruines babyloniennes d'une grande étendue, surtout à Warka, qui

1. On peut voir l'histoire de l'état actuel des découvertes dans l'ouvrage intitulé *Niniveh and Persepolis*, by W. S. W. Vaux; troisième édition. Londres, 1851 (494 p.).

passe pour l'ancien Ur en Chaldée, à Senkerah, etc. M. Loftus y a découvert des sarcophages en terre cuite, couverts d'inscriptions, et a envoyé à Londres des briques, des tablettes en terre cuite et de la poterie, le tout couvert d'inscriptions cunéiformes. M. Rawlinson a trouvé dans ces inscriptions la preuve de l'existence d'une dynastie chaldéenne indépendante, et il pense surtout avoir fait une découverte bien inattendue dans les inscriptions des petites tablettes en terre cuite, qu'il prend pour des reconnaissances du trésor babylonien pour un certain poids d'or ou d'argent déposé dans le trésor public, reconnaissances qui auraient eu cours avant l'invention de l'argent monnayé. Ce serait un premier essai de valeurs de convention dans un temps où certainement personne ne l'aurait soupçonné, et cette supposition a quelque chose de si surprenant, qu'on ose à peine espérer qu'elle se vérifiera.

Le gouvernement anglais, qui depuis quelque temps devient plus soucieux des intérêts de la science qu'il n'avait été autrefois, se propose de donner des fonds pour des fouilles à Suse, une des localités qui promettent le plus de résultats. M. Rawlinson espère y trouver des inscriptions dans une écriture cunéiforme qui paraît particulière à la Susiane, et dont on ne possède encore que peu de spécimens. Il est donc probable que nous aurons prochainement de nouveaux et de nombreux matériaux pour l'histoire de l'Assyrie et de la Babylonie, et il n'y en aura jamais trop; car c'est une lacune immense à remplir, et les difficultés sont telles, qu'elles ne pourront être vaincues que par une grande accumulation de moyens et par l'aide que les inscriptions peuvent s'entre-prêter pour leur déchiffrement.

La publication des monuments déjà réunis en Europe a fait quelques progrès. L'ouvrage de M. Botta est terminé[1]. Je ne

1. *Monument de Ninive*, découvert et décrit par M. Botta, mesuré et dessiné par M. Flandin ; ouvrage publié par ordre du Gouvernement. Pa-

veux pas répéter de nouveau les plaintes déjà exprimées sur le format incommode et le prix exorbitant de ce trop magnifique ouvrage; mais comme il parait que la première édition est presque distribuée, et que le gouvernement songe à faire réimprimer ce livre, qu'il me soit permis d'exprimer l'espoir que l'Administration voudra bien avoir soin de faire réimprimer le texte dans un format plus petit, de réduire les marges des planches autant que possible, et de faire mettre en vente la nouvelle édition à un prix qui en facilite l'acquisition aux savants; car on ne saurait assez répéter qu'un gouvernement qui a fait les frais de la publication d'un livre ne peut mieux servir l'intérêt de la science qu'en le mettant en vente à bas prix; on est sûr alors que l'ouvrage arrive dans les mains de ceux auxquels il est destiné, c'est-à-dire de ceux qui en font usage, pendant que la distribution gratuite, quelque libéralité qu'on y mette et quelque soin qu'on y emploie, n'atteindra ce but qu'imparfaitement. Les personnes qui ont assez d'influence pour se faire donner ces ouvrages ne sont qu'en petite partie celles qui en ont réellement besoin, et celles qui voudraient s'en servir sont en général inconnues d'un ministre, et n'osent pas lui adresser une demande.

Le Musée britannique a publié les inscriptions assyriennes rapportées par M. Layard[1]. Il est peut-être à regretter qu'on se soit servi pour cette publication de caractères d'impression au lieu de la gravure ou de la lithographie; car, quand il s'agit de caractères compliqués et encore imparfaitement connus, on est toujours exposé à négliger ou à exagérer de petites différences entre les caractères, et à régulariser les formes au détriment du fond.

ris, Cinq vol. in-fol. — Je rappelle ici aux personnes qui s'occupent des inscriptions assyriennes que les 220 planches d'inscriptions ont été tirées à part, et se vendent 60 fr. chez M. Gide, libraire, à Paris.

1. *Inscriptions in the cuneiform character from Assyrian monuments*, discovered by A. H. Layard. Londres, 1851. In-fol. (98 p. et table de variantes 11 p.).

M. Grotefend a donné la représentation d'un nouveau cylindre babylonien[1], accompagnée de remarques sur l'analyse et le sens de quelques caractères, qui, sans avoir la prétention d'offrir une interprétation du texte, portent l'empreinte de cette sagacité qui lui avait permis de faire le premier pas dans la lecture des alphabets cunéiformes. Ces observations sur les caractères assyriens, sur leur emploi phonétique, sur les combinaisons dans lesquelles ils entrent, sur les passages où ils paraissent se remplacer l'un l'autre, sur les formes qu'ils prennent dans les différents alphabets cunéiformes, sont des travaux extrêmement utiles, malgré le peu de résultats apparents qu'ils donnent; car ils fourniront des moyens pour la solution des difficultés qui entourent cet alphabet, et qui ne pourront être vaincues que par la réunion des matériaux les plus abondants, par des essais tentés de plusieurs côtés et par une sagacité merveilleuse.

M. de Saulcy a publié de nombreuses suites à ses travaux antérieurs sur ces inscriptions. Il a voulu d'abord affermir le terrain historique dont il allait s'occuper, par la critique de la chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane[2]. Il ne s'est servi dans ce travail que des documents bibliques et profanes connus avant la découverte des inscriptions cunéiformes. Ensuite il a, je ne puis pas dire publié, mais distribué deux mémoires autographiés sur les inscriptions assyriennes des Achéménides, dont le premier contient la traduction et l'analyse des deux inscriptions du mont Elwend[3], et le

1. *Bemerkungen zur Inschrift eines Thongefässes mit ninivitischer Keilschrift*, von G. F. Grotefend, Göttingen, 1850. In-4 (21 p. et 3 pl.). — Ce petit écrit a été suivi par un supplément intitulé: *Nachtræge zu den Bemerkungen*, von Grotefend. *Ibid.* 1850. In-4 (15 p.).

2. *Recherches sur la chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane*, par M. de Saulcy. Paris, 1849. In-8 (161 p.). Tiré des *Annales de philosophie chrétienne*.

3. *Recherches sur l'écriture cunéiforme assyrienne :* inscriptions des Achéménides. Paris, 1849. In-4 (61 p.) autographié. — Ce mémoire a paru le 27 novembre.



second celle des autres inscriptions de la même catégorie[1]. Le résultat auquel il arrive est que la langue est sémitique et surtout voisine du chaldéen, et que l'alphabet, après avoir été syllabique, est devenu alphabétique, mais en gardant des traces nombreuses de son origine, surtout dans les caractères homophones. Plus tard, M. de Saulcy a fait paraître une traduction de la première partie de la grande inscription que M. Botta a trouvée à Khorsabad[2], gravée sur le seuil de chaque porte de communication entre les salles du palais. Ce mémoire est suivi d'une note sur les noms des rois assyriens.

M. Hinks a lu à l'Académie de Dublin un mémoire sur les inscriptions de Khorsabad, et l'a accompagné de la traduction d'une de ces inscriptions[3]. Le résultat linguistique auquel il s'arrête est qu'il considère les inscriptions de Van comme écrites dans une langue indo-européenne, opinion qu'il avait déjà développée antérieurement; que les inscriptions dites médiques appartiennent aussi à une langue indo-européenne, mais que les inscriptions de Khorsabad appartiennent à une autre classe de langues, c'est-à-dire (si j'ai bien saisi l'opinion de l'auteur) aux langues sémitiques. Il admet, avec MM. Lœwenstern et Rawlinson, non-seulement des caractères homophones, mais des caractères idéographiques et pouvant exprimer plusieurs sons; il entre dans beaucoup de détails sur les différentes classes de caractères qui seraient employés pour représenter plusieurs sons, ou tantôt un son, tantôt une idée. Il termine par l'analyse de quelques formes grammaticales et celle des noms des rois.

1. *Recherches sur l'écriture cunéiforme du système assyrien :* inscription des Achéménides. Troisième mémoire. Paris, 1849. In-4, autographié (44 p.). — Ce mémoire a paru le 14 septembre 1849.

2. *Sur les inscriptions assyriennes de Ninive* (Khorsabad, Nimroud, Koioundjouk), par F. de Saulcy. Paris, 1850. In-8 (23 p.). — Tiré de la *Revue archéologique.*

3. *On the Khorsabad inscriptions,* by the Rev. E. Hinks. Dublin, 1850. In-4 (72 p.). — Ce mémoire est tiré des *Transactions of the royal Irish Academy* et a été lu le 25 juin 1849.

M. Rawlinson, qui possède plus de matériaux assyriens que personne, qui a donné dans ses travaux antérieurs des preuves abondantes de zèle et d'aptitude pour ces recherches, et de qui l'Europe savante attend depuis des années la publication de la partie assyrienne de la grande inscription de Darius et la communication de ses lumières sur ce problème obscur, a commencé à nous donner un avant-goût de ses découvertes. Ce mémoire préliminaire[1] ne contient que l'indication des résultats philologiques et historiques auxquels l'auteur est arrivé, de sorte qu'on ne peut encore juger ni de la méthode qu'il a suivie, ni des bases de ses conclusions. Il me serait impossible d'indiquer ici, même sommairement, la masse de renseignements historiques que M. Rawlinson tire de ces inscriptions, et je dois me borner à dire un mot des résultats linguistiques. M. Rawlinson pense que la langue assyrienne est entièrement sémitique et extrêmement voisine de l'hébreu, et que l'alphabet est en partie idéographique et en partie phonétique; que les caractères phonétiques sont en partie syllabiques et en partie alphabétiques; qu'il y a des classes de caractères qui représentent deux ou plusieurs sons, et que le système entier de cette écriture a la plus grande analogie avec le système égyptien. M. Rawlinson achève dans ce moment l'impression de son grand travail sur la partie assyrienne de l'inscription de Bisoutoun, qui contiendra le texte de l'inscription, une traduction interlinéaire et l'analyse des mots, autant que le permet l'état actuel de nos connaissances.

M. Luzzato, à Pavie[2], a fait paraître les Études sur les inscriptions assyriennes, qu'il avait annoncées dans un ouvrage antérieur. Il analyse tous les noms propres des inscriptions

1. *A commentary on the cuneiform inscriptions of Babylonia and Assyria*, including readings of the inscriptions on the Nimrud obelisk and a brief notice of the ancient kings of Niniveh and Babylon, by Major Rawlinson. Londres, 1850. In-8° (83 p.). — Tiré du Journal de la Société asiatique de Londres.

2. *Études sur les inscriptions assyriennes de Persépolis, Hamadan, Van et Khorsabad*, par Philoxène Luzzato. Pavie, 1850. In-8° (213 p.).



assyriennes achéménides, et donne la traduction de quelques-unes de ces inscriptions et d'une partie de celles de Van et de Khorsabad. Il maintient le système qu'il avait énoncé dans une publication précédente et d'après lequel la langue assyrienne appartiendrait à la classe des langues indo-européennes; il admet les caractères homophones, mais rejette absolument toute liaison ou comparaison avec l'écriture égyptienne.

Enfin, M. Stern a publié un mémoire considérable sur ces monuments[1]. Il y traite d'abord de l'alphabet, ensuite de la grammaire, et à la fin de l'interprétation des inscriptions. Malheureusement ce travail est très-difficile à lire, parce que M. Stern, faute de caractères cunéiformes, a été obligé de se servir de chiffres de renvoi à une table lithographiée. Ses conclusions linguistiques sont que la langue est entièrement sémitique, et que l'écriture est entièrement alphabétique; il admet des caractères homophones, mais repousse les caractères idéographiques et à plusieurs sons. Il déclare que, quoique admettant la nature sémitique de la langue, comme M. de Saulcy, il lit autrement que lui chaque syllabe des inscriptions à l'exception des noms propres.

En exposant ces différences extrêmes dans l'interprétation de ces inscriptions, je n'ai d'autre intention que de donner une idée de la grandeur et de la multiplicité des difficultés qui entourent ce problème qu'il s'agit de résoudre, et qui est certainement un des plus compliqués et des plus intéressants qui aient jamais été offerts à l'investigation des savants. La grande inscription de Darius, que M. Rawlinson va nous donner, doublera et triplera les moyens d'étude, et deviendra pour les inscriptions assyriennes ce que la pierre de Rosette a été pour les hiéroglyphes. Probablement aucun des travaux publiés jusqu'aujourd'hui n'aura été inutile pour la

1. *Die dritte Gattung der achämenidischen Keilinschriften*, erläutert von M. A. Stern. Goettingue, 1850. In-8° (x et 236 p. et une planche).

solution de l'une ou de l'autre des difficultés qu'il s'agit de vaincre. Nous ne sommes qu'à l'entrée d'une étude immense, et il faudra sans doute une succession d'esprits hardis et critiques en même temps, avant que les énigmes, qui se présentent aujourd'hui à chaque pas, aient été devinées l'une après l'autre, et que nous puissions dérouler avec confiance le tableau de l'histoire et de la géographie de l'Asie occidentale avant Cyrus, qui est encore caché sous le voile de ces inscriptions.

Il n'est venu à ma connaissace qu'un seul travail nouveau sur les inscriptions médiques; c'est un mémoire de M. Löwenstern [1], dont le but est de prouver qu'elles sont écrites dans la langue primitive de la Perse, et que cette langue appartient à la souche sémitique. Tout ce qui se rapporte à cette classe d'inscriptions est encore fort obscur, et leur étude ne fera probablement des progrès considérables que quand on aura découvert un palais médique, avec des inscriptions dont l'intérêt historique exciterait vivement la curiosité des savants. Au moment de mettre sous presse, je reçois un travail sur ces inscriptions, par M. Holtzmann, à Carlsruhe [2], qui me paraît fait avec beaucoup de sagacité, et dont la conclusion est que ces monuments sont écrits dans un dialecte persan, et mêlés d'éléments sémitiques.

M. Rawlinson a continué la publication de son grand travail sur les inscriptions persépolitaines [3], et nous a donné la première partie de son vocabulaire de l'ancienne langue persane, contenant tous les mots qui se trouvent dans les inscriptions des Achéménides. L'étymologie de chaque mot et le rôle his-

1. *Remarques sur la deuxième écriture cunéiforme de Persépolis*, par M. Isidore Löwenstern. Paris, 1850. In-4° (48 p.). Extrait de la *Revue archéologique*.

2. *Ueber die zweite Art der achämenidischen Keilschrift*, von H. Holtzmann. — Dans le Journal de la Société orientale allemande, t. V, c. 2.

3. *The persian cuneiform inscriptions at Behistun*, with a memoir, by Major Rawlinson. — Dans le Journal de la Société asiatique de Londres, t. XI, p. 1.



torique de chaque personnage sont discutés brièvement et avec la profonde connaissance de son sujet qui distinguent l'auteur. M. Oppert a soumis récemment toutes ces inscriptions à une nouvelle critique[1], dont vous avez déjà trouvé la première partie dans le Journal asiatique, et dont le reste paraîtra incessamment.

Le texte du Zendavesta a été récemment l'objet de travaux considérables. M. Brockhaus, à Leipzig, a publié une nouvelle édition du Vendidad Sadé[2]; il reproduit en lettres latines l'édition de M. Burnouf, et y ajoute les variantes de l'édition de Bombay. Il fait suivre le texte d'un Index complet de tous les mots, et d'un Glossaire dans lequel il réunit les explications que MM. Burnouf, Lassen, Bopp et autres ont données des mots zends; enfin, il reproduit la traduction du neuvième chapitre du Yaçna, que M. Burnouf a insérée dans le Journal asiatique. M. Brockhaus n'a eu d'autre intention que de nous fournir un résumé commode de ce qui a été fait jusqu'à ce jour sur la langue de Zoroastre, et de livrer le texte du Vendidad aux savants à qui les éditions de Paris et de Bombay seraient inaccessibles. On peut regretter que l'auteur ait été obligé de substituer une transcription aux caractères originaux, mais au moins elle est faite avec assez de rigueur pour permettre au lecteur de rétablir les caractères zends.

M. Lassen a fait imprimer à Bonn, pour les besoins de ses cours, une partie du texte du Vendidad[3] en caractères zends, mais j'ignore si ce livre a été terminé ou mis en vente.

1. *Mémoire sur les inscriptions achéménides conçues dans l'idiome des anciens Perses*, par M. Oppert. — Journal de la Société asiatique, année 1851.

2. *Vendidad Sade, die heiligen Schriften Zoroasters, Yaçna, Vispered und Vendidad.* Nach den lithographischen Ausgaben von Paris und Bombay, mit Index und Glossar, herausgegeben von Dr Hermann Brockhaus. Leipzig, 1850. in-8° (XIV, 416 p.).

3. Les feuilles que j'ai entre les mains contiennent le commencement du Vendidad, mais sans titre.

On annonce deux éditions complètes de tous les ouvrages qui nous restent en zend, l'une par M. Westergaard, à Copenhague, l'autre par M. Spiegel, à Erlangen. Chaque édition sera accompagnée d'une traduction nouvelle et de commentaires, et M. Spiegel se propose d'y ajouter la traduction en pehlevi. Le même savant a publié quelques travaux préparatoires à son édition : un mémoire sur la tradition des Guèbres[1], un autre sur les manuscrits du Vendidad et sur la traduction en pehlevi de ce livre[2], et un troisième, sur quelques passages interpolés dans le Vendidad, et sur le dix-neuvième chapitre de ce texte[3]. Le but principal de ces Mémoires est d'exposer les règles de critique qui guideront l'auteur dans la rédaction du texte, et l'usage qu'il se propose d'y faire de la traduction pehlevie. Enfin, il a publié tout récemment une Grammaire[4] du dialecte qui portait autrefois le nom barbare de pazend, et auquel il donne, peut-être un peu improprement, le nom de parsi. Cette langue est un des dialectes provinciaux dont les Zoroastriens se sont servis pour l'interprétation de leurs livres sacrés, lorsque le zend fut devenu langue morte. Nous possédons dans ce dialecte des gloses, des traductions de quelques livres du Zendavesta, et quelques ouvrages religieux, et il forme, après le pehlevi, la principale ressource que les Persans eux-mêmes nous fournissent pour la connaissance de leur tradition sacrée postérieure à Zoroastre. M. Spiegel nous donne la grammaire de ce dialecte et un choix de passages comme pièces à l'appui ; c'est la première fois que l'on traite spécialement de cette langue, et le travail de M. Spiegel fait faire un progrès réel à ces études.

1. *Ueber die Tradition der Parsen*, von Spiegel. — Dans le Journal de la Société orientale allemande, t. I.

2. *Ueber die Handschriften des Vendidad*, und das Verhältniss der Huzvâresch-Uebersetzung zum Zendtexte, von Spiegel. — Dans le Bulletin de l'Académie de Munich, 1848.

3. *Ueber einige eingeschobene Stellen im Vendidad*, von Dr Spiegel, Munich, sans date. In-4° (134 p.).

4. *Grammatik der Pârsisprache nebst Sprachproben*, von Dr F. Spiegel Leipzig, 1851. In-8° (VII) et 209 p.).



Ces travaux m'amènent naturellement à l'époque intermédiaire entre la Perse ancienne et la Perse moderne, et à l'ouvrage posthume de M. Saint-Martin sur les Arsacides[1], dont nous devons la publication aux soins pieux de M. Lajard. L'histoire des Arsacides était un sujet favori pour M. Saint-Martin, dont les études convergeaient sur ce point plus que sur tout autre. Il se proposait d'écrire un ouvrage complet sur ce sujet, mais il n'en a laissé que des fragments, parce que la répugnance qu'il avait à rédiger ce qu'il avait élaboré dans sa tête était presque invincible. La conséquence est que nous n'avons que le commencement de son ouvrage, c'est-à-dire l'origine des Arsacides de Perse et de ceux d'Arménie, et l'histoire détaillée de la branche persane jusqu'à l'an 63 de notre ère; ensuite, quelques Mémoires détachés sur l'histoire générale des Arsacides et sur la chronologie des branches persane et arménienne de cette dynastie. Cet ouvrage, si incomplet qu'il soit, et quoiqu'il n'ait pas reçu les derniers soins de la main de l'auteur, est néanmoins d'une grande importance, et il éclaire précisément le partie la plus obscure d'une époque encore peu connue de l'histoire de l'Orient.

C'est à l'histoire de la même époque qu'appartient un Mémoire de M. Thomas, à Agra, sur les légendes des médailles arsacides impériales[2], qui n'avaient été traitées jusqu'à présent que d'une manière bien imparfaite. L'auteur a fait suivre ce travail d'un autre plus considérable sur l'histoire numismatique des premiers princes et gouverneurs arabes en Perse[3]. Ces

1. *Fragments d'une histoire des Arsacides*, ouvrage posthume de M. Saint-Martin. Paris, 1850. In-8°, 2 t. (XII, 488 et 446 p.)

2. *Observations on the oriental legends*, to be found on certain Imperial. Arsacidan and Partho-Persian coins, by E. Thomas. Londres, 1849. In-8° (36 p. et 2 planches). Tiré du Journal de la Société numismatique de Londres. — Voyez aussi *Ueber sasanidische Münzen*, von Mordtmann, dans le Journal de la Société orientale allemande, t. IV, p. 83 et 505.

3. *Contributions to the numismatic history of the early Mohammedan Arabs in Persia*, by E. Thomas. Londres, 1849 (95 p. et 3 planches). Extrait du Journal de la Société asiatique de Londres.

deux mémoires se rattachent étroitement l'un à l'autre par l'emploi du pehlevi dans les légendes de ces deux classes de médailles. M. Thomas avait déjà donné des preuves de la solidité avec laquelle il traite ces matières, et de la netteté avec laquelle il dégage le fait historique qui peut ressortir de la lecture des légendes monétaires.

La littérature persane proprement dite a reçu des accroissements considérables, mais la plupart de ces livres, imprimés ou lithographiés en Perse et dans l'Inde, nous sont encore inaccessibles en Europe, point sur lequel je reviendrai plus tard. M. Graf a publié, à Iéna, une traduction en vers allemands du Bostan de Sadi [1]. C'est un ouvrage qui a toujours été négligé en Europe, on ne sait trop pourquoi, car c'est un recueil d'anecdotes avec leur application morale, tout aussi gracieusement pensé et raconté, et qui mérite tout autant de popularité que le Gulistan [2]. On ne possédait jusqu'ici qu'une ancienne traduction du Bostan par Oléarius, mais elle est si rare que c'est à peu près comme si elle n'existait pas. La traduction de M. Graf est un très-bon travail, exécuté avec une certaine élégance, et avec plus d'exactitude qu'on n'en trouve ordinairement dans une traduction en vers.

M. Rosen a traduit, à Constantinople, en vers allemands, une partie du Mesnéwi de Djelalleddin Roumi [3]. Djelalleddin était né à Balkh, dans le commencement du XIII[e] siècle ; il émigra avec son père à Iconium, où il professa pendant longtemps, et avec le plus grand succès, l'exégèse du Coran ; mais, arrivé déjà à un âge assez avancé, il abandonna sa chaire pour se li-

1. *Moslicheddin Sadis Lustgarten* (Bostan), aus dem persischen übersetzt von Dr K. H. Graf. Iena, 1850. In-12, 2 volumes (236 et 182 p.).

2. Il a paru une nouvelle édition du Gulistan dont voici le titre : *The Gulistan of shekh Sadi of Sheraz*, a new edition, carefully collated with the original manuscripts, by E. B. Eastwick. Hertford, 1850. In-8°.

3. *Mesnewi oder Doppelverse des Scheich Mewlana Djelalleddin Rumi*, aus dem persischen übertragen von Georg Rosen. Leipzig, 1849. In-8° (XXVI et 216 p.).





vrer à la contemplation et au mysticisme, et composa son célèbre Mesnéwi, que les Soufis sont unanimes à reconnaître pour la plus haute expression de leurs doctrines et de leurs sentiments, et qui est à leurs yeux un livre presque sacré. Le soufisme n'est autre chose que le panthéisme indien recouvert d'une couche de formules musulmanes. Les Persans ont été convertis de force à l'islam, et leur sang indien s'est toujours révolté en secret contre le Coran; ceux qui se croyaient les plus orthodoxes se sont au moins attachés aux souvenirs mystiques qu'Ali avait laissés, je ne sais de quel droit, et ceux qui allaient plus avant dans cette voie se sont faits Soufis. Toute leur littérature est pleine de ce sentiment, dont ils sont loin de se rendre compte eux-mêmes, et tous leurs grands poëtes postérieurs à Firdousi sont plus ou moins pénétrés de l'esprit du soufisme. Djelalleddin Roumi a été peu étudié en Europe; il n'en existe que des fragments de traduction par M. de Huszar, par M. Tholuck, et maintenant par M. Rosen. Mais il a été l'objet de nombreux travaux en Orient; il en a paru à Boulak une édition accompagnée d'un commentaire turc, une édition lithographiée à Bombay, au moins une à Tauris, et on en imprime, dans ce moment, une nouvelle à Boulak sans le commentaire.

Un autre ouvrage de la même école est le poëme de Salaman et Absal, par Djami [1], dont M. Forbes Falconer vient de publier la première édition à Londres aux frais de la Société pour la publication des textes orientaux. Djami est un Soufi bien plus réfléchi que Djelalleddin Roumi; il a écrit des livres très-curieux dans lesquels il analyse et réduit à un système régulier les impulsions spontanées qui agitent Djelalleddin, et l'on s'aperçoit, jusque dans ses poésies mystiques, de la nature un peu factice et presque scolastique de son esprit. Salaman et

1. *Salaman and Absal*, an allegorical romance, being one of the seven poems entitled the haft Aurang of Mulla Jami, now first edited by Forbes Falconer. Londres, 1850. In-4° (18 et 68 p.).

Absal est une histoire allégorique de l'esprit que le corps entraîne vers les passions, mais qui finit par retourner à Dieu. C'est plutôt le livre d'un lettré que d'un dévot. M. Falconer en a publié un texte excellent, et l'a accompagné de variantes surabondantes.

La même Société a publié l'Histoire des Atabeks de Syrie et de Perse tirée de Mirkhond, par M. Morley, et accompagnée de sept planches des médailles de ces princes expliquées par M. Vaux[1]. Les Atabeks étaient une famille de majordomes des sultans Seldjoukites, qui finit par s'emparer des plus belles provinces de cette dynastie, et gouverna en quatre branches une grande partie de la Perse pendant plus d'un siècle. Ce fragment de Mirkhond n'avait pas encore été imprimé en Europe, et complète une série de chapitres de cet auteur qui ont été publiés en différents temps et par différents savants.

M. Dorn, à Saint-Pétersbourg, poursuit, avec la plus louable activité, son entreprise d'éclaircir l'histoire d'une partie très-négligée des pays musulmans, celle des provinces qui avoisinent la mer Caspienne et le Caucase. Il nous donne aujourd'hui le chapitre de Khondemir[2] sur le Thaberistan, chapitre que Khondemir lui-même a emprunté à l'historien spécial de cette province, Schir eddin, que M. de Hammer nous a fait connaître le premier. M. Dorn, qui se propose de publier un ouvrage détaillé sur le Thaberistan, fait imprimer d'avance, afin de pouvoir y renvoyer, ce chapitre de Khondemir, ainsi qu'un autre sur l'histoire de la petite dynastie des Serbedan, qui a gouverné une partie du Khorassan pendant le x[e] siècle de l'hégire.

1. *The history of the Atabegs of Syria and Persia*, by Muhammad ben Khawendshah ben Mahmoud commonly called Mirkhond, now first edited by W. H. Morley. Londres, 1848. In-4° (xxxv et 69 p. et 7 pl.).

2. *Die Geschichte Taberistans und der Serbedare nach Chondemir* persisch und deutsch von Dorn. Saint-Pétersbourg, 1850. In-4° (182 p.). Tiré des Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg.



M. Bland a publié, à Londres, l'analyse d'un manuscrit persan sur le jeu d'échecs[1], et a réuni à cette occasion une foule de matériaux sur l'histoire de ce jeu. Le résultat de ces recherches a été pour lui l'idée que la supposition ordinaire de l'origine indienne du jeu pourrait bien être fausse, que le jeu aurait été inventé en Perse, se serait répandu dans l'Inde, et en serait revenu sous une nouvelle forme en Perse, sous Nouschirwan; enfin, que le grand jeu que Timour aimait à jouer pourrait bien être l'ancienne forme persane des échecs. Cette thèse est soutenue savamment et ingénieusement, et appelle de nouvelles recherches sur ce point curieux de l'histoire. Le Mémoire de M. Bland forme un appendice indispensable à l'ouvrage de Hyde sur les jeux des Orientaux, et personne ne le lira sans y trouver de l'instruction et du plaisir, quand même il lui resterait des doutes sur la thèse de l'auteur.

Enfin, M. Vullers[2] a ajouté, à la grammaire persane qu'il a fait paraître il y a dix ans, une seconde partie, traitant de la syntaxe et de la métrique. On sait combien la syntaxe persane a été négligée jusqu'aujourd'hui; c'est un sujet difficile, où les règles ne peuvent être déduites que par une observation exacte de faits et d'usages de langue, qui n'ont pas toujours la généralité qu'ils paraissent avoir au premier aspect. M. Vullers nous fournit quelques observations neuves, et il a toujours eu soin de les appuyer sur des exemples tirés d'un petit nombre d'ouvrages très-accessibles, de sorte qu'il est facile de les contrôler.

C'est ici le lieu de mentionner les ouvrages relatifs aux littératures secondaires de l'Asie occidentale qui sont venus à

1. *Persian Chess, illustrated from oriental sources, especially in reference to the great chess, improperly ascribed to Timur, and in vindication of the game against the claims of the Hindus,* by R. Bland. London, 1850 (70 p. et 4 pl.).

2. J. A. Vullers, *Institutiones linguæ persicæ,* cum sanscrita et zendica lingua comparatæ. Syntaxis et ars metrica Persarum. Giessen, 1850. In-8° (196 p.).

ma connaissance, et je devrais commencer par les livres turcs qui ont paru depuis deux ans, mais je suis obligé d'avouer que je suis très-mal informé des progrès que cette littérature a faits [1].

M. Peiper, à Hirschberg, en Silésie, a publié un volume qui rentre plutôt dans cette classe que dans toute autre. C'est une anthologie de morceaux tirés d'auteurs turcs, et quelquefois d'auteurs persans et arabes [2]. Le sujet de la plupart de ces morceaux est l'amour mystique, et l'on ne se rend pas bien compte du but du traducteur en réunissant ces fragments. Il aurait peut-être mieux fait de traduire en entier un seul livre, mais d'en choisir un parmi les plus célèbres, car ce mysticisme oriental, si intéressant quand il est l'expression d'un sentiment profond, devient presque nauséabond quand il est exposé par des auteurs du troisième ou quatrième rang.

M. Berezine, professeur à Kasan, publie un ouvrage sous le titre de *Recherches sur les langues des peuples musulmans* [3]; je n'en connais que la première partie, qui traite des dialectes turcs. M. Berezine a voyagé pendant plusieurs années parmi les différentes tribus turques dans un but philologique ; il critique dans ce livre les classifications des tribus turques que divers auteurs européens ont faites, il en expose les contradictions et les erreurs, et propose la sienne, qu'il appuie sur le pa-

1. M. de Hammer-Purgstall continue, dans les comptes rendus de l'Académie des sciences de Vienne, le catalogue détaillé des ouvrages qui paraissent à Constantinople. On y trouvera, dans les cahiers d'octobre à décembre 1849, la liste des ouvrages qui ont paru en 1845, 1846 et 1847. Cette liste fait suite à celles que M. de Hammer a insérées successivement dans son Histoire de l'empire ottoman, vol. VII; dans son Histoire de la poésie turque, vol. IV; dans les Annales de Vienne, t. XCVI ; enfin, dans le Journal asiatique, série IV.

2. *Stimmen aus dem Morgenlande*, oder deutsch-morgenlændische Frucht und Blumenlese, eine Sammlung von unbekannten, oder noch ungedruckten Schrifstücken morgenlændischer Autoren von Dr Peiper. Hirschberg, 1850. In-8° (XVIII, 469 p.).

3. *Recherches sur les dialectes musulmans*, par E. Berezine. Première partie, système des dialectes turcs. Kasan, 1848. In-8° (XI et 95 p.).

radigme du verbe dans les différents dialectes, et sur les observations qu'il a pu faire, pendant ses voyages, sur les différences de prononciation. De plus, il a commencé à faire paraître, sous le titre de Bibliothèque d'historiens orientaux, une collection d'ouvrages historiques relatifs aux nations de race tartare. Le premier volume contient le Scheibani-Nameh, qui est une histoire des Turcs mongols en dialecte djagataï, d'après un manuscrit unique de la bibliothèque de Saint-Pétersbourg. Le second volume donne la traduction tartare d'un abrégé du Djami-al-Tewarikh de Raschid eddin. Le troisième volume, qui, je crois, n'a pas encore paru, nous donnera la partie de l'histoire de Benakiti qui traite des Mongols. Le quatrième est destiné à une édition de l'histoire des Mongols, intitulée *Altan Topschi*, en mongol, le cinquième à une nouvelle édition d'Aboulghazi. Tous ces ouvrages sont ou seront accompagnés de traductions et de commentaires en russe. Je n'ai vu aucun volume de cette collection, de sorte que je ne puis pas même en indiquer les titres exacts.

Mirza Kazem-Beg vient de publier à Saint-Pétersbourg une édition du Derbend-Nameh : c'est la traduction turque d'une compilation originairement écrite en persan, et contenant la substance de ce que disent les meilleurs historiens arabes et persans sur les événements qui se sont passés dans le Daghestan. M. Klaproth a donné autrefois une analyse de ce livre dans le Journal asiatique, et Mirza-Kazem-Beg lui-même y a inséré récemment un chapitre tiré de l'ouvrage. Mirza-Kazem-Beg a accompagné le texte turc d'une traduction et d'un commentaire en anglais[1].

M. Brosset à commencé l'impression d'une chronique géorgienne connue sous le nom de la chronique de Wakhtang V[2].

1. *Derbend-Namah*, translated from a select turkish version and published with the text and with notes by Mirza A. Kazem-Beg. Saint-Pétersbourg, 1851. In-4° (xxiii et 245 p.).

2. *Histoire de la Géorgie, depuis l'antiquité jusqu'au* xix*e siècle*, traduite

Le corps de l'ouvrage est plus ancien et a été revu, corrigé et complété au commencement du dernier siècle, par ordre du roi dont elle porte le nom. On y voit que l'ancienne histoire de la Géorgie est perdue; ce qu'on donne pour telle consiste dans des noms propres, auxquels on a accolé des histoires tirées de traditions persanes du temps des Sassanides et d'auteurs arméniens. A l'époque de la conversion des Géorgiens au christianisme commencent à poindre des éléments historiques mêlés, d'un côté, de fables légendaires, de l'autre, de romans héroïques, comme, par exemple, l'histoire de Wakhtang Ier, qui est évidemment un extrait d'un poëme épique. A partir des guerres contre les musulmans, les données historiques augmentent graduellement, surtout à l'aide des annales ecclésiastiques et des martyrologes. La partie publiée de cette chronique se termine au XIIe siècle.

Il me reste à parler des Arméniens. Cette petite nation est, de tous les peuples de l'Orient, celle qui attache le plus d'importance au savoir; elle a une littérature originale et la cultive avec une sorte de fierté; elle a su se créer, partout où elle se trouve en nombre, des centres littéraires d'où partent des journaux et des ouvrages destinés à répandre l'instruction. Malheureusement, je ne connais qu'un petit nombre des ouvrages qui sont sortis depuis quelque temps des presses arméniennes. M. Emin, professeur au collége arménien de Lazareff, a publié une chrestomathie [1] et une grammaire arméniennes [2], et une collection de chants et traditions populaires de l'Arménie ancienne [3]. Il vous sera rendu compte de cet ouvrage dans cette séance même, par M. Dulaurier, qui est infiniment plus en état de vous donner une idée de l'intérêt

du Géorgien par M. Brosset. Première partie, première livraison. Saint-Pétersbourg, 1849. In-4° (383 et 268 p.).

1. *Chrestomathie arménienne*, par M. Emin, professeur au collége Lazareff, à Moscou. Moscou. In-8°, 1850.

2. *Grammaire arménienne*, par M. Emin. Moscou, 1849. In-8°.

3. *Chants et traditions populaires de l'Arménie ancienne*, par M. Emin. Moscou, 1850. In-8°.



de cet ouvrage que votre rapporteur. M. Dulaurier lui-même a fait paraître un récit de la première croisade d'après la chronique de Mathieu d'Édesse[1]. Les Arabes, les Grecs et les Latins ont raconté les événements qui ont marqué cette guerre en Palestine. Mais ce qui se passa à Édesse, dans la Cilicie et dans le nord de la principauté d'Antioche a peu attiré leur attention, et n'a été rapporté par eux que bien imparfaitement. C'est cette lacune de l'histoire des guerres saintes que les auteurs arméniens sont appelés à remplir, et M. Dulaurier a fait un ample recueil de leurs récits qui est prêt pour la publication.

J'arrive à l'Inde. De toutes les parties de la littérature sanscrite, aucune n'est cultivée aujourd'hui avec autant d'ardeur que la littérature védique. On l'avait laissée longtemps de côté avec une sorte de respect, et presque de crainte; mais le progrès des connaissances philologiques en a, à la fin, rendu l'étude possible et le progrès des connaissances historiques l'a rendue nécessaire. On y était ramené, non-seulement par les besoins des recherches sur l'Inde elle-même, où tout se rattache aux Védas par des liens incontestables, quoique encore fort obscurs, mais aussi par l'extension des études de l'antiquité persane et de l'antiquité bouddhiste, qui, toutes les deux, ont besoin des Védas pour être bien comprises. En voyant ces hymnes du Rigvéda, si simples, si dépourvues d'indications de faits, le produit de la piété patriarcale dans des temps où le père de la famille était encore roi et prêtre, on a quelque peine à se rendre compte de l'importance historique de ces documents. Mais, quand on réfléchit qu'il n'y a eu dans le monde que trois grandes impulsions civilisatrices, celle donnée par les Indiens, celle donnée par les Sémites, et celle donnée par les Chinois; que l'histoire de l'esprit humain n'est que le développement et la lutte de ces trois éléments, on comprend alors de quelle importance il est de connaître

1. *Récit de la première croisade*, traduit de la chronique de Mathieu d'Édesse, par Éd. Dulaurier. Paris. 1850. In-4° (108 p.).

les premières effusions de l'esprit indien et de les suivre dans les développements inattendus qu'elles ont pris et dans les conséquences immenses qu'elles ont amenées. Ce sera l'étude la plus grande, la plus attachante et la plus difficile que nos successeurs auront à continuer et à achever, et pour laquelle l'Europe et l'Inde commencent à leur fournir des matériaux.

Le plus important des ouvrages védiques est, sans contredit, le texte du Rigvéda, dont M. Müller a entrepris la publication et dont il a fait paraître le premier des quatre volumes qui renfermeront l'ouvrage[1]. Le texte y est accompagné de la glose de Sayana, un des derniers, mais aussi un des plus exacts commentateurs du recueil des hymnes. La reproduction du texte lui-même ne présente pas de difficultés sérieuses à un éditeur exercé, parce qu'il a été conservé avec le soin et avec toutes les précautions que la plupart des peuples ont employés pour prévenir la négligence et les falsifications des copistes de leurs livres sacrés; mais le commentaire a offert à M. Müller des difficultés de diverses espèces, surtout par l'abondance des citations de grammairiens, de ritualistes et de commentateurs plus anciens qu'il contient, et qu'un éditeur est obligé de rechercher dans des ouvrages restés manuscrits et dont beaucoup manquent encore dans les bibliothèques, déjà si riches, de l'Angleterre. M. Müller s'est acquitté de cette tâche avec un soin très-consciencieux et avec un succès qui place son ouvrage très-haut dans l'estime des juges compétents. Le second volume du texte est sous presse, mais, dans l'intervalle, M. Müller nous fait espérer la publication d'une introduction au Rigvéda, dans laquelle il essayera de tirer quelques-unes des conséquences historiques qui découlent des hymnes et d'ouvrir ainsi la voie à des recherches qui promettent les résultats les plus curieux pour l'histoire générale de l'esprit humain. Le texte du Rigvéda

1. *Rig-veda Sanhita*, the sacred hymns of the Brahmans together with the commentary of Sayanacharya, edited by Dr Max Müller. Londres, 1849. In-4° (xxiv 990 p.).

est exécuté aux frais de la Compagnie des Indes, sans luxe inutile, mais avec une élégance convenable.

La Compagnie, en décidant l'impression du texte sanscrit, a désiré en même temps qu'une traduction anglaise mît ce grand ouvrage à la portée du public. M. Wilson, le plus illustre des indianistes, s'est chargé de cette œuvre et nous a donné le premier volume de sa traduction[1], qui répond à la totalité des hymnes contenus dans le premier volume de M. Müller. Cette traduction, faite avec une exactitude qu'il est bien difficile d'atteindre dans les textes de cette antiquité, est accompagnée de notes destinées à familiariser le lecteur avec les noms les plus importants des dieux et des personnages de ces hymnes.

De son côté, M. Langlois a ajouté deux nouveaux volumes à sa traduction française du Rigvéda[2], à laquelle il ne manque plus, pour être terminée, que le quatrième volume, dont l'impression est très-avancée.

Le second des Védas a trouvé dans M. Weber un éditeur qui apporte à l'accomplissement de sa tâche la plus louable activité; le quatrième et le cinquième fascicule du Yadjour véda[3] viennent de nous parvenir. Cet ouvrage paraît aussi avec les encouragements de la Compagnie des Indes. Le même savant a fondé, en collaboration avec plusieurs indianistes allemands, un recueil consacré à l'étude critique des anciens monuments de la littérature sanscrite[4]. Les Védas et leurs nombreuses annexes y occupent naturellement la première place. L'auteur

1. *Rig-veda Sanhita*, a collection of ancient hindu hymns constituting the first Ashtaka, or book of the Rig-veda, translated from the original sanscrit by H. H. Wilson. Londres, 1850. In-8° (LI et 341 p.).

2. *Rig-véda, ou livre des hymnes*, traduit du sanscrit par M. Langlois. Paris, 1850, deuxième volume (527 p.); 1851, troisième volume (587 p.).

3. *The White Yadjurveda*, edited by Albrecht Weber. Part I, n. 4, 5. Berlin, 1851. In-4° (pages 433-736).

4. *Indische Studien. Zeitschrift für die Kunde des indischen Alterthums*, von Weber. Berlin, 1851. In-8°, vol. II, p. 1. (160 p.).

en a déjà publié un premier volume et le premier numéro du second. M. Weber y fait preuve d'une lecture très-étendue et très-variée, en même temps qu'il y déploie un esprit d'invention et de critique, quelquefois un peu impatient, mais certainement très-original et très-fécond. Il s'applique surtout à tirer des textes de tout genre qui se rattachent aux Védas les conséquences les plus propres à montrer l'origine et le développement des idées philosophiques et mythologiques des Indous.

Dans une voie analogue, M. Roth continue son édition du texte de Yaska[1], l'un des plus anciens recueils d'interprétation des passages les plus difficiles du Rigvéda. Je ne dois pas passer sous silence les mémoires de M. Roth[2] sur les divers points de la mythologie comparée de la race indienne, mémoires qui se distinguent par beaucoup de savoir, de sagacité et de mesure[3].

Nous savons qu'il se publie depuis quelque temps à Calcutta, par les soins de la Société Tattwabodhini pratica, des travaux nombreux et variés sur la littérature védique, mais nous n'en connaissons en Europe qu'à peine les titres et je regrette de ne pas pouvoir les annoncer d'une manière détaillée. Nous n'avons heureusement pas à exprimer le même regret à l'occasion du grand recueil lexicographique sanscrit du Radja Radhakanta Déva, dont le sixième volume est arrivé en Europe. Quoique ce livre ne soit pas destiné à être vendu, la libéralité de l'auteur l'a rendu accessible en Europe à un certain nombre de savants à qui il est indispensable. Un autre ouvrage sanscrit imprimé à Calcutta, sous le patronage de la

1. *Yaska's Nirukta, sammt der Nighantavas*, herausgegeben von Rudolph Roth. Goettingue, 1850. In-8, deuxième cahier.

2. Voyez *Die Sage von Dschemschid* von Roth, dans le Journal de la Société orientale allemande, vol. IV, cah. 4, et *Die Sage von Çunaçepa*, dans les *Indische Studien* de Weber, vol. I.

3. Voyez aussi, comme rentrant dans cette classe de travaux, *La Tradition indienne du déluge*, par Félix Nève. Paris, 1851. In-8 (69 p.).





Société asiatique du Bengale, ne nous est parvenu qu'après la mort de l'éditeur, qui était un savant missionnaire allemand de l'Inde; c'est l'Anthologie sanscrite de M. Häberlin[1]. Cet ouvrage contient un grand nombre de petits poëmes d'inégale longueur dont la tradition attribue plusieurs à des auteurs très-célèbres et qui sont pour les littérateurs indiens l'objet d'une prédilection marquée. Quelques-uns de ces poëmes avaient été publiés à part, mais le plus grand nombre paraît pour la première fois dans ce volume. Je dois mentionner ici, à cause de l'analogie de sa destination, une chrestomathie nouvellement publiée en Allemagne par M. Hoefer[2], qui ne paraît pas encore être arrivée à Paris.

M. Gorresio a continué avec activité sa grande entreprise d'une édition complète du Ramayana; on apprendra avec plaisir que le texte sanscrit est entièrement achevé et que le second volume de la traduction est sous presse[3]. C'est un résultat dont on ne peut que féliciter les études indiennes de voir entre les mains des savants la totalité d'un poëme dont on avait essayé deux fois de publier des éditions qui n'ont pas été menées à fin.

Un orientaliste allemand connu par des publications de textes sanscrits très-corrects, M. Stenzler, à Breslau, a fait paraître une édition du texte du législateur Yadjnavalkya[4] accompagnée de variantes et d'une traduction allemande. L'éditeur a pris le soin de relever d'une manière suivie la concordance de ce texte avec le texte plus ancien de Manou et il a

1. *Kavya-Sangraha*, a sanscrit anthology being a collection of the best smaller poems in the sanscrit language, by Dr J. Häberlin. Calcutta, 1847. In-8 (532 p.).
2. *Sanskrit Lesebuch mit Benutzung handschriftlicher Quellen*, herausgegeben von Hoefer. Hambourg, 1850. In-8 (99 p.).
3. *Ramayana, poema indiano di Valmici*, pubblicato per Gaspare Gorresio, vol. VI. Paris, 1850 (XLVII et 605 p.).
4. *Yajnavalkya's Gesetzbuch*, sankrit und deutsch, herausgegeben von Dr A. Stenzler. Berlin, 1849. In-8 (X. 134 et 127 p.).

ainsi fait le premier pas dans l'étude comparée des recueils de lois indiennes.

Un missionnaire français, M. Guérin, qui a passé une grande partie de sa vie dans l'Inde, a publié deux chapitres d'un ouvrage astronomique intitulé Suriya Siddhanta [1], titre que le traducteur prend pour le nom de l'auteur. M. Guérin donne le texte et la traduction de ces deux chapitres et les fait suivre de dissertations astronomiques et mythologiques. Je suis trop incompétent sur le fond pour porter un jugement sur le mérite de ce livre, mais qu'il me soit permis de protester contre l'orthographe insolite que l'auteur a suivie et qui ne pourrait avoir d'autre résultat que de jeter un nouveau désordre dans une matière déjà assez difficile par elle-même. Heureusement, il est peu probable que d'autres aient envie d'adopter ce précédent étrange.

Avant de quitter la littérature brahmanique, je ne dois pas oublier la publication du cinquième et avant-dernier cahier de la Grammaire comparée de M. Bopp [2]. La création de la grammaire comparée des langues indo-européennes, à laquelle M. Bopp a eu la gloire d'attacher son nom, est un des plus beaux résultats que la science ait obtenus de l'étude du sanscrit. Elle a donné le moyen de substituer aux conjectures incertaines d'une étymologie sans principes des lois de plus en plus rigoureuses et dont l'application s'est étendue beaucoup au delà du domaine qu'on aurait été tenté de leur assigner. Elle est devenue aujourd'hui un guide infaillible dans des recherches ethnographiques et historiques que jusqu'alors on

1. *Astronomie indienne*, d'après la doctrine et les livres anciens et modernes des Brammes (*sic*) sur l'astronomie, l'astrologie, la chronologie, suivie de l'examen de l'astronomie des anciens peuples de l'Orient, par M. l'abbé Guérin. Paris, 1847. In-8 (x, 250 p. et 4 pl.). — Ce livre n'a été publié qu'en 1849.

2. *Vergleichende Grammatik des sanskrit, zend, griechischen, lateinischen, litthauischen, altslawischen, gothischen und deutschen*, von Franz Bopp. Cinquième partie. Berlin, 1849. In-4 (p. 981-1156).



ne pouvait traiter qu'à l'aide de conjectures. Sans parler des progrès qu'on lui doit journellement dans le domaine des études orientales, je signalerai une application nouvelle et également heureuse qu'on en a faite dernièrement à un sujet presque désespéré, l'intelligence des anciennes langues de l'Italie et l'interprétation des textes peu nombreux qui nous en sont restés. MM. Lassen et Lepsius étaient entrés les premiers dans cette voie nouvelle, mais leurs autres occupations les en ont bientôt détournés, de sorte que le sujet était resté presque intact, lorsque MM. Kirchhoff et Aufrecht[1] y ont appliqué, avec une méthode rigoureuse, les procédés de la philologie comparative et ont ainsi rattaché avec certitude l'ancien dialecte des tables eugubines à la souche des langues indo-européennes.

Pour terminer ce que nous savons du progrès des études indiennes, je réunirai dans un seul article les travaux sur le bouddhisme dont j'ai eu connaissance. M. Wilson[2], mettant à profit le déchiffrement très-ingénieux de la grande inscription bouddhiste de Kapur di Giri par M. Norris, a inséré, dans le Journal de la Société asiatique de Londres, un mémoire où il compare ce texte avec les inscriptions analogues de Girnar et de Dhauli. On sait qu'un roi indien, probablement Asoka, dont la domination s'étendait des frontières de la Perse jusqu'au golfe du Bengale, a voulu perpétuer le souvenir de la protection qu'il accordait à la doctrine des Bouddhistes, en faisant graver des édits moraux sur un grand nombre de rochers ou de colonnes dispersées dans toutes les parties de son empire. L'inscription de Kapur di Giri, relevée par M. Masson, est le plus septentrional de ces monuments. Comme elle reproduit le texte de Girnar et de Dhauli, l'examen que vient

1. *Die umbrischen Sprachdenkmäler*, von Aufrecht und Kirchhoff, 2 vol. Berlin, 1849. In-4 (169 et 423 p.).

2. *On the rock inscriptions of Kapur di Giri, Dhaul and Girnar*, by H. H. Wilson. Londres, 1849. In-8 (99, 10 et 22 p.). Extrait du Journal de la Société asiatique de Londres.

d'en faire M. Wilson lui a fourni le moyen de soumettre à un nouvel examen la lecture et l'interprétation que M. Prinsep avait données de ces deux dernières.

L'épigraphie bouddhiste s'est enrichie récemment d'une collection d'inscriptions trouvées dans les cavernes de l'ouest de l'Inde. Je veux parler de l'ouvrage de M. Bird[1] qui, sous un titre trop général, contient un recueil précieux de dessins et d'inscriptions bouddhistes, pour la plus grande partie inédites; c'est là ce qui fait la valeur de ce livre, dont le texte contient plus d'une hypothèse hasardée. On peut espérer de posséder dans quelque temps une collection encore plus complète de ces dessins extrêmement curieux, des grottes et temples souterrains des bouddhistes indiens. La Compagnie des Indes a donné depuis quelques années à des officiers de son armée la mission de copier, sur une grande échelle et en couleurs, les fresques qu'on trouve dans ces souterrains; j'en ai vu un assez grand nombre à la bibliothèque de la Compagnie des Indes, et je sais que l'intention des directeurs est de les faire publier quand la collection sera complète. C'est déjà un véritable service rendu à la science, que de les avoir fait recueillir et mises ainsi à l'abri des nombreuses causes de destruction qui les menacent depuis qu'elles ont attiré l'attention des Européens.

La littérature siamoise étant entièrement bouddhique, tout ouvrage destiné à nous en faciliter l'accès est un secours direct offert à l'étude du bouddhisme, de sorte que je ne puis placer qu'ici la mention de la nouvelle Grammaire siamoise publiée à Bangkok par M. de Pallegoix, vicaire apostolique du Siam[2]. On

1. *Historical researches on the origin and principles of the Bauddha and Jaina religions*, by James Bird. Bombay, 1847. In-fol. (22 p. et 54 pl.).

2. *Grammatica linguæ Thai*, auctore Dr J. Pallegoix, episcopo Mallansi, vicario apostolico Siamensi, ex typographia collegii Assumptionis, B. V. M. in civitate Krung Theph maha nakou si Ayuthaya, vulgo Bankok, 1850. In-4 (242 p.).





ne possédait jusqu'ici qu'une seule grammaire de cette langue, compilée, il y a une vingtaine d'années, par le colonel Low, et qui n'offrait que des ressources insuffisantes aux savants. M. de Pallegoix était dans des conditions bien plus favorables pour produire une bonne grammaire; résidant depuis vingt ans à Siam, il avait à sa disposition tous les travaux des missionnaires ses prédécesseurs, était en position pour consulter les chrétiens du pays, pouvait imprimer avec des caractères excellents gravés pour la mission des Baptistes à Bangkok, et publier son livre sous ses propres yeux. La langue siamoise est extrêmement simple, mais, comme toutes les langues de cette espèce, elle se dédommage de la pauvreté de ses formes grammaticales par la complication de la syntaxe, et M. de Pallegoix a eu soin de fournir à ses lecteurs une riche moisson d'observations sur les usages du langage. Il y a ajouté une chronologie, une exposition du système vulgaire du bouddhisme siamois et une liste considérable d'ouvrages écrits en siamois, qui consistent en romans traduits du chinois, en chroniques, en collections de lois, et, avant tout, en livres religieux, dont il énumère trois mille six cent quatre-vingt-trois volumes. L'ouvrage est écrit en latin, et M. de Pallegoix est occupé, dans ce moment, à faire imprimer un dictionnaire siamois-latin.

Il me reste à parler d'un petit livre qui est l'annonce et la promesse d'un grand travail attendu depuis longtemps avec impatience; c'est un chapitre de l'histoire de la vie et des voyages de Hiouen-thsang. On sait que l'Inde a été, pour les bouddhistes chinois, le but d'un grand pèlerinage, aussi longtemps que des établissements de leur religion se sont maintenus sur le sol de la Péninsule. Pour eux, l'Inde était ce que la terre sainte et Rome réunies étaient pour l'Europe du moyen âge. Ils y allaient pour vénérer les vestiges et les reliques de Bouddha et en même temps pour s'y faire instruire dans la théorie la plus savante et la plus accréditée de leurs dogmes; ils en rapportaient des livres sanscrits, qu'ils traduisaient après en chinois, et les fatigues et les dangers d'un si grand voyage les

couvraient, à leur retour, d'une auréole de sainteté. L'intérêt qui s'attachait à ces pèlerinages excitait, heureusement pour nous, quelquefois l'ambition littéraire de ces docteurs, et ils voulurent laisser un souvenir de leur voyage, de leurs périls, et des observations qu'ils avaient faites dans les pays qu'ils avaient parcourus. On comprend l'importance immense que ces livres ont pour nous; ils nous donnent la description de l'Inde et des pays intermédiaires entre elle et la Chine dans les premiers siècles de notre ère, une foule de détails sur l'histoire, la géographie et les mœurs, que nous chercherions en vain dans les auteurs sanscrits, et surtout la date précise d'une quantité de faits que les Indiens eux-mêmes ne nous donnent aucun moyen de fixer. M. Rémusat a senti le premier le parti qu'on pouvait tirer de ces voyages, et sa traduction du Foě-kouě-ki fut reçue par tous les indianistes comme un des secours les plus précieux pour leurs travaux. Mais il existe d'autres voyages bouddhiques dans l'Inde, et M. Julien entreprit de traduire et de commenter celui de Hiouen-thsang, de beaucoup le plus considérable, le plus détaillé et le plus riche de faits et de renseignements. Hiouen-thsang est un bouddhiste du VII[e] siècle de notre ère; il passa dix-sept ans en pèlerinage et composa à son retour un ouvrage en sanscrit sur son voyage et la doctrine bouddhique des pays qu'il avait traversés, ouvrage qui fut traduit en chinois par une commission de lettrés, sur l'ordre de l'empereur. En même temps, un de ses disciples écrivit l'histoire de la vie et des voyages de son maître dans un style plus facile, et en omettant une grande partie des légendes bouddhiques du grand ouvrage. Ces deux livres se complètent l'un l'autre, et M. Julien se propose de les traduire tous les deux, en commençant par le dernier. Il entoure sa traduction d'un commentaire varié, dans lequel il rassemble une foule de documents sur les pays dont il est question, sur les personnages dont parle l'auteur, sur les livres sanscrits qu'il cite, et y ajoute une chronologie bouddhique accompagnée d'un ample commentaire. Ce grand travail est à peu près terminé et formera une addition des plus importantes à la littérature histo-





rique de l'Orient. Le chapitre que M. Julien publie aujour d'hui[1] peut donner une idée de la manière de l'auteur, mais laisse à peine pressentir toute la valeur de l'ensemble et la richesse des additions que le traducteur y joindra.

Cette publication forme une transition naturelle à la littérature chinoise, où la part de la France est, comme à l'ordinaire, de beaucoup la plus grande. Je ne sais comment expliquer ce fait, que les autres nations lui ont presque abandonné le soin et l'honneur de les instruire sur la Chine et que, malgré les exceptions honorables de quelques sinologues anglais, allemands, portugais et américains, on ne puisse étudier réellement ce grand pays que dans des ouvrages français.

La littérature chinoise a cela de singulier qu'étant l'expression d'un peuple si différent de nous par son origine, sa langue, son histoire et ses institutions, elle est néanmoins celle de toutes les littératures orientales qui ressemble le plus à la nôtre, et la seule où chacun, le savant autant que l'homme pratique, trouve matière à l'étude, quelle que soit la branche de science ou d'application qu'il cultive. C'est ainsi que M. d'Hervey[2], qui a le goût de l'agriculture, a eu l'heureuse idée de s'occuper de la littérature chinoise pour en tirer des lumières sur un art dans lequel les Chinois ont fait des progrès étonnants, mais qui n'ont été étudiés que très-partiellement. Vous connaissez tous le Traité des vers à soie que M. Julien a traduit et qui a eu une influence si favorable sur cette grande industrie en France, et il est évident que la Chine nous réserve des enseignements semblables sur d'autres branches de l'agriculture, et surtout de l'horticulture, et M. d'Hervey a conçu

1. *Histoire de la vie d'Hiouen-thsang et de ses voyages dans l'Inde*, traduite du chinois; fragment lu à l'Académie des inscriptions par M. Stanislas Julien. Paris, 1851. In-8 (72 p.).

2. *Recherches sur l'agriculture et l'horticulture des Chinois*, et sur les végétaux, les animaux et les procédés agricoles que l'on pourrait introduire avec avantage dans l'Europe occidentale et le nord de l'Afrique, par le baron Léon d'Hervey-Saint-Denys. Paris, 1850. In-8 (262 p.).

le plan de traduire en entier l'Encyclopédie agricole, dont le Traité des vers à soie est tiré, et qui a paru sous Kièn-long. C'est une entreprise de longue haleine et pleine de difficultés, à cause de la quantité de termes botaniques et techniques dont ces traités sont nécessairement hérissés, et sur lesquels nos dictionnaires ne donnent que de faibles lumières. En attendant cette grande et importante publication, M. d'Hervey nous expose aujourd'hui son point de vue, quelques-uns des résultats auxquels il est arrivé, les points particuliers à étudier, les fruits, légumes et arbres chinois dont l'introduction serait possible en France et en Algérie, et l'analyse sommaire de l'Encyclopédie dont il s'occupe. Tout cela est très-instructif et exposé avec une netteté et avec une indication si honnête des difficultés, que l'on ne peut trop encourager l'auteur à persévérer dans cette voie presque nouvelle.

M. Pavie a publié récemment le second volume de sa traduction du San-Koué-tchi[1]. Le premier volume n'a pas attiré l'attention du public au degré qu'il méritait et que l'ouvrage entier finira par conquérir. La raison en est dans deux obstacles que rencontre en Europe tout ouvrage historique traduit du chinois; le premier repose sur la séparation qui a toujours existé entre les Chinois et le reste du monde. Leur histoire ne nous rappelle aucun de nos souvenirs; leurs grands hommes n'ont influé en rien sur le sort des nations dont nous tirons notre origine ou nos croyances; les Chinois sont pour nous presque comme un peuple qui aurait vécu dans une autre planète : c'est là un obstacle sérieux à l'intérêt que le public peut prendre à l'antiquité chinoise. Mais il y en a un autre, presque puéril, et qui pourtant est, je crois, le plus puissant des deux, c'est le son inaccoutumé des noms chinois, que nous avons de la difficulté à distinguer et à retenir, et qui décourage les

1. *San-koué-tchy*, histoire des trois royaumes, roman historique, traduit sur les textes chinois et mandchou, par Théodore Pavie, t. II. Paris, 1851. In-8 (xv et 428 p.).



lecteurs, dès le premier aspect du livre. Ces difficultés ne pourront céder, ou plutôt diminuer, que très-graduellement, à mesure qu'on s'accoutumera à faire entrer la Chine dans l'histoire générale, à la regarder comme une branche parallèle de l'humanité, qui a eu un développement semblable au nôtre, et qui nous offre, en toute chose, un point de comparaison.

Les Chinois possèdent, à côté de leurs chroniques officielles, une seconde classe d'ouvrages historiques dans lesquels on s'est efforcé de revêtir de chair les ossements un peu secs de la chronique; on s'est servi de la tradition populaire pour présenter une image plus vivante d'une époque, et l'on a créé ainsi un genre de littérature qui tient chez les Chinois la place que la poésie épique occupe chez les autres peuples. M. Pavie nous donne le plus célèbre de ces ouvrages, qui contient la peinture de l'époque des guerres civiles qui ont désolé la Chine depuis la chute de la dynastie des Han jusqu'à l'avénement de la dynastie des Tsin, c'est-à-dire de l'an 168 jusqu'à l'an 265 de notre ère. C'était le temps héroïque de la Chine, et les personnages qui y ont joué un rôle sont aussi familiers à la tradition chinoise que les héros d'Homère le sont en Europe, ou plutôt ils le sont bien davantage, parce que, en Chine, l'empire n'a pas passé d'un peuple à l'autre, et que les traditions sont restées nécessairement plus familières et ont pénétré plus profondément dans les esprits que chez nous. Les Chinois trouvent dans ce livre tout le charme de souvenirs populaires, le récit dramatique d'aventures célèbres dans leur histoire, l'exposé élégant des hauts faits de leurs héros les plus illustres et la narration des traits de caractère et des aventures qui ont donné naissance à mille proverbes familiers; et l'on ne peut pas s'étonner de la popularité de cet ouvrage, popularité telle qu'aucun livre en Europe n'en a jamais acquis une pareille et ne peut jamais en acquérir. Ce livre perd naturellement pour nous le charme inexprimable qu'il paraît avoir pour les Chinois, et devient pour nous un objet d'étude; nous y trouvons un modèle de la manière dont les Chinois se sont servis de

leurs anciennes ballades et des traditions populaires pour donner des couleurs plus vives à leur histoire; nous y trouvons les caractères plus ou moins historiques dans lesquels les Chinois ont individualisé leur idéal des vertus et des vices humains, et il faut savoir grand gré à M. Pavie de nous avoir fourni par sa traduction un élément essentiel pour une future histoire comparée des littératures.

Si M. d'Hervey nous présente la Chine d'aujourd'hui dans son activité industrielle, si M. Pavie nous la montre dans les guerres de son moyen âge féodal, M. Biot nous fait remonter dans son antiquité par la traduction du Tchéou-li[1]. Lorsque, dans le XIIe siècle avant notre ère, la seconde dynastie chinoise, celle des Chang, périt par ses vices, l'empire tomba entre les mains de Wou-wang, chef de la famille princière des Tchéou. Wou-wang était un grand homme de guerre et d'état, il avait à ses côtés son frère Tchéou-kong, qui était un esprit organisateur du premier rang, et à qui il confia la réforme morale et administrative de l'empire. Tchéou-kong essaya la réforme des doctrines morales en attachant à chacune des lignes mystérieuses des Koua de Fohi un apophthegme, et donna ainsi sa forme actuelle à l'Y-king. Ce livre est resté pour les Chinois un objet de respect religieux et d'études incessantes, et pour nous une énigme qui, plus que tout autre produit de l'esprit chinois, nous fait sentir que nous avons en face de nous une race entièrement distincte de la nôtre. Mais s'il nous est difficile de nous rendre compte des motifs et des effets de la partie morale des réformes de Tchéou-kong, rien n'est plus facile que de comprendre le but et les détails de l'organisation administrative, dont le Tchéou-li nous offre le tableau.

Les Tchéou ne trouvèrent pas table rase dans leur empire,

1. *Le Tcheou-li, ou rite des Tcheou*, traduit pour la première fois du chinois par feu Édouard Biot. Paris, 1851. Trois vol. in-8 (LXIV, 500, 620 et 119 p.)



et lorsqu'il s'agit de la nouvelle organisation de la Chine, ils rencontrèrent une féodalité puissante, dont ils avaient fait partie eux-mêmes, et ils furent obligés de la ménager, en laissant subsister à côté du territoire impérial soixante-trois territoires féodaux, dont les gouverneurs étaient héréditaires, mais qui d'ailleurs devaient administrer selon les lois et les formes établies pour le territoire impérial. Cette concession faite, ils abolirent toutes les autres charges héréditaires, et établirent un vaste système d'administration centrale comme le monde n'en avait jamais vu.

L'administration est divisée dans le Tchéou-li en six ministères, qui se subdivisent en sections, et l'autorité et le contrôle descendent régulièrement et systématiquement jusqu'aux derniers employés, et embrassent toutes les fonctions sociales. L'empereur et les princes feudataires sont contenus par des formes et des rites, et par la censure ; les employés de tout grade par la dépendance hiérarchique et par un système d'inspection perpétuelle ; le peuple, par les règlements et par l'enseignement, non-seulement moral, mais industriel, que l'état se charge de lui donner. C'est un système étonnant, reposant sur une idée unique, celle de l'état chargé de pourvoir à tout ce qui peut contribuer au bien public, et subordonnant l'action de chacun à ce but suprême. Tchéou-kong a dépassé dans son organisation tout ce que les états modernes les plus centralisés et les plus bureaucratiques ont essayé, et il s'est rapproché en beaucoup de choses de ce que tentent certaines théories socialistes de notre temps, avec la seule et immense différence qu'il a placé la source du pouvoir dans le sommet de la société, au lieu de la mettre dans la base, comme on le veut aujourd'hui.

La famille des Tchéou, après une durée de cinq siècles, finit par succomber au développement de ce reste de féodalité qu'elle avait laissé subsister. Mais l'empreinte que la main puissante de Tchéou-kong avait laissée n'a pu être effacée ; il

avait donné définitivement son pli à la nation, et après une série de révolutions et de guerres civiles qui ont duré des siècles, elle est revenue aux institutions des Tchéou, et elle est aujourd'hui encore gouvernée selon les principes que Tchéou-kong avait appliqués, et en partie d'après les formes mêmes qu'il avait créées.

La forme du Tchéou-li est celle d'un almanach impérial; mais cet almanach est infiniment plus instructif que ne le promet une liste d'employés, si ample et si systématique qu'elle soit, parce que Tchéou-kong entre dans une infinité de détails sur les fonctions, pour les bien préciser et bien faire sentir aux employés leurs devoirs et le ressort de leur autorité, de sorte que son ouvrage nous présente un tableau presque complet de l'état social de la Chine de son temps. Je ne saurais comparer ce document à aucun autre que l'antiquité nous ait légué, si ce n'est, jusqu'à un certain degré, au Code de Manou, qui contient, sous une autre forme, le tableau social de l'Inde antique. Rien n'est plus curieux que la comparaison de ces deux monuments littéraires, où les tendances opposées du génie de ces deux peuples sont marquées si distinctement. En Chine, la vie spirituelle est toute politique, et la vie civile toute impériale; dans l'Inde, la vie spirituelle est toute métaphysique, et la vie civile toute municipale. L'histoire de ces deux grandes nations est le commentaire et le développement de ces deux tendances.

L'impression du Tchéou-li a été commencée par le traducteur, et achevée après sa mort, à l'aide de M. Stanislas Julien, par les soins de M. Biot père. L'ouvrage est terminé par une table analytique, qui rendra faciles les recherches dont il sera l'objet, et que malheureusement celui qui a ouvert cette riche voie de l'antiquité ne pourra plus poursuivre.

Me voici arrivé au bout de ma tâche, autant que j'ai pu la remplir; je crains que la liste que je vous ai présentée ne soit très-incomplète, même pour les livres orientaux qui ont été pu-



bliés en Europe, et que bien des travaux n'aient échappé mon attention; mais ce dont je suis sûr, c'est qu'elle ne contient pas la moitié des ouvrages que j'aurais eu à annoncer, si j'avais pu apprendre ce qui a paru en Orient même. Il se publie aujourd'hui un nombre d'ouvrages orientaux infiniment plus grand que nous ne le soupçonnons; on imprime en Égypte et en Turquie, on lithographie à Tauris et à Téhéran, on imprime et on lithographie dans toutes les parties de l'Inde, on imprime dans toutes les colonies européennes de l'Asie, et presque toutes les missions ont des presses, dont elles font usage avant tout pour les besoins de leur enseignement, mais souvent pour la publication d'ouvrages qui intéressent à un haut degré la science. De toute cette masse de livres, il ne nous en vient que quelques-uns accidentellement et tardivement. On comprend parfaitement que les livres publiés en Perse nous arrivent difficilement : les relations de l'Europe avec ce pays sont tellement restreintes, le nombre des Européens qui y demeurent est tellement faible, les communications intérieures mêmes sont si incertaines, qu'il est naturel que nous soyons, sous le rapport de cette littérature, livrés au hasard et à la chance que des marchands persans apportent quelques livres à Constantinople, quand il faut compléter la charge d'une mule pour laquelle il n'y a pas assez de soie. J'ai sous les yeux quelques volumes imprimés en Perse; mais chacun de nous n'a probablement jamais vu la moitié de ce qui s'y est publié, et surtout personne n'est sûr de pouvoir se procurer ce dont il aurait besoin. Il n'y aura de remède à cela que quand les libraires persans trouveront de leur intérêt de former des dépôts de leurs ouvrages à Constantinople, comme les libraires indiens en ont formé en Perse; car il paraît qu'on publie dans l'Inde, surtout à Bombay, une quantité de livres persans et quelquefois arabes, qui sont destinés à la Perse; les éditions sont envoyées à Bouchir, d'où elles se dispersent sur les marchés persans. Ainsi a paru un Kamous, dont il n'y a à Paris qu'un seul exemplaire, et un Firdousi, dont je crois qu'aucun exemplaire n'est arrivé en Europe.

La librairie indienne indigène est extrêmement active, et les ouvrages qu'elle fournit n'entrent jamais dans la librairie européenne, même de l'Inde. M. Sprenger dit dans une lettre qu'il y a dans la seule ville de Luknau treize établissements lithographiques uniquement occupés à multiplier des livres pour les écoles, et il donne une liste considérable d'ouvrages dont probablement aucun n'est parvenu en Europe; il en est de même à Dehli, Agra, Cawnpour, Allahabad et d'autres villes. Qui est-ce qui a jamais vu en Europe le Burhani kati imprimé à Morschedabad, ou le Mirkhond complet qui a paru en deux volumes in-folio, selon les uns à Bombay, selon les autres à Dehli, et peut-être dans chacune de ces villes? C'est pourtant un livre capital, que les éditeurs auraient intérêt à envoyer en Europe, où il trouverait de nombreux acheteurs. Il paraît qu'on a publié quelque part dans l'Inde le poëme national des Rajpoutes de Tchand; mais qui de nous pourrait seulement affirmer si le fait est vrai et où a paru cet important ouvrage?

Vous avez pu voir dernièrement dans le Journal asiatique une liste de livres sanscrits publiés à Calcutta, des collections d'anciens codes hindous, des ouvrages de philosophie ancienne et autres; on pourrait en faire de semblables pour les ouvrages imprimés aux frais du Tattwabodha, tous relatifs aux Védas, et dont il n'arrive en Europe que deux exemplaires que la Compagnie des Indes reçoit pour sa bibliothèque.

Mais on comprend encore très-bien que les libraires indiens, qui ne spéculent qu'en vue des besoins locaux dont ils peuvent juger, et qui publient un grand nombre de livres entièrement sans intérêt pour les savants européens, ne s'inquiètent pas des chances de vente en Europe, dont ils ne peuvent se faire une idée nette; tout leur manque, les intermédiaires, la connaissance des marchés, enfin tout ce qu'il faut pour qu'on se décide à courir un risque. Notre espoir d'obtenir un jour les ouvrages imprimés dans l'intérieur de la





Péninsule repose sur le perfectionnement des rapports de librairie entre l'Europe et les ports de mer dans l'Inde, où il y a des Européens qui peuvent distinguer entre un ouvrage qui intéresse la science et une production uniquement calculée pour des besoins locaux.

Mais ce qui ne se comprend pas, c'est que les Européens en Orient qui publient des ouvrages, que les missions composées d'Européens qui ont eu une éducation littéraire, que les sociétés savantes de l'Inde et des îles envoient si rarement leurs livres. Pour ne citer que quelques exemples, M. Ballantyne, qui est un homme plein de mérite et d'activité, a publié à Allahabad et à Mirzapour des livres philosophiques indiens accompagnés de traductions, mais il est impossible de les trouver en Europe, à moins que, par accident, un employé de la Compagnie n'en rapporte un. M. Hodgson a fait imprimer à Calcutta des recherches de la plus haute importance historique sur les aborigènes de l'Inde; qui de nous a jamais pu se procurer cet ouvrage? La mission allemande dans le midi de l'Inde a publié des dictionnaires et imprime aujourd'hui la collection des ouvrages qui existent en langue canara. Ce ne sont pas des livres qui s'adressent à un grand nombre de personnes en Europe, mais qui devraient se trouver dans les principaux centres du savoir européen. Où pourrait-on les rencontrer aujourd'hui? La Compagnie des Indes a publié l'excellente édition de Ferishta, rédigée par le général Briggs, mais ce livre est resté pendant dix ans enfoui dans les magasins d'artillerie de Pouna et n'aurait, je crois, jamais été connu en Europe, si l'éditeur n'avait à la fin trouvé moyen de se faire donner quelques exemplaires et de les faire venir à Londres. La Société de géographie de Bombay n'a pas de dépôt de son curieux journal et il est impossible de l'acheter en Angleterre. La Société de Hong-kong est dans le même cas, et la Société asiatique de Ceylan est si silencieuse sur ses ouvrages, que nous n'en connaissons les titres que par une mention accidentelle dans un ouvrage imprimé à Batavia. Vous

pouvez voir sur la table une traduction birmane des lois de Manou, publiée par M. Richardson à Molmein, ouvrage extrêmement curieux et le seul texte birman qui puisse aider un savant à acquérir la connaissance de cette langue; mais, s'il nous est arrivé, cela est uniquement dû à l'activité de M. Vattemare, qui s'est fait donner ce volume en Amérique, et l'on n'en trouverait certainement pas un autre exemplaire en Europe. Enfin, la Société asiatique de Calcutta elle-même, qui pourtant a des rapports fréquents avec nous et a fait un dépôt de ses ouvrages chez nous, a publié depuis quelques années plusieurs volumes qu'elle n'a jamais envoyés ni à Londres, ni ici, comme, par exemple, l'Histoire de Nadir Shah. Je pourrais continuer ce catalogue de nos doléances, mais je crains d'excéder l'espace qui m'est alloué, et je crois que ces remarques suffiront pour prouver le besoin de communications littéraires meilleures et plus actives. Tout paraît y inviter, et surtout l'intérêt des auteurs; non pas leur intérêt pécuniaire, puisque la vente en Europe ne sera jamais bien considérable, mais leur intérêt littéraire, car enfin, c'est en Europe que se font les réputations scientifiques; et, pour qu'elles puissent se faire, il faut qu'on puisse voir les livres. Il n'est pas à croire que les Européens dans l'Inde soient tout à fait indifférents à la gloire littéraire ou à l'utilité que peuvent avoir leurs travaux pour la science. Pourquoi alors les auteurs ne font-ils pas un dépôt de leurs ouvrages chez un libraire en Europe, ou, s'ils n'en connaissent pas, pourquoi ne s'adressent-ils pas à une des nombreuses sociétés asiatiques, dont chacune s'empresserait de leur servir d'intermédiaire auprès du public? Dans tous les cas, je sais que notre Société serait très-heureuse de rendre ce service à la science, comme elle l'a déjà fait dans plusieurs occasions.

XII

ANNÉE 1851-1852

RAPPORT LU LE 3 JUILLET 1852

MESSIEURS,

Nous célébrons aujourd'hui le trentième anniversaire de la fondation de la Société asiatique. C'est une vie déjà longue pour une association qui n'a d'autre base que le dévouement de ses membres à la science, ni d'autre fortune que les sacrifices qu'ils consentent à faire. Lorsque la Société asiatique fut établie, le plus illustre de ses fondateurs, M. de Sacy, ne croyait pas à sa durée; il donna cependant à cette Société son temps, ses soins et l'appui de son nom, par ce sentiment du devoir qui a gouverné toute sa vie; mais il doutait qu'elle pût se maintenir, et néanmoins elle a surmonté des difficultés de toute espèce; elle a survécu à presque toute cette grande génération de savants qui a fait revivre les lettres orientales en France d'une manière si glorieuse; elle a traversé deux ou trois révolutions politiques; elle a échappé au danger plus grand de dissensions intérieures, et aujourd'hui, non-seulement elle vit, mais elle se trouve en état d'étendre le cercle de ses travaux.

La raison de la durée d'associations en apparence aussi frêles réside dans le besoin qui les fait naître et qui leur donne

une vie presque indépendante des individus qui les composent. Quand on se reporte à l'histoire des sociétés scientifiques libres, on les voit naître surtout à deux époques et par suite de la même nécessité de créer des organes pour des sciences nouvelles, qui ne trouvaient pas leur place dans l'organisation littéraire du temps. La première époque où les sociétés libres couvrirent rapidement de leur réseau presque toute l'Europe, est le siècle qui a suivi la renaissance des lettres. Les idées nouvelles qui agitaient l'esprit humain, après qu'il eut rompu les chaînes de la philosophie et de la théologie scolastiques, idées qui ne trouvaient pas leur satisfaction dans les écoles officielles d'alors, faisaient sentir aux amis des nouvelles lumières la nécessité de s'entendre, de se protéger et de cultiver en commun les sciences naissantes.

Ces sciences acquirent peu à peu leur position légitime; la base de l'enseignement public s'élargit, et quelques sociétés libres, se consolidant, formèrent des académies et des écoles officielles. Il se fit alors un long temps d'arrêt; toute l'Europe travaillait à s'approprier le progrès immense qu'elle venait de faire par le rétablissement des études classiques. Il fallait publier et interpréter les auteurs grecs et latins, appliquer les faits qu'ils contenaient à toutes les sciences, théologiques, philosophiques, historiques et naturelles; remplacer les méthodes scolastiques par des méthodes plus libres; réformer le goût littéraire d'après les modèles de l'antiquité; enfin, refaire l'éducation scientifique du monde. Ce grand travail a duré trois siècles, pendant lesquels l'Europe, tout occupée à remplir le programme qu'elle s'était proposé, ne pouvait guère songer à l'étendre.

Mais de nos jours ce cadre est devenu de nouveau trop étroit; de nouvelles sciences ont été créées, les anciennes se sont subdivisées, et leurs moindres parties demandent à être cultivées à part. C'est surtout dans les études historiques et naturelles que ce mouvement s'est fait sentir et a débordé de tous côtés. Les



établissements d'instruction publique, les académies, les universités, ne peuvent suivre que lentement cette extension subite et presque tumultueuse des études, et les sciences nouvelles cherchent encore une fois, dans la formation des sociétés libres, des points de réunion, des moyens d'action et de publicité, des centres où des travaux spéciaux puissent trouver la sympathie et les secours que le public n'est pas encore préparé à leur accorder. C'est là le motif de la fondation de toutes les associations scientifiques libres qui sont nées en si grand nombre depuis trente ou quarante ans, et vous savez tous que telle est l'origine de notre Société.

Le jour où les études orientales franchirent l'étroite limite des dialectes sémitiques, dans laquelle l'habitude et les besoins de la théologie les avaient enfermées; le jour où les langues et les littératures de l'Inde, de la Chine, de la Perse, et celles des nombreuses races qui se groupent moralement autour de ces pays et leur ont emprunté leur civilisation, commencèrent à être l'objet d'études sérieuses, ce jour-là, les Sociétés asiatiques devinrent une nécessité. Ces études sont immenses; leur but et leur résultat final doivent être de nous faire connaître l'histoire de la partie le plus anciennement civilisée du monde, d'enrichir les sciences morales et sociales de l'expérience des grandes nations qui peuplent l'Asie, d'approfondir l'origine et le développement des idées religieuses et philosophiques qui gouvernaient les hommes, d'étudier les formes littéraires dans lesquelles les sentiments de peuples si divers ont trouvé leur expression; d'expliquer l'organisation des grandes nations de l'Orient que l'Europe envahit de plus en plus, et dont elle est intéressée à connaître le génie et le passé; de retrouver, par la comparaison des langues, la généalogie, les migrations et le mélange des peuples, en un mot, de donner à l'histoire du genre humain, sous toutes ses formes, une base plus ancienne, plus large, plus certaine qu'auparavant.

On a commencé cette grande œuvre de tous côtés; mais elle

avance lentement. Le matériel à conquérir forme une masse incalculable; il faut créer les grammaires et les dictionnaires, rechercher les manuscrits, publier et traduire les textes, découvrir et lire les inscriptions et les médailles, étudier les religions et les mœurs, pendant que le monde, même le monde des lettres, est encore peu en état de rendre justice à ces travaux. Il est avide de résultats; il aimera un jour à lire une histoire de l'Inde et de son influence sur l'Europe antique, une histoire de Babylone tirée des inscriptions cunéiformes, une histoire morale et politique de la Chine, qui lui offrira un étrange parallèle des expériences sociales de l'Europe; mais ces grandes choses se font lentement et sont le fruit d'un travail infini et minutieux, de mille observations et découvertes qui ne sont intéressantes et intelligibles que pour ceux qui vivent dans la science même. Le monde ne peut les apprécier ni juger de la vérité et de la portée des résultats partiels qu'on lui présente, et pourtant il faut que le travailleur trouve de la sympathie; c'est la première condition de sa persévérance et de son succès. C'est pour la lui donner que vous avez fondé votre Société.

Vous avez voulu avoir un centre commun vers lequel puissent converger les travaux si divers qui vous occupent, où tout effort isolé trouve un appui, où toute découverte obtienne un jugement éclairé. Vous avez créé un organe pour vos travaux dans le Journal asiatique, et les soixante volumes qui forment aujourd'hui ce recueil sont une preuve irrécusable de la variété et en même temps de l'unité de vos études. La publicité que vous avez offerte aux recherches les plus ardues et les plus spéciales a été un puissant encouragement pour la science, et toutes les parties de l'histoire politique et littéraire, de la législation, de la géographie et de la philologie orientale y ont trouvé la solution de nombreux problèmes et des matériaux pour des recherches ultérieures. Votre Journal est devenu un livre de bibliothèque, et il est à croire qu'il est définitivement fondé, car il répond à un besoin évident; les matériaux ne lui



manqueront jamais, et les encouragements ne lui feront pas défaut, aussi longtemps qu'il les méritera.

Dans la plupart des sociétés scientifiques, le but de l'association serait atteint par la création d'un point de réunion et par la fondation d'un recueil destiné à répandre les communications et les découvertes des membres; mais il n'en est pas ainsi pour nous. Nous sommes en face de littératures immenses, imparfaitement connues, et qui ne peuvent réellement servir à notre but que quand elles auront été l'objet des travaux de la critique européenne. C'est une tâche d'une étendue telle que l'exécution en pourrait paraître impossible, même en la soumettant à toutes les restrictions qu'elle comporte.

Il est vrai qu'on a comparé les littératures orientales à ces grandes armées asiatiques, qui consistent, pour la plus grande partie, en non combattants, et dont la masse est hors de proportion avec la valeur réelle; et quand on pense à l'étendue énorme même des littératures secondaires; quand on voit que M. de Hammer a eu sous les yeux les ouvages de deux mille deux cents poëtes turcs; que Mgr Pallegoix énumère vingt-six mille volumes écrits en siamois, et que M. Latter évalue les ouvrages composés en birman à quatre-vingt mille volumes, on ne peut douter que la plus grande partie de ces livres ne se compose de traductions, d'imitations et de redites, dont la publication n'ajouterait rien à nos connaissances. Mais toute défalcation possible faite, et quelque sévérité qu'on y mette, on reste confondu du nombre, de la variété et de l'étendue des ouvrages orientaux qui ont exercé de l'influence sur la civilisation, les croyances et les idées des différentes nations, ou qui contiennent leur histoire, ou qui sont l'expression originale et artistique de leurs sentiments, ou qui sont nécessaires à l'enseignement et à l'intelligence de tant de langues, et qui, par conséquent, forment la base et les éléments indispensables de toute connaissance véritable de l'Asie.

L'Europe savante a mis plusieurs siècles à publier les ouvrages grecs et latins que l'antiquité lui a légués, et pourtant elle a été aidée dans ce travail par le concours unanime de tout ce qui aspirait à un degré quelconque de culture intellectuelle, et l'on est tenté de se demander combien de siècles il faudra pour que les documents qui doivent servir à l'histoire de l'Orient soient rendus accessibles.

Heureusement, la science n'exige ces matériaux que graduellement; elle fait sentir, à mesure de ses propres progrès, la nécessité de nouveaux documents, et elle finit par les obtenir à travers mille difficultés et mille sacrifices, mais elle les obtient. Le devoir des Sociétés asiatiques est d'aider à aplanir ces difficultés et à amoindrir ces sacrifices en employant les moyens que la coopération leur offre, et en faisant connaître au public les besoins de la science. Notre Société n'a jamais oublié ce devoir : dès les premières années de son existence, elle a encouragé et entrepris des publications dont l'achèvement quelquefois menaçait de dépasser ses forces, et qui n'étaient pas toujours heureusement choisies. C'est le sort de toutes les associations libres; au moment où elles se fondent, on croit tout probable, tout possible, parce qu'on juge des autres d'après son propre enthousiasme pour une étude de prédilection. Le temps amène l'expérience, et enseigne aux Sociétés ce qu'elles peuvent faire et ce qu'elles doivent laisser faire à l'État ou aux individus. Votre Société a ralenti pendant longtemps ses publications; elle a appris à les mieux choisir, et aujourd'hui elle est au moment de les recommencer sur un plan plus vaste. Vous vous êtes décidés à publier une *Collection d'auteurs orientaux* inédits, accompagnés de traductions et de tables, et calculés de manière à fournir à la science des matériaux importants et variés, et aux écoles en Europe et en Asie des livres corrects, commodes et facilement accessibles. Cette grande entreprise offre plus d'une difficulté et n'est pas sans danger pour vous; mais elle rendra d'éminents services, si elle est exécutée de manière à mériter l'approbation et



l'aide de ceux qui s'intéressent aux progrès des lettres. C'est une grande et belle partie de la mission des Sociétés asiatiques de rendre accessibles les trésors de l'histoire, même à ceux qui sont étrangers aux études philologiques, de fournir à tous des matériaux pour leurs travaux, et de forcer par l'évidence le public à accepter l'accroissement de connaissances que vous lui offrez. Aussi longtemps que les études orientales n'auront pas pris dans le monde le rang auquel elles peuvent légitimement prétendre, aussi longtemps qu'elles n'auront pas rompu le cercle magique qui les enserre et qui commence seulement à céder sur quelques points, aussi longtemps le rôle des Sociétés asiatiques est marqué et leur existence répond à un besoin incontestable.

J'ai à vous rendre compte des travaux de votre Conseil pendant l'année dernière. Vous allez entendre le rapport des censeurs, qui vous prouvera que vos ressources matérielles continuent à suivre le progrès qui a marqué les deux dernières années. Vous êtes restés en bons rapports de services réciproques avec les autres Sociétés; il ne s'en est pas formé de nouvelle pendant cette année; mais il a paru néanmoins un nouvel auxiliaire de vos études, le *Journal asiatique de Constantinople* [1], dirigé par M. Cayol, qui a pris pour modèle notre Journal, et se propose de le consacrer aux recherches sur la littérature, les antiquités et l'histoire des peuples qui composent l'Empire ottoman. C'est une entreprise digne de l'intérêt de l'Europe savante et particulièrement du vôtre.

M. Troyer a terminé la traduction de la *Chronique du Kachmir* [2], dont il avait commencé la publication pour vous.

1. *Journal asiatique de Constantinople*, recueil mensuel de mémoires et d'extraits relatifs à la philologie, à l'histoire générale, à l'archéologie, à la science et aux arts des nations orientales en général, et principalement des nations qui ont habité ou habitent l'Empire ottoman, dirigé et publié par H. Cayol. Constantinople, 1852, in-8°. A Paris, chez Benj. Duprat. (Prix d'une année 25 fr.)

1. *Radjatarangini*, histoire des rois du Kachmîr, traduite et commentée par M. A. Troyer. T. III, Paris, 1852, gr. in-8° (727 pages, prix 6 fr.).

Les deux premiers volumes, qui ont paru il y a quelques années, contenaient le texte, la traduction et le commentaire des six premiers livres de l'ouvrage, et en comprenaient la partie primitive, composée par Kalhana; le troisième volume nous en donne la continuation par un auteur inconnu du XIIe siècle. M. Troyer a cru, avec raison, pouvoir se dispenser d'imprimer le texte de cette continuation, parce que le seul manuscrit qu'il eût à sa disposition et qu'il devait à la courtoisie de la Société asiatique de Calcutta, était entièrement conforme au texte imprimé dans l'Inde. Grâce à M. Troyer, nous possédons maintenant une traduction complète de cet unique ouvrage historique sanscrit, dont la découverte avait excité une si grande sensation parmi les savants. Ce livre est un document des plus remarquables et dont l'importance sera sentie de plus en plus à mesure qu'on parviendra à reconstruire l'histoire de l'Inde. Des noms et des événements, qui aujourd'hui n'attirent pas notre attention, acquerront toute leur valeur, quand des renseignements trouvés d'autre part, dans les inscriptions, dans les livres bouddhistes et musulmans, permettront de les placer sous leur véritable jour. La Société doit donc se féliciter d'avoir pu accomplir la publication de la Chronique du Kachmîr.

Cet ouvrage étant terminé, le Conseil de la Société a pensé qu'il était opportun de commencer la *Collection des auteurs orientaux*, dont le plan vous a été soumis il y a un an, et il a décidé l'impression des *Voyages d'Ibn Batouta*, publiés et traduits par MM. Defrémery et Sanguinetti, des *Prairies d'or* de *Masoudi*, publiées et traduites par M. Derenbourg, et de la *Vie de Mahomet*, par Ibn Hischam, publiée et traduite par M. Kazimirski de Bieberstein. Ce sont des ouvrages tellement importants, ou plutôt tellement indispensables aux études orientales, que le Conseil n'a pas cru pouvoir faire de meilleurs choix, et je ne pense pas qu'il soit nécessaire de rien ajouter au simple énoncé de leurs titres et du nom des éditeurs. Votre bureau avait désiré comprendre dans la nouvelle collection une édi-





tion du Droit public musulman par Mawerdi : c'était un ouvrage qui nous convenait sous plusieurs rapports, et un membre du Conseil avait déjà fait une grande partie du travail, lorsque nous avons appris que M. Enger, à Bonn, avait préparé une édition du même livre, d'après les manuscrits de Leyde et d'Oxford, et en avait déjà commencé l'impression. Le Conseil, pensant qu'il y aurait une sorte de déloyauté à employer les fonds de la Société à faire concurrence aux efforts honorables d'un savant isolé, a abandonné la publication de Mawerdi. Il ne doute pas que cette décision n'ait votre entière approbation.

Il me reste le douloureux devoir de vous parler de la perte inattendue et irréparable que la Société asiatique et les lettres orientales ont faite par la mort de M. Burnouf, votre secrétaire. J'ai peu à dire de sa vie ; elle est tout entière dans ses ouvrages ; car jamais il n'y eut un savant plus entièrement dévoué à ses travaux, moins avide d'influence, de fortune, de réputation, enfin de tout ce qui tente l'ambition des hommes. Je ne crois pas même qu'il ait jamais connu toute l'étendue de sa gloire en Europe et en Asie, ni su combien son nom avait grandi graduellement et spontanément, sans le moindre effort ni de lui-même, ni de ses amis, par le seul et irrésistible effet de ses découvertes scientifiques.

Il était né le 8 avril 1801 ; fils unique du célèbre auteur de la Grammaire grecque, il fut élevé sous les yeux de son père, se destina à la carrière du droit, subit son examen à la faculté de Paris, fut inscrit au tableau des avocats, et travailla pendant quelque temps dans le cabinet d'un homme de loi. Mais les études classiques et grammaticales n'avaient point perdu leur charme pour lui ; il avait suivi le cours de sanscrit de Chézy et les cours de l'École des chartes, en même temps qu'il étudiait le droit ; et il a souvent dépeint à ses amis l'étonnement et l'horreur de son vieil avocat quand il découvrait sur la table du jeune homme le Nalus de Bopp et la Gram-

maire sanscrite, qui avaient usurpé la place qu'aurait dû occuper le Code civil. Bref, le droit fut abandonné, et M. Burnouf se livra entièrement aux études orientales. Il devint un des membres fondateurs de votre Société, fut nommé maître de conférences à l'École normale en 1829, secrétaire de la Société asiatique en 1830, membre de l'Académie des inscriptions en 1832, bientôt après professeur de sanscrit au Collége de France à la place de Chézy; en 1838, inspecteur de la typographie orientale à l'Imprimerie royale, à la place de M. de Sacy, et il ne dévia plus un instant de sa vocation jusqu'au jour de sa mort.

Jamais vocation n'a été plus vraie que celle de M. Burnouf pour la philologie et surtout pour l'étude du sanscrit. Doué d'un esprit éminemment analytique, il aimait à approfondir l'organisation philosophique de cette langue, et à suivre grammaticalement et historiquement ses mots, qui ont exercé une si grande influence sur les idées des hommes. Une racine sanscrite était pour lui comme le germe d'une plante, qui contient dans ses replis tous les éléments de la croissance future et rien n'égalait la sagacité avec laquelle il suivait le développement de ce germe, ses transformations, les nuances qu'il prenait, soit à différentes époques, soit dans les langues dérivées, et leur influence sur la formation des idées.

A l'époque où M. Burnouf commença à s'occuper du sanscrit, on connaissait cette langue, on en possédait des grammaires, des dictionnaires et quelques textes; mais on ne faisait qu'entrevoir toutes ses ramifications et les grandes lumières qui allaient jaillir sur toute l'histoire du genre humain, par la preuve de la parenté de tant de peuples avec la race hindoue, preuve que le sanscrit devait fournir. Quelques esprits aventureux avaient pressenti ces résultats, et M. Bopp, qui venait de démontrer l'identité de la grammaire sanscrite avec celle du grec et du latin, ouvrit ainsi cette série brillante de découvertes par lesquelles la grammaire comparée a agrandi, précisé et enrichi l'histoire.



M. Burnouf entra dans cette carrière avec toute l'ardeur d'un esprit jeune et curieux. On s'était beaucoup occupé en France de ce qu'on appelait la grammaire générale, étude assez stérile, pendant qu'on avait presque entièrement négligé la grammaire comparée, science merveilleuse par sa méthode et ses résultats historiques et philologiques. M. Burnouf l'introduisit en France par son cours à l'École normale. Ce cours fut supprimé quelques années après; mais l'École, qui avait été enthousiasmée de ces vues nouvelles sur les rapports des langues entre elles, sur les lois de leur développement, sur la parenté d'idiomes en apparence tout différents, sur les règles de la véritable étymologie, qui faisaient une science de ce qui avait été le hochet des esprits faux et la honte de la philologie, l'École a gardé précieusement les cahiers de M. Burnouf, qui circulent encore aujourd'hui parmi cette jeunesse intelligente.

M. Burnouf n'a rien imprimé de ce cours; mais il ne tarda pas à donner une preuve de la puissance des méthodes qu'il y avait enseignées. Abel Rémusat, qui s'occupait déjà du bouddhisme, appela son attention sur les livres sacrés des bouddhistes au delà du Gange et de Ceylan, écrits en pali, langue entièrement inconnue alors et de laquelle on ne possédait qu'un alphabet inexact, rapporté par Laloubère il y a deux siècles. M. Burnouf s'adjoignit M. Lassen, et les deux amis présentèrent, en 1825, à la Société asiatique, leur *Essai sur le pali*[1], dans lequel ils expliquaient les différentes écritures usitées pour cette langue, reconstituaient sa grammaire, prouvaient sa dérivation du sanscrit, fixaient les différences principales entre les deux dialectes, et analysaient les ouvrages palis qu'ils avaient à leur disposition. Cette découverte devait fournir plus tard à M. Burnouf des matériaux importants pour l'histoire et les doctrines du bouddhisme; mais pour le moment il se tourna vers la solution d'un autre et plus grand problème.

1. *Essai sur le pali*, ou la langue sacrée de la presqu'île au delà du Gange, par E. Burnouf et Chr. Lassen. Paris, 1826, in-8° (224 pages et 6 pl.).

Anquetil avait apporté de l'Inde ce qui restait des livres de Zoroastre; il en avait publié une traduction, qui pendant soixante ans était restée la base de toutes les recherches sur l'ancienne Perse. Ce livre, produit d'une persévérance et d'une bonne foi qu'on ne peut assez admirer, était aussi parfait que possible dans l'état de la science d'alors. Mais cette traduction n'était pas faite sur l'original zend, c'était l'interprétation d'une ancienne traduction en pehlewi, telle que les Guèbres de Bombai pouvaient la donner à Anquetil; car eux-mêmes n'entendaient plus l'original et ne comprenaient même la traduction en pehlewi que difficilement et imparfaitement. On commença à s'occuper de ces questions; quelques savants se mirent à nier l'authenticité des livres de Zoroastre et à déclarer que le zend était un dialecte factice; d'autres espéraient remonter, par le moyen du persan moderne, à la connaissance du dialecte ancien; mais ce procédé ne donne jamais de résultats satisfaisants, quand l'intervalle de temps entre les deux dialectes est très-considérable. Aussi la question était-elle restée à peu près intacte, et M. Burnouf se trouva devant une langue inconnue, sans autres secours qu'un mince vocabulaire, un alphabet assez mal déterminé et une traduction suspecte. Il avait, il est vrai, à sa disposition un secours dont Anquetil n'avait pas pu se servir, une traduction sanscrite d'une partie des livres de Zoroastre; mais au lieu d'être faite sur l'original, elle n'était qu'une traduction de cette même traduction dont les Guèbres d'Anquetil s'étaient servis, et par conséquent plus propre à contrôler leurs connaissances en pehlewi qu'à aider à l'intelligence de l'original. Néanmoins ce secours, si précaire qu'il parût, fut d'une grande utilité à M. Burnouf, qui s'assura bientôt que l'ancien persan était un dialecte du sanscrit, et dès ce moment il tint pour certain qu'il parviendrait à reconstruire la langue de Zoroastre[1]. Il

1. *Vendidad Sadé*, l'un des livres de Zoroastre, lithographié d'après un manuscrit zend de la Bibliothèque du roi, et publié par M. E. Burnouf. Paris, 1829-1843, in-fol. (561 pages).





faut voir dans son Commentaire sur le Yaçna[1] quel art et quelle merveilleuse sagacité il a déployés dans cette recherche; comment il a réussi à retrouver la grammaire, à refaire le dictionnaire de cette langue, et à rendre son véritable sens à ce livre antique et obscur, qui avait été obscurci encore davantage par les gloses et les interprétations des Guèbres. M. Burnouf n'a pas achevé ce Commentaire, mais il a publié plus tard, dans votre Journal, une suite de Mémoires[2] sur des mots importants et difficiles, dans lesquels il s'est appliqué à éclaircir une partie des dogmes de Zoroastre, à marquer leurs points de ressemblance avec les doctrines énoncées dans les Védas, et à fixer les rapports exacts de l'ancienne langue persane avec le sanscrit le plus antique. Sa mort a interrompu la continuation de cette belle série de Mémoires, pleins d'aperçus nouveaux, et touchant aux points les plus obscurs de l'antiquité, de même qu'elle ne lui a pas permis de mettre la dernière main à son Dictionnaire zend, dont il laisse le manuscrit en trois volumes in-folio, que le Gouvernement devrait imprimer pour l'honneur des lettres françaises.

Cette grande découverte du persan ançien est loin d'avoir encore donné tous les fruits qu'elle promet. Elle ouvre l'accès à une infinité de recherches sur les points les plus curieux de l'histoire des religions, de la législation, de la géographie et des langues de l'antiquité, et l'on ne connaîtra toute sa valeur que quand on en aura tiré toutes les conséquences et fait toutes les applications dont elle contient le germe.

M. Burnouf lui-même a tiré de sa découverte une des conséquences les plus belles et les plus inattendues qu'elle contenait. On avait trouvé en Perse, sur des rochers, sur des

1. *Commentaire sur le Yaçna*, l'un des livres religieux des Parses, ouvrage contenant le texte zend expliqué pour la première fois, les variantes des quatre manuscrits de la Bibliothèque royale, et la version sanscrite inédite de Nériosengh, par E. Burnouf. T. I. Paris, 1833, in-4° (CLIII, 592, et CXCVI pages).

2. *Etudes sur la langue et les textes zends*, par E. Burnouf, T. I. Paris, 1840-1850, in-8° (429 pages).

tombeaux et sur les restes des palais de Persépolis, des inscriptions magnifiques dans un caractère inconnu, auquel on donnait le nom de cunéiforme. Elles paraissaient offrir un problème insoluble; on n'en possédait aucune traduction; on n'avait aucune indication sur leur sens, aucune connaissance de la langue dans laquelle elles étaient écrites, aucun moyen de lire une écriture qui n'avait d'analogie avec nulle autre. A la fin, M. Grotefend, admettant l'exactitude d'une indication des auteurs anciens sur la localité des tombeaux de Darius et de Xerxès, désigna, par un procédé très-ingénieux, la place que les noms de ces deux rois et leur titre de roi des rois devaient occuper sur deux de ces inscriptions, et forma un alphabet, par l'analyse de ces noms. Comme on ignorait la langue des inscriptions, on ne pouvait pas aller plus loin, et l'on ne pouvait même pas prouver ou réfuter les résultats de la tentative de M. Grotefend, qui resta ainsi pendant trente ans à l'état de conjecture plausible. Des hommes d'un grand mérite, M. Rask et M. Saint-Martin, s'occupèrent de ce grand problème, sans faire faire des progrès sensibles à sa solution, et sans parvenir à lui ôter son caractère conjectural. Ce fut la découverte du zend qui donna à M. Burnouf la clef de cette énigme; car si les inscriptions étaient réellement de Darius, elles devaient être écrites dans la même langue que les livres de Zoroastre, qui était presque contemporain de ce roi, et l'intelligence des mots et des formes grammaticales devait le mettre en état d'en fixer avec certitude l'alphabet et le sens. Ayant donc appliqué sa connaissance du zend à deux inscriptions de Darius et de Xerxès trouvées près de Hamadan, il parvint à les lire; prouva que la conjecture de Grotefend était fondée, que l'alphabet qu'il avait découvert était partiellement vrai, que la langue des inscriptions était un dialecte voisin du zend, et donna une traduction complète des deux inscriptions et un alphabet presque complet[1]. C'était la première fois qu'on lisait réellement une de ces inscriptions

1. *Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes trouvées près de Hamadan*, par M. E. Burnouf. Paris, 1836, in-4° (196 pages).





depuis le temps d'Alexandre le Grand, et un problème qui paraissait devoir défier tous les efforts de la sagacité humaine se trouva résolu, comme une conséquence naturelle de la découverte du zend. La question était mûre, et M. Lassen, en s'appuyant sur les travaux de M. Burnouf sur le zend, découvrit de son côté et presque en même temps que lui, la lecture des inscriptions cunéiformes persanes.

Cette étude a fait depuis ce moment des progrès immenses; toutes les inscriptions persanes ont été déchiffrées, l'alphabet a été complété et rectifié en quelques points au moyen de nouvelles inscriptions; le sens des mots a été précisé, les rapports du dialecte des inscriptions avec le zend et le sanscrit ont été établis avec la plus grande netteté. L'histoire de la Perse ancienne repose aujourd'hui sur l'interprétation certaine des monuments les plus authentiques, et nous pouvons contrôler Hérodote et Ctésias par les auto-biographies des grands rois et les descriptions de leur empire, qu'ils avaient fait graver sur leurs monuments.

Cette glorieuse découverte des inscriptions persanes est devenue à son tour le point de départ d'une série de recherches encore plus considérables. La lecture des inscriptions persanes a donné la seule clef possible pour la lecture des inscriptions assyriennes et babyloniennes. Il n'y a personne qui ne sache aujourd'hui que les rois de la dynastie de Cyrus avaient l'habitude de faire graver, par une heureuse vanité, toutes les inscriptions en trois langues et en trois caractères, persan, médique et assyrien ou babylonien. Le déchiffrement de la colonne persane fournit naturellement le moyen de reconstruire, par la comparaison des noms propres, les alphabets de ces langues, et permet d'espérer que l'on retrouvera ces langues mêmes et que l'on parviendra à lire cette masse énorme d'inscriptions assyriennes et babyloniennes que nous devons aux fouilles de M. Botta et de ses successeurs, et que chaque jour voit augmenter.

L'histoire entière des grandes monarchies de la Mésopotamie doit sortir de ces monuments, et les difficultés innombrables de cette étude commencent déjà à céder devant les efforts des savants. M. Burnouf voulut prendre sa part dans cette récolte que ses propres découvertes avaient préparée et rendue possible, et il laisse un volume de traductions d'inscriptions assyriennes; mais ce travail restera malheureusement inédit.

Toutes ces découvertes étaient des applications qu'il faisait de ses études sanscrites, qui n'ont pas cessé d'être la grande occupation de sa vie. Il a préparé plusieurs ouvrages considérables sur la littérature sanscrite, dont un seul a été publié, le Bhagavata Pourana[1]. C'est le Pourana le plus populaire de l'Inde; il contient la vie mythologique de Krichna, mêlée, selon l'habitude du pays, de spéculations métaphysiques et morales. M. Burnouf ne comptait que pour peu dans sa vie de savant cette vaste entreprise, qui aurait suffi à faire la réputation d'un autre. Son penchant naturel le reportait sans cesse vers les Védas, dont l'étude exerçait un attrait irrésistible sur cet esprit avide de remonter toujours à l'origine et à la première expression des idées. Il s'était nourri des Védas; il aimait à percer cette dure enveloppe, dans laquelle les Hindous avaient enfermé leurs premières pensées, à en suivre le développement, et pour ainsi dire l'assouplissement, qui était la suite naturelle des progrès du temps et de la transmission des idées à d'autres peuples. Quiconque l'a entendu parler de ces sujets, a dû être frappé de la netteté et de la perspicacité de son esprit, du soin avec lequel il creusait jusqu'au fond la question la plus minime en apparence, et de sa hardiesse à s'élancer, de ce sol si solidement préparé, au milieu des questions les plus difficiles de l'histoire des idées de la race indo-européenne; et je ne m'étonne point de l'expression dont un de ses élèves les plus distingués s'est servi en parlant de son cours sur le Rig-

1. *Le Bhagavata Pourana*, ou histoire poétique de Krichna, publiée et traduite par M. E. Burnouf. Paris, vol. I-III, in-f°. 1840-1847.



véda, que c'était un enchantement. Il a préparé des travaux considérables sur les Védas; il n'en a rien publié, mais tous ses ouvrages sont pénétrés de ses études incessantes sur ce sujet, et eussent été impossibles sans elles, surtout le dernier, dont il me reste à parler, son Introduction à l'histoire du bouddhisme. Nous avons vu que M. Burnouf avait débuté dans sa carrière par une grammaire de la langue sacrée des bouddhistes de la presqu'île au delà du Gange et de Ceylan. Il continua d'explorer la mine qu'il avait ouverte, et s'occupa surtout avec beaucoup de suite des livres palis et cingalais. Pendant ce temps l'étude du bouddhisme faisait des progrès considérables; on puisait dans les sources de toute espèce; M. Rémusat prenait le bouddhisme en Chine, M. Hodgson dans le Népal, M. Turnour à Ceylan, M. Schmidt chez les Mongols, Csoma de Körös chez les Tibétains. Chacun croyait tenir la seule et unique doctrine bouddhiste, et la confusion devint extrême entre des théories basées sur des sources d'époques différentes et tirées de tant de littératures diverses. Dans cet état de choses, M. Hodgson découvrit dans les monastères du Népal les originaux sanscrits des principaux ouvrages bouddhistes, que l'on ne possédait jusqu'alors que dans les traductions chinoises, mongoles ou tibétaines. Il en tira lui-même de très-beaux résultats, et eut la pensée généreuse d'envoyer à la Société asiatique de Paris une collection presque complète de ces livres, consistant en quatre-vingt-six volumes. M. Burnouf sentit vivement l'importance de ces nouveaux matériaux. Il traduisit un de ces livres, le *Lotus de la bonne loi*, qu'il se proposa de publier, accompagné d'un commentaire et d'une introduction dans laquelle il voulait examiner sommairement les idées fondamentales du bouddhisme et ce qu'étaient les livres népalais par rapport aux autres littératures bouddhistes. Mais pendant l'impression de sa traduction, il sentit bientôt que l'introduction devenait la partie principale de l'ouvrage, et il se décida à en faire un livre embrassant toute l'histoire du bouddhisme indien, et où, en exposant ses doctrines fondamentales, il rendait compte des changements qu'elles avaient

subis dans les différentes sectes, et des rapports des deux grandes divisions du bouddhisme indien : de l'école du nord et de l'école du midi. Il publia en 1844 le premier volume de cette Introduction[1], dans lequel il traite de l'école bouddhiste du nord. Il y analyse les ouvrages de cette école, en discute l'âge et l'authenticité, les classe d'après les époques auxquelles ils appartiennent et les conciles dont ils émanent, expose les idées principales de la religion, les changements qu'elles ont subis, leurs rapports avec les idées brahmaniques et les conséquences qu'on peut en tirer pour l'histoire de l'Inde. Il m'est impossible d'indiquer en peu de mots tout ce que ce beau travail contient de nouveau ; c'est un flot de lumières qui tombe sur le chaos des doctrines bouddhistes et y rétablit l'ordre. On connaît maintenant les époques et les écoles auxquelles appartiennent les livres de chacun des peuples qui ont adopté le bouddhisme ; tous ces éléments de conflit se trouvent réduits à leur véritable rôle, avec leur importance réelle, et l'on sait ce qu'on peut en espérer et en obtenir. Aussi ce livre fut-il l'objet des applaudissements unanimes de ceux qui s'étaient occupés de ce sujet, ou qui s'intéressaient à l'histoire des religions. M. Burnouf devait terminer son ouvrage par un second volume, consacré à l'école bouddhiste du midi. Ses anciennes études sur les livres palis et cingalais rentraient dans ce sujet, et il les compléta par des études faites surtout sur les livres birmans. Pour donner une idée de l'étendue de ces travaux préliminaires, je me bornerai à citer ce seul fait, que, trouvant les dictionnaires birmans insuffisants, il en a composé un nouveau infiniment plus complet, qui devait uniquement servir aux travaux préparatoires de ce second volume.

Mais à mesure qu'il avançait, il sentait qu'il y avait des points qui devaient être traités avec plus de détails qu'il n'a-

1. *Introduction à l'histoire du Buddhisme indien*, par M. E. Burnouf, Paris, 1844, t. I, in-4 (647 p.).

vait pu leur en consacrer dans le premier volume; il se dé termina donc à reprendre la publication du Lotus, en l'accom pagnant de vingt mémoires, où sont éclaircies quelques partie obscures du dogme bouddhiste et où il s'occupe de certain points historiques d'une grande importance, comme par exemple des inscriptions monumentales des rois bouddhiste du temps des Séleucides, que M. Prinsep a déchiffrées le pre mier, et dont M. Burnouf donne de nouvelles traductions. Ce volume, qui comprend plus de neuf cents pages grand in-4 est entièrement imprimé; il sera publié prochainement, et ajoutera à l'admiration de l'Europe savante et à ses regret pour la perte de cette puissante intelligence.

Car malheureusement un travail incessant avait miné les forces de M. Burnouf; il n'avait jamais voulu avoir égard à la délicatesse naturelle de sa santé; il croyait que la parfaite ré gularité de la vie suffisait pour la protéger; son amour ardent de la science lui cachait le dépérissement de ses forces, et il en est mort véritablement martyr.

Il y a quelques mois le Gouvernement lui offrit une place dans le Conseil de l'instruction publique où il aurait pu ren dre de grands services; mais il ne pouvait déjà plus assister aux séances; et quand quelques semaines plus tard l'Académie des inscriptions le nomma son secrétaire perpétuel, la main de la mort était sur lui. Il avait le véritable génie des découvertes une sagacité merveilleuse, un amour inaltérable du vrai, une conception hardie et une méthode d'une sagesse et d'une sû reté presque infaillibles. Il ne lui a pas été donné de terminer ses ouvrages, de tirer lui-même toutes les conséquences de ses grandes découvertes; mais leur effet n'en sera pas moins durable. Il a rehaussé la gloire littéraire de la France, et son nom ne cessera pas de grandir avec les études qu'il a créées.

Je devrais maintenant, Messieurs, vous parler des ouvrages orientaux qui ont paru depuis notre dernière séance générale;

mais, permettez-moi de vous l'avouer, la mort de M. Burnouf a été pour moi une si grande perte, que je n'aurais pas eu le courage de m'occuper de ces livres, quand même les devoirs sacrés qu'elle m'a imposés m'en eussent laissé le temps. Veuillez donc m'excuser, si je vous demande la permission de renvoyer cette partie de ma tâche à l'année prochaine.



XIII

ANNÉE 1852-1853

RAPPORT LU LE 13 JUIN 1853

MESSIEURS,

C'est aujourd'hui le trente et unième anniversaire de la fondation de la Société. L'année qui vient de s'écouler a été une de ces années de prospérité et de progrès réguliers qui donnent lieu à peu de remarques, mais qui sont les plus heureuses pour une institution comme la nôtre, parce que nous avons le droit de voir dans ce soutien constant du monde savant un signe d'approbation qui nous permet d'espérer que nous ne faisons pas fausse route, que nous contribuons en quelque chose à la reconstruction de l'histoire du monde oriental, qui est l'objet de toutes nos études.

La Société a terminé à la fin de l'année dernière la quatrième série de son Journal. Nous aimons à croire que le Journal est en progrès, et que cette dernière série contient un plus grand nombre de travaux importants qu'aucune des précédentes; mais il n'appartient pas à la Société d'énoncer une opinion sur un sujet qui la touche de si près. Il y a pourtant une observation à faire qui ne peut échapper à personne

en parcourant les soixante et un volumes dont se composent les quatre séries, c'est que le caractère de votre Journal a peu à peu changé ; il était au commencement plus littéraire, et il est devenu exclusivement historique. Ce changement s'est produit graduellement, sans aucune intention et par aucune influence exercée systématiquement. Nous n'avons fait que suivre la tendance générale qui domine aujourd'hui toutes les études du même genre. L'histoire même de notre Société, dans le temps relativement court qu'elle a parcouru, nous donne le moyen de juger de l'étendue de cette espèce de révolution qui s'est produite dans l'esprit de nos études. Quelques-uns de vous se souviennent sans doute d'une discussion qui s'est élevée au sein du Conseil, dans les premières années de l'existence de la Société ; d'une discussion sur le mérite relatif des études historiques et des études littéraires. Nous avons aujourd'hui quelque difficulté à comprendre qu'un débat sur ce sujet ait pu être assez passionné pour ébranler un instant la Société et mettre en danger son existence même. Nous ne le comprenons plus, parce que notre point de vue a changé ; nous ne poserions plus ainsi la question, parce que nous n'entendons plus mettre en opposition ces deux choses ; parce que nous ne repoussons aucun produit de l'esprit humain, quel que soit son sujet ou sa forme, et que nous croyons qu'ils doivent tous contribuer à nous faire connaître des faits qui nous aident à acquérir l'intelligence des temps reculés et des nations qu'une civilisation différente sépare de nous. L'histoire a élargi son cercle ; elle ne s'attache plus de préférence aux faits matériels, aux successions des règnes, aux conquêtes et aux faits d'armes, à l'organisation des pouvoirs publics ; elle ne se contente plus des faits politiques ; elle cherche à pénétrer plus profondément dans la vie des peuples, et à reconstituer leur état moral et social sous tous les aspects. Pour accomplir cette nouvelle et immense tâche, elle a besoin de toutes les traces que les nations ont laissées de leur existence dans leurs religions, leurs lois, leur poésie, leurs arts, et jusque dans leur grammaire ; tout est devenu pour nous document historique et sou-

vent document d'autant plus important qu'il a été, à l'origine, moins destiné à retracer un fait.

Il y a peu de temps, un homme d'une illustration littéraire méritée et incontestée, qui venait de lire le premier volume de la traduction du Rigvéda, disait devant moi : « Mais que peut-on tirer d'un livre qui ne contient pas un seul fait? » J'ai été très-frappé de cette parole d'un homme d'esprit et de savoir, qui me faisait sentir si nettement le changement profond qui s'est produit insensiblement dans la direction des études historiques, et combien ce qu'on appelait autrefois un fait était plus restreint que ce que nous comprenons aujourd'hui sous ce terme; car je n'ai point besoin de dire dans cette assemblée qu'il n'y a aucun de nous qui ne regarde les Védas comme un des documents historiques les plus riches et les plus importants qui existent.

Autrefois, quand on s'occupait de la comparaison des grammaires de différentes langues, c'était pour étudier les procédés philosophiques par lesquels les peuples parviennent à exprimer leurs pensées, et pour établir sous le titre de grammaire générale les règles logiques du langage français. Le dernier grand représentant de cette tendance était M. Guillaume de Humboldt[1]; il aimait à prendre une forme grammaticale comme un problème philosophique, comme une des faces de l'esprit humain, à l'analyser comme telle, à lui assigner sa valeur absolue, et à l'étudier comme un physiologiste étudie la forme et les fonctions des cellules d'une plante ou des organes d'un animal. Il a laissé en Allemagne une école qui suit cette route; mais le courant général des études d'aujourd'hui fait de la grammaire un auxiliaire de l'histoire, dont on tire les faits les plus anciens, les plus certains et les plus précis sur

1. Je sais bien que M. de Humboldt ne se bornait point à la philosophie du langage: c'était un esprit vaste qui embrassait une quantité d'études différentes, et je ne parle ici que d'un côté de ses travaux.

des temps antérieurs à toute chronique et même à toute écriture; faits relatifs à l'origine et aux migrations des peuples, à leur mélange et à leurs influences réciproques. Quand M. Hodgson[1] ou M. Stevenson[2] étudient les dialectes des tribus aborigènes de l'Inde, ce n'est pas pour découvrir quelle aptitude leurs formes grammaticales peuvent avoir pour exprimer des idées, mais pour y trouver l'identité ou la diversité des races qui ont occupé l'Inde avant l'arrivée des Brahmanes; et lorsque M. Castrén a parcouru toutes les tribus finnoises et nous a rapporté leurs grammaires, ce n'est pas la philosophie du langage qui l'a préoccupé, mais l'origine et la migration de ces tribus dispersées et les faits historiques qui ont laissé des traces dans leur langue.

Il en est de même de la poésie. Lorsque sir W. Jones et Herder écrivaient sur la poésie orientale, ils en discutaient les beautés, ils cherchaient à savoir quels genres les Orientaux avaient cultivés et quels autres ils négligeaient; ils considéraient la poésie comme une chose qui a de la valeur en elle-même, indépendamment de toute aide qu'elle peut fournir à d'autres études. Certainement, quand Sacountala fut traduite pour la première fois, elle fut lue et admirée pour sa beauté poétique, pendant qu'aujourd'hui la plupart de ceux qui la lisent sont probablement plus attentifs au tableau de mœurs que la pièce nous présente et aux indices qu'elle fournit sur l'état de la civilisation indienne du temps de Kalidasa, que frappés de la grâce singulière de ce chef-d'œuvre.

Je pourrais parcourir toutes les branches de la littérature orientale et montrer partout la même tendance. L'histoire, en agrandissant son cadre, en élargissant son point de vue, s'est emparée de tout et fait contribuer tout à son but. Il est

1. *On the Aborigines of India. Essay the first, on the Kocch, Bodo and Dhimal tribes*, by Hodgson; Calcutta, 1847, in-8 (200 p.).
2. Voyez ses Mémoires dans le Journal de la Société asiatique de Bombay.



possible que l'orgueil d'une civilisation plus avancée nous porte à ne voir dans les produits de l'esprit oriental que des matériaux pour réédifier l'histoire et nous rendre compte du passé de ces peuples. Il n'en sera certainement pas toujours ainsi, car ces religions, ces poésies, ces langues, ces systèmes de morale et de politique ont leur valeur absolue, et quand on les connaîtra mieux, on voudra les juger en eux-mêmes et leur assigner leur place relative dans la série des efforts de l'esprit humain; mais dans l'état actuel de nos connaissances sur l'Orient, il est naturel que le point de vue historique prédomine dans nos études, car avant de juger il faut savoir, et nous ne sommes qu'à l'entrée de cette étude presque infinie, où tant de formes de civilisation, tant de langues, tant de religions, tant d'événements politiques, tant et de si diverses manifestations de la pensée humaine, nous sollicitent, et où un matériel déjà immense s'accroît tous les jours par la découverte de monuments, de livres et d'inscriptions. C'est un monde à débrouiller et une histoire à refaire, plus ancienne, plus grande, plus variée et infiniment plus difficile que celle de l'Occident.

Cette tâche ne peut être accomplie que par le travail de générations successives de savants et à l'aide de tous les secours que l'intelligence du public peut leur prêter et qui, jusqu'à présent, restent bien au-dessous des besoins croissants de la science. C'est le sentiment de ces besoins qui a amené la Société à entreprendre, à côté de son Journal, une nouvelle série d'ouvrages sous le titre de *Collection d'auteurs orientaux*. Vous savez que votre Conseil a décidé que la collection commencerait par les *Voyages d'Ibn Batoutah*, les *Prairies d'or de Masoudi* et la *Biographie de Mahomet par Ibn Hischam*. Les Voyages d'Ibn Batoutah, publiés et traduits par MM. Defrémery et Sanguinetti, sont sous presse; vous en trouverez sur la table dix-huit feuilles imprimées, de sorte que le premier volume sera prochainement entre vos mains. L'ouvrage complet d'Ibn Batoutah formera quatre volumes,

dont l'impression sera continuée sans interruption. Le premier volume de Masoudi pourra être mis sous presse vers la fin de l'année et le premier volume d'Ibn Hischam dans le courant de l'année prochaine. Vous savez tous que le but de la Société, en entreprenant cette collection, est de contribuer pour sa part, et autant que le permettent ses ressources, à rendre accessibles des ouvrages importants et inédits; d'en publier le texte et la traduction dans la forme la plus modeste, de façon à en faciliter l'acquisition à tous ceux qui s'intéressent aux langues, aux littératures et à l'histoire de l'Orient, à tous ceux à qui des études historiques quelconques rendent désirable la connaissance des faits qui sont relatés dans ces auteurs, et en même temps de fournir aux populations orientales des moyens d'apprendre le français dans la traduction d'ouvrages tirés de leur propre littérature.

La Société est en mesure de continuer cette collection dans tous les cas, mais il est à désirer que les volumes se succèdent rapidement, et cela ne dépend qu'en partie de nous. Les matériaux abondent; on offre à la Société des ouvrages en grand nombre; elle emploiera toutes ses ressources disponibles à accélérer ses publications; mais le nombre des volumes qu'elle fera paraître tous les ans ne peut être qu'en proportion de l'intérêt que le public y prendra et de l'accueil qu'il fera à ces ouvrages. Nous en appelons donc à tous les savants, à toutes les bibliothèques, à toutes les sociétés orientales et à toutes les écoles, en les priant de nous aider à leur tour, comme nous voulons les aider en leur fournissant des matériaux pour leurs travaux. La plus grande récompense que la Société pourrait obtenir de la réussite de son plan, serait de voir son exemple imité, quand elle aura prouvé qu'il n'est pas nécessaire d'exiger pour des ouvrages orientaux ces prix insensés qu'on demande aujourd'hui, et qui forment un des plus grands obstacles que rencontrent nos études.

Les autres sociétés asiatiques paraissent avoir suivi, pen-



dant les deux dernières années, le cours de leurs travaux avec beaucoup de zèle, et la plupart d'entre elles nous ont fait parvenir des preuves de leur activité.

La Société asiatique de Calcutta continue à publier ses deux recueils, son Journal et sa *Bibliotheca indica*. Son Journal[1] est une preuve très-honorable du zèle scientifique des employés civils et militaires de la Compagnie des Indes, qui, au milieu de devoirs accablants et sans être encouragés par leur gouvernement ou par l'opinion publique en Angleterre, ne cessent de remplir cet excellent recueil de recherches sur les antiquités, la littérature, l'histoire, la géographie et l'histoire naturelle de l'Inde. La *Bibliotheca indica*[2], publiée par la Société aux frais de la Compagnie des Indes et rédigée avec beaucoup de zèle et d'habileté par M. Roer, élargit graduellement son cadre. Elle paraissait, au commencement, ne devoir contenir que des textes sanscrits, mais depuis quelque temps elle commence à nous donner aussi des ouvrages arabes et persans, et la plupart des nouveaux volumes sont accompagnés de traductions ou d'analyses détaillées, ce qui est une innovation excellente. Sept volumes de cette collection sont achevés et huit autres sont commencés et publiés en partie. J'aurai plus tard à dire quelques mots sur leur contenu.

La Société asiatique de Bombay continue lentement, mais régulièrement, son Journal[3], qui s'occupe des antiquités du côté occidental de l'Inde, des langues des tribus aborigènes de ces provinces, de la géographie et de l'histoire de l'Arabie et de la Mésopotamie.

1. *Journal of the asiatic Society of Bengal;* Calcutta, in-8. Le dernier numéro qui est arrivé à Paris est le n° CCXXXIII (cahier II de 1853).

2. *Bibliotheca indica*, a collection of oriental works, published under the patronage of the Hon. Court of Directors of the E. I. C. and the superintendance of the asiatic Society of Bengal. Edited by Dr Roer; Calcutta, in-8. (Le prix de chaque cahier a été réduit récemment par la Société à 1 fr. 60 et chaque ouvrage se vend à part.)

3. *The journal of the Bombay branch of the royal asiatic Society;* Bom-

Nous avons reçu de la Société géographique de Bombay le volume X de ses Transactions[1], qui contient une description de Peschawer, un mémoire très-curieux sur le Tigre, par le commandeur Jones; un mémoire sur les volcans de l'Inde, par M. Buist; une description géologique de Bombay, et un rapport sur les pluies dans le Sindh.

Nous n'avons reçu de la Société chinoise à Hong-kong que quelques fragments[2] du troisième volume de ses Transactions, qui sont relatifs à la date des flacons de porcelaine chinois qu'on trouve quelquefois dans des tombeaux égyptiens, et qui avaient donné lieu à d'extravagantes conjectures historiques. M. Medhurst confirme entièrement et met hors de doute le résultat auquel M. Stanislas Julien était arrivé de son côté, que ces flacons sont modernes et ne prouvent absolument rien sur les anciennes communications entre la Chine et l'Égypte. On ne comprend pas qu'une Société comme celle de Hong-kong, qui pourrait nous instruire sur tant de points, et dont les travaux trouveraient tant de sympathie, néglige à ce degré de se mettre en communication avec l'Europe et de rendre accessibles ses publications. Il est pourtant certain que tout travail littéraire ne peut exercer son influence réelle et recevoir sa consécration et sa récompense qu'en Europe. Autrefois on sentait cela bien plus vivement, et la Société de Bombay est allée si loin, qu'elle a fait imprimer à Londres la première série de ses Transactions. C'est plus qu'il n'en faut et qu'il ne serait aujourd'hui nécessaire ni même utile; mais est-ce trop demander que de désirer qu'une société savante en Orient ait un dépôt de ses ouvrages en Angleterre?

bay, in-8. (Le dernier numéro qui est arrivé à Paris est le numéro XVI, juillet 1852.)

1. *Transactions of the Bombay geographical Society;* Bombay, in-8, vol. X, 1852 (CXI et 291 p.).

2. Au moment de mettre sous presse, je suis parvenu à voir un cahier de ce journal : *Transactions of the China branch of the royal asiatic Society,* part. III, 1852-1853; Hong-kong, 1853, in-8 (116 p.).

La Société asiatique de Londres a publié le treizième volume de son Journal [1], rempli de mémoires sur différents sujets; elle a commencé la publication du volume XIV, qui contient le texte de la partie babylonienne de l'inscription de Bisitoun et la première partie de l'interprétation par M. Rawlinson; enfin, elle a fait paraître la première partie du volume XV, qui contient le texte médique de cette inscription avec un commentaire par M. Norris, de sorte que le monde savant possède à la fin ce magnifique monument dans toutes ses parties. J'aurai à revenir sur tous ces travaux publiés par la Société de Londres.

La Société orientale de Leipzig a fait paraître les volumes V et VI de son Journal [2], qui se distingue par la variété et l'intérêt des matières, et par la richesse de la correspondance littéraire qu'il donne. Cet organe des lettres orientales en Allemagne fournit la preuve incontestable des progrès que nos études ont faits dans ce pays, progrès plus généraux et plus rapides que nulle autre part. Le nombre et l'organisation des universités allemandes et l'éducation savante que le clergé y reçoit, parviennent à balancer les avantages que donnent à la France les ressources de Paris [3] et les encouragements du gouvernement, et à l'Angleterre ses grandes possessions en Asie. La publication d'un journal comme celui de la Société orientale de Leipzig eût été impossible en Allemagne il y a trente ans.

1. *The Journal of the royal asiatic Society;* Londres, in-8, vol. XIII. part. I et II, 1853; vol. XIV, part. I. 1851; vol. XV, part. I. 1853.

2. *Zeitschrift der Deutschen morgenlændischen Gesellschaft;* Leipzig, in-8° vol. V, 1851; vol VI, 1852.

3. Une voix éloquente et savante vient de faire récemment, en France, un appel à l'opinion publique, pour demander que l'enseignement des langues et des littératures orientales soit joint, dans les facultés de province, à l'étude des lettres occidentales, et que des chaires d'arabe et de sanscrit soient créées auprès de ces facultés. (Voy. *l'Orientalisme rendu classique*, par P. G. de Dumast; Nancy, 1853, in-8.) Je ne puis ici que signaler cette proposition importante, et en recommander l'examen aux lecteurs du Journal asiatique.

La Société orientale américaine a fait paraître le second et le troisième volume de ses Transactions [1]. La plus grande partie des mémoires dont ils se composent est due au zèle des nombreux missionnaires que l'Amérique entretient sur les côtes de l'Orient et qui, plus peut-être que ceux des autres nations, s'appliquent à l'étude des langues et des religions des peuples avec lesquels ils sont en contact; mais le goût pour les lettres asiatiques dans les États-Unis ne se borne plus aux missionnaires, et des hommes comme MM. Robinson, Salisbury, Brown, Whitney et autres promettent à la littérature orientale des promoteurs ardents en Amérique.

La dernière Société asiatique dont nous ayons reçu les publications est la Société de Syrie, qui siége à Beyrouth et qui est la seule qui fasse paraître ses actes dans une langue asiatique. Elle en a publié la première partie [2], qui contient la liste des membres, ses statuts, un discours du président, M. Éli Smith, et une série de notices sur la littérature, l'histoire et la géographie des pays arabes. Ce recueil est entièrement écrit en arabe.

Enfin, il a été fondé une nouvelle Société asiatique, celle de Constantinople. Elle s'est constituée sous la présidence de M. Mordtmann, le savant chargé d'affaires des villes anséatiques en Turquie, et il est probable qu'elle continuera le Journal asiatique que M. Cayol avait commencé à Constantinople, mais dont il ne paraît avoir publié qu'un premier numéro.

J'arrive à l'énumération des ouvrages orientaux qui ont paru depuis deux ans, puisque des circonstances douloureuses ne m'ont pas permis l'année dernière de remplir cette partie de

1. *Journal of the American oriental Society;* New-York, in-8, vol. II, 1851, vol. III, 1852.

2. اعمال الجمعية السورية, Beyrouth, 1852, in-8 (99 p.).

mes devoirs envers la Société. Mais ce long intervalle a produit un si grand nombre d'ouvrages, que je demande d'avance votre indulgence, si vous trouviez que ma liste est encore plus incomplète qu'à l'ordinaire.

Je commence par les Arabes et par un ouvrage qui frappe le lecteur d'étonnement par la grandeur du plan et par les difficultés de l'exécution; c'est l'*Histoire de la littérature arabe*, par M. de Hammer[1]. L'auteur s'était proposé de terminer sa longue et laborieuse carrière littéraire par où il l'avait commencée il y a cinquante ans, par une encyclopédie des sciences des Arabes. Mais, pendant qu'il se livrait à ce grand travail, il sentait de plus en plus la nécessité de le faire précéder par une histoire des lettres arabes; il ajourna donc l'achèvement de son histoire des sciences, et entreprit l'histoire littéraire des Arabes. Quand on pense à la variété et à l'étendue d'une littérature qui a régné près de mille ans sur une grande partie du monde, à la manière dont les ouvrages de ces milliers d'auteurs sont dispersés dans les bibliothèques de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, à la difficulté de savoir quels manuscrits existent encore, et à l'impossibilité de lire dans une vie d'homme même ceux qui sont facilement accessibles; quand on réfléchit sur le petit nombre d'auteurs arabes dont les Européens se sont occupés jusqu'ici et sur lesquels ils ont fait des travaux critiques propres à faciliter la besogne de l'historien, on s'explique parfaitement que jusqu'ici on n'ait tenté en Europe que de faibles essais d'histoire littéraire des Arabes. M. de Hammer ne s'est pas laissé décourager; quand les ouvrages des auteurs lui font défaut, il s'adresse aux bibliographies, aux collections de biographies, aux anthologies, aux histoires des villes savantes, aux collections de pièces, enfin à cette quantité de travaux que les Arabes eux-mêmes ont

1. *Literaturgeschichte der Araber, von ihrem Beginne bis zu Ende des zwölften Jahrhunderts der Hidschret*, von Hammer-Purgstall; Vienne, in-4, vol. I, 1850 (CCXXIV et 631 p.); vol. II, 1851 (750 p.); vol. III, 1852 (985 p.); vol. IV, 1853 (914 p.).

faits sur l'histoire de leur littérature ; et là encore la masse des matériaux devient presque un obstacle, car M. de Hammer énumère sept cent cinquante-huit ouvrages de ce genre, dont quelques-uns sont d'une étendue très-considérable ; ainsi, une seule histoire littéraire de la ville de Bagdad se compose, si ma mémoire ne me trompe pas, de cent quatorze volumes.

La première section de l'ouvrage est devant vous, en quatre volumes in-quarto ; elle traite des origines de la littérature arabe et de son développement jusqu'à l'an 333 de l'hégire, et contient des notices sur près de quatre mille auteurs. M. de Hammer commence par diviser toute la durée de la littérature arabe en trois grandes époques ; il subdivise celles-ci de nouveau et distribue ensuite les auteurs qui rentrent dans chacune de ces divisions chronologiques dans un assez grand nombre de chapitres, selon les matières dont ils traitent, ou selon le rang qu'ils occupaient pendant leur vie. Chacune de ces divisions et la plupart des chapitres sont précédés d'introductions plus ou moins considérables, qui donnent un aperçu des tendances littéraires d'une époque ou d'une classe d'auteurs ; ensuite viennent les biographies des auteurs, qui sont toujours suivies d'un choix de traductions quand il s'agit d'un poëte, de sorte que l'ouvrage contient une histoire littéraire proprement dite, une biographie générale des auteurs et une anthologie poétique. C'est à peu près la même méthode que l'auteur avait déjà suivie dans ses histoires de la poésie persane et de la poésie turque ; elle porte un peu la trace des habitudes d'esprit des Orientaux et de l'influence des matériaux qui ont servi à l'auteur ; mais, dans l'état actuel des choses, il était difficile de procéder autrement. On fera probablement d'autres critiques de ce livre ; car il est impossible que dans une œuvre aussi difficile et aussi étendue, il ne se soit glissé des erreurs et des omissions, et qu'il ne s'y trouve des traductions qui seront refaites un jour à l'aide d'autres manuscrits ou d'autres secours ; il est certain que bien des parties de ce cadre immense seront remplies plus tard avec plus de détails,



quand la critique européenne aura eu le temps de s'occuper des principaux auteurs arabes; mais il ne peut y avoir qu'une opinion sur le mérite général d'un livre qui remplit aussi hardiment une lacune que l'on ne pouvait espérer voir comblée si tôt, qui ajoute tant à nos connaissances sur la littérature, l'histoire et les mœurs des Arabes, et qui certainement contribuera puissamment à sauver de la destruction beaucoup d'ouvrages aujourd'hui inconnus ou négligés parce qu'on ne se rendait pas compte du rang qu'ils occupent dans les lettres arabes. Puisse le temps ne pas manquer à l'auteur pour conduire à sa fin une entreprise aussi belle, commencée dans un âge si avancé et continuée si courageusement!

M. de Hammer a publié, de plus, trois mémoires sur la démonologie des Arabes, sur les noms chez les Arabes, et sur les arcs et les flèches des peuples musulmans. Le premier[1] est une mythologie musulmane, traitant de l'origine des croyances démonologiques et des noms, qualités et subdivisions des anges, des divs, des djins et des ghouls. Le second[2] traite de l'origine et de la composition des noms des personnes et des noms symboliques d'objets naturels, sujet compliqué qui fait naître des difficultés perpétuelles dans l'étude des auteurs arabes. Enfin le dernier[3] traite de la forme, de la fabrication et des noms des arcs et des flèches, avec une nomenclature très-étendue des nombreux termes techniques qui se rattachent à ce sujet, et qui fait de ce mémoire un supplément important pour les dictionnaires arabes.

MM. Reinaud et Derenbourg ont terminé la nouvelle édi-

1. *Die Geisterlehre der Moslimen*, von Dr Freiherrn Hammer-Purgstall. Vienne, 1852, in-4 (42 p. et 1 pl.).
2. *Ueber die Namen der Araber*, von Dr Freiherrn Hammer-Purgstall; Vienne, 1852, in-4 (72 p.).
3. *Ueber Bogen und Pfeil, den Gebrauch und die Verfertigung derselben bei den Arabern und Türken*, von Dr Freiherrn Hammer-Purgstall; Vienne, 1852, in-4 (36 p. et 3 pl.).

tion des *Séances de Hariri*[1], accompagnée du commentaire arabe de M. de Sacy. C'est la cinquième édition complète des Makamats, et elle témoigne de la faveur constante dont jouit ce livre remarquable. Hariri est le dernier poëte d'une originalité réelle que les Arabes aient produit; il a vécu dans un temps de décadence politique et littéraire, qui a donné à son style et à sa pensée cette tournure raffinée et factice qui marque toujours des époques pareilles; mais son esprit vif et charmant a su mettre de la grâce jusque dans la pédanterie grammaticale et une sorte de vigueur jusque dans les futilités que lui imposait le goût pervers de son siècle. Pour nous, ce livre est un sujet d'études morales, littéraires et grammaticales, mais, pour les Arabes, c'est une source intarissable de jouissances qui prouvent autant la vivacité naturelle de leur esprit que le vide de leur éducation actuelle. Les nouveaux éditeurs ont naturellement reproduit en entier l'édition de M. de Sacy, en introduisant seulement quelques variantes dans les passages cités dans le commentaire, quand ils ont pu remonter aux sources d'où étaient tirés ces passages, généralement des vers isolés, dont tous les commentateurs arabes se servent comme de preuves de la nuance d'un mot ou de l'emploi d'une forme grammaticale. Ensuite ils ont ajouté, dans le deuxième volume, des notes concises sur les difficultés principales que le lecteur peut trouver, soit dans le texte, soit dans le commentaire arabe, et une longue et curieuse introduction sur la vie de Hariri. Les éditeurs ont découvert, à la Bibliothèque impériale, des documents nouveaux et authentiques qui leur ont permis de donner une vie détaillée de Hariri, et de constater avec beaucoup de précision les circonstances qui lui ont fourni l'idée de ses Séances et le caractère du personnage principal.

L'histoire politique des Arabes a été l'objet de travaux très-

1. *Les Séances de Hariri*, publiées en arabe, avec un commentaire choisi par Silvestre de Sacy; deuxième édition, revue sur les manuscrits et augmentée de notes historiques et explicatives par MM. Reinaud et Derenbourg. Tome II; Paris, 1853, in-4 (780 et 216 p.).



importants. M. Tornberg a fait paraître, à Upsal, un volume de la grande chronique d'Ibn al Athir[1], connue sous le titre de *Kamil al Tewarikh*. Abul Hassan Azzeddin Ibn al Athir était un homme d'État et un savant de Mossoul, dans le XIIIe siècle de notre ère. Il s'occupa jusqu'à la fin de sa vie de sa grande chronique, dont le treizième et dernier volume ne s'arrête que deux ans avant sa mort, et qui est restée, depuis ce temps, une des sources principales dans lesquelles les chroniqueurs postérieurs ont puisé leurs renseignements, et qu'ils ont pillée avec l'étrange naïveté avec laquelle les historiens musulmans ont l'habitude de se copier les uns les autres. Il est vrai qu'Ibn al Athir lui-même n'en a pas usé autrement envers ses prédécesseurs. La simplicité avec laquelle se font ces plagiats a quelque chose d'irritant et presque de ridicule; mais, après tout, cela vaut encore mieux que si l'étiquette littéraire avait obligé les auteurs à déguiser les emprunts qu'ils se faisaient, ce qui aurait conduit à la falsification graduelle des faits et aurait exigé une critique historique bien autrement laborieuse et souvent sans résultat possible. Mais je reviens à Ibn al Athir. La grande étendue de sa chronique en a rendu les manuscrits fort rares, et je ne sais s'il s'en trouve en Europe un autre exemplaire complet que celui que M. de Slane a acquis à Constantinople pour la Bibliothèque impériale. M. Tornberg a fait imprimer le onzième volume de l'ouvrage, qui comprend les années 527-583, mais sans l'accompagner d'une préface ou d'une traduction, ou d'éclaircissements d'aucun genre, si ce n'est de quelques variantes. Il est vrai que le style de l'auteur est très-simple; mais il me paraît, néanmoins, que l'édition de tout texte oriental qui n'est pas destinée exclusivement aux écoles devrait être accompagnée d'une traduction. En agissant autrement, les éditeurs restreignent par trop le nombre des personnes qui peuvent profiter de leur

1. *Ibn al Athiri Chronicon*, quod perfectissimum inscribitur. Volumen undecimum. Annos H. 527-583 continens, ad fidem codicis Upsaliensis, collatis passim Parisinis edidit C. J. Tornberg; Upsal. 1851, in-8 (373 p.).

travail, et contribuent à perpétuer cette espèce de mur chinois qui sépare, aux yeux du public lettré, l'Orient du reste de l'humanité. La littérature orientale n'a pas d'intérêt plus pressant que de détruire ce préjugé, de solliciter l'attention de tous ceux qui ont besoin de faits historiques de quelque nature qu'ils soient, et de les accoutumer à accorder à l'Asie la place qu'elle doit occuper dans la pensée humaine. Je suis entraîné à faire cette remarque en voyant que le nombre de textes orientaux publiés sans traductions s'accroît de plus en plus, pendant que tous nos efforts devraient tendre à en faciliter l'usage à tout le monde, d'autant plus qu'un sacrifice de temps, comparativement léger, suffit pour traduire un ouvrage dont on a assez étudié le texte pour en donner une édition.

L'attention des orientalistes se tourne, avec raison, depuis quelques années, vers les voyageurs arabes qui nous ont laissé des récits de leurs pérégrinations. Malheureusement leur nombre n'est pas aussi grand qu'on devrait le croire, quand on pense à la facilité que les savants et les marchands musulmans avaient de parcourir une grande partie du monde, facilité dont ils ont usé et abusé au dernier degré. Leurs récits nous conservent une foule de renseignements que les chroniqueurs négligent et qui sont extrêmement précieux pour nous.

M. Wright a publié, à Leyde, le texte des Voyages d'Ibn Djobeir[1], Arabe-Espagnol du XIIe siècle de notre ère, d'après le manuscrit unique de la bibliothèque de Leyde. M. Dozy est je crois, le premier qui ait appelé l'attention sur cet auteur, qu'il avait l'intention de comprendre dans sa collection d'*Auteurs arabes*. Les circonstances l'ayant fait renoncer à ce projet, M. Wright s'est chargé de l'ouvrage et a exécuté cette tâche, qui était pleine de difficultés, d'une manière très-satisfaisante.

1. *The Travels of Ibn Djobeir*, edited by William Wright; Leyde, 1852, in-8 (38 et 360 p.).



Ibn Djobeir est un bel esprit qui aime la prose rimée, ce qui ne contribue ni à la clarté, ni à la précision de son récit; mais c'est un homme sincère, qui a fait son pèlerinage à une époque très-intéressante, et pendant que la lutte entre les croisés et les musulmans était dans sa plus grande ardeur. Les lecteurs du Journal asiatique ont pu juger de l'intérêt de l'ouvrage par le fragment que M. Amari en a publié il y a quelques années, et qui se rapporte au séjour qu'Ibn Djobeir a fait en Sicile. M. Wright nous promet la traduction de l'ouvrage.

M. Alphonse Rousseau, à Tunis, a trouvé deux manuscrits du Voyage du scheïkh al Tidjani dans la partie de l'Afrique qui forme aujourd'hui les régences de Tunis et de Tripoli, et en a publié une traduction dans votre Journal[1]. Le scheïkh al Tidjani était secrétaire du prince hafside Abou'Abdallah Moh'ammed, qu'il accompagna, au commencement du XIIIe siècle de notre ère, dans un voyage qui dura deux ans et dont il nous a laissé un récit fort intéressant, grâce aux nombreux détails historiques qui s'y trouvent. Enfin, M. Cherbonneau a fait paraître la traduction de la partie des Voyages d'Ibn Batoutah qui se rapportent à l'Afrique septentrionale et à l'Égypte[2].

M. de Slane a fait paraître, à Alger, le premier volume de sa

1. *Voyage du scheïkh el-Tidjani dans la régence de Tunis*, traduit par M. Alphonse Rousseau. (*Journal asiatique*, 1852, vol. XX, p. 57-203, et 1853, vol. I, p. 354-425.)

2. *Voyage du scheïkh Ibn Batoutah à travers l'Afrique septentrionale et l'Égypte au commencement du XIVe siècle*, tiré de l'original arabe, traduit en français et accompagné de notes, par M. A. Cherbonneau; Paris, 1852 (88 pages), tiré des *Nouvelles annales des voyages*.

Je profite de cette occasion pour mentionner ici les titres de quelques ouvrages publiés récemment par le même auteur, dans l'intention de faciliter l'enseignement du français aux Arabes et de l'arabe aux Français.

Éléments de la phraséologie française, avec une traduction en arabe vulgaire (idiome africain), à l'usage des indigènes; Constantine, 1851, in-12.

Exercices pour la lecture des manuscrits arabes, comprenant des actes, des circulaires, des lettres et des historiettes; Paris, 1851, in-8 (autographié).

traduction de l'*Histoire des Berbères*, par Ibn Khaldoun, dont le texte avait paru il y a quelques années[1]. C'est une entreprise hérissée de difficultés, et il est heureux qu'elle ait été confiée à un homme aussi profondément versé dans la langue, et à qui sa position à Alger permit de s'éclairer dans le pays même sur tout ce que le texte, souvent obscur, de son auteur, pouvait laisser de douteux; car Ibn Khaldoun, changeant perpétuellement de place, privé quelquefois de ses livres, pressé par l'impatience du sultan Aboul-Abbas, ne paraît pas avoir eu le temps de revoir cette dernière partie de son grand ouvrage historique, et livra ainsi à ses lecteurs un écrit plein d'inégalités et d'un style tantôt très-travaillé et très-recherché, tantôt plein de négligence. Ces défauts ne pouvaient guère arrêter des lecteurs contemporains, auxquels les complications infinies de leurs tribus et de leurs dynasties étaient familières; mais un éditeur européen, et à cette distance de temps, avait à lutter contre des difficultés incessantes et que rien ne pouvait le mettre en état de vaincre, que la connaissance intime du pays et de toutes les ramifications de cette histoire confuse. M. de Slane a eu soin de fournir au lecteur les renseignements dont il a besoin, dans une introduction qui contient une analyse de l'ouvrage entier, une liste généalogique des dynasties arabes maghrébines, la vie d'Ibn Khaldoun et une table alphabétique de noms géographiques, et il se propose d'adjoindre aux volumes suivants des excursions semblables sur les tribus berbères et sur d'autres matières générales. Il termine le vo-

Le même ouvrage, avec une traduction française, la transcription du texte en lettres françaises et l'explication de plusieurs mots usités dans le dialecte d'Algérie; Paris, 1852, in-8.

Leçons de lecture arabe, comprenant l'alphabet, la lecture courante, les noms de nombre et les chiffres arabes; Paris, 1852, in-12.

Histoire de Nour-ed-dine et Schems-ed-dine, tirée des Mille et une Nuits; le texte arabe, ponctué à la manière française, et suivi d'un appendice où l'on a expliqué les difficultés grammaticales, les arabismes et les étymologies; Paris, 1852, in-12.

1. *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, par Ibn Khaldoun, traduit de l'arabe, par M. le baron de Slane. Tome I; Alger, 1852, in-8 (CXII et 480 p.).

lume par un appendice contenant deux pièces relatives à l conquête de l'Afrique par les Arabes, l'une tirée de l'Histoir d'Égypte par 'Abderrahman ibn'Abd el-Hakim, l'autre du gran ouvrage de Noweiri.

Un travail qui se rattache par le sujet au précédent, est l traduction de l'Histoire des rois de Tlemcen, par M. l'abbé Bargès[1]. Les Beni Zeian sont une de ces nombreuses familles d'origine berbère qui se sont élevées sur les ruines du khalifat d'occident; ils s'emparèrent de Tlemcen et se maintinrent avec une fortune variée, du XIII[e] au XVI[e] siècle de notre ère. L'auteur, que M. Bargès nous fait connaître, est un courtisan de la famille des Zeian, très-homme de lettres, mais très-médiocre historien. Il nous donne une idée imparfaite et incomplète, mais assez curieuse, de cette cour de princes berbères, demi-barbares et demi-lettrés, qui s'entr'assassinent et puis fondent des colléges, assistent aux débats scolastiques de leurs savants, et font eux-mêmes des livres en prose et en vers. On ne saurait avoir trop de ces histoires locales, car, si médiocres qu'elles soient, elles fournissent toujours quelques traits qui aident à donner de la vie aux personnages innombrables qui remplissent ce grand drame de l'histoire musulmane, et qui, en grande partie, sont si mal peints par les historiens, qu'ils ont l'air plutôt de figures de marionnettes que d'acteurs vivants, ayant leur caractère propre et leurs passions individuelles.

Aucune partie de l'histoire des Arabes n'a été, de notre temps, l'objet de plus de recherches que celle des origines de l'Islam, et les excellents travaux qui ont paru dans les dernières années en ont à leur tour provoqué de nouveaux dont il faut tenir compte. M. Sprenger a fait imprimer à Allahabad

1. *Histoire des Beni Zeiyan, rois de Tlemcen*, par l'imam Cidi Abou Abdallah Moh'ammed Ibn Abd el-Djelyl et-Tenessy, ouvrage traduit de l'arabe par l'abbé J.-J.-L. Bargès; Paris, 1852, in-12 (LXXXVI et 172 p.).

la première partie d'une biographie de Mahomet[1], pour laquelle il s'est servi de sources nouvelles et importantes, surtout d'un ouvrage considérable de Wakidi, auquel il attribue une haute autorité, et qu'il ne faut pas confondre avec les romans historiques qui ont cours sous ce nom. On ne peut encore bien juger de l'ouvrage de M. Sprenger; mais ce qui en a paru annonce une fort belle étude, faite avec une critique sévère et dans un véritable sentiment historique, et qui ajoute plusieurs faits nouveaux ou rectifiés à ce que nous savions de la vie du prophète arabe. M. Sprenger est l'homme qui connaît le mieux les bibliothèques musulmanes de l'Inde, et la discussion des sources de l'histoire de Mahomet à laquelle il se livre, nous fait entrevoir des trésors de manuscrits arabes et persans qui se sont encore conservés dans l'Inde, et qui nous font espérer des additions considérables à ce que nous possédons en Europe.

Il est naturel que je mentionne ici un ouvrage sur le même sujet, quoiqu'il ne soit pas tiré de sources arabes; c'est la vie et la religion de Mahomet, d'après le *Heyat al Koloub*, par le révérend James Merrick[2].

L'auteur est un de ces laborieux missionnaires qui croient que leur premier devoir est de connaître les croyances qu'ils viennent combattre, et ne craignent pas de se livrer à de longues et savantes recherches sur les langues et les religions des pays qu'ils veulent convertir. Ayant trouvé, pendant un séjour en Perse, que la forme schiite de l'Islam n'était qu'imparfaitement connue, il entreprit d'en donner une représentation impartiale d'après le *Heyat al Koloub* de Mohammed Baker, fils de Mohammed Taky. Cet auteur est un des écrivains les plus

2. *The life of Mohammed*, from original sources by A. Sprenger; Allahabad, 1851, in-8, t. I (210 p.).

1. *The Life and Religion of Mohammed* as contained in the Sheeah tradition of the Hyat ul Kuloob, translated from the persian by the Rev. J. L. Merrick; Boston, 1850, in-8 (IX et 483 p.).

estimés en Perse ; il mourut à un âge très-avancé à Isfahan, l'an 1697 de notre ère, et son tombeau est encore respecté comme asile. Ses ouvrages sont extrêmement volumineux ; ils forment à peu près une centaine de volumes, dont moitié en arabe, moitié en persan, et traitent presque sans exception de la religion et de la législation schiite. Les plus populaires de ses ouvrages sont le *Hakk al Yakin*, qui est un exposé des dogmes et de la législation des schiites et dont il a paru une édition imprimée à Teheran[1], et le *Heyat al Koloub*, qui contient, en trois volumes, l'histoire des prophètes antérieurs, celle de Mahomet et celle des imams ; il en a paru une édition lithographiée à Tebriz[2]. M. Merrick nous donne une traduction abrégée du second volume, qu'il réduit à peu près de moitié, en élaguant des répétitions et des traditions trop peu importantes pour un lecteur chrétien. Il n'essaye pas de donner une histoire critique de Mahomet, comme M. Sprenger, mais un exposé fidèle de la tradition schiite, selon les *Hadits* reconnus par cette secte. C'est la première fois qu'on nous fait connaître ces *Hadits*, qui sont fort curieux, mais qui paraissent avoir besoin d'une critique au moins aussi sévère que ceux des sunnites. Ces traditions orales sur Mahomet, qui se sont transmises avec la généalogie régulière de tous ceux qui les ont successivement enseignées, et qui ont été fixées par l'écriture à des époques très-différentes, forment un fait unique dans l'histoire littéraire du monde. La grande importance qu'on a attachée à ces souvenirs dès le commencement, et l'influence considérable qu'ils ont exercée, depuis le moment de la mort du prophète, sur la formation du dogme et de la législation musulmane, ont forcé les Arabes, dès les premiers temps du khalifat, à prendre des précautions pour en garantir l'exactitude. Comme il y avait cent vingt mille hommes qui avaient le droit de répéter ce qu'ils avaient entendu de la bouche de Mahomet, il a fallu mettre un certain ordre, et appliquer

1. حق اليقين Teheran, 1241 de l'hégire (2 et 273 feuillets).
2. حيات القلوب Tebriz, 3 vol. in-4.

une certaine sévérité dans la classification de ces témoins trop nombreux et de valeur très-différente, pour ne pas tomber dans une confusion inextricable. Mais ces précautions ne peuvent rassurer entièrement l'historien, et le moment paraît être venu où la critique européenne aura à contrôler à son tour, et, autant que les siècles en ont laissé les moyens, à rectifier les résultats de la critique des Arabes. Jusqu'à présent la traduction du *Mischkat al Masabih*, par Matthews, était la seule collection de traditions sunnites accessible au public savant, mais je vois, par des communications de M. Sprenger, que les six principales collections de *Hadits*[1] sunnites ont été recemment lithograpiées à Lucknau, Dehli et Calcutta; et M. Chanikoff, à Tiflis, m'informe qu'il a paru à Tebriz une édition lithographiée d'une des collections de *Hadits* schiites, de sorte qu'on peut espérer que peu à peu ces importants documents seront à la disposition des savants de l'Europe.

M. Juynboll, à Leyde, a continué la publication du Dictionnaire de géographie[2] qu'il avait commencé il y a quelques années, et a entrepris une édition des volumineuses Annales d'Égypte par Aboul Mahasen[3]. L'auteur vivait au Caire au XV[e] siècle de notre ère, disciple et émule de Makrisi. On sait peu de sa vie, mais on connaît un assez grand nombre d'ouvrages de lui qui traitent surtout de l'histoire politique et littéraire de l'Égypte sous les musulmans. Aboul Mahasen était évidemment un homme qui avait passé sa vie dans le mouve-

1. Ce sont : le *Sahih* d'Abou Abdallah Muhammed ben Ismaïl, de Bokhara; le *Sahih* d'Aboul Hoseïn Moslim, de Nischapour; les *Sunan* d'Abou Abdallah Mohammed ben Yezid ben Madjah, de Kazwin; le *Sunan* d'Abou Daoud Soleiman, du Seistan; le *Djama'* d'Abou Isa Muhammed, de Tirmid; et le *Djama'* d'Abou Abdurrahman Ahmed, de Nasa.

2. *Lexicon geographicum* cui titulus est مراصد الاطّلاع e duobus codicibus arabice editum. Fasc. V. Edidit Juynboll; Leyde, 1853 (5 et 224 p.), in-8.

3. *Abul Mahasin Ibn Tagri Bardii Annales* e codicibus nunc primum arabice editi. Tom. I, partem priorem, ediderunt T. G. J. Juynboll et B. F. Matthews; Leyde, 1852, in-8 (54 et 360 p.).

ment savant du Caire, qui de son temps était très-considérable, et il développe la partie biographique et littéraire de son sujet avec beaucoup de prédilection. L'ouvrage complet doit former douze volumes de texte arabe, et M. Juynboll annonce qu'il s'occupe de l'accompagner d'une traduction.

M. Dozy a continué à accumuler des matériaux pour une Histoire future des Arabes d'Espagne. Il a terminé son histoire des Abbadides par un second volume[1], contenant des extraits de divers auteurs arabes qui se rapportent à l'histoire de cette dynastie. Chaque extrait est précédé d'une notice sur l'ouvrage et les manuscrits dont il est tiré et accompagné de notes historiques, critiques et philologiques.

M. Dozy a terminé aussi les deux volumes de ses *Auteurs arabes*, qui contiennent des portions de deux chroniques relatives aux Arabes d'Espagne et d'Afrique[2]. La plus ancienne des deux se trouve dans un manuscrit de Gotha qui avait été attribué à Masoudi et qui contient l'histoire de l'Espagne, des khalifes abbasides et de l'Afrique, entre les années 290-320 de l'hégire. M. Dozy prouve qu'elle est composée par Arib ibn Sad, de Cordoue, secrétaire de Hakem II. Ce volume ne contient qu'une partie de l'ouvrage entier, dont on ne connaît pas d'exemplaire plus complet. L'autre ouvrage que M. Dozy publie est le *Bayano'l-Moghrib*, par Ibn Adhari al Marekoschi, auteur de la fin du VIIe siècle de l'hégire et compilateur laborieux. M. Dozy indique, dans l'introduction de ces deux volumes, les moyens qu'il a employés pour découvrir la date et les noms des auteurs des deux chroniques; mais cette introduction est de plus un charmant morceau d'histoire littéraire dans lequel l'au-

1. *Scriptorum arabum loci de Abbadidis*, nunc primum editi à R. P. A. Dozy. Vol. alterum; Leyde, 1852, in-4 (6 et 288 p.).

2. *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, intitulée *Al bayan ol-Moghrib*, par Ibn Adhari de Maroc, et Fragments de la Chronique d'Arib de Cordoue, par R. P. A. Dozy. 2 vol. Leyde, 1848-1851, in-8 (117, 327; 48 et 321 p.).

teur caractérise les historiens arabes-espagnols, expose leurs tendances et leurs défauts, et indique les ouvrages qu'il importerait de retrouver. Rien ne saurait donner d'avance une meilleure idée de l'Histoire des Arabes d'Espagne, que M. Dozy nous fait espérer dans sa préface des Abbadides, que cet échantillon de sa critique incisive et spirituelle.

M. Kosegarten a fait paraître le troisième volume de Tabari. Vous savez que ce chroniqueur a suivi dans son ouvrage, autant qu'il a pu, le plan des collections de traditions sur Mahomet, et lui a donné la forme d'une succession d'anecdotes, dont chacune commence par la liste de ceux qui l'ont transmise et remonte jusqu'au témoin oculaire. Cette disposition rend naturellement l'ouvrage très-diffus, et la conséquence a été que la traduction abrégée persane a peu à peu usurpé la place de l'original, qui a longtemps passé pour perdu, jusqu'à ce que M. Kosegarten en eût découvert des parties considérables, qu'il a entrepris de publier. Le volume qui vient d'être achevé [1] se compose entièrement d'anecdotes relatives à la bataille de Kadesia, qui a livré la Perse aux Arabes. On a trouvé, depuis la première découverte de M. Kosegarten, quelques autres parties de l'original de Tabari, mais tout ce que l'on en connaît jusqu'ici est loin de faire un ouvrage complet, et il est extrêmement désirable que de nouvelles recherches nous mettent en possession des Annales entières de Tabari.

M. Haarbrücker [2], à Halle, a achevé la traduction du livre des religions et des actes de Scharistani. Le premier volume contenait l'exposé des doctrines des *peuples du livre*, ou des

1. *Taberistanensis, sive Abu Dschaferi Mohammed ben Dscherir Annales regum et legatorum Dei*, arabice edidit et in latinum transtulit J. G. L. Kosegarten. Vol. III; Greifswald, 1853, in-4 (IV, 164 et 87 p.). Ce très-mince volume coûte 22 francs!

2. *Abu-l-Fath Muhammed asch-Scharastanis Religionspartheien und Philosophenschulen* zum ersten Male vollständig aus dem Arabischen übersetzt und mit erklärenden Anmerkungen versehen, von Dr Theodor Haarbrücker; Halle, vol. II (x et 464 p.).



nations qui croient à une révélation; le second traite des philosophes et des idolâtres; c'est-à-dire des Sabéens, des Grecs, des philosophes arabes, des anciens Arabes et des Indiens. Les chapitres sur les Grecs et les Indiens n'ont pas une grande importance pour nous, mais les chapitres sur les Sabéens et les Arabes contiennent des renseignements d'une grande valeur pour une histoire future des religions. Le chapitre sur les philosophes arabes consiste presque uniquement dans un exposé détaillé du système d'Avicenne, qui présente de l'intérêt, parce qu'il embrasse le système complet d'un des grands scolastiques arabes. Au premier abord, il y a peu de plaisir à s'occuper de la philosophie arabe; elle est la contre-partie exacte de notre philosophie au moyen âge; on y voit l'esprit humain enchaîné par un système de formules et s'épuisant dans une lutte séculaire contre des subtilités qu'il avait créées lui-même. L'Europe est parvenue à rompre ces chaînes, le monde musulman y est resté, et c'est là ce qui a décidé la supériorité de l'un et la décadence de l'autre. La grandeur de ces conséquences donne de l'intérêt à l'étude de la scolastique arabe, et, quand on y pénètre plus profondément, on retrouve, comme dans la scolastique chrétienne, sous cette couche stérile de formules, l'individualité et la force du talent de quelques grands esprits, qui ont posé et discuté, sous la seule forme que leur temps admettait, toutes les questions philosophiques.

On ne pouvait donner une meilleure preuve de cet intérêt que ne l'a fait M. Renan, dans le savant travail qu'il a publié sur Averroës et sa philosophie [1]. Averroës est le dernier grand scolastique arabe; il précède la décadence des études philosophiques chez les musulmans, et ses ouvrages ont eu un retentissement infiniment plus grand en Occident qu'en Orient. Ses œuvres furent traduites en hébreu et en latin et ont été, jusqu'au moment de la renaissance, l'objet d'études et de dis-

1. *Averroës et l'Averroïsme*, essai historique par E. Renan; Paris, 1852, in-8 (7 et 361 p.).

cussions ardentes dans toute l'Europe, discussions qui ne furent pas facilitées par l'obscurité de ces traductions presque inintelligibles. Mais il faut suivre, dans l'ouvrage même de M. Renan, toutes les vicissitudes des doctrines d'Averroës; le rôle étrange que son nom a joué et tout ce qui s'y est rattaché, depuis que l'empereur Frédéric II l'a fait connaître aux chrétiens. C'est une belle étude, pleine d'esprit et de saine érudition, que personne ne lira sans un vif intérêt.

Il a paru encore quelques autres matériaux pour la philosophie des Arabes. M. Poper a publié deux écrits métaphysiques de Bahmanyar ben el Marzaban[1], aristotélien de l'école d'Avicenne, dans lesquels il traite de l'existence et des degrés des êtres existants. C'est un ouvrage de pure scolastique, pendant qu'un extrait du *Khilaset* de Farabi, rédigé par l'imam Ali de Badakschan, dont le texte arabe a été publié à Kazan[2], paraît être plutôt un manuel de morale et de piété. Je ne connais ces deux livres que par leurs titres.

M. Perron a terminé sa traduction du Précis de jurisprudence par Khalil ibn Ishak[3]. C'est le travail le plus étendu et le plus complet qu'on ait fait sur la législation arabe. Khalil ibn Ishak est un jurisconsulte du rite malékite et son autorité est immense dans tous les pays où ce rite prédomine. Son livre forme un système complet de jurisprudence religieuse et civile; il est écrit dans un style bref et concis, presque comme

1. *Behmenjar ben el Marzuban, der persische Aristoteliker aus Avicenna's Schule.* Zwei metaphysische Abhandlungen von ihm, arabisch und deutsch herausgegeben von Dr Salomon Poper; Leipzig, 1851, in-8.

2. كتاب خلاصة الخلاصة للامام العلامة على بن محمود الرائض البدخشانى. Kasan, 1851 (64 p.).

3. *Précis de jurisprudence musulmane ou principes de législation musulmane civile et religieuse, selon le rite malékite, par Khalil ibn Ishak*, traduit de l'arabe par M. Perron. Vol. IV-VI; Paris, 1851-1852, in-4 (686, 581 et 507 p.). Cet ouvrage fait partie de *l'Exploration scientifique de l'Algérie*, dont il forme les vol. X-XV.



un ouvrage d'algèbre. Il est destiné à être appris par cœur pour servir de point de départ à l'enseignement et pour fournir les principes et les formules du droit aux juges. La difficulté de traduire ce livre était excessive, tant à cause de ce style d'une concision presque oraculaire, qu'à cause de la foule de termes techniques auxquels rien ne répond dans nos langues et qui n'admettent pourtant pas de traduction vague, parce qu'ils ont été définis par les légistes arabes avec la précision la plus grande et sont employés dans le sens le plus strict. M. Perron a surmonté ces difficultés avec beaucoup de talent et de bonheur, en insérant dans des crochets, au milieu de chaque phrase, tout ce qu'il fallait pour compléter l'expression de l'auteur, et en renvoyant les définitions à une série de notes qui terminent les volumes. Ce travail est de la plus haute importance, non-seulement pour les légistes et particulièrement pour les tribunaux d'Algérie pour lesquels il a été entrepris, mais pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire et de l'état social des musulmans. Cette législation si complète et si conséquente avec elle-même, que l'effort d'une série de grands jurisconsultes a fait sortir d'un code religieux aussi informe et aussi incomplet que le Coran, est une chose belle en elle-même. Leur législation est peut-être le meilleur résultat que les Arabes aient tiré de l'étude incessante d'Aristote et de la discipline mentale, assez stérile d'ailleurs, à laquelle ils se sont soumis pendant des siècles et avec tant de patience dans leurs écoles de philosophie.

La législation musulmane selon le rite des Hanifites a été, jusqu'à présent, à peu près la seule connue en Europe. Mouradja d'Ohsson, dans son *Tableau de l'Empire ottoman*, et Hamilton dans sa traduction de l'*Hedaya*, en ont exposé les principes et la pratique, et elle continue à être l'objet des recherches des savants. Vous avez trouvé, dans le *Journal asiatique*, une série d'articles intéressants sur ce sujet, par M. Ducaurroy, et M. Baillie vient de publier deux ouvrages sur des parties importantes de la législation musulmane, dont l'un

traite des lois sur les rentes [1], l'autre de l'impôt foncier, selon la loi hanifite [2]. Ce sont deux sujets de beaucoup d'importance pour l'administration anglaise dans l'Inde, où la superposition de la loi musulmane sur la loi indienne a produit la plus grande confusion dans le droit et donné lieu à une grande oppression dans la pratique. Dans les cas où la contestation ne peut, d'après la nature des choses, naître que parmi des membres de la famille ou des coreligionnaires, il y a peu de difficulté à appliquer la loi musulmane ou la loi indienne, selon la religion des parties; mais quand il s'agit de rapports qui peuvent avoir lieu entre des hommes de religion différente, comme les ventes ou l'impôt, il s'élève des obstacles presque insurmontables pour l'administration équitable de la justice. C'est surtout la loi musulmane sur les impôts, qui n'est pas le côté brillant de cette législation, qui a été funeste à l'Inde, en minant la constitution municipale indigène, qui était d'une grande perfection, et en ébranlant graduellement la propriété foncière. M. Baillie rend un véritable service par ses deux ouvrages, parce que la première condition dans une réforme est de connaître exactement l'état des choses, et il est probable que l'effet de son travail sera de confirmer la tendance actuelle des Anglais dans l'Inde pour le rétablissement des institutions indiennes, partout où elles ont conservé encore quelque vitalité.

On peut voir, dans un ouvrage de M. Morley [3], combien les embarras de la justice sont grands dans l'Inde, par suite de ce mélange de races et de lois. Ce livre forme une collection de cas jugés dans les cours suprêmes dans l'Inde, ou par voie

1. *The Moohummudan law of sale*, according to the Huneefeea code, from the Futawa Alumgeeree, by Neil B. E. Baillie; Londres, 1850, in-8°.
2. *The land-tax of India*, according to the Moohummudan law, translated from the Futawa Alumgeeree, by Neil Baillie; Londres, 1853, in-8°.
3. *An analytical Digest of all the reported cases decided in the supreme courts of judicature in India*, etc., with illustrative and explanatory notes, by William Morley. New series, vol. I; Londres, in-8°, 1852 (XVIII et 465 p.).

d'appel en Angleterre. Le but de l'auteur est tout pratique, mais quelques parties de son travail, surtout la bibliographie des ouvrages de loi musulmans et indiens, et les glossaires de termes techniques arabes et sanscrits, ont de l'intérêt pour la science.

M. Flügel a publié le sixième volume du *Dictionnaire bibliographique* de Hadji Khalfa[1], qui paraît aux frais du Comité de traductions de Londres. C'est un livre si connu et si apprécié de tous ceux qui ont à faire des recherches sur la littérature arabe, qu'il est peut-être inutile de parler ici de sa grande importance. On ne peut que féliciter M. Flügel et le Comité d'avoir mené à fin avec tant de persévérance cette difficile et utile entreprise, qui n'attend plus qu'un appendice, par lequel M. Flügel se propose de compléter Hadji Khalfa en y ajoutant des notices sur des ouvrages arabes plus modernes.

M. Freytag a terminé les éditions de deux ouvrages de littérature arabe, dont l'un appartient aux origines et l'autre à la décadence des lettres arabes. Le premier est le *Hamasa* d'Abou Teman, dont M. Freytag a commencé, il y a bien des années, la publication du texte et de la traduction, et qu'il vient d'achever[2]. Abou Teman Habib ben Aous était un poëte du commencement du IIIe siècle de l'hégire. Les hommes de lettres de ce temps qui n'étaient pas théologiens et légistes, n'avaient point de position reconnue, ni de public pour acheter leurs ouvrages, et étaient réduits à vendre leurs louanges aux grands personnages, ce qui fit naître une classe de poëtes qui flattaient leurs patrons aussi longtemps qu'ils recevaient des largesses, et leur lançaient des satires quand ils cessaient d'en

1. *Haji Khalfæ Lexicon bibliographicum et encyclopædicum*, primum a latino vertit et commentario indicibusque instruxit G. Flügel. T. VI; London, 1852, in-4° (VIII et 679 p.).

2. *Hamasæ Carmina* cum Tebrisii scholiis integris edita, versione latina commentarioque illustravit et indicibus instruxit G. G. Freytag; Bonn in-4°, vol. I, 1828 (932 p.); vol. II, 1847-1852 (651 et 746 p.).

btenir de l'argent. Abou Teman appartenait à cette classe; nais au milieu de sa vie errante il eut le bonheur d'être arêté par les neiges à Hamadân, où il passa l'hiver chez Aboul Vefa et occupa ses loisirs à faire, dans la bibliothèque de ce ersonnage, cinq collections de poésies, dont une, le *Hamasa*, survécu et a sauvé de l'oubli le nom d'Abou Teman. C'était 'époque la plus brillante des Arabes; la nation était jeune, rospère, pleine d'espérance et capable d'un développement nental que le fanatisme a éteint plus tard. On cultivait son esrit par l'étude des sciences grecques et indiennes, et son goût t son langage par celle des poésies anciennes du désert, dans esquelles les sentiments nationaux étaient exprimés dans la angue la plus pure et la plus idiomatique. On recherchait pour ela avec le plus grand soin les poésies des différentes tribus, t l'on s'explique parfaitement le succès que devaient avoir des ollections comme celle d'Abou Teman, qui est composée en rande partie de poëmes et de fragments de poëmes antérieurs Mahomet ou contemporains. Ces anthologies ont eu l'inconénient de faire tomber en oubli et disparaître la plus grande artie des collections originales auxquelles elles sont emruntées; mais elles forment pour nous les sources les plus récieuses pour l'étude de la langue et de l'état social des rabes avant l'Islam. M. Freytag a eu soin d'accompagner le exte du commentaire entier de Tebrizi et la traduction de otes savantes, dont un livre de ce genre ne peut se passer.

Le second ouvrage de M. Freytag est une édition du *Fakihet l Kholafa* d'Ibn Arabschah, auteur du xv[e] siècle de notre ère t très-connu par sa *Vie de Timour*, qui a été publiée plusieurs ois. Il écrit en prose rimée, dans le goût de son temps et de içon à faire disparaître le sens sous les allusions, les allitéraions, les métaphores et le bruit des phrases brillantées. L'hisire de Timour a de l'importance historique, mais le Fakihet 'est qu'un moyen d'étude pour la langue; c'est un ouvrage de iorale politique sous forme de fables d'animaux, qui sont liées ntre elles par l'histoire fictive d'un prince qui désire échap-





per aux soupçons de son frère. M. Freytag en avait publié le texte il y a longtemps, et il termine maintenant l'ouvrage par un petit volume de notes indispensables[1].

M. Amari a publié la traduction d'un livre sur un sujet analogue, le *Solwan*[2] d'Ibn Zafer, musulman sicilien du XIIe siècle de notre ère. Ibn Zafer paraît avoir joui d'une grande considération parmi les savants et les beaux esprits de son temps, ce qui donne de l'intérêt à la biographie que M. Amari est parvenu à tirer de différentes sources. Nous trouvons en lui encore un de ces savants musulmans que les besoins de leurs études, les malheurs de leur temps, le caprice ou l'espoir de trouver un protecteur généreux poussaient à travers le monde, et que nous voyons tantôt hommes d'État, tantôt professeurs, tantôt flatteurs des princes, écrivant en vers et en prose sur toutes les sciences, et dont l'existence est un phénomène si curieux de cette époque, mais presque incompréhensible pour nous, accoutumés à une existence plus stable et à des études plus spéciales. Le peu qui nous reste de la vie d'Ibn Zafer le montre presque toujours malheureux; quittant la Sicile pour fuir les maîtres chrétiens du pays, errant en Afrique et en Orient, établi tantôt à Alep, tantôt à Hamah; persécuté par le fanatisme des sectes religieuses, se réfugiant de nouveau en Sicile, quêtant des pensions par ses dédicaces, abandonné de ses patrons et terminant sa vie dans la misère et dans les plus grands malheurs domestiques. Le *Solwan* est une collection d'anecdotes plus ou moins authentiques et de fables d'animaux, dont le but est d'exhorter le lecteur à l'exercice de différentes vertus. La valeur de ces recueils, dont il existe un grand nombre,

1. *Fructus imperatorum et jocatio ingeniosorum*, auctore Ahmede filio Mohammedis, cognominato Ebn-Arabschah, edidit et annotationibus instruxit G. G. Freytag; Bonn, in-4°, vol. I, 1832 (XXXVIII, 69 et 252 p.); vol. II, 1852 (183 p.).

2. *Solwan or Waters of comfort* by Ibn Zafer, a Sicilian Arab of the twelfth century, from the original manuscript, by Michel Amari; London, 1852, in-8°, 2 vol. (342 et 350 p.).

dépend pour nous avant tout de l'exactitude historique des faits cités, qui sont souvent empruntés à des ouvrages perdus. Sous ce rapport l'intérêt qu'offre le *Solwan* est peu considérable, car l'auteur ne paraît pas scrupuleux sur les sources auxquelles il puise; son but n'est en aucune façon de fournir au lecteur des matériaux historiques, mais de lui inculquer des leçons de morale sous une forme élégante et frappante. Cette classe de livres a, du reste, en Orient une importance réelle, non-seulement comme enseignement moral, mais comme une des formes les plus faciles et les plus sûres de protestations contre les vices de ces princes absolus, auxquels on ne pourrait sans danger en adresser d'autres. On en voit un exemple frappant dans un ouvrage de cette espèce que M. Brown, interprète de la légation américaine à Constantinople, a fait paraître récemment à New-York. Ce sont les *Merveilles des accidents remarquables*, par Ahmed Hamdan Soheili[1], écrivain turc du XVIIe siècle. L'auteur distribue, selon l'habitude, les anecdotes qu'il raconte dans des chapitres destinés à mettre en lumière les différentes vertus qu'il veut recommander. Il se sert d'une de ces anecdotes pour exposer l'origine de la vente des places en Turquie et pour combattre avec beaucoup de force cet abus. Nous savons tous que cette remontrance n'a produit aucun effet; mais l'histoire moderne de la Turquie prouve combien elle était sage. Probablement bien des anecdotes qui sont insérées dans ces recueils, avec un air de parfaite innocence, sont au fond des remontrances et peut-être des satires adressées aux princes auxquels ces livres étaient dédiés ou destinés. Le travail de M. Brown a subi à New-York une révision qui ne paraît pas avoir été heureuse, et dont on trouve les traces dans de nombreuses erreurs de transcription des noms propres, erreurs que le savant auteur n'a certainement pas commises.

1. *Turkish evening entertainments, the wonders of remarkable incidents and the rarities of anecdotes*, by Ahmed Ibn Hemdem the Ketkhoda called Sohaylee, translated from the turkish by John P. Brown; New-York, 1850, in-8° (378 p.).



M. Dieterici, à Berlin, a publié une traduction allemande du commentaire d'Ibn Akil sur la grammaire d'Ibn Malik[1], dont il avait fait imprimer le texte il y a quelques années. Il ne viendra, je pense, dans l'esprit de personne, de vouloir apprendre l'arabe dans la traduction d'une grammaire indigène, si grande qu'en soit l'autorité et si parfaite qu'en puisse être la méthode. Ce serait du temps et de la peine perdus; mais un ouvrage comme celui de M. Dieterici n'est pas pour cela sans une utilité fort réelle, car il sert à acquérir la langue technique des grammairiens, dont la connaissance est indispensable, non-seulement pour l'intelligence de classes entières d'ouvrages, comme les commentaires du Coran et des poëtes, les collections de proverbes, etc., mais encore pour le sens d'une foule de passages qui se trouvent, souvent quand on s'y attend le moins, au milieu d'ouvrages historiques et de tout genre. L'étude des grammairiens arabes offre même un intérêt plus général encore. Aucun peuple n'a attaché plus d'importance à l'étude de la grammaire que les Arabes, qui lui ont probablement sacrifié plus de temps qu'à aucune autre science. Le résultat de ces travaux a été une théorie grammaticale fondée sur une analyse profonde de la langue, à côté de laquelle on ne peut citer que la grammaire sanscrite, qui a été formée de la même manière, mais en partant d'un autre point de vue. Ceux qui s'occupent de la philosophie des langues ne peuvent se passer de l'étude de ces deux systèmes grammaticaux, les plus beaux, les plus philosophiques et les plus précis qu'il y ait eu dans le monde. Le livre de M. Dieterici sera pour eux d'un grand secours.

C'est à la même classe d'ouvrages qu'appartient l'édition et la traduction de l'*Adjroumieh*, que M. Perowne a fait imprimer à Cambridge[2]. L'Adjroumieh est un très-court abrégé de

1. *Ibn Akil's Commentar zur Alfijja des Ibn Malik* aus dem arabischen zum ersten Male übersetzt von F. Dieterici; Berlin, 1852, in-8° (XXVII et 408 p.).

2. *Al Adjrumieh*, the arabic text with the vowels and an english

la syntaxe, que les élèves, dans presque toutes les écoles en Orient, apprennent par cœur. M. Perowne le publie avec les voyelles et le traduit aussi intelligiblement que la matière le permet ; fournissant ainsi au lecteur le moyen d'acquérir la connaissance des principaux termes techniques des grammairiens arabes.

Enfin, il me reste à annoncer la publication très-prochaine d'un nouveau travail de M. Woepcke sur les mathématiques arabes. On sait que les Arabes se sont occupés avec beaucoup d'ardeur des mathématiques; qu'ils ont adopté d'abord les sciences des Indiens, plus tard celles des Grecs; qu'ils ont fait des voyages en Grèce pour se procurer des manuscrits, et que quelques œuvres capitales des mathématiciens grecs n'ont été conservées que dans des traductions arabes; mais on n'apprend que graduellement quels ont été les progrès réels des Arabes dans ces sciences. M. Woepcke est du petit nombre d'hommes qui réunissent les connaissances nécessaires pour ces études ardues. Il avait déjà découvert et publié dans le Journal asiatique la traduction arabe d'un traité perdu d'Euclide et fait imprimer l'algèbre d'Alkhayyami, et le Comité des traductions de Londres annonce que ce savant lui a offert la traduction arabe d'un commentaire grec sur le dixième livre d'Euclide, qu'il a découvert récemment, et dont l'original est perdu. Dans ce moment, il publie à Paris une analyse d'un traité d'Alkarkhi [1], mathématicien arabe du XI[e] siècle de notre ère, par laquelle il se propose de prouver que les Arabes ont connu l'algèbre indéterminée, que leurs travaux sur ce sujet sont basés sur Diophante, qu'ils ont ajouté aux travaux de Diophante de nouvelles méthodes et des problèmes plus élevés, enfin que les progrès de l'algèbre, qu'on avait attribués à Fibo-

translation by the Rev. J. J. S. Perowne; Cambridge, 1852, in-8° (10 et 12 p.).

1. *Extrait du Fakhri*, traité d'algèbre par Abou Bekr Mohammed ben Alhaçan Alkarkhi; précédé d'un mémoire sur l'algèbre indéterminée chez les Arabes, par M. F. Woepcke; Paris, 1853, in-8°.

nacci, sont empruntés à Alkarkhi. Ce dernier point, bien établi, fera disparaître une lacune considérable dans l'histoire des mathématiques et fixera la véritable position des Arabes entre les Grecs et les Italiens de la Renaissance, position qui a été longtemps incertaine et discutée.

En nous tournant vers la Mésopotamie, nous trouvons que, depuis deux ans, les découvertes en Assyrie et en Babylonie ont fait les plus grands progrès. Le gouvernement français a chargé M. Place, consul à Mossul, de la continuation des fouilles de Ninive, et a envoyé une expédition, composée de MM. Fresnel, Oppert et Thomas, dans la basse Mésopotamie. Malheureusement, cette expédition n'a pas pu aller faire des fouilles à Warka, Senkerah et Niffar, parce que les tribus arabes étaient en guerre avec le pacha de Bagdad. Elle a dû se contenter d'explorer les ruines de Babylone, qui ont été tant dévastées depuis deux mille ans, qu'il faudrait des excavations immenses pour atteindre les parties intactes de ces ruines, qui, sans aucun doute, recèlent encore de grandes richesses archéologiques. Au reste, je puis m'abstenir de parler en détail des recherches de M. Fresnel et de ses collaborateurs, parce que vous trouverez dans le Journal asiatique une relation détaillée de leurs travaux topographiques à Babylone. M. Place a été plus heureux à Ninive; il a trouvé que M. Botta n'avait pas épuisé les trésors de Khorsabad; il a découvert de nouvelles salles, des souterrains voûtés, des corridors en briques émaillées, des statues assyriennes, la cave du château, encore garnie de cruches, dans lesquelles le vin était desséché ; des bas-reliefs, des inscriptions, des objets en ivoire et en métal, et, tout récemment, un dépôt d'instruments de fer et d'acier, et une porte de la ville ou du palais, entièrement conservée, fermée en haut par une voûte reposant sur deux taureaux, et construite en briques émaillées et figurées. Ces deux dernières découvertes sont particulièrement intéressantes; le dépôt de fer et d'acier, non-seulement parce qu'il nous fournit des instruments de toute sorte, des socs de charrue, des pics, des chaînes,

des marteaux et autres, mais parce qu'il nous montre l'emploi de l'acier dans un temps où l'on ne devait pas croire que cette matière fût connue hors de l'Inde. La découverte de la porte voûtée nous éclaire sur une partie très-curieuse de l'architecture assyrienne; car on n'avait jusqu'ici aucune idée exacte sur la manière dont ces grands et profonds portails étaient recouverts; et l'on peut voir, dans l'ouvrage récent de M. Layard, que lui-même n'a pas su deviner la vérité sur ce point[1]. Au reste, je ne puis rendre compte que très-imparfaitement des découvertes de M. Place; car ses envois d'antiquités ne sont pas encore arrivés, et je n'ai qu'une connaissance très-partielle des rapports qu'il a faits; mais ce que j'en connais suffit pour prouver qu'il a rempli sa mission avec autant de zèle que de bonheur, et que ses envois rétabliront un peu plus d'égalité entre nos collections du Louvre et celles du British Museum. On prétend que le Gouvernement a ordonné l'abandon de ces fouilles; mais je ne puis croire qu'il renonce à faire suivre jusqu'au bout la plus belle découverte archéologique de ce siècle; une découverte que la France a faite, et qui sera pour elle un honneur éternel. L'Angleterre n'abandonne pas si facilement ses entreprises, et il se forme en ce moment à Londres une société sous le titre de *Assyrian fund Society*, dont le but est de poursuivre la recherche des antiquités de la Mésopotamie.

M. Loftus n'a pas encore publié ses découvertes. Il a envoyé à Londres les antiquités qu'il a trouvées à Warka et qui consistent en sarcophages chaldéens en terre cuite, colorée en bleu, dont la forme est à peu près celle d'un soulier colossal dans lequel on aurait placé un corps embaumé et dont on au-

1. J'avoue que je suis étonné que M. Layard ait placé à la tête de ses ouvrages récents la restauration d'un palais assyrien que lui a fournie M. Ferguson, et qui me paraît incompatible avec ce qui nous reste de ces palais et avec les matériaux dont ils étaient construits. Nous ne savons pas encore comment ils étaient recouverts; mais on peut être à peu près sûr que ce n'était pas comme l'a imaginé M. Ferguson.





rait fermé l'entrée par un couvercle, aussi en terre cuite. Ces étranges sarcophages portent des ornements, mais pas d'inscriptions. Malheureusement les Arabes y trouvent quelquefois des objets d'or, de sorte que les nécropoles de Warka et de Niffar sont devenues un champ régulier d'exploitations pendant le peu de mois durant lesquels l'inondation et les fièvres ne rendent pas inabordables ces contrées marécageuses. Plus tard, M. Loftus est allé à Suse, où il a trouvé les restes d'un palais achéménide semblable à ceux de Persépolis, et des inscriptions du système persépolitain, datées d'Artaxerce. Je ne crois pas qu'on ait encore rien publié sur ces découvertes.

M. Layard, au contraire, a fait paraître les résultats de sa seconde exploration[1], qui avait pour but principal d'achever les fouilles commencées à Nimroud et dans le Koyoundjik, l'un des deux grands palais de l'enceinte intérieure de Ninive. Ces fouilles ont mis au jour des monuments aussi variés que curieux; des bas-reliefs, des inscriptions; un dépôt de vases en bronze; des ustensiles en ivoire, en verre, en différents métaux, en poterie, en pierre; des armes, des cloches, des trônes, enfin une quantité infinie d'antiquités, qui toutes contribueront à compléter le tableau surprenant de l'ancienne Assyrie, que nous voyons renaître de nos jours par suite des découvertes de M. Botta et de ceux qui ont suivi son exemple. Pendant que ces fouilles s'exécutaient à Mossul, M. Layard alla explorer une grande partie de la Mésopotamie, les bords du Khabour, les ruines d'Arban, de Wan, de Babylone, de Niffar, et à son retour celles de Kala Scherghat, et recueillit partout des restes de l'antiquité. Mais s'il est impossible d'indiquer dans une page

1. *Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon*, being the result of a second expedition, undertaken for the trustees of the British Museum, by Austen H. Layard, with maps, plans and illustrations; Londres, 1853, in-8° (686 p.).
The palace of Sennacherib, being a second series of the monuments of Nineveh, including bas-reliefs and bronzes from the ruins of Nimroud, by Austen H. Layard; London, 1853, in-fol. (70 pl.).

les résultats d'une pareille exploration, il est heureusement facile de consulter les ouvrages de M. Layard. Les Anglais nous ont donné à cette occasion un exemple qui doit nous faire réfléchir sur la manière dont on procède en France en pareil cas. La France et l'Angleterre ont, je crois, dépensé depuis dix ans des sommes à peu près égales pour les antiquités assyriennes. La France avait le grand avantage d'avoir fait la découverte; mais on a tardé; on a accordé avec parcimonie les encouragements pour les fouilles, et puis on a prodigué l'argent pour la publication des résultats dans des volumes d'un format et d'un prix également formidables, pendant que les Anglais ont fouillé hardiment et avec persévérance et ont publié dans une forme qui permettait aux libraires d'entreprendre les ouvrages et au public de les acheter. Le résultat est que leur collection d'antiquités est infiniment plus riche que la nôtre et que les ouvrages de M. Layard sont dans les mains de tout le monde, dans tous les pays, tandis que celui de M. Botta est resté une curiosité qu'on montre aux voyageurs dans les grandes bibliothèques, mais qui est à peu près inaccessible aux hommes qui en feraient usage. Permettez-moi de prouver cette assertion par un seul fait. S'il y a deux hommes qui doivent désirer d'avoir à leur disposition l'ouvrage de M. Botta, ce sont certainement M. Rawlinson et M. Layard; mais ni l'un ni l'autre ne le possèdent. En vérité, ce n'est pas là de la publicité.

Le déchiffrement des inscriptions assyriennes paraît avoir marché bien moins rapidement que la découverte des antiquités, comme on devait s'y attendre; car, non-seulement il est plus aisé de faire des fouilles que de découvrir un alphabet et une langue, mais la quantité même des monuments découverts est un obstacle, non pas à l'étude, mais à la publication des résultats. Il n'est pas facile d'indiquer le point exact auquel se trouve aujourd'hui cette étude. M. Rawlinson a publié le texte assyrien de la grande inscription de Bisoutoun[1]; il y a joint une

1. *Memoir on the babylonian and assyrian inscriptions*, by lieutenant-

transcription et une traduction du monument, une liste de caractères et le commmencement d'un mémoire explicatif. C'est un grand service rendu à tous ceux qui s'occupent de cette matière, car cette inscription, quoique très-fruste, est encore le monument trilingue le plus considérable que nous ayons, et donne, par le nombre de noms propres qu'il contient, plus de secours qu'aucun autre pour la fixation de l'alphabet assyrien, qui est un si grand et si difficile problème.

Personne n'a encore osé proposer un alphabet assyrien complet; mais on a fait des progrès incontestables dans la découverte de la valeur des lettres et des groupes, et un certain nombre de noms propres est à peu près hors de contestation, ce qui permet de fixer la date de bien des monuments et le nom de beaucoup de localités. M. Rawlinson a fait lui-même l'application de ces résultats dans un mémoire[1] contenant une esquisse de l'histoire assyrienne d'après les inscriptions; c'est un essai écrit à la hâte et de mémoire sous une tente, mais rempli de données neuves et curieuses, et conçu avec cette admirable faculté de combinaison qui est en même temps l'instrument et l'écueil des inventeurs, et que M. Rawlinson possède à un haut degré. Ce petit écrit n'est pas présenté comme le résultat définitif de l'auteur; c'est l'expression de son opinion d'alors et l'indication du point où il était arrivé, et qui, probablement, depuis ce temps, aura changé dans beaucoup de détails par de nouvelles découvertes et de nouvelles combinaisons; mais rien n'est plus propre que cet aperçu rapide pour faire entrevoir ce que toute l'histoire de l'Asie antique peut attendre de la lecture des inscriptions assyriennes.

M. Rawlinson a trouvé récemment un de ces grands cylindres en terre cuite qui paraissent avoir été destinés à la publication

colonel H. C. Rawlinson. Ce mémoire formera le vol. XIV du Journal de la Société asiatique de Londres; la première moitié en a paru.

1. Ce mémoire est imprimé dans le *Twenty ninth annual report of the royal asiatic Society;* Londres, 1852, in-8° (43 p.).

officielle des annales des rois. Ce nouveau cylindre contient huit cents lignes d'écriture et date de Tiglatpilesar, le cinquième roi de la dynastie assyrienne dont il donne la généalogie ascendante jusqu'au premier roi. M. Hincks paraît avoir publié l'interprétation d'un cylindre semblable du même roi, mais je n'ai pas réussi à voir son mémoire. M. Rawlinson annonce encore la découverte de deux nouveaux obélisques, différents de celui que M. Layard avait trouvé à Nimroud, et sur lequel M. Grotefend vient de publier deux mémoires[1], dont l'un a été lu par lui à la Société royale de Göttingen, au cinquantième anniversaire de la séance où il avait lu son mémoire sur l'alphabet persépolitain, mémoire qui a été le point de départ de tous les progrès qui ont été faits depuis ce temps dans l'interprétation des inscriptions cunéiformes de toute espèce.

Il se prépare en Europe de nombreux travaux sur les inscriptions assyriennes, depuis que la publication de la grande inscription de Bisoutoun a fourni aux savants de nouveaux matériaux, et les a délivrés de la crainte de cet inconnu qui pesait sur eux. Vous trouverez, dans un des prochains cahiers du Journal asiatique, une interprétation de la colonne assyrienne de cette inscription par M. de Saulcy.

La seule partie de la grande inscription de Bisoutoun qui n'était pas encore publiée vient de paraître. M. Norris l'a fait lithographier avec beaucoup de soin d'après les empreintes sur papier prises par M. Rawlinson[2]. Cette partie est écrite dans le caractère qu'on était accoutumé à appeler médique, et que

1. *Erläuterung der Keilinschriften babylonischer Backsteine*, von Dr G. F. Grotefend; Hanovre 1852, in-4° (31 p.).
Die Tributverzeichnisse des Obelisken aus Nimrud, nebst Vorbemerkungen über den verschiedenen Ursprung und Charakter der persischen und assyrischen Keilschrift, von G. F. Grotefend; Göttingen, 1852, in-4° (106 p. et 2 pl.).

2. *Memoir on the scythic version of the Behistun inscription*, by E. Norris. Ce mémoire forme la première partie du vol. XV du Journal de la Société asiatique de Londres, 1853.

M. Rawlinson et après lui M. Norris appellent scythique, parce qu'ils croient qu'il représente la langue des tribus pastorales de la Perse d'alors. Cette supposition n'a pas l'air très-vraisemblable, car les tribus errantes sont en général peu lettrées, et l'on ne voit pas *a priori* pourquoi les rois de Perse, en voulant reproduire leurs inscriptions dans les langues principales de l'empire, auraient préféré un dialecte de tribus pastorales à la langue des Mèdes, à moins que celle-ci ne se trouve suffisamment identique avec l'assyrien ou le persan pour n'avoir pas besoin d'être représentée séparément. Mais il serait assez inutile de discuter un pareil point, puisque nous ne savons pas quelle langue parlaient les Mèdes, que nous n'avons qu'une idée vague de ce que pouvait être la langue des Scythes, et que nous ne comprenons pas la langue des inscriptions en question, malgré tous les efforts qu'on a faits jusqu'ici. La description que donne M. Norris de la famille de langues à laquelle il rattache le scythique me fait croire qu'il suppose que c'était une langue finnoise plutôt qu'une langue tartare, mais je puis être dans l'erreur là-dessus. Ce difficile problème n'acquerra une importance réelle que quand nous posséderons un certain nombre d'inscriptions dans cette écriture, qui ne se seraient pas conservées dans d'autres langues et d'autres caractères, pendant que jusqu'ici il n'y en a qu'une seule qui se trouve dans ce cas.

Les inscriptions persanes n'ont été l'objet d'aucun travail récent, et les nouveaux matériaux que les inscriptions de Suse nous promettent ne sont pas encore accessibles; mais la publication des textes zends a fait des progrès considérables. M. Westergaard, à Copenhague, et M. Spiegel, à Erlangen, ont tous les deux commencé leurs éditions de ce qui nous reste des livres de Zoroastre. Les deux parties du premier volume du *Zend-Avesta* de M. Westergaard[1] comprennent le texte du

1. *Zend-Avesta, or the religious books of the Zoroastrians*, edited and interpreted by N. L. Westergaard. Vol. I. The zend texts; part. 1 et 2; Copenhague, 1852, in-4° (216 p.).

Yasna, du *Vispered* et de onze *Ieschts*, accompagné de variantes de tous les manuscrits de ces textes, accessibles en Europe. La fin du premier volume doit contenir le reste des livres sacrés des Zoroastriens; le second volume, un dictionnaire et une grammaire de la langue; le troisième une traduction des livres et une histoire de la Perse jusqu'au renversement de la monarchie par les Arabes. M. Westergaard a publié une édition autographiée du *Bundehesch*[1], d'après un manuscrit de Copenhague. Il n'est entré dans cette occasion dans aucun détail, ni sur ce livre curieux, ni sur le pehlewi, langue sur laquelle il se propose de revenir dans son appréciation des traductions anciennes du Zend-Avesta, en se contentant de nous donner maintenant un *fac-simile* du manuscrit, pour faciliter l'étude de ce dialecte, dans lequel jusqu'alors on n'avait publié que des fragments insuffisants.

M. Spiegel, de son côté, a commencé l'édition du Zend-Avesta par le *Vendidad*, dont le texte est suivi d'une très-abondante collection de variantes et de la traduction en pehlewi[2]. M. Spiegel a fait paraître en même temps le premier volume de sa traduction[3], qui est précédée d'une introduction et suivie d'*excursus* très-curieux sur l'ensemble de l'histoire religieuse de la Perse et sur quelques points spéciaux de ce grand sujet. Le principe adopté par M. Spiegel pour son interprétation des textes, et qu'il avait déjà énoncé il y a plusieurs années, est de suivre, autant que possible, la tradition persane, telle que les traductions en pehlewi et en pazend la donnent, sauf à pénétrer plus tard davantage dans le sens antique de ces livres par

1. *Bundehesh liber pehlvicus*, e vetustissimo codice Havniensi descripsit, duas inscriptiones regis Saporis primi adjecit N. L. Westergaard; Copenhague, 1851, in-4° (84 p.).

2. *Avesta, die heiligen Schriften der Parsen*, zum ersten Male im Grundtext sammt der Huzvaresch Uebersetzung herausgegeben von Spiegel, vol. I der Vendidad; Vienne, 1853, in-8° (323 et 227 p.).

3. *Avesta, die heiligen Schriften der Parsen*, aus dem Grundtexte übersetzt mit steter Rücksicht auf die Tradition, von Dr F. Spiegel; Leipzig, 1852, in-8° (295 p.).



les moyens que l'étude des Védas et la grammaire comparée nous fourniront. Je crois que c'est une manière sage de procéder; on a fait ainsi dans le cas analogue des Védas, et M. Burnouf, qui a rendu le premier le Zend-Avesta intelligible, n'a pas procédé autrement, car il a partout pris pour guide la traduction de Nerioseng, sans s'interdire de la soumettre à une critique sévère. M. Spiegel a acquis la conviction que la traduction de Nerioseng est basée sur la traduction pehlewie et par conséquent il s'attache de préférence à celle-ci, malgré les difficultés additionnelles que lui opposent l'obscurité de cette version et la nature du dialecte dans lequel elle est écrite, et quoiqu'il reconnaisse parfaitement que le sens antique du Zend-Avesta était déjà obscurci en maints points lorsque cette traduction fut faite. Il ne s'est écarté de la tradition guèbre que lorsqu'il ne pouvait avoir un doute sur son inexactitude, ou lorsqu'il ne parvenait pas à la comprendre. On obtient ainsi un fond homogène, qui a pour lui une certaine présomption d'exactitude, et sur lequel on pourra s'appuyer pour remonter ensuite plus haut dans l'intelligence de ces textes obscurs; car il est certain que plus l'étude des Védas avancera, plus on parviendra à préciser le point où les deux races ariennes, leurs langues et leurs croyances se sont séparées. C'est en descendant de ce point plus élevé, qu'on obtiendra le vrai sens de beaucoup de parties du Zend-Avesta, et déjà nous l'entendons sur quelques points mieux que ne pouvaient l'entendre les traducteurs du temps des Sassanides[1]. Il s'ouvre là, pour le savoir moderne, une série de travaux aussi curieux qu'attrayants, mais qu'il eût été impossible d'entreprendre il y a trente ans, car c'est depuis cette époque que la grammaire comparée a été perfectionnée au point où nous la trouvons aujourd'hui.

1. L'étude du zend a fait assez de progrès en Allemagne pour qu'il soit devenu utile de faire imprimer des textes pour servir aux cours publics dans les Universités. C'est ainsi que M. Lassen a publié : *Vendidadi capita quinque priora* emendavit Ch. Lassen; Bonn, 1852 in-8°, (VI et 62 p.).

Ceci me rappelle que j'ai à annoncer la publication de la sixième et dernière livraison de la *Grammaire comparée des langues anciennes*, par M. Bopp[1], ouvage commencé il y a vingt ans. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de livre qui ait contribué autant à l'avancement des sciences historiques que celui-ci. M. Bopp n'est pas l'inventeur de la méthode dont il a su faire un si bel usage; il faut en laisser l'honneur à M. Grimm, qui, le premier, a fixé les lois d'après lesquelles les langues de cette famille se changent et se transforment; mais, entre les mains de M. Bopp, et par l'application ingénieuse qu'il en a faite à toutes les langues de cette race, par la délicatesse des procédés qu'il a employés, par la sagesse avec laquelle il a évité le grand écueil de son sujet, un trop grand raffinement, cette méthode est devenue un instrument d'une puissance et d'une précision incomparables. Au reste, la science a marché pendant que l'ouvrage s'achevait, sous l'impulsion même qu'il communiquait, et M. Bopp s'occupe maintenant de revoir les premières parties de sa *Grammaire comparée*; les lois qu'il a établies n'ont pas été ébranlées, seulement le cercle qu'elles embrassent a gagné en surface et en profondeur.

La littérature persane ne paraît pas avoir été cultivée en Europe avec beaucoup de zèle. La plus considérable, et probablement la plus utile des additions qu'elle a reçues, est la nouvelle édition du Dictionnaire qui portait autrefois le nom de Richardson[2], mais qui avait subi, sous la main de différents éditeurs, des changements tels, qu'il était réellement devenu

1. *Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend, Griechischen, Lateinischen, Litthauischen, Altslawischen, Gothischen und Deutschen*, von Franz Bopp; Berlin, 1852, in-4° (1511 p.).

2. *A Dictionary persian, arabic and english*, by Francis Johnson; London, 1852, in-4° (1420 p.). Il faut savoir gré à la Compagnie des Indes, aux frais de laquelle ce Dictionnaire a paru, d'avoir réduit le prix du livre, de 260 francs, prix de la troisième édition, à 100 francs, prix de la nouvelle.



un autre ouvrage. M. Johnson, qui en avait déjà donné, en 1829, une troisième édition considérablement augmentée, assume aujourd'hui, avec toute raison, la responsabilité entière de l'œuvre en la republiant sous son nom seul, et se justifie, dans la préface, en annonçant que la nouvelle édition contient trente mille mots de plus que la précédente, qui elle-même était déjà beaucoup plus complète que les éditions antérieures. Il faut pourtant dire, à l'honneur de M. Johnson lui-même que son édition précédente n'était pas assez mauvaise pour qu'on eût trouvé trente mille mots persans à y ajouter. La plus grande partie de ces mots nouveaux consiste en mots arabes qui, disposés alphabétiquement selon leurs nombreuses formes grammaticales, permettent d'ajouter à un dictionnaire, même raisonnablement ample, un nombre presque illimité de mots. Je suis loin de blâmer ces additions; mais le véritable mérite du livre consiste dans le soin plus grand avec lequel M. Johnson s'est servi des dictionnaires persans originaux, qui forment la véritable base de son ouvrage. On commence l'étude de toutes les littératures par la traduction des dictionnaires que les nationaux ont composés pour eux-mêmes; ils renferment les matériaux les plus exacts, et l'on n'est jamais en danger de se tromper de plus d'une nuance en faisant passer la signification d'un mot d'une langue dans une autre. D'un autre côté, ces erreurs, en apparence minimes, sont presque inévitables, parce que l'auteur du dictionnaire original est obligé de se servir de synonymes qui ne peuvent pas rendre l'emploi précis du mot qu'ils sont destinés à expliquer. Ce n'est donc que dans un *thesaurus*, où le mot se trouve cité avec des passages qui en indiquent les différentes significations, qu'on peut le suivre avec exactitude dans toutes ses nuances, en définir toute l'étendue et l'usage précis, et se rendre compte des changements qu'il peut avoir éprouvés dans le cours des temps. Je ne crois donc pas que le Dictionnaire de M. Johnson, si utile et si bien fait qu'il soit réellement, suffise dans l'état actuel de la science, et je fais des vœux pour que le *Thesaurus* de M. Quatremère, celle

œuvre de quarante ans de travail, puisse à la fin voir le jour.

M. Chodzko, que son long séjour en Perse a parfaitement familiarisé avec la langue parlée, nous a donné une Grammaire persane[1], dans laquelle il tire un grand parti de sa connaissance de la langue moderne, et c'est là ce qui distingue cette nouvelle Grammaire. Elle rendra service, non-seulement aux personnes qui ont besoin de savoir la langue actuelle de la Perse, mais encore aux savants qui désirent suivre les procédés de la décomposition grammaticale des langues; ils y trouveront des formes de langage très-curieuses et ample matière à observations sur les changements délicats et en partie presque insensibles, mais continuels et caractéristiques, que le persan a subis depuis quelques siècles.

M. Chodzko a encore publié la première livraison d'un ouvrage qu'il intitule *Répertoire du théâtre persan*[2]. C'est le commencement d'une collection de *taziehs*, ou représentations dramatiques de la mort d'Ali, qui se jouent pendant le mois de moharrem dans tous les pays où la secte des schiites est au pouvoir. Tout le monde connaît les descriptions que les voyageurs donnent de ces fêtes, des émotions frénétiques dans lesquelles elles jettent la population, et des désordres sanglants qu'elles occasionnent dans les villes où la population est mêlée de schiites et de sunnites. M. Chodzko nous apprend que le manuscrit qu'il possède vient de la bibliothèque de Feth Ali-Schah et contient trente-deux drames; lui-même a publié autrefois un mémoire sur les *taziehs* et la traduction de quelques-unes de ces pièces, mais je crois que jamais le texte

1. *Grammaire persane*, ou Principes de l'iranien moderne, accompagnés de *fac-simile* pour servir de modèles d'écritures et de style; par Alex. Chodzko; Paris, 1852, in-8° (VI, 212 et 5 planches).

2. *Djungui Chehadet, le Cantique des martyrs*, ou Recueil des drames religieux que les Persans du rite *cheia* font annuellement représenter dans le mois de moharrem, publié pour la première fois par A. Chodzko; Paris, 1852, in-8° (VIII et 30 p.).



d'aucune d'elles n'avait été publié. C'est peut-être la meilleu chrestomathie que M. Chodzko puisse ajouter à sa Grammair car le style de ces pièces est naturellement tenu dans un to assez populaire pour que la multitude rassemblée puisse com prendre, ou à peu près, ce qui se dit, quoiqu'il soit un pe plus littéraire et plus pur que quelques-unes des formes citée dans la grammaire. On comprend que le tragique du sujet e la solennité de la représentation détournent les auteurs d l'emploi d'expressions entièrement vulgaires. L'ouvrage es publié par voie d'autographie ; la première livraison contien deux drames dans une écriture peu élégante, mais parfaite ment lisible. M. Chodzko annonce une traduction de la collec tion entière.

M. de Schlechta, à Constantinople, a fait paraître la traduc tion, en vers allemands, de deux ouvrages de poésie persane, dont l'un est le *Bostan* de Sadi, l'autre les *Makathaat*, ou fragments, d'Ibn Iemin. La traduction du Bostan[1] n'est pa complète ; c'est un abrégé un peu librement, mais fort élé gamment rendu. M. de Schlechta a un talent de style très-re marquable et paraît chercher à rendre populaire la poés persane, en choisissant ce qu'il trouve de plus gracieux et lui donnant une forme très-agréable. Les *Fragments* d'I Iemin[2] sont l'œuvre d'un poëte persan du XIV[e] siècle à p rès inconnu jusqu'ici, l'émir Mahmoud, fils d'un premier m nistre du sultan Khodabendeh. Son frère Alaeddin périt voulant fonder une souveraineté pour lui-même ; mais l'é Mahmoud paraît s'être contenté de vivre sur ses terres, de jo de la vie et de rire de l'ambition des autres. M. de Schlec a traduit à peu près la moitié de ses Fragments en élimin les panégyriques. Ce qui reste sont les poésies agréables d'

1. *Der Fruchtgarten von Saadi*, aus dem persischen auszugsweise ü ragen durch Ottokar Maria Freiherrn von Schlechta Wssehrd ; Vie 52 (234 p.).
2. *Ibn Jemin's Bruchstücke*, aus dem persischen von Ottokar M Freiherrn von Schlechta ; Vienne, 1852, in-8° (191 p.).

homme insouciant, dont la gaieté naturelle est tempérée par ce sentiment de la brièveté de la vie, qui ne paraît jamais quitter un Persan.

M. de Schack a publié à Berlin trois volumes d'épisodes tirés de Firdousi et traduits en vers allemands[1]. Il fait précéder ses traductions d'une longue introduction sur l'épopée persane, dans laquelle il adopte l'opinion que Firdousi a puisé les matériaux de son poëme dans la tradition populaire, telle qu'elle a été fixée par l'écriture sous les Sassanides, avec quelques additions tirées des traditions encore vivantes de son temps, opinion qui, je crois, n'est plus contestée. Il a essayé d'éclaircir la partie la plus ancienne de cette tradition par les résultats des recherches modernes sur le Zend-Avesta, et il n'y a aucun doute que l'étude plus approfondie des livres de Zoroastre ne mette de plus en plus en évidence le véritable caractère de ces souvenirs antiques, qui ont pris en Perse, d'une façon si curieuse, la place de l'histoire. Ce sujet est entouré d'obscurités, comme l'est nécessairement l'origine de toute poésie épique réellement nationale; mais la plus grande partie de ces difficultés cédera devant les efforts de la critique européenne, aidée d'un côté par l'étude des antiquités persanes, de l'autre par la comparaison des épopées des autres nations. M. Schack a choisi pour ses traductions les épisodes les plus poétiques du Livre des Rois, jusqu'à la mort d'Isfendiar, avec laquelle se termine, selon lui, la partie vraiment épique du poëme. Il s'adresse moins aux savants qu'au grand public; sa versification est facile, sa traduction presque aussi littérale que le comporte une version en vers, et le succès de son livre montre qu'il y a, dans le public allemand, un intérêt pour la littérature orientale qui manque en France et en Angleterre.

1. *Heldensagen von Firdusi*, zum erstenmale metrisch aus dem persischen übersetzt, von A. F. von Schack; Berlin, 1851, in-8° (537 p.).
Epische Dichtungen aus dem persischen des Firdusi, von A. F. von Schack; Berlin, 1853, in-12, 2 vol. (xxv, 563, et 448 p.).



M. Nathanaël Bland a eu la modestie de faire imprimer anonymement un petit volume destiné à nous faire connaître quelques autres poëtes persans, dont jusqu'à présent rien n'avait été publié en Europe. Il a choisi, dans les diwans de dix poëtes, dix ghazels dans chacun, et il fait précéder ces pièces de courtes biographies de leurs auteurs[1]. On sait que M. Bland s'est voué, depuis nombre d'années, à la composition d'une histoire de la poésie persane, la plus complète possible ; il s'est entouré, dans ce but, d'une magnifique bibliothèque de manuscrits, dont il nous donne ici un échantillon très-bien choisi.

Le Gulistan de Saadi a reçu son complément ordinaire de traductions et d'éditions. M. Eastwick, qui avait publié, il y a deux ans, une édition de ce livre pour l'usage du collége de Haileybury, nous en donne maintenant une traduction nouvelle[2], faite avec beaucoup de soin et d'exactitude. Il a traduit en vers les morceaux de poésie dont l'ouvrage est parsemé, ajouté les notes nécessaires à l'intelligence des allusions, et donné dans sa préface une vie de Saadi, qui, au reste, ne contient rien de nouveau.

M. Sprenger, à Calcutta, a fait imprimer, pour les cours du collége de Fort-William, une nouvelle édition du Gulistan[3] qui se distingue en deux points des nombreuses impressions précédentes de ce livre. D'abord, l'éditeur s'est servi, pour base de son édition, d'un manuscrit copié sur l'autographe de Saadi pour l'empereur de Dehli, Alemguir, et le résultat de

1. *A century of persian Ghazals*, from unpublished diwans; Londres, 1851, in-4° (XVI et 41 p.).

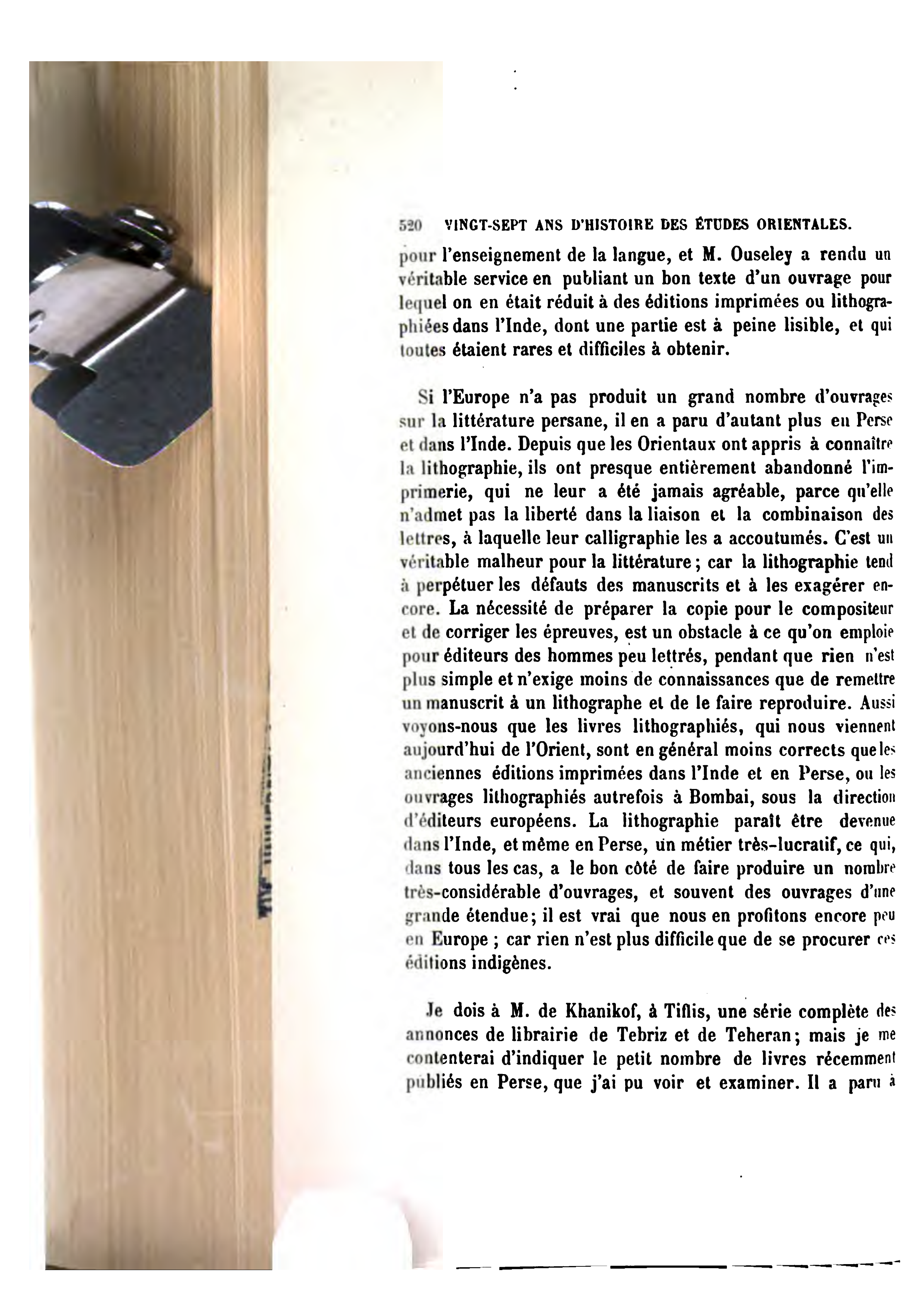
2. *The Gulistan or Rose-garden of shekh Muslihuddin Sadi of Shiraz*, translated for the first time into prose and verses by E. Eastwick; Hertford, 1852, in-8° (XXXII et 312 p.).

3. *The Gulistan of Sady*, edited in persian vith punctuation and the accessory vowel marks, by A. Sprenger; Calcutta, 1851, in-8° (IX et 241 p.).

son travail a été un texte meilleur que tous ceux que nous possédons; ensuite, il a introduit la ponctuation européenne dans l'impression de son ouvrage. Il est incontestable que l'absence de ponctuation est une source perpétuelle de difficultés dans la lecture des ouvrages orientaux, et l'on a plusieurs fois essayé d'y remédier. On a imprimé à Paris des livres arabes ponctués comme les nôtres, et M. Sprenger se sert de signes encore plus nombreux pour marquer et distinguer les phrases et leurs différentes parties. Je ne pense pas qu'il faille rejeter en entier cette idée, parce que toute aide mécanique par laquelle on épargne au lecteur du temps et de la peine, ou des chances d'erreur, est évidemment chose bonne en soi, et on s'en est servi pour les langues classiques, au grand avantage de la science; mais je crois que, pour introduire la ponctuation dans des littératures de peuples vivants qui ne s'en servent pas, il faut en user avec beaucoup de sobriété et se contenter de ce qui est indispensable; il faut choisir des formes qui s'allient facilement avec l'écriture, et, autant qu'on peut, employer les moyens auxquels les nationaux eux-mêmes sont accoutumés. Ainsi, en persan, je suis convaincu que la marque de l'*izafet* et l'emploi du point à la fin des phrases suffiraient dans la plupart des cas, pendant que la ponctuation surabondante de M. Sprenger blesse l'œil du lecteur et le gêne plutôt qu'elle ne l'aide. Au reste, c'est une question qui sera probablement encore souvent discutée, avant qu'elle ait trouvé une solution qui satisfasse le besoin et ne contrarie pas trop les habitudes.

Il ne me reste plus à mentionner, en fait d'ouvrages persans publiés par des Européens, que la nouvelle édition de l'*Anwari Soheili*, publiée par le colonel Ouseley, pour l'usage des classes à Haileybury[1]. L'ouvrage lui-même est si bien connu, qu'il est inutile de s'y arrêter; c'est un excellent livre

1. *Anvari Suheili, or Lights of the Canopus*, being the persian of the Fables of Bidpai by Husain Vaiz Kashifi, edited by lieutenant-colonel J. W. D. Ouseley; Hertford, 1851, in 4° (545 p.).



pour l'enseignement de la langue, et M. Ouseley a rendu un véritable service en publiant un bon texte d'un ouvrage pour lequel on en était réduit à des éditions imprimées ou lithographiées dans l'Inde, dont une partie est à peine lisible, et qui toutes étaient rares et difficiles à obtenir.

Si l'Europe n'a pas produit un grand nombre d'ouvrages sur la littérature persane, il en a paru d'autant plus en Perse et dans l'Inde. Depuis que les Orientaux ont appris à connaître la lithographie, ils ont presque entièrement abandonné l'imprimerie, qui ne leur a été jamais agréable, parce qu'elle n'admet pas la liberté dans la liaison et la combinaison des lettres, à laquelle leur calligraphie les a accoutumés. C'est un véritable malheur pour la littérature; car la lithographie tend à perpétuer les défauts des manuscrits et à les exagérer encore. La nécessité de préparer la copie pour le compositeur et de corriger les épreuves, est un obstacle à ce qu'on emploie pour éditeurs des hommes peu lettrés, pendant que rien n'est plus simple et n'exige moins de connaissances que de remettre un manuscrit à un lithographe et de le faire reproduire. Aussi voyons-nous que les livres lithographiés, qui nous viennent aujourd'hui de l'Orient, sont en général moins corrects que les anciennes éditions imprimées dans l'Inde et en Perse, ou les ouvrages lithographiés autrefois à Bombai, sous la direction d'éditeurs européens. La lithographie paraît être devenue dans l'Inde, et même en Perse, un métier très-lucratif, ce qui, dans tous les cas, a le bon côté de faire produire un nombre très-considérable d'ouvrages, et souvent des ouvrages d'une grande étendue; il est vrai que nous en profitons encore peu en Europe ; car rien n'est plus difficile que de se procurer ces éditions indigènes.

Je dois à M. de Khanikof, à Tiflis, une série complète des annonces de librairie de Tebriz et de Teheran; mais je me contenterai d'indiquer le petit nombre de livres récemment publiés en Perse, que j'ai pu voir et examiner. Il a paru à

Teheran une édition de Firdousi[1], qui est la reproduction exacte de l'édition de Macan, et même de l'appendice, qui ne fait pas partie du *Livre des Rois*. Il est vrai que l'éditeur dit, dans sa préface, qu'il a collationné d'anciens manuscrits pour améliorer le texte ; mais c'est apparemment un mythe, et il n'a réellement ajouté à l'édition de Calcutta que des dessins fort mal faits. L'exécution lithographique est bonne et généralement correcte. On a publié aussi à Teheran une traduction persane des merveilles de la création, par Kazwini [2]. Le texte est accompagné de nombreuses figures, comme dans les manuscrits, et l'impression est inégale, mais lisible.

J'ai devant moi trois différentes éditions du *Mesnewi* de Djelaleddin Roumi, toutes lithographiées à Tebriz dans la même année et dans le même établissement [3], ce qui indique une grande imperfection dans les procédés. L'écriture en est médiocre et le tirage inégal et généralement mauvais. La grande sécheresse du climat, la médiocrité de l'outillage et la nature des pierres dont on se sert, et qui viennent, si je suis bien informé, des environs de Maragha, forment de grands obstacles au perfectionnement de la lithograpbie en Perse. Néanmoins elle a fait des progrès assez rapides. Un Manuel de généalogie et de chronologie, lithographié à Tebriz en 1846 [4], est presque illisible ; une édition des œuvres de Saadi, de la même ville, publiée en 1848 [5], est déjà beaucoup meilleure, de même qu'une édition des œuvres d'Anweri, de 1849 [6]. Enfin, une petite édition de Hafiz, de 1850 [7], laisse,

1. شاهنامهٔ حکیم ابو القاسم فردوسی طوسی; Teheran, in-f°, 1267 de l'hégire.

2. L'ouvrage ne porte pas de titre ; il a paru en 1264 de l'hégire, à Teheran, in-fol.

3. Ces trois éditions sont grand in-4°, mais de dimensions un peu différentes. Elles n'ont ni titre, ni préface, et ont paru l'an 1264 de l'hégire. Quelques-unes des pierres ont servi à deux de ces éditions.

4. Tebriz, 1262, in-4. خلاصة التواریخ.

5. Sans titre, petit in-folio; Tebriz, 1264 (643 p.).

6. Sans titre, petit in-folio; Tebriz, 1266 (381 p.).

7. Sans titre, in-12; Tebriz, 1267.



sous le rapport du tirage, peu à désirer; elle est écrite d'une main très-élégante, mais presque cursive, et est ornée de dessins qui passent pour des chefs-d'œuvre en Perse. Je ne saurais rien dire en leur faveur, si ce n'est qu'ils sont meilleurs que ceux qui défigurent le *Livre des Rois* de Teheran. Dans ces éditions récentes, on ne trouve plus les irrégularités et les négligences qui déparaient les premières, où l'on remarque quelquefois des pages entièrement blanches, ou des feuilles dont le *verso* est imposé à rebours du *recto*. La lithographie s'est aussi introduite depuis quelques années en Turquie, et paraît y prospérer, malgré la longue habitude que les Turcs ont acquise de se servir des ouvrages imprimés à l'Imprimerie impériale de Constantinople. Je possède une édition du Mesnewi de Djelaleddin Roumi [1], lithographiée l'année dernière à Constantinople, et assez bien exécutée. Enfin, j'ai à mentionner une édition lithographiée du *Dabistan*, qui a paru à Bombai [2]. On n'en possédait auparavant qu'une édition de Calcutta, 1809, fort mal imprimée. La nouvelle édition est exécutée avec beaucoup de soin, et porte sur les marges quelques gloses marginales, qui ne sont pas d'une grande importance, mais qui prouvent néanmoins un certain savoir de la part de l'éditeur.

Vous trouverez peut-être que j'ai tort de ne parler que de l'exécution matérielle de tant de nouvelles éditions; mais on n'aperçoit dans presque aucune d'elles des traces d'un travail critique quelconque; ce n'est évidemment qu'une multiplication de manuscrits par un moyen mécanique, où le mérite de l'édition dépend du choix accidentel du manuscrit qu'on a suivi et de l'exactitude du copiste. Au reste, si l'on ne nous donne pas un travail savant, on nous fournit au moins des moyens d'étude, ce qui sera un grand avantage quand il se

1. Sans titre, petit in-8°; Constantinople, 1268 de l'hégire, 2 vol. (119 et 602 p.).
2. كتاب دبستان المذاهب; Bombay, 1264, in-fol. (334 p.).

trouvera un libraire européen assez intelligent et assez actif pour nous servir d'intermédiaire.

Les études sur l'Inde sont dirigées de plus en plus vers l'exploration de la littérature védique, et ce n'est ni sans raison ni sans nécessité. Au commencement de l'étude du sanscrit, on s'est adressé aux fleurs et aux fruits de l'arbre, à la poésie et la législation, mais peu à peu on a vu que toute cette civilisation n'était intelligible qu'en remontant jusqu'à ses origines. Heureusement c'est une chose possible dans l'Inde, parce que non-seulement les plus anciens hymnes, les produits les plus primitifs de l'esprit indien sont parvenus jusqu'à nous, mais encore tous les degrés que la nation avait à parcourir pour arriver au développement des idées philosophiques et législatives qui ont donné une forme définitive à la civilisation indienne, tous ces degrés sont marqués par des ouvrages, heureusement conservés, relatifs au culte, aux premiers essais de raisonnement théologique et philosophique, et aux premiers travaux sur la langue.

L'histoire de ce développement de l'esprit indien, qui remplit ce qu'on appelle l'époque védique, est encore très-obscure on entrevoit à peine comment, en partant des hymnes si simples des *Védas*, on a abouti à des systèmes philosophiques comme ceux que nous voyons formulés dans l'époque suivante. C'est en analysant les parties plus récentes des Védas, et les ouvrages qui s'y rattachent, les Brahmanas, les Sutras, les Upanischads, et en recueillant tous les indices que les premiers travaux des grammairiens nous transmettent, que l'on se rendra compte comment le culte multiple des phénomènes naturels a fini par être absorbé dans le panthéisme des Upanischads, et comment celui-ci a donné naissance aux systèmes philosophiques, qui, à leur tour, ont exercé une si grande influence directe et indirecte sur l'esprit de tous les peuples de cette famille. La littérature indienne est la seule qui nous permette de remonter jusque dans l'enfance de la pensée humaine, et

d'en suivre la croissance jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à sa maturité, et c'est là ce qui lui donne une valeur si haute dans l'histoire de l'humanité.

Toute la série des ouvrages védiques trouve aujourd'hui des éditeurs et des traducteurs. M. Langlois a terminé sa traduction du *Rigvéda*[1], la première complète qui ait été faite du premier et du plus considérable des Védas. Il y a suivi la tradition indienne, telle que les meilleurs commentateurs, surtout Sayana, la donnent. C'était la marche naturelle ; il faut d'abord savoir comment les Indiens eux-mêmes entendent ces hymnes, et puis la critique européenne examinera si cette tradition a substitué des idées et des tendances modernes au sens antique. Le quatrième Véda, l'*Atharva*, le seul dont on ne se fût pas encore occupé, a trouvé des éditeurs excellents en MM. Roth et Whitney. Ce Véda, le plus moderne de tous, n'a jamais été mis parmi les Brahmanes sur la même ligne que les trois premiers, et n'a même jamais été commenté. Il diffère des autres sensiblement par sa composition, qui, outre des hymnes empruntés aux autres Védas, comprend, d'un côté, une quantité de formules de magie, de l'autre des hymnes qui trahissent déjà une pensée philosophique. Il appartient évidemment à une époque de transition où le sentiment religieux se décomposait, allant d'un côté vers les superstitions du vulgaire, de l'autre vers les spéculations philosophiques des penseurs. Ce caractère intermédiaire rend l'Atharva Véda infiniment curieux. Les éditeurs se proposent de l'accompagner d'un commentaire.

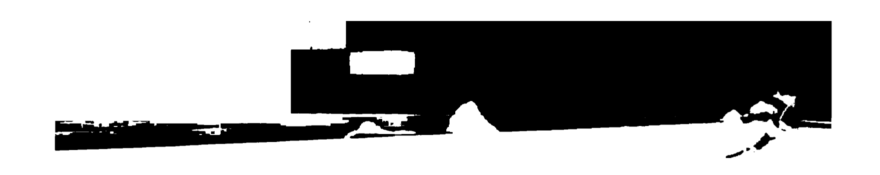
M. Weber, à Berlin, continue sa publication du Yadjur Véda blanc[2], et M. Roer, à Calcutta, s'est chargé de faire imprimer le Yadjur noir, aussitôt qu'il aura réuni des manuscrits suffi-

1. *Le Rigvéda*, ou le livre des hymnes, traduit du sanscrit, par M. Langlois; vol. IV, Paris, 1851, in-8° (544 p.).
2. *The white Yajurveda*, edited by A. Weber. Vol. II, cah. 2, 3; Berlin, 1853, in-4° (p. 135-433).

sants, ce qui complétera entièrement la série des Védas proprement dits, c'est-à-dire des hymnes. Mais il se rattache à ce noyau un nombre considérable de traités de diverses espèces dont une des principales consiste en Upanischads, qui sont le résultat et l'expression du travail théologique que les Brahmanes ont fait sur les hymnes pendant toute la durée de l'époque védique, et peut-être encore plus tard. Ils traitent en partie du culte et des devoirs des Brahmanes, mais surtout de la nature de Dieu et de ses rapports avec le monde. Ils forment le passage des hymnes aux systèmes philosophiques, et sont peut-être en partie déjà l'effet d'une réaction philosophique contre les croyances primitives. Il s'est conservé à peu près cent de ces traités, qui forment pour les Brahmanes la règle de leur foi, et pour la critique européenne le moyen principal d'analyser et de suivre la formation graduelle des idées indiennes. Pour les Européens dans l'Inde, la connaissance des Upanischads a une importance toute particulière, parce qu'elle leur permet de pénétrer jusqu'au fond et à la véritable source de la manière de penser et sentir de ceux qui ont une éducation savante, et elle est devenue une véritable nécessité dans le contact plus intime de ces deux races. Le premier qui ait fait connaître les Upanischads est Anquetil du Perron, dont l'*Oupnekhat* est tiré d'une traduction persane de cinquante-deux de ces traités. L'obscurité presque impénétrable de cet ouvrage n'était pas faite pour attirer l'attention sur un sujet qui d'ailleurs ne se rattachait à presque rien de ce qu'on savait alors de l'Inde. Plus tard on a publié plusieurs fois dans l'Inde et en Europe cinq de ces traités, les plus courts et les plus populaires. Maintenant M. Roer a entrepris d'insérer dans la *Bibliotheca indica* la série complète des Upanischads, accompagnés de commentaires indiens et suivis d'une traduction anglaise. Jusqu'à présent il en a fait paraître onze, dont sept avec une traduction[1].

1. *Bibliotheca indica;* Calcutta, in-8°. Les volumes II, III, VII, VIII et XV de la collection contiennent des Upanischads.





Il serait impossible de donner en peu de mots une idée nette de l'ardeur avec laquelle les savants remuent aujourd'hui toutes les questions qui s'attachent aux Védas ; mais le journal que M. Weber publie, et qui est entièrement consacré à l'Inde[1], et surtout un volume qu'il vient de faire paraître sur l'histoire de la littérature indienne[2], et dont la plus grande partie est consacrée à l'époque védique, sont des ouvrages qui contiennent un tableau très-intéressant de l'importance, de la méthode et de l'état actuel de ces études. L'Essai sur la littérature indienne est écrit avec l'entraînante vivacité d'un homme qui se voit à l'entrée d'une nouvelle science et tâche d'en mesurer les profondeurs. Il expose les résultats obtenus, discute les points douteux, indique les lacunes à remplir, les secours qui manquent encore, et cherche à s'orienter dans une époque littéraire à laquelle l'absence de toute date historique donne au premier abord l'apparence d'un chaos. Probablement bien des points qui paraissent aujourd'hui décidés seront modifiés plus tard ; mais quand on se rappelle l'état de la science il y a trente ans, où le spécimen de la traduction du *Rigvéda* de Rosen était un véritable événement littéraire, on ne peut qu'admirer les progrès qui ont été faits et rester convaincu que les grands problèmes historiques dont il s'agit seront résolus.

De toutes les parties de la littérature sanscrite postérieure à l'époque védique, c'est la partie philosophique qui a attiré récemment le plus d'attention. Les Mémoires de Colebrooke, qui donnent un résumé très-exact, quoiqu'un peu sec, des doctrines des grandes écoles, avaient longtemps suffi à la curiosité de l'Europe ; mais, dans ces dernières années, il s'est élevé, de la façon la plus inattendue, un conflit très-vif entre ces vieilles philosophies et les doctrines européennes, et aujourd'hui Aristote et Bacon sont l'objet de discussions presque passionnées

1. *Indische Studien*. Beitræge für die Kunde des indischen Alterthums, von Dr A. Weber, vol. II ; Berlin, 1852, in-8° (484 p.).

2. *Akademische Vorlesungen über indische Literaturgeschichte*, von Dr A. Weber ; Berlin, 1852, in-8° (vi et 284 p.).

dans la sainte ville de Bénarès, d'où était sorti autrefois le germe de toutes ces spéculations, qui y reviennent aujourd'hui développées, dépouillées de leur vieille écorce indienne, qu'il est si difficile de percer, et rendues plus claires par le génie européen. La Compagnie des Indes avait fondé en 1791 à Bénarès, un collége de hautes études indiennes où toutes les sciences furent enseignées par des Brahmanes, d'après leurs propres méthodes et entièrement à leur ancienne manière; on alla si loin que l'astrologie y a été enseignée officiellement presque jusqu'à notre temps. Plus tard, on établit des classes anglaises à côté des classes brahmaniques, et récemment le savant directeur de l'école, M. Ballantyne résolut de faire l'essai de greffer sur le fonds brahmanique les progrès que les sciences avaient faits en Europe. Il prit pour base le système du Nyaya, qui offre le plus de terrain commun aux deux partis, parce qu'il consiste essentiellement dans la logique et ne traite que subsidiairement des matières métaphysiques. Il publia[1] les Aphorismes du Nyaya avec une traduction anglaise et en fit le thème de sa discussion.

1. Voici la liste des publications de M. Ballantyne qui se rapportent à ce sujet, autant que j'ai pu me les procurer :

Lectures on the Nyaya philosophy, embracing the text of the Tarka Sangraha; Allahabad, 1849, in-8° (63 p.).

The Aphorisms of the Nyaya philosophy by Gautama, with illustrative extracts from the commentary of Wiswanatha. In sanskrit and english; Allahabad, 1850, in-8° (56 p.).

A lecture on the Sankhya philosophy, embracing the text of the Tattwa Samasa; Mirzapore, 1850, in-8° (65 p).

The Aphorisms of the Mimansa philosophy by Jaimini, with extracts from the commentaries in sanskrit and english; Allahabad, 1851, in-8° (36 p.).

The Aphorisms of the Vedanta philosophy by Badarayana, with illustrative extracts from the commentary. In sanskrit and english; Mirzapore, 1851, in-8° (51 p.).

A lecture on the Vedanta, embracing the text of the Vedanta Sara; Allahabad, 1851, in-8° (84 p.).

The Aphorisms of the Vaiseshika philosophy of Kanda, with illustrative extracts from the commentary by Sankara Misra; Mirzapore, 1851, in-8° (34 p.).

The Tarka Sangraha or Annam Bhatta, with a hindi paraphrase and english version; Allahabad. 1851, in-8° (24 et 48 p.).

A Dialogue in sanskrit, with an english version on the new Nyaya of

Bientôt il se vit entraîné à étendre sa controverse au cercle entier de la philosophie indiennne, et j'ai devant moi les Aphorismes des cinq écoles principales, du Sankhya, du Nyaya, du Mimansa, du Védanta et du Vaiseschika, publiés par lui avec une traduction anglaise et accompagnés de leçons sur quelques-uns de ces systèmes. M. Ballantyne dit qu'il ne les a fait imprimer que pour les soumettre à ses antagonistes brahmanes et faire critiquer par eux sa manière de les interpréter; plus tard, et quand la discussion ardente que soulève le conflit aura bien fixé le sens des termes, il se propose de publier un ouvrage complet sur tous les systèmes de la philosophie indienne, et je vois, par une annonce, qu'il est sur le point de faire paraître la traduction d'un exposé du Sankhya.

Ce même système du Sankhya a été, à Paris, l'objet d'un mémoire étendu de M. Barthélemy Saint-Hilaire[1], qui avait déjà publié, il y a quelques années, une étude semblable sur le Nyaya. Il s'est servi des vers mnémoniques du fondateur de l'école, Kapila, dont il donne une nouvelle traduction, et se livre à l'examen le plus détaillé du système. Ensuite il discute l'époque de Kapila et les conséquences historiques de son enseignement; il croit que Bouddha Sakiamouni lui a emprunté la base philosophique de son enseignement religieux; s'il en était ainsi, Kapila serait de tous les philosophes certainement celui qui aurait exercé la plus grande influence sur le monde.

the sage Pratnavidyalayiya, published for the edification of the Benares pandits; Benares, 1849, in-8° (5 et 8 p.).

Concerning criticism on oriental matters in general and the Nyaya in particular; Mirzapore, in-8°, 1849 (15 p.), tiré du *Benares Magazine.*

On the argumentative portion of the Nyaya philosophy (9 p.), sans date ni lieu d'impression.

On the Nyaya system of philosophy, and the correspondence of its divisions with those of modern science (18 p.), sans lieu d'impression ni date.

1. *Premier Mémoire sur le Sankhya,* par M. Barthélemy Saint-Hilaire; Paris, 1852, in-4° (456 p.), tiré des *Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques.*

Notre connaissance de la poésie épique des Hindous a gagné par le progrès qu'ont fait les traductions du *Ramayana.* M. Gorresio a publié le second volume de sa belle traduction italienne de ce poëme[1], et M. Parisot a fait paraître le premier volume de sa traduction française, contenant le premier livre du Ramayana[2]. M. Parisot a adopté le texte de M. Gorresio, qui, comme vous savez, représente la rédaction bengali du poëme. M. Parisot accompagne son travail de notes courtes, mais nombreuses, dans lesquelles il indique ses raisons quand il s'écarte de la traduction de M. Gorresio, et donne d'autres éclaircissements quand ils peuvent se résumer en peu de mots; il renvoie l'examen des grandes questions qui se rattachent à ce poëme à des dissertations qui doivent précéder chaque volume. Cette traduction commence d'une façon assez bizarre par un poëme sanscrit du traducteur à la mémoire de M. Burnouf.

J'arrive aux travaux sur les *Pouranas*, ces derniers monuments de la littérature sanscrite, pour me servir d'une expression empruntée à une brochure récente de M. Nève[3], expression qu'il ne faut au reste accepter qu'avec certaines restrictions. Ce sont dix-huit recueils immenses dont l'objet principal est la mythologie, surtout la vie de Krischna, mais dans lesquels on a trouvé moyen d'encadrer des traditions de tout genre; de l'histoire, des généalogies, des dogmes, de la métaphysique, des descriptions poétiques de toute espèce; ce sont des livres qui n'ont d'analogie avec aucun autre dans aucune littérature, et où tout se tient, parce que tout est sorti du mouvement unique d'une civilisation qui n'avait jamais subi d'influence étrangère.

1. *Ramayana*, poema sanscrito di Valmici, traduzione italiana con note dal testo della scuola Gaudana, per Gaspare Gorresio, vol. II; Paris, 1851, in-8 (LXXV et 364 p.).

2. *Le Ramayana de Valmiki*, traduit pour la première fois du sanscrit en français, avec des études sur les questions les plus graves relatives à ce poëme, par Val. Parisot, t. I; Paris, 1853, in-8 (XLIII et 332 p.).

3. *Les Pouranas*, étude sur les derniers monuments de la littérature sanscrite, par M. Nève; Paris, 1852, in-8 (55 p.).

Une grande partie des matériaux des Pouranas est ancienne, mais la forme dans laquelle nous les avons paraît être l'expression du brahmanisme après sa lutte avec le bouddhisme, de sorte qu'on y trouve des débris de toutes les époques de la civilisation indienne et des réminiscences de tous les temps. Ces livres n'ont pas l'autorité sacrée des Védas et des Upanischads; mais la religion du peuple est entièrement basée sur eux, et leur influence sur les croyances, les sentiments et la morale des Hindous est immense. M. Wilson a publié la traduction du *Vischnou Pourana;* M. Bernouf a fait paraître une grande partie du texte et de la traduction du *Bhagavata Pourana*, et, en attendant qu'on se décide à faire achever cette grande entreprise, M. Pavie a donné la traduction du dixième livre de ce Pourana, d'après la rédaction populaire faite en hindi par Lalatch Kab[1]. Il a voulu offrir aux lecteurs européens l'histoire mythologique de Krischna, dans une forme plus concise que ne le sont les récits des Pouranas. La grande étendue de ces poëmes est le véritable obstacle qui s'est opposé jusqu'ici à leur publication; M. Wilson avait entrepris le travail énorme d'en faire une traduction, partiellement abrégée, qui est restée en manuscrit, le traducteur ayant reculé devant l'impression d'un ouvrage aussi considérable; mais aujourd'hui l'avidité de la science européenne de tout connaître et le besoin des Anglais dans l'Inde d'approfondir les croyances de leurs sujets, vont triompher de cette difficulté. La Société asiatique de Calcutta a décidé qu'elle publierait la collection entière des Pouranas, texte et traduction, dans sa *Bibliotheca indica*. Elle en a chargé un brahmane converti, le révérend K. M. Banerjea, qui a commencé par le Markandeya[2], le plus ancien des Pouranas. Il n'est arrivé en Europe, jusqu'à présent, que

1. *Krichna et sa doctrine*, Bhagavat dasam askand, dixième livre du Bhagavat Pourâna, traduit sur le manuscrit hindoui de Lalatch Kab, par Th. Pavie; Paris, 1852, in-8 (LX et 420 p.).

2. *Purâna Sangraha*, or a collection of the Puranas, in the original sanscrit, with an english translation, edited by rev. K. M. Banerjea N° 1, Markandeya Purana; Calcuta, 1851, in-8 (XI et 88 p.).

le premier cahier de cette immense publication. Le texte et la traduction se trouvent sur la même page et entre les deux son placées un petit nombre de variantes.

Les moyens d'études se multiplient, pour le sanscrit, en proportion de l'activité des indianistes, et il est rare qu'une année se passe sans produire de nouvelles grammaires. M. Ballantyne a fait paraître une édition et une traduction du *Laghou Kamoudi*, de Vahadaradja[1], grammaire indigène très en usage dans les écoles brahmaniques, et qui a été composée dans le but de rendre plus systématique l'arrangement de Panini, afin de soulager ainsi la mémoire de l'élève, que la complication des règles et des exceptions chez Panini surcharge. M. Ballantyne, pour donner de nouvelles facilités aux étudiants, a ajouté à chaque règle des exemples, un commentaire concis et des renvois aux règles précédentes. Son intention a probablement été bien plus d'abréger, pour les élèves indiens qui sauraient l'anglais, le temps très-considérable qu'ils étaient obligés de dévouer à la grammaire sanscrite, que d'inviter les Européens à se servir du Laghou Kamoudi. M. Benfey, à Gœttingue, a publié une nouvelle grammaire sanscrite en allemand[2], où il s'efforce de réunir, dans un ordre et sous une forme qui ne répugnent pas aux habitudes du lecteur européen, toutes les règles indiquées par les grammairiens indiens (à l'exception de celles qu'il croit inventées pour des cas imaginaires), et celles que la lecture des Védas et des poëmes épiques lui a suggérées.

La difficulté de se procurer des dictionnaires sanscrits, qui depuis quelques années est devenue un véritable obstacle

1. *The Laghu Kaumudi*, a sanscrit grammar by Varadaraja, with an english version, commentary and references; Mirzapore, 1849, in-8 (180 p.).

2. *Vollstaendige Grammatik der Sanskritsprache*, zum Gebrauch bei Vorlesungen und zum Selbststudium, von Th. Benfey; Leipzig, 1852 in-8 (XII et 449 p.).



pour l'étude de cette langue, va disparaître; non-seulement M. Wilson prépare la troisième édition de son dictionnaire, mais MM. Bœthlingk et Roth vont commencer la publication d'un *Thesaurus* sanscrit, dans lequel chaque signification sera accompagnée de phrases et de preuves empruntées aux Védas et à la littérature classique des Hindous. Cet ouvrage paraîtra aux frais de l'Académie de Saint-Pétersbourg. M. Monier Williams a publié à Londres un dictionnaire anglais-sanscrit[1], ouvrage auquel certainement bien peu de personnes se seront attendues. Le but immédiat de l'auteur est de fournir aux élèves de Haileybury un aide pour leurs thèmes sanscrits; mais ce livre sera en outre utile à beaucoup de personnes dans l'Inde, surtout aux missionnaires pour leurs discussions avec les brahmanes, et il servira en Europe aux savants qui s'occupent de grammaire comparée et d'étymologie; car aujourd'hui que la connaissance du sanscrit a donné une base scientifique aux étymologies, on remplace partout les fantaisies qui avaient fait le bonheur des anciens étymologistes, en établissant les véritables rapports des langues européennes avec le sanscrit. C'est dans cette intention que M. Holmboë a publié une excellente comparaison grammaticale et lexicographique des dialectes scandinaves avec le sanscrit[2], travail qui s'étend aux étymologies des autres langues de la même souche, et M. Delâtre a commencé à rendre le même service à la langue française[3].

Le résultat le plus frappant de ces études si variées et si profondes de la littérature sanscrite est le rétablissement gra-

1. *A Dictionary english and sanskrit*, by Monier Williams; Londres, 1851. in-4 (XII et 859 p.).

2. *Det norske Sprogs wæsentligste Ordforraad*, sammenlignet med Sanskrit og andre Sprog af samme Æt, af Chr. And Holmboe; Vienne, 1852, in-4 (XX et 496 p.). Cet ouvrage sort des presses de l'Imprimerie impériale de Vienne.

3. *La langue française dans ses rapports avec le sanscrit et les autres langues européennes*, par M. Louis Delâtre; Paris, 1853, in-8 (livraisons 1 et 2).

duel de l'histoire de l'Inde ancienne, ou plutôt la création de cette histoire, car les Indiens eux-mêmes n'ont jamais eu l'idée de l'écrire ni d'aider en rien à ce qu'elle se conserve. Autant ils ont tenu à préserver de l'oubli ce que leurs ancêtres avaient pensé, autant ils ont traité avec une sorte de mépris ce qu'ils avaient fait. Il a donc fallu essayer de reconstruire leur passé avec les traces que chaque siècle laisse nécessairement sur les œuvres de tout genre qu'il produit; il a fallu refaire une histoire approximative et souvent par époques plutôt que par règnes et par années, avec les indications que l'on peut tirer de la langue et des formes grammaticales, avec l'histoire des idées, avec les données que contiennent les ouvrages de législation, avec des généalogies vagues et confuses, avec les faibles échos que les événements ont laissés dans la mythologie et dans les poëmes épiques des temps postérieurs, avec des inscriptions, avec des allusions dramatiques, avec des actes de ventes ou de donations qu'on a trouvés sous terre, avec les ndices que fournissent des médailles, avec les récits que nous ont laissé des conquérants ou des voyageurs étrangers, avec les dates que nous fournissent les bouddhistes qui heureusement, ont toujours été moins insouciants de chronologie que les brahmanes. Il faut lire les Antiquités de l'Inde[1] par M. Lassen, pour se convaincre de ce que le savoir et la critique européenne ont jusqu'ici pu tirer de ces éléments; on y voit avec étonnement une histoire de l'Inde sortir de tous ces matériaux hétérogènes; on voit renaître un tableau intelligible de ces temps anciens; comme une sorte de mosaïque où les circonstances les plus minimes en apparence, les indications les plus isolées trouvent leur place et se groupent autour d'un petit nombre de points de repère. Le sujet n'est pas épuisé; chaque année apporte un nouveau tribut de faits pour remplir les lacunes de cette histoire, mais il est surprenant qu'on ait pu créer ce cadre, réunir tout ce qui est déjà réuni et circonscrire

1. *Indische Alterthumskunde*, von Christian Lassen, vol. II; Bonn, 1853, in-8 (1182 et LII p.).



l'inconnu comme on l'a circonscrit. Certainement l'histoire politique de l'Inde restera toujours fort incomplète et pleine de lacunes; mais il est probable que son histoire morale et sociale sera un jour mieux connue que celle d'aucun peuple de la haute antiquité, et l'on ne peut trop savoir gré à M. Lassen de n'avoir pas désespéré d'un pareil sujet et d'avoir, le premier, osé refaire l'histoire de l'Inde.

Je n'ai parlé jusqu'ici que d'ouvrages appartenant à la littérature brahmanique; il me reste à dire quelques mots sur ceux qui traitent du bouddhisme. Le seul parmi eux qui soit tiré du sanscrit est l'ouvrage posthume du grand savant que nous avons perdu si prématurément et qui a laissé un si grand vide parmi nous; c'est le *Lotus de la bonne loi*, par M. Burnouf[1]. L'auteur s'était proposé de publier une traduction complète d'un des ouvrages népalais que la Société doit à M. Hodgson: il devait la faire précéder d'un essai sur l'histoire du bouddhisme et traiter dans les notes des questions de détail. Mais l'introduction dépassa bientôt les proportions que l'auteur lui avait assignées, et il se détermina à la publier à part en deux volumes, qui devaient contenir l'histoire du bouddhisme du nord et du midi. C'est ainsi que parut le premier volume de l'*Introduction à l'histoire du buddhisme indien*, qui fut accueilli avec tant de joie par tout ce qu'il y a de savants en Europe et dans l'Inde. Avant de publier le second volume, qui devait traiter de l'histoire du bouddhisme du midi, M. Burnouf reprit le Lotus, qui était imprimé depuis longtemps, et qu'il voulut accompagner de quelques mémoires sur des sujets qui exigeaient trop de développement pour qu'ils eussent pu entrer dans l'Introduction, mais auxquels il avait besoin de renvoyer dans le second volume. Cet ouvrage s'accrut sous ses mains comme la première fois, et l'auteur n'eut pas le temps de le terminer entièrement. La fatigue de ce travail,

1. *Le Lotus de la bonne loi*, traduit du sanscrit, accompagné d'un commentaire et de vingt et un mémoires relatifs au buddhisme, par M. E. Burnouf Paris, 1852, in-4 (897 p.).

dont il poussait l'achèvement avec une ardeur fiévreuse, fut trop pour lui, et il mourut de l'épuisement produit par une application trop continue. Il faudrait avoir bien plus d'espace que je n'en ai ici pour donner une idée exacte de ce volume, qui contient, outre la traduction et le commentaire du Lotus, vingt et un mémoires sur des sujets très-variés et, en partie, d'une étendue très-considérable. C'est une mine de renseignements historiques et philologiques sur le bouddhisme indien, dans laquelle on trouvera l'explication d'un grand nombre de points obscurs, éclaircis avec cette netteté qui était un des premiers besoins de l'esprit de M. Burnouf et la véritable source des grandes découvertes qui l'ont illustré. Quand il était arrêté par une difficulté, si petit que fût en apparence le point dont il s'agissait, il n'avait de repos qu'il ne s'en fût rendu compte, ne se contentant jamais d'un à peu près, mais creusant la question jusqu'à ce que le sujet fût épuisé. Aussi ne doit-on pas s'étonner de trouver dans ce volume les dissertations les plus importantes pour l'histoire ou l'intelligence du bouddhisme, amenées par la nécessité d'expliquer un mot, comme, par exemple, cette grande et belle discussion sur les édits d'Asoka. L'auteur a laissé des matériaux immenses préparés pour le second volume de l'Introduction, et consistant principalement dans des traductions d'ouvrages en pali, en singalais et en birman. Il est probable qu'on en publiera une partie; mais ils ne pourront jamais tenir lieu de l'histoire du bouddhisme du midi, à laquelle ils étaient destinés.

Il a paru récemment un travail sur le bouddhisme de l'Inde méridionale, qui ne remplit pas non plus cette lacune, parce qu'il est pris d'un tout autre point de vue, mais qui n'en est pas moins un ouvrage fort remarquable. Ce sont les deux volumes que M. Spence Hardy a publiés, et dont l'un porte le titre de *Monachisme oriental*[1] et l'autre de *Manuel du boud-*

1. *Eastern Monachism*, an account of the origin, laws, discipline, sacred writings, mysterious rites, religious ceremonies and present circumstances

dhisme. M. Spence Hardy a été vingt ans missionnaire à Ceylan, où il apprit le singalais et réunit une bibliothèque très-nombreuse de manuscrits relatifs au bouddhisme. Il étudia les doctrines bouddhistes à l'aide des prêtres singalais, et prépara ainsi des matériaux nombreux dont il a tiré ces deux volumes à son retour en Angleterre. Le volume qu'il intitule Monachisme traite de l'organisation extérieure du bouddhisme, des prêtres, de leur ordination, de leurs vœux, de leur manière de vivre, des livres sacrés et du culte, pendant que le *Manuel du bouddhisme* est consacré exclusivement à la doctrine, telle qu'elle est aujourd'hui acceptée et enseignée à Ceylan. M. Hardy se sert des traductions singalaises des livres écrits en pali ; mais comme elles sont toujours très-littérales et généralement accompagnées de commentaires, il n'y a là que peu de danger d'erreurs, d'autant plus que des recherches historiques ou philosophiques, qui pourraient exiger la connaissance de la langue des livres originaux, n'entrent pas dans le plan de M. Hardy. Son exposition des doctrines bouddhistes consiste presque entièrement dans des traductions, dont il indique chaque fois la source, de sorte que son Manuel représente à peu près une chrestomathie méthodique du bouddhisme singalais, et forme l'ouvrage le plus complet et le plus instructif que nous ayons sur ce sujet.

M. Latter, l'auteur de la meilleure grammaire birmane qui existe, a fait imprimer à Maulmein trois ouvrages bouddhistes en birman[1], dont le premier contient une collection d'anecdotes pieuses, le second, la vie et les discours de Sakiamouni, et le troisième l'explication des termes techniques de la théologie. Cet ouvrage est destiné aux écoles birmanes du gou-

of the order of mendicants founded by Gotama Budha, by R. Spence Hardy ; London, 1850, in-8 (443 p.).

A Manual of Budhism in its modern development, translated from singhalese mss., by R. Spence Hardy ; London, 1853, in-8 (XVI et 533 p.).

1. *Selections from the vernacular boodhist literature of Burmah*, by T. Latter ; Maulmein, 1850, in-4 (VIII et 199 p.).

vernement anglais, et ne peut, dans son état actuel, servir guère au delà de leurs murs, car les textes qu'il donne ne sont pas accompagnés de traduction.

M. Chester Bennet, missionnaire américain, a traduit du birman une vie de Bouddha[1]. Cette biographie est, comme toutes celles que nous connaissons jusqu'à présent, noyée dans des flots de légendes et de mythologie, dans lesquels le personnage naturel de Bouddha disparaît en grande partie. On y trouve de temps en temps des traits et des discours évidemment vrais, tels qu'on en attend de la part d'un grand homme qui a su se mettre au-dessus des habitudes d'esprit de son temps et de sa race, et qui a exercé une influence si humaine, si durable, et je crois en somme si favorable sur une partie considérable du genre humain. Il faut espérer qu'on recomposera un jour sa vie véritable à l'aide des récits que contiennent les ouvrages de ses premiers disciples, car plus on s'éloigne de son époque, plus on trouve les souvenirs de l'homme défigurés par l'amour du merveilleux et les progrès d'une mythologie monstrueuse.

Enfin nous arrivons à la littérature chinoise, où nous retrouvons le bouddhisme dans un travail très-remarquable, publié par M. Stanislas Julien, sous le titre d'*Histoire de la vie de Hiouen-thsang*[2]. On sait combien M. Rémusat attachait de prix aux relations écrites par les pèlerins bouddhistes chinois de leurs voyages dans l'Inde. Il annonça, quelques mois avant

1. *Life of Gaudama*, a translation from the burmese book entitled *Mala-len-ga-ra Wottoo*, by the rev. Chester Bennet (dans le *Journal of the American oriental Society*, vol. III, p. 1-164).

2. *Histoire de la vie de Hiouen-thsang* et de ses voyages dans l'Inde, depuis l'an 620 jusqu'en 645, par Hoeï-li et Yen-thsong, suivie de documents et d'éclaircissements géographiques tirés de la relation originale de Hiouen-thsang, traduite du chinois, par Stanislas Julien; Paris, 1853, in-8 (LXXXIV et 472 p.).



sa mort, qu'il mettrait prochainement sous presse un ouvrage sur les voyages des Samanéens dans l'Inde. Malheureusement il mourut avant d'avoir achevé la traduction et le commentaires du Foĕ kouei ki, qui devait former le premier volume de cette publication. Le dévouement de ses amis pourvut à l'achèvement et à l'impression du Foĕ kouei ki, que les indianistes reçurent comme une véritable conquête pour l'histoire de l'Inde, malgré des défauts inévitables dans tout ouvrage posthume. Le second volume devait contenir la discussion de la partie géographique du voyage de Hiouen-thsang, dont M. Rémusat ne paraît pas avoir possédé la relation entière. C'est dans cet état que ces études passèrent entre les mains de M. Julien, qui ne tarda pas à se procurer, non-seulement la relation complète de Hiouen-thsang lui-même, mais encore sa biographie, écrite après sa mort par deux de ses disciples. Mais il trouva de grandes difficultés dans ces ouvrages, difficultés qui venaient avant tout de la transcription chinoise des noms propres, des noms de lieux et des titres de livres sanscrits. Le son des mots chinois était un indice incertain et souvent trompeur; le système de transcription avait été changé plusieurs fois, de sorte qu'un résultat obtenu pour un livre récent ne servait à rien pour un plus ancien, et pour ajouter à la confusion, très-souvent des mots chinois, qui paraissaient une transcription du son, étaient, au contraire, la traduction d'un nom indien significatif. M. Rémusat n'avait réussi qu'imparfaitement à vaincre cette difficulté, et M. Julien se livra avec une ardeur et une constance admirables à des travaux longs et ardus pour découvrir une règle sûre qui pût le guider à travers ce dédale. Je ne puis le suivre dans l'exposé de tous les efforts qu'il fit pour surmonter ce formidable obstacle; qu'il me suffise de dire qu'il put, en 1849, imprimer dans le Journal asiatique la transcription de neuf cents titres de livres bouddhistes sanscrits, qu'il avait tirés du chinois. Il reprit alors la publication du voyage de Hiouen-thsang; mais il le possédait sous deux formes : dans la rédaction du voyageur même, et dans celle de ses biographes. On se serait attendu à ce qu'il

eût choisi la première, et se fût servi de la seconde comme supplément et pour en tirer des éclaircissements, car il s'agissait d'un document historique de la plus grande importance, qu'on devait désirer posséder dans sa forme la plus ancienne et la plus authentique. M. Julien choisit comme texte à traduire la biographie, en réservant la relation du voyageur même pour les éclaircissements et les suppléments. Les raisons qui l'auront déterminé à cette déviation de la marche que la nature des choses paraissait prescrire, doivent être très-fortes; mais je regrette qu'il n'ait pas cru devoir les indiquer. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage que publie M. Julien est du plus haut intérêt. Hiouen-thsang quitta la Chine l'an 629, et y revint après dix-sept ans de voyages en Tartarie, dans la Bactriane et dans la plus grande partie de l'Inde. Une grande réputation de savoir et de sainteté l'avait précédé; il fut reçu par l'empereur comme un père spirituel, comblé de plus d'honneurs qu'il n'en voulait accepter, et employé à traduire et à faire traduire les ouvrages bouddhistes sanscrits. Ces rapports entre l'empereur et le vénérable pèlerin sont un épisode très-curieux et très-caractéristique des mœurs de ce temps; mais le grand intérêt du livre consiste dans ce qu'il nous apprend sur l'Inde. Il y a, il est vrai, un inconvénient dans tous ces voyageurs bouddhistes : ils ne s'occupent que de leurs coreligionnaires, et l'on croirait, en lisant Hiouen-thsang, qu'au VII[e] siècle l'Inde était entièrement bouddhiste, ce qui est loin d'être la vérité. Il en est d'eux comme des voyageurs juifs du moyen âge, qui font tellement abstraction des chrétiens, qu'on dirait, d'après leurs livres, que l'Europe n'était alors peuplée que par des Israélites. Cette tendance d'esprit nous a privés sans doute de beaucoup de renseignements que Hiouen-thsang aurait pu nous donner sur l'Inde brahmanique; mais elle ne nuit en rien à l'exactitude de ce qu'il dit sur l'Inde bouddhique, et à l'importance des faits et des dates qu'il nous fournit pour l'histoire d'un pays qui nous en donne si peu lui-même. Chaque nom d'homme ou de livre dans l'Inde, qui acquiert une date fixe, est un jalon de plus pour l'histoire de ce



pays, et l'on comprend aisément de quelle importance est le travail ingénieux de M. Julien, qui nous permet de les retrouver. Dans tous les cas où l'auteur chinois indique le son et le sens d'un mot sanscrit, on peut être à peu près sûr de la restitution de M. Julien; quand l'auteur n'indique que le son, les règles de transcription que M. Julien a trouvées déterminent encore presque avec certitude le mot sanscrit; mais quand il n'indique que le sens, il peut rester des doutes sur les noms formés par le traducteur d'après cette donnée nécessairement un peu vague. Mais ce qui est positivement acquis à l'histoire est un gain énorme, et des renseignements venus d'autres côtés contribueront probablement à mettre hors de contestation les points qui aujourd'hui ne peuvent pas encore être fixés avec certitude, et que M. Julien a eu soin de marquer lui-même. Il termine son volume par un appendice géographique arrangé alphabétiquement et tiré du grand ouvrage de Hiouen-thsang lui-même. Il nous fait espérer un second volume, qui contiendra une analyse détaillée de l'ouvrage original, une traduction complète de la description du Maghada, les voyages et les vies des autres pèlerins chinois dans l'Inde, des renseignements bibliographiques sur les ouvrages sanscrits qu'ils citent, une chronologie bouddhiste, la vie des patriarches et deux cartes chinoises de l'Inde, de sorte que le lecteur aura sous les yeux tous les renseignements sur l'Inde que peuvent fournir les bouddhistes chinois. Je ne puis terminer mes remarques sur ce livre sans un mot de regret sur la manière dont l'auteur parle de M. Rémusat. Je crois que beaucoup de lecteurs de l'ouvrage auront trouvé, comme moi, que le nom du restaurateur des lettres chinoises en Europe a droit à être prononcé avec plus de respect.

Sur la littérature chinoise proprement dite, il n'a paru, à ma connaissance, que le *Siècle des Youên* de M. Bazin[1]. C'est la

1. *Le Siècle des Youên*, ou tableau historique de la littérature chinoise depuis l'avénement des empereurs mogols jusqu'à la restauration des

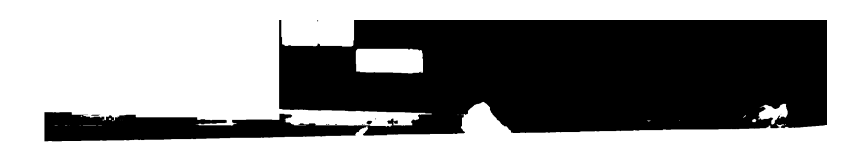
réunion d'une série d'articles que vous aurez remarqués dans le Journal asiatique, et dans lesquels M. Bazin nous a retracé le tableau de la littérature savante et populaire des Chinois sous la dynastie mongole. Les notices sur les ouvrages savants sont pour la plupart empruntées au catalogue raisonné de la bibliothèque impériale de Pékin, et elles réunissent naturellement un degré d'exactitude et de connaissance de la bibliographie chinoise qu'il eût été impossible d'acquérir dans une bibliothèque en Europe; elles nous donnent en même temps un spécimen favorable de la critique littéraire de ce peuple lettré; les notices sur les ouvrages populaires sont le résultat des lectures personnelles de M. Bazin, car la bibliothèque impériale de Pékin dédaigne, à ce qu'il paraît, les romans et les pièces de théâtre, et cela nous a valu des extraits et des notices faites dans le sens européen, et infiniment plus curieuses pour nous que si elles avaient été empruntées aux meilleurs critiques chinois. C'est la première fois qu'on met devant les yeux de l'Europe le tableau complet d'une époque littéraire de la Chine.

J'ignore quels travaux les Européens en Chine ont pu faire paraître récemment; nos communications sont si imparfaites et si lentes que e ne puis annoncer qu'un ouvrage qui a été imprimé il y a déjà six ans, c'est le Dictionnaire anglais-chinois de M. Medhurst[1], qui forme la contre-partie du dictionnaire chinois-anglais que le même auteur avait publié quelque temps auparavant. Ce livre est tiré en grande partie du Dictionnaire de Kang-hi, mais non pas exclusivement; il est très-riche en phrases, et sera sans doute d'un grand secours aux Européens en Chine.

Je dois m'arrêter ici, quoique je sache que cette énumération

Ming, par M. Bazin; Paris, 1852, in-8 (514 p.). Extrait du Journal asiatique. Le titre porte par erreur la date de 1850.

1. *English and chinese dictionary*, by W. H. Medhurst; deux vol. in-8; Shanghaï, 1847 (v et 1436 p.).



est encore plus incomplète que dans les années passées, car non-seulement la connaissance de beaucoup d'ouvrages m'aura manqué, mais j'ai été obligé de passer sous silence des parties entières de la littérature orientale pour ne pas augmenter encore l'étendue de ce Rapport, déjà trop long. J'espère que vous me permettrez de réparer l'année prochaine ces omissions involontaires.

XIV

ANNÉE 1853-1854

RAPPORT LU LE 12 JUIN 1854

Messieurs,

En vous rendant compte de l'état de vos affaires au trente-deuxième anniversaire de la fondation de la Société asiatique, le Conseil n'a qu'à vous féliciter du maintien de la prospérité de la Société malgré les circonstances, qui, dans toute l'Europe, ont été peu favorables à la culture des lettres. La plus grave de ces circonstances, la guerre d'Orient, finira même, sans aucun doute, par exercer une influence puissante sur le développement des études orientales en Europe, et, par conséquent, des institutions qui sont, comme la nôtre, fondées pour faciliter et propager ces études.

La Société a fait quelques pertes sensibles pendant cette année; M. Marcel, qui était du nombre des fondateurs de la Société qui nous restent, a succombé à des infirmités accumulées, qui l'avaient affligé depuis longtemps sans pouvoir éteindre en lui une ardeur de travail qu'il a conservée jusqu'au dernier moment, et dont témoignent les nombreux ouvrages qu'il a publiés sur la langue et l'histoire des Arabes.



Il a été longtemps membre du conseil et de la commission des censeurs. Je ne m'étendrai pas sur sa vie littéraire, parce que le Journal asiatique vous donne un travail détaillé d'une main amie, qui sait infiniment mieux que moi rendre justice aux travaux de M. Marcel.

Si l'âge avancé et l'état de la santé de M. Marcel faisaient de sa mort un événement auquel nous devions nous attendre, il n'en était pas ainsi de la perte que nous avons faite en M. Cor, premier interprète aux affaires étrangères. Il était revenu depuis peu de Constantinople, où il avait passé de longues années, d'abord comme secrétaire de Reschid Pacha et ensuite comme drogman de l'ambassade de France, fonctions dans lesquelles il avait coopéré de tous ses efforts aux tentatives de régénération de l'empire turc par l'introduction d'idées et d'institutions modernes. Il venait d'être appelé à la chaire de turc au Collége de France et se préparait à reprendre ses travaux littéraires, que ses occupations avaient interrompus, lorsqu'il fut emporté en peu de jours par le choléra, avant d'avoir pu ouvrir son cours. C'était un homme instruit, intelligent, d'une bonté de cœur peu commune et du commerce le plus sûr ; sera longtemps regretté par tous ceux qui l'ont connu.

Nous avons perdu un associé étranger, le Dr Samuel Lee, longtemps professeur à Cambridge, et, pendant les dernières années de sa vie, chanoine à Bristol. M. Lee offre un des exemples les plus remarquables de ce que peut faire la volonté d'un homme malgré les circonstances les plus décourageantes. Il était né de parents pauvres et devint ouvrier charpentier; à l'âge de vingt ans, et étant, si je ne me trompe, déjà marié, sa piété lui inspira le désir de lire la Bible dans l'original. Il acheta une vieille grammaire latine, et dérobant à son sommeil le temps nécessaire, il apprit bientôt assez de latin pour se servir des ouvrages écrits en cette langue ; puis, élargissant graduellement le cercle de ses travaux, il étudia le grec, l'hébreu, le syriaque, l'arabe et le persan, avec tant de succès, qu'il fut

nommé, à l'âge de vingt-cinq ans, professeur à Cambridge. Sa Grammaire hébraïque, sa traduction d'un Abrégé d'Ibn Batoutah, son édition de la Grammaire persane de Jones, et bien d'autres publications, ont justifié la réputation qu'il avait acquise de bonne heure par la singularité de sa carrière. Mais la plus grande partie de son activité littéraire était consacrée à la révision des traductions de la Bible que la Société biblique publiait en différentes langues orientales. Il avait, pendant longtemps, voulu aller lui-même, comme missionnaire, en Orient, et les représentations de ses amis, lui démontrant qu'il pouvait rendre à la cause des missions des services plus grands en restant en Angleterre, n'ont vaincu que lentement sa résolution de partir pour l'Asie. C'était un homme plein de dévouement pour la science et très bon, malgré un reste de rudesse qu'une jeunesse passée si durement avait dû laisser en lui, et que les discussions littéraires, cette cruelle pierre de touche des savants, réveillaient quelquefois. Je ne veux pas dire par là que M. Lee supportait les critiques avec plus d'impatience que beaucoup d'autres savants; mais on est plus frappé de cette infirmité dans un homme si doux d'ailleurs et d'une piété si sincère.

La littérature orientale a encore à déplorer la perte d'un homme qui n'a pas appartenu à la Société et qui aurait dû se trouver sur la liste de ses associés étrangers. Permettez-moi de réparer cet oubli, bien involontaire, par quelques mots d'hommage posthume adressés à la mémoire de M. Grotefend. Il était né à Munster le 9 juin 1775 et il est mort à Hanovre, le 15 décembre 1853. Il y a peu à dire sur une vie passée dans l'enseignement et dans une activité littéraire incessante. M. Grotefend a publié des ouvrages remarquables sur la grammaire latine, sur les langues et les inscriptions italiques, et sur l'ancien allemand, dont l'étude savante a trouvé en lui un de ses premiers promoteurs. Mais sa véritable gloire repose sur un mémoire de quelques pages qu'il a lu, en 1802, dans une séance de l'Académie des sciences, à Göttingue, et qui traite





du déchiffrement des inscriptions cunéiformes de Persépolis[1]. Ces inscriptions étaient restées illisibles depuis le temps d'Alexandre le Grand et semblaient défier la pénétration humaine. Quelques-uns les prenaient pour les traces de coquilles fossiles dans les pierres ; d'autres, pour des arabesques arbitraires; les savants ne s'en occupaient pas, parce qu'ils regardaient la réussite comme impossible. Lorsque Niebuhr en eut rapporté des copies faites avec l'exactitude que ce grand voyageur mettait à tous ses travaux, et qu'Anquetil eut découvert le Zend-Avesta, on reprit courage, et plusieurs savants d'un grand mérite, comme Tychsen, Münter et M. de Sacy, s'occupèrent sérieusement de ces monuments, mais sans réussir à les interpréter; et M. Lichtenstein venait de publier un mémoire dans lequel il voulait prouver que ces inscriptions étaient en écriture cufique, quand le travail de M. Grotefend parut. Les inscriptions pehlewies, déchiffrées par M. de Sacy, lui avaient indiqué, par analogie, la place où il devait trouver, sur les inscriptions persépolitaines, le titre de roi des rois, et les faibles ressources qu'Anquetil du Perron lui fournissait sur le zend lui permirent de reconnaître approximativement la prononciation de ces mots; la place où se trouvaient les titres lui donnait avec certitude celle que devaient occuper les noms du roi et de son père, et il sut faire de ces indications un usage si intelligent, qu'il réussit à lire les noms d'Hystaspes, de Darius et de Xerxès, et à produire un alphabet persépolitain, ainsi que la traduction de deux inscriptions. Il nous est facile, aujourd'hui, de juger de sa découverte ; nous savons qu'elle est imparfaite ; mais nous savons aussi qu'il a fait tout ce qu'il était possible de faire dans son temps; qu'aucun degré de sagacité ne pouvait le conduire plus loin qu'il n'est allé, et qu'il a fallu que l'étude du sanscrit eût amené la connaissance réelle du zend avant qu'on pût reprendre les travaux de M. Grotefend, les apprécier,

1. Ce mémoire devint célèbre avant d'avoir été imprimé, les journaux littéraires et les correspondances du temps en ayant fait connaître la substance. Il fut publié pour la première fois dans la seconde édition des *Idées* de Heeren; Gœttingue, 1805; t. I, p. 931-960.

les rectifier et les compléter. Sa découverte était tellement en avance de son temps, qu'elle est restée pendant trente-deux ans dans l'état d'un problème que personne n'avait les moyens de résoudre ou de réfuter. J'ai eu l'honneur de voir M. Grotefend en 1847, et il m'a exprimé, dans les termes les plus touchants, le plaisir que lui avaient fait éprouver les découvertes de M. Burnouf et de M. Lassen, et la satisfaction avec laquelle il avait alors compris pourquoi tous ses efforts postérieurs pour perfectionner son premier travail, étaient restés infructueux. Il m'a dit qu'il n'avait jamais douté de la réalité de sa découverte, mais qu'il avait presque désespéré de voir le jour où elle serait jugée avec connaissance de cause; qu'il voyait cette étude maintenant dans des mains plus habiles que les siennes, qu'il ne s'occupait plus des cunéiformes persans, mais qu'il croyait avoir autant de chance que tout autre pour résoudre le problème des cunéiformes assyriens. Effectivement, j'ai trouvé sa table couverte d'inscriptions de cette classe, qu'il avait reçues autrefois de Bellino, le compagnon de Rich. Il me confia l'idée qui le guidait dans ces nouvelles recherches et que je puis maintenant publier sans indiscrétion; il pensait que les inscriptions de Wan devaient être écrites en langue arménienne. Il a publié, depuis ce temps, tous les ans, un mémoire sur les inscriptions assyriennes; mais je crois qu'il n'est jamais arrivé à des résultats capables de le déterminer à appliquer ou à abandonner cette idée.

Les autres Sociétés asiatiques nous ont envoyé, cette année, moins de preuves de leur activité qu'à l'ordinaire, soit qu'elles préparent des ouvrages qui exigent plus de temps, soit que les préoccupations politiques aient ralenti leur travail. La Société de Calcutta a publié le volume XXII[e] de son *Journal*[1], et terminé deux nouveaux volumes de sa *Bibliotheca indica*[2]; elle

1. *Journal of the asiatic Society of Bengal.* Le dernier numéro arrivé à Paris est le n° CCXXXVII, t. VI, n° 6. Calcutta, 1853.

2. *Bibliotheca indica*, published by the Asiatic Society of Bengal. Le dernier numéro arrivé à Paris est le n° LXX. Calcutta, 1853.





a, en outre, commencé plusieurs ouvrages qui doivent prendre place dans cette belle collection. Le conseil de la Société s'applique constamment à développer et à améliorer le plan de la Bibliothèque indienne; il exige maintenant, sinon une traduction, au moins une analyse en anglais de chaque ouvrage qui doit y entrer; il a réduit d'un tiers le prix des volumes, et en a établi un dépôt à Londres. On ne saurait trop louer ces améliorations; mais me sera-t-il permis de faire une observation qui a dû frapper tous ceux qui se servent de cette collection, sur la variété des formats qui s'y introduit graduellement? Quelle peut être la raison de changements en apparence si peu motivés et si incommodes dans une collection[1]?

La Société orientale allemande a publié régulièrement son Journal, dont le contenu est toujours également varié et instructif[2]; et la Société asiatique de Londres nous a envoyé un excellent catalogue des manuscrits historiques arabes et persans qui se trouvent dans sa bibliothèque[3]. Ce catalogue est l'œuvre de M. W. Morley, et peut servir de modèle pour cette classe importante de publications. M. Morley donne le titre de l'ouvrage, le format, le nombre des feuilles du volume et celui des lignes de la page, le nombre et le contenu des chapitres: il ajoute quelques indications sur l'auteur, quand il est connu, et mentionne les parties de l'ouvrage qui ont déjà été publiées.

La Société archéologique de Dehli nous a fait parvenir le

1. Le format de la plupart des cahiers est un in-8 ordinaire; mais les numéros XLIII, LX, LXI et LXIX sont grand in-8, et les numéros LVIII et LXV sont in-4.

2. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*. T. VIII, cahier 2. Leipzig, 1854, in-8.

3. *A descriptive catalogue of the historical manuscripts in the arabic and persian languages*, preserved in the library of the royal asiatic Society of Great Britain and Ireland, by W. H. Morley. Londres, 1854, in-8 (159 p.).

premier cahier de son Journal[1], qui contient des mémoires sur les antiquités de Dehli, des *fac-simile* d'inscriptions et de médailles et des extraits de manuscrits historiques. Cette publication répond bien à ce qu'on est en droit d'attendre d'une association placée dans la position la plus favorable pour des recherches historiques, et composée de l'élite des hommes que M. Thomason avait formée, et avec le concours desquels ce grand homme d'État avait fondé, dans les provinces supérieures de l'Inde, l'administration la plus éclairée qu'on ait jamais eue dans ces pays.

La Société asiatique de Bombay a fait paraître un numéro de son Journal[2], et la Société des sciences, à Batavia[3], un nouveau volume de ses Transactions, contenant le texte d'un poëme kawi et d'un ouvrage javanais. Elle a aussi publié une seconde édition du Catalogue de sa bibliothèque[4].

A côté des Sociétés asiatiques anciennes, se sont formées en Angleterre, depuis un an, deux nouvelles associations qui se proposent de faire explorer, l'une la Mésopotamie, et l'autre la Palestine, avec des fonds provenant de souscriptions, et qui ont l'intention de déposer au Musée britannique les résultats de leurs fouilles et de leurs découvertes. Ces associations ont été provoquées par l'intérêt qu'ont excité les découvertes d'antiquités assyriennes commencées par M. Botta, et celles que M. de Saulcy a annoncées dans son Voyage en Palestine. En France, nous nous bornons à demander au gouvernement de faire ce que nous désirons voir exécuter; et quand il ne veut ou

1. *Journal of the archeological Society of Delhi.* Janvier 1853, in-8, Dehli.
2. *Journal of the Bombay Branch of the royal asiatic Society.* Bombay, 1853, in-8, n° XVIII.
3. *Verhandelingen van het Bataviaas Genootschap van Kunsten en Wetenschapen*, t. XXIV, in-4. Batavia, 1852.
4. *Bibliotheca Societatis artium scientiarumque quæ Bataviæ floret Catalogus systematicus*, curante P. Bleeker, 1846. Editio altera curante Munnich. Batavia, 1853, in-8 (42 et 156 p).

ne peut pas le faire, nous nous plaignons et nous nous résignons. En Angleterre, où l'on est d'avis que la fortune impose des devoirs publics, on sait se substituer à l'action du gouvernement et accomplir, par des sacrifices individuels, ce que le gouvernement n'entreprend pas. M. Loftus, le chef des explorations en Mésopotamie, est arrivé au moment où l'expédition française dans le même pays se dispersait, et où le gouvernement suspendait les fouilles de M. Place à Mossoul; il a commencé ses travaux dans la basse Mésopotamie, d'où il a déjà fourni à M. Rawlinson des monuments tirés des ruines de Warka et de Senkerah, qui paraissent très curieux, et M. Rassam est occupé à explorer un palais dans le Koyoundjik, que M. Place avait entamé, mais qu'il a été obligé d'abandonner faute de fonds, et qui paraît être le plus complètement conservé de tous les palais assyriens découverts jusqu'aujourd'hui. L'activité de M. Loftus, que nous connaissons par ses découvertes antérieures à Warka et ses fouilles à Suse, et les fonds très amples mis à sa disposition par l'association, donnent l'espoir presque certain que sa mission produira des résultats considérables.

J'ai peu à vous dire de votre propre Journal; vous le connaissez tous, et c'est à vous à juger si le Conseil remplit vos intentions par la manière dont il s'acquitte du plus important de ses devoirs : la publication du *Journal asiatique*. Il ne paraît pas toujours avec la régularité que l'on a le droit d'exiger d'un recueil périodique; mais, malgré toutes les précautions que peut prendre votre Commission, elle est obligée de se soumettre à des retards inévitables, qui proviennent le plus souvent des auteurs eux-mêmes. Nous luttons en vain contre ces retards; et tout ce que nous pouvons obtenir est de les circonscrire dans des limites telles, qu'ils ne puissent pas nuire aux intérêts sérieux de la Société. La Commission s'efforce de donner au Journal le plus de variété qu'elle peut, et d'y comprendre des travaux qui embrassent toutes les parties de nos études. La composition des deux volumes qui ont paru depuis notre der-

nière réunion prouve que les auteurs l'ont bien secondée. Ces volumes contiennent des lettres de M. Fresnel sur les antiquités babyloniennes; le texte assyrien de l'inscription de Darius à Behistoun, avec la traduction de M. de Saulcy; les recherches de M. Defrémery sur le sultan Barkiarok; des études de M. Sédillot sur l'algèbre arabe; des documents sur l'hérétique Abou Yezid, traduits de la Chronique d'Ibn Hammad, par M. Cherbonneau; des travaux de MM. Dugat et Sanguinetti sur la médecine des Arabes; la suite du tableau de la littérature du Khorasan, par M. Barbier de Meynard; l'histoire de Bodja, roi de Malva, par M. Pavie; le curieux travail de M. Bazin sur l'organisation municipale des Chinois; un mémoire de M. Renan sur un livre gnostique en syriaque, et un grand nombre de notices de moindre étendue, que je ne puis énumérer toutes.

Le *Journal asiatique* restera nécessairement notre publication principale, le premier objet de nos soins; car une société littéraire ne vit que par son journal; c'est par lui qu'elle est en rapport avec le monde savant. La rapidité avec laquelle il sert à répandre une idée nouvelle, la facilité avec laquelle il se prête à des travaux d'une étendue fort variée, le peu de solennité de sa forme, qui admet des études fragmentaires encore insuffisantes pour un livre, qui permet la discussion et la réplique, en font comme une conversation en public. Mais vous avez pensé que les forces de votre association vous permettaient de faire davantage, et parmi les nombreux services qu'une étude nouvelle et immense comme la nôtre attend de l'avenir, vous avez jugé que le plus pressé était de contribuer à la publication d'une partie des richesses infinies que contiennent les manuscrits des bibliothèques, qui, dans leur forme actuelle, ne servent qu'à un petit nombre de savants favorisés par leur position, et que même les plus privilégiés ne mettent en œuvre qu'avec une perte de temps extrêmement regrettable. Vous vous êtes donc décidés à publier une *Collection d'auteurs orientaux*, et l'année qui vient de se terminer sera mémorable dans nos annales par l'achèvement des deux premiers volumes de

cette œuvre. Ce sont les deux premiers volumes des *Voyages d'Ibn Batoutah*[1], publiés et traduits par MM. Defrémery et Sanguinetti. Ces deux volumes contiennent la route de l'auteur à travers l'Afrique du nord, la Syrie, la Mecque, la Mésopotamie, où il visite Bagdad et Mossoul; son retour à la Mecque, ses voyages à la côte orientale de l'Afrique, dans le midi de l'Arabie, en Asie-Mineure, sur les bords de la mer Caspienne et à Constantinople; de là il part pour la Transoxiane, où nous le retrouverons dans le troisième volume. Il me serait impossible de mettre en évidence ce qu'il y a de nouveau et d'important dans un pareil ouvrage. Certainement un voyageur du XIV[e] siècle n'observe pas de la même manière qu'on observe aujourd'hui, et un voyageur musulman insiste sur des points qui seraient indifférents à un chrétien, et néglige souvent ce qui importerait à celui-ci; mais tout cela accordé, nous n'en avons pas moins le récit détaillé d'un voyageur sincère, homme de sens et de savoir, poussé, à travers le monde entier alors connu aux musulmans, par une curiosité insatiable. Nous avons une description souvent détaillée des villes les plus célèbres du monde, des pays les plus curieux, avec des renseignements historiques sans nombre et, plus que tout cela, ces mille indications qui échappent à la plume d'un voyageur à son insu, et qui sont souvent plus précieuses que ce qu'il nous raconte avec intention. Je crois que vous rendez à l'histoire un grand service par cette publication, et quand les cinq volumes qui contiendront tout l'ouvrage d'Ibn Batoutah seront terminés, vous n'aurez point à vous repentir des sacrifices qu'ils auront pu vous imposer.

Le second ouvrage dont vous avez décidé l'impression dans la Collection, sont les *Prairies d'or de Masoudi* que M. Derenbourg publie et traduit. Vous savez que c'est une sorte

1. Collection d'ouvrages orientaux : *Voyages d'Ibn Batoutah*, texte arabe, accompagné d'une traduction par MM. C. Defrémery et le Dr B. R. Sanguinetti. Paris, 1853. in-8, t. I (XLVI et 443 p); t. II (XVI et 465 p.).

d'histoire universelle, écrite au xe siècle de notre ère par un des plus grands voyageurs arabes, et composée en partie d'après des ouvrages historiques aujourd'hui perdus. Masoudi a toujours été regardé par les musulmans comme une autorité de première importance, et Ibn Khaldoun lui-même le traite comme le premier des historiens. Nous le connaissons en Europe par une notice de de Guignes, par quelques chapitres publiés par divers savants, et par le premier volume d'une traduction anglaise que M. Sprenger avait commencée et qui a été abandonnée après son départ pour l'Inde. C'était évidemment un ouvrage qui s'offrait à nous comme un des premiers à faire paraître dans la *Collection*, et j'ai la satisfaction de vous annoncer que c'est aujourd'hui même que l'on en commence l'impression.

L'idée de réunir en collection les principaux ouvrages d'une littérature est si naturelle, qu'elle s'est souvent présentée, même pour des littératures orientales, où la difficulté est pourtant fort grande, parce que, dans l'état actuel des choses, la dépense en temps et en argent est telle, qu'un seul homme ne peut guère s'y aventurer. Aussi voyons-nous que ce sont presque sans exception des gouvernements ou des sociétés savantes qui ont exécuté ces grandes entreprises, et ce sont les gouvernements orientaux eux-mêmes qui en ont donné l'exemple, à mesure que l'art de l'imprimerie s'est répandu. Les plus anciennes de ces collections sont, je crois, celles des Chinois, qui en ont exécuté à différentes reprises et de différentes espèces. Les empereurs de la dynastie tartare surtout en ont fait imprimer plusieurs dans des proportions énormes, telles que l'exigeaient une littérature immense et la dignité d'un empire fondé essentiellement sur la culture des lettres. La collection que Kien-long fit exécuter par une armée de savants et sous la direction de deux princes impériaux consiste, à ce que l'on assure, en cent soixante mille cahiers, qui représenteraient environ trente mille volumes européens par exemplaire. Les Thibétains ont formé deux grandes collections



d'ouvrages bouddhiques qui ont été reproduites au Thibet, en Chine et dans le Boutan. Le gouvernement turc a fait imprimer à Constantinople une série des principaux historiens ottomans, en neuf volumes in-folio. Les Arméniens de Venise publient une collection des auteurs de leur nation dans une série de volumes déjà très considérable et qui s'augmente tous les ans. Les missionnaires allemands dans l'Inde méridionale ont commencé une collection des auteurs qui ont écrit en langue canara, sous le titre de *Bibliotheca canarensis*, dont il a paru trois volumes in-folio. Sir Henry Elliot, dont la mort récente est la plus grande perte que les lettres orientales aient faite dans l'Inde, avait préparé une collection des historiens persans de l'Inde; entreprise colossale, que son énergie et les encouragements de la Compagnie des Indes auraient probablement menée à bonne fin.

Toutes les collections entreprises en Orient, ou par des Orientaux, se bornent naturellement aux ouvrages dans une seule langue, et ne comportent pas de traductions, puisqu'elles sont destinées aux savants des pays mêmes qui les exécutent; néanmoins elles sont d'une grande valeur pour l'Europe, non seulement parce qu'elles rendent accessibles une foule d'ouvrages qu'il serait impossible de réunir, mais encore parce que le travail critique des éditeurs donne une sécurité et, pour l'usage, une facilité que les manuscrits ne fournissent presque jamais. La belle *Bibliotheca indica* de la Société asiatique de Calcutta est encore un peu sous cette influence orientale, ce qui est parfaitement naturel dans sa position. Le but de cette collection est avant tout de faciliter, aux lettrés du pays, l'acquisition du savoir oriental dont ils ont besoin, de diminuer la perte de temps qu'entraînent les études poursuivies à l'aide de manuscrits, de restreindre de cette manière le nombre des années qu'exige aujourd'hui l'éducation d'un musulman ou d'un brahmane, de leur rendre ainsi possible de sortir de la routine de leurs études, où leur esprit était renfermé dans un cercle de fer, et de s'approprier les sciences des Européens.

C'est dans ce but que la Compagnie des Indes a alloué la somme consacrée annuellement à cette collection, et c'est pour cela que la Société n'exige pas de traductions des ouvrages à publier, quoiqu'elle les admette.

Les collections entreprises en Europe suivent nécessairement une impulsion un peu différente, leur but étant, d'un côté, de faciliter l'étude des langues asiatiques, et, de l'autre, de répandre la connaissance de l'Orient en dehors de l'étroite enceinte des écoles, où elle est circonscrite aujourd'hui. Le Comité des traductions de Londres n'a admis que par exception les textes originaux et en a laissé le soin au Comité des textes, qui a été fondé pour le compléter. Le gouvernement français, en commençant sa Collection orientale, s'est proposé de réunir les deux points de vue, et a fait publier les textes accompagnés de traductions. Ce plan semble, dans l'état actuel des choses, le meilleur, et s'il avait été exécuté aussi simplement que le voulait M. Saint-Martin, quand il proposa cette entreprise au gouvernement de la Restauration, il est probable que la Société asiatique n'aurait pas eu l'idée de fonder une collection nouvelle. Mais après la mort de M. Saint-Martin, d'autres idées ont prévalu et d'autres besoins se sont fait sentir, et la conséquence a été l'exécution trop magnifique d'ouvrages qui, originairement, avaient été destinés à être placés dans les mains des étudiants et de tous ceux qui s'intéressent aux langues et à l'histoire de l'Orient.

Vous avez repris le plan primitif, vous l'avez encore simplifié pour l'approprier aux besoins actuels, vous voulez faire connaître le plus d'ouvrages importants possible dans des textes corrects, accompagnés de traductions exactes, publiés dans la forme la plus modeste et à des prix qui les rendent accessibles à tous. Vous voulez fournir aux philologues des textes inédits, aux historiens de nouvelles sources, à tous les moyens d'étudier l'Asie, et jamais il n'y a eu de temps où des services pareils devraient être reçus par le public avec





plus de reconnaissance que dans la nôtre; car il est évident que nous touchons au moment où les intérêts de l'Occident et de l'Orient vont se confondre plus intimement que jamais, et où l'influence de l'Europe va pénétrer et dominer tout ce qui, jusqu'ici, s'en est défendu en Asie. Cette influence est dorénavant irrésistible; mais elle ne peut être bienfaisante que quand elle est éclairée; on ne peut réformer que ce que l'on connaît et comprend, et le grand danger pour l'Orient consiste bien moins dans sa faiblesse que dans l'ignorance de ceux qui entreprennent de le régénérer. Pour comprendre l'Orient, il faut l'étudier dans son passé; mais quand on le voit dans sa décadence actuelle, l'orgueil européen n'est que trop tenté de faire table rase de ses institutions, et de détruire les germes et les débris précieux d'une civilisation qui demande des mains plus tendres et plus savantes pour l'aider à revivre. L'Europe a jusqu'ici beaucoup trop négligé l'étude de l'Orient, et a passé avec indifférence auprès des travaux immenses qu'un petit nombre de savants ont eu le courage d'entreprendre. Les langues orientales ne peuvent jamais occuper en Europe la place que les langues de l'antiquité classique ont prise; mais elles méritent une place plus grande que celle qu'on leur a faite, et tout ce qui peut contribuer à les répandre a droit à l'intérêt des gouvernements, et surtout à la sympathie du public, laquelle est le seul encouragement assez puissant et assez vivifiant pour produire un effet durable, et pour donner les moyens et le courage de faire ce que nous tous savons devoir être fait. Continuons donc dans la mesure de nos forces à contribuer, pour notre part, au développement de ces études, et appelons-en à la sympathie et à l'aide de tous ceux qui ont l'esprit assez élevé pour comprendre l'importance de ces efforts.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.
AVANT-PROPOS, PAR M. ERNEST RENAN.......................... I

NOTICE SUR JULES MOHL, PAR M. MAX MÜLLER.................. IV

VINGT-SEPT ANS D'HISTOIRE DES ÉTUDES ORIENTALES

I. — Année 1840-1841.................................. 1
II. — Année 1841-1842.................................. 37
III. — Année 1842-1843.................................. 77
IV. — Année 1843-1844.................................. 117
V. — Année 1844-1845.................................. 161
VI. — Année 1845-1846.................................. 203
VII. — Année 1846-1847.................................. 245
VIII. — Année 1847-1848.................................. 269
IX. — Année 1848-1849.................................. 329

	Pages.
X. — Année 1849-1850	371
XI. — Année 1850-1851	387
XII. — Année 1851-1852	450
XIII. — Année 1852-1853	470
XIV. — Année 1853-1854	543

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2

VINGT-SEPT ANS D'HISTOIRE

DES

ÉTUDES ORIENTALES

II



PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

VINGT-SEPT ANS D'HISTOIRE

DES

ÉTUDES ORIENTALES

RAPPORTS

FAITS A LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS DE 1840 A 1867

PAR

Julius von

~~JULES~~ MOHL

Membre de l'Institut, Secrétaire de la Société asiatique

OUVRAGE PUBLIÉ PAR SA VEUVE

TOME SECOND

PARIS

C. REINWALD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

1880

VINGT-SEPT ANS D'HISTOIRE

DES

ÉTUDES ORIENTALES

XV

ANNÉE 1854-1855

RAPPORT LU LE 20 JUIN 1855

MESSIEURS,

Nous célébrons aujourd'hui le trente-troisième anniversaire de la fondation de la Société asiatique. Un tiers de siècle est une vie assez longue pour une association libre, pour prouver qu'elle repose sur un besoin réel ; car, dans cet intervalle, elle s'est nécessairement renouvelée presque en entier, et elle aurait cessé d'exister, si elle n'avait dû sa création qu'à une impulsion artificielle ou à l'influence personnelle de ses fondateurs. Mais d'un autre côté, quand on réfléchit que notre Société est la première qui ait été fondée en Europe pour la propagation des lettres orientales, on ne peut être que frappé de la nouveauté de ces études et de la rapidité avec laquelle elles se sont répandues, et cette considération doit nous soutenir dans la lutte contre les difficultés de toute nature que nous rencontrons.

L'année qui vient de se passer n'a pas amené de change-

ments notables dans vos affaires, et l'état de guerre dans lequel l'Europe se trouve, si peu favorable qu'il soit aux études, n'a pas ralenti vos travaux. La mort a encore diminué le petit nombre des membres fondateurs qui nous restaient. Nous avons surtout à regretter la perte de M. Langlois, membre du conseil de la Société. Son éloignement de Paris l'avait empêché, depuis quelques années d'assister à vos séances; mais il n'a cessé de suivre vos travaux avec le plus grand intérêt, et il s'est livré, jusqu'au dernier moment de sa vie, à ses études sur l'Inde. M. Langlois s'est fait connaître surtout par deux ouvrages considérables, sa traduction du *Harivansa*, qui est une continuation du *Mahabharat*, et la traduction du *Rig-veda*, la première qui ait paru complète. M. Langlois était l'élève favori de M. Chézy, et appartenait à l'école qu'on peut appeler littéraire, en opposition à l'école historique. Le maître et le disciple cherchaient dans les œuvres des Orientaux, avant tout, les productions littéraires qui pouvaient se placer à côté des littératures classiques, et cette tendance les portait à s'attacher, dans leurs traductions, plutôt à l'élégance qu'à l'exactitude. Cette école est aujourd'hui presque entièrement morte; l'école historique l'a emporté pour longtemps, et M. Langlois lui-même en a ressenti les influences dans ses derniers travaux. Au reste, si cette tendance littéraire reprend faveur un jour, je crois qu'elle renaîtra avec des vues plus étendues et en s'appuyant sur une exactitude plus scrupuleuse; il n'y a aucune raison pour que les écoles historiques et littéraires soient séparées et ennemies, comme elles l'ont été pendant quelque temps sous l'influence de circonstances accidentelles.

La Société a fait une autre perte dans la personne de M. Ariel, à Pondichéry, un de ses collaborateurs les plus dévoués : c'était un élève très distingué de M. Burnouf, et qui profitait de son séjour dans l'Inde pour appliquer sa connaissance du sanscrit à l'étude du tamoul, selon les méthodes de son maître. Vous avez trouvé quelques-uns des résultats de ses travaux dans votre Journal, surtout une traduction du *Kural*

de Tiruvalluvar. Son système d'interprétation était l'extrême opposé de celui dont je viens de parler; jamais nous n'avons pu imprimer ses traductions sans y faire des remaniements, car il suivait l'original jusqu'à reproduire la position des mots dans la phrase, ce qui rendait la lecture inutilement pénible. Il avait réuni une bibliothèque tamoule presque complète, tant en livres imprimés qu'en manuscrits, que par son testament il a mise à la disposition de la Société asiatique, pour en faire le meilleur usage qu'elle pourrait en faveur des lettres. Il est bien à regretter que cet homme modeste, savant, ardent et jeune, n'ait pu terminer lui-même les grands travaux qu'il avait entrepris sur le tamoul, le plus cultivé des dialectes aborigènes de l'Inde, travaux qui auraient eu tant d'intérêt dans ce moment, où les recherches de MM. Briggs, Hodgson et Logan ont donné une véritable importance à la question des langues aborigènes de l'Inde, si longtemps méprisées.

Vos travaux se sont poursuivis sans interruption. Les volumes III et IV de la cinquième série de votre Journal contiennent des mémoires sur presque toutes les branches de la littérature orientale, comme les *Nouvelles recherches sur les Ismaéliens*, par M. Defrémery; le *Mémoire sur les noms propres et les titres chez les musulmans*, par M. Garcin de Tassy; les *Recherches* de M. de Tchihatcheff *sur les Antiquités de l'Asie-Mineure*, recherches très utiles aux voyageurs parce qu'elles indiquent le site de nombreux restes de l'antiquité qui n'ont pas encore été examinés, et que l'auteur a remarqués pendant ses longs voyages géologiques dans toutes les parties de l'Asie Mineure; une *Notice sur les voyages d'Abdery dans l'Afrique septentrionale*, par M. Cherbonneau; la continuation des *Extraits de l'histoire des médecins d'Ibn Aby Ossaïbi'ah*, par M. Sanguinetti; la fin des *Recherches* de M. Bazin *sur les Institutions municipales de la Chine;* une série de *Recherches sur l'histoire des sciences mathématiques chez les Arabes*, par M. Woepcke; une notice très détaillée du *Bhodjaprabandha*, par M. Pavie; un mémoire de

M. Belin sur le *Fac-simile d'une lettre de Mahomet* adressée au gouverneur général de l'Égypte. Le contenu de cette lettre se trouve très exactement rapporté dans les historiens arabes; mais M. Barthélemy a eu le bonheur d'en découvrir l'original dans une vieille reliure d'un manuscrit arabe. M Belin a très bien établi l'authenticité de cet autographe, unique en son genre, et tous les docteurs musulmans qui ont pu examiner l'original ont confirmé son opinion. M. Lancereau vous a donné le texte et la traduction d'un *Traité de prosodie sanscrite*, attribué à Kalidasa; M. de Saulcy a inséré son *Lexique de la grande inscription assyrienne de Behistoun;* M. J. Hoffmann, à Leyde, a traduit du japonais une *Notice sur les fabriques de porcelaine au Japon;* M. Langlois a publié son *Voyage à Sis*, accompagné de nombreuses inscriptions arméniennes, et M. Dugat a imprimé son *Mémoire sur le poète arabe Hodba*, qu'il avait lu dans la séance annuelle de l'année dernière.

Votre Collection d'auteurs orientaux se continue selon le plan que vous avez sanctionné. Le troisième volume des *Voyages d'Ibn Batoutah*, par MM. Defrémery et Sanguinetti, est sous presse et très avancé, et le premier volume de *Masoudi*, par M. Derenbourg, est imprimé à peu près à moitié; ces deux volumes paraîtront probablement avant la fin de l'année. Votre Conseil n'a pas encore réussi à obtenir du ministère de l'instruction publique les encouragements qui, en France, manquent rarement à des entreprises aussi sérieuses et aussi désintéressées que la nôtre; mais nous ne pouvons pas admettre qu'ils nous soient toujours refusés. Par une circonstance fâcheuse, M. le ministre de la justice n'a pas pu sanctionner l'allocation que la commission des impressions gratuites était disposée à nous accorder pour venir en aide à l'impression du troisième volume d'*Ibn Batoutah :* les fonds se trouvaient épuisés. Le Conseil n'a pas cru devoir s'arrêter devant ce défaut de concours; il continuera la Collection, avec ou sans aide, en comptant sur la faveur du public savant. En

effet, tout le monde a approuvé le plan et l'exécution de cette entreprise, et juge bonne cette tentative de rendre accessibles, dans la forme la plus simple, des ouvrages d'une grande valeur; c'est au public à nous aider, à prouver que les prix auxquels on offre les livres orientaux sont inutilement exagérés, et à contribuer ainsi à écarter un des plus grands obstacles qui s'opposent à la prospérité des lettres orientales.

Votre Conseil a encore décidé l'impression du texte arabe du *Traité de la législation musulmane*, par Sidi Khalil. Vous savez tous que M. Perron a publié, sur la demande du ministère de la guerre, une excellente traduction de ce traité, accompagnée de notes et d'une sorte de commentaire intercalé très habilement dans le contexte même de ce livre, presque inintelligible à force d'être concis. Cette traduction sert aux tribunaux français en Algérie; mais M. le ministre, qui désirerait aussi avoir une éditon du texte pour les kadhis et les hommes de loi arabes, s'est adressé à la Société asiatique, et lui a demandé de se charger de cette publication. Le Conseil, ne pouvant recourir à M. Perron, que son intime connaissance de l'ouvrage désignait naturellement comme éditeur, mais qui se trouve en Égypte, a confié cette publication à M. Gustave Richebé. C'est une tâche assez délicate, à cause de la difficulté d'un texte plein de sous-entendus, et à cause de la jalousie avec laquelle les hommes de loi indigènes contrôleront cette édition. Le Conseil a pris les précautions qu'il pouvait pour assurer l'exécution satisfaisante de ce travail, et M. Reinaud a bien voulu en accepter la direction. Il est peut-être inutile de dire que les conditions auxquelles la Société s'est chargée de cette publication ont été fixées par le Conseil de manière à ce qu'elle ne puisse, en aucun cas, en tirer un avantage pécuniaire.

1. *Studii orientali e linguistici*, raccolta periodica di G. J. Ascoli, fasc. I. Milan, 1854, in-8. (Ce recueil doit paraître tous les trois mois, mais il n'est venu à ma connaissance que le premier cahier.)

Les autres Sociétés asiatiques se sont toutes maintenues, mais il n'en a pas été formé de nouvelles; seulement il a été fondé, à Milan, un journal asiatique[1], le premier qui ait paru en Italie, et qui est peut-être le précurseur d'une Société orientale italienne. La plupart des Sociétés ont fait paraître des publications qu'elles ont bien voulu nous envoyer. La Société asiatique de Londres a publié la première partie du volume XVI de son Journal[1], et son Comité des traductions le premier volume du *Diwan des Hodeïlites*, qui était attendu depuis longtemps, et sur lequel j'aurai à revenir plus tard.

La Société asiatique de Calcutta a publié le volume XXIII de son Journal[2], qui est, comme toujours, rempli des matériaux les plus intéressants, recueillis daus toutes les parties de l'Inde et communiqués en général avec une absence de prétentions littéraires qui est naturelle à des hommes occupés de graves devoirs d'un autre genre et trouvant à peine le temps de consigner par écrit leurs découvertes, de sorte qu'ils ne disent que ce qui est neuf et réellement curieux, et le disent avec une simplicité qui en augmente le prix pour nous, en Europe, qui vivons au milieu des vanités littéraires les plus fatigantes. La Société a continué la publication de sa *Bibliotheca indica*[3] avec beaucoup d'activité; elle en a publié trente-huit cahiers dans une seule année. Jamais patronage n'a été mieux justifié que celui que la Compagnie des Indes accorde à cette collection. J'aurai à donner, un peu plus tard, quelques détails sur les parties récentes de cette excellente publication.

1. *The Journal of the royal asiatic Society of Great Britain and Ireland*, t. XVI, p. 1. Londres, 1854, in-8 (228, XXXII, et 19 p.).

2. *Journal of the asiatic Society of Bengal*. Calcutta, 1854, in-8 (x, 754 et 89 p.).

3. *Bibliotheca indica*, a collection of oriental works, published under the patronage of the Hon. Court of directors of the East India Company and the superintendance of the asiatic Society of Bengal. Calcutta. (Le dernier cahier que j'ai vu porte le numéro XCIII.) On trouve, soit la collection entière, soit les cahiers isolés, à Londres, chez William et Norgate, libraires, au prix de 2 francs.

La Société de Bombay a fait paraître le n° 19 de son Journal[1], rempli, comme toujours, d'observations sur les antiquités et l'histoire politique et naturelle de la partie occidentale de l'Inde. Cette Société a nommé, il y a quelques années, un comité spécial pour l'examen des temples souterrains, et chaque numéro de son Journal contient des rapports de ce comité, accompagnés d'inscriptions trouvées dans ces cavernes et du plus haut intérêt pour l'histoire ancienne de l'Inde. Puisse la Compagnie des Indes, qui fait depuis nombre d'années explorer ces monuments souterrains et en fait copier les fresques, les sculptures et les inscriptions, nous donner bientôt le résultat de ces travaux.

Je n'ai pas réussi à obtenir des nouvelles de la Société asiatique de Hong-Kong, qui paraît dédaigner entièrement l'Europe; elle n'a pas de dépôt de son journal[2] à Londres et ne met personne en état de profiter de ses recherches. C'est d'autant plus étrange, que ses travaux seraient reçus en Europe avec la plus grande curiosité. Il est difficile de comprendre qu'une association fondée pour étudier un pays qui offre à l'observation un champ varié et illimité, et pour répandre les observations qu'elle peut réunir sur les lieux mêmes, ne fasse rien pour propager ses découvertes.

La Société orientale allemande a publié les deux premiers cahiers du volume IX de son journal[3], qui contiennent des mémoires sur les sujets les plus variés et une correspondance extrêmement intéressante. Rien ne peut donner une meilleure idée que ce journal de l'activité des savants allemands et des progrès que fait la littérature orientale.

1. *The Journal of the Bombay Branch of the royal asiatic Society* N° XIX, Bombay, 1854, in-8.
2. *Transactions of the China Branch of the royal asiatic Society*. Hongkong, in-8. (Il doit en avoir paru trois volumes.)
3. *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*. T. IX. Leipzig, 1855, in-8.

La Société orientale américaine a fait paraître le volume IV de son Journal[1]; il est, comme les précédents, consacré surtout aux travaux des missionnaires américains, et ce volume est particulièrement riche en communications sur les langues et les littératures du midi de l'Inde et de l'Inde au delà du Gange. Des établissements mutipliés permettent à ces missionnaires de pénétrer partout dans ces contrées, et il est probable que, grâce à eux, nous finirons par connaître le curieux groupe des dialectes que parlent les nombreuses tribus des montagnes le long des frontières de la Chine et de la presqu'île au delà du Gange jusqu'au Thibet. Ces dialectes contiennent vraisemblablement la clef du problème obscur de l'origine de la population de la presqu'île et de la formation des langues qu'on appelle indo-chinoises.

La Société des arts et des sciences de Batavia a publié le volume XXIV de ses Mémoires[2] contenant un grand nombre de dissertations sur la géographie et l'histoire naturelle des Indes hollandaises, et deux textes considérables d'ouvrages anciens, datant de l'époque où le brahmanisme régnait à Java. Le premier est une rédaction javanaise, intitulée : *Manik Maja*, d'un poème originairement composé en kawi, sous le titre de *Djitapsara*, et remanié en javanais l'an 1650 par Karta Mosada; M. Winter en avait déjà publié une traduction en hollandais. Ce livre est dû aux soins de M. Hollander. Le second texte est celui du *Boma Kawja*, poème mythologique en kawi, sur un fils de Vishnou et de la terre, dans lequel on voit reparaître un grand nombre des personnages du *Mahabharat*. La publication de ce texte appartient à M. Friederich, qui a exploré à plusieurs reprises l'île de Bali, pour y retrouver les restes de la littérature kawi; il se propose de donner une traduction du *Boma Kawja*.

1. *Journal of the american oriental Society*. New-York. 1854, in-8. T. IV. (480 et XXVI p.).
2. *Verhandelingen van het Bataviaash Genootschap van Kunsten en Wetenschappen*. T. XXIV, in-4. Batavia. 1852.

Enfin, l'Institut royal pour l'étude des langues, des pays et des populations des Indes hollandaises, qui siège à la Haye, nous a fait parvenir le volume III de ses mémoires [1], qui est rempli de matériaux, en général inédits, sur la géographie et l'ethnographie des îles hollandaises.

J'arrive, Messieurs, à l'énumération des ouvrages orientaux qui ont paru depuis deux ans, car l'état de ma santé ne m'avait pas permis, l'année dernière, de m'acquitter de ce devoir. Je crains que la liste que je vais donner ne soit encore plus incomplète que d'ordinaire, et qu'un nombre considérable d'ouvrages n'aient échappé à mon attention. Je vous prie seulement d'attribuer les lacunes que vous pourrez remarquer à mon manque de renseignements et non à de l'indifférence de ma part.

En commençant, suivant une habitude déjà ancienne, par les lettres arabes, je dois, avant tout, rendre compte du progrès qu'a fait l'*Histoire de la littérature des Arabes*, par M. de Hammer [2], l'ouvrage le plus étendu qui ait jamais été composé par un Européen sur une branche quelconque de la littérature orientale. M. de Hammer en a publié le cinquième et le sixième volume, qui comprennent les années 338-530 de l'hégire. Dès le commencement de cette époque, l'empire arabe était déjà frappé au cœur, et sa décadence intérieure avait commencé; mais, selon une loi commune aux empires et aux individus, son action au dehors continua à grandir encore longtemps, malgré l'affaiblissement de sa vie intime, et le monde musulman gagnait en pouvoir et en étendue pendant que le khalifat dépérissait. Il en était de même de la littérature; elle avait

1. *Bijdragen tot de Taal-Land en Volkenkunde van Neerlandsch Indië*, Tijdschrift van het Koninglijk Instituut. T. III. La Haye, 1855, in-8. (xxxv et 489 p.).

2. *Literaturgeschichte der Araber;* von ihrem Beginne bis zu Ende des zwölften Jahrhunderts der Hidschret, von Hammer-Purgstall. Vienne, in-4, T. V, 1854 (1115 p.); t. VI, 1854 (1169 p.).



perdu de son originalité et de la saveur âpre de sa première sève; mais elle devenait plus savante et plus complète, et agissait davantage sur les peuples étrangers; le grand centre qu'elle avait formé à Bagdad n'était plus aussi brillant que du temps de Haroun et de Mamoun; mais il s'en établissait d'autres dans les extrémités orientales et occidentales de l'empire arabe, et elle pénétrait davantage dans toutes les classes de la société.

C'est cette époque que M. de Hammer nous met sous les yeux dans ces deux nouveaux volumes, en suivant la même méthode qu'il avait employée antérieurement. Il commence chaque volume par un exposé sommaire de l'état de la littérature pendant la période dont il traite, et donne ensuite les vies des auteurs, distribuées tantôt selon les classes de la société auxquelles ils appartenaient, tantôt selon la nature de leurs travaux; il ajoute généralement la traduction de quelques-unes de leurs poésies, de sorte que l'ouvrage forme en même temps une sorte d'anthologie et ressemble plus à un immense *tezkireh* qu'à une histoire littéraire, telle que nous la concevons. Cette forme est la conséquence presque inévitable du plan que l'auteur s'était tracé; il veut nous donner le tableau de la littérature arabe, en y comprenant, non pas seulement les ouvrages qui se sont conservés jusqu'à nos jours, ou qui sont aujourd'hui accessibles, mais tout ce qui a été écrit par les Arabes et a laissé trace de son existence. Ce plan offre au premier aspect l'inconvénient de faire entrer dans l'ouvrage une foule d'auteurs oubliés, dont les œuvres sont probablement perdues; mais en y réfléchissant un peu, on aperçoit facilement les avantages d'une liste la plus complète possible, et fournissant une indication au moins approximative du contenu des ouvrages et de la valeur qu'ils auraient pour nous; car personne n'est aujourd'hui en état de dire quels auteurs arabes se sont perdus ou non, et ce que les bibliothèques publiques et privées, depuis Fez jusqu'à Calcutta, contiennent encore d'ouvrages inconnus. Nous voyons tous les jours que des livres qui, même en Orient, passaient pour perdus depuis des

siècles, se retrouvent quand une fois ils sont signalés à l'attention du monde savant, et je suis convaincu que l'œuvre de M. de Hammer contribuera puissamment à faire combler les lacunes immenses qui existent dans nos collections de manuscrits arabes, et à conserver une foule de livres qui sont en danger de se perdre. M. de Hammer parle, dans les six volumes qui ont paru aujourd'hui, de plus de sept mille auteurs arabes; il est probable que les volumes suivants porteront ce nombre au double, et que des suppléments, tirés de sources nouvelles, l'augmenteront encore considérablement. Il est vrai que des milliers de ces auteurs n'ont laissé que quelques vers; que d'autres, en grand nombre, n'ont été que des imitateurs serviles, des compilateurs et des plagiaires de leurs prédécesseurs; que beaucoup d'autres se sont occupés de sujets d'un médiocre intérêt pour nous; mais, si sévère qu'on soit dans le choix à faire, il restera toujours un nombre énorme d'auteurs qui ont raconté des faits importants, de poètes qui ont exprimé avec talent les sentiments qui agitaient leur nation et leur temps, de penseurs originaux qui, par leurs idées et par leurs travaux, ont exercé une influence perceptible sur une partie considérable de l'humanité, ou nous ont conservé des observations dont la science peut profiter. Au reste, si j'envisage de préférence sous ce point de vue l'ouvrage de M. de Hammer, ce n'est pas que ce soit le principal; seulement il m'est plus facile d'appeler l'attention de ce côté, que de donner une idée des recherches et des nombreux faits historiques, géographiques et chronologiques contenus dans ces volumes.

M. Kosegarten a commencé la publication des poésies des Hodeïlites[1]. On sait avec quelle ardeur les savants de Bagdad ont recherché, pendant les IIe et IIIe siècles de l'hégire, les

1. *The poems of the Hudsailis*, edited in the arabic, from an original manuscript in the university of Leyden, and translated with annotations by J. G. L. Kosegarten; t. I, containing the first part of the arabic text. Londres, 1854, in-4 (VIII et 295 p.).

poésies des Arabes du désert. Ils y trouvaient, non seulement les uniques documents de l'ancienne histoire de leurs ancêtres, mais encore les éléments de la langue classique, les véritables nuances de la signification des mots, des exemples pour les règles de la grammaire, et surtout des modèles pour leur poésie. A la cour de Bagdad, le parler des Bédouins était le langage classique, et tout homme qui voulait se distinguer dans les lettres était obligé de faire ses études dans le désert. Ils ne pouvaient pas mieux faire sous le rapport de la langue; mais malheureusement ils portèrent l'engouement si loin, qu'ils adoptèrent le cadre fort simple de ces chansons populaires comme la forme presque unique de leur poésie, qui ne tarda pas à périr par le raffinement excessif dans lequel elle fut jetée, parce que les poètes n'avaient pas d'autre moyen de varier l'expression des mêmes sentiments et presque des mêmes images, stéréotypées et restreintes. Mais, si nuisible qu'ait pu être cette mode à la littérature arabe, elle a été fort utile à la postérité, parce qu'elle a sauvé d'une destruction presque inévitable au moins une partie de ces chants réellement populaires dans lesquels les tribus célébraient leurs hauts faits et dépeignaient leur état moral. L'incurie des siècles postérieurs, dont le goût raffiné préférait les exagérations modernes aux modèles anciens, a laissé périr la plupart des collections des poésies des tribus; pourtant nous avions déjà les *Moallakats*, le *Hamasa* et le *Kitab al-Aghani*, dont M. Kosegarten a commencé la publication, et maintenant le même savant nous donne le premier volume du *Diwan des Hodeïlites*. Des nombreux diwans que l'on avait réunis et dont chacun contenait la collection, aussi complète que possible, des poésies d'une tribu, c'est le seul qui soit connu aujourd'hui, et encore n'est-il pas complet, car la bibliothèque de Leyde n'en possède que le second volume; mais ce n'en est pas moins un précieux trésor, d'autant plus que le manuscrit est ancien et comprend le commentaire d'Assukari, le compilateur de l'ouvrage. M. Kosegarten promet de donner dans le second volume la traduction entière, et dans le troisième la fin du texte. Cette publication est faite aux

frais du comité des traductions de Londres. L'énergie de ces poésies primitives, la naïveté et un certain art sauvage avec lequel elles remettent sous nos yeux les passions et toute la vie d'une race qui, peu de temps après, est venue envahir le monde, donnent une valeur incomparable à tout ce qui nous reste de cette époque; il faut espérer que le *Livre des Journées des Arabes*, que M. Fresnel a découvert et dont il a fait connaître une partie avec tant de grâce, l'anthologie intitulée : *Les Mufaddalian*, dont M. Wetzstein a trouvé récemment un manuscrit à Damas, et la *Hamasa de Bohtori*, mentionnée fréquemment par M. de Hammer, trouveront bientôt des éditeurs et des interprètes. Bien d'autres débris de cette littérature reparaîtront probablement, à mesure que des Européens instruits pénétreront dans les bibliothèques musulmanes. Heureusement, presque tous les gouvernements s'attachent aujourd'hui à employer dans leurs chancelleries du Levant des hommes versés dans les langues savantes de l'Asie et capables d'apprécier les trésors littéraires qu'ils pourront rencontrer. Ce que MM. Botta et Rawlinson ont fait sur le sol de l'Assyrie, MM. Ch. Schefer, Belin, Barbier de Meynard, Khanikoff, Rosen, Sprenger, Kremer, Blaw, Schlechta, Wetzstein et autres le font dans les bibliothèques de la Turquie et de la Perse. Autrefois, quand la civilisation avait son centre à Bagdad, les khalifes envoyaient des missions en Europe pour acheter des manuscrits grecs que la barbarie occidentale négligeait, et maintenant l'Europe emploie des missionnaires littéraires pour sauver les restes de la littérature ancienne des Arabes que ces mêmes khalifes avaient fait rechercher et réunir.

En dehors des anciennes poésies, il ne reste, des Arabes avant l'islam, presque d'autres souvenirs historiques que leurs généalogies, auxquelles ils attachaient une importance extrême, et qui forment le fil qui, seul, peut nous guider dans le dédale de leur chronologie.

Ces listes ont servi à tous les savants qui se sont occupés de



l'histoire ancienne de l'Arabie, et quelques-unes ont été publiées; mais on avait besoin de matériaux plus amples. M. Perron avait préparé, il y a déjà quinze ans, une édition d'une des collections les plus complètes de ces *Ansab;* mais les difficultés qui s'opposent malheureusement trop souvent à l'impression des textes orientaux l'ont fait renoncer à cette publication. Aujourd'hui M. Wüstenfeld nous donne deux ouvrages sur ce sujet, une édition des Généalogies d'Inb Doreid[1], et des Tableaux généalogiques[2] des tribus arabes composés par lui-même. Mohammed ben al-Hasan Ibn Doreid était un poète et un philologue du IIIe siècle de l'hégire. Il composa sur la généalogie des tribus et des hommes célèbres, et sur l'étymologie de leurs noms, un ouvrage dans lequel il fit entrer une foule de renseignements historiques et bibliographiques. M. Wüstenfeld a publié le texte d'Ibn Doreid; mais ne le trouvant ni assez complet, ni assez systématique, il a compilé lui-même, d'après une douzaine d'ouvrages arabes, des tableaux généalogiques qu'il a fait suivre de tables alphabétiques relatives aux tribus ismaélites et yeménites, et dans lesquels il nous donne, sous chaque nom, des détails plus ou moins amples sur les personnages, et des renseignements historiques sur les tribus arabes et leurs migrations.

J'ai déjà mentionné plus haut la lettre de Mahomet qui a paru dans votre Journal[3]. Je crois que tout le monde partage l'opinion de M. Belin sur l'authenticité de ce document; mais je ne sais si l'opinion des savants sera aussi favorable à deux autres lettres du même genre, que Sobrabji Jamsetji Je-

1. *Abu Bekr Muhammed ben el-Hasan Ibn Doreid's genealogisch-etymologisches Handbuch*, herausgegeben von Ferd. Wüstenfeld. Göttingen, 1854, in-8 (VIII, 370 p.).

2. *Genealogische Tabellen der arabischen Stæmme und Familien*, aus den Quellen zusammengesetzt von Dr Ferd. Wüstenfeld. Göttingen, 1852 in-folio, deux cahiers, suivis du *Register zu den genealogischen Tabellen* mit historischen und geographischen Bemerkungen. Göttingen, 1853, in-8 (XIII et 476 p.).

3. Voy. le *Journal asiatique*, décembre 1854, p. 482 et suiv.

jeebhoy a publiées à Bombay[1]. Une de ces lettres aurait été écrite par Ali, sur l'ordre de Mahomet, en faveur de Mehdi, frère de Salman le Persan; l'autre adressée par Ali, en son propre nom, à un Zoroastrien nommé Bahramschad, fils de Kharadrous. L'éditeur a donné le texte arabe des lettres, des traductions en persan et en guzzarati, et des explications en cette dernière langue, dans lesquelles il expose probablement ses raisons pour croire à l'authenticité de ces documents; mon ignorance du guzzarati ne m'a pas permis de me former une opinion sur ces explications; mais je crois que, si les originaux existent encore, il aurait fallu en donner le *fac-simile*, qui aurait beaucoup aidé à détruire ou à confirmer les doutes qui naissent à la lecture des premières lignes de ces lettres. On comprend parfaitement que, dans des temps déjà anciens, on ait fabriqué, soit des lettres de protection, soit des titres conférant certains privilèges de la part de Mahomet et des premiers khalifes; le clergé grec de Jésusalem en a récemment produit qui étaient attribués à Omar, et paraissent avoir été fabriqués au XIV[e] siècle; or plus ces documents sont curieux, quand ils sont de bon aloi, plus ils exigent un examen attentif avant qu'on puisse les admettre.

On s'était longtemps contenté de matériaux secondaires pour l'histoire de Mahomet et de ses premiers successeurs; mais à mesure que l'esprit de la critique européenne a pénétré toutes ces études, on a recherché les sources les plus anciennes, et il ne se passe presque pas d'année sans que nous voyions paraître de nouveaux et excellents travaux sur les

1. *Tugviuti-din-i-Mazdiasna*, or a Mezhur or certificate, given by Huzrut Mahomed, the Prophet of the Moosulmans, on behalf of Mahdi-Furroukh bin Shukhsan (brother of Sulman-i-Farsi, otherwise called Dinyar Dustoor), and another Mezhur given by Huzrut Ally to a Parsee named Behramshad-bin-Kharadroos and to the whole Parsee nation. Translated into goozrathee from the persian version of the original arabic, to which is added collateral evidences from other persian authorities by Sorebjee Jamseetjee Jejeebhoy. Published at the expense of sir Jamseetjee Jejeebhoy. Bombay. 1851, in-8 (4, 6, 78 et 46 p.).

commencements de l'islam. Pendant que l'histoire de Mahomet, par M. Sprenger, reste inachevée pendant le séjour de ce savant en Syrie, il en paraît à Calcutta[1] une autre, d'un auteur anonyme, qui, sans doute, se fera connaître quand son œuvre sera complète.

On a publié à Dehli une édition lithographiée du *Mischkat el Masabih*, accompagnée d'un commentaire[2]. C'est une collection de traditions sur Mahomet, compilée vers la fin du v[e] siècle de l'hégire, et tirée des six collections classiques des *Hadits* sunnites. Ce livre était connu depuis longtemps par la traduction de Matthews; mais il a perdu une partie de son importance par la publication des six collections originales, qui, pendant les dernières années, ont toutes été lithographiées dans l'Inde. Ces *Hadits* offrent une masse énorme de sentences de Mahomet et de minutieuses observations et anecdotes sur ses habitudes et sa vie, dont une grande partie est certainement puérile et n'offre que peu d'intérêt pour nous, mais qui, en somme, constituent des éléments biographiques tels que nous ne les possédons sur aucun personnage historique.

M. Sprenger, dans ses infatigables explorations des bibliothèques musulmanes de l'Inde[3], a découvert l'*Isabet* de Schems eddin Askalani et en a fait commencer l'impression. C'est un ouvrage en cinq gros volumes, dans lesquels l'auteur, qui vivait au IX[e] siècle de l'hégire, a réuni les vies de dix mille compagnons de Mahomet; ces vies, qui contiennent de nombreux

1. Voy. *Calcutta Review* des années 1853 à 1855.
2. Je n'ai pas réussi à voir ce livre, de sorte que je ne puis en donner le titre exact.
3. *A Biographical dictionary of persons who knew Mohammed*, by Ibn Hajar, edited in arabic by Mawlawies Mohammad Wajyh, Abd al-Haqq and Gholam Qadir and D[r] A. Sprenger. Calcutta, in-8, 1853-1854. (Il a paru jusqu'ici six cahiers de cet ouvrage, qui occupent les numéros LXI, LXIX, LXXV, LXXXIII, LXXXVI et XCIII de la *Bibliotheca indica.*)

détails, aujourd'hui inconnus, sur les premiers temps de l'islam, nous aideront à faire revivre l'image d'une époque si curieuse et d'hommes dont les passions et les qualités, bonnes et mauvaises, ont influé si puissamment sur l'avenir moral et politique de nombreuses nations. M. Sprenger se propose d'ajouter à ce livre une liste complète des *Isnad*, c'est-à-dire des noms de tous ceux par la bouche desquels ont passé les traditions avant qu'elles fussent consignées par écrit. Les Arabes sont, je crois, le seul peuple qui ait entouré ses souvenirs de ce contrôle, sans lequel aucune tradition n'était admise par eux, et qui déterminait le degré d'authenticité de chaque récit selon la valeur du nom des garants. Ils se sont, par nécessité, beaucoup occupés du classement de ces témoins, et le besoin qu'éprouve aujourd'hui la critique européenne de contrôler à son tour le jugement des Arabes sur ce point important, fournit en lui-même une preuve très frappante des progrès qu'a faits chez nous l'étude de l'histoire ancienne de l'Arabie. On peut voir un emploi très satisfaisant de ce moyen de critique dans la manière dont M. Lees s'est servi des *Isnad* pour fixer la date des deux ouvrages qu'il publie dans la *Bibliotheca indica*. Le premier est l'*Histoire de la conquête de la Syrie*, par Abou Ismaïl Mohammed de Basra[1]. Le manuscrit a été trouvé par M. Sprenger à Dehli, chez un pauvre vieillard, Schah Kali, le descendant d'une longue lignée de guides spirituels des empereurs mogols, qui, poussé par le besoin, avait graduellement vendu sa belle bibliothèque héréditaire, et dont il ne restait que des débris lorsque M. Sprenger alla le voir et acheta ce manuscrit, incomplet au commencement et à la fin, mais jusqu'ici unique. On ne sait rien de l'auteur; mais M. Lees rend probable qu'il a écrit vers le milieu du IIe siècle de l'hégire et que son ouvrage est, par conséquent, le texte historique

1. *The Fotooh al-Sham*, being an account of the moslim conquests in Syria, by Aboo Asmail Mohammad bin Abd Allah al-Azdi al-Baçri, who flourished about the middle of the second century of the Mohammedan era. Edited whith a few notes by Ensign W. N. Lees. Calcutta, 1854, in-8 (207, 58 et 43 p.).

arabe le plus ancien que nous connaissions jusqu'ici. L'éditeur a eu à lutter contre des difficultés de tout genre, n'ayant qu'un seul manuscrit incomplet et tombant en pièces de vétusté. Il a fait tout ce qu'on pouvait; il a inséré à la fin les passages trop dégradés pour pouvoir figurer dans le texte, et ajouté à l'ouvrage une analyse et un index complet. Ce livre nous offre une histoire très simple et évidemment véridique d'événements que les Arabes se sont amusés plus tard à embellir par des fictions et des romans. Ces premières conquêtes forment l'époque héroïque de l'islamisme, et il était naturel que l'imagination des peuples aimât à se reporter à ce temps de gloire et de succès inouïs et à le parer d'incidents romanesques. La sobriété des premiers choniqueurs négligeait, ou leur véracité repoussait ces récits; mais ils ont été écrits plus tard et ont formé une littérature nombreuse, ayant pour objet les conquêtes de chaque province que les armes des Arabes avaient envahie, et contenant plus ou moins de fables. Une grande partie de ces ouvrages est aujourd'hui ou perdue ou inconnue, mais il y en a un qui a attiré l'attention depuis très longtemps, c'est la conquête de la Syrie, qui a été attribué à Wakidi; Ockley en a fait la source principale de son histoire des Sarrasins; mais aujourd'hui on traite ce livre d'imposture et de roman historique. M. Lees a commencé à en publier le texte[1], qui n'avait jamais été imprimé; dans une savante et modeste préface, il discute la valeur de l'ouvrage, reconnaît qu'on l'a faussement attribué à Wakidi, croit que le véritable auteur était Ahmed ben Obeïd, vers l'an 235 de l'hégire, et défend, dans une certaine mesure, le caractère historique du récit. Dans tous les cas, il est bon que l'ouvrage soit publié, roman ou histoire.

La célébrité que cet ouvrage pseudonyme a donnée au nom de

1. *The conquest of Syria*, commonly ascribed to Aboo Abdallah Mohammed ben Omar al-Wakidi. Edited with notes by W. N. Lees. Calcutta, in-8. (Les deux premiers cahiers forment les numéros LIX et LXVI de la *Bibliotheca indica*.)

Wakidi, a inspiré aux savants un vif désir de retrouver ses ouvrages réels, qui passaient pour perdus depuis longtemps, et la position que l'auteur avait occupée, l'époque où il a vécu et la nature des ouvrages qu'il a composés, justifient également cette curiosité. Mohammed Wakidi était né l'an 130 de l'hégire; il fut kadhi à Bagdad du temps de Mamoun, qui l'honorait de son amitié; propriétaire d'une bibliothèque célèbre dans son temps, il composa une trentaine d'ouvrages, en grande partie historiques, dont les titres sont faits pour exciter les plus vifs regrets sur la perte de ces ouvrages. M. de Kremer a réussi dernièrement à en découvrir un à Damas, le *Kitab al-Maghza*, le livre des campagnes de Mahomet, qu'il va publier dans la *Bibliotheca indica* de Calcutta.

C'est peut-être ici la meilleure place pour dire quelques mots d'un livre qui restera malheureusement à l'état de fragment, l'*Histoire des Arabes dans le Sindh*, par M. Elliot. L'auteur avait commencé à publier un travail considérable sur les historiens musulmans de l'Inde; le succès très mérité qu'a eu le premier volume de cet ouvrage donna à l'auteur l'idée de composer une histoire complète de l'Inde sous les musulmans; mais l'état de sa santé l'obligea à quitter l'Inde et à chercher le rétablissement de ses forces au Cap, où il mourut, après avoir fait imprimer ce fragment sur la conquête du Sindh par les Arabes et leur établissement dans ce pays [1]. Il y complète les relations très maigres des Arabes sur cette partie de leur histoire par des renseignements tirés des sources indiennes, et les fait suivre d'un appendice composé de notes extrêmement curieuses sur des points de détail. Ce petit livre n'est qu'une ébauche, tirée à peu d'exemplaires, que l'auteur a distribués à des amis; mais il ne peut qu'augmenter nos regrets de la mort d'un homme qui, au milieu de ses devoirs politiques et administra-

1. *Appendix to the Arabs in Sind.* T. III, part. I of the Historians of India, by Sir Henry Elliot. Cape-Town, 1853, in-8 (283 p.; imprimé à 40 exemplaires.)



tifs, a trouvé le temps d'entreprendre d'aussi grands travaux d'érudition. On a trouvé dans ses papiers deux volumes de *Notices sur les historiens de l'Inde*, prêts pour la presse, ainsi que le troisième volume de l'*Histoire de l'Inde musulmane*, qui traite des Ghaznévides, et le neuvième traitant de Djihanguir. Il est vivement à désirer que ces travaux ne soient pas perdus pour le monde savant et pour la mémoire d'un des hommes qui ont su le mieux faire servir au bien public les connaissances qu'ils devaient à leur amour de la science.

Au commencement du v[e] siècle de l'hégire se trouvait à Bagdad un célèbre kadhi et professeur de jurisprudence, Aboul Hasan Ali ben Mohammed ben Habib al-Mawerdi, de la secte des Schafeïtes[1]. C'était un homme d'un savoir rare et d'un courage civil plus rare encore; ses profondes études sur le droit public le firent employer dans les négociations difficiles des khalifes avec leurs dangereux sujets et soutiens, les princes Bouïdes. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages, mais sa modestie l'avait empêché de les publier; à la fin il permit, sur son lit de mort, à un de ses disciples de les rendre publics. Plusieurs de ces ouvrages sont parvenus jusqu'à nous, et il y en a un surtout qui a attiré l'attention des savants; c'est son Manuel du droit public musulman, dans lequel il traite de la souveraineté, de l'administration, de la guerre, des impôts, du pouvoir judiciaire, de la propriété territoriale, etc., enfin, des droits et devoirs respectifs de l'État et des individus. Toutes ces matières avaient été discutées et élaborées par les jurisconsultes, d'autant plus qu'une partie des différences qui séparent les quatre grandes sectes orthodoxes reposent sur la manière de considérer ces points; mais elles n'avaient pas été, je crois, réunies en corps de doctrine avant Mawerdi. Rien ne saurait être plus curieux pour nous qu'un ouvrage de ce genre, qui nous facilite l'intelligence intime de

1. Voy. sa vie dans : *De vita et scriptis Maverdi commentatio*. Scripsit Dr Max. Enger. Bonn. 1851, in-8 (37 p).

l'histoire des Arabes, nous présente les idées de droit qui ont motivé les actes des princes et de leurs sujets de différentes classes, et donne ainsi la clef d'événements qui, autrement, seraient restés pour nous des incidents inexpliqués. Le petit nombre de savants qui se sont occupés de l'organisation de l'empire arabe, comme M. de Sacy, M. de Hammer et M. Worms, ont puisé de précieux renseignements dans l'ouvrage de Mawerdi. M. de Kremer en a traduit un chapitre; vous-mêmes avez voulu le comprendre dans votre *Collection d'auteurs orientaux*, et n'avez abandonné le travail déjà commencé par M. Derenbourg que pour ne pas faire concurrence à l'édition que M. Enger avait déjà préparée et qui a paru maintenant [1]. L'éditeur s'est servi de manuscrits d'Oxford et de Leyde, et d'une traduction persane dont il donne des fragment dans l'appendice, et il a ajouté à son texte un choix de variantes et quelques notes. Mais un ouvrage comme celui de Mawerdi n'est pas destiné uniquement aux orientalistes, il traite de matières qui intéressent toute l'Europe, et l'intéresseront de plus en plus, à mesure qu'elle sera entraînée à s'occuper plus à fond de l'état intérieur des pays d'Orient et des lois qui règlent les rapports des sujets chétiens avec les gouvernements musulmans. Il importe donc que ce livre soit traduit; M. Enger lui-même, par une modestie que je crois exagérée, désire que ce travail soit exécuté par un autre, et annonce qu'il espère que M. de Slane s'en chargera; mais il est douteux que le savant traducteur d'Ibn Khaldoun trouve le temps de faire ce travail, et M. Enger doublerait le service qu'il a rendu à la littérature orientale par l'édition du texte de Mawerdi, s'il voulait nous en donner aussi la traduction.

1. *Maverdii constitutiones politicæ*, ex recensione Max. Engeri; accedunt adnotationes et glossarium. Bonn, 1853, in-8 (XVI, 432, 2 et 64 p.) Le nom de l'éditeur me rappelle un autre livre qu'il a récemment publié sous le titre de : *Joannis Apostoli de transitu beatæ Mariæ Virginis liber*, ex recensione et cum interpretatione Max. Engeri. Elberfeld, 1854, in-8 (XIX et 107 p.). C'est un des nombreux apocryphes qui se rattachent au Nouveau Testament, et dont la critique et l'appréciation appartiennent plutôt à la théologie qu'à la littérature orientale.





Pour le siècle suivant, je trouve la publication des œuvres d'un auteur qui, sans être historien, fournit pourtant des éléments nécessaires au tableau de la société arabe de ces temps, c'est Omar ibn el-Faridh, poète célèbre de la fin du VII[e] siècle de l'hégire, qui a été étudié, copié et commenté plus que tout autre, et qui partage encore aujourd'hui l'admiration des Arabes avec Hariri. MM. de Sacy et G. de Lagrange avaient publié quelques-unes de ses poésies, et il a paru à Damas une édition lithographiée du diwan entier (en 1841); mais elle est restée à peu près inconnue en Europe. Récemment M. de Hammer a publié, à Vienne, le poème le plus considérable d'Ibn el-Faridh, intitulé le *Taïyeh* [1], auquel il a joint une traduction en vers allemands, un commentaire et une introduction sur le soufisme chez les Arabes; et dernièrement le scheikh Rochaïd el-Dadah a fait imprimer, à Marseille, le diwan entier de Faridh [2], tel qu'il a été réuni par le petit-fils du poète, et l'a accompagné de deux commentaires arabes. Ibn el-Faridh passe chez les Arabes pour l'interprète le plus éloquent et le plus profond du soufisme, et son petits-fils Ali raconte qu'il ne composait ses poèmes que quand il se trouvait en état d'extase; mais l'impression que cause la lecture des poésies d'Ibn el-Faridh ne me paraît pas tout à fait favorable à ses prétentions mystiques. Quelques-unes donnent l'idée d'un homme très peu absorbé dons la contemplation de Dieu, et même le *Taïyeh*, quoique une œuvre entièrement soufi, fait plus sentir l'artiste en paroles, l'homme de lettres qui travaille avec toutes les ressources de son esprit et toutes les

1. *Das arabische hohe Lied der Liebe*, das ist Ibn ol Faridh's Taïjet in Text und Uebersetzung herausgegeben von Hammer-Purgstall. Vienne, 1854, in-4 (XXIV, 70 et 53 p.). Ce volume est imprimé avec beaucoup de luxe et avec les nouveaux types *ta'lîk* de l'imprimerie impériale de Vienne.

2. *Le Diwan du scheikh Omar ibn el-Faredh*, accompagné du commentaire du scheikh Hassan al-Bouriny pour le sens littéral, et de celui du scheikh Abd el-Ghany en-Nablousy pour le sens mystique, texte arabe, édité par les soins et aux frais du scheikh Rochaïd ed-Dadah, avec une préface écrite en français par M. l'abbé Bargès. Paris, 1855, gr. in-8 (VIII, 24 et 602 p.).

finesses du langage sur un fond donné et convenu de sentiments, que l'homme qui cherche une expression pour les émotions de son cœur. Au reste, il nous est difficile d'en juger; l'extase et tous les sentiments qui peuvent y conduire ont été classés, travaillés et définis par les soufis, qui, par une préoccupation constante, devenaient, sans aucun doute, plus aptes à une surexcitation de l'esprit, peut-être maladive, mais réelle; d'un autre côté, la mode s'en mêlait, et l'on voit souvent des poètes arabes et persans adopter le soufisme et l'extase comme un moyen de se distinguer, même quand la tournure de leur esprit était fort éloignée de toute tendance vers le mysticisme; de sorte qu'il est presque impossible d'indiquer, dans un cas donné, où finit le naturel et où commence l'artifice littéraire. Dans tous les cas, c'est un phénomène très curieux à observer, et nous devons de la reconnaissance aux savants qui nous fournissent les moyens de l'étudier dans les auteurs qui sont reconnus par les initiés comme leurs chefs spirituels.

Ibn el-Faridh était un des derniers grands écrivains du khalifat d'Orient; peu d'années après sa mort, Bagdad fut prise par les Mongols et cessa d'être le centre de l'empire. Un siècle plus tard, un voyageur musulman nous décrit la ville comme à moitié en ruines, et l'appelle un vestige oblitéré et un spectre qui s'évanouit. C'est ainsi qu'en parle Ibn Batoutah, dont MM. Sanguinetti et Defrémery ont publié le second volume[1], dans lequel nous parcourons avec le voyageur toute la Mésopotamie, une partie de la Perse, l'Arabie, la côte orientale de l'Afrique, l'Asie-Mineure et la Russie méridionale. Son récit laisse sur tout ce parcours comme une traînée lumineuse, imparfaite, il est vrai, mais qui néanmoins éclaire pour nou l'état singulier que la chute du khalifat, les conséquences des croisades, et le pouvoir encore fort grand, mais mal assis, des

1. *Ibn Batoutah*, texte et traduction, par C. Defrémery et le Dr B. R. Sanguinetti. T. II. Paris, Imprimerie impériale, 1854, in-8 (XIV et 465 p.). Prix : 7 fr. 50.



Mongols, avaient produit sur toute l'Asie antérieure. Cet état des choses a eu les conséquences les plus considérables; car il a amené la formation de l'empire turc et l'agrandissement de la Russie, et rien n'est plus curieux que de pouvoir suivre les impressions que reçoit un voyageur, homme de sens, en traversant cette multitude d'États qui tous vont s'écrouler.

Le second volume de la traduction de l'*Histoire des Berbers*, par Ibn Khaldoun [1], le compatriote et le contemporain d'Ibn Batoutah, vient de paraître. Ce volume contient les dynasties des Zirites, des Hammadites, des Almohades et des Hafzides, outre une foule de petites tribus et de principautés éphémères, dont le nombre et l'instabilité font de cette époque de l'histoire de l'Afrique un chaos presque inextricable. Il y avait là des éléments d'un empire puissant, s'il s'était trouvé une main assez forte pour réunir ces populations et assez habile pour éteindre la lutte des nationalités berbères et arabes. La résistance secrète et ouverte des populations indigènes a toujours empêché les conquérants de l'Afrique du nord de consolider leur domination. Les Carthaginois et les Romains l'ont éprouvé; les Arabes avaient une meilleure chance, puisqu'ils avaient réussi à convertir les Berbers, et à leur imposer leurs idées et leur civilisation; mais la fusion n'était pourtant pas complète, et la lutte obscure, instinctive et incessante des Berbers contre eux a fini par miner la domination arabe en Espagne, maintenir faible et divisée l'Afrique, et la préparer pour la conquête des Turcs, qui, à leur tour, n'ont pu y prendre racine. C'est dans cette lutte sourde ou ouverte que consiste l'intérêt réel de l'histoire des Berbers. Ibn Khaldoun est un guide précieux à travers ce labyrinthe de complications et de déchirements qui remplissent l'époque de l'histoire du Maghreb dont il traite, et l'on doit s'estimer heureux qu'il ait trouvé un traducteur aussi habile que M. de Slane.

1. *Histoire des Berbers et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, par Ibn Khaldoun, traduite de l'arabe par M. le baron de Slane. T. II. Alger, 1854, in-8 (635 p.).

Pendant qu'Ibn Khaldoun terminait sa vie agitée, un écrivain, un peu plus jeune que lui, composait, au Caire, des ouvrages qui ont acquis de bonne heure, en Europe, une réputation méritée. Le scheikh Takieddin Makrizi était né au Caire, entre les années 760-770 de l'hégire; il suivit la carrière régulière d'un musulman lettré, devint traditioniste distingué, jurisconsulte savant et historien célèbre, fut professeur et kadhi, et parait avoir passé sa longue vie dans la tranquillité des études et au milieu de ses livres, sans autre agitation que celle qui naissait des controverses religieuses auxquelles il prit part avec une passion que ses biographes lui reprochent. Il a laissé un nombre considérable d'ouvrages, dont la plus grande partie se rapporte à l'Égypte; quelques traités de lui ont été publiés, il y a longtemps, par Tychsen, de Sacy et Rink, et M. Quatremère a fait paraître une partie de la traduction de son histoire des sultans mamlouks; mais la principale œuvre de Makrizi, sa description historique et topographique de l'Égypte et du Caire, ne nous était connue que par une notice de M. Langlès et des extraits de M. de Sacy. C'est un livre très important, qui donne, dans le plus grand détail, la description du pays et des coutumes, et l'histoire des monuments de l'Égypte musulmane. Il vient de paraître, à l'imprimerie de Boulak, une édition de cet ouvrage[1], et l'éditeur, à en juger par ses notes marginales, paraît s'être donné de la peine pour établir un texte correct, quoiqu'il n'ait eu à sa disposition qu'un seul manuscrit. On sait que, de tous les manuscrits de l'ouvrage connus en Europe, aucun ne contient la septième et dernière partie, qui devait traiter des raisons de la dépopulation de l'Égypte. Le nouvel éditeur ne paraît pas avoir eu non plus le bonheur de la découvrir, et il devient probable que cette partie curieuse de l'ouvrage a été supprimée pour des raisons politiques ou par la vanité des khalifes.

J'arrive à un ouvrage dont l'origine est assez curieuse et

1. الخطط للعلامة المقريزي Boulak, 1854, 2 vol. in-fol. (T. I, 7. 4° 498 p.; T. II, 16. 4. 521 p.).



assez caractéristique des mœurs littéraires des Arabes pour que j'en dise quelques mots. L'an 1628 de notre ère, arrivait à Damas un savant maghrébin, qui venait de faire un pèlerinage à Jérusalem. C'était un homme déjà connu par des productions littéraires; il était né à Tlemcen, avait achevé ses études à Fez et y avait vécu de longues années, occupé de théologie, de littérature et d'histoire, et avait écrit, entre autres ouvrages, un commentaire sur Ibn Khaldoun. Des persécutions, on ne sait de quelle nature, l'envoyèrent en exil; il alla en pèlerinage à la Mecque, s'établit au Caire et s'y maria. De là, il entreprit de nombreux pèlerinages, dont un le conduisit à Damas, où il fut reçu à bras ouverts. Le chef du collège de Yakmak lui assigna un appartement dans le collège, et il passait ses matinées à faire, dans une mosquée, des cours sur les *Traditions de Bokhari*, lesquels furent suivis par plusieurs milliers d'auditeurs; le soir, il entretenait ses amis des gloires politiques et littéraires des Arabes d'Espagne et surtout des ouvrages du vizir et historien Lisan eddin ibn al-Khattib. Il avait autrefois écrit un ouvrage sur ce sujet, et quoiqu'il en eût laissé le manuscrit à Fez, sa mémoire et quelques matériaux qu'il avait apportés lui suffirent pour intéresser la société lettrée de Damas. C'était d'autant plus facile, que l'Espagne est un thème toujours populaire chez les Arabes, qui n'ont jamais cessé de regretter la perte de ce beau pays, et le voyageur sut le rendre encore plus attrayant pour son auditoire en insistant sur le grand nombre de Syriens et surtout d'hommes de Damas qui avaient brillé en Espagne. On lui fit promettre de rédiger, à son retour au Caire, ce qu'il avait si bien raconté, et il employa trois années à ce travail; puis il se décida à s'établir à Damas, divorça et fit ses préparatifs de voyage; mais la mort le surprit au Caire en 1641 de notre ère. L'ouvrage dont je viens de raconter l'origine est l'*Histoire des dynasties musulmanes d'Espagne, et la Biographie de Lisan eddin ibn al-Khattib*, par Ahmed ben Mohammed al-Makkari. Ce livre consiste en une série d'extraits pris dans les historiens arabes-espagnols originaux, liés ensemble par quelques

phrases de l'auteur, et amplement parsemés de morceaux en vers. Nous avons ainsi un récit embrassant toute l'histoire politique et littéraire de l'Espagne musulmane, dans les paroles mêmes d'auteurs dont les ouvrages ont péri en grande partie, et cette compilation vaut, sans aucun doute, mieux pour nous et pour la mémoire de Makkari, que s'il avait retrouvé cette belle prose raffinée qu'il avait élaborée à Fez, et dont il regrette tant la perte. M. Gayangos a publié, il y a quelques années, une traduction de Makkari, en remettant dans leur ordre naturel les chapitres de l'original, en omettant une partie des vers et des détails littéraires, et en retranchant la biographie de Lisan eddin. Il a fait ce qu'il fallait pour que l'ouvrage pût attirer les lecteurs européens et servir à l'histoire des Arabes d'Espagne; mais les orientalistes désiraient en posséder le texte même, et MM. Dozy à Leyde, Dugat à Paris, Wright à Oxford et Krehl à Dresde, ont formé une association pour cette publication, dont ils se sont partagé le travail. La première moitié du premier volume [1], rédigée par M. Wright, vient de paraître, grâce à l'esprit d'entreprise de M. Brill, libraire de Leyde, et, si je suis exactement renseigné, à un encouragement fourni par le fonds Warner, à Leyde. Ce fonds, qui n'est pas très considérable, a déjà rendu de grands services, et paraît être administré avec un soin qui pourrait servir d'exemple. Il serait bien à désirer qu'une grande partie des sommes qui sont distribuées en Europe sous forme de prix, fût dépensée en encouragements pour l'impression d'ouvrages inédits. Le système des prix a fait son temps; il ne s'agit plus de stimuler la production littéraire, qui, aujourd'hui, est surabondante, mais de rendre possible la publication d'ouvrages qui forment les matériaux premiers de l'érudition, et qui s'adressent à un trop petit nombre de savants pour que leur impression soit possible par les voies ordinaires.

1. *Analectes sur l'Histoire et la littérature des Arabes d'Espagne*, par Al-Makkari, publiés par MM. R. Dozy, G. Dugat, L. Krehl et W. Wright. T. I, 1re partie, publiée par M. William Wright, Leyde, 1855, in-4 (VI, 462 p.).



L'histoire des Arabes de Sicile a été l'objet de plusieurs ouvrages considérables, mais néanmoins insuffisants. Un jeune savant sicilien, jeté en France, il y a douze ans, par une persécution politique, se détermina à faire servir son exil à l'étude de l'histoire de son pays sous la domination musulmane. Il a étudié dans ce but l'arabe, exploré les bibliothèques de France et d'Angleterre, recueilli tout ce qui se rapporte à son sujet, et commence maintement à nous faire jouir du résultat de ses travaux. Il vient de publier le premier volume de son *Histoire des Musulmans en Sicile*[1]. Ce n'est pas uniquement la mise en œuvre des récits musulmans sur cette partie de leur histoire; l'auteur a fait un exposé complet, tiré de sources orientales et occidentales, de tous les événements, souvent fort lointains, qui ont exercé de l'influence sur ce qui se passait en Sicile; mais il a conservé l'unité de son but et ne s'occupe des affaires extérieures qu'autant que l'exige l'intelligence de l'histoire de l'île même. Les sources arabes auxquelles puise M. Amari comprennent tous les auteurs qui se sont occupés de son sujet et qui sont aujourd'hui accessibles; il en énumère soixante et dix, dont la plupart sont inédits. L'ouvrage entier formera trois volumes et fera honneur à l'Italie, quand il sera terminé. M. Amari ne se contente pas de la mise en œuvre de ces matériaux arabes, il a commencé à faire imprimer le texte et la traduction de tous les ouvrages ou parties d'ouvrages dont il a fait usage, sous le titre de *Bibliotheca sicula*, qui paraîtra aussi en trois volumes, sous les auspices de la Société orientale allemande. Enfin, M. Amari voudrait réunir, dans un troisième ouvrage, les inscriptions, les médailles et les pièces diplomatiques arabes-siciliennes; mais il craint que les moyens d'exécution ne lui fassent défaut.

Il me reste à mentionner un ouvrage historique que je n'ai pu placer dans un rang chronologique, parce qu'il s'occupe de

1. *Storia dei musulmani di Sicilia*, scritta da Michele Amari. T. I. Florence, 1854, in-8 (LVI et 536 p.).

plusieurs époques, c'est la collection de mémoires sur différentes parties de l'histoire musulmane, dont M. Defrémery a publié la première partie[1]. Quelques-uns des morceaux contenus dans ce volume vous sont déjà connus par le *Journal asiatique;* mais le plus grand nombre est entièrement neuf ou reproduit d'après d'autres recueils périodiques, et revu et augmenté. On y trouve, traités avec le savoir varié et l'exactitude qui distinguent l'auteur, un grand nombre de points de l'histoire orientale, dont quelques-uns sont entièrement neufs et constituent de véritables découvertes. M. Defrémery annonce une suite, composée d'études en grande partie inédites, et se rapportant surtout aux dynasties qui ont succédé en Perse à la puissance des khalifes de Bagdad.

J'ai à mentionner maintenant les ouvrages qui ont paru sur les sciences des Arabes. Nous savons tous qu'ils sont dans les sciences les élèves des Grecs et des Indiens et les maîtres de l'Europe du moyen âge ; mais ont-ils été seulement les héritiers, ou sont-ils les continuateurs des Grecs, et, dans ce dernier cas, combien ont-ils ajouté au fonds déjà acquis par des découvertes qui leur appartiennent? Cette question, longtemps négligée, a de nos jours donné lieu à un examen plus attentif des sources, et MM. Sédillot père et fils se sont dévoués à l'étude surtout des astronomes arabes, pour lesquels ils ont revendiqué des perfectionnements considérables, tant dans la théorie que dans la pratique de la science. M. Sédillot a fait paraître un nouvel ouvrage sur ce sujet, c'est la traduction des Prolégomènes d'Olough Beg[2]. Je ne crois pouvoir mieux faire que de placer ce livre parmi les ouvrages arabes, quoiqu'il soit composé en langue persane par un prince mongol; car toute la science d'Olough Beg est arabe, et il n'est lui-même que le disciple

1. *Mémoires d'histoire orientale*, suivis de mélanges de critique, de philologie et de géographie, par M. C. Defrémery. 1re partie. Paris, 1854, in-8 (VI et 216 p.).
2. *Prolégomènes des Tables astronomiques d'Oloug Beg*, traduction et commentaire par L. Am. Sédillot. Paris, 1853, in-8 (XXXVIII et 293 p.).

et le continuateur de l'école de Bagdad. Olough Beg était petit-fils de Timour et prince de Samarkand, au commencement du xv[e] siècle de notre ère. Il s'occupa d'astronomie avec passion, établit un célèbre observatoire, et laissa des tables astronomiques, construites à l'aide des instruments les plus parfaits du temps et d'observations continuées pendant tout son règne. Ce fut à peu près le dernier grand travail scientifique des Arabes. Olough Beg fait précéder ces tables d'une introduction étendue, dans laquelle il traite des calendriers, de la construction des tables astronomiques, de la théorie des planètes et de l'astrologie. Quelques parties de l'ouvrage d'Olough Beg ont été publiées par Hyde et par Greaves, et M. Sédillot en prépare une édition complète. Il a fait paraître, il y a quelques années, le texte des Prolégomènes et maintenant il en publie la traduction, accompagnée d'éclaircissements tirés d'autres astronomes arabes et surtout du commentaire de Meriem el-Tchelebi. Son volume est précédé d'une lettre à M. de Humboldt, dans laquelle il expose de nouveau les droits des Arabes à être reconnus comme inventeurs scientifiques, et où il résume, selon son point de vue, les débats ardents auxquels a donné lieu cette question [1].

Pendant que M. Sédillot défend ainsi les astronomes arabes, M. Woepcke s'applique à nous faire connaître les progrès qu'ils ont fait faire aux mathématiques pures. Il avait déjà publié, il y a quelques années, l'Algèbre d'Omar al-Khayyam, et vous avez trouvé, dans le Journal asiatique, d'autres de ses recherches sur ce sujet; maintenant il nous donne un extrait d'un traité d'algèbre par Alkarkhi, du commencement du xi[e] siècle de notre ère [2]. Ce serait une grande témérité de ma part de vouloir parler de sujets pareils, et je ne puis que renvoyer le lecteur à l'ouvrage de M. Woepcke; mais je désire

1. Voy. aussi : *Histoire des Arabes*, par L. Am. Sédillot. Paris, 1854, in-8 (vii et 510 p.).

2. *Extrait du Fakhri, traité d'Algèbre par Abou Bekr Mohammed Ben Alkaçan Alkarkhi* (ms. 952, suppl. arabe de la Bibliothèque impériale), précédé d'un mémoire sur l'algèbre indéterminée chez les Arabes, par F. Woepcke. Paris, 1853, in-8 (viii et 152 p.).

pourtant indiquer le point de vue sous lequel ces recherches intéressent même les personnes étrangères aux mathématiques. Tout le monde sait qu'il existe une grande lacune dans l'histoire de l'algèbre, entre les derniers algébristes grecs et les premiers Italiens qui enseignèrent cette science en Occident. On trouve dans Fibonacci une algèbre plus avancée que celle des Grecs, et la question est de savoir si cet auteur a eu connaissance d'ouvrages grecs aujourd'hui perdus, s'il a fait des emprunts aux Arabes, ou s'il a perfectionné lui-même la science? Or M. Woepcke trouve dans Alkarkhi une série de problèmes algébriques, dont une partie est empruntée à Diophante et dont l'autre est originale, et ces mêmes problèmes ont été empruntés par Fibonacci à Alkarkhi, ce qui prouve que les Arabes ont réellement étendu et perfectionné l'algèbre de leurs maîtres, les Grecs, et l'ont livrée aux Italiens dans un état plus avancé, ce qui n'empêche pas que ceux-ci, loin de se l'approprier d'une manière servile, ne s'en soient servis d'une manière originale, et n'aient fait faire de nouveaux progrès à cette science. Il faut suivre l'éclaircissement graduel de ces points délicats dans les publications de M. Woepcke[1], et l'on ne peut que féliciter l'histoire des mathématiques d'avoir trouvé un nouvel explorateur aussi savant et aussi consciencieux.

M. Sprenger a commencé, à Calcutta, aidé de deux docteurs musulmans, la publication d'un grand Dictionnaire des sciences philosophiques, mathématiques et légales des Arabes[2].

C'est un certain cheïkh Ali al-Tahannawi qui a composé ce

1. Voy. *Sur un essai de déterminer la nature de la racine d'une équation du troisième degré, contenu dans un ouvrage de Léonard de Pise découvert par le prince B. Boncompagni*, par M. Woepcke; dans le *Journal de mathématiques pures et appliquées*, décembre 1854. Ensuite : *Notes sur le traité des nombres carrés de Léonard de Pise;* ibid., février 1855.

2. *A Dictionary of the technical terms used in the sciences of the Musulmans*, edited by Mawlawy Mohammad Wajyh, professor of law, Mawlawies Abd al-Haqq and Gholam Kadir and Dr A. Sprenger. Calcutta, 1853 et suiv., in-4. (Les cahiers que j'ai en main forment les nos 58, 65, 82, 88 de la *Bibliotheca indica*.)

dictionnaire dans le dernier siècle; il y a inséré les définitions des termes techniques, telles que les donnent les auteurs les plus en renom; mais comme c'est un écrivain tout moderne, les éditeurs ont pensé qu'il leur était permis de compléter son ouvrage en corrigeant, d'après les originaux, les passages cités, et en ajoutant, toujours d'après les auteurs originaux, des termes qu'il avait négligé de comprendre dans son travail. C'est donc une encyclopédie par ordre alphabétique de la philosophie et des sciences, qui formera un supplément fort utile à tous les dictionnaires arabes, dont aucun ne donne le sens précis et la définition de ce vaste nombre de termes techniques que l'étymologie n'explique que bien vaguement. M. Sprenger accompagne cette publication d'un appendice destiné à contenir le texte de quelques-uns des manuels les plus usités dans les écoles musulmanes. Le premier cahier, le seul que je connaisse, contient le traité de logique intitulé : *Risaleh schamsiyeh*, de Nadjm eddin Katiby de Kazwin, auquel l'éditeur a joint une tradition anglaise et des notes. Ce traité est suivi du texte du *Sollam*, autre manuel de logique très en vogue dans les écoles musulmanes. On sait avec quelle ardeur les Arabes se sont occupés de la dialectique et de la logique, qui ont un attrait puissant pour leur esprit subtil. Cette tendance leur a été aussi funeste qu'aux scolastiques du moyen âge; les uns et les autres se sont perdus dans les formes et ont négligé la substance. Nous avons vaincu depuis longtemps cette tyrannie d'un instrument qui était devenu le maître, mais il règne encore en souverain dans l'éducation en Orient, comme ont dû s'en apercevoir tous ceux qui ont essayé d'argumenter avec un musulman bien élevé. Ces traités n'ont pour nous qu'un intérêt philosophique; mais leur publication est un grand service rendu aux écoles de l'Inde, comme tout ce qui aide les élèves à passer plus rapidement par ces études scolastiques, et leur laisse plus de temps pour les parties réelles et utiles de la science.

Enfin j'arrive à un auteur qui, par la langue et la science,

tient étroitement aux Arabes, quoiqu'il soit de race différente, c'est Moïse Maimonide, le plus illustre écrivain juif du moyen âge. Il était né à Cordoue, dans cette première moitié du XIIᵉ siècle où les juifs, grâce à la littérature des Arabes, étaient arrivés à une culture bien supérieure à celle qu'ils pouvaient acquérir sous la tyrannie dégradante des princes chrétiens d'alors; ils étaient nourris de la littérature et des sciences des Arabes, étudiaient la philosophie grecque dans les écoles musulmanes, et se servaient souvent de la langue arabe dans leurs ouvrages. Mais pendant que Maimonide était encore enfant, le fanatisme envahissait aussi l'Espagne, et l'intolérance des Almohades forçait les juifs, ou de se faire musulmans, ou d'émigrer. Maimonide quitta l'Espagne pour Fez, et, plus tard, le Maghreb pour l'Égypte, où il enseigna d'abord la théologie et les sciences, et devint, plus tard, médecin de Saladin et de ses successeurs. C'était un temps de grande fermentation parmi les juifs; l'influence de la philosophie arabe, qui avait pénétré dans les rangs élevés de ce peuple, avait fait naître chez les uns du scepticisme, chez les autres une adhésion d'autant plus rigide aux doctrines et aux pratiques du Talmud. Maimonide désirait rapprocher ces partis si éloignés l'un de l'autre; il était lui-même attaché à l'école rabbinique; mais il l'était comme pouvait l'être un homme que son savoir profond, son esprit philosophique et sa tolérance naturelle élevaient au-dessus des superstitions et des passions de la multitude. Il commença par exposer systématiquement la doctrine talmudique dans son grand ouvrage, le *Mischneh Tora*, qui lui donna une influence très considérable chez ses coreligionnaires, puis il expliqua, dans le *Guide des égarés* (دلالة الحائرين), ses vues sur la conciliation de ces croyances avec la raison, ou plutôt avec la philosophie aristotélienne. Ce livre est l'ouvrage le plus important qu'ait produit l'école brillante qui résulta de l'influence des Arabes sur les juifs; son effet fut extraordinaire; il devint l'objet d'une controverse passionnée, continua à exercer son influence à travers les excommunications et les réhabilitations dont il fut alternativement l'objet, et est resté un monument littéraire des

plus remarquables. Jusqu'ici, il n'avait été connu que par une traduction en hébreu, du rabbi Samuel Ibn Tibbon, faite encore du temps de l'auteur et imprimée plusieurs fois en hébreu et dans des versions latines et allemandes[1]; mais le texte arabe s'était conservé dans de nombreux manuscrits, et il était à désirer qu'il fût imprimé, d'autant plus que la traduction d'Ibn Tibbon n'est exempte ni d'obscurité, ni d'erreurs. M. Munk a entrepris cette œuvre[2], à laquelle il était plus préparé que qui que ce fût par les études de toute sa vie, et il avance dans son travail, quoiqu'il soit frappé de la plus grande infirmité dont un savant puisse être affligé, infirmité à laquelle il oppose un courage qu'on ne saurait trop honorer.

Je ne dois pas quitter le terrain des Arabes sans avoir annoncé un ouvrage de M. Renan, dont le premier volume vient de paraître sous le titre d'*Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*[3]. Ce premier volume traite de l'histoire pour ainsi dire extérieure de ces idiomes, du caractère général des peuples et des dialectes sémitiques, de l'histoire de chacun de ces dialectes et des monuments écrits qui nous en restent; des influences qui les ont modifiés et de l'étendue qu'ils ont acquise, et il se termine par des considérations sur les lois générales de ces langues et sur leurs rapports avec les langues indo-européennes. L'auteur embrasse tous les idiomes sémitiques, à l'exception du babylonien, sur lequel il croit pré-

1. On a publié récemment une partie d'une autre version en hébreu, faite sur l'arabe, par R. Salomon Alkharizi, le célèbre traducteur et imitateur de Hariri.

2. J'ai entre les mains le premier volume, encore incomplet, du *Guide des égarés*, qui contient cent vingt-huit feuillets du texte arabe, imprimé en caractères hébreux, et deux cent cinquante-six pages de la traduction française, accompagnée de notes étendues qui doivent contribuer à l'intelligence de ce texte difficile, et à mettre constamment en lumière les rapports qui existent entre la philosophie grecque et les diverses doctrines des Arabes.

3. *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, par Ernest Renan. Ouvrage couronné par l'Institut. Première partie. Histoire générale des langues sémitiques. Paris, 1855, in-8 (VII, et 499 p.).

maturé de faire des théories dans l'état actuel de nos études. On voit combien un pareil plan soulève de questions historiques et linguistiques, et l'on trouvera que M. Renan les aborde, à l'aide d'une excellente méthode, sagement, courageusement et quelquefois hardiment. Il recueille ce qu'il trouve vrai dans les idées des autres, il y ajoute les siennes, et nous présente ainsi un tableau extrêmement intéressant. Le second volume traitera de la Grammaire comparée des langues sémitiques.

En tournant vers la Mésopotamie, je n'ai qu'un petit nombre de travaux à mentionner sur les inscriptions cunéiformes. M. de Saulcy a donné, dans le *Journal asiatique* [1], sa version de la partie assyrienne de l'inscription de Bisoutoun et le vocabulaire de tous les mots qui s'y trouvent. M. Holtzmann [2], à Heidelberg, s'est occupé de quelques inscriptions cunéiformes qui ont été publiées dans un livre fantastique [3] dont j'aurais cru inutile de faire mention, si M. Holtzmann n'avait revendiqué l'authenticité de quelques monuments qui y sont représentés pour la première fois. Enfin M. Holtzmann a continué ses études sur la seconde classe des cunéiformes; il émet des doutes sur la théorie qui admet que ces inscriptions sont composées dans un dialecte finnois-tartare, et penche pour l'idée qu'elles sont écrites dans la langue parlée à la cour de Suze, en opposition à la langue savante et sacrée. Au reste, il énonce cette opinion avec beaucoup d'hésitation, comme il est naturel dans une matière aussi obscure [4]. Mais, pendant ce temps, les matériaux pour continuer ces études se sont accumulés en abondance, et commencent à arriver dans les musées européens. M. Place, qui a terminé, avec un dévouement rare et au

1. *Traduction de l'inscription assyrienne de Behistoun*, par M. de Saulcy; *Journal asiatique*, 1854, février et suiv.
2. *Neue Inschriften in Keilschrift* von Holtzmann. *Zeitschrift der D. Morgenländischen Gesellschaft*. 1854, t. VIII, p. 539 et suiv.
3. *Lecture littérale des hiéroglyphes et des cunéiformes*, par l'auteur de la *Dactylologie*. Paris, 1853, in-4 (80 p. et 18 pl.).
4. Voy. *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 1854, p. 329 et suiv.

milieu des plus grandes difficultés, les fouilles de M. Botta à Khorsabad, était sur le point de déblayer un palais dans une autre localité, lorsqu'il reçut l'ordre d'abandonner ses entreprises. Nous attendons prochainement au Louvre une riche cargaison d'antiquités résultat de ses travaux; des statues, des inscriptions, des bas-reliefs en grand nombre, des outils extrêmement curieux en acier, et peut-être la belle porte voûtée et émaillée qu'il a trouvée à Khorsabad [1]. L'expédition française en Babylonie n'a pu faire de fouilles en Chaldée, à cause de la guerre qui désolait le pays; mais elle a exécuté des travaux considérables à Babylone, et nous recevrons prochainement les antiquités qu'elle a recueillies, et dont M. Fresnel vous a annoncé une partie dans un mémoire sur les antiquités de Babylone [2]. M. Loftus a exécuté de grandes fouilles en Assyrie et dans la basse Mésopotamie, où les ruines de Mogheïr, d'Abou Schareïn, de Tel Sifr, de Senkerah, de Warka et de Niffer lui ont fourni des antiquités de toutes sortes, des inscriptions sur marbre et sur tablettes et cylindres en terre cuite, des instruments, des vases et des ornements de toute espèce, dont une partie est déjà arrivée au Musée britannique, et dont le reste, attendu de jour en jour, augmentera encore de beaucoup les richesses surprenantes de cette collection. M. Rawlinson a examiné à son tour, et après l'expédition française,

1. Ce rapport était déjà sous presse lorsque j'ai appris la déplorable nouvelle que les collections d'antiquités réunies avec tant de peine et de dangers par M. Place et par M. Fresnel ont péri ensemble dans le Tigre. Il paraît qu'elles étaient chargées sur un grand bateau et quatre radeaux; le bateau ayant échoué accidentellement contre la berge du fleuve, près de Korna, les Arabes des environs l'ont détruit, de même que les radeaux, pour s'emparer du bois et du fer, et ont jeté les antiquités au fond de l'eau. Une petite partie seulement de la cargaison a pu être sauvée et est arrivée à Bassora, où elle a dû être embarquée. Il est probable qu'il existe des photographies de tous ces monuments; car M. Place a toujours eu la précaution d'en prendre avant de déplacer les marbres; je ne crois pas que les antiquités réunies par M. Fresnel aient été photographiées; mais il en existe probablement des dessins exécutés par M. Thomas, l'architecte attaché à l'expédition; malgré tout cela, c'est une perte irréparable.

2. Voy. e *Journal asiatique*, année 1853 (juin et juillet).

les localités de Babylone. Aujourd'hui, toutes ces fouilles sont abandonnées plutôt qu'épuisées. M. Place est allé occuper un consulat sur le Danube; l'expédition française en Babylonie est rappelée; M. Loftus et ses collaborateurs sont revenus, et M. Rawlinson a quitté l'Orient; mais le sol de la Mésopotamie couvre sans doute encore de nombreux monuments qui serviront à compléter la série de ceux que nous devons à M. Botta et à ses imitateurs. Jusqu'ici, il n'y a que la France et l'Angleterre qui aient enrichi leurs musées de ces dépouilles opimes de Babylone et de Ninive; mais il y a d'autres nations possédant des trésors d'art et d'antiquités, qui seront, je l'espère, jalouses de les augmenter à leur tour de quelques restes de cette civilisation antique, et la science profitera de cette ambition; car il ne faut pas croire que ce que l'on trouvera dorénavant ne sera que la répétition superflue de ce que nous possédons aujourd'hui; au contraire, chaque inscription nouvelle, chaque brique d'un endroit qu'on n'a pas encore fouillé, apportera son contingent à la reconstruction de l'histoire ancienne, contingent d'autant plus important que les lacunes qui resteront à combler seront devenues moindres, et que nous aurons plus de moyens de comprendre ces documents et de classer les données qu'ils nous fournissent. Ce travail d'interprétation sera nécessairement long et graduel; mais il fait des progrès à mesure que les matériaux s'accumulent et peuvent être examinés. M. Oppert a lu devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres des mémoires sur la topographie de Babylone et sur l'interprétation des inscriptions assyriennes, et M. Rawlinson en a lu plusieurs devant la Société asiatique de Londres, sur l'histoire de Borsippa et sur l'histoire ancienne de Babylone, dans lesquels il remonte, à l'aide de monuments découverts par M. Loftus, à plus de deux mille ans avant notre ère, et retrouve une série de rois chaldéens, aujourd'hui si peu connus qu'on ne peut pas encore les classer chronologiquement. Aucun des travaux dont je viens d'indiquer le sujet n'est encore imprimé; mais ils seront probablement publiés avant peu, et le Musée britannique



va mettre à la disposition des savants les matériaux mêmes sur lesquels reposent ces études, en faisant lithographier, sous la direction de MM. Rawlinson et Norris, deux volumes d'inscriptions assyriennes et babyloniennes; le premier contiendra les annales des rois, écrites sur des cylindres de terre cuite, et les légendes des briques des différents règnes, et le second, les inscriptions sur tablettes de terre cuite, contenant des syllabaires et des vocabulaires, des formules astronomiques, les noms et attributs des dieux, des listes de rois, de provinces, etc. L'ouvrage entier formera environ quatre cents planches de *fac-simile*, sans aucune interprétation, le Musée voulant très sagement se borner à livrer ces trésors scientifiques à l'investigation des savants. Ce sera un service immense rendu à la science, et il ne reste plus qu'à prier l'administration du Musée de ne pas suivre l'exemple si souvent donné à Paris et autre part, où l'on a rendu presque infructueuses des publications semblables par le prix insensé auquel on a voulu les vendre.

L'étude du zend et des dialectes qui s'y rattachent est en progrès rapide, et je ne pense pas que la thèse de M. Romer[1], à Bombay, qui continue à vouloir prouver que le zend et le pehlewi sont des langues inventées, ait aujourd'hui beaucoup d'adhérents. M. Westergaard, à Copenhague, a achevé la publication du premier volume de son *Zend-avesta*[2], qui comprend tous les textes en zend qui nous restent. C'est la première édition complète de ces textes, et M. Westergaard l'a accompagnée d'un ample choix de variantes des manuscrits de Copenhague, de Paris, de Londres et de Bombay. Le second volume contiendra la traduction et les notes, et le troisième une grammaire et un dictionnaire. Jusqu'ici, on s'était contenté de

1. M. Romer a fait encore récemment lire un mémoire sur ce sujet à la Société asiatique de Londres.

2. *Zend-avesta or the religious books of the Zoroastrians*, edited and interpreted by R. L. Westergaard. Vol. I. The zend text. Copenhague, 1854, in-4 (26 et 343 p.).

reproduire des manuscrits; mais depuis que M. Burnouf nous a rendu l'intelligence de la langue, le temps était venu, pour la critique européenne, de constituer des textes corrects, à l'aide de la comparaison des manuscrits, des traductions anciennes et des lumières que la connaissance du sanscrit védique et des inscriptions persépolitaines et les procédés de la grammaire comparée donnent aujourd'hui. C'est ce que font M. Westergaard et M. Spiegel, chacun de son côté, dans leurs éditions critiques. Ils classent les manuscrits par familles, selon la méthode que les théologiens ont appliquée au texte du Nouveau Testament; ils étudient les nuances des dialectes différents que l'on remarque dans ces livres; ils rétablissent les lacunes et la suite des textes là où la comparaison des manuscrits leur en fournit les moyens, ils fixent les leçons d'après les règles de la grammaire et les habitudes de la langue, autant que l'état de la science le permet aujourd'hui; enfin, ils commencent à nous donner leurs idées sur l'origine et l'histoire des textes zends [1]. On comprend qu'une pareille entreprise soit pleine de difficultés et de tâtonnements inévitables, et qu'il y ait place pour la discussion sur un grand nombre de points, dans un sujet aussi neuf et dans des problèmes historiques et philologiques aussi compliqués. On peut voir un exemple des obscurités qui entourent encore ces textes, dans l'excellente dissertation sur un des chapitres du *Vendidad*, par M. Spiegel [2].

L'étude du zend amène nécessairement celle du pehlewi, c'est-à-dire des dialectes de frontières qui se sont formés par le mélange des races et des langues âriennes et sémitiques. Tout ce qui nous reste de la littérature de l'époque des Sasanides est écrit dans ces dialectes, que nous comprenons tous sous le

1. Voy. la *Préface* de M. Westergaard et les *Studien über das Zendavesta*, par M. Spiegel, dans le *Journal de la Société orientale allemande*, vol. IX, p. 174 et suiv.; voy. aussi la traduction et les notes de M. Martin Haug, sur le ch. XLIV du Yaçna dans ses *Zendstudien*. (*Journal de la Société orientale allemande*, vol. VII et VIII).

2. *Der neunzehnte Fargard des Vendidad* von Dr Fr. Spiegel. Munich, 1854, in-4 (176 p.).

nom commun de pehlewi. Pendant longtemps on ne possédait d'autres matériaux pour cette étude que quelques inscriptions et les légendes d'un petit nombre de médailles; mais la publication du *Bundehesch*, par M. Westergaard, et du commentaire pehlewi du *Vendidad*, par M. Spiegel, ont procuré des facilités plus grandes, et l'on commence à pénétrer dans cette matière obscure et à distinguer les différents dialectes d'après l'exemple donné par M. Müller dans son mémoire sur l'alphabet pehlewi, et par M. Spiegel dans la Grammaire du dialecte parsi. M. Haug a publié une dissertation sur le *Bundehesch*[1], et M. Mordtmann, à Constantinople, a fait imprimer un mémoire très considérable sur les médailles à légendes pehlewies[2], dont il décrit et explique près d'un millier. Il promet de compléter son travail par un nouveau mémoire sur les inscriptions des Sasanides et les légendes gravées sur pierres fines. L'étude des dialectes pehlewis ne fait que commencer, et pour qu'on puisse s'y avancer avec sécurité, il faudrait, avant tout, la publication[3] de la collection complète de tous les livres que les Zoroastriens désignent comme étant écrits en pehlewi et en pazend.

La littérature persane moderne n'a été l'objet que d'un assez

1. *Ueber die Pehlewisprache und den Bundehesch* von Dr Martin Haug. Göttingen, 1854, in-8 (46 p.).

2. *Erklärung der Münzen mit Pehlvilegenden* von Dr Mordtmann. Leipzig, 1854, in-8 (198 p. et 9 pl.), tiré du *Journal de la Société orientale allemande*.

3. Ce rapport était déjà lu, lorsque j'ai eu connaissance de la publication d'un texte pehlewi, sous le titre de *Vendidad Sadé*, traduit en langue huzvaresch ou pehlewie. Texte authographié d'après les manuscrits zend-pehlewis de la Bibliothèque impériale de Paris, et publié, pour la première fois, par M. Jules Thonnelier. Première livraison. Paris, 1855, in-fol. C'est un *fac-simile* lithographié, qui porte sur la couverture l'avis suivant : « Destiné à faire suite au Vendidad, publié en langue zende par M. Burnouf, ce présent ouvrage formera un volume d'environ 300 pages, lequel sera publié en quinze ou seize livraisons, chacune de dix feuilles ou vingt pages de texte, et tirées dans le même format que le Vendidad zend. Prix de chaque livraison 20 fr., l'ouvrage complet 300 fr. Le présent ouvrage est tiré à cent exemplaires seulement. » L'exécution est très satisfaisante; mais il est à craindre que le prix ne nuise à l'utilité du livre.

petit nombre de travaux. Un membre de votre Conseil a publié le quatrième volume du *Livre des Rois* de Firdousi[1], qui conduit l'histoire de la Perse jusqu'à la mort de Rustem et de Guschtasp, c'est-à-dire presque jusqu'à la fin de l'ancienne et véritable tradition épique. C'est à la même époque que s'arrête le second choix d'épisodes de Firdousi, que M. de Schack a publié en vers allemands[2]. M. de Schack n'a pas choisi le mètre de Firdousi, ce qu'on lui a reproché sans raison; le mètre qu'il a préféré est aussi approprié à la langue de la traduction que celui de Firdousi l'était au persan; la forme qu'il a adoptée lui a permis de donner à sa version une rare élégance, et lui aurait même permis, s'il avait voulu, de la rendre plus littérale qu'elle ne l'est.

M. Nasarianz, professeur au collége arménien de Lazareff, à Moscou, a publié deux dissertations en russe sur Firdousi, et sur l'histoire de la poésie persane jusqu'à Djami; je ne connais que la seconde[3], qui contient une appréciation de Firdousi et de Nizami, et quelques remarques sur les poètes lyriques.

M. Sprenger et Agha Mohammed de Schouschter ont publié, à Calcutta, le *Khired nameh* de Nizami[4]. Abou Mohammed Nizami naquit au commencement du VIe siècle de l'hégire; on sait peu de sa vie, et les maigres récits que nous en avons sont défigurés par des fables, pareilles à celles que contiennent les vies de tous les soufis de cette époque; car il réunissait les deux qualités, en apparence contradictoires, de poète de cour

1. Le *Livre des Rois*, par Aboulkasim Firdousi, publié, traduit et commenté par M. Jules Mohl. T. IV. Paris, 1855 (IV et 731 p.).

2. *Epische Dichtungen aus dem Persischen des Firdusi*, von A. F. von Schack. 2 vol. in-8. Berlin, 1853 (XXV, 363, 448 p.).

3. تصنیف در خصوص ابو القاسم فردوسی طوسی مزید بریں اندک ملاحظه در بارهٔ شعر وشعراء پارسی تا زمان مولانا جامی. Moscou. 1851, in-8° (94 p.)

4. *Khirad Namahë Iskandary, also called the Sikandar Namahë Bahry*, by Nizamy, edited by Dr Sprenger and Aga Mohammed Shooshteree. Fascic. I. Calcutta. 1852, in-8 (96 p.), formant le n° 43 de la *Bibliotheca indica*.



de plusieurs princes sedjoukides et de mystique. La mode de ce temps facilitait et provoquait même cette combinaison étrange, et les œuvres de Nizami fourniraient les matériaux d'une étude très curieuse sur le soufisme des hommes de lettres et de cour. Chez lui, l'homme de lettres prédomine de beaucoup, malgré toutes ses assertions et l'espèce d'auréole de sainteté que ses disciples paraissaient avoir répandue autour de lui; mais ce n'est pas ici le lieu de s'étendre là-dessus. Ce qui est certain, c'est que Nizami était un poète d'un grand talent, qui a su créer une école littéraire. La poésie épique était épuisée en Perse, Nizami en a gardé la forme, qu'il a appliquée à un fonds essentiellement lyrique : son talent de narration et de description est très remarquable, et la richesse de sa diction très frappante; les ornements, les allusions et les jeux de mots, dont il abuse quelquefois, sont le défaut de son temps et de sa nation, et sont encore aujourd'hui très admirés par ses compatriotes, quoiqu'ils répugnent à notre goût. Le *Khired nameh* est la seconde partie de son poème semi-épique sur Alexandre le Grand; il tire son titre du mot par lequel il commence et des nombreuses conversations d'Alexandre avec les philosophes de tous pays qu'il contient. Je pense que M. Sprenger publie cette partie du *Sikander nameh*, parce que la première partie avait paru à Calcutta il y a déjà longtemps; mais il serait à désirer que la *Bibliotheca indica*, qui a jusqu'ici fait très peu pour les lettres persanes, publiât en entier les cinq grands poèmes de Nizami, qui forment une partie importante de la littérature persane et méritent, sous beaucoup de rapports, d'être plus connus qu'ils ne le sont.

M. Brockhaus a commencé, à Leipzig, une édition du Diwan de Hafiz[1]. C'est la première qui paraît en Europe ; l'éditeur a joint au texte le commentaire turc de Soudi, d'après l'édition de Boulak, et suit par conséquent la rédaction adoptée par ce

1. *Die Lieder des Hafis persisch mit dem Commentar des Sudi*, herausgegeben von Hermann Brockhaus, vol. I, cahier 1. Leipzig, 1854, petit in-4 (XII et 72 p.). Prix : 10 fr.

commentateur. C'est un excellent guide pour l'intelligence de Hafiz, car il s'attache avant tout à l'explication philologique. M. Brockhaus publie le texte avec beaucoup de soin; non seulement il indique le mètre de chaque ode, ce qui est très utile, mais encore il imprime toujours les voyelles, ce qui est possible dans un livre de peu d'étendue, mais serait presque impraticable dans un ouvrage considérable; heureusement ce n'est pas nécessaire, puisque le doute ne porte que de temps en temps sur un mot, et que le mètre suffit très souvent pour lever la difficulté.

M. Eastwick, professeur à Haileybury, a publié la première traduction complète du *Anwari Soheili* de Hussein Waïz[1], une des nombreuses traductions persanes de la collection d'apologues indiens, dont la première rédaction connue est le *Pantchatantra*, qui a passé graduellement par toutes les langues, a été adapté au goût de tous les peuples, et est certainement de tous les ouvrages orientaux celui qui a acquis la plus grande popularité. La vérité du fond et la grâce de la pensée le rendent immortel et ne s'effacent jamais entièrement, même sous les broderies les plus élaborées dont on l'a quelquefois surchargé. Il est inutile de suivre ici ce livre à travers tous les changements qu'il a éprouvés, car M. de Sacy en a fait l'histoire avec un soin et une exactitude qui ne laissent rien à désirer. Hussein Waïz a rédigé, au xe siècle de l'hégire, l'*Anwari Soheili*, d'après la traduction arabe du *Pantchatantra*; son but était de rendre la lecture de l'ouvrage plus facile et plus agréable qu'elle ne l'était dans les traductions persanes antérieures, et il a certainement réussi à produire un livre d'une élégance remarquable, quoiqu'il n'ait pu ou voulu se soustraire entièrement à l'abus du style fleuri que les princes

1. *The Anvar-i Suhaili* or the lights of Canopus, being the persian version of the fables of Pilpay, or the book Kalilah and Dimnah, rendered into persian by Husain Va'iz ul-Kashifi, literally translated into prose and verse, by E. B. Eastwick. Hertford, 1854, in-8 (xxviii et 650 p.). Prix : 52 fr.

turcs avaient introduit, ou au moins favorisé en Perse. Je crois que ces apologues auront, dans la forme que Hussein Waïz leur a donnée, moins d'attraits pour les lecteurs européens, que dans les rédactions plus simples de l'*Hitopadesa* et de *Calila et Dimna;* mais le rédacteur persan a ajouté aux contes indiens un assez grand nombre de nouveaux récits, qui ne sont point indignes de figurer à côté des anciens et qui donnent une valeur indépendante à son livre. Le but de M. Eastwick a été moins de rendre l'*Anwari Soheili* accessible aux lecteurs européens, que d'offrir aux personnes qui s'occupent de littérature persane un secours pour l'intelligence d'un des textes qui leur serviront le plus à acquérir une connaissance approfondie de cette langue. Dans cette intention, il a rendu sa traduction aussi littérale que possible, et a accompagné de quelques notes philologiques ce travail d'une utilité incontestable.

Je ne puis annoncer qu'en quelques mots la publication prochaine du premier volume de l'Histoire des Mongols de Perse par Wassaf, dont M. de Hammer fait imprimer le texte et la traduction allemande. Wassaf, qui vivait à la cour du Djinguizkhanide Abou Saïd, a composé, par ordre de ce prince, un ouvrage qui est d'une grande importance historique, mais d'un style orné à l'excès et hérissé de difficultés. M. de Hammer s'en est servi dans plusieurs de ses ouvrages, et les renseignements qu'il en a tirés sont de nature à donner une haute idée de sa valeur historique. M. de Hammer avait, il y a déjà vingt ans, annoncé son intention de le publier; le premier volume est entièrement imprimé aux frais de l'Académie de Vienne et ne tardera pas à paraître.

M. Berezine, professeur à Casan, a fait paraître un ouvrage dans lequel il a réuni les études grammaticales et lexicographiques qu'il a faites sur les différents dialectes provinciaux persans[1]; le tate, le talisch, le guilani, le mazenderani, le

1. *Recherches sur les dialectes persans*, par E. Berezine. Casan, 1853 in-8 (158, 29 et 149 p.).

kurde oriental et le dialecte des Guèbres. Outre ses propres observations, il a profité des renseignements que Gmelin, Garzoni et M. Chodzko avaient déjà fourni sur ce sujet, et dont il a pu vérifier l'exactitude. Il divise son travail en trois parties, dont la première contient des remarques grammaticales, la seconde, des textes, sous forme de conversations et de chansons, et la troisième, un vocabulaire comparatif. Ces recherches sont extrêmement curieuses, surtout dans ce moment, où les anciennes langues de la Perse sont l'objet de tant d'études, car les dialectes des siècles très peu lettrés conservent généralement de vieilles habitudes grammaticales et de vieux mots qui ont disparu dans la langue de la littérature et peuvent jeter une lumière inattendue sur les langues anciennes. Il serait très à désirer que des voyageurs qui auraient les connaissances nécessaires voulussent suivre M. Berezine dans cette voie, étudier le langage des tribus méridionales et orientales de la Perse, rapporter des chansons populaires et des observations sur les différences grammaticales et lexicographiques entre le persan classique et les dialectes provinciaux.

M. Vullers, à Giessen, continue la publication de son Dictionnaire persan[1]. L'auteur prend pour base principale de son ouvrage les dictionnaires composés en persan, auxquels il emprunte leurs définitions et, en partie, les exemples qu'ils citent; il y ajoute des exemples tirés de sa propre lecture, qu'il choisit, avec beaucoup de raison, dans des ouvrages imprimés, de sorte que son travail forme le premier essai qui ait été publié d'un *Thesaurus* de la langue, quoique les ouvrages d'où sont tirés les exemples soient trop peu nombreux pour atteindre complètement le but qu'il s'est proposé. Il pourrait, je crois, en augmenter utilement le nombre et mutiplier les exemples, sans dépasser l'étendue qu'il veut donner à son volume, en omettant le texte des définitions persanes dont il

1. *Joannis Augusti Vullers Lexicon persico-latinum etymologicum*, accedit appendix vocum dialecti antiquioris zend et pazend dictæ. Fasc. I-III. Bonn, 1854, gr. in-8 (632 p.).

donne la traduction, et en retranchant des remarques de peu d'importance ou qui dépassent les exigences d'un dictionnaire. Au reste, quelle que soit l'opinion qu'on ait sur ces détails, c'est un travail utile et qui nous fait entrer dans une nouvelle voie en lexicographie persane.

Il a paru depuis deux ans beaucoup d'ouvrages persans dans l'Inde et en Perse, et j'ai des indications plus ou moins exactes sur un certain nombre de ces publications; mais je préfère n'en parler que quand j'aurai pu les voir et les examiner. Malheureusement, les communications de librairie avec ces pays sont encore si imparfaites, que ce n'est que par accident que ces livres nous parviennent, et que souvent toute l'édition disparaît avant qu'on sache en Europe qu'elle a été imprimée.

Lorsqu'on commença à s'occuper de l'étude du sanscrit, on s'adressa, avant tout, à la littérature. Les traductions de Sakuntala et du Bhagavat-ghita furent reçues avec transport par l'Europe lettrée, devant laquelle s'ouvrait une source neuve et fraîche de poésie; plus tard, l'étude de la grammaire prédomina, soutenue par les résultats historiques qu'en faisait sortir la grammaire comparée, et par l'intérêt des recherches ethnographiques auxquelles elle donnait une certitude et une étendue inconnues auparavant; aujourd'hui, les Védas sont l'objet de prédilection des études indiennes, et rien n'est plus simple, car c'est le centre naturel où tout aboutit dans l'Inde, ou plutôt d'où tout est sorti et auquel tout se rattache par des liens qui ne sont pas toujours visibles au premier moment, mais qui le deviennent à mesure qu'on pénètre dans un sujet. Seulement il fallait être préparé à cette étude; il fallait en sentir vivement la nécessité pour entreprendre de percer la dure enveloppe qui l'entoure. Il n'y a pas vingt ans que la première partie du texte d'un Véda a paru, et aujourd'hui tous sont ou publiés, ou en cours de publication. M. Max Müller a fait paraître le second volume du Rigvéda[1],

1. *Rigveda Sanhita;* the sacred hymns of the Brahmans, together with

qui s'imprime à Oxford, aux frais de la Compagnie des Indes. M. Müller accompagne les hymnes du commentaire de Sayana, travail comparativement moderne, mais très considéré dans l'Inde. L'éditeur rend compte, dans sa préface, des précautions qu'il a prises pour s'assurer du texte le plus correct de Sayana et s'excuse presque du soin qu'il y a apporté. On pourrait s'étonner de voir un éditeur sembler confus de l'attention qu'il donne à la critique du livre qu'il publie, si l'on ne savait qu'il s'est formé deux écoles en philologie sanscrite; l'une qui s'appuie sur la tradition et les commentateurs indiens, et l'autre qui en fait peu de cas, et applique le travail de la critique européenne à l'interprétation des anciens textes. Cette dissidence est toute temporaire; elle s'est produite dans des cas semblables et s'explique, à la fois, par la généreuse ardeur qu'inspirent des études nouvelles et par le désir de pénétrer plus avant dans l'intelligence des idées antiques, sans se laisser retarder par des opinions d'écoles relativement modernes. Mais si, d'un côté, il est incontestable qu'une tradition non interrompue doit avoir sa valeur et conserver des éléments d'interprétation que toute la sagacité de la critique moderne ne suffirait pas à déduire des textes eux-mêmes, de l'autre, il n'est pas moins certain que personne ne peut se contenter de l'opinion des commentateurs indigènes, dont le point de vue était nécessairement différent du nôtre, et à qui manquaient bien des moyens de critique et de contrôle que nous possédons; en conséquence, il ne peut qu'être utile que les commentaires soient publiés, mais il faut s'en servir selon leur valeur.

M. Weber a continué son édition du Yadjour-véda blanc[1], et M. Roer a commencé à Calcutta l'impression du Yadjour-véda

the commentary of Sayanacharya, edited by Max Müller. Vol. II. Londres, 1854, in-4 (LXI et 1005 p.).

1. *The white Yadjurveda*, edited by A. Weber. Part. II, the Çatapatha Brâhmana in the Madhyandina-Çâkhâ, with extracts from the commentaries of Sayana and Harisvamin. Cah. 6 et 7. Berlin, 1855, in-4 (va jusqu'à la page 1054).

noir[1], la dernière partie des Védas proprement dits dont la publication n'eût pas encore été entreprise, car le quatrième Véda, l'Atharva, vient de paraître à Berlin, par les soins de MM. Roth et Whitney[2]. Ce Véda est le plus moderne de tous et il a un caractère sensiblement différent des autres; les hymnes qu'il contient ne servent pas aux sacrifices et paraissent être destinés à l'usage particulier, et non pas au culte public ou de famille. On y trouve des formules d'imprécation et de magie, et d'autres signes d'une croyance plus grossière et plus dépravée; il n'a jamais joui, dans l'Inde, de la même vénération que les trois autres; mais il sera infiniment curieux à étudier. Les éditeurs, qui promettent de donner, dans une seconde livraison, une introduction, des notes critiques, des extraits d'une grammaire qu'on a composée pour l'Atharva et une concordance avec les autres Védas, ne parlent pas de traduction. Le texte n'est accompagné d'aucun commentaire sanscrit; mais les éditeurs ont indiqué, dans la dernière partie de l'ouvrage, un certain nombre de variantes, circonstance, je crois, unique pour un Véda; car le texte de ces livres a été heureusement, dès l'antiquité, tellement fixé et conservé avec un respect si religieux, qu'il ne s'est trouvé de variantes que dans cette partie du Véda la plus moderne, ce qui ferait croire que ce chapitre, ajouté plus tard, n'aura pas été entouré des mêmes précautions.

M. Wilson nous a donné le second volume de la traduction du Rigvéda[3]; il s'attache au sens traditionnel, tel que l'explique le commentaire de Sayana, et fait ressortir dans sa

1. *The Sanhita of the black Yadjurveda*, with the commentary of Madhava Acharya, edited by Dr E. Roer. Cahier 1. Calcutta, 1854, in-8 (97 p.). Ce cahier forme le n° 92 de la *Bibliotheca indica*.

2. *Atharva Veda Sanhita*, herausgegeben von R. Roth und W. D. Whitney. Erste Abtheilung. Berlin, 1855, in-8 (390 p.).

3. *Rigveda Sanhita*, a collection of ancient hindu hymns constituting the second Astaka, or book of the Rig-veda, the oldest authority for the religious and social institutions of the Hindus, translated from the original sanskrit by H. H. Wilson. London, 1854, in-8 (xxix et 329 p.).

préface, avec beaucoup de raison et par des exemples très frappants, les avantages de cette méthode, tout en ne refusant pas de croire que l'étude suivie des textes védiques pourra un jour rectifier, sur bien des points, la tradition des écoles brahmaniques. Mais il montre les difficultés insurmontables qui s'opposeraient à l'intelligence de ces textes primitifs, si l'on était livré uniquement à des conjectures pour préciser le sens de phrases elliptiques qui étaient intelligibles aux assistants du sacrifice, par l'action même qui s'accomplissait et par ses accessoires, mais qui resteraient des énigmes pour nous, si les commentateurs ne nous avaient fourni les données indispensables pour les comprendre.

M. Regnier a publié une étude sur l'idiome des Védas[1]; il prend quelques hymnes du Rigvéda, qu'il soumet à une analyse grammaticale rigoureuse, et il part de là pour nous exposer ses idées sur la syntaxe de la langue des Védas. C'est un sujet de recherches tout nouveau et extrêmement important, non seulement pour l'intelligence des textes, mais encore comme moyen d'apprécier le développement intellectuel de la nation à l'époque où ces hymnes servaient d'expression à ses sentiments et à ses idées. L'auteur promet de revenir, dans des études suivantes, sur cette partie de son sujet.

On pourrait trouver que l'interprétation de ces textes anciens ne fait que de lents progrès, mais ce serait injuste. Les difficultés de cette étude sont innombrables, et les plus grandes ne proviennent pas même des obstacles que nous oppose une langue dans l'enfance, écrite d'instinct et avant toute culture littéraire, par conséquent obscure, pleine de lacunes et d'omissions; elles proviennent de la nécessité de se pénétrer de l'esprit de ces hommes primitifs dont les façons de penser et de sentir sont si loin des nôtres. Cela exige l'étude préliminaire

1. *Etude sur l'idiome des Védas et les origines de la langue sanscrite*, par M. A. Regnier. Première partie; Paris, 1855, in-4° (XVI et 207 p.).

de tout ce qui entoure ces hymnes; car heureusement elles ne sont pas isolées. Dans les siècles qui ont suivi leur composition et à mesure que la pensée indienne s'est étendue, on y a rattaché des travaux dogmatiques, philosophiques, liturgiques, étymologiques et grammaticaux, qui forment toute une littérature, destinée en partie à les expliquer, en partie à développer les doctrines qu'elles contiennent ou sont supposées contenir. Ces différents ouvrages doivent être publiés et soumis à l'examen de la critique historique et philosophique, qui pourra ne pas en approuver toutes les explications, ni admettre toutes les conséquences qu'on prétend tirer du texte des hymnes, mais qui y trouvera des faits nombreux pour en déduire et éclaircir l'histoire des idées brahmaniques. On s'occupe de toutes les parties de la littérature védique; quelques Brahmanas et Upanischads sont imprimés et en partie traduits; le lexique de Yaska a été publié, les grammaires sanscrites composées en Europe pendant les dernières années contiennent les premiers éléments de la grammaire védique; et ce qui doit donner une haute idée de l'intérêt avec lequel ces travaux sont suivis, surtout en Allemagne, il paraît un journal qui est presque exclusivement consacré à ces études préparatoires[1].

M. Pertsch, à Cobourg, a publié un petit traité sanscrit[2] sur la manière dont les mots sont séparés ou joints dans les hymnes des Védas; il en donne le texte et la traduction, et discute tous les points que soulève cette question obscure.

Rajendralal Mittra a commencé la traduction anglaise d'un des Upanischads du Sama Véda[3]. Les Upanischads sont des

1. *Indische Studien*, Beiträge für die Kunde des indischen Alterthums, im Vereine mit mehreren Gelehrten, herausgegeben von Dr A. Weber. Vol. III; Berlin, 1855, in-8°. (488 pages.)

2. *Upalekha de Kramapâtha libellus*, textum sanscriticum recensuit, varietatem lectionis, prolegomena, versionem latinam, notas, indicem adjecit Dr G. Pertsch. Berlin, 1854, in-8°. (VIII, XXIII et 64 pages.)

3. *The Chhandogya Upanishad of the Sama Veda*, with extracts from the commentary of Sankara Acharyya, translated from the original sanskrita by Rajendralal Mittra. Fasc. I; Calcutta, 1854, in-8° (72 pages). Ce cahier forme le n 78 de la *Bibliotheca indica*.

dissertations philosophiques attachées aux Védas; ils sont fort différents de date et de valeur, et leur nombre est très considérable : on en connaît jusqu'à présent cent trente-huit, dont onze sont publiés. Le thème dont ils traitent est l'unité de l'âme divine et humaine, et c'est par eux que la philosophie indienne se rattache aux hymnes sacrés par des liens qui sont encore fort obscurs et paraissent bien artificiels. La plus grande partie des Upanischads ne consistant qu'en quelques pages, on peut espérer d'en posséder bientôt le texte et même les commentaires, si l'activité de la Société asiatique de Calcutta, qui seule est en possession des matériaux nécessaires, ne se ralentit pas. M. Roer annonce la publication prochaine de plusieurs des plus importants de ces traités.

Il est naturel que, pendant le temps de l'élaboration de tous ces matériaux, les savants ne se pressent pas d'exposer les résultats historiques de leurs études sur les Védas; c'est la plus ancienne page de l'histoire humaine qu'il s'agit de déchiffrer, et le jour ne s'y fait que peu à peu. On nous donne pourtant de temps en temps des aperçus sur les découvertes déjà faites, qui nous permettent d'entrevoir ce que nous pouvons attendre; c'est ce qu'ont fait M. Weber, dans un petit écrit sur les recherches modernes relatives à l'Inde ancienne [1], et M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans une série d'articles qu'il a réunis en un volume [2].

Je ne crois pas qu'il ait paru depuis deux ans aucun ouvrage sur la philosophie des Hindous; cependant la littérature orientale s'est enrichie de quelques publications qui s'y rapportent. Le principal du collége sanscrit de Calcutta a fait imprimer un épitomé des différents systèmes de philosophie

1. *Die neuen Forschungen über das alte Indien*, ein Vortrag von Dr A. Weber. Berlin, 1854, in-12. (46 pages.)
2. *Des Védas*, par M. Barthélemy Saint-Hilaire. Paris, 1854, in-8°. (204 pages.)

indienne, par Madhavacharya [1], et M. Roer a publié de nouvelles éditions des Aphorismes de l'école du Védanta, par Badarayana [2], et du Manuel des catégories de l'école Nyaya, connu sous le titre de *Bhascha Paricheda*, qu'il a accompagné d'une traduction et de notes [3]. C'est par la philosophie que les Hindous ont agi le plus sur le genre humain ; elle appartient tout entière à cette race, et sans elle il n'y en aurait probablement pas eu dans le monde. Rien ne serait plus curieux que de pouvoir en suivre le développement dans l'Inde ancienne ; mais, jusqu'ici, c'est impossible, car nous n'avons les systèmes philosophiques des brahmanes que dans une forme déjà dogmatique, exposés dans une suite d'aphorismes, tout cristallisés, pour ainsi dire, et arrangés pour les besoins de l'enseignement restreint d'une caste jalouse de sa prépondérance spirituelle et de son savoir. Il est possible que des recherches ultérieures, nous mettant en possession de nouveaux documents, nous permettront de reconstruire l'histoire de la métaphysique des Hindous, et de suivre la filiation des idées qui peu à peu ont dû produire les systèmes tels que nous les connaissons.

La poésie sanscrite s'est enrichie de plusieurs publications importantes. M. Gorresio a fait paraître un nouveau volume de sa traduction italienne du Ramayana [4], qui contient le quatrième et une grande partie du cinquième livre de l'original.

1. *Sarvadarsana Sangraha*, or an epitome of the different systems of indian philosophy, by Madhavacharya, edited by Pandita Iswarachandra Vidyasagara. Fasc. I ; Calcutta, 1853, in-8° (96 pages). N° 63 de la *Bibliotheca indica*.

2. *The aphorisms of the Vedanta, by Badarayana*, with the commentary of Sankara Acharya and the gloss of Govinda Ananda, edited by Dr Roer. Fasc. I, II ; Calcutta, 1854 (225 pages). Nos 64 et 89 de la *Bibliotheca indica*.

3. *Division of the Categories of the Nyaya philosophy*, with a commentary by Viswanatha Panchanana, edited and the text translated from the original sanskrit by Dr Roer. Calcutta, 1850, in-8° (XXVII, 81, 147 et 4 pages).

4. *Ramayana, poema sanscrito di Valmici*, traduzione italiana con note dal testo della scuola Gaudana, per Gaspare Gorresio.

Le volume suivant terminera la traduction, et un volume supplémentaire nous donnera l'introduction; de sorte qu'on peut prévoir que nous posséderons d'ici à peu de temps un travail complet sur ce grand poème épique. On ne saurait en espérer autant pour le Mahabharat; la grande étendue de cette épopée forme un obstacle qu'une heureuse réunion de circonstances pourra seule vaincre; en attendant, M. Cockburn Thomson nous a donné une nouvelle édition du texte [1] et une nouvelle traduction anglaise [2] du Bhagavat-ghita, l'épisode le plus célèbre du Mahabharat. C'est un des premiers ouvrages sanscrits qui aient été traduits dans une langue européenne, et c'est un de ceux qui ont le plus contribué à faire considérer les Hindous comme une grande nation littéraire. M. Thomson pense que cet épisode n'a pas fait partie originairement du Mahabharat, et qu'il a été introduit dans le poème entre le Ier et le IIIe siècle de notre ère; mais quels que soient le nom de l'auteur et le temps où il a vécu, cet épisode est une des plus belles choses qu'on ait jamais écrites : c'est un exposé de la métaphysique de l'école sankhya; et, quelque opinion qu'on puisse avoir sur cette manière de résoudre le grand problème de la vie humaine, on ne peut qu'être frappé de la grandeur des idées et de la magnificence du langage du Bhagavat-ghita. M. Thomson fait, avec beaucoup de raison, précéder sa traduction d'une longue et savante introduction sur la philosophie des Hindous, pour mettre le lecteur au point de vue sous lequel on doit considérer cette œuvre, et placer la doctrine qui y est énoncée dans un cadre historique propre à en faire ressortir l'importance.

Le Bhagavat-ghita a exercé une grande influence sur l'es-

1. *Bhagavad-Gita or the sacred lay*, a colloquy between Krishna and Arjuna on divine matters. An episode from the Mahabharata. A new edition of the sanskrit text with a vocabulary, by J. Cockburn Thomson, Hertford, 1855, petit in-4°. (XII et 92 pages.)

2. *The Bhagavad-Gita*, a sanskrit philosophical poem, translated with copious notes, an introduction on sanskrit philosophy, and other matter, by J. Cockburn Thomson. Hertford, 1855, petit in-4°. (119 et 155 pages.)

prit des Hindous; on en voit les reflets dans le Bhagavata-Pourana, et, dans le XVIe siècle même de notre ère, le réformateur Chaitanya, fondateur d'une secte qui compte aujourd'hui des millions d'adhérents dans l'Inde, le prenait pour base de sa doctrine; mais il en exagère le côté mystique, qu'il détourne vers l'ascétisme. Rajendralal Mittra vient de publier une pièce très curieuse sur ce réformateur; c'est un drame sur sa vie, par un de ses disciples, nommé Kavikarna-pura[1]. La pièce fut jouée, pour la première fois, l'année 1573, à la cour du roi de Cuttack; elle est en dix actes. Aux personnages, pour la plupart historiques, sont entremêlées des personnifications de l'immortalité, du vice, de l'Océan, de l'amitié, de la foi et autres, employées à exposer la doctrine de Chaitanya, à raconter ses succès et à développer ses objections contre d'autres systèmes philosophiques et théologiques. L'action embrasse la vie entière du réformateur, ses succès, ses voyages, les conversions qu'il fait, sa résistance contre la théorie des castes; elle le suit même au delà de la mort. C'est une de ces compositions étranges qui montrent jusqu'à quel degré les spéculations religieuses et philosophiques sont familières au peuple indien. L'éditeur fait précéder le texte sanscrit d'une préface en anglais et il explique, dans des notes, les passages qui se trouvent en pracrit. Il est à regretter que l'éditeur n'ait pas traduit en anglais cette pièce curieuse.

M. Lancereau a fait paraître une nouvelle traduction du recueil d'apologues indiens d'après la rédaction sanscrite, célèbre sous le titre d'*Hitopadésa*[2]. Cette rédaction est plus

1. *Chaitanya-Chandrodaya*, or the incarnation of Chaitanya; a drama in ten acts by Kavikarnapura, with a commentary explanatory of the prakrita passages, by Viswanatha Sastri, edited by Rajendralal Mittra. Calcutta, 1854 (XV, 266 pages); forme les nos 47, 48 et 80 de la *Bibliotheca indica*.

2. *Hitopadésa ou l'Instruction utile*, Recueil d'apologues et de contes, traduits du sanscrit, avec des notes historiques et littéraires, et un appendice contenant l'indication des sources et des imitations, par M. E. Lancereau. Paris, 1855, in-12. (XXI et 288 pages.)

moderne, mais plus riche que le *Pantchatantra*. Il en a paru plusieurs éditions et des traductions en différentes langues. M. Lancereau a choisi le texte le plus complet et il accompagne sa traduction de notes, d'un appendice fort intéressant sur l'origine et les imitations de chacune des fables, et de plusieurs tables de noms et de matières. Cette jolie publication est faite avec beaucoup de soin; le style de la traduction a la simplicité qui convient au sujet, et l'édition est d'un format tout populaire. On ne peut voir sans plaisir chaque nouvel exemple qui montre que, petit à petit, la littérature orientale peut pénétrer auprès de la masse des lecteurs européens.

M. Pavie a publié une édition autographiée du *Bhodja prabandha* [1], dont il avait déjà donné, dans le Journal asiatique, une grande partie en traduction et le reste en extraits [2]. Cet ouvrage est un jeu d'esprit de Ballala, auteur dont l'époque est incertaine, mais, dans tous les cas, postérieure au x[e] siècle de notre ère. Après une introduction plus ou moins historique sur l'avènement de Bhodja au trône de Malwa, il met en scène le roi, des poètes et des savants, sans beaucoup se soucier de la possibilité chronologique de réunir les personnages qu'il fait parler, et auxquels il fait faire assaut de poésie et d'esprit. Ce livre était inédit, et M. Pavie, qui en publie le texte d'après deux manuscrits de Paris, en prépare une traduction complète.

M. Benfey a publié une Chrestomathie sanscrite [3], formant le second volume de son Manuel de la langue sanscrite; elle contient des morceaux de presque toutes les branches de la littérature, et est suivie d'un vocabulaire très étendu. Dans le

1. *Bhodja prabandha*, histoire de Bhodja, roi de Malwa et des pandits de son temps, par Ballala. Paris, 1855, in-4°. (v et 139 pages.)

2. *Journal asiatique*, année 1854.

3. *Chrestomathie aus Sanskritwerken*, zum Gebrauch für Vorlesungen und zum Selbststudium von Th. Benfey. Leipzig, 1854, in-8°. (329 et 374 pages.)

premier volume de cet ouvrage, l'auteur avait donné une grammaire détaillée de la langue sanscrite, dont il publie maintenant un abrégé pour les commençants[1].

M. Bopp a fait paraître un ouvrage sur le système d'accentuation du sanscrit et du grec[2]. Ce n'est que récemment et par suite des progrès de la grammaire comparée et de l'analyse plus exacte des langues indo-européennes, qu'on a porté beaucoup d'attention au système d'accentuation de ces langues et qu'on en a senti l'importance. Il serait impossible de donner en peu de mots une idée de ces recherches; mais cet ouvrage, qui forme un appendice naturel à la grammaire comparée de l'auteur, peut montrer à quel degré de délicatesse on est parvenu aujourd'hui dans la recherche des éléments, en apparence les plus fugitifs des langues, et quelles conséquences importantes et sûres on parvient à en tirer.

MM. Boehtlingk et Roth continuent à publier leur dictionnaire sanscrit[3], qui paraît aux frais de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Les auteurs accompagnent chaque mot et sa signification d'un exemple, et ils y ajoutent, pour la première fois, les mots qui sont employés dans les Védas, entreprise laborieuse et hardie dans l'état actuel de la littérature védique, mais indispensable au progrès de la science.

M. Cowell a publié le texte de la Grammaire pracrite de Vararuchi[4] en l'accompagnant de tous les éclaircissements qui

1. *Kurze Sanskrit-Grammatik* zum Gebrauch für Anfänger von Th. Benfey. Leipzig, 1855 in-8°. (360 pages.)

2. *Vergleichendes Accentuationssystem*, nebst einer gedrängten Darstellung der grammatischen Uebereinstimmungen des Sanskrit und Griechischen, von Franz Bopp. Berlin, 1854 in-8°. (VII, 304 pages).

3. *Sanskrit-Wœrterbuch*, herausgegeben von der K. Akademie der Wissenschaften, bearbeitet von O. Boehtlingk und R. Roth, Saint-Pétersbourg, 1853–1854, in-4°. (Quatre livraisons ont paru, elles forment 639 pages.)

4. *The Prakrita Prakasa of Vararuchi*, with the commentary of Bhamaha. The first complete edition of the original text, by E. B. Cowell. Hertfort, 1854, in-8°. (XXXII et 204 pages.)

peuvent en rendre l'usage facile et profitable. Le pracrit est l'ensemble des premiers dialectes populaires qui se sont formés du sanscrit à une époque très reculée et auxquels le bouddhisme a donné, dès son apparition, une importance littéraire considérable. Cette grande réforme, entreprise contre les idées des classes lettrées et savantes, s'appuyant nécessairement sur la foule, devait, en effet, se servir d'un enseignement populaire et d'une langue intelligible à tous; c'est ainsi qu'un langage dont rien dans la littérature brahmanique n'indiquait l'existence et qui probablement était profondément dédaigné par les brahmanes, devint tout à coup une langue religieuse, littéraire et politique. Ce n'est que plus tard que les écrivains brahmaniques s'en servirent dans les pièces de théâtre, pour le mettre dans la bouche des femmes et des hommes du peuple. Aussi Vararuchi, qui sans doute était brahmane, déduit ses règles de grammaire pracrite des passages contenus dans les drames et non pas des livres des bouddhistes et des inscriptions d'Asoka, qui sont, pour nous, des monuments infiniment plus importants de cette langue. M. Lassen, dans sa Grammaire pracrite, avait déjà fait grand usage de l'ouvrage de Vararuchi, mais M. Cowell n'en a pas moins rendu un véritable service à la science, en publiant et en commentant ce livre en entier.

Ceci m'amène naturellement aux dialectes populaires actuels de l'Inde. Ils ont été l'objet, dans toutes les parties de la presqu'île, de publications nombreuses en ne comptant que celles dont les titres me sont parvenus ou que je connais par des indications plus ou moins vagues; leur nombre réel est, sans aucun doute, beaucoup plus grand encore; mais ces ouvrages n'arrivent en Europe qu'à la bibliothèque de la Compagnie des Indes, et c'est le hasard seulement, souvent après bien des années, qui en apporte un exemplaire à Paris. Je suis donc obligé de me borner à mentionner ceux qui ont paru en Europe et dont le nombre est très petit.



Le séminaire des missions de Leipzig s'est chargé depuis longtemps de fournir des prédicateurs aux missions ci-devant danoises du midi de l'Inde. Ces missionnaires ont senti de bonne heure la nécessité d'étudier la littérature des peuples qu'ils devaient convertir. M. Graul, directeur actuel du séminaire, qui, lui-même, a passé nne partie de sa vie dans le midi de l'Inde, a commencé, sous le titre de *Bibliotheca tamulica*[1], une publication destinée à mettre les élèves de sa mission en état d'apprendre la langue littéraire du pays et de discuter avec leurs contradicteurs brahmaniques. Les deux premiers volumes contiennent le texte et la traduction de trois traités de l'école du Védanta, en tamoul; un vocabulaire, une explication des termes philosophiques, et une grammaire tamoule. M. Graul se propose de donner, dans les volumes suivants, le Koural de Tirouvalluver, une anthologie, et une histoire générale de la littérature tamoule, dans laquelle il doit développer ses idées sur ce sujet, idées qu'il indique dans une préface trop courte, mais qui montrent suffisamment combien il s'est nourri de ces études et dans quel excellent esprit historique il les poursuit. Les renseignements qu'il annonce sur la lutte du bouddhisme et du brahmanisme dans le midi de l'Inde et sur l'influence qu'elle a exercée sur la littérature tamoule inspirent un vif désir de voir ce travail achevé.

La Compagnie des Indes, voulant remédier au désordre extraordinaire qui s'était introduit dans la manière d'écrire les mots techniques sans cesse usités dans les pièces officielles de toutes les parties de son administration, avait fait préparer et distribuer à tous ses employés dans l'Inde un vocabulaire

1. *Bibliotheca tamulica*, sive opera præcipua Tamulensium, edita, translata, adnotationibus glossariisque instructa a Carolo Graul. Vol. I; Leipzig, 1854, in-8° (XVI et 203 pages); vol. II, 1855, in-8° (X, 164 et 100 pages). Le premier volume contient la traduction du *Kaivaljanavanita*, du *Pantchadasaprakarana* et du *Atmabodhaprakasika;* le second, le texte du premier de ces ouvrages et la grammaire.

de ces termes. Chaque employé devait remplir les blancs laissés exprès après chaque mot pour en indiquer l'origine, l'emploi précis, l'orthographe dans la langue du pays et la transcription anglaise. Le résultat ne répondit pas aux espérances qu'on pouvait concevoir ; les réponses furent ou nulles ou très peu satisfaisantes, et un seul travail consciencieux fut envoyé, celui de M. Elliot, qui a paru en 1845 à Agra, sous le titre infiniment trop modeste de *Supplément au glossaire des termes indiens*. La Compagnie remit à M. Wilson le peu de matériaux qui étaient arrivés de l'Inde, en le chargeant de faire le travail qu'elle n'avait pu obtenir de ses employés. M. Wilson, après avoir réuni tous les documents que les ouvrages imprimés, les travaux manuscrits de quelques anciens administrateurs indiens et les archives de la Compagnie pouvaient lui fournir, vient de publier les résultats de ce travail immense. Son Glossaire[1] forme un grand répertoire de termes techniques d'administration, de science et d'art dans toutes les langues actuelles de l'Inde, avec leur étymologie, quand elle est connue, leur définition, leur orthographe originale et leur prononciation, établie d'après un système que M. Wilson explique dans l'introduction et qui est essentiellement, sauf quelques modifications, celui de Sir W. Jones. C'est un livre très instructif, non seulement pour les employés de la Compagnie, mais pour tous ceux qui s'occupent d'histoire orientale.

Les dialectes indiens qui ne dérivent pas du sanscrit ont acquis, de notre temps, une importance hstorique et ethnographique que l'on pouvait à peine soupçonner il y a quelques années. Plusieurs savants, travaillant tout à fait indépendam-

1. *A Glossary of judicial and revenue terms*, and of useful words occurring in official documents relating to the administration of the government of British India, from the arabic, persian, hindustani, sanskrit, hindi, bengali, uriya, marathi, guzarathi, telugu, karnata, tamil, malayalam and other languages, compiled and published under the authority of the hon. Court of directors of the East India Company, by H. H. Wilson. Londres, 1855, in-4°. (XXIV et 732 pages.)

ment l'un de l'autre, sont arrivés à l'idée que toutes les populations appartiennent à une même race aborigène de l'Inde. M. Hodgson surtout a publié une série considérable d'études sur les dialectes d'un certain nombre de tribus de l'Himalaya, qu'il a étudiés sur place avec le plus grand soin, et il s'est convaincu, non seulement de l'identité des langues de toutes les nations et peuplades aborigènes de l'Inde, mais encore de leur parenté avec les langues tartares. D'un autre côté, des études sur la langue des Finnois et d'autres tribus du nord de l'Asie ont conduit quelques savants, comme M. Schott, à l'opinion que tous ces dialectes étaient de la même famille que le tartare, et les immenses travaux de M. Castren sur les peuples de la Sibérie, qu'il n'a malheureusement pas eu le temps de mettre lui-même au jour, paraissent lui avoir laissé la même conviction. Si toutes ces opinions se vérifiaient, nous verrions constituer une nouvelle et immense famille de peuples qui auraient occupé graduellement tout le nord, tout le centre, et une partie du sud de l'Asie. J'aurais désiré parler plus en détail des travaux dont cette question a été l'objet, et exposer le point où sont arrivées ces recherches si compliquées, si difficiles et si embarrassées d'une quantité de problèmes ethnographiques et philologiques, mais il me manque quelques éléments essentiels pour un exposé de ce genre. Je me contenterai de renvoyer à un résumé des travaux sur les langues touraniennes, qui fait partie d'un mémoire étendu de M. Max Müller[1], dans lequel il pose la question à sa manière, et d'une façon probablement trop hardie et trop générale pour bien des lecteurs. Je dois encore annoncer que M. B. H. Hodgson est sur le point de publier un ouvrage considérable contenant le résultat de ses recherches sur un très grand nombre de dialectes de cette famille, auparavant inconnus, travail dans lequel il exposera les preuves de l'identité des langues des aborigènes de l'Inde avec les langues

1. Voyez, dans le vol. III des *Outlines of the philosophy of universal history*, etc. by C. C. Bunsen, le mémoire de M. Müller, qui porte e titre de *Researches on the turanian languages*, pag. 263-521

tartares; et comme personne ne s'est occupé avec autant de suite et de persévérance de l'étude des tribus aborigènes, on peut en attendre un véritable progrès. Il s'ouvre là un champ nouveau et immense pour la grammaire comparée, cultivée jusqu'ici presque exclusivement en vue des langues indo-européennes, et qui va maintenant être appliquée à des langues d'une autre famille. Il faut espérer que ses principes seront confirmés et consolidés par l'épreuve à laquelle ils vont être soumis, et que ce merveilleux instrument de la science moderne y gagnera en certitude et en précision.

Il me reste à énumérer les ouvrages qui traitent du bouddhisme, tant dans l'Inde que dans les pays environnants. Rajendralal Mittra continue sa publication du texte sanscrit du *Lalita vistara*[1], qu'il accompagne d'une traduction anglaise. Vous savez que notre confrère M. Foucaux a publié, il y a quelques années, la traduction tibétaine de cet ouvrage avec une version française. C'est un bien curieux livre sur la vie de Bouddha, que nous ne possédons pas, il est vrai, dans sa première rédaction et dans la simplicité du récit de ses contemporains, mais qui contient néanmoins une grande masse de faits exacts et où les discours de Bouddha portent le cachet de la vérité, sans qu'on y remarque cet alliage postérieur des légendes au moyen desquelles on a voulu rehausser le grand réformateur aux yeux de la multitude ignorante.

M. Foucaux a fait imprimer la Parabole de l'enfant égaré[2], tirée du Lotus de la bonne loi, dont M. Burnouf a donné une

1. *The Lalita Vistara*, or Memoirs of the life and doctrines of Sakya Sinha, edited by Rajendralal Mittra, Calcutta, 1853, in-8° (32 et 160 pages). Les deux premiers cahiers forment les numéros 51 et 73 de la *Bibliotheca indica*.

2. *Parabole de l'enfant égaré*, formant le chap. IV du *Lotus de la bonne loi*, publiée pour la première fois en sanscrit et en tibétain, lithographiée à la manière du Tibet, et accompagnée d'une traduction française d'après la version tibétaine du *Kanjour*, par Ph. Ed. Foucaux. Paris, 1854, in-8°, (55 et 98 pages.)

traduction dans son dernier ouvrage. M. Foucaux en publie le texte sanscrit et la version tibétaine, se suivant ligne par ligne, et il les fait précéder d'une traduction française d'après le tibétain. Son but est de fournir à ceux qui s'occupent de l'étude de cette dernière langue, le texte correct d'un des chapitres les plus curieux d'un livre canonique du bouddhisme.

M. Fausböll, à Copenhague, a publié une collection de sentences morales en pali, intitulée : *Dhammapadam* [1]. C'est un livre d'un auteur inconnu, que l'éditeur croit ancien, tant d'après le style et le contenu, que d'après les citations qu'on en trouve dans d'autres livres en pali. Les sentences qui le composent sont en général fort belles, avec cette teinte de quiétisme dont toute morale bouddhiste est empreinte. M. Fausböll accompagne le texte d'une traduction latine et d'extraits considérables d'un commentaire écrit par Bouddhagosa. Cette publication forme une addition importante au petit nombre de livres en pali qui, jusqu'ici, ont trouvé des éditeurs. Les textes sont imprimés en caractères latins, dont M. Fausböll indique la valeur en pali dans sa préface.

M. Barthélemy Saint-Hilaire a réuni en volume [2] une série d'articles qui avaient paru d'abord dans le *Journal des Savants*, et dans lesquels il expose l'état actuel de nos connaissances sur le bouddhisme, dont il apprécie les résultats selon son point de vue philosophique. Dans cette appréciation, il rend, sous beaucoup de rapports, justice à Bouddha et à ses doctrines, qu'il envisage avec beaucoup d'élévation et un désir évident d'impartialité; je crois seulement que le jugement auquel il arrive est beaucoup trop sévère, parce que toute son argumentation repose sur la définition du Nirvana, qu'il

1. *Dhammapadam*, ex tribus codicibus hauniensibus palice edidit, latine vertit, excerptis ex commentario palico notisque illustravit V. Fausböll. Copenhague, 1855, in-8°. (x et 470 pages.)

2. *Du Bouddhisme*, par M. J. Barthélemy Saint-Hilaire. Paris, 1855, in-8°. (VII et 248 pages.)

prend pour le néant. Il n'est pas le premier qui ait adopté cette définition, et ce n'est pas ici le lieu de la discuter; mais qui peut croire un instant que le néant puisse être le but d'une religion quelconque, et plus encore celui d'une religion comme le bouddhisme, qui prêche, avant tout, la purification de l'âme, le combat contre les passions, l'abandon des choses de ce monde pour s'élever à un degré plus haut de perfection spirituelle? Comment croire que le Nirvana soit autre chose que le but commun à tout mysticisme, la réunion de l'âme à Dieu, réunion dont ils parlent tous, qu'ils soient chrétiens, musulmans et hindous, dans les termes tirés des choses de ce monde, parce que la langu ne leur fournit pas d'autre expression, et que la raison n ne peut atteindre qu'à des images et à des comparaisons? cette cond

Enfin, il me reste à m er des
portance pour nous de ce mentionner un ouvrage qui tire son im-
de la littérature la base secours qu'il peut fournir pour l'étude
de Mgr Pallego ent bouddhiste; c'est le *Dictionnaire siamois*[1]
grammaire si sig x, vicaire apostolique de Siam, et auteur d'une
nées, à Ba amoise, qu'il a fait imprimer, il y a quelques an-
mois, av ngkok. Ce dictionnaire, originairement latin-sia-
mission ins, it été composé pour les besoins des séminaires de la
ajout mai ; Mgr Pallegoix l'a retourné et complété, et y a fait
désir li r des traductions en français et en anglais. On aurait pu
cai eau er que l'auteur se fût contenté d'une traduction en fran-
vrale s, ce qui aurait réduit considérablement le volume de l'ou-
qpos age, en lui laissant toute sa valeur, car le latin barbare
senti ue nous écrivons tous n'est vraiment plus un véhicule rai-
ages sonnable pour la science, depuis que l'étude des langues mo-
che dernes est devenue si générale. Mgr Pallegoix, qui a passé
plus de vingt ans parmi les Siamois, est extrêmement familier avec leur langue; aussi a-t-il puisé ses matériaux moins dans

1. *Dictionarium linguæ Thaï*, sive siamensis, interpretatione latina, gallica et anglica illustratum, auctore D. J. B. Pallegoix, episcopo Mallensi, vicario apostolico Siamensi. Paris, 1854, gr. in-4°. (897 pages.)



tude attentive des dialectes provinciaux par des hommes aussi compétents que M. Edkins. Je crois qu'on arrivera par là à prouver que le style abrupte et dénué de liaisons et de formes qu'on remarque dans la littérature ancienne, a toujours été un style solennel et de convention, appliqué uniquement aux monuments écrits, et dans lequel on retranchait tout ce qui n'était pas indispensable pour qu'un lecteur instruit et attentif pût en comprendre le sens, pendant que dans la langue parlée on n'a jamais cessé d'employer des compléments et des formes grammaticales analogues à celles qui sont en usage dans ce que nous appelons le chinois moderne. Je ne pense pas que, dans l'état actuel de nos connaissances, de pareilles questions puissent être résolues; ce n'est que l'étude la plus minutieuse des dialectes provinciaux et des livres en style moderne qui pourra nous en fournir les moyens, et je ne doute pas que la grammaire du chinois moderne que M. Bazin a composée, et qu'il est sur le point de faire paraître, ne contribue à la solution de tous les problèmes qui se rattachent à l'histoire de la langue chinoise.

J'ai eu communication du commencement d'un autre ouvrage de M. Edkins[1], relatif au bouddhisme en Chine. La partie que je connais traite de l'introduction du bouddhisme en Chine, des traductions qu'on y a faites des livres sanscrits, des persécutions de la nouvelle religion, de son influence littéraire, et des écoles ésotériques et exotériques qui se sont formées au sein de la secte. Ce travail, tiré entièrement de sources chinoises, nous promet une excellente histoire du bouddhisme en Chine.

M. Stanley a publié à Londres, par la voie de la lithographie, un Manuel chinois[2]. C'est une collection de phrases chinoises

1. *Notices of chinese Buddhism*, by Sev. J. Edkins. Shanghaï. (Je con... les trente-quatre premières pages de l'ouvrage, qui est imprimé gr... in-8 à deux colonnes.)

2. *Chinese Manual*, recueil de phrases chinoises composées de q...

composées chacune de quatre mots, et accompagnées de la prononciation et d'une traduction en français et en anglais. Il paraît que l'auteur de ce Manuel est un missionnaire jésuite en Chine, et que la copie dont M. Stanley s'est servi est de la main de Klaproth. L'éditeur, qui semble avoir vécu en Chine, pensant que la publication de ces petits textes pouvait servir à faciliter l'étude de la langue, les a fait autographier, en appropriant leur transcription à la prononciation anglaise. Je crois que M. Stanley a assigné à ce petit livre sa véritable origine, car son arrangement est selon les méthodes d'enseignement des jésuites ; le nombre des phrases paraît devoir en être beaucoup plus nombreux ; mais il est possible que le travail n'ait jamais été achevé, ou que M. Stanley n'ait pu retrouver que le commencement du volume manuscrit.

M. Stanislas Julien va publier un ouvrage sur l'histoire et la fabrication de la porcelaine chinoise[1]. Tout le monde sait quel service l'auteur a rendu à l'industrie par sa traduction des méthodes d'éducation des vers à soie ; il emploie les intervalles de l'impression de ses ouvrages historiques ou linguistiques à propager en Europe, par une série de travaux, les connaissances des Chinois dans les sciences et les arts industriels, et ce Traité sur la porcelaine doit être suivi de plusieurs autres, sur la chimie, etc. Parmi les ouvrages chinois sur la porcelaine que possède la Bibliothèque impériale, M. Julien a choisi le plus récent, dont l'auteur, nommé Lieou-ping, était sous-préfet du canton de Feou-liang. Cet employé intelligent, voyant la grande importance de l'industrie de la porcelaine dans son canton, se mit à en étudier l'histoire et les procédés, et les exposa dans un ouvrage qui était à peu près

caractères, et dont les explications sont rangées dans l'ordre alphabétique français. Londres, 1854, in-f°. (VIII et 75 p.)

1. *Histoire et fabrication de la porcelaine chinoise*, traduite du chinois par M. Stanislas Julien, accompagnée de notes et d'additions par M. Salvétat, augmentée d'un Mémoire sur la porcelaine du Japon, traduit du japonais par M. Hoffmann. Paris, 1855, in-8.

terminé au moment de sa mort, en 1815, et qu'un de ses secrétaires acheva et publia peu de temps après. M. Julien en a fait la base de son Traité, en le complétant par des renseignements tirés d'autres ouvrages chinois, de sorte qu'indépendamment d'une histoire complète de la porcelaine depuis son invention, un siècle avant notre ère, il nous donne la liste des fabriques les plus distinguées, la description de leurs produits et de leurs marques, ainsi que l'exposition détaillée des procédés de fabrication. Il est probable que l'industrie européenne y trouvera des enseignements utiles; mais les historiens y rencontreront certainement des données qu'ils auraient cherchées vainement autre part.

L'impression de ce volume est terminée, et M. Julien va commencer celle de la continuation de son recueil de voyages des bouddhistes chinois dans l'Inde, dont le premier volume, publié il y a deux ans, contient l'histoire de la vie et des voyages de Hiouen-thsang par deux de ses disciples. Les regrets unanimes des indianistes, de ce que M. Julien n'eût donné, de la description géographique de l'Inde par Hiouen-thsang lui-même, que des extraits sous forme d'appendice à sa vie, l'ont déterminé à traduire cette description en entier. On sait que ce pèlerin bouddhiste, à son retour d'un séjour de dix-huit ans dans l'Inde, fut reçu en Chine avec les plus grands honneurs, et qu'il rédigea, par ordre de l'empereur, un ouvrage sur les pays bouddhistes de l'Inde et des contrées environnantes, pays sur lesquels il rapportait des renseignements certains, les ayant visités lui-même. C'est ce livre que M. Julien va publier dans une traduction complète, qui formera deux volumes. Le point de vue du voyageur est exclusivement bouddhiste; le but de ses pérégrinations était de visiter les lieux saints de sa religion, d'y recueillir des livres sacrés, d'étudier le sanscrit et de rechercher les écoles savantes des bouddhistes hindous; aussi parle-t-il peu de l'Inde brahmanique, et entremêle-t-il son récit d'une foule de égendes religieuses : tout cela n'empêche pas que cette des-

cription de cent trente-huit royaumes indiens, dont l'auteur avait visité personnellement cent dix, ne soit un ouvrage de la plus haute importance pour l'histoire et la géographie de l'Inde.

Après avoir énuméré ce qui, à ma connaissance, a été publié depuis deux ans sur les quatre principales langues de l'Asie, je devrais, pour compléter le tableau des travaux qui vous intéressent, joindre à cette liste la mention d'un nombre considérable d'ouvrages sur d'autres parties de la littérature orientale qui toutes ont leur importance, la plupart même une importance très grande ; mais la longueur déjà démesurée de ce rapport me force de remettre à une autre occasion ce que j'aurais encore à dire.

Ce grand nombre d'ouvrages qui paraissent annuellement sur les langues de l'Orient est un juste sujet d'orgueil pour l'érudition de notre temps, si on le compare à ce qui se faisait dans un passé encore peu éloigné de nous. Quand on se reporte à l'état des lettres orientales à l'époque des prix décennaux, on voit que le sanscrit était à peu près inconnu en Europe, que le zend n'était pas découvert, que le persépolitain était l'objet d'une conjecture heureuse, mais qui ne pouvait être ni prouvée ni rectifiée, que le chinois était faiblement cultivé, que le japonais paraissait une langue dont l'étude était impossible en Europe et que la grammaire comparée, qui est devenue une si grande science, n'était pas même dans son enfance.

S'il est encourageant de regarder en arrière et d'observer les progrès qu'on a faits, il est plus important encore de mesurer la route qui reste à parcourir; on voit alors que tout ce que l'on a gagné n'est qu'un pas vers le but qu'il s'agit d'atteindre. Ce but, c'est de faire sortir l'étude de l'histoire du cercle trop étroit dans lequel on l'a enfermée et de lui faire embrasser l'universalité du genre humain; c'est d'étudier les

commencements de la civilisation et les routes qu'elle a suivies, d'exposer les expériences sociales par lesquelles ont passé des peuples plus anciens que nous et montrer où elles ont abouti; c'est de faire connaître des idées et des formes littéraires autres que celles auxquelles nous sommes accoutumés; c'est, enfin, de rendre le passé de l'Orient intelligible à l'Europe, lui donnant ainsi les moyens d'exercer une influence favorable sur l'avenir de populations nombreuses, et d'employer dans leur intérêt le pouvoir presque illimité dont on dispose aujourd'hui, et dont on a usé quelquefois d'une façon si désastreuse... Quand on réfléchit à la grandeur de ce but, à la multiplicité des objets qu'il comprend et des travaux qu'il exige, on sent vivement combien les moyens que nous possédons pour l'atteindre sont insuffisants. Ce n'est pas la bonne volonté ni l'ardeur qui manque aux orientalistes, mais tout leur fait obstacle: la longueur des études nécessaires, la dispersion des matériaux dans toutes les bibliothèques de l'Europe et de l'Asie, les frais énormes de la publication des textes, le petit nombre de positions que le gouvernement leur réservent, et avant tout l'impossibilité d'être appréciés par le public. Ce n'est qu'à force de sacrifices que les auteurs mettent au jour la plupart des ouvrages orientaux que nous voyons paraître; et les travaux les plus grands, ceux qui seraient les plus utiles, ne peuvent être exécutés. Nous savons tous par l'histoire qu'une science nouvelle ne se fait pas sa place sans lutte; mais assurément la littérature orientale n'est pas une chose problématique; son but est connu, les travailleurs sont prêts, et il ne s'agit que de les aider un peu plus que par le passé.

Tous les gouvernements européens ont encouragé nos études, mais aucun ne leur a accordé assez de secours. Ce qu'il nous faudrait en France est facile à dire; notre expérience de tous les jours nous le fait sentir, et je crois que vous partagerez mon avis sur les vœux que nous avons à former. Ils sont au nombre de trois : d'abord qu'on élargisse la base de l'enseignement, ensuite qu'on encourage davan-

tage les publications orientales, enfin qu'on organise un système de voyages scientifiques en Asie. J'ai déjà traité de ce dernier article dans un rapport antérieur, et je me réserve de parler des encouragements dans une autre occasion; je me bornerai donc à dire quelques mots du premier de ces vœux, sujet auquel nous convie la publication récente d'un membre de la Société. L'auteur, M. Guerrier de Dumast[1], est frappé des inconvénients de la concentration des études orientales sur un seul point; il voit que si l'on a pourvu à l'enseignement à Paris, on a déshérité les provinces, et que le progrès des lettres orientales, même dans la capitale, souffre de cet isolement et de cette base trop étroite d'une seule ville, si grande et si savante qu'elle soit. Il représente que l'intérêt du pays exigerait que l'arabe fût facile à acquérir; il voudrait que l'enseignement des humanités fût accompagné de l'étude du sanscrit, qui donne la clef de la grammaire grecque, éclaire les origines des peuples âriens, et imprime une vie nouvelle aux littératures classiques en montrant la variété des formes que les différentes branches d'une même race ont données à un fonds commun d'idées. Il insiste sur l'avantage que l'Allemagne a tiré de la généralité de l'enseignement oriental dans ses universités et sur la facilité avec laquelle on y a combiné l'étude du grec et du sanscrit, et il conclut par demander que, dans chaque faculté des lettres, en France, il soit créé une chaire de sanscrit et une chaire d'arabe. Cette idée a été accueillie en province avec beaucoup de faveur; les académies de Nancy et de Metz l'ont déjà appuyée dans des rapports officiels; elle est à l'étude dans d'autres, et, qui plus est, un jeune professeur, qui porte un nom illustre dans les lettres orientales et grecques, M. Émile Burnouf, a spontanément ouvert, à la faculté des lettres de Nancy, un cours de sanscrit.

1. *L'orientalisme rendu classique dans la mesure de l'utile et du possible.* Seconde édition, augmentée de documents et correspondances sur l'état présent de la question orientaliste. Nancy, 1854; in-8. (60 p.)



Ce mouvement est d'un bon augure pour l'avenir de la littérature orientale en France, car il est certain que Paris ne suffit pas à cet enseignement, que les travaux d'érudition y languissent par le défaut de concurrence dans le reste de la France. Il conviendrait donc de faire entrer graduellement les langues orientales dans les facultés des lettres, et pour leur en faciliter l'accès, pour en donner le goût, il faut leur faire une part dans le programme de l'École normale, où elles s'appuyeront sur la grammaire comparée. Les chaires qu'on avait créées à Paris, dans la première partie de ce siècle, ont pendant longtemps donné à la France la première place dans les études orientales et ont fait de ces études une des gloires du pays. Mais cette suprématie, incontestable et incontestée pendant longtemps, ne l'est plus aujourd'hui, et il est temps que la France se mette en mesure de défendre son rang dans cette généreuse lutte des rivalités nationales.

XVI

ANNÉE 1855-1856

RAPPORT LU LE 23 JUIN 1856

Messieurs,

L'année dernière n'a amené, pour la Société asiatique, aucun événement qui puisse marquer dans son histoire; nous avons continué nos travaux au milieu de circonstances qui doivent exercer une influence puissante sur l'avenir de nos études, mais sans que cette influence, graduelle et irrésistible à la longue, ait laissé une empreinte bien distincte sur un espace de temps aussi court qu'une année. Nous souffrons du mal général de l'affaiblissement des esprits en Europe, de la préoccupation des intérêts matériels, qui amortit l'ardeur généreuse sans laquelle languit l'étude des sciences. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que le respect pour la science diminue, et que l'indifférence du public réagit même sur l'âme de la jeunesse et comprime son élan naturel vers les travaux glorieux et désintéressés de l'esprit. Il faut espérer que ce n'est qu'un mal passager, et, dans tous les cas, les études orientales ont un puissant auxiliaire dans l'état général du monde. L'Orient tout entier est ébranlé, toute l'Asie occidentale tombe irrésistiblement sous l'influence de l'Europe, et la Chine même est profondément atteinte par une révolu-

tion politique et religieuse dont le triomphe ouvrirait probablement par la suite ce pays à des idées européennes. On sentira la nécessité de mieux connaître l'Orient, et la science pourra grandir sous la protection d'intérêts que la politique aura créés.

La Société a perdu, dans le courant de l'année, un de ses membres les plus anciens et les plus zélés, qui, par des travaux nombreux, publiés dans votre Journal, a contribué, autant que qui que ce soit, à donner une valeur durable à ce recueil : c'est M. Fulgence Fresnel. Il était né, le 15 avril 1795, à Mathieu (Calvados). Son père étant mort de bonne heure, sa mère vint à Paris pour se consacrer à l'éducation de ses trois fils. Fulgence, après avoir fait des études brillantes au lycée, voulut d'abord se livrer, à l'exemple de ses frères, à l'étude des sciences exactes, et il a donné, par la publication du premier volume de sa traduction de la chimie de Berzelius, une preuve des progrès qu'il avait faits; mais, la vivacité de son imagination, la curiosité de son esprit et la facilité avec laquelle sa mémoire se prêtait à de nouvelles acquisitions, le jetèrent bientôt dans d'autres entreprises. Après avoir fait des essais littéraires dans plusieurs genres, dont il n'a paru, je crois, qu'une traduction d'une partie des contes de Tieck, il fut attiré, par le charme de l'enseignement de M. Rémusat, vers l'étude du chinois, alors nouvelle en France. Il acquit très rapidement une connaissance suffisante de la langue pour entreprendre la traduction d'un roman chinois, dont il publia quelques parties dans le *Journal asiatique* des années 1822 et 1823; mais, la difficulté une fois vaincue, il ne se sentit pas assez de sympathie pour la littérature chinoise pour y persévérer, et se tourna de nouveau vers l'étude des langues sémitiques, dont il s'était déjà occupé auparavant, et auxquelles il resta fidèle pendant le reste de sa vie. Après avoir étudié l'arabe sous M. de Sacy, il se rendit, en 1826, à Rome, pour suivre les cours des maronites attachés à la Propagande, et se décida, en 1831, à s'établir au Caire, où il prit pour maître d'a-

rabe Mohammed el-Tantawi, un des hommes les plus savants de l'Égypte, et aujourd'hui professeur à Saint-Pétersbourg. M. Fresnel se livra à l'étude de l'ancienne poésie arabe avec une passion que les difficultés ne faisaient que stimuler. Il a, depuis ce moment, toujours déploré le temps qu'il avait donné à d'autres études; il regrettait d'avoir reconnu trop tard sa véritable vocation, et se plaignait de n'avoir plus assez de vie et d'intelligence pour bien se pénétrer du sentiment de ces poésies âpres et nerveuses. Et pourtant personne n'a jamais mieux réussi que lui à reconstruire l'image de ces temps anciens, et à faire revivre devant nous les paroles et les passions d'un monde qui est si loin de nous et de nos idées. Ce n'est qu'après dix ans d'études qu'il se hasarda à publier un premier travail[1] sur le poème du Schanfara, travail qu'il remania deux ans après; car il était bien plus artiste qu'on ne devrait le croire à la lecture de ses mémoires, qui ont tout d'abord l'air d'être écrits au courant d'une plume qui se laisse aller aux premières impressions; jamais satisfait, au contraire, de la forme qu'il avait donnée à sa pensée, il était infatigable à la corriger et même à refaire entièrement ce qu'il avait écrit. Un trait charmant de son caractère était la facilité avec laquelle il supportait les retranchements que des mains bien moins habiles que les siennes se permettaient très fréquemment en préparant ses manuscrits pour l'impression. Il composa, en Égypte, les trois premières parties de ses *Lettres sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*[2], dans lesquelles il prit pour thème un ouvrage qu'il avait découvert au Caire, intitulé le *Collier* d'Ibn Abd Rabbih, auteur arabe de Cordoue, du IIIe siècle. Malheureusement, il n'a pas terminé cette belle étude sur les mœurs des anciens Arabes et leur poésie. Trouvant qu'il n'avait pas assez de ressources littéraires au Caire, il avait formé le projet de s'établir à Tanger, d'où il aurait en-

1 *Nouveau Journal asiatique*, vol. XIV, p. 250 et suiv.

2. La première partie de ces *Lettres* a paru chez M. B. Duprat, à Paris, 1836; toutes les suivantes, dans le *Journal asiatique*, troisième série, vol. III, V et VI.

voyé le scheïkh Mohammed à Fez, pour copier, dans les bibliothèques de cette ville inaccessible aux chrétiens, les ouvrages qui n'existaient pas au Caire; mais la faillite d'une maison à Alexandrie, dans laquelle il avait placé sa fortune, d'ailleurs déjà très diminuée par ses voyages, son insouciance et sa générosité souvent imprudente, rendirent impossible l'exécution de ce plan, auquel il tenait beaucoup, et qu'il a toujours regretté de n'avoir pu faire adopter par le Gouvernement, lorsque ses propres forces lui firent défaut.

Il accepta, en 1837, le poste d'agent consulaire de France à Djeddah, poste qui fut converti, un peu plus tard, en consulat. Il s'occupa, dès son arrivée, de la géographie ancienne et moderne de la péninsule[1] et de l'étude des dialectes du midi de l'Arabie, et bientôt il crut reconnaître dans l'ékhili, dialecte du Hadramaut, le himyarite, dont les anciens auteurs arabes parlent si souvent et qui paraissait n'avoir laissé d'autres traces qu'un certain nombre de mots recueillis par Firouzabadi et quelques autres lexicographes. M. Fresnel rendit compte de sa découverte dans sa quatrième et cinquième lettre sur l'histoire ancienne des Arabes[2], et commença la publication de la grammaire ékhili, à mesure qu'il put la débrouiller, d'après les renseignements que lui fournissait une espèce de pirate, nommé Mouhsin, originaire du Hadramaut, et dont c'était la langue natale.

Plusieurs circonstances se réunirent pour donner à cette étude une importance presque inespérée. MM. Wellstedt et Cruttenden venaient de découvrir, à Sana et sur la côte méridionale de l'Arabie, les premières inscriptions himyarites, et M. Fresnel était tout occupé à appliquer à leur interprétation ses nouvelles connaissances en ékhili, lorsqu'il vit un jour

1. *Journal asiatique*, troisième série, vol. X.
2. *Ibid.*, vol. V et VI.

entrer chez lui un Français, M. Arnaud, qui avait été pharmacien de l'imam de Saba, et s'en retournait en France avec des notes nombreuses sur la géographie du midi de l'Arabie. M. Arnaud lui soumit ses notes, et, le voyant si occupé des inscriptions himyarites, l'assura qu'il y en avait des centaines à Sana et dans les ruines de Kharida et d'autres villes du Yémen, et que la protection de ses amis de Sana lui permettrait peut-être de s'aventurer dans ce pays inhospitalier. On peut penser dans quelle fièvre de joie et d'espérance cette nouvelle jeta M. Fresnel, qui n'eut de repos que M. Arnaud ne se fût déterminé à repartir pour le midi. Vous connaissez les résultats de cette expédition[1]; M. Arnaud, au milieu de dangers et de privations de toute sorte, visita Saba et les ruines de la célèbre digue de Mareb, et rapporta des copies de cinquante-six inscriptions ou fragments d'inscriptions himyarites, et des renseignements sur un grand nombre de points où des centaines d'inscriptions semblables attendent encore un explorateur. M. Arnaud revint, souffrant d'une ophthalmie très grave, et resta deux ans auprès de M. Fresnel, qui s'occupait du déchiffrement des inscriptions, pendant qu'il sollicitait à Paris, pour M. Arnaud, les moyens d'entreprendre une nouvelle expédition. Grâce à l'intérêt que M. Guizot et M. de Salvandy prirent à ce voyage, M. Arnaud put repartir pour le Yémen, muni de tout ce qu'il fallait pour un séjour de trois ans. Malheureusement, ce voyage ne produisit rien, et il reste encore dans ce coin de l'Arabie une riche moisson scientifique à faire. Les difficultés et les dangers de cette entreprise sont sans nombre; mais il y a là l'histoire et la langue d'un peuple célèbre à retrouver; car nos matériaux actuels ne suffisent pas à la solution entière du problème philologique[2], et les inscriptions aujourd'hui encore inconnues peuvent seules nous donner une

1. *Pièces relatives aux inscriptions himyarites, découvertes par M. Th.-J. Arnaud*, dans le *Journal asiatique*, quatrième série, vol. V et suiv.
2. Voy. un nouveau et curieux travail sur ce sujet, par M. Osiander, dans le *Journal de la Société orientale allemande*, vol. X, 1856.

chance de retrouver l'histoire ancienne de l'Arabie méridionale.

Pendant que M. Fresnel attendait le retour de M. Arnaud de son second voyage dans le Yémen, le hasard lui fournit un nouveau sujet d'étude. Parmi les nombreux pèlerins africains qui passaient par Djeddah, et qui trouvaient dans la maison consulaire un refuge toujours ouvert et une hospitalité illimitée, qu'ils fussent sujets français ou non, étaient quelques pauvres pèlerins du Borgou, pays du centre de l'Afrique, que M. Perron nous a depuis fait mieux connaître. M. Fresnel crut trouver dans leurs récits la preuve que la licorne de la Bible et des anciens existait dans leur pays. Il publia plusieurs mémoires à ce sujet, en attendant qu'il pût se procurer l'animal lui-même ; il envoya un des nègres, à ses frais, dans le Borgou, pour lui rapporter la tête et le pied d'une licorne, et, ayant appris qu'il y en avait sur la côte abyssinienne de la mer Rouge, il en demanda par tous les moyens à sa disposition. Le nègre ne revint, je crois, jamais; mais, pendant l'absence de M. Fresnel, il arriva à Djeddah une barque chargée de dix-sept licornes empaillées que lui expédiait un chef de la côte d'Abyssinie; un nègre du Borgou, qui était resté à la maison consulaire, courut au port et reconnut parfaitement les licornes de son pays; mais, hélas! on put constater que c'était des rhinocéros, supposition que M. Fresnel avait toujours repoussée. Quand il reçut cette nouvelle, il était à Paris, très occupé d'un plan que ses recherches sur le Borgou lui avaient suggéré et qui pouvait exercer une influence considérable sur l'avenir politique et commercial de la France en Afrique.

Il avait, d'un côté, souvent rêvé à Djeddah l'établissement d'une caravane de pèlerins algériens, faisant sa route et son entrée à la Mecque à la manière des caravanes persane, turque et égyptienne, mais sous la protection du drapeau français; d'un autre côté, il avait appris les efforts constants faits par les

sultans du Borgou pour se mettre en communication directe avec le commerce européen de la Méditerranée, et leur persistance à envoyer des caravanes à Benghazi, par une nouvelle route qu'ils cherchaient à travers le Sahara, malgré la perte entière de plusieurs expéditions. Il conçut l'idée de répondre à ces deux besoins par un moyen unique, par une caravane de pèlerins français allant de l'Algérie, par le désert, à la frontière du Borgou, longeant le Soudan, traversant le Sennar, passant la mer Rouge à Kosseïr, et arrivant ainsi à la Mecque après s'être grossie en route par les affluents de pèlerins magrebins et nègres qui viendraient s'y joindre. Il espérait ainsi montrer la France au centre de l'islam, comme protectrice de ses sujets musulmans, et ouvrir au commerce français une large voie dans l'Afrique centrale. La partie la plus difficile de cette route était le passage du Sahara; mais il est probable que quelques puits artésiens auraient assuré la traversée est attiré tout le trafic de l'intérieur. M. Fresnel fut chargé d'aller à Benghazi pour compléter ses renseignements; il y trouva les débris d'une caravane du Borgou qui avait perdu tous ses chameaux, et cette nouvelle preuve de la persistance des peuples du Soudan à chercher une nouvelle route vers la Méditérannée, et de la difficulté de rendre praticable celles qu'ils tentent depuis vingt ans, le confirmèrent de nouveau dans son plan. Les événements de 1848 firent oublier ce projet; je ne sais s'il sera repris, ou si le percement de l'isthme de Suez en détournera; mais j'ai désiré conserver dans quelques mots le souvenir d'un projet auquel son auteur a consacré plusieurs années et qui ne manque pas de grandeur [1].

1. Pendant son séjour à Benghazi, M. Fresnel fit une excursion à Cyrène, où il entreprit des fouilles qui lui fournirent quelques belles sculptures grecques. Il n'eut pas le temps de continuer; mais il avait assez vu quels trésors d'art cachait ce sol presque intact, et conseilla à M. de Bourville, consul de France à Benghazi, de reprendre ces fouilles. M. de Bourville suivit plus tard ce conseil, et trouva effectivement des antiquités très belles et très curieuses, surtout des vases. En revenant de Cyrène, M. Fresnel vit sur le bord de la mer un nombre considérable de statues grecques ou romaines, couchées sur la plage; il les indiqua à ses amis, à

De Benghazi, M. Fresnel se rendit à Djeddah, mais pour peu de temps, sa santé ne pouvant plus résister au climat brûlant de l'Arabie; il fut nommé consul à Mossoul; mais il refusa ce poste et revint à Paris. Il fut chargé, en 1852, de la direction de l'expédition scientifique que le Gouvernement envoyait en Mésopotamie. Il alla, par Alep et Diarbékir, à Bagdad, alors assiégée par les Arabes du désert. Si au lieu d'entrer dans la ville il s'était rendu au camp des Arabes, il y aurait trouvé le chef des Mountefiks, prêt à bien recevoir des Français, en retour d'un service que lui avait autrefois rendu un consul général de France à Bagdad, et très en état de leur faciliter l'accès de la Mésopotamie inférieure, qui était le but principal de l'expédition. Mais, une fois entré dans la ville, il se trouvait exclu des contrées sur le cours inférieur du Tigre et refoulé vers les ruines de Babylone. Vous connaissez, par ses lettres, les travaux importants de l'expédition sur le sol de Babylone, et je puis d'autant mieux me dispenser d'entrer dans des détails à ce sujet, que M. Oppert, qui va rendre un compte détaillé des travaux et des découvertes de l'expédition, prouvera au monde savant qu'elle n'est pas restée sans fruit, quoiqu'elle n'ait pas atteint entièrement le but qu'on se proposait. Lorsque l'expédition fut rappelée, M. Fresnel refusa de revenir en France; il avait rêvé de jeter à Bagdad les premiers fondements d'une école archéologique française, et je crois que ce rêve, sur lequel il revenait dans toutes ses lettres, même celles qu'il écrivait à son arrivée à Bagdad, a été pour beaucoup dans la direction qu'il a donnée à l'expédition et dans sa détermination de se fixer dans cette ville. Quoi qu'il en soit, il resta à Bagdad et vécut assez longtemps pour avoir la douleur d'apprendre la perte des antiquités qu'il avait réunies et expédiées pour Basra. Vous connaissez cette catastrophe, occasionnée par la friponnerie d'un marchand arabe qui, voulant frauder les Bédouins de leur droit de transit, avait

Paris, dans l'espoir que le Gouvernement les ferait enlever et placer au Louvre; mais cet avis ne fut pas écouté, et les statues attendent encore une main qui veuille bien les transporter en Europe.

embarqué clandestinement des marchandises sur le bateau qui portait les antiquités de l'expédition française. La santé de M. Fresnel était détruite par un long séjour en Orient, par l'habitude de l'opium, qu'il prenait d'abord comme remède et qui ensuite était devenu un besoin, enfin par les fatigues et les anxiétés des deux années que dura l'expédition. Il mourut à Bagdad, le 30 novembre 1855, dans sa soixante et unième année.

C'était un homme singulièrement bien doué, du caractère le plus aimable, de la conversation la plus gracieuse, d'une générosité ruineuse pour sa fortune, d'une vivacité d'esprit rare, d'une sagacité étonnante; il laisse une trace dans la science qui ne s'effacera jamais entièrement, mais il n'a pas atteint tout ce que ses talents lui promettaient de gloire, ce que son âme méritait de bonheur, parce qu'il n'a jamais su discipliner son esprit.

Les travaux de la Société ont été continués cette année, sinon avec toute la rapidité que nous avions espérée, au moins sans interruption. Le *Journal asiatique* a fourni son contingent de recherches sur les différentes parties de la littérature orientale. M. Sanguinetti a donné la suite de ses extraits d'Ibn Abi Oseibia; M. d'Eckstein a traité de quelques légendes brahmaniques qui se rapportent au berceau du genre humain; M. Nève a publié une étude sur Thomas de Medzoph, historien arménien du xve siècle, témoin oculaire et chroniqueur de la domination mongole en Arménie, et auteur encore inédit, dont M. Nève annonce la traduction complète. M. Pavie nous a donné la curieuse légende de Padmani, d'après des textes hindis; M. Defrémery a publié quelques odes mystiques persanes, et M. Regnier a commencé une série d'articles sur la grammaire védique. La place me manque pour énumérer toutes les notices d'une moindre étendue que contiennent nos volumes; mais j'aurai occasion, plus tard, de revenir sur quelques-uns de ces travaux.

La *Collection des auteurs orientaux*, que publie la Société, s'est augmentée d'un volume des *Voyages d'Ibn Ba-*



toutah. L'édition des *Prairies d'or*, de Masoudi, n'a pas fait de progrès depuis l'année dernière, parce que le temps de l'éditeur était entièrement employé à la rédaction du catalogue des manuscrits hébreux de la Bibliothèque impériale; mais M. Derenbourg va reprendre son impression, pour laquelle il pourra s'aider de nouveaux secours, car M. Lees, de Calcutta, a bien voulu acheter à Bénarès, pour la Société, un ancien et magnifique manuscrit de Masoudi. Le plan et l'exécution de la Collection commencent à être appréciés partout en Europe, à mesure qu'elle se répand. Elle est encore peu connue en Orient, mais il nous vient quelques demandes de Constantinople, et nous avons l'espoir de la voir introduite dans les écoles supérieures de quelques pays arabes, pour l'enseignement du français. Ce serait un grand triomphe pour la Société, si elle parvenait à prouver que des ouvrages orientaux peuvent se suffire à eux-mêmes, sans le stimulant des souscriptions officielles et sans demander aux acheteurs un prix exorbitant. La littérature orientale montrerait par là qu'elle commence à entrer dans une époque de vie naturelle, et qu'elle prend la place qui lui appartient dans le monde; mais nous ne pourrons atteindre ce but que si nos communications avec l'Orient deviennent plus faciles. La Société a le droit d'espérer que les amis des lettres continueront à l'aider, et, de son côté, elle poursuivra avec toutes les ressources à sa disposition l'entreprise qu'elle a commencée.

Le *Manuel de la législation musulmane*, par Sidi Khalil, que la Société publie sur la demande de M. le Ministre de la guerre et sous la direction de M. Reinaud, est entièrement composé, et le volume paraîtra aussitôt que la correction des dernières feuilles sera terminée. Ce sera un véritable service rendu à la magistrature arabe de l'Algérie.

Nous avons maintenu nos rapports habituels avec les autres Sociétés asiatiques qui, toutes, ont continué à nous envoyer leurs travaux. Nous avons reçu le volume XXIV du

journal de la Société asiatique de Calcutta [1], qui, placée dans le centre de l'activité intellectuelle de l'Inde, est toujours la plus active, comme elle est la plus ancienne société orientale. Elle a publié, dans le courant de l'année, trente-quatre numéros de sa *Bibliotheca indica* [2] sur plusieurs desquels j'aurai à appeler votre attention particulière.

La société asiatique de Londres a publié la seconde partie du volume XV de son Journal [3], qui est entièrement remplie des résultats des dernières fouilles exécutées en Mésopotamie et des recherches de MM. Rawlinson, Jones et Taylor sur les antiquités assyriennes et babyloniennes. Le mémoire topographique de M. Jones sur Ninive est accompagné de trois belles cartes, et le volume entier est rempli des matériaux les plus curieux sur ce monde ancien, qui revient à la lumière sur les bords du Tigre et de l'Euphrate.

La Société orientale allemande a publié la fin du neuvième et la moitié du dixième volume de son Journal [4], plein, comme toujours, de recherches sur toutes les parties des lettres orientales, et donnant la plus haute idée de l'activité de tant d'esprits distingués qui se sont voués, en Allemagne, à cette branche des connaissances humaines. Le grand nombre des universités et la direction savante qui a été imprimée depuis longtemps à la théologie sont des avantages immenses que possède l'Allemagne dans ces études.

La Société orientale américaine [5] a fait paraître la première

1. *Journal of the asiatic Society of Bengal*. Vol. XXIV. Calcutta, 1875 (733 p.).

2. *Bibliotheca Indica*. Calcutta, in-4 et in-8. (Le dernier cahier que j'ai vu porte le numéro 127.)

3. *Journal of the Royal asiatic Society of Great Britain and Ireland*, vol. XV (436, XVI et 16 p., et trois cartes séparées). Londres, 1855, in-8.

4. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, vol. IX (994, et LXXXII p., et vol. X, cah. 1 et 2). Leipzig, 1855 et 1856, in-8°.

5. *Journal of the american oriental Society*, vol. V, cah. 1 (274 et XXII p.) New-York, 1855, in-8.

partie du cinquième volume de son Journal, qui est presque en entier remplie par une grammaire du syriaque nestorien, par M. Stoddart, un de ces laborieux missionnaires que l'Amérique entretient dans presque toutes les parties de l'Orient, et dont les travaux et la correspondance forment la base du Journal de la Société américaine.

La Société asiatique de Hong-kong a publié le volume IV de ses *Transactions*[1], qui contient un curieux travail de M. Medhurst sur les mariages, les parentés et les lois de l'héritage en Chine; une notice de M. Mac Gowan sur les travaux de protection contre la mer exécutés par les Chinois dans le golfe de Tsientang; une note de M. Harland sur la médecine légale des Chinois, et un travail très important de M. Edkins sur l'ancienne prononciation chinoise, dont j'aurai à parler plus tard. Il n'y a pas de Société asiatique qui ait devant elle un champ plus riche que celle de Hong-kong; un monde ancien et civilisé à étudier, une littérature immense à faire apprécier, des institutions, mal comprises en Europe, à faire connaître, et tout cela au moment où l'Europe va avoir besoin de ces connaissances parce que le jour approche où la Chine sera forcément entraînée dans le mouvement général du monde. Malheureusement, les Européens en Chine sont trop peu nombreux, et trop occupés de leurs devoirs officiels et de leurs affaires commerciales pour suffire à la grande tâche qui les sollicite, et il faudrait que l'Europe entretînt une école en Chine pour étudier le pays et sa littérature. La Russie en possède une à Pékin, qui aurait pu rendre de grands services, mais elle n'a produit que peu de résultats, et il serait facile de faire infiniment mieux.

Il ne s'est pas formé de nouvelles sociétés asiatiques, mais M. Ascoli[2] à Milan, a repris son Journal oriental italien, et il serait à désirer que les orientalistes italiens l'aidassent à en

1. *Transactions of the China branch of the Royal asiatic Society*, vol. IV, 1853-1854 (106 p.). Hong-kong, 1855, in-8.
2. *Studj orientali e linguistici*, raccolta periodica di G. J. Ascoli. Fasc. 2. Milan, 1855, in-8.

faire le centre commun et l'organe de leurs travaux, qui, aujourd'hui, restent isolés et partant affaiblis. L'Italie ne prend pas encore à nos études une part en proportion avec sa gloire littéraire : mais bien des indices montrent qu'un point de réunion, ou un foyer tel que peut l'être un journal spécial, réveillerait un intérêt et révélerait des travaux qui n'attendent qu'une occasion facile de publication.

Enfin, il a paru un nouveau journal qui traite de matières orientales, la *Revue de Bombay*[1], destinée à rendre à la partie occidentale de l'Inde les services que la Revue de Calcutta rend depuis plusieurs années, et avec un succès croissant, à la présidence du Bengale.

J'arrive maintenant à l'énumération des ouvrages orientaux qui ont paru depuis mon dernier rapport. Le nombre de ceux qui sont venus à ma connaissance est moins considérable qu'à l'ordinaire ; mais on aurait tort d'en conclure à un ralentissement dans les études asiatiques, car les travaux qui sont annoncés comme étant commencés dépassent, en quantité et en importance, la mesure ordinaire.

L'histoire des commencements de l'islam donne lieu, depuis quelques années, à des travaux très sérieux, et continue à être l'objet de recherches qui servent à faire renaître pour nous l'image de plus en plus vivante de cette époque, en faisant pénétrer la critique européenne dans toutes les parties de ce grand événement. Autrefois on se contentait de consulter des compilations arabes, comparativement modernes, et l'on croyait avoir beaucoup fait en s'appuyant sur Aboulféda et le faux Wakidi. MM. de Hammer, Weil, Caussin, Sprenger, Lees et Muir sont sortis de cette ornière et ont replacé cette histoire sur sa véritable base, en remontant aux sources les plus anciennes ; car les musulmans n'avaient pas négligé l'histoire de leur origine, et ils avaient commencé de très bonne heure

1. *The Bombay quarterly Review.* Bombay, 1855, in-8.

à amasser des matériaux aussi authentiques que le permettait l'état de leur civilisation, et même à y appliquer certaines mesures de critique qui, tout imparfaites qu'elles fussent, devaient néanmoins être une garantie contre les falsifications les plus grossières. Le nombre des livres composés par les Arabes pendant les deux premiers siècles de l'hégire est très considérable; on voit dans la biographie de Wakidi, 150 ans après l'hégire, qu'il avait pendant toute sa vie occupé deux esclaves lettrés uniquement à copier des livres pour lui, et qu'il a laissé une bibliothèque remplissant sept cents caisses. Cette première littérature musulmane, dont la conservation eût été si importante, a presque entièrement disparu par la destruction des grandes villes dans les guerres des Mongols, par la paresse qui préférait les compilations et les abrégés aux ouvrages originaux, par le fanatisme ignorant qui s'attachait aux légendes fabuleuses plutôt qu'aux sobres récits des contemporains, par le mauvais goût des siècles de décadence qui méprisait la belle simplicité du style ancien, enfin par les mille accidents qui livrent toute littérature manuscrite aux injures du temps. Il s'agit maintenant de retrouver et de sauver ce qui peut encore exister de ces anciens ouvrages, et la grande extension de l'empire arabe, qui a parsemé de bibliothèques le monde, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'aux frontières de la Chine, fait espérer qne l'on découvrira, dans les débris de ces innombrables collections, une partie de ce qui paraissait perdu. Effectivement, il ne se passe pas d'année, depuis que l'attention des savants est éveillée sur ce point, sans qu'on annonce une découverte de ce genre. M. Sprenger, dont on ne peut trop louer le zèle dans cette bonne cause, a retrouvé récemment quelques volumes du *Tabakat el-Kebir*, par Mohammed Ibn Saad, qui avait été secrétaire de Wakidi, et M. Kremer a commencé la publication du premier ouvrage authentique de Wakidi lui-même, qu'il a aussi découvert à Damas : c'est le *Kitab al Maghazi* [1], le livre des campagnes de Mahomet. Il paraît que

1. *Wakidy's History of Muhammad's campaigns*, by Aboo Abdollah Mo-

le manuscrit a été complété à la fin avec une partie d'une autre histoire de Mahomet, par Abou Mohammed al-Taymi, auteur inconnu jusqu'ici, mais antérieur encore à Wakidi. M. de Kremer se propose de publier la traduction entière de l'ouvrage.

L'étude plus exacte et plus minutieuse de la vie de Mahomet a fourni les moyens de pénétrer plus avant dans l'interprétation du Koran. On s'est appliqué à démêler, dans ce livre incohérent, l'origine des mille lambeaux dont il est composé, le moment précis où chaque série de versets a été prononcée, et l'on s'est mis ainsi en état de retrouver, dans chaque sentence, l'intention de l'auteur, et de faire sentir la valeur des allusions et l'influence des circonstances du moment. On recueille avec le plus grand soin les indications que les Arabes nous fournissent sur ce sujet dans les collections des *Hadits*. dans les récits biographiques des contemporains de Mahomet, dans les commentaires du Koran, et M. Noeldeke vient de publier, à Goettingue, une dissertation[1] sur l'origine et la composition des chapitres du Koran, qui donne un excellent résumé des résultats auxquels on est arrivé jusqu'ici.

D'autres savants préparent de nouveaux moyens pour faciliter l'intelligence du Koran. Ainsi, il va paraître, à Saint-Pétersbourg, une nouvelle concordance du Koran, tout en arabe; je n'en ai vu qu'un spécimen contenant la première feuille. M. Lees, à Calcutta, a commencé une publication qui sera d'un grand secours pour l'interprétation du Koran : c'est une édition du commentaire de Zamakschari, célèbre sous le titre de *Kaschaf*, et connu en Europe surtout par l'usage que Maracci en a fait. Zamakschari, quoique Persan de race et né

hammed Bin Omar al Wakidy, edited by Alfred von Kremer. Calcutta, 1855, in-8°, fasc. I-IV (12 et 384 p.), faisant partie de la *Bibliotheca indica* de la Société asiatique de Calcutta.

1. *De origine et compositione suratum Qoranicarum ipsiusque Qorani*, scripsit Th. Noeldeke. Göttingue; 1856, in-4 (VI et 102 p.).

dans le Kharizm, était un des hommes qui ont eu la connaissance la plus approfondie de l'arabe, à ce point qu'Ibn-Khaldoun trouva nécessaire de donner une longue explication très instructive d'un fait qui lui paraissait si extraordinaire. Son commentaire est plus historique et théologique que celui de son successeur et, en partie, imitateur, Beidhawi, et depuis que M. Fleischer nous a donné une édition de ce dernier, la publication du Kaschaf est devenue un véritable besoin. M. Lees vient d'en faire paraître le premier volume[1]. Zamakschari a longtemps demeuré à la Mecque, ce qui lui a valu le surnom du *Voisin de Dieu*, et c'est là qu'il paraît avoir composé un dictionnaire géographique[2] qu'il n'a pas eu le temps de terminer. Il y traite surtout de l'Arabie, et il entremêle ses descriptions, en général très succinctes, de vers anciens relatifs aux diverses localités. Ce petit livre, malgré son état d'imperfection, doit avoir joui d'une grande réputation d'exactitude, car il a été inséré en entier par Firouzabadi dans son *Kamous*. MM. Juynboll et de Grave viennent de publier l'ouvrage, d'après le manuscrit unique de Leyde, et M. Juynboll a ajouté au texte des notes, des tables et une introduction; le tout forme un utile complément au *Merasid*, dictionnaire géographique publié par le même savant.

M. Juynboll a encore fait paraître la fin du premier volume de son édition du texte de la Chronique de l'Égypte mu-

1. *The Qoran*, with the commentary of the Imam Aboo al Qasim Mahmood bin Omar al Zamakshari, entitled the Kashshaf an Haqaiq al Tanzil, edited by W. Nassau Lees. Calcutta, 1856, in-4°. vol. I (xi et 252 p.).

Le texte du Koran occupe le haut de la page; il est pourvu, non seulement des signes diacritiques ordinaires, mais de tous ceux qui sont particuliers au Koran, et sont destinés à guider le lecteur public. Le commentaire ne porte des voyelles que dans les endroits qui pourraient laisser un doute. Cette publication paraît être faite avec beaucoup de soin; elle se composera de 6 volumes, et l'on peut y souscrire chez Williams et Norgate, à Londres, au prix de 12 shil. le volume; plus tard, le prix sera de 17 sh.

2. *Az-Zamaksari Lexicon geographicum*, quod auspice D. Juynboll primum edidit M. Salverda de Grave. Leyden 1856; in-8° (31 et 201 p.).

sulmane, par Aboul Mahasin[1]; personnage du xve siècle de notre ère et ami de Makrizi, auquel il a survécu. L'édition de ces annales consistera en douze volumes, dont le premier comprend jusqu'à l'an 254 de l'hégire. Ce livre sera commode pour les recherches, parce qu'on y trouvera, dans leur ordre chronologique, une grande masse de faits relatifs à une province si importante de l'empire arabe; mais sa véritable valeur historique ne se montrera que dans la partie qui traite des temps postérieurs, où l'auteur pourra fournir des renseignements qui lui sont propres; car tous ces annalistes arabes étaient les plagiaires les plus complets et les plus naïfs; heureusement ils se donnent rarement la peine de déguiser leurs emprunts par une nouvelle forme : ils se contentent de copier simplement; s'ils avaient toujours eu la probité d'indiquer leur sources, dont une grande partie a disparu par le succès même de ces compilations, on devrait leur savoir gré de la simplicité avec laquelle ils s'appliquent le bien d'autrui. M. Juynboll annonce son intention de publier une traduction de l'ouvrage, quand le texte sera complet; mais ne vaudrait-il pas mieux publier la traduction à mesure que le texte avance? il me semble que tout texte oriental devrait être accompagné d'une traduction. Il est vrai que le récit d'Aboul Mahasin est, en général, très simple; mais, si facile que soit un livre oriental, son usage n'en est pas moins restreint à un très petit nombre de savants, pendant que l'intérêt des lettres orientales exige que tous les renseignements qu'elles peuvent fournir soient accessibles à chacun. Tout texte publié sans traduction fortifie ce mur d'airain qui sépare encore nos études de toutes les autres et les empêche de porter leur fruits, au grand dommage de la science et du monde.

Puisque le hasard m'amène sur ce sujet, je demande encore la permission de présenter, en toute humilité, mes doutes sur

1. *Abu-l-Mahasin Ibn Tagri Bardii Annales*, ediderunt D. Juynboll et B. Matthes. Leyde, 1855; in-8 (54 et 794 p.).



une habitude que je vois se répandre, surtout en Allemagne, celle de citer, au milieu d'un mémoire, des phrases dans toutes les langues orientales, sans les accompagner d'une traduction. Cette mode vient des philologues grecs et latins, qui, en Allemagne, ne daignent plus guère traduire les citations sur lesquelles ils s'appuient dans leurs dissertations ; on dirait qu'ils craignent de faire rougir leurs lecteurs, en les soupçonnant d'avoir besoin d'un si vil secours ; mais je crois que c'est une délicatesse trop grande, et que le lecteur est, en général, bien aise de savoir comment l'auteur qui cite un passage l'entend lui-même ; car des passages arrachés du contexte ne sont pas toujours faciles à comprendre, et il est toujours bon de pouvoir s'assurer que l'auteur a compris de la même façon que le lecteur. Au reste, ceci regarde la philologie classique, et s'il est convenu que tout le monde est également fort en grec et en latin, et qu'il n'y a plus de passages d'un sens douteux, tout est pour le mieux ; mais je crois que, dans aucun cas, nous ne sommes arrivés à ce degré de perfection dans les études orientales, et qu'il y a, dans cette manière de citer, une superbe qui dépasse son but, en rendant impossible à la plupart des lecteurs de suivre le raisonnement de l'auteur, et, par conséquent, en restreignant le nombre des lecteurs à une minorité imperceptible.

Mais je reviens à mon sujet. MM. Defrémery et Sanguinetti ont publié le troisième volume des *Voyages d'Ibn Batoutah*[1], qui contient les aventures de l'auteur dans le Kiptchak, à Balkh, dans le Khorasan, l'Afghanistan et une partie de l'Inde. Là, au moins, rien n'est plagiat ni compilation, l'auteur raconte ce qu'il voit et ce qu'il entend. Il voyage autrement que nous ne ferions ; il fait attention à d'autres choses que celles qui nous frapperaient ; mais au moins c'est un homme avec qui on fait chemin, et non pas un copiste ; il nous fait participer

1. Collection d'ouvrages orientaux de la Société asiatique. *Ibn Batoutah*, texte et traduction, par C. Defrémery et le Dr B. R. Sanguinetti, t. III, Paris, 1855, in-8 (XXVI et 476 p.).

aux événements de la route, et vous sentez dans ses récits la vie humaine, et souvent sous d'étranges aspects. Qu'on prenne pour exemple son entrée à la cour de Dehli, la réception qu'il y trouve, les difficultés qu'il rencontre, la manière dont il devient kadhi de Dehli, la facilité avec laquelle il dépense l'argent d'autrui, les moyens dont il se sert pour le rendre, et la résolution soudaine qu'il prend de se faire ermite : tout cela forme un tableau frappant des mœurs musulmanes de ce temps. L'auteur touche, d'ailleurs, à une foule de points historiques, et son témoignage est précieux pour juger les historiens indigènes; car, s'il connaît moins bien le pays, il regarde plus librement ce qui se passe autour de lui, et le rapporte sans crainte et sans intérêt personnel.

M. Amari a publié la première partie de sa Bibliothèque arabico-sicilienne[1]; elle formera une collection complète d'extraits et de passages des historiens arabes relatifs à l'histoire, à la géographie et à la littérature des Arabes en Sicile. La partie aujourd'hui publiée contient des extraits de trente-cinq historiens, la plupart inédits, commençant par Masoudi, et se terminant avec Ibn al Athir, et l'ensemble nous donnera toutes les pièces justificatives de l'ouvrage de M. Amari sur l'histoire de la Sicile sous les Arabes, dont le second volume est sous presse.

M. de Tornauw, procureur général du sénat à Saint-Pétersbourg, a fait paraître un traité sur le droit musulman. L'auteur, ayant occupé pendant longtemps des emplois importants dans les provinces transcaucasiennes de la Russie, s'est servi de sa position pour rédiger, d'abord en russe, puis en allemand[2], un manuel du droit musulman applicable aux pro-

1. *Bibliotheca arabico-sicula*, ossia raccolta di testi arabici che toccano la geografia, la storia, le biografie e la bibliografia della Sicilia, messi insieme da Michele Amari. Fasc. I, Leipzig, 1855 (256 p.).

2. *Das moslemische Recht*, aus den Quellen dargestellt von Nicolaus von Tornauw. Leipzig, 1855, in-8 (XIV et 258 p.).

vinces russes. Il a conservé l'ordonnance générale des livres de droit musulman, et n'en a dévié que dans le classement de quelques subdivisions; il a pris pour base les livres des légiste schïites; et il ajoute partout, en note, les règles des autres sectes, en tant qu'elles diffèrent des principes suivis par les schïites; il donne partout les termes techniques en arabe, et indique, à la tête de chaque chapitre, les sources auxquelles il est emprunté. C'est un livre utile et bien fait, qui présente une idée de la législation musulmane, de ses principes et de leurs applications usuelles; mais il est trop sommaire pour dispenser, dans les questions de détail ou de science, de recourir aux travaux plus amples de Mouradjea d'Ohhson, de Hamilton et de M. Perron.

M. Munk a achevé la publication du premier volume du texte original arabe et de la traduction française du *Guide des égarés*, par Moïse Maimonide[1]. L'auteur, né à Cordoue au commencement et mort au Caire à la fin du XII[e] siècle, était non seulement le plus grand savant que la nation juive ait produit, mais un des plus grand esprits du moyen âge. Après avoir acquis une immense influence sur ses coreligionnaires par ses divers ouvrages sur le Talmud, il entreprit de réconcilier la raison et la religion, alors obscurcies par le ténébreux fanatisme des talmudistes, et composa le *Guide des égarés*. Il avait à combattre dans son propre esprit deux grandes difficultés : d'un côté, le système d'interprétation allégorique dans lequel il était élevé, et, de l'autre, la scolastique, qui tenait alors enchaîné dans ses formules l'esprit humain. Il ne put se dégager de ces deux formes, et s'il l'avait pu et voulu, il n'aurait été écouté par personne : c'était le langage de la science de son temps, et il s'y soumit; mais son

1. *Le Guide des égarés*, traité de théologie et de philosophie, par Moïse ben Maimoun, publié pour la première fois dans l'original arabe, et accompagné d'une traduction française et de notes critiques, littéraires et explicatives, par M. S. Munk. T. I, Paris, 1856, in-8 (XVI et 463 p. et 127 feuillets).

génie rompt de tous côtés ces mailles qui l'enserrent, et revendique les droits d'un esprit libre et supérieur à toute entrave. L'effet de son livre fut prodigieux; il remua jusqu'au fond les écoles juives, alors les plus savantes de l'Europe, et fut tour à tour adopté et excommunié; mais les luttes dont il fut l'objet modifièrent profondément l'esprit de la race juive, en brisant le talmudisme étroit sous lequel elle était en danger de périr. C'est un des ouvrages qui ont leur place éternelle dans l'histoire de l'esprit humain; mais il était presque impossible de le bien connaître. Le texte arabe n'avait jamais paru; on ne connaissait qu'une traduction en hébreu, par le rabbi Tibbon, élève du Maimonide, traduction littérale et obscure, qui a servi, à son tour, de texte à des traductions latines plus obscures encore. Le texte est des plus difficiles, l'auteur s'adresse à des lecteurs familiers avec les formules de la théologie talmudique et de la scolastique arabe, et au courant des discussions qui passionnaient alors les écoles, et il est très heureux qu'il se soit trouvé un homme assez versé dans l'histoire littéraire de ce temps pour éclaircir, dans ses notes, les allusions de l'auteur, l'origine des termes techniques et le sens des doctrines auxquelles touche le Maimonide. Puisse M. Munk aller jusqu'au bout de la tâche laborieuse qu'il a entreprise, au milieu de difficultés qui auraient découragé tout autre que lui!

La numismatique arabe a reçu un secours utile par la publication posthume d'un nouveau supplément au catalogue des médailles arabes du musée de Saint-Pétersbourg. Le catalogue avait paru en 1826; M. Fræhn publia, en 1842, la description des médailles qui avaient été acquises depuis ce temps, et il a continué pour lui-même la liste de toutes les nouvelles acquisitions jusqu'au jour de sa mort[1]. C'est ce

1. *Ch. M. Fraehnii nova supplementa ad recensionem numorum Muhammedanorum Academiæ imp. scient. Petropolitanæ*, additamentis editoris aucta, edidit B. Dorn. Saint-Pétersbourg, 1855, in-8 (xx et 451 p.).



nouveau catalogue qu'a publié M. Dorn, par ordre de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Les médailles y sont classées par dynasties; les légendes de celles qui offrent quelque chose de particulier sont données en entier, et quelques-unes des plus rares sont reproduites sur bois; le reste est seulement indiqué quand les légendes sont connues ou ne forment que des copies de formules déjà publiées. Le volume est terminé par une vie de M. Fræhn et la liste de ses ouvrages publiés et inédits. M. Fræhn était un connaisseur si parfait de la numismatique arabe et un savant si exact et si consciencieux, que l'on doit savoir gré à l'Académie et à M. Dorn d'avoir rendu public ce dernier travail de leur illustre confrère.

M. Tornberg, à Lund, a donné la suite des mémoires[1] par lesquels il instruit de temps en temps le public des découvertes de médailles arabes qui se font si fréquemment en Suède. M. Tornberg ne mentionne que les médailles rares, ou qui offrent quelque particularité nouvelle dans leurs légendes; il donne ces légendes en entier, discute l'époque et le lieu du monnayage, et entre quelquefois dans des discussions historiques, quand il s'agit de dynasties ou de personnages peu connus; il s'applique partout à mettre en lumière les dates et les circonstances historiques nouvelles qui ressortent de ces petits monuments, souvent si riches en renseignements inattendus, et précieux surtout par leur irrécusable exactitude. M. Tornberg a compris dans sa liste un certain nombre de médailles pehlevies, et suit, dans la lecture des légendes, la méthode de M. Mordtmann à Constantinople, dont les principes ont jeté une si grande lumière sur cette partie de la numismatique.

On sait combien les Arabes, dans les beaux temps du kha-

1. *Symbolæ ad rem numariam Muhammedanorum*, edidit C. J. Tornberg, t. III, Upsal, 1856, in-4° (59 p. et 2 pl.). Tiré des Mémoires de la Société royale d'Upsal.

lifat, ont recherché les ouvrages mathématiques des Grecs, et combien nous leur devons, pour leurs traductions d'ouvrages grecs qui auraient péri sans eux. M. Woepcke a trouvé dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale la traduction arabe d'un commentaire grec de Valens sur le dixième livre d'Euclide. Il en a fait imprimer le texte par ordre de l'Académie de Berlin ; mais l'ouvrage n'a pas encore paru, la traduction et le commentaire n'étant pas achevés. En attendant, M. Woepcke en a tiré les matériaux d'une restitution d'un livre perdu d'Apollonius[1], comme autrefois Halley a rétabli le huitième livre d'Apollonius sur les coniques, d'après les propositions qui avaient été conservées par le traducteur arabe de Pappus. L'essai de M. Woepcke montre qu'Apollonius était, non seulement le plus grand géomètre de l'antiquité, mais qu'il avait fait dans la théorie des nombres des découvertes pleines de génie. Mais je dois laisser aux mathématiciens le jugement sur cette matière, de même que je ne puis que leur indiquer la publication de M. Morley sur les astrolabes des Arabes et des Persans. Le Musée britannique possède l'astrolabe de Schah Hussein, le dernier des sofis de Perse; c'est le plus bel instrument de ce genre qui soit connu, et M. Morley a entrepris de le publier dans tous ses détails avec une exactitude rigoureuse[2]. Les planches sont accompagnées d'un texte dans lequel l'auteur expose l'histoire des astrolabes, leurs différentes espèces et leur usage, et explique les termes techniques d'astronomie arabe qui se trouvent dans les inscriptions dont toutes les parties de l'instrument sont couvertes ; enfin, on trouve dans

1. *Essai d'une restitution des travaux perdus d'Apollonius sur les quantités irrationnelles*, d'après les indications tirées d'un manuscrit arabe, par M. Woepcke. Paris, 1856, in-4 (63 p.). (Tiré du t. XIV des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des sciences.*)

2. *Description of a planispheric astrolabe constructed for Shah Sultan Husain Safawi, king of Persia* and now preserved in the British Museum; comprising an account of the astrolabe generally, with notes illustrative and explanatory; to which are added concise notices of other astrolabes, eastern and european, hitherto undescribed, by W. Morley. Londres, 1856, grand in-f° (III et 49 p. et XXI pl).

un appendice, les représentations et la description de onze autres astrolabes arabes, persans et indiens. Les nombreuses planches de l'ouvrage sont d'une grande beauté et d'une fidélité absolue, étant obtenues par un procédé de transfert au moyen duquel les lignes et les inscriptions qui s'entre-croisent en tous sens sur l'instrument, et qu'il eût été difficile de reproduire par d'autres moyens, sont calquées. C'est un curieux et magnifique ouvrage, trop magnifique peut-être, parce que son format le rend difficile à lire ; mais, les planches étant nécessairement de la grandeur de l'astrolabe, il eut été presque impossible d'éviter cet inconvénient.

La belle collection de manuscrits syriaques, que le British Museum a tirée des monastères coptes de la Thébaïde continue à fournir de nouveaux matériaux à l'étude. Ces manuscrits appartiennent en général à la patristique, pour laquelle leur importance est très considérable ; car on y trouve, non seulement des traductions d'ouvrages perdus de Pères de l'Église grecque ; mais ils permettent quelquefois de restituer le contenu original de pièces d'un grand intéret qui ont été falsifiées dans l'ardeur des discussions théologiques postérieures. M. Cureton, qui a si habilement et avec tant de peines remis en ordre cette masse de feuilles dispersées et les a reconstituées en volume, a été naturellement le premier à nous faire jouir des résultats de son travail, d'abord par les lettres d'Ignace, un peu plus tard par la publication du texte de l'*Histoire ecclésiastique* de Jean, évêque d'Ephèse au VIe siècle[1], dont il a fait imprimer la troisième partie, la seule que l'on possède encore, et qui comprend les années 571-585. Ce volume renferme beaucoup de faits nouveaux sur les affaires ecclésiastiques de ce temps, dans lesquelles l'auteur, monophysite passionné, a joué un rôle actif. Le texte est imprimé avec un beau caractère, gravé d'après les plus anciens manus-

1. *The third part of the ecclesiastical History of John bishop of Ephesus*, now first edited by W. Cureton. Oxford, 1853, in-4.

crits des couvents de la Thébaïde. M. Cureton promet une traduction de l'ouvrage.

Le même savant nous a donné un choix de morceaux syriaques, pour la plupart traduits du grec et perdus dans l'original. Ils sont tirés d'un recueil qui faisait partie de la bibliothèque de Sainte-Marie Deipara, dans le désert de Nitrie. Ce manuscrit fournit un exemple frappant du sort qu'ont subi ces livres; écrit au VIIe ou VIIIe siècle en Syrie, il fut transporté dans la Thébaïde, et peu à peu négligé par l'ignorance croissante des moines, comme tout le reste de leurs trésors littéraires, ensuite déchiré et éparpillé sur le sol du cellier à huile du monastère, où il contribua, avec des centaines d'autres volumes, à former la litière de cet endroit, jusqu'à ce que l'or et le rosoglio de MM. Tattam et Pacho l'eussent tiré par fragments, et à trois différentes reprises, de ce lieu d'ignominie, et que M. Cureton eût réuni en volume les feuilles éparses à mesure qu'elles arrivaient. Le volume n'est pas complet; mais il n'y a plus d'espoir d'en obtenir le complément des moines de Sainte-Marie Deipara; ils ont tout vendu, jusqu'aux bouchons de leurs cruches, formés de manuscrits, et jusqu'aux balayures de leurs celliers, et il faut se contenter des six cents volumes magnifiques qu'on ne peut pas voir, dans les rayons du British Museum, sans un vif sentiment de satisfaction de ce triomphe de la civilisation sur la barbarie. Le volume de M. Cureton[1] contient un dialogue de Bardesanes sur le sort, le libre arbitre et l'influence des lois; un discours de Meliton, adressé à Marc-Antoine, contenant une apologie du christianisme; une lettre d'Ambroise, ami d'Origène; enfin, une lettre d'un certain Mara à son fils. Tous ces morceaux sont accompagnés de traductions, d'introductions historiques et de notes; quelques-uns étaient connus partielle-

1. *Spicilegium syriacum*, containing remains of Bardesan, Meliton, Ambrose and Mara bar Serapion. Now first edited by the Rev. W. Cureton, London, 1855, in-8° (xv, 42 et 102 p.).

ment, les autres sont entièrement neufs, et leur ensemble forme une addition importante à la patristique du second siècle.

Une autre publication de la même espèce a paru à Leipzig; c'est une édition syriaque de la Didascalie des apôtres, tirée d'un manuscrit unique de la Bibliothèque de Paris[1]. Cette traduction passe pour plus ancienne et plus pure que les rédactions grecques que nous possédons; mais l'éditeur anonyme du texte ne nous fait part d'aucune des observations critiques que la comparaison des textes lui a certainement inspirées, si je ne me trompe en attribuant cette publication à un homme connu par des travaux que recommandent la sagacité et le savoir.

En recherchant les restes d'autres et de plus anciennes civilisations sémitiques, qui de nos jours sortent de terre avec tant d'abondance, nous rencontrons d'abord un monument singulièrement curieux, que M. Peretié, chancelier du consulat général de France à Beyrout, a découvert près de Saïda. Il eut non seulement, pour revendiquer son droit de propriété, à soutenir des procès en Syrie et à Constantinople, mais il sut résister à des offres très avantageuses de vendre au Musée britannique le monument qu'il voulait conserver à la France. Ses intentions à cet égard ont été remplies par M. le duc de Luynes, qui a acheté le monument et en a fait très généreusement don au musée du Louvre. C'est un sarcophage en basalte, couvert d'une belle inscription phénicienne d'Eschmunazar, roi de Sidon, la première qu'on ait trouvée sur le sol de la Phénicie même, et écrite dans une langue qui se rapproche beaucoup plus de l'hébreu que celle des inscriptions qu'on possédait seules jusqu'alors, et qui proviennent toutes de colonies phéniciennes. M. de Luynes en lut la première traduction à l'Institut[2]; mais avant qu'il eût eu le temps de publier

1. *Didascalia apostolorum*, syriace. Leipzig, 1854, in-8 (VII et 121 p.).
2. *Mémoire sur le sarcophage et l'inscription funéraire d'Esmunazar, roi de Sidon*, par H. d'Albert de Luynes. Paris, 1856, in-f° (VI, 83 pages, et 2 pl.).

son travail, des copies de l'inscription s'étaient répandues en Europe et en Amérique, et avaient provoqué une foule de mémoires sur ce sujet. M. Dietrich, à Marbourg[1]; MM. Salisbury et Turner, à Boston[2]; M. Rœdiger, à Halle[3]; M. Hitzig, à Zurich[4]; M. Ewald, à Gœttingue[5]; M. l'abbé Bargès[6], M. Quatremère[7] et M. Munk[8], à Paris, ont publié leurs interprétations et leurs commentaires de ce curieux texte. Il faut espérer que ce n'est que le commencement des découvertes à faire en Phénicie; M. Peretié, lui-même, a trouvé depuis d'autres sarcophages, mais sans inscriptions, et ce sont les inscriptions dont nous avons besoin avant toute chose; car les difficultés de l'interprétation des textes phéniciens ne tiennent qu'à leur petit nombre et à leur brièveté. La Phénicie n'a jamais été explorée; il est vrai qu'elle n'a jamais cessé d'être habitée, et les Grecs, les Romains et les Arabes ont dû détruire les monuments visibles et facilement accessibles, afin d'en employer les matériaux à de nouvelles constructions; mais il n'est pourtant pas à croire que la terre ne récèle plus rien dans un pays qui a été couvert par tant et de si florissantes cités[9].

1. *Zwei sidonische Inschriften*, eine griechische aus christlicher Zeit und eine altphœnicische Königsinschrift, zuerst herausgegeben und erklaert von Fr. Dietrich. Marburg, 1855, in-8.

2. *Journal of the american oriental Society*. Vol. V, p. 227-259.

3. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, année 1855, vol. IX.

4. *Die Grabschrift des Eschmunazar*, von Hitzig. Leipzig, 1855, in-8.

5. *Erklärung der grossen phoenikischen Inschrift von Sidon und einer ægyptisch-aramæischen* von Ewald. Gœttingue, 1856, in-4 (68 p.). Tiré des Mémoires de l'Académie de Gœttingue, vol. VII.

6. *Mémoire sur le sarcophage et l'inscription funéraire d'Esmunazar, roi de Sidon*, par M. l'abbé Bargès. Paris, 1856, in-4 (41 p.).

7. *Journal des Savants*, mai 1856.

8. *Journal asiatique*, avril-mai 1856.

9. Voy., sur une autre inscription phénicienne, l'interprétation de M. de Luynes dans l'*Athénéum français*, 1855; et la *Nouvelle interprétation de l'inscription phénicienne découverte par M. Mariette dans le Sérapéum de Memphis*, par M. l'abbé Bargès. Paris, 1856, in-8; enfin, M. Renan, dans le *Journal asiatique*, année 1856.

Un autre monument, que M. de Luynes avait publié il y a quelques années dans son ouvrage intitulé *Numismatique et inscriptions cypriotes*, a trouvé un interprète. C'est une table de bronze, découverte à Idalie, et portant sur les deux côtés une inscription en caractères cypriotes. M. de Luynes avait commencé l'analyse du caractère, ainsi que d'autres travaux préparatoires, et M. Röth, à Heidelberg, nous donne maintenant une traduction de l'inscription, avec un commentaire détaillé[1]. Il croit que ce monument est une proclamation d'Amasis aux Cypriotes, lors de l'occupation de leur île par les Égyptiens, dans le VI[e] siècle de notre ère; il pense que la langue est sémitique et que le caractère représente un alphabet intermédiaire entre le hiératique égyptien et le phénicien de Cadmus, alphabet qui se serait conservé à côté du phénicien moderne. M. Röth tire de ces données des conséquences historiques très ingénieuses; mais il me semble qu'une inscription unique est une base bien étroite pour la découverte d'un alphabet et d'une langue, et pour l'interprétation d'un texte nécessairement entouré de difficultés de tout genre. Il faut espérer que l'attention qui a été appelée sur ces documents cypriotes donnera lieu à la découverte de nouveaux monuments, et que des textes plus nombreux remplaceront par une traduction certaine une interprétation conjecturale qui ne peut que laisser de graves doutes dans l'esprit du lecteur.

D'autres études contribueront à ce résultat, comme celles que l'on commence aujourd'hui sur une grande variété de monuments portant des inscriptions dans l'une ou l'autre des formes multiples que le caractère phénicien a subies dans différents pays. A cette classe de recherches appartient une curieuse dissertation académique de M. Blau, à Constantinople[2], sur les médailles araméo-persanes des Achéménides. M. de

1. *Die Proklamation des Amasis an die Cyprier.* Entzifferung der Erztafel von Idalion von D[r] Röth. Paris, 1855, in-4° (x et 117 p.).
2 *De numis Achæmenidarum aramæo-persicis*, scripsit E. O. F. H. Blau. Leipzig, 1856, in-4 (18 p. et 2 pl.).

Luynes est, je crois, le premier qui ait traité en détail et avec exactitude des médailles provinciales, frappées par les satrapes et les villes sous la domination persane. M. Blau publie maintenant quelques médailles de ce genre, et en exposant, d'une façon brève et savante, ses opinions sur l'origine, l'époque, le classement et la lecture de ces monnaies, il nous fait entrevoir une foule de questions historiques, pour la solution desquelles il faudra de nouvelles recherches sur ce sujet obscur. Les nombreuses inscriptions araméennes que l'on trouve sur des poteries babyloniennes commencent aussi à être l'objet d'études suivies, et elles offrent certainement des problèmes fort curieux à la sagacité des savants. Mais il y a des précautions infinies à prendre pour s'assurer de l'origine et de l'authenticité de ces inscriptions; car les juifs de Hillah, alléchés par les hauts prix qu'ils ont vu payer pour ces antiquités, se sont mis, depuis quelques années, à fabriquer des inscriptions de ce genre sur des fragments de poteries anciennes ou modernes, de sorte qu'il ne suffit pas d'en avoir acheté sur place pour être sûr de leur authenticité.

En Mésopotamie, les grandes expéditions ont cessé, et nous attendons là publication et en partie encore l'arrivée des monuments qu'elles ont produits; mais des excavations isolées se poursuivent sur plusieurs points. Il y a dans l'enceinte de Ninive deux collines artificielles, dont une, le Koyoundjik, a été explorée par les Européens; mais l'autre, le Nebbi Younes, était protégée contre eux par une mosquée et par la supposition que le tombeau de Jonas se trouvait là. Le pacha actuel de Mossoul ne s'est pas arrêté devant ces scrupules, et a fouillé cette colline, où il a mis à jour deux taureaux de dix-neuf pieds de haut, preuve certaine qu'il est arrivé à l'entrée d'une des grandes portes d'un palais enterré. Il est à craindre que cette curiosité inusitée d'un Turc ne soit funeste aux monuments que doit contenir cette grande colline, à moins que les consuls de France et d'Angleterre ne parviennent à sauver les sculptures et les inscriptions, qui, probablement, auront

peu d'attrait aux yeux du pacha. M. John Taylor, vice-consul anglais à Basra, a entrepris une série d'excavations dans la Babylonie inférieure, pays auquel l'expédition de M. Fresnel était originairement destinée. Il a fait successivement des fouilles à Moukeïr, à Abou Schahreïn et au Tel el-Lahm, sur la rive droite de l'Euphrate, et a trouvé des constructions babyloniennes d'une grande étendue, dans lesquelles il a découvert des sarcophages, des tablettes, des cylindres à inscriptions et quelques autres antiquités. En général, les fouilles en Babylonie donnent bien moins d'antiquités que les fouilles en Assyrie, parce que les Babyloniens n'employaient que la brique, pendant que les Assyriens recouvraient leurs murs de pierres sculptées; mais il n'en est que plus important de recueillir toutes les inscriptions babyloniennes, surtout dans la basse Mésopotamie, où les monuments sont d'un âge très supérieur à tout ce que l'on trouve plus haut dans la vallée. Il faut espérer que l'on recommencera les fouilles dans toute la vallée de l'Euphrate et du Tigre; car ce serait une grave erreur de croire que les inscriptions nombreuses que l'on possède aujourd'hui rendent moins importantes celles qu'on pourra trouver encore; tout au contraire, ce n'est que par le plus grand nombre et la plus grande variété possible de ces monuments, que l'on peut espérer résoudre les mille problèmes historiques et linguistiques qu'ils soulèvent. On n'a qu'à jeter les yeux sur les travaux récents de M. Rawlinson et de M. Oppert, pour voir combien de questions difficiles naissent à chaque pas que font ces études, et que souvent on ne possède encore qu'un seul monument qui puisse aider à la solution d'un de ces problèmes, qui sont de tout genre, de lecture, de langue, de chronologie, d'histoire et de géographie. L'on serait tenté de dire qu'on se hâte trop d'aborder les difficultés historiques avant d'avoir vaincu celles des langues et de l'écriture, et qu'on nous donne plus de traductions que d'analyses, plus de systèmes que de preuves; mais il y a une certaine nécessité de procéder ainsi; car on ne peut arriver à la langue que par l'écriture, et à celle-ci que par les noms

des rois et des villes que nous connaissons par l'histoire et par les inscriptions trilingues, de sorte qu'on se trouve jeté, dès le commencement, dans des études chronologiques et géographiques qui, à leur tour, facilitent la lecture des textes par la solution des difficultés inhérentes à un système d'écriture d'une complication et d'une variété inouïes. On ne doit pas s'étonner qu'en pareil cas la science procède par des conjectures d'abord, et que ces suppositions premières soient fréquemment abandonnées quand les essais d'applications montrent qu'elles sont insuffisantes, pendant que celles qui sont vraies acquièrent, par de nouvelles applications, un degré de certitude qui permet d'en faire le point de départ d'un nouveau progrès. On ne peut pas s'étonner davantage qu'on arrive à des conclusions qui, au premier abord, paraissent contre toute probabilité, et qui néanmoins peuvent se vérifier. Qu'y a-t-il de plus invraisemblable que la supposition d'un système d'écriture dans lequel on reconnaîtrait de nombreux groupes répondant à plusieurs sons et à plusieurs significations, et de plus naturel que l'opposition qu'a rencontrée cette théorie dans un savant et ingénieux écrit de M. Brandis[1]? Mais s'il est vrai que les syllabaires sur tablettes la confirment, et si l'on a réellement découvert les signes distinctifs par lesquels les Assyriens se gardaient contre la confusion que pouvait amener cette imperfection de leur écriture, il faudra bien se rendre à l'évidence, et l'on se rappellera alors que les écritures chinoise, japonaise et tibétaine offrent des singularités, sinon les mêmes, au moins analogues. Qu'y a-t-il de plus difficile à admettre que l'opinion qui attribue l'invention de l'alphabet cunéiforme aux Scythes et fait adopter cette écriture par les Assyriens et les Babyloniens, qui l'auraient appropriée laborieusement et imparfaitement à leur langue[2]? Il faut réserver son jugement,

1. *Ueber den historischen Gewinn aus der Entzifferung der assyrischen Inschriften* von J. Brandis. Berlin, 1856, in-8 (VI, 129 p. et 1 pl.)

2. *Rapport adressé à S. E. le ministre de l'instruction publique*, par M. Jules Oppert. Paris, 1856, in-8 (52 p.). Tiré des Archives des missions.

attendre le développement des preuves, et, si elles sont concluantes, réformer nos idées préconçues. Il est impossible qu'une découverte immense, comme celle de Ninive, et cette restauration subite de langues et presque de littératures perdues depuis des milliers d'années, ne révèlent des faits qui s'accorderont mal avec des opinions formées sur l'ancienne histoire de l'Asie d'après des données imparfaites. Il est probable, au reste, que l'histoire ancienne, telle qu'on l'a construite d'après la Bible et les auteurs grecs, sera plutôt enrichie que changée par les résultats des études assyriennes; car nous voyons que tout ce que nous avons appris sur l'Égypte, l'Inde et la Perse, n'a fait que grandir l'autorité d'Hérodote; c'est un cadre qui se remplit, mais qui ne change pas dans ses parties essentielles. On n'est qu'au commencement de ces études, et la route est longue et ardue; mais les progrès sont très réels et deviendront plus rapides à mesure que les matériaux seront plus accessibles. Leur nombre est un obstacle considérable à une publication rapide; le Musée britannique va publier un choix d'inscriptions et de tablettes, qui se composera de huit cents planches; mais il y a aujourd'hui dans les musées, en Europe, assez de textes assyriens pour remplir vingt mille pages in-folio. On s'est étonné, avec raison, qu'on n'ait trouvé en Perse des inscriptions cunéiformes que dans les provinces occidentales, mais si les observations de M. Ferrier sont exactes[1], nous avons l'espoir maintenant d'en obtenir de Balkh et du Seistan sur des briques cuites au feu. Il est extrêmement désirable que cet espoir se réalise; car quelques briques de ce genre donneraient une base certaine à nos idées sur l'ancienne histoire de ces contrées si importantes, et dont la civilisation remonte aux temps les plus obscurs de l'antiquité.

Je ne crois pas qu'il ait paru de nouveau travail sur les ins-

1. Voy. *Caravan Journeys and Wanderings in Persia, Afghanistan, Turkistan and Beloochistan*, by J. P. Ferrier. Londres, 1856, in-8 (XXII et 534 p).

criptions cunéiformes persanes; mais M. Spiegel et M. Haug ont publié des continuations de leurs études sur les textes zends, et M. Romer[2] a fait imprimer une édition revue et augmentée de ses anciens articles sur le zend et le pehlewi. M. Romer est, je crois, le dernier représentant de cette école anglaise qui, pendant si longtemps, a nié l'authenticité du Zendavesta et l'existence du zend, école à laquelle chaque progrès dans ces études a donné un nouveau démenti. Il est difficile de concevoir que la découverte et la lecture certaine d'un dialecte aussi voisin du zend que celui des inscriptions de Persépolis n'aient pas convaincu M. Romer, à moins qu'il ne soit disposé à traiter ces inscriptions mêmes comme l'œuvre d'un faussaire.

L'ouvrage le plus considérable dont a été enrichie la littérature persane pendant l'année dernière est l'Histoire des Djenguiskhanides, par Wassaf, dont M. de Hammer vient de publier le premier volume, accompagné d'une traduction en allemand[3]. Wassaf était né à Schiraz, l'an 1263 de notre ère. Il a vécu à la cour d'Arghoun, de Ghassan, de Khodabendeh et d'Abousaid, et a été, par conséquent, témoin de la plus grande splendeur de l'empire des Mongols de Perse. Il a rempli plusieurs emplois; mais son occupation principale était toujours la littérature; et depuis que Ghassan Khan l'eut nommé son historiographe, il ne parut plus dans les affaires politiques. La littérature avait acquis une grande importance à la cour des princes mongols, et y était parvenue à un degré de raffinement dont l'ouvrage de Wassaf nous donne un spécimen brillant. C'est un flot de rhétorique, de comparaisons

1. Dans le *Journal de la Société orientale allemande*, année 1855.

2. *Zend is it an original language?* by John Romer. Londres, 1855, in-8 (43 p.).

3. *Geschichte Wassaf's* persisch herausgegeben und deutsch übersetzt von Hammer-Purgstall, vol. I. Vienne, 1856, in-4 (IV, 275 et 295 p.). Il a été publié à Bombay, il y a quelques années, une édition du texte de Wassaf, que M. de Hammer ne paraît pas avoir connue, et que moi non plus je n'ai pu réussir à voir.

et de tropes en prose rimée et en vers, sous lequel les faits semblent disparaître. Rien n'est plus curieux que le tableau tracé par Wassaf de ces cours lettrées et barbares où la rhétorique joue un si grand rôle, et couvre de ses fleurs les affaires et les horreurs d'un gouvernement mongol. Wassaf dépasse dans ce genre la mesure commune, et il nous raconte lui-même, avec une gravité et une satisfaction singulières, qu'un jour le sultan Khodabendeh, à qui il récitait une pièce de vers, ne comprit pas un mot, et fut obligé de demander à chaque ligne, à son vizir Raschid eddîn, ce que voulait dire Wassaf. Malgré cette forme peu appropriée au sujet, et malgré la peine inutile qu'elle donne au lecteur pour pénétrer jusqu'au fait, l'ouvrage de Wassaf n'est pas indigne d'être placé à côté de l'histoire de son grand contemporain Raschid eddîn. Il a beaucoup vu et bien observé, et tous les historiens postérieurs des Mongols ont considéré son ouvrage comme une source de la première importance. M. de Hammer, qui a une vive admiration pour Wassaf, et qui s'en est servi dans plusieurs de ces ouvrages, en avait préparé une édition et une traduction il y a plus de vingt ans. L'Académie de Vienne, le jour même de son installation, a eu le bon esprit de décider la publication de cette édition; la gravure d'un caractère ta'lik en a retardé l'exécution jusqu'ici; mais il faut espérer que, toutes les difficultés étant vaincues, rien ne s'opposera plus à la rapide continuation d'un ouvrage aussi important pour l'histoire que curieux pour la littérature.

M. Garcin de Tassy a publié une analyse du *Mantik al Thaïr*[1] de Ferideddîn Attar, auteur soufi très connu par un ouvrage de M. de Sacy. Le Mantik est, de tous les ouvrages de Ferideddîn, celui qui jouit de la plus grande réputation en Perse. C'est une allégorie dans laquelle les oiseaux, qui repré-

1. La poésie philosophique et religieuse chez les Persans. *Le langage des Oiseaux*, par M. Garcin de Tassy. Paris, 1856, in-8 (70 p.). Extrait de la *Revue contemporaine*.

sentent les âmes humaines et leurs passions, se rendent auprès du Simourgh, qui est le symbole de Dieu. La plus grande partie des oiseaux périt en route, et ceux qui arrivent sont absorbés en Dieu, ce qui est le but de la vie, selon les soufis. M. Garcin de Tassy accompagne cette analyse d'un exposé bref de la théorie du mysticisme persan, et son travail entier forme une sorte d'introduction au texte du Mantik, dont il a commencé l'impression, et qui paraîtra prochainement. Nous sommes encore très pauvres en éditions de textes soufis, et la publication d'un livre qui jouit d'une autorité générale dans cette secte sera d'un grand secours pour l'étude d'une croyance qui a été celle de tous les beaux esprits de la Perse moderne, a eu une influence considérable sur les Turcs et une partie des Arabes, et qui mérite l'étude la plus sérieuse sous les rapports historiques et philosophiques; car, malgré les travaux excellents de M. Tholuk et de M. de Sacy, c'est un sujet qui n'est pas encore épuisé.

M. Nassau Lees a fait paraître à Calcutta [1] un Nécrologue de deux cent cinquante musulmans renommés pour leur piété ou leur savoir, composé originairement en arabe par un auteur inconnu et mis en persan par un traducteur anonyme. Ce petit livre paraît devoir son origine à l'usage pieux des musulmans de donner des aumônes le jour de la mort de leurs saints et martyrs favoris : aussi l'auteur a-t-il placé ses personnages dans l'ordre des mois dans lesquels ils sont morts, pour que l'on trouve facilement en tout temps un nom auquel on puisse rattacher les charités qu'on est disposé à faire. Le but de M. Lees, en publiant ce petit manuel nécrologique, est de faciliter les recherches chronologiques sur les personnages mentionnés, qui, en général, sont des hommes célèbres dont le nom se rencontre dans l'histoire de la religion ou des lettres,

1. *The A'aras-i-Bozorgan* being an obituary of pious and learned moslims from the beginning of Islam to the middle of the twelfth Century of the Hijrah. Edited by W. Nassau Lees and Mawlawi Kabir al-din Ahmed. Calcutta. 1855, in-8 (v, 91, 7 et 8 p. et 2 tableaux).

et dont on sera bien aise de pouvoir trouver facilement la date. M. Lees a terminé ce livre par une liste alphabétique des noms et par deux tableaux généalogiques des descendants d'Ali.

M. Lees a encore fait imprimer, pour les écoles musulmanes de l'Inde, une série de petits livres, comme le *Pendnameh*, attribué à Sadi, le *Yussuf et Zuleïkha* de Djami, et autres; mais je ne les ai pas vus et ne puis qu'exprimer mon regret que des publications de ce genre, qui nous seraient si utiles, surtout quand elles sont faites par un homme savant et consciencieux comme M. Lees, n'arrivent jamais en Europe, où les livres persans facilement accessibles et pouvant servir pour les cours publics, sont si rares. Je ne puis non plus donner de détails sur les nombreux ouvrages persans publiés récemment par les imprimeries lithographiques de Lucknow, de Dehli et de Bombay. Des ouvrages d'une grande importance pour les études orientales nous restent souvent inconnus pendant des années, et ce n'est que le hasard qui en amène en Europe des exemplaires, en nombre tout à fait insuffisant pour les besoins des bibliothèques publiques et privées. Quand trouvera-t-on donc le moyen de faire cesser un si déplorable manque de communications, aussi nuisible à ceux qui publient qu'à ceux qui ont besoin de ces livres?

M. Sprenger a publié à Calcutta [1] le premier volume de son Catalogue des manuscrits des bibliothèques royales de Lucknow. Il avait été envoyé, en 1848, par la Compagnie des Indes, dans la capitale du royaume d'Oude, pour faire ce catalogue; et l'on ne peut assez louer l'administration indienne d'une pareille mesure; car les manuscrits disparaissent en Orient avec une rapidité effrayante, et partout où les Européens ont de l'influence, ils devraient l'exercer pour constater l'existence de

1. *A Catalogue of the arabic, persian and hindustani manuscripts of the libraries of the king of Oude*, compiled under the orders of the government of India, by A. Sprenger. Vol. I, containing persian and hindustani poetry. Calcutta, 1854, in-8 (VIII et 647 p.).

livres rares, et publier des catalogues qui feraient connaître ce qui a pu échapper à la destruction, et aideraient ainsi à la conservation de ce qui existe encore. M. Sprenger trouva les bibliothèques de Lucknow dans un état déplorable. Hafiz Rahmet Khan, et surtout Ghazi eddin Haïdar, avaient accumulé de grands trésors littéraires; mais depuis l'avant-dernier roi d'Oude l'indifférence de princes ignorants et entourés de créatures encore plus illettrées avait donné pleine carrière aux bibliothécaires, aux rats et aux fourmis blanches, et une grande partie des meilleurs ouvrages avaient disparu. Néanmoins, M. Sprenger a trouvé encore dix mille volumes, et il faut espérer qu'aujourd'hui, où le royaume d'Oude appartient aux Anglais, on conservera ce qui a échappé à tant d'ennemis. Le catalogue de M. Sprenger doit se composer de quatre volumes : le premier, le seul qui ait paru, contient les biographies des poètes persans et les poésies persanes et hindustanies, et comprend sept cent trente-deux ouvrages. M. Sprenger donne la description de chaque volume, le titre de l'ouvrage, les noms de l'auteur, quelques détails sur sa vie, quand elle n'est pas très connue, et des indications plus ou moins complètes sur le contenu du volume, selon son importance ou sa rareté. Il traite avec un soin particulier les collections de Vies des poètes, dont il donne en général une table des matières détaillée. Il s'excuse des erreurs que peut contenir son livre, par la rapidité avec laquelle il a été obligé de le préparer; mais il m'a paru que le travail était remarquablement exact, quoique des erreurs et des omissions soient presque inévitables en pareille matière; et il est bien à désirer que l'auteur, qui est revenu de son voyage à Damas, trouve le temps nécessaire pour reprendre l'impression de cet utile ouvrage.

Il se prépare à Agra une entreprise considérable, et qui mérite tout l'intérêt des savants. En 1846, M. Sprenger, alors directeur du collège de Dehli, proposa au gouverneur des provinces supérieures la publication d'un corps d'historiens musulmans de l'Inde. M. Elliot, secrétaire du gouvernement

d'Agra, s'intéressait à ce plan, mais le gouverneur recula devant les frais d'une entreprise aussi colossale, et désira seulement obtenir un index du contenu de ces historiens. M. Elliot se chargea de cette tâche, et ce fut là l'origine de son Histoire des historiens de l'Inde, dont le premier volume seulement a paru. Mais, à mesure qu'il avançait dans ce travail, il devint de plus en plus convaincu que la publication entière de ces historiens était une chose nécessaire, et peu de temps avant sa mort il élabora le projet d'une publication qui aurait embrassé, en trente volumes in-folio, les principaux historiens musulmans de l'Inde. Après sa mort, M. E. Thomas fit revivre ce plan, et proposa, en 1855, au gouvernement d'Agra de l'exécuter sur une échelle un peu plus restreinte, et en commençant par les historiens de la dynastie pathane des empereurs de Dehli. Cette première série, qui contiendra le Tabakat-i-Nasri, le Zia Barani, le Tarikh-i-Alaï, l'autobiographie de Firouz Schah et la Vie de Firouz Schah par Schems-i-Séraï, doit être publiée à Agra par la voie de la typographie et en volumes in-octavo. La proposition est soumise au gouverneur général, et il faut espérer qu'il donnera son consentement, car le gouvernement indien ne peut que gagner par tout ce qui fait mieux connaître l'histoire de ses prédécesseurs et celle du pays qui lui est confié. L'administration française en juge ainsi pour Alger, et y fait publier Ibn Khaldoun et d'autres ouvrages sur l'histoire ancienne du Maghreb, et tout gouvernement civilisé doit agir de même dans les pays qui tombent sous sa domination. Le gouvernement d'un peuple conquis, surtout d'un peuple qui diffère des conquérants par la langue, les lois, la religion et les mœurs, est une tâche trop difficile et entraîne une responsabilité trop grande pour qu'une administration sensée et bienveillante puisse repousser le secours que la connaissance du passé lui prêterait.

On sait combien la littérature arménienne est riche en historiens ; elle en possède une série non interrompue depuis le IVe siècle de notre ère, et la position particulière de leur pays

leur donne une place à part dans la littérature. Les Arméniens n'ont jamais exercé une grande influence sur les autres peuples, mais, pour leur malheur, ils ont été en contact perpétuel avec toutes les nations conquérantes. Ils ont été sujets de la Perse, envahis par les Romains et les Grecs du Bas-Empire, soumis par les Arabes, entamés par les Croisés, opprimés par les Mongols et les Turcs. Dans la partie la plus ancienne de leurs Annales, ils nous ont conservé des restes des livres persans composés sous les Sasanides et perdus depuis longtemps, et comme ils faisaient partie de l'empire persan, leur organisation et leurs luttes contre leurs suzerains nous donnent sur la Perse de précieux renseignements que nous chercherions en vain autre part. Pendant les douze siècles suivants, leurs historiens servent de contrôle constant aux annalistes des nations musulmanes avec lesquelles ils ont été obligés de vivre, soit en guerre, soit dans un état d'indépendance, et cette série de relations contemporaines nous fournit une foule de faits sur l'histoire des peuples conquérants. L'esprit national des Arméniens, qui ne les a jamais quittés, les rend un peu étroits, souvent déclamatoires et peu critiques, mais il donne en même temps à leurs récits une vigueur et une indépendance qui dédommagent de ces défauts. Les Arméniens eux-mêmes ont publié un grand nombre de leurs historiens, et des savants européens en ont traduit quelques-uns; mais il n'existe nulle part un véritable corps d'historiens arméniens, et c'est ce que nous promet M. Dulaurier, dans un programme qu'il vient de publier[1]. Il se propose de publier des traductions de la série complète de ces historiens, les plus importants en entier, les autres par extraits, et de réunir ainsi tout ce que cette littérature a à nous enseigner. Il commencera par un volume de chronologie, qui doit servir de lien et de point de rattache à toutes les parties de sa bibliothèque; ensuite, il donnera d'abord les

1. *Bibliothèque historique arménienne*, ou Choix et extraits des historiens arméniens, traduits en français par M. Dulaurier. Paris, 1856, in-8. (Programme d'une feuille d'impression.)

ouvrages inédits ou non traduits, et, en premier lieu, l'Histoire universelle d'Étienne Assoghik. La collection des traductions sera suivie, si les encouragements du public savant le permettent, de la collection des textes par les soins d'un savant arménien, le R. P. Aivasovski. On ne peut trop souhaiter le succès de cette importante et laborieuse entreprise.

Un Arménien, M. Garabed Chahnazarian vient de faire paraître la traduction d'une de ces histoires inédites, c'est l'histoire des guerres et des conquêtes des Arabes en Arménie, par le vartabed Léonce, auteur inconnu du VIIIe siècle de notre ère[1]. Léonce a été contemporain et témoin des événements qui remplissent la dernière partie de son livre, et c'est ce qui lui donne son importance; car ce n'est d'ailleurs un homme ni très savant, ni très intelligent; il nous explique assez mal l'état intérieur du pays, et les raisons des dissensions civiles qui ouvraient sans cesse l'Arménie aux invasions des Arabes; et un tiers de son livre est occupé par une lettre théologique de Léon l'Isaurien à Omar II, peut-être apocryphe, dans tous les cas n'ayant guère rapport à l'histoire de l'Arménie; mais, malgré tout cela, c'est un auteur qui a de la valeur par sa véracité évidente, et un patriotisme ardent qui lui donne une certaine éloquence quand il décrit les maux de sa patrie, dont il est témoin.

La guerre d'Orient a fait naître une foule de publications sur la langue turque, dont la plupart ne survivront probablement pas au besoin momentané qu'elles étaient destinées à satisfaire, ou aideront peut-être des voyageurs et des négociants à faciliter leur contact avec les gens du pays; cependant,

1. *Histoire des guerres et des conquêtes des Arabes en Arménie*, par l'éminent Ghevond, vardabed arménien, écrivain du VIIIe siècle, traduite par Garabed V. Chahnazarian, et enrichie de notes nombreuses. Paris, 1856, in-8 (x, 164 p.), M. Chahnazarian vient de publier encore une *Esquisse de l'Histoire de l'Arménie, coup d'œil sur l'Arménie ancienne et son état actuel*. Paris, 1856, in-8 (123 p.). C'est une œuvre plutôt de patriotisme que d'érudition.

armi celles qui sont venues à ma connaissance, il y en a uelques-unes qui promettent de rendre des services plus durables, comme le Livre de lectures turques, par M. Barker[1], qui est précédé d'une grammaire et suivi d'un vocabulaire; la Chrestomathie de M. Dieterici[2], et le dictionnaire anglais-turc de M. Redhouse[3], qui doit être complété par un second volume contenant la partie turque-anglaise.

Je n'ai pu voir qu'un seul des ouvrages récemment publiés en Turquie, c'est une nouvelle édition du Kamous, traduite en turc et publiée par l'imprimerie impériale de Constantinople; mais on trouvera dans les comptes rendus de l'Académie de Vienne les listes complètes qu'un membre de notre Société, M. de Schlechta, y fait insérer en continuation de celles que M. de Hammer publiait autrefois.

M. Pavet de Courteille imprime dans ce moment une édition du *Khaïrieh* de Nabi, accompagnée d'une traduction. Nabi était né en 1630; il entra de bonne heure au service de l'État et devint lieutenant du grand vizir Mustafa pacha; à la mort de son protecteur, il fit son pèlerinage, comme c'est l'habitude d'un Turc qui tombe en disgrâce, et se retira à Alep, où il demeura pendant vingt-quatre ans, livré à des travaux littéraires et regrettant Constantinople; c'est là qu'il composa, entre autres livres, le Khaïrieh, qui est une sorte de manuel de morale et de conduite adressé à son fils Aboul Khair. Cette suite de pièces de vers, remplies de traits de mœurs, est très curieuse comme tableau de l'esprit turc à l'époque où l'empire avait acquis sa plus grande puissance

1. *A reading book of the turkish language with a grammar and vocabulary*, by W. B. Barker. Londres, 1854, in-4 (xxiv, 101, 106 et 56 p.).

2. *Chrestomathie ottomane*, précédée de tableaux grammaticaux et suivie d'un glossaire turc-français, par M. Dieterici. Berlin, 1854, in-8 (xxxviii et 163 p.).

3. *An english and turkish dictionary*, by Redhouse. Londres, 1856, in-8 (xxvi et 427 p.).

extérieure, mais où il était déjà miné par la vente des charges et la corruption qui s'ensuivit, et qui l'a amené depuis ce temps à l'état déplorable dans lequel nous le voyons.

M. Dubeux vient de faire paraître une grammaire turque élémentaire[1], dans laquelle il s'est efforcé de simplifier la théorie des formes grammaticales turques par l'application des principes d'euphonie communs à toutes les langues tartares, principes que M. Rœhrig avait exposés dans un mémoire couronné par l'Institut, mais qui n'a jamais paru, et dont M. Dubeux lui-même a publié, il y a déjà longtemps, l'analyse dans le *Journal asiatique*. M. Dubeux a apporté quelques autres changements dans la théorie ordinaire des grammairiens turcs, surtout dans l'analyse et la classification des nombreux gérondifs qu'on avait admis auparavant. Il se réserve de publier plus tard ses vues sur la syntaxe turque.

C'est peut-être ici que se placera le mieux la mention d'une grammaire d'une langue de la même souche, la grammaire mandchoue de M. Kaulen[2]. M. Kaulen traite la grammaire mandchoue selon les principes de la logique et de la grammaire générale, et la débarrasse des formes de la grammaire latine, qu'on lui avait appliquées autrefois. Il y a ajouté une courte chrestomathie et un vocabulaire. La littérature des Mandchoux a peu d'importance en elle-même, puisqu'elle est presque entièrement composée de traductions d'ouvrages chinois; mais elle devient, par cette servilité même, un puissant auxiliaire des études chinoises et un contrôle des travaux européens sur les livres chinois. La grammaire de cette langue offre tout l'intérêt que donnent aujourd'hui des études historiques plus profondes aux traces antérieures à toute histoire

1. *Éléments de la grammaire turque*, par Louis Dubeux. Paris, 1856, in-8 (XIII et 120 p.).
2. *Linguæ mandshuricæ institutiones quas conscripsit, indicibus ornavit, chrestomathia et vocabulario auxit* Fr. Kaulen. Ratisbonne, 1856, in-8 (VIII et 152 p.).

que gardent les langues, traces plus ou moins curieuses, selon la position et la pureté de la race à laquelle appartient une langue.

Il est incontestable que l'étude des langues de la race tartare acquiert aujourd'hui une importance historique à laquelle on était loin de s'attendre. M. Rémusat hésitait encore à reconnaître la parenté du mongol et du mandchou; mais Rask, Castrén et M. Schott ont étendú graduellement la famille turque sur toute l'Asie septentrionale et sur le nord de l'Europe et de l'Amérique, et vous avez vu, dans une lettre de M. Hodgson, insérée dans votre Journal[1], que ce savant admet l'identité de toutes les langues des aborigènes de l'Inde, depuis Ceylan jusqu'au Boutan, avec le tartare. M. Hodgson annonce qu'il a réuni les vocabulaires de quatre-vingts langues et dialectes, qui prouveront la vérité de son système, et ses beaux travaux sur les langues des aborigènes de l'Inde montrent qu'il n'est pas homme à annoncer légèrement une théorie pareille. Ce sera un fait singulièrement curieux, si l'on parvient à prouver que le Tamoulien, qui est presque noir, est de même origine que le Turc, qui est presque blanc; il est probable que le changement s'expliquerait par un mélange avec du sang papou, et, s'il en est ainsi, les langues du midi de l'Inde en auront conservé des traces. Dans tous les cas, ce serait un grand triomphe de l'ethnographie philologique sur l'ethnographie physiologique. Il faut attendre le développement et la confirmation de ces théories, qui donnent aux Touraniens une place si considérable dans l'histoire primitive du monde et ouvrent le champ à tant de spéculations.

M. Max Muller, dans un long et curieux essai sur les résultats des études sur les langues touraniennes[2], va plus loin

1. *Journal asiatique*, année 1856, p. 242 et suiv.

2. Ce mémoire a paru dans *Christianity and Mankind, their beginnings and their prospects*, by Bunsen. Londres, 1854, in-8 (dans le vol. III, p. 263-521).

encore. Il classe comme touraniennes, non seulement les langues de la haute et moyenne Asie, le finnois et l'esquimau, mais les langues Thaï de la presqu'île au delà du Gange, le malai, les dialectes du Caucase et le basque; en somme, toutes les langues de l'Asie et de l'Europe qui ne sont ni chinoises, ni ariennes, ni sémitiques. Il est vrai que, chez lui, cette immense agglomération de langues repose moins sur une idée de race, que sur un état de développement similaire du langage humain, et les langues touraniennes répondent, pour lui, à l'état nomade des peuples. Son but est de prouver que la philologie ne s'oppose pas plus que la physiologie à l'idée de l'unité de la race humaine, et c'est pour cela qu'il cherche un nouveau principe de comparaison des langues, principe plus général et partant de plus haut que ceux qu'on emploie pour la grammaire comparée des langues ariennes et sémitiques, et qui permettrait de reconnaître, dans la différence des langues, non pas une différence radicale d'origine, mais seulement une différence de développement. Ce système, établi avec une grande hardiesse et un incontestable talent par un homme du savoir et de la valeur de M. Muller, qui est si profondément versé dans les méthodes actuelles de la grammaire comparée, a droit à la plus sérieuse attention. Il touche à une foule de questions les plus graves et les plus ardues qu'on puisse soulever, mais que, faute d'espace, je ne saurais pas même indiquer ici. Pour ma part, je doute que ce système puisse s'établir; mais, quel que soit son avenir, je crois que les besoins actuels de la science demandent bien plus l'étude détaillée des langues encore peu connues, et la formation de groupes de langues d'après leur constitution grammaticale et lexicographique, que la recherche d'un principe plus général pour les combiner en grand, principe qui, par le vague inséparable de sa généralité, menacerait de nous faire retomber dans un arbitraire semblable à celui dont les méthodes de Grimm et de Bopp nous ont tirés.

J'arrive aux études indiennes, dans lesquelles je n'ai à men-

tionner qu'un petit nombre d'ouvrages nouveaux; non pas que le zèle des indianistes ait fait défaut, mais parce qu'il y a un certain nombre de grandes entreprises commencées, dont la continuation occupe les principaux maîtres de la science indienne. Presque tous ces travaux se rapportent à la littérature védique, parce qu'on sent de plus en plus que là se trouve la clef de tout dans l'Inde et de bien des choses au delà de l'Inde. Il est difficile de le faire mieux voir, et de montrer d'une manière plus élégante combien nous tenons par mille liens invisibles à ces temps les plus anciens de la race arienne, que ne l'a fait M. Max Muller, dans un travail récent sur la mythologie comparée[1]. Cet essai ne peut pas être analysé, mais il est plein d'idées vraies, et personne ne le lira sans profit ni sans plaisir. M. Muller continue son édition du Rigvéda, dont le troisième volume est sur le point de paraître, et il imprime en même temps, à Leipzig, une traduction allemande de ce Véda, précédée d'une introduction historique et de travaux sur la grammaire du dialecte védique. Un volume de ce travail doit avoir paru, mais je n'ai pas encore réussi à le voir. M. Weber, à Berlin, a achevé la publication du texte du Yadjour Véda blanc, et commencé la publication du Srautta Sutra de Katiayana[2], qui donne l'explication du cérémonial des sacrifices. On peut voir, dans un mémoire de M. Max Muller[3] sur les cérémonies funéraires, quelles données intéressantes ce livre nous fournit sur les coutumes et les idées des temps védiques. Cette publication du rituel sera complétée par les Grihya Sutras, qui contiennent la description des rites domestiques; M. Stenzler s'est chargé de ce travail. Enfin, M. Roer, à Calcutta, a entrepris la publication du Yadjour Véda noir[4], qui

1. *Comparative mythology*, dans un recueil intitulé : *Oxford Essays*, Oxford, 1856, in-8 (pages 1-87 du volume).

2. *The white Yajourveda*, edited by A. Weber, vol. III, 1. Berlin, 1856, in-4 (168 p.).

3. *Die Todtenbestattung bei den Brahmanen*, von Max Muller. Ce mémoire forme un appendice au vol. IX du *Journal oriental de Leipzig* (pages I-LXXXII).

4. *The Sanhita of the black Yajur Veda*, with the commentary of Madhava

est la dernière partie des Védas encore inédite, et Rajendralal Mittra y ajoute un des Brahmanas qui appartiennent à ce Véda, le Taittirya Brahmana[1].

Les Hindous ont commencé de très bonne heure à entourer les Védas de toute une littérature destinée à interpréter les hymnes sacrés, à les développer en systèmes philosophiques, ou à en préserver le texte contre tout changement, et c'est à cette littérature secondaire que l'on doit la conservation intacte des hymnes antiques. Parmi ces ouvrages se trouvent des grammaires d'une haute antiquité et d'un caractère tout particulier. En général, les grammaires naissent du contact de peuples qui parlent des langues différentes, mais les grammaires védiques sont nées du sein même de la langue, et probablement au moment où l'on s'aperçut qu'un changement sensible s'était introduit entre la langue des hymnes et la langue ordinaire; ce sont, sans doute, les premiers travaux grammaticaux qui aient été exécutés dans le monde. Ils mériteraient d'être étudiés pour cette seule raison; mais le secours qu'ils apportent à l'intelligence des Védas est un motif bien plus puissant pour s'en occuper. M. Roth en avait déjà fait pressentir l'importance, et, aujourd'hui, M. Régnier nous donne, dans le *Journal asiatique*, le Pratiçakhya du Rigveda[2].

M. Banerjea avait commencé, en 1851, une édition du Markandeya Pourana, accompagnée d'une traduction anglaise; mais il n'en parut qu'un seul cahier. La Société asiatique de Calcutta s'est décidée à faire entrer ce Pourana dans la *Bibliotheca indica*, mais sans traduction, et M. Banerjea[3] a recom-

Acharya, edited by Roer. Calcutta, 1855, in-8. Quatre cahiers de la *Bibliotheca indica*.

1. *The Taittiriya Brahmana of the black Yajur Veda*, with the commentary of Sayanacharya, edited by Rajendralal Mittra. Calcutta, 1855, in-8, fasc. I (formant le n° 125 de la *Bibliotheca indica*.)

2 *Journal asiatique*, année 1856, cahiers de février et suiv.

3. *The Markandeya Purana*, edited by Banerjea. Calcutta, 1855, in-8 Il en a paru deux cahiers.

mencé sa publication sous cette nouvelle forme. Ce Pourana se distingue des autres en plusieurs points, et le cadre en est assez singulier. Jaimini, le disciple de Vyasa, demande à Markandeya des détails sur quelques personnages du Mahabharat ; celui-ci le renvoie à certains oiseaux sacrés, auxquels Vyasa avait tout confié. Les oiseaux répondent et fournissent une sorte de supplément au Mahabharat; puis ils s'étendent sur la vie et la mort, sur l'enfer, sur la création, sur les Védas et les familles patriarcales; ensuite, ils font un long discours sur la déesse Dourga, et cette partie du Markandeya Pourana est devenue le livre sacré des adorateurs de Kali, qui la récitent tous les jours dans leurs temples et la représentent dramatiquement dans la grande fête de leur déesse, le Dourga pouja. L'époque de la composition de ce Pourana est encore inconnue; il est évident que, même sous sa première forme, il a dû être postérieur au Mahabharat; mais la critique des Pouranas est encore trop peu avancée pour qu'on puisse fixer l'époque, soit de la première rédaction de ce livre, soit de la forme sous laquelle il nous est parvenu.

M. Gorresio continue sa traduction du Ramayana[1], dont le quatrième volume est sous presse; mais le seul ouvrage nouveau de littérature proprement dite dont j'aie eu connaissance, est la traduction d'un drame de Kalidasa, intitulé *Malavica et Agnimitra*, par M. Weber[2]. Feu M. Tullberg avait publié à Bonn, en 1840, le texte de ce drame, dont M. Wilson, dans son Théâtre hindou, n'avait donné qu'une analyse, parce qu'il doutait que le grand Kalidasa en fût l'auteur. M. Weber, après avoir d'abord accepté ce jugement, finit par revenir là-dessus,

1. Je vois que M. Lees fait l'offre très généreuse de faire les frais d'une édition du Ramayana, qui serait publiée par les pandits du collège sanscrit de Calcutta. Ce texte occuperait huit volumes in-8, et le prix de souscription serait, à Calcutta, de deux roupies et demie par volume. On peut souscrire à Londres, chez MM. Williams et Norgate.

2. *Malavika und Agnimitra*. Ein Drama des Kalidasa in fünf Acten. Zum ersten male aus dem sanskrit übersetzt von Albrecht Weber. Berlin, 1856, in-12 (XLVIII et 107 p.).

et il revendique aujourd'hui cette œuvre pour l'auteur de Sakountala et d'Urvasi, par des raisons de critique extérieure et intérieure qui paraissent plausibles. A cette occasion, il examine l'époque de Kalidasa, que l'on place communément au Ier siècle de notre ère, et croit pouvoir la fixer au IIIe ou au IVe siècle. Le poème lui-même, de quelque auteur et de quelque époque qu'il soit, est un drame d'intrigue très gracieux, et contribue à la peinture des mœurs indiennes que nous fournit le théâtre hindou.

Je suis honteux de trouver, parmi les nombreux oublis qui m'échappent dans ces listes annuelles, un ouvrage aussi considérable que le Catalogue des manuscrits sanscrits de la bibliothèque de Berlin, par M. Weber[1]. Tout le monde sait que cette bibliothèque doit à la munificence du roi de Prusse la possession de la collection des manuscrits sanscrits de feu Sir R. Chambers. C'est la seule collection considérable de ce genre qui existe en Allemagne, le pays où la littérature sanscrite est cultivée avec le plus de succès. On n'avait d'autre catalogue de ces manuscrits qu'une liste sommaire faite par Rosen, et ne contenant que les titres des ouvrages. M. Weber en a dressé le catalogue systématique, qui donne tout ce qu'il faut pour rendre facile l'usage de ce trésor littéraire. Les ouvrages sont classés selon leur sujet, chaque manuscrit est décrit en détail, quelquefois des extraits d'une certaine étendue sont ajoutés à la description, des remarques sont faites sur les rapports des manuscrits aux éditions imprimées, indiquant les variétés des rédactions, les lacunes, etc. L'ouvrage se termine par des tables des dates des manuscrits, des pays d'où il sont tirés, des noms des copistes et des auteurs, des titres des ouvrages, enfin des matières dont ils traitent. C'est un manuel de bibliographie sanscrite indispensable à toute personne qui s'occupe de cette littérature.

1. *Die Handschriften-Verzeichnisse der K. Bibliothek in Berlin*, vol. I. Verzeichniss der Sanskrit-Handschriften von Dr Weber. Berlin, 1853, in-4 (XXIV, 481 et 5 pl.)

Enfin, MM. Böhtlingk et Roth ont terminé le premier volume de leur grand dictionnaire sanscrit, qui paraît aux frais de l'académie de Saint-Pétersbourg[1]. Ce volume contient les voyelles. Vous savez que cet ouvrage est un Thesaurus, qui donne pour chaque signification des passages tirés des auteurs sanscrits, et qui embrassent l'histoire entière du mot, à partir de l'époque des Védas. Ces passages sont, autant que possible, ordonnés chronologiquement, pour que le lecteur puisse suivre le développement graduel des mots. C'est la première fois que les expressions védiques sont incluses dans un dictionnaire sanscrit, tâche délicate et difficile dont s'est chargé M. Roth. On ne peut s'empêcher d'honorer les études sanscrites, encore si neuves pour une entreprise pareille, quand on voit des littératures bien plus anciennement cultivées manquer encore d'un Thesaurus. On doit s'attendre à trouver dans un travail de ce genre des inégalités, des omissions et des erreurs; il ne peut en être autrement; ce qu'il faut y voir, c'est ce qu'il apporte de nouveau et de vrai, et le secours immense qu'il prête aux études. Un travail de ce genre est lui-même le moyen de hâter les progrès qui serviront à le perfectionner, et les auteurs de ce dictionnaire n'auront jamais à regretter le labeur immense qu'ils ont consacré à leur ouvrage.

En abordant les travaux dont la littérature chinoise a été l'objet, j'ai avant tout à réparer un oubli très involontaire que j'ai commis dans mon dernier rapport; car j'aurais dû y annoncer la publication du texte et de la traduction du *Li-ki*, par M. Callery[2]. Parmi les cinq livres classiques des Chinois, il y en a trois qui ont été depuis longtemps traduits par des Européens, et le Li-ki est de beaucoup le plus important des deux

1. *Sanskrit-Wörterbuch*, herausgegeben von der K. Academie der Wissenschaften, bearbeitet von Otto Böhtlingk und Rudolph Roth, vol. I. Saint-Pétersbourg, 1855, in-4 (XII et 1142 p.)

2. *Li-ki*, ou Mémorial des rites, traduit pour la première fois du chinois, et accompagné de notes, de commentaires et du texte original, par J. M. Callery. Turin, 1853, in-4 (XXXII, 198 et 98).

dont on ne s'était pas occupé. On rend généralement ce titre par *le Livre des rites*, faute d'une expression plus appropriée pour traduire le mot *rites*, qui, pour les Chinois, embrasse toutes les règles de conduite; les rites et la justice expriment pour eux la forme et le fond de la morale et de l'état social parfait. Aussi le Li-ki contient-il, non seulement la détermination de ce qui tient au cérémonial, mais d'une quantité de choses qui appartiennent au culte et à la conduite morale. C'est un livre infiniment curieux et tout à fait indispensable pour compléter nos idées sur la nature de l'ancienne société chinoise et son organisation. Malheureusement M. Callery ne nous le fait pas connaître en entier, et le contenu de son livre ne correspond que bien imparfaitement à son titre. Dans toute éducation libérale en Chine, on commence par faire apprendre par cœur aux élèves les cinq livres classiques, et leur meubler ainsi la mémoire de toutes les phrases indispensables à leurs études, aux examens et aux compositions académiques. Mais comme le Li-ki est un ouvrage fort étendu, et à lui seul plus long que les quatre autres ensemble, et comme il consiste en grande partie en détails de cérémonial qui sont peu propres à servir de citations, à former à l'usage du style classique et à fournir des maximes, on a publié des abrégés de l'ouvrage, qui retranchent plus ou moins du texte original, et soulagent d'autant la mémoire des étudiants. C'est un de ces abrégés que M. Callery a choisi pour le traduire, et il a réduit ainsi l'ouvrage original à un tiers de son contenu; mais on peut, il me semble, douter de la justesse de son point de vue. Il est évident que personne en Europe ne veut apprendre par cœur le Li-ki, ni en appliquer les phrases dans ses examens et ses livres, et que l'abrégé chinois manque son but chez nous. M. Callery lui-même convient que, dans ce qu'il a négligé, il y a des choses plus intéressantes pour un Européen que d'autres qui ont été conservées dans l'abrégé; il me paraît que c'est une condamnation suffisante du système qu'il a adopté. Quand il s'agit de livres aussi anciens, et qui ont exercé et exercent encore une si grande influence sur le tiers du genre humain, on ne sert

bien la science qu'en les faisant connaître en entier; car, qui peut prendre sur lui de distinguer ce dont un autre aura besoin ou non? Il faut espérer que ce travail sera repris un jour, et qu'on nous donnera dans son intégrité ce livre important. M. Callery a ajouté à son ouvrage le texte très bien lithographié des parties du Li-ki que contient la traduction.

Je cite, uniquement pour la singularité du fait, un Guide de la conversation anglaise et chinoise, composé par un Américain[1], imprimé à Paris, publié à Boston, et destiné à la Californie. Ce petit ouvrage n'a pas et ne peut pas avoir de caractère scientifique, mais il offre un singulier exemple du mélange des nations que le temps actuel a produit.

Il se prépare dans ce moment des travaux extrêmement curieux sur l'histoire de la langue chinoise parlée, et c'est surtout M. Edkins, missionnaire à Shanghaï, et notre confrère, M. Bazin, qui s'occupent de ces études, dont le résultat fournira probablement la preuve que la langue chinoise ne s'est pas écartée, autant qu'on a pu le croire, des lois de développement que l'on avait observées dans toutes les autres langues. Jusqu'ici, en effet, on a dû supposer que le chinois a marché du simple au plus compliqué, pendant que toutes les autres ont marché du compliqué au plus simple; toutes les autres langues perdent, par le long usage ou par des révolutions qui les atteignent, une partie de leurs formes grammaticales, pendant que le chinois paraissait n'en avoir presque pas eu au commencement, et en avoir acquis pendant le courant des siècles. C'est ce qu'il s'agit d'examiner; mais cette étude est des plus difficiles, à cause de la nature de l'écriture chinoise et de l'influence immense qu'elle a exercée sur l'expression écrite de la pensée, influence qui a fait disparaître

1. *A Guide to conversation in the english and chinese languages*, for the use of the American and Chinese in California, by Stanislas Hernisz. Boston, 1854, in-8 oblong (VIII et 179 p.).

les preuves des changements qu'un système alphabétique aurait conservées, et auxquelles on ne pourra suppléer que partiellement et par des observations indirectes et d'une grande délicatesse.

M. Edkins s'est occupé, en dernier lieu, de la prononciation ancienne des Chinois[1]. Tout le monde sait que les prononciations provinciales diffèrent considérablement de celle qu'on appelle mandarinique, et que les syllabes ont plus d'ampleur dans les dialectes locaux que dans celui de la cour. M. Edkins a essayé de retrouver la raison de ces différences et l'époque où elles se sont formées ; il tire ses faits de l'analyse des caractères phonétiques, de l'observation des rimes et du mètre des poésies anciennes et du moyen âge, du système de transcription des mots sanscrits inventé par les bouddhistes chinois dès l'introduction de leur religion en Chine, enfin de l'application que les Japonais et les Coréens ont faite de l'écriture chinoise. Le résultat auquel il arrive, et auquel on devait s'attendre, est que la prononciation a changé graduellement et très considérablement, et que, en général, les dialectes provinciaux conservent des restes de la prononciation ancienne. Le mémoire de M. Edkins est plein d'observations très fines, et je crois que la continuation de ses recherches l'amènera à des résultats encore plus précis et à des données qui pourront éclaircir l'histoire de la grammaire chinoise.

M. Bazin imprime, dans ce moment, une *Grammaire de la langue mandarine*, c'est-à-dire du dialecte parlé par la bonne compagnie dans toute l'étendue de l'empire. Il y revient, avec de nouvelles preuves et avec plus de force, à la thèse qu'il a défendue, il y a dix ans, que le chinois classique n'a jamais été une langue parlée, ou, plutôt, que ce que l'on écrivait en

1. *On the ancient Chinese pronounciation*, by the Rev. Edkins. Dans les *Transactions de la Société asiatique de Hong-kong*, vol. III, p. 51 et suiv.

ancien style n'exprimait que les mots indispensables au sens et point tout ce qu'on prononçait ; la langue écrite aurait été, pour ainsi dire, le squelette de la langue parlée, et celle-ci aurait toujours ressemblé au kouen-hoa, au langage parlé d'aujourd'hui ; mais il serait peut-être indiscret de ma part d'entrer plus avant dans cette question avant que l'ouvrage ait paru.

Un auteur anonyme a publié, à Shanghaï, des recherches sur l'ancienne arithmétique des Chinois ; je ne connais ce travail que par ce qu'en dit M. Biernatzki, de Berlin[1], qui en a fait le sujet d'un curieux mémoire sur l'arithmétique ancienne des Chinois. D'après lui, les mathématiques chinoises remonteraient plus haut et seraient plus scientifiques qu'on ne veut l'admettre généralement. Il expose les progrès que les anciens Chinois avaient faits en arithmétique, la décadence dans laquelle les mathématiques chinoises étaient tombées par la préférence que la dynastie mongole avait accordée aux astronomes arabes et par l'indifférence que les sciences ont rencontrée sous la dynastie des Ming ; il montre que cette décadence a facilité, sous les Mandchoux, l'introduction des mathématiques européennes, à qui la faveur de Kanghi assurait la victoire sur la résistance que des savants chinois opposaient à cette nouveauté ; enfin, il donne quelques détails sur les progrès que les Chinois font aujourd'hui par des méthodes indigènes et tout à fait indépendantes des méthodes européennes. Je suis trop peu mathématicien pour avoir une opinion sur ce sujet, mais on doit désirer qu'il soit approfondi par de nouvelles recherches ; car chaque capacité spontanée que montre un peuple, chaque progrès indépendant qu'il accomplit, fait concevoir pour son avenir des espérances que les progrès dus à l'imitation ne donnent jamais.

Enfin il se produit aujourd'hui en Chine une littérature

1. *Die Arithmetik der Chinesen*, von Dr Biernatzki, dans le *Journal de mathématiques* de Crelle. Berlin, 1856, p. 59 et suiv.

nouvelle, qui est le résultat et l'expression du grand mouvement révolutionnaire dont cet empire est agité depuis quelques années, et qui mérite toute notre attention. Il est, je crois, bien avéré maintenant que l'insurrection qui dispute la possession de la Chine à la dynastie tartare a pour chef spirituel un candidat au baccalauréat qui n'avait pas réussi dans ses examens à Canton, à cause de la corruption de l'administration, et à qui un vieillard converti avait distribué, comme à d'autres, dans la cour du palais des examens, des livres chrétiens publiés par les missionnaires protestants, entre autres une traduction de la Bible. Son désespoir et la surexcitation produite par la lecture de la Bible, le jetèrent dans une période de fièvres et d'extases à la fin de laquelle il formula un système religieux et politique, fondé sur la Bible, mêlé d'idées chinoises et de quelques étranges extravagances. Ce n'est pas ici le lieu de raconter quels éléments, politiques d'un côté et mystiques d'un autre, se sont rattachés à cette nouvelle doctrine, et quelle organisation sociale en est sortie. Ce que je devrais exposer ici, ce serait ce qui a rapport à la nouvelle littérature, conséquence de ce mouvement ; mais, malheureusement, nous en sommes encore très imparfaitement informés. On a reçu graduellement à Shanghaï des traductions de presque tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, refondues d'après les versions des missionnaires, et imprimées à Nankin. On a publié à Londres le texte et la traduction anglaise d'une sorte de catéchisme pour lequel les insurgés ont adopté la forme de l'ancien et célèbre livre d'école intitulé *le Livre des trois mots*. Ce petit manuel est un exposé du système religieux et politique des insurgés[1], et sert de livre élémentaire dans leurs écoles. L'analyse d'autres livres provenant de la même origine et composés dans le même but de prosélytisme, tous imprimés à Nankin, se trouve dans un récent ouvrage de M. Meadows[2],

1. Je regrette de ne pas pouvoir donner le titre de ce petit ouvrage, que j'ai lu il y a quelques mois, et qu'il m'est impossible de retrouver dans ce moment.

2. *The Chinese and their rebellions*, viewed in connection with their

qui a été en contact personnel avec les chefs du gouvernement révolutionnaire, et qui nous donne mieux que tout autre jusqu'ici une idée de l'esprit de ces sectaires, des efforts qu'ils font pour rattacher leurs nouveaux principes aux expressions vagues des anciens livres chinois, et de tout le travail intellectuel qui s'opère dans ce mélange d'esprits de toute sorte, qui se sont combinés pour régénérer la Chine. Personne ne peut encore deviner ce que sera la fin de cette guerre et quel serait le sort de la Chine si l'insurrection triomphait ; mais quand on apprend qu'aujourd'hui le livre dans lequel les candidats à toutes les places qui dépendent du gouvernement établi à Nankin sont examinés est cette nouvelle et probablement très étrange traduction de la Bible ; et quand on pense à toute l'influence que les examens ont sur les études et la direction des esprits en Chine, on ne sait trop où arrêter les rêves de son imagination sur les conséquences que le triomphe de cette révolution aurait pour l'avenir d'une si grande partie du genre humain.

national philosophy, ethics, legislation and administration, by Th. T. Meadows. Londres, 1856, in-8 (LX et 656 p.). C'est un livre assez mal ordonné, dans lequel on rencontre bien des choses auxquelles on ne s'attend pas, mais on y trouve aussi les observations d'un esprit cultivé et réfléchi sur la civilisation, la philosophie et l'administration chinoise, qu'on lira avec plaisir et profit.

XVII

ANNÉE 1856-1857

RAPPORT LU LE 24 JUIN 1857

MESSIEURS,

La Société a poursuivi pendant l'année dernière le cours de ses travaux sans interruption, quoique un peu plus lentement qu'elle n'avait espéré. Votre *Journal* a continué à publier des mémoires sur les sujets orientaux les plus variés. M. Pavie y a commencé à vous donner l'analyse détaillée d'un de ces romans mythologiques des bouddhistes chinois, qui forment un côté si singulier de la littérature chinoise. M. Bazin continue à vous communiquer la suite de ses études sur les parties les plus curieuses de l'organisation de l'empire chinois, dans lequel, au milieu de différences si profondes qui le séparent du reste de l'humanité, les besoins d'une grande société civile ont fait naître des établissements semblables aux nôtres, différents dans la forme, mais identiques dans le but. La grande difficulté que l'on rencontre, quand on veut intéresser l'Europe à la Chine, gît dans l'étrangeté des formes extérieures et dans le son inaccoutumé des noms d'hommes et de choses ; mais, quand on pénètre au-dessous de cette surface qui nous étonne, on trouve une civilisation qui ressemble bien plus à la nôtre que celle-ci ne ressemble à la civilisation des Hindous, des Grecs et des

Sémites, quoique nous soyons descendants des Hindous, que nous ayons emprunté notre civilisation aux Grecs, et que nous ayons adopté les idées morales et religieuses des Sémites. Il n'y a pas de meilleure méthode, pour créer en Europe un intérêt pour la Chine, que d'exposer les côtés humains, ou, pour mieux dire, européens de son développement moral et social : c'est ce que tente M. Bazin, en faisant passer successivement devant nos yeux l'histoire des grands établissements chinois. Ceux dont il a traité cette année dans votre Journal sont : *les Ordres religieux en Chine*, *le Collège médical de Pékin* et *l'Académie de Pékin*, dont il doit vous entretenir dans cette séance même.

M. Sanguinetti nous a donné la fin de ses extraits de l'*Histoire des médecins arabes par Ibn Abi Oseibiah*, qu'il a fait suivre des biographies semblables tirées de l'ouvrage d'Assafady. M. Cherbonneau a traité de l'*Histoire de la conquête de l'Espagne par les Arabes*, d'après Ibn al-Kouthya, et M. Defrémery de l'*Histoire de la secte des Assassins*. M. Regnier a continué son beau travail sur la *Grammaire du Rigvéda*, et la famille de M. Burnouf nous a permis d'enrichir le Journal de quelques travaux de ce grand savant, sur la *Géographie de l'île de Ceylan*, et sur les *Manuscrits zends des bibliothèques publiques de l'Angleterre*.

M. de Rougé nous donne l'interprétation et le commentaire détaillé de la grande stèle égyptienne qui avait servi à l'Imprimerie impériale de spécimen de ses caractères hiéroglyphiques à l'Exposition universelle. M. Oppert a commencé la publication d'un travail considérable sur l'*Inscription de Nabuchodonosor à Borsippa* : c'est la première fois que paraît la traduction complète et l'analyse, accompagnée de preuves, d'un monument assyrien; enfin, M. Chodzko nous a offert, sur le dialecte curieux et encore très imparfaitement connu des Kurdes, les matériaux que ses voyages et ses études postérieures lui ont permis de rassembler.

La Société a publié le *Précis de législation musulmane par Sidi Khalil*, que M. le ministre de la guerre nous a demandé. Nous espérons que les soins de l'éditeur, M. Richebé, la surveillance du président de la Société, et la revision des épreuves par les juges arabes des tribunaux d'Algérie auront assuré la pureté du texte et la correction de l'impression; si plus tard on trouvait quelques imperfections, nous serions en mesure d'y remédier dans les tirages suivants. On a employé dans cette édition les caractères magrebins, pour se conformer aux usages et aux préférences des Arabes d'Alger; je ne sais s'il n'est pas à regretter qu'on perpétue, par leur emploi typographique, cette forme de lettres peu gracieuse, qui tend à séparer les Arabes africains de la littérature du reste de leur race. La différence entre l'écriture africaine et le neskhi est en apparence peu considérable; mais, en pareille matière, même un petit obstacle devient important; on peut s'en assurer en observant combien de difficultés les hommes des nations latines trouvent à s'accoutumer à la lecture de livres imprimés en caractères gothiques, malgré le peu de différence entre ces lettres et les lettres latines. Dans tous les cas, vous avez rendu un véritable service à la littérature orientale et à l'administration de l'Algérie, en publiant le texte de ce célèbre traité de législation.

Votre *Collection d'ouvrages orientaux* n'a pas fait autant de progrès que nous l'aurions tous désiré; mais le quatrième et dernier volume d'Ibn Batoutah est sous presse. MM. Defrémery et Sanguinetti ont livré la copie entière du texte et de la traduction, et l'impression sera, sans aucun doute, terminée dans l'année, car il y a aujourd'hui un tiers du volume en composition.

Le premier volume de Masoudi n'a pas encore pu être achevé, M. Derenbourg ayant, à son grand regret, été occupé à d'autres travaux; nous avons tout espoir que cette publication importante pourra dorénavant marcher plus rapidement. Le

Conseil a songé en même temps à remplir la place que l'achèvement prochain d'Ibn Batoutah laissera libre dans la série de vos publications; il a pensé que la Société ne pouvait trouver un ouvrage plus utile, dans l'état actuel de nos études, que le *Fihrist* d'Ishak al-Nedim, ouvrage du IVe siècle de l'hégire et très riche en renseignements sur les premiers siècles de la littérature arabe et sur l'histoire des sectes pendant les premiers temps de l'islam. Le petit nombre des manuscrits de ce livre qui se trouvent en Europe, et leur médiocre qualité, en rendent la publication particulièrement difficile et laborieuse; néanmoins, votre Conseil a pensé que la profonde connaissance de la langue et de l'histoire littéraire des Arabes que possède M. de Slane le mettrait en état de vaincre ces obstacles, et il l'a prié de se charger de cette publication. M. de Slane avait bien voulu accepter cette proposition, mais il apprit, bientôt après, que M. Flügel avait préparé depuis longtemps une édition du *Fihrist* et pensait à la publier; M. de Slane jugea avec raison qu'il devait suspendre son travail, pour ne le reprendre que dans le cas où M. Flügel abandonnerait son plan. Il est évident que l'intention de la Société ne peut jamais être de se mettre en concurrence avec les entreprises libres des savants, et que notre but doit être uniquement de faciliter les publications qui ne pourraient pas paraître sans l'aide d'une association. C'est ainsi que nous avons renoncé à la publication du texte de Mawerdi, lorsque nous avons appris que M. Enger s'en occupait; et c'est ainsi encore que l'impression de la Vie de Mohammed par Ibn Hischam, qui devait entrer dans la Collection de la Société, a été suspendue, parce qu'un savant allemand, très honorablement connu par ses publications d'ouvrages arabes, nous a fait part de son intention de publier le texte de cet ouvrage. La même courtoisie que nous exerçons envers d'autres a été exercée envers nous-mêmes par M. Lees, qui, non seule-seulement a renoncé à une édition de Masoudi qu'il projetait, quand il a appris l'intention de la Société d'en publier une, mais qui nous a encore procuré le manuscrit qui devait faire la base de la sienne. Ainsi, sur cinq ouvrages dont la Société

se proposait la publication, il y a eu quatre cas de concurrence, ce qui pourrait étonner, quand on pense à tout ce que la littérature orientale offre de travaux, et au nombre limité des savants qui s'en occupent. Mais on peut se convaincre aisément que c'est dans la nature des choses, et le résultat de la même loi selon laquelle presque toutes les découvertes se font simultanément par deux ou trois personnes. Quand le progrès naturel d'une science a rendu possible ou plus facile une découverte, ou quand il a rendu désirable la possession de certains matériaux, il faut s'attendre à ce que le même besoin frappe divers esprits. Ainsi, dans notre cas, des publications qui, il y a vingt ans, auraient paru inutiles ou impossibles, deviennent nécessaires, et il est naturel qu'on s'en occupe de plusieurs côtés : ce n'est qu'une preuve que leur temps est venu. Seulement, dans une science comme la nôtre, où les formes et les moyens disponibles sont toujours infiniment audessous du besoin et de la grandeur du but qu'il faut atteindre, cette convergence des travaux sur un même point est une chose regrettable ; nous avons trop à faire, et nous ne pouvons rien faire sans trop de sacrifices, pour que nous ne devions regretter toute déperdition de travail et qu'il ne soit de notre devoir de chercher des moyens pour l'éviter. La Société, par ses habitudes de publicité, a pu, dans les cas qui se sont présentés, échapper à tout conflit et presque à toute perte de temps. Cet exemple serait, je crois, bon à suivre en général. Si chaque orientaliste qui a l'intention de publier un texte ou une traduction annonçait son plan dans un des journaux des sociétés asiatiques, et s'il ajoutait l'énumération des matériaux qu'il a à sa disposition, il y trouverait deux avantages : il avertirait ceux qui avaient pensé au même ouvrage, et il est probable qu'il recevrait des indications de matériaux qui, sans cela, peuvent lui rester inconnus.

Il serait bien entendu qu'une pareille annonce ne créerait à personne un droit de monopole sur un auteur ; mais elle suffirait pour prévenir les inconvénients d'une concurrence invo-

lontaire, et, si l'on voulait s'en servir dans un esprit d'accapa parement indiscret, la publicité même de ces prétentions les ferait échouer. Il est peut-être inutile de dire qu'en faisant cette proposition je n'entends parler que d'éditions et de traductions, et non pas de travaux d'esprit sur des sujets orientaux; car, pour ceux-ci, toute concurrence est bonne, et ne peut que servir à éclaircir une question sous tous ses côtés, et la science n'avance jamais plus rapidement que par l'influence d'un conflit de ce genre. Avec ces restrictions, je ne doute pas que tous les journaux asiatiques ne prêtent avec plaisir l'aide de leur publicité à ces annonces et aux correspondances auxquelles elles pourront donner lieu.

La Société a fait, pendant l'année dernière, des pertes très sensibles par la mort de quelques-uns de ses membres; mais la plus regrettable de toutes est celle de M. le baron de Hammer Purgstall, mort le 23 novembre de l'année dernière, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. C'était le doyen de la littérature orientale, le premier associé étranger que la Société ait tenu à honneur d'inscrire sur sa liste, et le plus zélé, le plus fertile et le plus célèbre des hommes qui se sont voués, de notre temps, à la culture des lettres orientales. Permettez-moi de dire quelques mots sur la carrière littéraire d'un savant dont la mort a laissé une aussi grande lacune dans la science. Je ne parlerai pas de sa vie, je n'aurais pas l'espace nécessaire, même pour les matériaux fragmentaires que je possède, et elle va être écrite en détail, d'après ses propres papiers, par un de ses amis à Vienne. Il suffit de dire que M. de Hammer était né à Gratz, en Styrie, en 1774, qu'il entra de bonne heure dans la carrière diplomatique, et qu'il passa sa jeunesse et une partie de son âge mûr dans le Levant, et le reste à Vienne, comme interprète de l'empereur, et, plus tard, comme premier président de l'Académie de Vienne, qui lui devait en grande partie sa fondation. C'était un homme généreux, franc jusqu'à l'imprudence, hardi, bouillonnant d'esprit, aimable jusqu'à la coquetterie, doué d'une faculté de travail rare, ambi-

tieux dans les grandes et les petites choses, et d'une vivacité inconcevable, vivacité qui fut la source de sa bonne et de sa mauvaise fortune, qui ne l'a jamais quitté jusqu'au moment de sa mort, et l'a entraîné dans des discussions interminables, qui ont bien souvent troublé sa vie et entravé ses plans les plus chéris, mais qui n'ont certainement pas laissé dans l'esprit de ses adversaires un sentiment durable d'amertume.

Il entra très jeune dans l'Académie orientale, que le gouvernement autrichien venait de fonder à Vienne, et commença sa carrière littéraire à vingt-deux ans, par la traduction d'un poème turc sur la fin du monde. Après ce début, il passa huit ans en Orient, sans rien faire paraître, mais livré à des études très sérieuses, dont le premier fruit fut une Encyclopédie des sciences des musulmans, qu'il publia, en 1804, avec une certaine timidité et sous le voile de l'anonyme. A partir de ce moment, il suivit résolument la voie qu'il s'était ouverte et continua, pendant plus de cinquante ans, à instruire et à étonner l'Europe savante par une succession incessante d'ouvrages sur les sujets les plus divers, et composés dans presque toutes les langues de l'Europe. Tout ce qui touche à l'histoire, à la littérature et à la science des peuples musulmans était de son domaine; il fit paraître, en 1805, en anglais, un ouvrage sur les anciens alphabets orientaux; en 1806, un *Mémoire sur l'influence de l'Islam*, et commença, en 1809, la publication des *Mines de l'Orient*, dont il publia successivement six volumes in-folio. Ces premiers essais furent suivis, à de courts intervalles, par un ouvrage en deux volumes sur l'*Organisation de l'empire turc*, par l'*Histoire des Assassins*, par un *Mémoire sur les Templiers*, par l'*Histoire de l'Empire Ottoman*, en dix volumes, tirée en grande partie de sources originales inconnues auparavant; par la *Galerie biographique des grands hommes de l'Islam*, en six volumes; par la *Description de l'administration du khalifat*, par la traduction des voyages d'Evlia Effendi, par l'*Histoire de la Horde-d'Or* et celle des Mongols de Perse; enfin, par l'édition et la traduction de l'*Histoire des*

Mongols, par Wassaf, ouvrage de prédilection de M. de Hammer, qui était également charmé des bonnes et des mauvaises qualités de cet auteur. La mort l'a empêché de terminer cette publication, et ce serait un acte de gracieuse reconnaissance de la part de l'Académie de Vienne de continuer cet ouvrage, dont le manuscrit, si je ne me trompe pas, est achevé depuis vingt ans. Je ne mentionne pas un grand nombre de travaux historiques de M. de Hammer qui ont paru dans les *Mines de l'Orient*, dans les *Annales de Vienne*, dans les *Annales de Heidelberg*, dans notre *Journal asiatique*, dans les *Mémoires de l'Académie de Vienne*, et dans d'autres recueils académiques ou littéraires. Ces ouvrages historiques paraissaient ne devoir lui laisser aucun temps pour d'autres travaux; mais ils ne formaient qu'un côté de son activité littéraire, et ses publications sur les lettres orientales, et surtout sur la poésie, sont tout aussi nombreuses et presque aussi volumineuses que ses ouvrages historiques. Il a publié des traductions en vers de Hafiz, de Motenebbi, de Baki, du *Gulschenraz* et d'Ibn al-Faridh; l'*Histoire de la poésie persane*, celle de la poésie turque, en quatre volumes; enfin cet ouvrage monumental sur l'*Histoire de la littérature arabe*, dont il a paru sept volumes in-4, et que la mort de l'auteur a interrompu. Pour ne pas trop allonger cette liste de titres, j'omets nombre de travaux sur les sujets les plus divers, qui, par eux-mêmes, eussent suffi à l'activité et à la renommée d'un homme de lettres, et je ne dirai quelques mots que de l'*Histoire de la littèrature arabe*, parce que c'est un livre entrepris et continué dans des circonstances sans exemple dans l'histoire littéraire. M. de Hammer avait toujours eu le dessein de terminer sa carrière par une nouvelle édition de l'ouvrage par lequel il l'avait commencée réellement : l'*Encyclopédie des sciences des musulmans*, Mais il voulait la faire précéder d'une histoire des lettres arabes, pour débarrasser son sujet de tous les détails biographiques et bibliographiques qui auraient interrompu sans cesse l'exposé des faits scientifiques. Il se détermina, à l'âge de soixante et seize ans, à commencer une *Histoire littéraire des Arabes*, qui

devait comprendre douze volumes in-4, et contenir la biographie des auteurs arabes, les titres de leurs ouvrages et l'indication de ce qu'ils contiennent, d'après les manuscrits eux-mêmes, ou, à leur défaut, d'après les ouvrages biographiques, bibliographiques et encyclopédiques des Arabes; enfin, une traduction en vers allemands de spécimens de tous les poëtes mentionnés dans l'ouvrage. Cet immense livre, qui pouvait effrayer l'homme le plus jeune et le plus ardent, ne devait donc former que l'introduction et les préliminaires de l'encyclopédie des sciences des musulmans. Je ne sais si l'auteur avait lui-même l'espoir sérieux d'aller jusqu'au bout de cette entreprise, mais il se croyait sûr d'achever l'histoire littéraire, et quand on voyait la régularité avec laquelle il publiait, année par année, un de ces gros et laborieux volumes, on était entraîné à partager sa confiance dans sa force et sa vie. Il était naturel qu'on crût qu'il se faisait aider par des secrétaires, qui auraient préparé le travail et fourni des notes; mais j'ai eu le plaisir de passer, en 1852, quelques semaines chez lui, en Styrie, et j'ai vu avec admiration qu'il faisait son travail tout seul, n'ayant auprès de lui aucun homme de lettres, et que toute l'aide qu'il réclamait consistait dans le service d'un valet de chambre, à qui il dictait quand, vers sept heures du matin, sa main était fatiguée de tenir la plume.

Une production si rapide et si incessante avait nécessairement ses inconvénients; elle ne laissait pas toujours à M. de Hammer le temps de tout vérifier et de tout revoir, ni d'effacer les inexactitudes qu'un premier jet amène toujours avec lui. On a usé et abusé contre lui du droit de critiquer ce manque de soins, et, dans les nombreuses attaques littéraires auxquelles il s'est trouvé exposé, on lui a reproché ces inexactitudes plus qu'elles ne le méritaient; car il n'avait pas toujours tort, et je le trouve plus généralement exact qu'on n'a l'habitude de le dire. Ses ouvrages avaient d'autres défauts; il avait fait une partie de son éducation en Orient, et avait pris goût au style coloré des auteurs musulmans, même de ceux de la dé-

cadence, et il aimait à reproduire leurs comparaisons, leurs jeux de mots et de nombres, leurs allitérations et tous leurs artifices de langage, plus que ne le comportent les habitudes européennes. Ce défaut n'était pas sans compensation, car un pareil tour d'esprit lui facilitait l'intelligence de ces mêmes raffinements chez les auteurs orientaux, et ce n'est pas un petit avantage pour le traducteur de tant de poètes musulmans et de prosateurs comme Wassaf. Mais cette habitude de penser comme les Orientaux a exercé sur l'esprit de M. de Hammer une influence qui va plus loin que le style, et a produit chez lui des défauts de méthode tels qu'on en trouve souvent chez les auteurs musulmans. Quiconque s'est servi, par exemple, de son *Histoire de la poésie persane* ou de son *Histoire de la littérature arabe*, saura ce que je veux dire, sans que j'aie besoin d'entrer dans plus de détails.

Mais ce n'est pas par ses côtés faibles que nous devons juger un homme dont le savoir immense et l'originalité d'esprit auraient fait pardonner des défauts plus grands. Au temps de sa jeunesse, l'étude des lettres orientales dans toute l'Europe n'était encore qu'un auxiliaire de la théologie, et l'on n'y attachait d'autre importance que celle qui dépendait de l'usage qu'on pouvait en faire pour l'interprétation de la Bible. M. de Hammer fut le premier à faire, en Allemagne, ce que sir W. Jones avait fait, avant lui, en Angleterre, c'est-à-dire à traiter les littératures orientales comme un objet d'étude pour elles-mêmes, comme ayant leur valeur à elles, et tout à fait indépendante de toute application à la théologie. Il n'a jamais dévié de cette route, et, par un travail incessant, il a répandu par ses ouvrages plus de faits sur l'histoire et les idées des trois principaux peuples musulmans que personne avant lui. Il n'y a pas une partie de l'histoire morale ou politique des Arabes, des Persans ou des Turcs dont on puisse s'occuper aujourd'hui sans avoir recours à ses ouvrages; on peut avoir besoin de vérifier l'exactitude de ses traductions, on peut critiquer sa méthode, on peut trouver trop orientale la forme de

ses livres; mais personne ne peut se dispenser de s'en servir.

Les autres sociétés qui s'occupent de l'Orient ont eu envers nous, pendant l'année dernière, les bons procédés auxquels elles nous ont habitués, et nous ont communiqué les travaux qu'elles font paraître. La Société asiatique de Londres, la Société orientale allemande, les Sociétés géographiques de Paris et de Londres, la Société orientale américaine, la Société des sciences de Batavia, nous ont envoyé la continuation de leurs publications. La Société de Calcutta a achevé le volume XXIV de son Journal, a publié un index des vingt premiers volumes, et nous a envoyé quelques cahiers, récemment publiés, de sa *Bibliotheca indica*. Malheureusement, cette belle collection va subir un temps d'arrêt. La Société, dans son excès de zèle, avait dépassé le crédit alloué pour cette publication, ce qui a fourni au gouvernement l'occasion de s'occuper de la manière dont elle a été conduite jusqu'ici. La Compagnie des Indes a trouvé que l'on avait donné une place trop grande aux ouvrages arabes, qu'elle juge d'un intérêt médiocre pour l'Inde, et elle exprime le désir que, lorsque l'état des fonds permettra la reprise des impressions, on ne les emploie plus que pour entreprendre des publications en sanscrit. Cette décision paraîtra regrettable à beaucoup de personnes; car, si importante que soit la littérature sanscrite, tant pour les écoles indiennes que pour la science européenne, et si nécessaire qu'il soit qu'on la rende accessible à l'aide de l'imprimerie, il n'en est pas moins évident que les ouvrages arabes sont la véritable source du savoir pour toute la population musulmane de l'Inde, et qu'il faut pourvoir ses écoles de livres arabes, si l'on veut maintenir une éducation littéraire chez elle, si l'on veut avoir des juges musulmans instruits, et surtout si l'on veut améliorer les méthodes d'enseignement et donner ainsi à la jeunesse les moyens de dépasser les connaissances traditionnelles de ses pères. Aussi longtemps que les écoles d'un peuple sont réduites à l'usage des manuscrits, on peut être sûr qu'elles consumeront les meilleures années de

la vie des étudiants à leur faire apprendre laborieusement les rudiments des sciences, et qu'elles les tiendront assez longtemps sur leurs bancs pour que toute idée de sortir de l'ornière se soit évanouie; mais quand l'usage des livres imprimés, plus corrects, plus faciles à trouver, et infiniment meilleur marché que les manuscrits, permet aux élèves de faire des progrès, même indépendamment du maître et de ses leçons orales, il leur reste du temps et de l'ardeur pour aller au delà de la routine et de cet enseignement banal qui ne produit aujourd'hui, dans toutes les écoles de l'Orient, que du pédantisme grammatical et scolastique, et des puérilités de versification. Si les gouvernements européens veulent accélérer la marche de l'instruction chez leurs sujets musulmans, il faut rendre le savoir arabe plus facile à acquérir, et ensuite greffer sur ce tronc indigène les sciences européennes. Il est impossible d'ôter aux nations musulmanes leur respect, presque superstitieux, pour la littérature arabe, et ce n'est pas en la négligeant officiellement qu'on la leur fera oublier. C'est un obstacle immense qui s'oppose à leurs progrès; mais il faut l'aborder de front, et c'est en la faisant connaître plus facilement qu'on pourra en démontrer l'insuffisance. Si donc les fonds que la Compagnie des Indes alloue aujourd'hui pour l'impression des ouvrages orientaux ne suffisent pas pour y comprendre des ouvrages arabes, elle devrait augmenter la somme; et comme c'est un gouvernement très libéral, il le fera aussitôt que cette conviction aura pénétré dans les esprits. Déjà aujourd'hui elle a assigné des fonds pour l'impression de la Collection d'historiens persans de l'Inde, dont M. Elliot avait fait le plan, et M. Bayley est chargé de commencer par une édition du *Tabakati Nasri*.

Je devrais maintenant vous soumettre la liste descriptive des différents ouvrages orientaux qui ont paru depuis notre dernière séance, mais l'état de ma santé ne m'a pas permis de consacrer à cette tâche le temps qu'elle exige, même pour être remplie de la manière incomplète que votre indulgence a bien

voulu tolérer jusqu'à présent. Je le regrette très sincèrement, car il a paru un nombre d'ouvrages importants, sur lesquels j'aurais été heureux d'attirer votre attention. J'espère y revenir l'année prochaine; pour aujourd'hui, permettez-moi de terminer par quelques réflexions sur l'état, les besoins et le rôle de la littérature orientale, que la vue de tant d'ouvrages, tirés de tant de langues et produits dans une seule année, a fait naître.

La littérature orientale a conquis aujourd'hui toute l'indépendance dont elle a besoin; elle a pris possession dans toute son étendue du champ que la nature des choses lui assigne; et, quoiqu'elle soit très loin d'avoir atteint tout son développement intérieur, et qu'elle n'ait encore dit son dernier mot sur aucun sujet, elle est devenue l'auxiliaire nécessaire de toutes les sciences historiques dans le sens le plus étendu du mot. Je n'ai pas besoin de parler de son influence sur la théologie, qu'elle touche et enserre de tous côtés. Toute religion vient de l'Orient, et la théologie dépend des études orientales par deux de ses côtés les plus importants, par l'interprétation de la Bible et par l'histoire des idées religieuses, histoire qui ne peut naître que des études orientales et qui, aujourd'hui même, ne fait que poindre et commencer. L'étude de l'antiquité doit à la littérature orientale une réforme très considérable; elle a compris la vérité du sentiment de Platon, que les Grecs étaient des enfants; elle a dû chercher en Orient l'origine des symboles, des idées, des langues et des sciences des anciens; elle a reçu de la grammaire sanscrite l'explication des formes des langues classiques et les raisons de leurs règles, et la philologie classique a appris que les lois qu'elle supposait être celles du langage humain n'étaient point universelles, et sa vaine grammaire générale a été remplacée par la grammaire comparée. L'histoire universelle ne commence à mériter ce nom que depuis que la littérature orientale a élargi sa base, en lui fournissant les moyens de comprendre dans son cadre tous les peuples qui ont exercé de l'influence sur les destinées de l'humanité et chez lesquels s'est développée

civilisation quelconque; son point de vue s'est agrandi; jugement est devenu plus sûr par le nombre et le conte des faits dont elle peut tenir compte, et elle tend de s en plus à devenir l'histoire de l'humanité plutôt que celle quelques conquérants et de leurs batailles. Tous les jours, ude des faits de civilisation et celle des institutions, du catère et du développement des races occupent une place plus nde dans l'histoire, et les peuples qui n'ont pas influé ditement sur le sort de l'Europe reprendront leur place légie dans l'histoire. On les avait exclus parce qu'on ne les naissait pas, parce qu'ils ne nous ressemblent pas, et qu'ils aient formés en dehors de notre influence; mais on sera igé de les étudier avec d'autant plus d'intérêt que leur or-isation sociale ressemble moins à la nôtre. Il y a long-ips que la poésie orientale attire l'attention de l'Europe; ncien Testament lui avait donné droit de cité chez nous et vait pas permis de la négliger. Il en sera de même de tes les branches de l'activité de l'esprit. Qui pourrait, au-rd'hui, écrire une histoire du droit et faire abstraction de égislation indienne, chinoise et arabe? Qui pourrait s'oc-r des municipes romains ou du moyen âge et ne pas étu-ceux de l'Inde? Qui voudrait traiter de l'histoire de grec et refuser de s'éclairer par ce que les Babyloniens, gyptiens et les Assyriens ont fait avant les Grecs? Qui it entreprendre l'histoire des mathématiques sans con-les progrès que les Chinois, les Indiens et les Arabes ts dans les sciences?

lustrie elle-même commence à nous interroger sur les s des Orientaux et à en faire son profit; et l'économie e, quand elle se sera mise d'accord sur les faits qui se sous ses yeux, ne tardera pas à nous demander compte riences que les peuples de l'Asie ont faites en matière ie publique. Malheureusement, nous ne sommes pas état de répondre à toutes les questions qu'on nous Nous sommes tous occupés à nous débattre au milieu

d'une masse de matériaux difficiles à réunir, incomplets, exigeant un examen critique et de longues études, et très coûteux à publier. Nous ne sommes pas nombreux, et les recherches que nous avons devant nous sont infinies ; les gouvernements et le public font partout quelque chose pour la littérature orientale, mais nulle part assez. Autrefois, le public l'encourageait davantage ; il y a cinquante ans, il a fallu cinq éditions et deux traductions des *Recherches de la Société asiatique du Bengale*, pour satisfaire la curiosité des lecteurs européens ; aujourd'hui il n'y a rien de pareil à cet empressement. On dirait que le nombre des hommes assez instruits et assez civilisés pour prendre goût à des études qui ne portent fruit que pour l'esprit a diminué. C'est possible ; mais il est possible aussi que la phase dans laquelle se trouvent les études asiatiques ait découragé les lecteurs non savants ; ils demandent des résultats et des assertions ; nous leur donnons des matériaux et de la critique, et nous ne pouvons encore faire autrement. Il est naturel aussi que l'extension même de nos études ait découragé ceux qui ne peuvent leur donner tout leur temps et les ait fait désespérer de se reconnaître dans ces travaux multiples et préliminaires, et de s'y intéresser. Mais, quelle que soit la cause, il est certain qu'aujourd'hui le progrès des lettres orientales ne s'accomplit qu'à force de sacrifices, ce qui, nécessairement, restreint le nombre des travailleurs et ralentit la marche de la science.

On pourrait nous répondre par le nombre et l'importance des travaux qui s'achèvent, malgré toutes ces difficultés ; on pourrait dire que la science a besoin de temps pour se former, et qu'il serait inutile de vouloir en hâter la marche plus que ne paraît le réclamer le besoin des esprits. Mais il existe une grave et puissante raison pour qu'on agisse et qu'on ne se fie pas à ces progrès lents dont se contenterait l'indifférence littéraire du public ; car je n'ai parlé jusqu'ici que du côté purement scientifique de la question, pendant qu'elle en a un autre très pratique et très pressant, et dont l'importance s'accroît

de jour en jour. Il n'y a personne qui ne sache que les gouvernements orientaux s'affaissent sous le contact des Européens, et que ni l'imitation de nos procédés, qu'ont essayée quelques-uns d'entre eux, ni la fermeture de leurs frontières, que d'autres ont pratiquée, ne les préservent. Les nations occidentales sont devenues si puissantes par l'exercice des libertés publiques et par les richesses que le progrès des sciences naturelles et mathématiques a créées, que les plus grands empires d'Orient sont hors d'état de leur résister. La Turquie doit son existence à la volonté de l'Europe; la Perse vient de succomber à une très petite guerre; l'Inde est entièrement dominée; la Chine comprendra bientôt son impuissance, et le Japon même se voit entraîné à des concessions et à un contact qui mettent en danger son indépendance. Il est certain que, dans un temps donné, toute l'Asie et tout le nord de l'Afrique seront gouvernés directement ou indirectement par des Européens. Un pareil pouvoir impose une grande responsabilité et de grands devoirs. Pour bien conseiller ou pour bien gouverner, il faut bien connaître; il ne suffit pas des meilleures intentions pour qu'un maître étranger puisse être juste; il ne suffit pas des théories les plus éclairées pour qu'un gouvernement de conquête puisse se rendre tolérable; il faut respecter le pays qu'on veut dominer; et, pour cela, il faut connaître sa langue, ses croyances, son passé, ses idées et ses lois. L'expérience à été faite souvent et en grand, et le résultat a toujours prouvé surabondamment que la réussite dépend des connaissances du vainqueur autant que de ses intentions. Je vais citer un seul exemple. Vers la fin du dernier siècle, quelque temps après la conquête du Bengale par la Compagnie des Indes, on envoya lord Cornwallis comme gouverneur général. Il avait à régler la question immense de la propriété territoriale dans un pays de trente millions d'hommes, où cette propriété était tombée dans un grand désordre, par suite de la mauvaise administration des Mongols et de la variété des systèmes et des expédients que l'administration anglaise avait appliqués. C'était un homme d'une rectitude parfaite, qui se mit à l'œuvre

avec la ferme intention de garantir tous les droits et de respecter tous les intérêts des indigènes. J'ai entre les mains une des preuves de la peine qu'il se donna pour découvrir l'état légal des propriétaires et cultivateurs : c'est un volume in-folio rempli d'extraits faits pour lui, et devant contenir tous les passages des historiens et des jurisconsultes du pays qui avaient trait à cette question. Lord Cornwallis devait se croire bien informé ; mais, par malheur, on n'avait consulté que des auteurs musulmans, et l'on ne se rendait pas bien compte de la contradiction qui existe entre le droit hindou et le droit musulman, dont l'application n'avait jamais été dans l'Inde qu'une fiction légale ou une usurpation. Le résultat fut que lord Cornwalis, se croyant bien dans son droit, et séduit par les idées anglaises, reconnut d'un trait de plume comme propriétaires les receveurs du gouvernement déchu des Mongols, convertit des millions de propriétaires en fermiers de ce qui avait été leur patrimoine, et détruisit la belle organisation municipale des Hindous dans toute la présidence du Bengale. Comparez aux maux irréparables produits alors par l'ignorance des hommes d'État de l'Inde ce que cinquante ans plus tard, dans des circonstances toutes semblables, une nouvelle école administrative a pu faire dans les provinces de la haute Inde et du Pendjab. Éclairée par l'étude des lois indiennes, de l'histoire et des institutions anciennes du pays, elle est parvenue à rétablir dans ces provinces les droits des propriétaires qui avaient souffert sous les Mongols, à rendre la vie aux municipalités, à assurer la sécurité par la police locale, et à faire renaître la prospérité de pays ruinés par les guerres et les conquêtes. Cette administration ne peut pas être plus honnête, ni remplie de meilleures intentions que n'était celle de lord Cornwallis ; mais elle avait pu profiter des travaux de sir W. Jones, de Colebrooke, de Macnaghten, de Wilks, de Malcolm, d'Elphinstone, de Tod, de Prinsep, de Wilson, de Briggs, d'Elliot, et de tant d'autres savants.

Il serait facile de tirer de l'histoire des conquêtes des exemples

des maux sans nombre que l'ignorance des maîtres a accumulés sur les sujets et sur eux-mêmes, s'il était nécessaire de prouver que pour bien gouverner un pays, il faut l'avoir bien étudié. Mais si l'Europe étend son influence ou sa domination sur l'Orient, elle se charge d'autres devoirs encore que de bien gouverner. L'Orient périt aujourd'hui faute de science; il en a eu autrefois : une science imparfaite, mais réelle; elle a succombé sous le despotisme et le fanatisme, et il s'agit pour l'Europe de réveiller cette ancienne culture, pour que sa domination trouve une excuse et ne soit pas simplement un abus de pouvoir et un crime de lèse-humanité, comme l'a été la conquête de l'Amérique. L'Angleterre a essayé de donner de l'éducation à l'Inde, mais sans beaucoup de fruit jusqu'ici; la France commence à l'essayer en Algérie. C'est une tâche des plus grandes et des plus difficiles, et qui ne peut être entreprise qu'avec une connaissance parfaite de ce que l'Orient a autrefois possédé de science, pour qu'on puisse lui rendre de la vie et s'y appuyer afin d'y introduire les sciences de l'Europe. Il faut commencer par l'étude approfondie du passé du pays; ce n'est que par elle qu'on peut apprendre à en respecter les mœurs, à conserver ce qui est bon, à ménager les préjugés, et à faire accepter ce qu'on apporte de nouveau et de meilleur.

Il faut que l'Europe se prépare à cela; car, si elle tarde, le moment viendra où la force brutale réglera tout, détruira ce qui reste de bon dans les institutions des pays, et fera, par ignorance et sans le savoir, un mal irrémédiable. Je doute que les gouvernements européens se préoccupent beaucoup des exigences d'un avenir pourtant si prochain; je doute même qu'il y ait une opinion publique assez éclairée pour exercer son influence; mais vous, au moins, aurez la consolation de sentir que vous remplissez un devoir, non seulement envers la science, mais envers l'humanité, en poursuivant vos travaux ardus et trop souvent ingrats.

XVIII

ANNÉE 1857-1858

RAPPORT LU LE 29 JUIN 1858

MESSIEURS,

En rendant compte des travaux de votre Conseil pendant la trente-sixième année de l'existence de la Société, je n'ai à exposer que le progrès graduel de vos travaux et les changements que le temps apporte fatalement dans la composition de toute association.

Votre Journal a continué de servir d'organe à des travaux, souvent d'une grande étendue, portant la lumière dans une partie de ces innombrables questions que l'histoire ancienne de l'Asie soulève, et dont la série paraît infinie ; car chaque progrès que nous faisons démontre la possibilité d'aborder de nouveaux problèmes, et chaque réponse que nous obtenons de la sibylle du monde antique provoque de nouvelles questions, ou nous oblige de revenir sur nos pas et d'examiner de nouveau ce que nous avions déjà laissé derrière nous comme suffisamment connu ou comme étant sans intérêt.

M. Regnier a poursuivi son beau travail sur la Grammaire du Rigvéda, travail qui nous rend pour la première fois acces-

sibles les plus anciennes spéculations grammaticales des Hindous, et probablement du monde entier. Elles fournissent un exemple frappant de l'esprit philosophique des Indiens; car dans le cours ordinaire des choses, les grammaires ne naissent que du contact de deux langues différentes, tandis que les brahmanes ont créé la grammaire védique n'ayant pour appui que les changements produits par le temps dans leur propre langue. Le texte de cette Grammaire du Rigvéda étant de beaucoup antérieur à tous les commentaires, elle fournit la base la plus solide pour l'interprétation des hymnes, et la publication de M. Regnier est la suite naturelle et nécessaire de l'édition du Rigvéda lui-même par M. Max Müller. A cause de l'étendue de ce travail, l'auteur et la commission du Journal ne se sont engagés qu'avec une certaine hésitation à le publier; mais quand les dernières parties en auront paru, avant la fin de l'année, ni l'un ni l'autre ne regretteront le temps et la place qu'ils ont consacrés à une œuvre aussi curieuse et aussi solide; l'importance en a été si bien sentie par les indianistes, que l'exemple de M. Regnier va être suivi par d'autres savants. C'est ainsi que nous avons déjà le Pratisakhya du Yadjour Véda, par M. Weber, et que nous aurons prochainement la Grammaire de l'Atharva Véda par M. Whitney, et probablement aussi celle du Taittirya.

M. de Rougé a continué ses études sur une stèle égyptienne; la fin paraîtra dans le prochain numéro. M. Oppert a terminé son interprétation de l'inscription de Borsippa, relative à la restauration de la grande tour de Babylone par Nabuchodonosor.

M. Bazin a inséré dans le Journal une de ses excellentes études sur les institutions chinoises; il a choisi pour son sujet l'histoire de l'académie de Péking et l'organisation de ce corps célèbre, moitié académie, moitié conseil d'État, et il a terminé ses recherches par la liste classifiée des travaux historiques, administratifs et littéraires publiés par les *Han-lin*.

M. Pavie nous a donné une continuation de son analyse d'un roman bouddhique chinois ; mais je regrette d'avoir à annoncer qu'il a abandonné la suite de ce travail, et que nous ne connaîtrons pas la fin de cette étrange histoire.

M. le baron d'Eckstein a publié, à l'occasion de la traduction des Voyages de Hiouen-thsang, ses vues et ses ingénieuses conjectures sur l'Inde ancienne, l'origine du bouddhisme et sa première position morale et religieuse en face du brahmanisme.

Les Arabes ont fourni la matière de plusieurs travaux. M. Barbier de Meynard nous a retracé l'histoire de la ville de Kazwin, d'après le *Tarikh-Gouzideh*. M. Sanguinetti a donné, dans sa notice sur Khalil, fils de Caicaldi, célèbre jurisconsulte du VIIIe siècle de l'hégire, une de ces vies curieuses des professeurs musulmans du moyen âge, tour à tour poètes, légistes et grammairiens. Un membre oriental de la Société, Mahmoud Effendi, a examiné de nouveau, à l'aide de textes arabes et de calculs astronomiques, la question controversée du calendrier arabe avant Muhammed ; il trouve que ce calendrier était purement lunaire, et il applique ce résultat à la fixation du jour de la naissance de Muhammed. C'est un vrai plaisir de voir un Arabe employer nos méthodes de critique historique avec autant de savoir et de netteté. M. Clément-Mullet a fourni une suite à ses articles sur l'histoire naturelle chez les Arabes, en prenant pour thème une application faite sous Akbar d'une découverte d'Archimède pour la détermination de la densité des pierres précieuses.

M. Defrémery nous a communiqué une notice sur la vie et les œuvres de Hafiz, à l'occasion de la nouvelle édition du Diwan par M. Brockhaus. M. Dulaurier a commencé une série d'articles sur les Mongols, dans l'intention de compléter, par des faits tirés des historiens arméniens, les renseignements que nous possédons sur les Mongols, au sujet desquels nous

n'avons jusqu'ici que des sources musulmanes à consulter. Enfin M. de Rosny nous a expliqué le système suivi par les Japonais dans leurs meilleurs dictionnaires, et la méthode à employer pour en tirer parti.

MM. Defrémery et Sanguinetti ont publié le quatrième et dernier volume des *Voyages d'Ibn Batoutah*[1], et il ne reste plus qu'à imprimer les tables des matières, indispensables dans un ouvrage de ce genre, et que M. Sanguinetti a bien voulu nous promettre. Ce dernier volume est un des plus intéressants de l'ouvrage. Ibn Batoutah y raconte son envoi à Péking comme ambassadeur du roi de Dehli ; les innombrables contrariétés qu'il rencontre nous valent une description des côtes de Malabar, des îles Maldives, de Ceylan et de la côte de Coromandel. A la fin, il se remet en route, visite Sumatra, arrive à Canton, et va par Hang-tcheou-fou à Péking. De là il s'en retourne à Fez par Calicut, Mascate, la Perse, Bagdad, Jérusalem et la Mecque. Ensuite il va en Espagne, visite Gibraltar, Malaga et Grenade, et revient de nouveau à Fez, mais seulement pour être envoyé par le roi dans le Soudan, où il atteint, après avoir longtemps erré dans des pays qui aujourd'hui même nous sont à peine connus, la ville de Tombouctou. Rappelé par le roi de Fez, il revient dans sa ville natale au commencement de l'an 1358, où il se repose à la fin de ses pérégrinations de vingt-cinq ans, et emploie les trois années suivantes à rédiger la relation de ses voyages. C'est un ouvrage d'une grande valeur, et plus les études historiques sur l'Orient et l'Afrique feront de progrès, plus on se servira d'Ibn Batoutah, plus on sera heureux de recourir à cette masse d'observations ayant une date précise, et s'étendant sur le monde entier alors connu, à l'exception d'une partie de l'Europe. Je pense que le Conseil a le droit de se féliciter de l'heureux achèvement du premier ouvrage qui

1. Collection d'ouvrages orientaux. *Ibn Batoutah*, texte et traduction par C. Defrémery et le docteur B. R. Sanguinetti, t. IV. Paris, 1858, in-8 (479 p.). Prix : 7 fr., 50 c.

fait partie de votre Collection d'ouvrages orientaux, et que nous devons des remerclements aux deux éditeurs pour la manière dont ils se sont acquittés de leur longue et difficile tâche, et pour la bonne grâce avec laquelle ils se sont renfermés dans les limites nécessairement un peu rigoureuses du cadre adopté pour la collection.

Le second ouvrage qui doit entrer dans cette collection est celui de Masoudi : *Les Prairies d'or*. Vous savez que M. Derenbourg, après avoir fait des travaux préparatoires très étendus pour la collation et la copie du texte, en a commencé l'impression il y a déjà quelques années ; mais d'autres devoirs lui ayant rendu impossible de consacrer à cet ouvrage tout le temps qu'il désirait, il a demandé, il y a quelques mois, au Conseil de lui adjoindre M. Barbier de Meynard, récemment revenu d'Orient, et dont vous connaissez l'aptitude par différents essais imprimés dans votre Journal. Le Conseil s'est empressé de satisfaire au désir de M. Derenbourg, et la publication de Masoudi a reçu depuis quelque temps une impulsion qui nous permet d'annoncer avec certitude que le premier volume sera entre vos mains avant la fin de l'année, et d'exprimer l'espoir que cette publication se continuera avec toute la rapidité que comportera une bonne exécution du travail.

Enfin j'ai à mentionner que nous avons déjà eu à faire un second tirage du texte du Précis du droit malékite par Sidi Khalil[1], publié par la Société l'année dernière, sur la demande de M. le ministre de la guerre.

La mort a enlevé à la Société plusieurs de ses membres dont elle doit regretter la perte, entre autres M. le comte Lazareff, à Moscou, le grand patron de la littérature arménienne, dont M. Dulaurier vous a retracé la vie dans un cahier récent

1. *Précis de législation musulmane, suivant le rite malékite*, par Sidi Khalil, deuxième tirage. Paris, 1858, in-8. Prix : 6 francs.

du Journal. Nous avons perdu aussi en M. Etienne Quatremère un collaborateur de notre Journal plutôt qu'un confrère; car, après avoir été un des fondateurs de la Société, il s'en était retiré quelques années ensuite, dans une de ces ébullitions de mauvaise humeur auxquelles il était sujet. Il a continué, néanmoins, à insérer dans le *Journal asiatique* des articles dont quelques-uns appartiennent à ses meilleurs écrits, comme, par exemple, son Mémoire sur les Nabatéens [1]. Ce serait à peine ici la place de faire l'énumération et l'appréciation de ses nombreux travaux; d'autres associations, auxquelles il a été plus fidèle, ont rempli [2] ou rempliront ce devoir envers lui, mais je ne pouvais laisser passer cette occasion d'exprimer les regrets que doit inspirer la mort d'un si grand érudit. Il laisse beaucoup de travaux inachevés ou seulement annoncés; ses papiers sont maintenant à Munich, et il est fort à désirer qu'il se trouve un savant en état de tirer de ces amples matériaux les dictionnaires que M. Quatremère nous avait promis depuis tant d'années et qu'il n'a jamais pu se résoudre à publier lui-même. Je ne sais dans quel état sont ces matériaux; dans tous les cas, la tâche de les mettre en ordre est une entreprise qui exigera tous les soins et tout le savoir d'un homme très laborieux; mais il serait déplorable que le fruit d'un travail infatigable de cinquante ans fût perdu pour la science.

Les autres Sociétés qui s'occupent exclusivement ou en partie des mêmes matières que la nôtre sont restées avec nous dans d'excellents rapports, et la plupart nous ont envoyé de nouvelles publications. La Société asiatique de Calcutta a continué son Journal [3], et quelques cahiers de sa *Bibliotheca indica* [4] nous sont parvenus; mais cette belle collection reste

1. *Journal asiatique*, année 1835.
2. Voy. la *Notice sur M. Étienne Quatremère*, par M. Barthélemy Saint-Hilaire, *Journal des savants*, 1857, p. 708 et suiv.
3. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, edited by the secretaries. Calcutta, 1857, in-8. (Le dernier numéro arrivé à Paris est le numéro 263 de la série entière.)
4. *Bibliotheca indica*, a Collection of oriental works published by the

interrompue pour le moment, en partie par suite des circonstances dont j'ai parlé dans mon dernier rapport et, sans aucun doute, en partie par l'influence de l'état désastreux dans lequel la grande révolte a jeté l'empire anglais dans l'Inde, et qui doit nécessairement paralyser pour un temps toute activité littéraire. Personne ne peut prévoir quelle sera l'influence de tous ces événements sur la littérature orientale dans l'Inde, la nouvelle organisation qui doit succéder à la Compagnie des Indes n'étant pas encore formée. La Compagnie des Indes a pendant longtemps été une patronne libérale de la littérature orientale, et si la nouvelle administration est bien avisée, elle l'imitera ou la surpassera même dans ses encouragements; car un pays ne saurait être trop bien connu de ceux qui doivent le gouverner. Or ce sera dorénavant l'opinion publique de l'Angleterre qui influencera le gouvernement indien, tout comme elle influence le gouvernement de l'Angleterre même; il faudra donc faire les efforts les plus sérieux et les plus suivis pour instruire la partie éclairée du pays de l'état de l'Inde, si l'on veut que cette grande et hasardeuse expérience n'amène pas d'incalculables désastres. La Société de Madras a recommencé la publication de son Journal, qui avait été interrompue[1]. La Société asiatique de Bombay nous a fait parvenir le numéro XX de son Journal[2]. C'est une des Sociétés les mieux placées pour l'étude d'une grande partie de l'Asie, entourée comme elle est par les restants des Zoroastriens et des Djainas, à proximité de la Perse et du Rajpoutana et à portée des temples souterrains des Bouddhistes; et elle a fait très bon usage des facilités que lui offre sa position. Elle se propose maintenant de publier un *Corpus inscriptionum*, embrassant la totalité des documents sur pierre et sur cuivre auxquels elle

Asiatic Society of Bengal. Calcutta, in-8. (Le dernier numéro arrivé est le numéro 139.)

1. *Madras journal of literature and science.* Madras, in-8. (Le dernier numéro de la série entière est vol. XX, n° 44.)

2. *The journal of the Bombay Branch of the R. Asiatic Society*, t. XX. Bombay, 1857, in-8. (Ce cahier forme la fin du vol. V du journal.)

a accès. L'exécution de ce plan, que l'on doit à M. le docteur Wilson, serait d'une grande importance pour l'histoire et les antiquités de l'Asie.

Le Journal de l'archipel indien a été continué par M. Logan[1], qui ajoute à des mémoires sur toutes les parties de la Malaisie d'importantes études sur la philologie comparée de ce groupe de langues. La Société asiatique de Londres n'a, je crois, publié qu'un petit cahier, extrait préliminairement du volume en cours d'impression de son Journal, cahier très curieux, sur lequel j'aurai à revenir plus tard.

L'institut royal de l'Inde néerlandaise, à Amsterdam, nous a envoyé le volume XII de ses publications ethnographiques et géographiques sur les possessions hollandaises dans l'archipel indien[2]. La Société des sciences de Batavia publie, en forme de journal, un recueil du même genre, dont elle a commencé une nouvelle série, contenant des voyages dans les Moluques, des descriptions d'antiquités et des mémoires de statistique[3].

La Société orientale allemande a continué son excellent journal[4], et comme il ne suffit pas à l'activité de ses membres, elle a commencé la publication de mémoires imprimés à part, se proposant de réunir dans une série uniforme, qui doit porter le titre de *Bibliothèque orientale*, tous les ouvrages qu'elle fait paraître en dehors de son journal.

La Société orientale américaine nous a non seulement envoyé la suite de son journal[5], mais elle a enrichi notre biblio-

1. *Journal of the Indian archipelago*, by Logan. Singapore, in-8. Nouvelle série, vol. II, n° 2, 1857.
2. *Werken van het koninglijk Instituut voor Taal-Land-en-Volkenkunde van Nederlandsch-Indië*. Vol. XII. Amsterdam, 1858, in-8.
3. *Tijdschrift voor indische Taal-Land-en-Volkenkunde*. Batavia, in-8, vol. V (de la nouvelle série, vol. II), 1856 (488 p. et 3 pl.).
4. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*. Leipzig, in-8, vol. XI, 1857, et vol. XII, cah. I, 1858.
5. *Journal of the american Oriental Society*. New-York, in-8, vol. V, n° 2, 1856.

thèque par le don de volumes très rares, ou tout à fait inconnus en Europe, que vous trouvez aujourd'hui sur la table. Ils sont, pour la plupart, l'œuvre des missionnaires américains, qui se distinguent entre tous par le zèle éclairé avec lequel ils s'appliquent à l'étude des langues des peuples qui sont l'objet de leurs travaux évangéliques, et par l'introduction de l'imprimerie dans tous les pays où ils forment des établissements.

Le nombre des sociétés asiatiques vient de s'accroître par la formation de la Société de Shanghaï, qui se propose de publier un journal trimestriel, et il n'y a certainement aucun lieu en Chine où il y ait une réunion d'Européens plus instruits et plus laborieux qu'à Shanghaï. On ne peut douter que cette association ne nous aide puissamment à connaître la Chine ancienne et moderne; il faut seulement espérer qu'elle ne suivra pas l'exemple de sa sœur aînée à Hong-kong, qui semble dédaigner tout contact avec l'Europe.

Il me reste à vous soumettre la liste des publications orientales des deux dernières années, puisque j'ai dû renoncer à ce travail il y a un an. Je demande d'avance votre indulgence sur ce que cette liste peut avoir d'incomplet; car je découvre chaque jour des ouvrages très dignes de mention et dont j'aurais dû parler dans les rapports précédents, mais qui m'étaient restés inconnus, et je ne puis me flatter d'avoir été plus heureux cette année-ci.

Je commence, comme je l'ai constamment fait, par la littérature des Arabes, qui restera toujours la plus importante pour nous, d'un côté par les secours que nous offre la langue arabe pour l'interprétation de la Bible, de l'autre par la proximité des pays musulmans avec lesquels des circonstances irrésistibles nous mettent dans un contact de plus en plus intime et qui exige, de notre part, une connaissance plus intime aussi de leur histoire et de leurs idées.

Rien ne prouve mieux ce besoin de bien pénétrer dans le fond même des croyances des musulmans que la succession ininterrompue des ouvrages sur Muhammed que nous voyons paraître. On aurait pu croire que les excellents travaux de MM. Weil, Caussin de Perceval et Merrick avaient satisfait pour longtemps la curiosité de l'Europe; mais depuis que M. Sprenger a soulevé la question de la critique des sources mêmes de l'histoire de Muhammed, et que, par d'infatigables recherches et quelques découvertes heureuses, il a appelé l'attention de l'Europe savante sur de nouveaux progrès qu'on pourrait faire dans cette direction, il a paru deux nouvelles biographies de Muhammed, l'une de M. W. Muir à Agra[1] et l'autre de M. Macbride, professeur d'arabe à Oxford[2]. Je ne connais encore de la dernière que le titre; l'autre nous était connue en grande partie par la Revue de Calcutta, dans laquelle M. Muir a fait insérer une suite de chapitres qu'il a maintenant réunis en deux volumes. L'origine de l'ouvrage est assez singulière. M. Pfander, missionnaire allemand, très connu dans l'Inde pour ses controverses avec les docteurs musulmans et par ses écrits contre eux, avait désiré qu'il fût composé une vie de Muhammed en hindoustani, tirée des meilleures sources arabes et débarrassée des fables et légendes modernes qui l'entourent dans les livres musulmans, de sorte qu'elle pût servir de base commune pour une discussion raisonnable. M. Muir se mit à l'œuvre et composa son ouvrage pour répondre à ce désir. Je ne sais s'il en a paru une édition en hindoustani; mais je doute que les docteurs musulmans eussent consenti à prendre pour point de départ un livre qui contient une discussion sur la sincérité de Muhammed en se donnant le titre de prophète. Dans tous les cas, M. Muir a publié un fort bon livre, dont le premier

1. *The Life of Mahomet and history of Islam*, to the era of the Hegira, by William Muir. Londres, 1858, 2 vol. in-8° (CCLXXI, 31 et 320 p.). Le prix de ces deux petits volumes est de 32 francs.

2. *The Mohammedan religion explained*, with an introductory sketch of its progress and suggestions to its refutation, by J.-D. Macbride. Londres, 1858, in-8.

volume est rempli presque entièrement par une introduction traitant de l'état de l'Arabie avant l'islam et de la critique des sources de l'histoire de Muhammed. Il y discute la valeur historique du Coran, de son authenticité, ensuite de la tradition; la manière dont elle a été recueillie, l'espèce de critique que les musulmans y ont employée, les circonstances politiques qui ont exercé leur influence sur l'adoption ou le rejet des traditions constatées et le degré de foi que méritent ces traditions; enfin il traite des premiers historiens de Muhammed, des sources où ils ont puisé et de la valeur comparative de chacun d'eux. Après ces préliminaires, il entre dans le récit détaillé de la vie du Prophète, qu'il conduit jusqu'à l'ère de l'hégire. Arrivé à ce point, l'auteur a été obligé de suspendre ses travaux; la révolte de l'armée indienne l'ayant forcé à mettre en lieu de sûreté ses papiers. Puisse-t-il être bientôt rendu à ses occupations paisibles et achever la vie de Muhammed, qui exigera probablement encore deux volumes!

Pendant que ces biographies s'élaborent, on imprime de différents côtés le texte des sources dont elles sont tirées; ainsi M. de Kremer a terminé son édition des *Maghazi* de Wakidi, et M. Wüstenfeld a commencé celle de la *Vie de Muhammed* par Ibn Hischam. Ces deux ouvrages nous conduiront au cœur même de ce mouvement des traditionnistes arabes, qui forme un des phénomènes les plus singuliers et les plus instructifs de l'histoire. Après la mort de tous les fondateurs de religion, il a dû se produire parmi les adhérents un effort pour fixer les souvenirs de leurs disciples, et constater, par une sorte d'enquête, l'enseignement et les paroles mêmes du maître qui devaient former dorénavant la base de la croyance du peuple. On a dû s'y prendre de manières diverses, selon le temps, selon les habitudes et le génie des différents peuples. Ainsi, nous savons à peu près comment les disciples de Sakyamouni ont fixé les doctrines du maître dans leur premier concile après la mort de Bouddha; mais, en général, le souvenir de ces faits a disparu, et c'est ce qui rend d'autant plus cu-

rieux les détails nombreux et les renseignements exacts que nous possédons sur la fixation de la tradition chez les musulmans. Nous voyons, après la mort de Muhammed et pendant plusieurs générations, toute la partie sérieuse de la population occupée à recueillir des souvenirs, à répéter les paroles du prophète et à en contrôler les versions différentes; nous voyons quelques-uns de ses plus intimes compagnons se refuser à communiquer ce qu'ils ont entendu de sa bouche, de peur de se tromper d'un mot et de commettre ainsi un sacrilège, pendant que la plupart, formulant leurs souvenirs, les font apprendre par cœur à d'autres, qu'ils autorisent à les répéter sous leur garantie. Nous voyons se former ainsi comme un torrent de traditions, qui ne cesse de s'enfler par des affluents venant de sources plus ou moins pures; nous voyons les partis politiques y jouer un rôle et s'appuyer sur des traditions falsifiées ou entièrement fabriquées dans leur intérêt, jusqu'à ce que le désordre et la méfiance qui en provenaient eussent forcé les savants de mettre une certaine critique dans le triage de cette masse de légendes vraies et fausses, importantes et puériles, et d'essayer de trouver un canon d'authenticité. Ils établissent ce canon d'après la réputation de véracité des premiers garants de chaque tradition; la liste des garants originaux est fixée d'un commun accord, et si les noms des garants secondaires, c'est-à-dire de ceux par la bouche desquels la tradition a successivement passé, ne donne pas lieu à des objections, la tradition est admise. Cette règle a servi à éliminer la plus grande partie des traditions, mais sans qu'elle offre une garantie réelle pour la vérité de ce qui est admis ou la fausseté de ce qui est rejeté. C'est de cette façon que les moindres paroles et les actions ou les habitudes les plus insignifiantes du Prophète ont été recueillies d'abord dans la mémoire et perpétuées par l'enseignement oral, ensuite, vers la fin du Ier siècle, et plus tard encore, consignées par écrit : par les uns, sous forme d'anecdotes ou de récits isolés; par les autres, sous forme de biographies. Ainsi Sohri, un des plus grands traditionnistes de la fin du Ier siècle, paraît avoir été un des

premiers à mettre ces matériaux en ordre chronologique; il transmit son savoir et sa garantie à Ibn Ishak, qu'il reconnaît même pour son supérieur dans tout ce qui touche les guerres de Muhammed, et Ibn Ishak composa un ouvrage sous le titre de *Campagnes et Vie du Prophète*, ouvrage qui jouit d'une réputation universelle et évidemment méritée, mais qui n'est pas parvenu jusqu'à nous dans sa forme première. Il fut refondu par Ibn Hischam, qui ajouta au fond original des dispositions grammaticales et probablement des matières nouvelles, et qui paraît lui avoir fait subir des retranchements regrettables. C'est l'ouvrage que vous vouliez faire publier par M. Kazimirski, et que vous avez abandonné pour ne pas contrarier l'édition de M. Wüstenfeld, à Göttingue, qui vient d'en faire paraître la première partie[1]. Ce livre est infiniment curieux par la forme et par le fond; il est pour ainsi dire de formation primitive : un conglomérat chronologique d'anecdotes qui généralement portent à leur front les généalogies de leurs traditionnistes et garants. On y trouve peu de traces de l'art de l'historien, mais un soin infini pour convaincre le lecteur de l'authenticité de la relation. M. Wüstenfeld a réuni pour son édition tous les manuscrits que possèdent les bibliothèques d'Allemagne; il a soin d'ajouter les voyelles partout où il les trouve utiles et fait suivre le texte d'une ample collection de variantes. Il reste à souhaiter que l'ouvrage trouve un traducteur, l'éditeur ne se proposant pas de publier lui-même une traduction, système qu'on ne peut que regretter.

A peu près en même temps qu'Ibn Hischam, vivait à Bagdad Abou Abdallah Muhammed al-Wakidi (mort en 207 de l'hégire), homme d'un grand savoir et auteur de nombreux ouvrages. Son nom a été longtemps célèbre en Europe par l'erreur d'Ockley, qui lui attribuait un livre dont il avait tiré son histoire des Sarrasins, mais qui est d'un auteur de beaucoup postérieur à Wa-

1. *Das Leben Muhammeds*, nach Muhammed Ibn Ishak, überliefert von Abd-el-Malik Ibn Hischam. Herausgegeben von Ferd. Wüstenfeld. Göttingue, 1857, in-8, 1re livraison (XVI, 64 et 320 p.).

kidi. Les ouvrages de Wakidi passaient pour perdus; mais M. de Kremer, consul d'Autriche à Alexandrie, a réussi à découvrir à Damas un manuscrit des campagnes de Muhammed par cet auteur, qu'il a fait imprimer[1] dans la *Bibliotheca indica* de la Société asiatique de Calcutta, et le dernier cahier du livre a heureusement paru avant que les fâcheux ordres de la Compagnie des Indes eussent interrompu l'impression des livres musulmans dans cette collection. C'est un ouvrage d'une grande valeur, et la découverte de M. de Kremer donne l'espoir que d'autres ouvrages de Wakidi, comme, par exemple, son Histoire de l'apostasie des Arabes après la mort de Muhammed, pourraient encore se retrouver.

Il existe d'autres sources collatérales pour l'histoire des premiers temps de l'islam, qui contribueront, de leur côté, à faire revivre pour nous le tableau de cette époque, si importante pour l'humanité, comme, par exemple, les biographies des personnes qui ont connu Muhammed, par Ibn Hadjar d'Askalon, dont M. Sprenger a publié le treizième cahier[2], avant que l'impression de la *Bibliotheca indica* ait été suspendue. L'ouvrage entier consiste en dix mille articles biographiques; la partie qui est imprimée jusqu'ici en contient presque le tiers; heureusement la plupart de ces noms ne fournissent que quelques lignes, ce qui laisse à l'auteur de la place pour les biographies plus importantes. Il est impossible qu'une aussi grande quantité de notices sur des hommes qui ont tous plus ou moins contribué à l'établissement de l'islam ne contiennent pas des données neuves et ne fournissent pas les moyens de contrôler des faits autrement connus.

1. *Wakidy's history of Muhammed's campaigns*, by Aboo Abd-Ollah Mohammed bin Omar al Wakidi, edited by Alfred von Kremer. Fascic. V. Calcutta, 1856, in-8 (40 et 385-439 p.).

2. *A biographical Dictionary of persons who knew Muhammed*, by Ibn Hajar, edited in arabic by Mawlawies Mohammed Wajyh, Abd-al-Haqq and Gholam Qadir, and Dr A. Sprenger. Fascic. XIII. Calcutta, 1856, in-8 120 p.)

Avant de quitter ce sujet, je dois mentionner que le second volume du *Commentaire du Koran*, par Zamakschari, publié par M. Lees[1], a paru à Calcutta. Ce volume a été imprimé pendant l'absence de l'éditeur, mais le retour de M. Lees nous fait espérer la continuation et l'achèvement de cette grande et généreuse entreprise. L'ouvrage lui-même est si bien connu de tous les savants auxquels il s'adresse, qu'il serait superflu d'en parler plus longuement.

L'histoire postérieure des Arabes a reçu, pendant ces deux années, beaucoup d'additions et plusieurs des plus importantes. La plupart des ouvrages commencés par divers éditeurs ont fait des progrès. M. Krehl a publié le second volume de l'édition du texte de l'Histoire des Arabes d'Espagne[2], par Makkari, dont il est un des collaborateurs; M. Juynboll a fait paraître le second volume des Annales de l'Égypte musulmane, par Aboul Mahasen[3], et M. Amari a publié la troisième et dernière partie de sa *Bibliotheca arabico-sicula*[4] qui contient les textes et les pièces justificatives arabes qui lui ont servi pour la composition de son Histoire des Arabes en Sicile, dont le second volume vient de paraître[5]. Le premier volume contenait la conquête de la Sicile par les Arabes, le second nous donne l'histoire de leur domination et de leur administration, le troisième racontera leur chute. Quand on regarde l'histoire du khalifat superficiellement et dans son aspect général, elle donne l'impression d'une uniformité fatigante; les mêmes événements et les mêmes hommes semblent reparaître à l'infini

1. *The Qoran with the commentary of Zamakshari*, edited by W. Nassau Lees. Calcutta, in-4, vol. I, P. 2 (p. 253-570).
2. *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne*, par Al-Makkari, publiés par MM. Dozy, Dugat, Krehl et Wright, t. I, P. 2, publiée par L. Krehl. Leyde, 1856, in-4 (943 p. le volume entier.)
3. *Abul-Mahasin Ibn Tagri Bardii Annales*, edidit Juynboll. Leyde, in-8, vol. II, P. 1, 1857 (102 et 494 p.).
4. *Bibliotheca arabico-sicula*, da Michele Amari. Leipzig, 1856, fasc. III, in-8.
5. *Storia dei Musulmani di Sicilia*, scritta da Michele Amari. IIe volume. Florence, 1858, in-8 (561 p.).

et en tout lieu, et le récit perpétuel de guerres et de révoltes, tel que les chroniqueurs nous le fournissent, ne tend pas à dissiper cette impression. La simplicité des règles tirées du Coran, et l'emploi général de la langue arabe, qui déguise les différences provinciales et nationales, donnent aux gouvernements musulmans cette uniformité de coloris sous laquelle, si l'on pénètre plus avant, on trouvera une vie variée et des intérêts divers, produits tant par les sectes et les partis politiques que par la nécessité de s'arranger avec les peuples conquis et par les nouveaux droits qui naissent de ces rapports forcés entre les vainqueurs et les vaincus. Ce n'est guère que dans des histoires spéciales que l'on peut entrer dans ces détails, qui exigent un certain développement. M. Amari, qui avait devant lui un sujet restreint, a senti les avantages qu'il en pouvait tirer; il suit avec beaucoup de sagacité le mouvement social introduit par l'esprit démocratique de la nouvelle religion, par l'essai de constituer une nouvelle aristocratie de légistes, par la résistance des anciennes familles militaires, par l'intervention de ces partis dans les querelles de succession au khalifat et dans les affaires étrangères de leur gouvernement, enfin par l'antagonisme entre les races de Kahtan et d'Adnan, et entre les Arabes et les Berbers. Il nous montre l'influence des sectes, qui, étrangères en principe à l'islam, se sont rattachées aux adhérents d'Ali d'une manière qui n'est pas encore expliquée, sectes qui ont joué un grand rôle dans l'étendue du khalifat, qu'on trouve encore aujourd'hui vivantes dans les sociétés secrètes du nord de l'Afrique, et dont les théories sont essentiellement conformes à celles des Soufis de la Perse. M. Amari nous fait suivre les effets de tous ces conflits et montre comment ils ont préparé la ruine et la désorganisation de la domination arabe en Sicile. Son livre, qui est plein de vues et de faits nouveaux, nous fait désirer des monographies sembables sur toutes les parties du khalifat; car si étranger que soit pour nous un peuple, si peu d'influence qu'il ait eu sur nos destinées, si peu d'intérêt que l'on puisse prendre à la succession de ses princes et à la série des batailles qui remplissent

toutes les chroniques du monde, il n'y en a aucun dont l'histoire n'offre un côté humain, qui n'ait des institutions dont on doive étudier le but et les effets, des passions que l'on puisse comprendre, des mœurs et des croyances dont la connaissance est nécessaire pour compléter le tableau de l'humanité, et c'est le côté par lequel l'étude de l'Orient prendra peu à peu sa place légitime, qu'on lui refuse encore.

L'Académie des inscriptions vient de publier un ouvrage bien fait pour aider à rapprocher ce but de tous nos efforts, c'est le texte des Prolégomènes d'Ibn Khaldoun[1]. L'impression en était terminée depuis huit ans; M. Quatremère, qui avait entrepris ce travail, désirait ne le laisser paraître que lorsque sa traduction et ses commentaires seraient achevés. L'Académie n'a pas voulu priver plus longtemps le monde savant d'un texte aussi important. Le commencement de la traduction est imprimé, et M. de Slane s'est chargé de la continuation. On ne pouvait trouver un savant plus versé dans le style particulier d'Ibn Khaldoun, de sorte qu'il y a tout espoir que cet ouvrage capital d'un grand penseur et d'un historien éminent sera bientôt accessible à tout le monde. Les effets de la civilisation sur les deux formes de la vie humaine, la vie nomade et la vie sédentaire; les institutions qui les distinguent, et l'origine des arts et des sciences qui naissent de ces deux manières d'être sont l'objet de ces Prolégomènes, qui, avec une Histoire universelle et l'Histoire des Berbers, ou plutôt de l'Afrique septentrionale, composent l'ouvrage entier d'Ibn Khaldoun. Vous savez que cette dernière partie a été publiée et traduite par M. de Slane; quand il aura terminé la traduction des Prolégomènes, il ne restera plus

1. *Prolégomènes d'Ebn Khaldoun*, texte arabe publié d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale par M. Quatremère. Paris, 1858, 3 vol. in-4 (428, 408 et 434 p.). Ces trois volumes forment les premières parties des vol. XVI, XVII et XVIII des *Notices et Extraits*; il en a été tiré des exemplaires à part, pour les personnes qui ne possèdent pas cette collection. Le prix est de 45 francs.

à faire connaître de l'œuvre d'Ibn Khaldoun que la partie intermédiaire, et celle-ci s'imprime dans ce moment à Boulak.

M. de Slane a fait paraître à Alger le texte de la Géographie de l'Afrique septentrionale, par Bekri [1]. Abou-Obeïd Abdallah el-Bekri était fils d'un petit prince arabe d'Espagne, qui, dépossédé par le roi de Séville, se retira à Cordoue, où le fils mena une vie de cour et d'homme de lettres, et publia successivement, selon la manière de son temps et de sa nation, des traités sur les matières les plus variées : la théologie, la philologie, la botanique. Il entreprit aussi un ouvrage sur la géographie générale dont il ne nous est parvenu que quelques chapitres, parmi lesquels la description de l'Afrique septentrionale est de beaucoup le plus important. Il paraît avoir composé cette partie de son livre à l'aide des rapports que les princes Ommiades de Cordoue se faisaient adresser dans l'intérêt de leur politique et qu'il aura trouvés dans leurs archives. Ce traité fut terminé en l'an 458 de l'hégire. L'importance de ce travail attira l'attention de plusieurs orientalistes, et M. Quatremère en publia, en 1831, une notice étendue et une traduction par extraits. Malheureusement il n'avait à sa disposition qu'un manuscrit incomplet et dépourvu de points diacritiques, ce qui, dans une géographie d'un pays peu connu comme l'Afrique, est un défaut auquel aucun effort de savoir et de critique ne peut entièrement remédier, et une grande partie des noms propres et de lieux que contient l'ouvrage n'a pu être déterminée par M. Quatremère que par conjectures et d'une façon souvent erronée. Peu à peu on découvrit à Alger, à Madrid et à Londres d'autres et de meilleurs manuscrits, et M. de Slane parvint, à l'aide de ces nouveaux matériaux, à compléter et à rétablir le texte, et à fixer la lecture des noms propres. Il était admirablement préparé à ce travail par son séjour à Alger et par les études qu'avait nécessitées son édition de l'Histoire des Ber-

1. *Description de l'Afrique septentrionale*, par Abou-Obeïd-el-Bekri, texte arabe, revu sur quatre manuscrits et publié par le baron de Slane. Alger, 1857, in-8 (19 et 213 p.). Prix : 7 fr., 50.

bers d'Ibn Khaldoun. Il a publié le texte entier de Bekri aux frais du gouvernement d'Alger et la traduction complète de ce petit volume va paraître dans les prochaines livraisons du *Journal asiatique*.

M. Wüstenfeld a commencé une collection curieuse de chroniques de la ville de la Mecque, qu'il publie aux frais de la Société orientale allemande. La collection doit comprendre quatre chroniques, dont une a déjà paru. C'est l'histoire de la Mecque et de son temple par Koutb eddin-Muhammed-ben-Ahmed-al-Naharawali[1], auteur du XVIe siècle de notre ère, qui a passé une grande partie de sa vie à la Mecque comme professeur dans plusieurs collèges. Son ouvrage nous était connu en extrait par une notice de M. de Sacy, mais d'une manière insuffisante, surtout en ce qui regarde l'histoire même de la ville. L'étude détaillée d'une ville quelconque est toujours pleine d'intérêt; elle nous fait pénétrer dans la vie municipale d'une nation, qui est sa vie réelle, et nous fait mieux comprendre son histoire générale, surtout quand il s'agit d'une ville sainte comme la Mecque, qui a joué et joue encore un si grand rôle dans le monde. Il est vrai que des chroniques comme celles de Koutb eddin ne sont pas écrites à notre point de vue européen, et s'occupent avant tout de détails autres que ceux que nous recherchons; mais il est impossible que la collection de ces histoires de la Mecque ne fournisse pas des éclaircissements sur les questions dont l'historien européen et moderne sera curieux de chercher la solution. M. Wüstenfeld nous promet une traduction de ces chroniques quand le texte en sera publié.

En ce qui concerne la philologie arabe proprement dite, il n'est venu à ma connaissance qu'un petit nombre de travaux : ce sont quelques nouvelles livraisons du *Dictionnaire français-arabe* de M. Kazimirski, qui amènent l'ouvrage près de son

1. *Die Chroniken der Stadt Mekka*, gesammelt und herausgegeben von Ferd. Wüstenfeld. Vol. III. *Cutb-eddin's Geschichte der Stadt Mekka und ihres Tempels*. Leipzig, 1857, in-8 (XVI et 480 p.).

achèvement; un nouveau Dictionnaire arabe-anglais de M. Catafago, à Alep[1], destiné plutôt aux voyageurs qu'aux savants, et un livre de M. l'abbé Leguest sur la formation des racines sémitiques[2]. M. Leguest a été frappé d'une remarque de M. de Sacy, qui avait observé que les grammairiens arabes supposaient qu'un certain nombre de racines trilittères arabes étaient le résultat de la combinaison de deux racines primitives monosyllabiques, et il a essayé d'appliquer cette idée aux racines sémitiques en général et aux racines arabes en particulier. Il part de l'idée que les langues sémitiques proviennent d'une langue primitive d'une structure très différente, et se sont formées avant que les langues dérivées eussent développé leurs formes grammaticales. Il suppose que c'est dans les racines arabes qui contiennent les lettres faibles qu'on retrouve des mots de cette ancienne langue; il élimine ces lettres faibles et montre comment, par l'agglutination des lettres fortes restantes de deux mots, il se serait formé des mots trilittères de la langue actuelle. Cette explication n'embrasse pas toutes les classes de mots dont traite M. Leguest, mais je crois qu'elle indique suffisamment son procédé principal. Il est facile de voir combien de questions générales sur les langues sont impliquées dans un système de ce genre; je n'ai pas la mission, et dans tous les cas ce ne serait pas ici la place, de les discuter; mais je crois que, dans l'état actuel de nos connaissances, il est téméraire de remonter au delà de la forme historique des langues, et que la grammaire comparée des familles de langues telles que le fait nous les donne n'est pas assez avancée pour nous aventurer dans ces ténèbres d'un état anté-historique. Nous ne savons ce que de nouvelles observations et des méthodes plus subtiles pourront permettre un jour; mais des procédés comme celui de M. Leguest nous rejetteraient, je le crains, dans l'ar-

1. *An arabic-english Dictionary*, by Joseph Catafago. Londres, 1858, in-8 (XII et 316 p.).

2. *Etudes sur la formation des racines sémitiques*, suivies de considérations générales sur l'origine et le développement du langage, par M. l'abbé Leguest. Paris, 1858, in-8 (XX et 180 p.).

bitraire et la confusion des anciens systèmes d'étymologie dont la science actuelle est sortie avec tant de peines et d'efforts. Au reste, cet essai n'est pas le premier de ce genre; pendant les dernières années surtout, il s'est produit plusieurs travaux dans une direction analogue et sur différentes familles de langues, quelques-uns par des hommes d'un mérite très réel, qui voient de nouvelles conquêtes philologiques à faire dans cette direction. L'avenir en décidera.

La poésie arabe a été l'objet de quelques publications. M. Wolff, à Rotweil, a donné une nouvelle version des *Moallakats*[1] en vers allemands, vers pour vers. Il a surtout voulu rester fidèle au texte, et annonce qu'il a toujours préféré l'exactitude de la traduction à l'élégance de la forme. Il a fallu beaucoup d'art pour échapper avec autant de succès à la rudesse ou à l'obscurité du style; car ces poèmes, qui sont la fleur de la littérature arabe par leurs beautés sauvages, exciteront toujours les orientatistes à les faire connaître à l'Europe; mais leur énergie concentrée sera toujours aussi le désespoir des traducteurs, si savants qu'ils soient en arabe, et si bien qu'ils sachent manier leur propre langue.

L'extrême opposé de la littérature arabe, les séances de Hariri, ont trouvé, non pas un nouveau traducteur, mais un nouvel imitateur dans le scheikh Nasif-al-Yasidgi, savant maronite, déjà connu en Europe par une critique du Commentaire de Hariri par M. de Sacy. Il a publié soixante *Makamats*[2], dans un cadre analogue à celui de Hariri; ce sont les tours et les friponneries d'un vagabond, et son repentir final; le style et la manière imitent fidèlement cet incomparable original, et font honneur au savoir et à l'esprit de l'auteur. Il a pris la précaution fort utile d'ajouter lui-même un commentaire qui

1. *Muallakat.* Die sieben Preisgedichte der Araber ins deutsche übertragen von Dr Philip Wolff. Rotweil, 1857, in-8 (x et 87 p.).
2. كتاب مجمع البحرين تاليف الشيخ ناصيف اليازجي اللبناني Beyrouth, 1847, in-8 (442 p.).

explique les finesses des intentions du texte et les points d'histoire, de rhétorique, de grammaire et d'antiquités arabes auxquels il fait allusion. Le scheikh a mis vingt-huit ans à polir son œuvre, et je ne doute pas qu'il n'ait parfaitement réussi à charmer ses compatriotes lettrés.

Il a paru quelques autres livres arabes modernes qui sont curieux comme indices d'un certain mouvement d'esprit qui se fait sentir surtout chez les Arabes chrétiens de Syrie, que leur communauté religieuse avec les Européens rend plus accessibles aux influences occidentales. C'est un symptôme d'activité mentale fort intéressant; mais il est inutile d'entrer dans des détails sur ce sujet, M. Reinaud vous en ayant entretenu il y a peu de temps, et devant aujourd'hui encore vous faire connaître la Gazette arabe de Beyrouth, rédigée par un membre de notre Société, M. Khalil-el-Khouri. Il n'y a qu'un seul livre arabe moderne sur lequel je voudrais attirer votre attention, c'est le Traité sur les Sciences par l'émir Abd-el-Kader, dont M. Dugat a publié récemment une traduction accompagnée d'un savant commentaire[1]. Ce livre est très remarquable, moins par son contenu que par la qualité de l'auteur. Abd-el-Kader est un exemple très favorable pour juger des Arabes modernes; c'est un homme qui a de la force dans l'esprit et de la noblesse dans les sentiments; il a appris dans sa jeunesse tout ce que les écoles arabes pouvaient lui enseigner; plus tard il s'est formé par l'exercice du pouvoir et à l'école du malheur, et son livre peut nous donner la mesure la plus avantageuse du développement de l'esprit de sa race. Il y traite de la nature de l'homme, de la religion, des sciences et de l'histoire. Aussi longtemps qu'il parle de sujets que la réflexion suffit pour approfondir, de psychologie, de morale, de révélation, il parle comme un homme qui sait penser; on a devant soi quelqu'un avec qui l'on peut s'entendre, et qui est

1. *Le livre d'Abd-el-Kader*, intitulé *Rappel à l'intelligent, avis à l'indifférent*. Considérations philosophiques, religieuses, historiques, etc. par l'émir Abd-el-Kader, traduit par Gustave Dugat. Paris, 1858, in-8 (xxxv et 371 p.).

mû par des sentiments purs et élevés; mais aussitôt qu'il arrive aux sciences et à l'histoire, on ne trouve plus ni connaissance, ni la moindre idée de méthode scientifique; on retombe en plein moyen âge. Il y a dix siècles, et plus tard encore, les Arabes étaient très supérieurs aux Européens, ils avaient le goût des sciences et promettaient de devenir les successeurs et les continuateurs des Grecs. Ce mouvement s'arrêta par des raisons qui ne sont pas encore bien étudiées; on voit s'éteindre graduellement l'observation et la recherche des faits, la dialectique tient lieu de tout; l'on se contente de faibles formules, et la logique et la rhétorique remplacent la science. L'Europe est sortie d'un état semblable de stagnation par la renaissance des lettres grecques et la culture des sciences, pendant que les musulmans ont rétrogradé; c'est à l'Europe de les aider à franchir cet abîme qu'il y a entre nous; mais la tâche est difficile, car les préjugés musulmans et l'orgueil que donne l'usage d'une vaine dialectique y mettent des obstacles presque insurmontables.

C'est ici, je pense, la place de parler d'ouvrages de différents genres qui se rapportent par le sujet ou par une affinité quelconque aux lettres arabes.

Les juifs du moyen âge, qui trouvaient chez les musulmans un peu plus de tolérance que chez les chrétiens, avaient formé dans les pays occupés par les Arabes des écoles savantes très remarquables, qui servaient d'intermédiaires entre les Grecs et les Arabes, et entre ceux-ci et les chrétiens, et produisirent un nombre d'hommes distingués dont les ouvrages eurent pendant des siècles un grand retentissement et une influence sensible, même en Europe. Ils furent peu à peu négligés après la renaissance des lettres grecques, et ce n'est qu'aujourd'hui, où l'on suit avec tant d'attention l'histoire du développement des idées, que l'on est revenu à ces études et que l'on s'applique à faire connaître les ouvrages les plus marquants de cette classe. L'arabe était devenu la langue savante des juifs à

partir du xe siècle; mais un grand nombre de leurs écrits ne se conservèrent que dans des traductions en hébreu, faites pour les communautés juives de l'Europe, qui ne connaissaient pas l'arabe. M. Munk[1] nous a fait connaître, il y a quelques années, Ibn Djannah, juif espagnol du xe siècle, le premier grand grammairien hébreu, et a publié un morceau considérable de son système de grammaire hébraïque en arabe. Aujourd'hui MM. Goldberg et Kirchheim font paraître l'ouvrage entier dans sa traduction en hébreu par le rabbi Tabbou[2].

Le rabbi Jehuda-ben-Koreisch était un juif magrebin, aussi du xe siècle, mais un peu antérieur à Ibn Djannah. Il a composé en arabe un Traité dans lequel il expose la parenté de l'hébreu avec l'araméen, avec la langue du Talmud et avec l'arabe, et qu'il termine par un chapitre sur la conformité de mots hébreux avec des mots berbers, persans et autres. Ce petit livre n'était connu que par des extraits que Schnurrer et M. Ewald en avaient donnés; M. l'abbé Bargès et M. Goldberg le publient aujourd'hui[3] d'après l'unique manuscrit d'Oxford; ils reproduisent le texte arabe en caractères hébreux, ajoutent aux citations de la Bible et du Talmud les indications nécessaires, et accompagnent le livre de deux préfaces, l'une en arabe, par M. Bargès, et l'autre en hébreu, par M. Goldberg.

M. Munk avait découvert, il y a quelques années, qu'un philosophe, célèbre dans les écoles du moyen âge sous le nom étrange d'Avicebron, et qui passait pour un Arabe, était réelle-

1. Voy. *Journal asiatique*, années 1850 et 1851.

2. *Jona ben Gannach (Aboul-Walid-Merwan-Ibn-Djanah) Sefer Harikma.* Grammaire hébraïque traduite de l'arabe en hébreu, par Jehuda Ibn Tabbou; publiée pour la première fois par B. Goldberg, revue et corrigée par Raphaël Kirchheim. Francfort, 1856, in-8 (XXXVI et 252 p.).

3. *R. Jehuda ben Koreisch Tiharetensis Africani ad synagogam Judæorum civitatis Fez epistola,* de studii Targum utilitate et de linguæ chaldaicæ, misnicæ, talmudicæ, arabicæ, vocabulorum item nonnullorum barbaricorum convenientia cum hebræa, nunc primum ediderunt J. J. L. Bargès et D. B. Goldberg. Paris, 1857, in-8 (XIX et 125 p.).

ment un juif d'Espagne du XIe siècle du nom d'Ibn Gebirol (Abou-Ayyoub-Soleiman-ben-Jahya-Ibn-Djebiroul), qui était et est encore célèbre parmi les juifs pour ses belles poésies en hébreu, mais dont les meilleurs ouvrages philosophiques passaient pour perdus. Le principal de ces ouvrages portait le titre de *Source de la vie*, et M. Munk réussit à le découvrir à la Bibliothèque impériale dans une traduction abrégée en hébreu et une en latin. Il a publié la première partie de ses études sur Ibn Gebirol[1], comprenant des extraits de la traduction en hébreu, de leur interprétation latine, d'une Vie de l'auteur et d'une analyse de son ouvrage, le tout accompagné de notes savantes. Le système d'interprétation allégorique que les juifs du moyen âge appliquaient à la Bible laissait à leurs philosophes une liberté presque entière dans leurs spéculations, car il pouvait servir à tout concilier. Aussi voyons-nous Ibn Gebirol entraîné vers le panthéisme des néo-platoniciens, sans que pourtant il s'y abandonne tout à fait. Il serait impossible de donner en peu de mots une idée du système mixte auquel s'est arrêté l'auteur, et dans lequel l'idée juive lutte contre les idées grecques; mais c'est une curieuse page de l'histoire de la métaphysique que M. Munk a retrouvée, et il a fallu tout son savoir et toute sa patience pour la tirer des matériaux informes qu'il avait à sa disposition.

Il paraît se manifester parmi les juifs qui demeurent dans des pays musulmans un certain besoin de faire revivre parmi eux l'étude de l'arabe, dans laquelle leur nation était autrefois si profondément versée. On en voit des indices dans la publication de divers ouvrages qui ne peuvent avoir d'autre but. Ainsi M. Reckendorf a fait paraître une traduction du Koran en hébreu[2] avec un commentaire, et M. Goldenthal[3] a publié

1. *Mélanges de philosophie juive et arabe*, par S. Munk. Première livraison. Paris, 1857 (232 et 72 p.).
2. *Der Koran*, aus dem arabischen ins hebräische übersetzt und erläutert von Hermann Reckendorf. Leipzig, 1857, in-8 (XLVIII et 369 p.).
3. *Grammaire arabe écrite en hébreu, à l'usage des Hébreux de l'Orient*, par J. Goldenthal. Vienne, 1857, in-8 (XVI et 140 p.).

ımaire arabe en hébreu. Je ne connais ces ouvrages
ɜurs titres.

mann, à Kiel, a publié une nouvelle Grammaire
ne[1]. On n'avait pour l'étude de cette antique branche
es sémitiques d'autre secours que la Grammaire de
ıi restera toujours comme un monument du savoir de
mais qui ne répondait plus aux exigences de notre
n pas tant à cause des erreurs qu'on a pu y décou-
parce que la méthode grammaticale a changé et que
ıire générale, qui est devenue un instrument si déli-
ıuissant, a donné de l'importance à des parties de la
'e qu'on négligeait auparavant, et exige des observa-
ımaticales d'un genre tout à fait nouveau. M. Dillmann
ment senti cela, aussi traite-t-il avec le plus grand
ɾec beaucoup d'étendue la théorie des sons; on voit
toutes les parties de son ouvrage il a toujours en vue
ıire des langues sémitiques, et qu'il s'efforce de pré-
matériaux pouvant servir à l'élever au point où est
grammaire comparée des langues ariennes. Sous ce
a langue éthiopienne est d'une importance qui sera
ıtie à mesure que ces études feront des progrès,
sa longue séparation du reste du monde lui a per-
côté, de garder bien des formes antiques qui se sont
ans d'autres dialectes, et, de l'autre, de se dévelop-
façon indépendante, qui montre les capacités gram-
d'une langue sémitique sous un nouvel aspect.

épare d'autres travaux sur l'éthiopien. M. Dillmann
va reprendre l'impression de l'Ancien Testament,
elle il s'était arrêté après la publication de l'*Octoteu-*
ropagande va faire imprimer à Rome le dictionnaire
du Père d'Urbain, missionnaire catholique mort ré-

ıatik der Æthiopischen Sprache*, von August Dillmann. Leipzig,
'xxiv et 435 p.).

cemment en Abyssinie. Cet ouvrage, fruit d'un travail de bien des années passées dans le pays, paraît être très considérable. Enfin M. d'Abbadie a mis sous presse le Catalogue raisonné de sa bibliothèque éthiopienne. Pendant son long séjour en Abyssinie, M. d'Abbadie n'a rien épargné pour se procurer des manuscrits éthiopiens, et il est parvenu à en rapporter une collection qui contient des exemplaires de plus des deux tiers des ouvrages qui existent dans cette langue. La plus grande partie de ces livres ne seront probablement jamais publiés et ne le méritent pas; mais on verra par ce catalogue ce qui peut s'être conservé dans ce coin du monde en traductions d'ouvrages grecs perdus dans l'original, et en chroniques du pays qui pourraient avoir de l'importance. Pour donner une idée de l'espèce de découvertes que cette littérature peut nous réserver, il suffit de rappeler que nous ne connaissons le livre d'Hénoch que par une traduction éthiopienne, et que M. d'Abbadie se propose de publier une traduction d'Hermas dans la même langue.

La littérature syriaque est dans une position semblable; son importance philologique consiste en ce qu'elle nous a conservé un dialecte antique des langues sémitiques, et son intérêt comme littérature repose sur ses chroniques et surtout sur ses traductions du grec des Pères de l'Église; sous ce dernier rapport, elle l'emporte même de beaucoup sur la littérature éthiopienne. M. Beelen, chanoine à Louvain, a publié une nouvelle édition de deux Lettres sur la Virginité attribuées à saint Clément de Rome[1], lettres inconnues en grec et découvertes au siècle dernier dans une traduction syriaque. M. Beelen en présente une nouvelle édition, faite avec beaucoup de soin, et entourée de secours peut-être trop abondants; car il ne se contente pas de donner le texte d'après les manuscrits, d'y

1. *Sancti Patris nostri Clementis Romani epistolæ binæ de Virginitate*, syriace, quas ad fidem codicis manuscripti Amstelodamensis, additis notis criticis, philologicis, theologicis et nova interpretatione latina, edidit Joannes Theodorus Beelen. Louvain, 1856, in-4 (xcvii et 328 p.).

ajouter sa traduction et ses commentaires, et de le faire précéder de longs prolégomènes pour justifier l'authenticité de ces lettres qui a été fortement contestée; mais encore il reproduit le même texte une seconde fois, pourvu des points diacritiques, et il y joint la réimpression de deux traductions antérieures à la sienne.

M. Uhlemann, à Berlin, a fait paraître une nouvelle édition de sa Grammaire syriaque[1], dans laquelle il a ajouté considérablement à la partie qui traite de la syntaxe, ainsi qu'à la Chrestomathie et au Vocabulaire qui terminent le volume. Mais l'ouvrage capital pour la littérature syriaque que j'ai à annoncer est le Dictionnaire de M. Bernstein, à Breslau, attendu avec impatience par tous ceux qui s'intéressent à cette littérature, et dont le premier cahier a paru[2]. L'auteur a mis trente ans à préparer les matériaux de ce travail, qui forme une espèce de *Thesaurus*, avec des passages à l'appui des significations, et qui promet de dépasser autant le Dictionnaire de Castel que celui-ci avait dépassé ses prédécesseurs.

Les études phéniciennes n'ont pas beaucoup gagné pendant ces deux années; leur grande difficulté consiste dans le petit nombre et le peu d'étendue de la plupart des monuments connus jusqu'ici. On a publié quelques nouvelles inscriptions, mais on s'est surtout appliqué à reproduire plus exactement celles qui étaient déjà publiées, et l'on a fait des efforts heureux pour en rendre l'interprétation plus sûre et pour fixer des points douteux, tant dans la lecture que dans la grammaire. Plusieurs savants ont publié de nouveaux essais sur des inscriptions dont ils s'étaient déjà occupés; M. Ewald[3] a inséré

1. *Grammatik der syrischen Sprache* mit vollständigen Paradigmen, Chrestomathie und Wörterbuche, von Friederich Uhlemann. Berlin, 1857, in-8 (XXIII, 276, LXIV et 63 p.).
2. *Lexicon linguæ syriacæ*, collegit, digessit, edidit G. H. Bernstein; vol. I, fasc. I. Berlin. 1858, in-fol. (143 p.).
3. *Erklärung der grossen phœnikischen Inschrift von Sidon*, von Ewald. Dans les Mémoires de l'Académie de Göttingue, vol. VII, 1857, in-4.

dans les Mémoires de l'Académie de Göttingue un nouveau Mémoire sur l'inscription d'Eschmounazar. M. l'abbé Bargès[1] a publié de son côté un second travail sur l'inscription de Marseille; M. l'abbé Bourgade a fait imprimer une nouvelle édition de sa Collection d'inscriptions puniques, dont le nombre s'est augmenté de quelques nouvelles découvertes et il a apporté des soins plus grands à la reproduction des anciennes, sans pourtant, à ce qu'il paraît, avoir atteint une exactitude entière, que l'écriture et souvent l'état des pierres rendent fort difficile à obtenir; aussi M. Judas, dans ses *Nouvelles Études*[2], dont le but est de prouver un point particulier de grammaire phénicienne, a-t-il republié, d'après les pierres mêmes, une partie des inscriptions de M. Bourgade et une partie de celles qu'il avait publiées lui-même antérieurement, en y ajoutant quelques inscriptions nouvelles. Le même auteur a fait paraître en outre une interprétation nouvelle de l'inscription de Marseille[3]. On ne peut qu'être frappé des progrès faits dans la connaissance du phénicien par ce travail incessant d'esprits très divers sur un petit nombre de monuments, en lisant les études phéniciennes de M. Levy, à Breslau[4], qui traite, avec beaucoup de sagacité et de savoir, de l'écriture phénicienne et de l'interprétation des inscriptions, divisées en classes d'après leur nature et les époques où elles ont été tracées. Quels que puissent être les points qui divisent encore les savants dans ces matières, on n'a plus à craindre ces traductions si étrangement différentes que l'on rencontrait il n'y a pas longtemps encore. Les découvertes des deux grandes inscriptions de Marseille et de Sidon, en faisant disparaître bien des conjectures et des in-

1. *Inscription phénicienne de Marseille*. Nouvelle interprétation par M. l'abbé Bargès. Paris, 1858, in-4 (37 p. et une pl.).

2. *Nouvelles Études sur une série d'inscriptions numidico-puniques*, dont plusieurs inédites, au point de vue spécial de l'emploi de l'alpha comme affirmante de la première personne du singulier du prétérit, par A. C. Judas. Paris, 1857, in-4 (56 p. et 5 pl.). Prix : 7 francs.

3. *Nouvelle analyse de l'inscription de Marseille*, par A. C. Judas. Paris, 1857, grand in-8 (35 p.). Prix : 4 francs.

4. *Phœnizische Studien*, von Dr M. A. Levy. Breslau, in-8, cah. I, 1856. (II-68 p. et 3 pl.), cah. II, 1857 (115 p. et 1 pl.).

certitudes, ont donné une solidité inattendue à ces études. Il faut espérer que l'on découvrira encore sur le sol de la Phénicie des inscriptions d'une certaine étendue; car il est difficile de croire que le petit nombre de celles qui sont connues fournisse tous les éléments nécessaires à l'intelligence certaine des détails.

Il me reste à dire quelques mots d'un livre singulièrement curieux et qui a jeté une lumière soudaine sur un côté obscur de l'histoire des sectes sémitiques : c'est l'ouvrage de M. Chwolsohn sur les Sabiens de Harran[1]. Nous savons que Muhammed mentionne trois sectes comme ayant eu part à la révélation : les chrétiens, les Juifs et les Sabiens. Ce dernier terme, dont on ne rencontre aucune mention antérieure, a donné lieu à une confusion sans fin, d'abord chez une partie des auteurs arabes eux-mêmes, et bien plus encore chez les savants qui se sont servis des renseignements fournis par ces auteurs. Pour les uns, c'étaient des Mendaïtes ou chrétiens de saint Jean; pour les autres, les païens syriens, ou tous les adorateurs des astres, ou tous les païens en général; enfin, pour quelques-uns, les Himyarites de Saba. Les sources où l'on puisait paraissaient se contredire, et les conjectures qu'on en tirait étaient loin de remédier au désordre. M. Chwolsohn entreprit de résoudre ce problème; à force de recherches et à l'aide d'une méthode sévère, il est parvenu, non seulement à découvrir la vérité, mais encore les causes des erreurs qu'il combat. Il établit que les Sabiens dont parle le Koran sont les Mendaïtes, secte et peuplade nabatéenne, dont la religion, originairement babylonienne, paraît avoir subi la double influence des Persans d'un côté, de l'autre des Juifs. Les Arabes des deux premiers siècles de l'hégire n'ont jamais autrement appliqué le nom de Sabiens; mais sous le khalife Mamoun parut tout à coup, et dans les circonstances les plus singulières, une nouvelle secte sabienne, et c'est de là que date la confusion. Mamoun, marchant contre les Grecs, traversa, en 215 de l'hégire, la haute

1. *Die Ssabier und der Ssabismus*, von Dr D. Chwolsohn, 2 vol. Saint-Pétersbourg, 1856, in-8 (XXI-825 et XXXII-920 p.).

Mésopotamie, et trouva dans la ville de Harran une population païenne, à laquelle il déclara qu'elle eût à se faire musulmane ou au moins à se rattacher à une des religions protégées, et qu'il mettrait à mort tous ceux qui, à son retour, n'auraient pas fait leur profession de foi. Sur le conseil d'un homme de loi musulman, ils se déclarèrent Sabiens, et continuèrent à porter ce nom adopté. C'était une population babylonienne, chez laquelle le contact avec les écoles grecques de Syrie avait créé une religion mixte, où le culte des astres et le panthéisme philosophique étaient combinés. Après leur changement de nom, et probablement pour donner de la vraisemblance à leur nouvelle prétention, ils mirent des noms bibliques à la tête de quelques-uns de leurs ouvrages mystiques. Cette curieuse secte avait des écoles savantes et une forte organisation municipale; elle prospéra sous Mamoun et ses successeurs, acquit une influence considérable, et se distingua dans les lettres; à la fin, elle disparut dans l'invasion des Mongols. M. Chwolsohn, laissant de côté les Mendaïtes ou Sabiens originaux, s'attache aux Harraniens; il recueille tous les témoignages des historiens arabes qui les concernent, les suit dans leur histoire, donne la biographie de leurs hommes marquants, énumère leurs ouvrages et discute leurs croyances. Il s'étend avec grand détail sur la partie de leur religion qu'ils avaient empruntée aux Grecs, pendant que la partie babylonienne, qui naturellement excite le plus la curiosité du lecteur, est traitée d'une façon beaucoup moins satisfaisante; mais l'auteur s'en excuse et en donne les raisons avec tant de modestie, qu'on ne peut qu'applaudir à sa réserve. Il est probable que lui-même reviendra sur ce sujet avec des lumières nouvelles, quand il aura terminé une grande entreprise à laquelle il a été conduit par ses recherches sur les Sabiens. Voici de quoi il s'agit:

Tout le monde connaît un mémoire que M. Quatremère a publié dans notre Journal[1], sur un traité portant le titre d'*Agriculture nabatéenne*. Il n'avait à sa disposition qu'une par-

1. *Journal asiatique*, année 1835 (n^os de janvier, février et mars).

l'ouvrage; mais il reconnut que c'était un livre babylo- écrit par un nommé Koutami, et traduit en arabe, avec ues changements et additions, par un Chaldéen musul- du IIIe siècle de l'hégire. Il jugea que l'original devait re- er au VIe siècle avant notre ère, et se proposa de faire ître en détail un ouvrage aussi important. Il ne le fit pas; M. Chwolsohn, qui s'était servi de l'*Agriculture nabaté-* pour ses travaux sur les Sabiens, fut si frappé de l'intérêt fre ce livre, qu'il a l'intention de le publier avec une tra- on et un commentaire. Il trouve l'opinion de M. Quatre- sur l'antiquité de l'ouvrage, plutôt au-dessous qu'au- ıs de la vérité; ce traité serait, en grande partie, composé tations d'auteurs babyloniens plus anciens, et comme il borne pas à l'agriculture, mais qu'il contient des rensei- ıents nombreux sur l'histoire de la religion des Babyloniens, tout un monde antique qu'il ouvre devant nous. On ne que se réjouir de ce que ce livre soit entre les mains d'un ne aussi consciencieux et aussi capable d'en tirer parti M. Chwolsohn, surtout en ce moment où les inscriptions iennes et babyloniennes vont nous fournir, d'un autre des matériaux d'une authenticité incontestable et d'une rtance extrême pour l'histoire ancienne de la Mésopota- L'*Agriculture nabatéenne* appporte de nouveaux secours échiffrement de ces monuments; car, pour ne mentionner ı seul des problèmes qui s'y rattachent, un des obstacles lus grands que rencontre ce déchiffrement consiste dans ture de noms propres que nous ne possédons pas dans une cription, soit hébraïque, soit persane, soit grecque; or *iculture nabatéenne* nous fournira des séries de noms crits en arabe, qui résoudront probablement bien des dif- és dans la lecture des inscriptions.

ci m'amène à parler des progrès qu'a faits l'interprétation ıscriptions cunéiformes.

Société asiatique de Londres avait proposé aux savants

qui s'occupent de cette étude, de fournir des traductions, entièrement indépendantes l'une de l'autre, d'une même inscription assyrienne, pour obtenir ainsi une mesure commune des progrès faits et des différences qui pouvaient se trouver dans les méthodes et les résultats. On choisit une longue inscription de Tiglatpilesar, et MM. Fox Talbot, Rawlinson, Hinks et Oppert envoyèrent des traductions scellées, qui furent ouvertes le même jour par une commission et publiées par elle en colonnes parallèles pour faciliter la comparaison. Le résultat a été favorable; la concordance entre les quatre traductions est suffisante pour justifier la méthode employée dans le déchiffrement et pour ne laisser guère de doute quant à la réalité de la base sur laquelle repose la lecture. En même temps il y a assez de différences, de lacunes et d'inexactitudes pour montrer combien il reste encore à faire avant qu'on puisse accorder une confiance entière à une traduction de l'assyrien. C'est naturel dans une étude si neuve et si entourée de difficultés de toute espèce, et s'il y a lieu de s'étonner, ce n'est pas de ce que les résultats laissent encore de l'incertitude, mais plutôt de ce qu'on ait fait autant de progrès en si peu de temps.

On peut facilement se rendre compte du nombre et de la grandeur des obstacles, ainsi que des moyens employés pour les vaincre, en lisant la première livraison d'un ouvrage que M. Oppert commence à publier sous le titre d'*Expédition scientifique en Mésopotamie*[1]. Après la mort de M. Fresnel, chef de l'expédition, M. Oppert fut chargé d'en publier les résultats. L'ouvrage doit se composer de deux parties, dont la première contiendra le récit du voyage, et l'autre le déchiffrement des inscriptions. M. Oppert commence sa publication par cette seconde partie, qui forme un travail tout à fait in-

1. *Expédition scientifique en Mésopotamie*, exécutée par ordre du Gouvernement, de 1851 à 1854, par MM. F. Fresnel, F. Thomas et J. Oppert, publiée par Jules Oppert. T. II, déchiffrement des inscriptions cunéiformes. Ire livr. Paris, 1858, in-4 (120 pages et 3 livraisons de planches, avec 14 plans).

dépendant du voyage et ne s'y relie que parce qu'il est destiné à justifier l'interprétation des inscriptions mentionnées dans le récit. C'est proprement un traité grammatical sur la lecture et l'interprétation des inscriptions assyriennes et babyloniennes. Le premier livre, qui a seul paru jusqu'ici, traite, en dix chapitres, de la méthode de déchiffrement, de la nature de l'écriture, de son origine hiéroglyphique, des éléments idéographiques qu'elle contient, des éléments étrangers qui s'y sont introduits, et des moyens d'en faciliter la lecture. Les livres suivants traiteront de la langue assyrienne et de l'interprétation des inscriptions. C'est la première fois que ce sujet obscur et compliqué est exposé dans un ordre intelligible, que les matières sont classées, les hypothèses fondamentales clairement proposées, les résultats énoncés et les lacunes indiquées de manière à ce que le lecteur puisse se rendre compte de ce qui a été fait jusqu'à présent, comprendre comment on a procédé, et discuter les points qui lui laissent des doutes avec des chances de pouvoir s'entendre. Il faut attendre la suite de l'ouvrage; mais on voit dès ce moment que la discussion devient possible; et c'est un grand point de gagné pour le progrès de ces études.

Je ne puis terminer cette note sans une nouvelle protestation contre l'habitude qu'on a en France d'enfler le prix et le volume des ouvrages imprimés aux frais du Gouvernement par des embellissements qui, loin de servir la science, font que les ouvrages destinés aux savants leur deviennent inaccessibles. L'ouvrage de M. Oppert est accompagné d'un atlas de gravures in-folio, représentant des vues pittoresques, qui ne contribuent en rien à l'utilité scientifique du livre, à l'exception des plans et cartes de Babylone, qui auraient facilement pu être réduits au format des volumes sans en augmenter le prix, comme le font ces hors-d'œuvre artistiques. Je suis loin d'en rendre responsable l'auteur, qui n'y a aucun intérêt et qui, au contraire, doit désirer avant tout que son travail arrive entre les mains de tous ceux auxquels il est destiné. Je ne me plains pas

même des intermédiaires, qui ne font que suivre leur tendance naturelle en agrandissant les publications dont l'État fait les frais. Ce que je désire, c'est qu'on change de système; qu'on se borne dans les ouvrages destinés aux savants à ce qui est utile et nécessaire, et qu'on en sépare les embellissments purement artistiques et de luxe. La France a toujours été une protectrice généreuse des sciences; mais il importe que sa libéralité même ne tourne pas contre son but, en grossissant et en enchérissant les instruments du savoir au point de les rendre inaccessibles à ceux auxquels ils sont destinés [1].

J'arrive aux travaux sur la Perse ancienne et moderne. Il n'est venu à ma connaissance qu'un seul travail sur le zend; c'est un mémoire sur Mithra, par M. Windischmann, à Munich [2]. Il commence par une traduction nouvelle du *Ieschts* consacré à Mithra, dont nous ne possédions jusqu'ici que la version d'Anquetil, qui ne répond plus aux connaissances aujourd'hui acquises. M. Windischmann accompagne sa traduction d'un commentaire et la fait suivre d'une comparaison de l'idée de Mithra selon le *Zendavesta*, avec la forme que le culte mithriaque prend plus tard chez les Grecs et les Romains. L'auteur avait déjà publié, il y a quelque temps, un mémoire sur Anaï-

1. On me dit que l'atlas attaché à l'ouvrage de M. Oppert se vend à part; c'est possible, mais cela ne remédie à rien, car les cartes se trouvent dans l'atlas et non pas dans les volumes. Puisque je prends la liberté de me faire l'écho des doléances des savants, on est en droit de me demander un remède au mal que je signale. Il y en a un, qui me paraît facile et qui permettrait de suivre le procédé actuel, si l'on trouve des inconvénients à changer le système entier. Ce serait de ne prendre, pour la souscription, que des exemplaires de luxe, sur grand papier ou papier de Chine, enfin se distinguant d'une façon quelconque des exemplaires ordinaires, et de stipuler ensuite pour l'édition destinée à la vente un prix qu'on pourrait fixer aussi bas qu'on voudrait, les frais étant répartis sur les exemplaires de luxe. Cet expédient ne remédierait pas aux exagérations de format ni au luxe des embellissements, mais il en diminuerait l'inconvénient pour le public acheteur, qui, après tout, est le véritable.

2. *Mithra.* Ein Beitrag zur Mythengeschichte des Orients, von Dr Fr. Windischmann. Leipzig, 1857, in-8 (89 p.).

tis[1]. Ces belles dissertations paraissent être des chapitres d'un travail plus considérable sur la religion des Perses, qu'il désire soumettre successivement au public savant.

Un des moyens qui s'offrent pour résoudre les doutes et les difficultés qui entourent encore l'étude du *Zendavesta*, consiste dans les traductions en pehlevi, que surtout M. Spiegel maintient, contre bien des attaques, comme un accompagnement nécessaire de l'étude du zend. Aussi ne se contente-t-il pas d'ajouter à son édition du *Zendavesta* la paraphrase pehlevie; mais, pour en rendre l'usage plus facile et plus profitable, a-t-il publié récemment une grammaire de la langue pehlevie ou, comme il préfère le dire, *huzvâresch*[2]. Quel que soit le nom qu'on adopte, il s'agit de la langue dans laquelle sont écrites les paraphrases du *Zendavesta*, le *Bundehesch* et quelques autres livres des Zoroastriens, langue à laquelle les Arabes assignent pour patrie la province de Sewad. C'est un dialecte au fond tout persan, mais avec un mélange considérable de mots araméens et, dans un moindre degré, de formes grammaticales tirées de cette langue; M. Spiegel, tout en rejetant l'idée que ce soit une langue inventée, pense qu'elle n'a pas dû être parlée exactement comme nous l'avons dans les manuscrits, et qu'une certaine vanité de savoir a introduit dans les livres un mélange plus considérable de mots et de formes araméennes que n'en pouvait admettre un dialecte usuel. Mais on peut faire la même observation sur toutes les langues très mélangées, comme le turc, le persan et l'anglais, où l'on rencontre, selon le temps, la mode et la couche de la société à laquelle on s'adresse, des mélanges plus ou moins prononcés, qui n'empêchent pas que ces langues ne soient des langues usuelles. La grammaire de M. Spiegel est un excellent travail; on

1. *Die persische Anahita oder Anaïtis*, ein Beitrag zur Mythengeschichte des Orients, von Dr Fr. Windischmann. Munich, 1856, in-4 (44 p.).
2. *Grammatik der Huzvâresch-Sprache*, von Fr. Spiegel. Vienne, 1856, in-8 (x et 194 p.).

peut seulement regretter que, par un excès de scrupule, il n'ait pas voulu ajouter la prononciation des mots, ce qui, avec un alphabet comme l'alphabet pehlevi, est presque indispensable pour l'intelligence des mots, et il aurait, je pense, mieux valu s'exposer quelquefois à la critique et même au soupçon de témérité, que de livrer le lecteur à ses propres incertitudes. Le lecteur le plus savant aurait été heureux de trouver la conjecture de M. Spiegel, et celui qui veut commencer l'étude aurait eu un guide que rien ne peut remplacer pour lui. L'exposé des sons de la langue et de l'application du caractère pehlevi aux mots araméens, ainsi que le tableau des formes grammaticales, avec la recherche constante de leur origine et de leurs analogies dans les dialectes persan et araméen, sont faits avec beaucoup de soin et de savoir, et l'on doit de la reconnaissance à M. Spiegel pour avoir donné la clef, encore incomplète, mais la première, d'une langue importante et difficile.

Pendant ce temps, notre confrère M. Thonnelier continue sa publication de la paraphrase pehlevie du *Vendidad Sadé*[1], dont il a paru actuellement quatre livraisons. Ce n'est pas un *fac-simile* que se propose de donner l'éditeur, comme la forme de l'ouvrage pouvait le faire croire ; c'est bien une édition, pour laquelle il choisit les leçons et qu'il complétera par une liste de variantes. Cela étant, il me semble qu'une édition imprimée eût été suffisante et bien moins onéreuse, ou, puisque l'éditeur avait la générosité de publier à grands frais une édition autographiée, il aurait mieux valu, dans l'état actuel des choses et d'après la nature du caractère pehlevi, nous donner un *fac-simile* d'un manuscrit inédit, sauf à y ajouter un travail critique sur les variantes. Il est possible que la difficulté du choix à faire parmi les manuscrits ait porté M. Thonnelier à préférer

1. *Vendidad Sadé*, traduit en langue huzvaresch ou pehlevie, texte autographié et publié pour la première fois d'après les manuscrits de la Bibliothèque de Paris par les soins de M. Jules Thonnelier. Paris, 1858, in-fol. 4e livr. (p. 60-80). Prix de chaque livraison de vingt pages, 20 francs.

le plan qu'il a suivi; dans tous les cas, toute publication d'un texte pehlevi est bienvenue, car nous sommes encore bien pauvres dans cette partie de la littérature orientale.

M. Bleek a publié une nouvelle Grammaire persane[1]; elle est très brève, mais quelques remarques neuves qu'elle contient montrent que l'auteur aurait pu avec avantage lui donner plus d'étendue et qu'il aurait bien fait de consacrer à la grammaire la place qu'il donne à une méthode générale pour apprendre les langues, qui est tout à fait déplacée au milieu d'une grammaire particulière. L'édition de Hafiz, accompagnée du commentaire turc de Soudi, publiée par M. Brockhaus, a fait quelques progrès[2]. La traduction de Hafiz en vers allemands, par M. Daumer, est arrivée à sa seconde édition[3], si l'on peut appliquer le terme de traduction à des poésies dont les motifs sont empruntés à Hafiz, mais où il serait bien difficile d'indiquer les odes que l'imitateur a eues en vue. M. Vullers a commencé le second volume de son dictionnaire persan-latin[4]. Un anonyme anglais a traduit en vers l'allégorie de Salomon et Absal, par Djami[5], dont le texte avait été publié il y a quelques années par feu Forbes Falconer. Le traducteur est un poète lui-même, qui veut faire accepter par un public choisi la gracieuse allégorie de Djami; il retranche les longueurs que se permet l'auteur oriental, mais rend assez fidèlement et avec beaucoup de talent ce qu'il conserve; il y a joint

1. *A concise Grammar of the persian language*, containing dialogues, reading-lessons and a vocabulary, with a new plan for facilitating the study of languages, by A. H. Bleek. London, 1857, in-12 (xvi, 72, 206 p.).

2. *Die Lieder des Hafis*, persisch mit dem Commentare des Sudi, herausgegeben von H. Brockhaus. Leipzig, in-4, cahier IV, 1857 (233-320 p.).

3. *Hafis, eine Sammlung persischer Gedichte*, nebst poetischen Zugaben von G. F. Daumer. Hambourg, 1856, in-12 (xxi et 352 p.).

4. D. A. Vullers, *Lexicon persico-latinum etymologicum*, vol. II, livr. 1-2. Bonn, 1856 et 1857, in-4° (376 p.).

5. *Salomon and Absal*, an allegory translated from the persian of Jami. Londres, 1856, in-4 (xvi et 84 p.).

une vie de Djami et quelques notes. M. Garcin de Tassy, après avoir publié une analyse détaillée[1] du poème mystique, *les Oiseaux*, par Ferid-eddin Attar, en a donné le texte complet[2]. C'est un ouvrage très célèbre, qui, sans avoir la profondeur des *Mesnewi* de Djelal-eddin Roumi, entre pourtant bien plus profondément dans la doctrine ésotérique des soufis que le *Pendnameh*, qui jusqu'ici était le seul livre du même auteur qui eût été publié. On trouve fréquemment dans les auteurs persans des allusions tirées des oiseaux; M. Garcin ne pouvait donc mieux choisir pour l'impression d'un texte persan, d'autant qu'on a publié très peu de livres soufis en Europe.

M. Seligmann, professeur de médecine à l'Université de Vienne, s'est occupé depuis longtemps d'un curieux manuscrit persan sur la matière médicale que possède la bibliothèque de Vienne. Il en a publié à deux reprises quelques extraits, et il fait maintenant paraître le texte entier de l'ouvrage[3], que sans doute il fera suivre d'une traduction. L'auteur est un médecin d'ailleurs inconnu, Abou Mansour, du IVe siècle de l'hégire, ce qui le place entre Rhazes et Avicenne, et son ouvrage est un dictionnaire de matière médicale, dans un ordre imparfaitement alphabétique. Je suis hors d'état d'apprécier ce que ce livre peut fournir de données nouvelles pour l'histoire de la médecine; mais il est curieux sous un autre rapport, car il contient la prose la plus ancienne connue, à l'exception de la

1. *La poésie philosophique et religieuse chez les Persans*, d'après le *Mantic Uttaïr*, ou le Langage des oiseaux, de Farid-eddin-Attar, par M. Garcin de Tassy, 2e édition. Paris, 1857, in-8 (71 p.).

2. *Mantic Uttaïr*, ou le Langage des oiseaux, poème de philosophie religieuse, par Farid-eddin-Attar, publié en persan par M. Garcin de Tassy. Paris, 1857, in-8 (184 p.).

3. Je ne sais si l'ouvrage a réellement paru; l'exemplaire que j'ai en main contient le texte complet, mais sans préface ni titre européen, et le titre persan n'indique ni date, ni lieu d'impression. L'ouvrage est imprimé à l'Imprimerie impériale de Vienne et consiste en 272 pages de texte, gr. in-8, et 6 pages de *fac-simile*.

traduction de Tabari, par Belami, qui est de la même époque, et nous l'avons sous une forme un peu plus authentique que Belami, parce que le manuscrit d'Abou Mansour est de l'année 447 de l'hégire, de sorte que le texte a échappé aux changements qu'une succession de copistes introduit graduellement et presque insensiblement dans le style et l'orthographe d'un ouvrage. L'éditeur reproduit en *fac-simile* six pages du manuscrit, dont l'écriture marque le passage du coufique au neskhi. L'édition entière est une reproduction exacte (et faite avec un soin extraordinaire, autant que la typographie peut le donner) du manuscrit, avec sa ponctuation et jusqu'à la couleur des mots principaux, qui sont tantôt en rouge, tantôt en vert, ce qui est un luxe d'exactitude qui trouvera peu d'imitateurs; mais la reproduction scrupuleuse de l'orthographe est un véritable mérite, car aujourd'hui on a appris à étudier ces petits points, qui souvent ne sont que des caprices de peu d'intérêt, mais qui contiennent quelquefois des indices de changements organiques dans les langues, et sont alors d'une haute importance. Je ne doute pas que le savant éditeur ne publie une traduction, et ne nous mette par ses remarques en état de juger de la valeur que l'ouvrage peut avoir comme document historique.

L'histoire de la Perse s'est enrichie d'une collection importante de chroniques relatives aux provinces septentrionales du royaume : le Ghilan, le Mazenderan et le Thaberistan. M. Dorn, à Saint-Pétersbourg, qui s'est occupé depuis bien des années de l'histoire des pays musulmans qui touchent à la mer Caspienne, et a publié sur ce sujet de nombreux mémoires, a voulu faire tourner au profit de tous les facilités que lui donnaient sa position et ses longues études sur cette partie de l'histoire, et la faveur qui s'attache actuellement en Russie aux travaux sur des provinces limitrophes de l'empire, qui seront, probablement dans un avenir prochain, d'un intérêt encore plus grand pour la Russie. M. Dorn, à force de soins et de recherches, est parvenu à réunir une série ininterrompue de ces

chroniques[1]; il en a publié trois jusqu'ici, qui seront suivies d'une quatrième, laquelle conduira l'histoire de ces provinces jusqu'à nos jours. Le plus ancien de ces auteurs est Shahir-eddin, de Marasch, qui a joué lui-même un rôle assez considérable dans l'histoire du Ghilan, et a terminé son ouvrage en 1476 de notre ère. M. Dorn indique dans sa préface un certain nombre d'autres ouvrages sur le même sujet, en partie plus anciens, et qu'il ajoutera à sa collection, s'il peut en trouver des manuscrits suffisants pour une édition. Ces provinces n'ont jamais joué un rôle bien considérable, mais leur histoire est assez intimement liée à celle du monde musulman, pour qu'il importe de porter la lumière dans ce coin obscur; et bien des événements dans l'histoire du khalifat et de la Perse trouveront leur explication ou leur confirmation dans les matériaux réunis par M. Dorn. Le style de ces chroniques, en général un peu rude, n'est pas très grammatical, ce qui a embarrassé l'éditeur, qui hésitait s'il les publierait avec leurs fautes ou s'il effacerait ces taches de grammaire et d'orthographe et les réduirait à la règle commune. Il a fini par prendre le meilleur parti en laissant subsister les irrégularités provinciales; mais, pour satisfaire les puristes, il a prié un lettré de Tébriz de faire une liste de corrections qu'il a imprimée à la tête des volumes. Il a accompagné le texte de variantes, de tables de matières et d'introductions critiques, et il nous promet des traductions avec des commentaires que son étude profonde de la matière rendront très instructifs.

Je dois à la complaisance de M. Chodzko d'avoir pu voir l'Histoire universelle de la Perse, que le roi de Perse actuel a

1. *Muhammedanische Quellen zur Geschichte der südlichen Küstenländer des Kaspischen Meeres*, herausgegeben, erläutert und übersetzt von Dr Bernhard Dorn. — Vol. I, Sehir-eddin's Geschichte von Tabaristan, Rujan und Masanderan. Saint-Pétersbourg, 1850, in-8 (46 et 643 p.). — Vol. II, Aly Ben Schems-eddin's Chanisches Geschichtswerk, oder Geschichte von Ghilan, 1857, in-8 (36, 438, 13 et 43 p.). Vol. III, Abdul-Fathah Fumeny's Geschichte von Ghilan. 1858, in-8 (21, 280 et 33 p.).

fait publier par Riza Kouli, le directeur de l'école polytechnique de Téhéran. Elle se compose de dix ou plutôt de douze volumes, et est intitulée : *Raouzet al Safaï Nasiri*[1]. L'ouvrage commence par le texte de l'Histoire universelle de Mirkhond, célèbre sous le titre de *Raouzet al Safa*, qui est donné en entier : les six volumes de Mirkhond, d'abord, puis le septième, qui y est ordinairement joint, mais qui ne paraît pas être de lui, et l'appendice géographique ; ensuite recommencent un sixième et un septième volume, contenant, comme les volumes qui portent les mêmes numéros chez Mirkhond, l'histoire de Timour et de ses successeurs ; enfin l'ouvrage se termine par trois volumes de Riza Kouli, qui donnent l'histoire des dynasties postérieures jusqu'à nos jours. Je n'ai pas eu le temps d'examiner ce volumineux ouvrage assez pour me rendre compte de la réduplication des volumes VII et VIII, qui me paraissent empruntés à Khondemir ; il aurait fallu une étude beaucoup plus attentive que je ne l'ai pu faire, pour démêler les raisons de cet arrangement bizarre et déterminer d'où chaque partie est prise. L'ouvrage n'est pas entièrement terminé et l'intention paraît être d'y ajouter, de temps en temps, quelques feuilles, à mesure que les événements fourniront de la matière au récit, de sorte que cette collection, qui commence par une histoire universelle, se changerait à la fin en une gazette de la cour de Perse. On ne possédait pas jusqu'à présent un récit indigène et continu de l'histoire de la Perse pendant les derniers siècles, et l'on ne peut guère douter que celui de Riza Kouli n'ajoute considérablement à nos connaissances, surtout sur ce qui s'est passé entre les Timourides et les Kadjars. L'ouvrage est lithographié à Téhéran : l'exécution matérielle en est bonne, sans pourtant égaler ce qu'on a fait de mieux à Tébriz et moins encore les plus belles éditions lithographiées dans l'Inde.

1. روضة الصّفای ناصری Téhéran, in-fol. 1266-1272 de l'hégire (vol. I, 242 pages ; vol. II, 292 ; vol. III, 170 ; vol. IV, 197 ; vol. V, 197 ; vol. VI, 266 ; vol. VII, 102, et l'appendice 52 pages. Les volumes suivants ne portent pas de pagination et sont d'un format un peu plus petit).

Avant de quitter l'Asie occidentale et le monde musulman, je dois consacrer quelques mots à des ouvrages appartenant à des littératures qui s'y rattachent étroitement.

M. Dulaurier a publié le premier volume de sa Collection d'historiens arméniens. Rien n'est plus curieux ni plus digne d'intérêt que la série d'historiens et de chroniqueurs que nous offre l'Arménie. Ce n'est ni leur talent, ni leur originalité, ni la grandeur de leur pays et de leur histoire qui leur donnent de l'importance; c'est leur position et leur esprit de nationalité. L'Arménie a été, pour son malheur, mêlée aux affaires de tous les grands peuples; les Romains, les Arabes, les Grecs, les Latins et les Turcs se sont successivement et incessamment mêlés de son sort; aussi ses historiens, qui nous donnent un contrôle perpétuel des annales de toutes ces nations pour tout ce qui s'est passé dans cette partie de l'Orient, nous fournissent souvent des renseignements nouveaux et des éclaircissements d'une valeur d'autant plus grande qu'ils sont, en général, originaux et tirés de sources toutes locales et tout indigènes. Il y a chez les Arméniens un esprit invincible de nationalité; toute leur histoire est une lutte incessante contre des nations plus puissantes, et si à la fin ils ont succombé, ce n'est pas faute de bravoure ni de patriotisme, mais faute d'unité. La Chronique de Mathieu d'Édesse[1], par laquelle M. Dulaurier commence sa grande collection, est un spécimen caractéristique des ouvrages historiques arméniens, sans être, à beaucoup près, le plus favorable. C'était un moine né dans le XIe siècle, assez peu lettré, mais placé au milieu de circonstances propices pour recueillir les matériaux de l'histoire contemporaine de sa nation. Son livre est en forme d'annales, qu'il commence, sans aucun préambule, à l'année 952. En

1. *Bibliothèque historique arménienne*, ou choix des principaux historiens arméniens, traduits en français et accompagnés de notes historiques et géographiques, par M. É. Dulaurier. T. I, *Chronique de Mathieu d'Édesse, continuée par Grégoire le Prêtre.* Paris, 1858, in-8 (XXVII, 546 p. et deux tableaux). Prix : 12 francs.

cela il fait sagement, car n'étant pas savant dans les antiquités de sa nation, comme il le dit lui-même, il se contente de ce qu'il peut apprendre de la bouche des vieillards, et de l'histoire contemporaine, qu'il conduit jusqu'à l'année 1136. Le récit devient plus ample et plus détaillé à mesure qu'il avance. Il n'y a aucun art ni le moindre esprit philosophique; la passion du patriotisme y tient lieu de tout, et nous dédommage de ce qui manque ailleurs. L'auteur déborde de haines et d'injures pour les ennemis de son pays, de quelque race qu'ils soient; mais il ne manque cependant pas d'une certaine justice envers des princes étrangers, même turcs, quand ils se conduisent honorablement, surtout envers l'Arménie. Beaucoup d'autres chroniqueurs de sa nation sont plus injurieux que Mathieu d'Édesse, et les horreurs de ces siècles de barbarie, de fanatisme et de vices brutaux excusent amplement ce cri perpétuel de haine d'une race opprimée. M. Dulaurier a fait suivre la Chronique de Mathieu d'Édesse d'une continuation, dont l'auteur est Grégoire le Prêtre, qui conduit le récit jusqu'à l'an 1163. Le volume est terminé par un ample et instructif commentaire, par un index et des tableaux généalogiques; enfin, pour toutes les questions chronologiques, l'auteur renvoie à un travail spécial sur la chronologie arménienne, dont le premier volume est sur le point de paraître, et qui formera un supplément indispensable à la collection des historiens de l'Arménie.

M. Ileminski, à Kazan, a publié le texte turc oriental des Mémoires de Baber[1]. Ce dialecte était devenu, au temps du conquérant de l'Inde, une langue cultivée; les princes turcs et turcomans avaient toujours montré du goût pour les lettres, depuis que leurs conquêtes et leur conversion à l'islam les avaient rapprochés des Persans et des Arabes. C'était même un goût passionné, quoiqu'il ne fût pas toujours heureux, mais qui avait contribué à assouplir la langue et à la rendre littéraire. Timour l'employa pour son auto-biographie; Ali Schir

1. بابر نامه Kazan, 1857, in-8.

s'est illustré par ses vers et sa prose dans cette langue, dont Muhammed Baber s'est servi. Il existe encore un nombre considérable d'ouvrages dans ce dialecte, et un nombre probablement plus grand a péri par la pédanterie des savants, qui méprisaient la langue vulgaire. Peu de ces textes ont été imprimés; l'Histoire d'Aboulghazi a paru à Kazan, mais d'une manière très imparfaite et qui fait désirer que M. Lequeux, à Tripoli, qui s'occupe depuis plusieurs années d'une édition et d'une traduction d'Aboulghazi, fasse bientôt paraître son ouvrage; quelques extraits d'Ali Schir ont été publiés par M. Quatremère, qui n'a pas donné suite à la chrestomathie qu'il avait commencée; enfin les Mémoires de Baber ont paru dans l'excellente traduction d'Erskine, faite sur une version persane et revue sur l'original. C'est un des livres les plus curieux qu'on puisse voir; la simplicité et la naïveté du récit, autant que l'intérêt du sujet, charment le lecteur, et je crois que jamais roi n'a fait des confessions aussi sincères et aussi naturelles que ce grand conquérant et joyeux compagnon. De plus, la valeur historique de l'ouvrage est très considérable; l'on peut voir combien sont maigres les renseignements fournis par Ferischta pour les années de Baber sur lesquelles ses mémoires ne contiennent pas de détails, et combien peu nous saurions du grand événement de l'établissement des Timourides sur le trône de Dehli, si nous n'avions cette singulière œuvre, pleine d'ailleurs de lacunes et d'inégalités; car Baber, évidemment, ne composait pas un livre, mais écrivait un journal qu'il abandonnait quelquefois et qu'il reprenait un peu irrégulièrement. Aucune partie du texte original n'avait paru, au moins à ma connaissance, jusqu'à ce que M. Ileminski nous l'eût donné en entier dans une édition qui paraît être faite avec beaucoup de soin.

M. Raverty, à Multan, a publié une Grammaire afghane[1].

1. *A Grammar of the Pukhto, Pushto, or language of the Afghans,* in which the rules are illustrated by examples from the best writers both

Nous avions quelques essais sur cette langue par Klaproth, M. Ewald, Leech, et surtout M. Dorn, qui avaient déjà réduit à néant la singulière idée que les Afghans avaient eux-mêmes de leur origine, idée partagée par quelques auteurs européens. Les premières études sur la langue ont démontré que les Afghans ne sont pas, comme ils le croyaient, de race juive, et qu'ils ont de l'affinité avec les Ariens, mais dans des proportions qui ne sont pas encore bien déterminées. Si M. Raverty exécute son plan en entier et publie la chrestomathie et le dictionnaire afghans qu'il nous fait espérer, on possédera tous les éléments nécessaires pour décider cette question ethnographique. On ne doit pas s'attendre que la littérature d'un peuple aussi rude, et qui a emprunté aux nations musulmanes plus avancées le peu de culture qu'il possède, soit bien importante. Ce qu'on en pourra tirer d'intéressant et d'original consistera sans doute dans des chants populaires et dans quelques chroniques locales; mais il est nécessaire, sous beaucoup de rapports, de posséder les moyens de connaître la langue et d'étudier l'histoire d'un peuple nombreux, doué de qualités qui peuvent l'appeler encore à jouer un rôle dans le monde; on doit donc savoir gré à M. Raverty des peines infinies qu'il a prises, malgré des découragements de toute espèce, pour bien pénétrer dans son sujet et nous faire connaître cette partie du monde, si peu accessible aujourd'hui aux Européens.

J'arrive à l'Inde, où les études védiques ont été avant tout l'objet des efforts des savants, et ce n'est pas sans raison. On ne peut considérer sans étonnement ces hymnes, d'abord œuvre et propriété exclusive de quelques familles de brahmanes, réunies en collection et rendues communes à toute la caste sacerdotale dans des temps postérieurs, mais si reculés encore que nous ne réussirons peut-être jamais à en préciser

poetical and prose, and remarks on the language, literature and descent of the Afghan tribes, by lieutenant H. G. Raverty. Calcutta, 1855, in-8 (xvi, ix, 50, xiii et 373 p.).

l'époque, et conservées jusqu'à notre temps avec une exactitude incomparable. Elles contiennent l'expression des premières pensées et le tableau des origines de la civilisation de la race arienne, dont le développement graduel est l'objet principal de l'histoire humaine. Il est donc naturel qu'on s'empresse de les publier, de les commenter et d'en faire les applications presque infinies qu'elles permettent. Ce sera un long et laborieux travail de critique et de linguistique d'abord, d'histoire ensuite, pour bien comprendre ces idées et ces faits si simples en apparence, mais si difficiles à bien saisir dans leur caractère véritable et dans leur développement, dans leurs ramifications postérieures.

La publication des textes a fait des progrès considérables. M. Max Müller a fait paraître le troisième volume du texte du Rigvéda[1], accompagné du commentaire de Sayana : c'est un peu plus de la moitié de ce Véda principal, et nous pouvons espérer voir ce grand ouvrage achevé dans une époque peu éloignée, puisque la Compagnie des Indes en avait assuré les moyens, et qu'il y a tout lieu de croire que ces arrangements seront respectés après qu'elle aura disparu elle-même. Ce ne sera pas le seul monument littéraire qu'elle laissera derrière elle, mais ce sera un des plus durables et des plus dignes de sa munificence éclairée.

Cette grande édition étant trop volumineuse pour l'enseignement, M. Müller a voulu pourvoir aux besoins des cours en publiant un texte du Rigvéda sans commentaire ; il en a paru trois livraisons[2], contenant le texte et sa répétition avec

1. *Rig-Véda-Sanhita*, the sacred hymns of the Brahmans, together with the commentary of Sayanacharya, edited by Max Müller. T. III, London 1856, in-4 (LVII et 984 p.).

2. *Rig-Véda*, oder die heiligen Lieder der Brahmanen, herausgegeben von Max Müller, mit einer Einleitung, Text und Uebersetzung des Pratisakhya oder der ältesten Phonetik und Grammatik enthaltend. Leipzig. 1856-1858, in-4 (15, LXXII et 309 p.).

le pada. Ces livraisons renferment le premier *mandala* des hymnes. M. Müller a voulu encore y ajouter le texte du Pratisakhya, ou de la grammaire du Rigvéda, et en a donné les six premiers chapitres dans les deux premiers cahiers; le troisième cahier est consacré tout entier au texte des hymnes.

M. Wilson, qui, depuis le commencement, n'a jamais cessé de favoriser l'entreprise de M. Müller de sa puissante influence, de son aide et de ses conseils, a continué sa traduction du Rigvéda, dont le troisième volume a paru[1].

M. Weber, à Berlin, poursuit son édition du Yadjour Véda blanc avec les Sûtras et le Brahmanas qui s'y rattachent[2]. La troisième partie, qui a paru, contient le Çrautasûtra de Katyayana, qui nous donne le rituel relatif à ce Véda pour le culte public.

Enfin, MM. Roth et Whitney ont terminé leur texte de l'Atharva Véda[3]. Cette partie contient le livre XX, qui forme un supplément à l'ouvrage principal. Le mauvais état du texte paraît avoir fait hésiter les éditeurs; mais, voyant qu'ils n'avaient plus à espérer de nouveaux secours, ils se sont décidés à publier ce livre supplémentaire. Ils promettent une introduction, des notes grammaticales et une concordance de ce Véda avec les autres, et M. Roth a déjà publié une dissertation[4] très cu-

1. *Rig-Véda-Sanhita*, a collection of ancient Hindu hymns, constituting the third and fourth Ashtakas, or books of the Rig-Véda, the oldest authority for the religious and social institutions of the Hindus, translated from the original sanskrit by H. H. Wilson. London, 1857, in-8 (XXIII et 324 p.).

2. *The white Yajur-Véda*, edited by A. Weber, part. III. The Çrautasûtra of Katyayana with extracts from the commentaries of Karka und Yajnikadeva. Nos 4 et 5. Berlin, 1858, in-4 (ces cahiers vont jusqu'à la p. 780).

3. *Atharva Véda Sanhita*, herausgegeben von Roth und Whitney. Berlin, 1856; IIe part.; in-4 (contenant les p. 389-458).

4. *Abhandlung über den Atharva Véda*, von Dr Rudolph Roth. Tubingue, 1856, in-4° (36 p.).

rieuse sur le contenu et la nature de l'Atharva, qui ne peut qu'augmenter le désir des lecteurs de voir paraître le reste des secours que les auteurs nous font espérer. Ils n'annoncent pas de traduction, ce qui est à regretter; car, quand même la nature du livre et l'état corrompu du texte les forceraient de laisser incertaines quelques parties de l'interprétation, qui pourrait nous en donner une meilleure que ceux qui se sont déjà tant occupé de l'ouvrage? Ce Véda ne nous est pas parvenu dans le même état de pureté que les autres, ce qui s'explique par son contenu. Il ne se compose pas, comme les trois autres, d'hymnes et de prières destinées au culte régulier, mais en grande partie de formules de magie et d'adjurations appartenant plutôt à la superstition qu'à la religion, et fournissant le formulaire d'un culte d'un degré inférieur. Il existe dans presque toutes les religions un bas-fond pareil de culte, approprié à des natures grossières, qui espèrent participer, par des formules magiques, à la puissance cosmique, et arracher aux dieux l'accomplissement de leurs désirs. La religion des races sauvages consiste entièrement dans ces pratiques, et même chez les peuples les plus cultivés il reste toujours un nombre plus ou moins considérable de barbares dont l'intelligence ne s'élève pas au-dessus de ces aberrations. L'Atharva Véda est en grande partie composé de ces formules, et l'on comprend que le texte ne se soit pas conservé avec le même soin que celui des hymnes religieux; il est probable que bien de ces vers magiques n'avaient pas beaucoup de sens dès le commencement, et que la corruption des textes qui se sera introduite graduellement dans d'autres n'aura pas semblé un inconvénient; car il est dans la nature des choses que des incantations paraissent d'autant plus puissantes qu'elles sont plus inintelligibles.

A mesure que ces textes sont publiés, on les applique à l'interprétation des langues et des idées primitives de tous les peuples ariens. Qui ne sait combien les antiquités persanes et grecques ont déjà profité de ces études? La mythologie de tous

les peuples indo-européens offre un champ presque illimité aux rapprochements tirés des Védas. M. Kuhn, qui s'est déjà occupé sous ce point de vue de plusieurs parties de la mythologie ancienne, vient de publier un nouveau mémoire sur les mythes relatifs au feu chez les Indiens, les Grecs et les Germains[1] et M. Mannhardt a consacré un volume aux dieux de l'orage chez les Indiens, les Scandinaves et les Germains[2].

M. Muir, frère de l'auteur de l'Histoire de Muhammed, dont j'ai parlé plus haut, a commencé à appliquer l'étude des Védas à des recherches sur l'origine et le développement de la religion et des institutions de l'Inde[3]. Son but est de réveiller chez les classes lettrées et savantes des Hindous, un esprit de recherches critiques et historiques sur les points fondamentaux de leur état social, sur les origines de leurs croyances et sur les altérations qu'elles ont subies depuis l'époque des Védas jusqu'à celle des Pouranas. Il se propose de réunir sur chaque sujet les passages les plus importants des Védas, des poèmes épiques, des ouvrages philosophiques et des Pouranas, en y ajoutant des observations et les dissertations que les sujets peuvent exiger. C'est un plan plein de sagacité, car il n'y a que peu d'espoir qu'on puisse agir du dehors sur le système des superstitions qui embrasse aujourd'hui toutes les croyances et toute la vie sociale des Hindous, et qui a absorbé toutes les idées, toutes les habitudes et tous les intérêts de la population. Il n'y a que l'esprit de critique historique et philosophique, si l'on pouvait le faire naître dans une partie de la nation même, qui pourrait attaquer du dedans cet en-

1. *Die Mythen von der Herabholung des Feuers bei den Indogermanen*, von Dr Kuhn. Berlin, 1858, in-4 (22 p.).

2. *Germanische Mythen*, Forschungen von Dr Mannhardt. Berlin, 1858, in-8° (XXI et 760 p.).

3. *Original sanskrit texts on the origin and progress of the religion and institutions of India*, collected, translated into english and illustrated by notes, chiefly for the use of students and others in India, by J. Muir. Part. I, the mythical and legendary accounts of Caste. Londres, 1858, in-8 (IX et 204 p.).

semble si puissamment cimenté: Ram Mohun Roy l'essaya avec un succès temporaire, et M. Ballantyne avait dirigé dans ce sens les écoles brahmaniques des provinces supérieures; mais son départ et les événements récents ont dû ébranler son œuvre. M. Muir le tente aujourd'hui; il commence par les castes, la plus vigoureuse de toutes les institutions hindoues, et dont l'histoire est encore loin d'être comprise. Après avoir exposé l'origine des castes selon les Védas, les poèmes épiques et les Pouranas, il donne les légendes qui s'y rapportent, raconte les luttes entre les hautes castes, montre les relations des Hindous avec les autres races et les idées géographiques exprimées dans les Pouranas. Le volume est entièrement composé de textes, de traductions et de remarques qui s'y rapportent immédiatement, et l'auteur a remis à plus tard l'exposé de sa propre opinion sur l'origine et l'histoire des castes.

A l'exception d'un nouveau volume de la traduction italienne du Ramayana, par M. Gorresio[1], qui est le quatrième de la traduction, et l'avant-dernier de ce bel ouvrage, la poésie sanscrite n'a été l'objet d'aucun travail, à ma connaissance; cependant c'est peut-être ici le lieu de dire quelques mots d'une publication de M. Guerrier de Dumast, à Nancy, qui a fait paraître, sous le titre de *Fleurs de l'Inde*, un livre dont la plus grande partie consiste en textes et traductions de morceaux de poésie sanscrite, mais dont l'intention va beaucoup au delà du but ordinaire de la publication de fragments poétiques. M. de Dumast trouve que la littérature orientale ne tient pas en France la place qui lui est due; que le public y est trop indifférent, et que le gouvernement fait trop peu pour elle. Il s'adresse à tous les deux dans son livre[2]: au public, en essayant de lui faciliter l'accès des études in-

1. *Ramayana, poema sanscrito di Valmici*, traduzione italiana con note, per Gaspare Gorresio. Vol. IV de la traduction, vol. IX de l'ouvrage. Paris, 1856, in-8. (XXIV, 382 p.).

2. *Fleurs de l'Inde*, comprenant la mort de Yaznadate, en vers latins et en vers français, avec texte sanscrit en regard, et plusieurs autres poésies

diennes par un nouvel alphabet de transcription, dont il donne ensuite l'application en reproduisant par ce moyen le texte de la mort de Yadjnadatta et quelques autres poésies, qu'il accompagne d'une double traduction en vers latins et en vers français; ensuite au gouvernement, en demandant la création de chaires de sanscrit et d'arabe dans les facultés des lettres en France. Ce vœu a été adopté et fortifié par des votes des académies de Nancy et de Metz, dont le texte est donné dans l'appendice du livre. Il est incontestable que M. de Dumast est dans le vrai : les études orientales, concentrées à Paris, souffrent de cet isolement et ne peuvent prendre l'extension et la place qu'elles devraient avoir en France; le public les ignore par trop, et l'Université s'en tient trop loin; elles ont acquis une importance littéraire et politique dont le pays ne paraît pas se douter, et il est temps d'y remédier. Le moyen le plus sûr et le plus naturel serait, je crois, d'introduire quelques cours de langues orientales à l'École normale, surtout un cours de sanscrit, qui se lierait si naturellement et si utilement aux études classiques. Cet enseignement mettrait les élèves en état de se rendre compte de l'histoire et de la formation du grec et du latin, et leur permettrait de suivre le grand mouvement de la grammaire comparée, qui a régénéré de nos jours, sous bien des rapports, les études des langues anciennes et leur a donné une vie nouvelle. Une fois que l'étude du sanscrit aurait pris racine à l'École normale, elle se répandrait facilement en France, et la création de chaires dans les facultés des lettres s'ensuivrait naturellement et nécessairement. Quant aux chaires d'arabe, on pourrait les établir immédiatement dans quelques grands lycées et quelques facultés, et les étendre graduellement; la possession de l'Algérie et les besoins qu'elle fait naître, plaident leur cause assez éloquemment. On ne saurait qu'être reconnaissant pour la persévérance et le zèle désin-

indoues, etc. On y a joint une troisième édition de l'*Orientalisme*. Nancy, 1857, in-8 (XII et 266 p.).

téressé de M. de Dumast, et pour l'esprit libéral des académies de province qui l'ont secondé, car il s'agit ici d'un grand intérêt public méconnu.

En parlant des ouvrages sur la langue sanscrite, je dois mentionner d'abord la seconde édition de la Grammaire comparée de M. Bopp[1]. Je n'ai rien à dire de l'ouvrage même ; tout le monde connaît le rang qu'il occupe dans la science, les progrès qu'il a fait faire à toute la linguistique arienne, les principes qu'il a consacrés. Dans la nouvelle édition, l'auteur a fait les changements qu'un intervalle de plus de vingt ans suggère toujours, surtout dans une étude toute neuve et toute vivante; il a mis en harmonie les différentes parties de l'ouvrage, qui, dans la première édition, avait nécessairement plus d'ampleur dans les dernières parties, et surtout il a fait entrer dans la nouvelle édition la langue arménienne parmi celles dont il analyse les formes. On avait longtemps hésité à la comprendre au nombre des langues ariennes.

MM. Boehtlingk et Roth[2] ont continué leur Dictionnaire sanscrit, que publie l'Académie de Saint-Pétersbourg, et M. Goldstücker a fait paraître la seconde partie de son édition, revue et augmentée, du Dictionnaire de M. Wilson[3]. Je crains que l'auteur n'ait pas l'espace nécessaire pour employer la masse de matériaux qu'il a accumulés; mais il n'est pas douteux que l'étude de la langue dans toutes ses parties, et surtout

1. *Vergleichende Grammatik* des Sanskrit, Send, Griechischen, Lateinischen, Littauischen, Altslavischen, Gothischen und Deutschen von Franz Bopp. 2e éd. vol. I, Berlin, 1857, in-8 (XXIV, 551 p.). L'ouvrage se composera de trois volumes. Prix : 12 thalers.

2. *Sanskrit Wörterbuch*, herausgegeben von der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, bearbeitet von Otto Boehtlingk und Rudolph Roth. Vol. II; Saint-Pétersbourg, 1858, in-4 (jusqu'à la colonne 800).

3. *A Dictionary sanskrit and english*, extracted and improved from the second edition of the Dictionary of Professor Wilson, together with a supplement, grammatical appendices and an index by Th. Goldstücker. Berlin, 1858, in-4, t. I, part. II (va jusqu'à la p. 160).

celle des parties grammaticale et philosophique de la littérature, ne profitent considérablement de cette nouvelle édition.

L'histoire de l'Inde ancienne se reconstitue lentement, graduellement et laborieusement. Les Hindous nous ont laissé au fond plus de matériaux pour leur histoire réelle, l'histoire de leurs idées et de leur civilisation, qu'aucun peuple antique, à l'exception des Grecs, et l'on en saura un jour sur eux, pour ce qui vaut réellement la peine d'être su, autant que sur les Chinois, ce peuple chroniqueur par excellence; mais, fidèles à leurs idées sur le peu d'importance des événements qui passent, ils n'ont laissé aucune histoire ancienne, si ce n'est aux deux extrémités de la péninsule, à Cachmir et à Ceylan. Il nous faut pourtant un classement chronologique des faits et des personnes, un squelette de l'histoire, qui aide à placer chaque chose dans son ordre, afin de comprendre le développement de cette masse flottante de produits de l'esprit hindou; l'on s'est donc mis à chercher tous les indices positifs que pouvaient fournir les médailles, les inscriptions, les documents relatifs à la propriété, les monuments de toute sorte qui pouvaient donner des dates et des points de repère, et M. Lassen[1] a entrepris de reconstruire, avec ces données éparses, une Histoire de l'Inde, qu'il vient de conduire jusqu'à l'époque de l'invasion musulmane, comprenant ainsi toute l'antiquité et tout le moyen âge indien. On n'a jamais refait l'histoire d'une grande nation avec de pareils matériaux, et l'on ne peut voir sans admiration en renaître l'édifice, certainement avec des lacunes et des brèches sans nombre, mais dans des proportions vraies et intelligibles, et telles que toute nouvelle découverte y trouvera aisément sa place. Le volume qui vient d'être terminé traite des connaissances que les Grecs avaient de l'Inde, et de l'influence réciproque que les nations de l'antiquité ont exercée sur l'Inde et qu'elles en ont reçue; ensuite il nous donne

1. *Indische Alterthumskunde*, von Chr. Lassen. Vol. III, Leipzig, 1858, in-8 (XII et 1199 p.).

l'histoire des nombreuses dynasties indiennes, depuis le IVe siècle jusqu'à l'invasion musulmane. L'auteur avait pour les derniers siècles de cette époque un certain nombre de chroniques locales à sa disposition, mais leur contenu remonte rarement au delà du VIIIe ou du IXe siècle, et elles sont toutes fondées sur des ballades et des traditions dont on ne peut se servir qu'avec les plus grandes précautions et en les contrôlant par toutes les données que des inscriptions, des médailles et des indications accidentelles de toute sorte peuvent fournir.

Un des hommes qui ont le plus contribué à rendre possible l'exécution d'un plan comme celui de M. Lassen, était James Prinsep, qui, pendant sept ans, a rempli les pages du Journal asiatique de Calcutta de ses découvertes sur les médailles bactriennes, indo-scythiques, indo-sasanides et hindoues; sur les inscriptions bouddhiques de l'Inde et sur les alphabets, inconnus avant lui, qui avaient été employés dans ces monuments. Il devint, en peu de temps, le centre de ces études; les monuments affluaient et ses moyens d'interprétation devenaient de jour en jour plus sûrs et plus abondants, lorsque sa mort prématurée et à jamais regrettable, amenée par un excès de travail, mit fin à ses recherches. Mais l'impulsion était donnée, la curiosité éveillée, la méthode découverte, et la nouvelle science, qu'il a pour ainsi dire créée, n'a jamais cessé de grandir. Aujourd'hui l'un de ses successeurs les plus zélés, M. Édouard Thomas, nous donne une collection des mémoires de Prinsep sur l'archéologie, la numismatique et la paléographie indiennes. La tâche était difficile. Prinsep, qui cherchait la vérité avec la plus grande sincérité, n'avait jamais hésité à modifier sa manière de voir quand de nouveaux faits la contredisaient, et il avait souvent changé d'opinion sur le détail de ces innombrables petits points dont se composent des recherches de ce genre; ensuite, après sa mort, de nouvelles découvertes de monuments ont apporté de nouvelles lumières; enfin, une partie des planches, gravées toutes de sa main et avec le plus grand soin, avaient été détruites par un accident.

M. Thomas [1] s'est tiré avec beaucoup d'art de ces difficultés; il a remplacé les planches par des *fac-simile*, a conservé le texte de Prinsep, en distinguant seulement par l'impression les parties devenues inutiles, et, continuant l'histoire de ses découvertes dans des notes, il les a complétées par ses propres recherches, de sorte qu'il donne au lecteur un livre qui le met tout à fait au courant de l'état actuel de ces travaux si minutieux et d'une importance historique si considérable.

M. Forbes a publié une collection de ces matériaux, moitié poétiques, moitié historiques, que l'on trouve dans presque chaque province de l'Inde et qui se composent surtout des chants des bardes, qui à toute cour indienne chantent leurs ballades héréditaires et en composent de nouvelles sur les faits plus récents. Ces chants remontent en général jusqu'au dernier siècle du moyen âge de l'Inde, c'est-à-dire jusqu'au temps qui précèdent l'invasion musulmane. Souvent d'une beauté remarquable, ils nous initient aux sentiments et aux idées chevaleresques de la noblesse indienne; ils ont une certaine valeur historique et généalogique, mais ils traitent la chronologie, même quand ils racontent des faits parfaitement historiques, avec un grand mépris, de sorte qu'on ne doit y avoir confiance que quand on peut les contrôler par des documents plus précis ou par un concours d'indices qui permettent de fixer les dates. M. Forbes, pendant un séjour de huit ans dans le Guzzerat, a recherché, avec le plus grand soin et sans se laisser décourager par les difficultés sans nombre qu'il rencontrait, ces anciens chants épiques du pays, et les a publiés sous le titre de *Ras-Mala* [2], c'est-à-dire Guirlande de Chro-

1. *Essays on Indian antiquities*, historic, numismatic and palæographic, of the late James Prinsep, to which are added his *Useful Tables*, edited with notes and additional matter by E. Thomas. Londres, 1858, II vol. in-8° (XIII, 435, VIII et 336 p., avec beaucoup de pl.). Prix : 2 livres 12 shellings.

2. *Râs Mâla*, or Hindoo Annals of the province of Goozerat in western India, by Alexander Kinloch Forbes, with illustrations principally from

niques. L'ouvrage se compose de traductions de ballades, liées entre elles par des récits historiques et par les descriptions des lieux où se passaient les événements ; il forme ainsi un tableau historique, un peu légendaire, du Guzzerat pendant l'époque héroïque de l'histoire indienne. Il rappelle au lecteur l'histoire du Rajputana, par Tod, tant par la nature des matériaux que par la ressemblance des sentiments qui animent les personnages (car les maîtres du Guzzerat étaient aussi des Rajpoutes) et par la généreuse intention de l'auteur d'intéresser l'Europe aux débris de cette race héroïque. Les savants trouveront peut-être que M. Forbes a un peu trop sacrifié à la crainte de décourager les lecteurs ordinaires et désireront plus de détails sur l'état des matériaux qui étaient à sa disposition ; mais son livre n'en est pas moins une belle et curieuse publication.

Il n'est venu à ma connaissance qu'un petit nombre d'ouvrages sur les langues qui entourent le sanscrit et se rattachent à sa littérature par des liens autres que ceux d'une affinité linguistique. M. Caldwell a publié à Londres une Grammaire comparée des langues du midi de l'Inde [1], qu'un séjour de dix-sept ans dans les missions lui a rendus familières. Il traite dans l'introduction de la parenté de ces langues entre elles et de leur affinité avec les langues scythiques, expression dont il se sert dans le sens que lui a donné Rask. Il approuve, en général, les idées de M. Max Müller sur cette affinité ; mais il n'admet pas que les races anté-brahmaniques du nord de l'Inde soient de la même branche scythique que celles du midi ; il combat l'identité des langues de l'Himalaya avec les langues dravidiennes, que maintient M. Hodgson, et, d'un autre côté, il repousse l'idée de M. Logan, d'une race de nègres asiastiques qui aurait été l'origine des

the author's drawings. Londres, 1856, in-8, II vol. (VII, 462, VI et 438 p. et 18 gravures).

1. *A comparative Grammar of the dravidian or south-indian family of languages*, by the Rev. R. Caldwell. Londres, 1856, in-8 (VIII. 528 p.).

peuples du midi de l'Inde. Le temps montrera ce qu'il en est réellement de cette race, qu'il est convenu aujourd'hui d'appeler scythique, et qui aurait formé les langues tartare, finnoise, hongroise, médique, tamoule et toungouse, si différentes en apparence. Les travaux préparatoires ne manquent pas, et même les plus inaccessibles de ces tribus y figurent peu à peu par leurs grammaires et leurs vocabulaires. Les recherches de Castren nous ont fait connaître les langues de la Sibérie, et M. Hodgson va publier de nouvelles grammaires de deux dialectes de l'Himalaya. Après avoir traité dans une longue et instructive introduction de ces matières, M. Caldwell, entrant dans son sujet propre, expose l'affinité radicale et les divergences du tamoul, telinga, canara, malayalim et de quelques dialectes plus restreints du midi de l'Inde, entre autres de celui des Todas, qu'il est, je crois, le premier à ramener à la famille dravidienne, après tant de théories fantastiques inventées sur cette pauvre tribu. L'auteur termine par quelques dissertations relatives aux Pariahs et à la religion originaire des races du midi de l'Inde. C'est le premier traité systématique sur cette matière, et l'ouvrage est plein de renseignements nouveaux.

M. Graul, à Halle, a publié dans sa Bibliothèque tamoule le texte et la traduction des aphorismes du Tiruvalluver[1], œuvre mystérieuse et classique d'un Pariah inconnu, qui fait l'admiration de toute la nation tamoule et paraît être un chef-d'œuvre de langage. Les lecteurs du Journal asiatique le connaissent en partie par une traduction très littérale de M. Ariel. Je n'ai pas eu occasion de voir l'édition de M. Graul et je ne sais pas s'il a trouvé moyen d'éclaircir la question de l'origine de l'ouvrage.

1. *Bibliotheca tamulica*, sive opera præcipua Tamuliensium, edita, translata, adnotationibus glossariisque instructa a Dr C. Graul. T. III, Der Kural des Tiruvalluver. Ein gnomisches Gedicht über die drei Strebeziele des Menschen. Uebersetzung und Erklärung. Leipzig, 1856, in-8 (XXIII et 196 p.).

M. Foucaux a composé une Grammaire tibétaine[1], destinée aux cours, et moins volumineuse que les grammaires de Csoma et de Schmidt; il l'accompagne de quelques morceaux pour la lecture et de leur analyse grammaticale. Il discute, dans la préface, les différentes affinités qu'on a assignées à la langue tibétaine avec des langues, soit ariennes, soit tartares, et ne les accepte pas; il croit que le tibétain appartient au groupe des langues indo-chinoises. Je suis heureux de pouvoir apprendre à l'auteur que cette idée était aussi celle de M. Burnouf, qui y fut conduit par l'étude du birman, et qui avait préparé un travail détaillé sur ce sujet, que sa mort a malheureusement interrompu. M. Foucaux publie en même temps le texte tibétain et la traduction française d'une partie d'un livre de sentences morales[2], rédigé originairement en sanscrit au XIIIe siècle, par un certain lama Saskya Pandita. Le livre se compose de moralités sans la moindre originalité; mais le but de l'éditeur est, sans doute, uniquement de fournir un nouveau texte pour l'enseignement de la langue.

Il a probablement paru depuis ces deux dernières années, dans l'Inde et dans ses dépendances, de nombreux ouvrages sur des dialectes locaux ou des langues alliées au sanscrit par leur origine ou leur contact; mais il n'en est venu à ma connaissance qu'un seul, publié il y a quelques années déjà, mais qui n'est arrivé en Europe qu'il y a peu de mois, et dont je dois dire quelques mots à cause de l'intérêt du sujet et de la singularité du livre : c'est la Grammaire cingalaise de M. James de Alwis[3]. L'auteur est Cingalais, évidemment d'une famille convertie, mais plein de patriotisme cingalais et

1. *Grammaire de la langue tibétaine*, par Ph. É. Foucaux, Paris, 1858, in-8.

2. *Le Trésor des belles paroles*, choix de sentences par le lama Saskya Pandita, suivies d'une élégie tirée du Kandjour, traduites en français et accompagnées du texte tibétain, par Ph. É. Foucaux. Paris, 1858, in-8 (46 et 80 pages).

3. *The Sidath Sangarawa*, a Grammar of the singhalese language translated into english with introduction, notes and appendices by James de Alwis. Colombo, 1852, in-8 (CCLXXXVI et 247 p.). Prix : 54 francs.

d'admiration pour la littérature de son pays. Le désir de répandre parmi les Européens la connaissance du cingalais, que, selon lui, aucun étranger n'a jamais appris à fond, l'a décidé a publier la Grammaire classique de la langue, ouvrage du XIVe siècle, qu'il accompagne d'une traduction et d'un commentaire, et qu'il fait précéder d'une introduction qui occupe plus de la moitié du volume. Il examine d'abord si le cingalais est propre aux aborigènes de l'île; il passe ensuite à l'histoire de la langue et de la littérature, et cette partie de son ouvrage est remplie de renseignements neufs et curieux. Il y traite surtout des poètes cingalais, dont il est grand admirateur et dont il donne de nombreux extraits; il détermine les différentes époques de la lit érature, en décrit le caractère, fixe la date des auteurs, énumère ceux de leurs ouvrages qui ont survécu, discute les rapports des littératures palie et cingalaise de l'île, et expose en détail la métrique cingalaise. L'éducation de l'auteur a été évidemment tout européenne; il écrit dans un style anglais qui trahit bien un étranger, mais qui est cependant très intelligible; il cite sans cesse des livres européens et il désire surtout nous présenter les questions qu'il traite sous un point de vue européen, et selon nos méthodes; mais il n'y réussit que partiellement : partout perce une manière de voir autre que la nôtre. Ainsi il ne comprend pas que ce qui intéresse l'Europe dans la littérature de Ceylan, ce sont avant tout les livres bouddhiques; il aurait pu observer que tous les Européens savants dans l'île, comme Turnour, Hardy, Gogerley, Tolfrey, se sont appliqués, avant tout, à l'étude de cette partie de la littérature; mais M. Alwis veut absolument nous faire admirer la poésie cingalaise, et il néglige le côté bouddhiste. C'était inévitable à son point de vue, et son ouvrage n'en est pas moins une précieuse acquisition pour les lettres orientales, car il contient une mine de renseignements nouveaux et curieux, que nous n'aurions pu obtenir d'aucun autre côté.

Ceci m'amène au bouddhisme, qui lui-même est le lien na-

turel entre l'Inde et la Chine. Il a donné lieu à quelques publications importantes.

La question difficile et controversée du Nirvâna nous a valu deux dissertations. M. Max Müller[1] la traite dans le sens de l'anéantissement final et complet, et M. Obry, à Amiens, défend la théorie du Nirvâna comme affranchissement de l'âme après la mort[2]. Ce dernier recherche l'origine et le sens des formules dont les bouddhistes se servent pour exprimer la destinée finale des âmes dans les systèmes brahmaniques antérieurs, et arrive, par une ingénieuse déduction, à la conclusion que le Nirvâna n'a pu être pris, par Bouddha, dans le sens d'anéantissement, et que les images consacrées, qui paraissent conduire à cette interprétation, ne se rapportent qu'à l'affranchissement définitif de la transmigration. La diversité des opinions sur ce point, parmi les écoles bouddhistes, obscurcit la question, assez obscure déjà en elle-même; mais la publication des textes entiers des livres fondamentaux du bouddhisme, qui ne peut plus être différée bien longtemps, permettra d'éclaircir cette difficulté et bien d'autres encore qui touchent à l'origine et à l'histoire de cette religion.

Au reste ces questions ont fait depuis vingt ans des progrès si considérables, que M. Kœppen a pu composer, avec les matériaux aujourd'hui connus, un ouvrage substantiel sur la religion de Bouddha et son origine[3]. L'auteur ne paraît pas avoir eu de sources inédites à sa disposition; mais il a coordonné avec beaucoup de savoir et de méthode toutes les données accessibles, et en a fait un exposé critique de la vie et des doctrines de Sakyamouni.

1. *Buddhism and buddhist pilgrims*, with a letter on the original meaning of Nirvâna, by Max Müller. Londres, 1857, in-8 (54 p.).

2. *Du Nirvâna indien*, ou de l'affranchissement après la mort selon les Brahmanes et les Bouddhistes, par Obry. Paris, 1858, in-8 (130 p.).

3. *Die Religion des Buddha und ihre Entstehung*, von C. F. Kœppen. Berlin, 1857, in-8 (614 p.).

M. Stanislas Julien a publié le premier volume de sa traduction des *Mémoires sur les contrées occidentales* de Hiouen-thsang[1], et l'impression du second volume est presque achevée. Lorsqu'il publia, il y a quelques années, la Vie de Hiouen-thsang, on lui reprocha, de tous les côtés, de n'avoir pas donné avant tout l'ouvrage du voyageur lui-même; mais il sera justifié par tous les lecteurs des Mémoires, car si l'on n'avait pas eu la Vie de Hiouen-thsang, on n'aurait pas compris son livre. Il est presque inutile de dire que Hiouen-thsang était un moine bouddhiste chinois, du VIIe siècle de notre ère, qui, poussé par un pieux désir de visiter les lieux saints de sa religion et d'étudier les textes sacrés dans l'original, fit, tout seul et à pied, le voyage effrayant de la Chine dans l'Inde, qu'il visita presque en entier. Il étudia le sanscrit au point de presque oublier sa propre langue, et revenu dans sa patrie après seize ans de pérégrination, chargé de reliques et de livres sanscrits, il y fut reçu comme un saint et mis à la tête d'une grande entreprise officielle pour la traduction en chinois des principaux ouvrages bouddhistes sanscrits. On ne saurait rien des motifs qui l'ont guidé, des dangers qu'il a courus, ni de son courage, ni de ses études, si l'on ne possédait que son propre compte rendu des pays qu'il a visités, car jamais il n'y a eu de voyageur aussi modeste et faisant autant abstraction de lui-même; c'est à peine s'il se montre dans ses Mémoires, et l'ouvrage passerait pour une compilation, si ses disciples n'avaient pas fait connaître la biographie touchante de ce pauvre et héroïque moine. Je dis *ses Mémoires* avec une certaine hésitation, parce que je vois que M. Julien lui-même penche vers l'idée que l'ouvrage n'est pas de lui, mais serait une compilation faite d'après des ouvrages statistiques et historiques en sanscrit qu'il aurait rapportés. Ce qui paraît avoir fait naître cette supposition est une note bibliographique

1. *Mémoires sur les contrées occidentales*, traduits du sanskrit en chinois, l'an 648, par Hiouen-thsang, et du chinois en français. T. I, Paris, 1857, in-8 (LXXVIII et 493 p., avec une carte). Prix : 15 fr.

qui dit que l'ouvrage a été traduit du sanscrit par Hiouen-thsang et rédigé par Pien-ki; mais il est bien peu probable qu'il y ait jamais eu des ouvrages de statistique dans l'Inde, et il serait plus naturel de supposer que les notes de l'auteur sur les pays qu'il parcourut furent prises en sanscrit sur les lieux, traduites par lui à son retour et rédigées en bon style par Pien-ki, dont la préface ne me paraît pas d'ailleurs laisser de doute sur l'auteur véritable. Ce qui me confirme surtout dans cette conviction, c'est la nature des descriptions que le voyageur nous donne des différents pays et qui portent le caractère d'observations telles que les fait un étranger, et de renseignements tels qu'il les recueille dans la conversation, bien plutôt que d'indications fournies par des traités de statistique, en supposant qu'il y en ait jamais eu dans l'Inde. Si j'ai touché ce point, c'est uniquement parce que je crois que l'ouvrage perdait de sa valeur pour nous s'il n'était pas du voyageur lui-même et le résultat de ses propres observations; car sa bonne foi et sa véracité sont au-dessus de tout soupçon, quoiqu'il soit d'une crédulité entière quand il s'agit de légendes bouddhiques. Or c'est une heureuse fortune pour la science, dans le défaut presque absolu d'historiens indiens, que de posséder une description de presque toute l'Inde et d'une partie de la Tartarie, d'après les observations d'un homme véridique, et d'une date parfaitement sûre. A la vérité, son point de vue est très restreint et son attention est absorbée par le but de son pèlerinage; mais la conséquence en est seulement qu'il s'abstient de parler de beaucoup de choses qui nous auraient intéressé. Ce qu'il dit sur des matières qui nous importent n'en est pas moins vrai, et l'est peut-être d'autant plus qu'il n'avait pas de thèse à établir, ni d'intérêt à servir quand il décrit l'état des pays qu'il visite. La traduction de ce livre était une entreprise des plus difficiles; elle exigeait une connaissance parfaite, non seulement du chinois, mais du style particulier aux Bouddhistes, de longues études du sanscrit et des secours de toute espèce. La transcription des noms sanscrits en chinois était un obstacle perpétuel;

mais M. Julien a découvert le système suivi par les Chinois à cette époque, et le résultat ne laisse plus aucun doute. La retraduction en sanscrit des titres sanscrits traduits par les Chinois et non pas rendus par une transcription, était encore plus embarrassante, et il paraîtrait presque impossible d'éviter des erreurs dans une opération si délicate, quand les titres originaux ne sont pas connus autrement. M. Julien expliquera dans l'appendice du second volume les principes qu'il a suivis dans ces deux sortes de difficultés. Le plan du traducteur a grandi sous sa main, et s'étend maintenant à tous les récits des pèlerins bouddhistes chinois qui se sont conservés, et l'on doit se féliciter de l'espoir de posséder un jour tout le corps des voyages bouddhiques dans l'Inde.

Nous voyons, par les Mémoires de la mission russe à Péking[1], qu'elle n'a pas négligé les études bouddhiques, et les deux volumes récemment publiés contiennent plusieurs travaux sur ce sujet. L'archimandrite Gurius y traite avec beaucoup de détails des vœux que prononcent les prêtres bouddhistes et des cérémonies qui accompagnent leur consécration; il s'est servi, pour son mémoire, d'un manuel chinois composé au XVII[e] siècle, qu'il commente et complète à l'aide des explications qu'un prêtre bouddhiste du temple impérial de Péking lui a fournies, et d'après ce qu'il a vu pratiquer lui-même. L'archimandrite Palladius y donne une nouvelle vie de Bouddha et une esquisse de l'histoire ancienne du bouddhisme, d'après les traductions chinoises de livres sanscrits; pour la biographie de Bouddha, il s'est servi surtout du Vinaya ou code de morale rédigé par les disciples de Sakyamouni, qui ne manquent jamais de raconter, à propos de chaque précepte, les circonstances dans lesquelles il a été donné par le maître, et fournissent ainsi des matériaux sur sa vie bien plus authen-

1. *Arbeiten der kaiserlich russischen Gesandtschaft zu Peking über China, sein Volk, seine Institutionen*, etc. aus dem russischen von D[r] C. Abel und F. A. Mecklenburg, vol. I et II. Berlin, 1858, in-8 (385 et 533 p.).

tiques que les biographies légendaires postérieures. Le travail de l'archimandrite a le défaut, commun à presque tous les mémoires de la mission russe, de négliger l'indication exacte des sources, ce qui ôte naturellement de l'autorité à des travaux qui d'ailleurs paraissent faits avec beaucoup de conscience. Ainsi M. Chrapowizki fournit un récit extrêmement curieux des événements qui se sont passés à Péking et dans les environs à la chute de la dynastie des Ming et à l'arivée des Mandchous, en indiquant seulement qu'il l'emprunte à des documents contemporains. Or ce récit est très remarquable, non seulement en lui-même, mais parce qu'il indique une classe d'écrits historiques que nous ne connaissions pas en Chine. Il a de la vie et de la couleur, et se distingue en cela d'une façon bien tranchée des chroniques officielles chinoises, qui sont tout ce qu'on peut imaginer de plus sec; d'un autre côté, il ne paraît pas être un de ces romans historiques qui font généralement la contre-partie des chroniques et tâchent de donner de la couleur et du pittoresque aux événements. Si c'est réellement, comme cela en a l'air, l'œuvre d'un historien contemporain, c'est un morceau d'une valeur réelle, par le fond et par la forme, et qui nous révélerait l'existence d'un genre historique très supérieur à ce que nous sommes accoutumés à voir en Chine ; mais le lecteur aurait particulièrement désiré avoir des détails critiques sur l'original dont s'est servi le traducteur.

La collection est d'un intérêt très inégal, ce qui est assez naturel dans une pareille publication. Les mémoires sur la propriété foncière en Chine, par M. Sacharoff; sur les usages domestiques, par M. Zwehtkoff; sur le sampan des Chinois, par M. Goschkewitsch; sur l'origine de la dynastie des Mandchous, par M. Gorski; sur la population de la Chine, par M. Sacharoff, sont des travaux intéressants : beaucoup d'autres, qui traitent des sujets les plus importants, ne contiennent que quelques pages très insuffisantes. Au total cette collection donne une meilleure idée de la mission qu'on n'en avait géné-

ralement en Europe, et le gouvernement russe a très bien fait de la publier; elle nous instruit, et la publicité donnée à ces travaux est un puissant stimulant pour la mission de faire un bon usage des moyens, jusqu'ici uniques, qu'elle a à sa disposition.

La célèbre inscription chrétienne en chinois et en syriaque trouvée à Si-ngan-fou, au XVII[e] siècle, avait été longtemps admise comme une preuve de l'introduction du christianisme en Chine dès le VII[e] siècle; mais de notre temps son authenticité a été mise en doute de plusieurs côtés; elle a même été attaquée avec une virulence que l'on s'étonne de rencontrer en pareille matière. Elle a trouvé récemment deux défenseurs, M. Wylie [1], missionnaire protestant à Shanghaï, et M. Pauthier, à Paris [2], qui repoussent ces différentes attaques par des raisons tirées des circonstances de la découverte et de la nature de l'inscription dont ils concourent à revendiquer l'authenticité. M. Pauthier vient encore d'en publier le texte, avec une traduction nouvelle et un ample commentaire [3]. Je ne puis entrer dans le détail des arguments dont on s'est servi des deux côtés; il faut toujours, dans une question controversée, attendre la réponse des adversaires; mais il me semble que les raisons données par M. Wylie et M. Pauthier sont convaincantes [4].

1. Voy. le mémoire de M. Wylie, dans le Journal de la Société orientale américaine, vol. II, p. 211-336.

2. *De l'authenticité de l'inscription nestorienne de Si-ngan-fou*, relative à l'introduction de la religion chrétienne en Chine dès le VII[e] siècle de notre ère, par G. Pauthier. Paris, 1857, in-8 (96 p.).

3. *L'inscription syro-chinoise de Si-ngan-fou*, monument élevé en Chine l'an 781 de notre ère, texte chinois accompagné de la prononciation figurée, d'une version latine verbale, d'une traduction française de l'inscription et des commentaires chinois auxquels elle a donné lieu, ainsi que de notes philologiques et historiques, par G. Pauthier. Paris, 1858, in-8 (XVI, 96 p. et une pl.).

4. Je dois à M. Pauthier la justice de dire que son mémoire aurait paru beaucoup plus tôt, si je ne l'avais pas gardé entre mes mains, par suite de plusieurs circonstances accidentelles, pendant près d'une année, et

La langue chinoise a été l'objet de publications nombreuses. M. Schott, à Berlin, a fait paraître une grammaire[1], qu'il a complétée, un peu plus tard, par un mémoire sur la métrique chinoise.[2] Je ne connais de ces travaux que les titres. Je suis heureux de pouvoir annoncer que la réimpression de la grammaire d'Abel Rémusat, qui se fait par les soins de M. de Rosny, est à peu près terminée. Ce livre manquait depuis longtemps dans la librairie. La famille de l'auteur a voulu que l'ouvrage fût reproduit sans aucun changement, et l'on ne peut qu'approuver ce respect pour l'œuvre d'un esprit si net et si fin. Je crois que la partie du style ancien pourrait recevoir quelques additions qui en feraient un manuel parfait; mais il faudrait une main aussi sûre que délicate pour les faire, et il valait mieux rendre aux études ce livre remarquable tel qu'il est que de s'exposer à le gâter. La partie qui traite du style moderne est bien plus incomplète, et cette matière a été depuis quelque temps l'objet de recherches très approfondies. M. Bazin a publié récemment une grammaire du chinois moderne, ou, comme il l'appelle, de la langue mandarine[3]. C'est la langue telle qu'on la trouve dans les romans et autres ouvrages populaires depuis la dynastie mongole en Chine, et qui forme encore aujourd'hui essentiellement la langue générale de la conversation, en opposition aux dialectes provinciaux. Elle se distingue de la langue ancienne, telle qu'on la trouve dans les livres, par l'emploi général de mots composés ou polysyllabiques et par un bien plus grand nombre de mots destinés à remplir la fonction de

qu'il a été livré à l'impression avant que lui ou moi eussions connaissance du travail de M. Wylie. Au reste, on n'a qu'à comparer les deux mémoires pour voir qu'ils sont composés d'une façon tout à fait indépendante l'un de l'autre.

1. *Chinesische Sprachlehre*, von W. Schott. Berlin, 1857, in-4 (169 p.).

2. *Ueber die chinesische Verskunst*, von W. Schott. Berlin, 1857, in-4 (26 p.).

3. *Grammaire mandarine*, ou principes généraux de la langue chinoise parlée, par M. Bazin. Paris, 1856, in-8 (XXX et 122 p.).

formes grammaticales. M. Bazin, qui avait déjà publié dans le Journal asiatique (années 1844 et 1845) une série d'articles fort remarquables sur les principes généraux de cette langue et les rapports entre l'ancienne langue écrite et la langue vulgaire d'aujourd'hui, discute de nouveau, dans son introduction, la nature et l'origine de ce langage, dont il expose ensuite, avec beaucoup d'ordre et de logique, la formation et la syntaxe, qui est assez compliquée.

M. Edkins, un des missionnaires protestants les plus savants qu'il y ait en Chine, connu déjà par des travaux sur le dialecte de Shanghaï et la prononciation de l'ancien chinois, a publié à son tour une grammaire de la langue mandarine [1]. Les principes suivis par les deux auteurs coïncident parfaitement; mais, ainsi qu'il est naturel d'après les besoins auxquels il s'adresse, M. Edkins entre avec bien plus de détail dans la théorie des sons, de la prononciation, et des diverses classes de tons; puis il expose les différentes parties de la grammaire avec une grande abondance d'exemples, auxquels il mêle à chaque occasion des observations très fines et très précieuses sur les changements que la langue a subis d'époque en époque.

Ces recherches nouvelles sur la langue moderne et les observations, encore incomplètes, dont les dialectes chinois ont été l'objet, nous rapprochent du moment où nous aurons une histoire critique de la langue chinoise et où nous toucherons à la solution des problèmes embarrassants qui s'y rapportent; nous apprendrons probablement, en suivant la voie indiquée par M. Bazin, que les Chinois ont de tout temps parlé une langue semblable à celle d'aujourd'hui, et que la différence entre la langue ancienne et le dialecte mandarin provient avant tout de ce qu'on s'est contenté, dans l'antiquité, d'écrire seulement les mots indispensables; on saura comment la langue

1. *A Grammar of the chinese colloquial language*, commonly called the mandarin dialect, by J. Edkins. Shanghaï, 1857, in-8 (VIII et 266 p.).

moderne s'est tout à coup, sous les Mongols, fait jour dans la littérature; on étudiera l'influence que l'écriture a exercée tant sur le langage que sur la prononciation, et les dialectes nous indiqueront peut-être un lien entre le chinois et les langues transgangétiques servant à expliquer la formation de ces dernières.

Le dialecte de Canton est naturellement celui qui a le plus attiré l'attention des Européens, et auquel ils ont consacré le plus de travaux. Ce n'est pas le plus intéressant pour nous, parce qu'il ne s'écarte guère de la langue commune que par la prononciation, à l'exception de ces explétifs qui ne s'écrivent jamais et auxquels aucun caractère écrit n'est affecté. C'est un fait des plus singuliers et des plus instructifs pour l'histoire du chinois, que, même aujourd'hui, on n'écrive jamais, fût-ce dans la lettre la plus familière, tout ce qu'on prononce. Mais je ne dois pas me laisser entraîner ici par ce sujet et je reviens au dialecte de Canton, dont M. Wells Williams a publié récemment un dictionnaire tonique[1]. Le but de l'auteur a été de faire un vocabulaire des mots usuels de la langue, accompagné de locutions; la prononciation est donnée en cantonnais, mais le vocabulaire et les interprétations peuvent servir pour la langue commune. Il comprend huit mille sept cent cinquante mots principaux, qui sont classés alphabétiquement et accompagnés de leurs caractères chinois; seulement les locutions qui se rattachent à chacun de ces mots ne sont représentées que par leur transcription européenne, ce qui doit, hors de Canton, les rendre difficiles à reconnaître. L'auteur a été obligé de faire ce sacrifice à son désir de renfermer son ouvrage dans un volume d'une étendue modérée; malgré cela, je ne doute pas que son travail ne soit très utile pour l'étude des livres en langue moderne.

Enfin il a paru la traduction d'un livre chinois unique dans

1. *A tonic Dictionary of the chinese language in the Canton dialect*, by S. Wells Williams. Canton, 1856, in-8 (xxxvi et 832 p.).

son genre. Un Chinois, nommé Chao ping, enseignait, au commencement du XVIII[e] siècle, le mandchou à ses enfants d'après un manuel qu'il avait composé lui-même. Un de ses amis obtint de lui la permission de le faire imprimer; l'ouvrage eut un grand succès en Chine et fut partiellement connu en Europe. Langlès fit usage d'une traduction incomplète qu'il avait reçue de Chine; Rémusat donna une analyse de l'ouvrage, et Antoine Vladykin en traduisit une partie en russe. Aujourd'hui, M. Wylie en a publié une traduction complète à Shanghaï[1]. Ce livre, comme on doit s'y attendre, n'est pas conçu sur le plan que nous adopterions. Les Chinois ayant beaucoup de difficultés à concevoir la véritable nature d'une langue organique et articulée telle que le mandchou, l'auteur a procédé à peu près comme il aurait fait pour une grammaire chinoise; il traite, dans quatre livres, des syllabes, des phrases, des particules, enfin des mots qui se ressemblent et des synonymes. Quoi qu'il en soit, le nombre de textes traduits, d'exemples, d'expressions expliquées et de matériaux de toute espèce que contient ce livre, le rend précieux pour l'étude du mandchou.

Il ne me reste plus qu'à dire quelques mots des ouvrages qui ont paru sur la langue japonaise, à laquelle les circonstances actuelles donnent une importance qu'elle n'a pas eue depuis que l'expulsion des chrétiens et la fermeture des ports ont rendu inaccessibles ces îles si riches, si peuplées et d'une civilisation si originale. Les ouvrages que les jésuites avaient publiés sur la langue japonaise étaient conçus d'après le plan, alors généralement suivi, de traiter toutes les langues sur le patron du latin, et l'on sait combien les grammaires de toutes les langues non ariennes ont eu à souffrir de ce lit de Procuste. Aujourd'hui la linguistique traite chaque langue selon son génie et tire les règles de ses usages mêmes, sans égard à

1. *Translation of the Ts'ing wan ke mung*, a chinese Grammar of the manchu tartar language, with introductory notes on manchu literature. Shanghaï, 1855, in-8 (LXXX et 314 p.).

un type commun, et c'est ainsi que procèdent les grammaires japonaises qui viennent de paraître.

M. de Rosny a publié une introduction à l'étude de la langue japonaise[1], qui forme la tête de son dictionnaire japonais-français-anglais, dont il a paru, je crois, deux livraisons, mais que je n'ai pas sous les yeux. Dans cette grammaire, l'auteur traite brièvement, mais avec beaucoup de clarté, des formes grammaticales du japonais, et s'étend avec soin sur un système d'écriture qui, par sa nature syllabique, par l'emploi habituel de formes cursives et l'étrange mélange de chinois qu'il admet, est un des plus compliqués qui existent, et forme, à l'entrée de cette étude, un obstacle qui, au premier moment, paraît insurmontable. M. de Rosny nous fait connaître tous les systèmes d'écriture usités au Japon, les analyse et en montre l'application et la lecture par des planches extrêmement bien exécutées. C'est le premier et jusqu'ici le seul travail de ce genre qui ait paru, et il doit faciliter puissamment l'intelligence de la langue japonaise.

M. Hoffman, à Leyde, qui est incontestablement l'homme, en Europe, qui a fait les études les plus longues et les plus solides sur le japonais, avait depuis plusieurs années achevé une grammaire et un dictionnaire de cette langue, et il était sur le point d'imprimer la grammaire, lorsqu'il reçut du gouvernement le manuscrit d'une grammaire japonaise composée à Nagasaki par M. Donker Curtius[2]. Il eut alors la générosité de suspendre son propre travail et de publier celui de M. Curtius; mais, trouvant qu'il était fait peu scientifiquement, sur le dialecte vulgaire de Nagasaki et d'après des principes grammaticaux qu'il n'approuvait pas toujours, il se mit à le compléter

1. *Introduction à l'étude de la langue japonaise*, par Léon de Rosny. Paris, 1857, in-4° (XII et 96 p. et 7 pl.).

2. *Proeve eener Japansche Spraakkunst* van M. Donker Curtius, toegelicht, verbeterd en vermeerderd door Dr J. Hoffman. Leyde, 1857, in-8 (XXII, 231 p.).

et à le corriger en ajoutant d'abord les caractères japonais, ensuite en insérant, dans des paragraphes particuliers, ses propres vues, ou même en introduisant des chapitres entiers et en corrigeant dans des notes ce qui lui paraissait inexact dans le texte; de cette manière, il nous a donné une grammaire presque double, ce qui ne facilite pas l'étude d'une langue, et je vois avec plaisir qu'il n'a pas renoncé à nous donner sa propre grammaire. M. Curtius ne s'étant servi dans son travail que de la transcription en lettres latines, il ne pouvait se trouver dans sa grammaire aucun chapitre sur les écritures japonaises, ce qui est un véritable inconvénient pour les lecteurs européens.

Enfin M. de Rosny a publié un mémoire utile sur la chronologie japonaise[1], dans lequel il traite des temps anté-historiques et des époques principales de l'histoire du Japon, donne la liste et les dates des empereurs et explique le cycle sexagénal des Japonais.

Les ouvrages que je viens d'énumérer ne forment probablement pas la plus grande partie de ceux qui ont été publiées depuis deux ans sur la littérature orientale, ou qui contiennent des matériaux pour l'étude savante de l'Asie. Depuis que l'imprimerie et la lithographie ont pénétré dans presque toutes les parties de l'Orient, les gouvernements, les sociétés savantes, les missionnaires et les libraires indigènes font paraître dans tous les pays de l'Asie un nombre toujours croissant de livres de tous genres. Certainement la plupart de ces publications ne sont destinées qu'à servir des besoins administratifs, soit locaux, soit spéciaux, ou ne consistent que dans une littérature d'un degré infime, ou dans des reproductions infinies des mêmes livres classiques pour les écoles, ou enfin dans les traductions et imitations d'ouvrages européens, et

1. *Mémoire sur la Chronologie japonaise*, précédé d'un aperçu des temps antéhistoriques, par Léon de Rosny. (Extr.) Paris, 1857, in-8.

sont par conséquent peu utiles pour nous; néanmoins, quand nous aurons écarté tout cela,il restera un nombre considérable d'ouvrages qui intéresseraient les savants en Europe, qui faciliteraient leurs études et leur feraient mieux connaître l'Orient, mais qui nous sont inaccessibles par l'incurie des Européens en Asie ou par l'ignorance des éditeurs indigènes. On comprend parfaitement qu'un lithographe à Delhi, à Allahabad, ou même à Calcutta, ne sache pas distinguer, parmi les ouvrages qui sortent de ses presses, ceux qui pourraient trouver des acheteurs en Europe; on comprend qu'il manque d'intermédiaires pour faire un dépôt et de confiance pour des entreprises lointaines; il ne calcule que les besoins qu'il peut évaluer, et s'en contente; c'est dans la nature des choses. Il est tout simple aussi que nous ne recevions pas facilement des livres imprimés en Perse, si nombreux et si importants qu'ils soient aujourd'hui. Le manque de communications sûres, les difficultés, les lenteurs et les risques du transport, l'ignorance des éditeurs et le manque d'organisation de la librairie expliquent parfaitement cet isolement et font craindre que nous n'en soyons encore longtemps réduits à recevoir, par accident, un livre isolé par Constantinople ou la Russie, au grand dommage des études; car ces livres serviraient aux cours, nous dispenseraient de publications onéreuses et répandraient le goût des lettres orientales, en permettant de le satisfaire à ceux qui sont loin des grandes bibliothèques, où les manuscrits et les livres rares sont concentrés.

Mais ce qui n'est pas aussi naturel, c'est que les gouvernements en Orient, les sociétés savantes, les missions et les Européens établis en Asie ne cherchent pas davantage à répandre en Europe les livres qu'ils publient. Le gouvernement égyptien fait imprimer à Boulak un grand nombre d'ouvrages de littérature arabe; je ne parle pas ici des manuels pour les écoles ni des traductions des livres français, mais d'ouvrages de la grande littérature arabe, qui contiennent les sources mêmes du savoir musulman; des ouvrages comme Macrizi,

Hariri, les Mille et une Nuits, Ibn Khaldoun, Ibn Khallikan, le *Kitab al Aghani;* même des classiques persans, comme Hâfiz et Djellal-eddin Roumi. Nous apprenons à peine ce qui s'y publie et nous avons la plus grande difficulté à obtenir de temps en temps un de ces ouvrages, qui disparaissent très rapidement, parce que, dans l'incertitude, on les tire toujours à trop petit nombre. Comment se fait-il que le gouvernement égyptien, qui se montre si ambitieux de l'estime et de l'approbation de l'Europe, et qui a tant d'intérêt à ce que l'Orient soit connu, ne pense pas à se faire honneur dans le monde par ces publications, et à créer un nouveau lien avec l'Europe en établissant simplement un dépôt de ces livres à Paris? Il n'aurait aucun sacrifice à faire pour cela; au contraire, le produit de la vente permettrait à l'imprimerie de Boulak de multiplier ses travaux.

La Compagnie des Indes, qui a pourtant beaucoup fait pour les études orientales, s'est, d'un autre côté, montrée bien souvent indifférente au besoin que nous avons en Europe de mieux connaître l'Inde. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, elle a publié depuis 1846 une série de travaux de ses employés sur des sujets administratifs, géographiques, ethnographiques et historiques relatifs à toutes les parties de l'Inde. La collection formait, en 1855, soixante-trois volumes, plus ou moins forts, contenant à peu près deux cents mémoires; depuis ce temps, le nombre s'en est considérablement accru, et il atteint probablement aujourd'hui une centaine de volumes renfermant des matériaux très variés, et en partie très précieux. La Compagnie avait tout intérêt à répandre ces mémoires en Europe, ne fût-ce que pour montrer les difficultés contre lesquelles elle avait à lutter, et le bien qu'elle faisait sur une immense surface de pays. Elle avait un intérêt suprême à ce que l'Europe la connût et connût l'Inde, et elle a succombé devant l'ignorance dans laquelle elle avait laissé l'Angleterre; mais jamais elle n'a imaginé que ces documents pussent intéresser quelqu'un en Europe, et je ne crois pas qu'il se trouve en Angle-

terre quatre exemplaires de cette collection, et sur le continent on en voit à peine quelques cahiers égarés.

Les sociétés savantes, en Orient, sont presque aussi insouciantes; il n'y a que la Société de Calcutta qui ait fait ce qu'il fallait pour être en communication avec l'Europe, et pour nous laisser profiter de ses travaux; elle l'a fait largement et généreusement, et les études orientales lui sont infiniment redevables. Les autres ont peu pensé à l'Europe; je ne crois pas que la Société asiatique de Bombay ait un dépôt à Londres; la Société de géographie de cette ville n'en a certainement pas, et pourtant elles ont toutes les deux publié d'excellents ouvrages. La Société asiatique de Ceylan a fait paraître à Colombo seize volumes, je crois, de son Journal, qui est rempli de renseignements historiques sur Ceylan, son histoire naturelle, sa littérature, et surtout sur le bouddhisme, dont cette contrée est une des terres classiques. Peu de personnes, en Europe, ont eu entre leurs mains un des volumes de ce recueil, et peut-être personne ne le connaît en entier. Où trouver les Transactions de la Société de Hong-kong, et comment se les procurer en Europe? Quant à moi, c'est à peine si j'ai pu en voir un cahier. La renommée littéraire n'est-elle donc rien pour ces sociétés, et l'utilité de leurs travaux ne les intéresse-t-elle pas? Ne sentent-elles pas que le reflet de l'attention que leurs ouvrages exciteraient en Europe doublerait leur propre zèle et leur donnerait une nouvelle vie? Il leur serait pourtant si facile d'avoir un dépositaire à Londres, et de laisser jouir le monde des travaux qu'elles ont pris la peine de faire!

Il en est presque de même des sociétés de missions, qui font les efforts les plus persévérants et les plus louables, non seulement pour pénétrer dans les pays les plus inhospitaliers, mais pour en étudier les langues, l'histoire et les mœurs; leur activité littéraire est au-dessus de tout éloge, combinée comme elle est avec les devoirs propres aux missionnaires, devoirs absorbants et pénibles, au milieu de populations ou barbares ou hostiles, et dans des climats souvent meurtriers. La

mission des Baptistes, la mission de Londres, les missions étrangères d'Amérique et d'autres sociétés semblables renferment dans leur sein les hommes les plus studieux et les plus savants ; elles font des sacrifices incessants pour leur fournir les moyens de publier leurs ouvrages dans les imprimeries sans nombre dont elles ont doté l'Orient, et partout elles commencent par imprimer des grammaires et des dictionnaires, même des dialectes les plus rudes. Pour montrer quels secours variés et inattendus la science peut trouver dans les ouvrages que les missionnaires composent au milieu de la poursuite de leur vocation, je prendrai pour exemples un ou deux de ces volumes qu'on vous a présentés aujourd'hui même, et qui sont sur cette table. Les missions américaines établirent, il y a une trentaine d'années, une mission chez les Karens, dans la presqu'île au delà du Gange. Les missionnaires trouvèrent ce peuple si illettré, qu'ils furent obligés de lui enseigner à écrire sa propre langue en caractères birmans, et ils s'appliquèrent sur-le-champ à composer un dictionnaire, en interrogeant les néophytes les plus intelligents sur le sens des mots, leur demandant des phrases dans lesquelles on en voyait l'emploi, et écrivant sous chacun les proverbes, les traditions, les superstitions qui s'y rattachaient. Après avoir suivi ce système pendant vingt ans, ils imprimèrent en quatre volumes un *Trésor de la langue karen*, contenant, outre la signification des mots, tous les renseignements qu'ils avaient pu obtenir sur l'histoire, les mœurs et les idées de ce peuple ; Trésor tel qu'il nous en manque de semblables pour bien des langues cultivées depuis longtemps. Ils ont ensuite fait suivre cet ouvrage d'un dictionnaire karen-anglais, dans la forme ordinaire. Cette langue, n'ayant pas de littérature, n'a pour nous qu'une valeur ethnographique et linguistique, et peu de personnes en Europe seront tentées de s'en occuper ; mais de tels ouvrages seront sans prix pour tout homme qui voudra aborder les problèmes que nous offrent les langues indo-chinoises. Un autre des volumes qui sont devant vous contient un système de l'astronomie indienne en tamoul et en anglais. Les missionnaires

américains de Ceylan pensèrent que, dans leurs séminaires à Batticotta, ils devaient enseigner l'astronomie, afin de battre en brèche les superstitions astrologiques de la population. Pour y parvenir plus sûrement, ils imprimèrent le système astronomique d'Ullamudiam, en y ajoutant un chapitre sur les phénomènes planétaires, par Vararouki, le tout en tamoul, avec une traduction en anglais. Ils introduisirent ce livre dans leurs classes et s'en servirent pour greffer là-dessus les théories plus parfaites des astronomes européens, et ils n'eurent qu'à s'applaudir de l'effet que cet enseignement produisit sur l'esprit de leurs élèves et convertis. Pour l'histoire de l'astronomie, cet ouvrage n'est pas sans importance, d'autant plus qu'il se termine par une liste de termes astronomiques indiens qui manquent dans nos dictionnaires.

J'ai pris ces deux exemples, parce que le hasard veut que les deux ouvrages qui me les fournissent soient devant vous; j'aurais pu en choisir quantité d'autres et peut-être de plus frappants. J'ai sous les yeux une liste de vingt publications de la mission de Shanghaï, composées par des hommes d'un savoir et d'un mérite éminent; à peine si l'on en trouverait deux ou trois à acheter à Londres. Pourquoi les sociétés des missions ne mettent-elles pas les bibliothèques de l'Europe en état de se procurer ces livres? Il est vrai qu'ils sont composés dans un autre but; mais pourquoi se refuser à rendre un service double, si on le peut sans effort?

Je pourrais continuer presque à l'infini la liste de ce qui nous manque; je pourrais l'augmenter des titres de quantité d'ouvrages publiés par les Européens non missionnaires établis en Orient; je pourrais me plaindre du manque de zèle de la librairie européenne; mais je sens que je vous fatiguerais par la répétition monotone de faits presque identiques, et je pense en avoir assez dit d'ailleurs pour faire sentir combien les lettres orientales souffrent de cette sorte d'incurie universelle, pendant qu'il devient tous les jours plus important que l'Europe apprenne à connaître l'Orient.

XIX

ANNÉE 1858-1859

RAPPORT LU LE 28 JUIN 1859.

Messieurs,

La Société asiatique, dont nous célébrons aujourd'hui le trente-septième anniversaire, n'a éprouvé pendant cette année aucun changement qui mérite de vous être signalé. Elle a continué le cours de ses travaux et de ses publications, plus lentement peut-être qu'elle ne l'aurait désiré, mais sans interruption, et elle n'a eu besoin que d'un peu de patience pour vaincre les petites difficultés que rencontre toute action commune.

La Société a fait dans le courant de l'année des pertes sensibles, surtout par la mort de deux membres du Conseil qui ont, pendant de longues années, consacré une partie de leur temps à la gestion de vos affaires, M. Lajard et M. Grangeret de Lagrange.

M. Félix Lajard était né en 1784. Fils d'un homme considérable, qui fut pendant quelque temps ministre de la guerre, il se voua à la carrière diplomatique et fut attaché à la mission du général Gardanne en Perse. C'est là qu'il prit le goût des

choses orientales et qu'il se prépara, sans pourtant devenir philologue, à des travaux historiques qui ont fait l'occupation de sa vie et sa consolation dans les traverses qui l'ont frappé. Il se livra à l'étude des monuments figurés du culte des Perses, dont il cherchait infatigablement l'interprétation dans l'histoire et dans la mythologie. Il réunit à grands frais un cabinet de cylindres et de pierres gravées, et fit de l'étude des mystères de Mithra le centre de ses travaux, qui rayonnaient de ce foyer sur tout ce qui touche les religions anciennes de l'Asie occidentale. Il a publié beaucoup d'études sur différentes parties de ce sujet, surtout sur le culte de Vénus dans l'Orient et en Grèce; mais tous ceux de ses travaux qui ont paru ne sont que des rameaux de l'ouvrage sur Mithra, qui était destiné à montrer l'origine, les rapports et les changements des religions antiques, à indiquer leur véritable sens et le secret de leurs mystères. Il est malheureusement mort sans pouvoir mettre la dernière main à cet ouvrage; mais il est à espérer que les amis qu'il en a chargés par ses dernières volontés parviendront à donner au monde les résultats d'un travail de quarante ans, autant que le permettra l'état des matériaux. C'est un service qu'il a rendu lui-même à la mémoire de Saint-Martin, avec lequel il était lié par l'amitié la plus intime et la plus constante, et dont il a publié les œuvres posthumes. Il a été pendant de longues années trésorier de la Société asiatique, et est mort le 19 septembre 1858, à Tours, où il s'était retiré vers la fin de sa vie, pour y terminer son travail à l'abri des dérangements que cause le séjour d'une grande ville. C'était un homme du monde, spirituel, du commerce le plus sûr et le plus agréable, et passionnément attaché à ses études, dans la poursuite desquelles il avait acquis une véritable érudition en archéologie.

M. Jean-Baptiste Grangeret de Lagrange était né en 1790. Il se voua de bonne heure à l'étude des langues orientales et de diverses littératures anciennes et modernes, fut un des premiers élèves de M. de Sacy, devint un des conservateurs de la

Bibliothèque de l'Arsenal et correcteur à l'Imprimerie alors royale. Il aurait pu prétendre à une position bien plus brillante; mais il aimait ces paisibles occupations toutes littéraires, et il les a conservées jusqu'à sa mort, quoique sa fortune, bien plus que suffisante, l'eût aisément dispensé de toutes fonctions publiques. Il n'avait aucune ambition, ne recherchait que la paix dans la vie; il se tenait loin du monde, et tout contact avec les passions des hommes l'effarouchait; il n'aimait que les lettres, et il les aimait pour elles-mêmes et de la façon la plus désintéressée; son plaisir était de lire un auteur favori dans une des nombreuses langues qu'il savait, sans aucune arrière-pensée de faire servir ses lectures à des ouvrages à lui. En 1826 une attaque contre la poésie orientale, à laquelle Schulz s'était livré, fit sortir M. de Lagrange de sa quiétude et de son silence, et il imprima une brochure presque passionnée, qui porte le titre de *Défense de la poésie orientale*. C'est par suite de cette même controverse, qui l'irrita profondément qu'il fit paraître, en 1828, une *Anthologie arabe*[1], dans la quelle il publia un certain nombre de pièces inédites, accompagnées de traductions et d'un savant commentaire. C'est un ouvrage justement estimé, et l'on devait croire que le succès qu'il obtint le déterminerait à publier d'autres travaux; mais il retomba dans son silence, et n'a plus rien publié, si ce n'est le Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de M. de Sacy, que son maître vénéré l'avait prié dans son testament de rédiger. Je crois pourtant qu'on trouvera dans ses papiers quelques ouvrages préparés pour l'impression; au moins je sais de lui-même qu'il s'est occupé, pendant des années, d'un travail sur la grande collection d'anecdotes historiques qui est connue sous le titre de *Nigharistan*. Il a été pendant plus de vingt ans rédacteur du Journal asiatique, et vous savez tous avec quel soin il remplissait cette mission, avec quel plaisir il

1. *Anthologie arabe*, ou choix de poésies arabes inédites, traduites pour la première fois en français, et accompagnées d'observations critiques et littéraires, par M. Grangeret de Lagrange. Paris, 1828, in-8 (VIII et 262 p.).

s'empressait de satisfaire les désirs des auteurs, et avec quelle conscience il leur donnait ses conseils.

Votre Journal a paru régulièrement pendant le cours de l'année. M. de Rougé y a inséré la fin de son mémoire sur une stèle égyptienne. Cette dernière partie du travail est consacrée à l'exposition des données historiques que l'on peut déduire du monument, et aucun lecteur n'aura pu l'achever sans être frappé des progrès qu'a faits l'interprétation des hiéroglyphes et de l'art avec lequel on en tire lentement, mais avec une sûreté croissante, les faits qu'ils recèlent, et combien elle pourra servir un jour à jeter de lumière sur l'histoire des pays voisins, quand le grand problème de la chronologie égyptienne sera résolu avec la certitude que laisse espérer l'existence de monuments si nombreux et si variés.

M. Regnier a achevé dans trois mémoires la série de ses études sur la grammaire du Rig Véda, qui offriront une aide perpétuelle à tous ceux qui s'occuperont de cette partie de la littérature orientale, dont l'importance variée s'accroît d'année en année.

M. de Slane nous a donné la traduction complète de la Description de l'Afrique septentrionale par El-Bekri, accompagnée de notes historiques et géographiques que son long séjour en Afrique lui a permis de rendre concises et précises. Ce travail important sera terminé dans le numéro du mois d'août. M. Reinaud a inséré la notice sur la Gazette arabe de Beyrouth, qu'il vous avait lue dans la dernière séance annuelle. M. Rodet a commencé une série de mémoires sur la littérature javanaise par l'analyse d'un poëme en kawi, le *Vivaha*, qu'il accompagne de notices sur la métrique et la composition matérielle des poésies javanaises. M. F. Lenormant a repris la thèse de Beer sur l'origine chrétienne des inscriptions sinaïtiques, et l'a appuyée de nouveaux arguments et d'exemples tirés des collections récentes de ces inscriptions.

M. Renan a publié dans le Journal un mémoire sur la tendance au monothéisme inhérente à la race sémitique. Il appuie sa thèse sur l'analyse des noms de Dieu dans les langues sémitiques et sur les faits de l'histoire des Juifs et des Arabes. Cette thèse a trouvé de nombreux contradicteurs, et il est évident que l'énoncé de la tendance d'une race entière ne peut pas être prouvé strictement, parce que le fait allégué s'étend sur des milliers d'années et des millions d'hommes, qui fourniront toujours une foule d'exceptions par lesquelles on peut contester la donnée générale. Cette donnée paraît néanmoins conforme aux grands faits de l'histoire de ces peuples, autant qu'une assertion de ce genre peut être déduite, définie et prouvée.

Mahmoud Éfendi nous a communiqué un essai sur le rôle d'auxiliaire que joue le verbe *kana* en arabe. Un autre savant musulman, Mohammed al-Harayri, vous avait déjà entretenus dans vos séances de cette question, qui a été soulevée à propos des tentatives qu'on fait aujourd'hui pour enseigner la grammaire française dans les écoles à Alger. C'est un petit problème qui ne peut être résolu rigoureusement; il s'agit seulement de trouver l'expédient le moins incommode pour l'enseignement.

Enfin, M. Bianchi a repris la continuation de ses listes descriptives d'ouvrages publiés en Turquie, et vous trouverez dans le Journal du mois de juin son article sur cette partie de la bibliographie. Je suis heureux de pouvoir faire cette annonce, qui me dispensera d'insérer dans ce rapport le peu que j'ai pu apprendre sur ces mêmes ouvrages.

Le Conseil a la satisfaction de vous présenter aujourd'hui la *Table des matières des voyages d'Ibn Batoutah*[1], que M. Sanguinetti a bien voulu rédiger avec beaucoup de soin. Le

1. *Voyages d'Ibn Batoutah*, texte arabe, accompagné d'une traduction, par C. Defrémery et le Dr Sanguinetti. Index alphabétique. Paris, 1859, in-8 (91 p.). Prix : 1 fr. 50.

premier ouvrage de votre collection est donc entièrement terminé. Le plan que vous avez adopté a trouvé, autant qu'il est venu à ma connaissance, une approbation générale, et le nombre des exemplaires vendus s'élève aujourd'hui à plus de trois cents, ce qui prouve certainement que le public savant n'est pas resté indifférent à vos efforts. La vente est encore loin de nous indemniser des frais de la publication; mais il est probable qu'elle continuera après l'achèvement de l'ouvrage; ce qui serait très désirable dans l'intérêt de la littérature orientale, bien plus que dans celui de la Société. Une société peut toujours ralentir ses publications quand elle trouve que les dépenses passent ses moyens; mais ce serait un grand bien pour les lettres si nous parvenions à prouver qu'on peut publier des ouvrages orientaux à bas prix, sans qu'ils soient onéreux aux éditeurs. Ces calculs sont de peu d'importance pour les corps savants, qui sont destinés à faire des sacrifices de ce genre dans la mesure de leurs moyens; mais les éditeurs doivent les faire, et ce n'est que quand ils auront devant eux l'expérience d'une réussite, que nous pourrons espérer voir disparaître ces prix exorbitants que l'on demande pour des ouvrages orientaux, et qui forment un si grand obstacle à ce que nos études acquièrent tout leur développement.

Je croyais pouvoir vous annoncer l'achèvement du premier volume de Masoudi; mais vous savez que M. Derenbourg a renoncé à cette publication, parce que ses occupations ne lui permettaient plus de consacrer son temps à cet ouvrage. Les nouveaux éditeurs se sont mis à l'œuvre avec beaucoup d'activité; mais un changement d'auteurs entraîne nécessairement des changements et des retards dans les publications. Au reste l'imprimerie est pourvue de copie, et nous pouvons compter, non seulement voir paraître prochainement le premier volume de cet important ouvrage, mais voir les suivants se succéder sans de longs intervalles.

Les autres sociétés asiatiques ont continué à nous envoyer

leurs publications; mais la révolte dans l'Inde et la guerre en Chine, naturellement très défavorables aux études, ont paralysé les travaux des sociétés qui ont leur siège en Orient. Il en est né pourtant une nouvelle à Shanghaï, qui imprime et a probablement achevé aujourd'hui le premier volume de son Journal; car j'ai vu, il y a déjà quelques mois, le tirage à part du cinquième article, qui contient la traduction d'un *shastra* bouddhique, par M. Edkins. Aucune localité ne pourrait être plus favorable aux études sur la Chine que Shanghaï, qui est depuis longtemps une station de la plus savante des sociétés anglaises de mission (*London missionary Society*), et comme telle le lieu de séjour de savants comme MM. Medhurst, Milne, Edkins et Wylie. Shanghaï va devenir la résidence habituelle de toutes les ambassades européennes en Chine, qui auront un grand intérêt à former des jeunes de langue et des drogmans savants dans l'histoire et la langue du pays. Puisse la nouvelle Société prospérer, et ne pas imiter sa sœur aînée de Hongkong dans son dédain de l'intérêt qu'on peut prendre en Europe aux travaux sur la Chine!

La Société de Calcutta a ralenti, mais n'a jamais suspendu ses publications, même pendant les plus mauvais jours de la révolte. Son Journal[1] a continué comme à l'ordinaire, mais la *Bibliotheca indica*[2] a été gravement atteinte par l'interdit mis par la Compagnie des Indes à la continuation de l'impression d'ouvrages arabes et l'épuisement temporaire de ses fonds par des publications trop nombreuses pendant quelques années antérieures. Ces causes accidentelles cesseront sans doute, et cette belle entreprise, aussi sensée sous le rapport de la politique qu'avantageuse à la science, reprendra sa marche.

1. *Journal of the Asiatic Society of Bengal.* Calcutta, in-8. (Le dernier cahier qui est arrivé à Paris est le numéro IV de l'année 1858, n° 269 de la série.)

2. *Bibliotheca indica.* Calcutta, in-8. Le dernier cahier arrivé est le numéro 141.

La Société littéraire de Madras nous a envoyé le numéro 45 de son Journal[1], dans lequel on lira avec intérêt un mémoire de M. Elliot sur une matière presque intacte, les monnaies bouddhiques du midi de l'Inde.

Le Comité des traductions de Londres a publié deux ouvrages remarquables, sur lesquels j'aurai à revenir plus tard[2].

La Société asiatique de Leipzig a continué son excellent Journal[3], dont chaque cahier fournit une preuve de l'activité savante de l'Allemagne, activité qui paraît croître d'année en année, pendant qu'elle se ralentit dans le reste de l'Europe. La Société, par suite de l'abondance des matériaux qu'on lui offre, a commencé, comme vous savez, une collection[4] nouvelle, dans laquelle elle réunit des travaux d'une étendue trop considérable pour le cadre de son Journal, et le premier volume de cette nouvelle publication est aujourd'hui achevé. Je reviendrai plus tard sur son contenu.

Enfin, j'ai à annoncer la formation récente d'une Société dont le but rentre, au moins en partie, dans celui que nous poursuivons : c'est la Société ethnographique orientale-américaine de Paris, qui va commencer la publication d'une Revue.

Il me reste à énumérer les ouvrages orientaux qui ont paru depuis notre dernière séance, et je commence, selon une habitude déjà ancienne, par ceux qui appartiennent et se rattachent à la littérature arabe.

1. *Madras Journal of literature and science*, edited by the Committee of the Madras literary Society and auxiliary Royal asiatic Society. Janvier-mars (n° 45 de la série entière). Madras, 1858, in-8.

2. *The Kitab-i-Yamini of al Utbi*, translated by Reynolds. London, 1858, in-8.

Haji Khalfae Lexicon, arabice et latine instruxit Fluegel. T. VII. London, 1858, in-4.

3. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*. Vol. XIII, cah. 1, 2. Leipzig, 1859, in-8.

4. *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, herausgegeben von der deutschen morgenländischen Gesellschaft. Vol. I. Leipzig, 1859, in-8 (contenant cinq mémoires, avec des paginations séparées).

Les matériaux pour servir à l'histoire de Mohammed se sont accrus de deux nouvelles parties de l'édition de la Vie du Prophète, par Ibn Ishak, que publie M. Wüstenfeld à Gœttingue[1], de sorte que nous pouvons espérer être bientôt en possession de l'édition complète de cet ouvrage, aussi remarquable par son contenu que par sa forme. Composé dans la première moitié du IIe siècle de l'hégire, ce livre nous donne quelques-uns des résultats les plus authentiques de l'immense enquête historique qui a suivi la mort de Mohammed. Cette enquête est, je crois, sans exemple dans l'histoire du monde entier, s'étendant sur tous les faits et gestes de Mohammed, avec une minutie, une abondance de témoignages et un soin de contrôle, comme on ne les trouve autre part que dans les annales judiciaires. Les Arabes, en procédant à cette enquête, se sont attachés au seul principe vrai en pareille matière; ils ont essayé de remonter pour chaque fait, si insignifiant qu'il fût en lui-même, aux propres paroles dont s'est servi le témoin oculaire, qui est le seul qui puisse avoir de l'autorité. Tous les hommes de loi savent cela, mais les historiens ne s'en sont préoccupés, en général, que de notre temps. Les procédés de vérification des Arabes n'ont pas toujours été les meilleurs; on ne peut pourtant méconnaître qu'ils n'aient fait des efforts inouïs et certainement presque toujours couronnés de succès, pour arriver à la vérité. Leur méfiance des témoins suspect d'intentions personnelles, soit politiques, soit dogmatiques, était extrême, et a probablement fait exclure un certain nombres de traditions parfaitement vraies; mais il n'est pas à supposer que des faits réellement importants n'auraient été attestés que par ces témoins exclus. Une partie de ces traditions rejetées nous a été conservée dans les collections des Schiites, et l'impression que fait la comparaison de ces *Hadits* avec ceux qui résultent de l'enquête des orthodoxes est certai-

1. *Das Leben Muhammed's* nach Muhammed Ibn Ishak, bearbeitet von Abd-el-Malik ibn Hischam, herausgegeben von Dr F. Wüstenfeld. Goettingue, 1858 et 1859, in-8. (Part. II et III Texte, p. 796; notes, p. 184; introduction, p. XLVIII.)

nement favorable à ces derniers. M. Wüstenfeld a pris soin de réunir, dans les prolégomènes de son édition, les témoignages pour et contre la véracité d'Ibn Ishak; et la sévérité avec laquelle la tradition de cet auteur a été contrôlée, la frivolité du petit nombre de reproches qu'on lui fait, les motifs évidents de ses détracteurs et les témoignages qui militent en sa faveur, ne peuvent laisser dans l'esprit du lecteur aucun doute sur la valeur des matériaux qu'il nous fournit.

L'ouvrage d'Ibn Ishak, au reste, n'est pas une source nouvellement découverte, dont la publication puisse changer l'aspect général de l'histoire de Mohammed; il a servi de tout temps de base aux récits des historiens musulmans, et les savants européens, qui depuis quelques années ont fait faire de si grands progrès à notre connaissance du temps du prophète arabe, s'en sont beaucoup servis. Mais ces progrès mêmes provoquent une curiosité plus grande et une critique plus rigoureuse de tous les faits qui touchent le grand événement de la naissance de l'islam, et exigent la publication de tous les documents originaux sur lesquels repose l'histoire de ce temps. Avec chaque nouveau travail sur ce sujet, le caractère de l'homme, son but, le degré de son instruction, les facilités et les difficultés que les institutions et l'état du pays faisaient naître, ressortent mieux; on voit plus clairement les motifs qui l'ont fait agir dans toutes les parties de sa vie publique; les doutes, les hésitations et quelquefois le désespoir qui l'assiégeaient, et les phases différentes de conviction honnête et de calcul politique qu'il a parcourues. Nous pouvons étudier les traits les plus délicats de cette figure, et l'amas incohérent de prophéties dont se compose le Koran acquiert une vie inespérée quand on apprend à distinguer ce qui appartient à différentes époques, et quelles étaient les impulsions d'après lesquelles l'auteur a agi et parlé.

L'étude des traditions sur Mohammed fut le premier enseignement qui s'établit parmi les musulmans, et lorsque plus

tard la théologie, la jurisprudence, l'histoire et les sciences mathématiques se développèrent, on leur appliqua la méthode que les traditionnistes avaient inventée, et tout enseignement prit la forme des traditions. Pendant plusieurs siècles toute doctrine fut exclusivement enseignée oralement et apprise par cœur par les disciples, et le professeur donnait à ceux qui avaient compris et surtout qui retenaient le mieux ses paroles une permission par écrit d'enseigner à leur tour sa doctrine sous son nom et sa garantie. Ce ne fut que dans le IIIe et le IVe siècle qu'on commença à consigner par écrit ce savoir traditionnel, lorsque la masse des doctrines était devenue trop considérable et que le besoin de les comparer entre elles se faisait sentir, mais sans que la transmission orale et l'habitude de donner des permissions de la continuer fussent interrompues par le nombre croissant des livres écrits.

Il serait difficile de trouver un meilleur exemple de la manière dont les livres se formaient par une tradition continue, que celui que nous offre l'Histoire de la Mecque par Azraki[1], dont le texte vient de paraître par les soins de M. Wüstenfeld, formant le premier volume de la Collection des Chroniques de la Mecque, que l'infatigable éditeur a entreprise pour la Société asiatique de Leipzig. La Chronique d'Azraki est l'ouvrage de nombreuses générations d'une famille domiciliée à la Mecque depuis l'origine de l'islam. Le premier des Azraki était un Syrien réfugié à la Mecque, que Mohammed avait naturalisé dans la tribu des Koreischites. Son fils, qui avait hérité de lui une grande maison attenante à la Ka'ba, fut le premier qui illumina la cour de la maison sainte pendant les processions nocturnes. Cette même maison fut plus tard achetée et détruite pour l'agrandissement du pourtour de la Ka'ba, et les

1. *Die Chroniken der Stadt Mekka*, gesammelt und auf Kosten der deutschen morgenländischen Gesellschaft herausgegeben von Wüstenfeld. Erster Band. *El-Azraki's Geschichte und Beschreibung der Stadt Mekka*. Leipzig, 1858, in-8 (XXIX et 518 p.). Le troisième volume de cette collection avait paru avant celui-ci.

membres de la famille paraissent encore en d'autres occasions en connexion avec le temple. Ces circonstances et la continuité de leur demeure à la Mecque créaient ainsi chez les membres de cette famille tout naturellement une tradition sur l'histoire de la ville, qui, transmise de père en fils, paraît avoir été rédigée en récit régulier par Ahmed al-Azraki, qui mourut l'an 219 de l'hégire. Le récit fut continué par son fils Aboul Walid al-Azraki et rédigé par écrit vers l'an 244 de l'hégire. Nous n'avons plus cette édition de la tradition; mais elle fut reprise par un disciple autorisé, Ishak al-Khouzaï, qui la continua jusqu'à son temps, et la transmit à son neveu Aboul Hasan al-Khouzaï, qui y ajouta quelques notes, et dont l'édition nous est parvenue. C'est celle que M. Wüstenfeld publie aujourd'hui, et l'on peut encore parfaitement y distinguer les différentes couches dont l'œuvre se compose et qui ont été religieusement respectées par des disciples fidèles à leur mandat. Nous en avons une preuve rare et singulière. M. Wüstenfeld a trouvé à Leyde un volume de la Chronique de la Mecque par Fakihi, et a découvert que ce n'était autre chose que la première édition de la Chronique d'Azraki, celle que nous n'avons plus, et que le disciple plagiaire s'est simplement attribuée en supprimant partout le nom des différents Azraki qui l'avaient composée, et en gardant les paroles mêmes de la tradition, qu'il a seulement augmentée et déguisée par des poésies et des dissertations sur les cérémonies, dont il l'a entremêlée. Le texte du plagiaire contient si littéralement celui d'Azraki, qu'il a pu servir à corriger des fautes dans les manuscrits de l'édition de Khouzaï, et qu'il fournit en même temps une preuve de l'exactitude avec laquelle celui-ci a reproduit les paroles du maître.

Il a paru encore un fragment d'un autre historien traditionniste, Ibn Abdoul Hakem, qui a composé et enseigné au Caire, vers le milieu du IIIe siècle de l'hégire, un livre sur la conquête de l'Égypte, de l'Afrique et de l'Espagne. Cet ouvrage s'est conservé dans deux rédactions conformes l'une à l'autre,

et dont l'une date d'un disciple de la troisième, l'autre d'un de la sixième génération, à partir du maître. Tous ces ouvrages des traditionnistes ont de la valeur pour nous; malheureusement la race postérieure des compilateurs, plagiaires et abréviateurs, en a fait disparaître le plus grand nombre. M. de Slane avait donné quelques extraits d'Ibn Abdoul Hakem; plus récemment, M. Karle en a publié un chapitre sur l'histoire de l'Égypte ancienne, et maintenant M. John Harris Johnes[1] nous fait connaître le texte et la traduction du cinquième chapitre, qui traite de la conquête de l'Espagne. Il le fait précéder d'une introduction un peu plus pompeuse que la matière ne paraît l'exiger, et termine par un bon commentaire historique et philologique, dans lequel il examine les différents points sur lesquels les historiens ne sont pas d'accord.

Une autre publication sur l'histoire des Arabes d'Espagne, d'une étendue et d'une importance bien plus considérables, approche de sa terminaison : c'est l'Histoire de Makkari, que quatre savants se sont distribuée, et qu'ils font paraître à Leyde. La première partie avait été publiée par M. Wright en 1855; la seconde, par M. Krehl en 1856; la troisième, par M. Dozy, a paru en 1858[2]; et la dernière, par M. Dugat, est sur le point de paraître. Il ne restera alors, pour compléter l'ouvrage, qu'une livraison supplémentaire, qui doit contenir l'introduction, les additions et les tables; ainsi nous verrons, à la fin de l'année, que, par un rare effort de combinaison, quatre savants, dispersés dans l'Europe entière, ont pu commencer et achever en peu de temps une publication importante, difficile et onéreuse. Rien ne saurait être plus honorable pour

1. *Ibn Abd el-Hakem's History of the conquest of Spain*, now edited for the first time, translated from the arabic, with critical notes and a historical introduction, by John Harris Jones. Goettingue, 1858, in-8 (VI, 82 et 68 p.).

2. *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne*, par Al-Makkari, publiés par MM. Dozy, Dugat, Krehl et Wright. Vol. II, part. I, publiée par M. Dozy. Leyde, 1858, in-4 (400 p.).

les savants, plus avantageux aux lettres, et plus digne d'imitation qu'une confraternité pareille.

La grande Géographie de Yakout, du commencement du XIIIe siècle de notre ère, a attiré de bonne heure la curiosité des savants, mais surtout depuis que Fraehn en a publié des extraits. L'auteur était libraire et voyageur : ces deux professions combinées mirent entre ses mains des matériaux abondants, dont il se servit pour composer ce grand dictionnaire géographique, le plus ample que nous offre la littérature arabe. Mais la grande étendue de l'ouvrage en rendait d'un côté les manuscrits fort rares, de l'autre offrait un obstacle sérieux à la publication d'une œuvre aussi volumineuse. En conséquence, on se contenta d'abrégés; M. Wüstenfeld publia une espèce d'extrait que Yakout lui-même avait fait de son grand dictionnaire, et dans lequel il ne traite que des noms géographiques qui s'appliquent à plusieurs localités, et M. Juynboll fit imprimer un abrégé de l'ouvrage complet, écrit par un auteur inconnu, sous le titre de *Merasid*. Pendant ce temps, le nombre des manuscrits de Yakout s'était considérablement augmenté. Le Musée britannique en acquit plusieurs, M. Schefer en donna un à la Bibliothèque de Paris, et M. Rawlinson en apporta un autre de Bagdad. Le désir de mettre le grand ouvrage entre les mains des savants se réveilla, et le Comité des traductions annonça, il y a quelques années, une traduction complète, que préparait M. Rawlinson; mais d'autres occupations plus impérieuses empêchèrent le traducteur de commencer l'impression de l'ouvrage, et son retour en Perse fait craindre qu'il n'ait abandonné une entreprise pour laquelle il était si bien préparé. Sur ces entrefaites M. Barbier de Meynard se décida à publier une traduction partielle du grand dictionnaire, et choisit tous les articles de Yakout qui traitent de la Perse et de l'Afghanistan, ce qui forme un corps d'ouvrage dans le même ordre alphabétique que l'original, et il le complète par des commentaires tirés des géographes arabes et persans inédits. Le Dictionnaire géographique de la Perse

et des pays environnants est sous presse et ne tardera pas à paraître.

Vous connaissez les travaux de M. Amari sur la Sicile sous les Arabes. Il vient d'y ajouter une carte comparée de la Sicile actuelle avec la Sicile arabe, qui paraît sous les auspices de M. le duc de Luynes. M. de Luynes avait pour ses propres travaux fait graver une grande carte de la Sicile, qui doit servir de base à un atlas historique de l'île, et sur laquelle il se propose de marquer successivement l'état de la Sicile sous les Phéniciens, les Grecs et les Romains, et il l'offrit avec sa libéralité ordinaire à M. Amari, pour servir à une carte du pays sous les Arabes. Grâce à ce généreux concours, la carte de M. Amari, accompagnée d'un mémoire explicatif, a déjà paru[1]; les noms arabes y sont imprimés en rouge, à côté des noms actuels, ce qui rend l'usage de la carte parfaitement facile, et donne dans une seule feuille les résultats des longues études géographiques de M. Amari.

La dernière publication historique arabe venue à ma connaissance est le premier volume d'une édition complète d'Ibn Khaldoun, qui s'imprime à Boulak[2]. Ce volume contient les Prolégomènes; l'édition paraît être faite avec soin; mais je ne m'étendrai pas sur ce sujet, ayant annoncé dernièrement l'édition de M. Quatremère. Le second volume de l'édition de Boulak est sous presse, et doit contenir l'Histoire universelle. M. Arri avait préparé et commencé à imprimer une édition et une traduction de cette partie; mais sa mort a interrompu l'entreprise, qui n'a pas été continuée après lui. L'édition de Boulak sera donc la première de ce texte, qui est d'un intérêt

1. *Carte comparée de la Sicile moderne avec la Sicile au* XIIe *siècle*, d'après Édrisi et d'autres géographes arabes, par A. H. Dufour, géographe, et M. Amari. Notice par M. Amari. Paris, 1859, in-4 (51 p. et une carte gr. in-fol.).

2. Œuvres d'Abdoul Rahman ben Khaldoun le Magrabi. Vol. I, Prolégomènes. Boulak, 1857, in-fol. (316 et 3 p.).

très inégal. Les temps antérieurs à Mohammed y sont traités d'une manière très remarquable; mais l'histoire du khalifat n'est presque qu'un abrégé des Annales d'Ibn al-Athir, arrangé par dynastie. Ibn Khaldoun lui-même ne paraît avoir regardé cette Histoire universelle que comme une introduction à l'Histoire des Berbers, qui était son véritable sujet, et que nous connaissions par les travaux de M. de Slane.

Avant de parler des publications qui se rapportent à la poésie arabe, je dirai ici quelques mots d'un curieux et singulier livre qui tient à l'histoire et à la poésie, et que M. Perron a publié sous le titre de *Femmes Arabes*[1]. C'est une histoire anecdotique et raisonnée du rôle et du caractère des femmes chez les Arabes avant et après Mohammed. Il commence par les contes des Arabes sur la reine de Saba, puis il rentre sur un terrain plus historique, expose la position, l'éducation, l'influence, les qualités des femmes chez les anciennes tribus du désert, accompagnant chaque exposé d'anecdotes et de traductions de poésies; ensuite il explique le changement que l'islam a apporté dans la position des femmes, et suit ainsi cette histoire jusqu'au khalife Mamoun, où il l'abandonne, parce que les femmes, à partir de cette époque, n'ont fait que déchoir chez les musulmans. Tout cela, raconté dans un style vif, abondant, souvent surabondant, quelquefois cru, forme un livre instructif et montrant un côté de la vie arabe peu connu. L'auteur ne cite presque jamais ses sources; je crois qu'une grande partie des anecdotes qui contiennent des poésies sont tirées du *Kitab al-Aghani*, les autres de quelques-uns de ces grands recueils de traits de mœurs, qui sont généralement divisés en chapitres, dont chacun traite d'une qualité ou d'un vice.

La poésie arabe paraît regagner une partie de la popularité

1. *Femmes arabes, avant et après l'islamisme*, par le Dr Perron. Alger, 1858, in-8 (611 p.).

dont elle jouissait autrefois, et que la faveur prépondérante des études historiques lui avait fait perdre pendant longtemps. Ce retour était inévitable, car on ne peut pas étudier une littérature par un seul côté. M. Engelmann a publié à Leyde le Diwan de Hadirah[1], poète du temps de Mohammed, dont un petit nombre de poésies seulement ont été sauvées de l'oubli par les grammairiens de Bagdad, quand ils recueillirent dans le désert les débris de la poésie ancienne. M. Engelmann les accompagne du commentaire de Yezid, de notes critiques et d'une traduction latine. C'est un travail fait avec beaucoup de soin; mais je ne puis m'empêcher de faire une observation sur la manière presque sauvage dont M. de Hammer y est attaqué. Il est, je pense, bien connu et reconnu que M. de Hammer a traduit en vers allemands beaucoup trop de poésies arabes, sans toujours se donner le temps nécessaire ou sans avoir les secours indispensables; il est de plus bien naturel que des savants, qui reprennent en détail ces traductions et se concentrent sur des parties comparativement petites, découvrent bien des imperfections et des erreurs; mais quel peut donc être le plaisir de jeter sans cesse des pierres sur la tombe d'un homme qui a rendu tant de services aux lettres orientales, des ouvrages duquel personne ne peut se passer et dont on ne relève que les fautes? Au reste, M. Engelmann n'est pas seul dans ce cas, ni plus vif que bien d'autres, à propos des travaux desquels j'aurais tout aussi bien pu faire ces remarques.

M. William Wright, à Dublin, a fait paraître une collection d'opuscules arabes[2], tirés de la bibliothèque de Leyde, dans laquelle il a compris deux petits traités lexicographiques, un

1. *Al-Hadiræ Diwanus*, cum Al-Yezidi scholiis, ex codice ms. arabice edidit, versione latina et adnotatione illustravit Dr G. H. Engelmann. Leyde, 1858, in-8 (14 et 10 p.).
2. *Opuscula arabica*, collected and edited from mss. in the university library of Leyden, by William Wright. Leyde, 1859, in-8 (XVIII, 132 p.).

traité sur la métrique, un petit Diwan de Thahman, poète du Ier siècle de l'hégire, et une collection de poésies lyriques antérieures ou peu postérieures à Mohammed. M. Wright a accompagné chacune de ces pièces de notes explicatives et de petits vocabulaires; mais il n'en donne pas la traduction, ce qui est à regretter, au moins pour les pièces poétiques, qui auraient eu de l'intérêt pour d'autres que des orientalistes. C'est vouloir renfermer éternellement les littératures de l'Asie dans un petit cercle d'initiés, que de refuser au public le seul moyen de s'intéresser aux produits de l'esprit oriental que l'on publie. Les poésies arabes des premiers temps sont toujours curieuses pour nous. Les grammairiens de Bagdad et de Koufa les ont recueillies et sauvées de l'oubli dans un but philologique; mais elles contiennent les plus précieuses indications des mœurs et de l'esprit des Arabes. Les auteurs de ces petites pièces n'étaient pas des poètes de métier; ils faisaient des vers pour exprimer leurs passions ou pour conserver le souvenir d'un haut fait, et celles de ces poésies qui avaient le mieux réussi se répandaient et se perpétuaient dans les tribus par la récitation orale. On peut voir, dans la préface de M. Wright, une aventure étrange qui était arrivée à Thahman, et qui devint l'occasion de sa meilleure pièce de vers.

Plus tard, lorsque l'empire des Arabes eut grandi sous le khalifat, la poésie conserva son influence; mais son esprit se modifia profondément. On voulut en garder la forme primitive et le langage; on se contenta donc de la forme de la *kassidé*, quoique ce cadre étroit ne répondît plus aux nouveaux besoins; on alla dans le désert pour étudier auprès des tribus et dans leurs chansons populaires la langue classique, dont on ne voulait pas dévier, et l'on ne s'aperçut pas que, par l'excès de cet esprit de conservation, on changeait la nature même de la poésie; qu'elle devenait savante, de spontanée qu'elle avait été. Mais elle avait été si longtemps l'unique mode d'expression de tous les sentiments des Arabes, que ce changement graduel ne diminua pas son influence; elle resta à Bagdad l'or-

gane de l'opinion publique, la source de la gloire et de la honte, comme elle l'avait été dans les tribus du désert. Les poésies nouvelles étaient le seul instrument de la publicité, elles devenaient le sujet habituel des discussions dans toutes les assemblées d'hommes cultivés, et se répandaient avec une grande rapidité dans l'empire entier. Cet état de choses faisait naître des poètes de métier, et les hommes puissants ne tardèrent pas à en rechercher les louanges, comme le moyen le plus sûr et le plus facile d'arriver à la renommée. Des circonstances semblables ont produit des résultats analogues dans d'autres temps : on voit les villes de la Grèce se disputer les louanges de Pindare et de ses confrères, et les payer très généreusement; on trouve un empressement semblable dans les cours féodales du temps des troubadours et des trouvères, et en Italie chez les princes du XV[e] siècle; mais je crois que dans aucun temps ni chez aucun peuple l'influence des poètes n'a été aussi grande que chez les Arabes, et nulle part ils n'ont été aussi magnifiquement récompensés que chez les princes musulmans.

Aucun de ces poètes de cour n'a atteint une réputation comparable à celle de Motenabbi, dont M. Dieterici, à Berlin, publie dans ce moment une édition[1]. Rien ne saurait nous donner une idée plus exacte, ni offrir un exemple plus frappant de la position et du caractère de ces poètes de cour, que la vie de Motenabbi. Il était né à Koufa, en 303 de l'hégire; fils d'un porteur d'eau, il passa sa jeunesse dans le désert, d'où il rapporta une parfaite connaissance du beau langage, une fierté assez âpre, une grande vaillance, et la velléité d'être prophète. Il forma une secte, fut mis en prison, renonça au rôle de prophète, et se contenta d'être homme de guerre et poète de cour, ce qu'il resta jusqu'à sa mort, se battant pour

1. *Mutanabbii Carmina, cum commentariis Wahidi*, ex libris manuscriptis qui Vindobonæ, Gothæ, Lugduni Batavorum atque Berolini asservantur, edidit Fr. Dieterici. Pars I; Berlin, 1858, in-4 (372 p.).

différents princes, célébrant leurs hauts faits et leurs bienfaits, se brouillant avec eux, se vengeant parfois par des satires des louanges qu'il leur avait données auparavant, et il finit, après des fortunes fort diverses, en sacrifiant bravement sa vie pour ne pas faire mentir un vers qu'il avait composé autrefois pour sa propre gloire. En somme, c'est une figure curieuse, qui ne manque pas de dignité, quoique entachée de défauts provenant de sa position, et que l'esprit du temps excusait et légitimait. On a conservé de lui près de trois cents poèmes qui ont été dès le commencement et sont restés pendant des siècles l'objet d'admirations, de critiques et de commentaires sans nombre; ils ont été, même en Europe, le hème et l'occasion de nombreuses discussions sur la question controversée des mérites de la poésie arabe.

Cette question est insoluble, au moins de la manière dont on l'a posée; car ce que nous reprochons aux *kassidés* de Motenabbi et à la plupart des poésies orientales, est précisément ce qui charme ceux pour lesquels elles sont écrites. Nous pouvons à peine concevoir la popularité d'un auteur qui a besoin d'un commentaire pour ses contemporains mêmes, et Motenabbi en avait certainement grand besoin, puisqu'il en a trouvé quarante avant la fin d'un siècle. Mais nous lisons beaucoup et vite, et les Arabes lisaient peu et lentement, et relisaient souvent, de sorte que l'auteur pouvait se livrer à tous les artifices du langage, auxquels aucune langue ne se prête mieux que l'arabe; il pouvait accumuler les allusions, les allitérations, les jeux de mots et de sons, sans risquer de fatiguer un public qui aimait à discuter et à découvrir peu à peu les finesses cachées d'un auteur favori. Nous nous plaignons de la répétition éternelle des louanges de la bravoure, de la générosité et de l'éloquence qui se rencontrent dans ces poésies; mais les Arabes tiennent ces vertus pour les seules qui méritent d'être célébrées, et ils les ont peintes avec une énergie incomparable. Toute poésie n'est que l'exposition des sentiments d'un peuple, et si elle les rend avec assez de vérité

et de force pour satisfaire les hommes cultivés de la nation, elle atteint son but et prend sa place dans la littérature universelle. Quant au rang que chaque poète doit occuper dans sa littérature nationale, il n'appartient qu'à sa propre nation de le lui assigner, et s'il le garde pendant des siècles, comme Motenabbi l'a gardé, il ne nous reste qu'à accepter l'opinion de ses juges naturels, dont la décision, après des discussions prolongées et passionnées, paraît être que Motenabbi, malgré ses défauts et son inégalité, est le meilleur représentant du goût et des sentiments des Arabes musulmans, comme les auteurs des *Moallakât* sont les représentants les plus fidèles des sentiments des Arabes du désert.

M. Dieterici publie le diwan de Motenabbi avec le commentaire de Wahidi, qui, selon l'opinion générale, est le meilleur des nombreux commentateurs de cet auteur. C'est un véritable service rendu à la science, car l'étude de Wahidi est un des guides les plus sûrs pour l'intelligence de la poésie arabe.

M. Dieterici vient de publier encore, sous le titre de *l'Homme et les Animaux*[1], la traduction d'un apologue arabe du xe siècle de notre ère, dont voici le sujet. Les animaux se révoltent contre la domination de l'homme, et en appellent au roi des génies. Les hommes et toutes les espèces d'animaux envoient des délégués pour plaider leur cause. Les animaux se plaignent de la cruauté des hommes et exposent les droits à la liberté que leur donnent leur organisation physique et morale, et leur supériorité sur l'homme sous beaucoup de rapports. Les hommes établissent leur droit sur les animaux par des raisons de tout genre, et le roi finit par juger en leur faveur, parce que l'homme seul possède la science. Cet apologue serait en lui-même très curieux par l'esprit d'humanité qui y règne, et qui pourrait certainement nous servir d'en-

1. *Der Streit zwischen Mensch und Thier*, ein arabisches Märchen aus den Schriften der lauteren Brüder übersetzt von Dr F. Dieterici. Berlin, 1858, in-8 (xvIII et 291 p.).

seignement encore aujourd'hui, quoique nous ayons fait sous ce rapport des progrès depuis quelque temps; mais il est infiniment plus curieux si on le prend comme partie de l'ensemble dont il est tiré, c'est-à-dire des œuvres des Frères de la Pureté, une des associations les plus intéressantes que les nations musulmanes aient produites.

L'islam eut une grande épreuve à subir lorsque les Arabes se répandirent en Syrie et en Perse, et se mirent en contact avec la science et les idées de peuples plus cultivés. Accepterait-il les sciences des Grecs, et admettrait-il ou non une certaine liberté dans les recherches, en face de la parole du Koran? La lutte fut longue et vive, et remplit sous différentes formes les premiers siècles du khalifat; son histoire est encore à écrire en grande patrie, et rien n'est si difficile que d'en suivre le fil à travers les discussions de la scolastique, en apparence les plus stériles, que les deux partis appelèrent à leur secours. Plusieurs fois l'esprit libre parut sur le point de l'emporter, et lorsque le khalife Mamoun décida que le Koran était créé dans le temps et non pas de toute éternité, on put croire que la science avait gagné une victoire décisive; car c'est sous cette forme bizarre que la grande question de la philosophie contre la théologie s'était alors cachée. On a vu dans le moyen âge chrétien la même question posée d'une façon singulière, car rien ne paraît plus difficile à l'esprit humain que d'aller droit à son but; mais les théologiens musulmans reprenaient toujours le dessus, et rejetaient toutes les sciences étrangères, excepté les mathématiques, la médecine, et la dialectique d'Aristote, qu'ils avaient trouvé nécessaire d'emprunter à leurs antagonistes. Les amis de la pensée libre firent, au xe siècle de notre ère, un nouvel effort pour revendiquer la liberté de la recherche du vrai, et faire concorder la science et la philosophie avec l'interprétation du Koran. Une société de savants, qui prit le nom de Frères de la Pureté, forma une association secrète, dont le siège principal était Basra, et organisa des loges dans d'autres villes. Elle publia cinquante et un traités

élémentaires sur les sciences exactes, sur la connaissance de la nature, sur l'homme et sur les choses divines, traités dont l'ensemble est certainement une des productions les plus curieuses de la littérature arabe. Il est probable qu'ils avaient encore des doctrines ésotériques qui ne sont pas enseignées dans les traités; mais on voit, dans ce qu'ils ont publié, que leur métaphysique était néoplatonicienne, et que l'effort de la concilier avec le Koran avait produit une sorte de gnosticisme, ce qui est le résultat infaillible de tout mélange d'idées monothéistes et panthéistes. Mais, abstraction faite de leur théologie secrète, on ne peut assez admirer la pureté de leur morale, la liberté de leur pensée et leur respect pour la science. Si leur enseignement avait pris le dessus dans les écoles arabes de leur temps, il est possible et même probable que les nations musulmanes eussent gardé sur les Européens la supériorité qu'elles avaient alors acquise incontestablement; mais le système religieux des Frères de la Pureté était trop incompatible avec le Koran; les théologiens orthodoxes étouffèrent la nouvelle école, et l'exégèse et la dialectique ont régné depuis en maîtres incontestés. Les esprits auxquels elles ne suffisent pas se réfugient dans le vague panthéisme des soufis, ou dans quelques doctrines secrètes, et le monde musulman périt aujourd'hui pour avoir repoussé la science.

L'apologue que M. Dieterici a traduit fait partie du vingt et unième traité des Frères de la Pureté, et forme le passage des sciences naturelles à la science de l'homme. Il a de bonne heure attiré l'attention, et a été traduit en hébreu peu de temps après sa rédaction. De nos jours il a été publié et imprimé plusieurs fois en hindoustani, et il en a paru deux éditions arabes à Calcutta. Il n'y a pas très longtemps que l'encyclopédie des Frères de la Pureté est connue en Europe; mais les travaux récents de M. Nauwerk, de M. Sprenger et surtout de M. Flügel, en font sentir toute l'importance. M. Woepcke avait formé, il y a quelques années, le plan de publier l'ouvrage entier; malheureusement les circontances ne

l'ont pas permis; mais le temps est évidemment arrivé où nous jouirons bientôt d'une édition complète de cette encyclopédie des sciences, quoique ce soit une entreprise difficile, à cause du nombre des sujets auxquels touchent ces traités, et très coûteuse, à cause de l'étendue de la collection.

Ce sujet m'amène à dire quelques mots de la dernière partie des *Mélanges de philosophie juive et arabe*, de M. Munk[1], qui vient de paraître. La première était tout entière consacrée à Avicebron, et la seconde commence par quelques études sur les sources auxquelles ce philosophe a puisé, et sur l'influence que ses ouvrages ont exercée sur les écoles juives et chrétiennes du moyen âge. Ensuite l'auteur passe à des recherches sur l'histoire générale de la philosophie chez les Arabes et les Juifs, et sur les principaux philosophes chez ces deux peuples, qui, sous ce rapport, sont indissolublement liés; car la décadence de la philosophie chez les Arabes fut si rapide et si entière, à partir du moment où la théologie orthodoxe fut maîtresse du terrain, que la plupart des ouvrages philosophiques des Arabes auraient péri, si les Juifs ne les avaient conservés et transcrits ou traduits en hébreu. M. Munk a réuni ici différentes études qui avaient paru dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques;* il les a complétées pour en faire un ensemble, et les a enrichies de nombreuses et importantes additions. Ce volume forme une histoire de la philosophie arabe, non pas plus complète, mais de beaucoup plus exacte que toutes celles que nous possédions auparavant; tout y est tiré des sources, et la nuance du sens des termes techniques et scolastiques est précisée d'une façon admirable.

Sur les sciences des Arabes je n'ai à mentionner que deux traités de M. Woepcke, dont l'un contient la description détaillée et la théorie de la construction et de l'usage d'un as-

1. *Mélanges de philosophie juive et arabe*, par S. Munk. Paris, 1859, in-8 (XII, 536 et 72 p.).

trolabe arabe-espagnol[1] qui appartient à la bibliothèque de Berlin, et dont l'autre nous donne la traduction complète de l'Arithmétique d'Aboul Hassan Alkalsadi[2]. M. Woepcke a déjà fait ressortir, dans le Journal asiatique, l'importance de ce traité, le plus ancien connu jusqu'ici où les chiffres décimaux et une notation complète de l'algèbre numérique soient employés. On est étonné que cet ouvrage ne date que de l'an 1477 de notre ère; car on pouvait s'attendre à voir ces progrès constatés dans des traités bien plus anciens, et M. Woepcke croit qu'on en trouvera qui marqueront plus exactement l'époque où ces procédés ont été introduits par les Arabes. Ce n'est que très graduellement qu'on apprend à préciser ce que les Arabes ont emprunté aux Grecs et aux Indiens, ce qu'ils y ont ajouté eux-mêmes, et quel est l'état exact des sciences mathématiques qu'ils ont transmises aux Italiens du moyen âge.

Il n'est venu à ma connaissance qu'un seul travail original relatif à la grammaire arabe : c'est un mémoire de M. Barb, à Vienne, sur la nature et le rôle du *hamza* dans l'orthographe et la grammaire[3]. Quiconque s'est occupé de grammaire arabe connaît les complications des règles du *hamza*, complications que M. Barb attribue à ce qu'on n'a pas suffisamment tenu compte de la nature de ce signe, qui est essentiellement une consonne. Il appuie sa théorie sur une nouvelle traduction du traité d'un grammairien arabe, sur l'interprétation duquel M. de Sacy s'était fondé dans son exposé de cette matière, et il montre la simplification des règles d'application que permet sa

1. *Ueber ein arabisches Astrolabium*, von Woepcke. Berlin, 1858, in-4 (31 p. et 3 pl.), tiré des mémoires de l'Académie de Berlin.

2. *Traduction du traité d'arithmétique d'Aboul Hasan Ali ben Mohammed Alkalçadi* dans les *Atti dell'Accademia pontificia de'Nuovi Lincei*, Rome, 1858, in-4 (64 p.).

3. *Ueber das Zeichen Hamze*, und die drei damit verbundenen Buchstaben *elif*, *waw* und *ya* der arabischen Schrift, von H. A. Barb, Vienne, 1858, in-8 (100 p.).

manière de voir. La nature du *hamza* n'a peut-être pas été, en théorie, aussi méconnue dans toutes les grammaires modernes que le pense M. Barb; mais ce n'en est pas moins un service réel rendu à la grammaire, que de dégager nettement le principe et de le suivre dans toutes ses applications. Il est possible qu'on ne soit pas d'accord avec lui dans tous les détails, mais je ne pense pas qu'on puisse se refuser à reconnaître sa théorie.

Je termine cette énumération d'ouvrages arabes par la mention du plus considérable de tous ceux qui ont paru dans l'année; celui par lequel j'aurais peut-être dû commencer, le septième et dernier volume du Dictionnaire bibliographique de Hadji Khalfa, par M. Flügel[1]. Mustapha ben Abdallah, appelé Hadji Khalfa, était un savant de Constantinople du commencement du XVIIe siècle de notre ère. Il a écrit beaucoup d'ouvrages; mais aucun d'eux n'est comparable à son Dictionnaire bibliographique, qui est un monument étonnant de son savoir et de son bon esprit. Il a réuni les titres de quinze mille ouvrages arabes, persans et turcs, mais surtout arabes, ouvrages qu'il a dû tous ou presque tous voir lui-même, et dont il indique le titre, les mots du commencement et de la fin, l'auteur, avec quelques données concises sur sa vie, et souvent le contenu ou les divisions principales. Il ne cherche nulle part à grossir son livre; au contraire, tout y est bref, positif et restreint au nécessaire. Ce dictionnaire est loin d'être complet, mais ce n'est que par un travail immense et à l'aide de beaucoup de voyages qu'il a pu être produit, et les indications qu'il contient sont d'autant plus précieuses, qu'elles nous donnent la

1. *Lexicon bibliographicum et encyclopædicum*, a Mustapha ben Abd-allah Katib Jelebi dicto, et nomine Haji Khalfa celebrato, compositum, primum edidit, latine vertit et commentario indicibusque instruxit G. Flügel. T. VII Catalogos bibliothecarum Cahirensium, Damascenæ, Halebensis, Rhodiæ et Constantinopolitanarum continens. Accedunt commentarius in sex tomos priores et indices duo. Londres, 1858, in-4° (XIV et 1257 p.).

certitude que tous ces ouvrages existaient il y a deux siècles, et qu'il y a toute raison de croire qu'on les retrouvera presque tous, parce que depuis ce temps il n'y a pas eu de grandes destructions de manuscrits comme celles qui ont eu lieu dans les guerres des Mongols, où la fleur de la littérature arabe a péri en grande partie. Il est peut-être inutile de parler longuement d'un ouvrage aussi célèbre, dont depuis d'Herbelot se sont servi tous les orientalistes qui en avaient un manuscrit à leur portée, et dont tous les autres désiraient posséder une édition. L'étendue du livre et le médiocre état des manuscrits paraissaient devoir renvoyer à bien loin l'accomplissement de ce désir, lorsque M. Flügel eut le courage de l'entreprendre, et le comité des traductions de Londres la hardiesse de se charger des frais de la publication. M. Flügel, après avoir collationné les manuscrits de Vienne, de Paris et de Berlin, s'aida de tous les secours que pouvaient lui fournir les travaux des savants et les manuscrits des bibliothèques publiques, pour rétablir les titres et les noms propres qui, dans un ouvrage de ce genre, souffrent toujours le plus de la négligence ou de l'ignorance des copistes, et il parvint ainsi à rédiger son texte, qu'il rendit ensuite en latin, en traduisant tous les titres des livres. Quiconque a eu à traduire des titres orientaux, sait que ce sont autant de petits problèmes difficiles à résoudre, surtout quand on n'a pas l'ouvrage même sous les yeux.

Les six premiers volumes comprennent le Dictionnaire de Hadji Khalfa, mais il était indispensable de les faire suivre d'un index d'auteurs et d'une liste alphabétique des ouvrages cités en dehors de leur ordre naturel. M. Flügel a ajouté à ces tables un commentaire fort ample, contenant des variantes, des corrections et des notes; enfin il a complété son travail par les catalogues de vingt-six bibliothèques publiques de Constantinople, de Damas, du Caire, de Rhodes et d'Alep, contenant à peu près vingt-quatre mille titres de manuscrits, mais sans aucune autre indication que le titre même. C'est ainsi que nous avons à la fin une édition complète et plus que complète

de cet important ouvrage, publiée par un homme préparé par de longs travaux à remplir cette tâche difficile et laborieuse, et si le comité des traductions de Londres n'avait rendu au monde savant d'autre service que cette publication, il aurait suffisamment justifié son existence.

En passant aux littératures qui se rattachent à l'arabe, je me contenterai de mentionner d'un mot la publication de la seconde édition de l'*Histoire générale des langues sémitiques*, par M. Renan[1]. Cet ouvrage est trop connu et a trop bien pris sa place pour qu'il soit nécessaire d'en reparler en détail.

La littérature syriaque nous a fourni un assez grand nombre de travaux, qui tous, à l'exception des Hymnes de Jacob de Seroug, que publie M. Pius Zingerlé[2], sont tirés des manuscrits du monastère de Deipara, qui ont passé si heureusement des mains de leurs propriétaires ignorants dans le Musée britannique. Tous ces travaux appartiennent à la littérature biblique et patristique, à l'exception de quelques pièces dans les *Analecta syriaca*[3] de M. Lagarde. C'est un recueil de pièces inédites syriaques, toutes traduites du grec ; elles sont, pour la plupart, tirées des Pères de l'Église grecque ; mais quelques-unes sont prises dans la littérature classique. Si l'éditeur avait voulu les accompagner d'une traduction, il les aurait rendues accessibles à tous ceux qui s'occupent de l'histoire ecclésiastique et de la littérature grecque. Je vous prie d'excuser la répétition perpétuelle de cette plainte ; la littérature orientale a besoin, pour porter ses fruits, de sortir du cercle nécessairement étroit des philologues, et il est évi-

1. *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, par E. Renan. Première partie : Histoire générale des langues sémitiques. Seconde édition, revue et corrigée. Paris, 1858, in-8 (XVI et 515 p.).
2. Dans le Journal de la Société orientale de Leipzig, vol. XII et XIII.
3. *P Lagardii Analecta syriaca*. Leipzig, 1858, in-8 (XX, 208 p.). *Appendix in Analecta syriaca*. Leipzig, (IV, 28 p.).

dent que tout ouvrage oriental qui vaut la peine d'être publié vaut aussi la peine d'être traduit, à l'exception de ceux qui sont uniquement destinés aux écoles et aux hommes du métier.

M. Lipsius vient de publier un nouvel examen de la traduction syriaque des lettres de saint Ignace, que M. Cureton a fait connaître il y a quelques années, et qui ont déjà donné lieu à bien des discussions. Je n'ai pas encore pu voir ce travail, qui fait partie des mémoires publiés par la Société orientale de Leipzig[1].

M. Payne Smith a retrouvé presque en entier, dans les manuscrits syriaques du Musée britannique, une traduction des Homélies de saint Cyrille sur l'évangile de saint Luc[2] dont l'original grec a péri en grande partie, et le sénat d'Oxford les a fait imprimer avec sa libéralité ordinaire.

Enfin, la dernière, et de beaucoup la plus importante de ces publications, est une rédaction jusqu'ici inconnue des Évangiles en syriaque[3], que M. Cureton a découverte parmi les manuscrits apportés de la Thébaïde. L'éditeur prouve avec beaucoup de savoir et de sagacité que ce texte est antérieur à la traduction syriaque connue sous le nom de la *Peschito*, et que cette dernière n'est au fond qu'une nouvelle rédaction de cet ancien texte, dans laquelle on s'est rapproché davantage du texte grec des Évangiles. Ceux qui connaissent l'usage que

1. *Ueber das Verhältniss der drei syrischen Briefe des Ignatios zu den übrigen Recensionen der ignatianischen Literatur*, von R. A. Lipsius. Leipzig, 1859, in-8 (203 p.).

2. *S. Cyrilli Alexandriæ episcopi commentarii in Lucæ evangelium* quæ supersunt syriace; e manuscriptis apud Museum britannicum edidit R. Payne Smith. Oxford, 1858, in-4 (XXII et 447 p.).

3. *Remains of a very ancient recension of the four Gospels in Syriac*, hitherto unknown in Europe, discovered, edited and translated by W. Cureton. London, 1858, in-4 (XCV et 87 p., un *fac-simile* et les textes non paginés).

l'on a fait des traductions anciennes du Nouveau Testament pour la critique du texte grec sentiront à l'instant la grande importance de la découverte d'une traduction plus ancienne, non seulement que tous les manuscrits existants du texte grec, mais plus ancienne que toutes les traductions connues. Mais l'importance de ce nouveau texte syriaque pour la critique de l'Évangile de saint Matthieu est encore bien plus grande, parce que cet Évangile a été composé en hébreu, et que nous ne le possédons que dans une traduction grecque dont l'auteur et l'époque exacte nous sont inconnus. M. Cureton, qui discute longuement et avec une grande précision les rapports qui existent entre la Peschito, le texte qu'il publie et le texte grec, montre que son texte syriaque n'est pas une traduction du grec; ce serait ou une traduction directe du texte de saint Matthieu, ou ce texte lui-même. Dans l'un et dans l'autre cas, le livre est d'une grande valeur, mais surtout dans le dernier; car, dans cette supposition, le nouveau texte nous donnerait les paroles mêmes de Jésus-Christ, et dans le dialecte dans lequel elles auraient été prononcées. M. Cureton lui-même me paraît pencher vers cette solution du problème, quoiqu'il refuse de se prononcer, au moins jusqu'à nouvel examen. La discussion roulera nécessairement sur deux points : le dialecte que l'on parlait alors en Judée ne se distinguait-il en rien du syriaque? Ensuite, comment les auteurs de la Peschito auraient-ils fait des changements à ce texte, qu'ils devaient savoir être l'original de saint Matthieu, pour le rapprocher de la traduction grecque? Ce n'est certainement pas ici la place de discuter des questions de ce genre; mais, quelle que soit l'opinion définitive des savants, le texte de M. Cureton restera un document des plus importants pour la critique du Nouveau Testament, et l'éditeur, qui a senti toute la gravité du sujet, n'a rien négligé pour rendre sa publication aussi parfaite et aussi exacte que possible.

M. d'Abbadie a fait paraître le Catalogue raisonné des manuscrits éthiopiens qu'il a rapportés de ses voyages en Abyssi-

nie. C'est probablement la plus belle bibliothèque de ce genre qui existe; elle comprend deux cent trente-quatre volumes, qui contiennent un bien plus grand nombre de traités; M. d'Abbadie pense qu'ils renferment au moins les trois quarts de la littérature entière. Il donne dans son catalogue la description de chaque volume et en indique le contenu, en général brièvement, mais toujours assez pour guider les savants dans leurs recherches. L'impression que donne ce travail est conforme à l'idée qu'on pouvait se faire de cette littérature, qui est toute de théologie, et en général de très petite théologie; son importance consiste dans la langue, dans la traduction de la Bible, dans quelques œuvres des Pères grecs, perdues dans l'original, et dans quelques chroniques contenant l'histoire du pays. M. d'Abbadie a mis une persistance et une libéralité admirables à réunir ces ouvrages; il lui a fallu quelquefois des années de négociations pour obtenir, à prix d'argent, la permission de faire prendre copie d'un livre qui lui manquait. Pendant un séjour de bien des années, occupé de travaux fatigants, au milieu d'empêchements et de dangers de toute espèce, il n'a jamais oublié un instant les intérêts de la littérature, et aujourd'hui il communique ses manuscrits aux savants avec autant de facilité qu'il a eu de difficulté à les obtenir. On en verra prochainement les fruits: le livre d'Hermas, qu'il a rapporté, va paraître à Leipzig; l'édition de la traduction éthiopienne de la Bible par M. Dillmann va être continuée à l'aide des manuscrits de M. d'Abbadie, et le dictionnaire du Père Juste d'Urbain, qui lui appartient, doit être publié à Rome par les soins de la Propagande.

Il a paru encore un catalogue de manuscrits éthiopiens : c'est celui des manuscrits de la bibliothèque Bodléienne, par M. Dillmann. J'en aurais parlé volontiers, mais il m'a été impossible de me le procurer à Londres; on m'a répondu qu'il n'était pas en vente, ce qui serait étrange; j'ignore si le fait est exact.

1. *Catalogue raisonné des manuscrits éthiopiens* appartenant à Antoine d'Abbadie. Paris, 1859, in-4 (xv et 236 p.). Prix : 6 fr.

Il y a une langue qui a résisté jusqu'ici à toutes les analyses et qu'on a essayé en vain de rattacher à une des familles de langues connues : c'est l'étrusque. Le Père Tarquini, à Rome, et M. Stickel, à Iéna, tentent aujourd'hui, chacun de son côté, d'expliquer les inscriptions étrusques par l'hébreu. Je ne connais pas le travail de M. Tarquini; celui de M. Stickel[1] est un ouvrage sérieux et fait avec beaucoup de savoir. L'auteur commence par changer la lecture habituelle de quelques lettres étrusques, puis il procède à l'analyse de trente-quatre inscriptions, en commençant par la grande inscription de Pérouse. Il découpe l'écriture, malheureusement continue, des inscriptions, en mots et en phrases, établit l'étymologie et le sens de chaque mot avec les ressources que fournissent les dictionnaires des différentes langues sémitiques, et en commente la signification au moyen d'explications historiques; et à la fin il réunit les règles grammaticales des formes particulières qu'il attribue à ce dialecte araméen. La difficulté de reconstruire un dialecte perdu, quand on n'a pas de texte bilingue d'une certaine étendue, est presque insurmontable, et je crains que M. Stickel ne parvienne pas à convertir les lecteurs à son idée.

Une autre classe d'inscriptions, qui se rattache avec certitude aux langues sémitiques, et qui a excité depuis longtemps une curiosité très vive, est celle des inscriptions sinaïtiques. Au commencement, quand elles n'étaient encore connues que par des rumeurs exagérées, on espérait y trouver des éclaircissements importants sur l'Ancien Testament; mais lorsqu'on eut des copies exactes de quelques centaines d'inscriptions et que M. Beer en eut déchiffré l'alphabet, on trouva qu'elles étaient très courtes, ne contenant presque que des avant-propos, et qu'elles ne fournissaient aucune date, ni aucune indication du but qu'elles pouvaient avoir. On fut donc réduit à les attri-

1. *Das Etruskische durch Erklärung von Inschriften und Namen als semitisch erwiesen*, von J. G. Stickel. Leipzig, 1858, in-8 (xiv et 296 p. et 3 pl.).

buer toutes à des pèlerins, soit chrétiens, soit autres. J'avoue que cette explication ne me paraît pas satisfaire l'esprit, d'autant plus qu'on trouve de ces inscriptions, à mesure que les voyages se multiplient, dans des endroits qui ne sont pas favorables à cette hypothèse. On en a rencontré dans les ruines de villes inconnues sur les frontières méridionales de la Palestine, et l'on dit que les inscriptions récemment découvertes dans les villes de basalte abandonnées dans le Hauran sont de la même espéce. En attendant que de nouvelles découvertes et une exploration plus étendue des pays environnants nous fournissent des dates sur l'âge, les auteurs et le but de ces mémentos si abondamment et si légèrement tracés snr les rochers de la Péninsule, les matériaux s'accroissent; M. Lottin de Laval[1] a publié plusieurs centaines de ces inscriptions, et M. Lepsius en a rapporté d'autres, qu'il a insérées dans son grand ouvrage sur l'Égypte. Je vois aussi qu'un voyageur anglais, qui ne s'est pas nommé, annonce de nombreuses découvertes du même genre, faites sur la cime du mont Serbal et dans les environs des mines de cuivre de Maghara.

J'arrive aux travaux sur la Mésopotamie. Les fouilles ont, je crois, cessé partout, et les circonstances ne sont pas favorables à leur reprise, à moins que M. Taylor ne recommence, à son tour, ses curieuses recherches en Chaldée. Mais les matériaux qui se trouvent déjà en Europe sont tellement abondants, qu'il faudra bien des années et bien des travailleurs pour les publier et pour en tirer des résultats. M. Oppert a achevé le deuxième volume de *l'Expédition scientifique en Mésopotamie*, volume qui traite du déchiffrement des inscriptions cunéiformes[2]. Il commence par exposer les principes de la lec-

1. *Voyage dans la péninsule arabique du Sinaï et l'Égypte moyenne*, par M. Lottin de Laval. Paris, 1858, in-4, avec un atlas in-folio. (Il en a paru trente-deux livraisons sur quarante, dont se composera l'ouvrage. Chaque livraison coûte 7 fr.)

2. *Expédition scientifique en Mésopotamie*, exécutée par ordre du Gouvernement, de 1851 à 1854, par MM. F. Fresnel, F. Thomas et J. Oppert, publiée par Jules Oppert. Paris, 1859, in-4, vol. II (II et 361 p.).

ture, puis il les applique d'abord à des inscriptions trilingues, ensuite à des inscriptions assyriennes seules. C'est le premier traité systématique sur la matière; l'auteur y expose les difficultés multiples que l'on rencontre dans la lecture et l'interprétation de ces textes, ainsi que les solutions qu'il propose et celles qu'il accepte de ses prédécesseurs. Puis il fait l'application de ces principes à un certain nombre d'inscriptions, en suivant la lecture et l'interprétation des mots dans tous les détails qu'exigent les opérations délicates auxquelles chaque mot est soumis, jusqu'à ce qu'il l'amène à une étymologie sémitique, ou quelquefois scythique, qui le satisfasse, et à une forme grammaticale qui lui paraisse certaine ou au moins probable. Les analyses sont faites avec beaucoup de sagacité et avec une connaissance surprenante des monuments assyriens les plus variés. Un travail sur une matière si neuve, si épineuse et si importante, sera nécessairement l'objet de l'examen le plus attentif de la part des savants. La nature de quelques-unes des suppositions sur lesquelles repose le système d'interprétation proposé, l'incertitude que présente la lecture des noms propres, les doutes naturels que soulève toute tentative de restauration d'une langue perdue à l'aide des dialectes de la même famille, la latitude particulière inhérente aux étymologies sémitiques, la bizarrerie de quelques-unes des interprétations proposées, chacun de ces points produira des critiques et des doutes, et provoquera la publication de nouveaux matériaux indispensables à la discussion, et l'on peut espérer que la vérité et une conviction commune en sortiront à la fin. C'est un progrès très réel qu'il y ait un exposé systématique qui permette de saisir chaque point et de le discuter.

Une des voix qui se sont élevées jusqu'ici contre la théorie proposée proteste contre le système tout entier. M. le comte de Gobineau a publié un essai sur la *Lecture des textes cunéiformes*[1]. Il attaque, dans son introduction, avec beaucoup de

1. *Lecture des textes cunéiformes*, par M. le comte A. de Gobineau. Paris, 1858, in-8 (200 p.).

verve, non seulement le système suivi par MM. Rawlinson, Hinks et Oppert dans la lecture des inscriptions assyriennes, mais encore la lecture des inscriptions perses de Burnouf et de M. Lassen, que l'on pouvait croire à l'abri des doutes. Il propose ensuite sa propre interprétation des textes médiques et assyriens. Quant aux derniers, il ne s'éloigne pas en principe de ses prédécesseurs, car il traite l'assyrien, à leur exemple, comme une langue sémitique; seulement il le rapporte plutôt à l'arabe qu'à l'hébreu. Quant au médique, que l'on suppose aujourd'hui être une langue scythique, il en fait du pehlewi, c'est-à-dire une de ces langues mixtes et combinant des éléments ariens et sémitiques, qui se sont formées de toute antiquité sur la frontière de ces deux races. Si l'on parvenait à nous débarrasser de l'hypothèse scythique et de toutes les complications qu'elle entraîne, on rendrait un grand service à l'interprétation de l'assyrien; mais jusqu'ici M. Gobineau ne nous en fournit pas le moyen, parce qu'il n'a pas encore publié la méthode par laquelle il arrive à sa lecture.

Les inscriptions cunéiformes perses n'ont pas donné lieu à de nouveaux travaux, au moins aucun n'est venu à ma connaissance; mais les textes zends ont été le sujet de plusieurs ouvrages importants.

Un parsi de Bombay, Sohrabji Schapourji, a fait imprimer un traité sur les livres de Zoroastre, leur authenticité et la langue dans laquelle ils sont écrits [1]. Mais cet ouvrage est en guzzarati, et je suis obligé de laisser à plus savant que moi le soin d'en indiquer le contenu et l'importance.

Les études zoroastriennes ont suivi leur cours en Europe et ont produit plusieurs travaux remarquables. Ces études fournissent une preuve bien frappante de la difficulté qu'il y a

1. *Essai sur les livres religieux de Zoroastre, la langue dans laquelle ils sont écrits, et son antiquité*, par Sohrabji Shapourji. Bombay, 1859 (198 p.), en guzzarati.

pour nous de faire revivre des langues mortes, de pénétrer dans l'histoire des temps antiques et de nous rendre compte d'idées anciennes. Nous avons dans le Zendavesta une collection de livres assez considérable, écrite dans une langue parente de celle des Védas et ancêtre du persan actuel. Nous possédons des commentaires de ces livres en pehlewi, en sanscrit et en parsi; nous avons les livres des Parses modernes qui nous transmettent une tradition presque ininterrompue; enfin, nous avons le culte encore vivant de la religion dont ces livres forment la liturgie, et, malgré tous ces secours, il y a peu de problèmes plus difficiles que l'interprétation du Zendavesta. Au reste, les matériaux et les travaux se multiplient, de sorte que les savants éloignés des grandes collections de manuscrits pourront s'occuper de ce sujet sans grands désavantages; l'édition de M. Westergaard est achevée, celle de M. Spiegel s'avance, et, en dehors de ces travaux généraux, il en paraît de partiels sur des parties importantes du Zendavesta. Ainsi M. Haug a publié la première moitié d'une traduction et d'un commentaire sur la partie la plus difficile du Yaçna, les *Gathas*[1]. Ce sont des hymmes antiques dans un dialecte plus ancien que celui du reste du Zendavesta et conservés au milieu de la liturgie. M. Spiegel est le premier qui ait découvert cette différence entre eux et les autres livres. M. Haug avait déjà publié un essai sur les Gathas; il y revient avec plus d'expérience et muni de matériaux plus amples, et nous donne une transcription du texte, une traduction double et un ample commentaire philologique de ces pièces, qu'il promet de faire suivre d'une grammaire de ce dialecte.

Cette publication a ravivé entre lui et M. Spiegel[2] une lutte de principes, semblable à celle qui divise les interprètes eu-

1. *Die Gathas des Zarathustra*, herausgegeben, übersetzt und erläutert, von Dr Martin Haug. Première partie. Leipzig, 1858, in-8 (XVI, 246). Ce cahier fait partie du volume I des *Abhandlungen* de la Société orientale de Leipzig.

2. Voy., entre autres, *Gelehrte Anzeigen der K. bayerischen Akademie der Wissenschaften*, nos 50-52. Munich, 1858, in-4.

ropéens des Védas. M. Haug fait peu de cas de la tradition; il préfère, aux paraphrases en pehlewi et en parsi, les ressources de l'étymologie et l'aide du dialecte des Védas. M. Spiegel, au contraire, s'attache d'abord à la tradition, qu'il contrôle par des étymologies tirées des dialectes persans, et ne s'adresse qu'en dernier lieu à la langue des Védas. L'un et l'autre de ces savants emploient les mêmes ressources, mais dans un ordre inverse, et la différence qui en résulte dans l'interprétation est très notable. Pour ma part, je crois que la méthode de M. Spiegel est la plus sûre et qu'elle est moins sujette à faire dévier du sens primitif; au reste, c'était essentiellement celle que Burnouf a suivie dans son Yaçna.

M. Spiegel a fait paraître le second volume du texte zend et de la paraphrase pehlewie, qui comprend le Vispered et le Yaçna, et il vient de publier le second volume de la traduction allemande, qui contient les mêmes livres. Cette traduction est accompagnée d'un commentaire qui s'attache au sujet et non pas à la partie philologique, réservée pour une série de volumes à part. Ce volume est précédé d'une longue et curieuse introduction sur le cérémonial des Parses. Il est impossible de lire ces travaux modernes sans être frappé de la manière dont Anquetil a été dépassé, et en même temps sans être pénétré de respect pour la probité de ce savant, qui a fait tout ce qui était possible dans son temps, et qui ne se permettait jamais de sortir d'une difficulté par une ruse ou un détour plausible.

La littérature persane moderne s'est, sans aucun doute, enrichie de bien plus de publications que je ne pourrai en citer; mais les livres publiés en Orient nous arrivent si rarement et, dans le meilleur cas, si tard, qu'on a presque honte de les annoncer.

M. Reynolds, à Londres, a rendu en anglais la traduction persane de l'Histoire de Mahmoud le Ghaznevide, par Otbi[1].

1. *The Kitab-i-Yamini*, Historical memoirs of the amir Sabaktagin and

Nous ne savons presque rien de l'auteur, si ce n'est qu'il descendait d'une famille considérable et qu'il a vécu à la cour des premiers Ghaznevides, qui, comme tous les princes turcs de ce temps, s'entouraient de gens de lettres, qu'ils admiraient généralement plus qu'ils ne les comprenaient. Il est probable au moins qu'il en était ainsi d'Otbi, un des auteurs les plus raffinés, les plus fleuris et les plus émaillés de poésies que le temps de la décadence arabe ait produits. Otbi, comme presque tous les chroniqueurs de ce temps, ne parle que des affaires de cour et de guerre et observe peu ce qui nous paraîtrait le plus digne d'être conservé et raconté, quoique les règnes de Sebuctiguin et de Mahmoud eussent fourni à un homme réellement intelligent des matériaux de la plus grande valeur et d'une rare variété. Mais Otbi est le seul historien spécial que nous ayons de ces règnes, qui ont été remplis de si grands événements, et nous sommes heureux de trouver des renseignemeuts fournis par un contemporain qui nous fait connaître les faits principaux et leurs enchaînements au moins extérieurs. Nous ne connaissons ce livre que par une notice de M. de Sacy, et M. Reynolds a très bien fait d'en publier la traduction entière, malgré ses défauts. Il a choisi, de préférence au texte arabe, la traduction persane faite près de deux siècles plus tard par Aboul Schérif, de Djerbadacan, et je crois qu'il a eu raison, parce que cette version, quoique suffisamment ornée, est pourtant moins surchargée que l'original, et M. Reynolds en a encore allégé le poids en rejetant une partie des vers intercalés dans la prose. Je me reproche presque d'applaudir à une méthode qui est contre les principes stricts en cette matière; mais on est saisi d'une sorte de désespoir en se sentant comme englouti dans ces phrases surabondantes, et l'on pardonne facilement à un traducteur qui les simplifie. Une circonstance curieuse, et qui montre l'état

sultan Mahmud of Ghazna, early conquerors of Hindustan and founders of the Ghaznavide dynasty, translated from the persian version of the contemporary chronicle of *Al-Utbi*, by the Rev. J. Reynolds. London, 1858, in-8 (xxxvi, 511 p.).

déplorable des rapports littéraires entre l'Europe et l'Orient, c'est que M. Reynolds a été en partie déterminé à préférer la version persane, parce qu'il n'avait pas de texte de l'origina dans lequel il aurait pu avoir confiance; ce qui prouve qu'un homme aussi bien placé que lui, et qui avait un si grand intérêt à savoir ce qui avait paru sur ce sujet, n'a pas connu l'édition d'Otbi, qui a été publiée à Dehli avec des gloses interlinéaires. C'est vraiment une honte pour nos communications avec l'Inde.

M. Dorn, à Saint-Pétersbourg, a clos la série de ses chroniques persanes des pays au midi de la mer Caspienne par un quatrième volume [1] dans lequel il a réuni tout ce que les historiens arabes, persans et turcs ajoutent de renseignements à ceux que fournissent les chroniqueurs spéciaux. Ce volume contient des extraits de vingt et un historiens et des introductions, tables et appendices qui en rendent l'usage parfaitement facile. Il va publier maintenant la traduction de sa collection, et nous aurons à notre disposition à peu près tout ce qui s'est conservé sur l'histoire du Ghilan, du Mazenderan et de tout ce coin du monde, qui, pendant les derniers siècles, avait beaucoup perdu de son importance, mais qui est évidemment destiné à la retrouver. Il a fallu une résolution et une persévérance à toute épreuve pour se vouer à une œuvre en apparence si ingrate et qui était pourtant nécessaire : c'est un bel exemple de ce que l'érudition doit faire pour l'histoire de l'Orient, et de la manière dont les académies peuvent employer leurs moyens et leur influence pour rendre possibles des entreprises scientifiques qui, sans elles, seraient inexécutables.

Il a paru deux ouvrages sur Sa'di : l'un est une nouvelle

1. *Muhammedanische Quellen zur Geschichte der südlichen Länder des kaspischen Meeres*, von B. Dorn, IV Theil : Auszüge aus Muhammedanischen Schriftstellern, nebst einer kurzen Geschichte der Chane von Scheki. Saint-Pétersbourg, 1858, in-8 (47 et 606 p.). Prix : 4 thalers.

traduction du Gulistan; l'autre une édition du texte du Bostan. Sa'di est, de tous les poëtes orientaux, celui qui convient le plus à l'esprit européen, et peut-être le seul qui puisse jouir chez nous d'une véritable popularité; non pas qu'il n'y ait des poëtes infiniment plus grands et plus profonds que lui; mais ses qualités nous conviennent davantage. La parfaite élégance de sa narration, son esprit d'humanité, peu sectaire ou local, tolérant et gracieusement moqueur des folies et des hommes, nous plaisent. M. Defrémery[1] a senti cela parfaitement et a entrepris de nous donner une traduction aussi fidèle, mais moins calquée sur la phrase persane que celle de M. Sémélet. Il a accompagné son travail de notes suffisantes pour expliquer les noms ou les coutumes qui pourraient être inconnus au lecteur français, et l'a fait précéder d'une biographie de Sa'di, dans laquelle il a réuni tout ce que l'on sait de sa vie. Ce livre aura des milliers de lecteurs, ce qui est aussi rare pour un ouvrage oriental que désirable pour la littérature.

M. Graf, qui nous avait déjà donné une bonne traduction en vers du Bostan, fait paraître aujourd'hui le texte de cet ouvrage[2], avec un commentaire composé par lui-même en persan, d'après les gloses d'une édition de Calcutta et le commentaire turc de Sourouri. Ce commentaire est concis, comme doivent l'être des annotations destinées aux écoles. Le Bostan est, je crois, un ouvrage plus parfait que le Gulistan, mais il n'aura jamais la même popularité en Europe, parce qu'un récit en vers perd trop dans une traduction, et peut-être parce qu'il a une teinte plus mystique. Sa'di n'était pas un homme naturellement adonné au mysticisme; dans un autre pays et un autre temps il serait probablement resté étranger à cette

1. *Gulistan ou le Parterre de roses*, par Sa'di, traduit du persan sur les meilleurs textes, et accompagné de notes historiques, géographiques et littéraires, par Ch. Defrémery. Paris, 1858, in-8 (XLVII et 259 p.).

2. *Le Boustan de Sa'di*, texte persan, avec un commentaire persan, publié par Ch.-H. Graf. Vienne, 1858, in-8 (VIII et 479 p.).

manière de voir; mais en Perse tout homme cultivé et doué d'un certain degré d'imagination devenait nécessairement soufi. On était repoussé par la sécheresse de la religion officielle, et on se réfugiait dans le soufisme, qui était le seul asile ouvert à la liberté de penser. Ce n'était pas, à beaucoup près, toujours un mysticisme de bon aloi, sans que pour cela on puisse l'accuser d'être affecté; c'était un tour que la mode et la littérature avaient donné à l'esprit d'un peuple à qui les formules de l'islam n'avaient jamais suffi, un tour qui s'alliait à tous les caractères, à la dévotion absorbante de Djélal eddin Roumi et de Ferid eddin Attar, à la joyeuse débauche de Hafiz, à la vanité de l'homme de lettres, comme chez Nizami, ou à celle du savant, comme chez Abdurrahman Djami.

Ce dernier est un excellent exemple du soufisme imparfait, mais sincère. Né dans le Khorasan, en 817 de l'hégire, fils d'un savant, il fit de très bonne heure ses études avec une grande distinction, fut, encore jeune, initié au soufisme, entreprit, selon l'habitude de son temps, plusieurs voyages pour visiter des savants et des scheïkhs en renom, et passa la plus grande parvie de sa vie à Hérat, dans l'étude et dans une vie aussi retirée que le permettait la grande faveur dont il jouissait auprès des princes timourides de son temps. C'était un homme d'un grand savoir, d'un esprit très vif, regardé comme une grande autorité dans les affaires mondaines et spirituelles, et entouré de la profonde vénération que les musulmans ont de tout temps, et plus que tout autre peuple, accordée à une vie vouée au savoir et à la dévotion. Il a composé un nombre infini d'ouvrages en vers et en prose, sur les sujets les plus variés, dont quelques-uns des plus importants ont été publiés en Europe. M. Wickerhausen[1] y ajoute maintenant une petite anthologie tirée du second des trois

1. *Blüthenkranz aus Dschamis zweitem Diwan*, von Moritz Wickerhausen, Vienne, 1858, in-8 (43 p.). Ce petit livre, très-élégant, a été imprimé comme offrande aux savants qui assistaient à l'assemblée des orientalistes à Vienne.

diwans de Djami; ce sont de jolies pièces lyriques, auxquelles le traducteur a joint une version allemande en vers. M. Lees, à Calcutta, vient de faire paraître un autre ouvrage de Djami, qui jouit d'une réputation méritée depuis que M. de Hammer et surtout M. de Sacy en ont publié des notices détaillées; ce sont les biographies des soufis[1]. Djami avait été invité à remanier un traité qui contenait les sentences des soufis principaux et qui était devenu difficile à entendre, l'auteur l'ayant composé dans l'ancien dialecte de Hérat; il refit l'ouvrage, ajouta aux sentences une notice biographique sur chacun des soufis, continua la collection jusqu'à son temps, et compléta la matière par un traité préliminaire dans lequel il expose systématiquement la théorie des *états* ou *stations* par lesquelles un soufi doit passer avant d'atteindre la perfection mystique, et la classification des soufis d'après les degrés auxquels ils sont parvenus. Cette introduction a été publiée et commentée par M. de Sacy, et est restée la source principale dans laquelle nous pouvons puiser une connaissance exacte de la théorie et des termes techniques du soufisme. Dans le corps de l'ouvrage, Djami énumère six cent onze soufis, hommes et femmes, en raconte brièvement la vie, et rapporte les plus exquises de leurs sentences : c'est là le sujet réel de l'ouvrage. Il nous fournit de riches matériaux pour l'intelligence des doctrines de cette secte ; il y a naturellement beaucoup d'uniformité dans le fond des sentiments, mais les expressions sont variées et l'on y trouve souvent une véritable profondeur de pensée.

Je ne dois pas quitter l'Asie occidentale sans dire quelques mots de deux ouvrages qui lui appartiennent, les Recherches de M. Lerch sur la langue kurde et la Chronologie arménienne de M. Dulaurier.

1. *Lee's persian series. The Nafahat al ons min Hadharat al qods*, or the lives of the Soofis by Mawlana Noor al Din abd al Rahman Jami, edited by Mawlawis Gholam Iisa abd al Hamid and Kabir al Din Ahmad, with a biographical sketch of the author by W. Nassau Lees. Calcutta, 1859, in-8 (20 et 740 p.). Prix à Londres : 21 sh.

L'académie de Saint-Pétersbourg, profitant de la détention d'un certain nombre de prisonniers kurdes à Rosslaw, y envoya M. Lerch, et le chargea de faire des études sur leur langue. M. Lerch, après s'être acquitté de cette commission avec beaucoup de zèle et d'intelligence, a publié le résultat de ses observations. Une première livraison de ses Recherches a paru, il y a quelque temps, contenant les textes qu'il a pu réunir. Aujourd'hui [1] il publie le vocabulaire de deux dialectes kurdes, précédé d'une critique minutieuse de tous les travaux dont cette langue avait été l'objet avant lui. Le kurde est un très curieux reste d'une ou de plusieurs langues antiques; il mérite une étude approfondie, et il serait à désirer qu'un homme bien préparé et maître des méthodes philologiques actuelles, comme M. Lerch, fût envoyé, pendant plusieurs années, dans le cœur du Kurdistan, pour y recueillir les formes anciennes de la langue, et ce qui reste de littérature populaire. En attendant, l'académie paraît avoir décidé la publication d'un ample dictionnaire kurde-français, par M. Jaba, consul russe à Erzeroum.

Vous savez tous que M. Dulaurier a commencé la publication d'une collection d'historiens arméniens. Il a trouvé nécessaire d'ajouter à ce grand travail, comme une sorte d'appui et de commentaire perpétuel, un traité sur la chronologie arménienne [2]. La complication des nombreuses ères qui ont été en usage dans le pays, l'incertitude de leurs points de départ et les erreurs des chronologistes antérieurs produisaient des confusions qui auraient nécessité à tout moment des éclaircissements et des rectifications pour rendre intelligible le récit des historiens. M. Dulaurier a préféré traiter cette matière systé-

1. *Forschungen über die Kurden und die iranischen Nord-Chaldaer*, von Peter Lerch, deuxième livraison. Saint-Pétersbourg, 1858, in-8° (II et 227 p.). Prix : 20 groschen.

2. *Recherches sur la Chronologie arménienne, technique et historique*, ouvrage formant les Prolégomènes de la collection intitulée : *Bibliothèque historique arménienne*, par M. Éd. Dulaurier. Paris, 1859, in-4° (XXIV, 457 p.).

matiquement, exposer l'origine et préciser les commencements des ères, et par conséquent fixer les dates qui en dépendent, appuyer ses arguments d'une série considérable de textes qui contiennent les preuves historiques de ce qu'il avance, et construire des tables qui permettent de faire concorder les dates entre elles; il s'est surtout servi des ressources que lui fournissait la science, presque oubliée, du comput ecclésiastique, qu'il a cherché à faire revivre, en montrant de quel secours elle peut être, non seulement pour la chronologie arménienne, mais encore pour celle des Byzantins et des nations slaves. C'est ainsi qu'est composé le premier volume de son traité, consacré à la chronologie technique; la chronologie historique, qui comprendra les généalogies et les tables chronologiques des événements, est réservée pour un second volume. Il est très à désirer que cette partie suive promptement la première, et que l'ouvrage, qui a coûté des années de travail à son savant auteur, soit achevé ; car il portera la lumière non seulement dans l'histoire de l'Arménie, mais souvent encore dans celle des peuples environnants, puisque les Arméniens, pour leur malheur, ont été mêlés aux affaires de tous les peuples conquérants, et que leurs annales traversent comme un fil rouge l'histoire de toute l'Asie occidentale et centrale.

Avant de parler des livres publiés en sanscrit et dans les langues qui s'y rattachent, j'ai à annoncer un ouvrage qui remonte au delà de l'époque du sanscrit, dans les temps ariens primitifs : c'est l'Essai de paléontologie linguistique, dont M. Pictet, à Genève, vient de publier le premier volume[1]. Rien ne saurait exprimer plus exactement et plus brièvement la nature et l'objet de cet ouvrage remarquable, que la désignation de paléontologie. De même que l'étude de l'anatomie

1. *Les Origines indo-européennes, ou les Aryas primitifs.* Essai de paléontologie linguistique, par A. Pictet. Première partie. Paris, 1859, gr. in-8 (VIII et 547 p.).

comparée a donné le moyen de reconnaître et de classer, selon les espèces et les époques, les animaux fossiles antérieurs aux espèces actuelles, de même l'étude comparée de la grammaire, qui a été poussée si loin depuis cinquante ans dans la branche arienne des langues, commence à permettre de rechercher l'état primitif de cette race, les lieux de son séjour et le degré de civilisation qu'elle avait atteint avant de former les rameaux qui ont produit les peuples indo-européens actuels. L'idée de ces recherches n'est pas neuve; elle a dû frapper tous ceux qui se sont occupés de la grammaire comparée, et qui tous ont plus ou moins contribué à son avancement; mais l'ouvrage de M. Pictet est le premier livre systématique sur cette matière. Il divise son travail en deux parties : dans la première, il traite de ce qui peut indiquer les lieux de séjour des Ariens primitifs, tant par des désignations géographiques et climatériques, que par les mots qui désignent les objets naturels, métaux, plantes et animaux qu'ils ont dû connaître, puisqu'ils ont inventé des noms pour eux; dans la seconde, il s'occupera des noms des objets qui se rapportent à la civilisation et qui marquent les progrès que cette race avait dû faire dans les arts et l'industrie avant de se diviser. L'idée fondamentale de tout travail de ce genre est naturellement celle-ci : que tout objet exprimé par un mot que l'on retrouve dans les différentes branches de la même famille de langues, a dû être commun à la race primitive dans les temps antérieurs à l'émigration et à la dispersion de cette famille, et à la formation de ses dialectes. Cette idée, très simple, se complique d'un côté par la possibilité, souvent par la probabilité de la communication des mots d'un peuple à l'autre, postérieurement à leur séparation du tronc commun; de l'autre, par les difficultés de l'étymologie. On comprend donc que chaque cas doit être pesé et déterminé avec toutes les ressources de la philologie et selon les principes les plus sévères de la grammaire comparée et des règles de la permutation des sons dans chaque langue et famille de langues. On doit se méfier de l'identité de son la plus séduisante, et tenir compte de

toutes les circonstances historiques qui peuvent influer sur la décision de chaque cas. Les principes que M. Pictet établit sont très rigoureux et d'une vérité incontestable, et il les applique avec une sincérité parfaite. Le résultat qui ressort de son premier volume est la confirmation de l'idée généralement admise que la patrie des Ariens était la Bactriane; mais M. Pictet y ajoute que cette race a dû s'étendre, d'un côté, vers les sources de l'Oxus, de l'autre, vers la mer Caspienne, et qu'elle a dû former de bonne heure deux groupes, l'un plus oriental, dont seraient sortis les Ariens de l'Inde et de la Perse, et l'autre, plus occidental, dont les émigrations successives auraient formé les peuples qui couvrent aujourd'hui presque toute la surface de l'Europe. Dans le second volume, l'auteur se propose de déterminer le degré de civilisation que ces Ariens primitifs avaient atteint. Il est impossible de donner une idée, même sommaire, des détails innombrables sur lesquels il s'appuie; mais tout lecteur intelligent le suivra avec intérêt dans sa démonstration, et, s'il ne peut pas partager son avis sur tous les points, il se rappellera qu'il s'agit ici d'une science encore toute neuve, et qui trouvera les éléments d'une précision plus rigoureuse dans l'étude de chaque dialecte qu'on soumettra à une analyse scientifique.

Il n'a paru de nouveau volume d'aucun des différents ouvrages védiques dont la publication est commencée, et je n'ai rien à annoncer sur cette littérature, excepté un mémoire de M. Weber sur les sacrifices auxquels donnent lieu les *Omina et Portenta*[1]. J'ai tort de dire un mémoire, car c'est une interprétation des passages des Védas relatifs à ce sujet, qui commence et se termine sans la moindre indication, ni de la thèse de l'auteur, ni du but qu'il se propose. Un savant commentaire qui accompagne ces passages contient des expli-

1. *Zwei vedische Texte über Omina et Portenta*, von A. Weber. Berlin, 1859, in-4 (101 p.). (Tiré des Mémoires de l'Académie de Berlin.)

cations et des détails pleins d'intérêt. J'avoue que la manière abrupte dont l'auteur livre au public ses matériaux, sans un mot d'introduction, me donne une haute idée du degré auquel ces études sont parvenues en Allemagne; car évidemment on ne peut s'adresser ainsi qu'à des hommes parfaitement au courant des questions, et qui n'ont point besoin qu'on leur indique l'intérêt et la portée de ce qu'on leur offre si peu cérémonieusement. On ne trouverait certainement pas assez d'initiés dans aucun autre pays pour procéder de cette façon.

J'avais espéré pouvoir vous entretenir des Prolégomènes des Védas, que M. Max Muller prépare depuis plusieurs années; malheureusement l'ouvrage, quoique terminé, n'est pas encore publié. Il contiendra sans doute les observations que la longue étude des textes et des commentaires a fournies à l'auteur sur l'origine de ces hymnes, l'état de civilisation qu'ils supposent et toutes les grandes et difficiles questions que soulèvent ces documents antiques, mine inépuisable d'études historiques qui ne fait que s'ouvrir devant nous.

M. Gorresio a publié le dixième et dernier volume du Ramayana[1], et l'on doit féliciter le public savant d'être maintenant en possession d'une édition aussi correcte et d'une traduction aussi fidèle de ce grand monument épique. Le volume qui vient de paraître contient la fin de la traduction, une préface destinée avant tout à combattre les idées émises par M. Weber sur la nature et l'époque du poëme, et un choix de variantes du premier livre. Ce spécimen de variantes fait vivement désirer que l'auteur nous donne aussi celles qui se rapportent aux autres livres, parce que le Ramayana a subi des changements nombreux et en partie considérables dans différentes rédactions, de sorte qu'un éditeur, surtout quand il suit une seule rédaction, comme M. Gorresio l'a fait avec beaucoup de raison, exclut nécessairement un certain nombre

1. *Ramayana, poema sanscrito di Valmici*, traduzione italiana con note, per Gaspare Gorresio. Vol. X. Paris, 1858 (xxxv, 371 p.).

de morceaux qu'il serait important de réunir pour mettre à la disposition du lecteur les matériaux critiques dont il peut avoir besoin. On pourrait en former des volumes à part, ou, mieux encore, les joindre à une nouvelle édition de l'ouvrage entier, publiée dans une forme plus modeste et plus accessible aux hommes studieux. Les gouvernements qui font publier des ouvrages d'érudition ne pensent jamais aux moyens et aux nécessités de ceux auxquels ces travaux sont réellement destinés, et ne savent pas qu'aucun degré de libéralité dans la distribution gratuite des livres n'équivaut au bon marché de la vente, par lequel seul ils arrivent aux mains de ceux qui s'en serviront.

Le Mahabharata n'a pas été traité avec la même faveur que le Ramayana, et quoique le texte ait été imprimé, nous n'en obtenons la traduction que par épisodes isolés. C'est ainsi que M. Sadous, professeur à Versailles, vient de donner la traduction des textes que M. Johnson avait publiés pour l'école de Haileybury, et dont quelques-uns n'avaient, je crois, été traduits en aucune langue de l'Europe[1]. L'énorme étendue du poème nous a empêché jusqu'ici d'en avoir une traduction complète; mais l'importance de l'ouvrage est telle, qu'il devrait se former une association qui répartirait entre ses membres un travail trop étendu pour le temps et les forces d'un seul homme.

M. Weber nous fournit des matériaux pour servir à l'histoire de la secte des Jaïnas[2], la moins connue des grandes sectes, et qui, pendant quelques siècles, a joui d'une grande puissance dans le Guzzerat, où elle a laissé de magnifiques monuments de sa piété et de son goût. M. Weber a trouvé à Oxford

1. *Fragments du Mahabharata*, traduits du sanscrit en français, par A. Sadous. Paris, 1858, in-8 (125 p.).

2. *Ueber das Çatrunjaya Mahatmyam.* Ein Beitrag zu der Geschichte der Jaina, von Albrecht Weber. Leipzig, 1858, in-8 (117 p.). Ce traité forme le numéro IV du premier volume des Mémoires publiés par la Société orientale allemande.

le plus ancien livre jaïna connu jusqu'à présent, et dont l'objet est la glorification de la montagne sainte de Çatrunjaya, à l'occasion de laquelle le poète récite une quantité de légendes. M. Weber en donne des extraits en texte et traduction, les accompagne de commentaires, et les fait précéder d'une dissertation sur les origines de la secte. Rien n'est plus obscur que ce sujet; on y nage sans boussole sur cette mer ténébreuse de la chronologie indienne, à ce point que Colebrooke a assigné aux Jaïnas une origine antérieure au bouddhisme, pendant que M. Wilson les fait naître de la décadence de cette religion dans le VIIIe ou IXe siècle de notre ère. M. Weber paraît en placer l'origine dans le Ve siècle avant notre ère, si j'ai bien suivi son raisonnement. J'exprime ce doute sans vouloir, en aucune façon, l'accuser d'une obscurité plus grande que celle qui est inhérente à tout calcul de chronologie indienne, où l'on ne peut jamais suivre une ligne bien directe, car on est obligé de s'appuyer sur toutes sortes de preuves indirectes ou accidentelles. Toute l'histoire de l'Inde se reconstruit ainsi, et ce n'est qu'avec une difficulté extrême qu'on parvient à fixer un point avec assez de certitude pour qu'il puisse à son tour servir d'appui afin d'en déterminer d'autres.

De toutes les parties de la littérature indienne, il n'y en a aucune qui ait obtenu une popularité comparable à celle des apologues. Soit que les Hindous aient inventé le genre, soit que leur esprit subtil et élégant fût particulièrement propre à le cultiver, il est certain que les apologues du Pantchatantra ont fait le tour du monde, et ont été adoptés par tous les peuples. M. de Sacy a fait l'histoire de ces contes dans tout l'Occident, à partir du temps où ils avaient pénétré en Perse, et depuis lors on a beaucoup étendu ces recherches.

M. Kosegarten[1] vient de publier le commencement d'une

1. *Pantschatantram*, sive quinque partitum de moribus exponens, edidi J.-G.-L. Kosegarten. Cahier 1. Greifswalde, 1859, in-4 (64 p.).

édition sanscrite du Pantchatantra, et M. Benfey est sur le point de faire paraître un ouvrage sur les apologues indiens, comprenant, non seulement le Pantchatantra, mais tous ceux qui sont connus. Le premier volume, qui est déjà imprimé, se compose d'une introduction qui traite de l'origine et de l'histoire de cette littérature de fables, et de l'influence qu'elle a exercée, et c'est le désir d'aider M. Benfey dans ses recherches qui nous vaut un nouvel ouvrage de M. Stanislas Julien, sous le titre de *les Avadânas*[1]. M. Julien a trouvé dans une collection chinoise un grand nombre d'apologues et de paraboles bouddhiques, traduits du sanscrit et perdus dans l'original; il en a publié cent douze. Ils sont de différents auteurs et diffèrent de qualité. Quelques-uns sont très gracieux; quelques-uns de ceux qui sont attribués à Sakiamouni ont de la profondeur, et cette découverte inattendue montre combien la littérature indienne peut encore attendre de secours des trésors enfouis dans les profondeurs de la littérature chinoise. Au reste ces apologues indiens ne remplissent que la moitié de l'ouvrage de M. Julien; la seconde partie consiste en contes chinois, qui n'ont rien de commun avec les premiers, car ils sont composés dans un esprit parfaitement mondain, et visent à l'amusement du lecteur et point à son instruction; je pense que l'auteur les a mis là pour faire ressortir le génie opposé des deux races. On ne peut s'étonner que les apologues indiens soient en grande partie d'origine bouddhique, car Sakiamouni était un réformateur qui, s'adressant au grand nombre, devait nécessairement chercher à agir sur les esprits par tous les moyens qui pouvaient en ouvrir l'accès.

Sur la philosophie indienne je n'ai trouvé à mentionner que l'achèvement de l'édition du commentaire de Vijnana

1. *Les Avadânas, contes et apologues indiens*, inconnus jusqu'à ce jour, suivis de fables, de poésies et de nouvelles chinoises, traduits par M. Stanislas Julien. Paris, 1859, 3 volumes in-12 (xx, 220, 251 et 272 p.).

Bhikshu sur les aphorismes de Kapila, publié par M. F. Hall[1], avec une préface, dans laquelle il traite de la littérature de l'école du Sankhya et entre dans quelques détails sur les points principaux de cette école. M. Ballantyne a promis une traduction de l'ouvrage de Bhikshu, qui est un auteur d'un âge relativement moderne, mais qui paraît jouir d'une grande autorité dans l'Inde. La philosophie hindoue est encore loin d'avoir dans l'histoire du développement de l'esprit humain la place qui lui appartient, et elle ne peut la prendre que lorsque l'étude complète des documents aura permis de dégager le fond de la terminologie compliquée qui l'enveloppe et d'exposer dans notre langage des idées dont la profondeur surprendra souvent les penseurs les plus prévenus contre ces spéculations. M. Hall va nous donner une idée de la richesse de cette branche de la littérature sanscrite dans un ouvrage qu'il vient de terminer, mais qui n'est pas encore arrivé en Europe, et dans lequel il a classé et analysé près de onze cents ouvrages philosophiques indiens. On ne trouve dans les bibliothèques de l'Europe qu'un petit nombre de ces ouvrages, et il est à craindre qu'ils ne disparaissent dans l'Inde; car là, comme partout, l'introduction de l'imprimerie accélère la destruction des manuscrits, et il serait digne du gouvernement de l'Inde de faire rechercher, acheter et envoyer en Europe ces magnifiques matériaux de l'histoire de l'esprit humain. Il ne faut jamais oublier que la philosophie est d'origine indienne, et que son histoire restera incomplète quand ces ouvrages, que rien ne pourra remplacer, auront disparu. Il faut rendre cette justice au Gouvernement anglais dans l'Inde, qu'il n'a pas été insensible au sentiment des devoirs que la domination impose à un peuple civilisé; puisse-t-il aussi remplir celui-ci pendant qu'il est encore temps, car bientôt il sera trop tard!

1. *The Sankhya-Pravachana-Bhashya*, a commentary on the aphorisms of the hindu atheistic philosophy, by Vijnana Bhikshu, edited by F. Hall. Fasc. III. Calcutta, 1857, in-8 (67, 233 et 54 p.). C'est le dernier cahier de la *Bibliotheca indica* qui soit arrivé à Paris; il porte le n° 141.

M. Hall a fait paraître, il y a quelque temps, les trois premiers cahiers de l'ouvrage classique sur l'astronomie indienne, le Surya Siddhanta. L'interruption de la *Bibliotheca indica* ne lui a pas encore permis d'achever ce travail important; en attendant on annonce la publication prochaine d'une traduction complète de l'ouvrage, par M. Whitney, à Newhaven. M. Biot[1], de son côté, soumet dans ce moment l'astronomie indienne à un examen critique et historique, et expose les résultats de ses recherches avec cette parfaite clarté qui permet, même aux hommes les moins versés dans la science, de suivre son argumentation sur les points les plus difficiles de l'histoire de l'astronomie. M. Biot prouve que les formules astronomiques du Surya Siddhanta reposent, non pas sur des observations faites par les Hindous, mais sur celles des Grecs avant Ptolémée et sur celles des Chinois, et que les Hindous ont combiné et produit leurs formules avec ces éléments étrangers au moyen d'une puissance et d'une habileté de calcul de premier ordre. Cette question, qui a occupé tant de grands savants, paraît enfin résolue définitivement.

La grammaire sanscrite a reçu plusieurs accroissements considérables. Vous savez que M. Regnier a terminé sa grande étude sur la Grammaire du Rig-Véda; M. Weber a achevé, de même, la sienne sur la Grammaire du Yadjour-Véda[2], et M. Whitney en promet une semblable sur l'Atharva-Véda et sur le Taitirya. M. Aufrecht a publié un travail spécial sur une classe particulière de suffixes sanscrits[3]. Il expose, dans une préface très bien faite, la nature du problème; puis il donne un commentaire détaillé des formules par lesquelles les anciens grammairiens avaient résumé cette matière. Il a choisi le plus ancien et le meilleur de ces commentaires, qui paraît dater du XIIIe siècle, et l'a accompagné

1. Voy. le *Journal des Savants* de l'année 1859.
2. *Indische Studien*, von Weber. Vol. IV. Berlin, 1858, in-8°.
3. *Ujjvaladatta's commentary on the Unadisutras*, edited by Th. Aufrecht. Bonn, 1859, in-8 (25 et 279 p.).

de notes, d'un glossaire et de plusieurs tables, pour en rendre l'usage le plus facile possible. Il n'a pas donné de traduction du texte, ce qui eût été à peine possible en pareille matière, et certainement inutile, puisque l'ouvrage ne s'adresse qu'à ceux qui se livrent à l'étude spéciale de la grammaire sanscrite.

Enfin il a paru le premier volume du plus grand ouvrage sur la Grammaire sanscrite qui ait jamais été entrepris, le Mahabashya, publié par M. Ballantyne[1]. Vous savez tous que la grammaire sanscrite classique de Panini consiste en vers mnémoniques, d'une précision admirable, mais inintelligibles sans commentaire : aussi les commentaires n'ont pas manqué, et les meilleurs d'entre eux ont été de nouveau le texte de nouvelles explications, et ainsi de suite. Tous ces travaux sont dignes de la plus grande attention ; car les Hindous ont porté dans leurs études grammaticales toute la subtilité et la délicatesse de leur esprit. M. Ballantyne, qui est un des hommes les plus intelligents et les plus actifs parmi tant d'hommes distingués qui sont l'honneur du gouvernement anglais dans l'Inde, a entrepris la publication de la série la plus notable de ces commentaires, pour faire revivre dans l'Inde et pour aider en Europe l'école critique de la grammaire sanscrite ; et la Compagnie des Indes a sanctionné les dépenses très considérables que nécessitera l'exécution de ce projet, qui exigera, si je ne me trompe, l'impression de seize volumes in-folio. Après de longues préparations a paru le premier volume, qui comprend le premier chapitre de Panini. Il est imprimé in-folio oblong ; au milieu de la page se trouvent les vers de Panini, autour d'eux le commentaire de Patanjali, autour de ce-

1. *The Mahabashya*, with the commentary the Bhashya Pradipa and the commentary thereon the Pradipodyota. Vol. I. Containing the Navahnika with english version of the opening portion, edited by James Ballantyne, principal of the Government college at Benares, with the aid of the Pandits of the college. Mirzapore. Vol. I, 1856, in-fol. oblong (24 et 808 p.). Le spécimen de la traduction anglaise a été imprimé dans le même format et est composé de 24 pages.

lui-ci le commentaire sur Patanjali par Kaiyata, lequel à son tour est encadré par le commentaire de Nageça. Ce volume a paru il y a trois ans; il en est arrivé deux cents exemplaires à Londres; mais, par suite de je ne sais quel empêchement, ils n'ont pas encore été mis en vente. Puisse la nouvelle administration de l'Inde être aussi libérale et aussi éclairée que l'ancienne, et faire continuer cet ouvrage que la révolte et l'état de santé de M. Ballantyne ont interrompu!

Les deux Dictionnaires sanscrits qui sont commencés ont, l'un et l'autre, fait des progrès. Le second volume du Dictionnaire de MM. Boehtlingk et Roth[1] est terminé, et va jusqu'à et compris la palatale sourde aspirée; M. Goldstücker[2] a fait paraître la troisième livraison de sa nouvelle rédaction du Dictionnaire de Wilson, et la quatrième est prête à être mise en vente.

Avant de passer aux ouvrages qui ont été publiés dans des langues qui se rattachent à l'Inde, je dirai quelques mots d'un sujet que réveille un ouvrage qui vient de paraître à Londres[3]. La transcription des différents caractères orientaux avec des caractères latins a occupé, depuis longtemps, les savants en Europe, et Volney espérait parvenir au but en fondant un prix en faveur de ceux qui résoudraient le problème ou approcheraient de sa solution. Quand on observe la variété des transcriptions dont on a fait usage pour les noms et pour les mots orientaux les plus connus et les plus populaires, la confusion qui s'est introduite et les erreurs qu'elle a fait naître, on ne peut qu'être convaincu qu'un système de transcription exact

1. *Sanskrit Woerterbuch*, von Otto Boehtlingk und Rudolf Roth. Vol. II. Saint-Pétersbourg, 1859, in-4 (1100 colonnes).

2. *A Dictionary sanskrit and english*, extended and improved from the second edition of professor Wilson, by Th. Goldstücker. 3e livr. Londres, 1858, in-4 (240 p.).

3. *Original papers* illustrating the history of the application of the roman alphabet to the languages of India, edited by Monier Williams. Londres, 1859, in-8 (XIX, 276 p.).

et raisonnablement simple est un véritable besoin pour l'érudition : aussi a-t-on obtenu des résultats remarquables, mais non pas généraux. L'écriture arabe est une des plus impar faites, sous plusieurs rapports, et elle a résisté à tous les systèmes de transcription rigoureuse. On est parvenu à exprimer avec assez d'exactitude, les consonnes de l'alphabet arabe mais encore avec difficulté, et par des signes compliqués destinés à multiplier les valeurs des lettres latines. Tous ces systèmes ont le défaut inévitable d'exiger une attention excessive pour ne pas oublier ou confondre ces signes, et une exactitude qu'on peut obtenir à l'impression, mais qu'on espérerait en vain d'une copie. Cependant on n'est pas arrivé à une méthode satisfaisante pour reproduire certains signes de l'alphabet arabe qui sont moins vocaux que grammaticaux et étymologiques, de sorte qu'il serait impossible de transcrire en caractères arabes un texte écrit en lettres latines modifiées et employées selon un des nombreux systèmes proposés. Il n'en est pas de même du caractère devanagari; il y a plusieurs méthodes d'après lesquelles on peut écrire un texte sanscrit en lettres latines modifiées, et ensuite le reproduire exactement en devanagari. MM. Brockhaus, Faussböll et autres ont pu imprimer en caractères latins des textes sanscrits d'une grande étendue[1], sans les défigurer et les rendre inintelligibles. On peut regarder le problème comme résolu, et il ne s'agit plus que de choisir parmi ces diverses méthodes pour en adopter une universellement; et si les sociétés asiatiques de tous les pays parvenaient à ce résultat, elles rendraient un grand service à la science. Cette nouvelle écriture, il est vrai, sera loin de valoir l'écriture originale, parce qu'elle aura toujours le défaut de faire servir une seule lettre latine pour plusieurs caractères sanscrits, et de la surcharger par conséquent de points diacritiques et d'accents dont l'emploi est inévitablement une source de fautes; mais je pense qu'aucun

1. M. l'abbé Bertrand fait imprimer dans ce moment le texte hindoustani de *Kamrup* en caractères latins.

savant ne songe à substituer un nouvel alphabet au devanagari; seulement l'emploi d'un alphabet latin modifié et généralement adopté permettrait de se passer des caractères originaux quand il le faudrait pour des raisons quelconques, donnerait de l'uniformité aux transcriptions de noms et de mots, et serait d'un secours précieux dans toutes les études de grammaire comparée. Voilà le degré et l'étendue de l'intérêt que la solution de ce problème offre au savoir en Europe; mais il en est tout autrement dans l'Inde, où l'on s'efforce d'en faire une question pratique de la plus haute importance. Il s'est formé dans l'Inde, depuis une trentaine d'années, une école qui désire remplacer par des lettres latines modifiées les différents alphabets d'origine musulmane et hindoue employés dans la péninsule. La question fut soulevée à l'occasion d'un dictionnaire hindou que M. Thompson fit imprimer en caractères latins modifiés, ou, comme on dit dans l'Inde, en caractères *romains*. Cet essai déplut à Calcutta, où il fut réprouvé surtout par Prinsep, et favorisé à Delhi par M. Trevelyan, aujourd'hui gouverneur de Madras. Une controverse assez vive ne changea rien aux convictions des deux partis, et l'on continua, à Delhi, à imprimer en caractères *romains* une série d'ouvrages populaires qui furent introduits dans les écoles des missionnaires, de sorte que ce caractère a fini par acquérir dans la haute Inde le nom de caractère missionnaire. Les réformateurs ont pour but de détruire la multiplicité des écritures dans l'Inde entière, de faciliter aux Européens la lecture des livres indiens et aux Hindous l'étude de l'anglais, et de rendre possible aux employés anglais de lire la masse de placets et de pièces de procès qui leur arrivent aujourd'hui en caractères provinciaux cursifs et à peu près illisibles pour d'autres que pour des secrétaires indigènes, qui trouvent ainsi moyen d'influer sur le cours de la justice et de la corrompre. Si légitimes et si importants que soient ces motifs, je crois que ce plan échouera contre la difficulté de changer sur une si grande surface les habitudes des hommes, et je pense qu'il n'y aura pas grand regret à avoir de la non

réussite, parce que le nouvel alphabet est bien plus imparfait que les anciens, et très peu applicable à l'écriture, à cause des points diacritiques qu'il exige, et qui seraient aussi certainement négligés en *romain* qu'ils le sont en arabe. Je ne puis croire qu'un juge anglais dans l'Inde fût plus en état de lire une pièce écrite en romain cursif, qu'il ne l'est de la lire en *schikesteh* hindoustani. Le remède à ce mal d'une gravité extrême serait d'exiger que les pièces officielles fussent écrites en lettres indigènes, mais formées régulièrement, et par conséquent lisibles. Le seul avantage que l'introduction du nouvel alphabet offrirait serait de faciliter l'étude de l'anglais, avantage incontestable et de la plus grande valeur pour l'Inde; mais la première condition du succès, c'est-à-dire la supériorité réelle du nouvel alphabet, qui légitimerait son adoption et son extension graduelles, me paraît manquer.

Il n'est arrivé à ma connaissance qu'un bien petit nombre d'ouvrages relatifs aux langues et aux littératures indiennes autres que le sanscrit.

Il a paru à Calcutta un Dictionnaire anglais-hindoustani de termes de loi et de commerce par M. Fallon[1]. L'auteur se plaint avec raison du peu de secours que les dictionnaires fournissent pour les termes techniques, et du peu de soin qu'on apporte à distinguer l'emploi habituel des mots de leur sens général et étymologique. Il ajoute à son travail une dissertation très bien faite sur la nature de l'hindoustani et les avantages naturels que possède ce dialecte.

M. Garcin de Tassy a publié une traduction complète d'un roman hindoustani[2], mêlé de prose et de vers, dont il avait

1. *An English-hindustani law and commercial dictionary* of words and phrases used in civil, criminal, revenue and mercantil affairs, designed especially to assist translators of law papers, by S. W. Fallon. Calcutta, 1858, in-8 (XXVII, 202 et V p.).

2. *La Doctrine de l'amour*, ou *Taj-ulmuluk et Bakawali*, roman de philosophie religieuse, par Nihal Chand, de Dehli, traduit de l'hindoustani, par M. Garcin de Tassy. Paris, 1858, in-8 (123 p.).

déjà donné des extraits dans votre Journal (année 1836). Nihal Chand, de Delhi, remania, au commencement de ce siècle, un ancien roman hindou, sous le titre de *Doctrine de l'amour*, et l'élégance de son style rendit populaire ce petit livre. C'est une féerie extravagante, composée d'aventures merveilleuses, de souvenirs de contes musulmans sur Salomon, d'imitations des *Mille et une Nuits* et de fragments de mythologie indienne, le tout brodé de vers lyriques et de sentences morales. Ce morceau est curieux comme spécimen de la nourriture intellectuelle qui suffit au beau monde musulman de l'Inde.

M. Hodgson[1] a fait paraître quelques nouvelles parties des Vocabulaires des langues de l'Himalaya, qu'il a recueillis avec tant de persévérance, et le gouvernement du Bengale a inséré, dans la collection des documents publics qu'il fait imprimer, un mémoire du même savant sur le Nepal[2], dans lequel il traite de la géographie du pays, des différentes tribus qui l'habitent, de leurs dialectes et de leur organisation. Il s'étend dans ce travail beaucoup au delà du Népal propre, jusqu'aux tribus du Sifan et du Tibet méridional ; il en discute la position ethnographique, et donne des vocabulaires de leurs langues. Ce mémoire contient une infinité de faits et d'observations qu'il eût été impossible de réunir sans le long séjour de M. Hodgson dans l'Himalaya dans les circonstances les plus favorables, et sans une étude infatigable de la nature et des hommes de ces contrées.

Il est arrivé en Europe quelques nouveaux volumes de la *Bibliotheca canarensis*, publiés par M. Moegling, à Mangalore. Les volumes que j'ai vus contiennent une traduction

1. *Comparative Vocabulary of the languages of the broken tribes of Nepal*, by B. H. Hodgson. Calcutta, 1858, in-8 (206 p.). Tirage à part du Journal asiatique de Calcutta.

2. *Selections from the records of the Government of Bengal*, n. XXVII. Papers relative to the colonization, commerce, physical geography, etc. of the Himalaya mountains and Nepal, by Brian Houghton Hodgson. Calcutta 1857, in-8 (243 p.).

abrégée du Mahabharat, en canara, faite, il y a deux siècles, par Lakschmeschka [1]; une collection de poésies lyriques originales, en canara, par Purandara et autres [2]; enfin un recueil de trois mille cinq cent quarante-sept proverbes, réunis par l'éditeur lui-même [3]. Il est à craindre que la continuation de cette curieuse collection, dont le but est d'initier les missionnaires dans la langue et les idées du peuple à la conversion duquel ils se consacrent, ne soit interrompue par le changement de résidence du savant éditeur, qui a fondé une nouvelle mission dans le pays de Courg.

Enfin j'ai reçu de Rangoon une Vie de Bouddha, originairement écrite en pali, et traduite en anglais d'après une version birmane, par M. l'abbé Bigandet [4], missionnaire français à Poulo-Pinang. M. Bigandet, qui a longtemps résidé en pays birman, et qui a acquis une connaissance parfaite de la langue et de la littérature birmanes, a pris pour thème une traduction birmane d'une Vie de Bouddha en pali; mais il n'indique pas le titre qu'elle porte dans l'original. Le bouddhisme des Birmans, comme celui de toute la péninsule transgangétique, vient de Ceylan et repose sur les livres en pali, de sorte que l'ouvrage de M. Bigandet correspond aux travaux dans lesquels M. Spence Hardy a exposé les doctrines et l'organisation du bouddhisme, d'après des sources cingalaises. Le travail de M. Bigandet se divise en trois parties : la Vie de Bouddha, avec des notes assez développées, dans lesquelles l'auteur éclaircit le texte par ses observations personnelles de la vie et des cérémonies des bouddhistes; ensuite une Notice sur les bouddhistes, leur organisation et les règles de leur ordre ; en-

1. *Mahabharata*. Mangalore, 1848, in-fol. (253 p.).
2. *Dasarapada*. Mangalore, 1850, in-fol. (155 p.).
3. Recueil de proverbes. Mangalore, 1852, in-fol. (109 p). La collection ne porte pas de titre général; elle est lithographiée et n'est tirée qu'à deux cents exemplaires.
4. *The life of Gaudama*, the Buddha of the Burmese, with annotations, notice of the Phongies on buddhist religions and the ways to Niban by the right Rev. P. Bigandet. Rangoon, 1859, in-8 (VIII, 324 et III p.).

fin un Exposé de la morale bouddhiste, qui consiste dans la traduction d'un traité en birman qui porte le titre des *Sept voies du Nirwana*, accompagné de remarques de l'auteur. L'ouvrage entier est écrit dans un esprit tout scientifique et véritablement tolérant; le but de M. Bigandet n'était pas de réfuter le bouddhisme, mais de le faire connaître tel qu'il l'a vu, sans passion ni controverse. C'est une addition aux études récentes sur le bouddhisme méridional qui fait honneur à la science de l'auteur et qui mérite la reconnaissance des savants.

Il ne me reste plus qu'à parler des ouvrages qui ont paru sur la littérature chinoise, ou plutôt du seul qui soit à ma disposition[1] : c'est le second volume de la Description des contrées occidentales par Hiouen-thsang, traduit par M. Stanislas Julien[2]. Ce volume contient la fin des longues pérégrinations du moine bouddhiste; nous le voyons longer la côte orientale de la péninsule pour aller à l'île de Ceylan, que, malheureusement, il ne put atteindre; il traverse alors le Deccan, remonte, par le pays des Mahrattes et le Guzzerate, jusqu'à Kaschgar, et s'en retourne en Chine par Yarkend, Khoten et la partie méridionale du désert de Gobi. Partout il ne recherche que les traces de Bouddha et de sa religion; là où il ne trouve pas de coreligionnaires, il ne s'intéresse à rien et ne nous enseigne presque rien; c'est l'homme d'une idée unique et absorbante, et nous n'avons pas le droit de nous en plaindre; car, sans elle, il n'aurait pas eu la force de faire ce voyage, dont la durée, l'étendue, les fatigues et les dangers sont si ex-

1. Je sais que M. Edkins a publié récemment à Londres un ouvrage sur les sectes religieuses en Chine, dans lequel il paraît traiter surtout de celle du Tao, comme de la moins connue. Je n'ai pas encore pu me le procurer.

2. *Mémoires sur les contrées occidentales*, traduits du sanskrit en chinois, en l'an 648, par Hiouen-thsang, et du chinois en français, par M. Stanislas Julien. Tome II, contenant les livres IX à XII, un mémoire analytique sur la carte du premier volume, cinq index et une carte japonaise de l'Asie centrale et de l'Inde ancienne Paris, 1858, in-8 (XIX, 576 p. et une carte).

traordinaires et dont les résultats pour des sciences auxquelles il ne pensait point sont si considérables. M. Vivien de Saint-Martin a commencé à tirer de cet ouvrage les matériaux qu'il fournit pour la géographie de l'Inde, et tous les progrès que l'on fera dans la connaissance de l'Inde antique et du moyen âge feront ressortir de nouvelles conséquences à tirer des renseignements que Hiouen-thsang nous a transmis. C'est une mine qui sera exploitée aussi longtemps que l'on s'occupera de l'histoire de l'Inde et de celle du bouddhisme, et qui est d'autant plus importante que le voyageur raconte ses propres impressions et ce qu'il a vu lui-même dans les pays qu'il a visités, et que nous avons par conséquent une date fixe pour les faits qu'il rapporte. M. Julien termine le volume par cinq tables très détaillées, qui facilitent l'usage de l'ouvrage, et par une carte de l'Inde rédigée au Japon d'après les voyageurs bouddhistes chinois. Il annonce qu'il n'a pas encore réussi à se procurer en Chine les autres ouvrages des bouddhistes chinois dont il avait trouvé les titres, mais qu'il espère les obtenir au Japon, et tous les amis des recherches historiques lui sauront un gré infini s'il parvient à tirer de l'oubli des ouvrages semblables aux voyages de Hiouen-thsang.

Le nombre et la qualité des ouvrages de littérature orientale publiés dans cette seule année peuvent et doivent paraître très considérables et faire croire à un état très florissant de vos études. Cette conclusion serait encore bien plus naturelle si cette liste était complète, car il m'a certainement échappé un grand nombre d'ouvrages, en partie par ma faute, parce qu'un peu plus de recherche me les aurait fait trouver; en partie sans qu'il y ait de ma faute, parce que l'état défectueux des communications littéraires ne nous donne pas les moyens d'être parfaitement instruits de ce qui se fait en Orient. Néanmoins la conclusion ne serait que très partiellement vraie.

Certainement les lettres orientales ont fait des progrès immenses depuis le commencement du siècle et en font de nou-

vaux dans une proportion toujours croissante; elles ont pris possession de toute l'étendue de leur domaine; elles s'occupent de toutes les littératures et de toutes les langues orientales, même de celles des tribus les plus obscures et les plus illettrées, pour en tirer des lumières sur l'histoire des races asiatiques; elles ont abordé les problèmes les plus difficiles; elles ont éclairci, au delà de toute espérance, la seule histoire digne d'être étudiée, celle de l'esprit humain. Mais, malgré tout cela, ces études n'ont pas obtenu la position à laquelle elles ont droit, et dont elles ont besoin pour atteindre le but, encore lointain, qu'elles se proposent. Elles ne sont pas entrées dans les besoins intellectuels des peuples civilisés, et leur culture est encore tout artificielle, parce qu'elle n'est ni entourée, ni soutenue par l'intérêt du public. Je ne parle pas ici d'une popularité qu'elles ne peuvent jamais avoir et qu'elles ne doivent ni rechercher, ni désirer; mais de cette curiosité intelligente qui protège l'étude des littératures classiques. Je ne parle pas non plus de l'espoir chimérique de voir jamais l'étude des langues orientales devenir commune parmi les savants, mais uniquement du désir qui doit nous animer tous de voir les résultats des recherches sur l'Orient entrer dans le fonds commun des connaissances qu'on exige d'un homme lettré. Cet intérêt, que nous voudrions éveiller chez les hommes dont l'esprit est cultivé, existe en Allemagne à un assez haut degré, à un moindre en Angleterre, et fait presque défaut en France. On possède la preuve la plus notoire et la plus irrécusable de cette indifférence dans le silence des journaux de Paris, si intéressés à étudier sans cesse le goût du public. Ainsi je suis sûr que vous trouveriez vingt journaux allemands qui ont rendu compte à leurs lecteurs de la manière dont Burnouf a déchiffré les inscriptions de Darius, de sa découverte du zend et des résultats de ses recherches sur le bouddhisme, pendant que vous ne trouverez peut-être pas un seul journal français qui ait jugé utile d'en parler. C'est cet isolement qui affaiblit les lettres orientales en France et met en danger cette partie de l'héritage de la gloire nationale.

Heureusement on peut apercevoir des indices d'un changement qui se prépare, et ce qui les rend plus précieux, c'est qu'ils viennent non pas de Paris, mais des provinces. M. Menant, juge à Lisieux, vous a envoyé il y a quelque temps son ouvrage sur Zoroastre; aujourd'hui il nous donne un essai sur les cunéiformes assyriens[1], qu'il a composé pour l'Académie d'Amiens. Vous connaissez les efforts de M. Guerrier de Dumast pour introduire l'étude de l'arabe et du sanscrit dans l'enseignement des facultés de province, et les demandes des Académies de Metz et de Nancy adressées au Gouvernement pour que ce plan soit exécuté. Vous avez vu les mémoires sur la poésie indienne que M. Eichhoff a imprimés dans les publications de l'Académie de Lyon, et qui s'adressent, avant tout, aux professeurs de l'Université, pour leur inspirer le goût des lettres indiennes en montrant la parenté des langues et des idées des peuples ariens d'Asie et d'Europe. Ces idées ont trouvé un écho très vif dans la jeune Université. J'ai devant moi le prospectus d'une grammaire sanscrite de M. Burnouf, professeur à la faculté de Nancy[2]; elle sera imprimée en caractères latins, pour que l'alphabet devanagari ne fasse pas un obstacle aux commençants; elle est destinée surtout aux professeurs de grec et de latin pour qu'ils puissent y trouver les éléments de la comparaison, de la formation et de l'histoire des langues classiques. Enfin notre confrère M. Sadous, professeur à Versailles, vient de faire paraître la traduction de l'Histoire de la littérature indienne par M. Weber[3], dans le but de montrer l'intérêt que l'étude de l'Inde doit inspirer à ceux qui s'occu-

1. *Notice sur les inscriptions cunéiformes* de la collection de M. Lottin de Laval, par M. J. Menant. Caen, 1858, in-8 (44 p. et 4 photographies). J'ai reçu pendant l'impression de ce rapport un second mémoire de M. Menant sous ce titre : *Inscriptions assyriennes des briques de Babylone, essai de lecture et d'interprétation*. Paris, 1859, in-8 (55 p. et 2 pl.)

2. *Méthode pour étudier la langue sanscrite*, par Émile Burnouf et L. Leupol. Nancy, 1859, in-8 (prospectus). J'apprends, pendant que ces pages sont sous presse, que cette grammaire a paru; je ne l'ai pas encore vue.

3. *Histoire de la littérature indienne*, par A. Weber, traduite de l'allemand, par Alfred Sadous. Paris, 1859, in-8 (IX et 495 p.).

pent des langues classiques, et pour les encourager à y pénétrer plus avant.

Ce qui surtout donne de la valeur à ces efforts, c'est qu'ils n'ont été suggérés par personne, et sont le produit spontané d'un besoin naissant, besoin plus vivement senti par quelques esprits d'élite qui s'en font les organes, mais qui évidemment sont soutenus par l'approbation et la curiosité de la jeunesse qui les entoure. Si l'enseignement était parfaitement libre en France, un mouvement de ce genre y pénétrerait et s'étendrait graduellement; mais ici il faut l'aide du Gouvernement, et il est vivement à désirer qu'il profite de la tendance qui se révèle pour fortifier l'enseignement des langues et des littératures classiques. Cette étude a été rajeunie en Allemagne par celle du sanscrit; elle le serait également en France. Il faudrait, avant tout, l'introduire dans l'École normale, d'où elle se répandrait dans l'Université, qui, quoi qu'on en ait dit, est réellement le cœur de la France. Cet enseignement y trouverait des esprits jeunes, cultivés et tout préparés, qui apprécieraient à leur juste valeur ce que les études classiques et l'histoire peuvent gagner en profondeur, en nouveauté, en intérêt et en sûreté par cet élargissement de leur base, et c'est ainsi que se répandrait avec suite et mesure, dans le pays entier, un enseignement plus large et plus élevé des langues et de l'histoire, et le cercle des idées s'agrandirait dans tous les esprits.

XX

ANNÉE 1859-1860

RAPPORT LU LE 2 JUILLET 1860

MESSIEURS,

La trente-huitième année de l'existence de la Société, qui vient de se terminer, n'a pas produit de changement notable dans vos affaires. Elle n'a pas été très favorable, parce que le bruit de la guerre et l'incertitude de l'avenir ne sont jamais favorables aux lettres, et nous sommes heureux d'avoir passé sans amoindrissement une époque pendant laquelle les esprits étaient si vivement occupés de choses qui détournent de la science.

La Société a fait des pertes sensibles par la mort de plusieurs de ses membres les plus anciens et les plus distingués. M. Charles Lenormant a été pendant vingt ans membre de votre Conseil; il était plutôt antiquaire qu'orientaliste; mais il touchait l'Orient par ses études égyptiennes et par le soin constant avec lequel il ramenait dans ses recherches les antiquités grecques à leurs origines asiatiques. Au reste il appartient à d'autres corps savants plutôt qu'à nous d'exposer en détail ses travaux et de déterminer la place qu'il occupait dans les lettres.

M. C. Ritter a été membre de notre Société dès le commencement; lui non plus n'était pas orientaliste; mais ce grand géographe a rendu les plus signalés services aux études asiatiques par l'usage qu'il a fait de tous les travaux sur l'Orient, par la lumière qu'il a répandue sur l'histoire de tous les pays de l'Asie, par l'emploi qu'il a su faire de toutes les recherches sur des parties quelconques du monde oriental, en mettant les résultats de nos études à leur place véritable, et faisant ressortir leur importance par le cadre historique et géographique dans lequel il les plaçait. Il n'y a probablement personne parmi nous qui n'ait été encouragé dans ses travaux par l'intérêt qu'y prenait cet homme si savant, si bienveillant, toujours si prêt à rendre justice à chacun et si heureux de tout progrès que faisait la science. Il est bien à regretter que M. Ritter n'ait pas eu la satisfaction de terminer sa Géographie de l'Asie, dont il a paru dix-huit volumes, et qui devait être complétée par un troisième volume sur l'Asie Mineure, un sur le Caucase et un ou deux sur les îles. D'autres voix, plus autorisées que la mienne, rendront compte de cette vie si pure et si laborieuse, et de tout ce que la géographie et l'histoire doivent à un savant qui a su combiner avec un travail minutieux et infatigable une rare hardiesse de conception.

Enfin, la Société a perdu un associé étranger dont toutes le études rentraient dans le cercle des nôtres, c'est M. Horace Hayman Wilson, président de la Société asiatique de Londres, bibliothécaire de la Compagnie des Indes et professeur de sanscrit à Londres. J'ai beaucoup connu M. Wilson, mais j'ai bien peu à dire de sa vie, qui s'est écoulée dans une prospérité continue, qu'il devait à l'égalité et à la facilité de son caractère et à une activité tranquille, mais incessante. Il était né en 1787; il étudia la médecine et la chimie, et entra en 1808 au service médical de la Compagnie des Indes. Ses connaissances scientifiques et sa singulière facilité d'appliquer ses talents à tou sujet qui se présentait, le firent retenir à Calcutta, où il fut

attaché à la monnaie, dont il devint plus tard directeur. Je ne crois pas qu'il y ait eu de service public aussi propre à développer toutes les facultés de l'homme que celui de la Compagnie des Indes, surtout au moment où M. Wilson y entrait. L'aspect de la civilisation antique qu'on avait sous les yeux et qui, même dans sa décadence, étonnait encore; le sentiment d'un pouvoir nouveau, à qui rien ne paraissait impossible; la grandeur des intérêts qui étaient confiés à chaque Européen et la responsabilité dont il était obligé de se charger; les encouragements prodigués par lord Wellesley et ses premiers successeurs aux études orientales, et la carrière magnifique qui récompensait les succès; le charme de l'inconnu, qui promettait aux recherches des résultats illimités, enfin la vive et intelligente curiosité du public en Europe et dans l'Inde; tout cela devait développer ce que l'âme et le caractère avaient de qualités et de forces, et réveiller la curiosité même des plus indifférents. Aussi voyons-nous non seulement les hommes d'une imagination ardente et d'une nature poétique, comme sir W. Jones, Leyden, Prinsep ou Elliot, s'enflammer d'une ardeur de travail, à laquelle ils ont succombé avant le temps, mais les hommes les plus calmes, comme Wilkins, Marsden, Colebrooke et Wilson, être attirés irrésistiblement vers le monde oriental.

M. Wilson comprit dès son arrivée l'importance de l'étude du sanscrit, et y consacra tous les moments libres qu'il pouvait trouver. C'était un esprit tout écossais, froid, positif, ayant avant tout besoin de voir clair, enclin par là au doute, mais cachant sous les dehors les plus calmes une veine de poésie, à laquelle on ne s'attendait pas. Ce tempérament tranquille et une extrême méfiance contre toute exagération étaient, surtout alors, de précieuses qualités pour des études dans lesquelles l'absence de toute chronologie précise et la prétention à une antiquité qu'on pouvait reculer à volonté avaient entraîné des savants aventureux à des théories qui charmaient l'esprit plus qu'elles ne pouvaient le satisfaire, de

sorte que le contrôle d'une critique peut-être trop exigeante était devenu bien plus utile qu'une rigueur exagérée n'était à craindre. M. Wilson n'avait aucun goût naturel pour l'antiquité, et les spéculations sur les problèmes de l'histoire primitive ne lui ont jamais souri; la philosophie indienne, qui avait un si grand charme pour quelques esprits métaphysiques avec lesquels il était en contact, comme celui de Haughton, ne l'attirait pas; la partie de la littérature sanscrite qui lui faisait un plaisir réel, et qu'il étudiait pour elle-même, était la poésie gracieuse de l'époque de Kalidasa. Mais il ne voulut pas se borner à une branche favorite d'études; il était résolu de faire connaître l'Inde, et il a tenu parole avec une détermination qui ne l'a jamais quitté et lui a rendu faciles les travaux les plus variés et les plus arides. Après cinq ans de séjour, il se vit en état de soumettre au public le premier fruit de ses études en publiant le texte et la traduction du *Meghaduta*, qui parut en 1813.

Mais il avait appris par une pénible expérience combien les moyens d'acquérir une connaissance solide du sanscrit étaient encore imparfaits et quelle perte de temps le manque d'un dictionnaire entraînait. On ne possédait que l'*Amara Cosha* publié par Colebrooke, travail merveilleux d'exactitude, mais incomplet comme dictionnaire et d'un usage peu commode. Quelques années auparavant, lord Wellesley, désirant pourvoir à ce besoin devenu urgent, avait chargé les brahmins employés au collége Fort-William de coordonner tous les vocabulaires indigènes sanscrits dans l'ordre alphabétique, en les accompagnant d'une traduction en bengali, et cette compilation avait été achevée en quatre volumes in-folio peu de temps avant l'arrivée de M. Wilson à Calcutta. Colebrooke en mit entre ses mains un exemplaire, et M. Wilson le traduisit en anglais pour son usage personnel; mais lorsqu'il voulut le revoir sur les vocabulaires originaux, il aperçut combien le travail des brahmins était inexact, imparfait et inégal. Il se détermina alors à le refaire en entier, et put livrer son œuvre à l'impression après cinq ans de travail.

C'est ainsi que parut, en 1819, le premier dictionnaire sanscrit, qui était, comme presque tous les premiers dictionnaires d'une langue étrangère, basé presque entièrement sur les vocabulaires indigènes et participait aux avantages et aux inconvénients inhérents aux matériaux de ce genre. Plus tard M. Wilson en publia une deuxième édition, dans laquelle les mots tirés directement de la littérature sanscrite entraient dans une proportion bien plus considérable, et qui comprenait presque le double des mots contenus dans la première. Le travail d'un grand nombre d'hommes distingués qui se sont voués depuis quarante ans à l'étude du sanscrit a augmenté singulièrement, d'un côté les matériaux lexicographiques, de l'autre l'exigence du public savant, et le dictionnaire de M. Wilson subit actuellement, de son entier consentement, une seconde transformation radicale. Mais, quels que puissent être les secours que les *Trésors* de la langue sanscrite, qui se préparent en ce moment, offriront aux savants, c'est le dictionnaire de M. Wilson qui a ouvert la voie à ces études, les a rendues accessibles à tous, et a fait époque dans les lettres orientales.

Ce grand travail était à peine achevé lorsque l'auteur fut envoyé à Bénarès, où il eut, entre autres commissions, celle de réorganiser le collége sanscrit de la ville sainte; car le gouvernement de la Compagnie désirait répandre l'instruction chez les indigènes, non pas en leur imposant des études nouvelles et étrangères, mais en facilitant et en accélérant leurs anciennes études pour leur donner ainsi le goût et les moyens d'aller au delà de ce qui s'enseignait dans leurs écoles d'après d'anciennes habitudes et des méthodes surannées, et de greffer ainsi sur leur savoir traditionnel les sciences nouvelles que l'Europe leur offrait. C'est dans cet esprit que M. Wilson entreprit la réorganisation du collége, et nous voyons par les publications du directeur actuel, M. Ballantyne, que ce but a été poursuivi sans relâche. Je ne sais si les résultats ont répondu à tout ce que l'on pouvait espérer d'un plan aussi sage

et aussi généreux; mais ceux qui ont cru à un succès rapide n'ont pas tenu compte des obstacles qu'opposent à toute nouveauté l'orgueil et l'intérêt d'une caste sacerdotale qui se sent soutenue par la méfiance populaire contre tout ce qui vient de l'étranger. Dans tous les cas, l'entreprise était très belle et M. Wilson y mit tout le zèle possible.

Lui-même trouvait, dans le contact avec les brahmins les plus savants de l'Inde, un nouveau stimulant pour ses travaux, et nous devons à son séjour à Bénarès un des ouvrages les plus propres à inspirer à l'Europe lettrée de l'intérêt pour la littérature indienne. Sir W. Jones avait fait connaitre au monde le drame de Sacontala, qui avait été reçu en Europe avec une curiosité et une admiration bien méritées. Jusque-là on n'avait connu que deux littératures dramatiques parfaitement originales, celle des Grecs et celle des Chinois; toutes les autres en dérivaient; mais la découverte de Sacontala élargit tout à coup l'horizon littéraire en faisant entrevoir, par un spécimen d'une beauté parfaite, une troisième littérature dramatique, toute spontanée et toute nationale. Cependant la découverte resta longtemps isolée, et l'on pouvait croire que nous possédions dans Sacontala, plutôt l'essai original d'un grand poète, que le produit d'une grande école. La publication postérieure d'un drame tout métaphysique n'était pas faite pour donner de grandes espérances, lorsque parut, en 1827, le Théâtre hindou de M. Wilson, contenant la traduction complète de quatre drames, l'analyse plus ou moins détaillée d'une vingtaine d'autres et une introduction curieuse sur le système dramatique entier des Hindous. C'est à partir de ce moment que le drame sanscrit a pris sa place dans la littérature du monde. On a publié depuis lors le texte d'un grand nombre de ces drames, ou traduit en entier quelques-uns de ceux que M. Wilson n'avait fait qu'analyser; on a retrouvé, je crois, une partie de ceux qui avaient échappé à ses recherches, et probablement on en trouvera encore d'autres. Ce sont des perfectionnements qui viennent toujours compléter une

œuvre originale et ne font qu'ajouter à son importance.

Bientôt après il publia quelques mémoires étendus sur des sujets également nouveaux et importants : un sur les sectes hindoues, l'autre sur la chronique de Kaschmir, qu'on avait cherchée depuis longtemps en vain et dont il donna la première analyse. Notre Société a complété ce travail par la traduction que M. Troyer a publiée pour nous. En 1832, M. Wilson quitta l'Inde pour occuper la chaire de sanscrit fondée récemment à Oxford, et bientôt après il devint le successeur de Wilkins comme bibliothécaire de la Compagnie des Indes, de sorte qu'il put reprendre le cours de ses travaux entouré de la plus belle et de la plus nombreuse collection de manuscrits sanscrits qu'il y ait au monde. Il trouva que Colebrooke avait commencé une édition des aphorismes de l'école du Sankhya, édition que l'état de sa santé l'empêchait de terminer, et il s'offrit à l'instant pour continuer l'ouvrage de son vieux maître, et le fit en ajoutant le texte et le commentaire de Gaurapada, quoique le sujet lui fût étranger et qu'il ne s'en fût pas occupé dans l'Inde; mais il ne refusait jamais un travail qu'il croyait utile aux études indiennes, et la précision de ses connaissances et la droiture de son esprit lui permirent de se tirer avec honneur et à l'avantage de la science des tâches les plus difficiles. Il a donné bien d'autres preuves de cette faculté en menant à bonne fin des travaux qui paraissaient étrangers à ses études habituelles. Ainsi quand la Compagnie des Indes se trouva en possession de la collection de manuscrits formée par Mackenzie dans le midi de l'Inde, on ne sut comment tirer parti à Calcutta de cette masse de matériaux en tamoul, en canara, malayalim et telinga. M. Wilson offrit de les classer et d'en donner une analyse, ce qu'il fit, peu de temps avant son départ pour l'Europe, dans le catalogue des manuscrits de Mackenzie, qui est encore aujourd'hui une mine de savoir sur l'histoire de l'Inde méridionale. De même, quand M. Masson eut livré à la bibliothèque de la Compagnie quarante mille médailles bactrianes et indo-scythiques, M. Wilson entreprit de les décrire,

et son *Ariana antiqua* restera longtemps un guide dans le dédale de l'histoire obscure des rois de la Bactriane et de leurs successeurs indo-scythiques.

Les Puranas étaient un des sujets qui avaient le plus occupé M. Wilson. On n'avait que des idées vagues et imparfaites sur la composition et le contenu de cette immense masse de légendes, dont on pouvait espérer tirer des données historiques d'une grande valeur, et dont l'étude, dans tous les cas, était indispensable si l'on voulait se rendre compte des croyances et des superstitions des Hindous. M. Wilson ne fut pas effrayé de cette tâche et se livra à un travail auquel on aurait de la peine à croire, s'il n'en avait pas laissé la preuve écrite, car j'ai vu à Oxford les analyses de tous les Puranas écrites de sa main et remplissant, si ma mémoire ne me trompe, dix-huit volumes in-folio. Après s'être préparé de cette façon, il choisit le Vishnu Purana pour en donner la traduction et pour concentrer dans le commentaire les indications historiques et mythologiques qu'il avait tirées de tous les autres. Il accompagna l'ouvrage d'une introduction détaillée sur la littérature puranique, dans laquelle il discute l'âge, le but et la composition de chaque Purana. Ce grand travail parut en 1840, la même année où M. Burnouf publia le premier volume du Bhagawata Purana.

M. Wilson reprit ensuite un plan qu'il avait déjà suggéré à la Compagnie des Indes et qui consistait dans la composition d'un dictionnaire de tous les termes techniques employés dans l'administration civile et judiciaire de toutes les provinces de l'Inde. Le désordre que la variété des dialectes, la négligence de l'orthographe et la connaissance imparfaite des langues avaient introduit était extrême et créait des difficultés et des malentendus perpétuels. M. Wilson fit imprimer des séries de termes techniques que les administrateurs locaux devaient définir et compléter. Ces cahiers furent répandus partout dans l'Inde; mais, lorsqu'ils revinrent en Europe, il n'y en eut qu'un

très petit nombre qui se trouvèrent remplis d'une façon intelligente et utile. En présence de ce prodigieux amas de matériaux illusoires, M. Wilson se décida à faire le dictionnaire lui-même, et nous avons le résultat de son travail dans le Glossaire des termes techniques indiens, qui contient la collection des termes de jurisprudence et d'administration politique et financière usités dans toutes les provinces et tirés de dix-sept langues différentes, reproduits en caractères originaux, accompagnés de leur étymologie et de leur signification. Un pareil ouvrage ne peut être du premier coup ni complet, ni parfaitement exact; mais cette compilation est une œuvre de savoir et d'industrie étonnante, et aurait suffi pour faire la réputation d'un savant.

Pendant que M. Wilson était occupé de ce travail, il en préparait un autre qui était réclamé et attendu depuis longtemps par les savants, et dont il s'était déjà beaucoup occupé avant son départ de Calcutta, une édition et une traduction des Védas. Il se rencontra dans cette idée avec M. Max Müller, qui, tout jeune, s'était attaché au même plan et avait fait des études dans cette direction pendant son séjour à Paris. M. Wilson, qui était entièrement dépourvu de tout sentiment de jalousie littéraire, fut heureux de trouver un concurrent jeune, ardent et savant, à qui il ne manquait que les moyens matériels de l'exécution. Il fit adopter par la Compagnie des Indes M. Müller comme éditeur du texte du Rig Véda et des commentaires de Sayana, et fit pourvoir à la publication de ce grand ouvrage avec la libéralité que la Compagnie a montrée envers les lettres orientales dans bien des occasions. Lui-même se réserva la traduction de ce texte, et en attendant il publia le Sama Véda, dont M. Stevenson avait préparé le texte et la traduction, et il fit accorder des encouragements à la publication du Yadjur Véda par M. Weber. Chaque volume du texte du Rig Véda de M. Müller fut suivi immédiatement de la traduction de M. Wilson, qui malheureusement ne vécut pas assez pour achever son œuvre. Pendant que le quatrième vo-

lume était sous presse, M. Wilson mourut, âgé de soixante et treize ans. Il faut espérer que M. Müller se chargera d'achever l'entreprise de son ami, en même temps que la sienne propre.

En y réfléchissant, je vois que j'ai oublié ou négligé bien des travaux de M. Wilson : sa Grammaire sanscrite, sa Continuation de l'histoire de l'Inde par Mill, son Histoire de la guerre des Birmans, l'achèvement des Proverbes persans et hindoustanis de Roebuck, et de nombreux mémoires dans les journaux des sociétés savantes de Calcutta et de Londres[1]. Mais je ne voudrais pas étendre cette notice au delà de ce qui est nécessaire pour faire apprécier les services rendus par l'auteur, et j'aime mieux dire quelques mots sur la pensée dominante qui a été le motif de ses travaux. Dès son arrivée dans l'Inde, il fut très frappé de la grandeur du devoir dont s'était chargée l'Angleterre par sa conquête, et de la nécessité de faire comprendre aux nouveaux maîtres la nature morale et intellectuelle de leurs sujets. Je ne puis mieux indiquer son point de vue qu'en citant un passage fort court tiré d'un de ses ouvrages qui a paru en 1819, et je le fais avec d'autant plus de plaisir, qu'il exprime une manière de penser qui offre le contraste le plus frappant avec l'abandon dans lequel l'Angleterre laisse aujourd'hui les études orientales. Voici ce passage, qui est adressé à la Compagnie des Indes : « Il est à peine nécessaire de prouver que la population hindoue de ce grand empire ne peut être comprise qu'au moyen de la langue sanscrite, qui seule nous donne la clef de ses manières d'agir et de sentir, de ses préjugés et de ses erreurs, et nous permet d'apprécier ses défauts et ses qualités. Sans cette connaissance, les intentions les plus parfaites et les plans les plus sages pour la rendre meilleure et plus heureuse n'aboutiront, comme nous l'avons souvent vu, qu'à des déceptions, et même, quand ils fi-

1. On peut trouver une liste presque complète des travaux de M. Wilson dans le trente-septième Rapport annuel de la Société asiatique de Londres, qui a paru pendant que ces feuilles étaient sous presse. (Voyez les p. VI-X de l'*Annual report*, 1860.)

nissent par réussir, ce n'est qu'après des sacrifices regrettables de temps et d'efforts, parce qu'un zèle louable, mais mal dirigé, rencontre, de la part du peuple, une opposition née de méfiances mal placées et de craintes absurdes. »

Il n'a pas été le premier à exprimer cette idée; depuis Warren Hastings il y a eu dans l'Inde une succession de grands hommes qui ont partagé cette conviction; quelques-uns, comme Colebrooke, ont travaillé toute leur vie pour la réaliser; mais ce n'est pas un médiocre honneur que d'avoir été le continuateur et le successeur de Colebrooke, et M. Wilson l'a été dans des circonstances infiniment moins favorables que celles qui avaient soutenu Colebrooke. Les lettres orientales commençaient à être moins favorisées, l'étude des langues et de l'histoire de l'Inde était moins encouragée, des principes administratifs abstraits prenaient de plus en plus la place des principes historiques observés auparavant; les encouragements littéraires étant réduits, le collège Fort-William fut délaissé, et l'importance des langues orientales graduellement diminuée, au point qu'aujourd'hui la connaissance de l'italien est comptée à un candidat pour le service civil indien pour le même nombre de points que celle du sanscrit ou de l'arabe; enfin la Compagnie des Indes elle-même a succombé et une nouvelle ère commence pour l'empire anglais en Orient. Pendant trente ans M. Wilson n'a pas cessé de lutter contre cette tendance nouvelle et de faire servir la grande influence que lui donnaient son savoir et sa position littéraire à défendre les droits et l'importance des études orientales, qu'il a souvent sauvées du dédain des gouverneurs généraux. Quand lord W. Bentink eut refusé la continuation des impressions de textes sanscrits et arabes aux frais du gouvernement, M. Wilson obtint de la Compagnie la fondation de la *Bibliotheca indica*, qui continue encore aujourd'hui ces publications, alors si dédaignées; il soutint les Sociétés de Calcutta et de Londres, et fit encourager, autant qu'il dépendait de lui, les travaux destinés à faire connaître l'Inde; enfin tout ce qui a été fait et se

fait encore aujourd'hui pour la publication de la littérature védique est dû à son influence et sera un honneur éternel pour sa mémoire. Puisse-t-il trouver dans l'Inde un successeur!

J'arrive aux travaux du Conseil pendant l'année passée. Votre Journal a continué à paraître régulièrement, sauf des retards insignifiants, qui sont presque inséparables d'une publication aussi compliquée que la nôtre, et il contient des travaux variés sur presque toutes les parties de la littérature orientale.

M. de Slane a achevé sa traduction de *la Géographie de l'Afrique par Bekri*, dont il avait auparavant publié le texte, et a rendu par là complètement accessible aux historiens une des sources les plus importantes de la géographie du Maghreb. Des essais tentés antérieurement pour rétablir le texte de Bekri en avaient fait presque désespérer; mais de nouveaux matériaux et son séjour sur les lieux ont mis en état le nouveau traducteur de nous donner toute sécurité sur l'exactitude de sa rédaction.

M. le baron Aucapitaine nous a fourni un travail *Sur l'origine et l'histoire des tribus berbères de la haute Kabylie.*

M. Sanguinetti a découvert une rédaction arabe du code religieux d'un secte qu'il est encore difficile de classer, et il en a publié le texte et la traduction.

M. Ferrette, missionnaire français dans le Liban, nous a communiqué ses idées *sur la Simplification de la typographie arabe*. Il a été très frappé en Syrie de l'ignorance grammaticale même des hommes plus ou moins lettrés parmi les indigènes et de la difficulté d'obtenir dans les écoles une prononciation exacte des formes grammaticales. Il attribue cette ignorance à l'habitude d'omettre les voyelles dans l'écriture et dans les livres imprimés, et désire y remédier en rendant

possible l'insertion des voyelles dans l'impression sans une augmentation notable de frais. Dans ce but il réduit les signes grammaticaux à ce qui est indispensable, et en réformant la fonte des types arabes il espère que l'économie obtenue dans la composition permettra dorénavant de placer toutes les voyelles à peu près au prix des impressions actuelles qui omettent ces voyelles. M. Ferrette rencontrera des objections de différentes espèces, tant de la part des grammairiens que de celle des imprimeurs; mais je crois néanmoins que sa proposition contient le germe d'une idée utile aux écoles du pays et qu'elle sera mise à l'épreuve dans le Levant. Elle pénétrera peut-être plus tard dans les imprimeries en Europe; mais il sera sage d'en faire la première tentative là où le besoin l'a fait naître. La question de l'économie, qui est le point sur lequel tout roule dans cette matière, ne pourra être décidée que par une expérience assez longue.

M. Defrémery a repris la publication de ses études *sur la Secte des Ismaëliens de Perse ou Assassins*, s'appuyant surtout sur les documents rapportés par Ala-Eddin Djoeïni, qui donne une foule de détails inconnus sur cette secte célèbre, détails que l'éditeur contrôle et complète par les récits des autres historiens de l'époque.

M. Tchihatcheff nous a communiqué une *Ballade kurde*, recueillie et traduite par M. Jaba, consul de Russie à Erzeroum. Il nous donne l'espoir que les riches collections de M. Jaba sur la langue et l'histoire des Kurdes verront le jour sous peu. Nous ne pouvons guère attendre de lumières sur l'histoire et la très curieuse langue des Kurdes que de la Russie, et les études de M. Lersch, ainsi que la récente édition du *Scheref Nameh* de M. Véliaminof, prouvent que nous posséderons bientôt sur ce sujet des matériaux infiniment plus abondants qu'on n'en a eu jusqu'ici. Il est très douteux que la littérature nous fournisse des traditions bien anciennes sur ce peuple; mais la langue, qu'il sera curieux d'analyser, nous donnera

certainement des indications précises sur l'origine de cette nation, et nous fera remonter plus haut dans son histoire que ses chroniques et probablement ses ballades.

M. Oppert nous a donné sa *Grammaire assyrienne*, dans laquelle il a reproduit les mots assyriens en caractères hébreux, pour en faciliter la lecture. C'est le premier essai systématique sur cette matière si neuve et si importante ; il fournit à la fois un cadre positif et circonscrit aux recherches philologiques, et pour la critique des méthodes employées et des résultats obtenus jusqu'à ce jour, un ensemble coordonné et tangible. Ce travail forme un complément indispensable du traité de l'auteur sur la lecture des cunéiformes assyriens, qui remplit le second volume de son *Exploration de l'Assyrie*. Il est bien à regretter qu'à Londres, où l'on est si riche en monuments littéraires assyriens, on procède si lentement à fournir aux savants les secours dont ils ont besoin. Il y a des années que le musée britannique a fait commencer la reproduction en *fac-similé* des monuments littéraires assyriens les plus importants qu'il possède, et surtout des célèbres tablettes ; mais je ne puis annoncer encore que la première livraison ait vu le jour.

M. Bianchi a continué sa *Bibliographie* annuelle d'ouvrages publiés à Constantinople, et vous trouverez dans un prochain cahier sa liste des ouvrages qui ont paru depuis un an.

M. Woepcke a consacré un mémoire à l'examen des chiffres par lesquels les géomètres arabes expriment le rapport du diamètre à la circonférence du cercle, et il explique avec beaucoup de sagacité comment ils sont arrivés à rejeter les chiffres exacts qu'ils avaient reçus des Indiens, pour en adopter de moins rigoureux. C'est une nouvelle pierre ajoutée aux matériaux laborieusement amassés pour une histoire future des mathématiques arabes et de la position importante qu'elles

occupent entre les travaux antérieurs des Indiens et des Grecs et les découvertes postérieures de l'Europe moderne. Il n'y a pas, dans le cercle entier de la littérature orientale, de partie plus obscure et qui ait besoin d'une critique plus sévère que ces recherches sur les mathématiques des Arabes.

M. Garcin de Tassy nous a donné un travail sur les *Monuments d'architecture de Dehli*, monuments qui ont malheureusement tant souffert dans la dernière guerre, qu'il a cru utile d'en conserver la description pour servir de souvenir aux grandeurs de la puissance musulmane de l'Inde, et d'éclaircissements aux récits des faits importants qui se sont passés à Dehli depuis tant de siècles.

La Société littéraire de Batavia nous a envoyé le *fac-similé* de deux médailles trouvées à Java, et dont les légendes n'ont pu être comprises par les savants du pays. Votre Conseil a nommé une commission pour s'occuper de leur examen, et le rapporteur, M. Pauthier, a trouvé qu'une de ces médailles avait été frappée sous les empereurs mongols de la Chine et portait une légende en caractère *passapa*, caractères inventés pour ces empereurs et en usage dans les actes publics pendant la durée de cette dynastie. M. Pauthier va faire suivre son mémoire de plusieurs autres, aussitôt que le caractère passapa, que l'Imprimerie impériale a fait graver pour les besoins de votre Journal, sera complété.

M. d'Eckstein a publié dans le Journal une série d'articles *sur les Sources de la cosmogonie de Sanchoniaton*. Il examine les influences que des civilisations antérieures ont pu exercer sur celle des Ariens et quelles traces elles ont pu laisser dans les idées de cette race, telles que nous les révèlent leurs documents les plus anciens. On commence aujourd'hui à connaître assez bien les Védas pour se représenter avec une certaine précision la tournure d'esprit des Ariens primitifs et par conséquent pour découvrir les éléments étrangers qu'ils au-

ront pu recevoir et s'incorporer, éléments qui ont laissé des empreintes semblables sur d'autres civilisations que celles de l'Inde. C'est une étude qui ressemble assez à celle des paléontologues, qui recherchent les traces que des animaux inconnus aujourd'hui ont laissées sur une plage de sable qui s'est peu à peu convertie en grès et a gardé les empreintes d'après lesquelles on reconstruit des espèces perdues. On comprend combien est périlleuse cette recherche de civilisations qui n'ont laissé de traces que dans les traditions et le culte de peuples étrangers, et quelle sévérité de critique, quel sens exquis de l'antiquité, ces études antéhistoriques exigent, pour ne pas tomber dans des conjectures plus faciles à faire qu'à contrôler.

M. Julien nous a donné une série de listes des noms des dix-huit écoles schismatiques qui sont sorties du bouddhisme. Elles forment des jalons pour des travaux futurs et leur application viendra quand les études sur le bouddhisme seront plus avancées; c'est alors que ces listes acquerront de l'importance, car aujourd'hui elles ne servent qu'à montrer tout ce que nous ignorons encore.

Enfin M. Behrnauer, de Vienne, nous a envoyé un mémoire détaillé sur *la Police des villes sous le khalifat*. C'est un sujet très important et presque intact; car, malgré les nombreux et excellents travaux sur l'histoire de tous les peuples musulmans qui paraissent continuellement, nous sommes encore assez peu instruits sur bien des points de leur organisation sociale et politique.

Le Conseil avait espéré vous présenter dans cette séance le premier volume de Masoudi, commencé par M. Derenbourg et achevé par MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille. Vous connaissez les retards que la publication de cet ouvrage a éprouvés, mais le texte et la traduction du premier volume sont composés; et si ce volume n'est pas entre vos mains, c'est

uniquement un surcroît accidentel de travaux officiels à l'imprimerie qui a retardé le tirage des dernières feuilles. Le texte des volumes suivants est prêt, la traduction avance, il n'y a plus d'inquiétude à avoir sur le progrès régulier de cette grande entreprise.

Nous avons reçu de presque toutes les autres Sociétés asiatiques des marques de leurs bonnes relations avec nous et la communication de leurs publications; mais on ne peut s'empêcher de remarquer et de déplorer que les guerres qui ont désolé l'Europe et l'Asie, et les suites de la grande rébellion indienne, soient venues, presque partout, retarder le mouvement scientifique et littéraire.

La Société asiatique de Calcutta[1] a terminé le volume XXXVIII de son journal, qui contient le mélange habituel à ce recueil de mémoires historiques et archéologiques, et de recherches sur différentes branches des sciences naturelles, marqué pourtant d'une certaine prépondérance des études scientifiques sur la partie historique et philologique. Ce changement graduel tient à des circonstances générales qui ont agi profondément sur l'état politique de l'Inde, et dont le reflet que nous observons dans les productions littéraires n'est qu'une des conséquences inévitables. D'un autre côté, la reprise de la *Bibliotheca indica*[2] peut dédommager ceux qui s'intéressent avant tout au progrès des études philologiques, littéraires et historiques. Je suis heureux de pouvoir annoncer que cette belle collection, qui avait été interrompue par suite de quelques difficultés passagères, a été reprise avec beaucoup de zèle. Il en a paru pendant l'année dernière dix cahiers ; les ouvrages commencés seront tous achevés, et la publication d'ouvrages nouveaux, qui formeront une deuxième série, est décidée.

1. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, n° CCLXXV ; nouvelle série, n° CI ; année 1859, n° V. Calcutta, 1859, in-8°.
2. Le dernier numéro de la *Bibliotheca indica* parvenu à Paris est le numéro 156.

Vous savez qu'il y a deux ans la Compagnie des Indes avait blâmé le nombre d'ouvrages musulmans qui avaient été compris dans la collection, et avait restreint la publication à des ouvrages sanscrits. Cette restriction mal entendue a été abandonnée, et nous pouvons espérer que le magnifique plan de sir Henry Elliot, d'un corps d'historiens persans de l'Inde musulmane, pourra maintenant être exécuté dans la Bibliotèque indienne, sans qu'on soit obligé pour cela de négliger la publication d'ouvrages sanscrits.

La Société de Madras a publié deux nouveaux numéros de son Journal[1], qui contiennent plusieurs essais détaillés sur des systèmes de transcription des caractères indiens du nord et du midi de la péninsule. Ces travaux sont entrepris dans un but qui me paraît chimérique et qui est la substitution du caractère latin modifié aux écritures du pays. Je ne pense pas qu'on puisse y arriver; et je ne le crois pas désirable, car on ne peut dépouiller une langue de son écriture sans lui ôter de sa clarté, parce qu'on efface nécessairement une partie des indications étymologiques. Nous voyons quelle résistance le français et l'anglais opposent à des changements orthographiques et phonétiques bien moins radicaux que l'adoption d'un caractère étranger; c'est que l'écriture est, pour une langue, bien moins comme un habit qu'on change à volonté, qu'une peau dont on ne se dépouille pas impunément. Mais si ces travaux ne répondent pas entièrement à l'intention de leurs auteurs, ils serviront à atteindre un but désirable, l'élaboration d'un alphabet de transcription assez parfait pour être adopté par tous les Européens pour une transcription exacte et uniforme des noms propres et des mots ou passages tirés des langues orientales qui sont cités dans des ouvrages européens, peut-être même pour l'impression de quelques textes destinés aux Européens et dont la reproduction en caractères originaux serait trop coûteuse.

1. *Madras Journal of literature and science*, nos 47 et 48. Madras, 1859 in-8°.

Le *Journal de l'archipel Indien*[1] a commencé sa seconde série. C'est un recueil plein d'intérêt, beaucoup trop peu connu en Europe, et dont M. Logan continue la publication avec un dévouement et un développement au-dessus de tout éloge. Le fond du Journal est rempli de mémoires sur l'histoire, la géographie, les productions et les coutumes des îles de l'archipel Indien; M. Logan y ajoute, sous forme d'appendices, les parties successives d'un grand travail sur l'ethnologie de ces îles et de la partie indo-chinoise du continent.

La Société littéraire et scientifique de Shanghaï a commencé la publication de son Journal; je n'en ai pu voir jusqu'ici que le premier cahier[2], dont le contenu justifie les espérances qu'on devait concevoir d'une association si bien placée pour étudier la Chine et comptant dans son sein un nombre d'hommes si distingués par leur connaissance de la littérature chinoise. On ne peut trop désirer la continuation active de ce recueil. Malheureusement je ne sache pas que la Société ait rendu son Journal accessible en Europe. On ne comprend réellement pas qu'il soit si difficile de convaincre les Sociétés asiatiques en Orient de l'importance qu'il y a pour elles et pour nous, que leurs travaux se répandent en Europe. Il doit être aisé de trouver à Londres ou à Paris des intermédiaires assez honnêtes et assez actifs pour qu'une Société puisse en toute sécurité leur confier le dépôt de ses publications.

La Société orientale américaine a publié la première moitié du sixième volume de son Journal[3], que remplissent presque

1. *The Journal of the Indian Archipelago and eastern Asia,* edited by J. R. Logan, published quarterly. Nouvelle série, nos 1 et 2, formant le premier volume de la série. Singapore, 1859, in-8°. (Ce Journal se trouve à Londres chez MM. Trübner; le prix est d'un dollar espagnol par numéro.)

2. *Journal of the Shanghai literary and scientific Society,* n° 1. Juin 1858, in-8° (140 pages, avec beaucoup de gravures).

3. *Journal of the American oriental Society.* Vol. VI, n° 1. Newhaven, 1859, in-8°.

entièrement deux travaux importants; l'un de M. de Khanikof, sur la balance d'eau et les résultats obtenus chez les Arabes pour déterminer le poids absolu des diverses substances. Vous savez que M. Clément Mullet a traité dans votre Journal le même sujet d'après l'*Ayin Akberi;* les nouvelles recherches de M. de Khanikof sont plus détaillées et tirées de sources arabes plus anciennes. L'autre travail est la traduction du *Surya Siddhanta*, la première qui ait été faite de ce livre si important pour l'histoire des sciences.

La Société asiatique de Londres a fait paraître la seconde moitié du volume XVII de son Journal[1]. Le Comité des Traductions n'a, je crois, rien publié cette année. Il est singulier que ces deux sociétés, qui ont rendu bien des services à la science, trouvent si peu d'encouragement en Angleterre, qui est pourtant de tous les pays celui qui a le plus grand intérêt à connaître l'Orient; mais l'État, par un principe général de ne pas intervenir dans tout ce que des corporations ou des individus peuvent exécuter, principe que je suis loin de blâmer, ne se mêle jamais d'affaires littéraires; les universités ont toujours négligé la littérature orientale et le public y est très indifférent.

La Société orientale allemande a publié la fin du volume XIII et la première moitié du volume XIV de son Journal[2]. Les sujets qui y sont traités sont beaucoup trop nombreux pour que je puisse les énumérer; mais il n'y a aucun cahier de ce recueil qui ne contienne des travaux importants pour nos études, et ne nous révèle de nouveaux noms de savants qui prennent leur rang dans les lettres orientales.

Enfin il s'est formé à Saint-Pétersbourg, depuis quelques années, une section orientale de la Société archéologique, qui

1. *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*. Vol. XVII, part. II. Londres, 1860, in-8°.
2. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*. Vol. XIV cahiers 1, 2. Leipzig, 1860, in-8°.

tient lieu à la Russie d'une Société asiatique. Cette section a publié jusqu'ici sept volumes d'un Journal dans lequel elle traite de l'histoire, des antiquités et des littératures orientales. Elle y a déjà fait paraître plusieurs textes d'une étendue considérable, accompagnés de traductions en russe. Malheureusement la connaissance du russe est peu répandue en Europe, et de là vient que les matériaux excellents que contient ce recueil ont bien de la difficulté à devenir une propriété commune aux hommes d'étude de tous les pays.

Je devrais maintenant, selon une habitude que j'ai prise un peu témérairement, donner une liste des ouvrages qui ont paru dans le courant de l'année passée; mais le temps m'a manqué et il m'a été impossible de la préparer; je vous prie d'excuser cette omission. Si j'avais pu faire cette énumération, et si l'on pouvait la comparer à une liste semblable qui aurait été faite il y a quarante ans, on serait étonné de l'étendue, de la solidité et de la multiplicité des études orientales d'aujourd'hui mises en face de ce qu'elles étaient à cette époque. Mais celui qui réfléchira aux conditions actuelles de la science ne sera pas aussi satisfait et trouvera que, malgré leurs progrès, les lettres orientales sont loin d'avoir l'activité que demanderaient des besoins pressants et évidents, et qu'elles n'arrivent que bien lentement, et dans une mesure insuffisante, à préparer les matériaux que seules elles peuvent fournir aux sciences théologiques, historiques et politiques, et dont aucune d'elles ne peut plus se passer.

La théologie est de toutes les sciences celle qui a toujours eu et aura toujours le plus grand besoin des lettres orientales; pour l'intelligence et l'interprétation des textes, pour la connaissance des sectes chrétiennes et l'histoire des religions étrangères, pour l'attaque et la défense dans ses luttes variées et toujours renaissantes, elle réclame également leur secours. Elle vous demande l'étude de l'histoire ancienne de l'Orient, la publication des livres sacrés des autres religions et l'aide

des travaux philologiques les plus étendus et les plus profonds.

L'histoire, qui partout a agrandi son point de vue, réclame de nous de plus en plus les travaux les plus variés et les plus difficiles, soit la recherche et l'interprétation des inscriptions de tous les pays d'Orient, soit l'impression et la traduction d'œuvres littéraires de tout genre, soit l'étude des antiquités, de la géographie, de la chronologie, de la législation, des formes des gouvernements, des institutions municipales, des impôts, des écoles, du commerce, enfin de toutes les branches de l'activité des pays civilisés; car on a compris, d'un côté, que l'histoire ne peut plus se restreindre à la succession des rois, aux batailles et aux actes diplomatiques; de l'autre, qu'elle ne peut plus exclure la plus grande moitié du genre humain; et l'Orient prend nécessairement tous les jours une place plus grande dans les travaux des savants, tant par sa propre histoire que par les rapprochements et les parallèles qu'il fournit à l'histoire de chaque science et de chaque art.

Je ne parle pas ici seulement de sciences telles que la mythologie, qui en dérive tout entière, ou la philosophie, qui y trouve ses origines et ses premiers développements; mais que serait aujourd'hui une histoire du droit ou d'une partie quelconque du droit qui ferait abstraction des législations chinoise, indienne ou arabe? Quel historien des mathématiques pourrait passer sous silence l'astronomie égyptienne ou chinoise, l'algèbre des Indiens, la géométrie des Arabes? L'architecture y cherche ses formes primitives, et nous demande la date des monuments; la sculpture y trouve ses premiers essais; l'agriculture y étudie les systèmes d'irrigation et diverses cultures; la chimie même et des arts tout pratiques s'informent avec curiosité des procédés antiques de l'Orient.

Enfin la philologie, qui, il n'y a pas longtemps encore, se contentait de l'hébreu, du grec et du latin, ou se perdait dans la logique stérile de la grammaire générale, a acquis par le con-

tact avec l'Orient un développement et un essor inespérés, et une certitude qu'elle ne croyait pouvoir atteindre en restant dans son ancienne routine. Elle s'est régénérée en entier; l'étymologie a été délivrée de systèmes également fantastiques et superficiels, la grammaire générale a fait place à la grammaire comparée; on classe les familles de langues, on étudie les raisons historiques des formes grammaticales, on tire des lumières de ces exceptions mêmes qui étaient un si grand embarras pour nos devanciers, on commence à faire de l'étymologie, qui était la risée des gens d'esprit, un des appuis les plus sûrs de l'histoire; on agrandit et l'on fortifie tous les jours le nouvel édifice, et, grâce aux études orientales, la linguistique d'aujourd'hui ne ressemble pas plus à l'ancienne que la chimie actuelle ne ressemble à l'alchimie.

Telle est la position des lettres orientales dans la science et tels sont les devoirs qu'elle impose à ceux qui les cultivent; mais il est certain que nous sommes bien peu nombreux et bien pauvres pour répondre à de si grandes exigences, que le public ne s'intéresse pas assez à ces travaux, et que les gouvernements ne leur viennent pas assez en aide. On peut nous répondre que les gouvernements ne font pour la science que ce que leur impose la voix publique, que c'est à nous d'intéresser, par des recherches bien dirigées, les hommes intelligents, et de créer en faveur du sujet de nos études une opinion plus unanime et plus puissante; que la science est aujourd'hui assez forte pour faire ce dont elle a besoin, et qu'il est inutile de vouloir hâter impatiemment des progrès qui se réaliseront forcément avec le temps et quand la nécessité en sera évidente.

C'est possible. On peut faire attendre la science. Je crois qu'on ne fait pas mieux pour cela, et, si l'on avait toujours agi ainsi, l'Europe aurait été en grand danger de rester barbare. Mais ces études ont encore un autre côté dont l'importance s'accroît irrésistiblement et qui rend tout délai funeste.

C'est l'influence, tous les jours plus grande, que prend l'Europe sur l'Orient par les armes, par la diplomatie, par le commerce, par la colonisation, par la science, enfin par tous les moyens qui servent à une race plus puissante pour en assujettir une plus faible.

Il n'y a plus aujourd'hui de pays en Asie qui soit réellement souverain et maître de sa destinée; il y en avait un encore l'année dernière, le Japon, mais nous voyons qu'un contact de quelques mois avec l'Europe l'a jeté dans une émotion qui est sur le point de provoquer des guerres civiles et étrangères et le renversement d'une organisation savamment combinée, à laquelle cet empire devait son repos et sa prospérité. Si quelques États de la presqu'île au delà du Gange et quelques îles semi-barbares conservent encore leur indépendance, c'est par accident plutôt que par leur puissance, et l'on peut regarder l'Orient, sinon comme conquis, au moinscomme subjugué tout entier.

Quelques-uns regardent cet état de choses comme une précieuse conquête de la civilisation et de la religion, d'autres y voient le commencement d'une époque de destruction des droits de tant de peuples, de froissement de leurs sentiments et d'exploitation du faible par le fort. On peut différer là-dessus, et l'événement peut confirmer l'une ou l'autre manière de voir, selon que l'Europe usera de sa suprématie; mais il me semble qu'il est impossible de nier que l'Europe n'exerce une influence irrésistible sur le sort de l'Asie. Si donc elle veut que les résultats justifient l'emploi de son pouvoir, il faut qu'elle se prépare à connaître l'Orient. Ce que M. Wilson disait à la Compagnie des Indes s'adresse aujourd'hui à toutes les puissances de l'Europe, et ce qui ne s'appliquait alors qu'à la presqu'île en deçà du Gange, est aujourd'hui applicable à l'Asie et à une grande partie de l'Afrique. Il faut apprendre à connaître l'Orient, ses langues, son histoire et ses lois; et pour cela il faut encourager ces études et agrandir les moyens d'in-

struction; en multipliant les écoles, en introduisant un système bien entendu de voyages et en facilitant la publication d'ouvrages orientaux, les gouvernements feraient ce qui dépend d'eux pour répandre des connaissances dont les circonstances réclameront bientôt l'application. L'honneur des nations civilisées exige que l'Europe soit éclairée sur le rôle qu'elle entreprend de jouer et sur la grave responsabilité dont elle se charge devant l'avenir et devant l'histoire.

XXI

ANNÉE 1860-1861

RAPPORT LU LE 29 JUIN 1861

Messieurs,

Nous sommes réunis pour célébrer le trente-neuvième anniversaire de notre Société. Il n'est rien survenu dans nos affaires pendant cette année qui mérite une mention particulière, et je n'ai à vous parler que de nos travaux, qui n'ont pas tous marché au gré de nos désirs, mais qui, néanmoins, prouvent notre vitalité, et dont le degré d'avancement promet une marche plus rapide pendant l'année qui commence pour nous.

Le *Journal asiatique* a continué à publier des travaux sur des sujets variés de littérature et d'histoire orientale.

M. Reinaud y a traité des dictionnaires de géographie arabes; il a fixé dans son Mémoire, avec précision, l'âge et le plan de ces différents ouvrages, et a éclairé les rapports compliqués qui existent entre les dictionnaires originaux et les extraits qu'on en possède sous différents titres, rapports qui étaient restés assez obscurs.

Il a exposé dans une autre notice le système de numération kabyle, qui paraît avoir été, comme beaucoup d'autres, originairement quinaire, et n'être devenu décimal que par l'influence des Arabes.

Il existait un certain nombre de notices sur différents sujets, que M. Quatremère avait préparées pour la traduction des Prolégomènes d'Ibn-Khaldoun, et dont la publication a été empêchée par la mort de l'auteur. Votre commission a cru rendre service à la science en sauvant de l'oubli ces reliques du savoir d'un homme aussi érudit.

M. Walter Behrnauer, de Vienne, nous a envoyé un travail considérable sur la police chez les Arabes. Nous savons tous que les chroniqueurs de tous les temps et de tous les pays s'attachent uniquement aux grands événements et négligent les faits journaliers de la vie. C'est assez naturel de leur part; mais le résultat est que nous restons dans l'ignorance de l'état social des peuples dont nous croyons savoir le mieux l'histoire, et qu'il faut rassembler péniblement les traits épars qui peuvent nous donner une idée de l'administration, de l'industrie, des mœurs domestiques, enfin de tout ce qui forme la vie réelle d'une nation. M. Behrnauer nous expose l'organisation de la police des États musulmans, son action comme instrument judiciaire et de sûreté publique, et la manière dont elle exerce son droit d'inspection des marchés et des métiers. Personne ne lira ce Mémoire sans plaisir et sans fruit.

M. Barbier de Meynard a tiré de la Chronique de Mouyineddin une histoire de l'antique ville d'Hérat, et il a contrôlé son auteur par d'autres historiens originaux; M. de Khanikof nous a donné une description de cette ville et des environs, d'après ses propres observations.

M. Garcin de Tassy a terminé ses extraits de la description des monuments de Dehli, faite par un savant musulman, Sayd

Ahmed Khan, peu avant la dernière rébellion indienne et le siége de la ville, pendant lequel un grand nombre de ces monuments de la magnificence des Mogols a péri.

M. Belin, chancelier de l'ambassade de Constantinople, nous a envoyé une notice biographique et littéraire sur Ali-Schir, littérateur éminent du x[e] siècle de notre ère. M. Belin nous raconte en détail la vie d'un de ces hommes de lettres, tantôt courtisans, tantôt poëtes, tantôt reclus mystiques, dont se composaient les cours littéraires des princes turcs de ce temps. Toutes ces vies se ressemblent; mais elles nous étonnent toujours et ont un charme particulier pour nous. La combinaison de barbarie et d'élégance, de respect pour l'esprit et le savoir, et de mépris pour la vie humaine, la liberté singulière des individus en contact avec un despotisme rarement contenu, et l'alternative perpétuelle entre la vie la plus mondaine et l'ascétisme le plus sévère forment un spectacle qui se renouvelle partout, et qui, au fond, s'est toujours produit en Orient; mais qui est si loin de nos habitudes, qu'on a de la peine à s'en faire une idée, et que chaque nouvel exemple qu'on nous en offre nous instruit et nous intéresse. M. Belin termine son travail par des extraits étendus de deux des ouvrages principaux d'Ali-Schir, inédits, comme la plus grande partie de ses œuvres l'est encore aujourd'hui.

M. Bianchi a bien voulu continuer sa bibliographie des ouvrages qui paraissent en Turquie, publication par laquelle il tient depuis longtemps l'Europe au courant de l'activité littéraire des Turcs.

M. Dulaurier nous a communiqué le texte et la traduction d'un très curieux tableau de Houlagou et de la cour mongole de ce temps, par l'historien arménien Vartan, qui avait été envoyé en ambassade auprès du petit-fils de Djinguiskhan, et vous allez recevoir en peu de jours le commencement de son exposition de l'organisation politique et religieuse du royaume

d'Arménie, d'après les sources originales. Vous trouverez dans le même cahier une description des îles Lieou-Tcheou, tirée d'ouvrages japonais et chinois, par M. de Rosny.

Enfin, M. Grigorief, gouverneur civil des Kirghiz à Orenbourg, nous a envoyé un exposé très intéressant des travaux et des discussions auxquels a donné lieu, en Russie, l'histoire de l'alphabet pa-sse-pa, dont M. Pauthier vous entretiendra prochainement de nouveau.

Vous avez trouvé joint au *Journal asiatique* de 1860 un numéro supplémentaire, qui a été imprimé, à Nancy, aux frais d'un membre très libéral de la société et distribué par lui. Ce cahier contient un Mémoire sur l'application des alphabets européens au sanscrit. Je reviendrai plus tard sur ce sujet, ayant à mentionner des travaux semblables sur d'autres alphabets orientaux.

Je dois vous rendre compte maintenant des progrès que votre *Collection d'auteurs orientaux* a faits depuis notre dernière séance annuelle. Vous trouverez sur la table le premier volume des *Prairies d'or de Masoudi*, texte et traduction achevés, mais manquant encore de quelques feuilles de notes et de variantes, qui sont en cours d'impression. Le Conseil aurait vivement désiré vous présenter aujourd'hui le volume définitivement publié, mais les mille et une difficultés qu'entraîne un changement d'éditeurs au milieu d'un volume ne l'ont pas permis. Le second volume est à l'imprimerie, et la composition peut commencer aussitôt que le premier sera livré au public, ce qui ne peut plus tarder longtemps.

Le Conseil, trouvant que la société pouvait mener de front l'impression de deux ouvrages de cette collection, a décidé la publication de la Description de l'Inde, par Albirouni. Cet auteur était né sur les bords de l'Indus, au xe siècle; il s'attacha à Mahmoud le Ghaznevide, passa une grande partie de sa vie dans l'Inde, et acquit la connaissance du sanscrit au point

qu'il put composer plusieurs traités scientifiques dans cette langue. Le sujet de son livre est l'exposé de la science des Hindous; mais, en dehors des données scientifiques, il nous fournit une foule de renseignements extrêmement précieux sur la littérature et sur l'état du pays. La date de son livre étant parfaitement connue, nous y trouvons une date *minima* pour tout nom propre, tout ouvrage, tout objet dont il parle, et vous savez de quelle importance cela est pour les études indiennes, dont le grand obstacle est l'absence presque entière de données chronologiques. C'est donc autant de points de repère qu'Albirouni nous donne, et, quoique le xe siècle soit moderne en comparaison de l'antiquité indienne, on tirera un parti très considérable des données d'Albirouni. Les extraits que M. Reinaud a publiés de cet auteur ont déjà attiré l'attention des savants et fait désirer la publication de l'ouvrage entier, et une circonstance heureuse a décidé le Conseil. On ne possédait à Paris qu'un manuscrit médiocre de l'ouvrage; aujourd'hui M. Schefer en a rapporté un de Constantinople et l'a mis à notre disposition, avec une libéralité dont il a donné maintes autres preuves. Mais il était difficile de trouver un éditeur, parce qu'on ne peut se charger de cette tâche sans être versé en arabe, en sanscrit et dans les sciences exactes. M. Munk avait commencé à préparer une édition, mais le malheureux état de sa vue a interrompu son travail et ne nous a pas permis d'espérer qu'il pût le reprendre. Le Conseil s'est alors adressé à MM. Woepcke et de Slane, qui ont bien voulu se charger de cette œuvre difficile, et leur coopération nous donne une garantie entière pour le succès de cette entreprise dont l'achèvement fera honneur aux éditeurs et à la société.

Les autres sociétés asiatiques en Europe et en Orient ont continué comme vous à faire connaître l'Asie, chacune dans sa sphère et de la manière que lui indique sa position.

La Société asiatique de Londres [1] a publié la dernière moi-

1. *The Journal of the R. Asiatic Society of Great Britain and Ireland.* vol. XVII, part. 2, et vol. XVIII, part. 1. Londres, 1860; in-8°.

tié du volume XVII de son journal, qui contient des notices diverses, relatives surtout à l'Inde, et la première moitié du volume XVIII, qui est entièrement consacrée à des travaux philologiques et historiques sur la Babylonie, par MM. Rawlinson, Talbot et Tyrwhitt, et à la publication définitive de la traduction d'une même inscription cunéiforme assyrienne, par MM. Talbot, Hinks, Oppert et Rawlinson, traduction dont il a déjà été question dans un rapport antérieur.

La Société orientale d'Allemagne [1] a fait paraître la fin du volume XIV et le commencement du volume XV de son journal, qui sont remplis surtout de travaux d'érudition sur toutes les parties des littératures sémitiques et indiennes. M. Lévy a fourni un travail très remarquable sur les inscriptions nabatéennes de Pétra et du mont Sinaï; M. Rosen donne des inscriptions samaritaines; M. Blau, des inscriptions phéniciennes; M. Zinguerle continue la publication des poésies syriaques de Jean de Saroug; M. Gutschmid soumet l'Agriculture nabatéenne à une critique très rigoureuse; M. Moegling commence la traduction des chants en canara dont il avait réuni et publié les textes dans sa belle collection d'ouvrages en canara, lithographiés à Mangalore. Je ne puis énumérer en détail tout ce que contiennent d'études et de renseignements nouveaux ces cahiers si bien remplis. La Société de Leipzig puise à pleines mains dans l'érudition dont l'Allemagne déborde, et ne peut suffire aux travaux qui affluent vers elle. Elle a fondé une succursale, pour ainsi dire, de son Journal, dans la forme de Mémoires relatifs à l'Orient [2], dont chaque cahier contient un travail que son étendue ne permettrait pas d'insérer dans le Journal. Il en a paru jusqu'ici six numéros. Outre ces deux sortes de publications, elle a adopté une troisième forme d'en-

1. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, vol. XIV et vol. XV, cahier 1. Leipzig, 1860 et 1861; in-8°.

2. *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, herausgegeben von der deutschen morgenländischen Gesellschaft. Leipzig, in-8°, vol. I, et vol. II, partie I.

couragement, qui ne contribue pas moins que les deux premières au progrès de la science; elle fait imprimer à ses frais des textes orientaux. Je reviendrai sur chacune de ces publications à l'occasion de la littérature à laquelle elle appartient.

La Société asiatique de Calcutta a continué son Journal[1], qui du reste devient de plus en plus un organe pour les sciences naturelles de l'Inde, non pas à l'exclusion des recherches historiques et linguistiques, mais avec une tendance marquée vers l'histoire naturelle. C'est une suite de la position que la grande rébellion et le changement du système administratif ont faite dans ce moment aux Anglais dans l'Inde, et qui les force de s'occuper avant tout du développement matériel du pays. Je doute même que jamais le gouvernement central acquière assez d'intelligence des affaires indiennes, pour imiter la libéralité avec laquelle la Compagnie des Indes a favorisé pendant longtemps les travaux qui avaient pour but le passé et les langues et littératures de l'Inde[2], mais le be-

1. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*. Calcutta, 1860; in-8°. (Le numéro 4 de cette année est le dernier qui soit arrivé à Paris.)

2. J'apprends, pendant que ces feuilles passent par la presse, que le ministère de l'Inde à Londres a l'intention de réunir au British-Museum la bibliothèque et les collections que la Compagnie des Indes avait formées. Ce serait un malheur sous beaucoup de rapports; mais je ne parlerai que d'un seul point, qui est plus de la compétence d'une société littéraire. La bibliothèque de la Compagnie des Indes prêtait ses manuscrits quand le bibliothécaire savait qu'il s'agissait d'un travail sérieux; le British-Museum ne prête jamais et à aucune condition. Or quiconque a travaillé sur des manuscrits sait quelle perte de temps cela entraîne de ne pouvoir s'en occuper que pendant les heures d'ouverture d'une bibliothèque, au milieu du mouvement d'une salle publique et dans l'absence des matériaux et des livres dont on a besoin pour contrôler son travail à chaque instant. On prête maintenant partout dans les bibliothèques, et les bibliothèques ne perdent pas ce qu'elles prêtent, en observant les formes conservatrices voulues; il n'y a que les bibliothèques publiques en Angleterre et celle du Vatican qui se refusent au prêt, et la science en a souffert. Qui peut croire que MM. de Sacy, Rémusat et Burnouf eussent enrichi la science comme ils l'ont fait, s'il leur eût fallu travailler dans les bibliothèques publiques, ou que MM. Wilkins, Haughton, Shakespeare, Wilson, Max Muller et autres eussent honoré l'Angleterre par leurs travaux sur l'Inde, s'ils n'avaient pas eu les facilités que leur offrait la Bibliothèque de la Compa-

soin de ces études se fera certainement sentir dans l'Inde elle-même et les fera refleurir sous les auspices d'un homme influent, ou une conviction commune leur donnera une nouvelle impulsion. En attendant, il est heureux que la *Bibliotheca indica*[1] de la Société de Calcutta ait repris son cours, tant pour les ouvrages sanscrits que pour les littératures musulmanes que M. Wilson avait si malencontreusement fait exclure.

La Société asiatique de Madras a publié un nouveau cahier de son Journal[2], qui contient le rapport d'une commission sur la transcription des alphabets indiens en caractères latins, et quelques mémoires sur la géographie de l'Inde.

La Société de Colombo a repris depuis deux ans son Journal[3], qui avait été interrompu, au grand regret de ceux qui s'intéressent à la littérature bouddhique, car Ceylan restera toujours le pays d'où il faudra tirer les véritables sources de l'ancienne histoire du bouddhisme. Les nouveaux cahiers du Journal sont pleins de recherches sur l'histoire, la géographie et la religion

gnie des Indes? Il importe pourtant à l'Angleterre qu'il se fasse des travaux savants sur l'Inde, et que l'histoire et les langues de son empire d'Orient soient mieux connues; mais, en rendant difficile l'accès des sources, on détruit les travaux dans leur germe même. Si l'on ne possédait pas déjà une bibliothèque spéciale pour l'Inde, il faudrait la créer et en rendre l'usage aussi facile que la conservation des livres, des manuscrits et des médailles le permettrait; or elle existe, et on veut l'abandonner. On ne comprend pas quel vent de centralisation a soufflé sur l'Angleterre, soumettant à une uniformité stérile cette vie surabondante d'institutions spontanées et particulières, qui a produit tant de grandes choses dans ce pays.

1. *Bibliotheca indica.* Calcutta; in-4° et in-8°. Les derniers numéros qui se trouvent à Paris, sont le numéro 165 de l'ancienne série et le numéro 6 de la nouvelle.

2. *Madras Journal of literature and science.* Nouvelle série, vol. V, n° 10. Madras, 1860.

3. *Journal of the Ceylon Branch of the asiatic Society.* Colomb; in-8°. Le dernier numéro qui est arrivé à Paris contient les transactions des années, 1858-1859, et a paru en 1860. On trouve le Journal chez Van Voorst et Cie, 1, Paternoster road, London.

de Ceylan, et la Société paraît reprendre une nouvelle vie et vouloir entrer en communication avec l'Europe savante, car elle vient de choisir pour son Journal un dépositaire à Londres, de sorte que ses travaux, qui étaient à peu près perdus pour nous, deviennent accessibles aux savants.

L'Allemagne, qui est déjà si riche en recueils périodiques qui s'occupent de l'Orient, soit exclusivement, soit comme auxiliaires pour les recherches sur la grammaire comparée, soit enfin dans ses rapports infinis avec la théologie savante, en a vu augmenter le nombre par un nouveau, qui mérite toute notre sympathie. Il a été fondé par M. Benfey à Göttingue, sous le titre de *Orient et Occident*[1], et est destiné à être l'organe des recherches relatives aux influences que ces deux parties du monde ont exercées l'une sur l'autre, ou plutôt à l'influence que l'Orient a eue sur l'Occident. Tout ce qui se rattache aux origines asiatiques des langues et de la civilisation européennes y trouvera sa place, et comme nous devons nos langues aux Ariens, notre religion aux Sémites et les commencements de notre culture aux peuples qui avoisinaient la Méditerranée, on voit que la plus grande partie de l'Asie antique est comprise dans le programme. Les deux premiers cahiers montrent dans quel sens large l'éditeur prend son thème; il nous donne le commencement d'une traduction du Rigvéda, des recherches sur la mythologie védique, des dissertations sur les voyelles grecques et latines, une longue et savante protestation contre la séparation de l'étude des langues classiques et de l'étude du sanscrit. On ne peut que féliciter la littérature orientale de ce nouvel organe et lui souhaiter une durée qui prouverait que le cercle de ceux qui prennent intérêt à ces recherches s'agrandit de jour en jour.

J'arrive maintenant à l'énumération des ouvrages orientaux

1. *Orient und Occident,* insbesondere in ihren gegenseitigen Beziehungen. Eine Vierteljahr-schrift, herausgegeben von Th. Benfey, vol. I, cah. 1 et 2. Gœttingue, 1860; in-8°.

qui ont paru depuis deux ans, et je commencerai, selon une habitude déjà ancienne et que je ne vois pas de raison suffisante d'abandonner, par la littérature arabe.

Les commencements de l'islam ont été et continuent à être l'objet des travaux les plus persévérants et les plus variés des savants, et il ne peut en être autrement. La naissance de cette religion est un événement si considérable; les causes qui l'ont produite étaient, en apparence, si inférieures aux résultats qu'elles ont amenés; l'influence de l'islam est encore aujourd'hui, après douze siècles, si étendue, et il est si important d'en bien comprendre la nature, que tout ce qui peut en éclaircir l'origine et expliquer la marche restera un sujet d'étude et de réflexions inépuisables; car chaque époque considère naturellement les grands faits de l'histoire sous un point de vue nouveau, et des côtés, qui auparavant n'avaient frappé personne, apparaissent tout à coup sous un jour inattendu.

Les études sur le texte du Coran continuent. Deux nouvelles traductions en hollandais viennent de paraître[1], et le capitaine Lees a réussi à mener à bonne fin, à force de sacrifices, de soins et de savoir, son édition du Coran[2], accompagnée du commentaire complet de Zamakschari. Cet auteur vivait au ve siècle de l'hégire, et, quoique Persan de race, il était un des hommes de cette époque les plus savants en arabe; il était polygraphe, selon l'habitude générale de ce temps, et a composé des dictionnaires, des traités sur la grammaire, sur la géographie et des commentaires sur des poètes. Plusieurs de ces traités ont été publiés en Europe, et, dernièrement encore, M. Broch a fait paraître à Christiania le plus considérable

1. *De Koran*, voorafgegaan door het leven van Mahomet, van Dr. S. Keyzer. Harlem, 1860; in-8°. — *Mahomeds Koran*, gefolgt naar de fransche vertaaling van Kasimirski, etc. door L. S. A. Tollens. Batavia (LXIX et 666 pages), 1859; in-8°.
2. *The Qoran*, with the commentary of Al-Zamakshari, entitled the Kashaf edited by W. Nassau Lees. Calcutta, 1861; in-4° (en six parties, formant deux volumes.)

de ses ouvrages grammaticaux, *le Mofassel* [1], mais Zamakschari est devenu surtout célèbre par son grand commentaire sur le Coran, dont l'autorité n'a pu être ébranlée, ni par la réputation d'hérésie de l'auteur, ni par le mérite des commentateurs postérieurs. Cet ouvrage était connu en Europe avantageusement, mais incomplètement, par les nombreux extraits qu'en a tirés Maracci, et M. Lees a bien mérité des études orientales en se chargeant à ses propres frais d'une entreprise aussi laborieuse et aussi onéreuse que cette édition complète de l'ouvrage. Zamakschari s'attache, dans son commentaire, surtout à la partie historique du Coran et aux légendes auxquelles Muhammed fait allusion, et la publication de M. Lees est d'autant plus à propos aujourd'hui, que la critique historique s'occupe du Coran sous de nouveaux points de vue qui soulèvent une foule de questions à peine effleurées auparavant.

L'opinion du moyen âge sur Muhammed était très simple : elle se résumait dans l'épithète de grand imposteur, et tout était dit; les nuances et les détails paraissaient superflus quand il s'agissait d'un réprouvé. Plus tard, et à mesure que la puissance des nations musulmanes cessait d'inspirer des craintes, les opinions changèrent, au point que, dans le dernière siècle, on voyait en lui un législateur presque philosophe. De notre temps nous pouvons le juger sans haine et sans faveur, et, grâce à une série de travaux savants et sérieux qui ont paru depuis une vingtaine d'années, nous le jugeons avec une connaissance infiniment plus exacte des faits. On peut voir, dans un résumé de la vie de Muhammed que vient de publier M. Reinaud [2], où en sont arrivés les travaux de la critique historique sur ce sujet, et quels points restent encore à préciser dans le rôle que cet homme a joué dans le monde.

1. *Al Mufassal*, opus de re grammatica Arabum, auctore Aboul Kasim Mahmud Ben Omar Zamaksario, edidit Broch. Christiania, 1859; in-8° (231 pages).

2. *Notice sur Mahomet*, par M. Reinaud. Extrait de la *Nouvelle biographie générale*, avec quelques additions. Paris, 1860; in-8° (92 pages).

Aujourd'hui on aime à observer en lui une grande manifestation, ou, si on l'aime mieux, une grande aberration, de l'instinct prophétique de la race sémitique, instinct qui a produit, surtout parmi les Arabes et jusqu'à nos jours, un si grand nombre de réformateurs semi-politiques et semi-religieux. On veut étudier dans l'islam la plus récente des grandes religions du monde, que l'époque où elle a paru rend plus accessible que toute autre à l'observation et à la critique historique. On veut connaître l'homme et son temps, et s'expliquer son succès ; on veut pénétrer dans ce caractère mystérieux, suivre ses incertitudes, ses variations et ses doutes sur lui-même et sur sa mission ; on veut faire la part de son enthousiasme réel et de sa conviction honnête, et celle des fautes et des fraudes auxquelles ses passions et sa position l'ont entraîné. L'Académie des inscriptions a voulu, il y a deux ans, appeler l'attention des savants sur ces études, en proposant un prix sur l'ordre dans lequel les différentes parties du Coran ont été originairement composées, et tous ceux qui connaissaient l'état de cette question, en apparence si limitée, savaient qu'elle contenait une foule d'autres questions pleines d'intérêt.

L'Académie reçut trois mémoires par MM. Amari, Nœldeke et Sprenger, entre lesquels elle partagea le prix, et dont un vient de paraître sous le titre d'*Histoire du Coran*[1], par M. Nœldeke. L'auteur avait été obligé par les règlements de l'Académie, qui n'admettent que des mémoires en latin ou en français, de composer son ouvrage en latin ; mais il a très bien fait de le publier en allemand, car le latin est un triste interprète d'idées modernes, et l'on ferait bien de renoncer à une habitude que le monde savant abandonne tous les jours de plus en plus. M. Nœldeke traite dans son ouvrage du rôle de Muhammed comme prophète, de sa doctrine et des variations qu'elle a subies, de l'ordre dans lequel les différentes

1. *Geschichte des Corans,* von Theodor Noeldeke. Gœttingue, 1860; in-8° (XXXII et 358 pages).

prophéties ont été prononcées, et des changements que leur rédaction a éprouvés du vivant de leur auteur; de la manière enfin dont le Coran a été formé après la mort du Prophète, et de l'histoire du livre depuis ce temps. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans des détails sur les points que l'auteur à traités avec le plus de succès, mais on lira avec intérêt et profit un travail fait avec beaucoup de savoir et la critique la plus saine. Je crois que nous verrons aussi le mémoire de M. Sprenger incorporé dans la biographie de Muhammed, que le monde savant attend avec impatience de la main de cet auteur, car c'est M. Sprenger qui, par ses recherches sur les véritables sources de la vie de Muhammed et sur les traditionnistes arabes, a donné aux travaux sur ce sujet une direction dont l'influence se sent dans tout ce qui a été écrit sur cette matière depuis plusieurs années.

A côté de ces travaux de critique littéraire et historique se continue la publication des textes qui en fournissent la matière. M. Wüstenfeld a fait paraître la quatrième et dernière partie de la Biographie de Muhammed par Ibn Hischam[1], qui est la source principale de tout ce que les Arabes ont écrit sur la vie de leur prophète. M. Wüstenfeld a accompagné le texte d'une longue et curieuse dissertation critique et l'a fait suivre d'une ample collection de variantes. J'ai annoncé déjà plusieurs fois cette excellente publication, et je ne voudrais pas répéter ce que j'en ai déjà dit; je me permets seulement d'exprimer l'espoir que l'éditeur lui-même, ou, si ses nombreux travaux ne lui en laissaient pas le loisir, un autre savant, nous donnera une traduction de cet ouvrage important.

On comprend parfaitement la publication d'un texte oriental destiné avant tout aux philologues, sans qu'il soit accompagné

1. *Das Leben Muhammeds* nach Muhammed Ibn Ishak überliefert von Abd el Melik ibn Hischam, herausgegeben von Ferdinand Wüstenfeld, 2 vol. in-8°. Gœttingue, 1851.

d'une traduction; personne ne s'attendra à voir M. Lees traduire le commentaire de Zamakschari, ou M. Fleischer celui de Beidhawi; ces livres ne servent qu'au travail intérieur de la science, si je puis m'exprimer ainsi; ce sont des instruments pour le grammairien, le commentateur, le lexicographe. Mais il importe que les sources de l'histoire dans toutes ses branches, histoire politique, histoire des lettres, histoire des sciences, soient rendues accessibles à tous. Il est impossible que la littérature orientale remplisse le rôle que lui assigne la nature des choses, si elle ne se fait pas sa place dans la littérature générale du monde, en offrant à chacun ce qui peut lui être utile parmi les trésors qu'elle recèle. Excusez-moi, Messieurs, si je reviens si souvent sur ce sujet; mais je vois naître, surtout en Allemagne, un dédain des traductions qui m'étonne. On voit des mémoires sur des sujets philosophiques, historiques ou scientifiques, qui par conséquent s'adressent encore à d'autres qu'à des orientalistes, remplis de citations en arabe et en sanscrit sans traduction, et la science souffre de ce refus de l'érudition de laisser jouir de ses résultats ceux qui ne savent pas ces langues. Mais je vois que je m'écarte de mon sujet.

M. Wüstenfeld a terminé, en même temps que la vie de Muhammed, une collection qui a une étroite liaison avec ce sujet, comprenant la réunion des textes qui se rapportent à l'histoire de la Mecque[1]. Le premier et le troisième volume de cette collection avaient déjà paru antérieurement; l'éditeur a maintenant rempli la lacune qui restait, en réunissant dans le second volume un certain nombre d'extraits qui forment, en partie le complément, en partie la continuation des ouvrages complets d'Azraki et de Cutbeddin qui occupent les autres volumes. Il est bien connu que les Arabes sont les plagiaires les plus naïfs qu'on ait jamais vus; ils copient tout simplement leurs pré-

1. *Die Chroniken der Stadt Mekka* gesammelt und herausgegeben von E. Wüstenfeld. Vol. II, contenant des extraits des historiens El-Fakihi, El-Fasi et Ibn Dhuheira, et des tables de matières pour les trois volumes. Leipzig, 1859; in-8° (XXIII et 391 pages).

décesseurs, heureusement sans déguiser, quoique sans avouer leurs emprunts. Il est donc nécessaire et facile, quand on possède, comme dans le cas présent, les auteurs originaux, de les compléter, en tirant de leurs copistes, plagiaires et continuateurs, les faits nouveaux que ceux-ci ont pu ajouter ; et c'est ainsi que M. Wüstenfeld a procédé et qu'il est parvenu à épargner bien des pertes de temps aux savants qui veulent étudier l'histoire de la Mecque. Il a ajouté à son travail un complément presque indispensable, c'est l'histoire de Médine, d'après Samhoudi[1], auteur égyptien du XV[e] siècle, qui a composé un ouvrage très détaillé sur cette ville, afin d'intéresser le monde musulman à la reconstruction de la grande mosquée de Médine, qui avait été détruite par un incendie. M. Wüstenfeld en donne une analyse qui laisse seulement à regretter qu'elle ne soit pas encore plus détaillée, car l'histoire des deux villes saintes est des plus intéressantes ; elle est indispensable pour l'histoire du khalifat, à cause du grand rôle que ces deux villes y ont joué, surtout dans les premiers temps de l'islam, et très curieuse par le nombre de traits singuliers de caractère qu'elle nous révèle relativement à Muhammed, à sa famille et à ses successeurs.

Quiconque a étudié l'arabe connaît l'extrait d'une histoire du khalifat, intitulé *Al-Fakhri*, par lequel M. de Sacy commence sa Chrestomathie arabe, et l'on se rappelle certainement avec plaisir la manière aisée, élégante et agréable de raconter de l'auteur, dont on sait maintenant le nom, qui était Ibn el-Thikthaka. Depuis M. de Sacy, MM. Freitag, Cherbonneau et Reinaud ont contribué à mieux faire connaître l'auteur, qui était oublié en Orient, et dont l'ouvrage ne s'est conservé que dans un seul exemplaire, copié pour lui-même et corrigé de sa main, et se trouvant aujourd'hui à la Bibliothèque de Paris. On pourrait s'étonner qu'un auteur

1. *Geschichte der Stadt Medina*, im Auszuge aus dem arabischen des Samhudi, von Wüstenfeld. Gœttingue, 1860; in-4° (162 pages).

aussi distingué, et qui avait une si grande envie de se faire connaître, ait été si négligé par ses compatriotes, si l'on ne voyait pas par son ouvrage qu'il était partisan passionné d'Ali, ce qui a dû le rendre odieux dans un pays généralement sunnite. Nous avons aujourd'hui une édition correcte de l'ouvrage entier, par M. Ahlwardt[1], à Greifswalde. Le but de l'auteur est de faire un exposé des devoirs des princes, suivi d'une histoire du khalifat, depuis le commencement jusqu'à la fin, laquelle occupe de beaucoup la plus grande partie du volume, et paraît destinée à appuyer, par les enseignements qu'elle contient, les recommandations énoncées dans la première partie. Aussi l'auteur ne se contente-t-il pas de donner un résumé des faits, mais il montre une certaine liberté de jugement et entre quelquefois dans des détails qu'on ne rencontre pas ailleurs et qu'on ne pouvait espérer trouver dans un récit généralement aussi concis. C'est là que réside pour nous l'intérêt du livre, et M. Ahlwardt en a fait ressortir les traits caractéristiques avec beaucoup de grâce, et a réuni et discuté le peu qu'on sait de la vie de l'auteur.

La conquête du nord de l'Afrique par les Musulmans est une des parties les plus obscures de l'histoire du khalifat. Les traditions sur ce sujet sont contradictoires, et les dates, même des faits les plus notables, sont inconciliables, M. Veil, M. Jones, M. Fournel et M. de Slane ont, chacun de son côté, essayé de résoudre ces difficultés, sans qu'il en soit résulté une opinion généralement admise. Un jeune savant de Gœttingue, M. Roth, a entrepris de nouveau la solution de ce problème dans une dissertation inaugurale, intitulée *Okba, le conquérant du nord de l'Afrique*[2]. Je ne sais si l'auteur est parvenu à élucider tous les points douteux de cette période épi-

1. *El-Fachri*. Geschichte der islamischen Reiche vom Anfang bis zum Ende des Chalifats, von Ibn Etthiqthaqa. Arabisch herausgegeben nach der Pariser Handschrift von W. Ahlwardt. Gotha, 1860; in-8° (LXVI et 390 p.).

2. *Oqba ibn Nafi el-Fihri, der Eroberer Nordafricas*. Ein Beitrag zur Geschichte der arabischen Historiographie, von W. Roth. Gœttingue, 1859; in-8° (VI et 70 pages).

neuse, mais on ne peut pas lire sans plaisir ce petit travail, qui prouve les progrès que la critique a faits dans la manière de traiter les questions de l'histoire des Arabes. Il n'y a pas très longtemps encore que l'on suivait, sans aucune défiance, la version que fournissaient des compilateurs comparativement modernes; mais aujourd'hui on remonte aux plus anciennes sources, et l'on scrute les traditions avec un soin infini, en faisant entrer, parmi les éléments de la critique, jusqu'aux *isnads*, ces longues listes généalogiques des traditionnistes que chaque fait, raconté par un historien arabe de la bonne époque, porte à sa tête. Les Arabes les regardent, avec une sorte de superstition, comme les seuls éléments de la critique historique; les Européens les négligeaient comme des hors-d'œuvre presque ridicules; mais, depuis les travaux de M. Sprenger, on s'en sert, non pas avec la confiance illimitée que leur accordent les musulmans, mais on y voit des indices et des moyens d'arriver à la vérité.

M. Dozy, qui a étudié les Arabes d'Espagne comme on ne les avait jamais étudiés avant lui, et qui a publié tant et de si variés travaux sur eux, nous donne aujourd'hui les résultats de vingt ans d'études dans une Histoire des Arabes d'Espagne depuis la première invasion musulmane jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides[1]. L'ouvrage entier se composera de quatre volumes, dont les deux premiers ont paru. L'auteur ne nous donne ni une chronique, ni un tableau complet de l'Espagne sous les Arabes, mais une histoire politique de leur domination. Il veut déterminer et rendre intelligibles les grands faits de cette histoire, et en expliquer les causes; il s'attache exclusivement à ce qui a influencé le sort politique de l'empire arabe et passe sous silence tout ce qui est en dehors de ce cercle. Ainsi l'on ne trouve dans son livre rien sur la littérature, le savoir et les écoles, ni sur l'agricul-

1. *Histoire des Musulmans d'Espagne*, jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides (711-1110), par R. Dozy, vol. I et II. Leyde, 1861; in-8° (392 et 356 pages).

ture et la statistique, rien sur l'architecture et les arts, peu sur l'administration ou les finances, et aucune liste ou chronologie des princes arabes de l'Espagne. Tout cela est hors-d'œuvre pour lui; il en parlera peut-être à la fin dans un appendice; mais dans le corps de l'ouvrage rien ne le détourne de l'exposé des faits purement politiques, auxquels il donne tout le développement qu'ils demandent. Pour expliquer les profondes dissensions qui ont régné entre les partis arabes en Espagne, affaibli constamment le gouvernement maure et sauvé probablement le centre de l'Europe d'une conquête musulmane, il remonte à la haine immémoriale entre les tribus yéménites et maadites; il montre comment ces passions anciennes se sont compliquées par les partis qu'ont fait naître la succession de Muhammed et les intérêts des différentes dynasties de khalifes; comment la conquête de l'Afrique du Nord et la conversion des Berbers y ont ajouté de nouvelles haines, et comment ces intérêts et ces passions ont amené la conquête de l'Espagne et se sont combattus sur ce nouveau terrain. Il étudie avec beaucoup de soin la position des chrétiens vaincus, des convertis et des renégats, et l'influence qu'ils ont exercée sur les événements; il rend compte de la position de la noblesse arabe en Espagne et de sa lutte infructueuse contre l'esprit centralisateur des princes; enfin il met à nu toutes les fibres qui font agir ce corps politique si turbulent. C'est un récit animé, suivi et vivant, dans lequel l'auteur met de côté tout appareil d'érudition; il suppose connus tous les matériaux que lui et d'autres ont amassés sur ce sujet, et s'en sert librement, comme de chose acquise, en renvoyant brièvement aux sources et en négligeant tout ce dont il n'a pas besoin pour son plan, étant bien sûr qu'on ne l'accusera pas d'avoir ignoré ce dont il ne parle pas. C'est la première fois que l'histoire des Arabes d'Espagne est exposée avec une entière connaissance du sujet et de manière à satisfaire un esprit cultivé.

C'est ici que se place le plus naturellement la mention du

progrès qu'a fait la publication du texte de l'Histoire des Arabes d'Espagne, par Makkari[1]. Vous savez que MM. Dozy, Krehl, Dugat et Wright s'étaient réunis pour publier le texte de cet historien important, qui était déjà connu par la traduction de M. Gayangos. La quatrième et dernière partie du texte, dont la publication était échue à M. Dugat, a paru; de sorte qu'il ne reste aux éditeurs réunis que de nous donner les tables, qui sont, je crois, sous presse, et qui termineront cette courageuse entreprise.

Avant de quitter les travaux sur l'histoire des Arabes, je devrais dire quelques mots de la collection d'inscriptions arabes d'Espagne, publiée à Madrid par M. Alcantara[2]. Malheureusement, je ne puis qu'en annoncer le titre, car il m'a été impossible de me procurer l'ouvrage lui-même.

Je passe aux ouvrages sur la géographie arabe. M. Juynboll, à Leyde, avait publié, il y a quelques années, en trois volumes, le texte du *Merasid al-it thila*, abrégé du grand dictionnaire géographique de Yakout, qu'il avait accompagné de variantes et de note succinctes. Depuis il a fait paraître un premier volume d'additions et de commentaires[3], précédés d'une introduction, dans laquelle il discute l'origine du livre et le nom de l'auteur. Je n'ai aucun besoin de m'étendre sur ce sujet, M. Reinaud en ayant traité amplement dans une lecture qui a paru dans votre Journal. Le reste du volume consiste dans un commentaire perpétuel du texte, composé de rectifications ou

1. *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne*, par Al-Makkari; publiés par MM. M. R. Dozy, G. Dugat, L. Krehl et W. Wright. Tome II, part. 2, publié par M. Gustave Dugat. Leyde, 1859; in-4° (pages 391-835).

2. *Inscripciones arabes de Granada*, precedidas de una resena historica y de la genealogia detallada de los reyes Alahmares, por D. Emilio Lafuente Alcantara. Madrid, 1860; in-4° (244 pages).

3. *Lexicon geographicum*, cui nomen est *Merasid el itthila*. Novum fasciculum, continentem introductionem in hunc librum et adnotationem ad duos priores fasciculos, scripsit M. G. J. Juynboll. Leyde, 1859; in-8° (CVIII et 588 pages).

de justifications de leçons admises dans l'édition, de notes plus ou moins détaillées sur des points nombreux, et de renvois à d'autres ouvrages qui traitent des mêmes noms géographiques ou historiques. Cette masse de notes rappelle les éditions d'auteurs classiques que l'école hollandaise publiait dans le XVIIe siècle; mais je crains bien que notre temps dégénéré ne soit pas assez reconnaissant pour une œuvre aussi laborieuse, à la fois, pour l'auteur et pour le lecteur.

Plus la publication du *Merasid* a été utile, plus elle augmente le désir des savants d'être mis en possession de l'ouvrage entier de Yakout, dont la réputation a bien grandi en Europe depuis que Fraehn en a publié les premiers extraits. M. Rawlinson avait conçu l'idée d'en publier une traduction complète, mais d'autres travaux et d'autres devoirs ne lui ont pas laissé assez de loisir pour une entreprise de si longue haleine, et l'on ne s'en étonne pas en voyant la nature et l'étendue de l'ouvrage. Yakout était né, vers la fin du XIIe siècle, d'une famille grecque; mais vendu encore enfant et mis en esclavage, il fut élevé dans les lettres et les sciences arabes, et devint un musulman pieux, qui ne laisse percer nulle part un souvenir ou une influence quelconque de son origine. Il devint libraire et auteur, et composa beaucoup d'ouvrages, dont aucun ne lui valut de la réputation, excepté son dictionnaire de géographie. Frappé, pendant une discussion littéraire, de la difficulté de trouver des renseignements sur un lieu donné, il entreprit de réunir par ordre alphabétique tout ce qui se trouvait dans les géographes et les historiens sur toutes les parties du monde connu aux Arabes. Il exécuta ce plan à Merv, et, heureureusement pour lui et pour nous, immédiatement avant que la plus grande partie des bibliothèques de l'Orient disparût dans l'invasion de Djinguis-khan. C'est alors que périt la plus ancienne et la meilleure partie de la littérature arabe, dans le sac des grandes villes et leur destruction par le feu. Il est vrai que ce fléau n'atteignit pas tout les pays musulmans; mais il diminua prodigieusement le nombre des

livres, et laissa ceux qui furent sauvés d'autant plus exposés à toutes les chances de destruction qui menacent toujours les manuscrits dont il n'existe pas un grand nombre d'exemplaires dispersés sur une foule de points. Pour ne donner qu'un exemple des pertes que la littérature a faites alors, on connaît les titres de douze ouvrages sur la ville de Bactres, antérieurs à Djinguis-khan; mais aucun de ces livres ne s'est retrouvé depuis. Aujourd'hui, les savants en Europe travaillent à rétablir, pour le monde musulman, son ancienne littérature avec les débris des grandes bibliothèques orientales que le hasard et le zèle des collecteurs ont fait arriver dans les nôtres, où ils sont soustraits aux chances de destruction qui les menacent incessamment en Asie. Mais c'est une œuvre qui ne peut se faire que bien incomplètement, et Yakout devait avoir à son service des ouvrages en abondance qui ont aujourd'hui entièrement disparu. Son Dictionnaire universel de géographie forme quatre gros volumes et contient un trésor de notices historiques, géographiques et littéraires, que Yakout paraît avoir tirées des livres, sans y ajouter beaucoup de ses propres observations de voyageur. La traduction de l'ouvrage entier paraissant une entreprise excessive, M. Barbier de Meynard a pensé qu'on pouvait fractionner le travail, et il s'est décidé à prendre dans Yakout les articles relatifs à la Perse et à l'afghanistan, et à recomposer ainsi un dictionnaire, partiel, il est vrai, mais complet pour le rayon qu'il embrasse[1]; il a conservé en entier tous les articles, à l'exclusion de certains détails sur l'horoscope des localités, sur la généalogie des saints et quelques autres points qui ne peuvent intéresser qu'un musulman. Comme il ne donne pas le texte, il reproduit en original les nombreuses poésies citées par Yakout, et il complète les descriptions géographiques par des extraits empruntés à d'autres géographes orientaux. Il a composé de cette façon un livre plus complet que ceux que

1. *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes*, extrait du *Modjem el-Bouldan* de Yaqout, et complété, à l'aide de documents arabes et persans, pour la plupart inédits, par C. Barbier de Meynard. Paris, 1861; in-8° (XXI et 640 p.).

nous possédions sur la géographie de la Perse et des pays environnants, et qui sera d'un grand secours pour les recherches sur l'histoire de la Perse et des pays en deçà de l'Indus.

La géographie arabe s'est encore enrichie d'un autre ouvrage fort important. On savait qu'un auteur du IIIe siècle de l'hégire, Ahmed ben Abi Yakoub, avait composé un traité de géographie. Masoudi en fait mention et beaucoup d'auteurs postérieurs en parlent; mais on n'en connaissait aucun manuscrit, jusqu'à ce que M. Muchlinski, professeur de turc à Saint-Pétersbourg, en eut apporté un en Orient. Deux jeunes savants hollandais se sont partagé le travail de la publication de ce volume. M. de Gœje[1] a choisi la description de l'Afrique du Nord, et M. Juynboll fils[2] a publié le reste de l'ouvrage. M. de Gœje a accompagné son texte d'une traduction et d'une introduction, dans laquelle il discute, avec beaucoup de soin, tout ce que l'on sait de l'auteur, et il indique les plagiats commis par les géographes postérieurs. Il aurait pu augmenter la liste de ces plagiaires, par exemple, par Bekri, qui me paraît avoir pillé Yakoub d'une façon impitoyable. M. Juynboll s'est contenté de donner le texte de l'ouvrage; mais il paraît préparer un travail supplémentaire sur cet auteur. Il y a une véritable satisfaction à voir retrouver et remettre en lumière un de ces anciens auteurs arabes qui passaient pour perdus, et qui sont, en général, bien plus précis que les compilateurs postérieurs, auxquels on est trop souvent réduit. Malheureusement le manuscrit de Yakoub est incomplet au milieu; mais il est probable que, l'attention étant maintenant éveillée sur ce sujet, on retrouvera d'autres manuscrits cachés dans quelque coin de l'Orient, comme cela s'est vu si souvent dans des cas semblables.

1. *Specimen e literis orientalibus exhibens descriptionem al Magribi*, sumptam e Libro regionum al Yaqubii, edidit, vertit et commentario instruxit J. de Goeje. Leyde, 1860; in-8° (170 et 29 pages).

2. *Specimen e literis orientalibus exhibens Kitabo'l Boldan*, sive Librum regionum, auctore Ahmed ibn Abi Yaqub, noto nomine al Yaqubii, nunc primum arabice edidit A. W. Th. Juynboll. Leyde, 1861; in-8° (154 p.).

J'arrive à la poésie des Arabes et j'ai le plaisir de pouvoir annoncer que M. Dieterici a terminé son édition du Divan de Motenabbi[1], accompagné du commentaire de Wahidi, et terminé par une série de tables qui faciliteront l'usage de l'ouvrage. Le commentaire de Wahidi est d'une incontestable utilité pour l'étude de la poésie arabe et restera, avec le commentaire de Hariri, par M. de Sacy, et les scholies de Tebrizi sur la *Hamasa*, publiées par M. Freitag, une ressource perpétuelle pour ceux qui s'occupent de cette branche difficile du savoir oriental. Quant à la valeur de Motenabbi comme poète, elle a été l'objet de discussions infinies en Orient et même en Europe; je n'y reviendrai pas, car, quelque opinion qu'on se fasse sur ce poète, il a joui d'une trop grande réputation dans sa nation pour qu'on puisse le négliger. Il a, je crois, contribué plus que tout autre à faire revivre, ou au moins à conserver l'ancienne *kassidé* arabe, qui avait commencé longtemps avant lui à céder à des formes poétiques plus en rapport avec les mœurs nouvelles; mais il avait lui-même quelque chose de l'esprit des Bédouins, quoique affaibli et corrompu par les vices des cours, de sorte que les formes anciennes lui vont mieux qu'à ses successeurs et imitateurs, pour lesquels ce cadre vieilli n'est devenu qu'une entrave qui les a empêchés d'essayer l'expression naturelle de leurs sentiments.

Les habitudes de la cour des khalifes avaient suggéré depuis longtemps à la poésie des formes plus appropriées aux mœurs nouvelles que celles qui avaient suffi à l'austérité et à l'uniformité de la vie du désert, et M. Ahlwardt nous montre un de ces novateurs dans Abou Nowas[2], poète du temps et un peu de la cour de Haroun al-Raschid. C'était un homme de mœurs dissolues, d'une foi plus que suspecte, dont on évitait la so-

1. *Mutenabbi Carmina cum commentario Wahidi*, ex libris manuscriptis qui Vindobonæ, Gothæ, Lugduni Batavorum atque Berolini asservantur, edidit Fr. Dieterici. Berlin, 1861; in-4° (XIII et 880 p.).
2. *Divan des Abu Nowas*, herausgegeben von W. Ahlwardt. I. Die weinlieder, Greifswald, 1861; in-4° (32 et 51 pages).

ciété par convenance, et dont on lisait et on chantait par plaisir les chansons licencieuses. Il menait ce qu'on appellerait aujourd'hui une vie de bohémien, scandalisait les fidèles au point que son esprit vif et impudent seul put le sauver de la peine de mort; mais il charmait le monde élégant de cette cour par la grâce et la légèreté de ses poésies. M. Ahlwardt a commencé par le texte de ses chansons à boire, au nombre de soixante et onze; il l'a fait suivre d'une collection de variantes, et je pense qu'il publiera une traduction quand le texte des poésies sera complet. Il a fait précéder le premier cahier d'une introduction contenant un tableau de la cour littéraire de Haroun, qui est écrit avec une verve et une précision remarquables, et qui donne un excellent spécimen de l'histoire de la poésie arabe qu'il nous promet, et pour laquelle personne n'est aussi bien préparé que lui. Il en a indiqué le plan dans un ouvrage dont j'aurai à parler plus tard, et l'on ne peut qu'approuver les principes qu'il établit.

Les sciences des Arabes ont été l'objet d'un assez grand nombre de publications. La première de toutes les sciences à leurs yeux est la jurisprudence, à tel point que leurs sectes sont bien moins, comme chez les autres peuples, des sectes théologiques que des écoles de législation. Tout ce que nous savons sur ce sujet nous le devons aux besoins des gouvernements européens; les Anglais dans l'Inde, les Français en Afrique, les Russes dans le Caucase, ont été obligés de s'occuper de la législation des indigènes, et ont fait connaître, plus ou moins complètement, les ouvrages principaux des sectes qui prédominent dans les possessions de chacun de ces empires. Nous devons à la même cause la publication récente d'un traité original sur la jurisprudence de la secte des Schaféites, celle des quatre grandes sectes qui avait été la plus négligée jusqu'ici. Comme elle prédomine à Java, le gouvernement hollandais a compris l'étude de cette législation dans le plan du collège de Delft, où il fait élever ses employés pour l'Inde, et M. Keijzer a publié dans ce but le texte et la

traduction du manuel d'Abou Khodja[1], d'après lequel on enseigne le droit, selon le rite schaféite, dans la mosquée *al-Azhar*, au Caire. Ce texte est très court et écrit avec la précision technique qui convient au sujet et qui ne permet d'autre traduction qu'une paraphrase. M. Keijzer en a donc fait une en français, et l'a accompagnée des notes et des éclaircissements les plus indispensables, tirés des commentaires arabes et malais de l'ouvrage.

Je crois que la science européenne n'a pas encore rendu justice à la jurisprudence arabe ; on s'en est occupé sous un point de vue pratique, mais on n'a pas assez observé que les Arabes étaient, avec les Romains, le peuple le plus légiste qu'il y ait jamais eu ; qu'ils ont réussi à tirer du Coran, qui est une base bien imparfaite pour la législation, un système de jurisprudence complet, logique, étroitement lié dans toutes ses parties, et distingué par la netteté de ses principes et la rigueur de ses déductions. M. Flügel[2] paraît avoir entamé l'étude scientifique de cette matière en publiant dernièrement un traité sur les jurisconsultes de la secte des Hanéfites. Je regrette de ne pouvoir l'annoncer en détail, mais je n'ai pas réussi à me le procurer.

Nous manquons encore d'une histoire suffisante de la philosophie chez les Arabes. Elle ne sera peut-être pas d'une grande importance pour l'histoire du développement de l'esprit humain en général, mais elle est nécessaire pour l'étude de la civilisation des Arabes, et comme parallèle de la philosophie chrétienne du moyen âge, parallèle dans lequel les Arabes ne perdront pas à la comparaison avec l'Occident, et elle fournira à l'histoire de l'influence que les idées grecques

1. *Précis de jurisprudence musulmane*, selon le rite chaféite, par Abou Khodja, publication du texte arabe avec traduction et annotations par S. Keijzer. Leyde, 1859 ; in-8° (XXXII, 48 et 117 pages).

2. *Die Classen der hanefitischen Rechtsgelehrten*, von G. Flügel. Leipzig, 1860 ; in-8° (92 pages).

ont exercée sur le monde un élément indispensable. Du reste, les philosophes arabes n'ont pas été exclusivement les disciples des Grecs; quelques-uns ont suivi un courant d'idées venu de l'Inde, idées qui ont produit des effets bien plus généraux en Perse que parmi les Arabes, où la plus grande rigueur de l'islam et, probablement, la tendance naturelle de la race leur ont été moins favorables. M. Gosche, à Berlin, a publié un mémoire étendu sur un des philosophes les plus distingués, et comparativement les plus connus de cette classe, sur Ghazzali[1]. Il était né près de Thous, en Perse, l'an 451 de l'hégire, dans le temps où la philosophie et la théologie se livraient leur dernier grand combat dans el- monde musulman. Il fut l'ami du célèbre vizir Nizam el-Moulk, qui le nomma professeur à l'université qu'il avait fondée à Nischapour, et il le persuada plus tard de le suivre à Bagdad et d'y professer. Ensuite il se retira à la Mecque et à Jérusalem, enseigna pendant quelque temps à Damas et à Alexandrie, fit de nouveau une retraite religieuse à Thous, se laissa persuader de reprendre encore sa chaire à Nischapour, et finit par mourir dans une dernière retraite à Thous. Cette vie agitée, que nous trouvons chez tous les docteurs musulmans de ce temps, répondait à l'agitation des esprits à cette époque, dont on peut voir les traces profondes dans les œuvres de Ghazzali, où l'orthodoxie, l'influence de la philosophie et la tendance naturelle de l'auteur vers le soufisme se combattent et triomphent tour à tour. M. Gosche ne nous donne pas un exposé de la philosophie de Ghazzali, mais un traité biographique et bibliographique sur lui, préliminaire indispensable d'une exposition complète du système de cet esprit distingué, que nous obtiendrons sans doute dans quelque temps, et que les travaux dont il a été l'objet jusqu'ici ont préparée et provoquée.

1. *Ueber Ghazzali's Leben und Werke*, von Gosche. Berlin, 1859; in-4° (72 pages). Tiré des Mémoires de l'Académie de Berlin pour l'année 1858.

M. Dieterici nous donne de nouveau la traduction d'une partie des traités des *Frères de la pureté*. J'ai déjà eu l'occasion de parler de la position et de l'importance de cette curieuse académie philosophique, qui a essayé, au x[e] siècle, de faire prévaloir la philosophie grecque sur la théologie de l'islam, et qui avait réuni en cinquante et une dissertations un système complet des sciences, telles qu'on les connaissait de leur temps. Les Frères de la pureté étaient néo-platoniciens dans la métaphysique, et aristotéliens dans les sciences physiques, mais avec un mélange considérable de néo-platonisme même dans cette partie. Ce sont les huit dissertations qui comprennent ces dernières sciences que M. Dieterici vient de traduire[1]. Elles traitent de la matière et de ses formes, des phénomènes de l'air, des minéraux, des plantes et des animaux. On sait que la tentative de l'école des Frères ne réussit pas, et que l'orthodoxie musulmane parvint à l'étouffer et, avec elle, tout esprit de recherche libre; mais il est dans la nature des choses qu'il en soit ainsi, quand une théologie savante et systématique n'a devant elle qu'une philosophie abstraite. Je n'ai pas le temps de m'étendre sur ce sujet, mais celui qui voudra réfléchir et étudier l'histoire dans les nombreuses luttes de ce genre, qui ont eu lieu dans le monde, se convaincra aisément de la probabilité de ce résultat. Si les philosophes arabes avaient mieux suivi l'esprit d'Aristote et créé de véritables sciences, fondées sur des observations et des expériences, ils auraient probablement mieux résisté au pouvoir théologique qui les opprimait; malheureusement ils avaient trop de confiance dans les théories néo-platoniciennes, qui leur fournissaient des explications fantastiques, mais toutes prêtes, et ils ont dû succomber. Au reste, ils n'avaient pas tout à fait négligé la voie indiquée par l'exemple d'Aristote, et il n'y a peut-être aucune science à laquelle ils n'aient

1. *Die Naturanschauung und Naturphilosophie der Araber im zehnten Jahrhundert*, aus den Schriften der lautern Brüder, übersetzt von Dr. Fr. Dieterici. Berlin, 1861; in-8° (xvi et 216 pages).

ajouté quelque chose par l'observation. On peut trouver dans les traités des Frères de la pureté mêmes quelques indices d'expériences qu'ils ont faites, et les historiens des sciences aimeront à rechercher dans le travail de M. Dieterici ces traces d'un esprit d'observation qui n'a pas pu se développer.

Mais c'est avant tout dans les mathématiques qu'ils ont fait faire à la science, telle qu'ils l'avaient empruntée aux Grecs, des progrès très réels et très nombreux. On sait que ce sont les Italiens du XIIIe siècle, surtout Léonard de Pise, qui sont les restaurateurs des mathématiques en Europe, et pendant des siècles on leur a attribué la découverte des méthodes introduites par eux; et même, quand on se remit à l'étude des mathématiciens grecs, et qu'on y retrouva la source de la plus grande partie de ces théories, on n'en resta pas moins étonné de voir que Léonard de Pise était, sous certains rapports, plus avancé que Diophante et le reste des mathématiciens les plus illustres de l'antiquité. On savait que Léonard de Pise avait fait un séjour dans le Maghreb; mais ce n'est que de notre temps, et très graduellement, que l'on a obtenu la preuve que beaucoup de ses prétendues découvertes appartenaient réellement aux Arabes. Cette lacune dans l'histoire des mathématiques est comblée graduellement par les travaux de quelques hommes qui réunissent, ce qui se trouve rarement ensemble, le savoir mathématique et la connaissance des langues orientales. M. Wœpcke, qui paraît avoir voué sa vie à ces travaux difficiles, a successivement mis en évidence un certain nombre de points, pour lesquels il est parvenu à fixer avec certitude la part des Grecs[1] et des Arabes; dernièrement encore il a prouvé que le célèbre problème des *nombres congruents*, que Diophante n'avait fait qu'entrevoir, et que le prince Buoncompagni a retrouvé récemment dans un ouvrage

1. *Sopra la teorica dei numeri congrui.* Nota di E. Wœpcke. Rome, 1860; in-4° (12 pages).

de Léonard de Pise [1], avait été traité déjà, au x[e] siècle, systématiquement par les Arabes, et que c'est à eux que les Italiens l'ont emprunté.

Je suis hors d'état de mettre dans leur vrai jour des découvertes de ce genre, mais je ne puis passer tout à fait sous silence un autre mémoire de M. Wœpcke [2], qui traite d'un sujet familier à tous et bien obscur pourtant historiquement, l'usage de nos chiffres arabes, et notre méthode d'arithmétique vulgaire. Quand nous faisons l'opération d'arithmétique la plus élémentaire, nous réfléchissons rarement qu'il a fallu plusieurs emprunts successifs faits aux Indiens par les Arabes et aux Arabes par les Européens, pour amener cette opération au degré de simplicité qu'elle a aujourd'hui. D'abord Gerbert, qui avait étudié chez les Arabes d'Espagne, fait revivre, au x[e] siècle, la méthode arithmétique, qu'il intitule *Abacus*, et dont on trouve un exposé assez obscur dans Boëce; les Arabes, à leur tour, empruntèrent un peu plus tard aux Indiens une méthode perfectionnée, qui pénétra en Europe, au XII[e] siècle, par les traducteurs de Mousa le Khorasmien, et fut, à cause de cela, appelée l'*algorisme*; enfin, un siècle plus tard, Planude et Léonard de Pise introduisirent, chacun de son côté, une troisième méthode, celle qui est aujourd'hui universelle. M. Wœpcke s'applique à prouver que cette dernière méthode est encore un perfectionnement trouvé par les Indiens, postérieurement à Mouse, transmis par eux aux Arabes, emprunté à ceux-ci par Léonard de Pise. A la fin

1. *Recherches sur plusieurs ouvrages de Léonard de Pise*, découverts et publiés par M. le prince B. Buoncompagni, et sur les rapports qui existent entre ces ouvrages et les travaux mathématiques des Arabes, par M. F. Wœpcke. Première partie. Extraits et traductions d'ouvrages arabes. III. Traduction d'un fragment anonyme sur la formation des triangles en nombres entiers et d'un traité sur le même sujet, par Abou Djafer Mohammed ben Alhoçaïn. Rome, 1861; in-4° (64 pages).

2. *Sur l'introduction de l'arithmétique indienne en Occident*, et sur deux documents importants publiés par M. le prince B. Buoncompagni, par M. Wœpcke. Rome, 1859; in-4° (72 pages).

de son mémoire, il essaye déterminer dans quelle mesure les Arabes eux-mêmes se servaient, dans la pratique, des chiffres qui portent leur nom. Ce sont des travaux longs et patients, qui ont besoin d'une précision et d'une conscience extrême, et qui, par leur nature, ne peuvent pas jouir de la faveur publique, mais qui édifient lentement et sûrement la science, et auxquels est due la reconnaissance des savants.

M. Sprenger avait conçu, il y a bien des années, l'idée de publier un dictionnaire des termes techniques des sciences des Arabes, pour faciliter leurs études aux élèves musulmans des grands collèges dans l'Inde, et leur épargner une partie de la perte énorme de temps que l'ancienne routine indigène entraîne; il désirait les mettre en état de traverser plus rapidement l'ancien enseignement, pour qu'ils pussent passer aux perfectionnements européens. L'ouvrage fut compilé sous sa direction par des savants indigènes, et le premier volume et quelques appendices étaient imprimés dans la *Bibliotheca indica* de la Société asiatique de Calcutta, lorsque M. Wilson fit interrompre l'impression d'ouvrages arabes, en se plaignant particulièrement de ce dictionnaire, qui est pourtant un livre méritoire. C'est une encyclopédie des sciences des Arabes dans l'ordre alphabétique, contenant des définitions de tous les termes techniques de droit, de médecine, de mathématique et même d'astrologie, accompagnées de quelques développements scientifiques. L'ouvrage est d'une utilité évidente, non seulement pour les écoles en Orient, mais pour les savants en Europe, auxquels les dictionnaires et l'étymologie offrent de si faibles ressources pour le sens exact des termes techniques des Arabes. Le dictionnaire se continue maintenant sous la direction du capitaine Lees[1] et par les soins des anciens rédacteurs, les maulavis Abd el-Hakk et Gholam Kadir.

1. *A dictionary of the technical terms used in the sciences of the Musulmans.* Edited by Mawlawies Abd al Haqq and Gholam Kadir, under the superintendence of Captain W. Nassau Lees. P. II, fasc. 16. Calcutta, 1860; in-4° (p. 1261-1340).

Il y a une science pratique pour laquelle les Arabes ont toujours été renommés, mais qui vient d'être exposée pour la première fois en détail par M. Perron, c'est l'hippiatrique. On connaît l'amour des Arabes pour leurs chevaux; leurs poésies anciennes et modernes sont remplies de descriptions de chevaux de guerre et de course, et leur conduite envers ces animaux est bien faite pour faire rougir de leur brutalité des nations qui s'estiment bien plus haut dans l'échelle de l'humanité. Il est naturel que l'observation constante leur ait fourni sur l'élève, le traitement et les maladies des chevaux, des théories et des pratiques qui valent la peine d'être connues, et M. Perron, que son long séjour en Orient et ses connaissances médicales rendaient particulièrement propre à cette tâche, s'est appliqué à la remplir. Le corps de son ouvrage consiste dans la traduction du *Naceri* [1], traité composé au XIVe siècle par Abou Bekr, écuyer et vétérinaire du sultan d'Égypte Nacir, fils de Kalauon. Abou Bekr expose dans la première partie de son livre ses observations sur la conformation, le caractère, l'éducation, les signes, les couleurs, les races, la nourriture, les défectuosités des chevaux; dans la seconde partie il traite de leurs maladies et des remèdes à employer. M. Perron donne la traduction entière de ce texte, et le complète par des additions tirées de quelques autres auteurs arabes et par un supplément extrait de l'ouvrage d'un prince du Yémen sur les autres animaux qui peuvent servir de monture. Il fait précéder sa traduction d'une introduction qui remplit le premier volume en entier et dans laquelle il s'occupe de l'histoire du cheval chez les Arabes, de ses différentes espèces, des races qu'il a formées par l'exportation dans d'autres pays, du régime du cheval dans le désert, de l'histoire de coursiers célèbres, des courses, des généalogies et de la noblesse des chevaux arabes. C'est un travail plein de renseignements et d'intérêt, même

1. Le *Naceri*, la perfection des deux arts, ou traité complet d'hippologie et d'hippiatrie arabe, traduit de l'arabe d'Abou Bekr ibn Bedr, par M. Perron. Paris, 1859; in-8°, 3 vol. (512, 500 et 527 p.)

pour les lecteurs auxquels l'ouvrage n'est pas destiné spécialement.

J'arrive aux ouvrages dont le but est de faciliter sous différentes formes l'acquisition de la langue arabe. M. Freytag a publié un volume sous le titre d'*Introduction à l'étude de la langue arabe jusqu'à l'époque de Muhammed*[1]. Ce livre ne contient qu'une partie des notes que l'auteur avait réunies depuis longtemps pour un ouvrage plus considérable et qui devait embrasser l'histoire entière de la langue arabe. L'état de sa santé ne lui permettant malheureusement pas d'exécuter le plan complet, il nous offre ce volume, qui ne contient pas exactement ce qu'on supposerait d'après le titre; il y a bien quelques études linguistiques, des chapitres sur les changements de lettres dans les racines, sur les mots himyarites cités par les Arabes et d'autres; mais, en général, l'ouvrage présente plutôt une description de l'Arabie avant et au temps de Muhammed; il traite des tribus, de la culture, du caractère, des coutumes, des armes, des animaux domestiques et de la religion des Arabes, et se termine par une dissertation sur Muhammed et le Coran. Le tout forme un résumé des connaissances nécessaires à ceux qui veulent s'occuper de l'Arabie, et contient une foule d'indications utiles et quelquefois neuves.

M. Ahlwardt a fait paraître, sous le titre de *la Kassidé de Khalef al-Ahmar*[2], un volume destiné à enseigner à ceux qui s'occupent de la poésie arabe comment il faut s'y prendre pour pénétrer dans le sens d'un poëme et surtout comment il ne faut pas s'y prendre. Dans ce double but, il choisit une *kas-*

1. *Einleitung in das Studium der arabischen Sprache* bis Mohammed und zum Theil später, von G. W. Freytag. Bonn, 1861; in-8° (XII et 511 pages).

2. *Chalef el Ahmar's Qasside*, berichtigter arabischer Text, Uebersetzung und Commentar, mit Benutzung vieler handschriftlichen Quellen, nebst Würdigung Josef von Hammer's als Arabisten, von W. Ahlwardt. Greifswald, 1859; in-8° (VIII et 456 pages).

sidé que M. de Hammer a eu le malheur de publier en texte et en traduction, et s'applique à corriger ce texte, à l'interpréter, en donnant ses raisons avec beaucoup de savoir et de verve; et puis il prend à chaque vers le texte et la traduction de M. de Hammer pour prouver comment, pourquoi et combien il s'était trompé. Je crois qu'il n'y aura pas un lecteur à qui cette réfutation posthume, infiniment prolongée, ne soit pénible. On la comprendrait si M. de Hammer avait été le chef d'une école pour les traductions de l'arabe; mais tout le monde sait que c'était son côté le plus faible, et personne ne l'a jamais proposé pour modèle en ce genre. On est devenu infiniment plus exact en traductions depuis que M. de Sacy a fondé son école, et la suite naturelle de ce progrès est qu'une traduction disparaît comme si elle n'avait jamais existé, aussitôt qu'il s'en produit une meilleure. L'âpreté de la critique dans le cas présent est d'autant plus singulière, qu'il n'y a pas de trace d'animosité personnelle : c'est le pur amour de la science qui a allumé cette colère; mais on dirait qu'il s'agissait d'un hérésiarque qui aurait mis en danger les âmes des fidèles, au lieu d'un homme qui a passé sa longue vie à des travaux sur l'histoire d'Orient; travaux dont personne ne peut se passer, qu'il faut, il est vrai, toujours contrôler, mais qui ne seront pas de sitôt remplacés ni rendus inutiles.

M. l'abbé Leguest a publié sous une nouvelle forme sa théorie des racines arabes[1]. Son idée est double. Frappé de la diversité des sens qu'offre si souvent un même mot, surtout dans ses dérivés grammaticaux, il essaye de les ramener à une idée fondamentale, généralement physique, dont il déduit alors les nuances morales auxquelles le mot s'applique par analogie et comparaison, par exemple la chaleur, qui, appliquée au moral, produit le sens de colère. Toutes les langues sont pleines de ces sens dérivés et de ces applications

1. *Moyen de rechercher la signification primitive des racines arabes*, et, par suite, des racines sémitiques, par M. l'abbé Leguest. Paris, 1860; in-8° (XII et 148 pages).

du physique au moral, et leur recherche est non seulement légitime, mais très utile pour bien pénétrer dans l'intelligence de la langue. La seconde idée de M. Leguest s'attache, non plus à l'explication des nuances dérivées d'une racine, mais à la formation de la racine elle-même. Il croit qu'une grande partie des racines de la langue arabe, telles que nous les voyons aujourd'hui, sont le produit de la fusion par agglutination de deux racines plus anciennes. Il avait indiqué dans ses traités antérieurs les différentes classes de mots auxquelles, selon lui, cette formation s'appliquait, et les règles par lesquelles il en opérait l'analyse. Dans le traité actuel il insiste peu sur cette théorie, mais il en fait l'application comme d'une chose prouvée. Je ne pense pourtant pas que ce système soit admis ou qu'il soit admissible, et que le procédé indiqué ait jamais pu servir à la formation d'une partie notable des racines d'une langue quelconque, et je crains qu'il ne sorte de son application que des jeux d'esprit.

M. Barb, à Vienne, a fait paraître une suite à son travail sur le *hamza*[1]. Il avait établi dans son premier traité la théorie du *hamza* selon les grammairiens arabes, et maintenant il en déduit les conséquences pour son emploi dans l'orthographe, et il fixe les règles qui doivent déterminer l'application de ce signe.

M. Brücke a lu à l'Académie de Vienne un mémoire sur la prononciation des lettres arabes[2]; son travail consiste dans la description des procédés physiologiques par lesquels la nuance de la prononciation de chaque lettre arabe est produite; c'est un traité de physiologie plutôt que de linguistique.

Les communications plus fréquentes de jour en jour, sinon

1. *Das System der Hamze-Orthographie in der arabischen Schrift*, von H. A. Barb. Vienne, 1860; in-8° (37 pages).
2. *Beiträge zur Lautlehre der arabischen Sprache*, von Ernst Brücke, Vienne, 1860; in-8° (52 pages).

plus intimes, des Européens avec les peuples musulmans, exigent de nouveaux secours pour répondre à des besoins de plus en plus variés; aussi voyons-nous se multiplier les dictionnaires, les vocabulaires et les grammaires arabes. M. Kazimirski de Biberstein a terminé son Dictionnaire arabe-français en deux gros volumes [1]; M. Paulmier en a publié un pour le dialecte d'Alger [2]; M. Catafago a terminé son dictionnaire anglais-arabe et arabe-anglais en deux volumes [3], et publié un spécimen d'un dictionnaire anglais-arabe infiniment plus détaillé.

M. Caspari [4] a publié la deuxième édition de sa grammaire arabe, et M. Wright, à Londres, l'a traduite en anglais [5]; M. Bellerman a fait paraître une grammaire d'arabe-algérien [6]; M. l'abbé Glaire vient de mettre au jour les principes de la grammaire arabe, auxquels il a travaillé depuis longtemps [7], mais dont je ne connais encore que le titre. D'autres travaux de ce genre ont probablement paru, sans arriver à ma connaissance [8]; mais un petit livre, destiné à venir au secours

1. *Dictionnaire arabe-français* contenant toutes les racines de la langue arabe, leurs dérivés, tant dans l'idiome vulgaire que dans l'idiome littéral, ainsi que les dialectes d'Alger et de Maroc, par M. Kazimirski de Biberstein. Paris, 2 vol. in-8°, 1860 (1638 pages).

2. *Dictionnaire français-arabe*, par M. A. Paulmier. Paris, 1860; in-18 (xx et 911 pages).

3. *An arabic-english and english-arabic dictionary*, by Joseph Catafago. 2 vol. in-8°. Londres, 1858 (xii et 316; viii et 744 pages en doubles colonnes).

4. *Grammatik der arabischen Sprache* von C. P. Caspari; 2e édit. Leipzig, 1859; in-8° (xxv et 442 pages).

5. *Arabic Grammar* founded on the German work of Caspari, with many corrections and additions, by W. Wright, vol. I. Londres, 1860; in-8°.

6. *Grammaire arabe*, idiome d'Algérie, à l'usage de l'armée et des employés civils de l'Algérie. 4e édition. Paris, 1860; in-8° (vii et 210 p.).

7. *Principes de grammaire arabe*, par M. J. B. Glaire. Paris, 1861; in-8°.

8. Je sais, par exemple, que M. Fares Schidiak a fait paraître une grammaire arabe-algérienne, et qu'il a paru, à Madrid, des dialogues espagnols-marocains, mais je n'ai pas réussi à voir ces livres, ni probablement d'autres du même genre.

des commençants et à faciliter l'enseignement de l'arabe, exige une mention un peu détaillée : c'est le système de transcription de l'arabe en caractères latins par M. Barb[1].

Depuis le temps de sir W. Jones, qui, le premier, établit des règles pour la transcription uniforme des alphabets orientaux en caractères latins, on a senti de plus en plus l'importance d'un alphabet harmonique qui permît de reproduire avec les caractères latins, plus ou moins modifiés, les lettres des principales écritures orientales. Plus les études se perfectionnaient et s'étendaient, plus on sentait les inconvénients de la variété et de l'inexactitude des reproductions de noms et de mots orientaux. Les principes de sir W. Jones, qui avaient paru devoir se répandre, et qui certainement étaient rationnels, furent, après quelque temps, écartés dans l'Inde pour des systèmes bien plus imparfaits. Volney fonda alors son prix pour la découverte d'un alphabet harmonique qui pût satisfaire les besoins de la science et de l'usage ordinaire. Ce prix a provoqué un nombre considérable d'essais; il a été décerné, si ma mémoire est exacte, treize fois, sans qu'aucune de ces tentatives ait réussi à se faire accepter généralement, et, à la fin, la commission a été amenée à décerner le prix à des travaux sur la grammaire comparée, plutôt que d'encourager de nouveaux travaux qui paraissaient destinés à rester infructueux. Les essais n'ont pas cessé pour cela; on s'est attaché généralement à diminuer la difficulté en se restreignant à une seule classe d'écritures et en créant des alphabets harmoniques, soit latino-sémitiques, soit latino-indiens. Je vais suivre le même ordre. On a proposé et appliqué un assez grand nombre de systèmes de transcriptions arabes-latines, et, en général, on a suivi la même méthode que les Arabes eux-mêmes avaient appliquée lorsqu'ils eurent à employer leur alphabet pour écrire du persan, de l'hindoustani ou du

1. *Die Transcription des arabischen Alphabetes*, von H. A. Barb. Vienne, 1860; in-8 (89 pages).

malais, c'est-à-dire en multipliant le nombre des lettres par l'application de points ajoutés aux lettres d'une prononciation similaire. L'avantage de cette méthode est de permettre au public de lire les noms ainsi rendus sans difficulté et en négligeant les points supplémentaires, pendant que les savants y trouvent l'indication exacte de la lettre qu'on veut rendre; mais il y a l'inconvénient d'erreurs et d'inexactitudes faciles dans cette multiplicité de marques particulières. Un autre inconvénient de ces transcriptions est qu'elles ne rendent pas un certain nombre de signes orthographiques arabes qui sont destinés à exprimer des particularités d'étymologie et de grammaire, mais sans influer sur le son. Ce défaut n'est point sensible dans la transcription des noms, mais il devient une source de doutes et d'incertitudes quand il s'agit de reproduire un texte arabe. M. Barb a entrepris de vaincre ces deux difficultés et il y a réussi, car il n'emploie dans son alphabet latin-arabe aucun signe modifié par des points, et il rend les signes étymologiques et grammaticaux avec assez de précision pour pouvoir transcrire un texte de façon à ce qu'on puisse le retranscrire en arabe; mais il n'obtient ces avantages qu'en adoptant ou en créant un certain nombre de lettres et de signes inconnus au latin, et en donnant par là un air étranger à la transcription et obligeant le lecteur d'étudier son alphabet avant de pouvoir lire. On se rend facilement compte de ces signes additionnels; mais ils suffisent pour empêcher l'emploi habituel de ce système, et M. Barb lui-même paraît vouloir le recommander moins à l'usage général qu'à l'enseignement de l'arabe dans les écoles. Il a appliqué plus récemment son idée et sa méthode à la transcription du persan[1], avec les modifications qu'exigent la prononciation et la grammaire de cette langue, et l'a aussi introduit dans l'enseignement. Je reviendrai sur ce point.

Pendant ce temps les indianistes avaient de leur côté publié

1. *Die Transcription des persischen Alphabetes*, von H. A. Barb. Vienne, 1861, in-8° (76 pages).

de nombreux alphabets de transcription du sanscrit. Ils se servent tous de caractères distingués et multipliés par des points supplémentaires, et il paraît difficile de faire autrement que de suivre ce système avec ses avantages et ses inconvénients. MM. Bopp, Brockhaus, Lepsius et autres ont élaboré successivement leurs systèmes, et il y en a aujourd'hui un assez grand nombre avec chacun desquels on peut reproduire un texte sanscrit, sans aucune chance d'erreur, si les points sont placés avec soin, comme on peut le voir dans les ouvrages sanscrits et hindis que MM. Brockhaus, Fausböll, M. Williams, l'abbé Bertrand et autres ont fait paraître. Aucun pourtant de ces alphabets n'a été généralement accepté, sans doute parce que la multiplicité des points diacritiques ajoutés aux lettres latines provoque toujours de nouveaux essais d'arrangements plus simples ou plus logiques. Aujourd'hui M. le baron Guerrier de Dumast a publié le sien [1], et vous avez vu, par le mémoire qu'il a bien voulu vous distribuer, avec quel soin il a été combiné. M. de Dumast a trouvé autour de lui, à Nancy, un noyau d'hommes actifs et à l'esprit ouvert; l'académie de Nancy s'est pourvue de types dévanagaris; MM. É. Burnouf et Leupol ont ouvert des cours de sanscrit, dans lesquels ils emploient la transcription de M. de Dumast; M. É. Burnouf a publié avec ces caractères nouveaux une grammaire sanscrite et en prépare une deuxième édition; il vient de faire paraître le *Bhagavat-gita* [2] en transcription et en traduction, et prépare un dictionnaire aussi en transcription. Le but de l'école de Nancy n'est pas de remplacer l'écriture dévanagarie par la transcription, mais d'écarter du chemin des commen-

1. *Des alphabets européens appliqués au sanscrit*, ou recherche du meilleur moyen de vulgarisation de la langue et de la littérature classique de l'Inde ancienne, par un des membres fondateurs de la Société asiatique. Nancy et Paris, 1860; in-8° (CVIII pages). L'auteur ne se nomme pas, mais je ne crois pas commettre une grande indiscrétion en mettant son nom sur son œuvre.

2. *Le Bhagavad-gita*, ou le Chant du bien-heureux, poëme indien, publié par l'académie de Stanislas, traduit par M. Émile Burnouf. Nancy et Paris, 1861; in-8° (XXII, 235 pages).

çants cet obstacle d'un alphabet nouveau à apprendre, et de les attirer à l'étude par la facilité de l'entrée, convaincu qu'une fois la curiosité éveillée et les formes grammaticales apprises, on ne reculera plus devant l'alphabet original, qui devient indispensable pour les progrès ultérieurs. L'école de Nancy espère attirer ainsi l'université à l'étude du sanscrit, soit pour elle-même, soit comme un complément des études grecques et latines, et elle assure que le succès répond jusqu'ici à toutes ses espérances. M. Barb, qui applique à Vienne son système de transcription arabe et persane à l'enseignement, m'a assuré, de même, qu'il avait observé que, délivrés des premiers obstacles de l'alphabet étranger, les élèves se décidaient plus facilement à commencer ces langues, faisaient des progrès plus rapides et s'accoutumaient un peu plus tard avec une grande facilité aux caractères originaux. S'il en est ainsi, on ne pourra qu'applaudir à une méthode qui faciliterait le commencement des études orientales; je ne crois pourtant pas que l'expérience soit déjà suffisante pour prononcer si cette facilité ne mène pas seulement à des études superficielles. Le temps décidera cette question.

Il y a une école anglaise dans l'Inde qui va beaucoup au delà dans l'application de l'alphabet harmonique. La variété des écritures et les difficultés administratives qu'elle occasionne ont fait concevoir l'idée de les remplacer toutes par l'alphabet latin modifié, qu'on est convenu d'appeler l'aphabet *roman*. Il y a une vingtaine d'années, il se forma dans ce but une école à Dehli, qui, sous l'impulsion de sir Ch. Trevelyan, fit imprimer plusieurs centaines de volumes *romanisés*. Je ne sais ce que cet effort a produit depuis ce temps; mais aujourd'hui ce système se réveille avec une nouvelle ardeur. M. Monier Williams, à Oxford, a fait réimprimer les discussions qui ont eu lieu dans l'Inde à l'occasion du premier essai [1], et a fait pa-

1. *Original papers* illustrating the history of the application of the roman alphabet to the languages of India. London, 1859; in-8° (XII, 276 pages).

raître le premier volume d'une série d'ouvrages en caractères *romans*, et destinée à en faciliter l'introduction [1]. Cette école ne demande pas au gouvernement indien l'emploi officiel de son alphabet, mais seulement la permission pour les administrations et les tribunaux d'admettre les pièces dans lesquelles il serait employé; elle a assez de confiance dans son idée pour croire qu'elle sera acceptée graduellement par les populations.

On peut en douter; mais il ne s'agit plus ici de science pure, et je m'abstiens d'entrer dans cette controverse, pour revenir à la littérature arabe, pour laquelle il ne me reste plus à mentionner qu'un dernier ouvrage, qui n'a d'affinité avec aucun de ceux qui précèdent : le mémoire de M. Chwolson sur les restes de la littérature ancienne de la Babylonie, conservés dans des traductions arabes [2]. Lorsque M. Chwolson annonça, dans son ouvrage sur les Sabiens, une traduction complète de *l'Agriculture nabatéenne*, que l'on ne connaissait qu'imparfaitement par une notice de M. Quatremère, et lorsqu'on vit qu'il portait l'antiquité de ce livre plus haut même que M. Quatremère, cette annonce fit naître beaucoup d'espérances et beaucoup de doutes. Pour répondre à la curiosité qu'il avait excitée, M. Chwolson publia le mémoire dont je parle dans ce moment. Il y discute tout ce que les Arabes rapportent sur les restes de l'ancienne littérature babylonienne, et il analyse les ouvrages de cette classe qui existent en traduction arabe, surtout le principal d'entre eux, l'Agriculture des Nabatéens. Il fixe par une longue et savante déduction l'âge de l'auteur chaldéen, Koutami, à environ 1300 ans avant notre ère, et assigne

1. *Bagh-o-Bahar*. The hindustani text of Mir Amman, edited in roman type and an introductory chapitre on the use of the roman character in Oriental writing, by Monier Williams. London, 1859; in-8° (xxxvii et 240 pages).

2. *Ueber die Ueberreste der altbabylonischen Literatur in arabischen Uebersetzungen*, von D. Chwolson. Saint-Pétersbourg, 1859; in-4° (195 p). Tiré du t. VIII des *Mémoires des savants étrangers* de l'Académie de Saint-Pétersbourg.

aux auteurs que cite Koutami, et dont il donne de nombreux extraits, différentes époques, jusqu'à 2500 ans avant notre ère. Rien ne pouvait être plus agréable que cet espoir de retrouver des monuments littéraires aussi anciens, même par parties et par fragments, dont chaque ligne devait porter des lumières inattendues dans l'histoire de la civilisation antique. Ces dates elles-mêmes n'étaient pas un obstacle réel, car assez de faits indiquent la nécessité de réformer notre chronologie vulgaire, évidemment trop restreinte. Mais la lecture des détails de l'argumentation de M. Chwolson a réveillé d'autres questions et de nouvelles difficultés de la nature la plus grave. Les noms propres cités dans l'*Agriculture nabatéenne*, les faits positifs qu'elle énonce, la chronologie qu'elle suppose, l'état religieux qu'elle laisse entrevoir, font naître des doutes extrêmement sérieux, et jusqu'ici la théorie de M. Chwolson n'a trouvé que des contradicteurs[1]. L'auteur a publié plus récemment un mémoire sur le culte de Thammuz[2] chez les Babyloniens; je n'en connais que le titre, de sorte que j'ignore s'il y défend ses théories. Dans tous les cas il faut attendre la réponse qu'il ne manquera pas d'opposer à ses contradicteurs, et surtout la publication de l'ouvage même, qui fournira à la critique les moyens de discuter, avec connaissance entière des éléments de la cause, la date réelle du livre et la composition de ses parties, et l'on verra alors s'il faut abandonner tout espoir d'y trouver au moins des fragments authentiques de ces temps anciens, ou s'il ne faut y voir qu'une fraude plus ou moins moderne. C'est avec bien du regret que beaucoup de personnes, et j'avoue que je suis du nombre, abandonneraient l'espoir de pouvoir admettre, au moins partiellement, l'authenticité des matériaux dont est composé cet ouvrage ; mais il faut

1. Voy. M. Renan, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXIV; M. de Rougemont dans les *Annales de la philosophie chrétienne*, série V, t. I, 1860, et M. de Gutschmid dans le *Journal de la société orientale allemande*, t. XV, cah. I, 1860.

2. *Ueber Tammuz und die Menschenverehrung bei den alten Babyloniern.* Saint-Pétersbourg, 1860; in-4. (112 p.).

avouer que, pour le moment, la thèse de M. Chwolson paraît bien compromise.

Un changement considérable qui a eu lieu dans la théologie savante depuis une trentaine d'années, et qui va en grandissant tous les jours, a donné une importance nouvelle à toutes les littératures sémitiques secondaires. Au dernier siècle la théologie orthodoxe de toutes les églises chrétiennes avait à se défendre principalement contre des attaques philosophiques; aujourd'hui l'activité théologique s'est portée avant tout sur la critique historique des livres saints et de la tradition des premiers temps de l'Église, et ces questions ont acquis une gravité qu'il est impossible de méconnaître. Les littératures des Églises syriennes, coptes, éthiopiennes et arméniennes fournissent, par des traductions anciennes des livres de la Bible et d'ouvrages des premiers Pères grecs de l'Église, perdus dans l'original, des matériaux indispensables pour ces recherches. On se rend aisément compte de la curiosité avec laquelle on recherche les traductions de livres perdus des temps apostoliques, quand on pense au petit nombre de ces écrits qui sont parvenus jusqu'à nous, à l'influence qu'ils ont exercée sur le développement du christianisme et aux indications qu'ils contiennent sur les idées de cette époque. Mais il serait difficile de rendre compte ici de l'intérêt qui s'attache à chacun de ces livres et des raisons qui les rendent aujourd'hui l'objet d'un examen si minutieux; ces raisons dépendent de l'état des sciences théologiques et nous écarteraient de notre sujet; je me contenterai donc d'annoncer ces ouvrages très brièvement en commençant par ceux qui sont tirés de la littérature syriaque.

M. Cureton avait publié en 1845 une traduction syriaque de trois lettres de saint Ignace, et cette publication a depuis donné lieu à une série très considérable de travaux d'érudition. On possédait auparavant deux rédactions grecques des lettres de saint Ignace, dont l'une consistait en sept et l'autre en treize

lettres, et dont la première passait pour authentique; on a pensé, depuis la publication des trois lettres en syriaque, que celles-ci étaient les seules authentiques et avaient été, par différentes raisons dogmatiques, amplifiées, puis converties d'abord en sept, puis en treize, pendant que les défenseurs de l'authenticité des sept lettres grecques essayent de prouver que les trois lettres en syriaque ne sont qu'une abréviation des sept lettres originales. Cette controverse a fait naître une douzaine de volumes et de mémoires, et n'est pas encore épuisée. M. Lipsius[1] vient de reproduire les trois lettres en grec et en syriaque pour servir de pièces justificatives à un long et savant mémoire dans lequel il établit, par des raisons de critique intérieure et extérieure, qu'il n'y a de lettres authentiques que celles qui sont contenues dans la traduction syriaque. Il faut s'attendre à ce que les théologiens catholiques continuent à contredire cette thès

M. Cureton a découvert dans les manuscrits que le Musée britannique a eu le bonheur de tirer des monastères de la Thébaïde, et qui nous ont déjà fourni tant de monuments patristiques, la traduction syriaque d'un ouvrage perdu d'Eusèbe de Césarée[3]. Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique*, parle d'une histoire des martyrs qu'il avait connus, composée par lui; ce livre était perdu, et M. Cureton l'a retrouvé dans un très ancien manuscrit syriaque. Il le publie aujourd'hui avec une traduction et des notes; il prouve qu'Eusèbe a composé cet ouvrage avant son *Histoire ecclésiastique*, et que plus tard il en a inséré un extrait dans une rédaction postérieure de son grand ouvrage, en faisant quelques changements, parce que

1. *Ueber das Verhältniss des Textes der drei syrischen Briefe des Ignatios zu den übrigen Recensionen der ignatianischen Literatur* von R. A. Lipsius. Leipzig, 1859; in-8 (203 p.).

2. Voy. *L'Église d'Orient et son histoire d'après les monuments syriaques*, par F. Nève. Paris, 1860; in-8 (62 p.).

3. *History of the martyrs in Palestine*, by Eusebius, bishop of Cesarea, discovered in a very ancient syriac manuscript, edited and translated into english by W. Cureton. Londres, 1861; in-8 (xi, 86 et 58 p.).

l'apaisement des persécutions lui permettait une plus grande liberté d'expression.

M. de Lagarde, à Leipzig, a tiré du même manuscrit une traduction syriaque des *Recognitiones* de saint Clément de Rome[1], et en a publié le texte; il a fait paraître de même le texte syriaque du traité de Titus de Bostra contre les Manichéens[2].

M. Lamy, à Louvain, a publié le texte syriaque et la traduction latine des exposés du dogme de l'Eucharistie selon l'Église de Syrie, par Jean de Tela et Jacques d'Édesse, accompagnés de commentaires et précédés d'une dissertation historique[3]. L'exposé de Jacques d'Édesse avait déjà été publié par M. de Lagarde, d'après le même manuscrit de Paris, mais il ne l'avait pas traduit.

Les docteurs de la bibliothèque Ambrosienne de Milan ont commencé l'œuvre très méritoire d'une collection de documents tirés des littératures sacrée et profane, d'après les manuscrits de leur bibliothèque. Le premier cahier de cette collection a paru par les soins de M. l'abbé Ceriani[4]. Il contient des fragments latins, surtout de livres apocryphes, et un spé-

1. *Clementis romani Recognitiones*, syriace edidit Paulus Antonius de Lagarde. Leipzig, 1860; in-8.

2. *Titi Bostrensis contra Manichæos* libri quatuor; syriace edidit P. A de Lagarde. Berlin, 1859; in-8. Je ne connais que les titres de ces deux ouvrages, que je n'ai pas réussi à me procurer.

3. *Dissertatio de Syrorum fide et disciplina in re eucharistica;* accedunt veteris Ecclesiæ syriacæ monumenta duo; unum Joannis Telensis Resolutiones canonicæ, syriace nunc primum editæ ac latine redditæ; alterum, Jacobi Edesseni Resolutiones canonicæ, syriace cum versione latina nunc primum elaborata; scripsit, Th. S. Lamy. Louvain, 1859; in-8° (XVI, 273 p.).

4. *Monumenta sacra et profana* e codicibus præsertim Bibliothecæ Ambrosiæ, opera collegii doctorum ejusdem. T. I, fasc. I. Fragmenta latina Evangelii S. Lucæ, parvæ Genesis et Assumptionis Mosis, Baruch, Threni, et Epistola Jeremiæ, versionis syriacæ Pauli Telensis cum notis et initio prolegomenôn in integram ejusdem versionis editionem edidit Sac. Obl. Antonius Maria Ceriani. Milan, 1861; in-4° (XVI, 63; VIII et 72 p.)

cimen d'une édition de la traduction syriaque de la Septante, faite au VIIe siècle par Paul de Tela. Le but de la publication future de cette traduction est de fournir des matériaux à la critique du texte de la Septante.

Un autre travail du même genre et sur la même traduction de la Septante, en syriaque, a paru à Copenhague, où M. Rordam a commencé à publier les livres des Juges et de Ruth[1], qui n'avaient pas encore été imprimés, et qu'il a trouvés dans les manuscrits de la Thébaïde nouvellement acquis par le Musée britannique. Il n'a fait paraître jusqu'ici que les cinq premiers chapitres des Juges, auxquels il a joint un commentaire et même une retraduction en grec, tel qu'il suppose avoir été le texte de la Septante que Paul de Tela devait avoir sous les yeux. On finira de cette manière par avoir en entier cette traduction syriaque de la Septante, dont on ne possède jusqu'ici qu'à peu près la moitié.

En dehors de ces ouvrages syriaques, qui appartiennent à la patristique, il me reste à en mentionner un d'un genre tout autre : c'est une rédaction syriaque du roman connu sous le titre de *Syntipas*. M. Goldberg avait déjà découvert cette rédaction et l'avait publiée. Aujourd'hui M. Landsberger, à Darmstadt, en a fait paraître une nouvelle édition plus complète, accompagnée d'un glossaire et d'une introduction historique et littéraire[2]. C'est un travail fait avec beaucoup de soin et de savoir. M. Landsberger pense que cette rédaction, qui est écrite dans un langage populaire, date du Ier siècle de notre ère,

1. *Libri Judicum et Ruth* secundum versionem syriaco-hexaplarem ex codice Musei britannici nunc primum editi, græce translati notisque illustrati. Fasciculus prior. Specimen philologicum quod defendere conabitur Thomas Shat Rordam. Copenhague, 1859; in-4° (VIII et 94 p.).

2. *Die Fabeln des Sophos*, syrisches Original der griechischen Fabeln des Syntipas, in berichtigtem Text zum ersten Male vollständig mit einem Glossar herausgegeben, nebst literarischen Vorbemerkungen und einer einleitenden Untersuchung über das Vaterland der Fabel von Fr. Julius Landsberger. Posen, 1859; in-8° (CXLIV et 186 p.).

point assez délicat à déterminer et qui, s'il peut être prouvé, ferait de cette rédaction la plus ancienne que nous ayons de ce livre, que l'on possède dans des formes si nombreuses et dans des langues si différentes. M. Landsberger va plus loin et trouve non seulement dans le texte syriaque l'original du texte grec, mais il attribue aux Hébreux l'invention de la fable comme forme de littérature. Je ne crois pas que cette théorie soit acceptée; on rencontre la fable partout; mais, s'il y a un peuple qui lui ait donné dans les temps les plus reculés une forme littéraire et en ait fait un genre distinct de littérature, ce sont les Hindous; et comme nous savons que Masoudi attribue l'origine du *Sendabad* aux Hindous, que les Parthes possédaient un livre de ce titre, et que l'auteur du *Syntipas* grec dit qu'il l'a traduit du persan, nous avons une généalogie au moins vraisemblable de ces contes qu'il sera difficile d'ébranler. Mais cela n'empêche pas que la publication de M. Landsberger ne forme une addition très importante à l'histoire compliquée du roman de *Syntipas*.

M. d'Abbadie nous a donné une édition complète du *Pasteur* d'Hermas[1], en éthiopien, seule langue dans laquelle on connaisse jusqu'ici ce singulier livre des temps apostoliques, dont on ne possédait qu'une traduction latine et des fragments en grec, cités par les Pères de l'Église. Il paraît que M. Tischendorf a retrouvé le texte original en grec, mais il ne l'a pas encore rendu public. M. d'Abbadie s'est procuré une copie de ce livre fort rare dans le couvent de Guala dans le Tigré, et la Société orientale d'Allemagne s'offrant de le faire imprimer, il l'a accompagné d'une traduction latine, et M. Dillman, à Kiel, qui s'est chargé des soins de la publication, a ajouté au texte et à la traduction ses notes et ses corrections.

1. *Hermæ Pastor*, æthiopice nunc primum edidit et æthiopica latine vertit Antonius d'Abbadie. Leipzig, 1860; in-8 (VII-183 p.). (Ce cahier est le premier du IIe volume des *Abhandlungen* de la Société orientale d'Allemagne.)

M. Schrader, à Brunswick, a fait paraître un mémoire sur la grammaire éthiopienne, comparée aux autres dialectes sémitiques, qui avait obtenu un prix de l'Université de Gœttingue[1]. La parenté étroite qui lie l'éthiopien aux autres langues sémitiques a toujours été reconnue, de sorte que le sujet n'admettait pas de grandes découvertes nouvelles. Mais l'Université a cru qu'il était bon de faire examiner en détail cette question, et les lecteurs du mémoire partageront son avis. M. Schrader traite successivement de l'alphabet, de la prononciation, des racines, des formes grammaticales et de la construction, en comparant en chaque point les habitudes de la langue éthiopienne avec celles de l'arabe, de l'hébreu et du syriaque, et en seconde ligne avec celles de l'himyarite, du copte et les dialectes nabatéens, autant que ces derniers nous sont accessibles.

M. Meier, à Tubingue[2], soumet les inscriptions phéniciennes à un nouvel examen et publie ses remarques sur celles qui ont été trouvées à Chypre, à Malte et en Sicile, rectifiant, où il croit pouvoir le faire, les anciennes lectures et les interprétations données avant lui. Quand on pense au petit nombre des inscriptions phéniciennes que nous possédons et à la manière négligée dont la plupart sont gravées, on doit admirer les progrès que leur interprétation a faits, grâce aux progrès des études de tous les dialectes sémitiques et à la rigueur des méthodes employées. Tout ce qu'il faudrait à cette branche d'études serait un plus grand nombre d'inscriptions longues et bien gravées, et l'on devait naturellement s'attendre à ce que les belles fouilles que M. Renan fait dans ce moment encore en Phénicie nous auraient fourni une abondance de monuments gravés, recueillis dans les centres mêmes de la civilisation phénicienne. Le malheur veut que ces

1. *De linguæ æthiopicæ cum cognatis linguis comparatæ indole universa*, scripsit Everh. Schrader. Gœttingue, 1860; in-4° (104 p.).
2. *Erklärung phœnikischer Sprachdenkmale*, die man auf Cypern, Malta und Sicilica gefunden, von D. E. Meier. Tubingue, 1860; in-4 (53 p. et 1 pl.)

fouilles, qui ont mis à jour tant de restes intéressants de la grandeur ancienne de Tyr et de Sidon, aient trompé toutes les espérances relatives aux inscriptions, et il faut se résoudre à n'attendre que du hasard une augmentation lente de nos ressources dans ce genre, car les Phéniciens et les Juifs paraissent être, de tous les peuples de l'antiquité, ceux qui avaient le moins l'habitude de graver des inscriptions sur leurs monuments. Dans cette occasion, ce n'est ni le zèle, ni le savoir, ni les moyens d'exploration qui ont manqué, c'est la matière qui a fait défaut.

M. Nève, à Louvain, nous a fait connaître, il y a quelques années, dans le *Journal asiatique*, un historien arménien inédit, Thomas de Medzoph, dont il prépare une édition. Il nous donne aujourd'hui la traduction des chapitres de cet auteur qui se rapportent aux guerres de Timour et de Schah-Rokh[1] dont l'Arménie a eu à souffrir. Thomas était contemporain de ces événements, et il raconte les faits dont il a été témoin, ou qu'il a pu recueillir de la bouche de témoins oculaires, avec toute l'exactitude qu'admet le style passionné et lamentable des Arméniens, dont toute l'histoire ne paraît qu'un cri de douleur et d'angoisse. En général nous n'avons que les annales des vainqueurs, et il est bon de trouver quelquefois aussi celles des vaincus, pour voir ce que les conquêtes et leur gloire coûtent à l'humanité. Les Arméniens nous offrent sous ce rapport tout ce qu'on peut souhaiter, car ils ont été presque toujours les vaincus, quoique ce fût une vaillante nation. M. Nève a pris soin de lier et d'éclaircir le récit de son auteur par les renseignements fournis par d'autres auteurs, et a produit ainsi un tableau d'une époque épouvantable.

Il me reste à annoncer un livre que je ne saurais rat-

1. *Exposé des guerres de Tamerlan et de Schah-Rokh dans l'Asie occidentale*, d'après la chronique arménienne inédite de Thomas de Medzoph, par F. Nève. Bruxelles, 1860; in-8° (158 p.).

tacher à aucune classe et que je ne dois pourtant pas laisser passer sans mention, c'est la Grammaire de la langue des Touareks par M. Hanoteau[1]. Il ne s'agit pas d'une langue orientale dans la rigueur du terme; mais l'Afrique du nord fait virtuellement partie de l'Orient depuis l'époque des Carthaginois. M. Hanoteau avait déjà publié une Grammaire de la langue kabile, c'est-à-dire de la langue des tribus sédentaires de la même race dont les Touareks forment la partie nomade. Le tamachek, nom que les tribus du désert donnent à leur langue, n'est que la langue berbère dans toute sa pureté; elle s'est défendue dans le désert des innombrables additions que le contact avec les Arabes lui a fait adopter dans les pays kabiles, et elle a conservé sa propre écriture, qui est reproduite dans l'ouvrage de M. Hanoteau pour la première fois par l'imprimerie. L'auteur a voulu donner dans un appendice une dizaine de pages lithographiées, représentant les originaux mêmes écrits par les Touareks, et l'on y verra qu'on a pu réduire cette écriture à la régularité qu'exige l'impression, sans lui faire aucune violence. M. Hanoteau, qui possède la langue des Kabiles, a pu facilement s'entendre avec les gens du désert avec lesquels il a été en contact, et qui paraissent avoir été flattés de l'attention que l'on faisait à leur langue; ils se sont prêtés à lui donner toutes les explications dont il avait besoin et à écrire pour lui les textes en prose et en vers qu'il désirait recueillir. On sait quelle difficulté il y a de retrouver, par les conversations et les explications de gens très illettrés, le système grammatical d'une langue, et quelle méthode ferme et quelle persévérance il faut pour y réussir; il est probable que de nouvelles facilités et des études prolongées fourniront à l'auteur lui-même, et à d'autres, des sup-

1. *Essai de grammaire de la langue tamachek*, renfermant les principes du langage parlé par les Imouchar ou Touareg, des conversations en tamachek, des *fac-simile* en caractères tifinar, et une carte indiquant les parties de l'Algérie où la langue berbère est encore en usage, par A. Hanoteau, chef de bataillon du génie. Paris, 1860; in-8 (XXXI et 294 p. 6 pl. et une carte.

pléments aux formes qu'il a observées; mais il est certain que nous possédons, grâce à lui, la charpente de cette langue, qui, outre son importance pratique, offrira à la grammaire comparée de nouveaux matériaux, et donnera sans aucun doute des résultats ethnologiques sur la population de l'Afrique dans toute la zone qui s'étend de la mer Rouge jusqu'à l'Atlantique, entre les pays du bord de la Méditerranée et le Soudan.

Je passe à la Mésopotamie et aux progrès qu'a faits l'étude des cunéiformes babyloniens et assyriens. Vous connaissez tous les Éléments de la grammaire assyrienne [1], publiés par M. Oppert dans votre Journal, dans lesquels il a exposé, le premier, systématiquement, et réuni en tableaux les formes grammaticales déterminées jusqu'ici, soit par lui-même, soit par d'autres, et dont il regarde la presque totalité comme certaine. Sir H. Rawlinson et M. Fox Talbot ont publié de nouvelles traductions de l'inscription de Borsippa, que M. Oppert avait discutée dans votre Journal [2] il y a quelques années, et M. Talbot a ajouté à son travail une traduction du monument connu sous le nom du caillou de Michaud et du cylindre de Bellino [3]. Le plus actif de tous les assyriologues, s'il m'est permis de forger un nom pour une école qui n'en a pas encore, a été pendant ce temps M. Ménant, à Lisieux. Au commencement il ne faisait qu'exposer les résultats obtenus par M. Oppert, surtout dans la lecture des inscriptions; peu à peu il ajouta ses propres idées à celles qu'il adoptait des autres. Je n'ose pas trop préciser ce qui lui appartient en propre, car je crains de me tromper dans une matière aussi délicate, et de m'exposer à des réclamations de priorité; mais il me semble que déjà, dans ses inscriptions assyriennes sur briques [4] et dans ses ob-

1. *Éléments de la grammaire assyrienne*, par M. Oppert, *Journal asiatique*, 1860 (février-mars).

2. Voy. *Journal asiatique ;* année 1857, cah. de juin et d'août-septembre.

3. Voy. le *Journal of the asiatic Society of Great Britain and Ireland*, t. XVIII, cah. I.

4. *Inscriptions assyriennes des briques de Babylone*, essai de lecture et d'interprétation, par J. Ménant. Paris, 1859; in-8° (55 pages avec 2 planches).

servations sur les polyphones assyriens[1], il y a quelque chose de nouveau. Ce dernier traité était tiré d'un travail beaucoup plus étendu et qui a paru un peu plus tard sous le titre de *Écritures cunéiformes*[2]. C'est une histoire des travaux qui ont préparé la lecture et l'interprétation des inscriptions de la Perse et de l'Assyrie, dans laquelle l'auteur explique avec beaucoup de clarté la voie qu'on a suivie pour résoudre ces problèmes, la part que jusqu'ici chacun y a prise, et les résultats principaux auxquels on est arrivé dans la lecture. Il a fait suivre cet ouvrage d'un traité sur les noms propres assyriens[3] et de recherches sur la formation des expressions idéographiques, qui rendent si difficile la lecture des noms propres en caractères cunéiformes assyriens ou babyloniens. Il espère donner dans ce Mémoire la preuve que l'on peut lire avec certitude les noms assyriens, même ceux pour lesquels on n'a d'autre secours que les inscriptions mêmes. Enfin il vient de faire paraître le commencement de ses principes élémentaires de la lecture des textes assyriens[4].

M. Ménant a la grande vertu de toujours s'attacher, dans ses publications, aux premiers éléments de la lecture si difficile des cunéiformes, de prendre une peine infinie à faire comprendre, même aux hommes les plus étrangers à cette étude, les méthodes qu'on a suivies, les difficultés qu'on a rencontrées, les moyens qu'on a employés pour les résoudre ou les tourner, et les ressources que l'on a pour faire de nouveaux progrès. Il s'efforce toujours d'être clair et de se mettre à la place du lecteur, et c'est avec lui qu'on pourra le plus facilement discuter les principes et les méthodes de l'école qu'il suit; car il n'est ja-

1. *Observations sur les polyphones assyriens*, par M. Ménant. Lisieux, 1859; in-8° (15 pages autographiées).

2. *Les écritures cunéiformes*, exposé des travaux qui ont préparé la lecture et l'interprétation des inscriptions de la Perse et de l'Assyrie, par M. Joachim Ménant, Paris, 1860; in-8°.

3. *Les noms propres assyriens*, recherches sur la formation des expressions idéographiques, par M. J. Ménant. Paris, 1861; in-8° (64 pages).

4. Voyez la *Revue archéologique*, année 1861; au mois de juin.

mais facile de discuter une science nouvelle qui est en train de se fonder, et qui est naturellement sujette à beaucoup de changements. Les esprits inventeurs tiennent généralement plus à aller en avant qu'à s'arrêter à un point pour le discuter, on est toujours exposé à trouver qu'on est déjà dépassé, que, peut-être, une nouvelle solution a fait abandonner la première, et qu'il faut de nouveau se mettre au courant. Il en a été ainsi des hiéroglyphes égyptiens, et c'est dans la nature des choses; aussi voyons-nous très peu de discussions sur les cunéiformes assyriens, sujet qui devrait pourtant les provoquer, et qui en a besoin pour se fortifier et pour lever les doutes qui obsèdent le public savant. Je n'en connais de récentes que deux, une de M. Renan[1], et l'autre de M. Schœbel[2]. M. Oppert a, je crois, publié une réponse à M. Renan; mais je ne la connais pas, et il est possible qu'il y ait eu des discussions en Allemagne ou en Angleterre qui m'auront échappé. Mais, si l'on trouve peu de discussions, on rencontre d'autant plus de scepticisme passif, et ce n'est pas étonnant, car les difficultés, tant de la lecture que de l'interprétation de ces textes sont grandes et multiples, et réagissent les unes sur les autres de la manière la plus embarrassante. Si l'on savait la langue, on se rendrait certainement compte des excentricités apparentes du système d'écriture, ou si l'on était sûr de la lecture, on procéderait avec plus de sécurité à l'interprétation. La seule base certaine que l'on ait sont les inscriptions trilingues; elles ont ouvert une voie que les assyriologues ont suivie avec une sagacité remarquable et souvent avec un talent de combinaison admirable; mais malheureusement elles ne sont pas assez nombreuses pour nous donner la solution des complications de l'écriture et de l'interprétation qu'elles font entrevoir. Elles ont conduit à l'admission des idéographes et des polyphones, et le premier mouvement de tout lecteur est de se récrier contre la possibilité d'admettre une écriture dans laquelle on ne saurait jamais

1. Voy. *Journal des Savants*, année 1859 (cah. de février et suiv.).
2. Voy. *Revue orientale et américaine*, 1860 (n° 27).

si une syllabe est idéographique ou phonétique, et, quand elle est phonétique, s'il n'y a pas deux ou même trois sons et sens différents qui répondent au même signe.

Il serait certainement désirable qu'une idée nouvelle permît de mettre plus de simplicité dans la lecture, et il est possible que les progrès de l'étude amènent de nouvelles observations, comme celles de M. Oppert sur les signes complémentaires et indicatifs de l'emploi idéographique des signes, de façon à diminuer les difficultés de la lecture et à la préciser davantage. Mais je ne crois pas que des bizarreries et des irrégularités, si grandes qu'elles soient, suffisent pour faire rejeter, comme impossible *a priori*, un système d'écriture; car il est difficile d'imaginer tout ce à quoi les hommes se sont soumis en fait d'écriture, par suite de circonstances historiques, ou seulement de l'arbitraire, et combien l'habitude leur a rendu tolérable ce qui, au premier aspect, paraît inadmissible. Le système des hiéroglyphes égyptiens est bien compliqué et bien difficile; le système chinois n'est pas simple, et quand les Japonais l'ont appliqué à leur langue, ils ont produit un mélange qui, à la premier vue, paraît inextricable, et doit toujours rester difficile. Il est vraiment incompréhensible que les Perses aient pu adopter l'écriture pehlewie, qui était pourtant facile à corriger et à préciser, mais qu'on n'a évidemment pas trouvée assez embarrassante pour prendre ce soin; enfin, quand on voit une lettre arabe écrite sans points diacritiques, ou une page en *schikesté* persan ou hindoustani, on dirait, en théorie, que la lecture en est impossible, pendant que la pratique nous prouve que la connaissance parfaite de la langue suffit pour vaincre les difficultés de l'écriture. Ainsi la complication du système assyrien, tel qu'on nous l'explique aujourd'hui, peut être un grand embarras, mais je ne pense pas qu'on puisse le rejeter comme impossible.

Cet embarras dans lequel on se trouve en face des irrégularités du système graphique des Babyloniens et des Assyriens

provient de notre ignorance de l'histoire de cette écriture. Pourra-t-on la reconstituer avec les éléments mêmes que nous fournissent les inscriptions? Les interprètes des inscriptions l'ont essayé et ont expliqué l'emploi idéographique des syllabes par l'origine hiéroglyphique de l'écriture, idée naturelle et qui a été adoptée d'autant plus facilement que l'étude des tablettes de Nimroud a fait retrouver quelques signes hiéroglyphiques réels. Pour rendre compte des polyphones, ils ont pensé que cette écriture avait été inventée par les Scythes, et introduite plus tard en Babylonie, où l'on aurait conservé partiellement le sens ou la prononciation scythique des syllabes, et que cela expliquait les significations et prononciations doubles ou triples d'un même signe. Cette hypothèse n'a pas trouvé beaucoup de faveur en dehors de l'école, et a, je crois, contribué à faire hésiter le public sur la valeur du système en entier; mais, quoi qu'il en soit, ce n'est qu'une conjecture, qui ne touche pas au fond du débat.

Cependant, si l'on admet que les Assyriens aient pu se contenter d'une écriture aussi imparfaite, et que l'enseignement, l'habitude et la connaissance de la langue leur aient rendu intelligible ce syllabaire, la difficulté n'est que déplacée, et nous la retrouvons tout entière dans l'interprétation; car s'il est déjà bien difficile de reconstituer une langue quelconque avec le seul secours des dialectes de la même famille, quelle difficulté ne doit-il pas y avoir quand il s'agit d'une langue qui emploie un syllabaire assez imparfait pour qu'on puisse hésiter entre deux ou trois prononciations différentes de chaque syllabe, et quand il s'agit d'une langue sémitique, que l'on a à retrouver dans les dictionnaires arabes et hébreux, qui se prêtent si facilement à des étymologies hasardées? Il est vrai que le nombre énorme des textes que l'on possède donne la possibilité d'obtenir le même mot dans beaucoup de positions, et que l'on a un grand nombre de textes répétés plusieurs fois, ce qui permet, dans bien des cas, d'arriver à un résultat qu'on pouvait à peine espérer; mais je crains, néanmoins, qu'aussi long-

temps que la prononciation ne sera pas invariablement déterminée, on ne soit livré à un arbitraire inquiétant.

Dans tous les cas, il est important que des documents nombreux soient publiés, surtout les célèbres tablettes de Nimroud. J'en ai vu une partie, très soigneusement copiée par M. Norris, et lithographié sous la direction et avec la révision de Sir H. Rawlinson, aux frais du Musée britannique. Ces planches faisaient partie d'un choix de documents assyriens que Sir H. Rawlinson publie, et je ne sais pourquoi la première livraison, qui était presque terminée il y a trois ans, n'a pas encore paru[1].

Les inscriptions cunéiformes perses n'ont donné lieu à aucune publication récente, et il est malheureusement peu probable qu'on en retrouve de nouvelles; mais la littérature ancienne de la Perse a reçu quelques contributions importantes.

1. Depuis que ce rapport a été lu, ces documents ont été publiés sous le titre : *The cuneiform inscriptions of western Asia*, vol. I. Inscriptions rom Chaldæa, Assyria and Babylonia, prepared for publication by Major General Sir. H. C. Rawlinson, assisted by E Norris. London, 1861, in-fol. (70 planches gravées sur pierre). Les inscriptions qu'a choisies Sir H. Rawlinson proviennent de toutes les parties de la Mésopotamie, depuis Ninive jusqu'à Mogheïr. Elles sont publiées avec tout le soin que l'on exige aujourd'hui en pareille matière, avec indication minutieuse des parties effacées ou imparfaites; avec l'indication des variantes, quand il existe plusieurs exemplaires d'une même inscription; avec l'indication du lieu où elles ont été trouvées, et du roi ou du sujet auxquels elles se rapportent. Elles sont de nature très variée : briques, sceaux, cylindres en pierre fine ou en terre cuite, etc. La gravure est parfaitement nette et d'une grandeur suffisante pour l'œil : je crois que c'est généralement celle de l'original même. La publication est faite avec toute l'économie que comporte le but : pas de marges monumentales, et les planches entièrement remplies. A Paris, on aurait trouvé moyen d'en faire trois cents planches. La seule chose qu'on puisse regretter est peut-être qu'on n'ait pas choisi un format moins haut, car la lecture du commencement des pages doit être fatigante pour les yeux. Les textes ne sont pas accompagnés d'aucune traduction, ni de notes, ni de commentaires. Le Musée britannique a jugé que son rôle était de publier les textes, et celui des savants, d'en tirer le parti qu'ils pourraient; mais il a remis à Sir H. Rawlinson la moitié de l'édition, pour lui faciliter la publication d'une traduction et de commentaires; tout cela a été fait sagement et libéralement, et fait grand honneur au Musée.

M. Martin Haug a terminé, par un second volume, son traité sur les *Gathas* de Zoroastre [1]. Ce sont cinq petites collections de chants religieux qui font partie du Yaçna et se distinguent du reste des documents dont est composé ce livre de lithurgie par un dialecte légèrement différent et plus antique que le reste. M. Haug a publié ces chants en transcription latine, avec une traduction latine verbale, une traduction allemande un peu paraphrasée, et un ample et savant commentaire. Il pense que Zoroastre lui-même est auteur d'une partie de ces chants, et que le reste est l'œuvre de ses disciples. Il croit que Zoroastre était un brahmane qui a vécu à peu près deux mille ans avant notre ère, a été persécuté parce qu'il voulait réformer le culte idolâtre de son temps, et a prêché et fondé sa religion à Bactres. La langue dont il se sert serait le dialecte bactrien du sanscrit. M. Haug est allé continuer ses études dans l'Inde; il est aujourd'hui, très heureusement pour la science, directeur du collège sanscrit de Poona, où il vient de faire imprimer un discours sur l'origine de la religion zoroastrienne [2], dans lequel il rappelle et confirme les principes qui l'ont guidé dans l'interprétation des *Gathas*. M. Haug fait peu de cas de la tradition des Parsis; les traductions et les gloses en pehlewi, la traduction sanscrite de Neriosengh et les livres persans des Guèbres ne sont pour lui que l'œuvre d'hommes qui avaient perdu la connaissance de la langue ancienne et de la véritable tradition; la seule ressource qu'il admet est la comparaison des textes, et lorsque les différents passages du *Zendavesta*, dans lesquels un mot se trouve, ne suffisent pas pour en fixer le sens, il a recours aux *Védas*, dont il applique la langue et les idées comme étant du même temps et de la même race. Ce sont des moyens indiqués par la na-

1. *Die Gathas des Zarathustra*, herausgegeben, übersetzt und erläutert von Dr Martin Haug. 2e partie. Leipzig, 1860; in-8° (xvi et 259 pages). Ce cahier forme le numéro 2 du vol. II des *Abhandlungen*, publiées par la Société orientale allemande.

2. *Lecture on the origin of the Parsee religion*, delivered on the first of march 1861 at the United service institution by M. Haug. Poona, 1861; in-8° (18 pages).

ture des choses, mais qui ne devraient pas dispenser de s'enquérir de ce que les Zoroastriens du temps des Sasanides disaient sur le sens de leurs livres antiques, sauf à contrôler leur dire par tous les moyens que la critique historique et linguistique peut nous fournir. Nous n'aurons certainement pas trop de toutes les lumières, de quelque part qu'elles puissent venir, pour arriver à l'intelligence certaine du *Zendavesta*. Je conçois à peine que cela puisse faire question, et je suis heureux, pour ma part, de voir que M. Spiegel, à Erlangen [1], continue à nous fournir les matériaux nécessaires pour l'étude de la tradition guèbre. Il fait la part de la valeur de cette tradition dans un volume intitulé, *La littérature traditionnelle des Parsis* [2], qui forme la suite et le complément de sa grammaire pehlewie. M. Spiegel y traite d'abord des traductions pehlewies des livres zends; il établit avec beaucoup de soin le système dans lequel elles sont conçues, l'usage qu'on peut en faire pour la critique et l'interprétation du texte, et le degré de confiance que mérite la tradition dont elles sont l'expression. Ensuite il analyse les autres ouvrages pehlewis, comme le *Bundehesch*, le *Minokhired* et autres, puis il passe à la littérature persane des Parsis, surtout les *ravaëts*, dont il donne quelques extraits. Cette dernière partie est la moins complète de l'ouvrage, parce qu'elle s'éloigne déjà un peu plus du but direct de l'auteur. Le volume se termine par plusieurs appendices fort utiles. Le premier contient la liste de tous les passages en pehlewi cités dans la grammaire, transcrits en caractères hébreux munis de voyelles pour indiquer la prononciation. On sait combien l'écriture pehlewie est imparfaite et laisse de doutes, même sur les consonnes; M. Spiegel n'a pas voulu,

1. Je m'aperçois que, dans un rapport antérieur, j'ai oublié de donner le titre du deuxième volume de la traduction du *Zendavesta*, par M. Spiegel. Le voici : *Avesta, die heiligen Schriften der Parsen*, aus dem Grundtexte übersetzt, mit beständiger Rücksicht auf die Tradition von F. Spiegel. Vol. II, Erlangen, 1859; in-8° (XXIV et 224 pages).

2. *Die traditionelle Literatur der Parsen*, in ihrem Zusammenhang mit den angränzenden Literaturen dargestellt von Fr. Spiegel. Vienne, 1860 (XII et 472 pages).

dans sa grammaire, prendre sur lui de fixer la prononciation, à la grande incommodité du lecteur, qui devait désirer avoir l'opinion de l'auteur de la grammaire, quand même elle serait entourée de toutes les protestations possibles sur l'incertitude de la prononciation assignée aux mots. M. Spiegel a cédé à ce désir, et a remédié, autant qu'il a pu, à la lacune de la grammaire. Ensuite viennent quelques textes zends, pehlewis et persans, et à la fin un vocabulaire de mots pehlewis, transcrits en hébreu. Ce vocabulaire est tiré des passages cités dans l'ouvrage; il contient à peu près deux mille mots, et est le premier qu'on ait publié sur les textes mêmes. Le volume entier forme un recueil curieux de matériaux sur un sujet important et encore trop peu étudié; il n'est pas complet et ne prétend pas l'être, mais il est plein de renseignements nouveaux.

M. Spiegel a publié plus récemment encore un autre volume qui doit contribuer, à son tour, à faire connaître la tradition guèbre. Tous ceux qui se sont occupés du Zendavesta savent qu'un Parsi, nommé Neriosengh, a traduit en sanscrit la traduction pehlewie du *Yaçna*. Anquetil avait rapporté ce livre, et M. Burnouf en a fait grand usage dans ses travaux sur le zend. La traduction est littérale, au point de rendre barbare le sanscrit, mais elle est d'autant plus utile pour l'intelligence du pehlewi. M. Spiegel publie ce texte en caractères latins[1] et le fait précéder d'une dissertation sur la nature et la valeur de l'ouvrage.

En énumérant les ouvrages persans qui ont paru depuis quelques années, je dois avant tout faire amende honorable pour n'avoir pas annoncé plus tôt un livre qui a été imprimé il y a déjà plusieurs années, mais qui m'était resté inconnu, comme tant d'autres ouvrages dont je n'apprends la publica-

1. *Neriosengh's Sanscrit-Uebersetzung des Yaçna*, herausgegeben und erläutert von F. Spiegel, Leipzig, 1861; in-8° (249 pages).

tion que quand il est trop tard pour en parler ici; c'est le premier volume de l'édition et de la traduction allemande de Hafiz par M. de Rosenzweig, à Vienne. Hafiz est un des plus grands poëtes lyriques que le monde ait produits, parce qu'on trouve en lui l'expression sincère et parfaitement gracieuse de sentiments humains; il a une certaine liberté et une hardiesse dans sa manière de voir le monde, qui charme les esprits les plus divers, malgré la différence des époques et du langage; mais, d'un autre côté, il nous présente une énigme psychologique perpétuelle et difficile à deviner. Si nous avions plus de renseignements sur sa vie, ou si nous possédions seulement la collection de ses odes en ordre chronologique, bien des points deviendraient clairs pour nous; mais nous n'avons ses poésies que dans l'absurde ordre alphabétique qu'il plaît aux Persans de donner à leurs *Diwans*[1], et il ne nous reste sur sa vie qu'un assez petit nombre de données et d'anecdotes provenant en partie de sources assez incertaines. Au reste, quand même nous serions mieux renseignés sur sa vie, il resterait toujours pour nous le singulier spectacle d'un homme qui tantôt célèbre l'absorption de l'âme dans l'essence de Dieu, tantôt chante le vin et l'amour, sans grossièreté, il est vrai, mais avec un laisser aller et un naturel qui exclut toute idée de symbolisme, et qui généralement glisse de l'une dans l'autre de ces deux manières de sentir, qui nous paraissent si différentes, sans s'apercevoir lui-même qu'il change de sujet. Les Orientaux ont cherché la solution de cette difficulté dans une interprétation mystique de toutes ses poésies; mais les textes s'y refusent. Des critiques européens ont voulu l'expliquer en supposant une hypocrisie de l'auteur, qui lui aurait fait mêler une certaine dose de piété mystique à ses vers plus légers pour les faire passer; mais ce calcul paraît étranger à la nature de l'homme. Je crois qu'il faut trouver le

1. *Der Diwan des grossen lyrischen Dichters Hafis*, im persischen Original herausgegeben, ins Deutsche metrisch übersetzt und mit Anmerkungen versehen von Vincenz Ritter v. Rosenzweig-Schwannau. Vienne, 1858; in-8° (XII et 834 pages).

mot de l'énigme dans l'état général des esprits et de la culture de son temps, et la difficulté pour nous est seulement de nous représenter assez vivement l'état des esprits à cette époque en Perse, et la nature de l'influence que le soufisme y exerçait depuis des siècles sur toutes les classes cultivées de la nation. Mais c'est un thème que je ne puis pas traiter ici, et je reviens au travail que j'ai à annoncer. M. de Rosenzweig a adopté la rédaction qui est généralement admise en Turquie, où le commentaire de Soudi lui a donné de l'autorité. On n'a jamais examiné avec soin les différentes rédactions du Diwan de Hafiz que présentent les manuscrits. Le nombre des odes, leur arrangement alphabétique, l'ordre et le nombre des vers dans les odes varient considérablement, et il serait possible qu'une critique sérieuse nous rapprochât du texte original; en attendant il est aussi naturel de suivre la rédaction de Soudi que toute autre. M. de Rosenzweig, autant que j'ai pu m'en assurer, la suit entièrement dans son texte, et il approuve en général l'interprétation de Soudi. La traduction en vers allemands est faite avec beaucoup de soin et de goût; assez littérale pour pouvoir servir de commentaire perpétuel, et assez élégante pour être lue avec plaisir; il est rare de trouver une traduction en vers aussi fidèle, et il est très à désirer que la fin de l'ouvrage paraisse.

M. Brockhaus continue de son côté son édition des œuvres le Hafiz, qui est une reproduction de celle de Soudi, à laquelle l'éditeur ajoute les voyelles du texte, l'indication du mètre et un choix de variantes[1].

J'ai annoncé, il y a quelques années, l'impression d'un ourage d'Abou Mansour, de Hérat, sur la matière médicale, omposé au milieu du IVe siècle de l'hégire (entre 966 et 975 e notre ère). L'ouvrage n'était pas encore publié à cette

1. *Die Lieder von Hafis*, persisch mit dem Commentar des Sudi, herausgeben von H. Brockhaus; vol. III, cah. I. Leipzig, 1860; in-4° (80 pages ur cahier).

époque, et je n'avais en main qu'un exemplaire incomplet. M. Seligmann a depuis ce temps fait paraître le volume qui contient le texte, et y a ajouté une introduction[1], dans laquelle il fait ressortir avec beaucoup de savoir et de sagacité l'intérêt que ce livre nous offre. Il s'étend sur les rapports qui ont eu lieu entre la médecine grecque et la médecine indienne, et les précise autant que le permet l'état actuel de la science; il parle de la rivalité de ces deux médecines à la cour des khalifes, et nous montre Abou Mansour, qui paraît avoir été médecin de Mansour ben Nouh le Samanide, comme partisan de la pratique indienne; il indique les renseignements que l'histoire de la médecine et de la pharmaceutique peut en tirer, puis il passe à l'examen critique du manuscrit unique dont il s'est servi, et qui en effet est bien curieux. Il a été copié de la main du fils du poète Asadi, l'ami de Firdousi, vers l'an 1055 de notre ère, et il est, je crois, le plus ancien manuscrit persan connu. Il offre plusieurs particularités très curieuses pour l'histoire de l'orthographe persane, dont quelques-unes se trouvent dans d'autres manuscrits anciens, mais d'autres étaient tout à fait inconnues et paraissent destinées à rendre des nuances de prononciation aujourd'hui oubliées. M. Seligmann a traité ce sujet avec beaucoup de soin, et il a non seulement conservé dans l'édition du texte tous les signes orthographiques du manuscrit, mais il a ajouté à l'édition six pages de fac-similé, dont deux sont d'une main autre que celle du reste du manuscrit et proviennent, selon l'opinion de l'éditeur, d'un fragment d'un manuscrit plus ancien conservé par le copiste. M. Seligmann annonce une traduction et un commentaire de l'ouvrage, et il est extrêmement désirable qu'il trouve le loisir de les publier, car personne ne pourra aussi bien que lui interpréter un ouvrage tout technique, et

1. *Prolegomena in codicem Vindobonensem*, sive medici Abu Man[illegible] Muwaffak bin Ali Heratensis librum fundamentorum pharmacologiæ, [illegible]guæ et scripturæ persicæ specimen antiquissimum, nuper editum, [illegible] Dr F. R. Seligmann. Vienne, 1859; in-8° (LV pages).

en déduire les conséquences pour l'histoire et peut-être pour la pratique de la médecine.

M. Barb a publié une théorie du verbe persan [1]. La formation du verbe dans cette langue est extrêmement simple, mais elle est embarrassée par une grande quantité d'irrégularités apparentes dans les dérivations. On a obvié dans les grammaires à cet inconvénient en formant, d'après les désinences de l'infinitif, un assez grand nombre de classes de verbes irréguliers. C'était un arrangement plutôt mécanique que scientifique, et M. Barb veut y remédier en prenant l'impératif comme racine du mot, et en partant de là pour donner les règles, euphoniques et autres, qui ont influé sur la formation des dérivés. Il s'en est tenu, de propos délibéré, aux ressources que lui fournissait la langue elle-même, et a renoncé à toute aide qu'il pouvait tirer des autres idiomes de la même race. Il est bon que cet essai soit fait, qu'on explique la langue par elle-même et par ses propres usages, et qu'on acquière par là une base certaine pour le problème à résoudre, et M. Barb s'y est pris avec beaucoup de savoir et de finesse d'analyse grammaticale. Mais je ne pense pas, et l'auteur ne le croit pas non plus, que ces recherches puissent aboutir définitivement sans qu'on ait recours aux lumières que fournissent les autres langues de la même souche. Il est certain que des règles euphoniques particulières à chaque peuple ont influé puissamment sur les langues, et certainement chez les Persans autant que chez tout autre peuple, car on peut voir, dans les délicatesses de l'application du mètre dans leurs poésies, combien leur oreille est exigeante ; mais toute langue a subi des influences historiques que la comparaison des dialectes seule peut nous indiquer, et qui donnent l'explication de bien des phénomènes que la langue isolée n'offre aucun moyen de faire comprendre. Il est inutile de rappeler combien

1. *Ueber den Organismus des persischen Verbums*, von H. A. Barb. Vienne, 1860 ; in-8° (96 pages).

la formation du verbe grec est devenue plus intelligible par l'étude du sanscrit, et il est évident que la comparaison des langues de la même origine doit fournir des indications plus certaines sur les racines que l'adoption simple de l'impératif comme expression de la racine; mais, encore une fois, je ne pense pas que ces remarques soient contraires à la manière de penser de M. Barb. Il a voulu rendre un compte scientifique de la formation du verbe, et gagner, par une méthode rationnelle, un terrain solide, avant d'essayer de concilier les formes persanes avec celles des autres langues ariennes, et comme il indique lui-même un certain nombre de questions qu'il se propose de traiter plus tard, nous verrons graduellement les développements, les applications et peut-être les modifications de sa théorie.

Les travaux sur les dialectes persans, qui ont été presque négligés jusqu'ici, mais qui commencent depuis quelque temps à occuper les savants, contribueront sans doute à résoudre une partie des difficultés que la formation grammaticale du persan peut encore offrir. M. Dorn a été amené par son grand travail sur les historiens du Ghilan et du Mazenderan à s'occuper du dialecte mazenderani. Il publie aujourd'hui le premier cahier[1] d'un recueil de pièces dans cette langue, qui a à peine d'autre littérature propre que des poésies populaires. Les pièces en prose que fait paraître M. Dorn ne sont que des traductions faites sur le persan ; les pièces en vers sont originales et publiées à l'aide de Mirsa Muhammed Schafy, originaire lui-même du Mazenderan, ce qui offre une certaine garantie pour l'exactitude de la reproduction. Néanmoins, il est heureux que M. Dorn soit dans ce moment lui-même dans le Mazenderan, dans le but d'y recueilllir des matériaux historiques et linguistiques, et se trouve ainsi en position d'obser-

1. *Beiträge zur Kenntniss der iranischen Sprachen*, I Theil. Masanderanische Sprache, herausgegeben von Dorn und Mirsa Muhammed Schafy. Saint-Pétersbourg, 1860; in-8° (VII et 164 pages).

ver ce dialecte dans la bouche de gens qui n'ont pas passé par des écoles savantes et ne sont donc pas tentés de régulariser leur langage et de l'assimiler au persan; car, en pareil cas, ce qu'un homme lettré du pays rejetterait comme trop barbare est précisément ce qu'il y a de plus curieux pour nous.

M. Pertsch a publié le catalogue des manuscrits persans de la bibliothèque de Gotha[1]. On sait que cette bibliothèque possède près de trois mille manuscrits orientaux, qui proviennent, pour la plus grande partie, des envois que Seetzen avait faits. Le plus grand nombre de ces manuscrits est en arabe; mais M. Pertsch n'a pas voulu négliger une centaine de manuscrits persans qui s'y trouvent et en a donné un catalogue, fait avec le plus grand soin et avec une excellente méthode; il indique le titre, le rétablit ou le corrige souvent, quand il se trouve omis ou faux; il donne l'époque de l'auteur, quand on la sait; il marque s'il y a d'autres manuscrits connus de l'ouvrage, il indique les auteurs qui en ont parlé; enfin il fournit tous les renseignements qu'on peut désirer pour savoir si un manuscrit serait utile à consulter pour la matière dont on s'occupe. Il serait bon que toutes les bibliothèques publiques qui possèdent des manuscrits, même en petit nombre, fissent autant pour les faire connaître, surtout aujourd'hui que les bibliothèques ont adopté l'habitude d'une noble libéralité en fait de prêt de manuscrits[2].

1. *Die persischen Handschriften der herzoglichen Bibliothek zu Gotha*, verzeichnet von Dr W. Pertsch. Vienne, 1859; in-8° (VIII et 143 p.).

2. Pendant que cette feuille s'imprime, j'apprends avec grand plaisir que la Bibliothèque de Berlin a fait l'acquisition de la belle collection de manuscrits arabes de M. Wetzstein, consul à Damas. J'ai eu communication du catalogue, il y a quelque temps, et j'ai été très frappé de la richesse de cette collection, et de l'âge et de la qualité des manuscrits qu'elle contient. On ne saurait trop répéter que c'est maintenant l'époque où l'on doit sauver ce qui reste d'anciens manuscrits en Orient, car ils ne sont en sûreté que dans les Bibliothèques d'Europe. Qui peut dire combien de manuscrits de la collection de M. Wetzstein eussent péri à Damas, s'il ne les avait achetés avant les troubles de Syrie?

La Société asiatique de Calcutta paraît avoir repris le magnifique plan de Sir H. Elliot, de publier un corps d'historiens musulmans de l'Inde. M. Elliot l'avait préparé, et, s'il avait vécu, l'exécution serait probablement aujourd'hui très avancée. Il avait désigné comme fondamentaux vingt-huit ouvrages, dont le texte d'un seul, je crois, était publié, et dont cinq ou six étaient connus par des traductions ou des extraits suffisants. Aujourd'hui la Société fait paraître le texte d'un de ces ouvrages, l'*Histoire des rois Khildjis de Dehli*, par Zia ed-din Barni[1]. Les deux premiers cahiers de l'édition viennent d'arriver, mais si récemment que je n'ai pas eu le temps de les lire, et je ne puis rien dire de cet auteur, si ce n'est qu'il a terminé son livre en 1357, pendant le règne de Firouz-Schah; que c'était une des sources dans lesquelles Ferischta a puisé, et que l'ouvrage embrasse l'histoire des rois de Dehli depuis Gaiath ed-din (année 1266) jusqu'au temps de l'auteur. On m'écrit tout récemment que l'édition de Zia ed-din est terminée et que la Société a fait commencer celle de Baïhaki, un des meilleurs chroniqueurs des Ghaznévides, dont M. Morley avait annoncé une édition. Cette entreprise sera favorablement accueillie par les savants, car Baïhadi est un des chroniqueurs les plus intelligents de son époque et de sa nation.

M. Veliaminof, à Saint-Pétersbourg, a fait paraître le premier volume de l'histoire des Kurdes par Scherif, prince kurde de Bidlis[2]. L'auteur, né en 1543, d'une grande famille kurde, fut élevé à la cour de Perse et passa sa vie dans les armes et dans l'administration de plusieurs provinces persanes. Relégué, à l'âge de quarante ans, dans la petite ville de Nakh-

1. *The Tarikhi Feroz-Shahi*, of Ziaa al-Din Barni, commonly called Ziaa-i-Barni, edited by Saiyid Ahmad Khan under the supervision of Capt. N. Lees. Calcutta, 1860; in-8, fasc. 1 et 2 (192 pages).

2. *Scheref-Nameh* ou histoire des Kourdes, par Scheref, prince de Bidlis, publiée pour la première fois, traduite et annotée par V. Veliaminof-Zernof. T. I, texte persan, première partie. Saint-Pétersbourg, 1860; in-8° (XXIII et 459 pages).

tchewan, il noua des intelligences avec la cour de Constantinople, qui lui rendit son ancien rang et lui octroya la principauté de Bidlis, dans le Kurdistan turc. C'est là qu'il composa en persan son ouvrage sur l'histoire de sa race, en se servant des renseignements que pouvaient lui fournir les chroniques arabes et les traditions du pays. Ses matériaux sur l'ancienne histoire du pays sont extrêmement maigres ; ce qu'il tire des chroniques arabes, nous pouvons l'en tirer nous-mêmes avec plus d'exactitude et de critique, et l'intérêt de l'ouvrage consiste dans l'histoire locale des tribus nombreuses des Kurdes, ainsi que dans le récit des événements contemporains ou peu antérieurs à lui-même. La tradition, chez un peuple aussi illettré, se perd ou se dénature rapidement, et il est peu probable que nous connaissions jamais sur l'ancienne histoire des Kurdes plus que les traces qu'un contact avec eux a laissées dans les annales grecques, persanes, arabes ou arméniennes. Mais l'ouvrage d'un historien indigène de cette race n'est pas pour cela sans valeur, parce que lui seul peut classer les tribus, expliquer leurs intérêts et leurs relations mutuelles, suivre leur histoire et mettre de l'ordre dans les renseignements que nous possédons sur elles. M. Veliaminof a eu à sa disposition des manuscrits d'une qualité telle, qu'ils lui ont donné le moyen de produire le texte le plus exact possible; le premier volume contient le texte de l'ouvrage, sauf un appendice sur les tribus, qui fera partie du second et sera suivi d'une traduction française et d'un commentaire. Ce livre avait attiré depuis longtemps la curiosité des savants; M. Charmoy devait le publier pour le comité de traductions de la Société de Londres; l'état de sa santé l'a fait renoncer à son plan, dont l'exécution est aujourd'hui dans des mains parfaitement compétentes.

Le seul espoir que nous ayons d'apprendre davantage sur les origines des Kurdes repose sur l'examen de leur langue, qui a été plusieurs fois l'objet de l'étude des orientalistes, mais avec des matériaux insuffisants. M. Jaba, consul de Russie à

Erzeroum, s'est chargé de nous en fournir de plus amples; il a envoyé, depuis quelques années, une série de travaux à l'Académie de Saint-Pétersbourg, qui a confié le soin d'en publier un choix à M. Lerch, que ses propres travaux sur cette langue mettaient mieux que personne en état de s'acquitter de cette commission[1]. M. Lerch a choisi un recueil de récits kurdes, précédé de quelques notes sur les tribus et sur le petit nombre d'écrivains kurdes dont M. Jaba a pu réunir les productions. Les récits sont au nombre de quarante; ils sont en prose et contiennent en général des histoires de brigandage, curieuses pour la peinture des mœurs de ce peuple, mais assez modernes, et leur intérêt principal consiste dans le spécimen authentique de la langue qu'elles nous fournissent. M. Jaba prépare les textes de quelques poètes kurdes, et une grammaire et un dictionnaire détaillés de la langue.

Les livres turcs qui ont paru à Constantinople et à Boulak ont été énumérés[2], par M. Bianchi, dans votre Journal, et je n'ai rien à ajouter à sa liste; mais j'ai à mentionner le seul ouvrage de cette littérature qui, à ma connaissance, ait paru en Europe : c'est l'Histoire de la campagne de Mohacz, par Kemal Pacha Zahed, publiée et traduite par M. Pavet de Courteille[3]. Ahmed, fils de Kemal Pacha, était un des plus grands jurisconsultes, savants et poètes de l'époque la plus brillante de l'empire turc. Après une carrière rapide dans l'enseignement et à la cour, il fut nommé mufti en 1525, et laissé par Soliman à Constantinople pendant la campagne de Hongrie de l'année suivante. Il composa l'histoire de cette campagne,

1. *Recueil de notices et récits kourdes*, servant à la connaissance de la langue, de la littérature et des tribus du Kourdistan, réunis et traduits en français par M. Alexandre Jaba. Saint-Pétersbourg, 1860; in-8° (111 et 128 pages).

2. *Bibliographie ottomane*, par M. Bianchi, dans le *Journal asiatique*, juin et oct.-nov. 1859.

3. *Histoire de la campagne de Mohacz*, par Kemal Pacha Sadeh, publiée pour la première fois, avec la traduction française et des notes, par M. Pavet de Courteille. Paris, 1859; in-8° (VII, 109 et 165 pages).

désastreuse pour les chrétiens; il avait en main tous les documents les plus authentiques, et l'on ne peut qu'être curieux de comparer avec le récit des historiens hongrois et allemands la relation d'un Turc qui était en aussi bonne position pour tout savoir. Malheureusement, Kemal Pacha Zadeh partageait le goût général des Turcs pour la rhétorique; il voulut faire et il fit réellement de son livre, aux yeux de sa nation, un chef-d'œuvre de style; mais le résultat est qu'il couvrit des fleurs de sa poésie les faits prosaïques de sa narration, de façon à la rendre bien moins instructive pour nous qu'on ne devait l'espérer. Il y a pourtant des parties dans lesquelles il complète les récits occidentaux que nous avons, comme, par exemple, dans l'histoire du siège de Peterwardein; mais sa valeur réelle est celle d'un ouvrage de littérature où se déploie tout ce que le style turc a de plus fleuri, et il n'y a peut-être aucun livre dans lequel on puisse mieux apprendre tous les raffinements de la langue. La correction de l'édition et l'excellente traduction de M. Pavet garantissent à l'étudiant l'intelligence du texte, et l'on ne saurait trop recommander ce volume pour l'enseignement de la langue et du style.

Avant de quitter les littératures musulmanes, je dois dire quelques mots d'un ouvrage qui ne se rapporte à aucune langue en particulier, parce que l'auteur s'occupe de toutes sous le rapport des signes numériques qu'elles emploient : c'est l'Exposé des signes de numération usités chez les peuples orientaux, par M. Pihan. Ce livre traite des signes qui ont été employés comme chiffres, de leur origine et de leur filiation. M. Pihan les représente tous dans leur forme la mieux constatée, et ne néglige pas même les plus cursives, comme les chiffres de compte persans et les chiffres de l'administration turque. C'est un travail fait avec beaucoup de soin et qui

1. *Exposé des signes de numération usités chez les peuples orientaux anciens et modernes*, par M. A. P. Pihan. Paris, 1860; in-8° (XXIV et 271 pages).

sera commode à bien des savants, parce qu'il n'existe aucune collection qui comprenne ce qui a été réuni dans celle-ci. L'exécution typographique fait le plus grand honneur à l'Imprimerie impériale et à l'auteur, qui a lui-même composé les parties difficiles de l'ouvrage.

Je passe aux travaux sur l'Inde et je commence par celui qui remonte le plus haut dans l'histoire de cette littérature : c'est l'ouvrage de M. Max Müller, qui prend l'Inde au commencement de son histoire par les monuments écrits[1]. Ce travail est une introduction aux *Védas* et traite de toutes les parties, ou plutôt des couches successives de la littérature védique. Il va du connu à l'inconnu ; il commence par les poèmes épiques et prouve qu'ils présupposent, dans la forme sous laquelle nous les avons, l'existence du système brahmanique tel qu'il est sorti des dernières époques de la littérature védique, puis il remonte à l'époque la plus récente de cette littérature, celle des *Sutras*, qui supposent l'existence des *Brahmanas*, lesquels dépendent de l'existence préalable des hymnes qui forment les *Védas* proprement dits, et qui eux-mêmes sont d'époques essentiellement différentes. En remontant ainsi d'époque en époque, il donne les caractères littéraires des ouvrages qui font partie de chacune, montre leurs subdivisions, leur but et leur contenu, leur forme littéraire et l'état religieux et social auxquels ils répondent ; il discute la manière de voir des commentateurs indiens sur tous ces points, et indique l'âge approximatif qu'il croit pouvoir assigner aux différentes époques. C'est là que gît la grande difficulté pour tout ce qui est indien, l'absence de dates fixes faisant qu'on est réduit, comme dans la géologie, à établir la série des couches successives et à ne pouvoir leur assigner qu'une durée vague et conjecturale. Pendant toute la période de la littérature védique

1. *A History of ancient sanskrit literature*, so far as it illustrates the primitive religion of the Brahmans, by Max Müller. Londres, 1859; in-8°, xix, 607 pages).

à ses différents âges, nous ne trouvons que des dates comparatives et aucune donnée précise; la première date certaine reste toujours celle de Sandracottus, du temps de l'invasion d'Alexandre; au delà tout est incertain; la date même de Bouddha, que l'on était à peu près convenu de placer dans le VI[e] siècle avant notre ère, est douteuse pour M. Müller. Mais si son ouvrage montre que la chronologie absolue de l'époque védique n'a pas fait beaucoup de progrès, il prouve aussi que la chronologie relative, le classement des époques, quant à leur antiquité comparative, en a fait de très grands, grâce à l'étude plus étendue et plus attentive de toutes les classes de la littérature védique. Le but de l'auteur est de donner un tableau de cette littérature multiple, dont la formation a occupé l'Inde pendant de longues périodes successives; il ne traite du contenu de ces livres qu'autant que cela est nécessaire pour montrer à quel état des esprits et de la civilisation dans l'Inde ils correspondent, et quelle influence cet état a exercée sur la forme et la matière des ouvrages qu'il a produits. Les observations de M. Müller sur ces sujets sont pleines de finesse et d'un savoir qui ne se montre qu'autant qu'il est indispensable pour l'argumentation, et le résultat est un tableau du développement de la littérature sacrée chez les Hindous, qui produit dans l'esprit l'impression que les choses, à les prendre d'ensemble, ont dû se passer ainsi. Il n'est pas douteux que l'étude continuée de ces textes, dont la plupart sont encore inédits, ne doive donner de nouvelles lumières, remplir des lacunes et remplacer par des faits positifs des parties encore conjecturales. Ainsi on voit déjà, par quelques observations de M. Müller, comment peut s'être fait le passage entre les hymnes et le développement philosophique que l'on trouve dans les *Upanischads*. L'étude de la littérature védique sera encore longue et laborieuse, et occupera des générations entières de savants; mais rien n'est plus intéressant que ce développement spontané et unique, chez les Hindous, de la pensée à laquelle l'humanité doit les premières origines de toute la philosophie qu'elle ait jamais possédée.

M. Foucaux a publié une version d'un épisode du *Mahabharat* qui n'avait pas encore été traduit, la légende d'*Ilvala et Vatapi*[1]. M. Schüzt a fait paraître une nouvelle traduction allemande de l'élégie du *Meghadouta*, attribuée à Kalidasa, et M. Arnold vient de publier une traduction anglaise de l'*Hitopodesa*.

Tous ces ouvrages sont écrits en vue du public lettré, et destinés à lui donner du goût pour la littérature indienne et à satisfaire sa curiosité. L'ouvrage de M. Benfey sur les fables indiennes s'adresse au contraire, avant tout, aux savants : c'est une traduction du *Pantchatantra*, accompagnée de notes et d'une introduction critique et historique, qui remplit le premier volume tout entier[2]. De toutes les productions de l'esprit humain, ce sont probablement les fables que nous avons aujourd'hui sous la forme du *Pantchatantra* qui ont eu le plus grand succès et qui se sont répandues le plus. Elles ont été traduites en Perse, transmises de là aux Arabes et aux Juifs, répandues en Europe, où elles ont été imitées dans toutes les langues et sous toutes les formes; les bouddhistes les ont portées en Chine et chez les Mongols; elles ont été adoptées par les Turcs et les Grecs, et sont devenues un bien commun à toutes les nations. La simplicité de leur forme, la facilité avec laquelle on pouvait y adapter des moralités, des conseils ou des satires calculées pour tous les degrés de l'intelligence, leur ont donné cette popularité universelle, mais les ont exposées en même temps à des changements, des remaniements et des augmentations à l'infini. Rien n'est plus facile que de les trouver et de les reconnaître partout, mais rien de plus difficile que d'en suivre la transmission. M. de

1. *Légende d'Ilvala et Vatapi*, épisode du *Mahabharata*, traduit pour la première fois du sanscrit en français par M. É. Foucaux. Paris, 1861 (16 pages).

2. *Pantchatantra*, fünf Bücher indischer Fabeln, Mährchen und Erzählungen, aus dem Sanscrit übersetzt, mit Einleitung und Anmerkungen von Th. Benfey, 2 vol. Leipzig, 1859; in-8° (XLIII, 611 et 556 pages).

Sacy en a fait l'histoire en parlant de la rédaction arabe de *Dimna et Kalila;* aujourd'hui M. Benfey la reprend de plus haut par le *Pantchatantra*. Les origines d'un livre de cette nature sont nécessairement obscures, et l'absence entière de chronologie dans l'Inde ne laisse que peu d'espoir d'arriver à des dates certaines; aussi M. Benfey n'ose-t-il pas en donner. Il croit pouvoir prouver que ces contes sont d'origine bouddhique, et il prouve certainement qu'ils ont été de bonne heure employés par les bouddhistes; reste à savoir s'ils les ont inventés ou seulement adoptés. Mais aussitôt que M. Benfey touche à l'époque où l'on trouve des données historiques, il suit le développement de ces contes, leurs rédactions diverses, leurs émigrations perpétuelles, avec un soin infini et une érudition dont il me serait impossible de donner ici une idée, même approximative; il faut lire le livre et l'étudier, si l'on s'intéresse à la curieuse histoire de cette très curieuse littérature de fables.

M. J. Muir a continué la publication de ses textes sanscrits, dont il a fait paraître deux nouveaux volumes[1]. Il appartient à une école, encore beaucoup trop peu nombreuse, qui sent que la réforme des esprits en Orient est impossible aussi longtemps que les superstitions et les préjugés de la multitude s'appuieront sur les convictions des classes cultivées, qui sont en possession d'un système théologique, philosophique et historique en apparence complet, et qu'ils savent défendre avec toutes les ressources de la dialectique que l'on enseigne dans leurs écoles. C'est à l'esprit des savants qu'il faut s'adresser; quand ils seront convaincus, ils transmettront la lu-

1. *Original sanscrit texts* on the origin and history of the people of India, their religion and institutions, collected, translated into english, and illustrated by remarks chiefly for the use of students and others of India by J. Muir. Part second : the transhimalaya origin of the Hindus and their affinity with the western branches of the arian race. Londres, 1860; in-8° (xxvi et 495 pages). Part third. The Vedas, opinions of their authors and of later indian writers, in regard to their origin, inspiration and authority. Londres, 1861, in-8° (xxvii et 240 pages).

mière nouvelle à la masse ignorante, qui n'accepte l'enseignement que de leurs mains. M. Muir a eu l'idée de leur fournir matière à réfléchir sur les points fondamentaux de leur système; il ne les attaque pas en opposant à leur système un système étranger, qui serait repoussé pour son origine même et sans examen, mais en tirant de leur propre livre les matériaux d'une enquête à faire par eux-mêmes sur les sujets qui doivent les intéresser le plus. Il avait publié, dans son premier volume, tous les passages de leurs livres sacrés qui se rapportent à l'origine et à l'histoire des castes, parce que c'est toujours la première question qui s'élève quand il s'agit d'une innovation quelconque dans l'Inde. Dans le second volume il traite de la question de la race arienne, pour battre en brèche le préjugé des Hindous sur leur origine distincte et supérieure à celle des autres hommes, et sur la nature sacrée de la langue sanscrite. Il y montre, par l'état des langues indiennes d'aujourd'hui, qu'elles proviennent de changements graduels qu'a subis le sanscrit, et il remonte à celui-ci par le hindi, le pracrit et le pali; il indique les nuances qui distinguent le sanscrit classique et la langue des *Védas* : il prouve par les langues du midi de l'Inde et par le témoignage des *Védas* et des poèmes épiques, que la race hindoue est originaire des pays à l'ouest de l'Indus, et, par la comparaison des langues ariennes, qu'elle appartient à cette famille. Dans le troisième volume, il traite de l'origine et de l'autorité des *Védas*, employant la même méthode, c'est-à-dire imprimant et commentant successivement les passages qui s'y rapportent dans les livres des sectes philosophiques, les *Pouranas*, les *Brahmanas* et les hymnes des *Védas* eux-mêmes. Ces volumes sont d'une incontestable utilité pour les savants en Europe, mais leur public propre, ce sont les Hindous qui ont passé par les écoles de Calcutta, de Dehli, de Bénarès et de Pouna, qui y ont appris l'anglais et se sont accoutumés à nos méthodes scientifiques. Personne ne peut dire si la terre est assez préparée pour le grain que M. Muir y jette, mais on ne peut que se réjouir de voir faire une tentative pareille. La re-

naissance de l'Orient ne peut sortir que d'essais de ce genre, et la question est uniquement de savoir si le temps en est venu.

M. Roth, à Tubingue, a écrit une dissertation sur le mythe des cinq âges chez Hésiode et la doctrine indienne des quatre âges du monde[1]. Il démontre que ces deux croyances reposent sur une même idée fondamentale, mais qu'elles se sont développées chez les Grecs et les Hindous d'une façon tout à fait ndépendante.

M. A. Kuhn[2] a publié une étude bien plus détaillée sur le mythe de la découverte du feu, qu'il suit en détail dans les littératures indienne et germanique, pour montrer, par un exemple bien étudié, le fonds commun d'idées sur lesquelles ont vécu les races anciennes.

M. Goldstücker a fait reproduire un fac-similé d'un manuscrit de la bibliothèque de la Compagnie des Indes, contenant une partie d'un ancien ouvrage védique relatif aux rites, accompagné d'un commentaire[3]. Cet ouvrage est si rare, que M. Goldstücker a pensé qu'il fallait, avant tout, en assurer la conservation, et le seul manuscrit connu est si défectueux, qu'un fac-similé a paru le meilleur moyen de le multiplier. Le volume commence par une très longue préface, sur laquelle je reviendrai un peu plus tard.

1. *Ueber den Mythus von den fünf Menschengeschlechtern bei Hesiod, und die indische Lehre von den vier Weltaltern*, von Dr R. Roth. Tubingue, 1860; in-4° (33 pages).

2. *Die Herabkunft des Feuers und des Göttertranks*, ein Beitrag zur vergleichenden Mythologie der Indogermanen, von A. Kuhn. Berlin, 1859; in-8° (VIII, 266 pages).

3. *Manava-Kalpa-Sutra*, being a portion of this ancient work on vaidik rites, together with the Commentary of Kumarita-Swamin; a facsimil of the ms. n° 17, of the library of H. Majesty's Home Government of India. with a preface by Theodor Goldstücker. Londres, 1861; in-fol. oblong (268 et 241 pages).

M. Aufrecht a commencé la publication du catalogue des manuscrits sanscrits [1] de la bibliothèque Bodléienne à Oxford, qui s'est beaucoup enrichie, dans ces dernières années, par l'achat de plusieurs manuscrits. Le premier cahier du travail de M. Aufrecht contient la description détaillée de quatre cent cinquante-trois manuscrits, classés d'après les sujets ; l'auteur donne le commencement et la fin de chaque volume, les titres des chapitres, et souvent des indications plus spéciales sur le contenu. C'est un travail fait avec le plus grand soin et qui fournit au lecteur tout ce qu'il est en droit d'attendre d'un catalogue bien fait.

L'étude de l'astronomie indienne a fait depuis deux ans de très grands progrès. Pendant que M. Biot discutait dans le *Journal des Savants* [2], à l'occasion de la publication du Manuel de l'astronomie indienne, par Hoisington, tout le système de cette astronomie, et démontrait qu'il reposait entièrement sur les observations faites par les Grecs avant Ptolémée et sur le système des *sieou* chinois, que les Hindous avaient emprunté et greffé sur leur astronomie, M. Hall publiait dans l'Inde le texte complet du *Surya Siddhanta* [3], et il paraissait en Amérique une traduction et un commentaire de ce même ouvrage classique. Cette traduction avait été faite originairement dans l'Inde par M. Burgess, et renvoyée par la Société orientale américaine à MM. Whitney et Newton, qui l'ont corrigée, et, pour ainsi dire, refaite en entier, en l'accompagnant d'un commentaire perpétuel philologique et mathématique [4].

1. *Catalogus codicum manuscriptorum postvedicorum*, quotquot in bibliotheca Bodleïana adservantur, auctore Th. Aufrecht, part. I, Oxford, 1859; in-4° (203 pages).

2. *Études sur l'astronomie indienne*, par M. Biot, Paris, 1859; in-4° (96 pages et 1 planche). Extrait du *Journal des Savants* pour 1859.

3. *The Surya Siddhanta*, an ancient system of hindu astronomy, with Raganatha's exposition, edited by Fitz Edward Hall and Pandit Bapu Deva Sastria. Calcutta, 1859; in-8° (VIII, 368 et 13 pages).

4. *Translation of the Surya Siddhanta*, a text book of hindu astronomy, with notes and an appendix by Rev. E. Burgess, assisted by the committee ofpublication. Dans le *Journal de la Société orientale américaine*,

Il ne paraît être resté du travail de M. Burgess qu'une introduction et un appendice, dans lequel il défend l'originalité de l'astronomie indienne, pendant que MM. Whitney et Newton prouvent dans leur commentaire que cette astronomie dérive des Grecs avant Ptolémée et ne repose pas sur des observations faites dans l'Inde. Ils sont arrivés de leur côté, et d'une manière tout à fait indépendante, aux mêmes résultats que M. Biot[1], à l'exception d'un seul point, celui des Nakschatras, qu'ils ne dérivent pas, comme lui, des *sieou* chinois. D'un autre côté, M. Weber a repris la thèse de l'originalité de l'astronomie indienne, et a publié sur ce sujet un premier mémoire[2], dans lequel il émet des doutes sur la certitude de l'argumentation de M. Biot quand elle s'appuie sur l'histoire de l'astronomie chinoise. M. Biot a commencé à répondre à cet argument par une Histoire critique de l'astronomie chinoise[3]; elle n'a pas encore entièrement paru, mais elle terminera probablement ce débat, qui aura certainement été pour la science un des plus fructueux parmi ceux auxquels la littérature orientale a fourni les matériaux.

Je ne puis passer aux travaux sur la grammaire sanscrite sans dire un mot de la Grammaire comparée de M. Bopp; mais cet ouvrage est trop célèbre pour qu'il ait besoin d'autre chose que de l'indication du degré d'avancement où est parvenue la deuxième édition[4]. Il forme le centre d'où partent

vol. VI, 1, et vol. VI, 2. New-Haven, 1835 et 1860. Ce travail a aussi paru en un volume (395 pages) tiré à part du Journal et sous le même titre.

1. Voyez les articles de M. Biot, dans le *Journal des Savants*, en août, octobre, novembre et décembre 1860.

2. *Die vedischen Nachrichten von den Naxatras* (Mondstationen), von A. Weber. Berlin, 1860; in-4° (52 pages). Tiré des Mémoires de l'Académie de Berlin. Ce mémoire forme l'introduction historique du travail entier, qui n'a pas encore paru.

3. Voyez le *Journal des Savants* pour 1861.

4. *Vergleichende Grammatik* des sanscrit, send, armenischen, griechischen, lateinischen, lithauischen, altslavischen, gothischen und deutschen, von F. Bopp. 2e édition. Berlin 1860; in-8° vol. III, part. I (272 pages).

toutes les recherches sur cette science, aujourd'hui cultivée avec tant de zèle, et qui donne lieu à une foule de travaux spéciaux qui s'étendent sur toutes les parties de la grammaire comparée des langues ariennes. Ces travaux, qu'il faut rechercher dans les recueils périodiques allemands, sont beaucoup trop nombreux pour que je puisse songer à les annoncer en détail, mais on les trouvera dans le Journal pour la linguistique comparée de M. Kuhn[1], dans les Contributions à la grammaire comparée par MM. Kuhn et Schleicher[2], dans l'Orient et l'Occident de M. Benfey, dont j'ai parlé plus haut, à propos des Comptes rendus de l'Académie de Vienne[3], et dans d'autres ouvrages. On y verra quel jour le sanscrit a jeté sur le grec, les langues italiques, celtiques, slavonnes et germaniques, et combien il en a rajeuni l'étude. Le nombre de grammaires sanscrites élémentaires qui paraissent en France prouve qu'on y comprend de plus en plus l'importance de cette langue. M. Oppert a fait paraître une grammaire à l'usage des élèves de son cours à l'École des langues orientales vivantes[4]; M. Rodet, à Lille, a publié une grammaire abrégée, dans laquelle il se conforme, autant que la matière le permet, à l'ordre suivi dans la grammaire grecque, pour en faciliter l'étude aux membres de l'Université; enfin M. Burnouf imprime, dans ce moment, une deuxième édition de sa grammaire sanscrite en caractères latins, pour servir à ses cours, à Nancy.

M. Bopp fait paraitre, en même temps, une troisième édition de sa grammaire sanscrite en allemand, en voici le titre : *Kritische Grammatik der Sanskrit Sprache*, in kürzerer Fassung, von F. Bopp. Berlin, 1861; in-8° (première moitié, 192 pages).

1. *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, auf dem Gebiete des deutschen, griechischen und lateinischen, herausgegeben von A. Kuhn. vol. X. Berlin, 1860; in-8°.

2. *Beiträge zur vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der arischen, celtischen und slavischen Sprachen*, herausgegeben von A. Kuhn und A. Schleicher. vol. II. Berlin, 1861; in-8°.

3. *Sitzungsberichte der K. K. Academie der Wissenschaften*, vol. XXV. Vienne, 1860; in-8°.

4. *Grammaire sanscrite* par Jules Oppert. Berlin et Paris, 1857; in-8° (VIII et 234.)

Le dictionnaire sanscrit de MM. Boehtlingk et Roth, que publie l'Académie de Saint-Pétersbourg, avance régulièrement[1], et la nouvelle édition de M. Wilson, dont s'est chargé M. Goldstücker[2], a atteint sa quatrième livraison. C'est, de fait, un travail tout nouveau et sur un plan infiniment plus étendu, mais qui encore ne suffit pas aux matériaux immenses que l'auteur a accumulés. On sent que ces matériaux dépassent les limites assignées à l'ouvrage, et l'on ne peut que regretter qu'un gouvernement, ou un corps savant, ne prenne pas en main cette entreprise, pour donner à M. Goldstücker toute facilité pour sa publication. Nous trouvons ici encore le conflit entre les deux écoles, dont l'une s'attache à la tradition, estime les travaux des grammairiens indigènes et veut qu'on les regarde toujours comme des témoins dont on ne doit s'écarter que par des raisons bien pesées, pendant que l'autre veut, avant tout, rechercher le sens et les nuances des mots dans les ouvrages mêmes et les déduire de l'emploi qu'en ont fait les auteurs, pour retrouver ainsi l'histoire de la langue et de chaque mot dans la succession des auteurs qui s'en sont servis. M. Goldstücker répond[3] à quelques attaques auxquelles il a été exposé; il attaque à son tour les principes et la pratique de l'école opposée, et revendique, avec beaucoup de force et un grand savoir, les droits des anciens grammairiens indiens. Il s'étend à cette occasion sur un grand nombre de points relatifs à l'histoire de la littérature védique; il discute l'opinion de M. Max Müller sur l'époque de l'introduction de l'écriture chez les Hindous; il établit l'époque relative et l'importance de Panini, et il développe les conséquences qui en découlent pour la critique et pour le degré de

1. *Sanskrit Wörterbuch* von O. Boehtlingk und R. Roth, herausgegeben von der Kaiserlichen Academie. Saint-Pétersbourg, 1860; in-4°, vol. III, p. 1-2.

2. *A Dictionary sanskrit and english*, extended and improved from the second edition of the dictionary of professor H. H. Wilson, with his sanction and concurrence, by Th. Goldstücker. Berlin, 1860; in-4° (pages 241-320.)

3. Voyez le titre plus haut. L'introduction comprend les pages 1-267.

considération que méritent les anciens commentateurs des *Védas*, et il montre la nécessité de les consulter. Cette discussion, qui s'élève entre les hommes les plus savants dans la matière, ne peut que tourner au profit de la science ; il faut seulement leur demander de la conduire avec le moins d'âpreté possible, pour qu'elle puisse produire tout son fruit[1].

J'arrive aux travaux sur le bouddhisme, qui forment une transition naturelle de l'Inde à la Chine, car, par un effet bizarre des circonstances, les études sur cette religion tout hindoue ont passé presque entièrement entre les mains des sinologues, auxquels la quantité de traductions chinoises de livres bouddhiques donne des facilités que les indianistes ne posséderont que lorsque les sources indiennes que M. Hodgson a découvertes et les richesses du bouddhisme du midi, qui se cachent encore dans les manuscrits palis, seront accessibles. Pour les dernières, nous pouvons espérer que le zèle et le savoir de M. Grimblot, agent consulaire de France à Colombo, nous en fera jouir ; il est en admirable position pour cela, tant par ses études antérieures que par la position qu'il a su acquérir à Ceylan. En attendant, nous devons reconnaître les services que les sinologues ne cessent de rendre à cette étude, qui effraye par l'étendue des sources, par la confusion qui règne dans la chronologie, par le nombre des écoles bouddhiques et le danger dans lequel on est de prendre une partie de la doctrine pour le tout, et de travailler sur une hérésie, peut-être insignifiante, quand on croit tenir la doctrine réelle de cette religion. Tous les travaux qu'on a faits sur ce sujet étaient indispensables, et bien d'autres encore sont nécessaires et se feront certainement, car la science ne sera satisfaite que quand elle aura débrouillé ce chaos, quand elle sera remontée jusqu'aux sources les plus anciennes et aura compris entièrement ce grand mouvement religieux qui, dans ses phases va-

1. Je vois que M. Weber vient de répondre à M. Goldstücker dans un mémoire fort étendu, intitulé *Frage über das Zeitalter des Panini*, dans les *Indische Studien*, vol. V, cah. 3, pages 1-176.

riées, a tantôt vivifié, tantôt amorti l'intelligence d'une grande partie de l'humanité.

M. Barthélemy Saint-Hilaire[1] a réuni dans un volume les différents travaux sur le bouddhisme qu'il avait publiés pendant une série d'années dans le *Journal des Savants*. Il les a dépouillés de l'appareil d'érudition dont ils étaient accompagnés dans leur première forme, pour en faire un ensemble comprenant les résultats généraux sur le bouddhisme et son histoire, tels que les donne l'état actuel de la science, et pour en juger la portée religieuse, morale et philosophique. Il traite de la vie de Bouddha d'après le *Lalita Vistara;* de la morale et de la métaphysique, d'après les documents publiés par M. Burnouf; du bouddhisme de l'Inde, d'après Hiouen-tsang, et de celui de Ceylan d'après le *Mahavamsa* et les observations de M. Hardy. Son jugement sur la valeur de la doctrine est bien sévère, parce qu'il admet que le nihilisme, que nous trouvons abondamment répandu dans les sectes bouddhiques, était la doctrine de Bouddha. Il est vrai que cette manière de voir est celle de presque tous les savants qui s'occupent aujourd'hui de cette matière; mais ce dogme paraît si peu conciliable avec la doctrine morale du bouddhisme, qu'on peut toujours en appeler à de nouvelles études, à la publication d'ouvrages plus anciens et plus authentiques que ceux qui sont actuellement à notre disposition. Que des sectes postérieures aient abusé d'images et d'expressions dont s'était servi le fondateur et aient bâti sur leur interprétation des systèmes contraires à la doctrine primitive, ce n'est pas un phénomène si rare dans l'histoire des religions pour qu'on ne puisse s'attendre à le retrouver dans ce cas; et il est bien plus difficile d'admettre qu'un grand homme comme Bouddha Sakyamouni ait prêché une métaphysique qui aurait contredit sa théorie de morale.

1. *Le Bouddha et sa religion*, par J. Barthélemy Saint-Hilaire. Paris, 1860; in-8° (XXIV et 441 pages).

M. Wassiljew a étudié pendant son séjour de dix ans à Pékin la littérature bouddhique dans les traductions chinoises et tibétaines, et il vient de terminer le premier volume de ses recherches, qui en forme l'introduction historique [1]. Ce travail a été publié d'abord en russe par l'Académie de Saint-Pétersbourg, puis traduit par son ordre en allemand, pour qu'il fût rendu plus généralement accessible. M. Wassiljew a composé son ouvrage à Pékin, d'après les sources abondantes qu'il avait à sa disposition, et sans avoir égard aux travaux des savants de l'Europe sur le même sujet. Cette méthode ajoute incontestablement à la valeur du livre, quand même elle le rendrait un peu plus incomplet, car, dans l'état actuel de cette étude, il vaut mieux chercher son chemin que de suivre la route des autres; on est sûr alors de trouver des choses nouvelles, et quand on se rencontre avec ses devanciers, on leur donne une confirmation d'autant plus efficace. Dans cette introduction, l'auteur traite de la vie de Bouddha, qu'il réduit à peu de chose, en élaguant, avec une critique peut-être un peu sévère, ce qu'il trouve de légendaire ou d'invraisemblable *a priori;* ensuite il passe à la doctrine des premiers siècles du bouddhisme, puis à l'origine et au développement des doctrines mystiques, et il termine par la traduction de pièces justificatives sur la vie des mystiques et sur les sectes mystiques et philosophiques dans le bouddhisme. Son ouvrage n'embrasse pas le bouddhisme entier, mais seulement celui du Nord; il est néanmoins d'une grande valeur par la classification de tant d'écoles, de doctrines et de livres différents, classification par laquelle l'auteur s'efforce de mettre chaque manifestation individuelle ou sectaire à sa place dans le cadre général de l'histoire de la religion et d'indiquer par là le degré d'importance qu'elle peut avoir pour l'histoire de l'ensemble.

Enfin, M. Stanislas Julien a publié sa méthode pour lire les

1. *Der Buddhismus*, seine Dogmen, Geschichte und Literatur, von W. Wassiljew. Erster Theil : allgemeine Uebersicht. Aus dem russischen übersetzt. Saint-Pétersbourg, 1860; in-8° (xv et 381 pages).

noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres bouddhiques chinois, travail annoncé depuis longtemps et attendu impatiemment[1]. La difficulté du problème gît dans la nature même des deux langues et des deux écritures. Le sanscrit est une des langues les plus riches en combinaisons de lettres pour former des syllabes, pendant que le chinois est très pauvre en sons et très riche en formes écrites pour les mêmes sons, en même temps que son écriture résiste à de nouvelles combinaisons de sons pour imiter des syllabes qui ne se trouvent pas dans son syllabaire propre. L'embarras de faire correspondre ces deux langues eût donc été fort grand, même si les Chinois avaient pris le seul moyen de le diminuer, en adoptant un syllabaire harmonique, dans lequel chaque son sanscrit aurait trouvé un seul signe chinois qui lui aurait correspondu conventionnellement; on aurait imité ainsi assez médiocrement les sons sanscrits, mais on aurait eu une règle infaillible pour se reconnaître. Au lieu de cela, les traducteurs chinois, qui avaient à rendre des mots sanscrits, ont choisi arbitrairement, dans le nombre considérable de signes qui correspondent à chaque son chinois, tantôt l'un, tantôt l'autre, pour rendre un son sanscrit; de plus, ils ont appliqué le même signe chinois à plusieurs sons sanscrits, et ils ont même souvent choisi des signes chinois dont la prononciation paraît très éloignée du son sanscrit qu'il devait rendre. Je reviendrai plus tard sur cette dernière complication, qui, telle qu'elle se présentait, était en apparence un obstacle invincible au rétablissement du mot primitif. Dans cet état de choses, on parvenait bien en Europe à identifier un certain nombre de mots sanscrits, mais on n'avait aucune règle, et, dans une grande partie des cas, la divination la plus sagace ne pouvait produire qu'un résultat incertain. Les Chinois avaient publié quelques alphabets harmoniques, mais ils étaient très insuffisants, parce qu'ils ne contenaient que les lettres de l'alphabet sans-

1. *Méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres chinois*, par M. Stanislas Julien. Paris, 1861; in-8° (235 pages).

M. Wassiljew a étudié pendant son séjour de dix ans à Pékin la littérature bouddhique dans les traductions chinoises et tibétaines, et il vient de terminer le premier volume de ses recherches, qui en forme l'introduction historique [1]. Ce travail a été publié d'abord en russe par l'Académie de Saint-Pétersbourg, puis traduit par son ordre en allemand, pour qu'il fût rendu plus généralement accessible. M. Wassiljew a composé son ouvrage à Pékin, d'après les sources abondantes qu'il avait à sa disposition, et sans avoir égard aux travaux des savants de l'Europe sur le même sujet. Cette méthode ajoute incontestablement à la valeur du livre, quand même elle le rendrait un peu plus incomplet, car, dans l'état actuel de cette étude, il vaut mieux chercher son chemin que de suivre la route des autres; on est sûr alors de trouver des choses nouvelles, et quand on se rencontre avec ses devanciers, on leur donne une confirmation d'autant plus efficace. Dans cette introduction, l'auteur traite de la vie de Bouddha, qu'il réduit à peu de chose, en élaguant, avec une critique peut-être un peu sévère, ce qu'il trouve de légendaire ou d'invraisemblable *a priori;* ensuite il passe à la doctrine des premiers siècles du bouddhisme, puis à l'origine et au développement des doctrines mystiques, et il termine par la traduction de pièces justificatives sur la vie des mystiques et sur les sectes mystiques et philosophiques dans le bouddhisme. Son ouvrage n'embrasse pas le bouddhisme entier, mais seulement celui du Nord; il est néanmoins d'une grande valeur par la classification de tant d'écoles, de doctrines et de livres différents, classification par laquelle l'auteur s'efforce de mettre chaque manifestation individuelle ou sectaire à sa place dans le cadre général de l'histoire de la religion et d'indiquer par là le degré d'importance qu'elle peut avoir pour l'histoire de l'ensemble.

Enfin, M. Stanislas Julien a publié sa méthode pour lire les

1. *Der Buddhismus*, seine Dogmen, Geschichte und Literatur, von W. Wassiljew. Erster Theil: allgemeine Uebersicht. Aus dem russischen übersetzt. Saint-Pétersbourg, 1860; in-8° (xv et 381 pages).

noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres bouddhiques chinois, travail annoncé depuis longtemps et attendu impatiemment[1]. La difficulté du problème gît dans la nature même des deux langues et des deux écritures. Le sanscrit est une des langues les plus riches en combinaisons de lettres pour former des syllabes, pendant que le chinois est très pauvre en sons et très riche en formes écrites pour les mêmes sons, en même temps que son écriture résiste à de nouvelles combinaisons de sons pour imiter des syllabes qui ne se trouvent pas dans son syllabaire propre. L'embarras de faire correspondre ces deux langues eût donc été fort grand, même si les Chinois avaient pris le seul moyen de le diminuer, en adoptant un syllabaire harmonique, dans lequel chaque son sanscrit aurait trouvé un seul signe chinois qui lui aurait correspondu conventionnellement; on aurait imité ainsi assez médiocrement les sons sanscrits, mais on aurait eu une règle infaillible pour se reconnaître. Au lieu de cela, les traducteurs chinois, qui avaient à rendre des mots sanscrits, ont choisi arbitrairement, dans le nombre considérable de signes qui correspondent à chaque son chinois, tantôt l'un, tantôt l'autre, pour rendre un son sanscrit; de plus, ils ont appliqué le même signe chinois à plusieurs sons sanscrits, et ils ont même souvent choisi des signes chinois dont la prononciation paraît très éloignée du son sanscrit qu'il devait rendre. Je reviendrai plus tard sur cette dernière complication, qui, telle qu'elle se présentait, était en apparence un obstacle invincible au rétablissement du mot primitif. Dans cet état de choses, on parvenait bien en Europe à identifier un certain nombre de mots sanscrits, mais on n'avait aucune règle, et, dans une grande partie des cas, la divination la plus sagace ne pouvait produire qu'un résultat incertain. Les Chinois avaient publié quelques alphabets harmoniques, mais ils étaient très insuffisants, parce qu'ils ne contenaient que les lettres de l'alphabet sans-

1. *Méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres chinois*, par M. Stanislas Julien. Paris, 1861; in-8° (235 pages).

crit et non pas les syllabes composées, qui, précisément, formaient la difficulté. Heureusement les traducteurs chinois de livres bouddhistes avaient l'habitude de donner en général, à côté de la transcription chinoise d'un mot sanscrit, la traduction de ce mot, et M. Julien y vit le moyen unique de s'y reconnaître. Il tira des ouvrages chinois plusieurs milliers de mots sanscrits, transcrits et traduits en chinois, reconstitua le mot sanscrit d'après le sens, et analysa alors la transcription pour se rendre compte de la manière dont les Chinois avaient rendu les sons. Il a dû souvent se tromper dans la première reconstitution du mot sanscrit d'après la traduction, mais comme la plupart de ces mots sont des noms propres et des termes techniques, qui étaient d'un emploi fréquent dans les textes bouddhiques sanscrits, il a pu former, à force de travail, une liste considérable de mots dont la lecture était certaine et dont la transcription donnait alors le moyen de rectifier ceux qui pouvaient laisser des doutes. Il est parvenu ainsi à former, par un travail dont on peut à peine se faire une idée, un vocabulaire chinois avec l'emploi de chaque signe dans les transcriptions du sanscrit, vocabulaire qu'il a porté à deux mille trois cents syllabes. Il est probable qu'il n'aura pas épuisé le nombre des signes employés par tous les traducteurs chinois, et que sa liste sera complétée, par lui ou par d'autres, pour des emplois plus rares de signes chinois; mais elle n'en est pas moins suffisante pour rétablir avec certitude tous les mots sanscrits dont on trouvera la transcription et la traduction, et avec probabilité, ceux dont on ne trouvera que la transcription. Il y a un point qui peut étonner dans les listes de M. Julien: c'est qu'un certain nombre de signes chinois sont employés dans les transcriptions pour exprimer des sons sensiblement différents de leur prononciation en chinois. En cherchant la solution de cette difficulté, on pense naturellement qu'elle doit se trouver dans l'histoire d'une des deux langues, et, le chinois se prêtant plus facilement aux changements de prononciation, on est porté à lui attribuer ces changements. On peut espérer que l'étude des poésies de l'époque où les traductions

ont été faites, ou des indications dans les dictionnaires sur le changement des prononciations, fourniront des renseignements suffisants; mais il paraît qu'il y a une ressource plus sûre et plus prompte. Vous avez pu entendre M. de Rosny, dans une de vos séances hebdomadaires, établir la thèse que la prononciation japonaise des signes chinois correspondait avec celle que les traducteurs bouddhistes employaient, et, comme l'introduction du chinois au Japon date à peu près de la même époque, on peut être convaincu que ce fait, s'il est bien établi, contient la solution de la difficulté. La même idée a frappé M. Pauthier, comme vous le verrez dans un rapport qu'il a fait à la Société asiatique et qui va paraître dans notre Journal. Ce supplément d'information va donc corroborer l'exactitude des observations de M. Julien, en donnant la raison d'un phénomène qui pouvait embarrasser le lecteur. Il est probable qu'on trouvera dans l'application d'autres difficultés, parce que cette multitude de traducteurs aura suivi parfois des voies nouvelles ou se sera permis des irrégularités; on aura d'autres mécomptes, mais il n'en est pas moins certain que la littérature bouddhique-chinoise peut être abordée aujourd'hui avec plus de sécurité et est accessible à l'étude avec infiniment plus de facilité qu'avant ces découvertes de M. Julien.

J'ai peu de renseignements à donner sur les travaux dont la littérature chinoise peut avoir été l'objet depuis deux ans. Il est probable que l'état de guerre n'a pas été favorable aux études des Européens en Chine, qui, d'ailleurs, ne nous arrivent qu'accidentellement, car on n'a pu, jusqu'à présent, amener les sociétés littéraires de Hong-Kong et de Shanghaï à faire des dépôts de leurs journaux en Europe, et il m'a été impossible de me procurer un seul numéro de leurs publications. Cette indifférence est inexplicable dans un temps où les communications sont si rapides et où les événements qui pressent la Chine doivent donner en Europe de l'intérêt à tout ce qu nous éclaire sur ce pays.

M. Stanislas Julien a publié, sous le titre des *Deux jeunes*

filles lettrées[1], la traduction d'un roman qui fait, depuis deux siècles, les délices des âmes délicates en Chine et qui est un des dix romans classiques que les Chinois regardent comme des chefs-d'œuvre, et dont la plus grande partie est aujourd'hui accessible aux lecteurs européens dans des traductions anglaises ou françaises. M. Julien, à qui l'avancement des études chinoises tient à cœur avant tout, a voulu donner une traduction de ce livre, et ce qui a déterminé son choix, c'est que le style ordinaire des romans y est interrompu par de nombreux morceaux en vers, qui ne sont pas des hors-d'œuvre et des ornements, mais qui se lient intimement à l'action du roman, et dont la traduction et l'interprétation exactes étaient difficiles. Ce sont, en effet, les productions les plus raffinées du temps le plus raffiné de la littérature, de véritables bulles de savon, légères, impalpables, pleines d'allusions insaisissables, mais qui font le charme de ces petits chefs-d'œuvre tant admirés en Chine. On peut traduire ces choses, on ne peut pas les rendre; on peut les commenter, montrer les allusions, nous faire entrevoir le genre de leur mérite, mais à peine le faire sentir, et c'est ce qu'a fait M. Julien, avec beaucoup de peines et de recherches, donnant ainsi aux étudiants un exemple de la manière dont il faut s'y prendre pour vaincre les difficultés de la langue. D'autres lecteurs profiteront de ce travail; ils y chercheront et y verront un tableau de mœurs infiniment curieux. Il y a des personnes qui trouvent ce roman et les mœurs qu'il peint parfaitement insipides, et je m'étonne de cette impression, car ce livre m'a paru plein de charme et d'enseignements, non pas par les événements qui en forment la trame, car ils s'approchent, je crois, de la limite de l'impossible, même en Chine, mais par la grâce parfaite du récit, par la peinture de la société lettrée, par les sentiments qu'on y rencontre comme mobiles de l'ambition des hommes, par l'expres-

1. *Ping-chan-ling-yen. Les deux jeunes filles lettrées*, roman chinois traduit par Stanislas Julien. Paris, 1860; 2 vol. in-8° (XVIII, 361 et 330 pages).

sion naïve de l'admiration pour le talent littéraire, qui fait la gloire et la faiblesse de la Chine. Le culte exclusif du talent et du savoir, qui forme en Chine l'idéal national, est certainement le trait qui honore le plus sa civilisation, quand on le compare à l'estime qu'on accorde dans d'autres pays au rang héréditaire ou à l'argent; mais malheureusement les Chinois ont appliqué au savoir une mesure factice et infiniment trop restreinte, en le faisant consister exclusivement dans l'étude de leur propre littérature. Leur réclusion du reste du monde les a entraînés là, et leur grande faute a été d'exclure la science et de n'honorer que les lettres; le résultat a été pour eux, comme il l'a été pour les peuples musulmans, un appauvrissement et un amollissement de l'esprit, dont ils portent aujourd'hui la peine dans leur rude contact avec l'Europe.

C'est d'autant plus à regretter que les Chinois ont montré une aptitude singulière pour les mathématiques, et que sans aucun doute les sciences naturelles auraient fleuri également, si cet amour exclusif des lettres ne les avait fait négliger. M. Wylie, à Shanghaï, s'est mis en communication avec les mathématiciens du pays et travaille avec eux, et c'est par lui que nous recevons de temps en temps quelques données sur l'histoire, mal connue, des mathématiques chinoises anciennes et modernes. Il a trouvé une école de mathématiciens, qui, depuis l'invasion des Mantchous, s'est tenue éloignée des affaires et a refusé d'adopter les méthodes importées par les jésuites; elle a travaillé sur son vieux fonds de savoir, le perfectionnant par des méthodes à elle et restant quelquefois en arrière des découvertes européennes, quelquefois les devançant. Une autre école a accepté l'enseignement des jésuites, mais a cherché depuis à le perfectionner par son propre travail et avec une certaine jalousie nationale contre les étrangers. Je vois dans une notice sur des ouvrages chinois tout récents, que M. Wylie a insérée dans un journal à Shanghaï, que le libraire qui publie un ouvrage où se trouve une méthode nouvelle en Chine pour calculer les logarithmes, dit dans une note que, « si

ce livre arrive à la connaissance des disciples de Napier, ils gémiront de n'avoir pas fait cette découverte ». On lit dans une autre notice, que M. Wylie a mise à la tête de sa traduction chinoise de l'algèbre de Moran [1], qu'en algèbre les Chinois avaient été en avance sur nous pendant plusieurs siècles et jusqu'aux quarante dernières années, mais que leur notation était plus incommode que la nôtre. C'est pour leur enseigner celle-ci qu'il a publié sa traduction de Morgan, et il ne doute pas que ce nouvel instrument ne devienne l'objet de l'examen le plus sérieux de la part des mathématiciens indigènes. Il a publié de même une traduction de l'astronomie d'Herschel [2], pour faire connaître aux Chinois l'état actuel de cette science en Europe. Ces ouvrages appartiennent à une série dont une partie a été imprimée par des Européens à l'aide d'une souscription, et l'autre partie par des mathématiciens chinois, à leurs frais [3]. C'est une association qui fait honneur aux deux parties. Déjà, en 1854, M. Muirhead avait publié, à Shanghaï, un manuel de géographie physique et politique en chinois, en deux volumes avec des cartes : ce livre a eu un très grand succès en Chine. En 1858, M. Williamson a fait imprimer des éléments de botanique et de physiologie végétale, qui se sont répandus rapidement dans l'empire et ont été traduits et réimprimés au Japon. Ce sont là des tentatives vraiment civilisatrices, qui, si elles étaient plus nombreuses et s'étendaient à un plus grand nombre d'hommes et de choses, seraient plus propres à faire de l'impression sur l'esprit des Chinois que l'incendie de tous leurs palais.

1. *Taï-sou-hio*, Shanghaï, 1859; in-8°. Ce volume est imprimé sur papier de Chine, mais avec des types en métal. Il a environ 400 pages, d'une impression serrée et remplie de formules algébriques. L'édition, à cinq cents exemplaires, n'a coûté que 149 taels d'argent.

2. *Herschel's outlines of astronomy*, Shanghaï, 1859; 3 vol. in-8°. Ces trois volumes sont imprimés en beaux caractères chinois, sur blocs de bois, avec quelques planches gravées en cuivre; l'ouvrage forme 1,000 à 1,100 pages; l'édition, à mille exemplaires, a coûté 622 taels d'argent.

3. Ainsi la traduction des livres VII-XV d'*Euclide*, par M. Wylie, a été imprimée, en 1857, aux frais de Hang-ying-pé, licencié à Soung-Kiang.

M. Pauthier, de son côté, tâche d'éclairer l'Europe sur les idées des Chinois et de nous expliquer leurs principes et leurs préjugés pour leur gagner quelques sympathies, s'attachant à démontrer qu'il existe au-dessous de ce gouvernement débile une opinion nationale que blessent les concessions qu'il est obligé de faire, de sorte qu'il y a des exigences auxquelles l'Europe doit renoncer, parce que la Chine ne saurait s'y soumettre. M. Pauthier a publié, d'après les documents chinois officiels, le cérémonial de la réception des ambassadeurs étrangers [1]; il a donné la traduction d'un décret de deux vice-rois chinois, annonçant au peuple l'édit de tolérance de la religion chrétienne [2]; enfin il a traduit une pièce curieuse, la remontrance d'un lettré à l'empereur actuel sur sa mauvaise administration et sur les conséquences déplorables qu'elle a produites. Il donne cette pièce [3] comme un exemple de la manière dont l'opinion publique sait se faire entendre en Chine en dehors de toute hiérarchie administrative, même en dehors des censeurs officiels, dont le devoir propre est de représenter auprès de l'empereur cette opinion, devoir qu'ils ont rempli souvent bien courageusement, mais auquel ils ne suffisent pas dans les grandes crises de l'empire. M. Pfitzmaier, à Vienne [4], a publié de son côté la traduction de plusieurs pièces analogues, remontant au IIe siècle avant notre ère, pièces qui contiennent des remontrances très fortes adressées par des particuliers aux empereurs, et qui ont été conservées dans les

1. *Histoire des relations politiques de la Chine avec les puissances occidentales*, suivie du cérémonial observé à la cour de Péking pour la réception des ambassadeurs, traduite pour la première fois dans une langue étrangère par G. Pauthier. Paris, 1859; in-8° (xx-239 pages).

2. *Proclamations du mandarin Ye et du vice-roi Ho*, ordonnant la liberté du culte catholique en Chine, traduites sur les originaux chinois par G. Pauthier. Paris, 1860; in-8° (12 pages).

3. *Mémoire secret adressé à l'empereur Hien-Foung*, actuellement régnant, par un lettré chinois, sur la conduite à suivre avec les puissances européennes, traduit du chinois par G. Pauthier. Paris, 1860; in-8° (32 pages).

4. *Worte des Tadels in dem Reiche der Han*, von Dr. A. Pfitzmaier. Dans les Comptes rendus de l'Académie de Vienne, volume XXXV, cahiers 3 et 4. Vienne, 1860; in-8°.

livres des historiens officiels; elles prouvent que cette habitude d'opposition privée date des temps les plus anciens, qu'elle a été respectée par le pouvoir et regardée comme le droit constitutionnel du peuple en Chine.

M. Wade, secrétaire chinois du gouvernement anglais à Hong-kong, a publié un manuel du dialecte de Pékin pour les Jeunes de langue anglais en Chine[1]. Le dialecte et la prononciation de Pékin prenant de plus en plus le dessus en Chine, surtout parmi les employés du gouvernement, M. Wade a pensé que les élèves consuls devaient avant tout s'y accoutumer, et a composé cet ouvrage d'exercices de différentes espèces et d'un vocabulaire des prononciations de Pékin, arrangé alphabétiquement et d'après les quatre tons. M. Wade s'excuse de la hâte avec laquelle le livre a été exécuté; il paraît pourtant assez bien calculé pour son but; mais il n'offre pas à l'étudiant, en Europe, des ressources pour apprendre la langue, car son usage suppose nécessairement la présence d'un maître chinois.

Les travaux sur la littérature chinoise m'amènent naturellement à ceux qui ont été faits sur le Japon, et qui, sans aucun doute, formeront d'année en année un contingent plus considérable dans la littérature orientale en Europe, parce que les communications suivies auxquelles les Japonais se sont vus forcés d'admettre les étrangers appellent nécessairement l'intérêt et l'activité sur cette branche presque intacte des lettres orientales. Ce n'est pas qu'on n'ait pas beaucoup écrit sur le Japon, comme on peut aisément s'en convaincre par la bibliographie des ouvrages qui ont été publiés sur ce pays, rédigée par M. Léon Pagès[2]. L'auteur, qui se prépare à écrire une his-

1. *The Hsin Ching Lu*, or book of experiments, being the first of a series of contributions to the study of Chinese, by Thomas Francis Wade. Hong-Kong, 1859; in-fol. en trois parties (VIII, 86, 84, IV et 84 pages).

2. *Bibliographie japonaise*, ou catalogue des ouvrages relatifs au Japon qui ont été publiés depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours, rédigé par M. Léon Pagès. Paris, 1859; in-4° (II et 60 pages).

toire détaillée du Japon, a voulu se rendre compte de toutes les sources qui étaient à sa disposition, et il rend service à la science en publiant cette liste, faite au prix de grandes recherches et de voyages, et aussi complète qu'on peut l'espérer en pareille matière. Il est vrai que la plus grande partie de ces ouvrages et opuscules se rapporte aux affaires des anciennes missions catholiques au Japon, et a par conséquent perdu beaucoup de son intérêt pour nous, outre qu'on ne peut s'en servir qu'avec une certaine précaution, quand il s'agit d'en tirer des matériaux pour l'histoire du Japon; mais il y en a quelques-uns qui ont été écrits par des hommes moins préoccupés, et dont le but était uniquement de nous rapporter ce qu'ils avaient vu dans le pays. Aujourd'hui nous ne manquerons pas de rapports sur tous les sujets qui peuvent nous intéresser dans le Japon; mais la première chose pour l'étudier est évidemment d'en apprendre la langue, et beaucoup d'hommes s'y préparent.

Pour les y aider, M. Pagès a entrepris la traduction[1] de la grammaire japonaise publiée en hollandais par MM. Donker Curtius et Hoffmann. Ce travail avait été fait au Japon par M. Donker Curtius, soumis par le gouvernement hollandais à M. Hoffmann, qui est la première autorité pour cette langue en Europe, et publié par lui avec beaucoup d'additions, qui souvent étaient assez peu en harmonie avec le fond de l'ouvrage. M. Pagès s'est efforcé de donner plus d'unité à ce livre et l'a fait avec beaucoup de ménagements et, je crois, un bon résultat pour le lecteur. Il annonce de plus une reproduction en français[2] du

1. *Essai de grammaire japonaise*, composé par M. J. H. Donker Curtius, enrichi d'éclaircissements et d'additions nombreuses par M. J. Hoffmann, publié en 1857, à Leyde, traduit du hollandais, avec de nouvelles notes extraites des grammaires des PP. Rodriguez et Collado, par Léon Pagès. Paris, 1861; in-8° (xv et 271).

2. Voyez le prospectus, qui porte le titre suivant : *Dictionnaire japonais-français*, publié par Léon Pagès, contenant, 1° la transcription des mots et exemples japonais; 2° les caractères japonais; 3° l'interprétation, d'après le dictionnaire japonais-portugais, composé par les missionnaires de la compagnie

dictionnaire japonais-portugais publié par les Jésuites à Nangasaki en 1603, ouvrage qui ne s'est conservé qu'en un très petit nombre d'exemplaires. Les Jésuites n'avaient donné les mots japonais qu'en transcription latine; M. Pagès se propose de rétablir les mots japonais en caractère katakana, et de rendre en français les explications fournies en portugais par les auteurs.

Les Japonais eux-mêmes, qui sont un peuple très intelligent, tâchent de faciliter leurs communications avec les Européens par des secours littéraires. Jusqu'ici ils n'avaient étudié que le hollandais; mais aujourd'hui ils se préparent à apprendre l'anglais. Ils ont imprimé à Yeddo le vocabulaire anglo-japonais et japonais-anglais que M. Medhurst avait publié à Batavia, et un Japonais a composé, pour les besoins des marchands, un manuel anglais-japonais, qu'il a fait imprimer en 1859. Ce manuel a été republié en japonais-hollandais et anglais à Leyde, par M. Hoffmann, sous le titre de *Dialogues de l'acheteur et du vendeur*[1]. Dans tous ces ouvrages élémentaires, on se sert nécessairement du caractère japonais *katakana*, parce qu'il est distinct et facile à lire; mais les Japonais ne s'en servent pas dans l'impression ordinaire, qui se fait toujours en caractères *firakana*, qu'il est indispensable d'apprendre aussitôt qu'on veut passer de l'étude des éléments de la langue à celle des livres. M. de Rosny, dans sa grammaire japonaise, a été le premier à analyser ce caractère, qui est cursif, et où les syllabes et les mots sont liés ensemble, de sorte qu'il exige beaucoup d'habitude pour être lu avec une certaine assurance. Il a publié, plus tard, en Hollande, un manuel de cette lecture[2]; mais, par des raisons que j'ignore, le libraire

de Jésus; pour paraître en quatre livraisons d'environ 200 pages chacune, à Paris, chez Benjamin Duprat. (Le prospectus est accompagné d'un spécimen de 3 pages.)

1. *Shopping-dialogues* in dutch, english and japanese, published by J. Hoffmann. La Haye, 1861; in-8o oblong (XIII et 44 pages).

2. *Manuel de la lecture japonaise*, à l'usage des voyageurs et des per-

ne l'a pas mis en vente et M. de Rosny en est réduit à en publier une autre édition à Paris. Cependant, comme le japonais s'est incorporé une infinité de mots chinois, qui, écrits en chinois carré, produiraient une grande disparate dans les livres japonais, on a adopté pour les mots chinois aussi une écriture cursive, le *tsao*, qui réduit les traits plus ou moins nombreux du signe chinois en un seul trait arrondi, qui représente vaguement la forme originaire du signe. Pour lever cette nouvelle difficulté, deux élèves de M. Hoffmann, MM. de Saint-Aulaire et W Groeneveldt, viennent de faire paraître un manuel de l'écriture chinoise cursive, telle qu'elle est employée au Japon. Les auteurs ont pris les formes dans des dictionnaires populaires japonais, les ont accompagnées des formes chinoises régulières, et les ont classées en deux séries, l'une d'après le nombre des traits chinois, l'autre d'après l'aspect que donne à chaque signe le pinceau des Japonais [1]. On s'orientera avec plus ou moins de facilité dans cette écriture, selon que l'on a fait des études plus ou moins solides en chinois, études indispensables à ceux qui veulent acquérir une connaissance profonde de la langue et de la littérature du Japon.

Je termine ici cette liste, sans pouvoir l'achever, même en tant que j'ai eu connaissance des ouvrages relatifs à la littérature orientale qui ont paru depuis deux ans, car j'avais préparé un certain nombre de notes sur des livres qui traitent des langues tartares et sibériennes, et de celles des îles du grand Archipel; mais le temps me manque. Il me manque encore pour autre chose. Mon intention avait été de vous soumettre quelques considérations sur la position et le rôle des sociétés asiatiques. Il s'est passé maintenant un temps suf-

sonnes qui veulent s'occuper de l'étude du japonais, par Léon de Rosny. Amsterdam, 1859; in-8° (80 pages).

1. *A Manuel of chinese running-hand writing*, especially as it is used in Iapan, compiled from original sources by R. J. de Saint-Aulaire and W. P. Groeneveldt. Amsterdam, 1861; in-4° (IV-113 et 60 pages lithographiées).

fisant depuis l'établissement des sociétés scientifiques libres, et elles ont fait, en différents sens, des expériences assez variées pour que l'on puisse, mieux qu'à l'époque de leur fondation, se rendre compte de ce qu'elles peuvent entreprendre et de ce qui ne convient pas à leur nature, de manière à en tirer quelques règles générales sur la direction qu'elles doivent prendre pour rendre la plus grande somme de services possible et pour éviter des pertes de force par des essais infructueux. Mais ce rapport, tout incomplet qu'il est, a pris une étendue beaucoup trop grande pour que je puisse entamer un sujet nouveau; il ne me reste donc qu'à souhaiter aux sociétés asiatiques de devenir des centres de plus en plus actifs de tous les travaux qui sont destinés à faire connaître l'Asie et à fournir à l'Europe, par cette instruction, les moyens d'exercer sur l'Orient une influence plus douce et plus bienfaisante qu'elle n'a fait jusqu'ici, et qu'elle ne fait aujourd'hui même.

Je ne suis heureusement pas chargé de faire l'histoire des rapports que l'Europe a eus avec l'Asie pendant ces dernières années; mais le premier coup d'œil sur les faits qui se sont passés montre avec quelle violence l'Europe brise les obstacles qu'elle a créés, pour la plupart, elle-même, par une connaissance insuffisante des pays sur lesquels elle agit, et par la présomption d'une civilisation plus avancée à qui tout doit céder, quoiqu'elle ne se montre pas toujours, dans ces conflits, sous un jour favorable. L'Europe ne connaît pas l'Asie et est impitoyable envers des populations arriérées et réputées barbares, parce qu'elles sont dans l'état où nous étions il y a peu de siècles encore. On ne leur donne pas notre civilisation, mais on détruit celle qu'elles avaient; tous les jours l'Orient devient plus faible sous ce contact rude et injuste; il perd toute confiance en lui-même et méprise, sans pouvoir le remplacer par autre chose, ce qui avait fait sa force et sa dignité. Les nations orientales ne manquent ni de génie naturel, ni d'instinct de civilisation, ni de culture; elles sont, je crois, sous quelques rapports mieux douées ou plus développées que nous;

mais, pendant de longs siècles d'isolement ou d'hostilité, elles ont créé, chacune pour elle-même, des habitudes d'esprit qui ont été consacrées par les lois et les croyances, et qui forment des barrières étroites dans lesquelles la vie étouffe : c'est, en Chine, la culture exclusive des belles-lettres; dans l'Inde, le système des castes; dans les pays musulmans, la combinaison d'une philosophie scolastique avec la théologie, qui ont ôté aux esprits leur libre essor. Il n'en était pas autrement en Europe dans le moyen âge, et nous n'avons acquis le libre usage de nos facultés que depuis que la science a brisé, au XVIe siècle, les habitudes d'esprit qui nous paralysaient.

On a voulu réveiller l'Orient par la religion, mais les résultats n'ont pas été en proportion des efforts, qui ont été faits généreusement et avec une persévérance remarquable. Je ne puis m'étendre sur les raisons d'un phénomène auquel on ne devait pas s'attendre, mais il y en a une qui est évidente, c'est que l'ignorance est le plus solide appui d'une croyance fausse. Le moyen qui a réussi en Europe sera aussi le seul efficace en Orient : c'est la science. Elle prouverait aux Chinois qu'il y a des choses plus importantes à étudier que les lettres, telles qu'ils les conçoivent; aux Hindous, que leur superstition de castes repose sur les erreurs les plus grossières; et aux musulmans, que la dialectique n'est qu'un moyen très humble et non pas la substance de la culture de l'esprit, et que la vérité est tout à fait en dehors du cercle restreint des subtilités de leurs écoles. Alors, et alors seulement, ces nations se réformeraient d'elles-mêmes et acquerraient le mouvement et la liberté d'esprit qui leur manquent aujourd'hui. L'Europe a fait quelques tentatives pour leur ouvrir cette route. Quand on a fondé le collège d'Elphinstone à Bombay pour l'éducation des jeunes gens des hautes classes parmi les indigènes de toute race; quand on a réformé les écoles de Dehli, de Bénarès, de Calcutta et de Pouna, pour y introduire les sciences de l'Europe; quand les missionnaires de Colombo ont enseigné l'astronomie à la jeunesse bouddhiste

de Ceylan; quand ceux de Shanghaï ont enseigné la médecine aux étudiants chinois; quand ils ont travaillé avec les mathématiciens les plus savants du pays pour répandre les traités scientifiques les plus parfaits, on est entré dans la vraie voie. Je pourrais citer bien d'autres efforts du même genre, mais ils sont encore isolés et intermittents, et pendant ce temps les violences de l'Europe affaiblissent les gouvernements d'Orient, détruisent les ressources des pays, et les rejettent dans la pauvreté et la barbarie. Il faut donc travailler à éclairer l'Europe, à l'intéresser aux choses de l'Orient, et à créer une opinion publique qui ne permette pas qu'on oublie que la civilisation est aussi une noblesse qui oblige.

XXII

ANNÉE 1861-1862

RAPPORT LU LE 25 JUIN 1862

Messieurs,

La séance qui nous réunit aujourd'hui forme le quarantième anniversaire de la fondation de la Société, et nous pouvons à bon droit nous féliciter de la durée d'une œuvre qui a survécu à presque toute la génération qui l'a vue naître. Fondée pendant une époque littéraire infiniment plus brillante et plus confiante en elle-même que la nôtre, et par une réunion incomparable de savants qui rendait alors Paris le centre incontestable et incontesté des études orientales, soutenue, malgré une certaine défaveur du Gouvernement, par tout ce qu'il y avait de plus cultivé et de plus élevé dans la société française, elle pouvait se croire appelée à une carrière plus brillante que celle qu'elle a parcourue, mais elle pouvait à peine l'espérer aussi durable. On n'avait alors en France aucune expérience de ce qu'on pouvait raisonnablement attendre d'une société savante libre; on n'avait devant les yeux que les Académies officielles, soutenues par l'État, et nos règlements portent bien des traces de l'influence que leur exemple exerçait sur l'esprit des fondateurs. Mais on dut bientôt se convaincre que ce que pouvait faire l'État était d'un côté plus

et de l'autre moins que ce qui devait être l'ambition d'une société libre. On se tournait alors vers l'exemple des sociétés anglaises, qui, sans aucun secours de l'État, parviennent à un haut degré de prospérité, parce que les hommes du monde, dans ce pays, tiennent à honneur d'être membres d'une ou de plusieurs de ces associations scientifiques, et de servir ainsi de soutiens à des études auxquelles, souvent, ils ne peuvent pas contribuer par leurs propres travaux.

Mais les nombreuses sociétés libres qui, à notre exemple, se sont formées sur le continent depuis quarante ans, et qui embrassent toutes les branches des connaissances humaines, ont bientôt trouvé que l'appui des gens du monde ne leur était prêté que faiblement et temporairement, et elles ont dû chercher une compensation dans le nombre plus grand d'hommes spéciaux qui se sont rattachés à elles, et en partie dans les secours que quelques gouvernements leur accordent, quoique en général avec parcimonie. Ces circonstances ont été après tout, je crois, plutôt favorables à la science, en forçant la société à se borner au but essentiel de leur fondation, à renoncer à toutes les parties de leur programme qui n'étaient que d'agrément et de luxe, à simplifier leur administration, à concentrer toutes leurs ressources sur la publication des travaux de leurs membres et à ne sacrifier en rien le caractère sévère de ces travaux aux exigences de la popularité. Toutes, après des expériences variées, ont été ramenées à cette voie par une nécessité commune ; et nous aussi nous avons suivi cette marche et nous sommes arrivés au moment actuel, non seulement sans perdre de nos forces, mais avec un accroissement de nos ressources presque continu, bien que lent.

La Société a publié jusqu'ici quatre-vingts volumes de son Journal, dix-sept volumes d'ouvrages divers et cinq volumes de la Collection d'auteurs orientaux; ajoutons que les ouvrages qui doivent entrer dans cette dernière collection, et dont l'impression est décidée et l'exécution commencée, forment envi-

ron douze volumes. La Société peut montrer ces résultats avec un juste orgueil; ils donnent la preuve qu'elle a constamment soutenu en France les travaux sur l'Orient, et qu'elle a eu sa part dans le renouvellement de toutes les études asiatiques qui sont une des gloires scientifiques de notre époque.

Il n'y a aucune raison de craindre que la Société ne puisse continuer ses travaux dans la même mesure; mais il ne faut pas se déguiser que notre tâche s'agrandit plus vite que nos ressources et notre nombre, que nous sommes, au fond, loin de suffire aux besoins de la littérature orientale en France, et que nous avons besoin d'aide et d'efforts pour satisfaire aux exigences de la position que nous avons prise. Je reviendrai en quelques mots sur ce sujet, après avoir parlé d'abord de l'objet propre de cette séance, le compte rendu des affaires de la Société depuis notre dernière réunion annuelle.

La Société a fait, pendant cette année, quelques pertes regrettables parmi les plus anciens de ses membres et de ses associés étrangers. M. Freytag a été, dès l'origine, un de nos associés étrangers. Il était né à Kōnigsberg, et vint à Paris, en 1815, comme aumônier d'un régiment prussien. Il resta ici pour suivre les cours de M. de Sacy jusqu'en 1818, quand il fut nommé professeur à Bonn. Dès ce moment, il se dévoua entièrement à l'enseignement de l'arabe et à l'introduction des méthodes rigoureuses de M. de Sacy dans les universités allemandes, où, à cette époque, l'enseignement oriental était généralement assez faible. Il était essentiellement homme d'école, n'ayant aucun besoin de popularité, préférant écrire ses ouvrages en latin et s'occupant des historiens et des poëtes arabes, surtout sous le rapport des matériaux qu'ils peuvent fournir pour une plus complète connaissance de la langue. Il était dans son vrai rôle, et par ses cours et ses écrits il a rendu au savoir en Allemagne des services plus réels que s'il avait ambitionné les gloires de la littérature ou de l'histoire. Chacun de nous connaît ses publications, et il y en a peu parmi nous

qui ne se servent plus ou moins souvent de ses principaux ouvrages, de son édition des Proverbes de Meïdani, de son Hamasa et de son édition du Dictionnaire de Golius, qui, malgré bien des imperfections, a été un des moyens les plus puissants de répandre, de notre temps, l'étude de l'arabe. M. Freytag a continué, presque jusqu'à sa mort, à remplir la tâche qu'il s'était proposée, et l'on peut dire de lui qu'il a tiré de sa vie pour l'avancement de la science tout le parti que lui permettaient la nature de son esprit et la mesure de son talent.

Je dois encore dire quelques mots d'un autre des plus anciens membres de la Société, que nous avons perdu plus récemment encore que M. Freytag, et qui était, sous bien des rapports, aussi différent de lui que possible; c'est M. le baron d'Eckstein, que vous avez tous connu et qui était lié avec beaucoup d'entre nous par une ancienne confraternité d'études. J'ai beaucoup connu M. d'Eckstein; mais, comme il parlait rarement de lui-même, je ne possède pas de données bien positives sur sa vie assez agitée, et je ne désire pas me faire l'écho de rumeurs piquantes sur son origine et sa jeunesse, dont je ne pourrais garantir l'authenticité. Voici ce qu'il y a de certain. Il était né en Danemarck, et avait étudié dans plusieurs universités allemandes. Il s'enrôla parmi les volontaires de Lutzow, et, après la dissolution de ce corps, entra dans l'armée hollandaise qu'on reconstituait alors; il vint à Paris, en 1817, sur l'invitation de Louis XVIII, y fut employé dans la politique et exerça pendant quelque temps, par suite de circonstances fortuites, une influence peu apparente, mais assez considérable. Toutefois ce n'était pas là sa vie réelle; son goût et sa vocation étaient les lettres et surtout l'histoire des origines de la civilisation, dont il n'abandonna jamais l'étude, même dans les temps où la politique l'occupait le plus, et qui devint, pendant les trente dernières années de sa vie, son unique préoccupation. Il avait compris de bonne heure que la connaissance du sanscrit lui était indispensable; il se

jeta dans cette étude avec la plus grande ardeur, et les Védas et surtout le Mahabharat n'ont certainement pas eu de lecteur plus assidu que M. d'Eckstein pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie. Il y a huit ou dix ans, atteint d'une maladie qu'on croyait mortelle, il se fit transporter dans la maison des Frères Saint-Jean de Dieu; je l'y vis et n'oublierai jamais le spectacle de cet homme, en apparence mourant, assis dans un lit couvert de gros volumes du Mahabharat, de dictionnaires, et faisant des extraits destinés à servir à son grand ouvrage sur l'Inde ancienne, qui devait contenir le résultat de toutes ses études. Les Frères observaient leur malade avec un respectueux étonnement et l'entouraient de soins si tendres qu'il ne quitta plus leur maison et y mourut au commencement de cette année. C'était un esprit ardent, généreux, ouvert à beaucoup d'idées et d'une curiosité infatigable; mais il était dépourvu de critique et n'avait jamais appris à donner à sa pensée la forme et la clarté qui attachent les lecteurs.

La tradition antique avait pour lui un attrait invincible ; il la suivait sous toutes ses formes, dans la mythologie, dans les poésies primitives, dans toutes les traces qu'elle a laissées dans l'histoire, et il combinait ces indices sous mille aspects pour reconstituer un tableau des temps primitifs. Il attachait la plus grande importance à ce travail, étant convaincu que, si l'on parvenait à bien comprendre les premiers développements de la nature humaine, on jetterait une vive lumière sur toute l'histoire postérieure du monde, et son grand ouvrage sur les origines de la civilisation hindoue, dont il a entretenu ses amis pendant de longues années, devait être le résumé et la forme définitive de ses idées. Tout ce qu'il a publié depuis vingt ans ne forme que des fragments et des études partielles détachées de son sujet; si l'on veut lire attentivement ses divers essais, on peut reconstituer le plan et bien des détails de l'édifice; mais l'ouvrage lui-même n'a jamais été écrit. M. d'Eckstein avait tout ce qu'il fallait d'initiative et de hardiesse d'esprit pour un pareil dessein, et un savoir suffisant

pour son exécution ; mais la méthode et la forme lui faisaient défaut, et c'est ce qui a rendu comparativement stériles les travaux assidus d'un homme intelligent, laborieux et parfaitement sincère[1].

J'arrive maintenant aux travaux de votre Conseil.

Le Journal a continué à paraître aussi régulièrement que le permet la nature d'un recueil qui emploie des caractères aussi variés, et dont les exigences produisent quelquefois des retards que votre Commission du Journal essaye de restreindre autant qu'il dépend d'elle.

M. Reinaud y a inséré le Mémoire sur le royaume de la Mésène et de la Characène, dont il avait donné une lecture partielle dans votre dernière séance annuelle. Il y essaye de préciser la date de l'origine et celle de la fin de ce royaume nabatéen, à qui sa position sur le golfe Persique donnait une importance commerciale très considérable. Il rattache à ce sujet des études nouvelles sur plusieurs parties de la géographie et sur l'histoire de la mer Persique et des mers de l'Inde, et discute, entre autres, à cette occasion, la date du Périple de la mer Érythrée.

M. Belin nous a donné un travail détaillé sur le droit de propriété foncière en Turquie. Il prend toute l'histoire de ce droit, selon le rite hanéfite, et la suit depuis Muhammed jus-

1. Il a paru, depuis que ces lignes sont écrites, un ouvrage posthume de M. d'Eckstein, sous le titre d'Histoire de l'ascétisme (*Geschichtliches über die Askesis der alten heidnischen und der alten jüdischen Welt*, von Baron von Eckstein. Fribourg, 1862, in-8°, VII et 318 pages). Ce petit volume contient un résumé des idées de l'auteur sur les origines de la religion et du culte, et touche bien des questions qui dépassent en apparence le sujet propre du travail, mais qui, dans l'esprit de M. d'Eckstein, s'y rattachaient indissolublement. La conception de l'auteur s'y trouve exposée plus systématiquement et en meilleur ordre que dans la plupart de ses écrits antérieurs.

qu'au *Canon* publié dernièrement en Turquie, qui fixe le droit territorial actuel de cet empire. Le Journal asiatique a déjà publié deux travaux considérables sur le droit de propriété foncière chez les Arabes; mais la grande importance du sujet exige qu'il soit exposé sous toutes ses formes et dans tous ses détails.

M. Neubauer a inséré un Mémoire fort étendu sur les plus anciens dictionnaires hébraïques, pour lequel il s'est servi de matériaux très-curieux qu'il a rapportés de Jérusalem. Quand ce travail sera terminé, il formera une contre-partie et un supplément naturel au beau mémoire de M. Munk sur les premiers grammairiens hébreux, qui a paru dans votre Journal il y a quelques années.

M. Pauthier a donné la continuation de ses recherches sur le pa'-sse-pa, écriture mongole introduite en Chine par les Djenguiskhanides et conservée dans les inscriptions officielles de cette dynastie. Il a publié à cette occasion une inscription en caractère pa'-sse-pa, dont M. Edkins à Shang-haï a fait graver, il y a quelques années, un fac-similé réduit. M. Pauthier y prouve le fait singulier que les empereurs mongols ne se sont pas contentés de l'emploi du pa'-sse-pa pour la langue mongole, mais qu'ils s'en sont encore servis pour publier les édits en chinois transcrits en pa'-sse-pa. Cet essai de convertir les Chinois à l'emploi d'une écriture alphabétique n'a pas réussi et ne pouvait pas réussir d'après la nature des choses; mais c'est néanmoins un fait historique des plus curieux. L'Imprimerie impériale a saisi cette occasion pour faire graver un corps de caractères pa'-sse-pa, que l'on trouvera généralement correct; je crois pourtant que la découverte de nouvelles inscriptions pourra faire modifier légèrement quelques-unes des lettres; les éléments que nous avions à notre disposition provenaient de sources diverses et laissaient quelques doutes. Je m'empresse de marquer cette circonstance, parce que c'est moi qui suis en faute, s'il y a eu erreur, et que je ne voudrais pas

qu'on en accusât d'autres. Je ne puis terminer ces remarques sans remercier l'Imprimerie impériale de la libéralité avec laquelle elle se prête continuellement aux besoins variés et souvent embarrassants du Journal de la Société.

M. Dulaurier nous a donné la fin de son Mémoire sur l'organisation féodale du royaume de la petite Arménie, accompagné de tableaux généalogiques des rois de ce pays. Enfin, vous aurez remarqué d'autres travaux de moindre étendue sur des sujets variés d'érudition orientale, par MM. Woepcke, Ch. Lenormant, Cherbonneau, Defrémery et de Rosny, et vous en trouverez d'autres par MM. Leclerc, Bréal et Nicolas dans les numéros qui sont sous presse et paraîtront avant que ce rapport puisse être imprimé.

La Collection d'ouvrages orientaux que publie la Société a fait un progrès pendant cette année. Vous avez reçu le premier volume des *Prairies d'or*, de Masoudi [1], que M. Derenbourg avait commencé et que des occupations impérieuses ne lui ont pas permis d'achever. MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille ont repris l'ouvrage et ont publié le premier volume du texte, accompagné d'une traduction entièrement neuve; ils ont remis à l'imprimerie le manuscrit du second volume, dont la moitié à peu près est composée, et seront bientôt en mesure de livrer le troisième. Votre conseil fera tout ce qui dépendra de lui pour obtenir l'exécution rapide et suivie de cet ouvrage dont la publication est devenue, dans l'état actuel des études historiques, un besoin pressant pour la science.

Nous savons peu de chose de la personne de Masoudi, nous voyons dans son ouvrage qu'il se trouvait l'an 304 de l'hégire

1. Maçoudi. *Les Prairies d'or*, texte et traduction par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. I, Paris, 1861, in-8°, (XII et 408 pages), prix 7 fr. 50 c. (Pour les membres de la Société et les écoles publiques, qui le feront prendre directement au bureau de la Société, 5 francs.)

à Moultan; il devait donc être né dans la seconde moitié du IIIe siècle, dans le plus beau temps du développement scientifique des Arabes, quand ils étaient le plus accessibles aux influences des Grecs et des Indiens. Les écoles et la théologie n'avaient alors pas encore fermé l'accès à des idées neuves, et la curiosité, qui est le grand et unique élément de tout progrès, n'était pas encore bannie par des formules qui prétendaient satisfaire l'esprit et qui bientôt après sont parvenues à l'étouffer, au moins dans les pays du khalifat oriental. L'histoire, à laquelle les musulmans avaient longtemps refusé les honneurs de l'enseignement public et le rang d'une science, n'avait alors pas encore pris chez eux une forme définitive, quoiqu'il y eût déjà un grand nombre d'ouvrages historiques, et Masoudi a fait ce qu'il pouvait pour introduire une forme plus ample et plus libre que celle qui a prévalu à la fin entre les mains des chroniqueurs. Il peut paraître ridicule de le comparer à Hérodote, et il n'est certainement pas un grand artiste comme le père de l'histoire grecque; il n'a pas sa grâce incomparable, ni l'esprit aussi ouvert et aussi dégagé que lui; mais il n'en est pas moins un historien de la même classe, quoique placé sur un niveau inférieur. Son idée d'une histoire universelle, appuyée sur la géographie et éclairée par des voyages et des recherches personnelles dans les pays qui lui étaient accessibles, était neuve chez les Arabes et lui fait le plus grand honneur. Nous voyons par des mentions, souvent accidentelles, dans son ouvrage, qu'il avait vécu en Égypte, en Syrie, en Perse et dans l'Inde, qu'il avait visité Ceylan, la Cochinchine, la Chine, l'île de Java, les côtes de l'Afrique orientale et la mer Caspienne, et qu'il avait rapporté de tous ces pays de riches matériaux. Il s'en est servi pour la composition de deux ouvrages volumineux dont l'un paraît avoir été l'histoire des peuples et l'autre celle des sciences; tous les deux sont aujourd'hui inconnus, au point qu'on a douté s'ils avaient jamais été écrits, et nous n'avons que le résumé que l'auteur lui-même a composé sous le titre de *Prairies d'or*, résumé assez ample pourtant, car il remplira au moins huit volumes de votre Col-

lection. C'est un livre très supérieur par la conception aux chroniques ordinaires des pays musulmans, plein de renseignements rares et curieux, et il prendra une place considérable parmi les sources de l'histoire orientale, quand la traduction excellente de MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille l'aura mis à la portée de tout le monde. Il est possible que la publicité donnée aux *Prairies d'or* amène la découverte de l'un, au moins, des grands ouvrages de l'auteur, l'*Akhbar al-Zeman*, dont on dit qu'un exemplaire existe dans une des bibliothèques publiques de Constantinople. Mais, quoi qu'il arrive, tous les hommes de science vous sauront gré de l'aide que vous donnez à la publication de ce que nous avons en main de Masoudi.

Vous vous êtes décidés, il y a un an, à comprendre dans la même Collection une édition de la description de l'Inde, ou plutôt l'exposé des sciences des Hindous, par Albirouni, et les travaux préparatoires de l'édition que vous avez confiée à M. Woepcke sont déja très avancés. Albirouni était un mathémacien arabe qui avait vécu à Moultan et y avait appris le sanscrit. On prétend même qu'il a composé en sanscrit des ouvrages sur les mathématiques; cette tradition paraît douteuse, mais il est certain qu'il était très versé dans la littérature des Hindous. Il s'en retourna à Ghaznin sous le règne de Mahmoud et y termina son ouvrage l'an 1031 de notre ère, peu de temps après la mort de ce roi.

Il traite en quatre-vingts chapitres, non seulement des sciences des Hindous, mais de bien des parties de leur état social. On trouve dans son ouvrage des chapitres nombreux et détaillés sur l'astronomie mythologique et réelle des Hindous, sur leur géographie mythologique et réelle, sur leurs sciences mathématiques, sur leur philosophie, leur religion et son influence politique et civile, leurs castes, leurs cérémonies, les sacrifices, les pèlerinages, la charité, les mariages, les fêtes, le jeûne et la nourriture, enfin sur toutes les parties de

cet immense réseau de coutumes et de devoirs dont le braamanisme enveloppe toute la vie de ses sectateurs. Ensuite Albirouni traite de la littérature hindoue, des ouvrages de poésie, de grammaire, de médecine et de mathématiques, de l'écriture, des poids et mesures et de l'astrologie judiciaire. Nous ne connaissons son ouvrage jusqu'ici que par le chapitre sur la géographie dont M. Reinaud a fait usage, et qui a excité à un haut degré l'envie de connaître le reste.

Les difficultés de la publication sont fort grandes, la nature et la multiplicité des matières spéciales, les milliers de mots sanscrits, transcrits en arabe, et la nécessité de refaire tous les calculs astronomiques pour contrôler les manuscrits, exigent des connaissances qui se trouvent rarement réunies et des soins infinis, d'autant plus que les deux manuscrits connus n'en représentent malheureusement qu'un seul, puisque le manuscrit de la Bibliothèque impériale paraît être une copie de celui de M. Schefer. Heureusement celui-ci est d'une grande valeur : il fut copié, l'an 1159 de notre ère, sur le manuscrit même de l'auteur. On peut à peine espérer trouver d'autres exemplaires d'un livre qui était en dehors des sujets ordinaires des études musulmanes, et ne devait jamais être fort répandu. On l'a recherché en vain dans les bibliothèques de l'Inde, où l'on pouvait espérer le rencontrer, et c'est merveille qu'une copie ait échappé à la destruction énorme de livres que les guerres de Djenguiskhan ont amenée, et qui a tant appauvri les littératures arabe et persane. Nous devons nous féliciter du bonheur qu'a eu M. Schefer de découvrir le manuscrit qu'il a mis entre nos mains, et de la bonne fortune que nous avons eue de posséder parmi les membres de la Société un homme à qui nous pouvions confier ce travail en toute sécurité.

Notre Société a maintenu cette année ses bons rapports avec les autres associations qui poursuivent le même but que nous, et qui nous envoient leurs publications aussi régulièrement que le permet l'état imparfait des communications avec l'Orient et de la librairie internationale.

Vous trouverez sur le bureau un envoi de la Société asiatique de Calcutta, qui comprend le dernier cahier de l'année 1861 de son Journal [1] et plusieurs numéros de sa *Bibliotheca indica*. Vous remarquerez dans le Journal de curieux travaux sur des inscriptions sanscrites et bactriennes, par MM. Fitz-Edward Hall, le Babou Rajendralala Mitra et M. Bayley, et une carte et un mémorandum sur les pays à peu près inconnus entre la Chine, Birma et le Thibet, par le vicaire apostolique du Thibet. Les numéros de la *Bibliotheca indica* contiennent la continuation de l'Histoire de la conquête de la Syrie par le faux Wakidi, publiée en arabe par M. Lees [2]; la continuation de l'Histoire de Firouz-schah, par Ziaëddin Barni, en persan [3]; le commencement de la Biographie, en persan, de Masaoud le Ghaznévide, par Beïhaki [4], préparée par feu Morley et publiée par M. Lees; le commencement d'une édition et d'une traduction du Kaushitaki-Brahmana-Upanishad, par M. Cowell [5]; la traduction complète du Chandogya-Upanishad du Sama Veda, par Rajendralala Mitra [6]; la suite du Siddhanta Siromani (astronomie), traduit en anglais par M. Wilkinson [7]; enfin la continuation du grand Dictionnaire des termes techniques et philosophiques des Arabes, que M. Sprenger avait entrepris [8], que

1. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, n° IV, 1861. Calcutta, in-8°.

2. *The Conquest of Syria*, commonly ascribed to Waqidi, edited by captain Lees. Fascic. 1-8. Calcutta, 1861.

3. *The Tarikhi Ferozshahi* of Zian al din Barni, edited by Sayid Khan, fasc. 1-4. Calcutta, 1861, in-8°.

4. *The Tarikhi Baihaki*, containing the life of Masoud, son of Sultan Mahmoud of Ghaznin, edited by the late W. Morley, and printed under supervision of Captain Nassau Lees. Fasc. 1-4. Calcutta, 1861, in-8°.

5. *The Kaushitaki-Brahmana-Upanishad*, with the commentary of Sankarananda, edited with an english translation by E. B. Cowell. Fasc. 1-2. Calcutta, 1861, in-8°.

6. *The Chandogya Upanishad* of the Sama Veda, translated from the sanscrit by Rajendralala Mitra. (Complet en deux cahiers.) Calcutta, 1861; in-8°.

7. *Hindu astronomy. The Siddhanta Siromani*, translated by the late L. Wilkinson and revised by Pandit Bapu Deva Sastri. Fasc. 1-2. Calcutta, 1861, in-8°.

8. *Dictionary of technical terms in arabic.* Fasc. 1-19. Calcutta, 1862, in-4°.

M. Wilson avait si malencontreusement interrompu, et que la Société fait achever maintenant par les collaborateurs de M. Sprenger. Ce dictionnaire, quand il sera complet, sera une des publications les plus utiles de la Société.

La Société littéraire de Madras a publié le n° 11 de la nouvelle série de son Journal[1], rempli comme à l'ordinaire de recherches sur l'histoire, les antiquités et l'histoire naturelle de la présidence de Madras.

La Société asiatique de Bombay a fait paraître le n° 21 de son Journal[2], qui offre surtout de riches matériaux pour l'archéologie indienne, contenus dans plusieurs communications de M. West sur les cavernes de Kanheri, dans l'île de Salsette. M. West nous y donne cinquante inscriptions bouddhistes et les reproductions de nombreux bas-reliefs trouvés dans ces cavernes. Les inscriptions, qui n'étaient connues que partiellement, paraissent dater, pour la plus grande partie, des premiers siècles de notre ère, et donneront certainement lieu à des travaux curieux sur l'histoire du bouddhisme dans cette partie de l'Inde.

Nous n'avons rien reçu des Sociétés de Hongkong, de Shanghaï, de Batavia et de Colombo, et je ne sais si elles ont publié quelque chose, ou si la difficulté des communications en a entravé l'envoi; je ne sais pas non plus si le Journal de l'archipel indien, par la publication duquel M. Logan a rendu de si grands services à l'histoire, à la géographie, à l'ethnographie et à la linguistique des pays malais, a cessé de paraître, ce qui serait un véritable malheur pour les amis des études orientales.

1. *Madras Journal of literature and science*, vol. VI, n° 11 (nouvelle série), mai 1861. Madras, in-8°.

2. *The Journal of the Bombay Branch of the Royal asiatic Society*. January 1862 (vol. VI, n° 21); Bombay, in-8° (IV et C, et 236 pages, avec un grand nombre de planches).

La Société asiatique de Londres a publié la seconde partie du volume XVIII de son Journal, et a décidé que la suite paraîtrait sous la forme d'un recueil trimestriel. Le caractère du Journal n'a été changé en rien par cette régularisation des époques de publication [1].

La Société orientale allemande a fait paraître la dernière partie du volume XV et la première du volume XVI [2] de son Journal, qui se distingue comme toujours par le nombre et l'importance des recherches qu'il nous fournit sur presque toutes les parties de l'érudition orientale. M. Mordtmann y propose une nouvelle interprétation des inscriptions cunéiformes de la deuxième espèce, en attendant la publication de son travail sur les inscriptions de Van. MM. Zinguerlé, Pohlmann et Land donnent des études sur la littérature syriaque. M. Blau et M. Lévy fournissent des matériaux pour l'épigraphie araméenne. M. Trumpp discute le système grammatical des langues néo-sanscrites. MM. Mühlau et Gutschmid traitent de la chronologie des Arsacides ; MM. Erdmann et Graf, de quelques parties de la littérature persane. Je ne puis énumérer tous les travaux que contiennent ces volumes, qui fournissent la preuve surabondante de la faveur dont jouit la littérature orientale en Allemagne et de la multiplicité des études qu'elle provoque.

La collection de mémoires [3] que la Société orientale allemande publie à côté de son Journal s'est enrichie des biographies des jurisconsultes hanéfites d'Ibn Kutlubuga, publiées

1. *The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, vol. XVIII, p. 2, et vol. XIX, part. 1-3. Londres, 1862, in-8°.

2. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, vol. XV, cah. 3 et 4, et vol. XVI, cah. 1 et 2. Leipzig, 1862, in-8°.

3. *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, herausgegeben von der deutschen morgenländischen Gesellschaft, vol. II, n° 3. *Die Krone der Lebensbeschreibungen*, enthaltend die Classe der Hanefiten von Zeïn ad-din Kasim Ibn-Kutlubuga, herausgegeben von Flügel. Leipzig, 1862, in-8°. (XVI et 192 pages.)

par M. Flügel, et accompagnées de notes savantes et nombreuses, mais sans la traduction du texte, qui n'aurait pourtant pas beaucoup augmenté le volume de la publication et l'aurait rendu plus utile. Enfin la Société allemande a fait paraître le quatrième volume de la collection des historiens de la ville de la Mecque [1], par M. Wüstenfeld, qui contient la traduction des textes antérieurement publiés.

La Société orientale américaine [2] a publié la première moitié du volume VII de son Journal. On y trouve deux dissertations de M. Fitz-Edward Hall sur les rois de Mandala et de Malava, un mémoire de M. Turner sur l'inscription d'Aschmunazzar, un savant et curieux traité de M. Salisbury sur la science des traditions chez les musulmans, et un long mémoire de M. Paspati sur la langue des Bohémiens de la Turquie.

Enfin, la Société archéologique de Constantine [3] nous a fait parvenir le cinquième volume de son annuaire. Le but de la Société est l'exploration des restes nombreux que les dominations carthaginoise, numide, romaine et arabe, ont laissés sur le sol de cette province, et l'on ne peut assez louer la persistance et le dévouement qui rendent possible la publication de tant de monuments. La partie qui intéresse avant tout les orientalistes est un mémoire de M. Judas sur dix-neuf nouvelles inscriptions numido-puniques découvertes à Constantine, et reproduites en lithographie.

Je devrais maintenant essayer de vous soumettre le tableau des progrès que la littérature orientale a faits pendant l'année passée, en dehors de ce que les Sociétés asiatiques ont publié.

1. *Die Chroniker der Stadt Mekka*, gesammelt von Ferd. Wüstenfeld vol. IV. Deutsche Bearbeitung. Leipzig, 1861, in-8°.
2. *Journal of the American oriental Society*, vol. VII, n° 1. New-Haven. 1861, in-8°.
3. *Annuaire de la Société archéologique de la province de Constantine* 1860-1861. Constantine, 1861, in-8°. (A Paris, chez Leleux, rue des Poitevins.)

Malheureusement des occupations impérieuses ne m'ont pas permis de coordonner les notes que j'avais prises, et je suis forcé d'ajourner l'accomplissement de ce devoir; je le regrette beaucoup, car il a paru un grand nombre d'ouvrages importants par les sujets et par le savoir des auteurs, dont j'aurais vivement désiré rendre un compte, si sommaire et si imparfait qu'il fût. J'aurais voulu annoncer les nouveaux travaux sur la vie de Muhammed, surtout les deux derniers volumes de sa biographie par M. Muir et le premier volume de l'ouvrage de M. Sprenger, auquel le public savant a été préparé depuis si longtemps par les remarquables études de l'auteur sur les traditions musulmanes; j'aurais désiré parler de la collection de ces traditions par Bokhari, que M. Krehl publie en ce moment, et demander à l'éditeur de faire suivre son texte d'une traduction; j'aurais eu du plaisir à annoncer la publication prochaine de la traduction des Prolégomènes d'Ibn Khaldoun par M. de Slane, qui, dans peu de jours, va mettre entre les mains de tous ce livre remarquable, dont on a tant parlé et que l'on connaît encore si imparfaitement; il prendra à la fin sa place dans la littérature du monde, place moindre peut-être que quelques personnes n'ont cru, mais toujours considérable et très honorable pour la littérature arabe. Le travail de M. Flügel sur le gnostique Manès, le second volume de la traduction du Maimonide, par M. Munk, la Grammaire perse de M. Spiegel et les essais sur le zend, par M. Haug, le nouveau volume de l'archéologie indienne par M. Lassen, l'achèvement de la Grammaire comparée de M. Bopp, les lectures de M. Max Müller sur la science du langage, les recherches de M. Barb sur le verbe persan, l'achèvement de l'édition de Hafiz par M. Brokhaus, les progrès du Dictionnaire sanscrit de MM. Boethlingck et Roth, de celui de M. Goldstücker, du Dictionnaire persan de M. Vullers, le commencement du Dictionnaire arabe-persan-turc de Zenker, les travaux de M. Raverty sur la langue et la littérature des Afghans, l'édition et le commentaire des livres classiques des Chinois par M. Legge, et la traduction des poésies de la dynastie des Thangs par

notre collègue M. le marquis d'Hervé Saint-Denys; tous ces ouvrages, et bien d'autres, car je ne cite que ce qui se présente à l'instant à ma mémoire, marquent l'activité avec laquelle toutes les parties de l'histoire et de la littérature orientales sont soumises graduellement à la critique européenne : des branches d'études entières, pour lesquelles on n'avait auparavant rien fait, surgissent et deviennent importantes, sinon pour la littérature proprement dite, au moins pour l'ethnographie et la science du langage, comme les recherches sur les langues des aborigènes des Moluques que poursuivent les Hollandais, et les travaux sur les langues finnoises et sibériennes, que le gouvernement russe a encouragés, que Castren, Siögren et autres ont poursuivis avec un zèle admirable, et qui paraissent dans une série de publications par les soins de l'Académie de Saint-Pétersbourg.

Tous ces travaux sont d'une haute importance; ils sont pour l'histoire universelle ce que les observations faites à l'aide du télescope et du microscope ont été pour les sciences naturelles; ils permettent de remplacer par des faits nouveaux et précis les erreurs et l'étroitesse des systèmes qui reposaient sur des études faibles et partielles. Toutes les sciences historiques, théologiques, philologiques et philosophiques en ont ressenti l'influence, et même la littérature la ressent, quoique moins rapidement et moins profondément que les sciences d'érudition, sur lesquelles un nouveau fait bien établi agit irrésistiblement, et qui sont obligées de le recevoir quand même il contredit des idées admises et favorites, et ruine des systèmes qu'on avait été accoutumé à regarder avec respect. Cette impulsion durera aussi longtemps que les études orientales mettront au jour de nouveaux faits et de nouvelles observations; le champ est immense, et nous n'en voyons pas encore toute l'étendue, mais les méthodes sont trouvées, l'intérêt est éveillé, et la science suivra la marche indiquée.

Mais il ne faut jamais oublier, et jamais se lasser de dire et

de répéter, que la littérature orientale a encore un intérêt, dont l'importance s'accroît de jour en jour, et auquel elle ne peut satisfaire qu'en se faisant accepter non seulement par les savants, mais par tout le public cultivé. Depuis la bataille de Plassy, il y a à peu près un siècle, il ne s'est pas passé une année qui n'ait augmenté la prépondérance européenne en Asie, et aujourd'hui cette conquête est accomplie, soit actuellement, soit virtuellement; car il n'y a plus un seul État en Asie, quelles que soient ses prétentions, qui croie lui-même à son indépendance. Nous avons tous vu, il y a quelques jours seulement, une ambassade du dernier empire oriental qui jouissait jusqu'ici de droits véritablement souverains, arriver en Europe comme une preuve vivante que ce puissant État se sent vaincu par des influences irrésistibles et qu'il cherche à se rendre compte du pouvoir réel de ses dangereux amis et probablement des moyens de leur résister.

Le développement ou le dépérissement futur de la plus grande moitié de l'humanité dépend de la manière dont l'Europe exercera son influence sur l'Orient. Mais sommes-nous préparés pour l'accomplissement de la grande tâche que nous prenons sur nous? Nous avons toujours dans la bouche les grands mots de civilisation et de religion, et nous agissons trop souvent comme si l'avidité et l'ambition étaient nos uniques motifs. Voyez la ruine que l'Europe a amenée sur la Chine par des guerres injustes, qui ont désorganisé cet empire et le livrent à la plus affreuse guerre civile. L'action de l'Europe sur l'Asie a été presque toujours violente et généralement destructrice, et souvent destructrice de ce qu'il y avait de mieux. Les exemples surabondent, mais c'est une longue histoire que je n'ai pas à faire, je ne parle que de l'avenir. L'Europe peut détruire ce qu'il y a encore de vivant et d'élevé dans l'Orient, ou développer les germes de grandeur qui se trouvent dans chacun de ces peuples : elle y est en présence de civilisations antiques, nées sur le sol, raffinées sous bien des rapports jusqu'à l'excès; elle y trouve des sciences ébauchées et interrompues

dans leur développement, comme étaient les nôtres au moyen âge, et de vastes littératures qui ont influencé les mœurs et les sentiments, et leur ont donné, sous quelques rapports, des délicatesses qui nous sont inconnues et qui se traduisent par cette politesse exquise qui est l'indice et souvent l'unique reste d'une culture ancienne. L'Europe peut donner à ces peuples la science qui leur manque et l'indépendance d'esprit que la recherche du vrai amène toujours; mais pour cela il faut qu'elle apprenne à les connaître, eux, leur histoire, la nature et les raisons des institutions qu'ils ont créées, les progrès qu'ils ont faits autrefois et qui indiquent ceux qu'ils pourront faire, qu'elle respecte la fibre délicate de leurs sentiments, qui, sous beaucoup de rapports, valent bien les nôtres; il faut qu'elle sache ce qu'ils possèdent, et qu'elle rattache à ce qui existe les progrès qu'ils ont à faire; il faut que la connaissance de leur passé lui inspire une sympathie sans laquelle on ne fait que détruire et blesser, même quand on veut construire et améliorer.

Ce sont vos travaux qui sont destinés à créer cette sympathie, en exposant ce que ces peuples ont fait, la place qu'ils ont su prendre dans l'histoire et dans le développement de l'esprit, en montrant qu'ils possèdent des facultés égales aux nôtres, et, sous quelques rapports peut-être, supérieures aux nôtres, en indiquant les points où ils se sont arrêtés et sont restés en arrière de nous, pour que nous puissions y rattacher l'enseignement que nous pouvons leur donner et les aider à se délivrer des obstacles devant lesquels ils ont reculé. Pour cela, il faut que vos travaux pénètrent plus avant dans le public intelligent, et qu'ils ne restent pas la propriété exclusive des savants; ce n'est qu'en agissant sur l'opinion publique qui gouverne le monde, que nous pouvons espérer faire une impression salutaire. Mais il faut que les gouvernements viennent en aide à la science, bien plus qu'ils ne le font actuellement. L'instinct du public s'éveille, mais il a besoin d'être aidé, et c'est avec plaisir et espoir que nous voyons de temps en temps

les corps savants, en France, réclamer la création de chaires de sanscrit et d'arabe dans tous les centres de l'enseignement supérieur, comme vient de le faire, il y a quelques jours encore, l'Académie de Nancy[1], à l'occasion de la réception de M. Leupol. Ce sont des voix précieuses qui indiquent un grand progrès dans l'opinion publique; puissent-elles être entendues! En attendant, ne nous relâchons pas, notre devoir est devant nous, tout tracé; le but est encore loin, mais il vaut la peine; *laboremus!*

1. Académie de Stanislas. Réponse du Président aux récipiendaires, dans la séance publique du 22 mai 1862. Nancy, 1862, in-8°.

XXIII

ANNÉE 1862-1863

RAPPORT LU LE 30 JUIN 1863

Messieurs,

C'est le quarante et unième anniversaire de notre Société qui nous réunit aujourd'hui, et, en vous rendant compte de l'état de vos affaires, j'ai à peine à vous parler d'autre chose que du progrès de vos travaux, dont rien n'est venu interrompre la continuation paisible, excepté la mort qui nous enlève tous les ans quelques-uns de nos plus anciens associés.

C'est ainsi que nous avons perdu M. Bazin, depuis de longues années membre du conseil et secrétaire adjoint de la Société. Vous avez tous connu cet homme modeste et laborieux, et je ne saurais rien ajouter à ce que chacun de vous a pu voir de sa vie, qui s'est passée dans la poursuite tranquille de ses études favorites. Antoine-Pierre-Louis Bazin était né à Saint-Brice, en 1799, d'une famille estimée de médecins. On le destina à la carrière du droit, et il entra de bonne heure dans l'étude d'un notaire; mais sa vocation littéraire l'emporta, et il se détermina avec beaucoup de courage à se livrer entièrement aux études chinoises. Il se fit élève de M. Stanislas Julien, et, ayant acquis une connaissance solide de la langue

ancienne et moderne, il se voua de préférence à la culture de la littérature moderne des Chinois. Il y voyait un moyen de pénétrer dans le sanctuaire des idées et des habitudes d'esprit d'une société qui est si différente de la nôtre, et dont la connaissance déjà fort importante pour l'histoire de la civilisation, l'est devenue de nos jours pour la politique ; car nous agissons violemment sur un empire que nous ne connaissons guère, sur des hommes qui ont leur civilisation antique et des coutumes honorées, et que nous traitons avec mépris dans notre orgueil et notre ignorance.

M. Bazin trouva dans l'étude de la législation, du drame, des romans et de la poésie chinoise un champ immense ouvert à ses observations, et il employa toute sa vie à l'explorer. En 1834, il publia dans votre Journal une comédie d'intrigue, prise dans le recueil des chefs-d'œuvre de la littérature dramatique de la dynastie des Mongols[1]. Il la fit suivre par un volume de *Théâtre chinois*[2], par le joli drame intitulé *l'Histoire du luth*[3], par un travail très considérable sur la littérature du temps des Mongols[4]. Il inséra d'autres travaux dans votre recueil, l'un en 1854 sur les municipalités chinoises[5], et un autre en 1856 sur l'organisation et l'état légal des ordres monastiques chinois[6]. Dans ce dernier peut-être n'a-t-il pas su tirer d'un sujet aussi neuf que curieux tout le parti qu'il aurait pu, parce qu'il a voulu y comprendre une question

1. *Tchao-mei-hiang*, ou les intrigues d'une soubrette, comédie chinoise. *Journal asiatique*, 1834, vol. XIV et XV.

2. *Théâtre chinois*, ou choix de pièces de théâtre composées sous les empereurs mongols, par M. Bazin aîné. Paris, 1838, in-8° (LXIII et 410 pages).

3. *Le Pi-pa-ki*, ou l'histoire du luth, drame chinois de *Kao-tong-kia*, traduit par M. Bazin aîné. Paris, 1841, in-8° (XX et 275 pages).

4. *Le siècle des Youen*, ou tableau historique de la littérature chinoise, depuis l'avènement des empereurs mongols jusqu'à la restauration des Ming. (*Journal asiatique*, 1850-1852.)

5. *Recherches sur les institutions administratives et municipales de la Chine.* (*Journal asiatique*, 1854.)

6. *Recherches sur l'origine, l'histoire et la constitution des ordres religieux dans l'empire chinois.* (*Journal asiatique*, 1856.)

étrangère à celle des couvents, la législation sur les pratiques de la magie; mais ce n'en est pas moins un mémoire fort important. M. Bazin a couronné son œuvre par une grammaire du chinois moderne[1], par laquelle il a voulu mettre d'autres en état de poursuivre la même carrière, comme s'il avait pressenti que la sienne allait se terminer; bientôt après, en effet, il fut frappé par cette terrible maladie qui est toujours suspendue sur la tête de ceux qui ne vivent que pour les travaux de l'esprit, et une paralysie le rendit incapable d'achever d'autres ouvrages qu'il avait préparés.

Son mérite avait attiré l'attention du Gouvernement, qui créa pour lui, en 1842, la chaire de chinois moderne à l'école des langues orientales vivantes. Presque aussitôt après sa nomination, il fut soumis à une terrible épreuve : un vaisseau de guerre avait amené à Rochefort des pirates chinois, accusés d'avoir assassiné l'équipage d'un navire français, et M. Bazin fut réclamé par le conseil de guerre pour servir d'interprète. Il trouva que les pirates étaient non-seulement complètement illettrés, mais qu'ils parlaient un jargon affreux de la côte méridionale de la Chine. A force de savoir et de sagacité, il s'en tira néanmoins à la satisfaction de tout le monde et surtout à la sienne, car l'idée que la vie de ces gens dépendait de son interprétation plus ou moins exacte d'un pareil dialecte, le remplissait d'épouvante. Sa mort laissera de longs regrets parmi tous ceux qui l'ont connu.

Vos travaux ont eu leur cours ordinaire. Votre Journal a commencé sa sixième série et a publié une suite de mémoires sur des parties diverses de l'histoire et des antiquités orientales. M. de Khanikof nous a communiqué un travail sur les inscriptions coufiques qu'il a rencontrées et copiées dans le Caucase. Les dessins qu'il a rapportés ont été exécutés à l'Imprimerie impériale par une méthode que je crois nouvelle,

1. *Grammaire mandarine*, ou principes généraux de la langue chinoise parlée, par M. Bazin. Paris, 1856, in-8° (xxx et 122 pages).

par le transport photographique sur cuivre; la reproduction est parfaite, et cette espèce d'impression en relief et au moyen de la presse typographique est applicable à beaucoup de cas où il s'agit de garantir un dessin de toute chance d'être altéré par la main d'un graveur.

M. de Slane a publié une notice sur Codâma, auteur du x[e] siècle de notre ère, qui, ayant occupé de hauts emplois dans la finance du khalifat, a laissé entre autres ouvrages un traité sur les impôts. M. de Slane en a trouvé un exemplaire à Constantinople, et en a fait des extraits dont il a publié une partie dans l'espoir d'attirer l'attention des savants sur ce livre, et de faire retrouver ainsi d'autres copies de l'ouvrage qui pourraient servir à compléter et à corriger l'exemplaire de Constantinople, qui est extrêmement imparfait. Nous sommes, en général, bien informés sur les guerres et les révolutions du khalifat, mais fort mal sur la statistique et l'administration de l'empire, de sorte que toute donnée nouvelle positive et exacte sur ces sujets est d'une grande importance pour l'historien.

M. Neubauer a terminé son histoire des origines de la lexicographie hebraïque, pour laquelle il a trouvé à Jérusalem des matériaux tout à fait nouveaux qui lui ont permis de rectifier bien des points dans l'histoire de la grammaire et de la bibliographie hébraïques. Ce travail a été approuvé par tous les hommes spéciaux dans cette matière. M. Barbier de Meynard a terminé ses extraits de la Chronique de Hérat. M. de Schlechta nous a envoyé le texte et la traduction d'une relation turque de la prise d'Alger par les Français, composée par un certain Ahmed Efendi, témoin oculaire et acteur dans la plupart des faits qu'il raconte. M. Tauxier nous a donné une étude sur la migration des nations berbères avant l'islamisme. Il a sur ce sujet une idée qui paraît vraie et qui mériterait d'être exposée plus en détail.

M. Renan a publié dans votre Journal trois inscriptions phéniciennes, découvertes par lui sur les lieux et dont il a rap-

porté les originaux. La rareté de monuments semblables, trouvés sur le sol même de la Phénicie, rend très précieux tous ces restes de l'antiquité. Une de ces pierres, d'ailleurs, est un cadran solaire, le plus ancien que l'on connaisse, et M. Woepcke a pu déterminer la méthode qui a servi pour sa construction. MM. Oppert et Ménant ont publié la grande inscription assyrienne du palais de Khorsabad, restituée d'après quatre exemplaires imparfaits et accompagnée d'une transcription et d'une traduction ; ils nous en font espérer un commentaire analytique. Je reviendrai plus tard sur ce travail.

M. Woepcke a publié un mémoire considérable sur l'histoire de la propagation des chiffres indiens. La manière dont nos chiffres actuels se sont répandus en Europe est fort obscure et embarrassée par des faits en apparence contradictoires qui ont donné lieu à deux théories. Selon la première, les chiffres sont arrivés de l'Inde chez les Arabes d'Orient, et par ceux-ci en Europe ; selon la seconde, ils sont d'origine pythagoricienne et se sont développés et perfectionnés en Europe même. D'après M. Woepcke, ils sont arrivés de l'Inde par deux courants distincts. Par le premier, ils ont passé à Baghdad et de là se sont répandus plus tard en Grèce, en conservant la forme que les Arabes du khalifat d'Orient leur avaient donnée. Par le second courant ils ont été portés de l'Inde en Égypte, d'où les Néopythagoriciens les ont communiqués à l'Occident latin ; de là, ils se sont répandus chez les Arabes du Maghreb, qui les ont rendus plus cursifs sous la forme des chiffres *gobâr*, forme sous laquelle ils sont revenus en Europe en prenant le nom de chiffres arabes. Cette idée est tout à fait neuve et me paraît appuyée sur des preuves solides ; elle expliquerait les deux grandes difficultés des systèmes antérieurs, l'existence des chiffres de Boèce et celle des chiffres *gobâr*, et la différence entre leur forme et celle des chiffres en usage chez les Arabes d'Orient.

Enfin M. Reinaud a publié un mémoire très détaillé sur les

relations politiques et commerciales de l'empire romain avec l'Asie orientale pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne. Ce travail fait partie d'une série de mémoires sur les rapports politiques et commerciaux de l'Europe avec l'Asie, dont quelques-uns ont déjà paru et d'autres doivent suivre. Dans le mémoire actuel, la thèse que l'auteur expose est celle-ci : qu'il aurait existé, sous Auguste, un plan positif de conquête universelle qui devait s'étendre à l'Inde et à la Chine; qu'il y aurait eu des raisons d'État de ne pas mentionner ce plan dans les documents officiels, mais que les poètes, surtout Horace et Virgile, y faisaient de fréquentes allusions, le dernier même l'annonçant et le développant très sérieusement; enfin, que ce plan n'aurait été définitivement abandonné que du temps de l'empereur Hadrien. Dans la seconde partie de son travail, M. Reinaud passe à la description de l'état politique et commercial de l'Orient pendant cette époque, et indique l'influence que, selon lui, ces intentions de conquête universelle auraient exercée sur les pays de l'extrême Orient, même sur la Chine.

Votre Collection d'auteurs orientaux n'a pas langui cette année. MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille ont achevé l'impression du deuxième volume des *Prairies d'or* de Maçoudi [1], et vous en avez devant vous un exemplaire. Je reviendrai plus tard sur le contenu de ce volume. Le troisième volume est achevé en manuscrit, et la copie est entre les mains des compositeurs. Ce volume traitera dans sa plus grande partie des anciens Arabes, de leur histoire, de leurs mœurs et de leurs superstitions, et se terminera par une série de chapitres sur le calendrier des différents peuples. M. Barbier de Meynard espère pouvoir livrer le manuscrit du quatrième volume dans le courant de l'année, de sorte que rien

1. Collection d'ouvrages orientaux: Maçoudi, *les Prairies d'or*, texte et traduction par MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, T. II, Paris, 1863, in-8° (v et 464 pages).

ne paraît devoir retarder l'achèvement de l'édition d'un grand ouvrage dont la publication est réclamée par l'état actuel de la science.

Le travail sur Albiroûnî, dont vous avez chargé M. Woepcke, n'est pas aussi avancé, car la nature de l'ouvrage et les difficultés extraordinaires qu'offre le texte, exigent des travaux préparatoires longs et pénibles. Nous espérons obtenir par la bienveillante entremise de M. Cowell, secrétaire de la Société asiatique de Calcutta, la communication d'un manuscrit qui se trouve à Bombay entre les mains d'un savant musulman. Les chiffres, extrêmement nombreux dans l'ouvrage, sont laissés en blanc dans ce manuscrit, qui, par conséquent, ne peut pas servir tout seul, mais qui pourra être très utile pour aider à fixer un texte pour lequel nous sommes réduits, au fond, à un seul manuscrit. En attendant, M. Woepcke a préparé la copie d'une grande partie du texte et s'est occupé à rétablir les innombrables mots sanscrits qui s'y trouvent et que la transcription en arabe a singulièrement défigurés ; plus tard viendra le contrôle des chiffres par les calculs que l'éditeur aura à refaire, et nous aurons à la fin une édition bien faite d'un ouvrage dont l'importance pour l'histoire ancienne de l'Inde compensera tout le travail qu'il peut coûter.

Les autres Sociétés asiatiques avec lesquelles nous sommes en rapport ont continué, autant que nous permettent de l'apprendre les lenteurs et les imperfections des communications avec l'Orient, à travailler à l'œuvre commune.

La Société asiatique de Calcutta nous a fait parvenir son Journal de l'année 1862[1], qui contient comme toujours un nombre de renseignements nouveaux sur l'histoire, la géographie et les antiquités de l'Inde et des pays limitrophes. Les

1. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, année 1862; cahiers I-V. Calcutta, 1862, in-8°.

lecteurs de ce journal y auront vu avec plaisir que le colonel Cunningham, si connu pour ses recherches numismatiques et archéologiques, a été chargé par le gouvernement d'une exploration des antiquités de la province de Behar et de la haute Inde, dans le but de retrouver les restes des anciennes villes de cette partie classique de l'Inde, particulièrement celles où se sont passés les principaux faits de la vie du Bouddha. M. Cunningham se propose de rechercher les inscriptions, de dessiner les ruines, d'en lever les plans et de faire quelques fouilles. On lui a assigné deux ans pour ce premier essai, et l'on ne peut guère douter qu'un antiquaire aussi zélé et aussi bien préparé ne fasse bien des découvertes intéressantes. Le gouverneur général se réserve de faire continuer et d'étendre ces recherces si le résultat les encourage. La Société de Calcutta nous a envoyé aussi plus de vingt numéros de la *Bibliotheca indica*, qui ont paru depuis un an, contenant des textes sanscrits, arabes et persans. J'aurai plus tard quelques mots à dire sur chacun des ouvrages dont ces cahiers font partie.

Les Sociétés asiatiques de Madras, de Bombay, de Colombo, de Hong-Kong et de Shang-Haï, ne nous out rien fait parvenir, soit qu'elles n'aient rien publié, soit, ce qui est bien plus probable, que leurs envois ne nous soient pas parvenus.

La Société de Batavia a publié deux volumes de ses Mémoires[1], qui sont entièrement remplis par la publication du Brâta-Yuddha, poème épique en kawi, dont le sujet est emprunté au Mahabharata, mais traité d'une façon très indépendante de l'original. Raffles et Crawford en avaient déjà donné des extraits,

1. *Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen*, vol. XXVII (42, LXXXI et 274 pages) et vol. XXVIII (197 et 393 pages); aussi avec le titre spécial de *Brâta-Joeda*, indisch-javanisch Heldengedicht, voor de uitgave bewerkt door A. B. Cohen Stuart. Batavia, 1860, in-4°.

M. de Humboldt en a publié une analyse et une critique historique et littéraire; maintenant M. Cohen Stuart nous en donne le texte complet, avec introduction, traduction, commentaires et tables.

La Société asiatique de Londres[1] a publié pendant l'année passée d'une manière très régulière son journal trimestriel, et le nombre et la qualité des mémoires qu'il contient sur des sujets relatifs à l'antiquité indienne, me paraissent un heureux indice et un signe que ces études reprennent faveur en Angleterre.

La Société orientale allemande a fait paraître la seconde moitié du volume XVI et la première du volume XVII de son journal[2], publications qui portent partout la trace de la sève surabondante du travail littéraire en Allemagne, tant dans la variété des mémoires que dans le nombre et la nature des notices sur tous les sujets orientaux possibles. Parmi les mémoires les plus étendus, on distingue des travaux sur les inscriptions nabatéennes par MM. Blau et Levy; sur la numismatique par MM. Levy, Schlechta, Zobel et Soret; sur des passages de l'Avesta, par M. Spiegel; sur la statistique de l'Arabie, par M. Sprenger; sur la littérature sindh, par M. Trumpp; sur un roman malayalim, par M. Gundert; sur les Kurdes, par M. Blau; la description des manuscrits géographiques nouvellement acquis par la bibliothèque de Leipzig, par M. Flügel, etc. La Société de Leipzig a aussi continué sa Collection de Mémoires pour servir aux études orientales[3]; je reviendrai plus tard sur cette série de travaux.

Enfin, la Société orientale d'Amérique a fait paraître la se-

1. *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, vol. XX. London, 1862, in-8°.
2. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, vol. XVI, cahiers 3 et 4, et vol. XVII, cahiers 1 et 2. Leipzig, 1862-3, in-8°.
3. *Abhandlungen für die Kunde der Morgenlandes*, vol. II, cahiers 4 et 5. Leipzig, 1862, in-8°.

conde moitié du volume VII de son journal[1], qui contient un mémoire de M. Webb sur l'affinité des langues du midi de l'Inde avec les langues touràniennes; un examen de l'alphabet général de transcription de M. Lepsius, par M. Whitney, et une édition, traduction et commentaire du Pratisakhya de l'Atharva Véda, aussi par Whitney. J'aurai plus tard à dire quelques mots sur ce travail; ce qui est remarquable, c'est de voir venir des travaux aussi sérieux d'un pays en général absorbé par ses intérêts matériels, et dans un moment où il est déchiré par la guerre civile.

J'ai maintenant à vous soumettre la liste des ouvrages de littérature orientale qui ont paru depuis deux ans; car l'année dernière, je n'ai malheureusement pas pu la dresser. Je crains qu'elle ne soit très incomplète, car je rencontre souvent, à ma grande confusion, des livres que j'aurais dû mentionner il y a des années et qui ont échappé à mon attention à l'époque de leur publication. Je ne parle pas même ici de ces innombrables ouvrages que les Orientaux impriment ou lithographient pour leurs propres besoins et qui ne nous arrivent que par accident et rarement, quoique nous ayons un grand intérêt à les connaître; mais je parle des livres publiés en Europe ou en Orient par des Européens, et qu'il est presque honteux de n'avoir pas connus. Je demande donc votre indulgence pour les lacunes, très involontaires de ma part, que vous pourriez reconnaître. Je commencerai comme à l'ordinaire par la littérature arabe.

Les origines de l'islam ont été, depuis deux ans, l'objet de travaux variés et importants. On pouvait croire qu'un sujet qui a été traité depuis trente ans dans des ouvrages nombreux et très considérables serait épuisé; mais un pareil sujet ne s'épuise jamais, et la manière dont s'est élaboré dans l'esprit

1. *Journal of the American oriental Society*, vol. VII, p. 2. New-Haven, 1862, in-8°.

troublé d'un homme de la Mecque, lentement et difficilement, un très petit nombre d'idées, qui ont exercé et exerceront encore longtemps une influence immense dans le monde, sera toujours un objet de curiosité et de recherches. Chaque travail sérieux qui a été publié sur Muhammed a soulevé de nouveaux problèmes sur sa vie et a amené la découverte de nouveaux matériaux. Il en sera ainsi encore longtemps, car chaque génération a sa manière de voir l'histoire et lui adresse des questions nouvelles.

M. Muir a achevé en quatre volumes son histoire de Muhammed[1]. Son intention première avait été de fournir un livre composé entièrement de matériaux reconnus authentiques par les musulmans et qui pourrait être traduit en hindoustani pour leur usage. Je pense que l'auteur a dû renoncer bientôt à cette idée, ne fût-ce qu'à cause de sa théorie sur la source de l'inspiration de Muhammed, qu'aucun musulman ne pourrait tolérer, et qui aura étonné même beaucoup de lecteurs chrétiens. Il a donc écrit pour le public européen cette biographie, la plus détaillée qu'on eût encore publiée sur le prophète arabe. Il l'a tirée des sources les plus authentiques, du Coran, des traditionnistes, d'Ibn Ischam, de l'Histoire des guerres de Muhammed par le véritable Wakidi, que M. de Kremer a eu le bonheur de découvrir à Damas, de l'ouvrage du secrétaire de Wakidi et d'un volume de Tabari, retrouvé à Lucknow par M. Sprenger. Il a soumis tous ces matériaux à une critique raisonnable, les a coordonnés avec beaucoup de soin et en a fait un récit ample et attachant, dans lequel il met en lumière une foule de circonstances et de personnages peu remarqués auparavant. On ne peut pas s'attendre à ce qu'une nouvelle histoire de Muhammed change nos idées sur les traits fondamentaux de sa vie et de son caractère ; mais la naissance d'une

1. *The life of Mahomet*, with introductory chapters on the original sources for the biography of Mahomet and on the preislamitic history of Arabia; by William Muir; vol. III (x et 313 pages) et vol. IV (xII et 356 ges). Londres, 1861. in-8°.

religion est toujours un évènement si considérable dans l'histoire, et les moindres circonstances qui s'y rattachent ont des conséquences si graves et si durables, qu'on a besoin de les connaître avec un détail qui serait inutile et fatigant dans tout autre récit. L'histoire primitive de l'islam nous offre, sous ce rapport, un intérêt tout particulier; car Muhammed est le plus récent des grands législateurs religieux, et l'on peut arriver, sur sa vie intérieure et surtout sur la manière dont se forme une légende religieuse, à des résultats infiniment plus précis qu'on ne le pourra jamais dans le cas de Zoroastre ou du Bouddha.

M. Sprenger paraît avoir été frappé depuis longtemps de l'idée qu'on pouvait pénétrer plus avant dans la vie de Muhammed, et que la critique historique et l'étude attentive des nombreux et remarquables matériaux que nous possédons sur elle nous permettraient de contrôler les récits des traditionnistes et des premiers biographes de Muhammed, et de faire ressortir avec plus de précision les renseignements que le Coran nous fournit sur l'origine et le développement des idées et sur les motifs du prophète arabe. Depuis vingt ans, il n'a pas cessé de publier des matériaux pour servir à cette histoire : il a fait imprimer l'ouvrage de Soyouthi sur l'ordre chronologique des différentes parties du Coran, et a donné par là une impulsion à ces études qui, entre les mains de MM. Weil, Muir et Noeldeke, ont déjà porté bien des fruits; il a fait paraître à Dehli et à Lucknow les premières éditions des principales collections des traditionnistes; il a inséré dans le Journal asiatique de Calcutta un travail très remarquable sur les véritables sources de l'histoire de Muhammed, dont plusieurs ont été retrouvées par lui-même; enfin, il a publié à Allahabad un premier volume d'une biographie du prophète, qu'il n'a pas continuée. Préparé de la sorte, comme certainement aucun Européen ne l'a jamais été, M. Sprenger a fini par publier sa Vie de Muhammed[1] dont les deux pre-

1. *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, nach bisher grösstentheils

miers volumes ont paru et dont le troisième est sur le point de paraître. Son but principal est d'étudier l'esprit et le caractère de Muhammed, de découvrir l'origine de ses idées, les influences qu'elles ont subies, les variations qu'elles ont éprouvées, les moyens dont il s'est servi pour réussir, et les changements que la vie et les événements ont produits dans son caractère. L'auteur a, je crois, réussi à préciser beaucoup de faits, à nous bien présenter l'individualité de l'homme, à nous faire comprendre ses motifs, bons ou mauvais, ses luttes intérieures, ses défaillances, sa grandeur et ses vices.

Il lui a fallu souvent rompre, pour cela, avec l'histoire officielle, telle qu'elle s'était formée dans les deux premiers siècles de l'hégire, distinguer minutieusement les époques des différentes prédications contenues dans le Coran, et surtout contrôler les traditions, non seulement selon les règles que les musulmans ont établies, mais selon la critique telle qu'on l'entend en Europe, pour essayer de distinguer la relation première d'un fait des additions et des confusions qui s'introduisent dans les récits transmis oralement pendant un ou deux siècles. M. Sprenger n'a pas pu nous donner tous les détails de ces recherches et de ce contrôle; mais il nous en fournit de temps en temps des exemples dans des appendices, où il traite de faits particuliers plus amplement que ne le comportait le récit général. Il me serait impossible d'indiquer ici, si brièvement que ce fût, ce que ces volumes renferment de nouveau, mais personne ne les lira sans intérêt et sans instruction. C'est un livre d'une sincérité parfaite; l'auteur ne recule jamais devant l'expression d'une opinion qu'il sait être choquante pour une partie de ses lecteurs; il m'a paru même qu'il les choquait quelquefois sans nécessité. Quoi qu'il en soit, il fera certainement avancer la science par les doutes mêmes et les contradictions qu'il provoquera, car il n'a pas la prétention de résumer et de clore les

unbenutzten Quellen, bearbeitet von A. Sprenger, vol. I et II (xxvi et 583 et 548 pages). Berlin, 1861 et 1862.

recherches, mais, tout au contraire, de les stimuler et de leur ouvrir de nouvelles voies[1].

Les nombreuses et profondes recherches dont la vie de Muhammed a été l'objet, ont nécessairement appelé plus que jamais l'attention sur les ressources que la littérature arabe nous offre pour l'étude critique et historique du Coran, et ont provoqué des publications fort considérables. L'importance qu'on a appris à attacher à l'ordre chronologique dans lequel Muhammed a, dans le cours de sa vie, émis ses révélations, et qui a été si singulièrement ou peut-être si systématiquement bouleversé par Othman dans son arrangement du Coran, a donné l'idée à M. Rodwell[2] de publier une traduction du Coran ordonné chronologiquement, avec l'indication des raisons qui l'ont guidé dans ce travail. Je ne fais que citer le titre de l'ouvrage, que je n'ai pas réussi à voir.

M. Nassau Lees, à Calcutta, a achevé son édition du *Commentaire du Coran*, par Zamakschari[3], dont la publication était devenue un véritable besoin depuis que M. Fleischer a fait paraître le *Commentaire* de Beidhawi; car ce dernier, qui est plus moderne que Zamakschari, a résumé dans son ouvrage les explications données par celui-ci, et y a ajouté celles qui ont été proposées postérieurement. Mais, comme ces interprétations découlent de théories grammaticales et théolo-

1. Cette partie du rapport était déjà composée lorsque j'ai reçu une nouvelle Vie de Muhammed, intitulée : *Das Leben Muhammeds nach den Quellen populär dargestellt*, von Th. Noeldeke. Hanovre, 1863, in-8° (VIII et 191 pages). Ce petit volume est destiné à donner aux résultats des recherches de l'auteur une forme qui les rende accessibles aux lecteurs en général, et à répandre ainsi la connaissance de ce qu'il y a de plus certain et de plus nouveau dans les nombreuses études qui ont été faites récemment sur Muhammed.

2. *Koran*, translated from the Arabic, with introduction, notes and index; the surates arranged in chronological order by J. M. Rodwell. London, 1861 (690 pages), in-8°.

3. *The Qoran with the commentary of Zamakhshari* edited by Nassau Lees. Calcutta, in-4°, vol. II (1247 pages).

giques fort subtiles, qui ne nous sont pas aussi familières qu'aux premiers lecteurs de Beidhawi, on sera souvent dans le cas de recourir aux détails plus amples que donne Zamakschari pour bien saisir le sens et les raisons des commentateurs que Beidhawi cite en abrégé et en substance. Zamakschari a, de plus, l'avantage d'avoir appartenu à la secte des Motazilites, qui avait des idées moins superstitieuses que les orthodoxes sur l'origine du Coran, ce qui lui a permis de fournir quelques éléments pour la critique du Coran et des données sur les différentes rédactions anciennes que nous ne trouverions pas autre part. Il est probable que le dernier résultat de toutes les recherches sur le texte du Coran sera la conviction de l'authenticité et de la parfaite bonne foi de la rédaction officielle d'Othman, et qu'il n'y a à redire qu'à l'ordre des surates; mais un résultat même négatif de ce genre est d'une grande importance pour la science. M. Lees a rendu un véritable service par cette grande publication, qu'il a faite entièrement à ses frais et avec des sacrifices considérables.

Un travail de M. Krehl, sur la religion des Arabes avant Muhammed[1], se rattache étroitement aux recherches sur le Coran; non pas que Muhammed ait rien emprunté aux idées religieuses de ses ancêtres, ou en ait rien laissé subsister, mais parce qu'il importe, pour juger un législateur, de connaître le terrain sur lequel il était placé. Il a eu sous ce rapport du bonheur et un succès entier. Il a trouvé devant lui une idolâtrie grossière et dans chaque tribu quelques statues ou quelques fétiches favoris, mais non pas un système reposant sur un ensemble de dogmes, et défendu par des prêtres dont le savoir et l'influence auraient pu offrir une résistance sérieuse. Cet état des choses ne répondait d'ailleurs plus à l'état des esprits chez les Arabes, et la rapidité avec laquelle le judaïsme et quelques sectes semi-chrétiennes s'étendaient dans toute la pénin-

1. *Ueber die Religion der vorislamischen Araber*, von Ludolf Krehl. Leipzig, 1863, in-8°(92 pages)

sule marque clairement que le temps d'une nouvelle prédication était arrivé, de sorte que, si Muhammed n'avait pas paru, il est probable que toute l'Arabie serait devenue juive. Les matériaux que nous possédons sur la religion des Arabes sont maigres et très dispersés, les historiens musulmans n'aiment pas en parler, et les étrangers en savaient peu de chose. M. Osiander a publié, il y a quelques années, un savant mémoire sur ce sujet, et, aujourd'hui, M. Krehl y revient : il a réuni tous les renseignements qu'il a pu trouver, et les discute avec méthode et une saine critique. Il donne, je crois, autant qu'on le peut aujourd'hui, une idée vraie de l'idolâtrie arabe, sans essayer de remplir par une théorie les lacunes que lui laissent ses matériaux, ce qui est une vertu assez rare en pareille matière.

Après le Coran, il n'y a rien de plus important pour l'histoire des origines de l'islam et le développement de son dogme que les *traditions*. Le Coran ne contenait que les germes d'une législation religieuse et civile, et ce sont les traditionnistes qui, en conservant sous forme d'anecdotes isolées les paroles prononcées par Muhammed à des occasions quelconques, ont fourni les matériaux nécessaires pour que les légistes et les théologiens aient pu en faire sortir le système de la Sunna, qui gouverne encore aujourd'hui le monde musulman. Tous les fondateurs de religions ont dû être entourés et suivis de traditionnistes; mais nous ne voyons nulle part une institution pareille à celle qui s'est développée après la mort de Muhammed, et une avidité semblable à recueillir toutes les paroles et tous les gestes du législateur. Quand toute la génération des contemporains de Muhammed eut disparu et qu'aucune nouvelle tradition véritable ne pouvait plus naître, on se trouva en face d'une masse énorme d'anecdotes relatées par des gens de tout degré de véracité et dans des temps où les intérêts dynastiques et les passions politiques exerçaient une influence assez puissante sur les esprits pour rendre suspects les motifs et la crédulité des traditionnistes. Il fallait donc choisir, séparer le bon

grain de l'ivraie et établir pour cela des règles qui fussent indépendantes du contenu de la tradition, afin de ne pas laisser aux passions du jour le choix de ce qui devait être la règle de la loi et de la foi; on se détermina à juger chaque tradition, avant tout, d'après l'*Isnad*, c'est-à-dire la liste de ceux qui l'avaient transmise successivement et dont on tâchait de déterminer le degré de véracité. Quand l'*Isnad* avait la forme exigée et que toute la série des témoins était composée de traditionnistes sûrs, la tradition était acceptée, pendant qu'on la refusait si la forme de l'*Isnad* était irrégulière ou quand il y avait des lacunes ou des chaînons suspects. Comme l'islam ne reconnaît pas de prêtres, cette critique ne pouvait pas s'exercer par des conciles ou par une autorité ecclésiastique quelconque, mais uniquement par les savants et dans les écoles, par la discussion libre et par la confiance qu'avaient su inspirer certains professeurs dans leur conscience, leur savoir et leur sagacité. On fit de la doctrine des traditions une science véritable avec ses principes, ses règles et ses formes techniques et précises. M. Lees, à Calcutta[1], vient de publier un manuel de cette science qui jouit d'une grande autorité dans les écoles musulmanes et où nous trouvons un exposé succinct du système, accompagné d'un commentaire. Cette science fut, comme au reste toutes les autres, longtemps enseignée uniquement de vive voix, et l'on accourait de tous pays pour suivre les cours des traditionnistes les plus renommés et conquérir, à force de patience et de mémoire, le droit d'enseigner leur doctrine à son tour et sous la garantie de leur diplôme. Il y a eu des traditionnistes qui, dans leur vie, ont délivré jusqu'à soixante-dix mille diplômes, et nous Européens, dont la mémoire est distraite et affaiblie par la multiplicité de nos lectures rapides, nous pouvons à peine concevoir la possibilité de pareils efforts, faits et accomplis par un si grand nombre d'élèves.

1. *The Nokhbat al-Fikr and Nozhat al-Nazr* by Shahab al-Din Ahmed Ibn Hajar al-Asqalani, edited by Capt. Nassau Lees and Mawlavies Abd-al-Haqq and Gholam Qadir. Calcutta, 1862, in-8° (75 pages). Ce petit traité forme le n° 37 de la nouvelle série de la *Bibliotheca indica*.

A la fin, les maîtres les plus célèbres se résignèrent à fixer leur enseignement par l'écriture et formèrent des collections qui contenaient les traditions qu'ils reconnaissaient comme véritables. Six collections de ce genre acquirent une autorité particulière, et celle de Bokhari en est, non pas la plus ancienne, mais la plus respectée. Abou Abdallah de Bokhara était né l'an 194 de l'hégire; il passa sa vie à rechercher, à examiner et à enseigner les traditions; il employa seize ans à en choisir sept ou huit mille parmi les six cent mille qu'il connaissait, et il le fit avec un savoir et une conscience si universellement reconnus, que sa collection a acquis presque l'autorité d'un livre canonique, et qu'une tradition qu'il a adoptée n'est guère mise en doute par un musulman. La critique européenne ne reconnaîtra pas l'infaillibilité des règles qui lui ont servi de criterium ; mais dans tous les cas, c'est un ouvrage dont la science ne peut plus se passer, et tout le monde approuvera M. Krehl d'en avoir commencé la publication [1]. Il en avait paru, à Dehli, une édition lithographiée [2] ; mais nous savons tous que les livres publiés dans les villes de l'intérieur de l'Inde n'arrivent pas en Europe et existent à peine pour nous.

L'histoire des Arabes après Muhammed a reçu, pendant les deux dernières années, des contributions nombreuses et importantes; mais comme ce sont, en grande partie, des continuations, il suffira de les mentionner en peu de mots.

M. Nassau Lees a terminé, à Calcutta, son édition du faux Wakidi [3], livre très postérieur à l'époque de son auteur présumé, et œuvre d'un faussaire qui paraît avoir vécu vers la fin

1. *Le Recueil des traditions mahométanes* par Abou Abdallah Mohammed ibn Ismaïl el Bokhari, publié par M. Ludolf Krehl, vol. I. Leyde, 1862, in-4°. (509 pages).

2. صحيح البخاری Dehli, 1210 (1854 de notre ère), in-folio (1169 pag.).

3. *The conquest of Syria*, commonly ascribed to Aboo Abd-Allah Mohammed B. Omar al-Wakidi; edited by Captain Nassau Lees. Calcutta, fasc. IX, 1862, in-8°.

du IIIe siècle de l'hégire. Il a recueilli les récits romantiques dont on embellissait les souvenirs de l'âge héroïque des premiers temps des conquêtes musulmanes, et en a composé un nombre de recueils dont M. Lees a publié celui qui traite de la conquête de la Syrie.

Mais on peut espérer obtenir de meilleurs renseignements sur cette époque des premières conquêtes, sur laquelle nous n'avons encore que peu de données bien authentiques, dans un ouvrage de Beladori dont M. de Goeje vient de faire paraître à Leyde la première moitié [1]. Beladori écrit aussi d'après la tradition orale, dont il indique assez régulièrement les garants. M. Hamaker a réuni il y a longtemps le peu qu'on sait de sa vie, et je me contente de remarquer qu'il est mort en 279 de l'hégire. M. Reinaud a publié des extraits assez considérables de son ouvrage, qui donnent l'impression d'un auteur sérieux, véridique et plus intelligent que la plupart des chroniqueurs; car on voit qu'il s'occupe des choses réelles de la vie du peuple, qui nous intéressent vivement et que la triste tribu des chroniqueurs néglige généralement. C'est donc une bonne fortune pour nous que M. de Goeje publie cet ouvrage. Il faut espérer qu'il fera suivre le texte d'une traduction et d'un examen critique, et qu'il nous donnera son opinion sur l'authenticité de ces récits que, plus que personne, il est en état de juger avec connaissance de cause.

M. de Goeje a aussi publié un intéressant mémoire sur l'histoire des Carmathes [2], branche de la secte des Ismaëliens, dont les croyances et l'histoire ont été l'objet des travaux de M. de Sacy, et après lui de M. Defrémery et de M. Weil. M. de

1. *Liber expugnationis regionum*, auctore Imamo Ahmed Ibn Jahja Ibn Djabir al Beladsori quem e codice Leidensi et codice Musei britannici edidit M. J. de Goeje. Partie première, Leyde, 1862, in-4° (240 p.).

2. *Mémoires d'histoire et de géographie orientale*, par M. J. de Goeje. Part. I, *Mémoires sur les Carmathes du Bahrein*. Leyde, 1862 (86 et XXI pages).

Goeje s'est restreint aux Carmathes du Bahreïn, qui avaient acquis subitement une grande puissance au IVe siècle de l'hégire et ont menacé de destruction le khalifat déjà chancelant de Baghdad. M. de Goeje apporte quelques nouveaux documents pour l'éclaircissement de cette curieuse branche de l'histoire des Arabes, qui restera probablement toujours obscure, parce que nous ne pouvons la connaître que par les récits des ennemis de la secte.

MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille ont publié dans votre *Collection d'auteurs orientaux* le second volume des *Prairies d'or* de Maçoudi [1], qui traite de la partie occidentale de l'Asie, c'est-à-dire du Caucase, de la Syrie, de Ninive et de Babylone, de la Perse, des Grecs et de l'Égypte. Ces chapitres sont, comme on pouvait s'y attendre, d'une valeur très inégale ; quelques-uns sont très curieux par des restes d'histoire ancienne, tirés de traditions et de livres aujourd'hui perdus, et par des observations personnelles faites pendant le voyage de l'auteur ; d'autres sont faibles et remplis de fables généalogiques et historiques telles qu'elles couraient parmi les Arabes ; mais même les chapitres les plus faibles contiennent presque toujours quelque chose de vrai et d'utile auquel on ne s'attendait pas ; ainsi le chapitre sur Ninive, qui est un des plus courts et des plus imparfaits, contient pourtant une indication sur les ruines de la ville, exactement semblable à celle qui a été donnée par Rich et qui a conduit de nos jours aux grandes découvertes qu'on y a faites. Le renseignement fourni par Maçoudi aurait suffi, s'il avait été connu plus tôt, pour faire tenter les fouilles.

M. Tornberg, à Lund, a publié deux nouveaux volumes de son édition du *Kamil* d'Ibn al-Athir [2], la plus importante des

1. *Maçoudi, les Prairies d'or*, texte et traduction par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille. Vol. II. Paris, 1863, in-8° (v et 467 pages).
2. *Ibn al-Athiri Chronicon* quod perfectissimum inscribitur. Vol. VIII,

chroniques arabes. Ibn al-Athir était d'une famille considérable de Mossoul dont tous les membres étaient employés dans les affaires politiques de cette principauté. Lui-même fut chargé de plusieurs missions; mais son goût pour l'étude paraît l'avoir toujours emporté sur son ambition, et il passa la plus grande partie de sa vie à Mossoul, formant le centre d'une de ces sociétés littéraires dans lesquelles les esprits cultivés parmi les Arabes cherchaient un refuge contre les misères d'un temps de décadence, qui amenait rapidement la destruction de l'empire des khalifes d'Orient. Il composa, entre autres ouvrages, le *Kamil fi el Tewarikh*, ou la grande chronique, qui commence par les temps les plus anciens et continue jusqu'à l'an 632 de l'hégire. Il mourut lui-même quatre ans plus tard et échappa ainsi à la douleur de voir arriver la catastrophe finale du khalifat de Baghdad. M. Tornberg entreprit, il y a quelques années, la publication du *Kamil*; la rareté et la dispersion des manuscrits et peut-être le désir de publier avant tout les parties les plus importantes de l'ouvrage, le déterminèrent à commencer par la fin. Il publia d'abord les volumes XI et XII; maintenant il y a ajouté les volumes VIII et IX, et le volume X est sous presse, de sorte que sous peu de temps nous posséderons la seconde moitié de l'ouvrage dans une série non interrompue. M. Tornberg a l'intention de remonter ainsi et de terminer sa publication par un volume de variantes et de notes. C'est un très beau travail exécuté avec tout le savoir et la conscience qu'on peut demander à un éditeur, et le gouvernement suédois a rendu un véritable service à la science en faisant les frais de la publication.

M. Weil, à Heidelberg, a terminé son *Histoire du khalifat*[1], par la publication du Ve volume. L'auteur, après avoir achevé

annos H. 295-369 continens. Vol. IX, annos H. 370-450 continens. Ad codices parisinos et upsaliensem edidit C. J. Tornberg. Leyde, 1862 et 1863, in-8° (525 et 452 pages).

1. *Geschichte des Abbasiden-chalifats in Egypten*, von Dr Gustav Weil Vol. II. Stuttgart. 1862 (XVIII et 512 pages).

dans les trois premiers volumes l'histoire des khalifes de Baghdad, a pensé avec raison que son travail serait incomplet, s'il ne suivait pas les khalifes abbassides dans leur refuge au Caire, où ils ont maintenu encore pendant trois siècles le nom et les fonctions spirituelles du khalifat. Il est vrai que, dépourvus de toute autorité temporelle, ils jouaient un assez triste rôle au milieu des violences et de l'instabilité des chefs militaires, dont ils étaient devenus, en général, les instruments timides et complaisants; mais néanmoins leur histoire, ou plutôt l'histoire de l'Égypte pendant ce temps, fait essentiellement partie de l'histoire du khalifat d'Orient, car tout ce qui restait de sève et de culture dans les débris de l'empire de Baghdad, était alors concentré en Égypte, et sa domination s'étendait, malgré le dépérissement croissant du pays, à la Syrie, l'Arabie et une partie de l'Afrique. Cette époque de l'histoire des Arabes avait été très négligée, et M. Weil a eu à tirer presque tout son récit de sources inédites ; il l'a fait avec beaucoup de méthode et de clarté et dans un détail suffisant pour que les nombreux personnages qui surgissent à tout instant dans ces révolutions incessantes ressortent avec leur individualité et leur caractère personnel. Que l'auteur ait pu mener à bonne fin un pareil ouvrage dans une ville dépourvue de manuscrits orientaux, cela fait non seulement honneur à sa persévérance, mais c'est un des résultats les plus encourageants de la libéralité avec laquelle les principales bibliothèques de l'Europe communiquent aujourd'hui leurs trésors manuscrits à qui peut le mieux les employer pour l'avantage de la science. M. Weil a pu emprunter partout, et n'a essuyé de refus qu'à la bibliothèque impériale de Vienne, où paraît survivre encore un reste de l'ancienne superstition sur le prêt des manuscrits. Il est probable que cette superstition ne résistera nulle part longtemps à l'esprit nouveau de confiance et de véritable amour de la science, qui a déjà fait tant d'autres conquêtes.

On trouvera aussi quelques détails relatifs à l'histoire des

khalifes d'Égypte dans la seconde partie des *Mémoires d'histoire orientale*[1], où M. Defrémery a réuni une deuxième série d'essais historiques et de travaux de critique sur des sujets et des ouvrages très variés, dans chacun desquels on rencontre des preuves de l'érudition variée et consciencieuse de l'auteur.

M. Juynboll, à Leyde, a terminé, peu de temps avant sa mort prématurée et regrettable, la première partie de son édition de la Chronique d'Égypte par Aboul Mahasin[2], ouvrage des plus importants pour l'histoire de la domination des Arabes en Égypte et un de ceux dont M. Weil s'est le plus servi dans le travail dont je viens de parler. Aboul Mahasin était né l'an 815 de l'hégire, et quoique fils d'un homme qui avait joué pendant toute sa vie un rôle politique très considérable, il ne paraît pas s'être mêlé activement des affaires de son temps. Sa chronique commence à la conquête de l'Égypte par les Arabes et se termine à l'an 872 de l'hégire. Aboul Mahasin n'a pas adopté entièrement la forme ordinaire d'annales; il traite d'abord de l'ensemble de l'histoire de chaque gouverneur ou de chaque sultan et ajoute dans un appendice à ce chapitre la mention des faits particuliers dans l'ordre des années. Cette disposition rend son récit un peu plus libre et plus intéressant qu'une chronique ordinaire, et quoiqu'il soit plagiaire comme presque tous les historiens arabes, son ouvrage n'en contient pas moins beaucoup de faits qu'on chercherait en vain autre part. Il est à désirer que ce travail soit repris par un nouvel éditeur; M. Juynboll l'a conduit jusqu'à l'an 365 de l'hégire, et il termine ses deux volumes par des tables de mots et de matières et par des notes et des corrections qui lui

1. *Mémoires d'histoire orientale*, suivis de mélanges de critique, de philologie et de géographie, par M. Defrémery, seconde partie. Paris, 1862, in-8° (217-427 pages).

2. *Abul Mahasin Ibn Tagri Bardii Annales*, ad fidem mss. nunc primum arabice edidit T. G. J. Juynboll. Vol. II, p. 2. Leyde, 1861, in-8° (186-629 et 103-179 pages).

ont été communiquées par M. Defrémery et surtout par M. Fleischer, cet infatigable et savant correcteur des ouvrages de tous ses amis.

La Chronique d'Aboul Mahasin n'était pas le seul travail dont M. Juynboll était occupé à l'époque de sa mort. Vous savez qu'il avait achevé la publication du texte du *Merasid*, dictionnaire de géographie extrait du grand ouvrage de Yakout. Il voulait faire suivre ce texte d'un commentaire perpétuel, dont il a eu le temps de publier le premier volume. A sa mort on a trouvé la plus grande partie du second volume imprimée, et son fils l'a achevé et publié[1]. Il est composé comme le premier, en partie de renseignements géographiques, historiques, grammaticaux et lexicographiques sur le texte, en partie de rectifications de l'édition du texte, tant par l'éditeur lui-même que par M. Fleischer, qui lui avait communiqué ses remarques marginales que M. Juynboll a toujours publiées très honnêtement. On ne peut s'empêcher de regretter que M. Juynboll n'ait pas fait une traduction de l'ouvrage, qui l'aurait probablement dispensé de la plupart de ces rectifications et d'une grande partie des notes qui embarrassent son commentaire. Car il n'y a pas de livre oriental, si simple qu'en soit le style, qui ne contienne des passages sur lesquels le lecteur désire avoir l'opinion de l'éditeur, et une traduction est toujours le commentaire perpétuel le plus naturel et le plus satisfaisant. Ensuite comment peut-on vouloir exclure de l'usage d'un dictionnaire géographique les historiens et les géographes qui ne sont pas orientalistes! Comment peut-on croire que la littérature orientale puisse prendre la place qui lui est due dans les connaissances humaines, si on ne la rend pas accessible à tous ceux qui ont besoin des renseignements qu'elle contient?

Il est dommage néanmoins que M. Juynboll n'ait pas eu le

1. *Lexicon geographicum*, cui titulus est *Merasid al Ittila*. decimum fasculum scripsit T. G. J. Juynboll (opus posthumum). Leyde 1862, in-8° (632 pages).

temps de terminer son commentaire qui contient des indications utiles sur bien des lieux peu connus, et qui soulève, et fort souvent résout, une quantité de petits problèmes sur la géographie de l'Orient. C'est l'œuvre d'une érudition inégale, mais distinguée par une parfaite bonne foi qui ne cache au lecteur aucune des difficultés que l'auteur a éprouvées. Au reste nous allons posséder l'ouvrage même de Yakout, dont le *Merasid* n'est qu'un extrait. M. Wüstenfeld, à Goettingue, en a préparé une édition qu'il se propose de mettre sous presse prochainement. C'est un ouvrage d'une étendue très considérable, et la possibilité de pareilles entreprises prouve jusqu'à l'évidence les progrès réels que fait la littérature orientale, malgré les difficultés qu'elle a à vaincre.

Messieurs Dozy, Dugat, Krehl et Wright ont terminé l'édition du texte de Makkari qu'ils ont entreprise en commun[1]. Cet ouvrage est très connu depuis que M. de Gayangos en a fait la base de son histoire des dynasties musulmanes d'Espagne. Le travail de M. de Gayangos n'est pas exactement une traduction du Makkari; il contient plus et moins que le texte imprimé, par des raisons qu'explique facilement la nature de ce livre. Muhammed al Makkari était né près de Tlemcen vers la fin du XVIe siècle; il étudia à Fez, et demeura la plus grande partie de sa vie au Caire, où il mourut en 1621. Son ouvrage est, dans toute la force du terme, une compilation, et c'est ce qui fait son mérite; car il est entièrement composé d'extraits, tirés de livres qui existent peut-être encore à Fez, mais qui pour la plupart nous sont inconnus. Makkari composa avec ces centons, dont il indique en général l'origine, la seule histoire complète des rois et khalifes d'Espagne que nous ayons, et il y ajouta des détails infinis sur l'histoire littéraire des Arabes de ce pays, mais d'après le système le moins

1. *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne*, publiés par Messieurs Dozy, Dugat, Krehl et Wright. Cinquième et dernière livraison. Leyde, 1861, in-4°.

approprié à la nature du sujet. Cet ouvrage n'était dans l'intention de l'auteur qu'une introduction à la biographie du vizir Lisaneddin, qui forme la seconde moitié de l'œuvre, et qui était sans doute aux yeux de Makkari la partie importante de son travail; mais comme elle a bien moins d'intérêt pour nous que l'histoire générale de l'Espagne, les éditeurs se sont sagement dispensés de la faire imprimer. Ils ont terminé cette laborieuse et difficile entreprise par des tables détaillées, une liste de corrections, tant par les éditeurs que par M. Fleischer, et une analyse de l'ouvrage de M. Dugat.

Je trouve la mention d'un autre ouvrage sur les Arabes d'Espagne traduit de l'arabe par M. Fernand Gonzalèz[1] et dont le premier volume a paru à Grenade; mais je n'ai pas réussi à voir l'ouvrage lui-même et ne puis en donner que le titre.

M. Amari, l'historien des musulmans de Sicile, vient de publier une nouvelle et curieuse contribution à l'histoire des Arabes dans la Méditerranée[2]. Il a trouvé dans les archives de Florence les originaux, en arabe, de quarante-six traités des républiques de Florence et de Pise avec différents États musulmans. Ces traités embrassent toute l'époque entre le XIIe et le XVIe siècle, et sont relatifs aux rapports politiques et surtout commerciaux de l'Italie avec la Syrie, l'Égypte et le Maghreb. On ne possédait auparavant qu'un petit nombre de documents de ce genre, et M. Amari a eu grande raison de tirer de leur obscurité ces pièces, qui s'occupent précisément de ce que les historiens de ce temps négligeaient le plus, et nous fournissent des indications précieuses sur les rapports internationaux et les occupations de la paix, pendant que les

1. Abon Adharo de Maruccos, *Historias de al-Andalus*, trasladadas directamente del arabigo y publicadas con notas y un estudio historico-critico por el Dr Fernando Gonzalez. Granada, 1860, in-8°.

2. *Diplomi arabici del R. archivio fiorentino*. Testo originale con la traduzione litterale e le illustrazioni di Michele Amari. Florence, 1863, in-4° (LXXXVII-425 pages et 2 fac-simile).

chroniqueurs ne nous parlent presque que des guerres. M. Amari a accompagné ces textes d'une traduction en italien et les a fait suivre des traductions faites dans le temps pour les chancelleries des deux républiques et de pièces supplémentaires en latin et en italien. Il y a ajouté des notes, des glossaires arabes et italiens et des tables des matières, enfin tout ce qu'il faut pour en rendre l'usage facile et profitable. Cette collection va bientôt être suivie par une autre composée de pièces de la même espèce, que M. de Mas Latrie a tirée des archives de Gênes et de Venise, collection qui contiendra les traités de ces deux républiques avec les Etats musulmans maritimes, et sera précédée d'une longue introduction sur la nature et l'étendue du commerce entre l'Europe et l'Orient pendant le moyen âge.

Il me reste à dire quelques mots sur un beau travail qui a paru sur Ibn Khaldoun, le plus grand des historiens arabes. Vous savez que M. de Quatremère a publié le texte des *Prolégomènes* dans la collection des *Notices et Extraits*. Il devait en faire la traduction; mais d'autres occupations l'en ont détourné, et il n'a laissé à sa mort qu'un commencement très imparfait de ce travail. M. de Slane, que son édition de l'Histoire des Berbers d'Ibn Khaldoun désignait naturellement pour cette traduction, a bien voulu s'en charger; le premier volume a paru[1], le second est imprimé en grande partie, et nous pouvons espérer avoir prochainement en entier ce livre, un des plus remarquables que la littérature orientale puisse offrir à l'étude des savants. On trouvera des détails sur la vie d'Ibn Khaldoun dans l'introduction de M. de Slane; ici rien ne nous en importe que les dates. Ibn Khaldoun était né en 1332 et mourut en 1406; il vécut donc dans un temps où la civilisa-

1. *Notices et extraits* des manuscrits de la Bibliothèque impériale. T. XIX. Première partie. Prolégomènes d'Ibn Khaldoun, première partie. Paris, 1862, in-4° (CXVI-486 pages). Le texte et la traduction paraissent aussi tirés à part. Le prix de chaque partie, tant du texte que de la traduction, est de 15 francs.

tion musulmane avait dépassé son point culminant et avait produit tout ce qu'elle était destinée à donner. C'est là le fond sur lequel son esprit avait à travailler; il ne connaissait de l'antiquité classique que les ouvrages d'Aristote qui avaient été traduits en arabe; il ne savait de l'Europe que ce qu'il avait appris par le contact avec les chrétiens d'Espagne, et c'était peu de chose; mais il avait étudié toutes les sciences des Arabes et connaissait à fond l'histoire des empires musulmans; enfin sa vie agitée lui avait beaucoup enseigné. C'était un esprit essentiellement philosophique et observateur, de la famille d'Aristote et de Montesquieu, mais inférieur pourtant de beaucoup à Aristote. Pour occuper ses loisirs pendant un séjour forcé dans une forteresse du Maghreb, il entreprit d'écrire une histoire universelle et de la faire précéder par une philosophie de l'histoire sous le titre de Prolégomènes. Il voulut donner à ses lecteurs les raisons et les lois des événements dont ils trouveraient le détail dans son histoire.

Il commence par poser les règles de la critique historique, qui permettent de bien fixer les faits; puis il passe à la description de la terre, comme théâtre de la civilisation humaine; enfin il entre dans son sujet par la grande distinction des peuples en tribus nomades et tribus sédentaires; il décrit la formation des villes, l'influence qu'elles exercent, la naissance de tout pouvoir par l'esprit de corps des familles, la fondation des empires, les conditions de leur extension et de leur durée et les causes de leur décadence; il montre l'influence du fait de la domination s'exerçant et sur les vainqueurs et sur les vaincus, les suites des taxes et de l'exagération des impôts, la nature des différentes espèces de royauté, du khalifat et de l'imamat, c'est-à-dire du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel du khalife, de la séparation de ces deux pouvoirs et de la transmission du pouvoir spirituel.

C'est là que se termine le premier volume, mais je n'ai pu indiquer que les matières principales dont il traite; tout cela

est exposé dans un style inégal, par un homme emporté par ses idées, qui se répète pour mieux insister et qui interrompt sans cesse son argumentation pour fournir la preuve historique de ses théories. Quelques-uns de ses chapitres, comme ceux qui traitent de la description de la terre et qui sont empruntés à Edrisi, n'ont pas pour nous beaucoup d'intérêt; d'autres, qui sont très curieux pour nous, comme ceux qui traitent du droit public arabe et de la position du pouvoir temporel et spirituel, n'offrent pas une grande originalité parce que les jurisconsultes arabes avaient déjà bien élaboré ces matières; mais la plus grande partie de l'ouvrage est parfaitement originale, et tout y appartient à l'auteur, la matière et la forme. On y trouve partout un esprit singulièrement sagace et ferme, uni à une grande puissance de généralisation, et je ne connais aucun livre qui soit plus digne d'être étudié par quiconque veut comprendre l'histoire des empires musulmans. M. de Slane a accompagné sa traduction de notes courtes et substantielles. La crainte d'allonger un ouvrage déjà long l'a peut-être empêché de leur donner tout le développement que le lecteur aurait désiré, mais il indique avec précision et en peu de mots ce qui est nécessaire à l'intelligence du texte.

Il paraît au Caire une édition de l'ouvrage entier d'Ibn Khaldoun; le premier volume est achevé, il comprend les Prolégomènes[1], d'après un manuscrit contenant les dernières additions qu'Ibn Khaldoun paraît avoir ajoutées sur les marges de son ouvrage, additions qui ne se trouvent que dans peu de manuscrits, mais que M. de Quatremère avait aussi découvertes et incorporées dans son édition. La publication du Caire est faite avec soin et avec une certaine critique; mais l'éditeur arabe, Nasr el Hourini, paraît s'être permis, dans les passages difficiles, des corrections un peu trop libres. Enfin un

1. الجزء الاول من تاريخ ابن خلدون. Boulac, 1274 de l'hégire, in-fol. (316 pages).

savant turc, Djevdet Effendi, historiographe de l'Empire, a fait imprimer à Constantinople[1] une traduction turque de la sixième et dernière section des Prolégomènes, pour compléter la traduction antérieure en turc par Périzadé qui s'était arrêté à la fin de la cinquième section, mais dont le travail n'a, je crois, jamais été livré à l'impression.

Ibn Khaldoun nous conduit, par une transition facile, à la philosophie arabe et aux travaux dont elle a été l'objet. M. Joseph Müller, à Munich, a publié, sous le titre de *Philosophie et théologie dAverroës*, le texte arabe de trois lettres d'Ibn Roschd[2], qu'il a trouvées dans un manuscrit de l'Escurial. Ce petit traité existe, je crois, dans une traduction en hébreu : il était resté inaperçu jusqu'à présent; mais aujourd'hui, où l'histoire de la philosophie arabe a attiré quelque attention, il acquiert un intérêt que la position de l'auteur et la nature du sujet expliquent facilement. Averroës était né à Cordoue vers 1120 de notre ère et est mort à Maroc en 1198. C'est l'époque où la philosophie jetait son dernier éclat chez les Arabes, où elle fut tour à tour favorisée et persécutée et où elle a fini par s'éteindre, au moins comme pensée libre et comme une des formes vives de l'esprit de la nation : après une lutte ardente qui dura trois siècles, la théologie orthodoxe l'emporta définitivement sur la philosophie, qui fut restreinte dorénavant, dans les écoles arabes, à l'étude de la logique et de la dialectique. Il serait à désirer que l'histoire de cette lutte fût écrite; elle a été un grand événement dans le monde, car son résultat a été d'arrêter le développement de l'esprit d'une race qui paraissait destinée à jouer un rôle plus durable. Averroës appartenait à la dernière école qui luttait contre l'esprit étroit de la théologie musulmane, et le traité que publie M. Müller est une des pièces de ce procès.

1. مقدمهٔ ابن خلدونك فصل سادسنك ترجمه‌سيدر. Constantinople, 1277 de l'hégire (312 pages).

2. *Philosophie und Theologie von Averroës*, herausgegeben von M. Joseph Müller. Munich, 1859, in-4°, 131 pages.

Averroës y justifie la philosophie en montrant les rapports qu'elle a avec la religion, les services qu'elle peut rendre à la démonstration des dogmes essentiels et à la défense de la foi en établissant la concordance de la vraie philosophie avec la religion. On voit combien peu il était agressif, mais cela même ne suffisait pas pour sauver une cause déjà condamnée. Averroës tomba en disgrâce, fut exilé, et ses ouvrages furent brûlés avec ceux des autres philosophes de son temps, M. Müller promet une traduction et un commentaire de ce curieux traité, qui sera lu avec plaisir par tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la philosophie.

Quelques années après Averroës naquit, comme lui à Cordoue, Moïse le Maïmonide, qu'on a dit à tort avoir été son disciple, mais qui lui ressemblait sous bien des rapports. Médecins tous les deux, élevés dans les écoles philosophiques des Arabes et aristotéliciens, il ont tous les deux travaillé à revendiquer les droits de la raison contre l'étroit fanatisme de leurs coreligionnaires juifs et musulmans, et tous les deux ont rempli le moyen âge de leur gloire. Mais le génie du Maïmonide était plus brillant que celui d'Averroës, et son succès a été plus durable; car, quoique sa métaphysique ne nous satisfasse plus et que son interprétation allégorique de la Bible soit abandonnée aujourd'hui, il n'en a pas moins laissé une trace profonde dans l'histoire de l'esprit humain. Je ne pourrais exprimer ma pensée mieux qu'en répétant les paroles de M. Munk : « Comme véritable fondateur d'une théologie rationnelle dans laquelle la pensée philosophique maintient tous ses droits, Maïmonide a exercé sur ses coreligionnaires une influence décisive dont les conséquences se font sentir encore aujourd'hui, et les principes qu'il a posés, avidement embrassés par les uns, repoussés avec passion par les autres, ont donné lieu à une lutte dont la raison humaine est sortie victorieuse, après avoir opéré entre la foi et la pensée cette réconciliation que le grand génie de Maïmonide, devançant les siècles, s'était proposée comme le plus noble de ses efforts. »

M. Munk a publié le second volume de sa belle édition du texte original arabe du *Guide des Égarés*, ouvrage principal du Maïmonide[1]. L'auteur, dans ce volume, traite de l'existence de Dieu, de la création et de la prophétie. Il applique naturellement à toutes ces questions la forme scolastique de cette époque, et il y mêle une physique imaginaire telle qu'on l'admettait alors, la réconciliant avec la Bible par des interprétations allégoriques, singulièrement belles quelquefois, mais inadmissibles de notre temps. Au milieu de toute cette poussière d'écoles mortes pour nous, on y sent toujours le souffle d'un esprit libre et vivant et on est surpris par des éclairs d'une raison puissante. Au reste il faut rendre au Maïmonide la justice de dire qu'il n'a pas usé des formes scolastiques comme on l'a fait plus tard, et que le sens ne se perd jamais chez lui dans des formules d'une abstraction raffinée. La profonde connaissance qu'il avait de la philosophie arabe donne à son livre un nouvel intérêt pour nous. Il a dû cet avantage en partie aux malheurs de sa vie; car sa jeunesse s'est passée dans une de ces misérables époques de persécution où les juifs d'Espagne étaient obligés de se conformer au Coran, de fréquenter les mosquées et de faire élever leurs enfants dans les écoles musulmanes. Le Maïmonide passa ainsi sa jeunesse, et lorsque lui et sa famille se sont plus tard soustraits à cette servitude par l'émigration, il n'a pas eu à se repentir d'avoir passé par cet enseignement. Il n'y a pas de meilleure introduction à la scolastique arabe que le *Guide des Égarés*, et M. Munk, qui est probablement aujourd'hui l'homme le plus versé dans cette matière, en a beaucoup facilité l'étude par les notes qui accompagnent sa traduction.

M. Flügel, à Dresde, est occupé à préparer une édition de

1. *Le Guide des Egarés*, traité de théologie et de philosophie par Moïse Ben-Maïmoun dit Maïmonide, publié pour la première fois dans l'original arabe et accompagné d'une traduction française et de notes critiques, littéraires et explicatives, par S. Munk. Vol. II, Paris, 1861, in-8° (xvi-382 et 204 pages).

l'Encyclopédie littéraire arabe connue sous le titre de *Fihrist;* il en a tiré un chapitre sur la doctrine et les écrits de Manès, et en a fait le sujet d'un ouvrage sur cet hérésiarque[1]. Tout le monde sait que nous ne connaissons Manès que par ses antagonistes, et qu'il reste bien des doutes sur sa vie et ses doctrines. M. Flügel a retrouvé dans le *Fihrist* des renseignements qui évidemment proviennent de sources manichéennes, et il en publie le texte, une traduction et un commentaire tiré surtout de sources orientales. Ce n'est pas une vie ni un exposé systématique de la doctrine de Manès; ce sont des matériaux nouveaux et très curieux à ajouter à ceux que contiennent les Pères de l'Église; mais l'auteur traite néanmoins, dans son commentaire, de toutes les parties importantes du sujet, discute des documents fournis par les Pères. C'est un secours tout à fait inattendu que reçoit l'histoire ecclésiastique, et l'auteur a mis en évidence, avec une impartialité et un savoir rares, tout le parti qu'on peut en tirer.

Les sciences des Arabes ne paraissent avoir été l'objet que d'un petit nombre de travaux. M. Sédillot[2] a publié une brochure dans laquelle il défend, surtout contre feu M. Biot, les droits des Arabes dans les découvertes astronomiques et la part qu'il a prise lui-même dans la revendication de ces droits contre les prétentions des sinologues et des indianistes. Il y traite de la question des Nakschatras indiens, sur laquelle j'aurai à revenir plus tard. M. Woepcke[3] a fait paraître un mémoire qui a pour objet de prouver que les Arabes avaient découvert la construction des équations du quatrième degré, problème que les géomètres grecs n'avaient jamais abordé. C'est une nou-

1. *Mani, seine Lehre und seine Schriften,* aus dem Fihrist zum ersten Mal herausgegeben von G. Flügel. Leipzig, 1862; in-8 (VIII et 440 pages).

2. *Courtes observations* sur quelques points de l'histoire de l'astronomie et des mathématiques chez les Orientaux, par M. Sédillot. Paris, 1863, in-8° (29 pages).

3. *Sur la construction des équations du quatrième degré par les géomètres arabes,* par M. Woepcke. Paris, 1863, in-4 (14 pages), Extrait du *Journal de mathématiques pures et appliquées.*

velle confirmation de la thèse, que les Arabes ne se sont pas contentés d'emprunter aux Grecs leurs mathématiques, mais qu'ils ont ajouté à la science et l'ont transmise aux Italiens de la renaissance dans un état plus avancé qu'ils ne l'avaient reçue de leurs maîtres. Cette thèse est, je crois, prouvée aujourd'hui et ne sera probablement plus contestée; mais l'histoire des sciences chez les Arabes n'est pas encore achevée; c'est un des côtés brillants du rôle qu'ils ont joué dans le monde; ce n'est, d'ailleurs, que lentement et par le travail infatigable de quelques hommes qui seuls réunissent les connaissances variées qu'exige cette étude, qu'il pourra être remis tout à fait en lumière.

M. Soliman al Haraïri a publié en arabe un livre de science qui rentre à peine dans le cadre de ce que nous appelons littérature orientale, mais que je cite avec grand plaisir comme un indice de rapports tels qu'ils devraient être entre l'Europe et l'Orient. C'est un traité de météorologie, de physique et de galvanoplastie[1] destiné à rendre ces matières accessibles aux compatriotes de l'auteur. Des travaux de ce genre sont de véritables œuvres de civilisation, et plût à Dieu que l'influence de l'Europe s'exerçât uniquement de cette manière. On voit en Turquie, dans l'Inde, en Perse et en Chine, de faibles commencements de ce genre d'efforts, et partout où ils ne sont pas provoqués artificiellement par les gouvernements, mais sont le résultat spontané du travail indigène, ce sont des germes infiniment précieux d'un plus heureux avenir pour l'Orient. Il n'y a guère que les hommes comme M. Soliman al Haraïri qui, également versés dans les langues et les sciences des deux partis, puissent inspirer à leurs compatriotes et coreligionnaires le goût des sciences étrangères; l'on ne saurait trop les y encourager.

1. *Traité de météorologie, physique et galvanoplastie*, rédigé en arabe, d'après les meilleurs auteurs français, par M Soliman al Haraïri. Paris, 1862, in-8° (262 pages).

Je passe à la littérature arabe proprement dite, dont les savants d'aujourd'hui s'occupent bien moins que leurs prédécesseurs. L'histoire l'emporte aujourd'hui entièrement sur la littérature; c'est la même chose partout, et les orientalistes ne font que suivre l'impulsion générale. Il n'y a pas à s'en plaindre, car la connaissance plus intime de l'histoire donnera aux œuvres littéraires des Orientaux un nouvel attrait et les rendra plus intelligibles. Nous pouvons aujourd'hui sourire des débats passionnés sur le mérite relatif des études orientales littéraires et historiques, dont quelques-uns de nous ont été, il y a longtemps, témoins ou acteurs. C'est la jeune génération qui défendait alors l'histoire; elle a eu naturellement le dessus et a donné le ton qui a prévalu depuis. Mais il n'y a aucune nécessité à ce que les deux moitiés d'un même tout se combattent, et si l'une est plus favorisée par la mode d'une époque, l'autre en profitera plus tard.

M. Perron, à Alger, a publié la traduction d'un conte populaire arabe, intitulé *Glaive des Couronnes*[1]. Il le caractérise, dans sa préface, comme étant un spécimen d'une classe nombreuse de romans de cape et d'épée, qui existent chez les Arabes et qui nous sont inconnus. Je ne sais si cette qualification est tout à fait applicable à un récit composé d'une série d'aventures d'un prince fabuleux, qui va de pays en pays, conquérant tout, épousant une quantité de princesses, se débattant à grands coups d'épée contre des multitudes armées, contre des magiciens et des fées, aventures sans autre liaison que l'identité de héros. Il n'y a ni intrigue ni analyse de caractère : tout l'intérêt est dans les coups d'épée, et dans la description d'armées innombrables, de forteresses impossibles et d'étonnants artifices de magie, et tout se termine infailliblement par la défaite des ennemis du Glaive des Couronnes et la conversion des vaincus à l'islam. Le récit est divisé en séances, il a beaucoup

1. *Glaive des Couronnes* (Seïf-el-Tidjân), roman traduit de l'arabe, par M. le Dr Perron. Paris, 1862, in-8° (x et 334 pages).

de vivacité et n'est défiguré par aucune grossièreté ; on dirait un conte de fées pour des enfants. Mais ce petit livre donne lieu à beaucoup de questions de la part du lecteur. Pourquoi l'auteur, quand il convertit un païen, substitue-t-il à Muhammed le prophète de Dieu les noms d'Abraham et d'Ismaël ? Est-ce pour donner un air d'antiquité à son récit ? De quelle époque peut être cette littérature, où se produit-elle, et pour quel public ? M. Perron, qui paraît bien connaître ces livres populaires, pourrait peut-être nous éclairer sur ces questions, car il est difficile de croire que cette Bibliothèque bleue s'adresse aux mêmes auditeurs que les Mille et une Nuits et le roman d'Antar.

Ce nom d'Antar me rappelle que nous avons l'espoir d'obtenir à la fin le texte de ce roman. M. Soliman al Haraïri a commencé à le publier sous forme de feuilleton dans le journal arabe qui paraît à Paris sous le titre de *Bardjis*. Son intention est sans doute de réunir ces feuilles isolées en volume. Puisse le journal durer assez longtemps pour achever un feuilleton de cette longueur !

M· Ahlwardt, à Greifswalde, nous fait espérer qu'il reprendra le travail interrompu de l'édition du *Kitab al Aghani* de Kosegarten ; c'est extrêmement désirable, et M. Ahlwardt a montré par ses ouvrages précédents combien il est préparé pour cet important travail. Enfin M. Gosche, à Halle, annonce la publication prochaine de la collection d'anciennes poésies arabes faite par Mufadhal al Dhabbi, dans le second siècle de l'hégire[1], collection restée à peu près inconnue, et qu'il se propose d'accompagner du commentaire de Marzouki, de notes littéraires et philologiques et d'un glossaire, par lequel il croit pouvoir remplacer avantageusement une traduction. Mais pourquoi pas

1. *Al-Mufadhdhaliyyat*, eine alt-arabische Gedichtsammlung, herausgegeben von Dr. R. Gosche. On souscrit à Berlin chez MM. Mittler et fils ; le prix de souscription est de 12 thaler.

l'un et l'autre? Ces anciennes poésies sont-elles donc si dépourvues d'intérêt qu'elles ne puissent servir qu'à des études grammaticales ou lexicographiques?

Je puis placer ici la mention de la première partie de l'ouvrage que M. Flügel publie sur les écoles des grammairiens arabes [1]; car ce n'est pas un travail de grammaire, mais d'histoire littéraire. La grammaire était devenue l'objet des études et de la préoccupation des Arabes, aussitôt que les conquêtes des premiers khalifes les eurent mis en contact avec des peuples étrangers, auxquels ils imposaient le Coran. Aussi les grandes écoles grammaticales se formèrent-elles dans les villes fondées par les khalifes sur les limites des pays qui parlaient l'arabe, à Koufa, à Basra, et plus tard à Baghdad. L'importance qu'on attachait naturellement à l'interprétation du Coran, l'ambition des lettrés de conserver et d'imiter la langue du désert, et le désir des mulsumans d'autres races d'écrire correctement l'arabe, donnèrent aux études grammaticales sous le khalifat une importance qu'elles n'ont jamais eue nulle autre part. Il devint presque nécessaire pour tout homme qui voulait se distinguer comme poète, comme jurisconsulte ou comme théologien, de débuter par un traité grammatical pour justifier de ses études savantes. La liste des grammairiens arabes embrasse donc une grande partie des hommes les plus distingués dans toutes les branches du savoir, et l'ouvrage de M. Flügel est une contribution à l'histoire littéraire des Arabes, bien plus considérable que le titre ne paraît promettre. L'auteur traite dans cette première partie des écoles de Basra et de Koufa et des écoles mixtes; il en donne l'histoire, avec la liste des savants qui en ont fait partie et la biographie plus ou moins détaillée des plus distingués d'entre eux. Son but est de fournir des matériaux pour une histoire future de la littérature arabe, et il nous donne un véritable modèle de la manière dont ce sujet doit être traité.

1. *Die grammatischen Schulen der Araber*, von G. Flügel. Erste Abtheilung. Die Schulen von Basra, und Kufa, und die gemischten Schulen. Leipzig, 1862, in-8° (XII et 265 pages).

Avant d'annoncer les ouvrages qui ont paru sur la langue arabe, j'ai à mentionner un nouvel essai de transcription de l'alphabet arabe, par M. Brockhaus, à Leipzig[1]. Le but de M. Brockhaus n'est pas de remplacer l'alphabet arabe (excepté dans le cas de l'hindoustani), ni de faciliter les commencements de l'étude de la langue, ni de produire de l'uniformité dans la transcription des noms propres, mais, avant tout, de fournir un moyen d'imprimer plus rapidement et à bien moins de frais des textes que leur étendue ne permettrait pas de reproduire avec des types arabes. M. Brockhaus procède d'après le système de W. Jones, excluant les lettres étrangères à l'alphabet latin, et multipliant celles-ci par des points. Ce système a réussi pour le sanscrit, mais il est d'une application plus difficile pour l'arabe. M. Brockhaus a eu soin, avant tout, de résoudre les difficultés qui naissent de l'influence de la grammaire arabe sur l'écriture et de ne pas multiplier au delà du plus strict besoin les points et autres signes distinctifs qu'il applique aux lettres latines; le résultat est qu'on peut, je le crois, écrire et imprimer de l'arabe correctement avec son alphabet, mais en employant scrupuleusement les signes distinctifs et en se rappelant perpétuellement un assez grand nombre de règles, de même qu'on peut écrire ou imprimer avec l'alphabet de M. Barb, en adoptant ses lettres ajoutées. Fera-t-on l'un ou l'autre? Je ne sais et j'en doute. M. Brockhaus étend son système, avec les modifications que la nature et la prononciation exigent dans chacun des cas, à toutes les langues qui se servent de lettres arabes, au persan, au turc, au malais, à l'afghan et à l'hindoustani, mais il n'en conseille l'adoption courante et dans l'usage général que pour l'hindoustani, et cela par des raisons très bonnes qu'il faut lire dans sa brochure. Ce travail est une fort belle étude, pleine de bon sens, de modération et de précision ; l'auteur n'exagère rien, il pourvoit au nécessaire et au possible; il est difficile de ne pas lui accorder presque chaque

1. *Die Transcription des arabischen Alphabets*, von Dr H. Brockhaus (tiré à part du vol. XVII du Journal de la Société orientale de Leipzig). Leipzig, 1863, in-8° (102 pages.).

point, et pourtant on peut douter de la réussite de l'ensemble.

Le nombre des grammaires arabes, déjà si considérable, s'accroît tous les ans, et l'on en publie pour tous les besoins, depuis le manuel le plus simple écrit pour les voyageurs, jusqu'aux ouvrages destinés aux recherches les plus savantes. M. Beamont a publié à Londres une grammaire concise, revue par le scheikh Ali Nady al Barramy [1]; M. Wahrmund a fait paraître à Giessen un manuel de l'arabe moderne [2]; M. Winkler[3] a écrit une grammaire pour l'acquisition rapide de l'arabe vulgaire, tel qu'il est parlé en Égypte et le long de la mer Rouge; M. Wright [4] imprime une chrestomathie faisant suite à sa grammaire; enfin, on nous donne l'espoir de voir paraître une nouvelle édition de la grammaire de M. de Sacy, et, comme de raison, elle sera reproduite sans aucun changement.

Mais, au fond, nous avons bien moins besoin de nouvelles grammaires que de nouveaux dictionnaires. Les missionnaires de la compagnie de Jésus, à Beyrouth, ont publié, parmi les nombreux manuels destinés à leurs écoles arabes, un dictionnaire français-arabe que je ne connais pas, et un autre, arabe-français [5], destiné à servir à l'usage habituel de la vie. Dans ce but on y a omis les mots qui ne se rencontrent que dans le style littéraire, et on y a compris une foule de mots de la langue vulgaire. Ce travail paraît bien conçu pour le but qu'on s'est proposé, mais ne sera par cela même d'aucun secours pour les études littéraires.

1. *Concise grammar of the arabic language*, by Beamont, revised by Sheikh Ali Nady al Barramy. Londres, 1861, in-12.

2. *Practisches Handbuch der neu-arabischen Sprache*, von Wahrmund. Giessen, 1862, 3 vol. in-8°.

3. *Kurzgefasste arabische Sprachlehre*, zur schnellen Erlernung der vulgär-arabischen Sprache, wie dieselbe in ganz Egypten und am rothen Meere gesprochen wird, nebst Wörterbuch. Leipzig, 1862, in-8° (XII et 260 p.)

4. *An arabic chrestomathy* with complete glossary by W. Wright. Londres, 1863, in-8° (sous presse).

5. *Dictionnaire arabe-français*, par le Rév. P. Cuche, de la Compagnie de Jésus. Beyrouth, 1862, in-8° (VI-759 p.). Prix 30 francs.

M. Kazimirski de Biberstein a terminé son dictionnaire arabe-français[1], qui est fondé sur le Kamous, avec addition de termes tirés des lectures de l'auteur, et d'un certain nombre de significations plus modernes, empruntées aux Mille et une Nuits. C'est un travail fait avec beaucoup de soin, qui a occupé M. Kazimirski pendant bien des années.

Enfin, je puis annoncer le commencement de la publication du dictionnaire de M. Lane[2], ouvrage tout destiné aux savants et, depuis longtemps, attendu impatiemment. Vous savez tous que M. Lane, après la publication de sa traduction des Mille et une Nuits et de sa description de l'Égypte moderne, a été encouragé par le duc de Northumberland, et, plus tard, par le gouvernement anglais, à retourner dans ce pays. Rentré au Caire en 1842, il n'en est plus sorti pendant de longues années, s'enfermant dans cette vieille ville, s'entourant de ce qu'il y a encore de savants musulmans, renonçant à tout contact avec les Européens et explorant ce qui reste des anciennes richesses des bibliothèques des mosquées. A son retour en Angleterre, il a classé et ordonné tous ces matériaux et n'a commencé l'impression que lorsque l'ouvrage était entièrement achevé, de sorte que nous sommes sûrs de jouir du résultat complet de ce travail de vingt ans.

M. Lane rend longuement compte, dans son introduction, des manuscrits dont il s'est servi, des hommes qui l'ont aidé, des secours qu'il a trouvés. Je ne puis entrer dans ce détail, mais je dois indiquer le but qu'il s'est proposé dans son travail, et le point de vue auquel il s'est placé. Il a voulu comprendre dans son dictionnaire toute la langue classique des Arabes, c'est-à-dire la langue qu'on parlait dans le désert,

1. *Dictionnaire arabe-français*, par M. Kazimirski de Biberstein. Vol. II. Paris, 1861, in-8°.

2. *An arabic-english Lexicon*, derived from the best and the most copious eastern sources, comprising a very large collection of words and significations omitted in the Kamoos, etc., by E. W. Lane. Liv. Ire, part. 1re Londres, 1863, in-4° (XXXII et 364 p.). Prix de chaque livraison, 25 sh.

dont on se servait dans la poésie, que Muhammed a employée dans le Coran et que les traditionnistes conservaient, la langue enfin que les poètes et savants postérieurs écrivaient aussi bien qu'ils le pouvaient, au milieu de populations parlant un arabe plus ou moins corrompu par le contact avec d'autres peuples, et qui avait dû s'enrichir pour répondre à des besoins nouveaux. L'arabe classique, qui après tout est resté le fond et le modèle du langage postérieur, est donc le cadre que M. Lane s'est proposé de remplir et qu'il a rempli, en effet, avec une abondance et un soin extraordinaires. Son livre est un *Thesaurus* où il traite chaque mot selon son sens primitif et ses nuances et applications, en citant pour chaque cas ses autorités et des exemples. Quant aux mots qui ont de l'importance grammaticale, il les traite avec plus d'ampleur encore, et ces articles sont de véritables monographies.

M. Lane a divisé ses listes de mots en deux parties, dont la première contiendra tous les mots d'un usage fréquent, et la seconde ceux d'un emploi rare et exceptionnel. On ne voit pas bien la raison de cet arrangement insolite; serait-ce pour alléger le dictionnaire d'usage commun et le rendre plus accessible? Cette première division formera huit parties comme celle qui a paru, et contiendra à peu près trois fois autant de matières que Freitag.

Cet ouvrage sera d'un grand secours pour l'étude savante de la langue, et je ne doute pas qu'un usage plus long ne confirme la prévention favorable que le nom de l'auteur, son travail persévérant, les ressources qu'il a trouvées et le premier aspect du livre doivent inspirer à tout le monde. Mais d'après son plan même, il ne répondra pas à tous les besoins des savants, parce qu'il exclut nécessairement les termes qui se sont formés après l'époque classique de la langue, les dérivés qu'une administration plus étendue et plus régulière a fait naître, les termes abstraits créés pour les besoins des écoles philosophiques et théologiques, enfin les mots relatifs à des

sciences inconnues aux premiers temps de l'islam. Ces termes ne se trouvent aujourd'hui nulle part réunis; quelques-uns ont été incorporés graduellement dans les dictionnaires, d'autres, en plus grand nombre, sont expliqués dans les traductions et les commentaires publiés par les éditeurs de textes arabes, d'autres se trouvent dans quelques ouvrages spéciaux, comme celui de M. Dozy sur les armes et les vêtements des Arabes, et un assez grand nombre a été introduit dans les dictionnaires persans, turcs ou hindoustanis; mais pour la plupart de ces mots nous sommes réduits à l'étymologie, qui ne peut jamais nous donner la nuance précise.

M. Sprenger a satisfait, jusqu'à un certain degré, à ce besoin, en se mettant à la tête de la publication du dictionnaire des termes techniques, qui est achevé aujourd'hui[1]. M. Sprenger s'est proposé dans cet ouvrage de venir en aide aux élèves des écoles musulmanes dans l'Inde, en leur donnant un moyen facile de se rendre compte des termes techniques arabes qu'ils rencontraient à chaque pas dans leurs études de langue, de médecine, de mathématiques, de théologie et de jurisprudence. Il n'est pas douteux que ce ne soit un des plus grands services qu'on ait pu rendre aux écoles musulmanes; mais les savants en Europe en profiteront aussi, ils y trouveront les définitions d'un très grand nombre de termes dont on ne rencontrait l'explication que dans des ouvrages arabes sur les différentes sciences. L'ouvrage de M. Sprenger peut donc être considéré comme un des éléments d'un dictionnaire qui serait le complément et la contre-partie de celui que nous a donné M. Lane, complément dont il demande lui-même et provoque l'exécution, et qui contiendrait ce que les siècles postérieurs ont ajouté à l'arabe classique. C'est un sujet immense, qui semble dépasser les forces d'un seul homme, mais qui, certainement,

1. *A Dictionary of the technical terms*, used in the sciences of the Musulmans, edited by Mawlawees Mohammed Wajik, Abd-al-Haqq and Gholam Kadir, under the superintendence of Dr Sprenger. En 20 cahiers, formant 2 volumes. Calcutta, 1862, in-4° (en tout 1564 et 72 pages).

deviendra abordable dans quelque temps, à mesure que les matériaux qu'on ne cesse d'apporter de tous les côtés formeront un ensemble plus complet.

Avant de quitter la littérature arabe, je dois toucher un sujet qui, sans en faire partie, en est le plus rapproché possible : ce sont les inscriptions himyarites de Saba. La plus importante découverte de ce genre, depuis celle de M. Arnaud, est due à M. le capitaine Playfair, qui trouva à Aden, il y a quelques années, vingt-sept plaques de cuivre couvertes d'inscriptions himyarites de la plus belle écriture. Il eut alors la complaisance de m'envoyer la photographie d'une de ces plaques, et je l'aurais volontiers reproduite dans le *Journal asiatique*, si je n'avais pas craint d'empiéter sur les droits évidents de M. Playfair. Ces inscriptions ont été récemment reproduites à Bombay[1]; on y en a ajouté quelques autres qu'on a retrouvées à Mareb et à Thaaz, sur des plaques de pierre et de marbre, en tout trente-six inscriptions. Malheureusement, à défaut de types himyarites, on ne les a imprimées qu'en transcription arabe, ce qui ôte à la publication presque toute sa valeur. Je crois que ces monuments, qui ont appartenu en dernier lieu au général Coghlan et à M. Wilson, à Bombay, ont passé depuis dans le British Museum de Londres, car je vois qu'on s'y occupe à reproduire par la voie de la photographie trente-deux inscriptions himyarites. Que ce soient les mêmes, ou, ce qui vaudrait encore mieux, que c'en soient d'autres, cette publication sera d'un haut intérêt, car dans l'étude d'un dialecte aussi peu connu, le nombre des documents qu'on a à sa disposition est le premier élément de succès. Ces documents existent dans le pays de Saba, et l'on sait avec certitude qu'il y a encore des centaines d'inscriptions himyarites à relever dans les an-

1. Le cahier que j'ai en main forme un petit in-4° sans titre ni date. Je crois que c'est un fragment détaché d'un des rapports officiels dont chaque gouvernement indien publie une série. Le cahier se compose de trente-six feuillets imprimés d'un seul côté, et contenant chacun la transcription arabe d'une inscription et l'indication du lieu où elle a été trouvée.

ciennes villes abandonnées ou peu habitées du Yémen ; mais il faut beaucoup de courage, beaucoup d'adresse et un concours de circonstances favorables pour les visiter. Il y a là de grandes découvertes à faire et toute l'histoire du midi de l'Arabie et de son antique civilisation à retrouver.

Il faudra probablement, pour assurer l'interprétation de ces inscriptions, suivre la voie indiquée par Fresnel, et chercher dans les dialectes aujourd'hui barbares de la côte méridionale de l'Arabie les reste de l'himyarite et s'aider de l'éthiopien, dont la connaissance, grâce surtout aux travaux de M. Dillmann à Kiel, devient plus facile et plus précise. M. Dillmann a publié une nouvelle partie de son édition de la Bible éthiopienne, contenant les Rois, les Paralipomènes, Esdras et Esther. Il a préparé pendant bien des années un dictionnaire éthiopien [1], infiniment plus complet que celui de Ludolf, qui était une merveille pour son temps, mais qui ne répond plus aux besoins que les études modernes sur la comparaison des langues ont fait naître. La première moitié de ce dictionnaire a paru il y a quelques mois ; l'auteur y a mis à profit tout ce qui est accessible de la littérature éthiopienne, et chaque nuance dans le sens d'un mot est accompagnée de preuves, souvent nombreuses jusqu'à l'abondance. L'impression de la seconde moitié est terminée, et cette partie sera publiée sous peu.

Sur les autres littératures sémitiques secondaires je ne connais que peu de travaux en dehors de ceux qui ont paru dans les différents journaux asiatiques que j'ai déjà mentionnés. M. l'abbé Bargès a publié un papyrus égypto-araméen [2], écrit

1. *Lexicon linguæ æthiopicæ*, cum ex opere Ludolfiano, tum e permultis libris manuscriptis et impressis collectum et digestum, auctore A. Dillmann. Pars prior. Leipzig, 1862, in-4° (344 p.).

2. *Papyrus égypto-araméen* appartenant au musée égyptien du Louvre, expliqué et analysé pour la première fois par l'abbé J. J. L. Bargès. Paris, 1862, in-4° (35 pages et 2 planches.

en caractères phéniciens, et contenant un fragment d'un compte que paraît avoir fourni à son maître l'intendant de quelque personnage égyptien, des derniers temps des Lagides. Ces textes sont malheureusement très rares, de sorte que chaque fragment a de la valeur, et M. Bargès tire de son inscription tous les renseignements linguistiques historiques qu'elle peut fournir.

La belle collection de manuscrits syriaques du British Museum a fourni à M. Land les matériaux d'un premier volume d'*Anecdota syriaca*[1] qui offre déjà un assez grand intérêt. L'auteur traite dans son introduction d'un grand nombre de points relatifs à l'histoire littéraire des Syriens et aux manuscrits de Londres, et il a joint un essai de paléographie syriaque, accompagné de fac-similé faits avec beaucoup de soin; c'est, je crois, le premier travail de ce genre qui ait été publié. Ensuite il donne quatre textes syriaques sur des sujets très différents, l'un, tiré d'une chronique du VIIIe siècle; le second, contenant une histoire des chrétiens de Saint-Thomas sur la côte de Malabar; le troisième, sur la loi civile romaine, telle qu'elle était appliquée en Syrie avant Justinien; enfin une collection de sentences de Ménandre. L'auteur accompagne ces textes d'une traduction et d'un commentaire.

J'arrive aux travaux qui ont été faits sur la Mésopotamie et sur les inscriptions cunéiformes. M. Oppert a achevé son rapport sur l'expédition scientifique en Mésopotamie[2], en pu-

1. *Anecdota syriaca*, collegit, edidit, explicuit J. P. N. Land. t. I. Leyde, 1862, in-4° (XIV, 214, et 73 pages et 28 pl.).

2. *Expédition scientifique en Mésopotamie* exécutée par ordre du gouvernement, de 1851 à 1854, par MM. Fresnel, Thomas et Oppert, publiée par Jules Oppert, t. I. Relation du voyage et résultats de l'expédition. Paris, 1863, in-4° (III et 361 pages). Prix des deux volumes et de l'Atlas, 125 francs.

Je me suis plusieurs fois élevé contre le prix exorbitant auquel on vend les ouvrages de science dont le Gouvernement français fait les frais, et celui-ci m'en offre une nouvelle occasion. Voici un livre, en fait, destiné uniquement aux savants, indispensable à ceux qui s'occupent de l'histoire et

bliant le premier volume de son ouvrage, dont le second avait déjà paru il y a quelques années. Le volume actuel contient la relation du voyage et la description des travaux de la commission. La partie qui intéresse la science dans ce volume consiste, avant tout, dans la topographie du terrain de Babylone et la détermination de l'emplacement et de la nature des édifices dont les ruines couvrent le sol. Les renseignements que fournissent les inscriptions cunéiformes y sont combinés avec l'étude du terrain pour commenter les descriptions que les anciens nous ont laissées de cette ville, pour en refaire le plan et montrer les changements qu'elle a subis dans le cours de son existence. L'auteur, en terminant, donne, mais avec de moindres développements, des notions sur les emplacements de Ninive, de Khorsabad et des autres villes antiques qu'il a visitées à son retour, en les appuyant toujours sur des traductions d'inscriptions.

La chronologie assyrienne, qui est encore entourée de

des langues de la Mésopotamie, un livre dont l'impression est payée par le Gouvernement et dont on est néanmoins parvenu à faire monter le prix de telle façon que la plupart de ceux qui en ont besoin ne pourront l'acheter. Cela se fait toujours contre le gré des auteurs, qui, naturellement, désirent que leurs ouvrages arrivent aux mains de ceux auxquels ils sont utiles, c'est contre le but qu'on se propose et contre les intérêts de l'Administration, qui voudrait faire l'emploi le plus profitable à la science des ressources qu'elle a à sa disposition. Le seul motif est l'intérêt, bien ou mal entendu, des libraires, qui trouvent moyen d'enfler l'ouvrage par des hors-d'œuvre, des planches de luxe, n'ajoutant rien à la valeur du livre, mais beaucoup à son prix. Dans le cas présent, il fallait, pour l'intelligence du texte, trois ou quatre plans, qui auraient très bien trouvé leur place dans le volume même, mais pour augmenter le prix, il fallait un atlas par livraisons, et on a ajouté, en conséquence, des planches pittoresques, parfaitement inutiles, mais qui ont permis de tripler le prix du livre. Je ne blâme pas les libraires, qui ne songent qu'à leurs affaires; mais, je le répète, le système est nuisible à la science. Il ne serait pas bien difficile, ce me semble, d'obvier à cet inconvénient. Il suffirait que le Gouvernement, quand il consulte une commission savante sur le mérite d'un ouvrage auquel il est disposé à accorder des encouragements, la consultât aussi sur l'utilité des planches et gravures qu'on propose d'y ajouter. Ce serait le moyen de résister à cette tendance au luxe qui gaspille les fonds que l'État a destinés généreusement aux besoins de la science, et de sauvegarder l'intérêt des savants.

beaucoup de difficultés, a trouvé un secours inattendu dans une découverte très importante qu'a faite Sir H. Rawlinson[1]. On avait déjà remarqué que les années assyriennes n'étaient pas seulement désignées par le nom du roi régnant, mais que chacune portait encore le nom de quelque personnage, à peu près comme les années, chez les anciens, portaient les noms des consuls, des archontes, etc. On est convenu d'appeler ces personnages assyriens les *Éponymes;* mais la mention des années d'après leurs noms n'était qu'une difficulté de plus pour la chronologie. Maintenant Sir H. Rawlinson a réussi à remettre en ordre les fragments de quatre des célèbres tablettes du palais de Kouyoundjik, sur lesquelles il a trouvé des listes parallèles des années des rois et des mêmes années avec la désignation de leurs *éponymes*. Ces listes s'étendent à deux cent soixante-sept ans, sur lesquels il a pu retrouver deux cent vingt-quatre noms d'années. On comprend quels moyens de contrôle et quelle certitude ces listes donnent à cette partie de la chronologie de l'Assyrie. C'est une nouvelle et frappante preuve de l'intérêt qu'offrent ces tablettes, sur lesquelles repose réellement l'espoir de vaincre une grande partie des difficultés qui se rencontrent dans l'interprétation des textes assyriens.

Le texte de ces listes n'est pas encore imprimé, mais M. Oppert en a fait usage dans un travail[2] sur les inscriptions du roi Sargon et de ses fils, pour préciser plusieurs faits qui se rapportent à ce roi. Il a publié dans ce travail une traduction de plusieurs inscriptions des rois de cette famille. Lui et M. Ménant ont publié plus tard le texte de la plus considérable de ces inscriptions dans le *Journal asiatique*[3], avec une transcription et une traduction littérale en latin; vous en recevrez, dans un prochain cahier du journal, l'analyse grammaticale,

1. Voyez l'annonce détaillée de cette découverte dans l'*Athenæum* du 31 mai 1862.

2. *Les inscriptions assyriennes des Sargonides et les fastes de Ninive*, par J. Oppert. Versailles, 1862, in-8° (60 pages). Tirage à part des *Annales de philosophie chrétienne*.

3. *Journal asiatique*. Paris, 1863.

analyse indispensable à tout travail de ce genre, et qui peut mettre le lecteur en état de suivre les procédés par lesquels les interprètes sont arrivés au sens qu'ils adoptent.

M. Hincks a publié un mémoire sur la polyphonie des cunéiformes assyriens[1]. Le fait que l'on trouve dans le syllabaire assyrien des signes qui n'ont pas moins de quatre prononciations distinctes, et peuvent exprimer ainsi jusqu'à quatre syllabes entièrement différentes, est reconnu unanimement par tous les assyriologues; mais aucune des difficultés inhérentes à l'étude des cunéiformes n'a plus contribué que les polyphones à entretenir dans le monde savant un préjugé tenace contre la lecture du syllabaire assyrien. M. Hincks ne nie pas la difficulté, et son but est de prouver qu'elle n'est pas, à beaucoup près, aussi grande de fait qu'elle apparaît au premier aspect, et qu'elle ne crée un embarras réel que dans la lecture des noms propres. Il essaye ensuite de démontrer que les Assyriens, dans leur système d'écriture, étaient presque forcés d'adopter les polyphones, pour éviter des inconvénients plus grands. Un pareil argument ne paraît pas soutenable, et il est bien plus naturel de penser que ce singulier usage aura eu sa raison historique : la plupart des assyriologues la trouvent dans la supposition que l'alphabet aurait été emprunté par les Assyriens à un peuple parlant une autre langue. Cette solution est encore toute conjecturale, mais il est possible que les tablettes de Nimroud la confirment. Puisse le British Museum ne pas tarder à les

1. *On the polyphony of the assyro-babylonian cuneiform writing*, by E. Hincks. Dublin, 1863, in-8° (58 pages). Tirage à part de l'*Atlantis*. C'est grand dommage que M. Hincks, qui a rendu de si éminents services à ces études, et dont les travaux sont marqués par le savoir, la sagacité et la bonne foi les plus rares, ait toujours éparpillé ses mémoires dans des journaux peu répandus sur le continent et où on ne les soupçonne pas. Il y a longtemps que j'aurais dû annoncer une série d'articles de lui sur les formes verbales de l'assyrien, qui ont paru en 1855 dans le *Journal for sacred literature*, et qui forment réellement le premier essai de grammaire assyrienne qui ait été publié; mais je ne les connaissais pas. Je vois qu'il en a préparé une nouvelle rédaction, et il est fort à désirer qu'elle paraisse le plus tôt possible.

comprendre dans sa Collection d'inscriptions cunéiformes, dont le premier volume a déjà rendu tant de services à cette étude.

Un nouvel ouvrage de M. Ménant[1] fait encore mieux ressortir la nécessité de la publication de ces tablettes. L'auteur trouve que les inscriptions archaïques, qui nous viennent de la première dynastie ninivite, sont composées presque entièrement en écriture idéographique, ou, comme il l'appelle plus correctement, *allophone*, de sorte que les Assyriens auraient traité comme des hiéroglyphes les signes phonétiques du syllabaire primitif des Touraniens (que, selon la théorie des assyriologues, ils leur auraient emprunté) en leur laissant leur sens, mais en leur substituant, dans la prononciation, le mot assyrien. C'est comme si les Anglais avaient adopté, dans leur écriture, le mot *eau*, mais en le prononçant *water*. Si les Assyriens ont réellement emprunté leur écriture à un peuple parlant une autre langue, on trouverait naturel que cet emprunt eût laissé quelques traces dans leur écriture; mais il paraît pourtant incroyable que des inscriptions entières, ou presque entières, aient été écrites en *allophones*. Il faut espérer qu'on trouvera une solution plus simple des difficultés incontestables qu'offre la lecture de ces inscriptions; mais, si c'est là le dernier mot de la science, et si des faits incontestables en prouvent la vérité, il faudra en conclure que les Assyriens, en adoptant cette écriture, ont voulu réserver l'art de lire à une caste de savants. Ce qui tendrait à appuyer cette opinion, c'est que l'emploi des *allophones* paraît diminuer à mesure qu'on arrive aux inscriptions plus modernes, jusqu'à ce qu'ils ne paraissent plus guère que dans les noms propres, parce que le besoin de l'écriture, devenant plus commun, aurait forcé de la rendre plus intelligible.

1. *Inscriptions de Hammourabi*, roi de Babylone (XVI[e] siècle avant Jésus-Christ), traduites et publiées avec un commentaire à l'appui par M. Joachim Ménant. Paris, 1863, in-8° (80 pages et 6 planches).

M. Ménant donne trois inscriptions d'un ancien roi de Babylone, Hammourabi, écrites dans le système *allophone*, et essaye d'en restituer la lecture et le sens; on sent de suite de quelles difficultés cette entreprise est entourée et combien de doutes elle fait naître dans l'esprit du lecteur, car on se trouve là dans le cœur de la question des polyphones et de tout ce qu'elle entraîne d'embarras; et, puisque les tablettes doivent nous donner là-dessus des lumières certaines, il faut se joindre à M. Ménant pour en solliciter la prompte publication.

M. Ménant, dans un rapport[1] sur un voyage qu'il a fait à Londres pour compléter un syllabaire assyrien, annonce la publication prochaine de ce travail. Dans ce syllabaire, il rend compte historiquement des résultats jusqu'ici obtenus dans la lecture des cunéiformes assyriens et discute l'un après l'autre tous les signes, aujourd'hui connus, de ce syllabaire, en indiquant par qui et où les significations ont été trouvées et discutées. Un exposé de ce genre est devenu presque indispensable aujourd'hui, pour permettre à chacun de remonter, sans une grande perte de temps, aux premiers travaux qui sont dispersés dans un grand nombre de recueils et de brochures, et de contrôler ainsi les assertions de ses prédécesseurs.

La seconde espèce de cunéiformes, que l'on appelait autrefois *médique*, et qui a été désignée depuis par tant de noms que je ne sais lequel lui donner, a été l'objet d'un travail de M. Mordtmann, à Constantinople[2]. MM. Westergaard, Rawlinson, Norris et Holtzmann s'étaient déjà occupés de ces inscriptions, et M. Mordtmann en soumet à une nouvelle critique tant le syllabaire que l'interprétation. Cette langue offre de grandes difficultés, qui me paraissent loin d'être vaincues, et

1. *Rapport sur les inscriptions assyriennes du British Museum*, par M. J. Ménant. Paris, 1862, in-8° (x et 32 pages).
2. *Erklærung der Keilinschriften, zweiter Gattung*, von Dr Mordtmann, dans le Journal de la Société orientale allemande, vol. XVII, p. 1-126.

ne le seront peut-être jamais si l'on ne trouve pas de nouveaux matériaux. Quoique nous connaissions, par les textes perses, le contenu de presque toutes les inscriptions de la seconde espèce, il serait certainement intéressant de bien connaître cette langue, qui était une des trois principales qu'on parlait dans l'empire perse, sous la dynastie de Cyrus. Il reste, d'ailleurs, à entreprendre l'interprétation d'une classe nombreuse d'inscriptions cunéiformes, qui sont infiniment curieuses, parce qu'elles sont tout à fait distinctes des inscriptions trilingues et que leur contenu nous est entièrement inconnu. Ce sont les inscriptions de Van, que Schultz a le premier découvertes, et auxquelles s'en rattachent d'autres de la même espèce, que l'on a trouvées depuis dans plusieurs parties de l'Arménie [1]. M. Grotefend s'en était occupé et avait préparé, peu de temps avant sa mort, un travail dans lequel il les interprétait par l'arménien. Ce travail n'a jamais paru; mais M. Mordtmann, qui n'en a certainement pas eu connaissance, car M. Grotefend en faisait un secret, est arrivé, de son côté, à la même conclusion; il a fait de ces inscriptions l'objet d'une longue étude et paraît n'attendre que l'achèvement des types pour en publier le texte, la traduction et l'analyse.

Enfin les inscriptions cunéiformes perses ont trouvé un nouvel éditeur et traducteur en M. Spiegel [2]. Il en a publié de nouveau le texte dans une transcription latine, et a ajouté les corrections qu'un nouvel examen du rocher de Bisitoun a fournies à Sir H. Rawlinson, ainsi que les fragments découverts depuis les premières éditions de ces inscriptions. Ces textes sont accompagnés d'une traduction et suivis d'un commentaire, dans lesquels M. Spiegel, fort de ses études zoroastriennes, s'est appliqué à préciser davantage le sens du texte et à réduire en-

1. L'Académie de Saint-Pétersbourg en a publié une récemment, dans les *Mélanges asiatiques*, vol. IV, p. 614.

2. *Die altpersischen Keilinschriften*, im Grundtexte mit Uebersetzung, Grammatik und Glossar, von Fr. Spiegel. Leipzig, 1862, in-8° (V et 223 pages).

core le nombre des mots douteux ou inexpliqués. Ensuite M. Spiegel a réuni toutes les formes et toutes les notions grammaticales que nous fournissent les textes perses, et en a formé la première grammaire complète de cette langue; enfin il a terminé son volume par un vocabulaire contenant tous les mots employés dans les inscriptions et indiquant tous les passages où on les rencontre.

Ce volume offre le résumé de tout ce qu'une succession de savants de premier ordre a tiré peu à peu de ces inscriptions de la dynastie de Cyrus que personne n'avait pu lire depuis Alexandre le Grand, inscriptions qui contiennent les données les plus authentiques sur la première époque de l'empire des Perses, et dont le déchiffrement a ouvert la voie à la lecture des inscriptions assyriennes et babyloniennes qui, infiniment plus nombreuses, permettront de rétablir l'histoire des anciennes dynasties de l'Asie occidentale. Il est impossible de voir les résultats obtenus dans la lecture des inscriptions perses, sans admirer la sûreté et la délicatesse des méthodes de la philologie moderne, et la sagacité des hommes qui les ont mises en œuvre.

L'application des mêmes méthodes fait sortir aussi de leur obscurité les livres qui composent le Zendavesta, mais très graduellement et avec des difficultés infinies. Les Anglais, qui sont, en général, peu sceptiques, ont, à plusieurs reprises, mis en doute l'authenticité des livres du Zendavesta et de la langue zende; depuis le *Yaçna* de Burnouf, personne, en Europe, ne s'est plus occupé de ces objections, mais les zoroastriens de l'Inde paraissent s'être émus en les voyant reproduire par M. Romer, à Bombay, et l'un d'eux, M. Dhanjibai Framji, a trouvé nécessaire de les réfuter[1]; son zèle patriotique l'entraîne même

1. *On the origin and the authenticity of the arian family of languages, the Zendavesta and the Huzvarash*, by Dhanjibai Framji. Bombay, mois de Zoroastre 2251 (1861), in-8° (XXII et 160 pages et 3 planches d'inscriptions en pehlevi).

au delà de son but, et jusqu'à vouloir prouver non seulement que le zend est la langue mère du sanscrit, mais que la langue dans laquelle est écrit le *Desatir* est la langue primitive. Ce livre ne sera pas d'un grand secours pour les études en Europe, mais il est très curieux comme spécimen des efforts que fait un nombre malheureusement encore restreint d'Orientaux, pour s'initier dans les sciences de l'Europe, et comme exemple de la difficulté qu'ils éprouvent à suivre les méthodes et à se pénétrer de l'esprit de la critique européenne. M. Framji aime à s'appuyer sur les résultats auxquels on est arrivé en Europe, et des lectures très étendues lui en fournissent amplement les moyens; mais ce qui est étonnant à côté de cette érudition toute européenne, c'est sa facilité à admettre des preuves, et son absence de critique et d'ordre dans l'argumentation. Cela montre combien il est difficile à un Oriental d'arriver à la rigueur des procédés à laquelle la discipline séculaire des écoles a peu à peu accoutumé les Européens, et sans laquelle il n'y a pas de science. C'est là ce qui rend en apparence si inférieures à nous les races orientales, races qui, au fond, nous valent, et, sous bien des rapports, nous sont supérieures; mais elles ont encore à faire un rude et long apprentissage, et il est du devoir de l'Europe de les y aider et encourager, ne fût-ce que comme une indemnité pour toutes les énormités que nous commettons chez elles.

M. Kossowitch, à Saint-Pétersbourg[1], a publié le texte, la transcription et la traduction de quatre chapitres du Zend-avesta, accompagnés d'un commentaire philologique et critique, de la traduction sanscrite de Nerioseng et d'un glossaire en zend et en russe.

M.Spiegel, à Erlangen, a publié le troisième et dernier volume de sa traduction du Zendavesta[2], qui contient les *iescht*

1. Quatre chapitres du Zendavesta, par M. Kossowitch. Saint-Pétersbourg, 1861, in-8° (XLIV et 161 pages), en russe.

2. *Avesta*, die heiligen Schriften der Parsen, aus dem Grundtext übersetzt, mit steter Rücksicht auf die Tradition von Fr. Spiegel, vol. III Leipzig, 1863, in-8° (LXXXIII et 274 pages).

ou prières adressées aux anges et aux étoiles, et qui entre plus dans la mythologie des Perses que les grands livres liturgiques et dogmatiques, comme le *Vendidad*. Cela donne occasion à M. Spiegel de traiter, dans une longue introduction, de la mythologie et des personnages moitié historiques, moitié mythiques, qui paraissent dans le Zendavesta. Il promet maintenant le commentaire philologique de sa traduction. Son but et son point de vue, dans cette longue série de travaux zoroastriens, sont toujours restés les mêmes; son but est de nous expliquer le Zendavesta selon la tradition persane elle-même, contrôlée par les ressources de la critique européenne, pour que l'on ait, avant tout, la base historique d'une explication des textes avec les ressources que la tradition guèbre peut fournir, sauf à demander après de nouvelles lumières aux études collatérales, surtout à celle des Védas; son point de vue est que les croyances de la race arienne n'avaient pas acquis une forme bien définie avant la séparation de la branche qui est devenue la nation des Perses, et que c'est plus tard qu'elles ont trouvé leur forme définitive, d'un côté, dans les Védas, de l'autre, dans le Zendavesta, de sorte que, partant d'un fond commun, elles ont eu leur développement séparé.

Cette manière de voir est vivement attaquée par M. Haug, à Poona, qui, dans un travail récent[1], insiste de nouveau sur sa théorie, que Zoroastre était un brahmane schismatique de Bactre, et que le Zendavesta est dérivé des Védas. On voit bien que l'adoption de cette supposition exercerait une grande influence sur la méthode d'interprétation du Zendavesta, qu'elle ajouterait beaucoup à la valeur des rapprochements avec les Védas, et diminuerait comparativement celle des commentaires postérieurs des Guèbres; mais on ne voit pas pourquoi elle rendrait inutile l'étude de ceux-ci, encore moins pourquoi elle rendrait si acerbe la polémique, et pourquoi une question de ce genre ne pourrait être discutée tranquillement. Le volume

1. *Essays on the sacred language, writings and religion of the Parsees*, by Fr. M. Haug. Bombay, 1862, in-8° (269 pages).

de M. Haug consiste en quatre essais, qui contiennent une histoire des recherches relatives au Zendavesta, une grammaire de la langue zend, une analyse des livres sacrés des Perses et une exposition concise de l'histoire et du développement de leur religion, conformément aux idées de l'auteur.

J'arrive à la littérature persane proprement dite; elle n'a été l'objet que d'un nombre très limité de travaux, au moins en Europe; car je sais bien qu'il paraît en Perse et dans l'Inde un nombre considérable d'ouvrages de littérature persane en tous genres, mais la difficulté de les obtenir en Europe est très grande, et quand le hasard les fait tomber entre nos mains, ils sont généralement déjà trop vieux pour pouvoir entrer dans le cadre de ce rapport. C'est ainsi que j'ai reçu, il y a peu de jours, une édition de la grande Chronique universelle de Khondémir, qui a paru à Bombay en 1857[1], et que j'avais en vain demandée. Ces éditions ont beaucoup d'inconvénients, elles sont, en général, lithographiées en caractères très fins, d'une écriture très serrée, de sorte que l'œil se perd dans ces longues pages et lignes où il ne distingue que difficilement la séparation des mots; en général, l'éditeur fait simplement reproduire un manuscrit sans se donner la peine de le corriger avant l'impression et de le revoir sur épreuve. On trouve des éditions dans lesquelles des variantes, ou notes marginales, indiquent un certain soin critique, mais c'est assez rare; ainsi, il a paru en Perse peut-être vingt éditions du *Mesnewi* de Djelaleddin, mais il n'y en a qu'une qui soit faite avec la connaissance et le soin qu'exige un pareil ouvrage; ensuite, le tirage est souvent très défectueux et rend la lecture pénible et partiellement impossible; enfin, ces ouvrages, tirés à petit nombre et vendus dans les bazars de la manière la plus

1. *The Habib-os-Seear* published by Aga Mahomed Hosine Kashaney. Bombay, 1857, 2 vol. in-fol. (lithographié). Il y a une autre édition, qui a paru à Téhéran, aussi en lithographie, en 1854, en un gros vol. in-fol. d'une écriture très serrée; elle porte sur les marges quelques corrections et variantes.

irrégulière, disparaissent bientôt et deviennent introuvables. Les éditions imprimées en caractères typographiques à Téhéran sont exemptes de la plupart de ces défauts; elles sont fort belles et généralement correctes; le *Hakk al Yakin*, le *Heyat al Koloub*[1], et autres, sont de beaux livres, bien imprimés et bien revus; malheureusement ils sont plus chers que les éditions lithographiées, et les Persans se contentent de celles-ci. Mais avec tous leurs défauts, il serait heureux pour les études orientales en Europe, qu'on pût se les procurer, car elles nous fourniraient après tout des textes très nombreux et souvent d'une étendue telle, qu'on ne pensera peut-être jamais chez nous à les publier. Il est possible que l'on entreprenne en Europe une édition critique du *Mesnewi;* mais qui pourrait entreprendre une édition de Mirkhond, de Khondémir, du *Heyat al Koloub*, et plus encore d'une quantité d'ouvrages moins connus et néanmoins d'une certaine importance? Ainsi, il a paru à Téhéran une histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand[2], dans un énorme volume in-folio, de l'écriture la plus serrée; il serait insensé de vouloir reproduire un pareil livre en Europe, mais il n'en est pas moins curieux pour ceux qui suivent l'histoire de la fable et de la tradition populaire. Il serait à désirer que ce livre se conservât dans les bibliothèques publiques en Europe, mais il serait probablement déjà difficile de le trouver en Perse. Même des ouvrages bien plus sérieux et destinés à plus de personnes, comme le dictionnaire intitulé *Behar-i-Adjem*[3], qui ne sont pas de nature

1. Le fait suivant peut servir à donner une idée de la multiplicité des éditions qui paraissent en Perse, même d'ouvrages d'une grande étendue. J'avais demandé à Téhéran le *Heyat al Koloub*, et j'ai reçu à la fin un exemplaire composé ainsi : le premier volume est d'une édition lithographiée, petit in-folio; le second, d'une belle édition typographiée, in-4°; le troisième, d'une édition in-folio très-grand, lithographiée. Cet exemplaire a été acheté à Téheran même, où toutes ces éditions avaient paru.

2. *Iskander-nameh*, en sept parties, faisant un très grand et très gros volume, orné de vignettes d'un étrange aspect. Téhéran, 1851, in-fol.

3. *Behar-i- Adjem.* Calcutta, 1853, 2 vol. in-fol.

à être reproduits en Europe, mais devraient être très accessibles aux savants, sont presque introuvables. Des relations de librairie plus fréquentes et plus suivies mettront fin à cet état de choses pour les ouvrages qui paraissent dans l'Inde et en Égypte ; quant à ceux qui se publient en Perse, nous serons probablement encore longtemps livrés au hasard et à des occasions rares et accidentelles. Mais je reviens aux ouvrages persans publiés en Europe.

M. de Rosenzweig, à Vienne, a fait paraître le second et dernier volume de son édition de Hafiz[1]. Il n'y a rien à dire sur le texte, qui est la reproduction exacte et correcte de la rédaction adoptée par Soudi. Je ne sais d'où vient cette rédaction, qui est généralement suivie en Turquie, mais qui diffère considérablement des diverses rédactions que l'on trouve dans les manuscrits et éditions qui nous viennent de la Perse et de l'Inde. L'ordre dans lequel les odes sont placées, leur nombre, l'ordre et le nombre des vers dans une grande partie des odes, enfin, le texte même des vers communs à toutes les rédactions, diffèrent extrêmement, et je ne sais s'il existe des matériaux suffisants pour un travail critique qui permettrait d'établir un texte authentique. M. de Rosenzweig, ayant adopté la rédaction de Soudi, suit naturellement aussi l'interprétation de ce commentateur, qui est en général très exact. Tout ce qu'on pourrait lui reprocher serait de pencher un peu trop vers le sens mystique, dans les passages innombrables où le texte de Hafiz laisse le lecteur dans l'incertitude, ne sachant si l'auteur parle de passions humaines, ou de l'ardeur avec laquelle l'initié poursuit la réunion de son âme avec Dieu. Cette manière d'interpréter Hafiz répond à une tendance naturelle des musulmans pieux, qui réprouvent la légèreté ap-

1. *Der Divan des grossen lyrischen Dichters Hafis*, im persischen Original herausgegeben, ins deutsche übersetzt und mit Anmerkungen versehen von Vincenz Ritter v. Rosenzweig-Schwannau, vol. II. Vienne, 1863, in-8° (595 pages).

parente du poète et ne voudraient pourtant pas se priver du plaisir de le lire. Ma propre impression est que Hafiz était un esprit tout lyrique, avec un sentiment très vif de la nature. Dans un autre milieu, il eût été un Anacréon exquis; mais élevé au milieu d'une société où le mysticisme était universellement reçu par tous les esprits cultivés, il s'en pénétra et s'en fit comme une seconde nature. De là, ce mélange de pensées qui nous embarrasse d'autant plus que peut-être lui-même ne distinguait plus toujours les deux sentiments, si divers dans leur origine, qui l'agitaient. Quoi qu'il en soit, Hafiz et Sadi resteront toujours les représentants les plus parfaits, chacun dans son genre, de cet esprit facile, souvent profond et toujours gracieux des Persans, et il est heureux que M. de Rosenzweig présente Hafiz au monde littéraire européen dans une traduction fidèle et élégante, dans laquelle il a su vaincre avec un rare bonheur les difficultés d'une traduction métrique.

M. Garcin de Tassy a publié la traduction du *Mantic al Thaïr* de Ferideddin Attar[1], dont il avait fait imprimer le texte il y a quelques années. Ici nous avons devant nous un mystique de race pure, un des auteurs soufis les plus goûtés des Persans. L'auteur nous représente les hommes sous l'image des oiseaux, qui se réunissent pour se rendre auprès du Simourgh, et leur voyage nous peint les hésitations et les dangers qui entourent l'âme humaine aspirant à sa réunion avec Dieu. Les oiseaux se mettent sous la direction de la huppe, l'oiseau favori de Salomon; elle les soutient dans leurs défaillances, leur démontre leurs vices par une suite de discours, de récits et de paraboles, et conduit à la fin auprès du Simourgh le petit nombre de ceux qui ne succombent pas aux dangers et aux fatigues de la route. Cette longue allégorie

1. *Mantic Uttaïr*, ou le Langage des oiseaux, poème de philosophie religieuse, traduit du persan de Farid uddin Attar, par M. Garcin de Tassy. Paris, 1863, in-8° (xi et 264 pages).

a probablement pour but de dépouiller de son aridité la doctrine des Soufis sur les progrès que l'âme doit faire pour s'approcher de Dieu, et à la fin s'absorber en lui; progrès dont ils ont fixé les différentes stations et défini les degrés par une analyse psychologique très subtile et presque scientifique de l'extase. Ferideddin Attar, qui écrivait pour le public et non pas seulement pour les élus, a sans doute voulu faciliter à ses lecteurs l'intelligence de la doctrine par la mise en scène assez habile des oiseaux et de leurs caractères différents, et par les nombreuses anecdotes au moyen desquelles il élucide les points de théorie qu'il énonce. Ce n'est pas un penseur aussi profond que Djelaleddin Roumi, mais c'est un homme convaincu, qui, dans tous ses ouvrages, prêche la morale et l'application du soufisme, plutôt que les points abstraits de la doctrine, et qui a eu une grande influence sur les esprits en Perse.

M. Lees, à Calcutta, a fait paraître la fin du texte de l'Histoire du roi de Dehli, Firouz Toghluk, de la dynastie de Khiljis, par Zin-eddin Barni[1]. C'est un des ouvrages que M. Elliot avai désignés pour être compris dans la grande collection d'historiens de l'Inde qu'il avait projetée, et cette biographie est très digne d'être connue, car Firouz était un des meilleurs princes qui aient gouverné à Dehli. Il a employé son long règne (de l'an 1351 à 1387) à ouvrir de nombreux canaux dans l'Inde supérieure, à réduire l'impôt sur les terres, à abolir le code pénal atroce que la tyrannie de ses prédécesseurs avait introduit, et à répandre l'instruction publique. Se trouvant affaibli par l'âge, il donna sa démission; mais une guerre civile éclata, le peuple alla chercher le vieux roi et le plaça entre les armées, ce qui fit à l'instant cesser la révolte; aussitôt qu'il eut pourvu à la tranquillité publique, il résigna de nouveau et mourut bientôt après. Il a écrit lui-même l'histoire de sa vie; je ne sais si le

[1] *The Tarikhi Ferozshahi of Zin al Din Barni*, edited by Saiyid Ahmed Khan under the superintendence of Capt. Nassau Lees. Calcutta, 1862, in-8° (l'ouvrage entier a 602 pages, il fait partie de la *Bibliotheca indica*).

livre existe, mais on a toujours considéré cette histoire comme la source principale de la Chronique de Barni, et c'est cette chronique dont M. Lees vient de terminer l'édition. L'éditeur promet pour plus tard une notice sur cet historien et son œuvre.

M. Nassau Lees a fait encore imprimer la Vie de Masaud par Baïhaki qui avait été préparée par feu M. Morley et, après sa mort prématurée, adoptée pour la *Bibliotheca indica*[1]. Le dernier cahier de ce volume a paru, mais sans contenir un seul mot d'introduction ou d'éclaircissements d'aucun genre sur l'auteur et sur les manuscrits dont les éditeurs se sont servis; nous apprenons seulement par le titre que cette Vie de Masaud n'est qu'une partie détachée d'un ouvrage plus général qui paraît aussi contenir la vie des prédécesseurs de ce prince sur le trône de Ghaznin. La Société asiatique de Calcutta publie en général des textes sans traduction, et elle en peut donner de très bonnes raisons : la facilité plus grande dans l'Inde qu'en Europe de faire imprimer des textes et la difficulté plus grande d'obtenir des traductions, ensuite les besoins des Orientaux auxquels elle pourvoit et à qui les traductions seraient inutiles, enfin les services incontestables qu'elle rend par ses éditions telles qu'elles sont. Tout cela est vrai; mais serait-ce être trop exigeant que de demander une introduction qui indiquerait au lecteur la nature et l'importance de l'ouvrage et les matériaux qu'on a eus pour sa publication? Dans le cas présent il n'eût pas été difficile de justifier le choix de l'ouvrage qu'on a fait, car l'époque dont il traite est singulièrement intéressante tant pour l'histoire de l'Inde que pour celle du khalifat, et Baïhaki est un auteur plus intelligent que la plupart des chroniqueurs; mais si le commencement de l'ouvrage contient réellement la vie de Sébukte-

1. *The Tarikh-i-Baihaki*, containing the life of Masaud, being the 7th, 8th, 9th and part of the 6th and 10th volumes of the *Tarikh-i-al-i Sabooktakeen* by Abul Fazl al Baïhaki, printed under the supervision of Capt. Nassau Lees. Calcutta, 1862, in-8° (l'ouvrage entier a 868 pages).

guin et de Mahmoud, il serait très désirable que la Société de Calcutta voulût bien la publier aussi, car la biographie de ces deux princes que nous avons dans le *Tarikhi Yemini* est malheureusement d'un auteur qui fait infiniment plus de cas des phrases rimées et des allitérations que des événements qu'il avait à raconter.

Il n'est venu à ma connaissance qu'un seul travail sur la langue persane; c'est un petit volume de M. Barb sur la conjugaison du verbe[1]. L'auteur commence par exposer le système du verbe persan et indiquer l'emploi des temps. Cette partie de son livre est pleine d'observations fines et vraies sur les nuances de sens exprimées par les différentes formes des temps, observations que personne ne lira sans plaisir et sans profit. Ensuite il explique l'origine des formes verbales en persan. Il s'élève contre l'application au persan des règles que la grammaire comparée a adoptées pour expliquer ces formes, et maintient avec grande raison que chaque langue doit être d'abord étudiée selon ses propres procédés et les règles d'euphonie qu'elle suit, avant qu'on puisse lui faire l'application d'une règle générale tirée des procédés d'autres membres de cette famille. Il n'admet point que l'origine des formes verbales du persan soit à chercher dans l'agglutination des formes du verbe *être* avec les racines des verbes, comme le fait M. Bopp et son école. Il cherche au contraire à établir que les formes verbales en persan proviennent uniquement et directement de l'agglutination du pronom personnel avec les racines des verbes. C'est une matière pleine de difficultés, mais je doute que l'explication des formes verbales persanes que M. Barb nous offre soit acceptée. Il me paraît qu'en elle-même et abstraction faite de toute analogie avec d'autres langues indo-européennes, cette théorie oblige à trop de concessions sur les formes du pronom pour être satisfaisante, et qu'alors la présomption tirée des

1. *Ueber die Conjugation des persischen Verbums*, von H. A. Barb. Vienne. 1861, in-8° (118 pages).

procédés observés dans les autres langues de la même famille devient irrésistible. Mais quel que soit le sort de cette application particulière du principe de M. Barb, il n'en est pas moins vrai que le contrôle des règles générales de la grammaire comparée d'une famille de langues, par l'étude minutieuse des procédés particuliers et des lois d'euphonie de chaque langue, est une chose très désirable et qui contribuera nécessairement à donner plus de précision et plus de certitude à la grammaire comparée elle-même.

Avant de quitter les littératures musulmanes je devrais indiquer ce qui a paru depuis deux ans en turc ; mais je suis heureux de pouvoir renvoyer le lecteur à la liste que M. Bianchi publiera dans le cahier d'août de notre Journal. Cette liste, bien plus complète que celle que j'aurais pu faire, indiquera, avec toute l'autorité du savoir de son auteur, l'intérêt que ces ouvrages peuvent offrir au public européen. Mais avant de passer à l'Inde, je dois dire quelques mots d'une série d'ouvrages que M. Raverty a publiés sur une langue et une littérature bien négligées jusqu'ici, celles des Afghans. Se trouvant stationné à Peshawer, il se mit à étudier l'afghan à l'aide d'un natif de Kandahar, composa une grammaire et la publia à Calcutta en 1854. Il a continué depuis ce temps ses études et fait paraître une seconde édition de sa grammaire [1], un dictionnaire [2], et une chrestomathie [3]. Dans les dissertations qui précèdent sa grammaire et son dictionnaire, l'auteur fait la critique de ceux qui ont parlé avant lui de cette langue, et ont donné des opinions sur son origine, puis il essaye de formuler

1. *A Grammar of the Pukhto or Pushto*, language of the Afghans, and remarks on the language, literature and descent of the afghan tribes by Captain H. G. Raverty. Londres, 1860, in-4° (XXXVI et 204 pages).

2. *A Dictionary of the Pukhto or Pushto*, or language of the Afghans, by Captain Raverty (XXV et 558 pages). Londres, 1860, in-4°.

3. *The Gulshan-i-Roh*, being selections prose and poetical, in the pushto or afghan language, edited by Captain Raverty. Londres, 1860, in-4°.

sa propre théorie. Il croit que les Afghans sont les descendants des dix tribus, ce qui est une ancienne fable du pays, mais il ne croit pas pouvoir déterminer à quelle famille leur langue appartient, ce qui montre sur quelle faible base repose ce qu'il dit de l'origine de cette nation. Au reste le vague de ses idées sur la comparaison et la parenté des langues est tel, qu'on ne peut attacher aucune importance à ce qu'il avance sur ce sujet. Ensuite il nous fournit une série de noms d'auteurs qui ont écrit en afghan, et sa chrestomathie contient des extraits de dix ouvrages en prose et en vers. La probabilité est que cette littérature consiste en imitations d'ouvrages persans et que les chroniques se trouveront en être la partie la plus curieuse. Mais la langue elle-même offre certainement aux études philologiques un problème très curieux, et il faut rendre grâce à M. Raverty d'avoir publié des matériaux aussi abondants, pendant qu'auparavant on ne possédait réellement que bien peu de renseignements sur cette langue, à l'exception de ce que nous donnait la grammaire de M. Dorn.

Le travail littéraire sur l'Inde se concentre de plus en plus sur les Védas et la littérature védique, et il est probable qu'il en sera ainsi encore pendant longtemps. Car tout dans les études indiennes tend nécessairement vers les temps védiques, parce que tout en est sorti par un développement ininterrompu, et ne trouve son explication que dans les monuments qu'ils nous ont laissés. La succession des siècles a changé la forme de tout, de la langue, de la religion, des idées; mais le fond est resté le même, car ces anciens temps ont réglé les grandes choses sociales d'une façon ineffaçable, et il faut toujours remonter vers eux pour comprendre ce qui est aujourd'hui. Les autres branches de la race arienne, les Celtes, les Slaves, les Germains, les Grecs, les Romains et les Persans ont gardé moins de cette empreinte primitive, parce que le contact avec d'autres races, l'influence surtout des peuples sémitiques, les ont si profondément modifiées, qu'il serait bien difficile de leur supposer une parenté commune, si leurs langues n'en fournissaient pas la

preuve incontestable et aujourd'hui incontestée. Mais les révolutions qu'elles ont subies, les courants d'idées étrangères qu'elles ont rencontrés, créent chez elles des époques qui n'existent pas chez les Hindous, où le cours du développement n'a pas été violemment changé. Il faut donc étudier les Védas pour comprendre l'Inde, et il faut encore les étudier comme les premiers monuments de l'esprit arien, qui, après tout, est le nôtre, et parce que les premiers germes de la civilisation qui aujourd'hui domine le monde y sont déposés. Ce sera une œuvre longue et laborieuse, car il nous reste un grand nombre d'ouvrages qui se rapportent aux Védas et en sont ou le développement ou l'explication, et dont on ne peut négliger aucun si l'on veut pénétrer dans le sens de livres si anciens.

La première chose à faire était de publier les textes, et cette entreprise, commencée simultanément par plusieurs savants en Europe et dans l'Inde, s'avance rapidement vers son terme. M. Max Müller, à Oxford, a fait paraître le quatrième volume de sa belle édition du *Rig-Véda* avec le commentaire de Sayana[1]; ce volume se termine avec le huitième *mandala*, et il en reste deux à publier, qui, probablement, rempliront encore deux volumes, surtout si M. Müller y ajoute des tables ou plutôt une concordance; car aucun livre sacré ne peut se passer de concordance, et aujourd'hui quiconque s'occupe des Védas est obligé d'en faire une pour son propre usage, ce qui est une perte de temps exorbitante et qu'on devrait épargner aux savants. M. Müller nous donne l'espoir que la fin de la traduction du *Rig-Véda*, par M. Wilson, d'après l'interprétation de Sayana, sera publiée par M. Ballantyne, et il la regarde comme nécessaire, pour que l'on se rende bien compte du sens que les Hindous eux-mêmes donnent aux Védas, tout en croyant, pour sa part, que leur interprétation est loin d'être

1. *Rig-Veda-Sanhita*, the sacred hymns of the Brahmans, together with the commentary of Sayanacharya, edited by Max Müller. Vol. IV. Londres, 1862, in-4° (LXXXVIII, 52 et 926 pages).

partout la meilleure possible, et pensant que la critique européenne peut arriver à saisir le sens primitif mieux que les commentateurs indigènes du moyen âge. Il annonce qu'il fera lui-même l'essai d'une traduction, bien convaincu cependant que des textes antiques de ce genre résisteront probablement, dans maints passages, à tous les efforts que l'on pourra faire pour résoudre, avec les matériaux qui nous restent, les difficultés dont ils sont entourés.

Le texte du *Rig-Véda* a été publié en entier, par M. Aufrecht, dans les volumes VI et VII du Journal de M. Weber[1]. Le but de l'éditeur était de mettre entre les mains des savants un texte complet, correct et d'un usage facile; il l'a fait imprimer en transcription pour réduire les frais de l'impression (ce que la perfection à laquelle on a amené le système de la transcription du dévanagari a permis sans difficulté), et pour faciliter la recherche des passages, l'emploi des caractères latins permettant à l'œil de parcourir une page plus rapidement. M. Benfey a donné une suite de sa traduction des hymnes du *Rig-Véda*, dont le commencement avait paru dans le premier volume de son journal, *l'Orient et l'Occident*[2].

La Société asiatique de Calcutta poursuit la publication du *Yadjour-Véda* noir, tant du *Sanhita*[3], ou de la collection d'hymnes, que des *Brahmana*[4] ou de la partie contenant la liturgie. L'histoire de ce Véda est encore très obscure; il paraît que dans l'ancienne rédaction, celle qu'on appelle noire, les hymnes et la liturgie étaient mêlés, ce qui a donné l'idée d'une

1. *Indische Studien*, herausgegeben von Weber. Berlin, vol. VII (p. 1-477), 1862, in-8°.

2. *Orient und Occident*, herausgegeben von Th. Benfey, vol. II. Goettingen, 1863, in-8°.

3. *The Sanhita of the black Yajur-Veda, with the commentary of Madhava Acharya*, edited by Cowell. Cahier XVII. Calcutta, 1862, in-8° (dans la *Bibliotheca indica*).

4. *The Taittirya Brahmana of the black Yajur-Veda, with the commentary of Sayanacharya*, edited by Rajendralala-Mitra. Cahier XVIII. Calcutta, 1862, in-8° (dans la *Bibliotheca indica*).

nouvelle rédaction, celle du *Yadjour* blanc, que M. Weber a publiée, et dans laquelle les deux parties sont mieux séparées. La critique européenne éclaircira sans doute tous ces points quand elle aura l'ensemble des textes à sa disposition.

Mais les textes des hymnes, même avec leurs commentaires, ne sont qu'une petite partie de la littérature védique; ils forment seulement le noyau autour duquel se sont groupés, par le travail de bien des siècles, une infinité de livres, comme les Brahmanas, qui paraissent avoir été originairement les traditions qui se conservaient dans les familles des prêtres sur tout ce qui regardait le rite, et qui comprenaient beaucoup de choses sur l'histoire et le sens des hymnes; puis les Upanishads, qui sont des traités de théologie, d'une époque plus moderne que la plupart des Brahmanas, et se reliant aux Védas d'une manière qui est loin d'être bien éclaircie. M. Rajendralala-Mitra a publié une traduction d'un célèbre Upanishad, le *Tchandogya*[1], qui se rattache au Sama-Véda. Il est difficile d'assigner à ce livre une époque un peu précise dans la littérature védique; il est certainement plus ancien que les systèmes réguliers de philosophie, comme le Nyaya et le Sankhya, qui eux-mêmes sont plus anciens que le bouddhisme, ce qui nous reporte pour cet Upanishad à une très haute antiquité; le manque de méthode et de rigueur dans les termes qu'on y observe, et le tâtonnement d'un esprit qui ne doute pas et qui cherche une expression pour ses idées encore vagues, confirment cette impression.

Une autre classe d'ouvrages qui se rattachent aux hymnes des Védas, sont les Pratisakhyas, dont M. Roth a, le premier, fait connaître l'existence et déterminé la nature, et qui depuis

1. *The Chhandogya Upanishad of the Sama-Veda, with extracts from the commentary of Sankara Acharya*, translated by Rajendralala-Mitra. Calcutta, 1861, in-8° (VIII-37 et 144 pages). Ce volume forme deux cahiers de la *Bibliotheca indica*.

ont donné lieu à de très beaux travaux. Ce sont des traités en vers qui contiennent les règles de la récitation des Védas, et indiquent la nature des sons, les lois d'euphonie, l'accentuation, etc. Ce ne sont pas encore des grammaires, mais des préparations et des matériaux pour les systèmes grammaticaux qui se produiront plus tard.

M. Regnier a publié dans votre Journal le Pratisakhya du Rig-Véda; M. Weber a donné une édition de celui du Yadjour blanc; aujourd'hui M. Whitney fait paraître celui de l'Atharva-Véda[1], et il annonce qu'il prépare une édition du Pratisakhya du Yadjour noir. Ce sont, je crois, tous les traités de cette classe qui existent; car, si je ne me trompe, on n'en connaît pas pour le Sama-Véda. C'est ainsi que se remplissent peu à peu les lacunes dans nos matériaux sur la littérature védique; mais il reste beaucoup à faire, car on ne sait pas encore ce qui existe de cette très nombreuse littérature, et cependant nous aurons besoin de tout ce qui peut être conservé pour éclaircir les monuments d'une époque aussi éloignée, à l'intelligence de laquelle les œuvres des temps postérieurs aident moins qu'on ne devrait croire; en effet, malgré la continuité du développement de l'esprit indien, et malgré le soin avec lequel les écoles théologiques, philosophiques et mythologiques suivantes essayent de se rattacher aux Védas, nous sommes loin de posséder tous les documents de transition qui nous expliqueraient la divergence des idées, devenue extrême sur bien des points.

Cette divergence, M. J. Muir nous la montre par un nouvel exemple dans le quatrième volume de ses textes sanscrits[2].

1. *The Atharva-Veda Pratiçakhya*, text, translation and notes by Whitney, dans le vol. VII du *Journal of the American oriental Society*. New-Haven, 1863, in-8° (pages 331-616).

2. *Original sanskrit texts on the origin and history of the people of India, their religion and institutions*, collected, translated into english and illustrated by remarks, by J. Muir. P. IV. *Comparison of the Vedic with the later representations of the principal indian deities*. London, 1863, in-8° (XII et 439 pages).

Son but était de réunir dans un ordre chronologique les principaux passages des livres sanscrits sur les parties les plus importantes de l'histoire ancienne, de la religion et des institutions sociales de l'Inde; le plan de son ouvrage l'amenait forcément à exposer les divergences entre les opinions des auteurs des hymnes védiques et celles des écoles postérieures. Il avait, dans les volumes précédents, traité des castes, de l'état primitif de la race arienne, des idées sur l'origine des Védas; il arrive maintenant à la manière dont les divinités principales sont représentées dans les Védas, les Upanishads, les poëmes épiques et les Pouranas sur lesquels repose aujourd'hui la mythologie acceptée par la masse du peuple, et il n'a aucune peine à prouver l'énorme différence qui existe entre les idées simples des Védas et les croyances monstrueuses d'aujourd'hui. Il espère fournir aux Européens une base à des discussions sérieuses sur les abus principaux de l'état social du pays, montrer aux Hindous qui savent réfléchir, combien ils ont dévié des idées premières de leur race, et les encourager à tenter une réforme des superstitions sous lesquelles succombe un peuple admirablement doué.

Ceci m'amène aux Pouranas. Nous n'avons plus rien du Pourana primitif, qui paraît avoir été une cosmogonie, suivie d'une histoire des dieux et des familles héroïques. Les sectes ont fini par s'approprier ce cadre après des transformations dont nous ne savons ni le nombre ni les époques, et s'en sont servies pour exalter chacune son dieu et y fondre, avec des débris de l'ancienne tradition, leur mythologie plus moderne. Il est nécessaire que ces immenses dépôts de traditions et de fables de toutes les époques soient étudiés; mais on peut à peine croire que les textes des dix-huit Pouranas soient jamais publiés en Europe. M. Burnouf a fait imprimer une édition encore inachevée du Bhagavata-Pourana. Il trouvera difficilement des imitateurs, mais on suivra plutôt l'exemple que M. Wilson a donné par sa traduction du Vishnou-Pourana, et l'on ne peut douter que les Hindous eux-mêmes ne nous four-

nissent des éditions de tous ces ouvrages, qui sont si populaires chez eux.

La Société asiatique de Calcutta a publié dans sa collection de textes sanscrits celui du Marcandeya-Pourana, et M. Banerjea vient d'en achever l'édition[1]. C'est un des plus anciens et des plus courts parmi les Pouranas, et un de ceux qui s'écartent le plus du type ordinaire. Il n'est pas en l'honneur d'un dieu, mais plutôt du saint dont il porte le nom et qui pourtant y joue un très petit rôle. Une partie du livre est consacrée à lever quelques scrupules théologiques, et une autre à un récit mythologique qui se rapporte à l'origine des deux fêtes les plus populaires dans le Bengale, le Durga-puja et le Kalipuja. Mais, je le répète, c'est surtout sur les libraires indiens qu'il faut compter pour nous fournir ces textes, et il paraît qu'ils s'en occupent activement, à en juger par le nombre d'éditions récentes dont le hasard m'a jeté entre les mains ou des exemplaires ou des annonces. Il a paru à Bombay deux éditions du Bhagavata-Pourana, une imprimée[2] et l'autre lithographiée[3], toutes les deux avec le même commentaire; dans la même ville a paru une édition du Linga-Pourana[4] aussi avec un commentaire, et des parties considérables du Padma[5] et du Skanda-Pourana[6]. Je vois aussi qu'un Vishnou-Pourana a paru quelque part dans la présidence de Madras, en caractères

1. *The Marcandeya-Purana*, edited by Rev. K. M. Banerjea. Calcutta, 1862, in-8°(32 et 550 pages).

2. *Bhagavata-Pourana* avec le commentaire de Sridharaswamin, en 749 feuilles oblongues. Bombay, 1860. (Prix à Londres, 2 liv. 2 sh.)

3. *Bhagavata-Pourana* avec le même commentaire, lithographié, en 571 feuilles oblongues. Bombay, 1861. (Même prix.)

4. *Linga-Pourana* avec un commentaire par Ganesha, lithographié, en 359 feuilles oblongues. Bombay, 1858. (Même prix.)

5. *Ramaswameda*, partie du *Padma-Pourana*, lithographié, 138 feuilles oblongues. Bombay, 1857. (Prix, 10 sh. 6 p.)

Maghamahatmya, autre partie du *Padma-Pourana*, lithographié, 49 feuilles. Bombay, 1861. (Prix, 2 sh. 6 p.)

6. *Vaisakamahatmya*, partie du *Skanda-Pourana*, lithographié 67 feuilles. Bombay, 1857. (Prix, 4 shellings.) — Tous les ouvrages ci-dessus mentionnés se trouvent chez M. Trübner, libraire à Londres.

telinga, mais en texte sanscrit, et il est probable que bien d'autres éditions ont été imprimées dont je n'ai pas eu connaissance. Ces éditions ne sont probablement pas faites avec beaucoup de critique, mais comme elles sont accompagnées de commentaires, elles portent jusqu'à un certain point leur remède avec elles, et elles permettront aux savants en Europe d'étudier cette immense masse de traditions et de matériaux, de toute espèce et de toute époque, que contiennent les Pouranas.

Ce que les Pouranas sont pour le peuple, les six systèmes de philosophie le sont pour les savants. Nous trouvons ces systèmes dans la forme abstruse que les Hindous aiment à donner à leur science : chaque école a ses aphorismes qui, sous forme de vers mnémoniques, contiennent dans le moins grand nombre de mots possibles tous les résultats d'une école. Mais nous n'avons aucun renseignement sur les commencements de l'école, sur les discussions que l'élaboration du système a dû provoquer, sur les hommes qui y ont pris part, sur la marche et le développement des idées ; nous avons le système dans sa dernière forme, et rien ne nous permet de remplir l'espace qui le sépare des théories plus vagues que l'on trouve dans les derniers écrits de l'époque védique, à laquelle pourtant tout prétend se rattacher. A partir de ces aphorismes nous avons des commentaires et des traités d'exposition et d'interprétation ; mais les idées premières, les termes techniques et le système entier sont fixés antérieurement. Une grande partie de ces exposés abstraits ont été publiés et plusieurs ont été traduits, un assez grand nombre par M. Ballantyne, d'autres par différents savants ; ils ont paru dans la *Bibliotheca indica* de Calcutta, où d'autres traités se publient actuellement, comme les aphorismes du Védanta par Badarayana[1], et un traité sur le Sankhya par Bhikshou[2]. Tous ces

1. *The aphorisms of the Vedanta* by Badarayana, *with the commentary of Sankara Acharya and the glose of Govinda Ananda*, edited by the Pandita Rama Narayana Vidyaratna. Cah. x. Calcutta, 1863, in-8°.
2. *Sankhya Sara*, a treatise of Sankhya philosophy by Vijnana Bhikshu.

systèmes reposent sur une analyse psychologique très raffinée, et chacun a sa terminologie précise et à laquelle la nôtre ne répond que fort imparfaitement; il faut donc, sous peine de se tromper et de tromper ses lecteurs, que les traducteurs créent une foule de termes techniques, ce qui n'est pas la moindre difficulté de ce travail.

Il nous vient en aide, depuis quelques années, pour l'étude de la philosophie indienne, des hommes encore peu nombreux, mais très propres à nous y initier, parce qu'ils ont passé toute leur jeunesse dans les écoles indigènes : ce sont les brahmanes convertis, comme M. Banerjea, qui a publié des dialogues sur la philosophie des Hindous[1], et aujourd'hui Nilakantha Schastri[2], brahmane converti de Bénarès. Celui-ci avait déjà fait paraître en 1860, à Calcutta, deux volumes en hindoui, dans lesquels il avait adressé à ses anciens coreligionnaires une réfutation de leurs systèmes philosophiques; mais les brahmanes étant trop fiers pour s'occuper de livres écrits dans un vil dialecte moderne, l'auteur se décida à refondre son ouvrage et à en demander une traduction anglaise à M. Hall, qui est certainement l'Européen le plus versé dans la philosophie indienne. Nilakantha expose d'abord ce qui est commun à toutes les écoles philosophiques des Hindous, puis les points particuliers à chacune; enfin il discute la valeur de leurs idées fondamentales. Tout cela est exposé brièvement, mais avec beaucoup de clarté, et accompagné, dans des notes nombreuses, tant de l'auteur que du traducteur, de preuves à l'appui. Il ne faut pas oublier que les ouvrages de ce genre sont des livres

edited by Fitz-Edward Hall. Calcutta (dans la nouvelle série de la *Bibliotheca indica*).

1. *Dialogues on the hindu philosophy*, comprising the Nyaya, the Sankhya and Vedant, to which is added a discussion on the authority of the Vedas, by Rev. K. M. Banerjea. Calcutta, in-8° (18 sh.). Je regrette beaucoup de n'avoir pas pu me procurer cet important ouvrage.

2. *A rational refutation of the hindu philosophical Systems*, by Nehemiah Nilakantha Sastri Gore, translated from the original hindi, printed and manuscript, by Fitz-Edward Hall. Calcutta, 1862, in-8° (x et 224 pages).

de controverse; mais ils n'en sont pas moins très instructifs, quand ils sont faits de bonne foi et par des hommes qui connaissent aussi bien la matière que l'auteur et le traducteur de cet ouvrage. M. Hall a ajouté à la fin une liste des ouvrages sanscrits dont sont tirées les citations; on y voit que la plupart sont inédits et qu'il y a encore bien à faire avant que nous ayons à notre disposition tous les matériaux nécessaires à ces recherches. Personne ne peux mieux nous renseigner là-dessus que M. Hall lui-même. Je sais qu'après de longues recherches et après avoir réuni une bibliothèque de manuscrits philosophiques unique dans l'Inde, il avait fait imprimer à Allahabad une description et une analyse de ses manuscrits, mais que toute l'édition a péri dans un incendie; je vois maintenant qu'il a publié en 1859 une bibliographie des systèmes philosophiques indiens[1], mais l'ouvrage ne paraît pas être accessible en Europe, et je ne puis dire si c'est une réimpression du premier, ou un travail nouveau, ni en indiquer le contenu.

La littérature indienne proprement dite n'a été en Europe que l'objet d'un petit nombre de travaux. M. Monier Williams, à Oxford, a publié un volume sur les deux grands poèmes épiques sanscrits[2]. Il commence par une critique sommaire, historique et littéraire, de la poésie épique chez les Hindous, indiquant l'âge approximatif des rédactions actuelles des poèmes, la manière dont les sujets sont traités et les beautés et les défauts généraux du genre; ensuite il donne une analyse détaillée du Ramayana et un sommaire de l'histoire principale qui forme le sujet du Mahabharat et sert de lien aux innombrables épisodes qui constituent la plus grande partie de

1. *A Contribution towards an Index to the Bibliography of the indian philosophical Systems*, by Fitz-Edward Hall. Published by order of the government of the North-West Provinces. Calcutta, 1859.

2. *Indian epic poetry*, with a full analysis of the *Ramayana* and of the leading story of the Mahabharata, by Monier Williams. Londres, 1863, in-4° (VIII et 133 pages).

ce poème immense, et dont quelques-uns sont d'une beauté exquise.

M. Kossowicz a reproduit à Saint-Pétersbourg le texte d'un des plus gracieux de ces épisodes, celui de Savitri[1], que M. Bopp avait déjà fait connaître. C'est pour ses cours que l'éditeur le publie, ce qui prouve que l'étude du sanscrit prend un certain développement en Russie. M. Foucaux nous donne la traduction française de onze autres épisodes du Mahabharat[2]. Il regrette que non seulement l'énorme étendue de l'ouvrage, mais aussi le manque de commentaires indiens, qui paraissent exister, mais qui ne sont pas connus en Europe, forment des obstacles à ce qu'une traduction complète du Mahabharat soit actuellement entreprise. Comme le nombre et la grande variété des épisodes font que ce poème contient plus qu'aucun autre des indications de tout genre sur l'état social de l'Inde à une époque très ancienne, une traduction complète serait en effet une acquisition précieuse pour la science. Il est d'ailleurs à espérer que le manque de commentaires n'arrêtera pas longtemps désormais les traducteurs, car nous voyons qu'il a paru dans l'Inde plusieurs éditions du Ramayana avec d'anciens commentaires[3], et il est probable que le Mahabharat sera publié de la même manière, si l'on

1. *Savitri*, Mahabharati episodium : textum recensuit, lectionis varietatem adjecit Cajetanus Kossowicz. Saint-Pétersbourg, 1861, in-8° (III et 48 pages).

2. *Le Mahabharata*, onze épisodes tirés de ce poème épique, par Ph. Éd. Foucaux. Paris, 1862, in-8° (XXXIV et 431 pages).

3. Voici les indications que j'ai pu réunir sur les éditions du *Ramayana*, dont je n'ai réussi à voir aucune. Il en a paru une à Calcutta en 1859, avec un commentaire intitulé *Tilaka*, in-fol. oblong et consistant en 1088 feuillets. Cette édition reproduit le texte de la rédaction de Bénarès, qui est plus ancienne que la rédaction du Bengale suivie par M. Gorresio. Le même texte et le même commentaire ont été reproduits par la typographie à Bombay, en 1861 (1107 feuillets, prix : 4 livres 4 sh.). Enfin il a paru à Calcutta, en 1917 (de notre ère 1860), par les soins du Pandit Djagannatha Sukkula, le texte du *Ramayana* avec le commentaire intitulé *Satakoti Pravistaram*, par Ragunatha, in-4° oblong (1560 p. ; prix, 3 liv. 13 sh. 6 p.)

peut trouver les commentaires; au reste, j'apprends que M. Fauche, qui a déjà donné une traduction du Ramayana, nous en promet une du Mahabharat entier.

On a imprimé dans l'Inde, outre les grands poèmes, un assez grand nombre d'œuvres de littérature; ainsi le drame d'Uttara Rama Charita a été réimprimé pour les besoins du collège de Calcutta avec un commentaire en sanscrit par l'éditeur[1]; l'Hitopadésa a été publié à Bombay par M. Edwin Arnold; le Raghuvansa a été lithographié à Pouna, et je vois des indications de bien d'autres ouvrages poétiques que répandent les presses lithographiques des libraires de différentes villes de l'Inde, mais dont il me serait impossible de donner une liste tant soit peu exacte.

M. Bréal a donné, sous le titre *Hercule et Cacus*[2], une étude de mythologie comparée qui embrasse un champ bien plus étendu que le titre ne le ferait supposer. Il prend ce mythe sous sa forme primitive dans les Védas, le suit à travers toutes ses transformations chez différents peuples et chez les mêmes peuples dans des temps différents, et s'en sert comme d'un exemple pour expliquer l'origine des mythes et les changements qu'ils subissent sous l'influence d'idées nouvelles, religieuses et philosophiques. Il y suit la voie ouverte par MM. Kuhn et Max Müller, et combat l'école symbolique en mythologie. Celle-ci reposait essentiellement sur la manière de voir des écoles philosophiques des Grecs, qui n'avaient aucun moyen de remonter aux origines des mythes et ne les regardaient que comme des enveloppes pour des vérités physiques, morales et religieuses. L'étude des Védas et les ressources de la grammaire comparée permettent maintenant dans certains

1. *Uttara Rama Charita*, a sanscrit drama by Bhavabhuti, edited by Premachandra Jargabakisa, with a short commentary. Calcutta, 1862, in-8° (288 pages).

2. *Hercule et Cacus*, étude de mythologie comparée, par Michel Bréal. Paris, 1863, in-8° (178 pages).

cas d'assister, pour ainsi dire, à la naissance même d'un mythe. C'est un nouveau chapitre de l'histoire primitive qui s'ouvre devant nous et qui sera très instructif, pourvu qu'on ne s'écarte pas de la méthode la plus rigoureuse et qu'on se contente de ne retrouver que ce qui a laissé des traces tout à fait incontestables.

Parmi les sciences des Hindous il n'y a que l'astronomie qui ait été l'objet de travaux suivis. La Société de Calcutta a publié une nouvelle traduction du Surya Siddhanta[1], le plus célèbre des exposés de l'astronomie indienne, dont elle avait déjà fait paraître le texte et que M. Whitney a de son côté traduit et commenté. La Société y a joint la traduction d'un des quatre livres dont se compose le Siddhanta Siromani[2], ouvrage de Bhaskara, qui paraît avoir été le dernier astronome considérable de l'Inde; mais le grand intérêt qui s'attache dans ce moment à l'astronomie indienne tient au problème de l'origine des astérismes appelés Nakshatras, qui, débattu depuis quelques années, paraissait résolu et est encore remis en question. Il y avait deux grands points à déterminer dans l'histoire de l'astronomie des Hindous, ce sont l'origine de leur système actu et celle de leur astronomie ancienne. La première question es entièrement résolue, et personne ne doute plus que l'influence des Grecs depuis Alexandre le Grand n'ait fait réformer aux Hindous leur système astronomique. Mais leur astronomie ancienne, d'où vient-elle? Est-elle indigène ou, si elle est adoptée, à qui l'ont-ils empruntée? Cette question s'est concentrée aujourd'hui dans celle des Nakshatras, c'est-à-dire des vingt-sept ou vingt-huit astérismes qui ont joué un grand rôle dans l'astronomie indienne avant sa réforme. M. Biot les a identifiés avec les Sieou des Chinois, en s'appuyant surtout sur des rai-

1. *A translation of the Surya Siddhanta*, by Bapu Deva Sastri. Calcutta, 1861, in-8° (dans la *Bibliotheca indica*, nouvelle série, n. 13).
2. *The Siddhanta Siromani*, translated from the sanscrit, by the late L. Wilkinson. Calcutta, 1862, in-8° (dans la *Bibliotheca indica*, nouvelle série, n. 28).

sons astronomiques auxquelles son grand savoir et sa rare sagacité donnaient un grand poids, et lorsqu'il s'est trouvé contredit par les indianistes, il a écrit, pour défendre son opinion, une histoire de l'astronomie chinoise qui est une véritable acquisition pour la science[1]. Sa mort a malheureusement enlevé à la discussion, qui n'est pas encore terminée, l'homme qui connaissait le mieux le côté scientifique du sujet. De leur côté, les indianistes ont éclairé la question par tout ce que la littérature védique leur offrait de matériaux sur l'ancienne astronomie des Hindous. On trouvera la discussion du problème par M. Whitney, dans sa traduction du Surya Siddhanta[2]; par M. Max Müller, dans la préface du quatrième volume de son Rig-Véda, et par M. Weber, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, où il a publié le recueil des passages des Védas relatifs aux Nakshatras[3] et le texte, auparavant inédit, du calendrier védique[4]. La question ne paraît pas encore mûre, car M. Weber maintient sa conjecture que les Nakshatras viendraient des Chaldéens de Babylone. Cette opinion est combattue par M. Max Müller, qui soutient l'origine indienne des Nakshatras[5], et M. Whitney s'occupe d'une nouvelle discussion de la matière. Il faut donc attendre jusqu'à ce qu'une opinion commune se soit faite, et l'on ne peut guère douter qu'il ne doive sortir des efforts de tant de savants distingués une histoire définitive de l'astronomie indienne.

Les Anglais, dans l'Inde, ont traité d'un grand nombre de points spéciaux de l'histoire indienne : leurs mémoires qui

1. *Précis de l'histoire de l'astronomie chinoise*, par M. Biot, dans le *Journal des Savants*, année 1861. Ces articles ont été publiés de nouveau par l'auteur sous le titre : *Études sur l'astronomie indienne et chinoise*, par J.-B. Biot. Paris, 1862, in-8° (LII-398 p.).

2. Dans le *Journal of the American oriental Society*, vol. VIII, p. 319 et suiv.

3. *Die vedischen Nachrichten von den Naxatra (Mondstationen)*, von A. Weber. Dans les *Mém. de l'Acad. de Berlin*, années 1860 et 1861.

4. *Ueber den Veda Kalender, Namens Jyotisham*, von Weber, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, année 1862.

5. *Rig-Veda Sanhita*. Vol. IV, préface, p. XIV-LXX.

ont paru dans les différents recueils périodiques de Calcutta, de Bombay et de Madras, fourniront des matériaux importants aux historiens futurs d'un pays qui n'a lui-même jamais produit d'historien, et dont le passé ne peut être reconstruit que par une véritable mosaïque dans laquelle on enchâsse tous ces débris de l'histoire ancienne que la curiosité de l'Europe tire des inscriptions, des monnaies, des généalogies, des traditions locales et de ces mille témoignages que l'antiquité d'un pays civilisé laisse partout sur le sol. L'archéologie de l'Inde par M. Lassen donne l'exemple le plus brillant de la manière dont on peut reconstruire, avec ces matériaux épars, l'histoire d'un pays. La fin du quatrième volume de cet ouvrage qui a paru l'an passé [1], contient surtout le tableau de la civilisation hindoue du IVe au XIe siècle; elle traite de l'histoire de la religion et des sectes brahmaniques pendant cette époque, du bouddhisme, de son extinction dans la péninsule, et de ses conquêtes en dehors de l'Inde, de la secte des Djainas, de l'histoire de la langue et de l'écriture, de la poésie épique et du théâtre, de l'astronomie, de l'architecture et du commerce de l'Inde. Il serait superflu de vouloir caractériser un ouvrage dont l'excellence est aussi généralement reconnue.

M. Adolphe Pictet, à Genève, a publié le second volume de ses origines indo-européennes [2], dans lesquelles il remonte, à l'aide de la philologie comparée, au delà des temps historiques de la race indienne. Son procédé est, en théorie, des plus simples. Quand il trouve le même mot tant en sanscrit que dans une ou plusieurs langues ariennes autres que le sanscrit, il en conclut que ce mot, et par conséquent l'objet ou l'idée qu'il exprime, ont existé avant la séparation des Ariens en

1. *Indische Alterthumskunde*, von Chr. Lassen. Vol. IV, deuxième partie (p. 529-958). Leipzig, 1861, in-8°, et un supplément, Leipzig, 1862 (86 pages).

2. *Les origines indo-européennes* ou les Aryas primitifs, essai de paléontologie linguistique, par A. Pictet. Seconde partie. Paris, 1863, in-8° (VIII et 781 pages).

orientaux, Hindous, ou occidentaux, Perses, Grecs, Latins, Germains, Slaves et Celtes. Il procède, pour constater l'identité des mots, selon les règles aujourd'hui bien reconnues de la philologie comparée arienne, et sa connaissance des langues celtiques lui vient bien souvent en aide. En réunissant et en classant ces objets et ces idées, il retrace le tableau de l'état primitif de la race arienne avant sa dispersion. Dans le premier volume, il s'était occupé des objets naturels que le peuple avait à sa disposition, des métaux dont il se servait, des plantes qu'il cultivait, des animaux qu'il connaissait; dans le second volume, il énumère les termes qui se rapportent à la manière de vivre et de penser de ce peuple; il traite de la chasse, de la vie pastorale, de l'agriculture, de l'industrie, de la famille, de la propriété et du droit, des mœurs et de la vie intellectuelle. Ici la tâche devient bien plus épineuse, les termes sont plus difficiles à suivre, leurs significations changent plus souvent; aussi M. Pictet ne prétend pas avoir atteint son but partout, et il livre ses idées et ses preuves à la discussion des savants. Les résultats auxquels il arrive n'ont rien que de naturel et d'acceptable; mais les preuves sont, comme il est inévitable en pareille matière, plus ou moins convaincantes.

M. Westergaard, à Copenhague, a publié deux dissertations sur l'ancienne histoire de l'Inde[1]. La première traite des temps védiques, de l'origine des hymnes, qu'il croit avoir été transmises oralement longtemps même après l'introduction de l'écriture, des castes et des commencements de l'épopée indienne. Il fixe la clôture du canon védique au ve siècle avant notre ère, place Yaska à 500, Yadjnavalkya à 450, Panini à au moins 400 de notre ère; mais il ne trouve de date à peu près certaine que pour Asoka, dont le règne

1. *Ueber den ältesten Zeitraum der indischen Geschichte*, mit Rücksicht auf Litteratur. — Ueber Buddha's Todesjahr. Zwei Abhandlungen von Westergaard. Breslau, 1862, in-8° (128 p.).

doit avoir commencé avant 258. Cela conduit l'auteur à examiner, dans la seconde dissertation, l'époque assignée à la mort de Bouddha. On avait assez généralement accepté la date de 546 avant J. C. qui ressortait des données des Bouddhistes de Ceylan; M. Westergaard soumet ce calcul à la critique, trouve qu'il est le résultat d'un arrangement postérieur et artificiel des annales, et arrive à la conclusion que la date de la mort de Bouddha doit être fixée à 368-370 avant notre ère. On ne peut lire ces mémoires sans plaisir, tant ils sont faits avec soin et avec une bonne foi évidente qui tient compte de tous les matériaux connus; mais on peut rester dans le doute sur la date de Bouddha, parce que les livres palis cingalais sont encore trop imparfaitement publiés, et qu'on peut espérer trouver des données nouvelles dans les parties aujourd'hui inconnues de cette littérature.

Il me reste à annoncer les travaux sur la langue. M. Bopp a publié une troisième édition de sa petite grammaire[1], et M. Benfey une grammaire pratique du sanscrit, en anglais[2]. On ne peut douter de l'excellence d'un travail fait par un homme du mérite de M. Benfey; mais sa préface était-elle bien la place pour une attaque contre un autre grammairien, et n'y a-t-il pas des sévérités de langage qui répugnent aujourd'hui aux habitudes littéraires? MM. Burnouf et Leupol ont fait paraître, à Nancy, la deuxième édition de leur grammaire[3], dans laquelle ils ont un peu modifié leur système; car, dans la première édition, tous les mots sanscrits étaient écrits en transcription latine, pendant que dans la seconde les mots principaux sont aussi écrits en dévanagari, de sorte que tout le monde peut s'en servir pour la recherche d'une forme, pen-

1. *Kritische Grammatik der Sanscrit Sprache* in kürzerer Fassung, von Franz Bopp. Berlin (première moitié), 1861, in-8° (192 pages).
2. *A practical Grammar of the sanskrit language* for the use of early students, by Th. Benfey. Berlin, 1863, in-8. (xv et 228 pages).
3. *Méthode pour étudier la langue sanscrite*, par Émile Burnouf et L. Leupol. Seconde édition. Paris, 1861, in-8° (xv et 139 pages).

dant que l'étudiant s'y accoutume insensiblement aux caractères sanscrits. MM. Burnouf et Leupol ont fait une application, qui me paraît très heureuse, de ce système mixte au dictionnaire sanscrit-français [1], dont la première livraison vient de paraître. Tous les mots qui commencent un article sont écrits en dévanagari et en transcription, puis les dérivés et les composés qui en dépendent ne sont exprimés qu'en transcription, disposition qui n'introduit aucune chance d'erreur et permet de réduire considérablement les frais et le volume de l'ouvrage, et épargnera dans l'usage beaucoup de temps et de fatigue pour les yeux. Le dictionnaire entier aura 900-1000 pages, et remplira réellement une grande lacune, car rien ne retarde plus les études sanscrites aujourd'hui que l'impossibilité de se procurer un dictionnaire. Un volume de cette étendue et imprimé comme il vient d'être dit sera, pour peu qu'il tienne les promesses du titre, assez riche de mots et de significations pour suffire non seulement à l'étude comparée des langues, mais à des études de sanscrit assez avancées. La persévérance avec laquelle quelques hommes zélés et instruits, à Nancy, s'appliquent à créer et à répandre en France des moyens d'étude pour le sanscrit, et le soin avec lequel ils en démontrent les avantages pour les études classiques, avantages depuis longtemps reconnus en Allemagne, sont extrêmement méritoires. Le gouvernement devrait les aider, en créant là où le terrain est préparé, comme à Nancy et à Strasbourg, des chaires de littérature orientale dans les facultés des lettres, et seconder ce mouvement d'élargissement de l'enseignement des humanités partout où s'en montrent le désir et le besoin. En Angleterre, un enseignement nouveau se crée par les corporations savantes ou par l'action spontanée des individus ; en Allemagne, il s'introduit facilement par le droit des docteurs à l'enseignement libre dans les universités; en France, il y a des difficultés insurmontables, à moins que

1. *Dictionnaire classique sanscrit-français*, où sont coordonnés, revisés et complétés les travaux de Wilson, Bopp, Westergaard, Johnson, etc., par E. Burnouf et L. Leupol. Première livraison. Nancy, 1863, in-8 (128 p.).

le gouvernement ne vienne en aide à de nouveaux besoins. Mais c'est un thème qui me mènerait trop loin, et je reviens à mon sujet principal.

Les deux grands dictionnaires, ou plutôt *Thesaurus* de la langue sanscrite, qui sont en cours de publication, ont tous les deux fait des progrès notables. Le dictionnaire de MM. Boehtlingk et Roth[1], que publie l'Académie de Saint-Pétersbourg, est arrivé au quatrième volume, et celui de M. Goldstücker[2], à sa sixième livraison. Ce sont deux grands et importants recueils, qui servent puissamment la science, quoique partant de points de vue fort différents. M. Goldstücker pense qu'il faut avant tout puiser l'interprétation des mots et des choses dans la tradition indiennne, chez les grammairiens et les commentateurs indigènes, auxquels le sens est arrivé par une transmission non interrompue, et confirmé par des études incessantes de documents dont une grande partie n'est pas à notre disposition. MM. Boehtlingk et Roth procèdent, comme nous procédons dans les langues classiques, par la comparaison des passages et par une critique qui n'admet l'opinion des grammairiens et commentateurs indiens que comme un des éléments de décision. Si j'ai bien saisi les deux points de vue, je ne crois pas qu'ils soient inconciliables, et ils se confondront aussitôt que tous les matériaux seront rendus accessibles; car la nécessité de consulter d'abord les autorités indigènes, quand on les a à sa disposition, est un point qui ne peut souffrir de contestation.

Il se trouve dans l'Inde même et tout autour de la péninsule un grand nombre de peuples qui parlent des langues non dérivées du sanscrit, mais dont la religion et la civilisation pro-

1. *Sanskrit Wœrterbuch*, herausgegeben von der K. Akademie, bearbeitet von O. Boehtlingk und R. Roth. Vol. IV. Saint-Pétersbourg, 1863, in-4° (pages 1-190).

2. *A Dictionary sanskrit and english* by Theodor Goldstücker. Vol. I, cah. 6. Berlin, 1862, in-4° (pages 1-480).

viennent de l'Inde. Leurs langues ont été sans doute pendant les dernières années l'objet d'études et de publications nombreuses; mais je n'ai réussi à en voir qu'un assez petit nombre, dont je vais indiquer les titres. Il a paru à Madras un nouveau dictionnaire tamoul[1], par M. Winslow, missionnaire américain, qui embrasse tant la langue des livres que la langue vulgaire. C'est un de ces ouvrages qui se font laborieusement dans les missions par une succession d'hommes savants, dont l'un parvient à achever ce que ses prédécesseurs avaient commencé. C'est ainsi encore que la mission américaine, à Moulmein, publie une série d'ouvrages sur la langue des Karens, race indigène de l'Inde, au delà du Gange, qui n'a pas de littérature, mais dont la langue a de l'importance pour l'ethnologie; c'est, en effet, un élément essentiel pour toute discussion sur la nature et la composition des dialectes de la presqu'île au delà du Gange, dialectes qui présentent des problèmes extrêmement curieux pour l'histoire du langage et le mélange des races. Le nouvel ouvrage sur la langue des Karens est une grammaire pour les écoles indigènes, par M. Wade[2].

M. A. Tugault a fait paraître une grammaire élémentaire du malais, qui contient aussi un assez grand nombre d'exercices, accompagnés d'une transcription et de notes[3].

Le second volume du Bouddhisme de M. Wassiljew a paru à Saint-Pétersbourg; mais la traduction en allemand n'étant malheureusement pas encore faite, je ne saurais rien en dire. M. Émile Schlagintweit, frère cadet des trois voyageurs bien

1. *A comprehensive Tamil and English dictionary of high and low tamil*, by the Rev. Miron Winslow. Madras, 1862; in-4° (XIV et 976 pages).
2. *Karen vernacular Grammar*, with english interspersed for the benefit of foreign students, embracing terminology, etymology, syntax and style, by J. Wade. Moulmain, 1861; in-8° (VIII et 248 pages).
3. *Éléments de la langue malaise ou malaye*, par Alfred Tugault. Paris, 1863, in-8° (II et 112 pages).

connus, a publié un ouvrage sur le Bouddhisme au Tibet [1]. Ce travail consiste en deux parties essentiellement distinctes ; l'une est un exposé du dogme et de l'histoire du Bouddhisme d'après les travaux récents ; l'autre est un tableau du Bouddhisme vivant, tel que M. Robert Schlagintweit, un des frères de l'auteur, l'a trouvé au Tibet. C'est naturellement dans cette partie de l'ouvrage que la science peut puiser avec avantage : nous y trouvons bien des détails curieux et nouveaux sur l'état actuel du culte, les monastères, les représentations figurées des dieux, les cérémonies, les superstitions et les pratiques magiques et astrologiques, accompagnés de textes et d'images. M. Schlagintweit a eu la précaution très louable de faire traduire les pièces tibétaines qui se rapportent à des objets de culte ou qui contiennent des formules sacramentelles ou de magie, par un savant Lama bouriaete, à Saint-Pétersbourg, ce qui donne à la traduction une précision et une autorité qu'un traducteur étranger aux pratiques du culte n'aurait pu lui donner. Nous y trouvons le Bouddhisme tombé bien bas et bien loin de ses commencements, et Sakiamouni aurait de la peine à reconnaître sa religion dans cet amas de pratiques superstitieuses du plus bas étage et dans ces hideuses images populaires que l'auteur a eu le courage de reproduire à grands frais et dans leur grandeur naturelle. On y voit, par exemple, que les Tibétains, non contents des arts magiques d'invention indienne ou tartare, ont encore emprunté aux Chinois les *kouas* pour en tirer des pronostics.

L'ouvrage de M. Schlagintweit, comme presque tous les travaux publiés en Europe, s'occupe du Bouddhisme du nord. Les sources de l'histoire du Bouddhisme du midi se trouvent avant tout à Birma et à Ceylan, et presque tout ce que nous en connaissons nous vient de Colombo, ou plutôt se fait à Co-

1. *Buddhism in Tibet*, illustrated by literary documents and objects of religious worship, with an account of the buddhist systems preceding in India, by Emil Schlagintweit. Leipzig, 1863, in-8° (XXIV et 403 pages, 20 pl. dans le texte et un album in-folio de 20 planches).

lombo; car, excepté les beaux travaux de Turnour, presque rien n'en est arrivé en Europe. Qui est-ce qui connaît ce qu'ont fait M. de Zoysa, M. Silva et l'homme le plus savant en pali, M. Gogerly, dont les travaux sont dispersés dans des journaux cingalais, inconnus chez nous, et dont le dictionnaire pali attend encore un éditeur? On peut espérer mieux maintenant. M. James Alwis, homme du pays et auteur d'une grammaire cingalaise, vient de publier deux lectures faites à Colombo sur l'origine et sur la littérature du Bouddhisme[1], qui montrent des signes évidents d'un réveil d'intérêt parmi les Européens et les classes supérieures des indigènes pour l'histoire et la littérature de leur île. M. Grimblot, agent consulaire de France à Point-de-Galle, qui est arrivé à Ceylan amplement préparé pour ces études et qui a employé une série d'années à réunir des matériaux pour l'histoire du Bouddhisme et à étudier le pali avec toutes les ressources que lui offraient les indigènes savants et les bibliothèques des prêtres bouddhistes, va commencer une série de publications de textes palis et l'impression d'un dictionnaire. On pouvait à peine espérer que Turnour trouverait un successeur aussi dévoué; ce sera un honneur pour la France, et un grand avantage pour la science.

La conquête d'une partie de la Cochinchine par la France a rendu nécessaires des travaux sur la langue et la littérature, travaux dont la science profitera. M. Aubaret, capitaine de frégate, a eu pendant un service assez long en Chine et en Cochinchine la constance d'apprendre les deux langues par principes et par l'usage, et a pu ainsi se rendre très utile en Cochinchine, où le chinois est la langue officielle et celle de la littérature sérieuse, et le cochinchinois, celle de la littérature légère et populaire. Il a commencé par publier une grammaire cochinchinoise et un vocabulaire de cette langue[2]. Le cochinchinois

1. *Buddhism, its origin, history and doctrines, its scriptures and their language, the Pali* : two lectures, by James Alwis. Colombo, 1862, in-8° (63 pages).

2. *Vocabulaire français-annamite et annamite-français*, précédé d'un

y est exprimé en transcription latine. L'auteur prépare dans ce moment, à Paris, une seconde édition, très augmentée, dans laquelle le cochinchinois sera représenté par son syllabaire propre. Ensuite il a publié le premier volume du Code pénal cochinchinois[1] qui a été rédigé sous le roi Gialong, et se compose, comme son modèle le Code chinois, de lois fondamentales, auxquelles on ne touche jamais, et de lois supplémentaires, qui peuvent être changées, mais qui forment pour les tribunaux la véritable loi applicable. M. Aubaret a eu soin de faire suivre chaque paragraphe de la loi fondamentale d'un extrait de ces lois ou règlements d'application. Le gouvernement français a fait aussi imprimer à Saïgon ce code en cochinchinois; car, par un singulier raffinement de despotisme, le code était tenu presque secret, et les Français ont eu beaucoup de peine à s'en procurer un exemplaire.

Enfin M. Aubaret publie dans ce moment la traduction d'une description du Camboge[2] écrite en chinois par un haut fonctionnaire cochinchinois. Elle donne d'abord l'histoire de la conquête du Camboge par la dynastie actuelle de la Cochinchine; puis elle traite de l'organisation du pays en six provinces, (dont trois appartiennent aujourd'hui à la France), des mœurs et coutumes, du climat, dont l'auteur dit beaucoup de mal et le traducteur beaucoup de bien ; ensuite vient la géographie physique du pays et son hydrographie extraordinairement compliquée, non seulement parce que la nature y a créé d'innombrables cours d'eau, mais encore parce que les hommes ont donné à chaque rivière un nom chinois et un nom vulgaire, et de plus changent ce dernier de village en village. Le but que se propose l'auteur dans ces travaux multi-

traité des particules annamites, par M. Aubaret. Bangkok, 1861, in-8° (XLV, 96 et 157 pages).

1. *Code pénal annamite.* Lois et règlements du royaume d'Annam, traduits pour la première fois, d'après le texte chinois, par M. Aubaret, t. I. Saïgon, 1862; in-8° (XIV et 365 pages).

2. *Histoire et description de la basse Cochinchine*, traduite du chinois par M. Aubaret. Paris, 1863; in-8.

pliés est de faciliter l'administration du pays conquis par la France en le faisant connaître, et de contribuer ainsi à la solution du difficile problème de rendre tolérable une domination étrangère à un peuple séparé de nous par la race, la langue, la religion et toutes ses habitudes. Dans tous les cas ces ouvrages serviront la science, car ce sont les premiers qui nous donnent des notions positives sur des pays bien peu connus jusqu'ici.

La littérature chinoise s'est enrichie de plusieurs travaux considérables. M. Legge, à Hong-kong, a publié les deux premiers volumes de son édition des classiques chinois [1], qui doit comprendre les quatre livres moraux (*Sse-chou*) et les cinq *king*. Son plan est de donner le texte, une traduction exacte, un commentaire philosophique et historique de tous les passages qui en ont besoin, et une introduction historique et critique de chacun de ces livres. Les deux volumes qui ont paru contiennent les quatre livres (Lun-ju, Ta-hio, Tchoung-young et Meng-tseu), et ils remplissent amplement les promesses de l'auteur. Nous avons de bonnes traductions de ces quatre livres et quelques-unes d'excellentes, et M. Legge rend lui-même pleine justice à celle de Meng-tseu par M. Julien ; mais nous ne trouvons nulle part un apparatus critique semblable à celui de M. Legge, ni les éclaircissements que nous donnent ses notes et ses introductions littéraires, qui sont le résultat de l'étude de nombreux commentaires et ouvrages de critique chinois. M. Legge donne dans le premier volume une biographie de Confucius, et dans le second une de Meng-tseu, qui sont certainement ce que nous avons de mieux sur eux. Je ne crois pas qu'il évalue Confucius assez haut, mais c'est une appréciation que chaque lecteur peut faire par lui-

1. *The chinese Classics*, with a translation, critical and exegetical notes, prolegomena and copious indexes, by James Legge, D. D. in seven volumes. — Vol. I, Hong-kong, 1861, in-8° (XIII, 134 et 376 pages). Vol. II (126 et 497 pages). Prix à Londres, 2 livres 2 sh. par volume, ce qui est trop, parce que cela empêchera l'ouvrage d'arriver aux mains de ceux qui s'en serviraient le mieux.

même avec les faits qui lui sont fournis, et avec les réflexions auxquelles il peut se livrer sur l'histoire de la Chine et sur l'influence que l'école de Confucius y a exercée depuis vingt-quatre siècles. Les volumes suivants contiendront les cinq *king*, à commencer par le Chou-king. Ce sont des livres bien plus difficiles que les livres moraux, et qui ont bien plus besoin de commentaires et de tous les éclaircissements que les recherches des Chinois et des Européens peuvent fournir, et M. Legge ne peut certainement mieux employer son temps, son savoir et les ressources que lui offre son séjour en Chine, qu'en facilitant aux Européens l'intelligence de ces livres.

Par une singulière coïncidence, la tendance actuelle du savoir en Europe vers l'examen critique des restes antiques de tous les pays se rencontre avec le réveil du même goût en Chine, où il s'est formé une école qui n'est pas satisfaite des recherches antérieures sur les antiquités chinoises, et qui examine avec un esprit plus libre et plus hardi les anciens textes et les résultats auxquels on s'est arrêté depuis des siècles. L'interprétation des Kings, la critique du texte, l'examen des anciens dictionnaires, la recherche des changements dans la prononciation et dans l'écriture et l'histoire de l'antiquité sont les sujets de l'étude de cette nouvelle école, qui paraît avoir déjà fourni un grand nombre de travaux[1] remarquables. C'est une nouvelle preuve de la thèse que défend M. Plath, qui montre, dans un discours[2] adressé à l'académie de Munich, que l'immobilité chinoise dont on parle tant n'est qu'une illusion, car les Chinois passent par autant de révolutions que nous, avec la différence que nous prétendons toujours faire du nouveau et qu'eux représentent tout changement comme un retour à l'antiquité et s'efforcent de le faire passer sous cette forme respectée. Le même savant a publié un mémoire sur

1. Voy. une lettre très curieuse de M. Edkins dans le *Chinese and Japanese Repository*, n. 1. Londres, 1863, in-8°.
2. *Ueber die lange Dauer und die Entwickelung des Chinesischen Reiches*, von Dr J. H. Plath. Munich, 1861, in-4° (50 pages).

ont paru tous les deux à Shanghaï et sont destinés aux Européens qui désirent acquérir un commencement de connaissance de la langue et de la coupe des phrases dans le style familier. Ce qu'il nous faut en Europe, ce sont des dictionnaires chinois, dignes d'une littérature aussi savante et aussi variée et d'une langue aussi riche en métaphores et en phrases toutes faites dont le sens n'est pas donné par l'analyse des mots qui les composent. Puisse M. Julien trouver le temps de conduire à bonne fin le dictionnaire dont il s'occupe et pour lequel il a en main de si riches matériaux !

La langue et la littérature des Japonais acquièrent aujourd'hui une importance qu'elles n'ont pas possédée jusqu'ici. Les traités par lesquels on a forcé ce peuple d'ouvrir son pays aux étrangers et les difficultés qui s'en sont suivies menacent à tout instant l'Europe de la nécessité de guerres lointaines, et le Japon de la destruction d'une organisation séculaire et bien pondérée, et de la perte de son indépendance. Ces circonstances rendent l'étude du japonais tous les jours plus nécessaire aux Européens. Il paraît que la langue parlée s'acquiert assez facilement dans le pays même, et l'on a publié plusieurs guides pour en faciliter l'acquisition. M. Hoffmann, à Leyde, a fait paraître une collection de conversations relatives au commerce[1]; Sir Rutherford Alcock a fait imprimer des dialogues familiers[2] relatifs à différents sujets, qui ont été composés pour lui par les meilleurs interprètes du gouvernement japonais, et il annonce une seconde édition de ses Éléments de la langue japonaise, dont la première a, je crois, paru à Yeddo, et que je ne connais pas. Les Japonais eux-mêmes sentent le besoin de pouvoir s'entendre avec leurs hôtes incommodes et dangereux,

words and phrases, and an appendix containing the laws of tones in the Peking dialect, by J. Edkins. Shanghaï, 1862, in-8° (v et 103 p.).

1. *Shopping dialogues, in ducth, english and japanese*, by J. Hoffmann. La Haye, 1861, in-8° oblong (XIII et 44 pages).

2 *Familiar dialogues in japanese, with english and french translations*, for the use of students. Paris, 1863, in-8° (VIII et 40 pages).

et commencent à publier des manuels pour leur usage, de sorte qu'en peu de temps il sera pourvu à ce qu'exige le commerce habituel des étrangers avec la population. Mais les moyens de l'étude savante de la langue sont encore très défectueux; nous avons quelques grammaires, mais on manque de textes, et M. de Rosny vient de faire imprimer, pour l'usage du cours de japonais qu'il est autorisé à faire à l'École des langues orientales de Paris, un recueil gradué de textes[1], qui contient des fac-similé de textes de toute espèce, depuis les plus simples jusqu'aux plus compliqués, et surtout des spécimens de toutes les écritures usitées dans les livres ou d'un emploi habituel. Le premier aspect de ce livre et de tout livre japonais, excepté des romans, met à l'instant en évidence les deux grandes difficultés que rencontre l'étude de cette littérature, c'est-à-dire le mélange des langues et la confusion des écritures. Les Japonais admettent, dans le style sérieux, un mélange illimité de chinois, de sorte que la première condition à remplir, quand on étudie la langue savante du Japon, est d'acquérir une connaissance solide du chinois, et d'autant plus solide qu'il faut pouvoir suivre les mots chinois à travers une écriture cursive qui défigure singulièrement leur forme. On a publié en Hollande un manuel[2] destiné à faire reconnaître et à ramener à leur forme primitive les caractères chinois employés dans le japonais cursif. Des livres de ce genre sont d'une utilité incontestable, mais rien ne peut dispenser d'une connaissance familière du chinois.

Mais ce qui manque le plus aux études japonaises, ce sont des dictionnaires. M. Gochkiévitch en a publié un à Saint-Pétersbourg, il y a quelques années; mais comme la traduction

1. *Recueil de textes japonais*, à l'usage des personnes qui suivent le cours de japonais, par M. Léon de Rosny. Paris, 1863 (VIII pages et 154 p. de lithographie).

2. A *Manual of chinese running-hand writing, especially as it is used in Japan*, by Saint-Aulaire and Groenweldt. Amsterdam, 1861, in-4° (IV, 113 et 60 pages)

est seulement en russe, il ne sert qu'à peu de personnes hors de la Russie. M. de Rosny en avait commencé un, mais il n'en a paru que le premier cahier. M. Léon Pagès a entrepris alors de publier de nouveau le dictionnaire imprimé en 1603 par les Jésuites, au Japon. Dans ce livre, les mots japonais étaient imprimés en transcription latine et l'interprétation était en portugais. M. Pagès a traduit l'interprétation en français; il a gardé la transcription en caractères latins, mais en la changeant selon la prononciation française, et y a ajouté les caractères japonais en *katakana*. Le dictionnaire formera quatre livraisons, dont la première a paru[1], et l'auteur se propose de le terminer par une cinquième, qui doit contenir la grammaire. D'autres travaux se préparent. M. de Rosny annonce un vocabulaire japonais comme devant paraître prochainement; je sais qu'un savant jésuite, au Japon, a un dictionnaire japonais-français tout prêt, et nous savons tous que M. Hoffmann, à Leyde, a achevé un dictionnaire ou plutôt un *Thesaurus* japonais, œuvre d'une vie laborieuse, et qu'il en prépare maintenant la publication. Ce n'est que quand des travaux de ce genre auront rendu possible l'étude savante de la langue que nous commencerons à apprendre ce que contient réellement la littérature des Japonais, sur laquelle nous n'avons encore que les renseignements les plus vagues, et que ne fait réellement pas connaître le très petit nombre de traductions qui ont été publiées, et dont une partie n'inspire pas beaucoup de confiance.

Arrivé, dans cette énumération de travaux, à ceux qui se rapportent aux pays extrêmes de l'Orient, je devrais avoir rempli ma tâche, autant qu'il a dépendu de moi; mais, en y réfléchissant, je vois que j'ai non seulement négligé quelques

1. *Dictionnaire japonais-français*, contenant la transcription des mots et exemples japonais, les caractères japonais et l'interprétation, traduit du dictionnaire japonais-portugais composé par les missionnaires de la compagnie de Jésus, publié par Léon Pagès. — Première livraison. Paris, 1862, in-8° (IV et 200 pages; prix de la livraison, 12 fr. 50 cent.).

coins du cadre, mais même omis une des parties les plus considérables. J'aurais dû énumérer les travaux qui ont été faits, surtout en Russie, sur différents dialectes tartares et sibériens, les publications des Hollandais sur plusieurs langues des îles de la Sonde et des Moluques, et les grammaires par lesquelles des missionnaires ont fait connaître les langues de quelques tribus isolées. Aucune de ces langues n'a d'importance littéraire, mais toutes ont leur valeur pour l'ethnologie et pour l'histoire du langage, et une grammaire ou quelque vocabulaire restera bien souvent comme le dernier souvenir d'une race destinée à disparaître devant une autre mieux douée ou peut-être seulement plus rapace. J'aurais dû parler encore des ouvrages de grammaire comparée, et annoncer l'achèvement de la deuxième édition de la grande œuvre de M. Bopp et la traduction que M. Bréal prépare de cet ouvrage classique; la nouvelle édition des recherches étymologiques de M. Pott [1], qui en fait un ouvrage tout nouveau, infiniment plus riche en matières et en recherches que la première; le Manuel de grammaire comparée de M. Schleicher [2], et d'autres ouvrages destinés à élaborer en détail et à discuter toutes les parties de cette grande science de la grammaire comparée de la race arienne. Mais j'aurais surtout dû parler des travaux de linguistique de M. Max Müller, dans ses Lectures [3]; de M. Ewald [4], de M. de Raumer [5], et du travail d'analyse auquel M. Lepsius soumet successivement les sons de toutes les

1. *Etymologische Forschungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen*, von A. Fr. Pott. Lemgo, vol. I, 1863 (XIII et 859 pages). Vol. II, p. 1, 1861 (XVII, 1023 et VII pages).

2. *Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, von A. Schleicher. 2 vol. Weimar, 1862, in-8°.

3. *Lectures on the science of language*, by Max Müller. Londres, 1862, in-8° (X et 416 pages).

4. *Sprachwissenschaftliche Abhandlungen*, von H. Ewald, n. II. Ueber den Zusammenhang des nordischen (türkischen), mittelländischen, semitischen und koptischen Sprachstammes. Goettingue, 1862, in-4° (80 pages).

5. *Sprachwissenschaftliche Schriften*, von R. V. Raumer. Francfort, 1863, in-8° (VI et 539 pages).

langues[1], et qu'il n'applique lui-même qu'à son système de transcription des alphabets, mais qui influera nécessairement sur la question générale des langues. La grammaire comparée, en reliant fortement les différentes branches d'une même famille de langues, a pour résultat naturel de faire ressortir les différences qui la séparent d'autres familles, et de diviser ainsi l'espèce humaine en un nombre de races entièrement distinctes. Aujourd'hui on commence à rechercher des lois plus générales, qui permettraient de reconstruire de nouveau l'unité originaire des races et des langues par la démonstration de procédés uniformes employés dans les langues dont les formes grammaticales auraient beaucoup dévié, et par des lois d'euphonie plus générales que celles qui ont servi à déterminer l'unité des branches d'une des familles de langues. On remonterait ainsi à des temps antérieurs à la fixation des formes grammaticales des langues connues, et antérieurs à ceux ou les races actuelles se seraient détachées d'un tronc commun, époque pendant laquelle les langues se seraient trouvées dans un état d'inconsistance tel qu'elles auraient pu, après la séparation des races, adopter des formes grammaticales aussi diverses que celles que nous trouvons aujourd'hui dans les systèmes de langues des différents groupes de peuples. Mais je m'aperçois que je me permets d'indiquer un but final et d'attribuer une théorie générale à des recherches isolées et partielles, dont les auteurs me désavoueraient peut-être. Il faudrait pouvoir faire l'analyse de chacun de ces travaux pour en montrer la nature et la limite ; mais le temps et, je crois, l'aptitude me manquent pour entrer dans des questions aussi difficiles, où tout repose sur l'analyse des opérations les plus délicates de l'esprit humain, et sur la distinction à faire entre les procédés du langage qui sont la suite de l'instinct logique commun à toute l'humanité, et ceux qui trahissent une in-

1. *Ueber die arabischen Sprachlaute und deren Umschrift*, von R. Lepsius. Berlin, 1861.

Ueber chinesische und tibetanische Lautverhältnisse und über die Umschrift jener Sprachen, von R. Lepsius. Berlin, 1861.

fluence historique. Il est très possible que ces tentatives n'aboutissent pas, et beaucoup de bons esprits ne s'attendent pas à ce qu'on puisse trouver des lois d'unité assez fortes pour contre-balancer les profondes différences que nous rencontrons entre les diverses familles de langues. Mais nous ne sommes qu'aux commencements de cette étude; l'intérêt qui s'attache à ce problème soutiendra l'ardeur des recherches infinies qu'elle exige, et les résultats montreront de quel côté est la vérité sur cette grande question.

XXIV

ANNÉE 1863-1864

RAPPORT LU LE 29 JUIN 1864

MESSIEURS,

Ce qui distingue, malheureusement pour la Société, l'année qui vient de se passer, c'est le grand nombre des membres que la mort nous a enlevés. Le conseil seul a perdu cinq membres, dont trois se trouvaient déjà sur la liste des fondateurs de la Société. Je vais dire quelques mots sur chacun de ces confrères que nous ne verrons plus dans nos assemblées.

M. Louis Dubeux était né à Lisbonne en 1798, d'une famille française ; il fut envoyé très jeune à Paris, où il fit de bonnes études. Il était destiné à entrer dans la grande et ancienne maison de librairie de MM. Debure, ses oncles ; mais les goûts littéraires du jeune homme le détournèrent de cette carrière qui lui promettait une fortune rapide et facile. Il entra en 1816 à la Bibliothèque royale, où il avança jusqu'au grade de conservateur adjoint, qu'il quitta en 1848 pour prendre la chaire de turc à l'École des langues orientales vivantes ; il garda cette chaire jusqu'à sa mort. Dans l'intervalle entre la mort de M. Quatremère et la nomination de M. Renan, il fut chargé pendant plusieurs années du cours d'hébreu au Collège

de France. C'était un homme extrêmement consciencieux, très laborieux, très passionné, d'une dévotion sincère, capable d'admiration, très dévoué à ses amis et qui revenait facilement des préventions qu'une première impression avait pu lui donner. Son savoir était considérable, s'étendant à beaucoup de langues et de littératures de l'Europe et de l'Asie; sa manière de travailler était solide, minutieuse et pénible, ce qui l'a empêché de mener à bonne fin beaucoup d'ouvrages pour lesquels il s'était préparé. Il a publié un grand nombre de petits travaux dispersés dans des collections, mais les ouvrages qui marquent sa trace dans les lettres orientales sont ses *Éléments de la grammaire turque* (Paris, 1856, in-12); sa description de la Perse, sous le titre *La Perse* (Paris, 1841, in-8°); et sa traduction de la version persane de la *Chronique d'Abou Djafar Mohammed Tabari* (t. Ier, Paris, 1836, in-4°); c'était un des grands chagrins de ses dernières années de n'avoir pas le temps d'achever cette traduction d'un ouvrage auquel il attachait avec raison beaucoup d'importance. Le comité des traductions de Londres, pour lequel M. Dubeux avait entrepris ce travail, publiera bientôt, comme supplément à la partie qui a paru, les feuilles de la suite qu'on a trouvées imprimées à la mort du traducteur.

M. Thomas-Xavier de Bianchi était né à Paris en 1783; il étudia à l'École des langues orientales jusqu'en 1801, fut envoyé alors à Constantinople comme jeune de langue, passa de là dans les consulats, revint à Paris comme interprète du Roi aux affaires étrangères, fut mis un peu prématurément à la retraite en 1842, et employa ses loisirs à faciliter aux Européens leurs rapports avec l'Empire ottoman, par des ouvrages nombreux, des travaux sur la statistique et l'administration turques, des manuels et guides de la conversation, des listes des ouvrages publiés à Constantinople dont il enrichit pendant de longues années notre Journal, et surtout par ses dictionnaires turc-français et français-turc. La partie savante des études sur la langue et l'histoire anciennes des Turcs n'entrait

pas dans les plans et les goûts de M. Bianchi; la tâche qu'il poursuivait était de faire connaître l'état actuel de la Turquie et d'aider à l'acquisition de sa langue, et ses dictionnaires resteront encore longtemps un titre d'honneur pour sa mémoire. Il a été un des fondateurs de la Société et pendant de longues années membre de votre commission des Censeurs, et il s'est acquitté de son devoir avec le zèle et l'exactitude qu'il portait dans tout ce qu'il entreprenait.

M. Charles-Benoît Hase était né à Sulza en Saxe, l'an 1780. Après avoir fait de brillantes études dans son pays, il se sentit tellement attiré vers les trésors que les bibliothèques et les collections de Paris offrent aux savants, qu'il refusa tous les emplois qui lui étaient offerts à l'envi chez lui, et se décida à venir en France. Il se mit en route à l'âge de vingt et un ans, avec cinquante écus dans sa poche, ayant endossé un costume semi-militaire, traînant un grand sabre et voyageant à pied depuis Iéna jusqu'au faubourg Saint-Denis, à Paris, où il prit une chambre et s'empressa de prêter le reste de son petit trésor à un autre locataire, qui se garda bien de le lui rendre. Il se trouva ainsi sans argent, sans connaissances, sans ressources aucunes, passant son temps au Louvre à étudier les antiques, vivant d'un morceau de pain et discutant en lui-même s'il ne s'enrôlerait pas comme soldat. Nous tous qui ne l'avons vu que dans son âge mûr ou dans sa vieillesse, nous avons de la peine à reconnaître dans ce jeune homme aventureux, confiant et courageux, le personnage grave et un peu méticuleux que nous avons connu. La fortune ne l'abandonna pas; un jour, en revenant du Louvre, il adressa en passant un salut en arabe à un des mamelouks du premier consul; cet homme, enchanté de trouver quelqu'un qui parlait un peu sa langue, causa avec lui et lui fit faire la connaissance de Villoison, qui tira Hase de sa terrible position avec une urbanité et une délicatesse admirables, en faisant semblant de prendre des leçons de grec lui-même, et en lui procurant des élèves réels. A partir de ce moment, il se voua entièrement à l'étude de l'an-

tiquité classique, et abandonna les langues orientales, auxquelles il ne se rattacha plus que par sa chaire de grec moderne, qui fait partie de l'École des langues orientales vivantes, et par sa présence parmi nous comme membre du conseil. Je n'ai pas ici à suivre le reste de sa carrière; d'autres raconteront l'histoire des travaux qui ont fait sa gloire, mais qui ne tenaient aux vôtres que par des liens indirects.

Le conseil a perdu un autre membre qui, après avoir continué ses études orientales bien plus longtemps que M. Hase, a fini, comme lui, par se tourner entièrement vers l'antiquité classique. M. J. J. Ampère était né à Lyon l'an 1800; il vint encore enfant à Paris avec son père, l'illustre mathématicien. Son père voulut lui donner le goût des sciences naturelles et y réussit jusqu'à un certain point, car le fils est resté attaché pendant toute sa vie à l'étude de la botanique et de la géologie; mais ses goûts littéraires l'emportèrent. Il se fit d'abord poète, ce qui ne déplut point à son père dont l'extérieur bizarre cachait un esprit qui pouvait s'intéresser à tout. Avant d'avoir atteint l'âge de vingt-cinq ans, M. Ampère avait achevé sept tragédies, qui toutes avaient été lues et acceptées par le Théâtre-Français, mais dont aucune n'a été jouée, parce que, dans l'intervalle, l'auteur avait trouvé sa véritable vocation, l'histoire de la littérature, et avait cessé de s'intéresser au sort de ses œuvres dramatiques. Ce fut le moment où l'école romantique s'empara de tous les esprits jeunes en France et répandit avec une ardeur incomparable l'étude des littératures de tous les peuples pour y chercher des formes nouvelles. Ampère et son ami Fresnel, qui étaient parmi les premiers auteurs de ce mouvement, se jetèrent dans l'étude des littératures orientales. Ampère devint un auditeur assidu de Rémusat et de Chezy, et plus tard de Champollion; il fit des progrès considérables en chinois, en sanscrit et en égyptien, et poursuivit ces travaux beaucoup plus longtemps et avec beaucoup plus de suite que ne croiraient ceux qui ne le jugeraient que d'après ce qu'il en a publié, ce qui se réduit à quelques articles sur

la littérature chinoise et à un mémoire sur les castes des Égyptiens d'après les stèles du Louvre. Mais l'immense étendue qu'il avait donnée à ses travaux sur l'histoire des littératures et une insatiable curiosité, qui l'entraînait à agrandir perpétuellement le cercle de ses études, l'ont souvent empêché de faire profiter les autres de matériaux patiemment accumulés.

Je ne dois pas le suivre dans toutes les voies qu'il a parcourues, dans tous les voyages qu'il a accomplis, dans tous les livres qu'il a publiés et dont le dernier et le plus considérable, l'Histoire de Rome par les monuments, est resté malheureusement incomplet. Dans l'intérêt de la littérature orientale, on ne peut que regretter qu'il ne lui soit pas resté plus fidèle; il était fait pour lui gagner des amis et pour faire sentir, ce que nous trouvons si difficile, l'intérêt qu'elle présente à tout esprit cultivé et en état de s'élever au-dessus de la routine ordinaire de la littérature du jour. M. Ampère était l'homme le plus aimable, le plus spirituel et le plus indépendant qu'on pût voir; son esprit était ouvert à tout, il s'intéressait à tout et saisissait facilement tout; de plus c'était un des hommes les plus laborieux et les plus économes de leur temps que j'aie connus, il ne lui a manqué que la faculté de se restreindre et de se concentrer.

Enfin le dernier membre que le Conseil a perdu, et certainement le plus regrettable pour les études orientales, est M. François Wœpcke. Né à Dessau en 1826, il avait fait ses études au gymnase de Wittemberg et, plus tard, à l'Université de Berlin, où il se voua presque entièrement aux études mathématiques. De là il se rendit à Bonn, où il étudia l'arabe sous Freytag, pour se mettre en état de lire les mathématiciens arabes. Car dès ce moment il avait tracé le plan d'une histoire des mathématiques qui devait remplir sa vie et qu'il a poursuivi sans relâche et à travers des difficultés infinies. Il vint à Paris en 1850, et y resta jusqu'en 1855, suivant des cours et étudiant les manuscrits de la Bibliothèque. Il a été publié de

notre temps des travaux considérables sur l'histoire des mathématiques chez les Indiens, les Arabes et les Chinois; M. Wœpcke voulait les compléter, les contrôler, explorer les parties négligées et fixer, avec le plus de précision possible, l'origine et le développement des découvertes dans chaque branche de cette science. Le premier travail qu'il publia à cette époque est l'*Algèbre d'Alkhayami*, dont il donna le texte accompagné d'une traduction et de nombreux extraits d'autres algébristes arabes, dans le but de montrer ce que les Arabes avaient ajouté aux résultats obtenus par Diophante, de prouver qu'ils étaient parvenus à la démonstration régulière des équations du troisième degré, et plus loin encore, et qu'ils ont été les premiers à appliquer l'algèbre à la géométrie, et vice versâ, méthode qui, dans la suite, a tant contribué aux progrès des sciences mathématiques. Ce premier livre porte déjà l'empreinte de son esprit et les marques caractéristiques de tous ses travaux : d'un côté la conscience scrupuleuse et presque timorée des recherches, qui craint avant tout d'énoncer plus que le résultat le plus certain des prémisses, et, de l'autre, la sagacité et la sûreté avec lesquelles l'auteur aperçoit les plus faibles indices des méthodes par lesquelles les mathématiciens arabes sont arrivés à leurs découvertes, et la netteté avec laquelle il suit ces filons souvent bien ténus. Rien n'était plus difficile que de lui faire formuler le résultat positif de chacun de ses travaux; il avait toujours peur de dépasser la limite exacte de ce qu'il avait prouvé et de s'avancer un peu au delà de ce qui était certain; il aimait mieux s'en rapporter aux lecteurs et les laisser tirer eux-mêmes leurs conclusions, comme si en pareille matière il pouvait se trouver beaucoup de lecteurs assez savants et assez attentifs pour voir tout ce que contient un livre. Mais cette retenue et le désir qu'a l'auteur de rester plutôt en deçà que d'aller au delà du fait, inspirent une confiance dans le résultat de ses recherches, dont on a absolument besoin dans des matières que si peu d'hommes peuvent suivre en détail, et où ils sont en grande partie livrés à la bonne foi de leur guide.

M. Wœpcke compléta ce travail sur l'algèbre arabe, deux ans plus tard, par la publication d'un extrait détaillé de l'ouvrage d'Al-Karkhi, précédé d'un mémoire sur l'algèbre indéterminée chez les Arabes, dans lequel il prouve qu'ils s'occupaient de cette partie de la science, qu'ils avaient ajouté aux travaux des Grecs de leur propre fonds et sans connaître, à cette époque, les méthodes indiennes, et que les théorèmes donnés plus tard par Fibonacci sont empruntés en grande partie aux Arabes.

Ces deux ouvrages ont été précédés et suivis par une série nombreuse de mémoires sur des points spéciaux, dont chacun était une nouvelle pierre pour l'édifice futur d'une histoire des mathématiques chez les Orientaux, mais qu'il m'est impossible de citer ici en détail. On en trouvera plus bas la liste aussi complète que j'ai pu la faire; il est probable pourtant que quelques-uns m'auront échappé, surtout pour les dernières années de la vie de l'auteur.

En 1856, M. Wœpcke quitta Paris pour des raisons de famille, et se chargea de l'enseignement mathématique au gymnase français de Berlin, place qu'il remplit pendant deux ans; mais on n'y sut pas retenir un homme qui ne demandait pourtant qu'un peu de temps pour ses travaux, et il donna en 1858 sa démission pour reprendre à Paris le cours de ses études et de ses publications. Pendant les cinq années qui suivirent, il mit au jour un grand nombre de travaux, tant sur les mathématiques pures que sur l'histoire de la science. Vous en connaissez les principaux, puisqu'ils ont paru dans votre Journal, surtout le dernier de tous, le beau mémoire sur la propagation des chiffres indiens; mais je dois parler un peu plus en détail des travaux que M. Wœpcke a laissés inachevés.

Il avait découvert à la Bibliothèque impériale la traduction arabe d'un commentaire grec du X[e] livre d'Euclide par Valens; l'Académie des sciences de Berlin le chargea d'en publier le

texte et la traduction. Il fit imprimer le texte arabe à Paris et voulut ajouter une traduction en français, pendant que l'Académie en préférait une en latin ou en allemand. Ce petit différend retarda la publication de l'ouvrage, et je ne sais si l'on trouvera dans les papiers de M. Wœpcke le traduction du traité. Ensuite vous vous rappelez tous que, lorsque M. Schefer rapporta de Constantinople un manuscrit de l'ouvrage d'Albirouni sur les sciences des Indiens, manuscrit plus ancien et meilleur que celui de la Bibliothèque de Paris, la Société éprouva un vif désir de voir paraître cet ouvrage important, sur lequel les extraits donnés par M. Reinaud avaient attiré l'attention. Le Conseil s'adressa naturellement à M. Wœpcke, qui était sous tous les rapports l'homme d'Europe le mieux préparé pour cette entreprise difficile. Il y consentit; mais, avec sa modestie ordinaire, il désira que M. de Slane lui fût adjoint. C'est ainsi que fut commencé ce grand travail qui devait entrer dans notre *Collection d'auteurs orientaux*. A mesure que M. Wœpcke se familiarisa avec Albirouni, sa confiance en ses propres forces augmenta, et il finit par désirer de s'en charger seul; M. de Slane lui céda de la meilleure grâce du monde sa part dans le travail, tout en lui offrant son aide s'il en avait besoin. M. Wœpcke, au moment de sa mort, avait fait la copie du texte et déterminé une grande partie des termes sanscrits qu'Albirouni ne donne que dans une transcription très imparfaite en caractères arabes. M. Wœpcke voulait employer tout l'été à traduire l'ouvrage et à recalculer les données astronomiques de l'auteur. Enfin, il avait préparé pour l'Académie des Inscriptions le texte et la traduction de deux traités arabes sur un point particulier de géométrie, qu'il destinait à la collection des Notices et Extraits. Ce travail est entièrement achevé et entre les mains de l'Académie, à l'exception d'une introduction dans laquelle il voulait traiter de l'histoire générale des mathématiques chez les Arabes, et indiquer avec précision ce qu'ils avaient emprunté aux Grecs et aux Indiens, en quoi ils avaient suivi les méthodes des uns et des autres et ce qu'ils avaient ajouté eux-mêmes soit aux méthodes,

soit aux résultats de leurs devanciers. C'est le dernier travail auquel il s'est livré étant déjà malade, et il faut espérer qu'on le trouvera dans un état tel qu'il puisse paraître au moins en partie avec les deux traités.

M. Wœpcke avait toujours été d'une santé délicate; il n'a pas pu résister au travail excessif auquel il se livrait, poussé également par son ardeur scientifique et par les circonstances de sa vie, et il est mort de fatigue et d'épuisement à l'âge de trente-huit ans, et au moment où tout ce qu'il avait préparé si laborieusement allait porter de riches fruits pour la science. C'était un homme plein d'honneur, de délicatesse et d'égards pour les autres, consciencieux en toute chose, un peu minutieux, d'une politesse presque pénible, mais qui cachait un grand fonds de fermeté, et d'un savoir solide et étendu; il avait la grande et principale qualité d'un savant, le besoin d'aller au fond de toute question et de ne jamais se contenter du probable et du plausible. Sa mort est une perte presque irréparable pour la science[1].

1. Voici la liste de ses publications, autant que je les connais :

Disquisitiones archæologico-mathematicæ circa solaria veterum. Berlin, 1847, in-4°.

L'Algèbre d'Omar Alkhayymi, publiée, traduite et accompagnée d'extraits de manuscrits inédits. Paris, 1851, in-8°.

Notice sur des traductions arabes de deux ouvrages perdus d'Euclide. (*Journal asiatique*, 1851).

Notice sur une théorie ajoutée par Thabit ben Khorrah à l'arithmétique spéculative des Grecs. (*Ibid*. 1852.)

Extrait du Fakhri, traité d'algèbre par Mohammed al Karkhi, précédé d'un mémoire sur l'algèbre indéterminée chez les Arabes. Paris, 1853, in-8°.

Notice sur les notations algébriques employées par les Arabes. (*Journal asiatique*, 1854.)

Discussion de deux méthodes arabes pour déterminer une valeur approchée du sinus d'un degré. (*Journal de mathématiques* de M. Liouville, 1854.)

Sur un essai fait par Léonard de Pise de déterminer la nature de la racine d'une équation du troisième degré. (*Ibid*. 1854.)

Note sur le traité des nombres carrés de Léonard de Pise. (*Ibid*. 1855.)

Je croyais avoir terminé la longue liste de nos pertes, lorsque j'ai reçu la nouvelle de la mort de M. Cureton, depuis longtemps membre de la Société. Le peu que je sais de sa vie est extrêmement honorable. Il était né en 1808; son père, petit propriétaire à Westbury, se décida, en voyant son application à l'étude, à lui faire donner une éducation savante; mais pendant qu'il était encore à l'école, le père mourut et la mère voulut vendre sa terre pour qu'il pût continuer ses études; le jeune homme refusa tout pour que sa mère pût

Sur le mot kardaga, et sur une méthode indienne pour calculer les sinus. (*Nouv. Ann. de mathématiques*, 1854.)

Sur une donnée historique relative à l'emploi des chiffres indiens par les Arabes. (Tortolini, *Annali di scienze matematiche*, tome VI.)

Essai d'une restitution de travaux perdus d'Apollonius sur les quantités irrationnelles. (*Mémoires de divers savants à l'Académie des sciences*, tome XIV.)

Analyse et extrait d'un recueil de constructions géométriques par Aboul Wefa. (*Journal asiatique*, 1855.)

Traduction d'un chapitre des Prolégomènes d'Ibn Khaldoun, relatif aux sciences mathématiques. (Actes de l'Académie des *Nuovi Lincei*, Rome, 1856.)

Ueber ein in der K. Bibliothek in Berlin befindliches arabisches Astrolabium. (*Abhandlungen der K. Academie in Berlin*, 1858, in-4°.)

Traduction du traité d'arithmétique de Mohammed al Kalçadi. (*Acad. de' Nuovi Lincei*, 1859.)

Mémoire sur l'introduction de l'arithmétique indienne en Occident. (*Ibid.* 1859.)

Sur une mesure de la circonférence du cercle, due aux Arabes. (*Journ. asiat.* 1860.)

Traduction d'un fragment anonyme sur la formation des triangles, rectangles et nombres entiers, et d'un autre traité arabe sur le même sujet. (*Acad. de' Nuovi Lincei*, 1861.)

Mémoire sur la propagation des chiffres indiens. (*Journal asiatique*, 1863.)

Ueber ein in der K. Bibliothek in Paris befindliches Astrolabium. (*Mélanges asiatiques de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, 1864.)

Il se trouve de plus, entre les mains de M. le prince Boncompagni, à Rome, un certain nombre de notices et d'extraits de manuscrits arabes relatifs à l'arithmétique. Je suppose qu'ils paraîtront dans les Actes des *Nuovi Lincei* à Rome.

La liste ci-dessus ne comprend pas les travaux de M. Wœpcke sur les mathématiques pures, qui ont paru dans le *Journal de mathématiques* de Crelle (1851-1857), et dans le *Journal de mathématiques* de M. Liouville (1854-1860).

garder son bien, entra au collège de Christchurch, à Oxford, comme boursier, se distingua dans tous les examens, devint successivement sous-bibliothécaire à la Bodleïenne, sous-conservateur des manuscrits orientaux au British Museum, chapelain de la reine, enfin chanoine de Westminster. Il s'était adonné avant tout à l'étude des langues sémitiques, et son édition de l'Histoire des religions par Schahristani montre quels progrès il avait faits en arabe. Plus tard, lorsque le British Museum eut fait, et en grande partie par l'influence de M. Cureton lui-même, l'acquisition des manuscrits syriaques des monastères de la Thébaïde, il employa de longues années à restaurer, à cataloguer cette collection unique, et à en publier les parties les plus intéressantes pour l'histoire et la patristique[1]. La science pouvait attendre de lui encore de grands

1. *The book of religions and philosophical sects by Mohammad al Sharastani.* Londres, 1842, 2 vol. in-8° (en arabe).

Tanchumi Hierosolymitani Commentarius arabicus in Lamentationes. London, 1843, in-8°.

Pillar of the Creed of the Sunnites. London, 1843, in-8° (en arabe).

Catalogus Codicum manuscriptorum arabicorum qui in Musæo britannico asservantur. Londres, 1846, in-fol.

Ancient syriac version of the epistles of Ignatius. London, 1848, in-8°.

Vindiciæ Ignatianæ, or the genuine writings of St. Ignatius as exhibited in the syriac version, vindicated from the charge of heresy. London. 1848, in-8°.

The festal letters of St. Athanasius, discovered in an ancient syriac manuscript, and edited with a preface. London, 1848, in-8°.

Corpus Ignatianum, a complete collection of the Ignatian epistles in syriac, greek and latin. London, 1849, in-8°.

Fragments of the Iliad of Homer from a syriac Palimpsest. London. 1851, in-4°.

The ecclesiastical history of John bishop of Ephesus, in syriac. Oxford, 1853, in-8°.

Spicilegium syriacum, containing remains of Bardesanes, Meliton, etc. London, 1855, in-8°.

Remains of a very ancient recension of the four Gospels in syriac, hitherto unknown in Europe. London, 1858, in-4°.

Au moment de sa mort M. Cureton avait sous presse un ouvrage portant le titre : *Ancient syriac documents,* relative to the earliest establishment of Christianity in Edessa and the neighbouring countries, to the fourth century, edited, translated and annotated by W. Cureton.

services, lorsqu'il succomba aux suites d'un de ces accidents de chemin de fer, qui, à la honte de la législation de l'Angleterre, sont si fréquents dans ce pays. C'était un homme très bon, très doux et très ferme en même temps, très dévoué à la science, et l'Académie des Inscriptions lui a conféré le plus grand honneur auquel un savant puisse aspirer, en le nommant associé étranger de l'Institut.

Vos travaux ont suivi pendant l'année dernière leur cours ininterrompu. Votre Journal a publié des mémoires sur diverses parties de l'histoire et de la philologie orientale. M. Oppert a commencé le commentaire de la grande inscription assyrienne dont il nous avait donné le texte et la traduction dans un cahier antérieur. Il n'y a personne qui ne sente combien il importe à la science que ces inscriptions soient, non seulement publiées et traduites, mais commentées en détail pour que chacun soit mis en état de suivre les procédés par lesquels on peut arriver à l'intelligence de ces langues perdues. Le commentaire va être suivi d'un vocabulaire, dans lequel M. Ménant va reproduire tous les mots que renferme cette inscription, en les ramenant, autant qu'il y a lieu, aux racines hébraïques. Ce sera, je crois, le premier vocabulaire assyrien qui aura été publié, et il sera d'une étendue suffisante pour être d'un grand secours pour d'autres inscriptions.

M. Vivien Saint-Martin a repris l'étude des inscriptions d'Axum, surtout de l'inscription célèbre d'Adoulis, qui est un document de la première importance pour les temps obscurs de l'histoire de l'Éthiopie. Il croit pouvoir la placer dans le premier quart du second siècle de notre ère, et déduit en détail les éclaircissements qu'elle fournit à l'histoire et à la géographie de ce temps. Il passe ensuite à d'autres inscriptions, découvertes plus récemment à Axum, et en appelle à un nouvel examen de ces monuments sur place, jugeant insuffisantes les copies que nous en avons. Je crois que M. d'Abbadie a rapporté de ses voyages des copies qui pourront, au moins en

partie, lever ces doutes. Plus nous avançons dans la critique de l'histoire ancienne, plus l'importance des inscriptions et des médailles augmente et plus on sait en tirer parti. On peut en voir les preuves dans les travaux qui ont paru sur les inscriptions que M. Renan a rapportées de Phénicie et sur lesquelles lui et M. l'abbé Bargès sont encore revenus dans les derniers cahiers de votre Journal.

M. Aubaret nous a donné la traduction d'un petit roman cochinchinois en vers, qui est extrêmement curieux. C'est un poème tout populaire, composé en cochinchinois, chose des plus rares dans le pays d'Annam, où l'on trouve au-dessous de sa dignité d'imprimer dans une autre langue qu'en chinois et où l'on n'oserait pas même parler à l'empereur dans la langue de son pays. M. Aubaret, qui entendait tous les jours chanter par le peuple des fragments de ce poème, parvint à en réunir les épisodes et à en rétablir à peu près l'ensemble. C'est un livre intéressant et qui fait honneur aux Cochinchinois, s'il peut passer pour un indice des sentiments de la nation, comme sa grande popularité paraît l'indiquer. Il y a une partie du poème, surtout quand il s'agit de lettrés et de grands personnages, qui est comme empruntée à des romans chinois, parce qu'elle offre le tableau des mœurs et des idées d'une classe toute imbue de civilisation chinoise; une autre partie est toute populaire, on y trouve des démons, des aventures miraculeuses et les grands coups d'épée qui de tout temps ont eu tant de charme pour les barbares et les enfants de tout âge; mais il y a une grande partie du livre qui est l'expression de sentiments vrais, passionnés et délicats, d'un genre qu'on ne trouverait guère dans les romans chinois, et la peinture des mœurs et de la position sociale du bas peuple, ce qui donne un intérêt tout particulier à ce poème. Il est à désirer que M. Aubaret, qui est aujourd'hui consul à Bangkok, étudie avec le même soin la littérature populaire du Siam.

M. Stanislas Julien a commencé à publier dans votre Jour-

nal une série de renseignements que les chroniques chinoises contiennent sur les premiers rapports des Chinois avec les Turcs. Les historiens turcs, arabes, persans et grecs nous ont fait connaître l'histoire des Turcs à partir du moment où ils se mettent en contact avec l'Asie occidentale et l'Europe, mais ils sont très sobres sur les origines de la nation, les commencements de leur développement et l'histoire de leurs longues tentatives pour s'étendre vers l'Orient, où ils se sont toujours trouvés contenus et repoussés par les Chinois. C'est probablement l'obstacle invincible qu'ils ont trouvé de ce côté qui les a fait déborder sur la Perse et l'Occident et nous a valu leur présence en Europe. Deguignes seul avait eu l'idée de puiser dans les annales de la Chine pour cette époque de l'histoire des Turcs; mais il ne s'en est servi que partiellement, autant que le comportait le plan général de son grand ouvrage, et en mêlant aux renseignements tirés du chinois ceux qu'il obtenait d'autres sources, de sorte qu'on sera bien aise de trouver ici ces documents complets et dans leur teneur primitive. Ils ne nous fournissent pas une histoire régulière des Turcs, mais uniquement le récit du contact qu'ils ont eu avec l'empire chinois; cependant, comme ce peuple turbulent était le proche voisin de la Chine, dont les richesses le tentaient et dont il avait à craindre les armes, il s'ensuivit des rapports assez constants et dans des circonstances assez variées pour fournir des données nombreuses et importantes sur l'histoire des Turcs orientaux.

Vous recevrez dans peu de jours le commencement d'un autre travail très considérable sur les Turcs; c'est l'histoire de leur administration financière, que M. Belin, à Constantinople, a tirée de tous les documents qui lui sont accessibles.

M. Prudhomme vous a donné la traduction d'un curieux épisode de la conversion des Arméniens au christianisme; c'est l'histoire du district de Daron en Arménie, d'après l'évêque Zénob, le Syrien. Lorque Tiridate II, roi d'Arménie, fut

devenu chrétien au IIIe siècle de notre ère, il se mit à convertir ses sujets; mais il trouva une vive résistance dans le pays de Daron, sur les frontières de la Syrie, où une colonie de prêtres Indiens (?) s'était fortement établie. Les païens furent vaincus, leurs temples renversés, le pays converti, et saint Grégoire fit adresser aux églises de Syrie un récit détaillé de ces événements par l'évêque Zénob, témoin oculaire de ce qui s'était passé. C'est ce récit que M. Prudhomme a publié dans le Journal.

M. de Rosny a composé un aperçu de la langue coréenne, autant que les matériaux encore bien imparfaits qui sont aujourd'hui accessibles le lui ont permis. C'est la langue d'un peuple peu littéraire et dont nous ne possédons jusqu'ici pas un seul livre; l'intérêt qui peut s'y rattacher est donc uniquement ethnographique. M. de Rosny croit que le coréen est une branche des langues tartares, et il se propose de tirer plus tard les conséquences de ce fait pour l'histoire de l'extrême Orient. D'autres savants nous ont envoyé des travaux; M. Radloff, des observations sur les Kirghis; M. Thomas, le résultat des nouvelles découvertes relatives aux plus anciens chiffres indiens; M. Neubauer, un supplément à son mémoire sur les premiers lexicographes hébraïques; M. Catafago, une histoire des émirs maronites du Liban. Ces travaux ont déjà paru, d'autres sont entre les mains de votre Commission et paraîtront dans les cahiers prochains de votre Journal.

Votre *Collection d'auteurs orientaux* poursuit son cours. L'impression du troisième volume des *Prairies d'or* de Maçoudi est achevée [1]. L'auteur commence par la description du pays des Noirs et de leur histoire, puis il consacre quelques

1. Maçoudi, *Les Prairies d'or*, texte et traduction par MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille. Troisième volume. Paris, 1861, in-8°. 464 pages. (Prix de chaque volume de la Collection d'auteurs orientaux. 7 fr. 50 c.)

pages au peu de renseignements que les Arabes possédaient alors sur les peuples slaves, sur les Francs et les Longobards; ensuite il rentre dans un sujet qu'il ne quitte plus jusqu'à la fin du volume, et sur lequel il a beaucoup de choses instructives à nous dire, les traditions des Arabes avant l'Islam. Il traite des Adites et des Temoudites, de l'histoire ancienne de la Mecque, des Kahtanides, du Yémen, des Himyarites et de Saba, des conquêtes de la Perse dans le midi de l'Arabie, des rois de Hirah et des Ghazzanides, des tribus nomades et de leurs migrations, des croyances des anciens Arabes, des voix mystérieuses, des augures et de l'art des devins; enfin il termine par une série de chapitres sur le calendrier des Coptes, des Syriens, des Perses et des Arabes, et sur les superstitions qu'on attachait aux jours et aux mois. Tout cela est raconté à la manière de l'auteur, dans un ordre assez imparfait; mais ce volume est plein de renseignements curieux pour nous.

M. Barbier de Meynard a livré à l'impression le manuscrit entièrement terminé du quatrième volume de Masoudi, qui contient le reste de ce que l'auteur avait à dire sur l'histoire générale avant Muhammed; et quand ce volume sera imprimé, nous serons arrivés à la moitié des *Prairies d'or*. Les quatre derniers volumes contiendront l'histoire à partir de l'époque de l'Hégire. M. Barbier s'occupe de la rédaction et de la traduction du cinquième volume, de sorte que nous pouvons espérer que ce grand ouvrage sera terminé dans quatre ou cinq ans d'ici, et la Société n'aura pas, je crois, à regretter les sacrifices qu'elles aura faits pour offrir aux savants un ouvrage dont la publication était depuis longtemps un besoin pour les études historiques.

J'ai déjà dit quelques mots de l'état dans lequel M. Wœpcke a laissé les préparatifs de l'édition de l'ouvrage d'Albirouni sur les sciences des Indiens. M. de Slane n'a pas encore eu le temps de se rendre compte de l'ouvrage, et nous devons attendre le résultat de son examen avant de prendre un parti.

Il est extrêmement désirable que cette entreprise, si diffic- et si importante pour l'histoire de l'Inde, puisse être menée bonne fin. Nous espérons toujours que M. Cowell à Calcutta, qui nous a fait entrevoir l'envoi possible d'un troisième ma- nuscrit d'Albirouni, qui se trouve à Bombay, réussira à nous fournir cette aide et à faciliter par là l'accomplissement du dé- sir d'enrichir de cet ouvrage votre *Collection d'auteurs orien- taux*.

Les autres sociétés dont le but est le même que le nôtr de faire connaître l'Orient, ont de leur côté continué leur travaux, chacune dans la ligne que lui prescrivent les néce- sités et les tendances diverses du pays où elle siège. La pl ancienne de toutes, la Société de Calcutta, s'est donné tâche la plus compréhensive; elle représente dans l'Inde que représentent à Paris les Académies des Inscriptio et des Sciences, le Cabinet d'histoire naturelle et le C- binet des manuscrits de la Bibliothèque impériale, et el fait courageusement face à tous ses devoirs. Elle est so- tenue par le zèle intelligent des Européens dans l'Inde et aide par le gouvernement, quoique dans une mesure trop étroi pour l'importance et la multiplicité de ses fonctions; ma elle est presque abandonnée par ceux qui auraient le plu d'intérêt à sa prospérité, par les grands personnages hindous et musulmans, qui ne comprennent pas encore combien leur importe que leur passé et leur pays soient connus, que leurs maîtres européens s'occupent de l'histoire et d ressources de l'Inde. Néanmoins la Société fleurit et grandi ses publications, il est vrai, ne contiennent plus de ces gran travaux qui ont donné, du temps de Sir W. Jones et de Col- brooke, à ses Transactions une si grande importance, m son Journal[1] n'en est pas moins un des recueils

1. *Journal of the asiatic Society of Bengal.* Calcutta, 1863, in-8°. J n'ai vu que les cahiers I-IV de cette année, et le numéro supplémenta Je ne sais si l'année est complète.

›lus instructifs qu'il y ait pour l'histoire, pour la philologie et es antiquités indiennes ; il a continué à suivre l'impulsion que eu Prinsep lui avait imprimée, et le dernier volume nous fait connaître une foule de sculptures, d'inscriptions et de médailles nouvellement découvertes, et rend compte d'explorations de districts de l'Inde peu connus et des pays environnants. Je ne puis indiquer en détail tous ces travaux, mais je lois mentionner par un mot au moins un des plus curieux, e premier rapport du colonel Cunningham[1] sur les fouilles ırchéologiques qu'il a entreprises par ordre du gouvernement. Il a suivi, dans son exploration, les traces des pèlerinages de Fa-hien et de Hiouen-tsang, pour retrouver tout ce qui reste les monuments dont la piété des bouddhistes avait couvert tous les lieux consacrés par le souvenir de la naissance, de la vie et de la mort du Bouddha. M. Cunningham a fait des fouilles dans vingt-trois localités et a retrouvé, malgré les dévastations de ces lieux par les brahmanes et les musulmans, un grand nombre de monuments et d'inscriptions. Il donne, dans ce rapport, une description sommaire de ce qu'il a trouvé, promet la continuation de ses explorations et annonce la publication détaillée de ses découvertes.

La Société de Calcutta continue sa *Bibliotheca indica;* il en a paru dans le courant de l'année une vingtaine de cahiers de différents ouvrages sanscrits et persans, dont j'aurai à indiquer les titres dans la suite de ce rapport.

1. Ce rapport remplit un numéro supplémentaire du vol. XXXII, avec une pagination à part (I-CXIX). Je remarque cela pour les personnes qui possèdent le Journal et auxquelles un cahier de cette espèce, dont l'absence ne rompt pas la pagination du volume, pourrait aisément échapper. C'est une chose qu'on devrait éviter à tout prix, de publier dans une série de cahiers des numéros supplémentaires avec des paginations différentes; les collections de ces publications finissent toujours par devenir incomplètes. Le *Journal asiatique* avait autrefois des cahiers supplémentaires, et la conséquence est que presque aucune collection n'est réellement complète. Je me permets cette remarque parce que d'autres sociétés pourraient faire leur profit de notre expérience et éviter ce grand et très gratuit inconvénient.

La Société de géographie de Bombay nous a fait parvenir le volume XVI de ses Transactions[1], qui contient de nombreux travaux sur le Sindh et le Cutch, sur Bahreïn, sur quelques parties de la côte d'Arabie et de l'Afrique orientale, et sur le Japon.

Il s'est formé à Lahore une association pour l'exploration des antiquités et de l'histoire du Pendjab et des pays environnants. La proximité des pays presque inconnus au delà du haut Indus, où la domination grecque et le Bouddhisme ont dû laisser tant de traces, rendait extrêmement désirable qu'il se formât un centre où les renseignements pussent être recueillis, coordonnés et rendus publics. Le nouveau comité a eu le bon esprit de se rattacher à la Société de Calcutta, qui a accepté avec empressement la charge de publier les rapports qui lui parviendront de Lahore.

Nous n'avons aucune nouvelle de ce que peuvent avoir publié les Sociétés asiatiques de Colombo, de Hong-Kong et de Shanghaï. Je ne me lasserai pas de me faire l'écho des plaintes des savants de l'Europe, de ce que les Sociétés placées dans des positions aussi favorables pour les études les plus intéressantes et au milieu de pays que nous avons de plus en plus le besoin de mieux connaître, dédaignent si étrangement d'entrer en communication avec l'Europe et rétrécissent ainsi elles-mêmes la sphère de leur utilité. La librairie est actuellement tout à fait impuissante à nous apporter régulièrement ce qui est publié dans ces pays, et l'on comprend qu'un auteur individuel n'ait aucun moyen de se mettre en communication avec l'Europe ; mais des Sociétés trouveraient bien facilement des agents en Angleterre.

La Société asiatique de Londres a continué son Journal.

1. *The Transactions of the Bombay geographical Society*, from June 1860 to December 1862. Vol. XVI. Bombay, 1863, in-8° (cx et 156 pages avec des cartes et planches).

dont le volume XX est achevé[1]. Il comprend un grand nombre d'articles sur les parties les plus variées de l'Orient, la suite du mémoire de M. de Beauvoir Priaulx sur les ambassades indiennes à Rome depuis Claude jusqu'à Justinien, une série de mémoires sur différents points de littérature et d'histoire indiennes par MM. Muir, Spottiswood, Kern et Hall, des articles sur les monnaies et inscriptions bactriennes par MM. Thomas et Dowson, et d'autres travaux trop nombreux pour être énumérés tous. Je suis sûr, Messieurs, de vous faire plaisir en annonçant que le Comité de traductions de la Société asiatique de Londres a demandé à M. de Slane de continuer sa traduction du Dictionnaire biographique d'Ibn Khallikan, qui a été interrompue si longtemps. Ce livre est indispensable à tous ceux qui s'occupent d'une branche quelconque de la littérature ou de l'histoire des Arabes, et c'est une véritable bonne fortune que d'être assuré de l'achèvement de l'ouvrage. La Société de Londres se soutient par le zèle d'un certain nombre d'hommes qui ont vécu en Orient et qui n'abandonnent pas les études et les intérêts qui les ont occupés dans leur jeunesse; mais c'est une chose singulière qne d'observer combien peu les études orientales ont de soutien dans le pays. Le gouvernement ne fait rien pour elles, les universités presque rien, le clergé[2] s'y intéresse faiblement, et cette grande masse de public riche et instruit refuse d'écouter quand

1. *The Journal of the R. asiatic Society of Great Britain and Ireland.* Vol. XX. Londres, 1863, in-8° (468, xxv et 16 pages).

2. Il faut que je rende au clergé anglais la justice de dire qu'il a montré, dans le Dictionnaire de la Bible, publié sous les auspices de M. W. Smith, et réellement rédigé et coordonné par M. G. Grove, un savoir oriental et un esprit de critique très respectables. Cet ouvrage n'entre que partiellement dans notre sujet, et je ne puis en faire ici la description détaillée; mais je suis bien aise de pouvoir l'annoncer au moins d'un mot. Il est naturellement, comme tout ouvrage auquel un grand nombre de collaborateurs a concouru, inégal dans ses différentes parties, mais en somme c'est un livre tout à fait recommandable. En voici le titre : *A Dictionary of the Bible, comprising the antiquities, biography, geography and natural history*, edited by W. Smith. 3 vol. London, 1861-1863. In-8° (1179, 1862, cxvi et x pages).

il s'agit de l'Orient non biblique. On était accoutumé depuis deux siècles à regarder l'Asie comme un terrain qui n'intéressait que la compagnie des Indes, et il n'y avait que ceux qui l'avaient servie et leurs familles qui y prenaient un intérêt quelconque; encore la plupart de ceux qui y ont passé leur vie cessent-ils de s'en occuper à leur retour, quand ils voient que tout ce qui avait fait l'occupation de leur vie est un objet d'ennui et presque de terreur pour la société anglaise. Il y a là un indice de frivolité qui étonne dans un pays en apparence aussi sérieux.

La Société orientale allemande a fait paraître la fin du volume XVII et la moitié du volume XVIII de son Journal [1]. On y trouve le mémoire de M. Brockhaus sur la transcription des textes arabes en caractères latins, dont j'ai déjà parlé l'année dernière; puis une longue et savante dissertation de M. Steinschneider sur les stations de la lune d'après les auteurs arabes et juifs. C'est un côté tout nouveau de la question des Nakshatras indiens, qui depuis quelques années a donné lieu à tant de recherches dans toutes les littératures orientales. L'auteur ne prétend pas résoudre toute la question. mais il fournit des renseignements neufs dont il faudra tenir compte dans la solution définitive de ce problème obscur. Le Journal de la Société, qui peut profiter de la surabondance du travail d'érudition en Allemagne, nous donne, comme tous les ans, une quantité de travaux et de notices relatifs à toutes les parties des études orientales. En le lisant, on est frappé de l'ardeur avec laquelle on s'occupe aujourd'hui des débris de toutes les langues dont il ne nous reste que des traces dans quelques médailles ou quelques inscriptions. Ainsi M. Meyer discute de nouveau les inscriptions nabatéennes pour revendiquer la nuance araméenne du langage. M. Blau a inséré un mémoire dans lequel il appelle l'attention des savants sur l'aide qu'ils pourraient peut-être tirer de la langue

1. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, vol. XVII. cah. 3 et 4, vol. XVIII, cah. 1 et 2. Leipzig, 1863-4. In-8°.

albanaise pour l'interprétation des inscriptions lyciennes. M. Levy discute une inscription phénicienne de Sardaigne et donne un mémoire très détaillé sur les inscriptions palmyréennes, qui avaient été fort négligées depuis longtemps; enfin M. Mordtmann publie une grande collection de sceaux pehlewis avec l'interprétation de leur légende.

La Société orientale allemande a continué, à côté de son Journal, sa collection de mémoires et de matériaux pour servir à la connaissance de l'Orient[1]; je reviendrai sur ces publications à leur place, parmi les ouvrages orientaux.

Je crois que la Société orientale américaine a fait paraître la première partie du volume VIII de son Journal, mais je n'en ai reçu qu'un tirage à part d'un mémoire de M. Whitney[2], sur la question tant débattue des Nakshatras indiens. M. Whitney combat, dans ce mémoire, tant l'opinion de M. Biot, qui attribuait l'origine de ce système d'astérismes aux Chinois, que celle de MM. Weber et Müller, qui défendent l'origine indienne des Nakshatras, et il penche lui-même à croire qu'on doit la chercher en Chaldée. Il est évident qu'une question qui admet tant de réponses n'est pas encore mûre.

J'arrive maintenant à l'énumération des ouvrages orientaux qui ont paru depuis un an, et je vous prie très instamment de m'excuser si des ouvrages dont vous auriez connaissance m'ont échappé; car je trouve tous les ans de plus en plus difficile de réunir les livres qui ont le droit d'être mentionnés ici. Je commence, comme j'ai toujours fait, par les Arabes et par la partie la plus ancienne de leur littérature.

1. *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes.* Il a paru jusqu'ici: vol. I, II et III, 1. Leipzig, in-8°. Chaque cahier contient un ouvrage à part et se vend séparément. Il est regrettable que la Société en fixe le prix de vente trop haut.

2. *On the views of Biot and Weber respecting the relations of the Hindu and Chinese systems of asterisms, with an addition on Müller's views respecting the same subject,* by W. D. Whitney (tiré du *Journal of the American Oriental Society*, vol. VIII. 1864. In-8°. 94 pages)

Mais avant de parler de la littérature arabe classique, il faut que je dise quelques mots sur la collection des inscriptions himyarites, publiée par le Musée britannique [1], et que je n'ai pu annoncer que très vaguement dans mon dernier rapport. L'éditeur de la collection, M. Birch, a pris pour collaborateur M. Frank, qui a fait précéder les inscriptions d'une introduction dans laquelle il énumère les inscriptions publiées antérieurement et donne les titres des travaux principaux qui ont paru sur le sujet; ensuite, il fait la description détaillée de toutes les inscriptions que possède le Musée britannique et en indique sommairement le contenu. Elles sont au nombre de quarante-deux, dont vingt-huit sur planches de cuivre, dix sur pierre et quatre sur pierres fines. Elles sont reproduites avec beaucoup de soin par la voie de la lithographie, et de la manière sensée qui distingue les publications du Musée de Londres, avec une scrupuleuse exactitude, dans une forme convenable, mais sans le luxe qu'on met ici en pareil cas, et, par conséquent, à un prix qui permet aux savants de se les procurer. C'est une très belle et très importante addition à ce que nous possédions sur l'histoire du midi de l'Arabie. Ces monuments contiennent pour nous infiniment plus que ce que leurs auteurs ont pensé y exprimer, et quand la littérature entière d'un peuple a péri, comme c'est le cas des Himyarites, tout ce que nous pouvons savoir de sa chronologie, de son histoire, de sa race et de sa langue, s'y trouve. Au reste, ce que nous possédons aujourd'hui d'inscriptions de Saba n'est qu'une très petite partie de ce qui existe, et de ce que de nouvelles explorations de ce pays inhospitalier nous donneront un jour.

La poésie des tribus nomades de l'Arabie, avant que l'Islam les eût réunies en un corps de nation, est un des phénomènes les plus intéressants de l'histoire littéraire. Nous y trouvons un peuple divisé en mille tribus, empêché par la nature du pays de se livrer aux travaux de l'esprit, qui ne sont possibles

1. *Inscriptions in the Himyaric character, discovered chiefly in southern Arabia and now in the British Museum.* Londres, 1863, in-fol. oblong.

que dans des agglomérations d'hommes sédentaires et avec une stabilité de la vie impossible dans le désert, mais poussé par son génie à la culture de la poésie à un degré sans exemple dans l'histoire. On ne voit que les Chinois chez lesquels le talent de faire des vers soit devenu l'objet d'une ambition aussi grande; chez eux, c'est le produit artificiel de la culture littéraire dans les hautes classes et un résultat de leur éducation savante, tandis que, chez les Arabes, il n'y avait nul enseignement, mais tout homme voulait être poète et toute femme était honorée pour l'être. Le modèle que l'opinion publique de ce monde du désert proposait à tout homme était d'être brave, généreux de son bien et poète; tout le reste était peu en comparaison, et l'on pouvait avoir toute espèce de vice sans déchoir, pourvu qu'on eût ces trois vertus cardinales. La grande ambition était de chanter ses propres hauts faits ou ceux de sa tribu, dans des vers assez beaux pour être répétés dans d'autres tribus et au loin.

Il est naturel qu'un effort aussi général ait produit graduellement un haut degré de raffinement dans la forme, et comme nous n'avons pas de pièces de vers arabes qui remontent beaucoup au delà de l'an 500 de notre ère, nous ne possédons la poésie du désert que dans un état déjà réglé et avec des formes arrêtées. On avait formé un cercle de sujets et de règles que l'on ne devait pas franchir, mais en dedans duquel le talent individuel avait toute liberté, et si les mêmes sujets revenaient et les mêmes sentiments se répétaient, comme il n'en pouvait pas être autrement dans une vie aussi simple que celle des tribus nomades, l'expression du caractère personnel du poète et sa manière de peindre cette vie n'en étaient pas moins marquées de son talent propre. Ce n'est que plus tard, quand les Arabes des villes ont voulu conserver ces anciennes formes et se resteindre à ces anciens sujets qui ne répondaient plus en rien à leur manière de vivre et à leurs sentiments, que ces règles classiques sont devenues de véritables chaînes et ont fait un tort irréparable au génie de la nation.

Ces poésies du désert paraissaient par la nature des choses destinées à périr comme tout ce que l'écriture ne fixe pas, et de fait la plus grande partie et surtout les anciennes ont été emportées par le temps. Ce que nous en avons, nous le devons aux lettrés et aux grammairiens de Basra et de Koufa, qui ont vu en elles, très heureusement pour nous, des modèles de langue, des types pour la poésie, des exemples pour la grammaire et des ressources pour l'explication des mots employés dans le Koran et dans les traditions. On allait donc étudier au désert, rechercher ce qui survivait de l'ancienne poésie et des traditions sur leurs auteurs et les événements qu'ils avaient célébrés. C'est ainsi que furent sauvées de l'oubli un certain nombre des poésies les plus célèbres, comme la collection des Moallakats, et quelques Divans complets, comme ceux des Hudaïlites et des six poètes, un grand nombre de pièces qui entrèrent plus tard dans des anthologies, comme les deux Hamasa, le Kitab al Aghani et les Mufaddhaliat, ou qui servent de pièces à l'appui de récits, comme dans le Kitab al Ikd; enfin une très grande quantité de fragments ou de vers isolés, cités par les grammairiens et les commentateurs comme preuves de leurs assertions philologiques.

Un grand nombre de ces poésies a été imprimé et traduit en Europe; mais il nous reste beaucoup à faire, tant pour la publication des textes que pour leur critique historique et philologique. M. Noeldeke, à Kiel, a publié, sous le titre de *Contributions à la connaissance de la poésie des anciens Arabes*[1], une série de travaux très remarquables. Il commence par un mémoire sur la poésie ancienne des Arabes en général, puis il donne la traduction de l'introduction de la Biographie des poètes par Ibn Koteïba, en ajoutant le texte de toutes les pièces de vers que cite l'auteur; ensuite il traite de la poésie des Juifs arabes du temps de Muhammed, en réunis-

1. *Beiträge zur Kenntniss der Poesie der alten Araber*, von Theodor Noeldeke, Hanovre, 1864, in-8° (XXIV et 224 pages).

sant les fragments de leurs poésies dispersées dans les anthologies; puis il traite dans un autre chapitre des poèmes de Mutammim, qui se composent en grande partie de complaintes sur le meurtre de son frère Malik, commis par Khaled Ibn al Welid, qui a joué un si grand rôle dans les premières conquêtes des Musulmans; un autre chapitre contient un choix de complaintes de la poétesse Alkhama, qui a chanté dans des vers célèbres la mort de son frère.

En dehors de ce volume M. Noeldeke a publié le Divan d'Urwa, fils d'Alward[1], poète un peu antérieur à Muhammed. Il a accompagné le texte arabe de la vie de l'auteur, du chapitre du Kitab al Aghani qui en traite, et d'une traduction des poèmes. Quiconque lit ces dissertations sera frappé de voir combien ces vieux débris gagnent en intérêt par les travaux de la critique moderne, qui font ressortir le caractère, les motifs et les circonstances des poètes. C'est comme une lumière qu'on porte dans une chambre obscure où tous les objets se confondaient dans une masse sombre; les contours de chaque chose apparaissent et se dessinent, et l'on voit la forme qui donne une vie individuelle à chaque objet.

Il reste encore beaucoup à faire dans cette voie; il y a bien des poésies du bon temps encore inédites, il y a un grand travail philologique à faire pour les interpréter, il y a bien des biographies à écrire et des traits de caractère à mettre en lumière, avant que le tableau de la vie des Arabes du désert soit devant nous dans tous ses détails et toute sa vérité. Heureusement la curiosité des savants du khalifat nous a laissé de riches matériaux, qui attirent maintenant l'attention des orientalistes. Je ne sais où en est la collection des Mufaddhaliat que nous a promise M. Gosche à Halle, mais voici le commencement d'une édition du Kamil du Mubarrad[2] que publie M. Wright à Londres

1. *Die Gedichte des Urwa Ibn Alward*, herausgegeben, übersetzt und erläutert von Th. Noeldeke, Goettingue, 1863, in-4° (93 pages).
2. *The Kamil of el-Mubarrad*, edited by W. Wright, premier cahier, Leip-

aux frais de la Société orientale allemande. Aboul Abbas Muhammed, connu sous le sobriquet bizarre du *Mubarrad* (le gelé), était le plus célèbre grammairien du IIIe siècle de l'Hégire. Natif de Basra, il passa sa vie à Bagdad, où il composa un grand nombre d'ouvrages dont le plus important est le *Kamil*. C'est une collection d'expressions rares et difficiles dont l'auteur explique le sens et l'origine par des citations tirées d'anciennes poésies et par des anecdotes, et qui forme un vaste répertoire pour la grammaire, pour la lexicographie, et pour l'histoire de la poésie arabe. M. Wright a préparé de longue main ce texte très difficile, et la libéralité qui règne heureusement aujourd'hui dans les bibliothèques publiques lui a permis de se servir de tous les manuscrits de l'ouvrage qui se trouvent en Europe. M. Wright ne dit pas qu'il fera suivre le texte d'un commentaire, dont le livre aurait pourtant besoin; il est vrai qu'il en a diminué la nécessité en pourvoyant le texte de ses voyelles, même dans la prose; mais je doute que cela suffise, quoique cet ouvrage ne soit destiné qu'aux hommes du métier.

Je ne puis quitter le sujet de l'ancienne poésie des Bédouins sans dire quelques mots d'un livre qui s'y rattache très étroitement, qui en forme, pour ainsi dire, le couronnement, et est l'expression la plus populaire des sentiments qui ont fait naître cette littérature; ce livre est le roman d'Antar, dont M. Devic vient de commencer une nouvelle traduction[1]. On ne peut voir qu'avec plaisir tout essai de rendre accessible aux lecteurs européens un ouvrage dont l'importance pour l'histoire de la civilisation n'a pas été suffisamment appréciée. Il est vrai que la difficulté de l'introduire dans la littérature universelle est très grande, à cause de l'énorme étendue de l'ouvrage et d'une

zig, 1864, in-4° (VI et 80 pages, prix 10 sh.). Ce livre est imprimé dans un vilain caractère qui papillote et fatigue les yeux.

1. *Les aventures d'Antar, fils de Cheddad*, roman arabe des temps anté-islamiques, traduit par L. Marcel Devic. I. Depuis la naissance d'Antar jusqu'à la captivité et la délivrance de Chas. Paris, sans date, in-12 (XII et 309 pages).

certaine uniformité dans les aventures et les poésies qui les accompagnent. Hamilton a essayé en 1820 de naturaliser Antar en Europe en publiant les quatre premiers volumes d'une traduction; depuis lui MM. Caussin de Perceval, Cherbonneau et Dugat ont tiré de l'ouvrage quelques-uns des épisodes les plus curieux. M. Dugat avait conçu le plan d'en publier le texte, et M. Soliman al Haraïri en a commencé récemment la publication dans le journal arabe le *Bardjis*.

M. Devic a trouvé nécessaire d'alléger le livre en omettant une grande partie des pièces de vers dont le récit arabe est sans cesse émaillé et dont le nombre lui a paru trop considérable pour le lecteur européen; mais il n'abrège pas le récit, et tout ce qu'il donne est exactement traduit de l'original. M. Hamilton a élagué moins que lui, de sorte que sa traduction occupe à peu près un quart de plus d'espace que celle de M. Devic, qui ne paraît pas avoir eu à sa disposition l'ouvrage de son prédécesseur. C'est là un point délicat, qu'il faut laisser au tact de chaque traducteur d'Antar, d'autant plus qu'il ne s'agit point d'un ouvrage classique dont la rédaction soit bien arrêtée et combinée comme celle d'une œuvre d'art. Ce qui est à désirer, c'est que M. Devic réussisse à intéresser le public à cette production curieuse, et que le succès de son volume l'encourage à continuer. Nous savons très peu de l'histoire du roman d'Antar. Le héros lui-même est un personnage parfaitement historique et bien connu. Fils d'un Arabe de grande tribu et d'une esclave noire, il a passé sa vie à s'élever, par des prodiges de bravoure et par l'exercice de toutes les vertus dont les Arabes pouvaient faire cas, au rang d'homme libre et noble, et à se faire recevoir comme membre de la famille de son père. Sa réputation de poète était assez grande pour qu'une de ses Kassidés fût comprise parmi les sept Moallakats, et la gloire de ses vertus était telle que Muhammed a exprimé le regret de ne l'avoir pas connu. Un tel personnage a été nécessairement le sujet de récits innombrables, on a dû lui attribuer des poésies et des hauts faits qui appartenaient à

d'autres, et l'avidité des auditeurs de récits merveilleux a dû stimuler l'imagination des conteurs. C'est sans doute ainsi que s'est formé l'énorme recueil que nous ne connaissons que dans sa dernière rédaction, laquelle paraît appartenir au dixième siècle de l'Hégire. Dans ce livre, les Arabes ont réussi à créer l'idéal populaire d'un homme parfait, tel que leurs idées le comportaient. Peu de peuples ont réussi à faire cela, et c'est un grand honneur pour les Arabes que cet idéal soit conçu avec autant d'élévation et qu'il soit devenu aussi populaire, car l'image d'Antar, telle que le roman la donne, est très supérieure à celle que la vie et la poésie des autres Arabes du désert nous présentent d'eux-mêmes; il a non seulement toutes les vertus qu'ils estiment, il est comme eux vaillant, prodigue de son bien et poète, mais il a une délicatesse de sentiments, une constance dans l'amitié et dans l'amour, une loyauté dans ses engagements, une générosité dans la protection des faibles et des opprimés, et une humilité envers ses maîtres qui sont rares partout, et merveilleuses pour un peuple nomade et semi-barbare. Si le livre avait été l'œuvre d'un homme de lettres isolé, plus cultivé que ses compatriotes, il n'aurait pas inspiré autant d'intérêt que tel qu'il est, produit presque spontané d'une multitude de collaborateurs obscurs, et accepté par le peuple illettré, à ce point que toute une classe de conteurs n'est occupée, encore aujourd'hui, qu'à en réciter les épisodes et à tenir perpétuellement devant les yeux des plus pauvres ce glorieux exemple de la vie d'Antar.

Je passe aux travaux sur l'histoire des Arabes. Les matériaux pour l'histoire de Muhammed se sont enrichis d'une traduction en allemand de sa biographie par Ibn Hischam. Vous connaissez tous l'édition du texte publiée récemment par M. Wüstenfeld et le désir général qu'elle a fait naître que cet ouvrage principal sur le sujet fût traduit. M. Weil a rendu ce service à la science, et sa traduction vient de paraître en deux volumes[1]. Mais je ne puis qu'annoncer la publication de l'ou-

1. Voici le titre de l'ouvrage : *Das Leben Mohammeds*, nach Mohammed

vrage, car aucun exemplaire ne paraît être encore arrivé à Paris.

Il a paru à Boulak une édition complète de la collection de traditions de Bokhari[1]. Ayant parlé plusieurs fois, dans des rapports précédents, de l'importance des traditions et de la manière dont elles ont été recueillies, je puis me contenter d'annoncer cette édition. Deux savants ont donné leurs soins à cette publication, Mohammed Kittah et Mohammed Rahwi effendi. Ils ont suivi les leçons adoptées par El-Kastellani, considéré comme le meilleur commentateur de Bokhari; des notes marginales en assez grand nombre expliquent les mots obscurs, donnent les variantes et fixent la prononciation des noms propres, cités par milliers dans les *Isnad*. L'édition est faite avec le soin qu'exige un ouvrage qui a pour les Musulmans un caractère presque aussi sacré que le Koran, et il n'y avait pas à craindre que les éditeurs pussent tomber dans le défaut qui dépare plusieurs éditions récentes d'ouvrages arabes publiés à Boulak, où, sans avertir les lecteurs, on n'a pas craint de changer les leçons des manuscrits quand elles offraient

Ibn Ishak, bearbeitet von Abd el Malik Ibn Hischam, übersetzt von Dr. Gustave Weil. II vol. Stuttgart, 1864, in-8°.

1. كتاب صحيح البخاري 3 vol. in-4° Boulak, 1280 de l'Hégire (1863) 381, 405 et 322 pages), prix 87 fr.

Ce livre, comme tous ceux qui sortent depuis quelque temps de l'imprimerie de Boulak, est fort mal imprimé, parce que la fonte dont on se sert est réduite, par un trop long usage, à l'état de ce que l'on appelle, en termes du métier, *têtes de clous*. Le caractère neskhi de Boulak est très bien gravé, mais il faut en renouveler de temps en temps la fonte. On peut demander cela d'autant plus justement que ces livres sont devenus fort chers. Sous Méhémet Ali et Ibrahim, l'imprimerie était exploitée en régie, et elle fournissait ses produits à très bon marché. Il y avait un inconvénient; on tirait à trop petit nombre, de sorte que les bons ouvrages s'épuisaient vite et atteignaient des prix très élevés. En Europe on aurait remédié à cela en doublant le tirage, et l'imprimerie aurait alors payé ses frais. En Orient on procède autrement; on a loué l'imprimerie à un fermier qui a trouvé plus simple de doubler et de tripler les prix, ce qui dispense d'un tirage plus grand. La question est de savoir si le but très libéral que le gouvernement s'était proposé en fondant cette imprimerie sera aussi bien atteint par le nouveau procédé.

des difficultés. La disposition du texte est bonne, les sections sont suffisamment indiquées, chaque tradition est séparée de la précédente, et une table des matières se trouve en tête de chaque volume. Cela ne suffit pourtant pas aux Européens, qui n'ont pas le temps de relire, comme les Musulmans, le même livre; il nous faudrait une table détaillée pour retrouver un fait dans ce dédale de traditions confuses et médiocrement classées. L'édition que M. Krehl a commencé à publier à Leyde fournira sans doute cet appendice indispensable.

M. Lees, à Calcutta, a publié, il y a quelques années, le texte arabe des Conquêtes des Musulmans en Syrie, par Abou Ismaïl de Basra. M. Lees place l'auteur dans le second siècle de l'Hégire et attache une grande importance à ce livre. Aujourd'hui M. de Goeje le soumet à son tour à la critique historique et en fait l'objet d'un mémoire[1], dans lequel il expose toutes les difficultés de cette thèse et arrive, par la comparaison d'autres ouvrages sur le même sujet, par l'examen attentif des *Isnad*, ou généalogies des récits, et par des preuves de l'inexactitude de l'auteur, à la conclusion que le livre est une refonte beaucoup plus moderne d'un de ces romans historiques par lesquels les Arabes ont tant obscurci l'histoire réelle des premiers temps du khalifat. Il incline à croire que l'ouvrage a été rédigé dans le temps des croisades, où l'effervescence du sentiment religieux musulman, surexcité par les agressions des chrétiens, a provoqué la composition de livres qui, sous une forme historique, étaient destinés à servir avant tout un but d'édification. Je ne sais si M. Lees répondra à cette critique de son auteur; mais M. de Goeje a, dans tous les cas, fait une très jolie dissertation, et il est à désirer que tous les auteurs orientaux soient peu à peu soumis à un examen aussi rigoureux sur le degré de confiance qu'ils doivent inspirer.

1. *Mémoires d'Histoire et de Géographie orientales*, par M. J. de Goeje. n. 2. Mémoire sur le Foutouho's-Scham, attribué à Abou Ismaïl al-Bakri. Leyde, 1864, in-8° (40 et LXIX pages).

M. de Slane a terminé le second volume de sa traduction des Prolégomènes d'Ibn Khaldoun [1], et l'impression en est à peu près achevée. L'auteur y continue son exposition de la nature du pouvoir temporel, des charges et emplois qui en dépendent; il parle du vizirat, du commandement des troupes de terre et de mer, des emblèmes de la royauté et de la guerre. Puis il passe à la décadence des empires, et en recherche les causes; il y traite des monopoles, de l'influence du luxe, de l'importance des chambellans, comme signe de la décadence, et de la manière dont les empires se subdivisent et tombent. Ensuite il s'étend dans une longue série de chapitres sur des sujets qui rentrent dans ce que nous appelons aujourd'hui l'*économie politique;* il explique les conditions du prix des denrées dans les villes, traite des causes de la grandeur et du dépérissement des capitales, parle des conditions du prix du travail, du travail comme seule cause de la richesse, de la nature du commerce et de l'influence qu'il exerce sur le caractère des marchands, des causes et des effets de l'accaparement, de la nature des différents métiers et des conditions de leur perfectionnement.

Il traite de toutes ces matières un peu irrégulièrement, revenant souvent sur le même sujet et sur quelques idées favorites, qu'il ne croit jamais avoir assez mises en lumière; mais il les traite toujours d'unè manière intéressante, les prenant d'abord de leur côté philosophique, puis les éclairant par des faits historiques. On sent toujours en le lisant qu'on a devant soi un homme d'État qui a beaucoup vu, beaucoup lu et profondément pensé, et l'on est obligé d'admirer la force d'esprit d'un homme qui, au milieu du XIV[e] siècle, a pressenti l'importance de tant de questions qui n'ont pris leur rang dans la pensée européenne que quatre siècles plus tard.

1. *Les Prolégomènes historiques d'Ibn Khaldoun*, traduits par M. de Slane, partie deuxième, entreront dans le tome XX des *Notices et Extraits*, et paraîtront aussi tirés à part pour ceux qui ne possèdent pas cette collection académique. Le prix de chaque partie des *Prolégomènes* est de 15 francs, chez B. Duprat, à Paris.

M. Dozy a publié autrefois deux volumes sur les Abbadides, l'une de ces petites dynasties arabes en Espagne dont on ne savait que peu de choses avant lui. Il y réunit tous les passages relatifs à ces rois qu'il avait pu découvrir, les traduisit et les commenta. Aujourd'hui il ajoute à cette monographie un troisième volume[1]. La continuation de ses travaux sur l'histoire de l'Espagne lui avait fourni de nouveaux renseignements sur les Abbadides, et lui avait fait apercevoir des additions et des corrections à faire à son premier travail, de sorte qu'il se décida très sagement à réunir dans un troisième volume tout ce qu'il y avait à ajouter aux deux premiers, ou à y changer. C'est, de fait, un commentaire critique du premier ouvrage, tel qu'un auteur seul peut le faire, confirmant et complétant ses premières assertions ou les réfutant après un laps de temps suffisant pour qu'elles lui apparaissent comme celles d'un autre.

M. Joseph Müller, à Munich, a fait paraître de nouveaux matériaux sur les derniers temps du royaume arabe de Grenade[2]. Il a trouvé, dans la Bibliothèque de l'Escurial, le récit de la dernière catastrophe du royaume musulman de Grenade par un auteur anonyme qui paraît avoir été témoin oculaire des événements. M. Joseph Müller en donne le texte et une traduction accompagnée de notes savantes, et y ajoute un récit espagnol, tiré aussi des manuscrits de l'Escurial. On a dans ces deux pièces très simples et évidemment exactes des récits contemporains, et on est frappé en les lisant de la sagacité avec laquelle Ibn Khaldoun a observé les raisons de la décadence des empires musulmans de son temps. Les fables romanesques dont on avait entouré la chute du royaume de Grenade ont depuis longtemps disparu de l'histoire; mais on n'en doit pas

1. *Scriptorum arabum loci de Abbadidis*, nunc primum editi a R. P. A. Dozy, vol. III, Leyde, 1863, in-4° (VIII et 250 pages).
2. *Die letzten Zeiten von Granada*, herausgegeben von Marc Joseph Müller. Munich, 1863, in-8° (VI et 160 pages).

moins savoir gré à M. Müller d'avoir mis à la disposition des historiens ces sources authentiques.

Il a paru à Boulak une édition complète de l'histoire des Arabes d'Espagne et du vizir Lisan-eddin, par Makkari[1]. J'ai annoncé, dans un rapport antérieur, l'édition publiée à Leyde par MM. Dozy, Dugat, Krehl et Wright. Ces savants n'avaient compris dans leur publication que la première partie de l'ouvrage de Makkari, comme étant la seule qui eût un intérêt suffisamment général pour les études en Europe. La vie du vizir Lisan-eddin, au contraire, offre probablement plus d'attrait au public arabe, parce qu'elle traite d'un homme qui a été très célèbre dans son temps et dont les ouvrages sont encore beaucoup lus en Afrique; de plus cette biographie contient un grand nombre de pièces de vers artistiques et raffinés comme on les faisait à cette époque en Espagne, et qui sont encore aujourd'hui très goûtées au Caire et à Fez. Les éditeurs égyptiens ont donc eu raison de publier un Makkari complet.

En Espagne même, le dédain ancien pour le souvenir des Arabes paraît cesser, et l'on entend parler d'un plan très sérieux de publication d'un corps d'auteurs arabes-espagnols, que l'Académie historique de Madrid entreprendrait avec l'aide de Messieurs Gayangos, Lafuente y Alcantara, Fernandez y Gonzalez et Simonet. On ne peut qu'applaudir à cette entreprise et lui souhaiter une bonne et rapide exécution.

M. Guys, ancien consul général de France en Syrie, a publié une *Théogonie des Druses*[2]. Il avait obtenu de l'Émir Haïdar de Chemlan le prêt d'un manuscrit arabe du Père Hananiah Meneïr, auteur chrétien du Mont-Liban, contenant le

1. كتاب نفح الطيب من غصن الاندلس الطريب...تاليف العلامة المقرى 2 vol. en 4 parties. Boulak, 1279 (1863), in-folio (1284 et 890 pages).

2. *Théogonie des Druses, ou Abrégé de leur système religieux*, traduit de l'arabe, avec notes explicatives et observations critiques, par M. Henri Guys. Paris, 1863, in-8° (XXXII et 141 pages).

résumé d'un livre druse intitulé : *Abrégé des évènements du temps*, et formant un exposé systématique de la religion des Druses. Il en fit prendre une copie, qu'il montra plus tard à M. de Sacy, qui paraît avoir trouvé intéressant cet ouvrage, mais ne s'en servit pas, parce qu'il ne voulut employer que des livres reconnus comme canoniques par les Druses eux-mêmes. Lorsque l'*Exposé de la religion des Druses* de M. de Sacy eut paru, M. Guys pensa que le livre du Père Hananiah pouvait lui servir utilement de supplément, parce que M. de Sacy n'avait pas pu obtenir tous les livres canoniques, de sorte que son ouvrage pouvait offrir quelques lacunes; il se mit à le traduire et à le commenter, et c'est ce travail qu'il vient de publier. Il l'a fait suivre d'observations critiques sur quelques passages de l'ouvrage de M. de Sacy. Le texte arabe de Hananiah se trouve au bas des pages de la traduction, et le tout forme un supplément utile au grand ouvrage de M. de Sacy, quoique la substance soit tirée d'une source d'une autorité secondaire. Je vois que M. Guys a encore publié une histoire des Druses, mais je n'en connais que le titre[1].

Il ne me reste plus à mentionner, sur l'histoire des Arabes, que les *Annales tunisiennes* de M. Alphonse Rousseau[2], qui a profité d'un long séjour à Tunis et de sa position officielle dans ce pays pour réunir tout ce qui touche l'histoire de ce pays depuis l'expédition de Charles-Quint en 1535. Il se sert également d'ouvrages arabes et de documents européens pour bien éclaircir les évènements, et son récit devient, comme la nature du sujet le comporte, plus détaillé à mesure qu'il avance vers les temps modernes. Il termine son volume par un appendice dans lequel il insère le texte de tous les traités conclus entre Tunis et les États européens.

1. *La Nation druze, son histoire, sa religion et ses mœurs*, par M. Henri Guys. Paris, 1863, in-8°.
2. *Annales tunisiennes, ou Aperçu historique sur la régence de Tunis*, par Alphonse Rousseau, Alger, 1864, in-8° (571 pages).

Je n'ai rien à mentionner sur la littérature arabe proprement dite, excepté une nouvelle traduction du traité des animaux, extrait de l'*Ikhwan al Safa*[1]. M. Dieterici, de Berlin, avait publié il y a quelques années une traduction allemande de ce même chapitre, faite sur le texte arabe. Aujourd'hui M. Garcin de Tassy nous le donne en français d'après une version hindoustanie; il ne paraît pas avoir connu M. Dieterici, ce qui est à regretter, car il nous aurait peut-être donné la traduction de quelque autre partie de cette collection très curieuse de traités philosophiques.

Sur la langue arabe elle-même, il n'est venu à ma connaissance que les Contributions à la grammaire arabe par M. Fleischer, à Leipzig[2]. L'auteur nous donne, sous forme de notes et additions pour une troisième édition de la grammaire de M. de Sacy, une partie de ses observations grammaticales et quelquefois lexicographiques, avec renvoi aux paragraphes de l'ouvrage de M. de Sacy auxquels elles s'appliquent. Personne en Europe n'est certainement plus autorisé que M. Fleischer à donner son opinion sur les points les plus délicats de la grammaire arabe, et l'on doit lui savoir gré de tout ce qu'il nous communique de ses trésors, fruit d'une aptitude rare pour ces études et d'une lecture attentive d'auteurs arabes de toutes les époques. Il est évident que tout éditeur de la grammaire de M. de Sacy doit tenir grand compte de ces remarques; il est seulement à désirer que l'on ne touche pas au texte même de M. de Sacy et qu'on ne le remanie pas. C'est une grande œuvre, qu'on peut commenter, compléter, corriger par passages, mais à l'ensemble de laquelle on ne peut pas toucher sans la dénaturer.

1. *Les animaux*, extrait du Tufhat Ikhwan Ussafa, traduit d'après la version hindoustanie par M. Garcin de Tassy. Paris, 1864, in-8° (118 pages). Tiré à part de la *Revue de l'Orient*.

2. *Beiträge zur arabischen Sprachkunde*, von Fleischer. Ce travail fait partie des *Berichte über die Verhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig*, année 1863 (pages 93-176).

Il me reste à dire quelques mots d'un livre que je ne sais rattacher à aucune classe et qui pourtant est d'un grand intérêt, c'est la traduction française de l'ouvrage sur l'agriculture des Arabes, par Ibn al-Awwam, dont M. Clément Mullet vient de publier le premier volume[1]. Abou Zakariah Ibn al-Awwam était né à Séville, probablement au XII[e] siècle de notre ère. C'était un agriculteur pratique et savant en même temps, qui nous décrit dans un traité systématique et complet l'état de l'agriculture arabe de son temps, en s'appuyant sur les préceptes consignés par les agriculteurs nabatéens, grecs et arabes dans leurs ouvrages. Il traite dans ce premier volume des terres, des engrais, des eaux, des jardins, de l'art d'élever les arbres, de la plantation des arbres fruitiers, des arbres fruitiers de l'Espagne, de la greffe, de la taille, des travaux de terre dans les vergers, de la fumure des arbres, de l'irrigation, de la fécondation artificielle, des remèdes pour les arbres malades, des procédés pour varier la saveur des fruits et pourvoir à leur conservation. Le second volume traitera de la culture des champs et de l'élève des animaux domestiques. Cet ouvrage n'était pas tout à fait inconnu; Banqueri en avait publié à Madrid une édition du texte et une traduction espagnole, et M. Mullet a rendu pleine justice à son prédécesseur. Mais le travail était insuffisant; il était publié d'après un seul manuscrit assez médiocre, et les ressources qu'on avait alors pour une œuvre aussi difficile à cause du nombre immense de termes techniques qu'elle renferme, étaient très faibles. M. Clément Mullet a combiné depuis longtemps les études orientales et celles d'histoire naturelle; il avait en main toutes les ressources que l'on possède aujourd'hui, et il s'en est servi pour bien rendre les noms des plantes et des instruments et pour bien définir les procédés et les opérations que décrit l'auteur. La Société d'agriculture a rendu un témoignage très favorable de la manière dont il a rempli sa tâche épineuse et de l'utilité

1. *Le livre de l'Agriculture* d'Ibn el-Awam, traduit de l'arabe par M. Clément Mullet, vol. I, Paris, 1864, in-8° (100 et 657 pages).

pratique dont ce livre peut être encore aujourd'hui pour l'agriculture du midi de l'Europe et surtout pour celle de l'Algérie. Dans tous les cas, cet ouvrage a une grande importance pour l'histoire de la civilisation des Arabes, en montrant en détail avec quel talent ils s'étaient approprié un art qui leur était naturellement aussi étranger que l'agriculture, et combien ils ont été supérieurs à leurs successeurs mongols, turcs et persans, et en bien des choses aux Espagnols.

En passant de l'Arabie en Phénicie nous trouvons l'étude des inscriptions phéniciennes en voie de progrès très rapides. Le nombre de celles qu'on retrouve augmente considérablement, malheureusement moins en Phénicie même, où l'on était en droit de s'attendre à la récolte la plus riche, que dans tous les pays où les Phéniciens ont fondé des établissements. M. Davis en a trouvé un grand nombre à Carthage, M. de Vogué en a découvert de fort belles en Chypre, d'autres ont été trouvées en Grèce, en Égypte et en Algérie. M. Vaux a publié à Londres pour le Musée Britannique quatre-vingt-dix inscriptions de Carthage, rapportées par M. Davis, et les a accompagnées d'une traduction, si je suis bien informé, car je n'ai pas réussi à me procurer l'ouvrage.

M. Levy, dans le troisième cahier de ses études phéniciennes[1], a reproduit la plupart des inscriptions qui avaient été publiées dans différents recueils, et en a donné des traductions nouvelles, de même que des inscriptions de M. Davis, dont il a jugé inutile de reproduire les fac-simile. Il promet de continuer cette publication utile, qui formera ainsi une suite permanente aux grandes collections de Gesenius et de M. Judas, et réunira les documents éparpillés dans des journaux et des relations de voyage. La briéveté de la plupart de ces inscriptions et la négligence des lapidaires rendent sou-

1. *Phœnizische Studien*, von Dr M. A. Levy, Breslau, 1864. In-8° (IV et 80 pages, avec une planche).

vent la lecture incertaine et l'interprétation douteuse, de sorte qu'il reste une foule de petits problèmes à résoudre en cette matière. Mais il n'y a presque aucun de ces monuments, si peu important qu'il puisse être en lui-même, qui n'apporte un renseignement avec lui, soit par la forme de l'écriture, soit par son contenu, de sorte que la discussion d'un côté, de l'autre l'accroissement constant des matériaux, ont fait faire à ces études des progrès très rapides depuis une vingtaine d'années, et les divergences des interprétations se réduisent graduellement, à mesure qu'un plus grand nombre de formes sont acquises et hors de controverse.

M. Levy a voulu se rendre compte de ces progrès, et a compilé un vocabulaire de mots phéniciens aujourd'hui connus par les monuments[1]. Il les a imprimés en caractères hébraïques, avec leur signification, et accompagnés de renvois aux inscriptions où ils se trouvent et aux auteurs qui les ont expliqués. Il a réuni neuf cents mots, le triple de ce que Gesenius avait pu rassembler.

C'est là une science qui se recompose lentement et péniblement, à cause de l'exiguité des matériaux. Il en est tout autrement de l'étude voisine des inscriptions de la Mésopotamie. Là, le matériel abonde heureusement, et cette abondance donne la certitude que les difficultés que l'on rencontre dans la lecture et l'interprétation de ces textes seront surmontées.

J'ai déjà dit quelques mots de la grande inscription assyrienne que MM. Oppert et Ménant ont publiée dans votre Journal. M. Ménant a de plus fait paraître une seconde édition, revue et considérablement augmentée, de son ouvrage sur les écritures cunéiformes[2]. Il y expose en détail l'histoire de la découverte et du déchiffrement des inscrip-

1. *Phœnizisches Wœrterbuch*, von Dr. M. A. Levy, Breslau, 1864. In-8° (IV et 51 pages).

2. *Éléments d'épigraphie assyrienne. Les écritures cunéiformes, exposé des travaux qui ont préparé la lecture et l'interprétation des inscriptions*

tions perses, médiques et assyriennes, et explique les principes qui ont guidé les savants dans ces recherches et les observations qui ont déterminé les lectures. Il termine par des tableaux des signes avec leur valeur, telle qu'elle a été fixée par l'un ou par l'autre des savants qui se sont successivement occupés de ces différentes classes d'inscriptions. M. Ménant a ajouté au texte de la première édition une centaine de pages, réparties sur toutes les parties de son travail. Le fait que la deuxième édition d'un manuel sur une pareille matière soit devenue nécessaire est une grande preuve de l'intérêt que ces études inspirent.

La théorie que M. Ménant expose est commune aujourd'hui à tous les assyriologues, et quiconque s'intéresse aux progrès des sciences historiques et philologiques doit désirer que les méthodes qu'on a employées et les solutions auxquelles on est arrivé soient contrôlées avec la critique la plus sévère, pour que la méfiance, souvent très vague, que beaucoup de bons esprits montrent en cette matière, prenne un corps, et que les doutes qui restent puissent être discutés à fond. Quand le *Traité des écritures cunéiformes* de M. le comte de Gobineau[1] a paru, j'espérais y trouver un examen détaillé des procédés actuels; mais cet ouvrage contient beaucoup plus et beaucoup moins que cela. C'est un système tout nouveau, entier, qui embrasse toutes les variétés d'écritures cunéiformes et abandonne depuis le point de départ jusqu'aux derniers résultats la voie qu'on a suivie jusqu'ici. L'auteur ne critique pas d'un mot la lecture ordinaire des cunéiformes assyriens, il se contente de combattre celle des inscriptions perses, et comme c'est d'elle qu'est dérivé le déchiffrement des inscriptions assyriennes, il pouvait logiquement abandonner tout ce

de la Perse et de l'Assyrie, par M. Joachim Ménant. Seconde édition. Paris, 1864. In-8° (VIII et 311 pages),

1. *Traité des écritures cunéiformes*, par le comte de Gobineau. Paris, 2 vol. 1864 In-8° (379 et 377 pages, avec un grand nombre de tableaux).

qu'on avait construit sur cette base, pourvu qu'il fût parvenu lui-même à la miner. Comme son système est une chose toute nouvelle et parfaitement inattendue, je dois essayer de donner une idée de la façon dont M. de Gobineau procède pour arriver à la solution du problème qu'il promet au lecteur.

M. Botta avait remarqué, dès les premiers moments de sa découverte des monuments assyriens, que quelques inscriptions se trouvaient répétées dans plusieurs copies, et que ces différentes copies offraient des variantes nombreuses. Il dressa la liste de ces caractères qui paraissaient pouvoir s'échanger, et la publia dans votre Journal. Il avait espéré y trouver la clef de cet alphabet compliqué et en apparence surabondant, mais il ne poussa pas plus loin son entreprise. M. de Gobineau part de là, il refait les listes des caractères qui s'entr'échangent, et, combinant ces caractères, par un procédé bien plus douteux, avec ceux qui ont quelque ressemblance de forme avec eux, il parvient, par ces deux procédés, à distribuer les six à sept cents caractères assyriens en vingt-deux classes, auxquelles il assigne, par un autre procédé, qui m'a paru bien hardi, la valeur des vingt-deux consonnes des alphabets sémitiques primitifs. Ensuite il distribue de nouveau ces vingt-deux classes, d'après la nature des sons, en sept sections, les gutturales, labiales, etc, et établit en principe que toutes les lettres qui appartiennent à une de ces sept sections peuvent s'entr'échanger entre elles, mais non pas avec les lettres comprises dans les six autres sections. Il appuie ces échanges par de nombreux exemples tirés des dictionnaires arabes et sur ce qu'il appelle la nature *fluide* des racines sémitiques. J'ai oublié de dire qu'il commence par établir par des raisons de probabilité que les textes assyriens devaient être écrits en arabe. C'est le seul et unique point sur lequel son système soit d'accord avec celui des autres assyriologues; car qu'on prenne pour type de l'assyrien l'hébreu araméen ou l'arabe araméen, ce n'est qu'une nuance dont l'influence sur l'interprétation ne peut pas être considérable.

Ayant ainsi fixé son alphabet, M. de Gobineau procède à l'interprétation des inscriptions et trouve, probablement à l'étonnement des lecteurs, que ces nombreux textes ne forment qu'une seule et même inscription, plus ou moins complète ou raccourcie, et consistant en une invocation de Dieu, composée dans le système de l'allitération la plus stricte. De plus, il trouve que chaque inscription peut être lue à rebours et qu'elle produit alors son antithèse, une imprécation; ensuite il découvre que, grâce à la faculté de l'échange des lettres, chaque mot répond à deux mots arabes, l'un favorable, l'autre défavorable, ce qui, par l'application des deux manières de lire que j'ai indiquées, produit encore deux interprétations en sens contraire l'une à l'autre; enfin il reconnaît une cinquième interprétation de chaque phrase, qui proviendrait de la combinaison de plusieurs mots, dont je n'ai pas pu me rendre bien compte.

L'auteur transcrit et traduit, d'après ce système, en les soumettant toutes à l'épreuve des quatre ou cinq lectures contradictoires, un nombre considérable d'inscriptions assyriennes, et trouve la confirmation la plus éclatante de son système dans la facilité avec laquelle les inscriptions se prêtent à toutes ces manipulations.

Ensuite il se tourne vers les inscriptions perses; il commence par une réfutation du mode de lecture découvert par Burnouf et M. Lassen, en insistant en détail sur les difficultés de lecture et surtout d'étymologie auxquelles il donne lieu; puis il applique à ces inscriptions le système de déchiffrement qu'il avait employé pour les textes assyriens, et, en les lisant en langue zende, il retrouve les mêmes textes qu'à Ninive, énonçant les mêmes bénédictions et malédictions que dans les textes assyriens; il les soumet à la même épreuve de l'interprétation multiple et en obtient le même résultat.

Enfin il applique sa méthode aux inscriptions de la deuxième

espèce (médiques, ou quelque nom qu'on veuille leur donner), qu'il lit en langue pehlewie, et dont il obtient les mêmes résultats. Il regarde cette application de ses règles à des textes composés dans d'autres langues que l'assyrien et écrits avec des alphabets modifiés et simplifiés, comme une contre-épreuve tellement frappante, qu'il ne doute pas qu'elle ne porte dans l'esprit de tous les lecteurs la conviction de la solidité de son procédé.

On aurait pu croire que ce procédé avait donné tous ses résultats; mais l'auteur en poursuit l'application bien plus loin : il soumet les inscriptions à de nouvelles épreuves en les interrogeant par la valeur numérique des lettres, d'après des formules qu'il emprunte à la Cabbala des Juifs. Il trouve alors que chaque texte se prête encore à d'autres interprétations plus nombreuses que les premières, et, en variant les formules, il ouvre la perspective d'une infinité de sens cachés. Cette nouvelle donnée lui permet de résoudre un certain nombre de problèmes qui étaient restés insolubles par la lecture alphabétique, et lui fournit un moyen de retrouver sur les vases et les pierres gravées les noms des rois que son alphabet ne lui donnait pas directement.

Ayant ainsi tout expliqué, l'auteur se trouve en face de l'incrédulité naturelle du lecteur, qui se demande ce que veut dire une formule répétée, sous différentes formes, en si grande abondance, sur des monuments de toutes espèces, couvrant les murs des palais, entremêlée avec des bas-reliefs historiques, imprimée sur les briques des édifices, gravée sur des pierres fines, écrite sur des multitudes de terres cuites de toutes les formes possibles. On se demande ce que veut dire une inscription toujours la même sous des formes variées à l'infini et construite si artificiellement qu'elle se prête à des interprétations nombreuses et contradictoires. Pour répondre à cette question, l'auteur expose le système théologique des Babyloniens, leur croyance à l'unité de Dieu, la ter-

reur qui empêchait de prononcer et d'écrire son nom, le nombre des épithètes qui le désignaient, la croyance à la puissance de la parole et de son représentant l'écriture, l'importance attachée à des paroles mystérieuses formant des talismans et dont l'interprétation a donné lieu à la science des Chaldéens dont les Juifs ont hérité dans la Cabbala. Nous aurions donc dans les inscriptions cunéiformes les talismans les plus savamment combinés et répétés jusqu'à satiété sur tous les objets possibles, pour en garantir les possesseurs contre les mauvaises influences; enfin nous posséderions dans la Cabbala le dernier reflet de la célèbre science des Mages, et ses méthodes seraient très légitimement applicables à l'interprétation des monuments de la Mésopotamie et de la Perse. M. de Gobineau termine son ouvrage par un long et intéressant chapitre sur l'influence que les idées araméennes ont exercée sur les Juifs, les Perses et les Chrétiens.

J'ai essayé de suivre l'ordre des idées par lesquelles M. de Gobineau est arrivé à ses conclusions; je ne suis pas sûr d'avoir toujours réussi; dans tous les cas, je n'ai pu indiquer que la marche générale de son argumentation, et il m'a été impossible de rendre justice à une foule d'observations fines et frappantes qui se trouvent dispersées dans l'ouvrage. Ces deux volumes sont le résultat du travail assidu d'un homme plein d'esprit et d'instruction, qui a passé bien des années en Asie, en observateur attentif des idées religieuses et des habitudes mentales des Orientaux. Son système forme un tout, artistement combiné, qu'il faut admettre en entier ou rejeter en bloc, car tout s'y tient enchaîné. La décision dépend entièrement du jugement qu'on formera sur la rigueur de la méthode par laquelle l'auteur établit sa lecture des cunéiformes; car, si inattendu et si peu agréable que puisse être un résultat qui nous amènerait à ne trouver dans ces milliers d'inscriptions qu'un immense talisman, entier ou par fragments, il faudra bien l'accepter si la méthode de lecture est reconnue bonne. Quant à moi, je ne crois pas que cette méthode soit

démontrée avec la rigueur nécessaire; je doute que la supposition d'un alphabet qui offrirait jusqu'à cinquante formes pour la même lettre soit acceptable, je doute que l'attribution des sons aux lettres de cet alphabet soit prouvée; je doute que la fluidité des racines sémitiques, sur laquelle l'application du système repose en grande partie, soit un fait philologique, et je ne crois pas que la critique que M. de Gobineau fait de la lecture actuelle des cunéiformes perses ait réellement ébranlé cette lecture; mais je laisse à d'autres, plus compétents que moi, le soin de discuter la théorie et l'application du système.

J'arrive à la littérature des Perses et j'y trouve de nouvelles preuves que les Parsis, qui avaient si longtemps négligé la langue de leurs livres sacrés, sont maintenant pleins de zèle pour cette étude. Il vient de paraître à Bombay une grammaire de la langue zende comparée au sanscrit, par le Mobed Schehriarji Dadabhaï [1]. Ce Mobed est un jeune homme de Broach, qui, poussé par son zèle pour l'étude du zend, se rendit il y a quelques années à Bombay, où il rencontra un membre de notre Société, M. Khursedji Rustemji Cama, qui lui-même a fait en Europe des études de grammaire comparée et est familier avec les méthodes et les ouvrages des Européens. Il donna au Mobed des leçons en zend, lui communiqua les ouvrages de Wilson, de M. Bopp, de M. Brockhaus et autres, et le mit en état de composer et de publier cette grammaire, qui est destinée à servir à la classe de zend du collège Mollah Firouz. Le Mobed, avant de faire imprimer sa grammaire, la communiqua à M. Haug, à Pouna, et le témoignage favorable de ce savant est tout ce que je puis savoir sur le mérite de ce livre, qui est écrit en guzzurati.

M. Ferdinand Justi, à Marbourg, vient de commencer la publication d'un manuel de la langue zende [2]. L'auteur don-

1. *A brief outline of Zend Grammar compared with sanscrit for the use of students*, by Mobed Sheheriarji Dadabhaï. Bombay, 1863, in-4° (IV-83 pages et une table).

2. *Handbuch der Zendsprache*, von Ferdinand Justi. Altbactrisches Wör-

nera d'abord d'abord le dictionnaire, dont le premier cahier a paru, et le fera suivre d'une grammaire et d'une chrestomathie. M. Justi s'est étudié à rendre son ouvrage complet et en même temps aussi compacte que possible. Le zend est imprimé en caractères latins; chaque mot est suivi de son étymologie, quand cela se peut, ou d'une analyse, si c'est un mot composé ; puis de sa traduction, appuyée, quand il y a lieu, par l'interprétation en pehlewi ou en sanscrit d'après Neriosengh; ensuite viennent les exemples et les citations du mot dans les différentes formes grammaticales qui se rencontrent et dans les diverses nuances de son emploi. Ces explications sont accompagnées de renvois aux auteurs européens qui ont traité du mot, et, de temps en temps, de remarques critiques ou historiques, mais avec beaucoup de sobriété. On voit que M. Justi suit la méthode très sage de Burnouf, en adoptant le sens traditionnel dans tous les cas où il n'est pas ouvertement erroné. Je crois que le livre de M. Justi répond à un besoin très réel de la science, car il n'existe jusqu'ici aucun dictionnaire zend; celui que Burnouf avait préparé n'a pas pu paraître, et celui que M. Westergaard nous promet se fait attendre. Aucun dictionnaire zend ne peut être regardé comme définitif dans l'état actuel de nos études; mais il était indispensable de réunir en un corps d'ouvrage toutes les données qui existent aujourd'hui sur cette matière, et M. Justi paraît l'avoir fait avec autant de soin que de savoir.

M. Lepsius ouvre dans ses observations sur l'alphabet zend[1] une nouvelle voie pour la critique des textes et l'étymologie des mots zends. Il montre que l'alphabet bactrien doit avoir possédé soixante lettres correspondant à autant d'inflexions de la voix; que plus tard, probablement par l'influence des ten-

terbuch, Grammatik, Chrestomathie. Livraison 1. Leipzig, 1864. In-4° (120 pages). Il y aura quatre livraisons.

1. *Das ursprüngliche Zend Alphabet*, von Richard Lepsius. Berlin, 1863. In-4° (tiré des *Mémoires de l'Académie de Berlin* de l'année 1862. Pages 293-383, avec trois planches).

dances de prononciation en Perse, une partie de ces inflexions s'est perdue et qu'il n'en est resté que la trace dans d'anciens alphabets, que les *Rivayet* nous ont conservés, et dans l'emploi confus de lettres originairement différentes pour une seule prononciation, comme nous le voyons dans les manuscrits du Zendavesta, pendant qu'un certain nombre de lettres qui se trouvent dans les alphabets ne se rencontrent plus dans les textes. Il essaye de reconstituer l'ancien alphabet et de fixer les nuances de prononciation qui ont disparu en se confondant avec des sons analogues et voisins, et il espère que par l'examen plus attentif des manuscrits zends, on pourra arriver à rectifier jusqu'à un certain degré la négligence qui s'est introduite déjà très anciennement dans l'orthographe zende. Il est évident que l'étymologie des mots zends gagnera en certitude si l'on parvient à rétablir ces distinctions délicates aujourd'hui effacées par un changement graduel de prononciation et les habitudes négligentes qu'il a eues pour suite dans l'orthographe.

M. Spiegel a publié un ouvrage posthume de M. Windischmann, à Munich, qui s'était déjà fait connaître par de beaux travaux sur le sanscrit et le zend, et qui a été enlevé prématurément à la science. Ce volume porte le titre d'*Études zoroastriennes*, dissertations sur la mythologie et les traditions de la Perse ancienne[1]. L'ouvrage n'a pas été terminé, et l'on ne voit pas distinctement le plan de l'auteur et la place que les différents mémoires devaient occuper dans l'ensemble; dans l'état où nous l'avons, c'est, sinon dans la forme, du moins au fond, un commentaire très ample et très instructif du Bundehesch. L'auteur donne une nouvelle traduction de ce livre, il traite de la géographie du Bundehesch, de Zohak, du paradis, des Pischdadiens, de l'état primitif de l'homme et

1. *Zoroastrische Studien, Abhandlungen zur Mythologie und Sagengeschichte des alten Iran*, von Fr. Windischmann. Berlin, 1863, In-8° (xii et 324 pages).

de sa résurrection selon le Bundehesch. D'autres chapitres dépassent de beaucoup le cadre d'un commentaire sur ce livre; il y a une dissertation sur la puissance fertilisante de la nature et l'identité des idées védiques, zoroastriennes et grecques sur ce thème, une traduction du *Iescht* de Farwardin, un mémoire sur la vie de Zoroastre et un autre sur l'antiquité de son système, dont l'auteur fixe le minimum par la comparaison des textes zends avec les inscriptions cunéiformes perses, en concluant que le système était déjà établi et paraissait déjà ancien à l'époque de Darius. Ces dernières dissertations paraissent toutes plus ou moins inachevées, et elles indiquent que l'auteur avait en vue un ensemble beaucoup plus étendu que ce qui nous en est parvenu. Mais il faut savoir gré à M. Spiegel d'avoir conservé ces études qui traitent d'un nombre de points nouveaux et importants pour l'intelligence de la Perse ancienne et de ses croyances et traditions.

M. Spiegel lui-même a réuni sous le titre d'*Iran*, ou les pays entre l'Indus et le Tigris, une série de mémoires sur la Perse ancienne[1]. Ce livre est écrit dans un ton plus populaire que celui de M. Windischmann, qui n'est destiné qu'aux savants. M. Spiegel a voulu se rendre compte à lui-même des résultats que les recherches philologiques récentes sur les inscriptions perses et les livres de Zoroastre ont produits pour la meilleure intelligence de la géographie et de l'histoire de la Perse. Il traite d'abord de la géographie ancienne de chacune des provinces de la Perse, ensuite des rapports entre les croyances de ce pays et celles de l'Inde, de l'influence des Sémites sur les Iraniens, de la constitution des tribus perses, des commencements de la domination des Mèdes, du gouvernement de Darius et des germes d'affaiblissement qu'il portait en lui, et il termine par un aperçu général de la civilisation chez les Perses et des in-

1. *Eran, das Land zwischen dem Indus und Tigris.* Beiträge zur Kenntniss des Landes und seiner Geschichte, von Dr. Fr. Spiegel. Berlin, 1863 (VII et 384 pages).

fluences diverses qu'elle a subies et exercées tour à tour. Cet exposé est en partie une défense des idées que M. Spiegel s'est formées sur la Perse sous la dynastie de Cyrus et dont il avait énoncé quelques-unes dans des ouvrages qui ne s'adressent qu'à peu de lecteurs. Il évite dans celui-ci les discussions grammaticales et s'en tient aux faits historiques. Son livre et celui de M. Windischmann fournissent des preuves abondantes, d'un côté, des progrès de ces études et de l'intelligence avec laquelle on fait servir les recherches philologiques à la discussion des faits historiques, et, de l'autre, du nombre de problèmes soulevés et non encore résolus qui embarrassent cette partie de l'histoire ancienne.

Enfin je ne dois pas quitter ce sujet sans annoncer un ouvrage que M. Thonnelier se propose de publier sous le titre de *Khorda avesta*[1] et qui doit contenir les pièces liturgiques du Zendavesta, qui paraissent avoir été destinées surtout aux prières domestiques. M. Thonnelier a l'intention d'omettre, dans cette partie de ses reproductions de livres zoroastriens, le texte zend, et de s'en tenir aux traductions pehlewies et parsies de ces pièces et aux commentaires persans que la collection des *Rivayet* nous a conservés. Son but est de nous mettre en état d'étudier la traduction guèbre. Il donnera une traduction française de ces textes et commentaires, et un spécimen de deux pages lithographiées accompagne son annonce.

J'arrive à la littérature persane proprement dite, et je suis heureux de pouvoir annoncer que le dictionnaire persan[2] que

1. *Khorda Avasta, parsi et pehlewi, avec les commentaires en persan moderne tirés des Rivaëts sur les principales prières de la liturgie des Parsis*, textes autographiés et publiés pour la première fois avec une traduction française par M. Jules Thonnelier. Spécimen, Paris, 1864 (VIII pages in-fol.

2. J. A. Vullers, *Lexicon persico-latinum etymologicum, cum linguis maxime cognatis Sanscrita et Zendica et Pehlevica comparatum, accedit appendix vocum dialecti antiquioris Zend et Pazend dicti*. Bonn, 1855-1864 (XI-965 et 1566 pages in-8°).

M. Vullers avait commencé il y a une dizaine d'années et dont il a poursuivi la continuation avec une grande persévérance, est enfin terminé. Ce livre diffère, sous plusieurs rapports, de tous ses prédécesseurs. Il donne un certain nombre d'étymologies tirées du zend et du sanscrit; il le fait très sobrement, ce qu'on ne peut qu'approuver, car une étymologie douteuse n'est pas à sa place dans un dictionnaire usuel. Ensuite l'auteur a tiré avec plus de soin des dictionnaires persans originaux tous les sens qu'ils attribuent à un mot, et dans les cas qui lui paraissent le mériter, il ajoute les définitions que les lexicographes persans lui fournissent, et qui servent à préciser les nuances. Il exclut tous les mots arabes; cela peut parfaitement se défendre au point de vue linguistique et a l'avantage évident de réduire considérablement l'étendue de l'ouvrage; mais cela n'en rend pas plus commode l'usage pour une littérature dans laquelle il n'y a qu'un seul auteur, avec le petit nombre de ses imitateurs, qui ne se serve pas de termes arabes en grand nombre. Au reste M. Vullers a employé très utilement la place qu'il a ainsi gagnée, en donnant, à l'appui de l'interprétation des mots, des exemples tirés des auteurs, et en faisant ainsi le commencement d'un *thesaurus*. Le grand défaut de nos dictionnaires de langues orientales est qu'ils sont en général des traductions de dictionnaires composés par et pour les savants du pays dans leur propre langue. On ne peut pas faire autrement au commencement d'une étude, et l'on obtient ainsi tout d'un coup des dictionnaires assez complets, et des interprétations dans lesquelles il n'y a pas d'erreurs grossières; mais on n'a ainsi que des *à peu près*, parce que les auteurs originaux n'avaient d'autre moyen de fixer la signification que par des définitions généralement vagues, ou par des synonymes qui ne rendent jamais la véritable nuance du sens, par la raison qu'il n'y a pas de synonymes réels. Ensuite on n'obtient ainsi que bien incomplètement les phrases toutes faites, dont l'usage est trop habituel aux gens du pays pour qu'ils y insistent dans leurs dictionnaires, et qui sont la grande difficulté du lecteur étranger. Ce n'est que par l'étude

Avant de quitter les pays de l'Asie occidentale, je dois annoncer la publication prochaine d'un ouvrage considérable sur l'histoire de l'Arménie pendant l'époque des Croisades. L'Académie des Inscriptions a confié à M. Dulaurier le soin de publier les Historiens arméniens des Croisades, et l'impression du premier volume de cette partie de la grande collection académique des Historiens des Croisades est terminée, sauf les index, et ne tardera pas à paraître. Ce volume contient le texte et la traduction de seize historiens arméniens, reproduits en entier ou en extrait, et dont les récits s'étendent sur une période de deux siècles et demi, c'est-à-dire à partir de l'arrivée des premiers croisés dans la Syrie en 1097 jusqu'à l'extinction des souverains de la Petite Arménie de souche indigène et l'avènement des Lusignans vers le milieu du XIVe siècle. La principauté de la Petite Arménie, lambeau arraché aux vastes domaines des empereurs grecs, et érigé en royaume en 1198, finit par occuper une place plus considérable qu'on ne le croit communément, et par jouer un rôle assez important dans l'ensemble des États chrétiens auxquels les croisades avaient donné naissance. Cette part d'action dans le mouvement général que les guerres saintes produisirent n'avait pas été jusqu'ici suffisamment étudiée. La tâche que M. Dulaurier avait à remplir était de rassembler tout ce que la littérature arménienne offre de renseignements sur ces faits, de les coordonner avec ceux que nous offrent les historiens contemporains grecs, arabes et latins, de les expliquer les uns par les autres, de jeter de la lumière sur des faits obscurs et sur des personnages restés dans l'ombre ou méconnus jusqu'ici, en un mot de rendre aux hommes et aux choses de la Petite Arménie leur physionomie véritable aux temps des croisades. La coopération des Arméniens aux guerres entreprises pour la délivrance des saints lieux continua plus ou moins active tant qu'elles durèrent, jusqu'à la chute de Saint-Jean-d'Acre en 1291, et à la destruction totale des établissements latins de la Syrie. On peut même dire que cette coopération se prolongea jusqu'à la destruction du royaume de la Cilicie en 1375 par les Égyptiens,

tant que ce royaume, protégé par les chaînes de montagnes, resta debout, comme le dernier boulevard et le dernier espoir des Chrétiens d'Orient.

Alliés aux races royales de Jérusalem et de Chypre, aux princes d'Antioche et aux plus grandes familles d'outre-mer, les rois et les barons arméniens marchèrent de pair, vécurent dans l'intimité avec tout ce qu'il y avait de plus illustre dans la noblesse d'Occident, et se transformèrent entièrement dans ce contact. Une foule de seigneurs français avaient pris du service à la cour de Sis et possédaient des fiefs dans ce pays; les ordres religieux et ceux de chevalerie y comptaient de riches et de florissantes maisons. Le régime féodal, les institutions chevaleresques, la hiérarchie et les dénominations des grands offices militaires et de cour, les coutumes, les mœurs, le goût pour les chansons de geste et l'étude de la langue française se retrouvaient dans la Cilicie. Cet aspect de la société arménienne si original par le mélange des éléments orientaux et latins, ressort pleinement du livre de M. Dulaurier, et fournira une page nouvelle et précieuse à l'histoire générale des croisades.

Dans la littérature indienne, les livres védiques sont toujours et seront longtemps encore le principal objet de l'étude des savants. Ils forment, avec ce qui s'y rattache directement, une littérature nombreuse et extrêmement compliquée, dont la publication, la traduction et la critique exigeront le travail de bien des hommes laborieux. On commence à voir plus clair dans l'âge comparatif des hymnes, des Brahmanas, des Upanishads, des Sutras et d'autres classes de ces livres, et à mieux comprendre la place qu'ils occupent dans le développement de la pensée indienne. Mais que d'incertitudes encore, que de livres à retrouver, quelle difficulté pour fixer les dates même comparatives de tous, de suivre les évolutions de la conception philosophique et de saisir le point où elle se détache de la croyance religieuse! Il n'y a pas d'enveloppe plus rude que

celle de la pensée indienne ; notre esprit a été formé dans le moule d'Aristote et a bien de la peine à sortir de ses habitudes, à s'accoutumer à la manière dont les Indiens ont analysé les idées premières et aux formules abstraites et subtiles dans lesquelles ils les ont présentées. Et il le faut pourtant si l'on veut comprendre cette grande phase du développement de l'esprit humain.

M. Cowell continue sa publication du *Yadjour Véda noir*[1], le dernier des livres d'hymnes qui restait à publier. M. Haug, directeur des études sanscrites de Pouna, s'est servi des facilités que lui donnent sa position et les rapports qu'elle lui permet d'entretenir avec les brahmanes pour entreprendre une œuvre où leur concours lui a été très utile : c'est une édition et traduction du *Aïtareya Brahmana*[2]. Les Brahmanas sont essentiellement des rituels et, en date, les premiers livres qui aient été attachés aux hymnes des Védas; ils servent aux prêtres qui font les prières et les sacrifices, et sont destinés à leur expliquer le sens des prières et surtout les fonctions des sacrificateurs. On comprend que des livres de ce genre offrent, malgré les explications des commentateurs, des difficultés nombreuses dans les termes techniques relatifs à ces sacrifices, et dans les descriptions des mouvements des prêtres de différentes classes que nécessitent ces cérémonies. Une partie de ces sacrifices, surtout les plus longs et les plus coûteux, commencent à tomber en désuétude, et les connaissances pratiques et théoriques requises pour les faire sont devenues l'apanage d'un nombre de familles de plus en plus restreint, qui

1. *The Sanhita of the black Iajur Veda, with the commentary of Madhava Acharya*, edited by E. B. Cowell. Fascic. 18 et 19. Calcutta, 1864, in-8°. (Ces cahiers forment les numéros 202 et 203 de la nouvelle série de la *Bibliotheca indica*.)

2. *The Aïtareya Brahmanam of the Rigveda, containing the earliest speculations of the Brahmans on the meaning of the sacrificial prayers, and the origin, performance and sense of the rites of the Vedic religion*, edited, translated and explained by Martin Haug. 2 vol. Bombay, 1863. In-8° (IX, 80, 215, VII et 535 pages, et une planche).

gardent avec une grande jalousie leur secret. M. Haug est parvenu à déterminer un de ces brahmanes à célébrer chez lui, et en secret, ces actes du culte pendant cinq jours, et à lui expliquer la signification des termes et la manière de faire les actes qui accompagnent les différents sacrifices et les prières. M. Haug a publié le texte du *Aïtareya Brahmana*, avec une traduction et un commentaire, et l'a fait précéder d'une longue introduction sur les Brahmanas en général, leur place dans la littérature védique, leur composition et leur âge relatif. Ce mémoire est suivi d'une analyse détaillée du *Aïtareya*, et accompagné d'une planche sur laquelle M. Haug a figuré le plan d'un lieu arrangé pour la célébration d'un des grands sacrifices, avec les noms techniques de chaque partie et la délinéation des changements de position des prêtres pendant l'office.

Quand on lit ce livre dans l'espoir d'y trouver un exposé quelconque des dogmes contenus dans les hymnes védiques ou les premières traces de la spéculation philosophique qui s'est développée plus tard dans l'Inde, et que toutes les écoles aiment à déduire des Védas, on se trouve très désappointé. On n'y rencontre que les plus faibles indices de l'une ou de l'autre de ces deux séries d'idées. On sent bien qu'il y a sous ces cérémonies une manière de voir théologique, une sorte de dogmatique; mais elle est toute latente et recouverte par l'intérêt exclusif que les auteurs attachent aux cérémonies elles-mêmes et au pouvoir magique qu'on leur attribue par suite de leur origine divine. On y rencontre de temps en temps des notions grammaticales, quelques faits historiques, quelques rudiments d'exégèse, des noms instructifs et même des controverses; mais celles-ci ne se rapportent qu'à des pratiques relatives aux cérémonies. Tout le reste est une série d'instructions minutieuses sur la manière de faire les prières et les sacrifices. Ce n'est pas une lecture attachante, loin de là; mais il n'en est pas moins nécessaire de nous rendre accessibles les Brahmanas, non pas seulement à cause des notions accidentelles sur d'autres sujets qu'ils peuvent contenir, et des particu-

larités de langage qni ne se trouvent que là, mais parce qu'ils représentent toute une phase du développement de l'esprit indien, phase qu'il est indispensable de connaître pour pouvoir relier ce qui a précédé à ce qui a suivi cette époque.

C'est aux Upanishads qu'il faut s'adresser pour trouver les premières notions philosophiques des Indiens, et c'est par eux que les écoles de philosophie essayent de se rattacher aux Védas. Cette classe d'ouvrages est extrêmement nombreuse, et il n'y en a qu'un nombre comparativement petit qui soit imprimé. M. Cowell a entrepris d'en publier un nouveau, le *Maitri Upanishad*[1], et nous en promet une traduction. Il vient aussi de faire paraître le texte et la traduction du *Kusumanjali* par Udayana Acharya[2], ouvrage célèbre de philosophie nyaya. Le but de l'auteur est de donner une preuve philosophique de l'existence de Dieu, et son livre paraît dirigé contre les doctrines des bouddhistes. Il a choisi la forme favorite des Hindous, des aphorismes en vers mnémoniques, qui par eux-mêmes sont presque inintelligibles et exigent des commentaires. Il paraît en avoir fait un lui-même; bien d'autres com-

1. *The Maitri Upanishad, with the commentary of Ramatirtha*, edited with an english translation by E. B. Cowell. Calcutta, 1863, in-8°. (Les deux premiers cahiers du texte ont paru et forment les nos 35 et 40 de la *Bibliotheca indica*.)

2. *The Kusumanjali or hindoo proof of the existence of a supreme being, by Udayana Acharya, with the commentary of Hari Dasa Bhattacharya*, edited and translated by Cowell, assisted by Pandita Mahesa Chandra Nyayaratna. Calcutta, 1864, in-8 (xv, 65 et 85 pages).

Ce petit volume ne fait pas partie de la *Bibliotheca indica*; mais il a paru quelques nouveaux cahiers de cette collection, dont je donne ici les titres :

The Aphorisms of the Vedanta, by Badarayana, 12e cahier. Calcutta, 1863, in-8° (formant le n° 200 de l'ancienne série).

The Narada Pancharatra, edited by the Rev. Banerjea, 3e cahier. Calcutta, 1862, in-8° (formant le n° 34 de la nouvelle série).

The Kavyadarsa of Sri Dandin, 5e cahier. Calcutta, 1863, in-8° (formant le n° 41 de la nouvelle série).

The Mimansa Darsana, with the commentary of Sabara Swamin, edited by Pandita Mahesa Chandra Nyayaratna, 1er cahier. Calcutta, 186., in-8° (formant le n° 44 de la nouvelle série).

mentaires ont été écrits sur les soixante et douze distiques primitifs, et M. Cowell en publie un. Ce travail est, indépendamment de l'intérêt du livre, d'une très grande valeur, par le soin avec lequel M. Cowell a essayé de rendre d'une façon précise les termes philosophiques et d'élucider les distinctions subtiles qui rendent si difficile pour nous de suivre les idées philosophiques des Indiens. Les *à peu près* dans ces matières empêchent absolument de comprendre.

Pour la littérature indienne proprement dite, j'ai à annoncer un volume qui est la promesse et le commencement d'une œuvre dont tout le monde a désiré l'exécution; qu'on a fait espérer plusieurs fois et que son énorme étendue a toujours empêchée; c'est la traduction du *Mahabharata*, dont M. Fauche a publié le premier volume[1]. Ce grand poème est beaucoup trop célèbre pour que j'aie besoin d'autre chose que de le nommer pour faire sentir l'importance et presque la nécessité du travail de M. Fauche. Un épisode du *Mahabharata* est le premier livre qui ait jamais été traduit du sanscrit par un Européen, et il produisit, par ses beautés poétiques et par la profondeur de ses spéculations théologiques, un étonnement universel parmi tous les esprits cultivés. Depuis ce temps d'autres épisodes, publiés en texte et traduction, ont servi de moyens principaux pour l'enseignement du sanscrit. Une traduction entière de ce recueil épique est un besoin pressant pour que la science puisse se reconnaître dans cette masse immense de traditions antiques. M. Fauche s'était préparé à son entreprise par des traductions du Ramayana et des œuvres de Kalidasa, et son nouvel ouvrage n'aura pas moins de seize volumes. Il donne la traduction complète de son texte, un peu rude de forme, il est vrai, mais une traduction véritable, ni extrait ni paraphrase; il n'y ajoute pas une seule note, jugeant le livre assez long tel qu'il est, et il

1. *Le Mahabharata*, poème épique de Krishna-Dwaipayana, plus communément appelé *Véda-Vyasa*, traduit pour la première fois du sanscrit en français par Hippolyte Fauche. Vol. I, Paris, 1863, in-8° (XVI et 600 pages).

a raison. Une collection épique de ce genre a bien moins besoin de notes de détail que de dissertations critiques sur l'âge, l'origine et l'histoire des traditions qu'elle contient, et sur la valeur historique des renseignements qu'elle fournit; cela se fera graduellement pour un épisode après l'autre, et sera le travail de bien des savants. On a voulu réunir dans ce poème toute la tradition épique de l'Inde; l'ouvrage en a souffert comme œuvre d'art, mais il est devenu par là d'un intérêt incomparable. Plus tard, et sous l'empire d'autres idées, on y a ajouté des spéculations théologiques et didactiques, et l'ensemble forme le dépôt de traditions le plus riche qu'il y ait dans une littérature quelconque.

Il a paru récemment, à Bombay, deux éditions du Mahabharata, toutes les deux avec les commentaires de Nilakantha; mais je n'ai pas encore réussi à les voir, et je ne puis en faire que cette mention vague[1].

M. Bœhtlingk, à Saint-Pétersbourg, a fait paraître une collection d'aphorismes indiens[2]. A l'origine, cette collection était un des travaux préparatoires pour le dictionnaire sanscrit qu'il publie avec M. Roth, et l'on comprend facilement que les expressions proverbiales et les sentences populaires forment un élément important et difficile dans un dictionnaire. Plus tard, l'auteur a élargi sa collection au-delà de ce qu'exigeait le dictionnaire, pour lequel il suffisait d'avoir égard aux dictons qui offraient une difficulté de langue, et il y a compris plusieurs recueils complets d'aphorismes et ajouté ceux qui se rencontrent en abondance dans les livres de fables et autres ouvrages popu-

1. La première édition a paru, en 1862, en un volume in-folio oblong; elle est lithographiée, avec des titres et des vignettes chromo-lithographiques. La deuxième de ces éditions a paru, en 1863, aussi in-folio oblong; elle est imprimée en typographie. Son prix, à Londres, est de 6 liv. 17 sh. 6 p.

2. *Indische Sprüche sanskrit und deutsch*, herausgegeben von Otto Boehtlingk, vol. I et II. Saint-Pétersbourg, 1863, in-8° (x-334, v-371 pages).

laires. Il les a rangés alphabétiquement pour donner plus de facilité à les trouver. Il en a imprimé le texte et la traduction et justifié les leçons adoptées par des variantes au bas des pages, et il a fait ainsi, non seulement un appendice indispensable pour le dictionnaire, mais un livre très curieux en lui-même; car l'esprit des Indiens est très tourné à la sentence, et on trouve dans ce recueil une quantité d'idées vraies, profondes, belles et quelquefois très vilaines, mais presque toujours exprimées avec élégance. M. Schiefner y a ajouté un appendice de sentences tibétaines. Un troisième volume contiendra un supplément de sentences, des justifications et des corrections.

Le grand dictionnaire sanscrit-allemand[1] auquel se rattache cette collection d'aphorismes, a, pendant ce temps, fait de nouveaux progrès. MM. Bœhtlingk et Roth ont publié le sixième cahier du quatrième volume de ce grand ouvrage. MM. Burnouf et Leupol, de Nancy, ont publié les deuxième et troisième livraisons de leur vocabulaire sanscrit-français[2]. M. Bopp a fait paraître une troisième édition de son Manuel critique de la langue sanscrite[3], et M. Oppert la deuxième édition de sa grammaire sanscrite en français[4].

Enfin M. Weber, à Berlin, a publié un traité sur la métrique indienne[5]. Son but est de nous donner la théorie même des Indiens, et pour cela il publie tous les textes relatifs à la mé-

1. *Sanscrit Wœrterbuch*, von Otto Boehtlingk und Rudolph Roth, vol. IV (col. 1-960). Saint-Pétersbourg, 1864, in-4°. (Chaque cahier de dix feuilles coûte 1 thaler.)

2. *Dictionnaire classique sanscrit-français*, par Émile Burnouf et L. Leupol. Nancy, 1863 (liv. 2 et 3, p. 129-400).

3. *Kritische Grammatik der sanskrita Sprache*, in kürzerer Fassung, von Franz Bopp. Troisième édition, Berlin, 1863, in-8°. (Prix : 3 thalers.)

4. *Grammaire sanscrite*, par Jules Oppert. Deuxième édition, corrigée et augmentée, Berlin et Paris, 1864, in-8° (XII-238 pages et un tableau).

5. *Ueber die Metrik der Inder*. Zwei Abhandlungen von A. Weber. Berlin, 1863, in-8° (XII-484 pages). Ce traité forme aussi le volume VIII des *Indische Studien*.

trique sanscrite qu'il a pu trouver, les traduit et les interprète de façon à donner une base solide aux travaux de comparaison avec la métrique d'autres peuples, d'application à la lecture des poésies indiennes et de critique des textes anciens sanscrits pour laquelle la métrique fournit des moyens d'une grande puissance. Car il est certain aujourd'hui que nous n'avons plus le texte des hymnes des Védas dans toute leur pureté ; elles ont été composées avant que les règles de la grammaire fussent fixées, et ont été modifiées jusqu'à un certain degré par l'application de ces règles qu'on leur a fait subir postérieurement. C'est ici que la métrique vient à notre aide, comme M. Kuhn l'a montré dans un très ingénieux essai sur le rétablissement de la forme primitive des hymnes, au moyen des indications fournies par la métrique. M. Weber laisse toutes ces applications à d'autres et leur offre le corps de doctrine le plus complet qu'il a pu réunir, en commençant par les indications que les Védas eux-mêmes fournissent, et descendant ainsi jusqu'à ce que le système ait reçu son développement entier, non seulement pour les mètres des hymnes, mais pour les mètres très-variés employés dans tous les genres de la poésie classique des Hindous. Ce travail est un véritable service rendu à la science.

J'arrive aux littératures qui se groupent autour de la littérature sanscrite et qui appartiennennt à des peuples de races et de langues diverses; ces peuples ont tous emprunté aux Hindous leurs idées, leur civilisation et, en grande partie, leur langue sacrée. Leurs langues sont aujourd'hui comparativement peu étudiées en Europe; mais le jour viendra où elles attireront une attention plus grande et en proportion de l'intérêt qu'elles peuvent offrir. Toutes ces littératures contiennent l'histoire des pays où elles sont nées; quelques-unes conservent en transcription ou en traduction des ouvrages sanscrits qui ont été perdus dans le nord de l'Inde; quelques-unes ont produit des ouvrages originaux, et d'autres sont d'une très grande importance parce qu'elles sont les dépositaires d'une partie des sources du bouddhisme.

Rien n'est plus propre à donner une idée juste de ce que peuvent nous offrir les littératures du midi de l'Inde, que le catalogue de la bibliothèque de Madras, dont M. Taylor vient de publier le dernier volume[1]. Ce grand dépôt de manuscrits a été formé par la Compagnie des Indes, avec les bibliothèques de John Leyden et de Mackenzie, qu'elle avait achetées, et avec celle de M. Brown, qui en a fait cadeau à l'État. Chacune de ces collections se compose de plusieurs milliers de manuscrits, et celle de Mackenzie contient de plus un immense nombre de pièces détachées. M. Taylor, qui s'était déjà fait connaître par une collection de traductions du tamoul, a classé la bibliothèque d'après les différents fonds et d'après les langues et les sujets, a donné la description et l'indication du contenu, souvent des extraits détaillés des manuscrits, et a accompagné le tout de tables de titres et de noms d'auteurs. M. Taylor fait précéder son ouvrage d'une introduction sur le contenu des différentes classes d'ouvrages qui composent la littérature indienne; il y expose une théorie qui aura probablement peu d'adhérents, et selon laquelle l'origine des idées des Hindous doit être cherchée chez les Hébreux; mais le reste de son traité est instructif et donne une très bonne idée de ce qu'on peut attendre des littératures dont il parle. Il est heureux que la Compagnie des Indes ait réuni ces manuscrits, et il importe à la science qu'ils soient garantis contre les dangers qui les menacent dans ce climat, car il serait probablement impossible de faire une autre collection de ce genre, parce que les manuscrits périssent aujourd'hui en Orient. On les copie rarement, et l'imprimerie et de nouvelles études sont de terribles ennemis des littératures manuscrites. Aujourd'hui, où il y a encore tant d'inconnu dans la littérature sanscrite, on ne sent pas encore le besoin de remplir, à l'aide des manuscrits et des traductions en telinga, en canara et en tamoul, les

1. *A catalogue raisonnée* (sic) *of oriental manuscripts*, in the library of the late College Fort Saint-George, now in charge of the Board of Examiners, by the Rev. William Taylor. III vol. Madras, 1857-1862, in-8° (III XCIII, v. XXII, 678. XIV, 902. LIV et 802).

lacunes qui peuvent se trouver dans la littérature du nord. En attendant, on paraît s'occuper de quelques-unes des productions originales que ces littératures renferment.

Tout récemment, M. Coumara Swamy, membre du Conseil législatif de Ceylan, a publié, sous le titre d'*Arichandra*[1], la traduction d'un drame tamoul très curieux. Arichandra est un roi d'Aoude et le plus vertueux des hommes. Dans un conseil des grands dieux, un brahmane, Wiswamitra, parie qu'il le fera mentir; les dieux tiennent le pari et promettent de ne pas se mêler de la lutte. Wiswamitra exerce alors sur Arichandra d'abord son pouvoir de brâhmane, et, lorsqu'il échoue, il l'attaque par les moyens que lui fournit la magie; il le dépouille de son royaume, le soumet à des tortures de tout genre, le force de vendre sa femme et son enfant et de se vendre lui-même, comme esclave, à un paria, qui lui impose les travaux les plus immondes, pires que la mort pour un homme de haute caste. Arichandra résiste à tout et est à la fin rétabli par les dieux dans ses honneurs et dans toute sa prospérité. Cette curieuse pièce, considérée sous le point de vue hindou, soulève une foule de questions, auxquelles je ne toucherai pas, parce qu'elles ne pourront trouver de réponse que quand on aura sur sa date des indications plus certaines que celles que nous possédons; mais la première question que tout lecteur européen s'adressera se rapportera certainement à la singulière ressemblance de la fable avec la donnée du Livre de Job. Est-il probable qu'une pareille thèse soit née spontanément dans la tête du poète tamoul, ou aurait-il eu une communication quelconque soit avec les juifs, soit avec les chrétiens de Saint-Thomas, soit avec des missionnaires plus modernes? Dans tous les cas la coïncidence des deux canevas est des plus étranges, quoique les motifs des actions d'Arichandra soient entièrement hindous et quelquefois à peine concevables pour nous.

1. *Arichandra, the martyr of truth*, a tamil drama, translated into english by Mutu Coomara Swamy, mudeliar. London, 1863, in-8° (xxxiii et 262 pages).

M. Philip Brown, le donateur de la belle bibliothèque dont j'ai parlé un peu plus haut, et auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur la langue et la littérature telinga, surtout d'excellents dictionnaires anglais-telinga, a fait imprimer, sous le titre de *Chronologie du Carnatic*[1], un manuel de chronologie du midi de l'Inde, pour faciliter l'intelligence des systèmes de dates fort compliqués dont on s'y sert. On n'avait jusqu'ici d'autre moyen de s'y reconnaître que le volume publié par M. Warren, en 1825, sous le titre de *Kala Sankalita*, ouvrage savant mais diffus, obscur et d'un usage très difficile. M. Brown nous donne, sous la forme la plus succincte, la théorie des différents cycles, la concordance des années d'après toutes les ères en usage dans l'Inde méridionale, et le résumé des observations qu'il a pu faire en calculant les dates de plusieurs milliers de documents. C'est un manuel très précieux pour tous ceux qui ont à fixer une date hindoue.

M. James d'Alwis, à Colombo, a publié un livre sur la grammaire palie. Il est Cingalais de naissance et s'est déjà fait connaître par une grammaire cingalaise. Son nouvel ouvrage commence par une dissertation qui occupe la plus grande partie du volume, et dans laquelle il traite de la grammaire de Katyayana, la première de toutes les grammaires palies. Son opinion est que Katyayana était un des disciples du Bouddha, et qu'il a pris pour modèle la grammaire sanscrite de Panini. Cela lui donne occasion d'entrer dans la discussion de l'époque à laquelle Panini a vécu et d'émettre ses idées sur les rapports entre le sanscrit, le pali et les différents dialectes sanscrits. Il pense que le pali ne dérive pas du sanscrit, mais s'est détaché, comme lui et en même temps, du dialecte védique, et qu'il avait acquis un haut degré de culture avant l'époque du Bouddha; mais son argumentation sur ces points

1. *Carnatic Chronology. The hindu and mahometan methods of reckoning time, explained, with essays on the systems, symbols used for numerals, a new titular method of memory, historical records and other subjects*, by Charles Philip Brown. Londres, 1863, in-4° (XI et 90 pages).

obscurs ne me paraît pas faite pour les rendre beaucoup plus clairs. Ensuite il donne le sixième livre de Katyayana, traitant des verbes, et traduction avec un commentaire; puis il discute dans un appendice l'histoire des conciles bouddhistes et quelques autres points épineux de critique historique, et termine par le texte du sixième livre de Katyayana, imprimé en caractères palis-cingalais.

La grammaire palie exigera encore de grands travaux; il faudra sans doute étudier à fond les vers mnémoniques de Katyayana, et probablement d'autres encore, comme on a été obligé d'étudier ceux de Panini pour le sanscrit, les rendre intelligibles par des commentaires et s'en servir comme contrôle des règles que la lecture des textes peut fournir. Ces travaux sont commencés; un missionnaire américain dans le Birma, M. Mason, a fait une traduction complète de Katyayana, qui est encore inédite, et M. Grimblot a réuni à Ceylan par un travail infatigable des matériaux abondants sur ce sujet, comme sur tout ce qui touche la plus ancienne époque du bouddhisme; il se rend dans ce moment à Moulmeïn dans le Birma, où il espère faire une nouvelle récolte, car les Birmans sont plus riches en littérature palie que les Cingalais, et ces derniers ont tiré du Birma la plus grande partie des livres palis qu'ils possèdent. Puisse sa santé résister à ce climat terrible, et puisse-t-il trouver du loisir pour nous faire jouir du fruit de si longs travaux!

La littérature palie est la partie la moins connue jusqu'ici des littératures bouddhistes, dont elle est probablement la plus importante, car on dit qu'elle contient les ouvrages qui ont été le résultat du premier concile tenu par les disciples mêmes du Bouddha pour fixer sa doctrine. Le grand nombre des sectes qui se sont formées dans le bouddhisme et qui en partie sont en désaccord sur des points fondamentaux du système, donne la plus grande importance à la date des ouvrages innombrables qui composent ces littératures et à la détermination de

l'école à laquelle chacun d'eux appartient. C'est là aussi qu'il faut chercher la vérité historique sur les points qui divisent aujourd'hui les savants européens qui s'occupent du bouddhisme, comme par exemple sur la date du Bouddha et sur la théorie du Nirvana. Ce dernier point, qui certainement est capital dans le jugement à former sur le bouddhisme, parce qu'il implique le but final que le Bouddha assigne à l'existence de tous les êtres, continue à être débattu.

M. Obry, à Amiens, avait déjà combattu en 1856 l'opinion de ceux qui attribuent au Bouddha la théorie du nihilisme. Depuis ce temps M. Spence Hardy, à Colombo, s'appuyant sur les recherches de M. Gogerley, a trouvé à son tour le nihilisme dans les livres palis de Ceylan, et M. Barthélemy Saint-Hilaire est revenu sur la question, fortifiant par de nouvelles preuves son opinion anciennement énoncée, et qui est dans le même sens. Aujourd'hui M. Obry reprend la question[1] pour défendre de nouveau sa théorie, d'après laquelle le Nirvana, loin d'être le néant, est au contraire un état de béatitude éternelle. Il commence par traiter de l'idée du Nirvana dans la philosophie sankhya à laquelle le Bouddha avait emprunté la plus grande partie de sa métaphysique ; il passe ensuite à la nature de l'âme selon les bouddhistes, au sens attaché au mot *nirvana* au temps du Bouddha, au Nirvana dans la période des conciles et aux époques postérieures, et il termine par une comparaison des idées bouddhiques avec les idées brahmaniques et chrétiennes. Selon M. Obry, c'est une question de sectes; il y a eu des sectes nihilistes; mais elles n'étaient pas orthodoxes; je crois que c'est là le vrai, car le nihilisme paraît incompatible avec la théorie de morale du Bouddha, que nous connais-

1. *Du Nirvana bouddhique en réponse à M. Barthélemy de Saint-Hilaire*, par J. B. F. Obry. Paris 1863, in-8° (240 pages); (c'est une réimpression tirée des Mémoires de l'Académie d'Amiens.

Voyez aussi un article de M. Foucaux sur le Nirvana, dans lequel il défend l'opinion de M. Obry; il porte le titre : *Doctrine des Bouddhistes sur le Nirvana*, par Ph. Ed. Foucaux. Paris, 1864, in-8° (29 pages). Cet article est extrait de la *Revue de l'Orient*.

sons suffisamment. Les matériaux aujourd'hui accessibles paraissent à peine suffisants pour que cette question, qui a tant divisé les savants, soit décidée définitivement; de nouvelles recherches amèneront de nouvelles données, et l'on s'occupera alors encore plus d'une fois de ce problème.

Il ne me reste plus à annoncer sur le Bouddhisme que le discours d'ouverture du cours de tibétain fait par M. Feer à l'École des langues orientales[1]. L'auteur y explique la position du Tibet dans le monde, et comment ce pays stérile et presque hors de contact avec le reste de l'humanité est devenu le centre du bouddhisme du nord. Toute la littérature tibétaine est exclusivement bouddhiste et tire de ce grand et unique sujet toute son importance. M. Feer présente un tableau rapide de l'état des études bouddhiques et annonce qu'il emploiera une partie de son cours à l'exposition du système religieux du bouddhisme du nord. Ce plan est plein d'intérêt, et il faut se féliciter que ce thème soit tombé en partage à un jeune et intelligent professeur, qui saura intéresser le public à une des plus grandes parties de l'histoire de l'esprit humain et de la civilisation.

Je n'ai connaissance que d'un petit nombre de travaux relatifs à la littérature chinoise, soit qu'il n'en ait pas paru davantage, soit que je n'aie pas su me les procurer. M. Plath, à Munich, a continué ses travaux sur l'état social des Chinois, surtout dans les temps anciens. Ce côté de l'histoire avait été très négligé en Europe depuis la mort d'Édouard Biot. M. Plath est très frappé de la durée de l'empire chinois, et il espère trouver l'explication de ce phénomène unique au monde dans l'étude des institutions sociales des Chinois; il les prend à leur origine autant qu'il peut y remonter, et les suit dans leurs développements et les changements qu'elles subissent dans le cours des temps. Il trouve le secret de leur durée, non pas

1. *Le Tibet, le Buddhisme et la langue tibétaine*, par Léon Feer. (Tiré de la *Revue orientale*, 1864, in-8° (pages 158-189).

dans leur immobilité supposée, mais au contraire dans une certaine élasticité qui leur permet d'accepter les modifications qui deviennent nécessaires, tout en gardant les formes anciennes, autant que cela peut se faire. C'est en cela que consiste la grande difficulté de suivre les changements que les institutions chinoises subissent; elles peuvent avoir changé d'esprit tout en conservant les formes, pendant qu'en Europe on est toujours empressé de changer les formes et de garder la substance. M. Plath avait publié un premier mémoire sur la religion et le culte chez les Chinois, dans lequel il traitait de leurs idées religieuses; aujourd'hui il achève ce travail par une seconde partie dont le sujet est le culte ancien[1]. Il y traite des prières, des serments, des différentes espèces de sacrifices, des lieux et des personnes qui y étaient employés, des autels et des temples, des frais du culte, de l'instruction religieuse, et du culte des ancêtres. Il termine par une appréciation générale des idées religieuses des Chinois et de ce que Confucius y a introduit de nouveau. Dans tout le cours de son travail, M. Plath remonte toujours aux plus anciens indices qu'il peut trouver et démontre historiquement les changements que subissent les idées et les pratiques, en s'appuyant sur des textes chinois, qu'il reproduit dans un appendice. Rien n'est plus curieux que d'observer ce long cours d'une religion sans clergé et sans formulaire de dogmes, et d'étudier les conséquences que cet état de choses produit nécessairement en bien et en mal.

Il a fait suivre ce travail d'un traité sur la famille chez les anciens Chinois[2], dans lequel il expose les rapports entre les hommes et les femmes et entre les parents et les enfants.

1. *Die Religion und der Cultus der alten Chinesen*, von Dr J. H. Plath, Zweite Abtheilung, *der Cultus*. Munich, 1863, in-4o (135 pages et 46 planches de textes chinois). Ce travail est tiré des Mémoires de l'Académie de Munich.

2. *Ueber die häuslichen Verhältnisse der alten Chinesen*, nach chinesischen Quellen, von Dr J. H. Plath. Munich, 1863, in-8o (48 pages).

Ensuite, pour montrer les principes qui sont acceptés par la voix publique en Chine, il donne une traduction partielle d'une collection de proverbes et sentences[1]. Enfin, il annonce par un mémoire sur les sources de la biographie de Confucius[2] qu'il s'occupe d'une vie de ce législateur. C'est un très beau sujet, mais d'une exécution bien difficile, parce qu'il n'existe que peu de données authentiques et qu'il faudrait faire le tableau de ce temps et de l'état des esprits à cette époque pour que l'on comprît bien le rôle de Confucius et les changements qu'il a effectués ou préparés.

M. Stanislas Julien a publié une nouvelle traduction du roman des Deux Cousines[3], déjà célèbre par la traduction que M. Rémusat en a fait paraître en 1826, et peut-être plus encore par la préface qu'il y a ajoutée et dont M. Julien reproduit avec raison une partie. J'ai vu avec grand plaisir, en comparant les deux traductions, combien M. Rémusat avait réussi en général à rendre fidèlement le récit et les conversations, et je regarde la nouvelle traduction comme un véritable hommage rendu par M. Julien à notre ancien maître. Je ne veux pas dire par là que la nouvelle traduction n'ait pas sa raison d'être et qu'on aurait pu se contenter de réimprimer la première. Elle est au contraire un véritable service rendu aux études chinoises, parce que ce roman contient d'un côté un nombre de petites pièces de vers très raffinés que M. Rémusat déclare lui-même avoir traduites un peu au hasard, de l'autre une foule d'allusions que M. Rémusat n'avait certainement pas la patience ni probablement les moyens d'expliquer; ces choses importaient peu au public auquel il s'adressait. Mais on est de-

1. *Proben chinesischer Weisheit* nach chinesischen des Ming-sin-pao-kien. Von Dr J. H. Plath. Munich, 1863, in-8° (62 pages).

2. *Ueber die Quellen zum Leben des Confucius*, namentlich seine sogenannten Hausgespräche, von Dr J. H. Plath. Munich, 1863, in-8° (in pages).

3. *Yu-Kiao-li*, les Deux Cousines, roman chinois, traduction nouvelle accompagnée d'un commentaire historique et philologique par Stanislas Julien. 2 vol. Paris, 1864, in-8° (xxxii, 363 et 369 pages).

venu depuis ce temps infiniment plus exigeant pour les traductions, et personne n'a contribué plus à ce changement très salutaire pour la science que M. Julien lui-même. Aussi a-t-il tenu à tout expliquer, et sa connaissance profonde de la langue poétique chinoise et les secours abondants qu'il a su réunir ou créer, l'ont mis en état de donner une traduction qui ne laisse d'incertitude sur aucune de ces énigmes. Tous ceux qui ont fait des travaux de ce genre savent quelle est la difficulté d'atteindre à ce dernier degré de sûreté. Le but de M. Julien était non seulement de mettre entre les mains des lecteurs une traduction à la fois élégante et fidèle, mais de la faire telle qu'un étudiant qui voudrait lire le texte chinois fût sûr d'y trouver l'explication de chaque difficulté qu'il rencontrerait. Il a, je crois, parfaitement atteint son but, et sa traduction est le meilleur guide qu'on puisse avoir pour étudier le style chinois moderne. Le roman lui-même est un livre charmant et une peinture très gracieuse des mœurs et des idées des Chinois, et l'on ne peut pas s'étonner qu'en Chine il soit compté parmi les dix chefs-d'œuvre de la littérature; je crois même que, comme œuvre d'art selon les idées des Européens, il est plus parfait qu'aucun autre, et qu'il a bien mérité tous les soins que M. Julien a prodigués pour en rendre la traduction aussi parfaite que possible.

M. de Rosny a publié une petite nouvelle chinoise[1], qu'il a intitulée : *l'Épouse d'Outre-Tombe*. C'est l'histoire d'une fille qui a été assassinée par suite d'une imprudence et que son amant épouse après sa mort pour légitimer sa liaison avec elle. C'est une idée bizarre pour nous, mais qui a sa raison d'être dans les idées chinoises. M. de Rosny fait suivre sa traduction du texte chinois autographié et d'un catalogue raisonné de romans chinois traduits jusqu'ici en entier ou par extrait.

Il a paru un assez grand nombre de livres destinés à facili-

1. *L'Epouse d'Outre-Tombe*, conte chinois, traduit sur le texte original par Léon de Rosny. Paris, 1864, in-12 (44 et 31 pages).

ter l'étude de la langue chinoise. M. Summers, à Londres, a publié une grammaire élémentaire[1]; il y traite, dans la première moitié du volume, très brièvement des formes du langage, et consacre l'autre moitié à des exercices et à un vocabulaire dans lesquels les phrases et les mots chinois ne sont écrits qu'en transcription en caractères latins, ce qui les rend à peu près inutiles.

M. Stanislas Julien a commencé une série de livres élémentaires pour l'enseignement du chinois tant moderne que classique. Je vais les énumérer dans l'ordre de leur publication. Ce sont :

1° Des dialogues chinois, tirés de la grammaire mandchoue intitulée *Thsing-wen-ki*[2]. Ils sont imprimés par la voie de la lithographie et écrits en caractères légèrement cursifs, mais tels que l'on peut aisément compter le trait, ce qui est exigé par le but du livre. M. Julien va en publier la traduction et le vocabulaire.

2° Le livre des *Trois mots*[3]. C'est un manuel de lecture introduit dans les écoles chinoises au XIII[e] siècle, et aujourd'hui encore généralement employé. Il contient cent soixante-huit phrases très simples, chacune de six mots, divisées en deux membres dont chacun est composé de trois mots; de là le nom du livre. Ce manuel est très bien entendu, il contient les mots les plus usités, des maximes de morale très simples et

1. *The rudiments of the chinese language, with dialogues, exercises and a vocabulary*, by the Rev. James Summers. Londres, 1864, in-12 (II et 159 pages).

2. *Si-tchang-keou-teou-hoa*, dialogues chinois à l'usage de l'École spéciale des langues orientales vivantes, publiés par M. Stanislas Julien. Première partie : texte chinois. Paris, 1863, in-8° (80 pages de lithographie).

3. *San-tseu-king, Trium litterarum Liber, a Wang-peh-heou sub finem* XIII *seculi compositus;* textum sinicum adjecta 214 clavium tabula edidit et in latinum vertit Stanislas Julien. Paris, 1864, in-8° (20 et 15 pages).

des données élémentaires sur l'histoire de la Chine. Deux phrases qui se suivent riment toujours ensemble, ce qui aide les enfants à les retenir. M. Julien a publié le texte lithographié, en ajoutant à chaque mot le chiffre de sa racine et le nombre des traits additionnels, pour mettre l'élève en état de le trouver sans difficulté dans le dictionnaire. Ce texte est suivi de la liste des clefs, puis viennent la transcription et la traduction de chaque phrase en latin.

3° Le même petit livre en chinois et en anglais[1].

4° M. Julien prépare une troisième édition du même livre, accompagnée d'un commentaire philologique et historique, et augmentée d'un vocabulaire qui contiendra tous les mots employés dans ce volume et dans le livre des *Mille Mots* dont je vais parler plus bas. Ce sera certainement un des manuels les plus utiles et les mieux entendus qu'on puisse mettre entre les mains des commençants pour les aider à vaincre les nombreuses difficultés qu'ils trouvent à l'entrée de l'étude du chinois.

5° Le livre des *Mille Mots*[2]. C'est le premier livre de lecture composé en Chine, et il a eu l'origine la plus bizarre. On dit que l'empereur Wou-ti, au VIe siècle, fit copier dans un livre mille caractères différents et les remit à un lettré éminent pour en faire des phrases; chaque caractère ne devait être employé qu'une fois dans le texte. Le lettré arrangea ces mots en phrases de quatre mots qui offrent un sens, mais qui sont informes et difficiles à entendre parce que le système prescrit exclut l'emploi des particules et des formes gramma-

1. *San-tsze-king, the three character classic,* composed by Wang-pih-how, published in chinese and english with a table of the 214 radicals, by Stanislas Julien. Paris, 1864, in-8° (20 et 16 pages).

2. *Thsien-tseu-wen, le livre des Mille Mots,* le plus ancien livre élémentaire des Chinois publié en chinois avec une double traduction et des notes par M. Stanislas Julien. Paris, 1864, in-8°. (IV, 22, 50 et 39 pages).

ticales. Mais l'empereur était satisfait, et le livre fut introduit dans les écoles, où il s'est universellement maintenu pour l'enseignement de l'écriture et de la lecture. M. Julien a publié le texte chinois, suivi d'une analyse très détaillée de chaque caractère, pour mettre le commençant en état de distinguer tous les éléments qui composent un mot; ensuite il donne la transcription des phrases et leur traduction, et y ajoute un commentaire qui est tout à fait indispensable pour un texte composé dans des conditions pareilles.

Ce livre est tellement populaire en Chine et la nation s'est tellement attachée à ce mode d'enseignement, que les missionnaires américains à Shanghaï ont trouvé nécessaire de suivre l'exemple, mais en essayant de perfectionner le manuel, qu'ils voulaient mettre entre les mains des enfants qui fréquentent leurs écoles. M. Martin, à Shanghaï, a choisi les deux mille mots chinois qui reviennent le plus souvent dans les classiques et dans la traduction chinoise de la Bible ; il a remis ces mots à un Chinois lettré qui en a fait des stances en quatre mots sur la théologie, la morale et des sujets variés, en suivant le même système que l'empereur Wou-ti, c'est-à-dire en n'employant chaque mot qu'une seule fois dans le livre, et produisant naturellement comme lui des stances mnémoniques, mais d'une construction irrégulière et par conséquent difficiles à entendre, sans compter qu'il a fallu employer beaucoup de mots dans un sens un peu arbitraire, quand on a voulu en faire des phrases de théologie chrétienne. M. Martin y a ajouté une traduction, une analyse sommaire des caractères, une interprétation de chaque mot, des modèles variés d'écriture et un vocabulaire de tous les mots employés dans l'ouvrage[1].

Autant je suis partisan de l'introduction du livre des *Trois*

1. *The Analytical Reader, a short method for learning to read and write chinese*, by Rev. W. A. P. Martin. D. D. Shanghaï, 1863, in-4° (II, 141 et 56 pages).

Mots, qui offre, à ce que je crois, une véritable facilité, autant j'ai des doutes sur l'emploi du livre des *Mille Mots* et plus encore sur l'utilité de son imitation américaine. Il est probable qu'il offre des avantages aux Chinois, puisqu'il s'est maintenu depuis tant de siècles; mais les besoins d'un enfant chinois, qui doit apprendre à lire et à écrire une langue qu'il sait, ne sont pas exactement les mêmes que ceux d'un étudiant européen qui veut apprendre la langue, et je crains que ce dernier ne trouve ses difficultés augmentées par un texte difficile et composé de phrases construites sans l'emploi de formes grammaticales. Il me semble qu'une chrestomathie graduée et publiée avec analyse des caractères, traduction littérale, commentaire et vocabulaire, le servirait bien mieux.

Mais ce dont on a besoin avant tout c'est un dictionnaire chinois, car ceux de Basile, de Morrison et de Wells Williams sont également difficiles à trouver. En attendant que M. Julien nous donne le *Thesaurus* chinois dont tous les matériaux sont accumulés chez lui, M. de Rosny essaye de pourvoir aux besoins les plus pressants par un vocabulaire, d'environ huit mille mots, dont la publication est en train[1]. M. de Rosny a commencé par la liste des mots chinois qu'il veut comprendre dans son vocabulaire, il les a autographiés sur pierre et il a ajouté à chaque mot chinois un chiffre de renvoi, qui se rapporte à l'interprétation française, laquelle sera imprimée en typographie et formera la suite. M. de Rosny se propose d'y ajouter de nombreux suppléments, contenant des classes particulières de mots, dont on trouvera la liste sur le titre. L'auteur s'est vu forcé d'adopter ce mode d'impression, qui est un

1. *Dictionnaire des signes idéographiques de la Chine*, avec leur prononciation usitée en Chine et au Japon, et leur explication en français, accompagnée d'un vocabulaire de caractères difficiles à trouver, rangés d'après le nombre des traits, d'une table de signes susceptibles d'être confondus, de la liste des signes idéographiques particuliers aux Japonais, d'un index géographique et historique, d'un glossaire japonais-chinois des noms propres des personnes, par Léon de Rosny. Paris, 1864, in-8°. Livraisons 1 et 2 (VIII et 149 pages).

peu incommode pour le lecteur, parce qu'il a voulu joindre à chaque mot chinois sa prononciation en japonais, ce qui aurait trop compliqué l'impression typographique. On sait que les Japonais ne se contentent pas d'employer au milieu de leurs phrases des caractères chinois dans leur sens et avec leur prononciation propre, mais qu'ils s'en servent encore avec une prononciation et dans un sens japonais, et que cette confusion crée une grande difficulté pour les étrangers. M. de Rosny a voulu donner, par cette addition à son vocabulaire, un moyen de trouver cette prononciation plus facilement que l'on ne pouvait jusqu'ici, où l'on était réduit pour cela au Dictionnaire japonais chinois publié, il y a une vingtaine d'années, par M. de Siebold et arrangé d'une façon peu commode.

Ceci m'amène aux travaux sur la langue japonaise, langue dont l'étude est devenue tout à coup nécessaire en Europe, depuis l'ouverture des ports japonais au commerce européen, et les traités que les puissances occidentales ont imposés au Japon. Il est dans la nature des choses que le premier effort que l'on fasse soit de préparer les moyens élémentaires pour l'enseignement de la langue, des grammaires, des dictionnaires et des textes à l'usage des commençants, et l'on s'en occupe de tous les côtés. La langue elle-même ne paraît pas être très difficile; mais il a plu aux lettrés japonais de la compliquer par un mélange illimité de chinois et par l'usage de plusieurs styles d'écriture, dont les plus employés sont compliqués par toutes les combinaisons qu'on peut inventer pour rendre difficile la lecture. M. de Rosny, qui est chargé d'un cours de japonais à l'École des langues orientales, a commencé la publication d'une série d'exercices de lecture japonaise[1]. Le premier cahier contient l'alphabet kata-kana, le plus simple de tous, et quelques exercices de lecture; il

1. *Exercices de lecture japonaise*, à l'usage des personnes qui suivent le cours de japonais professé à l'École des langues orientales par M. Léon de Rosny. I. Écriture kata-kana, Paris, 1863, in-8° (12 et 16 pages lithographiées).

prépare la publication de morceaux choisis de littérature et d'un manuel de la conversation japonaise. M. Brown, à Shanghaï, a fait imprimer un volume[1] contenant un essai de grammaire, une liste de phrases idiomatiques, une série de conversations et un index servant de vocabulaire anglo-japonais. A chaque sentence en anglais correspond une double traduction japonaise, ce qui est un système d'exercices fort bien entendu. Le japonais est imprimé en caractères kata-kana avec une transcription en lettres latines. M. Brown n'indique pas où il a préparé sa conversation, ni à l'aide de qui; mais elle est évidemment faite au Japon et paraît être exécutée avec beaucoup de soin.

M. Hoffmann, à Leyde, a publié le texte chinois et la traduction japonaise du *Ta-hio*[2], l'un des livres classiques des Chinois. Dans un second cahier il nous donne la transcription de la traduction japonaise en caractères latins, et une petite dissertation sur la prononciation du japonais. Il n'a pas cru nécessaire d'ajouter une traduction anglaise du texte, probablement parce qu'il aura pensé que tout homme qui se livrait à ces études devait posséder l'une ou l'autre des traductions du *Ta-hio* qui ont été publiées. Les types chinois et japonais kata-kana que M. Hoffmann a fait graver et dont il s'est servi pour ce petit livre, sont très gracieux. L'achèvement de ces caractères le mettra en état de faire imprimer le Dictionnaire japonais-hollandais-anglais que le public savant attend depuis si longtemps de lui, et, si je suis bien informé, il en a commencé l'impression. Au reste, ce n'est pas encore son grand *Thesaurus*, qu'il tient prêt depuis des années, que nous ob-

1. *Colloquial Japanese, or conversational sentences and dialogues in english and japanese, together with an english-japanese index to serve as a vocabulary and an introduction on the grammatical structure of the language*, by the Rev. S. R. Brown. Shanghaï, 1863, in-8° (LXII, 243 et 11 pages).
2. *The Grand Study, Ta-hio or Dai Gaku*, edited by Dr. S. Hoffmann. Leiden, 1864, in-8° (V, 26, VIII et 11 pages).

tiendrons, mais un dictionnaire d'une moindre étendue. Pendant ce temps, M. Léon Pagès surveille à Paris l'impression d'un *Dictionnaire japonais*, par M. l'abbé Mermet de Cachou. L'auteur, depuis longtemps missionnaire et à la tête d'une école au Japon, a composé deux dictionnaires, l'un français-japonais et l'autre japonais-français; c'est le premier des deux qui s'imprime dans ce moment, et j'ai entre les mains les cent premières pages de l'ouvrage. Le mot français est toujours accompagné de sa traduction anglaise, et le mot japonais de sa prononciation en caractères latins. Le japonais est en général imprimé en caractères chinois, mêlés quelquefois avec des caractères kata-kana. C'est un système que les lettrés japonais ont adopté et qu'ils paraissent, par prétention ou par pédanterie, préférer à l'emploi constant de leurs propres caractères. Mais comme ces caractères chinois sont en général prononcés selon la mode japonaise et représentent, non pas leur sens naturel, mais des syllabes japonaises, il me paraît devoir en naître une confusion bien fâcheuse pour ceux qui veulent apprendre. Au reste, M. Mermet n'a fait que suivre les habitudes qu'il a trouvées dans le pays, et je viens de voir un dictionnaire de poche anglais-japonais[1], imprimé à Yédo, rédigé et publié uniquement par des Japonais et pour leur propre usage, qui est imprimé exactement de la même manière. Lorsque lord Elgin conclut son traité avec le Japon, il insista pour que la correspondance officielle se fît dorénavant en anglais; les ministres japonais proposèrent le hollandais

1, *A pocket Dictionary of the english and japanese language*. Printed at Yedo, 1862 (IV et 953 pages, in-8° oblong). L'exécution de ce volume est curieuse. Il est imprimé sur papier de Chine assez fort pour supporter l'impression des deux côtés de la page. Chaque page se compose de quatre colonnes, la première et la troisième contiennent les mots anglais, les deux autres la traduction japonaise placée de manière à continuer les lignes d'anglais. L'anglais est composé en beaux caractères, tirés probablement d'Angleterre; les colonnes japonaises ont dû être gravées après la composition de la partie anglaise, sur des blocs de bois, et ajustées avec les colonnes anglaises pour former les pages; le tout est tiré par une presse européenne et avec de l'encre grasse. L'exécution typographique du volume est très satisfaisante.

comme leur étant plus familier. Lord Elgin leur répondit que les Japonais étaient des gens d'esprit et que certainement dans cinq ans ils auraient tout ce qu'il leur fallait d'interprètes d'anglais. Les ministres sourirent, accordèrent le point et se mirent à l'œuvre. Il y avait à Yëdo une école pour les interprètes des affaires étrangères, où l'on enseignait le hollandais; on l'agrandit et on en fit le Collège des langues européennes. C'est à l'aide des professeurs d'anglais de ce collège (eux-mêmes tous Japonais) que M. Hari Tatsnoskay a publié le vocabulaire dont je parle. Le volume contient environ trente-six mille mots anglais avec leur traduction en japonais, ou plutôt dans ce mélange odieux de japonais et de chinois que les lettrés affectionnent. La partie anglaise du livre est généralement correcte; il y a bien quelques néologismes inquiétants, mais seulement assez pour prouver qu'aucun Anglais ne l'a revue.

J'aurais désiré, Messieurs, à la fin de cette énumération d'ouvrages nouveaux, vous présenter quelques réflexions sur l'esprit de critique qui pénètre de plus en plus dans nos études, montrer le contraste entre la sévérité d'aujourd'hui et la facilité avec laquelle on admettait autrefois comme également valables tous les témoignages empruntés à des manuscrits orientaux, et montrer par quelques exemples combien la reconstruction de l'histoire de l'Orient fait de progrès sous l'impulsion et la sauvegarde des recherches conduites dans ce nouvel esprit. Mais ce rapport dépasse déjà la limite naturelle d'un pareil travail, et il faut que je termine ici.

XXV

ANNÉE 1864-1865

RAPPORT LU LE 28 JUIN 1865

Messieurs,

La quarante-troisième année de l'existence de votre Société n'a donné lieu à aucun fait particulier dont j'aurais à vous entretenir. Vos travaux se sont continués sans interruption, et la mort même, qui nous avait frappés si cruellement l'année dernière en nous enlevant un si grand nombre de collaborateurs distingués, nous a épargnés cette fois-ci.

Le Journal asiatique[1] a continué à traiter les sujets les plus variés de l'érudition orientale. M. Stanislas Julien a terminé la traduction des Extraits des Annales chinoises relatifs à l'histoire des Turcs orientaux, ou plutôt à l'histoire des rapports des Turcs avec l'empire chinois. Ce sont des documents très secs, selon la manière du pays, mais qui fournissent sur la partie la plus ancienne et la plus obscure de l'histoire des Turcs des faits parfaitement authentiques que leurs propres chroniqueurs ne connaissent pas.

1. *Journal asiatique*, sixième série, vol. IV, Paris, 1864 (544 pages) in-8°, et vol. V, 1865 (570 pages).

M. Belin a de même terminé un long travail sur l'histoire des finances de l'empire ottoman, histoire que l'auteur a pu tirer des documents les plus sûrs que lui offraient les chancelleries turques.

M. de Khanikof nous a donné un mémoire très curieux sur Khâcâni, poëte persan du XIe siècle de notre ère, dont il s'était beaucoup occupé pendant son séjour en Perse. Pour faire comprendre son poëte, il commence par un tableau rapide de l'état politique de la Perse dans ce temps, puis il nous donne la vie de Khâcâni, surtout d'après les renseignements que celui-ci fournit sur lui-même dans ses œuvres. C'est bien une vie de poëte d'alors, mendiant de l'argent et des honneurs dans les cours des princes, flattant les grands et couvrant d'invectives ses ennemis, se vantant lui-même et conservant pourtant le sentiment d'une certaine dignité. M. de Khanikof termine cette belle étude par le texte et la traduction de quatre des plus remarquables poésies de Khâcâni. Ces poésies sont des plus difficiles à entendre, remplies d'allusions tirées des sciences et de l'histoire, de jeux de mots, de tout ce qui faisait la gloire d'un poëte dans les cours des princes turcs de ce temps, et de ce qui met à l'épreuve le savoir et la patience du lecteur. M. de Khanikof juge très sévèrement cette poésie; mais je crains qu'il n'ait été trop préoccupé des péchés de Khâcâni, quand il étend son jugement sur toute la poésie persane, car je crois qu'il ne peut reprocher ni à Firdousi, ni à Hafiz, ni à Djelaleddin Roumi, et encore moins à Sadi les défauts qu'il relève avec tant de raison dans Khâcâni.

M. Barbier de Meynard nous a donné le texte et la traduction du Livre des routes d'Ibn Khordadbeh, maître des postes du khalifat dans la seconde moitié du IIIe siècle de l'hégire, par conséquent, un des géographes arabes les plus anciens. Il s'est servi d'une copie du manuscrit d'Oxford, et Véfik Efendi a eu la complaisance de faire collationner pour lui le

seul autre manuscrit qui soit connu et qui se trouve dans la bibliothèque d'une mosquée à Constantinople. Le livre de Khordadbeh n'est pas seulement un routier, il indique la division politique des provinces du khalifat, il donne le montant des impôts que chaque district payait, tant sous les rois de Perse que sous les khalifes, et il ajoute à la liste des étapes de chaque grande route des détails variés et souvent très intéressants pour l'histoire et la géographie. Le chef des postes sous les khalifes était un personnage important, qui travaillait directement avec le khalife, à qui il communiquait les rapports qu'il recevait des maîtres de poste locaux sur l'administration et l'état des provinces. M. Barbier de Meynard s'excuse d'avoir osé publier ce traité, en n'ayant à sa disposition que deux manuscrits, également imparfaits et provenant d'un même original, qui paraît avoir été un manuscrit déjà fatigué et mutilé. Mais on doit au contraire le remercier de ne pas s'être laissé arrêter par cette considération, car les ouvrages arabes de cette époque ont péri en général, et il importe beaucoup qu'on fasse connaître tout ce qu'on peut en retrouver, si imparfaits et si fragmentaires que puissent être les manuscrits. Qu'importe qu'il y ait quelques lacunes et plus ou moins de noms dont on ne peut à l'instant déterminer la lecture? L'éditeur lui-même en a déjà rétabli un grand nombre, et, l'attention des savants une fois éveillée, on découvrira ou de nouveaux manuscrits, ou des matériaux analogues, ou des plagiats commis par des auteurs postérieurs qui expliqueront ce qui peut être resté douteux au premier moment, et je suis convaincu que, grâce à cette première édition, M. Barbier de Meynard pourra publier, dans dix ans d'ici, un texte de Khordadbeh qui le satisfera lui-même.

M. Clément-Mullet a publié dans votre journal un mémoire sur les noms arabes des différentes espèces de céréales, recherches difficiles, dans lesquelles il s'est aidé de toutes les lumières que les descriptions des Arabes, les synonymies grecques et la botanique moderne pouvaient lui fournir.

M. Renan nous a donné un curieux fac-simile d'une ancienne inscription hébraïque, qu'il a copiée à la synagogue de Kefr-Bereim, en Galilée, et qui est intéressante pour la paléographie des Hébreux.

Vous allez recevoir dans le cahier de mai-juin une dissertation de M. Hauvette-Besnault sur l'histoire de Krischna et des Gopi, accompagnée du texte et de la traduction des cinq chapitres que le Bhagavata Pourana consacre à cet étrange fragment de la mythologie indienne. Enfin, vous y trouverez deux rapports de M. Neubauer sur la collection des manuscrits caraïtes formée par M. Firkowitz et les observations de M. Munk sur ce sujet.

Le huitième volume de votre Collection d'ouvrages orientaux[1], qui forme le quatrième des *Prairies d'or*, de Maçoudi, par M. Barbier de Meynard, est entièrement composé et sera entre vos mains dans quelques semaines. La première moitié de ce volume traite de plusieurs sujets généraux relatifs à la géographie physique, puis des édifices consacrés aux différents cultes et spécialement au culte du feu, et se termine par un chapitre sur la chronologie universelle, jusqu'au temps de Muhammed. Dans la seconde moitié du volume, l'auteur commence l'histoire de l'Islam, à laquelle le reste de l'ouvrage entier est consacré. M. de Meynard est ainsi arrivé à la moitié de son édition des Prairies d'or, et nous pouvons espérer que dans peu d'années cet ouvrage, dont la publication a été un grand desideratum, sera complètement entre les mains des sa-

1. Il a paru de cette collection : 1° *Les Voyages d'Ibn Batoutah*, par MM. Defrémery et Sanguinetti, texte et traduction. Paris, 1853-1859. Complet, 4 vol. in-8°, et cahier supplémentaire contenant la table des matières. 2° *Les Prairies d'or*, de Maçoudi, par MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, volumes I-III, texte et traduction. L'ouvrage entier aura huit volumes. Chaque volume de la Collection se vend au prix de 7 fr. 50 c. et aux membres de la Société, pour 5 fr. On peut acheter à part un volume de la Collection, et les Écoles qui veulent adopter un des volumes pour les cours, l'obtiennent au prix des membres, si elles s'adressent directement au Bureau de la Société.

vants. C'est un livre plein de renseignements inattendus; car même dans les parties les plus connues de son sujet, l'esprit curieux de l'auteur ne se dément jamais, et il nous fournit presque toujours quelques données qu'on chercherait en vain ailleurs.

L'édition de l'ouvrage d'Albirouni sur la science des Indiens, dont vous aviez chargé MM. de Slane et Woepcke et dont M. Woepcke s'était occupé avec beaucoup d'ardeur, n'est pas encore commencée. Après la mort de M. Woepcke, qui est une si grande perte pour nous, vous avez prié M. de Slane de se charger seul de cet ouvrage; il s'est occupé des manuscrits, mais d'autres travaux urgents ne lui ont pas encore permis de vous annoncer sa détermination. Nous attendions de l'Inde un nouveau manuscrit d'Albirouni, qui, quoique imparfait, aurait été d'un grand secours; mais M. Cowell, qui nous l'avait fait espérer, est revenu en Europe sans pouvoir en obtenir le prêt pour nous; espérons que son zélé successeur, le capitaine Nassau Lees, sera plus heureux.

Les autres sociétés asiatiques ont continué de même leurs travaux, autant du moins que nous pouvons en juger par ce que nous avons reçu de leurs publications; car je ne puis que répéter une plainte déjà ancienne sur la négligence que certaines d'entre elles mettent à communiquer à l'Europe ce qu'elles publient; elles paraissent se contenter du cercle des lecteurs qui les entourent et ne pas vouloir comprendre que l'Europe est après tout l'officine du savoir et que les livres qui ne parviennent pas à Paris, à Londres et à Leipzig, sont des œuvres mort-nées ou au moins frappées de stérilité.

La Société asiatique du Bengale paraît être pleine de vie, elle trouve seulement qu'elle est surchargée de travaux, et elle est sur le point de transférer au gouvernement son musée d'histoire naturelle, qui deviendra un établissement de l'État. Cette division du travail sera certainement heureuse, autan

pour les sciences naturelles que pour les sciences historiques, auxquelles la Société pourra dorénavant consacrer toutes ses forces et qui lui offrent un champ de travail surabondant. Son Journal, pour l'année 1864, contient comme à l'ordinaire des travaux sur différentes parties de l'histoire et de la géographie de l'Inde, sur les antiquités bouddhiques et brahmaniques, sur les anciens poids et mesures, et est accompagné d'un cahier supplémentaire consacré au second rapport du colonel Cunningham sur les résultats de sa mission archéologique dans le nord de l'Inde. Vous savez que le colonel fait un pèlerinage bouddhiste, dans lequel il suit l'itinéraire de Hiouen-Thsang, pour découvrir les restes du Bouddhisme dans les lieux où le Bouddha avait vécu et que ses sectateurs ont couverts de monuments. Dans ce second rapport, le colonel a un peu dévié de son plan; il y traite exclusivement des antiquités de Dehli, ville qui n'a jamais été un chef-lieu du Bouddhisme et où M. Cunningham n'a trouvé d'autres traces de cette religion que les piliers d'Açoka, qui ont été érigés originairement dans d'autres localités et transportés plus tard dans la capitale des Mogols. Le reste de son travail sur Dehli traite des antiquités brahmaniques et musulmanes de cette ville. Au reste, dans le rapport prochain, il va rentrer en plein dans l'archéologie bouddhique[1].

La Société asiatique du Bengale a agité pendant plusieurs séances la question de l'emploi du caractère latin modifié dans les écoles indiennes et pour les langues du pays. M. Nassau

1. *Journal of the Asiatic Society of Bengal.* Calcutta, 1854, in-8° Vol. XXXIII. Cinq cahiers et un cahier supplémentaire.

Le dernier cahier, qui est arrivé lorsque ce rapport était déjà composé, contient une protestation très vive de Rajendralala Mitra, savant hindou, très connu en Europe, contre la proposition d'introduire les caractères latins pour l'hindoustani; il en fait sentir tous les inconvénients, l'imperfection de l'écriture latine et la répugnance invincible de la population contre une tentative de ce genre. Il exhorte les Européens à approprier d'abord leur écriture à leurs propres langues avant d'en proposer l'adoption à d'autres.

Lees a proposé, dans un mémoire inséré dans le journal de la Société, de renoncer à l'idée de substituer l'alphabet romain aux alphabets sanscrit et arabe dans leur application aux langues savantes, mais de s'en servir pour les dialectes des peuplades qui n'ont pas de littérature à elles et qui ne savent pas encore écrire, et puis de l'introduire pour l'hindoustani. Les raisons qu'il donne pour cette dernière partie de sa proposition sont que l'hindoustani est une langue parlée dans toutes les parties de l'Inde, et que ce serait un grand pas de fait pour faciliter le rapprochement entre les Indiens et les Européens, si elle était écrite dans un alphabet commun aux deux, d'autant qu'on ne trouverait pas pour l'introduction du caractère romain des obstacles invincibles, parce que l'hindoustani, n'ayant pas de caractère propre, était écrit dans toute la péninsule avec les alphabets propres à chaque province. On lui a répondu par deux objections que je crois fatales à son plan, en ce qui concerne l'hindoustani; d'abord les difficultés inhérentes à l'application usuelle de l'alphabet latin à une langue beaucoup plus riche de sons, difficultés qu'on ne peut vaincre que par l'application d'une foule de signes diacritiques qui jettent du trouble dans l'écriture, et puis l'indifférence et la résistance des populations. Au reste, ce côté de la question des transcriptions ne nous touche pas, en Europe; nos besoins et nos difficultés sont autres, et j'aurai à en dire quelques mots un peu plus tard.

La Société du Bengale a continué avec beaucoup de zèle la publication de sa *Bibliotheca indica*, dont il a paru quinze cahiers dans l'année, et elle a l'espoir de pouvoir élargir encore considérablement le cadre de cette collection et d'y comprendre la série d'historiens musulmans de l'Inde que feu Sir H. Elliot avait préparée et annoncée. Lady Elliot vient de mettre à la disposition de la Société tous les matériaux que son mari avait réunis, et le gouvernement de la Reine a promis de venir en aide à la Société pour faciliter cette grande et belle entreprise. Puisse la Société trouver aussi moyen de publier

avec les textes toujours une traduction anglaise! Ce serait une grande garantie pour obtenir de bonnes et correctes éditions des textes, une grande économie de temps pour tous les Européens qui veulent chercher un fait dans un de ces volumes, et probablement un secours très apprécié par les Hindous ou les musulmans qui désirent apprendre l'anglais.

Nous n'avons reçu aucun envoi des Sociétés de Madras, de Colombo et de Shanghaï, et j'ignore ce qu'elles auront pu publier. Je sais que la Société de Bombay n'a pas fait paraître depuis assez longtemps la suite de son Journal; mais le gouvernement indien lui ayant accordé, au commencement de cette année, une assez forte subvention pour ses publications, elle en a recommencé récemment l'impression.

La Société asiatique de Londres a commencé une nouvelle série de son Journal[1]. Le demi-volume qui a paru contient plusieurs mémoires d'une grande importance, une continuation du grand travail de M. Muir sur la théogonie védique, un mémoire de M. Bosanquet sur la comparaison des chronologies biblique et babylonienne, une notice très curieuse du colonel Goldsmid sur la littérature populaire dans le Sindh et sur les difficultés qu'on a rencontrées à faire adopter aux habitants indiens et musulmans un même alphabet ; ensuite un mémoire des plus importants de R. Sir H. Rawlinson sur les inscriptions bilingues, babyloniennes et phéniciennes, sur lequel j'aurai à revenir plus tard; enfin, la traduction du chinois d'un Sûtra bouddhique, par M. Beal. La version chinoise dont se sert M. Beal a été faite l'an 405 de notre ère par Kumara-Siva, prêtre indien établi au Tibet, qui s'était rendu tellement célèbre par son érudition, que l'empereur de Chine, désirant obtenir des traductions plus exactes des livres bouddhistes que celles qui existaient alors, envoya une armée dans le Tibe

1. *The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Irelana* New series, vol. I, p. 1. London, 1864, in-8° (216 pages).

avec l'ordre de ne pas revenir sans amener Kumara. Celui-ci fut donc emmené en Chine, reçu avec grand honneur, mis à la tête d'une légion de prêtres, et traduisit de nouveau un grand nombre d'ouvrages bouddhistes du sanscrit en chinois. « La plupart de ses traductións, dit M. Beal, furent refaites de nouveau deux siècles plus tard par Hiouen-Thsang [1]. »

Le Comité de traductions de la Société de Londres a résolu de faire terminer quelques ouvrages considérables, entrepris depuis longtemps et interrompus par des accidents divers. Vous connaissez tous les deux premiers volumes de l'excellente traduction des *Vies des hommes illustres* d'Ibn Khallikan par M. de Slane. Tous les savants regrettaient que cet indispensable manuel de biographie et de bibliographie n'eût pas été terminé, et, sur la demande du comité, M. de Slane a mis sous presse les deux derniers volumes et une vingtaine de

1. Je me permets de faire à cette occasion une remarque qui m'a frappé depuis longtemps. On voit qu'il y a au moins trois grandes couches de traductions chinoises des livres bouddhistes, celles qui datent des premiers siècles de notre ère, celles de Kumara du cinquième et celles de Hiouen-Thsang du septième siècle. Pour la plupart de ces livres, il importe probablement peu de quelle époque sont les traductions; mais il y en a pour lesquels la date peut être d'une grande importance, par exemple, pour la vie du Bouddha, le *Lalita Vistara*. M. Stanislas Julien a fait connaître l'existence de quatre traductions chinoises de ce livre, dont la première est de notre ère et dont la quatrième doit être postérieure au septième siècle. Cette dernière paraît être conforme à la rédaction sanscrite qui a été imprimée à Calcutta et à la version tibétaine dont nous devons la publication et la traduction à M. Foucaux. Mais de quelle date est cette rédaction, la seule que nous connaissions jusqu'à présent? Personne ne saurait le dire; mais elle inspire des doutes légitimes sur son antiquité, car elle est bien légendaire pour une vie écrite peu de temps après la mort du Bouddha, et nous savons tous qu'il n'y a pas de livres plus exposés à l'interpolation et à l'amplification que les vies des fondateurs de religion. Il y a peu d'espoir qu'on trouve une rédaction sanscrite différente de celle que nous avons; il est probable que M. Grimblot rapporte de Ceylan des matériaux pour contrôler le *Lalita Vistara*, mais il est certain qu'en comparant les anciennes traductions chinoises avec la plus récente, on peut remonter, pour le moins, au texte tel qu'il était au premier siècle, et s'assurer s'il était plus ancien et plus pur que celui que nous possédons. Je crois que M. Julien possède presque tous les éléments de cette question très curieuse, et il rendrait un grand service à la science s'il voulait s'en occuper.

feuilles sont déjà imprimées. D'autres continuations de traductions interrompues sont en préparation.

La Société orientale allemande a publié quatre nouveaux cahiers de son Journal, qui nous donnent, comme les volumes précédents, des travaux très importants[1]. M. Wüstenfeld y publie une vie très détaillée du géographe Yacout, qu'il suit dans tous ses voyages; M. Flügel analyse les ouvrages de deux autres voyageurs arabes; M. Rosen décrit quelques anciens monuments samaritains dont il donne des fac-simile; M. Blau discute l'authenticité de la seconde liste des rois parthes que contient Mirkhond; M. Dieterici écrit sur les Frères de la pureté; M. de Goeje décrit un manuscrit arabe très ancien, qui traite des mots inusités dont s'est servi Muhammed; M. Rapp donne la première partie d'un intéressant mémoire sur la religion et les mœurs des Perses selon les Grecs; M. Meier reprend l'examen de l'inscription phénicienne de Marseille; M. Euting donne un catalogue raisonné des manuscrits sabéens des bibliothèques de Paris et de Londres; enfin, il y a un travail posthume de M. Osiander sur les inscriptions himyarites découvertes par M. Playfair. Lorsque le Musée britannique fit publier ces inscriptions, l'éditeur, M. Franck, ne voulut pas y ajouter un commentaire parce qu'il savait que M. Osiander en préparait un. Malheureusement, ce jeune savant mourut avant d'avoir mis la dernière main à ce beau travail, dont un de ses amis publie aujourd'hui avec beaucoup de soin la première partie, accompagnée de fac-simile très bien exécutés des photographies de M. Playfair. La seconde partie du mémoire, qui doit traiter de toutes les autres inscriptions himyarites connues, sera publiée plus tard. Ce travail ne peut qu'augmenter le regret qu'on éprouve à voir sitôt s'éteindre une vie qui promettait tant à la science.

Je ne puis énumérer tout ce que contient encore cette année

1. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft.* Leipzig, 1864 et 1865, in-8°, vol. XVIII, cah. 3 et 4, et vol. XIX, cah. 1 et 2.

du Journal de Leipzig, mais je dois un mot à un article dans lequel M. Wickerhauser discute la transcription du turc en caractères latins, telle que M. Brockhaus l'a appliquée. Il expose en détail les difficultés que présente la transcription du turc et établit en principe, et je crois avec raison, que toute transcription doit s'attacher à reproduire l'orthographe de préférence à la prononciation, quand il y a une différence entre les deux. Il y a du plaisir à observer le zèle et la sagacité avec lesquels on s'est appliqué de notre temps à trouver un alphabet de transcription aussi exact que possible, et les résultats très réels qu'on a obtenus. Non pas que je croie qu'on puisse substituer l'alphabet latin modifié aux écritures indigènes, je ne dis pas en Orient, mais même dans les écoles en Europe ; mais c'est néanmoins un grand mérite que d'avoir trouvé moyen de se passer au besoin de types orientaux. C'est utile en mille cas, pour la transcription des noms propres, pour fixer les étymologies, pour insérer des citations quand on n'a pas à sa disposition les types propres, ou quand la nature de l'ouvrage n'en admet pas l'usage; cela peut être utile quand on applique l'alphabet de transcription aux études des commençants, pour leur en faciliter l'entrée, comme le pratiquent M. Guerrier de Dumast et M. Barbe; mais c'est surtout utile et même tout à fait indispensable pour la grammaire comparée, où l'emploi de types si différents rendrait la lecture intolérable et les livres incompréhensibles, et où il est pourtant de toute nécessité de rendre avec la plus grande précision en caractères latins toutes les nuances des écritures originales. Je doute que l'emploi du caractère latin aille beaucoup plus loin chez les savants en Europe. On comprend que les missionnaires et les administrations européennes en Orient désirent en faire un usage habituel, et il n'y aura aucune difficulté à l'enseigner à des tribus dont la langue n'a pas encore été fixée par l'écriture. Mais quand il s'agit de peuples qui ont un alphabet, même incommode, auquel ils sont accoutumés, on trouvera des résistances impossibles à vaincre. On cite souvent les Persans qui ont adopté l'alphabet arabe, mais les Arabes avaient des moyens

de persuasion qui ne sont plus au service de personne, car quiconque se servait du caractère pehlevi était puni de mort. On essaye dans ce moment d'introduire le caractère latin modifié en Cochinchine; mais qui peut croire qu'une écriture aussi surchargée de signes supplémentaires puisse jamais devenir usuelle? Le temps répondra à toutes ces questions.

La Société orientale allemande a publié, en dehors de son Journal, trois nouvelles parties de ses Mémoires relatifs à l'Orient, dont j'aurai à parler plus tard à leur place.

La Société orientale américaine a fait paraître la première moitié du volume VIII de son Journal[1], qui contient un mémoire de M. Whitney sur les opinions émises en Europe sur l'origine des Nakshatras, mémoire que j'ai annoncé, d'après un tirage préliminaire, dans le Rapport de l'année dernière; ensuite une traduction du turc d'un catéchisme soufi, par M. Brown, chargé d'affaires d'Amérique à Constantinople. Ce traité est extrait d'un ouvrage que l'auteur prépare sur le soufisme en Turquie, et qui offrira des points de comparaison curieux avec ce que nous savons des Soufis persans. Ensuite vient un mémoire très détaillé sur la prédestination chez les Arabes, par M. Salisbury. Le résultat des recherches de l'auteur est que les musulmans sont allés bien plus loin dans la doctrine de la prédestination que ne l'autorise le Coran. M. Perkins a inséré la traduction d'un apocryphe syriaque, intitulé *la Révélation de saint Paul*, apocryphe qui était inconnu jusqu'à présent. Enfin M. Stilson donne un bref aperçu de la langue des Kemi, tribu de montagnards de l'Arracan, qui l'avaient appelé pour qu'il leur enseignât un alphabet. Il paraît leur avoir donné l'alphabet birman, comme ses collègues avaient fait chez les Karen, je suppose pour ne pas les priver d'un moyen de communiquer avec leurs voisins.

1. *Journal of the American Oriental Society*. New-Haven, 1864, in-8°, vol. VIII, p. 1 (226 et XXIV pages).

Nous n'avons rien reçu depuis longtemps du Journal pour l'Archipel indien par M. Logan, et il est à craindre que cet excellent recueil n'ait cessé de paraître; mais nous recevons régulièrement les Mémoires de l'Institut royal pour la connaissance des langues des pays et des peuples de l'Inde néerlandaise[1]. Ce recueil contient des voyages et des études géographiques, historiques, ethnographiques et philologiques sur ces colonies, et l'importance de ces belles îles, la variété des races qui les habitent, le nombre des langues qu'on y rencontre et la différence des caractères de tous ces peuples, assignent à cette publication une place toute particulière dans la littérature qui s'occupe de l'Orient.

M. Weber, à Berlin, nous a envoyé une nouvelle partie de son journal intitulé, *Études indiennes*[2]; elle est entièrement remplie de la fin de l'analyse de l'Oupnekhat d'Anquetil Du Perron. L'Oupnekhat est une rédaction persane des Upanischads, c'est-à-dire de la partie théologique de la littérature védique, faite par l'ordre de Dara Schekoh au XVII[e] siècle. Anquetil le traduisit en latin, et c'était réellement le premier travail qu'on possédait en Europe, exécuté d'après des ouvrages védiques, quoique par l'intermédiaire d'une rédaction musulmane. L'ouvrage, étant d'une origine douteuse et d'une forme repoussante, n'a eu que peu de lecteurs, et ce n'est qu'aujourd'hui que la connaissance des ouvrages originaux nous met en état de lui assigner son véritable rang et d'apprécier l'usage dont il peut encore être dans l'état actuel des études védiques. M. Weber l'a fait avec beaucoup de savoir et avec une pieuse sollicitude pour la mémoire d'Anquetil qui lui fait honneur[3].

1. *Bijdragen tot de Taal-Land-en Volkenkunde van Nederlandsch Indië*. Uitgegeven door het Koninglyk Instituut ver de Taal-Land-en Volkenkunde van Nederlandsch Indië. Vol. VII, nouvelle série, Amsterdam, 1864, in-8°.

2. *Indische Studien. Beiträge für die Kunde des indischen Alterthums*, von D[r] A. Weber, vol. IX, cah. 1. Leipzig, 1865, in-8°.

3. L'histoire de la publication de l'Oupnekhat est curieuse et également honorable pour Anquetil et pour ses amis. Anquetil était royaliste et ne

Enfin, M. Benfey nous a fait parvenir la continuation de son Journal, intitulé : *Orient und Occident*[1]. Le nouveau cahier contient un grand nombre de notices sur différents sujets orientaux par divers auteurs, puis une longue dissertation de M. Benfey sur la voyelle sanscrite *ri*, et la continuation de sa traduction du *Rigvéda*. Il avait rendu la première centaine d'hymnes en vers allemands, dans le même rhythme que les originaux; la traduction était très littérale et parfaitement intelligible, ce qui était un problème qu'on ne pouvait espérer résoudre qu'en allemand et qui exigeait une rare habileté dans le maniement de la langue. Il annonce maintenant que, sur des avis qu'il a reçus de divers côtés, il continuera sa traduction en prose, pour pouvoir serrer encore de plus près la phrase sanscrite, et les dix-huit hymnes que contient le nouveau cahier sont traduits ainsi. La version est accompagnée d'un excellent commentaire très concis. Il est bien à désirer que M. Benfey achève cette traduction, qui est une véritable œuvre d'art.

J'arrive maintenant à l'énumération des ouvrages de littérature orientale qui ont paru depuis notre dernière réunion annuelle, et je vais annoncer brièvement ceux qui sont arrivés à ma connaissance. Je commence, selon mon habitude, par les ouvrages relatifs aux Arabes.

Nous trouvons en Arabie, du temps de Muhammed, de nombreuses et puissantes colonies juives, formant des tribus, ad-

voulut jamais rien accepter des gouvernements républicain ou consulaire. Il vivait très pauvrement, et ses amis, qui auraient voulu le mettre plus à son aise dans sa vieillesse, n'osaient rien lui proposer directement. Mais ils savaient qu'il avait en portefeuille la traduction de l'Oupnekhat, et ils envoyèrent un libraire pour lui offrir une somme assez considérable pour le droit d'imprimer le manuscrit. Anquetil accepta avec plaisir, car il attachait beaucoup d'importance à ce travail, ce qui l'a probablement empêché de se douter d'une ruse qui aurait révolté ses sentiments d'indépendance. Ses amis payèrent au libraire les honoraires et l'impression, et c'est ainsi que l'Oupnekhat put paraître.

1. *Orient und Occident, insbesondere in ihren gegenseitigen Beziehungen.* Forschungen und Mittheilungen, von Theodor Benfey. Vol. III, cah. 1. Gœttingue, 1864, in-8°.

mises au partage de la possession ou à l'occupation entière d'un certain nombre de villes, par des droits évidemment anciens et incontestés, et traitant avec les tribus arabes sur un pied d'égalité qui exclut l'idée d'une émigration récente et seulement tolérée. Elles jouent un rôle remarquable dans la vie de Muhammed, et l'influence de leurs croyances se trouve écrite sur toutes les pages du Coran. Le temps et les circonstances de leur émigration sont inconnus; la tradition arabe s'en occupe peu, par la raison toute naturelle qu'elle est avant tout locale, s'attache à une tribu, une généalogie, une famille ou un nom célèbre, et ne s'intéresse guère à ce qui est en dehors. Les juifs arabes eux-mêmes avaient sans doute des traditions; mais elles ont dû périr lorsque Muhammed extermina ou convertit ces tribus.

M. Dozy[1] a entrepris de résoudre ce problème, et il a su donner à son sujet une ampleur et un intérêt qu'on n'aurait pas soupçonnés. Il part d'un passage du Livre des Chroniques, qui raconte l'émigration d'une grande partie de la tribu de Siméon au temps de Saül. Il procède alors à prouver que ces Siméonites ont conquis sur les Minæens le territoire de la Mecque, l'ont déclaré *haram*, c'est-à-dire consacré, y ont introduit le culte de Baal, ont construit la Kaaba et fondé les fêtes annuelles que Muhammed fut obligé de conserver et qui sont devenues le pèlerinage actuel de la Mecque. M. Dozy explique, d'après cette donnée, le sens premier de ces cérémonies, les noms des lieux où elles se font et une foule d'autres circonstances qui s'y rattachent et dont les Arabes eux-mêmes n'ont jamais pu se rendre compte. Il m'est impossible de le suivre dans le nombre des questions subsidiaires qu'il soulève dans le courant de sa discussion, et qui touchent à une multitude de points historiques plus ou moins importants.

1. *Die Israeliten zu Mekka*, von Davids Zeit bis ins fünfte Jahrhundert unserer Zeitrechnung, von Dozy. Leipzig, 1864, in-8° (196 p. et une planche.)

Le lecteur voit s'élever, à mesure qu'il avance, tout un édifice historique, construit avec des matériaux de toute espèce et des données isolées de tout genre, cachées auparavant dans les historiens et les géographes, dans quelques passages de la Bible, dans les traditions obscures et confuses des Arabes. L'auteur emploie ces matériaux avec toutes les ressources que l'étymologie, l'esprit de combinaison et la critique la plus hardie peuvent lui fournir; les questions semblent naître d'elles-mêmes dans leur ordre naturel, se prêter un appui réciproque, et vous amènent graduellement à accepter les solutions les plus inattendues. Beaucoup de lecteurs seront sans doute choqués de la liberté avec laquelle il applique la critique aux livres de l'Ancien Testament; la plupart trouveront des étymologies, des conjectures et des corrections de textes qu'ils ne seront pas disposés à accepter; mais je crois que presque tous seront frappés de la coïncidence d'une multitude de circonstances qui convergent vers la thèse principale de l'auteur, et de la lumière qu'il a su y répandre, et certainement personne ne lira sans plaisir et sans fruit un livre composé avec un art consommé, même parmi ceux qui penseront que tout cet échafaudage n'est qu'une brillante fantasmagorie.

Le volume de M. Dozy fait partie d'une collection de traités sur l'histoire des principales religions qu'une Société de savants hollandais a commencé à publier. M. Dozy y a donné pour sa part, outre les Israélites à la Mecque, un ouvrage sur l'Islam, dans lequel il traite de la religion des anciens Arabes, de Muhammed, des sectes musulmanes et de la condition de l'islam jusqu'à nos jours. Je regrette de ne pas avoir réussi à voir dernier ouvrage, et je ne puis qu'exprimer l'espoir qu'il sera traduit dans une langue plus répandue que le hollandais, car tout ce qu'écrit M. Dozy est bon à connaître.

Les études sur la vie de Muhammed et la publication des sources de son histoire ont été continuées de différents côtés. Les progrès que l'on a faits de notre temps dans la connais-

sance de la vie du Prophète et de son temps sont vraiment merveilleux. On peut aujourd'hui se faire une idée suffisante du peuple parmi lequel il est né et de l'état social et politique du pays; on peut assister au développement graduel et très laborieux de cet esprit lent et consciencieux, on peut voir avec quelle difficulté il a réussi à élaborer la seule idée dont il était rempli, à trouver des expressions qui pouvaient la rendre, à s'assimiler le peu de connaissances qu'il est parvenu à acquérir; on peut suivre les doutes et les défaillances qui l'ont assailli au commencement de sa carrière, et observer les effets désastreux que les besoins de la politique et l'ardent désir de la réussite ont exercés sur son côté moral pendant les dernières années de sa vie[1]. On ne peut pas se refuser à voir dans les résultats de ces études une très précieuse conquête pour l'histoire, quand on pense qu'il s'agit de l'origine d'une religion qui a cent millions d'adhérents, qui a réglé depuis douze siècles les croyances, les lois et les idées de tant de peuples d'origine différente, et quand on réfléchit qu'une parole, peut-être accidentelle, peut-être mal rapportée de Muhammed, a pu exercer et exerce encore une influence incalculable sur la civilisation d'une si grande partie de l'humanité.

On doit donc applaudir à l'ardeur avec laquelle une succession de savants a mis, par une série de travaux, à notre disposition les véritables sources de cette histoire, et a pénétré, par un travail infatigable, dans les obscurités de la tradition arabe, à laquelle la critique européenne applique aujourd'hui des règles plus strictes et plus éclairées que celles qui ont servi aux docteurs musulmans. Personne n'a poursuivi ces travaux avec plus de zèle et de persévérance que M. Sprenger, qui vient de terminer par un troisième volume sa Vie de Moham-

1. On peut trouver une très bonne étude morale sur Mohammed et un jugement très équitable sur lui dans *Mohammed et le Coran*, précédé d'une introduction sur les devoirs mutuels de la philosophie et de la religion, par Barthélemy Saint-Hilaire. Paris, 1865, in-8° (XXIII et 348 pages).

med[1]. Ce volume traite du séjour du Prophète à Médine, de la première organisation religieuse, politique et financière de l'Islam, des expéditions militaires de Muhammed, de sa rentrée triomphale à la Mecque, de la soumission d'une grande partie de l'Arabie à la nouvelle croyance, et se termine très abruptement à la mort du Prophète. On voit pendant cette époque le caractère de Muhammed souffrir et fléchir sous les nécessités de sa position; de prédicateur il devient politique, de persécuté persécuteur; sa doctrine prend ce caractère menaçant et fanatique qui a été un malheur pour le monde et a rendu intolérants des peuples convertis, qui n'y étaient pas portés naturellement. Il faut, pour le juger équitablement pendant les douze dernières années de sa vie, se rappeler sans cesse le milieu dans lequel il vivait, et l'on trouvera beaucoup à approuver et beaucoup à excuser; mais il restera toujours quelques actes d'une cruauté sanguinaire d'autant plus funestes à sa mémoire, qu'ils ont servi d'exemple à des énormités encore plus grandes de la part de ses lieutenants et successeurs.

Le livre de M. Sprenger est plein de recherches et de données nouvelles, ce qui en rendait la composition très difficile; car rien n'obscurcit un récit comme la nécessité d'y entremêler des discussions et la critique des faits. M. Sprenger s'est tiré de cette difficulté avec assez d'art, en rejetant dans des *excursus* les détails et l'appareil critique indispensables pour lui, mais inconciliables avec un récit continu. Ces détails sont ce qu'il y a de plus intéressant dans le livre, et donnent une image plus vive de l'état des choses et des esprits de ce temps que ne peut le faire le récit lui-même. Si quelque chose peut déplaire à quelques lecteurs, ce sont les allusions à des évènements de notre époque que l'auteur fait de temps en

1. *Das Leben und die Lehre des Mohammed, nach bisher grœsstentheils unbenutzten Quellen bearbeitet*, von A. Sprenger. Vol. III, Berlin, 1865, in-8° (CLXXX et 554 pages).

temps; mais cela même découle de la vivacité de ses impressions, qui est une grande qualité, et il y a tant de vie, d'originalité et de sincérité dans ce livre, qu'on s'en sépare avec regret. La manière dont il se termine me fait espérer que l'auteur le continuera pour nous donner l'histoire des quatre premiers Khalifes, d'autant plus qu'il est grand admirateur d'Omar, et devrait avoir du plaisir à raconter sa vie et à expliquer l'immense influence qu'il a exercée. Je ne puis quitter ce livre sans dire un mot sur une longue introduction que l'auteur a mise à la tête du troisième volume et dans laquelle il traite des sources de l'histoire de Muhammed. Il les divise en six classes : les documents officiels, qui sont en petit nombre, le Coran, les biographes, la tradition, les commentaires du Coran et les généalogies. Il expose l'histoire, la nature et l'importance de ces différentes classes de sources, le degré d'authenticité qui appartient à chacune et les règles à suivre pour les contrôler l'une par l'autre; enfin il indique les ouvrages appartenant à ces différentes classes qui manquent encore dans les bibliothèques en Europe, et qu'il serait possible de retrouver en Orient. Ce sont des résultats extrêmement précieux d'études continuées pendant trente ans dans les grands centres du savoir musulman. M. Sprenger n'a pas dit sur ce sujet tout ce qu'il avait à nous dire, et il reviendra, dans un ouvrage particulier, sur toutes ces matières.

C'est certainement une des études les plus curieuses que celle des traditions musulmanes, qui sont des matériaux historiques uniques dans leur genre, et qui n'ont pu naître et se conserver que dans les circonstances particulières où se trouvait placé un peuple illettré, agité subitement par tous les motifs qui peuvent émouvoir la nature humaine. Je me suis étendu, dans un rapport antérieur, sur l'origine de ces traditions, et je n'y reviendrai pas; mais je dois appeler l'attention sur les progrès que cette étude difficile fait en Europe. On peut voir dans tous les travaux récents sur ce sujet, et surtout dans l'ouvrage de M. Sprenger, qu'on est parvenu déjà

bien souvent à rétablir la forme première d'une tradition et à la suivre à travers les changements qui en ont fait plus tard une légende miraculeuse. Le résultat de ces laborieuses recherches est de donner à l'histoire de cette mémorable époque une grande précision.

Les matériaux dont la critique européenne a besoin pour ces études se complètent de jour en jour. M. Krehl a fait paraître à Leyde le deuxième volume de sa belle édition des Traditions de Bokhari [1], et M. Lees a repris à Calcutta l'édition des biographies des personnes qui ont connu Muhammed, par Ibn Hadjar [2]. Ces biographies fourniront un contingent de données historiques, qui forment un élément important pour la fixation de la chronologie des événements et pour le contrôle des traditions, parce qu'elles proviennent de sources un peu différentes de celles de la tradition ordinaire. Enfin M. Weil, à Heidelberg, a publié la traduction complète de la Vie de Muhammed par Ibn Ishak [3]; M. Wüstenfeld nous avait déjà donné une édition du texte. C'est un livre des plus intéressants, le premier essai qu'on ait tenté de construire une vie complète de Muhammed avec les anecdotes isolées dont se composait la tradition orale à la fin du premier siècle de l'hégire. L'auteur s'y est pris très simplement : il a placé les anecdotes dont il a voulu se servir dans leur ordre chronologique, et les a insérées dans leur forme primitive, en laissant attachée à la plupart leur généalogie comme preuve de leur authenticité. Il n'y a aucune réflexion de l'historien, aucune combinaison, aucun effort de style; on sent la main de l'auteur seulement quand il

1. *Le recueil des traditions mahométanes par El-Bokhari*, publié par M. Ludolf Krehl, vol. II, Leyde, 1864, in-4°.

2. *A biographical dictionary of persons who knew Mohammed*, by Ibn Hajar. Edited in arabic by Abd-al-Haqq, Gholam Qadir and Nassau Lees. Vol. IV, fascic. 1, 2, 3. Calcutta, 1864, in-8° (288 pages). Cet ouvrage fait partie de la *Bibliotheca indica*.

3. *Das Leben Mohammed's nach Mohammed Ibn Ishak*, bearbeitet von Abd el-Malik Ibn Hischam. Aus dem arabischen übersetzt von Dr. Gustav Weil. Stuttgart, 1864. Deux volumes in-8° (VI, 390 et 364 pages).

fait un commentaire grammatical sur des vers cités dans le récit. Tout le reste du livre n'est composé que des paroles mêmes des premiers témoins de chaque fait, et cette manière d'écrire l'histoire s'est conservée chez les Arabes encore pendant deux siècles. La naïveté et la fraîcheur de ces récits exercent un grand charme sur les lecteurs européens par leur contraste absolu avec les généralités qui remplissent nos littératures; mais on ne doit pas se fier entièrement à cette apparence de simplicité, car il y a déjà de l'art dans cette surface dépourvue d'artifice, et la critique a ses devoirs même envers des matériaux aussi primitifs. L'art d'Ibn Ishak consiste dans le choix des traditions qu'il admet et dans l'exclusion de celles qu'il rejette, car à la fin du premier siècle le monde musulman était inondé de traditions mensongères. On ne peut pas s'étonner qu'Ibn Ishak n'ait pas échappé aux fables et que la légende ait pénétré dans son livre; mais il faut dire, à son honneur, qu'il a exercé une sévérité plus grande qu'on n'avait le droit de s'y attendre, et que les légendes qu'il admet sont bien peu de chose en comparaison de celles qu'il exclut. On n'a qu'à lire avec quelle sobriété il raconte le voyage nocturne de Muhammed à Jérusalem et dans le ciel, ce voyage qui a pris des proportions monstrueuses dans la mythologie musulmane et qu'Ibn Ishak ne craint pas de regarder comme un songe, à peu près comme nous le faisons. C'est certainement un des livres les plus curieux qui existent, tant pour le fond que pour la forme, et M. Weil a eu le bon esprit de le traduire sans rien omettre même des notes grammaticales par lesquelles l'auteur interrompt de temps en temps son récit.

Sur l'histoire politique des Arabes il n'est rien venu à ma connaissance qu'un petit traité de M. de Goeje, sur la conquête de la Syrie [1]. Rien n'est plus confus que les traditions des

1. *Mémoires d'histoire et de géographie orientales*, par M. J. de Goeje, n. 3. Mémoire sur la conquête de la Syrie, Leyde, 1864, in-8° (132 et XI pages).

musulmans sur leurs premières conquêtes. C'était leur temps héroïque et la fable épique et romantique s'est greffée de très bonne heure sur les récits de leurs exploits, et l'on n'avait pas les mêmes raisons de leur appliquer le canon critique par lequel on était parvenu à maintenir un peu d'ordre dans les traditions sur la vie du Prophète. M. de Goeje qui, dans un mémoire précédent, avait sévèrement critiqué les opinions de M. Lees sur les sources de l'histoire de la conquête de la Syrie, a entrepris maintenant de rétablir les faits dans cette partie de l'histoire des Arabes. Il termine son travail par quelques pièces justificatives.

Les ouvrages géographiques des Arabes sont dans ce moment une des parties de leur littérature qui attirent le plus l'attention des savants. Depuis que M. Reinaud, dans son Introduction à la Géographie d'Aboulféda, a donné le premier aperçu exact des véritables sources de l'histoire de la géographie des Arabes, cette étude a reçu une grande impulsion; une partie des ouvrages dont il parlait alors d'après les manuscrits a été publiée, d'autres ont été découverts, et nous pouvons espérer posséder bientôt en texte et traduction tout ce qui a réellement de l'importance. M. Sprenger vient de faire paraître la première partie de ses Itinéraires de l'empire des Khalifes[1]. Il commence par l'énumération et la critique de ses matériaux, puis il procède à donner par provinces les routes postales et commerciales par stations et par distances, discute les différentes données fournies par les auteurs et ajoute à mesure de son progrès les détails sur les localités, surtout dans les pays qui sont les moins connus. Il résume son travail dans seize cartes postales, une par province. Ce livre est plein de choses nouvelles, et les cartes seront d'un grand secours pour s'orienter dans les récits des historiens, car elles indiquent un

1. *Die Post- und Reiserouten des Orient, mit 16 Karten nach einheimischen Quellen*, von A. Sprenger, cah. 1. Leipzig, 1864, in-8° (XXVII, 159 pages et 16 cartes).

nombre considérable de localités qui manquent dans nos cartes et qu'on rencontre chez les historiens, parce que les grandes routes sont restées à peu près les mêmes dans tous les temps, et que tout le monde a dû passer par les mêmes étapes. La seconde partie traitera en détail de l'Arabie et de la distribution géographique des tribus arabes.

M. Sprenger s'appuie dans ce travail surtout sur le livre d'Ibn Khordadbeh, sur Yakout et sur Mokadessy. Nous possédons maintenant le premier, grâce à M. Barbier de Meynard [1], et je vais indiquer où nous en sommes des deux autres.

M. Wüstenfeld s'est occupé depuis longtemps d'une édition complète du dictionnaire géographique de Yakout, le premier qui ait embrassé le monde entier, tel qu'il était connu aux Arabes. M. Wüstenfeld vient de publier la biographie de cet auteur, je crois un peu pour le défendre contre un reproche de M. Sprenger, qui le traite de compilateur; il aura voulu montrer combien de pays Yakout a visités personnellement. Sir H. Rawlinson avait déjà eu l'idée de publier Yakout, mais en omettant les nombreux détails qui se rapportent aux saints musulmans et autres sujets qui pouvaient intéresser les lecteurs musulmans, mais dont nous pouvons nous passer au moins dans l'état actuel de nos études. M. Barbier de Meynard, dans son dictionnaire géographique de la Perse, extrait de Yakout, a procédé ainsi. Mais M. Wüstenfeld s'est bravement déterminé à donner le texte entier, ce qui vaut certainement mieux, quand on le peut; car, d'un côté, il est presque impossible de prévoir quelle classe de faits acquerra un jour de l'importance; de l'autre, il est naturel que celui qui se sert d'un livre incomplètement publié soupçonne toujours qu'on ait omis précisément les faits qu'il y a cherchés inutilement. L'ouvrage est sous presse, et j'ai les premières feuilles tirées sous les yeux.

1. Dans le *Journal asiatique*, année 1865, janvier-juin.

Le troisième auteur dont s'est surtout servi M. Sprenger est Mokadessy, et c'est celui dont il fait le plus grand cas, au point qu'il ne craint pas de l'appeler le plus grand géographe qui ait jamais vécu. La description qu'il fait de son ouvrage est certainement très propre, sinon à faire admettre de suite une si haute qualification, au moins à appeler l'attention sur cet auteur, qui était entièrement inconnu, je crois, avant que M. Sprenger en eût découvert une copie dans une bibliothèque à Lucknow. On en a depuis trouvé une seconde dans la bibliothèque d'une mosquée à Constantinople. Né en 375, Mokadessy passa sa vie à voyager et à observer avec une curiosité intelligente très rare chez les Orientaux. Vous trouverez prochainement des extraits de son ouvrage dans le *Journal asiatique*, et il est à espérer que M. Sprenger se décidera à publier l'ouvrage entier ou à en charger quelqu'un.

Les sciences des Arabes ont été l'objet de plusieurs travaux. M. Steiner[1] a pris pour thème d'un mémoire l'histoire de la lutte de la philosophie arabe avec le Coran ou plutôt avec l'interprétation traditionnelle et la dogmatique qui en résultait. Dès le commencement du IIe siècle de l'hégire, la doctrine de la prédestination, que les traditionnistes avaient encore exagérée, trouva des contradicteurs dont elle révoltait le sentiment moral. Un peu plus tard, lorsque l'influence des écoles grecques se fut répandue, cette opposition s'étendit aux dogmes sur les qualités de Dieu, sur la nature de la création et sur la vie future, et l'on essaya de mettre le Coran en accord avec les exigences de la philosophie et de maintenir les droits de la raison et de la morale contre l'exégèse littérale et les interprétations fournies par la tradition. Ces nouvelles doctrines pénétrèrent profondément dans la nation et acquirent, surtout sous le khalifat de Mamoun, une telle prépondérance, qu'elles

1. *Die Mutaziliten, oder die Freidenker im Islam. Ein Beitrag zur allgemeinen Culturgeschichte*, von H. Steiner. Leipzig, 1864, in-8° (XV et 111 pages).

devinrent persécutrices à leur tour. Pour leur malheur les novateurs adoptèrent la dialectique des aristotéliciens, avec laquelle ils embarrassèrent au commencement leurs adversaires; mais ceux-ci s'emparèrent à leur tour de cette arme, la lutte dégénéra en querelles d'écoles fort obscures et incompréhensibles à la grande masse, et perdit de son intérêt populaire, pendant que le dogme traditionnel se fortifiait par la forme plus systématique qu'on lui donnait. Al-Aschar appliqua la dialectique au dogme et forma ainsi la théologie scolastique, qui fut adoptée par le parti orthodoxe[1] et opposa aux novateurs un front qu'ils n'ont plus réussi à entamer. C'est ainsi que fut perdue la liberté de penser chez les Arabes et que commença la décadence du monde musulman, décadence lente, interrompue par des époques brillantes, mais irrésistible, et nous en voyons les fruits aujourd'hui. L'histoire de cette lutte est bien racontée par M. Steiner, et l'on peut seulement regretter qu'elle ne soit pas exposée encore plus en détail. Les matériaux ne sont pas abondants; on est obligé de les prendre en grande partie dans les ouvrages des vainqueurs, mais il doit pourtant en exister assez pour une histoire digne d'un aussi grand mouvement, qui forme époque dans l'histoire de la civilisation, parce qu'il a décidé de la direction qu'a prise l'esprit musulman pour des siècles, et qu'il a influé profondément sur le moyen âge latin par la scolastique qu'il a fait naître.

1. Je sens que je me sers ici d'une expression qui n'est pas très correcte, mais je n'en trouve pas de meilleure. Il n'y a pas, à proprement parler, de l'orthodoxie. Les musulmans n'ont pas de prêtres, ni un corps qui ait autorité pour décider ce qui doit être la règle de la foi. Leurs dogmes ont été fixés et définis dans les écoles savantes par l'interprétation du Coran, telle qu'elle a prévalu contre les Mutazilites et les écoles philosophiques. Mais cette interprétation a pourtant pris une telle consistance et est si généralement acceptée comme règle de la foi, qu'elle équivaut de fait à la décision d'une autorité ecclésiastique compétente. Elle a été si bien acceptée que la scolastique, qui servait à la défendre, a depuis des siècles cessé d'être étudiée, parce que c'est une arme dont on n'a plus besoin. Ibn Khaldoun assure que déjà de son temps cette science n'était étudiée que par quelques esprits curieux, parce que l'absence de sectes la rendait superflue.

Néanmoins la lutte ne cessait pas tout à fait avec la défaite des Mutazilites; la philosophie grecque avait pris trop d'empire chez les Arabes, pour que l'adhésion de la masse à l'interprétation traditionnelle ait pu calmer les doutes des esprits cultivés. Ainsi, nous trouvons, dans le x[e] siècle de notre ère l'association des Frères de la Pureté, qui avaient leur centre à Basra et des maisons pour leurs réunions dans toutes les villes où il se trouvait un nombre suffisant d'adhérents pour former une loge. Leur but était de travailler en commun à élaborer une philosophie de la nature, qui pût leur tenir lieu de religion, de sorte que leur opposition à la théologie convenue ne portait plus seulement sur l'interprétation du Coran, comme chez les Mutazilites, mais sur les fondements mêmes des croyances. Ils nous ont laissé un très curieux monument de leur savoir dans cinquante et un traités, dans lesquels ils embrassent toutes les sciences du temps et les exposent systématiquement, en ne perdant jamais de vue leurs théories générales, métaphysiques et religieuses. Ils commencent par les sciences mathématiques, parce qu'ils les regardent comme un moyen indispensable pour la discipline de l'esprit, et parce qu'ils ont adopté les idées pythagoriciennes sur les nombres comme base de toute chose; puis ils passent aux sciences logiques, dans lesquelles ils suivent Aristote, de même que dans les sciences d'histoire naturelle; enfin dans les sciences théologiques, ils sont néoplatoniciens. M. Dieterici, à Berlin[1], qui avait déjà publié la traduction d'un assez grand nombre de ces traités, nous donne aujourd'hui celle des six premiers, qui comprennent la théorie de l'arithmétique, de la géométrie, de l'astronomie, de la géographie, de la musique, et celle des rapports entre les nombres et de leur application aux sciences et aux arts. M. Dieterici fait suivre sa version d'éclaircissements et

1. *Die Propædeutik der Araber im zehnten Jahrhundert*, von D[r] Fr. Dieterici. Berlin, 1865, in-8° (xi et 201 pages, avec deux tableaux et une carte). Voyez pour les traités précédemment traduits par M. Dieterici : *Der Streit zwischen Mensch und Thier*, Berlin, 1858; et *Naturphilosophie und Naturanschauung*, Berlin, 1861.

d'une liste de termes techniques. Il est fort à désirer que le traducteur continue son entreprise difficile et délicate, et nous fasse connaître toute l'œuvre des Frères de la Pureté; car c'est une des manifestations les plus frappantes de l'esprit philosophique chez les Arabes et un des points culminants dans l'histoire de leur civilisation. Ils avaient voulu relier toutes les sciences, naturelles et morales, par une idée commune; mais ils ne réussirent pas, et c'était le dernier grand effort de la pensée libre dans l'Orient musulman, qui a sommeillé depuis sous l'influence d'une théologie immobile et intolérante. On voit bien encore chez Ghazzali et quelques autres que l'esprit des hommes qui réfléchissaient n'était pas satisfait; mais le mécontentement ne trouva plus d'autre refuge que dans le mysticisme des Soufis. Ce n'est que de notre temps qu'on voit poindre un réveil des esprits; mais ces tentatives sont encore bien informes ou tellement cachées dans les mystères de sociétés secrètes, qu'on peut à peine en augurer quelque chose pour l'avenir.

M. de Slane a terminé l'impression du second volume de sa traduction des *Prolégomènes d'Ibn Khaldoun* [1], que j'avais annoncé un peu prématurément l'année dernière. Ce volume traite du pouvoir royal, de ses officiers, des conditions de la croissance et de la décadence des empires, de la vie municipale, de la fondation et de la croissance des grandes villes, de leurs monuments et de leurs richesses; ensuite il passe aux arts, parmi lesquels il place la médecine; enfin il entame la dernière section de l'ouvrage, qui traite des sciences, à la tête desquelles il met la théologie, par laquelle se termine ce volume. Le troisième et dernier volume, qui est sous presse, comprend l'histoire des autres sciences, de la jurisprudence

1. *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, t. XXI, 1re partie. Paris, 1865. 493 pages in-4°. Ce volume paraît aussi dans un tirage à part, sous le titre de *Prolégomènes d'Ibn Khaldoun*, traduits en français et commentés par M. de Slane, vol. II. Paris, 1865 (Le prix de chaque volume est de 15 francs.)

d'abord, puis de la logique et de la dialectique, des sciences exactes et des sciences fausses (astrologie, magie, alchimie), de la grammaire, des méthodes d'enseignement, de la composition en prose et en vers, de la métrique et de la poétique. C'est un auteur toujours plein de faits qu'il relie par des idées souvent fortes et vraies. Quand on réfléchit que c'est un Arabe du XIVe siècle, on ne peut pas lire sans étonnement des chapitres comme ceux dans lesquels il traite de la distinction entre le pouvoir temporel et spirituel, des observations sur l'économie politique, comme, par exemple, le chapitre où il entreprend de montrer que les octrois sont un signe de la décadence des empires, ses observations sur le dogme de la foi et des œuvres, ou son histoire de l'origine de la scolastique. Sans doute il est inégal, quelquefois faible; mais c'est néanmoins un grand esprit, et il est heureux qu'il se soit trouvé un traducteur aussi compétent pour interpréter son ouvrage.

Il ne me reste plus qu'à mentionner les traités qui ont paru sur les sciences exactes des Arabes. Il a paru à Rome, par les soins de M. le prince Boncompagni, une brochure intitulée[1] *Passages relatifs à des sommations de séries de cubes*, par M. Woepcke. C'est la traduction d'extraits de deux manuscrits arabes inédits du *British Museum*, faits par M. Woepcke à son dernier voyage de Londres, et destinés évidemment à servir de matériaux pour l'histoire des sciences mathématiques chez les Arabes, que malheureusement sa mort prématurée ne lui a pas permis de compléter. Au bas des pages se trouvent des notes philologiques et la réduction des calculs du texte en formules algébriques européennes. Je ne doute pas que ces pièces ne remplissent une lacune dans nos connaissances des mathématiques arabes; mais il faut être profondément versé dans l'histoire des mathématiques grecques pour préciser leur valeur exacte pour l'histoire des sciences.

1. *Passages relatifs à des sommations de séries de cubes*, extraits de deux manuscrits arabes inédits du *British Museum* à Londres, par F. Woepcke. Rome, 1864, in-4° (25 pages).

M. Marre a publié une deuxième édition de sa traduction de l'Arithmétique de Beha eddin, auteur du XVII[e] siècle[1]. Le texte arabe, accompagné d'une traduction persane, avait paru à Calcutta par les soins de M. Strachey; en 1836, M. Nesselmann en publia une bonne traduction en allemand, et M. Marre en inséra une traduction française dans le Journal de Terquem, en 1846; aujourd'hui il la réimprime avec des notes additionnelles. On avait cru qu'en comparant cet ouvrage si récent avec celui de Mousa, qui est du XV[e] siècle, on pouvait en tirer des conclusions sur les progrès que les Arabes avaient faits dans la science des calculs. Mais des études ultérieures ont prouvé que l'ouvrage de Beha eddin n'est qu'un manuel pour les écoles et ne s'occupe pas des parties avancées de la science. M. Woepcke, qui avait cherché avec beaucoup de persévérance des matériaux pour remplir cette lacune dans l'histoire des sciences et pour démontrer les progrès réels faits par les Arabes dans le calcul arithmétique et algébrique, avait copié un traité d'Albanna, célèbre mathématicien marocain du XIII[e] siècle. Ce traité contient une analyse rationnelle des opérations du calcul arithmétique et algébrique. M. Woepcke se proposait de le publier avec un commentaire et une traduction: mais il n'eut pas le temps d'exécuter ce plan, et M. le prince Boncompagni pria M. Marre de se charger de cette traduction qui vient de paraître[2]. M. Marre donne dans sa préface tous les renseignements qu'il a pu réunir sur Albanna, et accompagne la traduction de la réduction des calculs arabes en formules algébriques. Il ne s'explique pas sur la place que ce traité assigne à Albanna dans l'histoire de la science; mais les mathématiciens, à qui il a rendu accessible l'ouvrage, nous le diront un jour[3].

1. *Kholaçat al hissab, ou Quintessence du calcul*, par Beha-eddin al Aamouli, traduit et annoté par Aristide Marre; deuxième édition. Rome. 1864, in-4° (XI et 83 pages).

2. *Le Talkis d'Ibn Albanna*, publié et traduit par A. Marre, Rome, 186[illegible] in-4° (XII et 33 pages).

3. Je vois que M. Chasles s'est chargé de ce soin dans l'Académie des

Enfin M. Sédillot[1] a publié une lettre sur l'origine de nos chiffres, dans laquelle il discute l'opinion de M. Woepcke et maintient celle qu'il a émise antérieurement.

Ces pages étaient déjà sous presse lorsque a paru une nouvelle partie du Dictionnaire arabe de M. Lane, qui complète le premier volume de l'ouvrage[2]. Ce volume embrasse les mêmes lettres que le premier du dictionnaire de Freytag, mais il contient à peu près trois fois autant de matière. Aussi est-il bien plus riche, les définitions des mots sont-elles plus précises, les nuances et les formes indiquées bien plus nombreuses; on sent dans chaque ligne la grande lecture qui en a fourni la matière et le soin extrême avec lequel elle a été coordonnée et exposée. Il faut, quand on s'en sert, toujours se rappeler que l'auteur n'a eu en vue que l'arabe classique, c'est-à-dire les mots et les formes usités jusqu'à la fin du VII[e] siècle de notre ère. Un jour, quand on possédera de bonnes éditions arabes des auteurs principaux en tout genre, on pourra ajouter un nombre presque infini de mots dérivés ou nouveaux, de sens techniques et de nuances plus modernes; mais ce temps est encore loin et exige un grand nombre de travaux préliminaires. Mais dans la limite que M. Lane s'est prescrite, son dictionnaire est beaucoup plus complet, et, je crois, plus exact, qu'aucun de ceux que nous possédons pour les autres langues orientales.

De toutes les littératures secondaires qui se rattachent à la famille sémitique des langues, il n'y en a aucune qui ait été, depuis quelques années, l'objet d'autant de travaux que la

sciences, séance du 27 mars 1865. (Voyez le *Compte rendu* de cette séance.)

1. *Sur l'origine de nos chiffres*, lettre de M. Am. Sédillot. Rome, 1865, in-4° (9 pages). Extrait des Actes de l'Académie di Nuovi Lincei, t. XVIII.

2. An arabic-english Lexicon, derived from the best and most copious sources, by E. W. Lane. Book I, part. II. London, 1865, gr. in-4° (pages 369-837).

littérature syriaque. Elle est presque tout entière ecclésiastique, comprenant d'anciennes traductions de la Bible, très importantes pour la critique du texte, des documents d'histoire ecclésiastique qui remontent très haut, des traductions nombreuses d'ouvrages des Pères de l'Église grecque, qui servent à nous faire connaître ceux dont les originaux ont péri, et à contrôler le texte de ceux qui ont été conservés. Elle avait toujours été cultivée en Europe par quelques théologiens érudits, mais isolément et à d'assez longs intervalles, de sorte que lorsque la première moitié des manuscrits des couvents de la Nitrie arriva, il y a une vingtaine d'années, au *British Museum*, M. Cureton exprima avec beaucoup de force sa crainte qu'ils ne restassent encore longtemps lettres closes. Mais l'arrivée même de cette magnifique collection, coïncidant avec les discussions sur l'histoire des premiers siècles de l'Église, qui commençaient alors à agiter tous les pays protestants, réveilla le goût des études syriaques, et M. Cureton lui-même fut le premier à réfuter sa propre prédiction par la publication d'une série d'ouvrages tirés de ces manuscrits, ouvrages qui ont donné lieu à des discussions très vives et réveillé partout l'intérêt pour ces nouveaux trésors littéraires. M. Cureton, presque mourant, a mis la dernière main à un ouvrage qui a paru depuis sa mort par les soins pieux de M. Wright. Il a eu le temps de l'achever, à l'exception de la préface, qui aurait sans doute, si elle avait paru, donné lieu à d'intéressantes controverses. Tel qu'il est, l'ouvrage sera reçu avec reconnaissance et un respectueux regret d'une mort prématurée et déplorable. Le contenu du livre[1] se compose de documents

1. *Ancient syriac documents, relative to the earliest establishment of Christianity in Edessa and the neighbouring countries, from the year after our Lord's ascension to the beginning of the fourth century, discovered, edited, translated and annoted* by the late W. Cureton, with a preface by W. Wright. London, 1864, in-4° (XIV, 196 et 114 pages). J'ai reçu, mais trop tard pour le mentionner à sa place propre, un autre ouvrage posthume de M. Cureton, sous le titre de : *The thirty first Chapter of the book intitled : The Lamp that guides to salvation*, by Abu Nasr Ibn Haris al Takriti, edited by the late W. Cureton, Londres, 1865, in-8° (II et 48 pages). Ibn Haris

qui se rapportent à l'histoire de la conversion d'Abgare, roi d'Édesse, du vivant même de Jésus-Christ. M. Cureton était convaincu de l'authenticité des lettres attribuées à Jésus-Christ et à Abgare, et c'est, je crois, cette thèse qu'il se proposait de défendre dans sa préface. Les pièces qu'il publie se rapportent à la conversion d'Abgare et d'une grande partie de son peuple, et à la persécution à laquelle les Chrétiens d'Édesse ont été exposés plus tard. Elles sont extraites de plusieurs manuscrits de la collection des couvents de la Nitrie, publiées en texte et traduction, et accompagnées de pièces justificatives tirées d'ouvrages déjà connus et de notes historiques et philologiques. Il serait inutile d'insister sur l'importance de documents de ce genre, qui nous fournissent de nouveaux matériaux sur des temps si curieux et sur les premières luttes du christianisme que nous connaissons si imparfaitement et qui ont eu de si grandes suites. D'autres ouvrages tirés de cette collection, comme l'Histoire de l'Église par Jean d'Éphèse, dont M. Cureton avait d'abord publié le texte et que M. Payne Smith, à Oxford, a rendue plus tard accessible à tous par une traduction anglaise, sont dans le même cas. Il y en a d'autres qui sont peut-être tout aussi importants pour la science, mais ils appartiennent tout à fait au ressort intérieur de la théologie savante, et il serait impossible de faire sentir l'intérêt qu'ils présentent, sans entrer dans des détails étrangers au but de ce rapport, et dépassant de beaucoup l'espace qui est à ma disposition. Ainsi tous les théologiens savent que la restitution de la rédaction de la Septante, telle qu'Origène l'avait insérée dans ses Hexaples, est un objet d'une haute importance pour la critique de la Bible. Ils savent aussi que cette rédaction est en grande partie perdue et qu'on peut y suppléer à peu près

était un jacobite, et le chapitre de son ouvrage traite de la Prêtrise. M. Cureton a fait imprimer ce petit texte il y a vingt ans, mais il n'a pas achevé la traduction et l'introduction dont il voulait l'accompagner. Le sujet du chapitre choisi par M. Cureton me fait croire qu'il avait voulu discuter à cette occasion certaines vues ecclésiastiques qui le préoccupaient alors, mais que d'autres devoirs l'ont empêché de donner suite à son idée.

par ce qui nous reste de la traduction syriaque que Paul de Tella en a faite. Mais ici il faut que je me contente d'indiquer que M. l'abbé Ceriani, de Milan[1], a tiré de la collection de Nitrie une nouvelle partie de cette version syriaque, et que M. Field, à Norwich, se propose de réunir dans une édition complète tout ce qui nous reste des Hexaples[2]. M. Philipps, à Oxford, a fait paraître des Scolies sur l'Ancien Testament[3] par Mar Jacob, évêque d'Édesse au VII[e] siècle de notre ère, texte, traduction et notes. M. Wright[4] a publié un apocryphe sur la Mort de la Vierge. Ce livre est récent pour un apocryphe; il a été condamné par un concile en, 494 et était connu dans deux rédactions, latine et arabe. M. Wright se propose de publier tous les apocryphes syriaques, et il est naturel qu'on veuille posséder tous ces livres, dont la plupart sont sans valeur réelle, mais qui indiquent le courant des idées de leur temps. Mais M. Wright est engagé dans une œuvre bien autrement importante et qui certainement donnera une grande impulsion à ces études; c'est le catalogue des manuscrits syriaques du *British Museum*. C'est une entreprise des plus laborieuses, car tous ces beaux livres sur parchemin sont ar-

1. *Monumenta sacra et profana ex codicibus præsertim bibliothecæ Ambrosianæ*, edidit Ant. Maria Ceriani, vol. II et vol. III, cah. I, Milan, 1864, in-4°.

De Roërdam, à Copenhague, a aussi publié une partie des Hexaples en syriaque, comprenant le livre des Juges et Ruth; mais je n'ai pas vu cet ouvrage.

2. M. Field a publié un prospectus de son ouvrage intitulé : *Proposals for publishing by subscription Origenis Hexaplorum quæ supersunt*, concinnavit, emendavit et auxit F. Field. Norwich, 1865.

Le même auteur avait déjà publié : *Otium Norvicense, sive tentamen de reliquiis Aquilæ, Symmachi, Theodotionis e lingua syriaca in græcam convertendis*. Oxford, 1864. Je n'ai pas réussi à me procurer ces deux publications.

3. *Scholia on passages of the Old Testament* by Mar Jacob, bishop of Edessa, now first edited in the original syriac with an english translation and notes by George Philipps. Londres, 1864, in-8° (XI, 51 et 34 pages).

4. *The departure of my Lady Mary from this world*. Edited from two syriac manuscripts and translated by W. Wright. London. 1865. in-8° (II-32 et 52 pages).

rivés à Londres dans un état d'indicible désordre, par milliers de feuillets, ou en cahiers isolés, ou en volumes quelquefois composés de fragments mal assortis et reliés à contre-sens. Il a fallu se rendre compte de chaque feuillet et de chaque cahier, et retrouver et reclasser ce qui appartenait au même ouvrage. M. Cureton avait déjà employé des années à ce terrible travail, et M. Wright l'a continué de manière à pouvoir prochainement rendre compte au public savant de tout ce que lui offre cette collection arrachée si heureusement aux mains de moines ignorants.

Un autre secours dont les études syriaques ont besoin depuis longtemps va à la fin leur être offert, c'est un dictionnaire plus complet que ceux que l'on possède. M. Quatremère s'en était occupé pendant bien des années, mais il n'a jamais pu se décider à rédiger un des nombreux dictionnaires dont il avait accumulé les matériaux pendant une longue et laborieuse vie. M. Bernstein, à Breslau, avait commencé la publication de celui qu'il avait préparé, mais il mourut après l'impression de la première livraison ; aujourd'hui M. Payne Smith, à Oxford, qui s'occupait de son côté d'un dictionnaire syriaque et qui a obtenu de la bibliothèqne de Munich la communication des matériaux compilés par M. Quatremère, est en mesure de commencer l'impression d'un *thesaurus* qui suffira probablement pour longtemps aux besoins des savants.

Je ne crois pas pouvoir mieux placer qu'ici la Chronique samaritaine qu'a publiée M. Vilmar[1]. L'auteur était un Samaritain du XIV[e] siècle qui composa ces Annales en langue arabe sur la demande du grand prêtre de sa secte. M. Vilmar publie le texte qu'il fait précéder d'une longue introduction, dans laquelle il décrit les manuscrits dont il s'est servi, raconte l'origine de l'ouvrage, énumère les sources dont il est tiré, dis-

1. *Abulfathi Annales samaritani*, quos ad fidem codicum manuscriptorum edidit et prolegomenis instruxit Eduardus Vilmar. Gotha, 1865, in-8° (CXX et 186 pages).

cute la chronologie et les dogmes des Samaritains, décrit certaines additions qui ont été faites plus tard à ce livre, et indique la valeur des renseignements qu'il nous fournit. Il annonce qu'il se propose de publier plus tard une traduction. L'ouvrage lui-même est tiré de matériaux d'origine fort variée, il est plein de lacunes et d'imperfections de diverses espèces; mais dans une matière sur laquelle nous avons si peu de données, une chronique de ce genre, si sujette à critique qu'elle soit, est chose précieuse. Le travail préliminaire de M. Vilmar est très bien fait, il ne veut pas attribuer à son auteur plus de valeur qu'il n'en a, et il est à désirer qu'il mette bientôt par sa traduction l'ouvrage entre les mains de tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la Palestine.

Les Samaritains m'amènent à dire un mot de la discussion très courtoise entre MM. de Saulcy et de Vogüé sur l'antiquité relative de l'alphabet samaritain et de l'hébreu carré[1]. La question avait été souvent soulevée et elle paraissait décidée en faveur du samaritain; M. de Saulcy la conteste aujourd'hui. Je crois que d'un côté les travaux de M. de Rougé sur l'alphabet phénicien, de l'autre la grande masse de matériaux paléographiques sémitiques qui s'est accumulée de tous les côtés et que M. de Vogüé se propose de réunir dans un travail d'ensemble, ne laisseront bientôt plus aucun doute sur l'histoire de ces alphabets. C'est une très belle étude qui arrive aujourd'hui à maturité, ou au moins à un état d'avancement tel, qu'on pourra en fixer les grandes lignes et espérer que les nouveaux faits que chaque jour amène pourront se classer et remplir les lacunes, sans en bouleverser de nouveau les traits principaux.

La plus récente de ces découvertes est fort curieuse sous bien des rapports. On avait déjà rencontré sur des briques, sur

1. Voyez les mémoires publiés dans la *Revue archéologique*. Paris, in-8°, années 1864 et 1865.

des poids, sur des sceaux, des cylindres et autres débris et restes de l'antiquité assyrienne, des inscriptions en phénicien ou araméen qui montraient que l'usage de ce caractère et de cette langue était très répandu en Assyrie; aujourd'hui Sir H. Rawlinson[1] fait connaître une nouvelle classe de ces inscriptions, qu'il a trouvées sur des tablettes en terre cuite, d'une forme particulière, qui servaient d'actes de ventes et étaient conservées dans les archives. L'acte y est inscrit en assyrien et en cunéiforme; mais sur un grand nombre de ces tablettes se trouve de plus un sommaire en langue et en caractères phéniciens, qui paraît avoir été ajouté pour une plus grande facilité de reconnaître le contenu du document. On avait trouvé, à Babylone, un grand nombre de fragments de poteries couverts d'écriture araméenne; mais rien, je crois, ne prouvait qu'elles fussent du temps de l'ancienne Babylone; ici nous trouvons cet alphabet employé sur des pièces légales et officielles en conjonction avec l'alphabet assyrien, ce qui ne peut laisser aucun doute sur l'usage simultané des deux écritures. Ces inscriptions phéniciennes, qui malheureusement sont, en grande partie, frustes ou très négligemment écrites, ne sont pas assez considérables par leur nombre et leur étendue pour promettre beaucoup de lumières nouvelles sur l'antiquité assyrienne; mais si, comme on l'assure, elles prouvent, par les noms propres qu'elles contiennent, l'exactitude du système aujourd'hui adopté de lecture des noms propres assyriens, même de ceux qui sont écrits en partie idéographiquement, elles acquièrent une importance extrême, par la conviction qu'elles porteraient dans l'esprit de ceux qui doutent de la lecture des cunéiformes assyriens, précisément à cause des difficultés qu'on trouve dans l'emploi des idéographes pour les noms propres[2]. Ces difficultés, si réellement les Assyriens n'avaient

1. *The Journal of the R. Asiatic Society of Great Britain and Ireland.* New series, vol. I, p. 187 et suiv. Londres, 1864, in-8°.

2. M de Rosny signale un parallèle des procédés employés dans l'écriture japonaise avec ceux qu'on trouve dans les cunéiformes assyriens, parallèle qui montre qu'on s'est servi des deux côtés d'expédients similaires

pas d'autres règles pour s'y reconnaître que celles qu'on a retrouvées jusqu'ici, n'expliqueraient-elles pas aussi l'emploi des inscriptions supplémentaires en phénicien dans des cas de documents légaux où il s'agissait de lire rapidement et avec certitude les noms propres?

Le seul autre travail sur les cunéiformes qui ait paru, autant que je sache, depuis un an, est le commencement d'un long mémoire de M. Oppert sur l'histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie d'après les monuments[1]. Il classe ici, d'après l'ordre chronologique, les documents dont il avait déjà publié une partie dans son Expédition en Mésopotamie et dans d'autres travaux, et en forme, autant que le permettent les matériaux aujourd'hui connus, une série continue dans laquelle il prend, en général, la chronologie de Bérose pour guide. A chaque nom, contenu dans les listes royales des dynasties successives, dont on possède des monuments, il rattache une inscription qui fournit l'histoire de ce roi, et il en donne toutes les parties qui lui paraissent importantes, dans une traduction nouvelle, qui souvent s'écarte assez notablement de celles qu'il avait publiées antérieurement. Ces changements dans une matière si neuve et si difficile sont inévitables et ne sont que des preuves de la bonne foi des traducteurs et des progrès de la science. La dernière partie publiée de ce mémoire va jusqu'au IXe siècle avant notre ère.

M. Ménant imprime dans ce moment son Syllabaire assyrien, et une nouvelle grammaire assyrienne qui reproduira les formes de la grammaire en caractères cunéiformes. Il n'a encore rien paru de ces deux ouvrages.

dans des cas de difficultés analogues. (Voyez *Lettre à M. Oppert sur quelques particularités des inscriptions cunéiformes anariennes*. Paris, 1864, in-8° (8 pages, tirées des *Annales de philosophie chrétienne*, vol. IX).

1. Voyez les *Annales de philosophie chrétienne*, dirigées par M. A. Bonnetty (année 1865, cahier de février et cahiers suivants). Paris, 1865, in-8°.

Les études zoroastriennes ont été l'objet de plusieurs travaux remarquables. M. Spiegel, après avoir complété la traduction du Zendavesta, a commencé la publication de son commentaire philologique[1]. Il énumère d'abord les nouveaux secours qu'il a pu obtenir depuis que sa traduction a paru, surtout l'édition du texte par M. Westergaard, et la traduction en guzzarati par Aspendiarji; ensuite il entre dans l'explication des points douteux, verset par verset, et discute les questions importantes avec tous les détails qu'elles exigent. La grande difficulté de cette étude consiste dans le sens, ou au moins dans la nuance du sens, d'un grand nombre de mots, quelquefois dans le doute sur l'état du texte et le choix des variantes. M. Spiegel reste fidèle à son ancienne conviction que le sens traditionnel, autant qu'on peut s'en assurer, est encore notre meilleur guide, sans être pourtant infaillible, ce qui était le principe de Burnouf, et qu'il ne faut s'en écarter que lorsque le progrès des études ou de nouvelles ressources fournissent des moyens plus sûrs d'arriver au sens primitif. Il trouve que l'ancienne traduction pehlevie est ce qui nous reste de mieux de cette tradition, quoiqu'elle soit entourée de grandes difficultés. Cette conviction n'a fait que se fortifier dans le cours de son travail, et il revient quelquefois dans son commentaire au sens donné par la version pehlevie dans des cas où il l'avait abandonnée dans sa traduction. Il discute celle-ci très librement, comme si elle était l'œuvre d'un autre, la défend ou la change, selon les cas, donne ses raisons, expose les doutes et les nombreuses incertitudes qui lui restent. Le volume qui a paru contient le commentaire du Vendidad. C'est un livre fait avec une parfaite sincérité, et qui certainement fera faire des progrès à cette étude importante.

M. Justi, à Marburg, y contribue de son côté, par son Manuel de la langue zende[2] qu'il vient de terminer, et qui com-

1. *Commentar über das Avesta*, von Friedrich Spiegel, vol. 1, *Vendidad*. Leipzig, 1865, in-8° (xv et 477 pages).

2. *Handbuch der Zendsprache*, von Ferdinand Justi. Altbaktrisches Wœrterbuch, Grammatik, Chrestomathie. Leipzig, 1864, in-8° (xii et 424 pages).

prend un dictionnaire, une grammaire et une chrestomathie. L'ouvrage entier est imprimé en caractères latins, et M. Justi y suit le système de transcription adopté par M. Brockhaus, avec quelques changements qu'il indique dans la préface. Mais il me semble qu'il aurait dû donner un tableau de son alphabet comparatif avec les caractères originaux, pour que le lecteur puisse s'orienter à l'instant en cas de doute. Le mot zend est suivi de son étymologie, quand l'auteur a cru pouvoir en proposer une, ou de sa dérivation quand c'est une forme dérivée; ensuite viennent le sens et la citation des phrases dans lesquelles on le trouve employé. Ces citations n'indiquent pas tous les passages où un mot se trouve, excepté pour les mots rares et difficiles. La rédaction du lexique est aussi concise que possible, mais elle est claire. Les passages cités paraissent bien choisis, et les explications et les renvois aux auteurs qui ont spécialement traité une question sont suffisamment développés. Dans la grammaire l'auteur traite des sons, des racines dont il donne la liste, de la formation des mots par affixes ou par composition, des numéraux, des pronoms, de la déclinaison divisée en douze classes et de la conjugaison en dix classes. Dans cette partie du livre, la concentration est poussée au dernier degré et me paraît excessive; le lecteur s'arrête devant ces listes d'affixes, sans indication de la nuance qu'ils apportent aux mots, et devant ces listes de mots sans traduction et sans autre explication que le numéro de la classe à laquelle ils appartiennent; on dirait qu'on a devant soi Pânini lui-même et ses énigmes grammaticales. Je ne doute pas que M. Justi n'ait réussi à y faire entrer tous les résultats de ses études grammaticales sur le zend, et qu'on ne puisse les tirer de ses formules et les développer, et qu'à l'aide du lexique on ne puisse se rendre compte de ses listes; mais c'est un procédé laborieux. Je suppose que M. Justi a été restreint par l'espace dont il pouvait disposer; mais, quoi qu'il en soit, son livre est fait avec beaucoup de soin et une parfaite connaissance de l'état actuel de la science, et rendra un service signalé à l'étude de la langue zende. Jusqu'à présent on n'avait

qu'un vocabulaire zend très restreint, que M. Brockhaus a publié et quiconque s'occupait de Zoroastre devait composer son propre dictionnaire. Celui que Burnouf a laissé n'a pas été imprimé, et celui qui doit faire partie de l'ouvrage de M. Westergaard n'a pas encore paru. L'étude du Zendavesta est une des parties les plus importantes de la littérature orientale et en même temps une des plus difficiles : tout ce qui peut la faciliter doit être reçu avec reconnaissance. Il se prépare de nouveaux travaux sur ce sujet. M. Haug, à Pouna, a annoncé un ouvrage en deux volumes sur le Zoroastrisme[1] dont le premier doit contenir une histoire de la littérature zende et pehlevie et des grammaires de ces deux langues, et le second un exposé de la religion de Zoroastre et des lois civiles et religieuses qui en dérivent, et une histoire de cette religion, de son développement et de ses rapports étroits avec la religion des Védas. Enfin M. Kossowitch a fait imprimer à Paris une chrestomathie zende avec un commentaire en latin, destinée au cours qu'il fait à l'Université de Saint-Pétersbourg. Le livre est imprimé, mais il n'a pas encore paru et je ne l'ai pas vu.

Quant à la littérature persane, elle s'est, sans aucun doute, enrichie de nombreuses éditions lithographiées à Tébriz, à Téhéran, à Bombay, à Lucknow et à Dehli. Malheureusement elles ne nous arrivent que très accidentellement, et quand on apprend en Europe la publication d'un des ouvrages et qu'on écrit pour le faire acheter, il est généralement déjà épuisé et devenu rare avant que la lettre soit arrivée dans l'Inde. Car on paraît, en général, ne les imprimer que dans des éditions peu nombreuses, qui se dispersent rapidement par des voies de trafic variées et irrégulières, et on ne sait plus où les trouver. Leur valeur critique est très inégale ; quelquefois elles sont

1. *The religion of the Zoroastrians*, as contained in their sacred writings, with a history of the Zend and Pehlevi literatures and a grammar of the Zend and Pehlevi languages, by Martin Haug. 2 vol. of 7-800 pages. Le prix pour les souscripteurs est de 16 roupies (40 fr.), et pour le public de 20 roupies (50 fr.) On peut souscrire chez Brockhaus, à Leipzig.

entreprises par un homme savant et consciencieux, qui prend la peine de collationner des manuscrits et d'en marquer les variantes sur la marge; en général, c'est simplement la copie d'un manuscrit faite par un écrivain lithographe, et le hasard décide de la valeur de l'original et de l'exactitude de la copie. Mais, telles qu'elles sont, ces éditions nous seraient extrêmement utiles en Europe, et on ne peut trop désirer qu'un libraire entreprenant trouve moyen de nous les procurer régulièrement. J'ai reçu quelques éditions lithographiées déjà anciennes d'ouvrages persans, mais rien de récent, si ce n'est un choix de passages de Firdousi, fait par Kemal Efendi, et publié par ses soins à Constantinople[1]. Le choix consiste dans des moralités, quelques pièces lyriques et autres fragments d'un intérêt général, que l'éditeur fait précéder d'une préface et suivre d'un petit vocabulaire de mots moins usités qu'il explique en turc.

La Société asiatique de Calcutta a achevé la publication de la partie du *Thabakati Nasiri*[2] qu'elle a jugée utile pour entrer dans la série des documents relatifs à l'histoire des princes musulmans qu'elle a entreprise. Le Thabakati Nasiri est une histoire universelle composée par Abou Omar Minhadj au milieu du XIIIe siècle de notre ère, par ordre de Nasireddin Mahmoud, roi de Delhi, prince très lettré, qui, dans sa jeunesse, se trouvant en disgrâce, refusa toute allocation du roi d'alors et vécut pendant des années du produit de son travail de copiste de manuscrits. Devenu roi, il institua un concours de poésie, dans lequel le grand prix fut adjugé à Minhadj, qui fut nommé cadi et employé plus tard comme historiographe. M. Lees a jugé qu'il ne fallait publier que la partie du Thabakat qui se rapportait à l'Inde musulmane,

1. منتخبات شاهنامه Constantinople, 1281 de l'Hégire, in-12 (95 pages), lithographié.

2. *Tabakati Nasiri*, of Aboo Omar Minhaj al-Din Othman Ibn Siraj al-Din al-Jawzjani, edited by Captain Nassau Lees and Mawlawis Khadim Hosein and Abd al-Haï. Calcutta, 1864, in-8° (4, 8 et 453 pages).

et qui remplissait utilement la lacune qui existe aujourd'hui dans la série des documents entre l'histoire de Baïhaki et celle de Zia Barni, toutes les deux déjà publiées dans la *Bibliotheca indica*. Le conseil de la Société partagea cet avis, et c'est ainsi que parut le présent volume, qui contient les livres XI, XVII à XXIII de l'ouvrage de Minhadj, c'est-à-dire l'histoire des rois musulmans de l'Inde du nord, depuis Mahmoud le Ghaznévide jusqu'au XIII[e] siècle.

Ensuite la Société a commencé la publication de l'Abrégé des Chroniques, par Badaoni[1]. C'est une histoire des rois musulmans de Dehli, depuis les Ghaznévides, mais plus de la moitié de l'ouvrage est consacrée à la vie de l'empereur Akbar, sous lequel l'auteur a vécu, et qui l'a employé comme traducteur d'ouvrages sanscrits. Akbar le récompensa magnifiquement; mais Badaoni était un musulman fort strict et ne pardonnait pas à l'empereur ses tendances hérétiques. Aussi son ouvrage est-il écrit avec un ton d'acrimonie qui contraste singulièrement avec les nombreuses biographies d'Akbar, composées par ses admirateurs et courtisans. Cet esprit de critique et d'opposition rend ce livre très précieux pour l'histoire de ce temps. On ne le connaissait jusqu'à présent que par d'assez nombreux extraits publiés par Sir H. Elliot. M. Lees fait imprimer maintenant toute la partie qui se rapporte à Akbar et son temps. Mais pour rétablir la balance de l'impartialité, il propose de faire suivre cette histoire de la publication d'une des vies d'Akbar qui ont été composées par ses amis.

1. *The Muntakab al-Tawarikh*, of Abd al-Qadir Bin-i Maluk Shahal-Badaoni, edited by Nassau Lees and Mawlawi Kabir al-Din Ahmad and Munshi Ahmad Ali. Calcutta, 1864, in-8°. Il en a paru quatre cahiers, contenant 384 pages. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec une autre histoire de l'Inde qui, par une étrange coïncidence, porte le même titre, et est aussi écrite sous Akbar et conçue dans le même esprit de haine religieuse contre lui. L'auteur de ce dernier ouvrage est Hassan al-Schirazi. Je me permets cette remarque parce que j'ai été longtemps trompé par l'identité des titres et des tendances et très embarrassé dans des recherches que j'avais à faire.

Quant à la littérature proprement dite des Persans, je puis annoncer que M. Nicolas, chancelier de l'ambassade de France à Téhéran, est sur le point de publier le texte, la traduction et un commentaire des Quatrains d'Al-Khayyami[1], mathématicien et poète du XIe siècle de notre ère. C'était un grand mathématicien et un esprit hardi et profond. Il partageait les opinions des Mutazilites alors déjà opprimés et sur le déclin, et il exprime leurs opinions théologiques avec une vivacité qui a fait de ses quatrains un objet de curiosité pour les uns et de scandale pour les autres. On l'a déclaré impie, athée, impur; mais il n'est pas si facile de juger ses opinions et de savoir ce qui est persiflage des orthodoxes ou des mystiques et ce qui est conviction chez lui. L'objet de sa grande aversion paraît avoir été le dogme de la prédestination, et la manière fort irrévérente avec laquelle il l'attaque doit être une abomination pour les croyants. Dans tous les cas ce sera un livre très curieux pour la connaissance de l'état des esprits en Perse à cette époque.

Je devrais parler ici des ouvrages récents sur la littérature turque, mais il n'en est arrivé à ma connaissance qu'un seul : la Collection de proverbes osmanlis[2], publiée par M. Schlechta de Wssehrd, directeur de l'Académie orientale à Vienne. Le but de l'auteur est de donner aux personnes qui possèdent un commencement de connaissance de l'écriture et de la grammaire turques un moyen de faire des progrès sans maître, en leur fournissant des textes simples et idiomatiques avec tous les secours nécessaires à l'étude. Il accompagne

1. Ces Quatrains de Khayyami ne sont connus en Europe que par quelques traductions très partielles. M. de Hammer et M. Garcin de Tassy en ont publié quelques-uns, et il a paru une brochure contenant la traduction de soixante et quinze de ces petites pièces, en vers anglais fort bien tournés, par un savant qui a gardé l'anonyme. Ce petit volume porte le titre: *Rubaiat of Omar Khayyam, the astronomer-poet of Persia*, translated into english verses. Londres, 1859, in-8° (XIII et 21 pages).

2. *Proverbes ottomans*, publiés par l'Académie des langues orientales à Vienne. Vienne, 1865, in-8° 13 et 180 pages).

pour cela chaque proverbe d'une traduction interlinéaire française et allemande, d'une transcription double, qui rend la prononciation d'après la valeur des lettres latines en Allemagne et en France, et d'une traduction plus libre également en allemand et en français, puis il fait suivre les textes d'un glossaire. Cet ouvrage est exécuté avec beaucoup de soin, et bien fait pour le but qu'on s'est proposé; il contient cinq cents proverbes, dont une grande partie n'avait pas encore été publiée, et qui par l'intérêt qu'ils présentent sont bien calculés pour soutenir le zèle de ceux qui les étudient.

M. Zenker, à Leipzig, continue la publication de son dictionnaire turc-arabe-persan[1]. Il se sert de tous les secours accessibles pour le rendre aussi riche que possible en termes de la langue turque, et la libéralité très louable de la bibliothèque de Munich, qui lui a communiqué ceux des manuscrits de Quatremère qui contiennent ses matériaux pour un dictionnaire turc et djagatéen, lui permet d'ajouter pour la première fois un grand nombre de mots de turc oriental. La partie turque est la chose principale pour M. Zenker, et il n'ajoute les termes arabes et persans que comme un supplément indispensable à cause de l'usage immodéré que les Turcs font de mots de ces deux langues. Mais l'auteur ne néglige pas cette partie, et il établit avec beaucoup de soin la nuance des dérivés arabes, qui ont acquis une signification restreinte et convenue qu'on ne peut pas tirer avec la précision nécessaire de l'étymologie des mots. Il se prépare d'autres travaux sur le même sujet. M. Pavet de Courteille s'occupe depuis longtemps d'un dictionnaire turc-oriental, qui est très avancé maintenant. M. Vambery, qui a rapporté du Turkestan de nombreux matériaux pour un ouvrage sur les dialectes turcs orientaux, annonce de son côté un dictionnaire; enfin M. Lequeux, chan-

1. *Dictionnaire turc-arabe-persan*, de Th. Zenker, Leipzig, 1864, in-fol. (Il a paru les cahiers I-VIII, qui forment 320 pages d'une impression très compacte.)

pas d'autres règles pour s'y reconnaître que celles qu'on a retrouvées jusqu'ici, n'expliqueraient-elles pas aussi l'emploi des inscriptions supplémentaires en phénicien dans des cas de documents légaux où il s'agissait de lire rapidement et avec certitude les noms propres?

Le seul autre travail sur les cunéiformes qui ait paru, autant que je sache, depuis un an, est le commencement d'un long mémoire de M. Oppert sur l'histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie d'après les monuments[1]. Il classe ici, d'après l'ordre chronologique, les documents dont il avait déjà publié une partie dans son Expédition en Mésopotamie et dans d'autres travaux, et en forme, autant que le permettent les matériaux aujourd'hui connus, une série continue dans laquelle il prend, en général, la chronologie de Bérose pour guide. A chaque nom, contenu dans les listes royales des dynasties successives, dont on possède des monuments, il rattache une inscription qui fournit l'histoire de ce roi, et il en donne toutes les parties qui lui paraissent importantes, dans une traduction nouvelle, qui souvent s'écarte assez notablement de celles qu'il avait publiées antérieurement. Ces changements dans une matière si neuve et si difficile sont inévitables et ne sont que des preuves de la bonne foi des traducteurs et des progrès de la science. La dernière partie publiée de ce mémoire va jusqu'au IXe siècle avant notre ère.

M. Ménant imprime dans ce moment son Syllabaire assyrien, et une nouvelle grammaire assyrienne qui reproduira les formes de la grammaire en caractères cunéiformes. Il n'a encore rien paru de ces deux ouvrages.

dans des cas de difficultés analogues. (Voyez *Lettre à M. Oppert sur quelques particularités des inscriptions cunéiformes anariennes*. Paris, 1864, in-8° (8 pages, tirées des *Annales de philosophie chrétienne*, vol. IX).

1. Voyez les *Annales de philosophie chrétienne*, dirigées par M. A. Bonnetty (année 1865, cahier de février et cahiers suivants). Paris, 1865, in-8°.

souvent l'énumération des chapitres et presque toujours le texte de la première ligne, pour faciliter l'identification avec d'autres manuscrits du même ouvrage; puis la mention des éditions, traductions et autres travaux dont l'ouvrage a été l'objet, enfin l'indication de l'âge et de la condition de l'exemplaire. Tout cela est énoncé brièvement et avec précision, de manière à satisfaire le besoin de celui qui consulte l'ouvrage; on ne peut pas demander davantage à un catalogue, et celui-ci se tient dans la mesure vraie. Il n'y a que ceux qui ont eu à classer et à déterminer une collection de manuscrits orientaux qui sachent ce qu'il faut de travail, de savoir et de soins pour arriver à un résultat aussi satisfaisant que celui que M. Flügel nous offre ici. Puissent toutes les bibliothèques qui possèdent des manuscrits orientaux suivre l'exemple que donne la Bibliothèque de Vienne, et puissent-elles trouver des hommes aussi capables et aussi dévoués à la science que M. Flügel pour exécuter leurs bonnes intentions[1]!

1. Je reçois pendant l'impression de ces feuilles le catalogue d'une collection de manuscrits arabes et persans que M. de Khanikof a cédée récemment à la bicliothèque de Saint-Pétersbourg. Il porte le titre suivant *Die Sammlung von morgenlændischen Handschriften, welche die Kaiserliche öffentliche Bibliothek zu St.-Petersburg im Jahre* 1864, *von H. v. Chanykoverworben hat*, von B. Dorn. Saint-Pétersbourg, 1865, in-8° (93 pages). La collection est fort belle et comprend 161 manuscrits; M. Dornla décrit avec sa précision ordinaire, et donne dans un appendice des détails sur quelques-uns de ces livres, entre autres des extraits de ce qu'on appelle le *Koran des Babis*, secte persane moderne et extrêmement curieuse. Elle est aujourd'hui officiellement supprimée et réellement en grande partie exterminée; mais nous en entendrons encore parler, sous une forme ou sous une autre, car elle n'est qu'un symptôme d'un travail intérieur qui se fait dans le sein de l'Islam. Il paraît que le quiétisme des Soufis ne suffit plus aux esprits qui se révoltent contre les doctrines reçues, et qui autrefois se réfugiaient dans le mysticisme. On aperçoit dans les doctrines des Babis et d'autres sectes secrètes d'aujourd'hui un mélange d'aspirations religieuses et politiques qui les rend très remarquables. Nous sommes encore très imparfaitement renseignés sur les doctrines de Bab, et les extraits que donne M. Dorn d'un de ses écrits sont les premières données authentiques que nous ayons sur elles. Ce qui est singulier, c'est que Bab, quoique Persan de race et né à Schiraz, se servait toujours de la langue arabe pour ses écrits, ce qui prouve qu'il s'adressait avant tout aux classes lettrées. Nous connaîtrons bientôt en détail ce mouvement mystérieux. M. Kazim Beg, à

Je ne dois pas quitter les littératures de l'Asie moyenne sans mentionner les travaux sur l'Arménie qui ont paru dans l'année.

M. Emin, à Moscou, a publié des recherches sur le paganisme arménien[1]. L'auteur s'est proposé de réunir et d'élucider tous les renseignements qui se sont conservés sur l'état religieux de l'Arménie avant sa conversion au Christianisme. On ne trouve nulle part un exposé de cet état, et l'on est réduit à s'en faire une idée d'après des mentions accidentelles. L'Arménie avait subi, en religion comme en politique, l'influence de la Mésopotamie, de la Perse et de la Grèce. L'influence grecque s'est fait sentir surtout après l'établissement du Christianisme, de sorte que les traces qu'elle a laissées dans le culte anti-chrétien des Arméniens sont assez faibles. Les dieux principaux qu'on trouve sont d'origine perse et assyrienne. M. Emin les énumère, discute les témoignages et forme une mythologie arménienne classifiée d'après le rang qu'il assigne aux différents dieux, en donnant le premier rang aux dieux des Perses, et le second aux dieux empruntés aux Assyriens. Cette classification me laisse des doutes, non seulement sur l'existence de quelques-uns des membres de cette mythologie, mais surtout sur le fait même que les Arméniens aient réduit à un système uniforme et pour ainsi dire national les différents cultes dont on trouve l'exercice chez eux. Il me paraît bien plus conforme à la nature des choses et aux indications des documents, d'admettre que le culte perse prédominait dans les provinces du nord et de l'est, qui ont toujours été plus soumises à l'influence perse, et que le culte assyrien avait son siège dans les provinces méridionales, attenantes à

Saint-Pétersbourg, en a écrit l'histoire en russe, et il a préparé une édition française de son travail; plus tard il publiera les écrits de Bab et d'autres pièces justificatives. De son côté, M. le comte Gobineau imprime dans ce moment un ouvrage sur la Perse actuelle, dans lequel il fera entrer la traduction ou l'analyse des écrits dogmatiques des Babis.

1. *Recherches sur le paganisme arménien*, par M. J. B. Emin. Ouvrage traduit du russe par M. A. de Stadler. Paris, 1861, in-8° (56 pages).

la Mésopotamie, où l'influence araméenne a toujours prédominé; de sorte que les cultes de différentes origines n'auraient pas été combinés et amalgamés dans un système national, mais auraient été suivis selon les localités et simultanément. Je soumets mon doute à M. Emin, qui est infiniment mieux en état que moi de donner une réponse satisfaisante à ces questions.

M. Évariste Prud'homme a traduit l'histoire d'Arménie par Arisdaguès de Lasdiverd[1]. L'auteur était un moine du XI[e] siècle, qui a écrit l'histoire de son temps; il commence avec l'an 1000 et termine avec l'année 1071. Les pères mékhitharistes de Venise avaient publié le texte de ce petit livre, et M. Prud'homme a pensé, avec raison, qu'un historien contemporain était toujours un témoin qu'il valait la peine de faire connaître. Il a trouvé nécessaire d'élaguer une partie des citations incessantes de l'Ancien Testament dans lesquelles le moine cherche des parallèles et peut-être des explications des faits contemporains qu'il raconte, et, à en juger par les nombreux exemples que M. Prud'homme a conservés, le lecteur ne peut que gagner à cette suppression de citations fastidieuses qui n'éclaircissent rien. L'ouvrage est écrit dans ce ton de déclamation et d'élégie qui caractérise les historiens arméniens, et qui n'est que trop naturel chez eux, surtout quand ils ont à décrire les derniers siècles de l'histoire de ce pays malheureux, histoire dont tout le courant n'est marqué que de sang et de ruines. L'époque dont parle Arisdaguès comprend la destruction du royaume d'Ani par les Grecs et le commencement de l'invasion des rois seldjoukides, et son récit, malgré le ton de rhétorique qui y prédomine et le rend difficile à lire, paraît sincère, car il ne déguise point les fautes et les trahisons des Arméniens, et nous laisse voir les motifs et les moyens d'action des acteurs dans cette longue et lugubre tragédie.

1. *Histoire d'Arménie* par Arisdaguès de Lasdiverd, traduite pour la première fois en français et accompagnée de notes par M. Évariste Prud'homme. Paris, 1864, in-8° (148 pages). Tiré à part de la *Revue d'Orient*.

La littérature sanscrite n'a pas fourni son contingent habituel, au moins en Europe; je ne doute pas que les nombreuses presses typographiques et lithographiques hindoues n'aient publié un grand nombre de livres sanscrits, mais je n'ai aucun renseignement à fournir sur leurs productions.

M. Fauche a fait paraître le troisième volume de sa traduction du Mahabhârata[1], et l'exactitude étonnante avec laquelle paraissent les volumes de cette entreprise colossale est une garantie de son achèvement. L'auteur n'a pas dévié de son plan, fort sage, de faire uniquement une traduction sans aucun commentaire, et une traduction littérale, sans l'affaiblir par des tours de style qu'il pourrait être tenté d'employer pour déguiser la répétition des épithètes compliquées de l'épopée. La traduction en devient un peu rude, ce qui n'a aucun inconvénient; mais je crois que le traducteur pourrait éviter certaines tournures de phrases qu'il affectionne et l'emploi de certains mots, comme *sire*, *monarque*, *dame*, *volatiles*, *etc.* qui sonnent mal dans une épopée antique et qu'on n'emploierait pas dans une traduction d'Homère. Mais ce sont de bien petites choses dans une œuvre aussi considérable, et il faut savoir gré à M. Fauche du dévouement qu'il a montré pour la science, car c'est un grand service que de rendre accessible à tous cet immense dépôt de légendes, dont quelques parties sont d'une extrême beauté, et qui, toutes, nous fournissent une foule de renseignements sur les idées, les mœurs et les croyances de l'Inde ancienne, que nous avons tant de peine à comprendre. Une traduction du Mahabhârata est indispensable à tous les savants qui s'occupent de l'histoire de l'antiquité, de la mythologie et des mœurs des nations, et elle est presque tout aussi

1. *Le Mahabhârata*, poème épique, de Krishna Dwaipayana, plus communément appelé Véda-vyasa, c'est-à-dire le Compilateur et l'Ordonnateur des Védas, traduit complètement pour la première fois par M. Hippolyte Fauche, vol. III. Paris, 1865, in-8° (VIII et 583 pages). Le quatrième volume est en grande partie imprimé et devait paraître le 1er juillet; mais une grève de compositeurs en retardera la publication de quelques mois

nécessaire aux plus savants indianistes, car aucune mémoire humaine ne peut suffire à se rappeler tout ce que contient ce recueil, et aucun texte oriental ne permet de retrouver rapidement un fait qu'on y a remarqué, si versé qu'on soit dans la langue.

Un auteur anonyme a publié dernièrement à Londres l'histoire de la secte des Maharadjas[1]. C'est une secte de vishnouites, qui a été formée dans le xve siècle par un brahmane de race telinga, du nom de *Vallabhacharya*. Il se donna pour une incarnation de Vishnou, fit de la partie la plus scandaleuse de la légende de Krishna la base de sa religion, et tous ses descendants ont, depuis ce temps, comme incarnation de Vishnou, exercé à leur tour une domination très immorale sur une secte nombreuse. L'auteur donne des extraits des livres de la secte, décrit le rôle des chefs, la démoralisation des sectaires, fait la description de leurs orgies, donne le texte hindi des chansons qui accompagnent leur culte, et expose tout le système de débauches dégoûtantes et d'exactions que les chefs déifiés de ces malheureux leur imposent. On connaissait cette forme de superstition indienne, quoique imparfaitement; mais dernièrement une enquête judiciaire a mis toutes les turpitudes de cette secte au grand jour, et l'auteur de l'ouvrage que j'annonce fournit, dans un long appendice, les preuves de ce qu'il avance. Il expose le contraste de ces énormités avec la pureté des hymnes des Védas, et il paraît conclure, du grand changement qu'il y aperçoit dans les idées indiennes, qu'un changement total des croyances des Hindous ne serait pas si difficile à amener. Je crois qu'il se trompe. Il est certain que les croyances exprimées dans le Rig-Véda auraient pu se développer autrement que dans l'extravagante mythologie sivaïte et vishnouite; mais le malheur de l'Inde a voulu que ce soit là la voie qu'a suivie la masse du peuple, et des théories comme

1. *History of the sect of the Maharadjas or Vallabhacharyas of Western India*. Londres, 1865, in-8° (xvi, 182 et 183 pages).

celles des Maharadjas ne sont que des conséquences extrêmes, mais naturelles, de cette mythologie. On a vu dans d'autres religions des superstitions qui paraissaient, au premier aspect, tout aussi éloignées des origines de la croyance, et qui ont presque étouffé le fond primitif; mais quand on peut suivre leur histoire, on voit qu'elles provenaient d'un développement de quelque dogme, développement maladif et exorbitant, mais qui n'indique pas le moins du monde une disposition à changer.

L'Inde a été de tout temps plus fertile qu'aucun autre pays en sectes religieuses et philosophiques, et c'est dans ces spéculations que consiste en grande partie son importance dans l'histoire de l'humanité. L'étude de ces systèmes est des plus difficiles. On a devant soi comme un immense kaléidoscope, dont les mouvements incessants amènent des changements perpétuels dans la valeur des éléments et où une idée ou une forme mythologique qui paraissait tout à fait secondaire devient tout à coup principale et le centre d'un système. Il en est ainsi dès le commencement, et dans les hymnes mêmes des Védas on voit déjà ces transformations. Plus tard, quand la mythologie a pris le dessus, le nombre et l'importance de ces variations augmentent indéfiniment. M. Muir a beaucoup fait, dans une série déjà considérable de travaux, pour mettre de l'ordre dans ce chaos apparent en suivant les idées religieuses fondamentales des Hindous, l'une après l'autre, dès leur origine et à travers leurs développements divers. Il continue aujourd'hui ce travail dans trois essais[1], sur la théogonie des Védas, sur leurs idées sur la vie future, et sur les progrès qu'on peut y suivre vers une conception abstraite de la divinité.

M. Weber a pris pour thème d'un mémoire lu à l'Académie de Berlin[2] un de ces livres de théologie qui, sous le nom d'*Upa-*

1. Dans le *Journal of the R. Asiatic Society*, vol. I, p. 1 et 2. Londres, 1865, in-8°. La deuxième partie de ce volume est arrivée à Paris pendant l'impression de ces feuilles.
2. *Die Rama-Tapaniya Upanishad*, von A. Weber. Berlin, 1864, in-4. (Tiré des Mémoires de l'Académie de Berlin, 105 pages.)

nishads, se rattachent aux Védas, contiennent l'exposé des spéculations déjà systématiques des anciennes sectes religieuses, et dont les derniers se confondent par le sujet et par l'époque avec les plus anciens Puranas. Le livre que M. Weber a pris pour sujet est l'Upanishad de Rama, dans lequel ce héros est représenté comme incarnation de Vishnou et devient ainsi le centre d'un culte sectaire dont il est le dieu suprême. M. Weber donne le texte, la traduction complète et un commentaire de ce livre, et discute toutes les données qu'il a pu réunir sur la place que tient ce développement de la mythologie de Rama dans la grande masse des variations du vishnouisme, et sur l'âge comparatif de cet Upanishad. Malheureusement l'âge comparatif est tout ce qu'on peut atteindre dans l'ancienne histoire de l'Inde, et c'est avec une peine infinie qu'on trouve de temps en temps moyen de fixer par une date certaine un nouveau jalon, qui, à son tour, sert d'appui à un nombre de dates comparatives. C'est pour augmenter le nombre de ces jalons que M. Thomas[1] a entrepris de prouver, dans une savante dissertation, l'identité du Xandramas des Grecs avec le Krananda des Indiens, et d'obtenir ainsi un nouveau point fixe autour duquel d'autres dates aujourd'hui encore vagues pourraient se grouper.

De son côté, M. Bhau Daji[2], professeur à Bombay, détermine l'âge de cinq célèbres astronomes indiens, ce qui permettra de fixer approximativement l'époque de la composition des ouvrages qu'ils citent dans leurs livres. Un de ces astronomes est Varahamihira, dont la Société de Calcutta publie un ouvrage dans sa *Bibliotheca indica*[3]. Elle continue de même la publication des autres textes sanscrits qu'elle a commencée,

1. *On the identity of Xandramas and Krananda*, by E. Thomas. Londres, 1865, in-8°. (Tiré du *Journal of the Asiatic Society*, 41 pages.)

2. *On the age and authenticity of the works of Aryabhata, Varahamihira, Brahmagupta, Bhattotpala and Bashkaracharya*, by Dr. Bhau Daji. Journal de la Soc. as. de Londres, nouvelle série. Londres, 1865, in-8°.

3. *The Brihatsanhita of Varaha-Mihira*, edited by Dr. H. Kern, fascic. v. Calcutta, 1865, in-8°.

la Logique de l'école de Nyaya par Gotama[1], le Taittirya Aranyaka, un des appendices théologiques du Yadjour Véda noir[2], le Srauta Sutra d'Aswalayana[3], traité sur une des deux grandes classes de cérémonies brahmaniques, et un ouvrage de morale publique et privée, le Kamandakiya Nitisara[4].

M. Brockhaus, à Leipzig, qui avait déjà publié les cinq premiers livres de la grande collection de contes indiens de Somadeva[5], auteur du XII[e] siècle, continue aujourd'hui son travail par une analyse détaillée du sixième livre. Toutes les recherches de notre temps et, en dernier lieu surtout, celles de M. Benfey, ont prouvé que l'Inde est la véritable patrie des contes et des fables, qui se sont répandus de là vers l'Occident par l'intermédiaire des Perses et des Arabes, et vers l'Orient par le bouddhisme, et que toutes les littératures populaires ont vécu de temps immémorial, et sans s'en douter pour la plupart, d'un fonds indien; ce qu'elles y ont ajouté n'est qu'imitation et développement d'un genre donné, qui était déjà arrivé à une grande perfection lorsqu'il s'est répandu au dehors pour servir de modèle et de stimulant à l'imagination des savants et des ignorants.

M. Nève, à Louvain, dans un petit écrit sur Kalidasa[6], adopte pour ce poète la date qui lui avait été assignée par

1. *The Nyaya Darsana of Gotama*, with the commentary of Vatsyayana, fascic. II. Calcutta, 1864, in-8°.
2. *The Taittirya Aranyaka of the black Yajur Veda*, with the commentary of Sayanacharya, edited by Rajendralala Mitra, fascic. I. Calcutta, 1864, in-8°.
3. *The Srauta Sutra of Aswalayana*, with the commentary of Gargya Narayana, edited by Rama Narayana Vidyaratna, fascic. IV. Calcutta, 1865, in-8°.
4. *The Kamandakya Nitisara*, with extracts from the commentary entitled *Upadhyayanirapeksha*, fascic. III. Calcutta, 1864, in-8°.
5. *Analyse des sechsten Buches von Somadeva*, von Brockhaus. Dans les *Berichte der K. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, 1860. Leipzig, in-8°.
6. *Calidasa ou la poésie sanscrite dans les raffinements de sa culture*, par M. Nève. Paris, 1864, in-8°.

M. Lassen, la fin du IIe siècle de notre ère. M. Bhau Daji[1] fixe à son tour cette date à la fin du Ve siècle ; sa savante dissertation laisse néanmoins au lecteur des doutes sur un nombre de points auxquels touche l'argumentation et qui ont encore besoin d'être précisés. La date de Kalidasa est d'une importance considérable, car elle indique l'époque de la fleur de la culture indienne. On a assigné à Kalidasa successivement des dates qui varient de neuf siècles, quoiqu'il ait été le plus grand poète du pays et ait vécu dans un temps de haute civilisation. C'est un exemple caractéristique des difficultés qui entourent toutes les études indiennes, et pourtant il faut les suivre et y mettre de l'ordre, car il s'agit d'une des quatre ou cinq grandes civilisations auxquelles l'humanité doit ce qu'elle est, et il y a tout un monde sous l'écorce rude et épineuse qui recouvre la littérature indienne.

Le manque de dictionnaires sanscrits offrait depuis longtemps un grand obstacle à l'extension de ces études ; mais cette lacune va disparaître. MM. Burnouf et Leupol, à Nancy, ont terminé leur Dictionnaire sanscrit-français[2] ; le dictionnaire que MM. Boehtlingk et Roth publient pour l'Académie de Saint-Pétersbourg est arrivé à la fin du quatrième volume[3], ce qui fait les trois cinquièmes de l'ensemble, et les auteurs annoncent que dans huit ans leur grande entreprise pourra être terminée. M. Benfey, à Gœttingue, a préparé un dictionnaire sanscrit-anglais qui est, je crois, sous presse ; M. Bopp fait imprimer à Berlin une nouvelle édition de son Vocabulaire sanscrit, et M. Goldstücker, à Londres, annonce une nouvelle édition de Wilson qu'il se propose de publier, sans

1. *On the sanscrit poet Kalidasa*, by Bhao Daji. Bombay, in-8°. Extrait d'un volume du Journal de la Société de Bombay, qui, je crois, n'a pas encore paru.

2. *Dictionnaire classique sanscrit-français*, par É. Burnouf et L. Leupol. Paris, 1865, in-8° (VIII et 781 pages).

3. *Sanskrit Wœrterbuch*, bearbeitet von O. Boehtlingk und R. Roth, vol. IV. Saint-Pétersbourg, 1865, in-4° (1,214 colonnes).

renoncer au travail qu'il a commencé à faire paraître et qui est plutôt un *thesaurus* qu'un dictionnaire.

Je n'ai que peu à dire sur ce qui regarde les littératures qui se rattachent au sanscrit, soit par la langue, soit par les influences historiques. Les personnes qui s'intéressent à la littérature hindoustanie trouveront dans le discours annuel d'ouverture du cours de M. Garcin de Tassy[1] tous les détails désirables sur les productions récentes de la presse musulmane de l'Inde. M. Garcin de Tassy lui-même nous a donné la traduction de l'hindoustani[2] d'une histoire de Schir Schah, roi de Dehli. Schir Schah était un Afghan qui avait profité des dissensions qui s'étaient déclarées dans la famille de l'empereur Houmayoun pour chasser l'empereur, s'emparer de Dehli et y fonder une dynastie de peu de durée, que Houmayoun lui-même parvint à détruire. L'empereur Akbar demanda à Abbas Khan Surwani, dont la famille avait été très impliquée dans ces affaires, de décrire en détail ce sanglant épisode de l'histoire de l'Inde. Le livre fut composé en persan, et M. Garcin de Tassy l'a traduit d'après une version en hindoustani. L'auteur ne s'élève pas beaucoup au-dessus des vues d'un chroniqueur oriental; mais l'exactitude de ses renseignements, les détails dans lesquels il entre et la vivacité de son récit font de son livre une source précieuse pour l'histoire de l'Inde dans le XVI[e] siècle. Pour s'assurer de sa valeur, on n'a qu'à le comparer avec le récit des mêmes événements qu'on trouve dans Ferischta, et qui est d'une déplorable sécheresse à côté de la vie que respirent ces souvenirs de famille.

De toutes les littératures qui se rattachent à la littérature sanscrite par un lien quelconque, les plus importantes de

1. *Cours d'hindoustani, discours d'ouverture*, par M. Garcin de Tassy. Paris, 1864, in-8° (27 pages).
2. *Un chapitre de l'Inde musulmane*, ou *Chronique de Scher Schah. Sultan de Delhi*, traduite de l'hindoustani par M. Garcin de Tassy. Paris, 186?, in-8° (164 pages).

beaucoup sont les littératures bouddhistes. Elles ont été beaucoup étudiées de notre temps, et elles le seront bien plus encore dans l'avenir, jusqu'à ce que la nature de cette religion ait été mise dans son véritable jour, que son histoire ait été approfondie et que la croissance successive des incroyables aberrations qui l'ont dénaturée ait été éclaircie. M. Feer[1] vient de traiter un point qui se rapporte à cette dernière question. Il publie une série de textes tibétains destinés en premier lieu aux auditeurs de son cours de tibétain[2], et il prend occasion d'un de ces textes pour expliquer la manière dont s'est formée la mythologie bouddhique, qui, en principe, est entièrement étrangère à la doctrine du Bouddha, et a fini par l'absorber et l'étouffer sous son monstrueux développement. Il a choisi pour cela la fable de Rahu le géant, qui dévore le soleil et la lune, ce qui produit les éclipses. C'est une fable qui flottait dans les croyances indiennes, probablement des temps les plus anciens; M. Feer nous la montre dans sa forme purement brahmanique telle que la donne le Mahabhârata, puis reprise et modifiée par les bouddhistes et exagérée graduellement jusqu'au monstrueux.

Les textes que publie M. Feer sont tirés du Kandjour, la grande collection de traductions tibétaines de livres bouddhiques, dont nous possédons à Paris un exemplaire imprimé au Boutan et que nous devons à la libéralité de la Société de Calcutta. Mais il nous faudrait avoir aussi la collection encore plus volumineuse intitulée le *Tandjour*, et il serait extrême-

1. *La Légende de Rahu chez les Bramanes et les Buddhistes*, par M. Feer. Paris, 1865, in-8° (38 pages).

2. *Exercice de langue tibétaine*, Légende du roi Açoka. Texte tibétain, transcription, traduction mot à mot par M. H. L. Feer. Paris, 1865, in-8° (16 pages lithographiées).

Textes tires du Kandjour, par M. L. Feer, n° 1. Tchandra-Sutra, Surya-Sutra, Tchatur-Gatha. Paris, 1864, in-8° (16 pages lithographiées).

Textes tirés du Kandjour, par M. L. Feer, n° 2. Composition des écrits bouddhiques. Paris, 1865, in-8 (16 pages lithographiées).

ment important pour les études sur le bouddhisme qu'on pût se procurer l'édition impériale de Pékin de ces deux collections, imprimées en tibétain, en mongol, en chinois et en mandchou. Malheureusement cette édition ne s'achète pas, et il n'y a que l'ambassadeur de France à Pékin qui pourrait l'obtenir directement du gouvernement chinois. Nous ne possédons, ni en pali ni en sanscrit, la plus grande partie des traités qui forment ces immenses collections tibétaines, et si même nous les possédions, la valeur de ces traductions n'en serait pas diminuée, parce qu'elles serviraient de contrôle pour la critique des textes et pour leur interprétation par les savants en Europe.

On était très pauvre en livres palis, qui sont les vraies sources pour l'étude de la religion et de la littérature bouddhistes; mais il vient d'en arriver à Paris une très belle collection. M. Grimblot, qui s'était depuis longtemps livré à l'étude du pali, fut envoyé comme agent consulaire à Colombo, et y resta pendant six ans, qu'il employa à continuer ses études. Les prêtres bouddhistes, qui longtemps refusèrent de lui céder des manuscrits, finirent par être touchés de tant de zèle, consentirent à lui ouvrir leurs bibliothèques, à lui vendre des manuscrits et à en copier pour lui, et il réussit ainsi à réunir une grande partie de ce qu'il y a de plus ancien et de plus important pour l'histoire et la doctrine du bouddhisme. Il se propose de publier une partie de ces matériaux, accumulés si laborieusement, sous le titre de *Bibliotheca palica*. Il commencera par les textes des discours du Bouddha recueillis par ses disciples dans le premier concile, tenu immédiatement après sa mort et contenus dans le Tipitaca; il accompagnera ces textes des gloses de Bouddhagosha, prêtre hindou du VI[e] siècle, qui vint à Ceylan pour y recueillir les livres palis qui manquaient aux Bouddhistes de l'Inde, et qui composa, aussi en pali, un commentaire des actes du premier concile, travail plein d'éclaircissements et de faits historiques, tirés de livres aujourd'hui perdus. Il fera suivre ces textes du Dipavanso, histoire du

bouddhisme à Ceylan, antérieure au Mahavanso, puis d'un texte du Mahavanso, plus correct et plus complet que celui de Turnour, et accompagné du commentaire que l'auteur du Mahavanso lui-même a écrit sur son livre. Pour faciliter l'étude de ces textes il publiera en même temps le plus ancien dictionnaire pali, l'Abidhana Padipika, avec une traduction et un index alphabétique, et le texte de deux anciennes grammaires, les Sutras de Kacciayana et le Rupa Siddhi, avec les index nécessaires. Ces publications donneront une nouvelle impulsion aux études sur le bouddhisme, et permettront de continuer avec de plus amples ressources les travaux que Burnouf avait entrepris et qu'une mort prématurée a si malheureusement interrompus. Ce sont des études de la plus grande importance, d'abord pour l'histoire de l'Inde, parce que les livres bouddhiques donnent des dates autour desquelles on peut fixer les vagues données que fournit la littérature brahmanique ; ensuite et surtout elles sont importantes pour l'histoire de l'esprit humain, car aucune religion n'a agi sur un aussi grand nombre d'hommes que le bouddhisme, qui compte encore aujourd'hui plus d'adhérents qu'aucune autre, et qui malgré sa décadence spirituelle et les superstitions et les vaines pratiques qui obscurcissent partout l'intelligence de ses sectateurs, influence encore par la trace ineffaçable de ses premiers principes la manière de penser et la conduite de centaines de millions d'hommes.

Il ne me reste plus qu'à mentionner le petit nombre d'ouvrages qui ont paru sur la Chine et sur les littératures des peuples qui l'entourent.

M. Plath, à Munich, continue ses recherches sur l'état social de la Chine antique. Il vient de publier un mémoire sur la constitution et l'administration de la Chine sous les trois premières dynasties[1]. M. E. Biot avait traité le même sujet, mais

1. *Ueber die Verfassung und Verwaltung China's unter den drei ersten Dynastieen*, von Dr J. H. Plath. Munich, 1865, in-4° (142 pages). Tiré des *Mémoires de l'Académie de Munich*, vol. X.

d'une manière plus restreinte, et n'avait parlé que de la troisième dynastie, parce qu'il supposait que le système féodal chinois était né sous elle. M. Plath prouve très bien que ce système remonte beaucoup plus haut, et qu'il a prévalu en Chine pendant près de deux mille ans. La féodalité détruisit graduellement l'autorité des empereurs, jeta la Chine dans des désordres épouvantables et donna à la fin lieu, au IIIe siècle avant notre ère, aux entreprises de Chi-hoang-ti, qui introduisit le système d'autocratie et de centralisation que la Chine a gardé depuis ce temps.

M. Plath traite de l'origine de l'empire chinois, de l'organisation politique sous les trois premières dynasties et de la constitution féodale des provinces, et il montre les raisons de la décadence graduelle que cette constitution a amenée. M. Plath a accumulé beaucoup de faits et de matériaux sur le sujet qu'il a choisi, et il précise et complète en beaucoup de points l'image qu'on pouvait se faire de l'état politique de la Chine au IIe siècle avant notre ère, d'après les travaux des jésuites et ceux de Biot. Ces études sur l'histoire de la civilisation chinoise sont encore incomplètes; mais elles sont d'un grand intérêt et seront certainement continuées d'époque en époque, jusqu'à ce que nous ayons une idée précise de ce que ce peuple a réellement accompli, et en quoi et pourquoi il est resté au-dessous de ce que promettaient des commencements si brillants. On peut entrevoir les causes de cette défaillance; mais il faut encore bien des études spéciales sur beaucoup de sujets avant qu'on puisse s'en rendre un compte complet. C'est tout un côté de l'histoire du genre humain et digne des travaux les plus assidus et des spéculations des esprits les plus distingués.

M. Pauthier a publié un nouveau texte des voyages de Marco Polo[1], et comme il en a fait, par une longue introduction et

1. *Le livre de Marco Polo*, citoyen de Venise, conseiller privé et commissaire impérial de Koubilai-Khan, rédigé en français sous sa dictée en

par un commentaire, presque un traité de l'histoire et de la géographie de la Chine au XIIIe siècle, son travail rentre dans notre sujet. M. Pauthier prouve que la relation la plus authentique de ces voyages est contenue dans le texte français que Marco Polo, après l'avoir revu, avait remis à Thiébault Cépoy, et il publie ce texte, qui n'avait jamais été imprimé, d'après un excellent manuscrit de la bibliothèque de Paris. Il donne dans une introduction un exposé critique de la vie et des voyages de Marco Polo, une dissertation sur la langue dans laquelle il a composé son livre et un aperçu de l'état politique de l'Asie au XIIIe siècle; ensuite il accompagne le texte d'un commentaire fort étendu, tiré surtout de sources chinoises, dans lequel il traite de tous les points historiques, géographiques et commerciaux auxquels a touché son auteur. Il ajoute dans un appendice deux inscriptions mongoles en écriture passapa qu'il avait déjà expliquées dans votre journal, et les lettres de deux princes mongols à Philippe le Bel, que Rémusat avait fait connaître. Marco Polo a eu le sort d'Hérodote; plus le savoir a fait des progrès dans le monde, plus leur véracité a été reconnue, et cette édition du meilleur texte du voyageur et le nouveau commentaire, tiré de sources qui étaient inaccessibles aux éditeurs antérieurs, ne peuvent qu'accroître encore l'estime dans laquelle il a été tenu.

M. Legge, à Hongkong, continue son grand ouvrage, les Classiques chinois; on dit que le troisième et le quatrième volume, contenant le Chou-king, ont paru. C'est de beaucoup le plus important pour nous des ouvrages classiques des Chinois, et le commentaire de M. Legge sera reçu en Europe avec reconnaissance et grande curiosité.

1293 par Rusticien de Pise, publié pour la première fois d'après la rédaction primitive du livre, revue par Marco Polo lui-même et donnée par lui en 1307 à Thiébault de Cépoy, accompagné de commentaires géographiques et historiques, tirés des écrivains orientaux principalement chinois, avec une carte générale de l'Asie, par M. G. Pauthier. Paris, 1865; in-8° (CLVI et 832 pages. Prix : 40 francs).

M. Edkins, à Shanghaï, a publié une nouvelle édition de sa grammaire chinoise[1]. Le but qu'il se propose est d'aider les Européens en Chine à apprendre la langue actuellement parlée et écrite par les classes cultivées, c'est-à-dire ce qu'on est convenu aujourd'hui d'appeler le *dialecte mandarin*. Il traite, dans la première moitié du volume, en grand détail, des règles et des variations de la prononciation, sujet qui naturellement a plus d'importance pour les lecteurs qui se trouvent en Chine que pour nous; mais comme M. Edkins est un homme très savant dans l'histoire de la langue chinoise, il trouve moyen de nous faire connaître une foule de renseignements sur l'ancienne prononciation chinoise qui sont d'un intérêt très réel pour l'histoire de la langue et pour l'intelligence des livres classiques, et, s'il voulait écrire un traité systématique sur les changements que la langue et la prononciation ont éprouvés en Chine, il rendrait un grand service à la science. Le reste du volume contient l'exposé des formes grammaticales, ou plutôt des expédients dont se sert la langue chinoise pour remplacer les formes qui lui manquent. Cette partie de l'ouvrage est traitée dans un ordre naturel et intelligible, et remplie d'observations puisées dans une profonde connaissance de la langue écrite et parlée.

J'ai annoncé l'année dernière un manuel de grammaire chinoise, par M. Summers, à Londres. Je ne connaissais pas alors une grammaire plus développée qu'il avait publiée presque en même temps[2]. Il s'y est proposé d'aider les étudiants en Europe à acquérir la connaissance du dialecte mandarin. Il donne, après avoir traité de l'écriture, des formes et de la syntaxe, une chrestomathie avec transcription et traduction. Il se

1. *A Grammar of the Chinese colloquial language, commonly called the mandarin dialect*, by Joseph Edkins, of the London missionary Society. Second edition revised. Shanghaï, 1863, in-4° (VIII et 219 pages).

2. *A Handbook of the Chinese language*. Parts I and II, Grammar and Chrestomathy, prepared with a view to initiate the student of Chinese in the rudiments of this language and to supply materials for his early studies, by James Summers. Oxford, 1863, in-8°.(XXX, 231, 105 et 39 pages.

sert beaucoup de la transcription seule dans les exemples qu'il cite dans la grammaire, je suppose pour en réduire l'étendue; mais il vaudrait mieux omettre ce qu'on ne veut pas écrire aussi en caractères chinois. On voit dans les grammaires de M. Edkins et de M. Summers que l'on attache, avec raison, plus d'importance qu'auparavant à l'énumération et à la définition du sens des particules dans lesquelles consiste la partie la plus importante et la plus délicate de la grammaire chinoise. Et pourtant je crois que ce qu'on a fait jusqu'ici pour cette partie capitale de la langue est très insuffisant, et qu'un traité spécial et détaillé sur les particules chinoises est un grand *desideratum*. Il devrait contenir l'énumération complète de ces mots auxiliaires et la définition exacte de leur emploi, de leur influence sur la tournure de la phrase, et de leur valeur grammaticale, et appuyer le tout par des exemples bien choisis et placés dans leur ordre chronologique. L'étude du chinois est, de toutes les études orientales, celle qui a fait le moins de progrès en Europe, quoiqu'il n'y en ait pas une qui puisse fournir des faits plus nombreux et plus variés qu'elle; mais il faut des secours plus amples que ceux que nous possédons pour cette étude difficile.

Il est arrivé récemment quelques exemplaires d'un vocabulaire latin-chinois, publié en Chine par Mgr Perny évêque de Sse-Tchouen [1]. Ce volume est destiné à l'usage des séminaires catholiques en Chine, pour l'enseignement du latin aux prêtres indigènes; il contient à peu près vingt mille mots latins avec leur traduction en chinois, mais sans autres détails, chaque mot n'occupant qu'une ligne. Le livre est gravé sur bois en deux colonnes et assez proprement exécuté, mais il ne peut être d'aucune utilité pour les études chinoises en Europe. Nous avons besoin d'un dictionnaire chinois, le plus riche possible en mots

1. *Vocabularium latino-sinicum, ad usum studiosæ juventutis sinicæ*, auctore Paulo Perny, 1861, in-8° (721 pages). A la fin du volume on lit : « Explicit vocabularium latino-sinicum, in pago dicto Kiéoutchay e tribu aborigena Tchong-kin-tsi, anno Domini 1862. »

composés, en emplois métaphoriques de mots et de phrases, et en explications des nuances délicates que l'usage introduit dans toute littérature riche et ancienne comme celle de la Chine.

Le *Code annamite*, dont M. Aubaret, consul général de France à Bangkok, vient de publier une traduction [1], est un ouvrage chinois d'origine et de langue, car les Cochinchinois ont adopté le Code chinois tout entier. Il n'y a de différence que dans les Règlements supplémentaires que l'on y ajoute de temps en temps tant en Chine qu'en Cochinchine. Ces règlements forment la partie mobile de la législation; ils sont revus en Chine tous les cinq ans et en Cochinchine à des époques arbitraires. Le Code chinois est très connu en Europe, par la traduction qu'en a publiée sir G. Staunton; M. Aubaret l'a traduit de nouveau sur l'édition officielle cochinchinoise, qui ne diffère de son prototype que par l'ordre plus logique dans lequel les chapitres sont placés. M. Aubaret a eu soin de traduire aussi les Règlements supplémentaires par lesquels le Code annamite se distingue du Code chinois. Cette traduction mettra l'administration française à Saïgon en état d'appliquer les lois du pays, et M. Aubaret espère qu'elle sera suivie de la publication du Code en langue annamite, pour que le peuple puisse prendre lui-même connaissance des lois qui l'ont gouverné depuis si longtemps, sans qu'il ait pu en lire le texte. Il est grand partisan de l'introduction de l'alphabet de transcription dont les missionnaires catholiques se servent dans leurs écoles, et il fait imprimer dans ce moment une grammaire annamite-française dans ce caractère. Il a préparé aussi un vocabulaire annamite-français et français-annamite, qui sera imprimé avec les caractères cochinchinois que l'Imprimerie impériale a fait graver.

La littérature japonaise ne nous a guère apporté cette année

1. *Code annamite.* Lois et règlements du royaume d'Annam, traduits du texte chinois original, par G. Aubaret. Paris, 1865, 2 vol. in-8° (XIV, 394 et 309 pages).

que des promesses. M. de Rosny a publié un *Guide de la conversation japonaise*[1]. Ce sont des conversations, composées à l'aide des membres de la première ambassade du Japon, qu'il fait précéder d'une instruction sur la prononciation en usage à Yédo. Le japonais est imprimé en caractères français, ce qui n'offre pas de difficultés tant qu'il ne s'agit pas de mots chinois. M. de Rosny annonce la continuation de son Dictionnaire japonais-français-anglais, dont la première partie a paru il y a quelques années, et une collection de spécimens d'ouvrages japonais reproduits en *fac-simile* et traduits en rançais.

M. Léon Pagès imprime, de son côté, la continuation de sa reproduction du Dictionnaire japonais des jésuites, qu'il accompagne de la transcription des mots japonais en caractères katakana et d'une traduction française. L'impression de la seconde livraison est très avancée. Il nous promet aussi une Histoire du Japon, dont le troisième volume, qui doit paraître le premier et qui commence à l'année 1580, est sous presse. Enfin, M. Pagès s'est chargé des soins à donner à la publication du Dictionnaire français-anglais-japonais de M. Mermet, missionnaire au Japon, qui formera deux livraisons, dont la première paraîtra dans le courant de l'année. M. Mermet a composé de même un Dictionnaire japonais-français-anglais, qui doit paraître à la suite de la partie française et japonaise.

Nous ne manquerons donc pas de secours pour l'étude de la littérature japonaise, et il faut qu'on l'étudie en Europe, malgré la difficulté qu'elle offre d'exiger la connaissance préalable de la langue et de la littérature chinoises. Aussi longtemps que le Japon avait réussi à se préserver du contact avec les Européens, on pouvait s'occuper de sa littérature comme d'un

1. *Guide de la conversation japonaise*, précédé d'une introduction sur la prononciation en usage à Yédo, par Léon de Rosny. Paris, 1865, in-8° 56 pages).

objet de curiosité scientifique; mais aujourd'hui la connaissance de sa langue, de son histoire, de sa géographie, de son organisation sociale, de ses mœurs, de sa religion et de ses sciences, est devenue une nécessité pour nous, car nous avons porté chez les Japonais, par notre entière ignorance de leur état réel, de leurs idées et de leurs habitudes, la guerre étrangère et la guerre civile, et il est temps que l'Europe justifie par d'autres résultats son intervention dans les affaires d'un pays qui ne demandait que de rester tranquille.

Messieurs, les ouvrages de littérature orientale dont vous venez d'entendre la liste et qui ont paru depuis notre dernière séance annuelle, ou au moins ceux qui sont arrivés à ma connaissance, sont moins nombreux que ceux qui ont été publiés dans la plupart des années antérieures; mais cette diminution ne peut être qu'acccidentelle et momentanée, car elle ne vient aucunement d'un affaiblissement de nos études communes. Celles-ci, au contraire, n'ont jamais été plus sérieuses et plus profondes, elles ne se sont jamais étendues à un plus grand nombre de langues et de sujets, et elles n'ont jamais été poursuivies avec des méthodes plus rigoureuses.

C'est un spectacle étonnant de voir avec quelle rapidité elles se sont formées, et ont pris possession de toute l'étendue du cercle que la nature des choses leur assigne. Plusieurs d'entre nous ont encore pu connaître tous les initiateurs de ces nouvelles études, excepté peut-être Sir W. Jones. Wilkins, Colebrooke, Silvestre de Sacy, Gesenius, Grotefend, Hammer, Rémusat, Champollion, Burnouf étaient des hommes de notre temps; d'autres, qui ont créé à leur tour de nouvelles branches de nos études communes, ou même des sciences entières qui en sont sorties, sont encore en vie et continuent les travaux qu'ils ont si glorieusement commencés. Je n'ai pas besoin de dire leurs noms, qui sont dans toutes les bouches, partout où le savoir est en honneur. Ce grand mouvement littéraire a été provoqué par la coïncidence de plu-

sieurs causes, indépendantes l'une de l'autre. Les exigences d'une théologie plus savante et plus libre, l'extension donnée aux missions en Asie, les rapports politiques plus intimes avec l'Orient, une curiosité toute nouvelle tournée vers les problèmes de l'histoire de la civilisation humaine, un changement dans le goût littéraire, qui cherchait avidement d'autres formes et de nouvelles inspirations, toutes ces raisons ont contribué au désir de mieux connaître l'Asie, ses littératures antiques, ses religions et son histoire. Jusque-là les études orientales s'étaient bornées à ce que réclamait l'interprétation de la Bible, aux études des jésuites sur la Chine, et à quelques tentatives généreuses, mais isolées, comme celle d'Anquetil du Perron.

Les Anglais se sont mis à l'œuvre les premiers. La possession de l'Inde les y conviait, l'intelligence du gouvernement de la Compagnie et la position de ses employés fournissaient les moyens, et l'étude du sanscrit et de tout ce qui en dépend fut fondée. En France les anciennes institutions savantes, l'Académie des inscriptions et le Collège de France offraient un point d'appui. Silvestre de Sacy forma une école, qui a renouvelé dans toute l'Europe l'enseignement de l'arabe et lui a donné une précision qu'il n'avait jamais eue. Rémusat créa l'enseignement du chinois, Champollion découvrit la lecture des hiéroglyphes et Burnouf fit revivre les anciennes langues de la Perse. L'Allemagne entra dans ce mouvement la dernière ; tout y manquait, les hommes et le matériel, mais le public y était mieux préparé que nulle autre part à faire un accueil favorable à toute nouvelle branche de connaissances humaines. Les travaux sur l'antiquité classique poussés à leur dernière limite, les systèmes de philosophie qui se succédaient, l'immense extension donnée aux sciences théologiques, les besoins littéraires de l'école romantique qui cherchait à refaire sur un plan bien plus grand l'histoire des littératures, enfin toute la tendance des esprits portaient les hommes les plus intelligents vers les lettres orientales, dont

on attendait la solution des plus grands problèmes historiques. Des hommes d'un âge mûr et célèbres déjà par d'autres travaux, comme les frères Schlegel, G. de Humboldt et Goerres, furent saisis d'un véritable enthousiasme pour ces nouvelles études et s'y livrèrent avec la plus grande ardeur. Aussitôt que les malheurs des temps ne s'y opposèrent plus, des jeunes gens vinrent à Paris et à Londres pour suivre des cours et copier des manuscrits. Les universités allemandes, grâce à leur constitution libre, s'ouvrirent rapidement à ce nouvel enseignement, et aujourd'hui les lettres orientales sont cultivées en Allemagne plus généralement que dans aucun autre pays. De là elles se répandirent en Russie, en Danemark, en Suède et surtout en Hollande, où elles trouvèrent, d'un côté dans les universités, de l'autre dans les intérêts coloniaux néerlandais, de puissants encouragements; enfin le mouvement pénétra, quoique plus faiblement, en Italie, en Espagne et aux États-Unis d'Amérique, et embrassa ainsi à différents degrés tous les pays qui suivent les voies de la civilisation moderne.

La tâche qu'on entreprit était des plus grandes et des plus ardues. A la renaissance des lettres, on n'avait devant soi que deux langues et deux littératures d'une étendue médiocre, et l'on a mis trois siècles à les approfondir; mais les études orientales étaient en face d'un nombre considérable de langues, de quatre ou cinq grandes littératures, qui elles-mêmes sont entourées d'un bien plus grand nombre de littératures secondaires, dont l'étude devenait indispensable à mesure qu'on avançait; enfin elles avaient à déchiffrer un nombre immense d'inscriptions, composées dans des langues oubliées depuis des milliers d'années et écrites dans des alphabets entièrement inconnus, et pourtant ces inscriptions contenaient tout ce qui nous reste des œuvres de nations qui ont exercé une grande influence sur les destinées de l'humanité, et il était indispensable d'en découvrir le sens.

On n'avait en général des secours, même les plus élémen-

taires, que pour les langues sémitiques; pour les autres, tout faisait défaut; on n'avait ni grammaires ni dictionnaires; la plupart des bibliothèques étaient pauvres en manuscrits; les rares copies d'inscriptions qu'on possédait étaient généralement d'une incorrection vraiment déplorable; enfin, on manquait presque partout de moyens d'imprimer des textes. Mais on se mit courageusement à l'œuvre, chacun créant pour soi-même et avec des difficultés infinies ses instruments de travail; on composa des grammaires et des dictionnaires de toutes les langues et d'un grand nombre de leurs dialectes; on copia des manuscrits et on en fit venir de l'Orient; on se procura des types pour toutes les écritures; on imprima des livres élémentaires; on publia des textes et des traductions, en y appliquant avec une rigueur croissante les règles de la critique que la philologie avait découvertes pour les textes classiques. On ne recula pas devant l'étude des grammaires et des commentaires indigènes, travail aride entre tous, mais nécessaire pour bien pénétrer dans l'histoire et les formations de ces langues antiques. On a étudié ainsi le sanscrit et ses dialectes anciens et modernes, le pali, le pracrit, le kawi, l'hindoustani, le mahratti, le bengali, le guzzurati; on a fait de grands travaux sur les langues des aborigènes de l'Inde, le tamoul, le canara, le telinga, et sur les dialectes des tribus barbares qui se rattachent à cette branche de langues; on a approfondi, comme on ne l'avait jamais fait, l'arabe et tous les dialectes sémitiques en usage dans l'espace compris entre l'Abyssinie et la Mésopotamie; on s'est occupé du persan et de ses dialectes; on a retrouvé le zend, le pehlevi et le parsi; on a étudié l'arménien, le géorgien, l'afghan et toutes les langues tartares qui sont parlées depuis Constantinople jusqu'à Pékin; et même les dialectes finnois, qui offrent à peine des rudiments de littérature, ont été l'objet de travaux considérables; on a cultivé les langues des îles de la Sonde, le malais, le javanais; on a étudié le tibétain et les langues de la presqu'île au delà du Gange, le birman, le cochinchinois; on a rendu accessible le chinois, et l'on s'occupe très sérieusement du

japonais. Enfin on a fait revivre par des efforts inouïs de travail et de sagacité les langues des peuples antiques, qui ne nous en avaient laissé des traces que dans leurs inscriptions, dont la lecture et le sens étaient perdus depuis longtemps. On a retrouvé ainsi l'ancien égyptien dans les hiéroglyphes, le perse du temps de Darius dans les inscriptions cunéiformes de Persépolis, le babylonien dans les inscriptions de Ninive, la langue des Phéniciens dans les débris sculptés qu'on rencontre dans les ruines de leurs colonies, le himyarite dans les inscriptions de Saba, le nabathéen dans les inscriptions du Sinaï, le dialecte sanscrit du bouddhisme primitif dans les inscriptions d'Açoka; et l'on comprend tout l'appui que reçoit l'histoire ancienne de la lecture de tant de documents contemporains et d'une aussi incontestable authenticité.

Un des premiers résultats de ces travaux si profonds et si variés sur les langues a été la création d'une science toute nouvelle, de la grammaire comparée, qui est un instrument d'une délicatesse et d'une puissance incomparables, tant pour la philologie que pour les plus anciennes époques de l'histoire. Elle nous met en état de pénétrer dans les lois du langage, d'expliquer les anomalies des dialectes, de fixer avec précision les parentés des races humaines, et permet de tirer des langues des indications certaines sur l'état de la civilisation de chaque race dans des temps bien antérieurs à toute tradition historique. Elle fait aujourd'hui encore essentiellement partie des études orientales, parce qu'elle en est sortie et qu'elle n'a encore guère été sérieusement appliquée qu'à des langues ariennes et sémitiques. Elle s'étendra un jour sur toutes les races humaines, et, de même que Humboldt en a déjà fait l'application aux langues océaniennes, elle déterminera un jour l'ethnographie de l'Amérique et de l'Afrique; mais les lettres orientales auront toujours la gloire de lui avoir donné naissance.

Tous ces travaux de philologie n'étaient que des préparatifs

pour les études réelles des littératures orientales. Aussitôt qu'on a été en possession de l'instrument, on s'est mis à l'œuvre pour refaire l'histoire de l'Orient, dans le sens du mot le plus large, et toutes les parties des sciences historiques ont bientôt ressenti l'influence de ce nouvel et puissant élément, même celles qui paraissaient devoir y participer le moins, comme, par exemple, l'histoire des sciences exactes. Mais ce sont avant tout les sciences intellectuelles qui ont profité des nouvelles lumières. L'histoire des religions dépend entièrement de nos études; elle est à refaire en grande partie et se refait tous les jours. Les travaux sur les Védas et le brahmanisme, sur le Zendavesta, sur le bouddhisme, sur Confucius, sur Muhammed et sur le mysticisme des Soufis, donnent déjà, tout incomplets qu'ils sont pour la plupart, une base bien autrement solide à l'histoire des religions que tout ce qu'on possédait et imaginait autrefois. La philosophie rencontre dans l'Inde ses origines et un développement d'une profondeur inattendue; elle ne peut négliger les écoles métaphysiques et morales des Chinois, et elle trouve chez les Arabes les maîtres de la scolastique de l'Occident. L'histoire du droit trouve dans l'Inde, en Chine et chez les Arabes trois peuples essentiellement législateurs, dont elle doit tenir un très grand compte. L'histoire littéraire est peut-être de toutes les parties des connaissances humaines celle qui a gagné le plus à nos études. Les hymnes des Védas, les drames indiens, les grandes épopées indiennes et persanes, les romans chinois, les poésies lyriques de tous les peuples orientaux, les contes des Hindous et des Arabes, les ballades nationales et, plus tard, la poésie d'art des Arabes sont autant de manifestations de l'esprit littéraire dans des œuvres qui nous étonnent par leur grandeur et leur force, ou nous charment par leur grâce. Elles ne peuvent pas nous servir de modèles, mais elles élargissent l'horizon littéraire d'une manière incalculable.

Quant à l'histoire politique de l'Orient, elle s'élabore lentement et graduellement; car il ne s'agit pas seulement de

constater les gros faits des conquêtes, des batailles et des successions des dynasties, il s'agit de comprendre l'organisation de ses peuples, ses idées auxquelles ils obéissent, les motifs qui les font agir, pour expliquer la résistance qu'ils ont pu opposer, et pour donner les raisons de leur grandeur et de leur décadence. L'histoire de ces grandes monarchies n'a que peu d'intérêt si nous nous en tenons aux faits extérieurs, parce que leur sort a eu peu d'influence sur le nôtre; mais il y a là-dessous une histoire humaine digne de toute notre sympathie et faisant essentiellement partie de l'histoire universelle. Qui est-ce qui pourrait prendre plaisir à lire l'histoire de la Chine du P. Mailla? Mais quand nous connaîtrons mieux le développement de la civilisation chinoise, quand nous pourrons en suivre les phases et les causes, quand nous verrons clairement de quoi il s'agissait dans ces événements, ces noms, qui ne nous font aujourd'hui aucune impression, prendront de la vie et deviendront les représentants d'hommes comme nous, d'idées et d'intérêts comme les nôtres. Les Anglais ont pu faire cela pour quelques parties de l'histoire de l'Inde, on l'a fait pour la vie de Muhammed, on l'a essayé avec un certain succès pour les Djinguiskhanides; on pourra prochainement le faire pour l'histoire du khalife Mamoun et montrer de quels grands intérêts il s'agissait alors à Bagdad; on pourrait déjà le faire pour Confucius ou pour l'empereur Akbar, et peut-être bientôt pour le Bouddha. A mesure que des matériaux de toute espèce s'accumulent, de nouveaux points ressortiront de cette masse encore un peu indistincte du monde oriental ancien; et l'histoire que nous nommons universelle, et qui est réduite aujourd'hui à celle d'un assez petit nombre de peuples, gagnera en surface et en profondeur et deviendra de plus en plus ce qu'elle doit être : le tableau de tous les grands faits et des grands intérêts qui ont agi sur le développement des sociétés humaines.

Cette histoire de la civilisation en Asie est le point central vers lequel convergent tous les travaux que nous voyons s'ac-

complir tous les jours dans nos études, et ce qu'il y a de vraiment admirable dans la direction qu'ont prise les écoles orientales en Europe, c'est qu'elles n'ont jamais perdu de vue ce grand but. Si divers, si individuels, si spéciaux, si arides en apparence que puissent être les travaux de chacun de nous, tous sont nécessaires à l'édifice à construire et finissent par y prendre leur place.

Mais il ne faut pas se dissimuler que malgré tant d'efforts nous sommes encore loin, je ne dis pas du couronnement de l'œuvre, car heureusement les sciences n'ont pas de couronnement, mais d'un ensemble satisfaisant pour l'esprit. Tout est commencé, mais aucune partie n'est achevée, les méthodes sont trouvées, la route est ouverte, les matériaux sont abondants, mais l'entreprise est immense. Chaque progrès qu'on fait montre la nécessité d'en faire de nouveaux et dévoile des lacunes qu'on n'avait pas soupçonnées, chaque texte qu'on publie provoque de nouveaux besoins, chaque sujet qu'on entame laisse voir une infinité de recherches à faire. Les travailleurs ne manquent pas, la grandeur du sujet, l'attrait de l'inconnu, la certitude de voir récompenser tout effort réel par une découverte, sont de puissants stimulants pour la jeunesse. Mais cette ardeur et ce dévouement ne peuvent pas toujours vaincre le défaut de moyens matériels, qui sont beaucoup au-dessous des besoins de la science. Les gouvernements et les corps savants constitués ont fait quelque chose pour ces études, mais beaucoup trop peu, et leurs progrès rapides sont dus bien plus à des dévouements et à des sacrifices individuels, sacrifices plus grands et plus pénibles que le monde ne se l'imagine, qu'à des encouragements publics. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet, car je ne veux pas faire le martyrologe des lettres orientales; je le dis seulement à la gloire de ceux qui se sont sacrifiés ainsi à l'avancement de la science.

Ce n'est pourtant pas une science que l'on puisse sans dommage abandonner à ses propres forces dans l'espoir que la cu-

riosité des savants et du public suffira à la cultiver. Il faut l'aider et l'encourager, car il y a un grand intérêt à ce qu'elle fasse des progrès rapides. Toute découverte scientifique produit ses effets; si abstraite, si éloignée de la vie pratique qu'elle paraisse, elle ne reste pas stérile; les savants la trouvent, le monde l'applique et souvent de la manière la plus inattendue. Pour nos études, la route est tout indiquée et l'application est certaine et urgente. L'Europe est aujourd'hui maîtresse de l'Orient, mais maîtresse ignorante et par conséquent violente; elle ne sait que détruire, et pourtant il lui importe de savoir ce qu'elle fait, de connaître les hommes sur lesquels elle veut agir, de ne pas se heurter inutilement contre des institutions et des idées profondément enracinées dans les esprits, de ne pas détruire ce qui fait la vie de ces peuples, ce sur quoi on peut s'appuyer pour les relever. L'Orient est presque partout en décadence, mais il n'en est pas moins gouverné par des idées anciennes qui servent de règle pour les actions de l'homme le plus ignorant; il ne pourrait pas les énoncer, mais il leur obéit d'autant plus aveuglément qu'il a à côté de lui une classe lettrée qui les partage et qui tient dans ses mains la clef de sa conscience. Les missionnaires le savent bien; ils convertissent facilement une tribu sauvage; mais l'homme ignorant, qui a derrière lui une religion ancienne et une caste savante en laquelle il a confiance, est inaccessible. Voyez le peu de sécurité de l'empire anglais dans l'Inde; et pourtant l'administration coloniale des Anglais est la meilleure qu'il y ait jamais eu. Mais l'opinion publique en Angleterre n'est pas assez éclairée sur l'Inde pour produire un degré suffisant de sympathie pour ces peuples, et il n'y a que la sympathie qui permette d'agir sur les hommes. On n'en a que pour ce qu'on comprend; on ne peut ménager les sentiments d'un peuple que quand on connaît son passé; on ne peut l'élever que quand on respecte ce qu'il a de bon. Les recherches des savants paraissent bien éloignées de l'action directe, mais elles servent par leurs résultats à former une opinion publique qui est toute-puissante dans l'état actuel du monde. Je ne m'é-

tendrai pas sur ce sujet, dont les développements seraient infinis, mais la thèse elle-même me paraît évidente; il est certain que l'Europe est aujourd'hui toute-puissante en Orient, mais qu'elle est encore beaucoup trop ignorante pour pouvoir exercer sur lui autre chose qu'une action aveugle et généralement désastreuse, malgré toutes ses prétentions de porter partout la civilisation; elle doit apprendre à connaître l'Asie, sous peine de ne produire que des ruines en Orient et des désastres et de la honte pour elle-même.

L'influence des études orientales a encore un autre côté, moins évident, mais tout aussi important. S'il faut agir sur les Européens, il faut aussi agir sur les Orientaux. Leur grand malheur est la décadence dans laquelle sont tombées chez eux les sciences. Après nous avoir souvent précédés, ils se sont arrêtés par l'influence de diverses circonstances dans les pays divers, ont adopté des théories toutes faites, ont regardé leurs sciences comme achevées, ont négligé la critique et les méthodes d'observation et se sont contentés de formules qu'ils ont crues définitives. Il est difficile de leur communiquer nos sciences directement, elles sont trop loin de leur point de départ; l'esprit ne peut pas franchir d'un bond une aussi grande distance. Ils doivent à leur tour parcourir le chemin que nous avons fait, et ils le feront plus facilement avec notre aide; mais la première chose est d'éveiller en eux le besoin d'apprendre, et c'est à cela que leur sert l'observation de la manière dont nous nous occupons de leurs textes sacrés, de leur histoire, de leurs sciences; ils y apprennent les méthodes de la critique et l'avantage de connaissances nouvelles pour comprendre ce qu'ils croyaient si bien savoir. On voit l'effet de cette influence par bien des signes et par des exemples qui deviennent de plus en plus nombreux chez les Hindous, les Arabes et les Chinois, et qui se produisent tantôt sous forme de controverse, tantôt sous forme d'imitation. L'une et l'autre concourent également au but, et si nos méthodes parviennent, comme il y a lieu de l'espérer, à s'introduire dans leurs écoles savantes,

le plus grand pas pour leur régénération sera fait; car la réforme ne peut venir que de l'intérieur même d'une nation, et il n'est possible d'agir sur elle d'une manière sûre que par les classes savantes qu'elle est accoutumée à respecter et de la main desquelles elle acceptera le progrès.

it à mes souvenirs de con-
·ment variée, souvenirs né-
inexacts dans plusieurs
l'aide d'une mémoire
'er ou rectifier.

XX

1769; il entra de
rtit officier d'ar-
e de Flandre,
bandonné, à
d'étranges
faire des
thèque
Bible
's et
rs

ANNÉE 1865-186

RAPPORT LU LE 25 JUIN 1866

URS,

es réunis aujourd'hui pour célébrer le quarante-
iversaire de la Société, et cette longue existence
tre association repose sur une base naturelle, et
l à un besoin réel de la science. Je crois que,
i assistaient au premier anniversaire après la
n peu auguraient aussi favorablement de la durée
'ils avaient fondée. Ce qui l'a soutenue, c'est
et l'extension que les études orientales ont ac-
ce temps, et auxquelles la Société elle-même a
ribué, et il n'y a aucune présomption à prédire
avec l'intérêt qui s'attache de plus en plus aux
l'Asie, et qu'elle surmontera aisément les diffi-
vie un peu longue amène en toute chose hu-

itrons cette année quelques-unes de ces diffi-
r une coïncidence malencontreuse, se sont pré-
e en même temps. Plusieurs membres de votre
vos Commissions ont offert leur démission, parce

que l'état de leur santé et de leurs travaux ne leur permettait plus de consacrer à vos affaires le temps nécessaire; le Conseil a pourvu provisoirement à ces vacances, et il espère que vous confirmerez les choix qu'il vous propose. La cessation de la librairie Duprat, qui, depuis longtemps, était chargée de la vente de votre Journal et de vos ouvrages, nous a obligés de choisir un nouveau libraire, et nous avons la conviction que vos affaires ne perdront pas à ce changement. Nous en dirons autant des nouveaux arrangements que nous force de prendre l'expropriation de la maison qui a été depuis douze ans le siège de la Société. Nous y trouverons les moyens d'arriver à plus d'exactitude dans le service de notre Journal, qui, dans les derniers temps, a donné lieu à de justes et nombreuses plaintes de la part des membres. Le Conseil s'occupe activement de ces mesures, et j'aurais désiré pouvoir vous annoncer aujourd'hui les nouveaux arrangements; mais, si pressés que nous soyons par le temps, nous n'avons pas encore pu tout conclure. Tout cela, du reste, ne constitue que des accidents extérieurs, des inconvénients momentanés, et qui amèneront à la fin un état préférable à ce qui existait; ils ne touchent en rien à la nature de la Société, ni à son importance réelle, qui consiste dans ses travaux et est tout à fait indépendante de ces embarras matériels et passagers.

Mais avant de vous rendre compte de vos travaux de l'année dernière, je dois dire quelques mots sur deux de nos confrères que nous avons perdus dans le courant de l'année, et dont la mort laissera de vifs regrets chez tous ceux qui les ont connus: ce sont M. Troyer et M. l'abbé Bardelli.

Le capitaine Antoine Troyer a été pendant longtemps un membre zélé et actif de votre Conseil, et ce n'est que par les infirmités d'un âge prolongé bien au delà des limites ordinaires de la vie qu'il a été empêché, pendant les dernières années, de prendre part à vos réunions. Je voudrais pouvoir vous retracer la vie de cet aimable vieillard, que vous avez tous con-

nu; malheureusement je suis réduit à mes souvenirs de conversations sur sa carrière singulièrement variée, souvenirs nécessairement incomplets, peut-être inexacts dans plusieurs points, et que l'un ou l'autre de vous, à l'aide d'une mémoire plus fidèle, pourra probablement compléter ou rectifier.

M. Troyer était né en Autriche vers l'an 1769; il entra de bonne heure dans une école militaire, et en sortit officier d'artillerie. Comme tel, il fut chargé, dans la guerre de Flandre, en 1792, d'occuper et de défendre un couvent abandonné, à Gand, et c'est là qu'il commença ses études sous d'étranges auspices. Il trouva un jour des artilleurs occupés à faire des gargousses avec des livres qu'ils avaient pris dans la bibliothèque des moines; ils allaient dépecer un bel exemplaire d'une Bible polyglotte, lorsqu'il survint, sauva le livre de leurs mains et le fit transporter dans sa cellule, où il charma les longs loisirs de sa garnison par l'étude de la traduction arabe de l'Ancien Testament. De là, il fut transféré à l'armée d'Italie, d'où il fut détaché comme commissaire auprès du corps anglais devant Gênes. Il y fit la connaissance de Lord William Bentinck, et cette circonstance changea tout le cours de sa vie. Lord William prit en amitié ce jeune officier, plein de vie et d'instruction, et lui proposa, en 1803, de l'accompagner, en qualité de secrétaire militaire, à Madras, dont le gouvernement venait de lui être confié. Il accepta avec empressement une carrière qui promettait tant de satisfaction à son insatiable curiosité mais il fallait, pour pouvoir occuper cette place, avoir un rang dans l'armée anglaise, et le gouvernement lui donna une compagnie dans un régiment de chasseurs de Ceylan, qu'on était en train de lever. Il m'a raconté en riant qu'il n'avait pas vu l'uniforme de son régiment, car il s'empressa de vendre son brevet, et, étant ainsi en règle comme capitaine en retraite, il partit pour l'Inde. Sa place officielle à Madras, quoique loin d'être une sinécure, ne suffisait pas à son activité, et il se chargea, si je ne me trompe, d'un cours de mathémathiques et devint directeur du collège musulman. Lord William fut rap-

pelé en 1811; mais M. Troyer continua à rester à la tête de la medressé, et s'occupa de l'étude du tamoul, de l'hindoustani et du persan. C'est à cette époque qu'il entreprit de traduire en vers allemands le *Livre des Rois*, de Firdousi. Ce travail n'a pas été achevé, mais j'ai encore en main quelques cahiers contenant un certain nombre d'épisodes assez élégamment rendus, et il est à regretter que M. Troyer n'ait pas publié ces traductions, qui auraient servi à attirer l'attention sur un ouvrage qui alors n'était réellement connu que de nom. Je ne me rappelle pas dans quelle année il quitta Madras, je sais seulement qu'il épousa à Pondichéry une demoiselle française et qu'il revint avec elle à Paris, où il se livra, dans une retraite silencieuse, à la continuation de ses études.

Lord William Bentinck l'arracha de nouveau à son repos en lui proposant, en 1827, de l'accompagner encore une fois dans l'Inde, où il se rendait comme gouverneur général. De la part d'un homme aussi honnête, aussi zélé pour le bien public et aussi fort en garde contre les abus d'influence que l'était Lord William, cette confiance dans la capacité et dans le désintéressement de M. Troyer faisait également honneur à l'un et à l'autre. M. Troyer ne résista pas à cet appel; il resta à Calcutta pendant tout le temps du gouvernement de Lord William, et, lorsque celui-ci fut rappelé, en 1833, il continua à résider à Calcutta pour gérer le collège brahmanique, dont il avait pris la direction quelque temps auparavant. Il s'y livra, avec son ardeur ordinaire, à l'étude du sanscrit et rapporta, en 1835, à Paris une quantité de travaux préparés ou commencés, dont deux seulement ont vu le jour dans les circonstances suivantes. Au moment où M. Troyer quitta l'Inde pour la seconde fois, il venait de s'élever dans l'opinion publique européenne une de ces bouffées anti-orientales qui naissent de temps en temps à Calcutta, et qui, malheureusement, menacent de devenir fréquentes. On abandonna alors précipitamment, par ordre du gouverneur général, l'impression de tous les ouvrages orientaux commencés aux frais du gouvernement : le Mahabharat,

la Chronique de Kashmir et autres, et M. Troyer proposa à votre Société de publier le texte et la traduction de ce dernier ouvrage. La Société accepta sa proposition, et M. Troyer fit paraître, en 1840, les deux premiers volumes, contenant le texte et le commentaire des six premiers livres, une esquisse historique et géographique sur le Kashmir et un examen critique de la Chronique. Dans l'intervalle, M. James Prinsep avait généreusement pris sur lui de terminer à ses frais les impressions commencées, et le texte entier de la Chronique avait paru à Calcutta, ce qui fit renoncer M. Troyer à la continuation de l'impression du texte, d'autant plus que ses deux premiers volumes en contenaient la partie principale et qu'il n'avait plus à sa disposition les manuscrits qui lui avaient servi pour le commencement, de sorte qu'il aurait été réduit à simplement reproduire le texte de Calcutta. Il se contenta alors de publier, dans un troisième volume, la traduction du reste de l'ouvrage[1].

Le Comité de traduction de Londres avait chargé M. Shea de la traduction du *Dabistan*, histoire des religions, écrite en persan par un auteur dont le nom n'est pas encore bien constaté, mais qui a certainement vécu après la mort de l'empereur Akbar et devait appartenir à l'école religieuse fondée ou patronnée par ce prince. M. Shea mourut après avoir traduit deux cinquièmes de l'ouvrage, et le Comité, qui savait que M. Troyer s'était occupé dans l'Inde de ce curieux livre, le pria de continuer ce travail. Il publia, en 1845, la traduction entière[2], précédée d'un long travail critique dans lequel se trouvent soulevés tous les problèmes qui se rattachent à ce livre; s'ils ne sont pas tous résolus, cela n'a le droit d'étonner personne,

1. *Radjatarangini*, histoire des rois de Kashmir, traduite et commentée par M. A. Troyer, et publiée aux frais de la Société asiatique. 3 vol. in-8°; Paris, 1840-1852.

2. *The Dabistan or School of manners*, translated from the original persian, with notes and illustrations, by David Shea and Anthony Troyer; edited, with a preliminary discourse, by the latter. 3 vol. in-8°; Paris, 1845.

car il y a peu d'ouvrages qui provoquent autant de questions épineuses que celui-ci.

M. Troyer s'était occupé de bien d'autres travaux, mais qui n'ont pas vu le jour, car il n'y a jamais eu un homme moins soucieux de célébrité et plus content de satisfaire sa curiosité pour lui-même. Il était d'une tranquillité d'esprit que ni la bonne ni la mauvaise fortune ne pouvaient troubler, et il a conservé jusque dans l'extrême vieillesse le même intérêt pour toute chose, et l'indépendance, je devrais dire la hardiesse, de ses opinions, qu'on était souvent étonné d'entendre énoncer de cette voix si calme et avec cette imperturbable sérénité qui ne le quittait jamais. Je l'ai pourtant vu menacé de grandes pertes, je l'ai vu frappé dans ses affections, mais j'ai toujours trouvé en lui la même douceur et la même fermeté de caractère.

Le second des membres que nous avons perdus, et dont je désire dire quelques mots, parce que sa mort est une véritable perte pour les études orientales dans son pays, est l'abbé Bardelli, né en 1815 à Brancialino en Toscane, et mort le 2 octobre 1865, au château de Vitiano. Élevé dans un séminaire à Florence, il fut consacré prêtre en 1837. Il se destina à l'enseignement de l'hébreu dont il s'était occupé avec passion; mais il comprit bientôt qu'il fallait donner aux travaux sur la Bible une base plus large que ne leur accordaient alors les écoles théologiques en Italie, et il se mit à étudier le copte et les hiéroglyphes sous la direction de Rosellini. Son rêve était d'obtenir la chaire de littérature sacrée à Pise; mais, lorsqu'elle fut vacante, le gouvernement grand-ducal y pourvut autrement, nomma l'abbé Bardelli professeur de littérature orientale et l'envoya à Paris pour se préparer à cet enseignement. Il se résigna avec peine à reléguer au second rang ses chères études bibliques, mais ne consentit jamais à y renoncer, et nous l'avons vu, à Paris, dérober une partie de ses heures au sanscrit et au chinois, pour préparer une édition complète de ce qui reste de la traduction saïdique de l'Ancien et du Nouveau Tes-

tament. Aussi vaillant que consciencieux, il se livra avec ardeur aux études qu'on lui avait imposées presque malgré lui, et il en trouva bientôt la récompense dans l'intérêt toujours croissant que lui inspirait le sanscrit, et dans les moyens que lui fournissait cette langue de s'adonner à l'étude de la grammaire comparée à laquelle il attacha toute sa vie une très haute importance. Il s'en retourna à Florence en 1849, fut d'abord professeur de sanscrit et de copte à l'université de Pise, plus tard sous-bibliothécaire à la Laurentiana de Florence, puis professeur de sanscrit à l'Institut des hautes études dans cette ville, enfin de nouveau professeur à Pise.

Tous ces changements de position et de résidence, suites de la tourmente politique qui passait sur son pays, ne faisaient point dévier M. Bardelli du devoir qu'il s'était imposé de travailler à la régénération des études en Italie, de faire connaître à la nouvelle génération les idées et les faits qui avaient changé, dans le reste de l'Europe, la face de la science, de lui faire sentir la nécessité de renoncer aux méthodes surannées et à une routine qui la tenait en dehors des voies de la science moderne. Homme d'église et catholique sincère, mais libéral, il était dans une très bonne position pour se faire écouter, et partout où il se trouvait, il réunissait autour de lui un cercle, petit ou grand, d'hommes jeunes et désireux d'apprendre, qu'il attirait par la douceur et le sérieux de son caractère et auxquels il communiquait sa propre ardeur. C'est là ce qu'il regardait comme son premier devoir et ce qu'il mettait bien au-dessus de la renommée que la publication de ses propres ouvrages aurait pu lui donner. Il avait préparé à Paris et à Oxford une édition de l'*Atharva-Veda*, à laquelle il renonça lorsqu'il apprit que MM. Whitney et Roth s'occupaient du même ouvrage. Il avait prêt pour l'impression le *Yoga-Vasishta-Sara*, poème védantique, mais il ne trouva pas en Italie des facilités pour l'imprimer. Il avait composé un traité de grammaire latine destiné à réformer l'enseignement du latin dans les écoles italiennes, par l'application des méthodes

et des résultats de la grammaire comparée, mais, voulant toujours perfectionner ce travail, il se contenta de le faire circuler en manuscrit, et tout ce qui en a paru sont deux leçons sous le titre de : *la lingua sanscrita* et *la lingua latina*. Enfin il a fait dans l'Institut des hautes études à Florence une série de lectures sur la grammaire comparée ; j'ignore si elles ont été imprimées. L'abbé Bardelli était un homme modeste, doux, très consciencieux, au-dessus de toute vanité personnelle, mais plein de zèle pour communiquer aux autres l'amour du savoir et de la science nouvelle qui l'animait. Quand son enseignement aura porté ses fruits par les travaux de ses élèves et amis, son pays lui rendra les honneurs qu'il n'a pas recherchés pendant sa vie.

Je reviens aux travaux de notre Société. Le *Journal asiatique* [1] a poursuivi son cours habituel et a terminé d'un côté et commencé de l'autre des travaux d'une étendue et d'une importance considérables. MM. Oppert et Ménant ont achevé la publication de la grande inscription de Khorsabad. M. Ménant y a ajouté un vocabulaire complet de tous les mots employés dans cette inscription, vocabulaire déjà considérable et formant le premier noyau d'un futur dictionnaire assyrien, et M. Oppert a complété sa traduction et son commentaire de l'inscription par un appendice, dans lequel il a incorporé les nouvelles interprétations et les changements de lecture auxquels il est arrivé depuis le commencement de l'impression de cet important document. On peut y observer avec plaisir les progrès rapides que fait cette étude et la bonne foi avec laquelle les assyriologues abandonnent des opinions antérieurement énoncées, quand de nouveaux documents en révèlent l'insuffisance. Cette bonne foi et l'emploi des méthodes les plus rigoureuses sont les conditions de la réussite dans des études aussi nouvelles et aussi ardues, et ce n'est qu'ainsi que les premières et inévitables hardiesses par lesquelles elles

1. *Journal asiatique*, sixième série, t. VI et VII. Paris, 1865 et 1866.

commencent peuvent être confirmées ou réfutées. Aussi voyons-nous que le grand effort des savants qui s'occupent des textes assyriens porte aujourd'hui avant tout sur la détermination des mots, qu'ils ont été obligés d'abord d'interpréter principalement par l'étymologie et qu'ils soumettent aujourd'hui à la discussion bien plus pénétrante de leur emploi dans des textes différents. Le grand nombre, la variété et l'étendue des inscriptions assyriennes que l'on possède, fournissent à ces discussions des matériaux inépuisables et promettent des résultats d'une certitude et d'une importance historique incontestables.

Cette marche de toute science qui a pour objet le déchiffrement d'une langue perdue est dans la nature des choses; c'est elle qu'on a suivie et qu'on continue à suivre dans l'interprétation des hiéroglyphes, et vous en trouverez un exemple dans a manière dont M. Devéria traite le papyrus juridique de Turin, dont il nous a confié la publication. Ce papyrus est certainement un des documents les plus curieux que nous a légués l'antiquité; il contient les actes d'un procès contre des conspirateurs et surtout des conspiratrices qui faisaient partie du harem de Ramésès III. Le document qui nous révèle cette tragedie domestique n'a malheureusement pas été conservé en entier, le commencement du papyrus, qui devait contenir l'exposé de la cause, ayant été arraché; mais ce qui reste suffit à peu près pour restaurer l'histoire et jette un étrange rayon de lumière sur la vie qu'on devait mener dans ce palais de Thèbes qui est encore debout aujourd'hui. La pièce principale est suivie d'un appendice encore plus lugubre, dans lequel le roi lui-même juge les juges, trouve qu'ils ont été trop indulgents et les condamme eux-mêmes à de fortes peines. M. Devéria nous a donné jusqu'à présent l'exposé des faits et la transcription et traduction du texte; vous allez recevoir la discussion historique et philologique et le *fac-simile* du texte entier.

Un savant Arménien, M. Patkanian, professeur d'arménien

à Moscou, avait publié en russe des matériaux pour servir à l'histoire des Sassanides, tirés des auteurs arméniens. Cette partie de l'histoire de la Perse est encore bien obscure. La destruction de la plus grande partie de la littérature pehlewie par les Musulmans n'avait laissé en Perse même que quelques inscriptions, des médailles et une tradition populaire qui a besoin d'être contrôlée, vérifiée et fixée, et il ne nous reste pour ce travail, en fait de renseignements contemporains, que ce que les Grecs et les Arméniens en ont écrit. On a naturellement, avant tout, fait usage des auteurs grecs, et ce n'est que récemment qu'on a bien senti l'importance des historiens arméniens, qui étaient dans une bien meilleure position que les Grecs pour savoir ce qui se passait dans l'empire des Sassanides. Les Arméniens étaient voisins, feudataires, alliés parfois et parfois ennemis des rois de Perse, et si intimement mêlés aux affaires de ce pays, qu'ils devaient le connaître presque aussi bien que l'Arménie elle-même. Si leurs historiens ne nous ont pas donné une description complète de l'empire perse, tel qu'il était de leur temps, c'est que, trop occupés des malheurs continuels de leur propre pays, ils ne parlent guère des autres que par rapport aux affaires d'Arménie. Mais les renseignements qu'ils nous fournissent sur la Perse, quoique incomplets et souvent incohérents, n'en sont pas moins d'une grande importance, et M. Patkanian a rendu un véritable service à la science en recueillant dans vingt et un historiens tout ce qu'il a trouvé de relatif à l'histoire politique des Sassanides; car il ne touche pas à l'histoire religieuse de la Perse, qu'il suppose avoir été suffisamment exposée par ses prédécesseurs, ce dont je me permets de douter. M. Prudhomme nous a donné la traduction du mémoire de M. Patkanian, et se propose de le compléter plus tard par ses propres recherches.

M. Lenormant nous a remis un mémoire dans lequel il expose et coordonne les recherches récentes sur l'histoire de l'alphabet pehlewi, classe les monuments qui s'y rapportent et établit des règles pour distinguer les différentes époques de

cette écriture. M. Ganneau a pris occasion de ce mémoire pour insérer dans notre Journal une note très curieuse sur une particularité dans la manière de lire le pehlewi chez les prêtres zoroastriens, particularité à laquelle on n'avait pas fait attention, et M. Derenbourg a fait de cette note même le texte de nouvelles remarques, qui fortifient l'opinion émise par M. Ganneau par des exemples tirés des coutumes juives analogues. Il donne en même temps une nouvelle interprétation du mot *huzwaresch* et conteste la légitimité de l'usage qu'on en fait aujourd'hui pour désigner la langue pehlewie.

Un troisième travail sur la Perse, que le Journal a publié, est le mémoire de M. Kazem-Beg à Saint-Pétersbourg sur l'histoire et la doctrine des Babis. Cette relation nous est arrivée il y a assez longtemps; la grande étendue de ce travail en avait retardé l'insertion. Dans l'intervalle, M. de Gobineau a fait paraître son très intéressant volume sur les religions et les philosophies de la Perse, dans lequel il traite avec beaucoup de détail la question des Babis. Votre Commission a hésité un instant si elle devait persister dans son intention de publier le mémoire de M. Kazem-Beg, mais elle a pensé qu'il y aurait avantage à voir traiter la même matière par un musulman savant et libéral, et je crois que tous nos lecteurs auront partagé cette opinion. Le sujet est des plus curieux et nous fait entrevoir, dans cette suite d'affreuses tragédies et de dévouements admirables, un mouvement des esprits en Perse qui ne se laissera probablement pas abattre par un premier échec. On sent qu'il y a encore de la vie dans ce peuple que la nature avait si bien doué, et que des siècles de despotisme ont jeté dans une si profonde décadence.

M. Feer nous a donné un mémoire sur l'introduction du Bouddhisme dans le Kashmir, dans lequel il discute de nombreuses questions se rattachant à cet événement qui est devenu, dans la suite, d'une si grande importance, pour l'histoire de cette religion.

M. Nève, à Louvain, nous a envoyé une nouvelle traduction de *l'Atmabodha*, célèbre exposé de la doctrine du Védanta par Sankara, le restaurateur du Brahmanisme au VII[e] siècle. Il fait précéder son travail par une dissertation sur l'histoire du Védantisme et sur son importance dans l'ensemble des spéculations philosophiques des Hindous, et accompagne la traduction d'extraits de commentaires indigènes et de ses propres observations.

M. Sanguinetti a publié dans votre Journal le texte et la traduction de quelques chapitres d'un ouvrage thérapeutique arabe, qu'il a fait suivre d'un vocabulaire de termes techniques de médecine arabe. Sa qualité de médecin lui a permis de fixer avec précision le sens des termes qui manquent dans nos dictionnaires, ou n'y sont expliqués que d'une manière vague et insuffisante. Il faudra encore bien des travaux spéciaux de ce genre, avant que nos dictionnaires arabes puissent devenir ce qu'ils doivent être.

M. Renan est de nouveau revenu sur l'interprétation des inscriptions du célèbre sarcophage rapporté de Jérusalem par M. de Saulcy et de quelques autres dont il s'était déjà occupé. Ces petites inscriptions offrent bien des difficultés, et je ne sais si elles sont toutes levées; mais leur importance archéologique et paléographique est assez grande pour justifier toute la peine que de nombreux savants se sont déjà donnée pour les interpréter.

M. Barbier de Meynard avait publié l'année dernière dans votre Journal le Livre des routes et des provinces par Ibn Khordadbeh, texte et traduction, dans l'espoir que cette édition préliminaire donnerait lieu à des recherches et à des observations qui permettraient de fixer définitivement ce texte important, mais arrivé jusqu'à nous dans un état très imparfait. Cet espoir n'a pas été déçu. M. de Khanikof a publié dans votre Journal des remarques sur la partie qui traite de la route

entre Bokhara et Samarkand, et M. Defrémery nous a fourni un travail considérable sur les chapitres relatifs à la Syrie, la Mésopotamie, la Perse et l'Asie Mineure, dans lequel il discute avec beaucoup d'érudition les noms propres dont la lecture est douteuse dans le manuscrit.

Enfin M. de Khanikof a entrepris un travail critique du même genre pour la nouvelle édition de Marc Pol, par M. Pauthier. Il suit le voyageur sur une partie de son itinéraire, pour compléter les recherches de l'éditeur sur l'identification des pays et des villes visités par Marc Pol et dont le nom actuel est souvent difficile à constater.

Je ne puis pas encore vous annoncer la mise sous presse d'un nouveau volume de votre Collection d'auteurs orientaux. Le texte du cinquième volume de Masoudi est rédigé; mais M. Barbier de Meynard a bien voulu employer au règlement des affaires de la Société le temps sur lequel il comptait pour terminer la traduction de ce volume; il croit néanmoins pouvoir l'achever et le livrer à l'impression avant la fin de l'année. Je ne puis pas non plus vous donner une réponse définitive de M. de Slane sur l'édition d'Albirouni, la traduction des Prolégomènes d'Ibn Khaldoun et la continuation de la publication des biographies d'Ibn Khallikan ne lui ayant pas laissé le temps d'examiner suffisamment les papiers de M. Woepcke.

Nos rapports avec les autres Sociétés asiatiques ont continué sur le pied accoutumé d'amitié et d'aide mutuelle; mais la cessation de la librairie Duprat a fait que nous avons reçu moins régulièrement leurs envois, de sorte que je ne suis en état de rendre compte de leur activité que très incomplètement.

La Société de Calcutta a donné une forme nouvelle à son journal[1], en le divisant en deux séries parallèles, l'une ar-

1. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, part. I, n. 1-4; part. II, n. 1-4. Calcutta, 1865, in-8°.

chéologique et l'autre scientifique. Mais il ne faut pas croire que cette seconde partie soit sans intérêt pour nous, car elle comprend des travaux nombreux sur la géographie et sur l'ethnographie qui rentrent plus ou moins dans le cercle de nos études. Ainsi les cahiers qui sont aujourd'hui mis sous vos yeux contiennent des notes sur l'Asie centrale, par M. Semenef; un mémoire sur les tribus des Karens, par M. Masson; un voyage au Salween, par M. Parish; une description de la tribu des Boksas, par M. Stewart. La section archéologique s'occupe de tout ce qui touche le passé de l'Inde, l'histoire, la numismatique, les monuments, les inscriptions et la littérature, et se rattache entièrement et directement à nos études. Dans les cahiers que nous avons reçus jusqu'ici, M. Thomas traite des anciennes mesures dans l'Inde, le général Cunningham des médailles des dynasties du Narwar, M. Rajendralala Mitra de l'histoire de la dynastie des Senna dans le Bengale, M. Jaeschke de la prononciation du tibétain; mais la plus grande partie de ces cahiers est remplie de recherches sur les antiquités bouddhistes, ce qui est tout à fait naturel dans l'état actuel de la science, où les études sur le Bouddhisme prendront une place de plus en plus grande jusqu'à ce qu'on ait obtenu la solution des nombreuses questions qui se rattachent à cette religion, aujourd'hui encore bien mal connue. Le nord de l'Inde est rempli de monuments qui marquent les lieux où le Bouddha est né, a prêché et est mort; et aujourd'hui on en recherche les traces au milieu des décombres sous lesquels les Brahmanes et les Musulmans les ont ensevelis après la destruction du Bouddhisme dans la vallée du Gange. MM. Sherring et Horne décrivent ceux qu'ils ont découverts à Bénarès, Boodh Gaja, Saïdpour et Bithari, et M. Cunningham publie la fin de son voyage archéologique, dans lequel il a suivi fidèlement les traces des pèlerins chinois Fa-Hien et Hiouen Tsang, et décrit les ruines des grands établissements religieux des Bouddhistes à Sankisa, Kanoudj, Ayoudhia, Mathura et une foule d'autres lieux célèbres par les souvenirs de Sakiamouni. Presque partout il constate l'exactitude des renseignements

fournis par les voyageurs chinois, et il est probable que, dans le petit nombre de cas où il se trouve en désaccord avec eux, des recherches ultérieures justifieront ces pieux et scrupuleux pèlerins.

La *Bibliotheca indica* de la Société de Calcutta se continue avec un grand zèle. J'ai entre les mains dix-sept nouveaux cahiers[1], et je ne suis point sûr d'avoir reçu tout ce qui a paru dans le courant de l'année dernière. Le plus grand nombre contient des continuations d'ouvrages sanscrits et persans commencés antérieurement; quelques-uns de ces ouvrages ont été terminés cette année, comme le poëme persan

1. *Muntakhab al-Tawarikh of Abd al-Qadir Bin i Maluk Shah al-Badaoni*, edited by Captain W. N. Lees and Mawlawi Kadir al-din Ahmed, and Munshi Ahmed Ali. Fasc. 5. Calcutta, 1865, in-8° (terminé).

Wis o Ramin, a romance of ancient Persia, translated from the pahlawi and rendered into verses by Fakhr al-din Asad al-Astarabadi al-Fakhri al-Gurgani, edited by Capt. W. N. Lees, and Munshi Ahmed Ali. Fasc. 5. Calcutta, 1865, in-8° (terminé).

A biographical dictionary of persons who knew Mohammed, by Ibn Hajar, edited in arabic by Capt. W. N. Lees. Vol. IV, fasc. 4 et 5. Calcutta, 1865, grand in-8°.

Iqbal Namah i Jahanguiri of Motamad Khan, edited by Mawlawis Abd al Haii and Ahmed Ali. Fasc. 1-3. Calcutta, 1865, in-8°.

The Sankhya aphorisms of Kapila, with extracts from Vijnana Bhikshu's Commentary, translated by Ballantyne. Fasc. 2. Calcutta, 1865, in-8° (terminé).

The Srauta Sutra of Aswalayana, with the commentary of Gargya Narayana. Fasc. 6 et 7. Calcutta, in-8°.

Sankhya-Sara, a treatise on Sankhya Philosophy by Vijnana Bhikshu, edited by F. E. Hall. Calcutta, 1865, in-8° (complet). Ce cahier contient le texte sanscrit et une introduction de l'éditeur sur la philosophie sankhya.

The Dasa-Rupa, hindu canons of dramaturgy, by Dhananjaya, with the exposition of Danika, the Avaloka, edited by F. E. Hall. Fasc. 3. Calcutta. 1865, in-8° (terminé).

The Taittiriya Aranyaka of the black Yajur Veda, edited by Rajendralala Mitra. Fasc. 2. Calcutta, 1865, in-8°.

The Brihatsanhita of Varaha Mihira, edited by Dr. Roer. Fasc. 7. Calcutta, 1866, in-8°.

The Taittiriya Brahmana of the black Yajur Veda, edited by Rajendralala Mitra. Fasc. 20. Calcutta, 1865, in-8°.

The Narada Pancharatna, edited by K. M. Banerjea. Fasc. 4. Calcutta. 1865, in-8° (terminé).

de Wis et Ramin, les Aphorismes de Kapila, traduits par M. Ballantyne, le Muntakab al-Tawarikh et le Sankya-Sara, publié par M. Hall.

La Société asiatique de Bombay a publié la livraison XXII de ses Mémoires[1], qui est pleine de matières fort curieuses pour l'histoire de l'Inde. M. Newton y a inséré un travail sur les dynasties Sah et Gupta, et a essayé d'y résoudre le difficile problème de la chronologie de ces anciennes dynasties d'après leurs monnaies, dont il publie un certain nombre d'inédites. M. West nous donne une description plus exacte que celles qu'on possédait des souterrains de Nasik, avec les fac-similé de vingt-huit inscriptions dans le caractère gupta. On en avait publié auparavant des copies, mais elles étaient insuffisantes, et les nouvelles paraissent offrir des garanties pour leur exactitude parfaite. Enfin M. Bhau-Daji a inséré dans la même livraison deux mémoires concernant également l'épigraphie indienne. Dans le premier il traite des inscriptions bouddhiques des cavernes d'Ayunta, qu'il avait visitées deux fois pour faire des copies des vingt-cinq inscriptions qu'on y trouve, et qui n'avaient jamais été copiées complètement; il les publie avec une transcription en sanscrit, une traduction et une appréciation des résultats historiques qu'elles fournissent. Le second mémoire contient un fac-similé, une transcription et une traduction de deux inscriptions sur un rocher à Djunagur, auxquelles M. Bhau-Daji assigne la date d'environ deux cents ans de notre ère.

L'état déplorable d'abandon dans lequel les Hindous ont toujours laissé leur histoire donne à des documents de ce genre et de cet âge une importance fort grande, comme jalons et points de repère autour desquels on peut grouper la masse des faits et des noms flottants. MM. Prinsep, Lassen, Thomas et Bhau-

1. *The Journal of the Bombay Branch of the Royal Asiatic Society* 1861-1863. Bombay, 1865, in-8°.

Daji lui-même, ont montré ce qu'on peut tirer de résultats d'un seul point bien constaté par une inscription. La Société de Bombay est dans une excellente position pour recueillir ces documents, et son journal a rendu de grands services à l'histoire de l'Inde. Malheureusement elle ne publie les matériaux dont elle dispose qu'à de longs intervalles. N'y aurait-il pas moyen d'y intéresser les grandes familles hindoues, musulmanes et guèbres, dont Bombay est entouré et dont plusieurs ont montré, à différentes reprises, un intérêt très vif pour la conservation des souvenirs de l'ancienne grandeur de leur pays?

La Société asiatique de Londres a publié, depuis l'année dernière, deux livraisons de la nouvelle série de son journal[1]. Elle aussi contribue à la publication d'anciens documents hindous et à la discussion des conséquences historiques qui en découlent. M. Dowson reproduit, plus exactement qu'on n'avait fait à Calcutta, trois inscriptions sur cuivre, du IVe siècle de notre ère, et en prend occasion pour déterminer la chrono logie de deux dynasties de cette époque. Un heureux accident avait fait découvrir sur le bord d'une rivière du Bengale un trésor de 13,500 monnaies d'argent, enfoui au IVe siècle. M. Thomas en a profité pour faire, à l'aide d'une partie de ces médailles, l'histoire du premier monnayage musulman de cette province, et pour éclaircir en même temps de nombreux points historiques, relatifs à l'état du pays au temps de la conquête musulmane. Dans un autre mémoire, le même savant remonte plus haut dans l'histoire du Bengale, et établit, à l'aide des plus récentes données de la paléographie indienne, l'identité du roi Xandrames des Grecs avec le Krananda des monnaies indiennes.

M. Muir continue dans cinq mémoires son grand travail sur la théogonie et la mythologie des Védas.

1. *The Journal of the Royal asiatic Society of Great Britain and Ireland*. New series, vol. I, 2, et vol. II, 1. Londres, 1865-1866, in-8°.

M. Bhau Daji discute l'époque où ont vécu trois grands astronomes indiens, Aryabhatta, Varaha Mihira et Bhaskara Acharya et la fixe d'après des textes écrits et des inscriptions nouvellement découvertes.

Je ne puis énumérer tous les travaux que contiennent ces deux demi-volumes, mais je ne dois pas passer sous silence le spécimen d'un lexique assyrien que publie M. Norris, dans l'intention de soumettre son plan au monde savant. Il expose avec beaucoup de modestie que son intention n'est pas de faire un dictionnaire complet, chose impossible dans l'état actuel de ces études, mais de publier la liste de tous les mots qu'il connaît avec leur prononciation, autant qu'on est parvenu à la fixer, avec leurs dérivés et leur sens tel qu'il résulte des travaux actuels sur les inscriptions et des étymologies tirées d'autres langues sémitiques. Il explique les procédés par lesquels il espère vaincre les difficultés que la nature compliquée du syllabaire assyrien oppose à un classement alphabétique des mots. Il est très désirable que cet ouvrage, qui ne peut que faciliter les études assyriennes, trouve l'appui nécessaire pour sa publication.

Le Comité des traductions de la Société asiatique de Londres continue l'impression des deux derniers volumes de la traduction d'Ibn Khallikan, par M. de Slane. La première moitié du volume III est terminée, et la traduction de l'ouvrage entier étant à peu près achevée, on peut être sûr que cet important travail paraîtra aussitôt que l'imprimeur pourra le fournir. Le Comité s'est aussi décidé à faire reprendre la traduction de la Chronique de Tabari, commencée par M. Dubeux et interrompue par sa mort. M. Zotenberg s'est chargé de ce travail, et vous trouverez déposées sur la table les premières feuilles de la nouvelle impression.

Je ne dois pas quitter les Associations orientales de Londres sans dire une parole de bienvenue à une nouvelle société qui

vient de s'y former sous le titre de *Société de textes sanscrits*. Elle annonce qu'elle est fondée pour rendre plus accessibles aux Hindous et aux Européens les trésors de littérature sanscrite accumulés en Europe, surtout dans l'ancienne bibliothèque de la Compagnie des Indes. Elle croit que l'intérêt manifesté en Europe pour la littérature sanscrite a déjà beaucoup contribué à diminuer la méfiance avec laquelle les hautes classes indiennes regardaient tout ce qui venait de nos pays. Il est raisonnable de croire qu'en répandant et facilitant l'étude du sanscrit, et en abrégeant, par l'impression des textes et par les travaux de la critique, le temps que l'étude du sanscrit dans les écoles indigènes exige jusqu'à ce jour, on rapprochera le moment où les Hindous intelligents verront que la somme des connaissances qu'ils peuvent tirer de leur propre littérature n'est pas suffisante pour notre époque et se détermineront à les compléter par les sciences que l'Europe est prête à leur enseigner. C'est, au fond, la même idée que l'on poursuit à Calcutta par la publication de la *Bibliotheca indica*; mais le champ est si grand et les travailleurs sont si peu nombreux qu'il faut espérer que la nouvelle Société trouvera en Europe et dans l'Inde assez d'appui pour pouvoir contribuer effectivement à la réussite de cette grande œuvre. La Société a commencé ses travaux par la publication du texte d'un exposé de la philosophie Mimansa [1], dont s'est chargé M. Goldstücker, qui en fait paraître deux livraisons.

La Société orientale allemande est de toutes les sociétés asiatiques celle qui dispose de la plus grande quantité de travail savant, et elle pourrait, si ses ressources le permettaient, facilement doubler et tripler ses publications. Elle a fait paraître depuis l'année dernière trois livraisons de son Journal [2], qui contiennent, comme à l'ordinaire, un grand nombre de

1. *Auctores sanscriti*, edited for the Sanskrit Text Society under the supervision of Theodor Goldstücker, vol. I, containing the Jaiminiya Nyaya Mala Vistara, p. 1 et 2. London, 1865, in-4° (160 pages).

2. *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*, vol. XIX, cahiers 3 et 4, et vol. XX, cahier 1. Leipzig, 1865 et 1866, in-8°.

travaux les plus divers. Le premier est un très long et très intéressant mémoire de M. Mordtmann, à Constantinople, sur les monnaies à légendes pehlewies. On sait que ce savant avait publié, en 1854, dans le Journal de la Société orientale un travail général sur les monnaies pehlewies, et qu'en 1858 il a donné un supplément à ce mémoire. Aujourd'hui, il publie un second supplément, presque aussi étendu que le mémoire principal, dans lequel il reprend en sous-œuvre presque toutes les parties de son sujet, répond par de nouvelles preuves aux objections qui lui ont été faites, admet celles qui lui paraissent fondées, corrige ses propres opinions, quand le progrès de ses études lui en suggère d'autres, et complète ses listes et sa lecture des légendes par les résultats que l'examen de plusieurs milliers de pièces qu'il a pu étudier pendant ces dernières années lui a fournis. C'est une discussion quelquefois un peu âpre, mais toujours instructive, de très bonne foi et essentiellement utile à la science. La matière n'est point épuisée, et la nature de l'écriture pehlewie la rend très difficile; mais les travaux successifs de MM. de Longpérier, Thomas, Olshausen, Dorn, et, plus que tous, ceux de M. de Mordtmann lui-même ont donné à cette science une consistance qu'on pouvait à peine espérer il y a quelques années encore, et en ont fait un auxiliaire indispensable pour l'histoire des Sassanides.

M. Haug a adressé au Journal de Leipzig une longue et intéressante lettre sur son thème favori, l'insuffisance de la traduction pehlewie du Zendavesta, et il annonce à cette occasion que le Destour Houschengdji Djamaspdji va publier une édition complète de tous les ouvrages en pehlewi dans une transcription latine. Rien n'est certainement plus utile qu'une transcription latine d'un texte pehlewi; mais il serait inconcevable que le Destour se contentât d'une transcription, ce serait vouloir imposer au lecteur sa lecture et son interprétation, sans aucun moyen de contrôle.

M. Blau continue ses études sur les inscriptions phéniciennes

dans un quatrième mémoire, qui traite des inscriptions d'Ipsamboul, copiées pour la première fois par Ampère, et recopiées récemment par M. Lepsius.

M. Rapp termine son mémoire sur la religion et les mœurs des Perses d'après les auteurs grecs et latins. C'est un travail très bien ordonné et élaboré avec discernement et une sage critique.

M. Flügel publie une notice détaillée d'un ouvrage de théologie musulmane du XIVe siècle, par un docteur du Caire, Scha'rani. Il donne les titres très détaillés de tous les chapitres, en arabe et en allemand, et y ajoute des notes très amples qui me paraissent plus intéressantes que le texte de l'auteur lui-même.

Je ne puis énumérer tous les travaux qui remplissent ces trois livraisons; mais je dois mentionner les traités pour lesquels la Société ne trouve pas de place dans son Journal et dont elle forme une collection à part. Il en a paru quatre cahiers, dont deux contiennent le texte, la traduction et le commentaire, par M. Stenzler, d'une collection de préceptes domestiques indiens par Asvalayana[1]. C'est un livre singulièrement curieux, qui donne les prescriptions sur ce qu'un Hindou doit faire dans toutes les positions de la vie domestique, comment il doit faire le sacrifice, comment se marier, comment se conduire comme père de famille, comment il doit étudier les Védas, ce qu'il doit observer quand il construit une maison, quand il a à enterrer un parent, etc. Cette description de tous les actes de la vie civile et domestique est très intéressante, et je ne connais que la littérature chinoise qui nous offre des renseignements pareils sur la vie intérieure d'un ancien peuple.

1. *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, vol. III, n. 4, et vol. IV, n° 1 : *Indische Hausregeln, sanscrit und deutsch*, von A. Stenzler. I *Açvalayana*, cahiers 1 et 2. Leipzig, 1864 et 1865, in-8° (53 et 163 pages).

Un autre cahier de la collection contient le texte et la traduction d'un traité sur l'accent sanscrit, par Çantanava, très ancien grammairien hindou, publié par M. Kielhorn[1]; enfin le dernier nous offre un mémoire de M. Alexandre Kohut sur l'angélologie et la démonologie des Juifs dans leurs rapports avec la mythologie zoroastrienne[2]. L'auteur part de la thèse très naturelle que la démonologie des Juifs a pris naissance dans l'exil sous l'influence du zoroastrisme. Il explique fort bien la différence qui devait s'établir dans ces croyances quand elles passaient d'une religion dualiste dans un système de monothéisme dans lequel les démons devaient nécessairement perdre une partie de l'importance que le dualisme est obligé de leur accorder. Il parcourt ensuite en détail la liste des anges et des démons que l'on trouve dans les plus anciennes parties du Talmud, et en fait le parrallèle avec les anges bons et mauvais du Zendavesta.

La Société orientale allemande s'est encore chargée de l'impression du dictionnaire géographique de Yakout[3], dont M. Wüstenfeld avait préparé pendant une série d'années la publication. Tout le monde connaît Yakout par l'édition du *Merasid*, qui n'est qu'un extrait d'un grand ouvrage, et par la traduction qu'a donnée M. Barbier de Meynard de la partie qui traite de la Perse. Une édition du texte était devenue un *desideratum* dans l'état actuel des études historiques sur l'Orient. Mais il y avait deux grands obstacles, la rareté et l'insuffisance des manuscrits et l'énorme étendue du livre. L'arrivée en Eu-

1. *Abhandlungen*, etc. vol. IV, nº 2. *Çantanava's Phitsutra*., mit verschiedenen indischen Commentaren, Einleitung, Uebersetzung und Anmerkungen, von Fr. Kielhorn. Leipzig, 1866, in-8°.

2. *Abhandlungen, etc.* vol. IV, nº 4. *Ueber die jüdische Angelologie und Daemonologie in ihrer Abhängigkeit vom Parsismus*, von Dr A. Kohut. Leipzig, 1866, in-8° (106 pages).

3. *Jacut's geographisches Woerterbuch, aus den Handschriften zu Berlin, Sanct Petersburg und Paris, auf Kosten der deutschen morgenlændischen Gesellschaft, herausgegeben*, von F. Wüstenfeld, vol. I, p. 1. Leipzig, 1866, in-8° (XII-480 pages). Il y aura huit parties qui formeront quatre volumes.

rope de plusieurs nouveaux manuscrits et la libéralité avec laquelle les bibliothèques, à l'exception de quelques établissements arriérés, prêtent aujourd'hui leurs manuscrits, encouragèrent M. Wüstenfeld à entreprendre un grand travail à l'aide des manuscrits de Berlin, de Saint-Pétersbourg et de Paris. Il restait à trancher la seconde difficulté, celle de l'étendue de l'ouvrage. M. Wüstenfeld devait être très tenté de réduire de moitié sa tâche, en retranchant une partie des matières que Yakout ajoute, selon le goût et le besoin de ses lecteurs arabes, aux données historiques et géographiques qui nous intéressent. Il mentionne à chaque endroit les personnes notables qui y sont nées et ajoute des milliers de citations tirées de leurs poésies; ensuite une grande partie de ces notices biographiques traitent de saints qui ont fait la gloire de leurs lieux de naissance, mais qui, pour la plupart, n'ont aucune importance pour nous. M. Wüstenfeld a résisté à cette tentation et s'est déterminé à conserver le texte sans aucun retranchement. La Société orientale allemande vient de publier la première moitié du premier volume, et il faut lui savoir gré du sacrifice auquel elle s'expose dans l'intérêt des études historiques.

La société orientale américaine a publié la seconde partie du vol. VIII de son Journal[1]. Ce cahier commence par un traité sur la religion des Noseïris, composé par un homme de cette secte, qui, mécontent de ses croyances, a adopté successivement les cultes juif, musulman, grec, et protestant. Il a fait imprimer son ouvrage en arabe à Beïrout, et M. Salisbury nous en donne une analyse détaillée et une traduction partielle. Ce mémoire est suivi d'un article de M. Burgess, sur la question si débattue récemment des Nakshatras et de l'origine de l'astronomie des Indiens, dont M. Whitney traite aussi dans le même cahier en répondant à M. Weber de Berlin. Enfin MM. Lepsius et Whitney discutent de nouveau les quelques

1. *Journal of the American oriental Society*. Vol. VIII, 1866. New-Haven, 1866, in-8° (388 et LXXXVII pages).

points sur lesquels ils diffèrent dans la fixation d'un alphabet général de transcription.

Enfin la société asiatique de Shanghaï s'est reconstituée[1] et a recommencé ses publications. Les trois petits volumes qu'elle a fait paraître[2] contiennent un voyage dans le Hounan, par M. Dickson; un voyage de Saint-Pétersbourg à Pékin, par M. Wylie, un mémoire sur les anciennes embouchures du fleuve Yang-tsé-Kiang, et une vie de Confucius, par M. Edkins; un traité sur la morale des Chinois, par M. Griffith John; une description des côtes de la Mandchourie russe, par M. Canny; un mémoire sur la médecine chinoise, par M. Henderson, et un nombre d'autres travaux sur l'histoire et l'histoire naturelle de la Chine et des pays environnants. Chaque cahier se termine par des documents très curieux sur les événements politiques en Chine pendant les dernières années. C'est avec grand plaisir que j'annonce cette reprise d'activité de la Société de Shanghaï, qui a tant de moyens de nous éclairer sur la Chine.

Je ne sais ce que les sociétés asiatiques de Batavia, de Colombo, de Madras, ou la Société de géographie de Bombay, ont pu publier dans le courant de l'année. Espérons qu'elles prospèrent et auront continué leurs travaux, car, dans l'état actuel des lettres orientales, elles sont des intermédiaires indispensables entre les savants et le public.

Je devrais maintenant, selon une habitude que vous avez bien voulu tolérer et encourager depuis vingt-sept ans, an-

1. Voyez *Report of the Council of the North China Branch of the Royal asiatic Society for the year* 1864. Shanghaï, 1865, in-8°.

2. *Journal of the North China Branch of the Royal asiatic Society*. New series, vol. I. et vol. II, 1 et 2. Shanghaï, 1864, 1865 et 1866, in-8° (136-474; I, 148, et II, 128 et 187). Cette numération des pages de la première partie paraît singulière, et les acquéreurs pourraient supposer que le cahier serait incomplet; mais le fait est que les pages 136-474 appartiennent encore à la première série; le nouveau comité les a trouvées tirées, et il a bien fait de les faire brocher au commencement de la nouvelle série.

noncer les ouvrages orientaux qui ont paru depuis un an, et j'aurais vivement désiré vous présenter une dernière fois le tableau annuel des progrès de ces études, progrès qui ne peuvent qu'étonner ceux qui se rappellent l'exiguïté de listes semblables, dressées il y a quarante ans. Mais le temps et la santé me font également défaut pour ce travail, et je vous prie d'en accepter mes excuses.

XXVII

ANNÉE 1866-1867

RAPPORT LU LE 27 JUIN 1867

Messieurs,

Avant de vous rendre compte des travaux qui viennent de se terminer, je sens le besoin de m'excuser auprès de vous de ce que je me suis chargé encore une fois d'un devoir dont l'accomplissement m'est devenu de plus en plus difficile et auquel je croyais avoir renoncé bien définitivement l'année dernière. Des circonstances impérieuses ont rendu impossible à celui de nos collègues qui s'était chargé du rapport de l'année actuelle d'accomplir son intention, et je n'ai eu que bien peu de temps pour tâcher de le remplacer. Je demande donc toute votre indulgence pour la manière incomplète dont je m'acquitterai de ma tâche.

Votre Conseil a eu pendant l'année dernière à s'occuper beaucoup de l'administration intérieure de la Société. La malheureuse fin de la librairie Duprat, la nécessité dans laquelle nous nous sommes trouvés de changer de gérant et de local, et le règlement des comptes qui en a été la suite ont imposé à votre Commission des fonds un travail long et désagréable: mais vous verrez que ces affaires ont été heureusement terminées par les soins de MM. Barbier de Meynard et Pauthier.

auxquels la Société doit une profonde reconnaissance. La translation de votre bibliothèque a pu se faire grâce au dévouement de MM. Garrez et Guyart, à qui nous devons de grands remercîments. Quand tout ce travail a été terminé, nous pouvions espérer avoir pourvu pendant quelque temps aux besoins matériels de notre Société; mais il paraît que, par des raisons qui ne dépendent en rien de nous, nous sommes menacés de nouvelles difficultés pour nous loger. Si elles arrivent réellement, vous pouvez être sûrs que votre Conseil ne négligera rien pour les surmonter. Mais ces embarras répétés, qui sont tout à fait étrangers au but et à la nature d'une Société savante, nous font sentir de plus en plus la nécessité de rechercher un moyen radical pour y échapper. Permettez-moi de dire quelques mots sur ce sujet avant que j'aborde le sujet principal de ce rapport.

Les Sociétés savantes libres ont pris depuis quarante ans en France et ailleurs un développement que personne n'avait prévu, mais que l'état actuel de la science explique et justifie. Les sciences se sont subdivisées; bien des branches se sont détachées du vieux tronc et ont acquis une existence indépendante, et les études sont devenues si variées et si spéciales que les Académies officielles ne suffisent plus à leur servir de laboratoire et d'organe. Les essais auxquels on se livre dans chacune de ces branches, les découvertes vraies ou imaginaires qui se produisent, les observations de détail qui sont faites et qu'il faut vérifier et enregistrer, les voies nouvelles que chaque progrès ouvre à la curiosité scientifique ont besoin de réunions spéciales, composées d'hommes voués à des études analogues, où ils trouvent de la sympathie, du contrôle, de la contradiction et une discussion détaillée et parfaitement libre.

Les Académies officielles peuvent faire beaucoup de choses que des Sociétés libres seraient bien imprudentes de tenter; mais celles-ci offrent sous bien des rapports des facilités qu'on ne peut pas trouver dans une Académie, parce qu'elles ont plus

de temps à donner à leurs objets spéciaux, et parce que tout homme qui s'intéresse à une science peut s'y faire recevoir et a le droit de se faire entendre et de faire discuter ses découvertes et ses idées avant de les soumettre au jugement du public.

Quiconque a observé les Sociétés libres avec quelque attention, doit convenir qu'elles atteignent dans une grande mesure le but qu'elles se sont proposé, qu'elles entretiennent la vie dans les branches spéciales de la science, qu'elles provoquent beaucoup de travaux, qu'elles publient des ouvrages qui sans elles ne pourraient pas voir le jour et ne seraient probablement pas entrepris, qu'elles servent d'intermédiaires entre le public et les savants et que leurs journaux sont devenus des organes indispensables pour la science.

Les Sociétés savantes libres ont facilement pris leur place dans tous les pays civilisés; elles ont été accueillies avec faveur par le public et sans méfiance par les gouvernements même les plus despotiques. Mais il leur reste à s'assurer leurs moyens d'action, car la science pure, celle qui laisse à d'autres l'application des faits qu'elle découvre, n'arrive que graduellement, lentement, et seulement chez les peuples les plus cultivés, à vivre de ses propres moyens. Il faut espérer que ce temps viendra partout et pour toutes les sciences, à mesure qu'augmentera le nombre des hommes qui ont assez de culture pour s'intéresser à la science pure; mais cet heureux moment est encore loin pour bien des sciences et dans bien des pays. La plupart des gouvernements ont compris cette position et ont donné, quoique avec beaucoup de parcimonie, des encouragements aux Sociétés libres. Cette expérience a parfaitement réussi; les gouvernements n'ont pesé en rien sur les Sociétés, qui ont conservé leur liberté entière, et les Sociétés, de leur côté, ont appliqué les moyens dont elles disposent à l'avantage de la science et avec un entier désintéressement.

Quant à notre Société, elle n'a pas à se plaindre du gouver-

nement, qui lui a accordé des encouragements sous différentes formes; mais il n'a pourtant jamais pensé à donner, ni à elle, ni à d'autres Sociétés libres, ce qui leur manque le plus et ce qui contribuerait le plus à les consolider, à leur permettre de se développer et à consacrer toutes leurs ressources propres au progrès de la science, je veux dire un local public. En Angleterre, où le gouvernement est bien moins porté à s'occuper des institutions scientifiques, on a senti qu'il y avait là un besoin impérieux, et le gouvernement y fait élever dans ce moment un édifice considérable pour servir de local à six Sociétés libres. Ce besoin est bien plus urgent à Paris, où le remaniement incessant de la ville réduit, selon une expression officielle et pittoresque, les habitants à l'état de nomades, et où il serait si facile, soit au gouvernement, soit à la ville, de consacrer un édifice public aux besoins des Sociétés. Ce sacrifice serait amplement récompensé par la stabilité qu'il donnerait à des institutions d'une incontestable valeur et par l'accumulation de bibliothèques spéciales et de collections facilement accessibles, qui en seraient la suite naturelle. Je crois qu'on ne pourra plus fermer longtemps les yeux sur la nécessité d'un pareil arrangement. En attendant nous nous aiderons nous-mêmes, nous supporterons les inconvénients d'une position que nous avons en commun avec presque tous les habitants de Paris, et nous n'interromprons pas les travaux qui sont le but réel et unique de l'existence de notre Société. J'ai presque honte de vous avoir parlé de ce sujet; mais il intéresse toutes les Sociétés libres, et je suis sûr qu'il s'est présenté souvent à l'esprit de chacun de vous.

Je reviens à mon sujet propre, aux travaux de votre Société pendant la quarante-cinquième année de son existence; mais mon premier devoir est de dire quelques mots sur les pertes que la Société et la littérature orientale ont éprouvées par la mort de plusieurs des membres les plus considérables de votre Conseil, M. Reinaud, votre président, M. Noël Desvergers et M. Munk.

M. Reinaud était né en 1795 à Lambesc, en Provence, et fit ses études au séminaire d'Aix, où il se distingua par sa grande ardeur pour le travail. Il vint à Paris en 1815 pour achever ses études ecclésiastiques et pour suivre les cours des langues orientales qui pouvaient lui être utiles. C'est ainsi qu'il devint en même temps que Freytag, que les chances de la guerre avaient amené à Paris, élève de M. de Sacy, ce qui décida du cours entier de sa vie. En 1818, il accompagna, en qualité de secrétaire, M. de Portalis à Rome, où il continua ses études sous les Maronites de la Propagande et où il s'occupa surtout de la numismatique musulmane. Revenu à Paris, il fut chargé par M. de Blacas de rédiger la description de la partie musulmane de ses collections d'antiquités et de médailles. Il commença par publier en 1820 une lettre à M. de Sacy sur cette collection[1]; mais son travail détaillé ne parut qu'en 1828. Cet ouvrage, qui est en deux volumes[2], contient beaucoup plus que ce qu'on était en droit d'attendre de la description d'un cabinet d'antiques; il forme un véritable traité d'épigraphie arabe, le premier qui ait paru, et, je crois, jusqu'à présent le seul. L'auteur y explique les formules principales dont les Musulmans se servent sur leurs sceaux et sur les pierres gravées et dont ils aiment à orner leurs armes et leurs ustensiles, et il entre dans beaucoup de détails sur les usages, les préjugés et les superstitions qu'il faut connaître pour résoudre les nombreuses difficultés que présentent ces petits monuments. C'est de tous les ouvrages de M. Reinaud celui qui a été le plus utile. Il devait être suivi par la description des médailles musulmanes de M. de Blacas; mais cette partie du travail n'a jamais été achevée, parce que les fonctions que M. Reinaud accepta en 1824, au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque

1. *Lettre à M. Silvestre de Sacy, sur la collection de monuments orientaux de M. le comte de Blacas*. Paris, 1820, in-8°.

2. *Monuments arabes, persans et turcs, du cabinet de M. le duc de Blacas et d'autres cabinets, considérés et décrits d'après leurs rapports avec les croyances, les mœurs et l'histoire des nations musulmanes*, par M. Reinaud. Paris, 1828, in-8°, avec planches.

du Roi, l'entraînaient de plus en plus vers des études purement historiques. A partir de cette époque, il renonça d'un côté à la carrière de l'église, à laquelle il avait été destiné dès son enfance, mais qu'il n'avait suivie que jusqu'au point qui lui donnait le droit de prendre le titre honorifique d'abbé, que portent ses premières publications et qu'il abandonna alors; de l'autre côté, il renonça presque entièrement aux études numismatiques et épigraphiques, qui l'avaient occupé jusqu'alors, et se voua entièrement à l'histoire de l'Orient.

Il commença, peu après son entrée à la Bibliothèque, la longue série de ses ouvrages historiques et géographiques, par la publication d'extraits d'auteurs orientaux relatifs aux croisades, qu'il emprunta à l'admirable collection de matériaux qu'avait préparée le bénédictin dom Berthereau [1]. Après quelque temps, il jugea lui-même très sévèrement ce premier essai, corrigea les traductions qu'il avait empruntées à dom Berthereau, et publia en 1828 une nouvelle édition très augmentée de l'ouvrage [2]. Ce travail servit à rappeler à l'Académie des inscriptions qu'elle avait encore à recueillir un héritage des Bénédictins, et ne fut pas sans influence sur la décision que prit dix ans plus tard cette compagnie savante de publier un corps complet d'historiens orientaux et occidentaux des croisades.

Reinaud lui-même fut reçu membre de l'Académie en 1832, et fit paraître peu de temps après son histoire de l'invasion des Sarrasins en France [3].

Pendant que ce volume s'imprimait, M. de Sacy conçut,

1. *Extraits des historiens arabes faisant partie de la biographie de l'Histoire des croisades de* M. Michaud, traduits en partie et revus pour le reste par M. J. F. Reinaud. Paris, 1822, in-8°.

2. *Extraits des historiens arabes, relatifs aux guerres des croisades*, ouvrage formant, d'après les écrivains musulmans, un récit suivi des guerres saintes; nouvelle édition entièrement refondue par M. Reinaud. Paris, 1829, in-8°.

3. *Invasion des Sarrasins en France et de France en Savoie, en Piémont et dans la Suisse, d'après les auteurs chrétiens et mahométans*, par M. Reinaud. Paris, 1836, in-8°.

en 1834, le projet de faire publier par la Société asiatique le texte arabe de la géographie d'Aboulféda, d'après le manuscrit autographe, conservé à Leyde. Il proposa pour éditeurs M. Reinaud et M. de Slane, et il put encore lui-même surveiller l'impression de la moitié du volume. L'ouvrage fut terminé en 1840[1], et la Société a toujours été justement fière de cette publication. M. Reinaud commença alors la traduction de cet ouvrage et en fit paraître, en 1848, le premier volume[2] et la première moitié du second, précédée d'une longue introduction dans laquelle il entreprit pour la première fois de faire une histoire chronologique et systématique des connaissances et des découvertes géographiques des Arabes. C'est, je crois, le meilleur des ouvrages de l'auteur, et il est à regretter que d'autres occupations ne lui aient pas laissé le temps de l'achever.

M. de Sacy, le restaurateur des études arabes en Europe, étant mort en 1838, M. Reinaud eut le grand et périlleux honneur de lui succéder dans sa chaire d'arabe à l'École des langues orientales vivantes, de même qu'il lui succéda plus tard dans la place d'administrateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale. Son édition d'Aboulféda avait mis M. Reinaud en goût d'études sur la géographie, et il entreprit, sur la demande de M. Lebrun, alors directeur de l'Imprimerie royale, de terminer l'édition d'une relation de voyages faits par quelques marchands arabes dans les mers de la Chine, dont Renaudot avait déjà donné une traduction en 1718. Le texte arabe de ce petit livre avait été imprimé par Langlès en 1811 ; mais la traduction n'avait pas été faite, et l'édition du texte était restée dans les magasins de l'imprimerie. M. Reinaud en

1. *Géographie d'Aboulféda*, texte arabe publié d'après les manuscrits de Paris et de Leyde, aux frais de la Société asiatique, par M. Reinaud et M. de Slane. Paris, 1840, in-4°.

2. *Géographie d'Aboulféda*, traduite de l'arabe en français et accompagnée de notes et d'éclaircissements, par M. Reinaud, vol. I et II, Paris 1848, in-4°.

fit la traduction, l'accompagna d'une introduction et de notes, et publia le tout en 1845[1]. D'autres travaux sur la géographie et l'histoire des Arabes se suivirent rapidement; M. Reinaud publia dans notre Journal les fragments arabes relatifs à l'histoire de l'Inde[2], qui font suite à un semblable recueil qu'avait fait paraître M. Gildemeister. Il se servit plus tard de ces documents comme de pièces justificatives dans un mémoire d'une grande étendue sur l'ancienne géographie de l'Inde, qui a paru dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*[3]. Cet ouvrage fut suivi par des travaux analogues sur le royaume de la Mésène et de la Characène[4], sur le Périple de la mer Érythrée et la navigation des mers orientales au IIIe siècle de notre ère[5], enfin par un mémoire très étendu sur les connaissances des Romains en géographie orientale[6] et sur les plans de conquêtes en Asie que l'auteur attribue à Auguste[7].

1. *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine, dans le IXe siècle de l'ère chrétienne*, imprimée en 1811 par les soins de feu Langlès, publiée par M. Reinaud. Paris, 1845, 2 vol. in-18.

2. *Journal asiatique*, années 1844 et 1845.

3. *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde, antérieurement au milieu du XIe siècle de l'ere chrétienne, d'après les écrivains arabes, persans et chinois*, par M. Reinaud, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, vol. XVIII. Paris, 1849, in-4o.

4. *Journal asiatique*, année 1861.

5. *Mémoire sur le Périple de la mer Érythrée et sur la navigation des mers orientales au milieu du IIIe siècle de l'ère chrétienne*, d'après les témoignages grecs, latins, arabes, persans, indiens et chinois, par M. Reinaud. Dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, vol. XXIV Paris, 1864, in-4o.

6. *Journal asiatique*, année 1863.

7. Je crains d'avoir fait des oublis, car je m'aperçois au dernier moment que je n'ai pas parlé de la nouvelle édition du Hariri de M. de Sacy, qui a paru sous ce titre : *Les séances de Hariri*, avec un commentaire choisi, par Silvestre de Sacy; deuxième édition, revue sur les manuscrits et augmentée d'un choix de notes historiques et explicatives en français, par MM. Reinaud et Derenbourg. Paris, 1847, in-4o. Au reste, des sujets de ce genre entraient moins dans le cercle habituel des études de M. Reinaud; aussi n'y a-t-il guère de lui que l'introduction; les notes françaises qui terminent l'ouvrage sont toutes de la main de M. Derenbourg. Il avait aussi eu l'idée de publier une nouvelle édition de la grammaire de M. de Sacy, mais il rencontra des difficultés qui le firent renoncer à ce plan et le dé-

C'est le dernier ouvrage que M. Reinaud ait publié lui-même; mais il a laissé deux travaux dont l'impression est assez avancée pour qu'ils puissent paraître, l'un dans quelques jours, l'autre dans quelques mois. Le premier est un rapport sur les progrès que la littérature arabe a faits en France depuis vingt ans; il a été demandé par M. le Ministre de l'instruction publique; l'autre, bien plus considérable, est le premier volume de la Collection d'historiens arabes des croisades, dont la publication lui avait été confiée par l'Académie des inscriptions. Ce volume commence par la traduction des parties des Annales d'Aboulféda qui se rapportent aux croisades et qui servent ainsi d'introduction aux textes des auteurs spéciaux qui doivent être reproduits. Ces textes commencent par les extraits de la Chronique d'Ibn el Athir, qui remplissent la plus grande partie de ce volume et s'étendront encore sur une partie du second. Après avoir fait imprimer la première moitié du premier volume, M. Reinaud s'adjoignit notre collègue M. Defrémery, pour continuer la rédaction du texte et la traduction, ne se réservant à lui-même que l'introduction générale à la Collection, dans laquelle il se proposait de présenter le tableau de l'état politique et religieux du monde musulman à l'époque des croisades. Il consacra plusieurs années aux études qu'exigeait un cadre aussi ambitieux, et n'eut pas le temps de terminer ce travail, dont il n'a achevé qu'un fragment sur l'histoire des Seldjoukides, qui pourra, je l'espère, paraître dans votre Journal.

Dans son ardeur pour le travail, M. Reinaud ne tenait pas compte des droits de son âge et de l'affaiblissement de ses forces. Il en avait un sentiment vague; il m'a dit, il y a deux ans, qu'il devait se restreindre et s'appliquer uniquement à terminer ce qu'il avait commencé; il aurait probablement dû, dès lors, cesser tout travail, mais il ne pouvait s'y résigner;

terminèrent à composer une grammaire arabe tout à fait indépendante de celle de M. de Sacy. J'ignore jusqu'à quel point il a poursuivi cette idée.

victime de son activité incessante, il a succombé sous un de ces terribles accidents par lesquels se venge le cerveau quand les savants ne lui accordent pas le repos nécessaire. M. Reinaud a été président de votre Société pendant vingt ans, et vous savez tous avec quelle exactitude il a rempli les devoirs de sa charge. C'est cette persévérance dans tout ce qu'il a entrepris qui a permis à M. Reinaud de conquérir la place qu'il occupait dans le monde savant; un travail lent, mais incessant, et le soin de ne jamais perdre de vue un instant le but qu'il poursuivait, l'ont mis en état de tirer de sa vie et de son talent tout le fruit qu'il était possible d'en espérer.

Le Conseil de la Société a perdu un autre de ses membres dans la personne de M. Noël Desvergers. Il y avait longtemps que nous ne l'avions pas vu dans nos réunions, parce que des intérêts très graves et d'autres études le retenaient en Italie; mais vous avez tenu à conserver sur le tableau du Conseil le nom d'un savant aimé et estimé de tous ceux qui le connaissaient. M. Desvergers avait fait de très savantes études classiques, puis il se voua pendant quelques années aux sciences naturelles, et il était devenu préparateur des cours de Thénard; mais il revint bientôt à l'histoire et à la philologie, suivit les cours de M. Caussin de Perceval et publia, en 1837, la Vie de Mohammed d'après le récit d'Aboulféda[1], accompagnant le texte d'une traduction et d'un commentaire. Son but n'était pas de fournir de nouveaux matériaux pour l'histoire du Prophète arabe, mais d'offrir aux étudiants un texte facile, correct et intéressant par le sujet. Quelques années plus tard, il publia l'Histoire de l'Afrique sous les Aghlabites, et de la Sicile sous la domination musulmane[2], tirée de l'histoire des Berbères par

1. *La Vie de Mohammed*, texte arabe d'Aboulféda, accompagné d'une traduction française et de notes, par A. Noël Desvergers. Paris, 1837, in-8°.

2. *Histoire de l'Afrique sous la dynastie des Aghlabites et de la Sicile sous la domination musulmane*, texte arabe d'Ebn-Khaldoun, accompagné d'une traduction et de notes par A. Noël Desvergers. Paris, 1841, in-8°.

Ibn Khaldoun, dont il n'existait pas à cette époque une traduction complète ; enfin, en 1847, il fit paraître la description et l'histoire générale de l'Arabie[1] qui fait partie de l'*Univers pittoresque*, ouvrage dans lequel il a fait preuve d'études solides et étendues sur ce grand sujet. A partir de cette époque il employa ses loisirs, son activité et ses amples ressources à des études sur les Étrusques et à des fouilles longues et fructueuses dans les nécropoles de cette nation. Il a publié ses découvertes dans un très bel ouvrage, qu'il a eu le bonheur de pouvoir terminer[2]. Mais sa santé était épuisée par la suite des fièvres qu'il avait probablement contractées pendant ses fouilles, et il est mort à Nice, le 2 janvier 1867.

La Société a encore fait, dans un de ses membres, M. Salomon Munk, une perte des plus grandes et des plus sensibles. M. Munk était né en 1803 à Glogau, en Silésie. Fils d'un pauvre bedeau de synagogue de cette ville, il fut élevé jusqu'à l'âge de quinze ans dans l'école rabbinique de sa ville natale, et y puisa cette connaissance intime et minutieuse de la Bible, de la langue hébraïque et du Talmud, que ces écoles sont destinées à transmettre. Il prit alors une grande résolution et se rendit à pied à Berlin pour entrer au gymnase, sans autre ressource que sa volonté et cet admirable esprit d'abnégation et de sobriété que la jeunesse israélite nous montre si souvent. Il gagna sa vie en donnant des leçons d'hébreu pendant les heures que les classes lui laissaient libres, fit son éducation classique et passa aux études universitaires, d'abord à Berlin, plus tard à Bonn, où l'attira la réputation brillante d'hommes comme Niebuhr, Schlegel, Lassen et Freytag. Après dix ans d'études les plus fortes et à l'âge de vingt-cinq ans, il se trouva, par l'intolérance religieuse du gouvernement prussien, exclu de tout espoir de faire son chemin dans l'instruction publique de son pays.

1. *Arabie*, par Noël Desvergers. Paris, 1847, in-8°.
2. *L'Etrurie et les Étrusques, ou Dix ans de fouilles dans les maremmes toscanes*, par Noël Desvergers, vol. I-II, in-8°, vol. III, in-fol. Paris, 1862-1864.

Il se décida alors à venir à Paris, où il suivit pendant quelques années les cours de MM. de Sacy, de Chezy et de Quatremère, et partagea pendant dix ans sa vie entre l'étude, l'enseignement et la composition de travaux littéraires. Le dictionnaire des sciences philosophiques de M. Franck et la Bible de S. Cahen lui doivent quelques-uns de leurs articles les plus remarquables. Ces articles attirèrent peu à peu l'attention des savants, et M. Munk fut attaché, en 1840, au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque royale, où il passa plusieurs années à classer et à cataloguer les manuscrits sémitiques et à préparer les grands travaux qu'il méditait. C'est à cette époque qu'il publia le premier volume qui porte son nom, la description historique et géographique de la Palestine[1] qui fait partie de l'Univers pittoresque. C'est un modèle d'abrégé historique, où l'on sent à chaque phrase que l'auteur en savait bien plus que ce qu'il pouvait dire, et qu'il ne nous donne que le cadre et le résumé de longues et profondes études sur l'histoire des temps classiques du peuple juif.

Malheureusement il n'eut plus le temps de revenir à cette partie de ses études, et nous devons être heureux d'avoir au moins sous cette forme abrégée l'ensemble de ses vues sur l'histoire et la littérature des Hébreux. Sa vue, fatiguée par un travail incessant et la lecture des manuscrits, baissa graduellement et s'éteignit à la fin tout à fait, de sorte qu'il fut obligé de quitter la Bibliothèque, et sa carrière littéraire devait paraître fermée au moment où elle commençait à s'ouvrir. Mais le courage qu'il avait montré toute sa vie ne l'abandonna pas dans cet affreux malheur, et il commença, à l'aide d'un secrétaire qui lui lisait et qui écrivait sous sa dictée, la série des travaux les plus étonnants qu'un aveugle ait jamais entrepris.

Il publia alors dans votre Journal une interprétation de

1. *Palestine*, description géographique, historique et archéologique, par S. Munk. Paris, 1845 in-8°.

l'inscription phénicienne de Marseille [1], qui est restée la meilleure qu'on ait donnée de ce monument. Il la fit suivre par une série d'articles sur l'histoire de la formation de la grammaire hébraïque et de la manière dont elle fut réduite en règles par les Juifs du moyen âge [2]; puis il revint aux inscriptions phéniciennes et donna une interprétation de celle qui couvre le sarcophage d'Eschmunazer, dont M. de Luynes avait fait don au Louvre [3].

Il s'était occupé depuis longtemps de l'époque brillante de la littérature juive du moyen âge, où les savants de ce peuple, formés dans les écoles arabes, avaient adopté en grande partie la langue arabe et combiné l'étude de la philosophie aristotélique et néoplatonicienne avec celle de la Bible et de ses commentateurs, et avaient exercé, après la chute de la philosophie arabe, une influence notable sur les écoles scolastiques de l'Europe. M. Munk avait découvert que des traités de philosophie qui avaient eu un grand retentissement dans les écoles européennes, où on les attribuait à un Arabe à qui on donnait le nom étrange d'*Avicebron*, étaient réellement l'œuvre d'Ibn Gebirol, auteur juif du XI[e] siècle, dont les hymnes en hébreu jouissent encore aujourd'hui d'une grande estime dans les synagogues. Ces ouvrages avaient été composés en arabe; les originaux sont perdus, mais M. Munk avait retrouvé la traduction hébraïque du plus célèbre de ces traités, intitulé *la Source de la vie*, traité qui n'était connu que par de nombreux passages que saint Thomas et Albert le Grand en citent et les emprunts que Duns Scotus et Giordano Bruno lui ont faits. Il parvint, malgré sa cécité, par un grand effort de patience et de sagacité, à rétablir ce texte d'après un seul manuscrit fort incorrect. Il en publia de longs extraits, suivis d'une Vie de l'auteur, d'une analyse de l'ouvrage et d'une lon-

1. *Journal asiatique*, année 1847.
2. *Ibid.* année 1850.
3. *Ibid.* année 1856.

gue dissertation sur les sources où avait puisé Ibn Gebirol, et sur l'influence que sa philosophie a exercée pendant plusieurs siècles. Il a accompagné cet exposé d'une série de notices sur les principaux philosophes arabes et leurs doctrines, et d'une esquisse historique de la philosophie chez les Juifs, depuis Philon jusqu'à la destruction des écoles juives en Espagne [1]. Ce travail, extrêmement remarquable par l'étendue du savoir et par la nouveauté de beaucoup de faits et de points de vue, forme une des plus belles contributions à l'histoire de la philosophie du moyen âge; M. Munk nous en offre le côté oriental, non pas avec plus de détails, mais avec plus de précision que tous ses prédécesseurs.

Cet ouvrage lui ouvrit, en 1858, les portes de l'Académie des inscriptions, et l'on put voir alors dans les discussions les plus variées, que le hasard des lectures amenait, combien le savoir de M. Munk était sûr et étendu, et avec quelle promptitude sa mémoire lui fournissait les preuves de ce qu'il avançait et les paroles mêmes des auteurs qu'il citait. On comprit alors quels trésors d'érudition il avait amassés et comment il était possible à un homme parfaitement aveugle de composer des ouvrages qui paraissaient exiger l'aide constante des yeux les plus infatigables. On pouvait faire la même remarque dans son cours d'hébreu au Collège de France, où il fut appelé quelques années plus tard, et où l'on voyait le spectacle touchant d'un professeur aveugle qui faisait écrire par un assistant le texte qu'il expliquait et qu'il commentait avec tous les développements et toute la précision possibles. Mais je reviens à ses travaux ou plutôt à son dernier ouvrage, le plus considérable et le plus surprenant de tous, son édition du Guide des Égarés, par Moïse le Maïmonide [2].

1. *Mélanges de philosophie juive et arabe*, par M. Munk. Paris, 1859, in-8°.

2. *Le Guide des Égarés*, traité de théologie et de philosophie, par Moïse ben Maimon, dit *Maïmonide*, par S. Munk. 3 vol. Paris, 1856-1866, in-8°.

Le Maïmonide était un des plus grands esprits du XII[e] siècle. Élevé à Cordoue et initié également dans la théologie juive et dans toutes les sciences des Arabes, il passa la plus grande partie de sa vie au Caire, protégé par Saladin et ses successeurs, dont il était le médecin. Ayant acquis de bonne heure une immense autorité auprès de ses coreligionnaires par son savoir, sa piété et la profondeur de son esprit, dont de nombreux ouvrages avaient témoigné, il composa *Le Guide des Égarés* pour réconcilier la religion et la raison, ou plutôt la philosophie et la théologie. L'esprit des juifs était alors tiraillé entre le culte servile de la lettre tel que les Talmudistes l'enseignaient, les étranges fantaisies de la Cabbala et les systèmes philosophiques gréco-arabes qui régnaient dans toutes les écoles du temps. Le Maïmonide entreprit de mettre de l'ordre dans ce chaos d'opinions et de points de vues contradictoires, de tranquilliser les âmes pieuses en leur démontrant que la philosophie pouvait s'allier avec la croyance et de ramener à la religion les adeptes de la philosophie en prouvant que les treize articles de foi qu'il avait établis dans un ouvrage antérieur étaient compatibles avec les vérités philosophiques. Son système est en général conforme à celui des péripatéticiens, mais il s'en écarte dans quelques grandes questions, comme, par exemple, dans celle de la création, et il use de la même liberté dans l'interprétation de la Bible, où il n'hésite pas à adopter un sens métaphorique ou allégorique quand sa thèse l'exige. Il développe son système avec toutes les ressources de son savoir et en se servant d'une argumentation dont la forme est empruntée aux subtilités des Talmudistes et à la pédanterie des scolastiques, mais sous laquelle on sent une certaine poésie et la vigueur d'un esprit très supérieur aux arguments qu'il est obligé d'employer pour se faire écouter. Cé livre produisit les orages les plus violents dans les communautés juives et eut un retentissement immense dans les écoles chrétiennes, auquel il n'était pourtant pas destiné. Aujourd'hui, où la guerre théologique est portée sur un tout autre terrain, où le problème est autrement posé et

débattu selon des méthodes différentes, *Le Guide des Égarés* reste un monument mémorable de l'esprit humain et une mine de renseignements sur la philosophie arabe et scolastique du moyen âge et sur la manière dont se traitaient alors ces grandes questions qui ne cesseront jamais d'agiter l'humanité.

Cet ouvrage si célèbre n'était pourtant connu que par deux traductions, l'une en hébreu, faite par un élève du Maïmonide, Ibn Tibbon, et tellement littérale qu'elle est difficile à entendre, l'autre en latin, faite par Buxtorf sur la traduction de Tibbon. On comprend que la découverte de l'original écrit en arabe ait fait naître dans M. Munk le désir d'en publier une édition digne de l'ouvrage et de l'état actuel de la science. La nature du sujet, la célébrité de l'auteur, l'honneur qui en reviendrait aux lettres israélites étaient pour lui des motifs irrésistibles; il réunit pendant vingt ans des matériaux pour ce travail, alla à Oxford pour compléter le manuscrit qu'il avait découvert à Paris, et fit toutes les recherches qu'exige le commentaire d'un pareil ouvrage. Il perdit la vue au moment où ces travaux préalables approchaient de leur fin; il se mit néanmoins à l'œuvre et, à travers toutes les difficultés qu'on peut imaginer, il parvint à achever l'année dernière l'impression du texte, de la traduction et du commentaire du *Guide des Egarés*, qui resteront le plus beau monument de son savoir et de son courage.

Il avait eu l'intention d'ajouter un quatrième volume qui devait contenir la vie du Maïmonide et l'exposé de son système; malheureusement il n'en eut pas le temps. Le 6 février de cette année, il s'était tenu chez lui une séance du consistoire israélite; il y avait parlé plus et plus gaiement qu'à l'ordinaire; mais à peine ses collègues avaient-ils quitté la maison qu'il fut frappé d'une congestion cérébrale qui l'enleva en peu d'instants. Peu d'hommes ont été plus respectés et plus regrettés; son savoir, son esprit de charité, la patience avec laquelle il

supportait son infirmité, le peu qu'on savait ou qu'on devinait des luttes contre le sort qu'il avait si vaillamment soutenues pendant une grande partie de sa vie, tout se réunissait pour inspirer de la tendresse et de l'admiration pour lui.

J'arrive à l'état des travaux de votre Conseil pendant cette année. Votre Journal[1] a paru régulièrement, quoiqu'il soit dans ce moment un peu en retard. Nous avons à demander l'indulgence de nos lecteurs à ce sujet; mais le surcroît de travail que l'Exposition donne à l'Imprimerie impériale doit nous servir d'excuse pour un ralentissement qui ne sera que très temporaire. Le contenu du Journal est le produit et l'indice de travaux très variés sur toutes les parties de la littérature et de l'histoire de l'Orient. M. Belin nous a envoyé de Constantinople une nouvelle étude sur Ali Schir; il nous avait donné auparavant la curieuse biographie de ce ministre d'un prince timouride du xv[e] siècle, homme d'État, poète, historien et moraliste. C'est sous ce dernier aspect que M. Belin nous le présente aujourd'hui, pensant avec raison que c'était chose très digne d'intérêt que de voir l'impression que la vie qu'il avait menée, vie brillante, respectée et, malgré quelques vicissitudes, en général heureuse, avait laissée sur cet esprit délicat et cultivé. On trouve dans ses œuvres la morale musulmane ordinaire exprimée avec élégance, modérée par l'expérience qu'acquiert un homme d'État, et pénétrée d'une certaine tristesse qui ne va pas jusqu'à la misanthropie, mais qui est au fond de l'âme de l'autenr. On ne doit pas s'en étonner; la splendeur de ces princes turcs en Perse et le raffinement qui les entourait ne pouvaient cacher à des yeux clairvoyants le sentiment de la décadence qui entraînait irrésistiblement la Perse à sa ruine. Les esprits un peu élevés se jetaient dans le mysticisme des Soufis, et c'est ainsi que les meilleures forces du pays se sont usées depuis des siècles dans le décou-

1. *Journal asiatique*, publié par la Société asiatique. Sixième série, t. VII et VIII. Paris, 1866-1867, in-8°.

ragement et dans le renoncement aux affaires publiques. C'est ainsi qu'une grande nation, remplie de talents et digne d'un meilleur sort, est descendue graduellement jusqu'au point où nous la voyons aujourd'hui.

L'histoire des Babis, que M. Kasem-Beg nous raconte dans le *Journal asiatique*, est une tragédie sanglante, qui éclaire pour un instant d'une lueur sinistre l'état actuel de la Perse; elle nous montre la faiblesse du gouvernement et les aspirations déréglées d'une partie de la population, qui espère une régénération du pays par un nouveau prophète. On ne peut que s'intéresser à ces mouvements, qui montrent au moins qu'il y a encore de la vie et la capacité de souffrir pour une idée et une espérance; mais il est à craindre que des convulsions de ce genre n'achèvent d'épuiser le pays au lieu de conduire à quelque chose de mieux.

M. Devéria nous a donné le texte et une partie du commentaire du papyrus judiciaire de Turin, dont il avait, l'an dernier, publié la traduction dans notre Journal. En comparant la procédure de ce tribunal exceptionnel, qui avait à juger un procès de haute trahison dans le harem même de Ramésès III, avec les autres papyrus judiciaires que nous connaissons, grâce aux travaux de MM. Birch et Chabas, il parvient à préciser une foule de points relatifs à la constitution et aux usages des tribunaux égyptiens. L'état de santé de l'auteur l'avait empêché jusqu'à présent de nous fournir le reste de ce beau travail, mais nous espérons maintenant pouvoir en publier prochainement la fin. C'est vraiment merveille de voir comment on fait revivre aujourd'hui, à force de travail et de sagacité, et à l'aide de méthodes rigoureuses, l'image de toutes ces nations antiques, et comment on retrouve peu à peu la vie et la fibre humaine dans des monuments à l'intelligence desquels on devait croire qu'on n'arriverait jamais.

C'est par une curiosité du même genre que M. Feer entre-

prend de préciser par la critique les faits primitifs du Bouddhisme, qui sont encore entourés de tant d'obscurité, malgré les travaux nombreux dont cette religion a été de notre temps l'objet. M. Feer a publié dans notre Journal un mémoire sur la première prédication du Bouddha. Tout le monde sait et tous les livres bouddhiques répètent que ce grand réformateur a eu ses premiers succès à Bénarès et qu'il est revenu de là avec le noyau primitif de ses disciples dans sa patrie, le Magadha. Mais, entre le moment où Sakiamouni acquiert la conviction qu'il est le Bouddha et son voyage à Bénarès, se passe un certain temps qui a dû être de grande importance dans l'histoire mentale du réformateur. La légende remplit cet intervalle par des fables évidentes, mais elle a conservé, comme à son insu, des faits tout historiques, dont M. Feer tire la preuve que Sakiamouni a fait à cette époque dans sa patrie ses premiers essais de prédication, qui ne réussirent pas et le jetèrent dans un grand découragement. Ce n'est qu'après avoir vaincu ce sentiment qu'il se rendit à Bénarès. On comprend très bien que la légende ait essayé d'effacer un premier échec et n'ait raconté que les succès postérieurs du Bouddha. M. Feer a entrepris de percer sur ce point curieux le voile épais de fables dont la vie de Sakiamouni a été enveloppée, et son explication rend très bien compte du petit nombre de faits que l'on entrevoit dans cet épisode de sa vie.

M. Feer nous a encore remis un mémoire sur trois anciens *soutras* bouddhiques, dont il donne la traduction d'après le texte tibétain, et dont il discute l'âge et la position dans l'ensemble des livres canoniques des bouddhistes avec beaucoup de méthode et de circonspection. Nous ne sommes qu'à l'entrée de cette étude, et il faudrait bien du travail et bien des travailleurs avant que l'immense quantité d'écrits bouddhiques en pali, en sanscrit, en birman, en tibétain, en singalais et en chinois, soit examinée et classée. Il serait impossible et inutile de s'occuper de la plus grande partie de ces livres, mais il faut rechercher les ouvrages primitifs et ceux qui contiennent

des données historiques, et les publier et les traduire, avant qu'on voie clair dans le bouddhisme. Ce sera un labeur infini; mais il faut qu'il soit entrepris, car cette religion est un fait trop important dans l'histoire de l'humanité, et elle exerce encore une trop grande influence, pour qu'on puisse se dispenser de l'étudier à fond.

M. Prudhomme nous a donné des extraits d'une compilation théologique arménienne de Vardan, auteur du XIIIe siècle. M. Prudhomme commence par une biographie de l'auteur, à qui ses compatriotes ont donné le nom de *Vardan le Grand*, ce qui, à en juger par ce livre, ne prouve que la décadence de leur littérature à cette époque. Mais comme c'était un homme savant et qu'il avait à sa disposition des auteurs arméniens et syriens que nous ne possédons plus, il nous a conservé, au milieu d'une masse d'inutilités, un certain nombre de faits dont l'histoire ecclésiastique fera son profit et que M. Prudhomme a eu la patience d'extraire pour nous.

M. Boucher a inséré dans notre Journal un mémoire sur deux poètes arabes antéislamiques, Orwa et Zou'l Asba. Le premier nous était suffisamment connu par la collection de ses poèmes et un mémoire sur sa vie par M. Noeldeke; mais le second n'a, je crois, été l'objet d'aucun travail. Il était de la grande tribu d'Adouan, une des plus puissantes de l'Arabie, jusqu'au Ve siècle de notre ère, où elle commença à décliner rapidement et ne tarda pas à disparaître de la scène. Il ne reste plus d'autre souvenir de cette race que ces poésies, qui sont comme un petit fragment de leur vie, encore tout plein de leurs passions du moment. Elles sont tirées du Kitab al Aghani, qui cache encore tant de précieuses reliques de ce temps et dont il serait si important d'avoir une édition complète et une traduction au moins partielle. M. Ahlwardt a-t-il abandonné son intention de reprendre l'édition de l'Aghani que Kosegarten avait commencée, ou, à son défaut, n'y a-t-il personne en Allemagne qui veuille rendre ce service à la science?

Vous connaissez tous les études de M. Leclerc sur la médecine des Arabes. Il traite, dans votre Journal, des traductions arabes des médecins grecs, de l'usage qu'on peut en faire et des précautions à prendre quand on veut s'en servir. Il va donner prochainement lui-même l'exemple de l'application de ces règles, car nous pouvons espérer de lui la publication d'ouvrages d'Hippocrate et de Galien perdus en grec et conservés en arabe, et une nouvelle traduction d'Ibn Beïthar.

M. Pauthier nous a donné la traduction de la relation d'un voyage dans l'Asie centrale fait par un Chinois du XIII[e] siècle, dans des circonstances singulières. Djinguiskhan avait eu une conversation avec un religieux Tao-ssé nommé Khiéou, à la suite de laquelle il le nomma conseiller privé. Plus tard il lui ordonna de partir pour les pays de l'ouest et d'y suivre des négociations à Samarkand et à Balkh. De retour de sa mission, il fit à l'empereur un rapport dont M. Pauthier a découvert une analyse très détaillée dans une encyclopédie chinoise. Il l'a traduite avec la note de l'éditeur chinois et l'a accompagnée de ses propres remarques. Je crois que le rapport original de Khiéou existe; mais il est plus que probable que les éditeurs de l'encyclopédie en ont tiré tous les faits qui peuvent nous intéresser. Cette relation forme un contrôle et une contre-partie précieuse pour une partie de la relation de Marc Pol.

M. Derenbourg nous a donné un nouvel exemple très ingénieux de l'usage qu'on doit faire, dans l'interprétation du texte hébreu de la Bible, des anomalies apparentes de la ponctuation masorétique, en l'appliquant à un passage difficile du livre d'Ezra. Enfin M. de Rosny a publié la fin de ses études sur la langue coréenne; il y traite de l'origine de l'alphabet coréen, qu'il rattache, comme l'avait fait M. Edkins, au moins en partie à l'Inde, par des influences bouddhiques; ensuite il pose la question compliquée et difficile de l'ethnographie des Coréens. Leur pays, qui s'est défendu avec tant de sollicitude contre tout contact avec les peuples étrangers, sera forcément en-

traîné, comme le Japon l'a été, à des rapports avec les puissances européennes, et il est bon que l'Europe apprenne à le connaître avant d'exercer sur lui une influence qui sera plus ou moins oppressive en proportion des connaissances qu'on aura de sa langue et de son organisation sociale.

Votre Journal contient encore un nombre d'articles de moindre étendue que je ne puis énumérer, mais dont chacun a son intérêt et qui tous témoignent du sérieux et de l'étendue de nos études orientales.

Votre *Collection d'auteurs orientaux* n'a pas fait de progrès pendant l'année dernière; mais je crois pouvoir vous annoncer pour l'année prochaine le cinquième volume de Masoudi, par M. Barbier de Meynard, qui avait très généreusement employé au règlement de vos affaires le temps destiné à cet ouvrage. J'espère aussi que l'achèvement de la traduction d'Ibn Khaldoun et la prochaine terminaison de la traduction d'Ibn Khallikan permettront à M. de Slane de s'occuper de la publication de la description de l'Inde par Albirouni, qui a été si malheureusement interrompue par la mort de M. Woepcke et qui devient de plus en plus importante pour le progrès des études historiques sur l'Inde ancienne.

Nos rapports avec les autres Sociétés asiatiques sont toujours également amicaux, quoique la régularité de nos communications avec elles paraisse encore souffrir par suite de la cessation de la librairie Duprat, qui a été pendant si longtemps notre intermédiaire. Il se peut aussi que quelques-unes de ces Sociétés aient subi un ralentissement dans leurs publications, comme je le sais et le déplore pour la Société de Shanghaï. Je vais énumérer les travaux des Sociétés autant qu'ils sont parvenus à ma connaissance.

La Société asiatique de Calcutta a continué à publier son

Journal en deux séries, l'une historique[1] et archéologique, l'autre scientifique et géographique[2]. Cette division a rendu nécessaire la publication des comptes rendus des séances dans une série à part[3], et cette multiplicité des œuvres crée pour nous, à cette grande distance et avec le nombre des intermédiaires, une difficulté croissante pour les recevoir complètement et dans leur ordre. Aussi ne pourrai-je pas donner une liste satisfaisante des principaux articles, n'ayant devant moi que deux cahiers de chaque série pour 1866. Ce qui m'a frappé en les lisant, c'est l'activité que les explorations du général Cunningham ont imprimée à la recherche des monuments bouddhiques de l'Inde, le nombre de découvertes qu'elles provoquent, et le soin avec lequel on les décrit.

La Société a continué avec une grande vigueur la publication de sa *Bibliotheca indica*, dont il a paru en 1866 vingt-quatre numéros[4]. La plus grande partie de ces cahiers

1. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, edited by the philological secretary. Calcutta, 1866, in-8°. (Je ne connais que les cahiers 2 et 3 de cette année.)

2. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, edited by the natural history secretary. Calcutta, 1866, in-8°.

3. *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, edited by the general secretary. Cah. 1-12, 1866. Calcutta, 1866, in-8°. (Il doit avoir paru un nombre égal de cahiers pour 1865, mais je n'ai pas pu les trouver.)

4. Voici la liste des cahiers qui ont paru en 1866 :

Ancienne série :

Numéro 215. A biographical dictionary of persons who knew Mohammad, by Ibn Hajar. Vol. IV, fasc. VII.

Numéro 216. The Taittiriya Brahmana of the Black Yajur Veda, edited by Babu Rajendralala Mitra. Fasc. XXI.

Numéro 217. The Sahitya Darpana, or Mirror of composition, by Viswanatha Kaviraja, translated into english by Babu Pramodadara Mitra and the late J. Ballantyne. Fasc. IV.

Numéros 218 et 219. The Sanhita of the Black Yajur Veda, with the commentary of Madhava Acharya. Fasc. XX et XXI.

Numéros 87 et suivants. The Alamgir Nameh, by Muhammed Kazim. Fasc. I et IX.

Numéros 88 et 97. The Taittiriya Aranyaka of the Black Yajur Veda, with the commentary of Sayanacharya. Fasc. III et IV.

Numéros 90 et 93. The Srauta Sutra of Aswalayana, with the commentary of Gargya Narayana. Fasc. IX et X.

forment des continuations d'ouvrages commencés auparavant.

La collection des annales des empereurs de Dehli, dont M. Elliot avait formé le plan et qui paraissent dans la *Bibliotheca indica* sous la direction de M. Nassau Lees, s'est enrichie de deux nouveaux ouvrages, l'histoire de Schah Djihan, par Abdul Hamid de Lahore, et celle d'Alemguir, par Mohammed Kazim. M. Blockmann va commencer dans la même collection une édition de l'Ayîn Akberi. Cette célèbre statistique de l'Inde est entre les mains de tout le monde par les nombreuses éditions de la traduction de Gladwin; mais le livre est si curieux et il est tellement hérissé de chiffres et de noms propres, qu'une édition du texte d'après les meilleurs manuscrits qu'on pourra trouver dans l'Inde sera bien précieuse.

La Société publie dans la *Bibliotheca indica* les exposés classiques des systèmes philosophiques des six écoles principales indiennes. Il ne manquait à sa collection que l'exposé du Yoga par Patanjali; le Babou Radjendralala Mitra s'est chargé de remplir cette lacune et d'accompagner ce texte d'une traduction en anglais.

La Société de Calcutta avait formé dès sa première fondation un musée d'histoire naturelle, qui, à la fin, était devenu trop grand pour ses ressources, quoique trop petit pour l'empire. Il est impossible qu'une Société libre satisfasse aux besoins presque illimités d'un musée national pour un pays comme l'Inde; ni son local, ni ses moyens pécuniaires ne peuvent y suffire. A la fin le gouvernement a consenti à for-

Numéros 95 et 101. The Mimansa Darsana, with the commentary of Savara Swamin. Fasc. III et IV.

Numéros 96, 100 et 105. The Badshanamah by Abdul Hamid Lahawri. Fasc. I et III.

Numéro 102. The Grihya Sutra of Aswalayana, with the commentary of Gargya Narayana. Fasc. I.

mer un musée indien et a construit un palais pour le loger; la Société y a déposé ses collections, et se contentera dorénavant de l'enrichir et de publier dans la série scientifique de son Journal les annales du musée, sans être le gardien de ces richesses, qui exigent dans ce climat des soins encore bien plus grands que dans le nôtre. Elle aura alors les mains plus libres pour poursuivre son but propre, qui est d'étudier et de faire connaître l'Inde sous tous ses aspects, et cette tâche est encore tellement vaste qu'elle dépassera toujours les forces d'une Société, si nombreuse, si riche et si zélée qu'elle soit. Dans ce moment elle organise un congrès d'ethnographie, pour lequel les matériaux abondent dans l'Inde, et qui peut donner une grande impulsion à cette science naissante. La Société a publié, comme une invitation à ce congrès et comme un commencement de ses travaux, un volume[1] contenant une dissertation générale extrêmement intéressante de M. Campbell sur l'ethnologie indienne, un mémoire sur les Koles de Nagpore et quelques vocabulaires rédigés par diverses personnes. Elle annonce qu'elle continuera cette publication ethnologique, qui peut devenir très importante.

La Société asiatique de Londres a publié la dernière partie du second volume de la nouvelle série de son Journal[2], et les mémoires qui la remplissent sont d'un grand intérêt. Ils commencent par un travail de M. Muir sur les prêtres dans l'âge védique; c'est la continuation de la série des travaux que l'auteur poursuit depuis longtemps sur les croyances et l'état social de l'Inde antique. Dans un second mémoire, M. Muir entre en plein dans la grande question de l'autorité que l'on doit attribuer aux commentaires indiens des Védas, particulière-

1. *Journal of the Asiatic Society of Bengal.* Part. II, 1866. *Special number. Ethnology*. Calcutta, 1856, in-8° (278 pages). Ce volume se rattache à la seconde série du Journal, mais sans en faire partie intégrante. Il a sa pagination à part et sera continué dans la même forme.

2. *The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland.* New series, vol. II, p. 2. London, 1866, in-8°.

ment à ceux de Sayana, question qui a été tant et si passionnément débattue par les indianistes de notre temps. M. Max Müller, à l'occasion des hymnes des Gaupayanas, traite plus brièvement cette même question et quelques autres relatives à Sayana et à la critique de son texte. Enfin M. Hinks a donné dans ce volume le commencement d'une série de chapitres dans lesquels il se proposait d'établir ses opinions sur la grammaire assyrienne en tant qu'elles différaient de celles des autres assyriologues. Il est malheureusement mort avant d'avoir pu rédiger la suite de ses observations, et c'est grand dommage, car M. Hinks était un homme de beaucoup de savoir, d'un esprit original et d'une grande sagacité, et une discussion telle qu'il la provoquait ne pouvait tourner qu'au grand avantage de la science.

Le Comité des traductions vient de publier le premier volume de la traduction de Tabari par M. Zotenberg[1]. Vous savez que M. Dubeux avait commencé ce travail pour le Comité, qu'il a publié la première moitié du premier volume et qu'il est mort sans pouvoir poursuivre cette entreprise, à laquelle il tenait infiniment. Le Comité a repris la publication dans une nouvelle forme ; M. Zotenberg a revu la traduction de son prédécesseur, dont il a gardé tout ce qu'il a pu ; il a omis les notes de la première édition et les a remplacées par un petit nombre d'observations mises à la fin du volume. La traduction sera faite sans aucun retranchement, et l'ouvrage entier formera quatre volumes ; le premier comprend l'histoire ancienne jusqu'à la mort de Jésus-Christ. C'est une entreprise bien entendue et bien exécutée, qui fera honneur au traducteur et au Comité.

1. *Chronique de Abou-Djafer-Mohammed ben Djarir ben Yezid Tabari*, traduite sur la version persane d'Abou-Ali Mohammed Belami, d'après les manuscrits de Paris, de Gotha, de Londres et de Canterbury, par M. Hermann Zotenberg. T. I, Paris, 1867, in-8° (VIII et 599 pages). (Par une faveur de la Société de Londres, les membres de la Société de Paris peuvent faire prendre ce volume chez M. Labitte, quai Malaquais n° 5, au prix de 7 fr. Le prix pour le public est de 9 francs.)

Le second ouvrage que le Comité tient à terminer est la traduction des Vies des hommes célèbres de l'Islam, par Ibn Khallikan. M. de Slane en avait publié, il y a déjà longtemps, les deux premiers volumes; des voyages et d'autres travaux en avaient interrompu la continuation, mais il a cédé aux instances du Comité et en a repris l'impression. La traduction de l'ouvrage entier est prête, le troisième volume est imprimé en grande partie et aurait déjà paru, si l'imprimeur y avait mis un peu plus de diligence. Dans tous les cas, l'achèvement prochain de cet ouvrage, un des plus importants de la littérature arabe, est assuré.

La Société orientale de Leipzig, qui est ordinairement la plus active de toutes les Sociétés asiatiques, a dû souffrir de la guerre civile qui a désolé l'Allemagne il y a un an, car nous n'avons reçu d'elle depuis un an que trois cahiers de son Journal[1], et je ne trouve pas d'indications qu'elle ait fait paraître de nouvelles livraisons de ses Mémoires pour servir à la connaissance de l'Orient, ou d'un des ouvrages dont elle fait les frais. Cette langueur ne peut être que de courte durée dans un pays où la science déborde et jouit d'un degré de sympathie qu'elle ne trouve nulle autre part, et qui s'impose aux gouvernements même les moins portés pour les choses de l'esprit. Au reste, les trois cahiers du Journal qui ont paru et qui complètent le volume XX de cet important recueil, nous offrent bien des travaux remarquables dont je ne puis citer que quelques-uns.

M. Lévy, qui a pris sur lui le pieux soin de publier le travail de M. Osiander sur les inscriptions himyarites, nous en donne dans ce cahier la deuxième et dernière partie. L'auteur y traite des formes grammaticales de la langue et résume les résultats de ses recherches à l'appui de son opinion sur la position du himyarite entre l'arabe et l'éthiopien, qu'il fixe à

1. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, vol. XX, cah. 2, 3 et 4. Leipzig, 1866, in-8°.

peu près de la même manière que Fresnel, mais avec plus de précision que n'avait pu le faire celui-ci; ensuite il entre dans une discussion sur les noms des dieux des Sabéens au milieu de laquelle le manuscrit cesse. Ce beau travail ne peut que redoubler le regret qu'a fait naître la mort prématurée d'un jeune savant si sagace, si instruit et si ardent. Il est étonnant qu'on ait pu tirer d'un si petit nombre d'inscriptions autant de résultats; mais il reste une moisson bien plus ample à faire, car il est certain qu'il existe encore des centaines et je crois des milliers d'inscriptions à copier dans l'intérieur du pays de Saba, et il faut espérer que des circonstances favorables en ouvriront un jour ou l'autre l'accès à un explorateur hardi et heureux.

M. Trumpp, qui a été longtemps missionnaire à Peschawer, publie une relation de voyage très curieuse de deux de ses convertis dans le pays des Kafirs du Hindoukousch, un des plus inaccessibles du monde. Il la fait suivre d'une dissertation sur la langue et l'origine des Kafirs, qu'il prend pour une population indienne qui aurait été refoulée par les Afghans et serait restée sans communication avec l'Inde depuis bien des siècles. Mais les matériaux dont on dispose aujourd'hui pour des recherches sur ces populations sont encore bien insuffisants pour donner lieu à des conclusions certaines.

M. Stickel a publié un certain nombre d'inscriptions antiques sur des morceaux de plomb d'une forme singulière, qu'on a trouvés à Hamadan. Il résulte de son examen que ce sont des bulles qui devaient être attachées à des documents officiels conservés dans les archives. Elles sont toutes datées du IIIe siècle de l'hégire. M. Stickel finit par demander qu'on fasse des fouilles à Hamadan, et il est certain qu'il y a peu d'endroits en Orient qui promettent mieux que cette ville une abondante récolte de monuments de tout âge.

M. Plath continue la série déjà longue d'études qu'il avait

commencées dans diverses publications de l'Académie de Munich, et qui a pour objet la Chine antique, avant et jusqu'au temps de Confucius[1]. Le mémoire qu'il vient de publier dans le Journal oriental de Leipzig traite des opinions des Chinois, avant Confucius, sur l'immortalité de l'âme.

M. Steinschneider avait appelé, il y a quelques années, l'attention sur un étrange petit coin de la littérature arabe, c'est-à-dire sur les livres qui traitent des secrets des magiciens, bateleurs et charlatans de toute sorte, et surtout sur l'ouvrage d'un certain Djaubari. M. de Goeje répond à sa question par une analyse de ce livre, dont le titre est : *les Secrets dévoilés*, et qui nous fournit un bon nombre de traits de mœurs du peuple vers la fin du khalifat de Baghdad.

M. Geiger publie un savant mémoire sur les différences entre les Samaritains et les Juifs, dans l'application de la loi mosaïque. Il trouve dans ces différences la trace et l'indication de deux systèmes opposés, qui divisaient dès les temps anciens les esprits dans le royaume de Juda et dans le royaume d'Is-

1. Voici la série de ces travaux de M. Plath, autant qu'ils me sont connus :

Ueber die lange Dauer und Entwicklung des chinesischen Reichs. Munich, 1861, in-8°.

Die Tonsprache der alten Chinesen. Munich, 1861, in-4°.

Die häuslichen Verhältnisse der alten Chinesen, nach den chinesischen Annalen. Munich, 1863, in-8°.

Proben chinesischer Weisheit, nach dem Chinesischen des Ming-tin-paokien. Munich, 1863, in-8°.

Ueber die Quellen zum Leben des Confucius, namentlich seine Hausspräche. Munich, 1863, in-8°.

Die Religion und der Cultus der alten Chinesen. Munich, 1862-4, in-4° (en trois parties, dont la dernière consiste en textes lithographiés).

Ueber die Verfassung und Verwaltung China's unter den drei ersten Dynastien. Munich, 1865.

Gesetz und Recht im alten China. Munich, 1865, in-4°.

Ueber Glaubwürdigkeit der ältesten chinesischen Geschichte. Munich, 1866, in-8°.

Confucius und seiner Schüler Leben und Lehren. I. Historische Einleitung. Munich, 1861, in-4°.

raël, et il entre dans de grands détails sur les points de divergence entre les doctrines et les pratiques des Pharisiens et celles des Samaritains et des Karaïtes. Mais il m'est impossible de rendre en peu de mots justice à ce travail et à une foule d'autres mémoires et articles qui remplissent les pages du Journal de Leipzig.

Il me reste à dire quelques mots sur la Société asiatique de Ceylan[1], qui, après une longue interruption, a donné un signe de vie, par un nouveau cahier de son Journal, dont la réapparition sera reçue avec plaisir par tous les amis de la littérature orientale. La Société a malheureusement perdu M. Gogerly, l'homme qui de tous les Européens a connu le mieux le pali et la littérature bouddhiste du sud. Le nouveau cahier du Journal de Ceylan a recueilli un fragment de ses travaux, qui consiste dans la traduction du discours par lequel le Bouddha commença son apostolat à Bénarès. M. d'Alwis publie deux mémoires, l'un sur les origines de la langue cingalaise, l'autre sur la démonologie et les superstitions des peuples à Ceylan. L'auteur, qui est bien plus à portée qu'aucun Européen de savoir la vérité sur ce dernier sujet, fait un tableau déplorable de l'état mental de ses compatriotes, tableau qui devrait servir de stimulant pour le Gouvernement anglais et plus encore pour la partie cultivée des hommes du pays, pour agir par les écoles contre les misères de cette perle des îles.

Je devrais maintenant vous parler, Messieurs, des ouvrages qui ont paru depuis deux ans, et je désirerais pouvoir vous présenter le tableau de l'activité qui règne dans la littérature orientale, vous dire ce qui a été publié sur les langues et les littératures de l'Asie et ce qui se prépare de tous les côtés. Je devrais vous annoncer l'achèvement du catalogue des ma-

1. *The Journal of the Ceylon Branch of the Royal Asiatic Society*, 1865-1866. Colombo, 1866, in-8° (184 pages).

nuscrits de la Bibliothèque de Vienne par M. Flügel, le commencement de la publication des catalogues de la Bibliothèque de Paris par M. Zotenberg, le quatrième volume du catalogue de Leyde par MM. de Jong et de Goeje, le troisième volume du catalogue des manuscrits orientaux de Munich par M. Aumer. Je devrais vous parler des nombreux dictionnaires et des grammaires de langues orientales qui paraissent et qui rendront à nos successeurs ces études bien plus faciles, des progrès que fait le dictionnaire turc-arabe-persan de M. Zenker, du dictionnaire turc-oriental que M. Pavet de Courteille a sous presse, du troisième volume qui vient de paraître du grand dictionnaire arabe de M. Lane, du dictionnaire de la langue du Talmud que commence M. Levy, du dictionnaire sanscrit de M. Benfey, des progrès qu'a faits le grand ouvrage sur le sanscrit par MM. Boehtlingk et Roth, du dictionnaire chinois que vient de commencer M. Pauthier, du supplément étymologique que M. Vullers va ajouter à son dictionnaire persan, du dictionnaire zend de M. Justi, du dictionnaire babylonien que M. Norris a sous presse, du dictionnaire cochinchinois de M. Aubaret, de la grammaire égyptienne dont M. de Rougé nous a donné le commencement, des travaux de M. Dorn sur les dialectes du Mazenderan et du Ghilan, de la syntaxe chinoise que prépare M. Stanislas Julien, des grammaires palies dont M. Grimblot promet la publication, de la grammaire bactrienne que M. Spiegel a publiée.

Je devrais annoncer le second volume de la belle collection d'inscriptions assyriennes du Musée Britannique que publient Sir H. Rawlinson et M. Norris, les préparatifs que fait M. Édouard Thomas pour une collection épigraphique pehlevie, le plan d'un *Corpus* d'inscriptions sémitiques que commence l'Académie des inscriptions.

Je devrais faire connaître la prochaine publication du premier volume des Historiens arméniens des Croisades par M. Dulaurier, l'achèvement de la traduction des Prolégomènes d'Ibn

Khaldoun par M. de Slane, l'Édrisi de M. Dozy, les nouveaux volumes de la Grande Chronique d'Ibn al Athir par M. Tornberg, les progrès que fait l'édition du Mobarred par M. Wright, les préparations de M. Barbier de Meynard pour une traduction de la Géographie de Mokadessi, l'édition des Quatrains de Khèyam que M. Nicolas vient de terminer; l'histoire des Sargonides d'après les inscriptions babyloniennes par M. Oppert, la nouvelle édition et la traduction du Chou-king par M. Edkins, les contes calmouks de Sidi-Kour, publiés et traduits par M. Jülg, l'ouvrage posthume de M. Graul sur le Tirouvalluver, la nouvelle édition de l'Archéologie indienne par M. Lassen, le beau travail de M. Brandis sur les monnaies et mesures babyloniennes, la nouvelle édition de la Vie du Bouddha par l'évêque Bigandet, la nouvelle traduction du Rig-Véda que nous promet M. Max Müller.

Je m'arrête dans cette liste, qui pourrait être bien plus longue et dont chaque titre renouvelle mon regret de ne pas pouvoir essayer, si faiblement que ce soit, d'indiquer ce que chacun de ces ouvrages est destiné à accomplir, quelle lacune il remplit dans nos connaissances ou quelle voie nouvelle il ouvre aux études ; mais je n'ai ni le temps ni la santé nécessaires, et je remets cette tâche au successeur que vous allez me donner, et qui la remplira, j'en suis convaincu, mieux que je n'aurais pu le faire.

Mais je ne puis terminer sans exprimer mon admiration pour tant et de si beaux travaux, destinés à porter la lumière dans toutes les parties de l'histoire de l'Orient et accomplis pour la plus grande partie à l'aide des plus pénibles sacrifices. Je ne connais dans l'histoire des lettres qu'un seul spectacle comparable à l'épanouissement des études orientales dans notre temps, c'est celui qui s'est présenté au XV[e] siècle, à la renaissance des lettres classiques. Il s'agissait alors de conquérir un monde oublié, de sortir de l'ornière séculaire et de refaire toute l'éducation des esprits en Europe. Notre tâche est moins

ambitieuse, mais elle est suffisamment grande et importante : il s'agit d'abord de faire l'histoire de la moitié du genre humain, et nous n'apprenons que graduellement à quelle immense série de travaux de philologie, de critique, de géographie et de théologie cela nous oblige ; ensuite il s'agit de faire connaître à l'Europe cet Orient qu'elle est occupée à dévorer sans l'apprécier, et où elle fait un mal irréparable par son ignorance des langues, des idées et de l'histoire de ces peuples. L'avenir de l'Asie dépend du plus ou moins de connaissances que l'Europe acquerra sur elle. Répétons donc toujours le mot de Septime-Sévère : *Laboremus !*

FIN DU TOME SECOND

INDEX

ABRÉVIATIONS :	éd.	édition.
	éd. tr.	édition et traduction.
	tr.	traduction.
	v.	voyez.
	dict.	dictionnaire.
	gram.	grammaire.

Le tiret, dans le corps d'un titre, représente le nom en tête de l'article : ex : Abbadides : Histoire des — de Séville, doit se lire : Histoire des Abbadides de Séville.

La transcription d'un même nom varie parfois d'un rapport à l'autre : la plus usuelle est celle qui rend le son en valeurs françaises. Chercher avec *c*, *dj*, *ou*, *tch*, *s* les mots qu'on ne trouve pas avec *k*, *j*, *u*, *ch*, *ç*.

AARASI BOZORGAN. éd. Lees, II, 107.
ABBADIDES. Histoire des — de Séville, p. Dozy, 209.
ABBADIE (d'). Catalogue de sa collection éthiopienne, II, 172, 252.
— Éd. tr. du pasteur d'Hermas, II, 357.
— Voyage en Abyssinie, 294.
ABBAS KHAN SURWANI. Histoire de Schir Schah, tr. G. de Tassy, II, 656.
ABD EL KADER. Rappel à l'intelligence, tr. Dugat, II, 167.
ABDOL WAHID AL MARREKOSCHI. Histoire des Almohades, éd. Dozy, 277.
ABDOURRAZAQ. Dictionnaire des termes soufites, éd. Sprenger, 218.
ABDUL FATHAH FUMENY. Histoire du Ghilan, éd. Dorn, II, 186.
ABDUL HAMED LAHAWRI. Le Badscha namah, II, 725.
ABHIDHANA PADIPIKA. II, 659.
ABOU BEKR. Le Naceri, tr. Perron, II, 342.
ABOU DOLEF. Voyage en Tartarie, éd. Kurd de Schlœzer, 215.
ABOU ISMAIL MOHAMMED, conquête de la Syrie, éd. Lees, II, 17.
ABOU KHODJA. Code schafiite, éd. tr. Keijzer, II, 336.
ABOUL ALA. Vie d' —, p. Rieu, 129.
ABOUL FARADJ. Gram. syriaque, éd. Bertheau, 133.
— Comment. sur les Psaumes et Isaïe, 133.
— Renseignements sur la Grèce dans —, p. Rœper, 130.
ABOUL FEDA. Géographie, éd. Schier, 90, 126, 280; tr. Reinaud, 279.

Aboul Ghazi. Histoire des Tartares, éd. tr. Berezine, 428; tr. Lequeux, II, 645.
Aboul Hassan Alkahadi. Arithmétique, tr. Wœpcke, II, 247.
Aboul Mahasin. Chronique de l'Egypte musulmane, éd. Juynboll, 491; II, 88, 160, 451.
Aboul Scherif. Tr. persane d'Otby, II, 260.
Abou Mansour. Dict. de la matière médicale, éd. Seligmann, II, 184, 371.
Abou Mansour al Thalibi. V. Thalibi.
Abou Mohammed el Kesrouani. Risaleh sur la législation criminelle, 91.
Abou Mohammed el Taymi. Vie de Mahomet, II, 87.
Abou Nowas. Diwan d' —, éd. Ahlwardt, II, 334.
Abou Teman. V. le Hamasa.
Abou Zakariah al Nawawi. Dict. biographique, éd. Wüstenfeld, 88, 169.
Abou Zakariah ibn al Awwam. Le Livre de l'agriculture, tr. Cl. Mullet, II, 560.
Abrahah. Mort d' —. V. Erdmann.
Accent sanscrit. V. Aufrecht, Boehtlingk, Bopp, Çantanava.
Adhad eddin el Idji. Les Stations, éd. Soerensen, 287.
Adjrumieh. (Syntaxe arabe), éd. tr. Perowne, 502.
Adulis. Inscription d' —, II, 535.
Afghan. Gram., p. Dorn, 27; p. Raverty, II, 490.
— Dict., p. Raverty, II, 490.
— Chrestomathie, p. Raverty, II, 490; p. Dorn, 320.
— La langue et le peuple Afghans, II, 191.
Afghanistan. Antiquités de l'—, 61, 184.
Afrique septentrionale. Histoire de l'—. V. Ibn Khaldoun, Nowairi; Aglabites, Fatimites, Okba.
Aglabites. Hist. de l'Afrique sous les —, p. Noël Desvergers, 14.
Agriculture arabe. V. Abou Zakariah ibn al Awwam, Cl. Mullet.
— en Chine. V. Hyacinthe, Hervey de Saint-Denys.
— nabatéenne. V. Nabatéenne.
Ahlwardt. Diwan d'Abou Nowas, II, 334.
— éd. d'Al Fakhri, II, 327.
— La Kassidé de Khalef al Ahmar, II, 343.
— Projet d'éd. du Kitab al Aghani, II, 464.
Ahmed ben Obeid. Conquête de Syrie, éd. Lees, II, 18.
Ahmed de Schiraz. Le Nafhet al Yemen, éd., 114.
Ahmed Efendi. Prise d'Alger, tr. Schlechta de Wssehrd, II, 432.
Ahmed Hamdan Soheili. Les Merveilles des accidents remarquables, 501, tr. Brown.
Ahmed Ibn Abi Yakoub. Traité de géographie, éd. de Gœje et Th. W. Juynboll, II, 333. V. Muchlinsky.
Ahmed Schehab eddin. Tarikhi Asham, tr. Pavie, 195, 232.
Aitareya Brahmana. Ed. tr. Haug, II, 578.
Ajvazovak. Hist. de la dynastie ottomane en Arménie, 101.
Akbar. Les historiens de l'empereur —, II, 643. V. Ayin Akberi.
Akhbar al Zeman de Masoudi, 13; II, 418.
Akhlaki Nasiri, 127.
Ala Eddin Djoeini. Sur les Ismaéliens, II, 299.
Alamgir Nameh. Ed. Muhammed Kazim, II, 724.
Albirouni. Description de l'Inde, II, 315, 418; manuscrits d'—, II, 316, 419.
— Ed. projetée par la Société asiatique (Wœpcke, de Slane), II, 435, 539, 606, 723.
Alcantara. Inscript. arabes de Grenade, II, 330.
Ali. Lettre d'— en faveur des Parses, II, 15.
Ali al Tahannavi. Dictionnaire des termes techniques des sciences musulmanes. V. Lees, Sprenger.
Ali ben Schems Eddin. Histoire de Ghilan, éd. Dorn, II, 186.
Ali de Badakhschan. Extraits de Khilasat de Farabi, 495.
Ali d'Ispahan. V. Kitab al Aghani.
Ali Halibi. Sur la vie de Mahomet, 124.
Alim Ali. V. Zabdah al Kheial.
Ali Schir. Notice sur —, p. Belin, II, 314, 718.

AL KHARIZI. Séances d'—, éd. tr. Kaempf, 175.
— Tr. du Guide des Égarés, II, 34.
ALMOHADES. V. Abdol Wahid.
ALPHABET. Histoire de l'—, II, 636.
— V. cunéiforme, hébreu, pa-ssa-pa, pehlvi, samaritain.
ALTAÏQUES. Langues —. V. Rœhrig, Schott.
ALTAN TOPSCHI. Histoire des Mongols, éd. Berezine, 428.
ALWIS (J. d'). Le Bouddhisme, II, 512.
— Démonologie de Ceylan, II, 731.
— Grammaire palie, II, 587.
— Ed. tr. de Katyayana (le chapitre sur le verbe), II, 588.
— Sidhat Sangarawa. (grammaire singhalaise), éd. tr., II, 204.
— Origines de la langue singhalaise, II, 731.
AMARAKOSHA. Ed. Loiseleur Deslongchamps, 190.
AMARI. Histoire des Musulmans de Sicile, II, 28, 160.
— Bibliotheca sicula, II, 28, 91, 160.
— Tr. du Solwan d'Ibn Zafer, 500.
— Traités des Arabes avec Florence et Pise, II, 454.
AMBROISE. Lettre d'—, texte syriaque, éd. Cureton, II, 97.
AMPÈRE (J.-J.). Notice sur —. II, 527.
AMRULKAIS. Biographie d'—, p. Rückert, 84.
AMTHOR. Voix de l'Orient, recueil de poésies arabes et persanes, tr. en allemand, 55.
AMTHOR et FRITSCH. Recueil de poésies arabes et persanes, tr. en vers latins, 56.
ANAHITA. Mémoire sur —, p. Windischmann, II, 180.
ANDREWS. Découvertes sur le chinois, II, 64.
ANNAMITE. Dict. français-an., an-français, p. Aubaret, II, 512.
— Code pénal an.—, II, 513, 664.
ANQUETIL DU PERRON. L'Oupnekhat, II, 614.
ANTAR. Publié en feuilleton, II, 464.
— Aventures d'— en Perse, p. Dugat, 380.
— Extraits du Roman d'—, éd. Caussin de Perceval, 58.
ANTÉISLAMIQUE. Poésie —, II, 721. V. Hamasa, Orwa, Zoul Asba; — Boucher.
ANWARI SOHEILI. Ed. Ouseley, 519.
— Ed. de Tebriz, 521.
— Tr. Eastwick, II. 43.
APHTASIDES. (Les) — de Badajoz (poème d'Ibn Abdoun), éd. Dozy, 277.
APURVA KRISHNA. Histoire des conquérants de l'Inde depuis les temps les plus anciens, 355.
ARABE.
A. HISTOIRE. I. *Générale*. Fakri, Hamzah d'Ispahan, Ibn Alathir, Ibn Koteiba, Masoudi, Tabari. — Desvergers, Weil.
II. *Spéciale*: 1° *Antéislamique*: Abrahah; — Fresnel, C. de Perceval, Reiske.
— 2° *Conquêtes et guerres* : Abou Ismail Mohammed, Ahmed ben Obeidah, Beladori, Croisades, Fakihi, Léonce, Motassem, Omar, Wakidi.
— 3° *Khalifat et organisation* : Codama, Emir al Omera, Ibn Doreid. — Bernhauer, Weil.
— 4° *Arabie* : la Mecque, Médine.
— 5° *Afrique*: Aglabites, Beni Zeiyan, Fez, Ibn Abi Zere, Ibn Adhari, Ibn Khaldoun, Kairouani, Kartas, Nowairi, Okba, Tlemcen, Tunis.
— 6° *Egypte* : Aboul Mahasin, Fatimites, Makrizi, Mamelucks. — Longpérier.
— 7° *Espagne* : Abbadides, Abdol Wahid, Almohades, Aphtasides, Arib de Cordoue, Ibn Abdoun, Ibn Abdul Hakim, Lisan Eddin, Makkari, Mohammed ibn al Katib.
— 8° *Sicile, Italie et France* : Amari, Mas Latrie, Reinaud, D. Spinelli, Wenrich.
B. LANGUE. I *Arabe littéral*. 1° *Grammaires* : Adjrumieh, Djaroumia, Djordjani, Hidayet al Nahwi, Ibn Akil, Ibn Malik, Mofassel.
— Beamont, Berggren, Bled de Brain, Caspari, Cherbonneau, Glaive, Goldenthal, Martin, Schier, Wright.
— 2° *Opuscules grammaticaux* : Barb (Hamzah), Brücke (prononciation), Freytag (l'arabe jusqu'à

Mahomet), de Goeje (mots inusités dans le Coran), Hamaker (noms collectifs), Hammer-Purgstall (noms propres), Leguest (sens des racines), Mahmoud Effendi (l'auxiliaire *kana*).
— 3° *Dictionnaires :* Catafago, Cuche, Handjeri, Kamous, Kazimirsky, Lane, Rochaïd de Dahdah.
Lexicographie spéciale: Dozy (noms de vêtements), Muhammed ibn Habib (noms des tribus), Mullet (noms des céréales), Samani (patronymiques), Soyouti (id.).
— 4° *Chrestomathies :* Cherbonneau, Lagrange, C. de Perceval, Wright.
II. *Arabe vulgaire, Grammaires :* Bresnier, Mohammed al Tantavy, C. de Perceval, Wahrmund.
— *Arabe d'Algérie :* Bellermann, Pihan, Schiddak.
— *Arabe d'Egypte :* Wenkler.
— *Arabe de Syrie :* Hoffstetter et Hudaj d'Alep.
C. Littérature : 1° *Histoire de la littérature arabe :* Hammer-Purgstall.
— 2° Aboul Ala, Abou Nowas, Ahmed de Schiraz, Amrulkaïs, Antar, (littérature) antéislamique, Daninos, Djaubari, Hadirah, Fakihat al Khalafa, (le) Glaive des Couronnes, Hadji Khalfa, Hamasa, Hariri, Hodeilites, Ibn Abdoun, Ibn abd Rabbih, Ibn Arabchah, Ibn Khallikan, Ishak al Nadim, Khalef al Ahmar, Kitab al Aghani, Kitab al Fihrist, Lokman, Marzouki, Mille et une Nuits, Moallakats, Nasif al Yasidgi, Scherif eddin, Thahman, Thalibi.
D Religion. I. *Avant l'Islam :* Les Israélites à la Mecque, Hammer-Purgstall, Krehl.
— II. *Dans l'Islam :* Dozy (Histoire de l'Islam), Coran, Ismaéliens, Mahomet, Nosaïris, Schiites, Sunnites, Traditions.
E. Philosophie et Théologie. I. *Textes :* Abd-el-Kader, Abdourrazak, Adhad eddin el Idji, al Kharizi, Ali de Badakhschan, Averroes, Avicebron, Bahmanjar, (Dabistan,) Frères de la Pureté, Ghazzali, Guide des Egarés, Ibn Gabirol, Maimonide, Mobed Schah, Motazilites, Nadjm eddin Katibi, Scharani, Scharistani, Senousi, Sofism, Soufisme, (lutte de la) Théologie contre la philosophie.
II. *Travaux européens :* Schmoelders (écoles philosophiques).
— Munk (phil. juive et arabe).
— Salisbury (la Prédestination).
F. Législation. V. Hanéfite, Malékite, Schaféite. — Abou Mohammed el Kesrouani, Mohammed al Tidjani, Vincent, Solvet et Bresnier.
G. Sciences. V. Ali al Tahanawi, Astronomie, Médecine, Mathématiques.
H. Géographie : 89. Abou Dolef, Aboul Feda, Ahmed ibn abi Yakoub, Albirouni, Bekri, Edrizi, Ibn Batoutah, Ibn Djobeir, Ibn Khordadbeh, Istakhri, Makrizi, Merasid, Mohammed al Tounsy, Mokadessi, Moschtarik, Yakout, Zamakhschari.
— Flügel (analyse de voyageurs arabes, catalogue de manuscrits géographiques).
— Hammer-Purgstall (géographie de l'Arabie).
— Reinaud (sur des dictionnaires de géographie arabes).
— Sprenger (itinéraires du Khalifat).
Araméennes. Inscriptions —. II, 422. V. Blau, Lévy.
Araméo-Assyriennes. Inscriptions —. II, 609, 637.
Aranyaka. Du Yajur noir, éd. Rajendralala Mitra, II, 654, 691, 724.
Archéologique. Exploration — de l'Inde, p. Cunningham, II, 607.
Archipel Indien. Journal de l' —. II, 305.
Ariana antiqua. V. Wilson.
Arib de Cordoue. Chronique d' —, éd. Dozy, 337, 492.
Arichandra. Drame tamoul, tr. Coomara Svami, II, 586.
Ariel. Notice sur —. II, 2.
— Tr. du Tiruvalluver, II, 203.
Arisdaguès de Lasdiverd. Hist. d'Arménie. tr. Ev. Prudhomme, II, 649.
Arménie. I. *Langue :* Emin.
II. *Religion :* Emin, Vardan, Zenob.

III. *Histoire : 1° Ancienne :* Elisée, Patkanian.
2° Moderne : Ajvazovak, Arisdaguès, Jean Catholicos, Chahnazarian, Grégoire le Prêtre, Léonce, Mathieu d'Edesse, Thomas de Medzoph, Vartan. — Dulaurier, Tomaseo.
IV. *Inscriptions cunéiformes d'* — : Grotefend, Mordtmann.
V. *Numismatique de l'* — : Krafft.
VI. *Traductions en Arménien :* Bossuet, Haython.
ARNAUD. Découverte des inscriptions himyarites, 118, 220, 293, 336; II, 76.
— Voyage à Mareb, 177.
ARNOLD (A.). Les sept Moallakats, 407.
ARNOLD (E.). Tr. de l'Hitopadesa, II, 384; éd. II, 502.
ABRI. Notice sur —. 48.
— Sur les transcriptions orientales, 32.
ARSACIDES. Chronologie des —. V. Gutschmid, Muhlau, Blau (liste des rois Parthes).
— Numismatique des —. V. Thomas.
— Histoire des —. V. Saint-Martin.
ASCÉTISME. Histoire de l'—. V. d'Eckstein.
ASCHMUNAZAR. V. Eschmunazar.
ASCOLI. Etudes orientales et linguistiques, II, 6, 84.
ASOKA. Légende d'—. V. Feer.
ASPENDIARJI. Tr. du Vendidad, 93. Guide des Egarés, 95.
ASSAFADI. Sur les médecins arabes, V. Sanguinetti.
ASSAM. Expédition de Mir Djoumla dans l'—. 195.
ASSYRIEN. I. *Fouilles en Assyrie :* Babylonie, Khorsabad, Koyunjik, Nabbi Younes, Ninive, Suze, Warka. — Botta, Fresnel, Layard, Loftus, Oppert, Place, Rassam, Rawlinson, Taylor (J.).
II. *Inscriptions :* Behistun, Bellino, Borsippa, Hammourabi, Khorsabad, Michaud, Nimrod, Sargonides. — British Museum, Layard. — Araméo-assyriennes.
III. *Déchiffrement :* II, 684; Botta, de Gobineau, Grotefend, Hincks, Lœwenstern, Luzzatto, Ménant, Norris, Oppert, Rawlinson, Renan, Paravey, de Saulcy, Talbot, Schoebel, Stern.
IV. *Histoire de l'Assyrie :* Bœtticher, Bosanquet, Brandis, Eponymes, Oppert, Rawlinson, Tyrwhitt.
ASTRONOMIE. I. *Arabe :* Oloug Beg; — Morley, Sédillot.
II. *Chinoise :* Biot. — Siéou.
III. *Indienne :* 1° Bhaskara, Brihatsanhita, Nakshatras, Siddhantasiromani, Suryasiddhanta, Ullamudiam, Vararuki.
— 2° Biot, Burgess, Guérin, Newton, Whitney. — Ses origines : 435; II, 593.
ASWAGHOSHA. Le Vajra Soutchi, 23.
ASWALAYANA, Grihyasutras d'—, éd. tr. Stenzler, II, 697, 725. Srautasutras, éd. Rama Narayana, II, 654, 691, 724.
ATESH KEDAH, éd. Bland, 182.
ATHANASE (Saint). Lettres paschales de —, éd. Cureton, 295.
ATHARVA VEDA. Ed. Roth-Whitney, II, 48, 193, 524.
— Mémoire sur l'—, p. Roth, II, 193.
— Pratisakhya de l'—, éd. tr. Whitney, II, 274, 438, 495.
ATMABODHA. Tr. Nève, II, 688.
ATMABODHAPRAKASIKA. V. Bibliotheca tamulica.
AUBARET. Dict. français-annamite et annamite-français, II, 512. Tr. du Code pénal annamite, II, 513, 664.
— Histoire et description de la Basse-Cochinchine, tr. du chinois, II, 513.
— Roman cochinchinois, tr., II, 536.
AUCAPITAINE. Les tribus berbères de la haute Kabylie, II, 298.
AUCHER. Tr. arménienne de Haython, 100.
AUER, et l'imprimerie impériale de Vienne, 272.
AUFRECHT. Ed. d'Ujjvaladatta (sur les Unadisutras), II, 274.
— Ed. du Rig Veda, II, 493.
— Catalogue des manuscrits sanscrits de la Bodléenne, II, 388.
— Théorie de l'accent sanscrit, 316.
AUFRECHT et KIRCHHOFF. Inscriptions ombriennes, 436.

Avadanas. Tr. du chinois, p. St. Julien, II, 272.
Averroès. Sa vie et sa doctrine, II, 458.
— et l'Averroïsme, p. Renan, 494.
— Lettres philosophiques d'—, éd. J. Müller, II, 458.
Avicebron. Identique à Ibn Gebirol, II, 170, 714.
Avicenne. Canons d'—, tr. Sontheimer, 172.
Axum. Inscriptions d'—, II, 535.
Ayin Akberi. Ed. Blockmann, II, 725.
Ayunta. Inscriptions d'—, II, 692.
Azriki (el). Chronique de la Mecque, éd. Wüstenfeld, II, 233.

Baber nameh. Ed. Ileminsky, II, 189.
Babis (les). II, 687, 719; V. de Gobineau, Mirza Kazem beg.
Babylonie. Fouilles en —. V. Fresnel.
Babylonienne. Littérature —. V. Chwolson.
Bactriane. Antiquités, dynasties, médailles, 60.
Badaoni, le Muntakabi Tewarikh, éd. Lees, II, 643, 691.
Badarayana. Aphorismes védanta, éd. Rœr, II, 52, 498; éd. tr. Ballantyne, 527.
Badshanamah. V. Abdul Hamid Lahawri.
Bagh o Behar. Ed. Forbes, 194; transcrit en roman, p. M. Williams, II, 351.
Bahmanyar, Ed. tr. Poper, 495.
Baihaki. Chronique des Ghaznévides, éd. Morley (annoncée), II, 376.
— Vie de Masaud, éd. Lees, II, 420, 488.
Bailey. Ed. du Tabakati Nasiri, II, 139.
Baillie. Loi sur les rentes et l'impôt foncier dans le Code hanéfite en Inde, 497.
— Loi du contrat de vente, selon le Code hanéfite, 406.
Balabharata. Tr. Galanos, 311.
Bali. Littérature et culte de l'île de —, p. Friedrich, 392.
Ballada. V. Bhodjaprabandha.
Ballantyne. Ed. tr. du Laghu Kaumudi, 531.
— Aphorismes Sankhya de Kapila, tr. II, 691.
— Liste de ses publications sur la philosophie indienne, 527.
— Ed. du Mahabhashya, II, 275.
Banerjea. Ed. du Marcandeya Purana, 530; II, 118.
— Ed. du Narada Pancharatra, II 580, 691.
— Ed. du Purana Sangraha, 530.
— Dialogues sur la philosophie hindoue, II, 499.
Bapu Deva Sastri. Tr. du Surya Siddhanta, II, 503.
Barb. Le Hamzah, II, 247, 345.
— Le verbe persan, II, 373, 424, 489.
— Transcription romane de l'arabe, II, 347; du persan, II, 348.
Bardelli. Notice sur —. II, 682.
— Della lingua latina, II, 684.
— Della lingua sanscrita, ibid.
Bardesane. Dialogues de — sur le sort, texte syriaque, éd. Cureton, II, 97.
Bargès. Inscriptions puniques, 316.
— Inscription phénicienne de Marseille, II, 174.
— Inscriptions phéniciennes rapportées par M. Renan, II, 536
— Inscription d'Eschmunazar, II 99.
— Papyrus égypto-araméen, II, 172
— Histoire des Beni Zeiyan, rois de Tlemcen, 488.
— Mots himyarites, 380.
Bargès et Goldberg. Ed. de Jehuda ben Koreisch, II, 169.
Barker. Livre de lecture turque, II, 113.
Barutayeff. Documents numismatiques de la Géorgie, 227.
Bazin. Notice sur —. II, 429.
— Grammaire de la langue mandarine, II, 124, 212, 431.
— Siècle des Youên, 380, 540; II 430.
— Ordres religieux en Chine, II 128, 430.
— Académie de Pékin, II, 147.
— Collège médical de Pékin, II, 128
— Théâtre chinois, II, 430.
— Tr. du Pi-pa-ki, 25, 71; II, 430
— Tr. du Tchao-mei-hiang, II, 430

Beal. Sutras, traduits du chinois, II, 609.
Beaumont. Grammaire arabe, II, 467.
Beauvoir Préault. Ambassadeurs indiens à Rome, II, 543.
Bédouins. Proverbes —, éd. Freytag, 13.
Beelen. Ed. des Lettres de Saint Clément de Rome sur la virginité de Marie, II, 172.
Beer. Inscriptions sinaïtiques, 17; II, 254.
Beha eddin. Arithmétique, II, 630; traductions. V. Marre, Nesselmann, Strachey.
Behistoun. Inscription de —. V. Luzzato, Rawlinson, de Saulcy.
Behari Adjem. Dictionnaire persan, éd. de Calcutta, II, 484.
Beharistan. Tr. Schlechta de Wssehrd, 303.
Behrnauer. Police sous le Khalifat, II, 302, 313.
Beidhawi. Commentaire du Coran, éd. Fleischer, 53, 170, 217; II, 442.
Bekri. Description de l'Afrique septentrionale, éd. tr. de Slane, II, 163, 226, 298.
— Extraits, éd. tr. Quatremère, II, 163.
Beladori. Livre des conquêtes, éd. de Goeje, II, 447.
Belin. Ali Schir, II, 314, 718.
— Histoire financière de l'empire ottoman, II, 603.
— Propriété foncière en Turquie, suivant le code hanéfite, II, 414.
— La lettre de Mahomet, II, 14.
Bellermann. Grammaire de l'arabe algérien, II, 346.
Bellini. Cylindre de —. V. Talbot.
Benakiti. Histoire des Mongols, éd. Berezine, 128.
Bénarès. Collège indien de —, 527; II, 291.
Benary. Ed. du Nalodaya, 189.
Benfey. Gram. sanscrite élémentaire, II, 56, 507.
— Gram. sanscrite complète, 531.
— Chrestomathie sanscrite, II, 55.
— Dictionnaire sanscrit anglais, II, 655, 732.
— Orient und Occident, II, 390, 320.
— La voyelle *ri*, II, 615.
— L'Inde ancienne, 24.
— Ed. tr. du Sama Veda, 186, 361.
— Traduction partielle du Rig Veda, II, 493, 615.
— Traduction du Pantchatantra, II, 384.
— Inscriptions cunéiformes perses, 297.
— Rapports du copte avec les langues sémitiques, 134.
Bengali. Grammaire. V. Yates.
Beni Zeiyan. V. Tlemcen, Bargès.
Bennet. Vie de Gaudama, d'après les sources Birmanes, 537.
Berbères. I. *Langue :* Delaporte, Venture de Paradis.
II *Histoire :* Ibn Kaldoun. — Aucapitaine, Tauxier.
Beresford. Hidayet al Nahwi (syntaxe arabe), 130.
Berezine. Ed. tr. d'Aboulghazi; Altan Topschi; Benakiti; Scheibani Nameh. V. sub vv.
— Recherches sur les dialectes musulmans, (turcs), 427; (persans), II, 44.
Berggren. Guide français-arabe, 174.
Bernstein. Dict. syriaque, II, 173.
Bertheau. Ed. tr. d'Aboulfaradj, (Grammaire syriaque), 133.
Bertrand. Ed. du Kamrup, II, 277.
— Ed. des Séances de Haidari, 231.
Besnault (Hauvette), Krishna et les Gopis, II, 605.
Beyan ul Mogrib. V. Ibn Adhari.
Bhagavat Gita. Ed. Garrett, 363.
— Ed. tr. Emile Burnouf, II, 349.
— Ed. tr. Schlegel-Lassen, 311.
— Ed. tr. Thomson, II, 53.
Bhagavat Purana. Ed. tr. Burnouf, 312, 465; éd. de Bombay, II, 497.
— Le 10e livre du —, tr. sur la version hindoue p. Pavie, 530.
Bhasha Paricheda. Ed. Roer, II, 52.
Bhaskara. V. Siddhanta Siromani.
Bhattikavya. Tr. Schütz, 106.
Bhau Daji. Inscriptions d'Ayunta et Djunagur, II, 692.
— Date d'Aryabhatta, Varahamihira et Bhaskara, II, 653, 694; de Kalidasa, II, 655. V. Bhawoo Dajee
Bhavabhuti. Le Mahavira charita, 363.
Bhawoo Dajee (Bhau Daji). Contre

l'infanticide chez les Radjpoutes, 320.
Bhodja Prabandha. Ed. Pavie, II, 55.
Bianchi. Notice sur —, II, 525.
— Dictionnaire turc, 20, 100, 143, 307.
— Annuaire de l'empire ottoman, II, 307.
— Bibliographie ottomane, II, 314, 378.
Bibliotheca Canarensis. V. Canara.
— Indica, fondée par Wilson, II, 297 ; suspendue, II, 138, 229, 297 ; reprise, II, 303.
— Japonaise. V. Pagès.
— Palica. V. Pali.
— Sicula. V. Amari.
— Tamulica. V. Tamoul.
Bidasari. Poème malai, éd. Van Hœvell, 195.
Biernatzki. Arithmétique des Chinois, II, 125.
Bigandet. Vie de Bouddha d'après les sources birmanes, II, 281, 733.
— Organisation du Bouddhisme, II, 281.
Biot (Edouard). Notice sur —. 375.
— Sur la géologie de la Chine, 69.
— Histoire de l'instruction publique en Chine, 234, 323.
— Tr. du Tcheou-li, 196, 369, 443.
— Noms anciens et nouveaux des villes chinoises, 109.
— Constitution politique de la Chine au XII[e] siècle avant notre ère, 197.
— Liste de ses publications, 377.
Biot (J.-B.). Astronomie chinoise, II, 389, 504.
— Astronomie indienne, II, 274, 388, 504.
Bird. Origines et principes du bouddhisme et du jaïnisme, 437.
— Inscriptions himyarites, 220.
Birman. V. Bouddhisme (birman).
— Grammaire birmane. V. Latter.
— Dict. anglais birman. V. Lane.
— Vie de Bouddha, d'après les sources birmanes. V. Bennet, Bigandet.
Bland. Choix de ghazals, 518.
— Ed. du Mahzen al Asrar, de Nizami, 224.
— Sur Mohammed Aufi (Biographie des poètes persans) 302.
— Ed. de l'Atesh Kedah, 182.
— Analyse de manuscrits persans sur le jeu d'échecs, 426.
Blau. Inscription d'Ipsamboul, II, 697.
— Inscriptions nabatéennes, II, 437 ; phéniciennes, II, 317 ; lyciennes, II, 545.
— Médailles araméo-persanes des Achéménides, II, 100.
— La seconde liste des rois parthes de Mirkhond, II, 611.
— Sur les Kurdes, II, 437.
Bled de Brain. Cours d'arabe, 173.
Bleeck. Grammaire persane, II, 183.
Blockmann. Ayin Akberi, II, 725.
Bodléenne. V. Catalogue.
Bœhtlingk. Ed. de Sacuntala, 22, 312.
— Ed. du Mugdhabodha, 315.
— L'accent sanscrit, 192.
— Ed. de Panini, 22.
— Ed. de Vopadeva, 315.
Bœhtlingk et Rieu, éd. de Hemachandra, 314.
Bœhtlingk et Roth. Proverbes indiens, II, 582.
— Dictionnaire sanscrit, 192, 532 ; II, 56, 121, 198, 276, 391, 509, 583, 655.
Boetticher. Horæ aramaicæ, 317.
— Influence de l'élément chaldéen sur la langue et les croyances babyloniennes, 317.
Bohémiens. Langue des —, p. Pott, 195.
— De Turquie, leur langue, p. Paspati, II, 423.
Bohtori. Le Hamasa de —, II, 13.
Bokhari. Collection des traditions de —, éd. Krehl, II, 446.
Boksar. La tribu des —, p. Stewart, II, 690.
Bollensen. Ed. de Vicrama Urvasi, 312.
Boller. Gram. sanscrite, 315.
Boma Kawja. Poëme kawi, éd. Friedrich, II, 8.
Bombay. Revue de —, II, 85.
Bopp. Gram. sanscrite, II, 507, 583.
— Dict. sanscrit, 191, 315, 435 ; II, 655.

— Grammaire comparée, 513; II, 198, 389, 521, 424. Tr. par M. Bréal V. Bréal.
— L'accent en grec et en sanscrit, II, 56.
— Sur les langues malaies, 66.
— Membres caucasiens de la famille indo-européenne, 316.
Borsippa. Inscription de —, II, 361. V. Oppert, Rawlinson, Talbot.
Bosanquet. Chronologie biblique et babylonienne, II, 609.
Bossuet. Histoire universelle tr. en arménien, 100.
Bostan. Ed. Graf, II, 262;
— Tr. Graf, 423.
— Tr. Schlechta de Wssehrd, 516.
Bostani Kheial. Roman persan, par Mir Mohammed Taki, 318.
Botta. Ses découvertes, 92, 136, 177.
— Le monument de Ninive, 296, 348, 413.
— Mémoire sur l'écriture cunéiforme assyrienne, 300.
— Sur l'identité des écritures assyrienne et babylonienne, 350.
Boucher. Etude sur Orwa et Zoul Asba, II, 721.
Bouddha. Vie de — : Bennet, Bigandet, Feer (première prédication de —), Westergaard (date de sa mort).
Bouddhaghosha. II, 658.
Bouddhisme. I. *Indien* : 1° Histoire. V. D'Alwis, Bird, Burnouf (introduction à l'histoire du —), Ceylan, d'Eckstein, Inscriptions bouddhiques, Kachemire, Max Muller, Wassilief.
— 2°. Dogme et organisation. V. Curius, Hardy, Kammavakia, Nirvana. Mythologie bouddhique.
— 3°. Littérature. V. Aswaghosha, Lalita vistara, Lotus de la Bonne Loi, Pali, Sutras bouddhiques, Vajra Soutchi. — Hodgson, Bibliotheca palica.
II. *Birman* : Bennet, Bigandet, Latter.
III. *Chinois* : Avadanas, Fi-Hian, Hieueng thsang, Kumara siva. — Beal, Edkins, Julien (écoles schismatiques), Palladius, Pavie, Schott, Traductions.
IV. *Tibétain* : Asoka, Kandjour, Mahayana sutra, Rgya tcher rol pa, (le) Sage et le Fou, Saskya Pandita, Tandjour. — Feer, Schiefner, Schilling, Schlagintweit, Schmidt.
Bouguis. Code des — 66, 196. V. Dulaurier, Raffles.
Bourgade. Collection d'inscriptions puniques, II, 174.
Bowring. Voyage aux eaux minérales de Yong Mak, 332.
Brahmana. Aitareya —, éd. tr. Haug, II, 578.
— Du Yajur noir, éd. Rajendralala Mitra, II, 118, 493.
Brandis. Résultats historiques du déchiffrement des inscriptions assyriennes, II, 103.
— Système métrique de l'Asie Mineure, II, 733.
Brata Yuddha. Poème kawi, éd. tr. projetée p. Buschmann, 28.
— Éd. tr. Stuart, II, 437.
Bréal. Hercule et Cacus, II, 502.
— Tr. de Bopp (Gram. comparée), II, 521.
Bresnier. Chrestomathie d'arabe vulgaire, 290.
— Ed. tr. du Djaroumia, 290.
— V. Solvet et Bresnier.
Bridgman. Chrestomathie chinoise, 73.
Brihatsanhita. Éd. Kern, II, 653;
— Ed. Roer, II, 691.
British Museum. V. Catalogue.
— Collection des inscriptions cunéiformes du —, II, 38, 366, 732.
Broch. Ed. du Mofassel, II, 322.
Brockhaus. Analyse du 6e livre de Somadeva, II, 654.
— Le Tchandrodaya, 168.
— Ed. du Vendidad Sade, 420.
— Ed. de Hafiz, 42, 183, 371, 424.
— Ed. des Sept Sages de Nakschebi, 224.
Brosset. Catalogue de la Bibl. d'Edschmiadzin. 6.
— Tr. de la Chronique géorgienne de Wachtang. V. 428.
— Matériaux pour servir à l'histoire de la Géorgie, 26.
— Mémoire sur la Géorgie, 380.
Brown (J.). Tr. d'Ahmed Hamdan Soheili, 501.

— Tr. d'un catéchisme turc de soufisme, II, 613.
BROWN (Ph.). Chronologie du Carnatic, II, 587.
BROWN (S. R.). Manuel japonais, II, 599.
BRUECKE. Sur la prononciation des lettres arabes, II. 345.
BUNDEHESH. Ed. Westergaard, 511.
— Etude sur le —, p. J. Müller, 181.
BURGESS. Tr. du Surya Siddhanta, II, 388.
— Origine des Nakshatras, II, 699.
BURKHARDT. Proverbes bédouins, 13.
BURNOUF (Emile). Transcription et traduction du Bhagavat Gita, II, 349, 383.
BURNOUF (Emile) et LEUPOL. Méthode pour étudier le sanscrit, II, 285, 390, 507.
— Dictionnaire sanscrit, II, 508, 583, 655.
BURNOUF (Eugène). Notice sur —. 458.
— Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes, 462, 463.
— Manuscrits zends des Bibl. d'Angleterre, II, 129.
— Ed. du Vendidad Sade, 93, 461.
— Sur Homa, 180.
— Commentaire sur le Yasna, 462.
— Etudes sur la langue et les textes zends, 462.
— tr. du Bhagavat Purana, 145, 312, 465.
— Géographie de Ceylan, II, 129.
— Tr. du Lotus de la Bonne Loi, 534, 466.
— Considérations sur l'origine du Buddhisme 148.
— Introduction à l'histoire du Buddhisme indien, 147, 193, 466.
BURNOUF et LASSEN. Essai sur le pali, 460.
BUSCHMANN. Ed. tr. du Brata Yaddha, 28.
BUXTORF. Tr. latine du Guide des égarés, II, 717.

CALDWELL. Grammaire comparée des langues dravidiennes, II, 202.
CALLERY. Dict. chinois, 239.
— Ed. tr. du Li Ki, II, 121.
— Système phonétique de l'écriture chinoise, 70.
CAMPBELL. Ethnologie indienne, II, 726.
CANARA. Bibliotheca canarensis, p Moegling, 554; II, 280.
— Chants canara, recueillis p. Moegling, II, 317.
— Proverbes canara, II, 281.
— V. Dasarapada, Lakschmeschka.
CANDY et MOLESWORTH. Dict. anglais mahratte, 320.
ÇANTANAVA. Sur l'accent, éd. tr. Kielhorn, II, 698.
CANTON. Dialecte de —. V. Lexilogus.
CAPELLETTI. Tr. de Moïse de Khorène, 101; d'Elisée, 144.
CARAÏTES. Manuscrits de *Firkowitz*, II, 605.
CARMATHES du Bahrein, p. de Goeje, II, 447.
CARNATIC. Chronologie du —, p. Philip Brown, II, 587; V. Warren.
CASPARI. Gram. arabe. 130; II, 346.
CASTES dans l'Inde. V. Vajra Soutchi, Tanka.
CATAFOGO. Dict. arabe-anglais et anglais-arabe, II, 346.
— Emirs maronites du Liban, II, 538.
CATALOGUE de la collection Abbadie (manuscrits éthiopiens), II, 172, 252.
— De la Bibl. ambrosienne, p. Hammer, 7
— De la Bibl. de Berlin : livres chinois, p. Schott 7; manuscrits sanscrits, p. Weber, II, 120.
— De la Bodléenne : p. Pusey 6: manuscrits éthiopiens, p. Dillmann, II, 253; sanscrits, p. Aufrecht, II, 388.
— Du British Museum : man. Arabes, p. Cureton, 242; Sabéens, p. Euting, II, 611.
— De la Société asiatique de Calcutta, p. Prinsep, 6.
— De la collection Chambers (sanscrit), p. Rosen, 7.
— Des man. d'historiens arabes, de Constantinople, p. Schulz, 8.
— De la Bibl. de Copenhague, p. Olshausen, 58.
— De l'East India Company, 241.
— D'Edschmiazin, p. Brosset, 6.
— Man. persans de Gotha, p. Pertsch, II, 375.

— De la Bibl. Hammer, par Hammer, 7.
— De la collection arabe-persane de Khanikof, p. Dorn, II, 647.
— De Leipzig, p. Fleischer et Delitsch, 6.
— De Leyde, p. Weijers, 5; II, 732.
— De Leyde, man. Japonais, p. Siebold, 242.
— De la Société asiatique de Londres:
Historiens arabes et persans, p. Morley, 548. — Man. malais, p. Dulaurier, 7.
— De Lucknow, p. Sprenger, II, 108.
— De la collection Mackenzie, p. Wilson, II, 293.
— De Madras (man. de la littérature du sud de l'Inde), p. Taylor, II, 585,
— De Munich, II, 732.
— De Paris, II, 732; supplément des man. arabes, p. Reinaud, 243; — acquisitions arabes, p. Flügel, 7; — man. sabéens, p. Euting, II, 611.
— Des Biblioth. de Portugal (projet), 7;
— manuscrits et livres chinois, mongols, mandchoux et sanscrits de la Bibl. de Saint-Pétersbourg, 151.
— De Tubingen, p. Ewald, 7.
— D'Upsal (arabes, persans, turcs), p. Tornberg, 343.
— De Vienne (id.), p. Flügel, II, 646.
CATHOLICISME en Chine. V. Pauthier, proclamation de Ye et Ho. inscription nestorienne.
CATHOLICOS (Jean). Hist. d'Arménie, tr. Saint-Martin, 59,
ÇATRUNJAYA Mahatmya. Sur le —, p. Weber, II, 270.
CAUCASE. Documents sur l'histoire et la géographie du —, p. Dorn, 342.
CAYOL. Journal asiatique de Constantinople, 456.
CERIANI. Tr. des Septante syriaques, II, 634.
— Monumenta sacra e codicibus, II, 355.
CEYLAN. Démonologie de —, p. d'Alwis, II, 731.
— Géographie de —. V. Burnouf.
— Bouddhisme à —, 536.
— V. Singhalais.
CHAHNAZARIAN. Esquisse de l'histoire d'Arménie, II, 112.
— Tr. de Léonce (guerres et conquêtes arabes en Arménie), ibid.
CHAITANYA. Réformateur du XVI[e] siècle, II, 54.
CHAITANYA CHANDRODAYA, drame philosophique, éd. Rajendralala Mitra, II, 54.
CHALDÉEN. Influence de l'élément — sur la langue et les croyances babyloniennes, p. Bœtticher, 317.
CHANDOGYA UPANISHAD, tr. Rajendralala Mitra, II, 494.
CHAO PING. Gr. mandchoue en chinois, éd. Wylie, II, 215.
CHARIOT D'ARGILE (le). Tr. Fauche, II, 384.
CHARISI. V. Al Kharizi.
CHAUDOIR (de). Monnaies de Chine, Japon, Corée, etc. 152.
CHERBONNEAU. Voyages d'Ibn Batoutah dans l'Afrique septentrionale, 486.
— Conquête d'Espagne (d'après Ibn al Kouthya), II, 129.
— Fables de Lokman, 290.
— Cours d'arabe élémentaire, 290.
— Eléments de phraséologie française à l'usage des indigènes, 411, 486.
— Leçons de lecture arabe, 487.
— Histoire de Nour-eddin et Schems-eddin, 487.
— Exercices de lecture de manuscrits arabes, 486.
CHIFFRES INDIENS. Propagation des —, p. Wœpcke, II, 433.
CHINE.
A. GÉOGRAPHIE. Biot (géologie), Bazin (noms anciens des villes), Bowring, Dickson, Endlicher, Khieou, Lieou Kieou, Soleiman et Abou Zaïd, Wylie (bouches anciennes du Yang tsé kiang).
B. HISTOIRE. I. *Intérieure :* Bazin (Youên), Chrapowsky, Han, Hien foung, Mandchous, Meadows (insurrection), Ming, Plath (formation de la Chine).
II. *Extérieure :* Basse-Cochinchine, Mexico, Neumann, Paravey, Turcs (renseignements sur les).
C. LANGUE. I. *Grammaire :* Bazin, Edkins, Endlicher, Gutzlaff, Julien

(syntaxe), Martin (W.), Rémusat, Robert, Rochet, Schott, Summers, Thorn.
II. *Dictionnaires et guides :* Pei wen yun fou, San tseu king, Si tchang kiao téou hoa, Thsien tseu wen. — Callery, Gonçalves, Hernisz, Medhurst, Pauthier, Perny, Schott.
III. *Chrestomathies :* Bridgman.
IV. *Dialectes :* Canton : Lexilogus, Williams.
Fokien : Lexilogus, Medhurst.
Ningpo : Streneuassa Pilay.
Pekin : Wade.
Shanghaï : Edkins.
Ti tcheou : Dean.
V. *Métrique :* Schott.
VI. *Ecriture :* Andrews, Callery, Pauthier (ægypto-sinica), Piper.
— Ecriture chinoise au Japon : de Rosny, Saint-Aulaire et Groenenweldt.
D. LITTÉRATURE. I. *Catalogue* de Berlin, de Saint-Pétersbourg.
II. *Poésie*. V. Hervey de Saint-Denys, Thangs.
III. *Livres classiques*. V. Chou King, Li ki, Lun yu, Meng Tseu, Ta hio, Tchoung Young, Y King.
IV. *Roman :* 1° Roman historique : v. Ching te, Sang koué tchy. — Pavie.
— 2° Roman de mœurs. V. Épouse d'outre-tombe, Has kieou tchouan, Ping chang ling yu, Yu kiao li.
V. *Théâtre*. V. Pi pa ki, Si siang ki, Tchao mei hiang. — Bazin.
E. ORGANISATION, LOIS ET MŒURS. V. Tai tsing hoei tien, Tcheou li.
— Code chinois, II, 684.
— V. Bazin (instruction publique, constitution politique, ordres religieux, académie de médecine). Corcoran, Edkins (l'école critique), Harland (médecine légale), Meadows (propriété), Medhurst (mariage et famille), Pauthier (statistique), Plath (famille), Sacharoff (propriété foncière, population), Tsai Yong, Zwehtkoff (usages domestiques).
F. RELIGION ET PHILOSOPHIE : Bouddhisme (chinois), Catholicisme Confucius, Lao tseu.
— Pauthier (histoire de la philosophie), Plath (culte ancien).
CHING TE. Pérégrinations de —. V. Tkin shen.
CHODZKO. Répertoire du théâtre persan, 515.
— Le théâtre en Perse, 184.
— Gram. persane, 515.
— Poésie populaire en Perse, 98.
— Dialogues kurdes, II, 129.
CHRAPOWSKI. Chute des Ming et arrivée des Mandchous, II, 210.
CHRÉTIENS DE SAINT THOMAS, d'après textes syriaques, II, 473.
CHU KING. Tr. Gaubil, 24; tr. Legge, II, 661; tr. Medhurst, 223.
CHWOLSON. Les débris de la littérature babylonienne, II, 351.
— Sabéens et Sabéisme, II, 175.
— Tammouz, II, 352.
ÇIÇUPALA. Mort de —, tr. Schütz, 106.
CLEMENS ROMANUS. Lettres sur la virginité de Marie (en syriaque), éd. Beelen, II, 172.
CLEMENTINÆ RECOGNITIONES. Éd. syriaque, de Lagarde, II, 355.
CLOUGH. Grammaire palie; dictionnaire pali, 64.
COCHINCHINE (Basse-). Histoire et description de la —, p. Aubaret, tr. du chinois, II, 513.
CODAMA. Notice sur —, p. de Slane, II, 432.
CONFUCIUS. Sources de la vie de —, p. Plath, II, 592.
— Vie de —, p. Edkins, II, 700.
CONSTANTINOPLE. Catalogue des historiens arabes de la biblioth. de —, 8.
— Journal asiatique de —, 456.
CONSTITUTIONS apostoliques en copte. Éd. Tattam, 346.
COPTE. Manuscrits. V. Tattam.
— Rapports du copte avec les langues sémitiques, p. Benfey, 134.
— V. Constitutions.
COR. Notice sur —, 544.
CORAN. Ed. Flügel, 53; éd. Lee, II, 321.
— Tr. Keyzer, II, 321.
— Tr. Rodwell, II, 442.
— Tr. Tollens, II, 321.
— Tr. hébraïque de Reckendorf, II, 170.

— Choix du —, p. Lane, 128.
— Commentaires du —. V. Beidhawi, Zamakhschari.
— Histoire du —. V. Noeldeke, Weil, Soyouti.
CORCORAN. Description de la Chine (en Urdu), 356.
CORÉEN. Langue coréenne —, p. de Rosny, II, 538.
COSTE et FLANDIN. Voyage en Perse, 137.
COUFIQUES. Inscriptions — dans le Caucase. V de Khanikof.
— Médailles — en Sicile. V. Spinelli.
COUMARA SVAMI. Tr. d'Arichandra, II, 586.
COWELL. Ed. tr. de la Kaushitaki Brahmana Upanishad, II, 420.
— Ed. tr. du Kusumanjali, II, 580.
— Ed. de la Maitri Upanishad, II, 580.
— Ed. du Yajur Veda noir, II, 493, 578.
— Gram. pracrite de Vararuci, II, 56.
CREDNER. Inscriptions sinaïtiques, 346.
CROISADES, d'après les historiens arabes. V. Ibn al Athir, Ibn Khaldoun, Reinaud.
— D'après les historiens arméniens. II, 576. V. Mathieu d'Edesse.
CRUTTENDEN. Découverte d'inscriptions himyarites, 53.
CSOMA DE KÖRÖS. Notice sur —, 80.
— Dictionn. et gramm. du tibétain, 65.
CUCHE. Dict. arabe-français, II, 467.
CULLEMORE. Collection de cylindres orientaux, 92.
ÇUNAÇÇEPA. La légende de —, p. Roth, 433.
CUNÉIFORMES (Inscriptions) : du premier système. V. Perses (inscriptions).
— Du second système. V. Scythiques (inscriptions).
— Du troisième système. V. Assyrien.
— D'Arménie. V. Arménie.
— Ecriture cunéiforme, 178; hypothèse sur son origine, II, 365.
— Recueil des inscriptions cunéiformes du British Museum, II, 38, 366, 732.
— Recueil Layard, 414.
CUNNINGHAM. Exploration archéologique de l'Inde, II, 436, 541, 690.
— Médailles des dynasties du Narwar, II, 690.
CURETON. Notice sur —, II, 533.
— Catalogue des manuscrits arabes du British Museum, 242.
— Ed. de Scharistani, 15, 51.
— Le manuscrit autographe d'Ibn Khallikan, 12.
— Traités arabes de théologie, 128.
— Version syriaque des épîtres de saint Ignace, éd. tr., 221; II, 353.
— Corpus Ignatianum, 345.
— Documents syriaques sur la fondation de l'église d'Edesse, II, 632.
— Commentaire de Tanchum, 129.
— Rédaction syriaque des évangiles antérieure à la Peschito, éd. tr., II, 251.
— Ed. de l'histoire ecclésiastique de Jean d'Ephèse, II, 96.
— Ed. de l'Histoire des martyrs, II, 354.
— Lettres paschales de saint Athanase, 295.
— Spicilegium syriacum, II, 97.
CURIUS. Sur les prêtres bouddhistes, II, 209.
CYPRIOTE. Numismatique —. V. de Luynes.
— Epigraphie —. V. Idalie, Roeth.

DABISTAN. Ed. de Bombay, 522.
— Tr. Shea et Troyer, 18, 96, 139; II, 681.
— Tr. partielle de Gladwin, de Leyden, 18.
DANINOS. Drame arabe, 287.
DASA KUMARA CHARITA. Ed. Wilson, 314.
DASARAPADA. Poème canara, II, 281.
DASA RUPA. Règles de la dramaturgie hindoue, éd. F.-E. Hall, II, 691.
DAUMER. V. Hafiz.
DAVIS. Inscriptions phéniciennes découvertes par —, II, 561.
DEAN. Dialecte de Ti-tcheou, 112.
DEFRÉMERY. Notice sur Hafiz, II, 148.
— Histoire des Samanides, de Mirkhond, 181.

— Histoire des sultans de Kharizm, 97.
— Etude sur Ogoulmisch, 97.
— Histoire de la secte des Assassins, II, 129, 299.
— Histoire des Sajides, des Seljoucides, 277.
— Mémoire sur les Emirs al Oméra, 277.
— Remarques sur Ibn Khordadbeh, II, 689.
— Tr. du Gulistan, II, 262.
— Mélanges d'histoire orientale, II, 29, 451.
DEFRÉMERY et SANGUINETTI. Tr. d'Ibn Batouta, 338, 401, 474.
DEHLI. Monuments de —, II, 313, 607.
— Société archéologique de —, 249.
— Les rois musulmans de —. V. Muntakabi Tewarikh et Schir Schah.
— Les rois Khildjis de —. V. Zia eddin Barni.
— Historiens de la dynastie pathane de —, II, 110.
DEIPARA. Les manuscrits du couvent de —, II, 250.
DELAPORTE. Spécimens de la langue berbère, 222.
DELATRE. Le français dans ses rapports avec le sanscrit, 532.
DÉLUGE. Tradition indienne du —. V. Nève.
DÉMOTIQUE. Texte — de Rosette, lu p. de Saulcy, 135.
DERBEND NAMEH. Ed. Mirza Kazem Beg, 428.
DERENBOURG. Le mot huzwaresch, II, 687.
— La ponctuation masorétique, II, 722.
— Ed. tr. du Tarifat de Djordjani, 16.
DERVICHES. Les quatre —, 194.
DESATIR (le). II, 481.
DESCARTES. Principes de —, tr. en persan, II, 575.
DESGRANGES. Gram. sanscrite, 63, 192, 315.
DESVERGERS (Noël). Notice sur —, II, 711.
— Histoire d'Afrique sous les Aglabites et de la Sicile sous les Arabes, tirée d'Ibn Khaldoun, 14; II, 711.
— Vie de Mahomet, tirée d'Aboulfeda, II, 711.
— L'Arabie, II, 712.
DÉVÉRIA. Le papyrus judiciaire de Turin, II, 685, 719.
DHAMMAPADA. Ed. tr. Fausböll, II. 62.
DHANANJAYA. Le Dasarupa, éd. E. F. Hall, II, 691.
DHANJIBHAI FRAMJI. L'authenticité du zend, II, 480.
DICKSON. Voyage au Hounan, II, 700.
DIDASCALIES des apôtres, II, 98.
DIETERICI. Frères de la Pureté, II, 611; leurs livres de science, tr. II, 338, 627.
— Tr. de l'apologue des hommes et des animaux, II, 243.
— Gram. arabe d'Ibn Malik, 409.
— Tr. du commentaire d'Ibn Akel sur la gram. d'Ibn Malik.
— Ed. de Motenabbi, II, 241.
— Motenabbi et Seifuddaula, 285.
— Chrestomathie ottomane, II, 113.
DIETRICH. Mémoire sur l'étymologie des mots sémitiques, 175.
— Sur l'inscription d'Eschmunazar, II, 99.
DILLMANN. Catalogue des manuscrits éthiopiens de la Bodléenne, II, 253.
— Gram. éthiopienne, II, 171.
— Dictionnaire éthiopien, II, 472.
— La Bible en éthiopien, II, 171, 472.
— Notes au Pasteur d'Hermas, II, 357.
DJAIMINI. V. JAIMINI.
DJAGATAÏ. Littérature —. V. Scheibani Nameh.
DJAMI, 353; II, 263.
— Anthologie de —, p. Wickerhausen, II, 263.
— Les sept étoiles de la Grande Ourse, 353.
— Beharistan, tr. Schlechta de Wssehrd, 303.
— Biographie des Soufis, éd. Lees, II, 264.
— Salaman et Absal, tr. anonyme. II, 183; éd. Forbes Falconer, 353, 424.
— Tohfet al Ahrar, éd. F. Falconer; éd. Lumsden, 353.

— Yussuf et Zuleikha, éd. Lees, II, 108.
Djaroumia. Gram. arabe de Mohammed ben Davoud el Sanhadji, éd. tr. Bresnier, 290.
Djaubari. Secrets dévoilés, analyse p. de Goeje, II, 730.
Djelaleddin Roumi. Ed. de Téhéran, 521.
— Ed. de Constantinople, 522.
— Ed. du Mesnewi, p. Rosen, 423.
Djemschid. Mythe de —, p. Roth, 433.
Djevdet Effendi. Tr. turque d'Ibn Khaldoun, II, 458.
Djitapsara. Version javanaise du —. V. Manik Maja.
Djordjani. Définitions, éd. Fleischer, 217.
— Ed. tr. Derenbourg, 16 (projetée).
Djunagur. Inscriptions de —, II, 692.
Donker Curtius et Hoffmann. Gram. japonaise, II, 216.
Dorn. Gram. afghane, 27.
— Chrestomathie afghane, 320.
— Catalogue des manuscrits arabes et persans de la collection Khanikof, II, 647.
— Chroniques des peuples de la Caspienne, II, 185, 261. V. Abdul Fathah Fumeny; Aly Schems eddin; Sehir Eddin.
— Documents sur l'histoire et la géographie du Caucase, 342.
— Histoire de la Géorgie, 142.
— Ed. de Khondemir (histoire du Tabaristan), 425.
— Sur les Khazars, 142.
— Monnaies sassanides, 139.
— Ed. du Supplément de Frœhn, II, 94.
Dorn et Mohammed Schafy. Dialectes du Mazanderan et du Ghilan, II, 374, 732.
Dosabhai Sohrabji. Talimi Zerdusht, 23, 95.
— Idiotismes en anglais, hindoustani, guzerati, persan, 143.
Dozy. Ouvrages arabes publiés par —, 277, 337, 404.
— Histoire des Abbadides, 209, 492. V. Ibn Adhari.
— Histoire des Almohades d'Espagne (d'Abdol Wahid al Marrekosch), 277.
— Recherches sur l'histoire politique et littéraire d'Espagne pendant le moyen âge, 404.
— Ed. d'Edrizi, II, 733.
— Histoire des musulmans d'Espagne, II, 328.
— Dictionnaire des noms de vêtements chez les Arabes, 219.
— Les Israélites à la Mecque, II, 616.
— Histoire de l'Islam, II, 617.
Dowson. Inscriptions indiennes du IVe siècle, II, 693.
Dravidiennes. Gram. comparée des langues —, p. Caldwell, II, 202.
Dubeux. Notice sur —, II, 524.
— Gram. turque, II, 114.
Dufour et Amari. Carte comparée de la Sicile moderne avec la Sicile du XIIe siècle, II, 237.
Dugat. Aventures d'Antar en Perse, 380.
— Tr. d'Abdel Kader (Rappel à l'Intelligence), II, 167.
Dulaurier. Collection des historiens arméniens, II, 188.
— Bibliothèque historique arménienne, II, 111.
— Chronologie arménienne, II, 265.
— Historiens arméniens des croisades, II, 576, 732.
— Mathieu d'Edesse (la 1re croisade), 430.
— Organisation de la Petite Arménie, II, 416.
— Histoire des Mogols d'après les sources arméniennes, II, 148.
— Tableau de Houlougou, d'après Vartan, II, 314.
— Catalogue des manuscrits malais de la Société asiatique de Londres, 7.
— Collection des principales chroniques malaies, 365.
— Cours de langue malaie, 27.
— Sur le malai, 107.
— Le droit malai dans la mer des Indes, 65, 196.
— Lettres et pièces diplomatiques en malai.
Dumast (Guerrier de). Fleurs de l'Inde, II, 196.
— L'Alphabet européen appliqué au sanscrit, II, 349.
— L'Orientalisme classique en France.

Durga Sinha. Commentaire au Nirukta, 187.

Duvivier. Inscriptions phéniciennes, 292.

Eastwick. Tr. de l'Anwari Soheili, II, 43.
— Ed. du Gulistan, 423.
— Tr. du Gulistan, 518.

Echecs. Documents persans sur le jeu d' —, 426. V. Bland.

D'Eckstein. Notice sur —, II, 411.
— Origine du bouddhisme, II, 148.
— Sources de la cosmogonie de Sanchoniathon, II, 301.
— L'ascétisme chez les anciens, II, 414.

Edal Daru. Mujizati Zerdouschti, 95.

Edkins. Gram. chinoise, II, 662.
— Gram. de la langue mandarine, II, 213.
— Gram. du dialecte de Shanghaï, II, 65.
— Leçons de chinois parlé, II, 517.
— Prononciation ancienne du chinois, II, 124.
— Ed. et tr. du Chu King, II, 733.
— Vie de Confucius, II, 700.
— Lettre sur la nouvelle école critique chinoise, II, 515.
— Notice sur le bouddhisme chinois, II, 66.

Edrizi. Ed. Dozy, II, 733.

Egyptien. V. Benfey, Dévéria, de Saulcy.

Egypte. V. Fatimites, Makrizi, Mamlouks. — Marcel.

D'Eichtal. Les Foulahs, leur origine malaie, 66.

Ekkheli. La langue —, découverte par Fresnel, 54.

Elisée. Histoire de la guerre de Vartan, éd. de Venise 101, tr. diverses, 144.

Elliot. Histoire des Arabes dans le Sindh, II, 19.
— Collection des historiens musulmans de l'Inde, II, 20, 110, 139.
— Notice sur les historiens musulmans de l'Inde, II, 20.
— Index bibliographique des historiens musulmans de l'Inde, 353.
— Supplément au glossaire des termes techniques employés en Inde, 231 ; II, 59.

Elout. Notice sur —, 119.

Emin. Chrestomathie arménienne, 429.
— Gram. arménienne, ibid ; recueil de chants et traditions populaires de l'Arménie ancienne, ibid.
— Recherches sur le paganisme arménien, tr. Stadler, II, 648.

Emirs al Omera. Mémoire sur les —, p. Defrémery, 275.

Endlicher. Atlas de la Chine, 152.
— Gram. chinoise, 198, 238

Engelman. Diwan de Hadirah, II, 239.

Enger (Max). Droit public musulman de Mawerdi, 458.
— Vie et écrits de Mawerdi, II, 20.
— Constitutions politiques de Mawerdi. II, 21.
— Joannis apostoli de transitu beatæ Virginis liber, II, 21.

Eponymes Assyriens. Liste des —, II, 475.

Epouse d'outre-tombe (L'). Tr. du chinois, p. de Rosny, II, 593.

Erdman. La mort d'Abrahah, 123.

Eschmunazar. Inscription d' —, V. Bargès, Dietrich, Ewald, Hitzig, de Luynes, Munk, Peretié, Quatremère, Roediger, Salisbury, Turner.

Espagne. Histoire des musulmans d'—, p. Dozy, II, 328.
— Recherches sur l'histoire d'—, pendant le moyen âge, p. Dozy, 404.
— Histoire des Arabes d'—. V. Arabes, A, II, 7.

Ethiopie. I. *Langue* : Dillmann, Schrœder, Urbain.
II. *Littérature* : Bible en éthiopien. V. Dillmann. — Hénoch, Hermas. — D'Abbadie.
III. *Histoire* : Abrahah, Adulis, Axum.

Etrusque (L'), langue sémitique, p. Stickel, II, 254.

Eusèbe de Césarée. La Théophanie, texte syriaque, éd. Lee, 85, tr. 133.
— Histoire des martyrs, éd. Cureton, II, 354.

Euting. Catalogue des manuscrits

sabéens de Paris et de Londres, II, 611.
Evangiles. Rédaction syriaque des —, antérieure à la Peschito, éd. Cureton, II, 251.
Ewald. Catalogue des manuscrits orientaux de Tubingue, 7.
— Dissertations linguistiques, II, 521.
— L'Inscription d'Eschmunazar, II, 99, 174.
— Le texte phénicien de Plaute, 219.
Eyriès. Notice sur —, 204.

Fable. Origine de la —, II, 357, 384. V. Bagh o Behar, Anwari Soheili. (Les quatre) Derviches, Hitopadesa, Lokman, Nakhschebi, Pantchatantra, Syntipas.
Fa hian. Pèlerinage de —, tr. Rémusat, 367.
Fakhri (el). Histoire du Khalifat, éd. Ahlwardt, II, 327.
Fakihi. Chronique de la Mecque, II, 234.
Falconer (Forbes). Ed. de Salaman et Absal, 353, 424.
— Les sept étoiles de la Grande Ourse, 353.
— Ed. du Tohfet al Ahrar, 353.
Fallon. Dict. de loi anglais-hindoustani, II, 279.
Farabi. V. Ali de Badakhschan.
Fatimites. V. Nicholson.
Fauche. Tr. de Kalidasa et du Chariot d'argile, II. 383.
— Tr. du Mahabharata, II, 581, 650.
Fauriel. Notice sur —, 162.
Fausböll. Ed. et tr. du Dhammapada, II, 62.
Favé et Reinaud. Le feu grégeois, 173.
Feer. Introduction du bouddhisme dans le Kachemire, II, 687.
— Légende de Rahu chez les brahmanes et les bouddhistes, II, 657.
— Légende d'Asoka (texte tibétain, éd. tr.), II, 657.
— La première prédication du Bouddha (trois sutras traduits du tibétain), II, 720.
— Textes tirés du Kandjour, II, 657.
— Le Tibet, le Bouddhisme et la langue tibétaine, II, 590.
Ferid eddin Attar. Le Mantik Uttair, II, 486.
— Analysé par G. de Tassy, II, 106.
Ferischtah. Sources de —, II, 254.
Ferrette. Simplification de la typographie arabe, II, 298.
Ferrier. Voyages en Perse et en Afghanistan, II, 104.
Fez. Histoire du royaume de —, V. Ibn Abi Zere.
Feuillet. Notice sur —, 119.
Field. Les Hexaples d'Origène, II, 634.
Fihrist. Edition projetée par de Slane; éd. Flügel, II, 131.
Firkowitz. Collection de manuscrits caraïtes de —, II, 605.
Firouz Toghluk. Histoire de —, II, 487.
Firdousi. Ed. tr. Mohl, 55, 224; II, 41.
— Ed. de Téhéran, 521.
— Extraits de —, par Kemal Efendi, II, 642.
— V. Amthor, Amthor et Fritsch Nasarianz, Schack, de Starkenfelds et de Schwarzhuber.
— Abrégé hindoustani (Qissahi Khosravani Adjem), 318.
Fleischer. Commentaire de Beidhawi, éd. 53, 170, 217.
— Ed. de Djordjani (les définitions), 217.
— Gram. de la langue persane vivante, traduite de Mirza Mohammed Ibrahim, 304.
Fleischer et Delitsch. Catalogue des manuscrits orientaux de la Bibl. de Leipzig, 6.
Fleischer et Habicht. Ed. des Mille et une Nuits, 53.
Flügel. Analyse de voyageurs arabes, II, 611.
— Analyse de Scharani (théologien arabe), II, 697.
— Catalogue des manuscrits arabes, persans et turcs de la bibliothèque de Vienne, II, 646.
— Description des manuscrits géographiques orientaux de la bibliothèque de Leipzig, II, 437.
— Catalogue des acquisitions arabes de la bibliothèque de Paris, 7.
— Dict. bibliographique de Hadji Khalfa, 84, 498, II, 248.
— Ed. du Fibrist, II, 131.

— Ecoles des grammairiens arabes, II, 465.
— Ed. de Ibn Arabi (Définitions), 218.
— Ed. de Ibn Kutlubuga, II, 422.
— Les jurisconsultes hanéfites, II, 336.
— Manès, sa vie et sa doctrine, II, 424, 461.
Fo Kien. Dialecte de —. V. Lexilogus.
Forbes (A. K.). Ras Mala, recueil de traditions du Guzerate, II, 201.
Forbes Duncan. Bagh o Behar, 194.
— Dict. hindoustani-anglais, 319.
— Gram. persane, 183.
Forster. Inscriptions himyarites, 132.
Fotooh al Sham (Conquête de la Syrie). Ed. Lees, II, 17.
Foucaux. Gram. tibétaine, II, 204.
— Doctrine du Bouddha sur le Nirvana, II, 589.
— Le Sage et le Fou, extrait du Kandjour; tr. 65.
— Parabole de l'enfant égaré (ch. IV du Lotus), en sanscrit et en tibétain, avec tr., II, 61.
— Rgya tcher rol pa (Lalita vistara), éd. tr. 107, 322, 366.
— Le trésor des belles paroles de Saskya Pandita, éd. tr. II, 204.
— Tr. de Vikramaurvasi, II, 383.
— Tr. d'Ilvala et Vatapi, II, 384.
— Tr. d'extraits du Mahabharata, II, 501.
Foulah. Histoire des —, p. d'Eichtal, 66.
Fræhn. Supplément au catalogue des médailles arabes du musée de Saint-Pétersbourg, éd. Dorn, II, 93.
Frères de la Pureté, II, 244, 611, 627.
— Leurs traités scientifiques, tr. par Dieterici, II, 338, 627,
Fresnel. Notice sur —, II, 74.
— retrouve l'himyarite dans l'ekkhéli, 54.
— Recherches sur la licorne, II, 78.
— Sur les inscriptions himyarites, 118, 220.
— Projet d'une route transsaharienne II, 78-79.
— Projet d'école archéologique à Bagdad, II, 80.
— Lettres sur l'histoire des Arabes avant l'Islam, II, 75. V. Ibn abd Rabbih.
— Fouilles en Babylonie, II, 36.
Freytag. Notice sur —, II, 411.
— Ed. du Hamasa, 283, 384; éd. tr., 498.
— La langue arabe jusqu'à Mahomet, II, 343.
— Ed. du Fakihet el Kholafa d'Ibn Arabschah, 499.
— Proverbes arabes, 13, 83.
Friedrich. Ed. du Boma Kawja, II, 8,
— Culte et littérature de l'île de Bali, 392.
— La littérature kawie, 366.

Galanos, traductions du sanscrit, 229.
Gandji Khobi. De Mir Amman, 318.
Ganneau (Clermont). Sur la lecture du pehlwi, II, 687.
Garabed. Tr. d'Elisée, guerre de Vartan, 144.
Garrett. Ed. du Bhagavadgita, 363.
Gaubil. Tr. du Chu King, 24.
Gayangos (Paschal de). Histoire des Arabes d'Espagne, tr. de Makkari 9, 124; II, 453.
Geiger. Différences religieuses entre les Juifs et les Samaritains, II, 730.
Geitlin. Principes de persan moderne, 305.
Géorgie. I. *Langue* : Tchoubinoff.
II. *Littérature* : Brosset.
III. *Histoire* : Brosset, Dorn.
IV. *Numismatique* : Barutayeff.
Gericke. Ed. tr. du Wiwoho, 234.
— Livre de lecture javanaise, 149.
Gesenius. Notice sur —, 98.
— Sur les inscriptions himyarites, 54.
Ghazals persans. Choix de —, par Bland, 518.
Ghaznévides. V. Baïhaki, Otby, Thomas.
Ghazzali. Sa philosophie, 87.
— Mémoire sur —, p. Gosche, II, 337.
Gilchrist. Notice sur —, 2; fixe l'hindoustani, 2.
— Transcriptions orientales, 34.

GILDEMEISTER. Recueil de passages arabes sur l'Inde, 169.
— Ed. du Meghaduta, 22.
— Ed. du Sringari-titaka, 22.
GLADWIN. Tr. partielle du Dabistan, 18.
GLAIVE. Principes de gramm. arabe, II, 346.
GLAIVE DES COURONNES (Le). Tr. Perron, II, 463.
DE GOBINEAU. Traité des inscriptions cunéiformes, II, 256, 563.
— Religions de l'Asie centrale, Babis, II, 687.
DE GOEJE. Beladori, II, 447.
— Sur les Carmathes du Bahrein, II 447.
— La conquête de la Syrie, II, 622.
— Sur les mots inusités dont s'est servi Mahomet, II, 611.
— Sur Djaubari (Secrets dévoilés), II, 730.
— Description du Maghreb, tirée de Ahmed Ibn Yakoub, éd. tr., II, 333.
GOLDBERG et KISCHHEIM. Ed. de Tabbon (tr. hébraïque de Ibn Djannah) II, 169.
GOLDENTHAL, Gramm. arabe en hébreu, II, 170.
GOLDSMID. Littérature populaire du Sindh, II, 609.
GOLDSTÜCKER. Nouvelle édition du Diction. sanscrit de Wilson, II, 655.
— Diction. sanscrit, II, 198, 276, 391, 509.
— Jaiminya-nyaya-mala-vistara (exposé de la Mimansa), 187; II, 695.
— Tr. du Mahabharata, 188.
— Manava-kalpa-sutra, II, 387.
— Sur la date de Panini, II, 391.
GONÇALVEZ. Dict. chinois, 71, 114.
GONZALEZ (F.). éd. tr. d'Ibn Adhari (Histoire d'Andalousie), II, 454.
GORRESIO, éd. tr. du Ramayana, 105, 145, 188, 228, 311, 434, 529; II, 52, 119, 196, 269.
GORSKI. Origine de la dynastie mandchoue, II, 210.
GOSCHE. De ariana linguæ gentisque armenæ indole, 317.
— Mémoire sur Ghazzali, II, 337.
— Ed. du recueil de poésies anciennes de Mufadhalal Dhabbi, II, 464.
GOSCHKIÉWITSCH. Le sampan des Chinois, II, 210.
— Dict. japonais-russe, II, 519.
GOTAMA. Aphorismes de —, éd. tr. Ballantyne, 527.
GOTTWALDT. Hamzah d'Ispahan, éd. 167; tr. 336.
GRAF. Tr. du Bostan, 423; éd. II, 262.
— Tr. du Gulistan, 303.
GRAMMAIRE arabe. V. ARABE, B, LANGUE.
— Ecoles grammaticales chez les Arabes : v. Flügel.
— Hébraïque : v. Ibn Djannah, Jehuda ben Koreisch. — Munk, Neubauer.
GRAMMAIRE COMPARÉE : son importance, II, 670.
— Des langues ariennes. V. Ascoli, Bopp, Bardelli, Benfey, Bréal, Delatre, Holmbœ, Pott, Raumer, Schleicher.
— Des langues sémitiques. V. Benfey, Ewald, Ibn Djannah, Jehuda ben Koreisch, Leguest, Schrader.
— Des langues touraniennes. V. Max Müller, Roehrig.
— Des langues altaïques. V. Schott.
— Des langues dravidiennes. V. Caldwell.
GRAUL. Bibliotheca tamulica, II, 58.
— Ed. du Tiruvalluver, II, 203.
GRAVE. Zamakhschari, diction. géographique, II, 88.
GRÉGOIRE LE PRÊTRE. Tr. Dulaurier, II, 188.
GRIGORIEF. Sur l'alphabet pa-ssa-pa II, 315.
GRIHYASUTRAS. V. Aswalayana.
GRIMBLOT. Collection palie, II, 392, 658.
GRŒNENWELDT. V. St-Aulaire.
GROOT. Grammaire javanaise, 2ᵉ éd. par Roorda, 149.
GROTEFEND. Notice sur —, 545.
— Interprétation des inscriptions babyloniennes, 299, 509.
— Remarques sur une inscription d'un cylindre assyrien, 415.
— L'énumération des tributs sur l'obélisque de Nimroud, 509.
— Dissertation sur un cylindre babylonien, 350.
— Inscriptions cunéiformes d'Arménie, II, 479.
GUÉRIN. Astronomie indienne, 435.
GUIDE DES EGARÉS. V. Maïmonide.
GUIRNAR. Inscriptions de —, 64.

GUILLARD D'ARCY. Tr. du Hao kieou tchouan, 73.
GULISTAN. Ed. Eastwick, 423.
— Ed. du Rajah d'Alwar, 143.
— Ed. Sprengel, 518.
— Tr. Eastwick, 518.
— Tr. Defrémery, II, 262.
— Tr. Graf, 303.
— Tr. Wolff, 17.
GUNDERT. Un roman malayalam, II, 437.
GUPTA. Les rois —, v. Newton.
GUTSCHMID. Chronologie des Arsacides, II, 422.
— Agriculture nabatéenne, II, 317.
GUTZLAFF. Gramm. chinoise, 110.
— Sur la monnaie de cuivre et les mines en Chine, 332.
GUZRATE. Traditions du —. V. (A. K.) Forbes, Ras Mala.
GUZERATI. Ecrits en —. V. Bhawoo Dajee, Dosabhai Sohrabji, Edal Daru, Jamsetji, Kalamkas, Mujizati Zerdouscht, Nirangha, Sohrabji, Talimi Zerdouscht.
HAARBRÜCKER. Tr. de Scharastani, 399, 493.
— Spécimen du commentaire de Tanchum, 129.
HABICHT. V. Fleischer et Habicht.
HADJI KHALFA. Dictionnaire bibliographique, éd. tr. Flügel, 84, 406, 498; II, 248.
HADIRAH. Diwan de —, éd. Engelmann, II, 239.
HADITS. V. Traditions.
HAEBERLIN. Kavya-sangraha (anthologie sanscrite), 434.
HAFIZ. Notice sur —, p. Defrémery, II, 148.
— Ed. Brockhaus, II, 42, 183, 371, 424.
— Ed. tr. Rosenzweig, II, 370, 485.
— Tr. Daumer, 303; II, 183.
— Ed. de Tebriz, 522.
HAÏDER ALI. Vie de —. V. Mir Hossein Ali Khan.
HAIDARI. Séances de —, tr. de l'hind. p. Bertrand, 231.
HALL. Bibliographie des systèmes indiens, II, 501.
— Tr. de Nilakanthasastri, II, 499.
— Tr. du Surya-siddhanta, II, 274, 388.
— Les rois de Mandala, II, 123.
— Les Rois de Malava, ibid.
HAMAKER. Noms collectifs chez les Arabes.
HAMASA. Ed. tr. Freytag, 41, 283, 498.
— Tr. Rückert, 283.
— Tr. partielle p. Hammer-Purgstall. 284. V. Merkoui.
— de Bohtori, II, 13.
HAMMER-PURGSTALL. Notice sur —, II, 133.
— Histoire de la littérature arabe, 334, 480; II, 9.
— Tr. partielle du Hamasa, 284.
— Ed. tr. du Taïeh d'Ibn el Faridh. II, 22.
— Mythologie musulmane, 482.
— Noms de personne chez les Arabes, ibid.
— L'arc et la flèche chez les Arabes. ibid.
— Géographie de l'Arabie, 52.
— Tr. partielle d'Omar al Kheyyam. II, 644.
— Histoire de la Horde d'Or, 19.
— Ed. tr. de Wassaf, Histoire des Ilchanides ou Mongols de Perse, 56, 140; II, 44, 105.
— Le Rendez-vous de la prière, 173.
— Catalogue des manuscrits de Hammer, 7.
— Catalogue des manuscrits orientaux de l'Ambroisienne, 7.
— Mines de l'Orient, 40.
HAMMOURABI. Inscription de —, II. 477.
HAMZA. Le —, en arabe. V. Barb.
HAMZAH D'ISPAHAN. Ed. tr. Gottwaldt, 167, 336.
HANDJERI. Diction. français-arabe-persan-turc, 20, 99.
HANÉFITE. Jurisprudence —, 91, 42[illegible] II, 336. — V. Flügel.
— Code —. V. Baillie.
— Jurisconsultes —. V. Ibn Kutlubuga.
— La propriété selon le rite —. V Belin.
HANOTEAU. Gramm. tamachek, II, [illegible]
HANOUMAN (le singe). Auteur de Mahanataka, 22.
HAO KIEOU TCHOUAN. Roman chinois, tr. Percy, Davis. Guillard d'Arcy, 73.

Hardy (Spence). Monachisme oriental, 536.
— Manuel du Bouddhisme, 536.
Hari Tatsnoskay. Diction. anglais-japonais, II, 60.
Hariri. Séances de —, 285.
— Ed. de Sacy, 286.
— Ed. Reinaud-Derenbourg, 286, 406, 483.
— Ed. Mohammed al Tounsy, 407.
— Choix de séances —, tr. Preston, 406.
Harivansa. Ed. de Calcutta, 20.
Harland. Anatomie et physiologie des Chinois, 332.
— Médecine légale des Chinois, II, 84.
Hase. Notice sur —, II, 526.
Hassan al Schirazi. Le Muntakabi Tewarikh, II, 643.
Haug. Ed. tr. de l'Aitareya Brahmana, II, 578.
— Essai sur la langue et la littérature sacrées des Parses, II, 482, 641.
— Essais sur le zend, II, 424.
— Insuffisance de la traduction pehlvie du Zend Avesta, II, 696.
— Lecture sur l'origine de la religion parsie, II, 367.
— Sur le pehlvi et le Bundehesh, II, 40.
— Les Gathas de Zoroastre, II, 258, 367.
Haughton. Notice sur —, 373.
Haython. Histoire des Tartares, tr. arménienne, p. Aucher, 100.
Helot. Fables de Lokman, 290.
Hemachandra. Diction. sanscrit, 191.
— Ed. Boehtlingk et Rieu, 314.
Hempo Kanno. Le Wiwoho, tr. Gericke, 234.
Henderson. Médecine arabe, II, 700.
Hénoch. Le livre d'—, en éthiopien, II, 172.
Hérat. Histoire et description d'—, II, 313, 432.
Hercule et Cacus. p. Bréal, II, 502.
Hermas. Le pasteur d'—, en éthiopien, II, 172.
— Ed. tr. d'Abbadie, II, 357.
Hernisz. Guide de conversation anglo-chinoise, 123.
Hervey de Saint-Denys. Poésies de l'époque des Thangs, II, 424, 516.
— Recherches sur l'agriculture et l'horticulture chinoise, 440.
Hessler. Tr. du Susruta, 190, 314.
Hexaples d'Origène. V. Field, Rordam.
Hidayet al Nahwi (Syntaxe arabe). Ed. Beresford.
Hien Foung. Mémoire à l'empereur —, tr. Pauthier, II, 401.
Hiéroglyphes. Lecture des — et des cunéiformes, II, 35.
Himalaya. Langues de l'—. V. Hodgson.
Himyarite. Langue —. V. Bargès, Ekkheli, Fresnel.
— Inscriptions, 53, 118, 177; II, 76.
— V. Arnaud, Bird, Cruttenden, Forster, Fresnel, Gesenius, Osyander, Playfair, Roediger, Wellsted.
Hincks. Inscriptions cunéiformes, 299.
— Inscription de Khorsabad, 416.
— Polyphonie assyrienne, II, 475.
— Essai de grammaire assyrienne, II, 475, 727.
Hindoui. Chrestomathie —. V. Lancereau.
— Littérature —. V. G. de Tassy, Bhagavat-Purana, Nilakanthasastri.
Hindoustani. Manuel. V. Shakespeare.
— Dictionnaires. V. Forbes, Thomson. — Fallon.
— Chrestomathie : G. de Tassy.
— Littérature : Ahmed Schehab eddin, Alim Ali, Bagh o Behar, Gandji Khobi, Haideri, Kamrup, Mir Amman, Nihal Chand, Qissahi Khoswani Adjem, Tajulmuluk. — Gilchrist, G. de Tassy
Hippologie arabe. V. Nacéri.
Hirzel. Tr. du Meghaduta et du Prabodhacandrodaya, 313.
Historiens arabes des croisades: v. Ibn al Athir, Ibn Khaldoun. — Reinaud.
Historiens arméniens des croisades, II, 576.
Historiens musulmans de l'Inde, collection projetée par Sir H. Elliot, II, 608.
Hitopadesa. éd. Johnson, 22.
— Ed. Arnold, II, 502.
— Tr. Arnold, I, 334.
— Tr. Lancereau, II, 54.

HITZIG. Inscription d'Eschmunazar, II, 99.
— Inscriptions funéraires de Darius à Nakschi Rustem, 297.
HIOUEN-THSANG. Sa vie, tr. du chinois p. St. Julien, 439, 537.
— Voyages de —, tr. St. Julien, 368; II, 68.
— Mémoires sur les contrées occidentales, II, 207, 282.
HO. Proclamation de —, tr. Pauthier, II, 401.
HODEILITES. Poésies des —, éd. tr. Kosegarten, II, 11.
HODGSON. Des dialectes himalayens, II, 60.
— Diction. comparé des langues himalayennes, II, 280.
— Les Aborigènes de l'Inde, 364.
— Sur le Népal, II, 280.
— Manuscrits bouddhiques découverts par —, 364.
— Livres bouddhiques donnés par — à la Société asiatique, 43, 194.
HŒFER. Chrestomathie sanscrite, 434.
HŒPFER. Anthologie sanscrite, 22.
— L'infinitif en sanscrit, ibid.
HOFFMANN. Dialogues japonais, II, 404, 518.
— Ed. de la gramm. japonaise de Donker Curtius, II, 216.
— Thesaurus japonais, II, 520.
— Ta hio, texte chinois et tr. japonaise, II, 599.
— Tr. du Yo san fi rok, 326.
HOFSTETTER et HUDAJ D'ALEP. Manuel de l'arabe vulgaire de Syrie, 290.
HOLLANDER. Ed. du Manik Maja, II, 8.
HOLMBOE. Comparaison du sanscrit avec les dialectes scandinaves, 517, 532.
HOLTZMANN. Inscriptions perses, 179.
— Inscriptions cunéiformes du second système, II, 35, 419.
— Nouvelles inscriptions cunéiformes II, 35.
— Textes du Mahabharata relatifs à Indra, 63.
HOMA. V. Burnouf, Windischmann.
HOMMES ET ANIMAUX. Apologue arabe, tr. Dieterici, II, 243.
HORDE D'OR. Hist. de la —, p. Hammer-Purgstall, 19.
HOULAGOU. Tableau d —, d'après Vartan, tr. Dulaurier, II, 314.
HOUNAN. Voyage au —. V. Dickson.
HOSEIN DIARBEKRI. Sur la vie de Mahomet, 124.
HUDAJ. V. Hofstetter.
HUMBOLDT. Langue kawie, 27.
HUSSEIN WAIZ. V. Anwari Soheili.
HUSSEIN ALI KHAN. Vie de Tipou Sahib, tr. Miles, 183.
HYACINTHE. Agriculture en Chine, 151.
IBN ABI ZERE. Histoire du royaume de Fez (Kartas), éd. Tornberg, 127, tr. 211.
IBN ABDOUN. Poème sur la chute des Aphtasides de Badajoz, 277.
IBN ABD RABBIH. Le Collier, découvert par Fresnel, II, 75.
IBN ABDOUL HAKIM. Conquête d'Espagne, éd. tr. J.-H. Jones, II, 235.
IBN ADHARI. Beyan al Moghrib, éd. Dozy, 404, 492.
— Histoire d'Andalousie, éd. tr. Gonzalez, II, 454..
IBN AKIL. Commentaire sur la gramm. d'Ibn Malik, tr. Dieterici, 502.
IBN AL ATHIR. 12, 52.
— Éd. Tornberg, II, 448.
IBN AL BANNA. Éd. Wœpcke, tr. Marre, II, 630.
IBN AL BEITHAR. Médecine arabe, tr. Sontheimer, 17, 49, 86.
IBN AL FARIDH. Le Taïeh, éd. tr. Hammer, II, 22.
— Le Diwan, éd. Rochaïd el Dadah, II, 22.
IBN ARABI. Définitions, éd. Flügel, 218.
IBN ARABSCHAH. Fakihet el Kholafa, éd. Freytag, 499.
IBN BATOUTAH. Ses voyages, 552.
— Ed. tr. Defrémery-Sanguinetti, 474; II, 4, 23, 90, 149, 227.
— Voyages en Asie Mineure, tr. Defrémery, 338, 401.
— Voyages dans l'Afrique septentrionale, tr. Cherbonneau, 486.
IBN DJANNAH. Gramm. hébraïque analysée par Munk, II, 169.
— Tr. hébraïque d'Ibn Tabbou, ibid.
IBN DJOBEIR. Voyages —, éd. Wright, 485.
IBN DOREID. Généalogies, éd. Wüstenfeld, II, 14.
IBN GEBIROL. Généalogies, II, 170, 714.

IBN HAJAR. Diction. des personnes ayant connu Mahomet, II, 724.
— Ed. Sprenger, II, 16, 159.
— Ed. Lees, II, 621, 691,
IBN HISCHAM. Vie de Mahomet, éd. Wüstenfeld, II, 156, 324.
IBN ISHAK. Vie de Mahomet, II, 158.
— Ed. Wüstenfeld, II, 231.
— Ed. Weil, II, 621.
IBN KHALDOUN. Sa méthode, son esprit philosophique, II, 455, 628.
— Tr. turque, p. Djevdet Effendi, II, 458.
— Ed. Quatremère, projetée, 170.
— Ed. de Boulak, II, 237, 457.
— Histoire des Berbères, éd. tr. de Slane, 15, 402, 455, 487 ; II, 24.
— Histoire de l'Afrique septentrionale, d'après —, éd. tr. Noel Desvergers, 15.
— Prolégomènes, 403; éd. Quatremère, II, 162; tr. de Slane, II, 162, 424, 628, 733.
— Histoire préislamique, éd. tr. préparée par Arri, 48.
— Extraits relatifs aux croisades, éd. Tornberg, 52.
IBN KHALLIKAN. Diction. biographique, 12, 126.
— Ed. Wüstenfeld; éd. de Slane, 12.
— Tr. de Slane, 50, 169; II, 543, 610, 694, 728.
— Manuscrit autographe trouvé par Cureton, 12.
IBN KHORDADBEH. Livre des routes, éd. tr. B. de Meynard, II, 603.
— Remarques de Khanikof, II, 688; de Defrémery, II, 689.
IBN KOTEIBA. Manuel d'histoire, éd. Wüstenfeld, 396.
IBN KUTLUBUGA. Biographie des jurisconsultes hanéfites, éd. Flügel, II, 422.
IBN MALIK. Gramm. arabe, éd. Dieterici, 409.
IBN OSEIBIAH. Les médecins arabes. V. Sanguinetti.
IBN TIBBON. Tr. hébraique du Guide des Égarés, II, 34, 93, 717.
IBN YEMIN. Makathaat, tr. Schlechta de Wssehrd, 516.
IBN ZAFER. Le Solwan, tr. Amari, 500.
IDALIE. Inscription d' —, II, 100.
IGNACE (Saint). Lettres, II, 353. V. Lepsius.
IGNATIANUM corpus. Collection Cureton, 345.
ILCHANIDES. Histoire des —. V. Hammer-Purgstall.
ILEMINSKY. Mémoires de Baber, II, 189.
ILVALA et VATAPI. Tr. Foucaux, II, 384.

INDE

A. INDE ARIENNE. — I. DESCRIPTION : Albirouni, Soleiman et Abou Zaid. — Campbell, Cunningham, Gildemeister, Roberts.
II. HISTOIRE : — A. *Générale :* Apurva Krishna, Benfey, Lassen, Prinsep, Weber, Westergaard.
— B. *Spéciale :* Beamont. — Benarès, Carnatic, Ceylan, Kachmire, Gupta, Kranandя, Malava, Mandala, Sah, Senna, Xandramas.
III. LANGUE : — A. *Sanscrit :* Bardelli, Regnier (idiome védique).
— 1° *Grammaire indigène :* Durga Sinha, Laghukaumudi, Mahabhashya, Ujvaladatta, Panini, Patanjali, Pratisakhyas, Vopadeva, Yaska.
— 2° *Grammaire européenne :* Aufrecht (l'accent), Boehtlingk (l'accent), Benfey, Boller, Bopp, Burnouf et Leupol, Desgranges, Hœpfer (l'infinitif), Rodet, Rosen, Westergaard, Wilson.
— 3° *Lexicographie indigène :* Amarakosha, Hemachandra, Nighantavas, Nirukta, Sabda-kalpa-druma.
— 4° *Lexicographie européenne :* Benfey, Boehtlingk et Roth, Bopp, Burnouf et Leupol, Goldstücker, Stenzler (lexicographie), Wilson.
— 5° *Chrestomathies :* Benfey, Haeberlin, Hœfer, Hœpfer.
— 6° *Métrique :* Weber.
— B. *Langues dérivées du sanscrit :* Bengali, Guzrati, Hindoui, Hindoustani, Mahratte, Pali, Pracrit.
IV. LITTÉRATURE : 1° *Védique :* Atharva Veda, Rig Veda, Sama Veda, Yajur Veda. — Aranyaka, Brahmana, Pratisakhya, Upanishad.

— Anquetil, Max Müller, Roth, Weber.
— 2° *Classique* : Balabharata, Bhagavat Gita, Bhattikavja, Bhavabhuti, Chaitanya-candrodaya (drame), Çiçupala, Çunasçepa, Dasakumara-charita, Dasarupa, Ilvala et Vatapi, Harivamsa, Hitopadesa, Kalidasa, Kamandakia-nitisara, Kiratarjunyam, Krishna et les Gopis, Lalitavistara, Mahabharata, Mahanataka, Mahaviracharita, Malavica et Agnimitra, Meghaduta, Mricchakatika, Narada-pancharatra, Pouranas, Raghuvamsa, Ramayana, Sacountala, Sahitya-darpana, Somadeva, Sringari-titaka, Uttama Rama-charita. — Dumast, Weber, Wilson (théâtre).
V. Livres de lois, mœurs : Aswalayana (Grihyasutras), Katyayana (Srautasutras), Manavakalpasutra, Tanka, Yajnavalkya.
— Max Müller (rites funéraires).
VI. Philosophie : 1° *Etudes sur les divers systèmes* : II, 273, 498, 579; Ballantyne, Banerjea, Hall, Madhavacharya.
— Nilakanthasastri, Sarvadarsanasangraha, Tarkasangraha.
— 2° *Mimansa* : Jaimini, Mimansadarsana.
— 3° *Nyaya* : Bhasha-paricheda, Gotama, Kusumanjali.
— 4° *Sankhya* : Kapila, Sankhya, Vijnana-bhikshu.
— 5° *Vaiseshika* : Kanada.
— 6° *Vedanta* : Atmabodha, Badarayana, Vedanta, Vedantasara.
— 7° *Yoga* : Kaiyata, Nageça, Patanjali.
VII. Religion, mythologie, sectes : V. Bouddhisme, Chaitanya, Jainas, Maharadjas, Vallabhacharias. — Muir (J.).
— Çatrunjaya-mahatmyam, Déluge, Démonologie de Ceylan, Indra, Krishna et les Gopis, Narada-pancharatra, Rahu, Ribhavas.
VIII. Sciences : V. Astronomie, médecine.
B. Inde musulmane. — I. *Histoire* : Collection des historiens de l' —. V. Elliot.
— Abbas Khan Surwani, Abdul Hamid Lahawry, Ahmed Schehab eddin, Akbar, Alamgir namah, Assam, Ayin Akberi, Badaoni, Badschanamah, Baihaki, Dehli, Ferischtah, Firouz Toghluk, Haider Ali, Hassan al Schirazi, Iqbalnamah, Minhadj, Mir Djoumla, V: Hussein Ali Khan, Nasir eddin Mahmoud, Raschid eddin, Pathan (dynastie), Tabakati Nasiri, Tarikh Firouz chahi, Tipou Saib, Z… eddin Barni. — Elliot.
II. *Législation* : Bailey, Morley.
C. Inde anarienne. — V. Canara, Dravidien, Himalaya, Malayalam, Tamoul. — Mackenzie, Madras, Stilson.
Indra. Textes du Mahabharata relatifs à —. V. Holtzmann.
Inscriptions. Arabes. V. Alcantara, Khanikoff (coufiques).
— Araméennes. V. sub voc.
— Arméniennes. V. Arménie.
— Assyriennes. V. Assyrie.
— Bactriennes; II, 420.
— Bouddhiques. V. Ayunta, Bhau Daji, Djunagur, Kanheri, Nasik, Wilson.
— Chinoises. V. Nestorienne.
— Cunéiformes. V. sub voc.
— Cypriotes. V. Idalie.
— Himyarites. V. sub voc.
— Indiennes. V. inscr. Bouddhiques. — Dowson, Wilson,
— Lyciennes, II, 545.
— Nabatéennes. V. sub voc.
— Palmyréennes, II, 545.
— Phéniciennes. V. sub voc.
— Sassanides, 511.
Ipsamboul. Inscription d'—. V. Blac
Iqbal Namahi Jehangiri. Ed. de Calcutta, II, 691.
Isabet. Ed. Sprenger, II, 16.
Ishak al Nadim. V. Kitab al Fihrist.
Iskander Nameh. Ed. de Téhéran, II, 484.
Ismaéliens. V. Carmathes.
— De Perse, p. Defrémery, II, 2…
Isnad (Liste des témoins.) II, … 328, 445. V. Traditions.
Istakhri. Livre des climats, tr. Mordtmann, 214.
Jaba. Ballade kurde, tr. II, 29…
— Diction. kurde-français, II, 9…
— Recueil de notices et de récits kurdes, II, 378.

JACOB DE SAROUG. Hymnes de —, éd. Zinguerle, II, 250, 317.
JACQUES d'Edesse. Resolutiones canonicæ, éd. tr. Lamy, II, 355.
JAESCHKE. Prononciation du tibétain, II, 690.
JAIMINI. Aphorismes de —, 188, éd. Ballantyne, 527.
— Jaiminya-nyaya-mala-vistara, éd. Goldstücker, 187; II, 695.
JAINAS, II, 270, v. Bird.
JAMSETJEE JEMJEEBHOY. La fondation —, 96.
JAPONAIS. Nécessité des études japonaises, II, 666.
I. LANGUE : *Grammaires :* V. Brown, Donker Curtius, de Rosny, Rutherford.
— *Ecriture :* de Rosny, Saint-Aulaire et Grœnenweldt.
— *Dictionnaires :* V. Goschkiéwitch. Hari Tatsnoskay, Hoffmann, Mermet, Pagès, de Rosny.
II. LITTÉRATURE : V. Ta-hio, Yo-san-fi-rok, Six feuilles de paravent.
JAUBERT. Notice sur —, 245.
— Ed. du diction. berbère de Venture de Paradis, 135.
— Chrestomathie persane, 58.
— Chrestomathie de turc occidental, 57.
— Ed. de Mirkhond, Vie de Djenguis-khan, 58.
— Relation de Mohammed Effendi, 57.
JAVA. Médailles trouvées à —, II, 301.
— Gramm. javanaise, 149. V. Gericke, Groot, Roorda.
— Littérature javanaise. V. Manik Maja, Romo, Wiwoho.
JEAN d'Éphèse, Histoire de l'Eglise, éd. Cureton, tr. Payne Smith, II, 96, 633.
JEAN de Tella. Resolutiones canonicæ, éd. tr. Lamy, II, 355.
JEHUDA BEN KOREISCH. Éd. Bargès et Goldberg, II, 169.
JOB. Rapports du livre de — avec l'Arichandra, II, 586.
JOHNSON. Diction. arabe-persan-anglais, 513.
— Éd. de l'Hitopadesa, 22.
JONES (John Harris). Éd. tr. de Ibn Abdoul Hakim (conquête de l'Espagne), II, 235.
— (Taylor). Gramm. siamoise, 149.
— (Sir W.). Transcriptions orientales, 29.
JOSUÉ. Chronique samaritaine de —. V. Juynboll.
JUDAS. Langue phénicienne, 292.
— Inscriptions numido-puniques, II, 174, 423.
— Inscription de Marseille, ibid.
JUIFS (les) en Arabie, II, 616.
— et Samaritains. Leurs différences religieuses (Geiger), II, 730. — Caraïtes. V. sub. voc.
JÜLG. Contes du Sidi Kur, éd. tr., II, 733.
JULIEN (Stanislas). Avadânas traduits du chinois, II, 272.
— Concordance sanscrite-chinoise, 380.
— Méthode pour déchiffrer les noms sanscrits en chinois, II, 395.
— Voyage de Hiouen-thsang, II, 68.
— Vie de Hiouen-thsang, 368, 439, 537.
— Mémoires sur les contrées occidentales, de Hiouen-thsang, II, 207.
— Détails sur les Turcs, tirés des chroniques chinoises, II, 537, 602.
— Liste d'écoles bouddhiques schismatiques, II, 302.
— Syntaxe chinoise, II, 732.
— Éd. tr. du Tao-te-king, de Lao-tseu, 67.
— Fabrication de la porcelaine chinoise, tr. de Lieou-ping, II, 67.
— Ping-chang-ling-yen (les deux jeunes filles lettrées), 199; II, 398.
— Yu-kiao-li (les deux cousines), II, 592.
— Si-tchang-keo-teou-hoa (dialogues pour élèves), II, 594.
— San-tseu-king (livre des trois mots), ibid.
— Thsien-tseu-wen (livre des mille mots), II, 595.
JUSTI. Manuel zend, II, 568, 639.
JUYNBOLL (T.-G.-J.). Éd. d'Aboul Mahasin, Annales d'Égypte, 491; II, 88, 160.
— Éd. du Merasid, 405, 491; II 88, 236, 330, 452.
— Éd. tr. de Motanebbi, 5.

— Chronique samaritaine de Josué, éd. tr. 291.
— Éd. du dict. géographique de Zamakhschari, II, 88.
— (Th. W.). Éd. tr. d'Ahmed Ibn Abi Yakoub (Kitab al Boldan), II, 333.
Kachmir. Chronique de —, 456; éd. tr. Troyer, 380, 388.
— Le bouddhisme au —. V. Feer.
Kaempf. Ed. tr. des Séances de Charisi, 175.
Kafirs (les). II, 729.
Kairowani (El). Histoire de Tunis, tr. Pellissier et Rémusat, 212.
Kaivalyanavanita. V. Tamouli.
Kaiyata. Commentaire sur Patanjali, II, 276.
Kakhri. Algèbre d'El —, analysée par Wœpcke, 503.
Kalam Kas. Le Nirangha, 95.
Kalidasa. 21; tr. Fauche, II, 383. V. Meghaduta, Malavica-Agnimitra, Sakuntala, Vicramaurvasi.
— Date de —. II, 655. V. Bhau Daji, Nève.
Kali Krishna. Reaz ul Senaïh (rhétorique persane), 304.
— éd. du Mahanataka, 22, 62.
Kamandakya Nitisara. Éd., II, 654.
Kammavakia. Éd. Spiegel, 64.
Kamous (le). Réédition, p. Walmass, 174.
Kamrup. Éd. Bertrand, II, 277.
Kanada. Aphorismes de —, éd. Ballantyne, 527.
Kandjour. 148; textes tirés du —, 65; II, 657. V. Le Sage et le Fou.
— Index du —, p. Schilling et Schmidt, 322
— Exemplaire du — donné par la Société de Calcutta à la Société asiatique, 43.
Kanhéri. Inscriptions de — II, 421.
Kao-tong-kia. Le Pipaki, tr. Bazin, 25.
Kapila. Aphorismes de —, II, 691
Karens (les). P. Masson, II, 690.
— Trésor de la langue des —, II, 221.
— Gramm. de la langue des —, par J. Wade, II, 510.
Karoglou. Les Aventures de —, 98.
Karta Mosada. V. Manik Maja.
Kartas. Éd. Tornberg, 127.
Kaschaf. V. Zamakhschari.
Katyayana. Les Srautasutras de —, éd. Weber, II, 117.
— Chapitre sur le verbe, éd. tr. James d'Alwis, II, 588.
Kaulen. Gram. mandchoue, II, 114.
Kaushitaki Brahmana Upanishad. Éd. tr. Cowell, II, 420.
Kavyadarsa de Sridandin, II, 580.
Kawi. — I. *Langue* : 27.
II. *Littérature* : V. Bali, Boma Kawja, Brata Yuddha, Djitapsara. — Buschemann, Friedrich, Humboldt.
Kazem beg. V. Mirza Kazem Beg.
Kazimirsky. Diction. arabe-français, 218, 290; II, 164, 346, 468.
— La belle persane, éd. tr., 218.
— Tr. du Coran, 24.
Kazwin. Description de —. V. B. de Meynard.
Kazwini. Cosmographie de —, éd. Wüstenfeld, 281, 337, 405.
— Tr. persane de Téhéran, 521.
Kemal eddin Abderrazak. Extraits de —, p. Quatremère, 141.
Kemal Efendi. Extraits de Firdousi, II, 642.
Kemal Pacha Zahed. Campagne de Mohacz, éd. tr. Pavet de Courteille, II, 378.
Kern. Éd. de la Brihatsanhita, II, 653.
Keyzer. Tr. du Coran, II, 321.
Khaïrieh (le) de Nabi. Ed. Pavet de Courteille, II, 113.
Khakani. Tuhfat al Iraqain, II, 575.
— Etude de Khanikof sur —, II, 603.
Khalef al Ahmar. La Kassida de —, éd. tr. Ahlwardt, II, 343.
Khalifat. Histoire du —. V. (Al Fakhri, Weil.
Khalil (Sidi). Précis de jurisprudence musulmane, éd. Richebé, II, 5, 130.
— Éd. Reinaud, II, 82.
— Tr. Perron, 288, 342, 405, 495; II, 150.
— Notice de Sanguinetti sur — II, 148.
Khamseh (le). V. Nizami.
Khanikof (de). Étude sur Khakani, II, 603.

— Inscriptions coufiques du Caucase, II, 431.
— Remarques sur Ibn Khordadbeh, II, 688; sur le Marco Polo de Pauthier, II, 689.
— Description de Hérat, II, 313.
— Sur la balance d'eau chez les Arabes, II, 306.
KHARIZM. Dynastie du —, p. Mirkhond, tr. Defrémery, 97.
KHAZARS (les). V. Dorn.
KHIEOU. Voyage de —, tr. Pauthier, II, 722.
KHILASAT de Farabi. V. Ali de Badakhschan.
KHILASAT AL TEWARIKH (Manuel de chronologie). 521.
KHIRED NAMEH. V. Nizami.
KHONDEMIR. Vie de Schah Rokh, 141.
— Chronique universelle, éd. de Bombay, II, 483.
— Histoire du Tabaristan, éd. tr. Dorn, 425.
KHORDA AVESTA. V. Thonnelier.
KHORSABAD. Inscription de —. V. Oppert et Ménant.
— Découvertes à —, 136.
KHOSROU de Delhi. Les quatre derviches, 194.
KHOUZAÏ (Al). Chronique de la Mecque, éd. Wüstenfeld, II, 234.
KIELHORN. Éd. tr. de Çantanava, sur l'accent, II, 698.
KIESEWETTER. Musique des Arabes, 88.
KINGSBOROUGH (lord). Ses dons à la Société asiatique, 43.
KIRATARJUNYAM. Tr. Schütz, 229.
KIRGHIS. Radloff sur les —, II, 538.
KITAB AL AGHANI. Éd. Kosegarten, 10, 84. 169.
— Éd. Ahlwardt (projetée), II, 464.
KITAB AL AOUSETH (de Masoudi). 14.
KITAB AL FIHRIST. Éd. Flügel, II, 131.
KITAB AL MAGHZA (Livre des campagnes). De Wakidi, découvert par Kremer, II, 19, 159.
— éd. Kremer, II, 86.
KITAB YAMINI (Histoire de Mahmoud le Ghaznévide). II, 259.
KOEPPEN. Religion de Bouddha, II, 206.
KOHUT. Angélologie et démonologie du Talmud, II, 698.
KOLES (les) de Nagpor. II, 726.
KORAN. V. Coran.
KOSEGARTEN. Ed. du Kitab al Aghani, 10, 84, 169.
— Ed. tr. de Tabari, 493.
— Ed. tr. des poésies des Hodeilites, II, 11.
— Éd. du Pantchatantra, 189, 313; II, 271.
— Sur la musique arabe, 88.
KOSSOWITCH. Chrestomathie zende, II, 641.
— Quatre chapitres du Zend Avesta, II, 481.
— Éd. de Savitri, II, 501.
KOUTBEDDIN. Chronique de la Mecque —, éd. Wüstenfeld, II, 164.
KOUTAMI. Auteur de l'Agriculture nabatéenne, II, 177.
KOWALEWSKY. Diction. mongol-russe-français, 201.
KOYOUNDJIK. Fouilles à —, 412, 550.
KRAFFT. Numismatique arménienne, 145.
— Catalogue des manuscrits orientaux de la bibl. de Vienne, 58.
KRAMAPATHA (le). V. Pertsch.
KRANANDA. Identifié à Xandramas. V. Thomas.
KREHL. La religion arabe avant l'Islam, II, 443.
— Ed. des Traditions de Bokhari, II, 424, 446, 621.
— V. Makkari.
KREMER (de). Découverte du Kitab al Maghza, II, 19, 159.
— Ed. du Kitab al Maghza, II, 86.
KRISHNA ET LES GOPIS. P. Hauvette-Besnault, II, 605.
KUHN. Journal de grammaire comparée, II, 390.
— La descente du feu, II, 195, 387.
KUMARA SIVA. Tr. chinoise des sutras bouddhiques, II, 609.
KUMARA SVAMI. V. Coumara Svami.
KURD DE SCHLOEZER. Ed. d'Abou Dolef, 215.
KURDES. I. *Langue* : Chodzko, Jaba. II. *Littérature et histoire* : Blau, Jaba, Lerch.
KUSUMANJALI. Ed. tr. Cowell, II, 580.
LAGARDE (de). Analecta syriaca, II, 250.
— Clementis Romani recognitiones, texte syriaque, II, 355.

— Titus de Bostra, texte syriaque, II, 355.
LAGHU KAUMUDI. Gramm. sanscrite, éd. tr. Ballantyne, 531.
LAGRANGE. Notice sur —, II, 224.
— Défense de la poésie orientale, II, 225.
— Anthologie arabe, II, 225.
LAJARD. Notice sur —, II, 223.
— Etudes sur le culte de Mithra, 92, 349; de Vénus, 349.
— Sur les cylindres orientaux, 92.
— Introduction à l'étude du culte de Mithra, 300.
LAKSCHMESCHKA. Tr. abrégée du Mahabharata en canara, II, 281.
LALITA VISTARA. Formes récentes du —, 366.
— Tr. tibétaine. V. Rgya tcher rol pa; Foucaux.
— Ed. Rajendralala Mitra, II, 61.
LAMY. Ed. tr. de Jean de Tella, II, 355.
— Ed. de Jacques d'Edesse, II, 355.
— De Syrorum fide in re Eucharistica, II, 355.
LANCEREAU. Tr. de l'Hitopadesa, II, 54.
— Chrestomathie hindouie, 365.
LAND. Anecdota syriaca, II, 356.
LANDSBERGER. Ed. du Syntipas (syriaque), II, 356.
LANE. Diction. arabe, 175, 344; II, 468, 631, 732.
— Extraits du Coran, 128.
— Tr. des Mille et une Nuits, 11.
LANE. Diction. anglais-birman, 114.
LANGLOIS. Notice sur —, II, 2.
— Tr. du Rig Veda, 186, 360, 432, 524.
LAOTSEU. 67. — V. Tao te king. — Julien, Pauthier, Rémusat.
LASSEN. Antiquités Indiennes, 145, 308, 533; II, 199, 382, 424, 505; 2e édition, II, 733.
— Inscription de Persépolis, 178.
— Ed. des 5 premiers chapitres du Vendidad, 420, 512.
LASSEN ET WESTERGAARD. Sur les Inscriptions cunéiformes du premier et du second système, 297.
LASTEYRIE (de). Notice sur —, 371.
LATIN. V. Bardelli.
LATOUCHE. Pand Nameh de Moula Firouz, 303.
LATTER. Gramm. birmane, 321.
— Extraits de la littérature bouddhique du Birman, 336.
LAYARD. Fouilles à Nimroud, 298.
— A Koyundjik, 412.
— Ninive et ses restes, 348
— Monuments de Ninive, 348.
— Recueil d'inscriptions cunéiformes, 414.
— Découvertes à Ninive et Babylone, 506.
— Le Palais de Sennachérib, 506.
LECLERC. Tr. arabes des médecins grecs, II, 722.
LEE. Notice sur —, 544.
— Ed. d'Eusèbe de Césarée, la Théophanie (texte syriaque), 85; tr. 133.
LEES (Nassau). Ed. de l'Aarasi Bozorgan, II, 107.
— Ed. d'Ahmed ben Obeid, II, 18.
— Ed. de Beihaki, II, 420.
— Ed. du Coran, II, 321.
— Ed. de Djami (biographie des Soufis), II, 264.
— Ed. d'Abou Ismail, II, 17.
— Ed. de Ibn Hajar, II, 621.
— Ed. du Pand Nameh, II, 108.
— Ed. du Pseudo-Wakidi, II, 120, 446.
— Ed. du Tabakati Nasiri, II, 574.
— Ed. de Yussuf et Zuleikh, II, 108.
— Ed. de Zamakhschari (le Kaschaf), II, 87, 442.
— Ed. de Zia eddin Barni, II, 376.
— Dictionnaire des termes techniques arabes (suite de Sprenger), II, 341.
— Ed. du Manuel de la science des Traditions, II, 445.
— De la transcription latine des langues non littéraires de l'Inde, II, 608.
LEGGE. Ed. tr. et comm. des livres classiques chinois, II, 424, 514.
— Le Lun-ju, II, 514.
— Le Chu-king, II, 661.
— Le Ta-hio, II, 514.
— Le Tchoung-young, II, 514.
LEGUEST. Formation des racines sémitiques, II, 165.
— Moyen de rechercher la signification primitive des racines arabes, II, 344.

LENORMANT (Charles). Notice sur —, II, 287.
LENORMANT (Fr.). Inscriptions sinaïtiques, II, 226.
— Alphabet pehlvi, II, 086.
LÉONARD de Pise et les mathématiques arabes. II, 339.
LÉONCE. Guerres et conquêtes arabes en Arménie, tr. Chahnazarian, II, 112.
LEPSIUS. Alphabet zend, II, 569.
— Inscriptions sinaïtiques, II, 255.
— Alphabet de transcription, II, 699.
— La traduction syriaque des lettres de saint Ignace, II, 251.
— Rapport du texte syriaque de saint Ignace avec le texte grec, II, 354.
LEQUEUX. Tr. d'Aboul Ghazi, hist. des Tartares, II, 646.
LERCH. Recherches sur les Kurdes, II, 265.
LEUPOL. V. Burnouf et Leupol.
LEVAILLANT DE FLORIVAL. Éd. tr. de Moïse de Khorène, II. 174.
LÉVY. Diction. du Talmud, II, 732.
— Diction. phénicien, II, 562.
— Études phéniciennes, II, 174, 561.
— Inscriptions nabatéennes, II, 317, 437.
— Palmyréennes, II, 545.
LEXILOGOS. Dialecte de Canton et Fo-Kien, 112.
LEYDEN. Tr. partielle du Dabistan, 18.
LIEOU KIEOU. Description des îles, p. de Rosny, II, 315.
LIEOU PING. Fabrication de la porcelaine chinoise, tr. Stanislas Julien, II, 67.
LI KI. Éd. tr. Callery, II, 121.
LINGA PURANA. Ed. de Bombay, II, 497.
LINGUISTIQUE. Philosophique, 472; historique, 473; générale, II, 522. V. Gramm. comparée. — Bopp, Bréal, Ewald, Müller, Pott, Raumer, Schleicher.
LISAN EDDIN. Vie de —, p. Makkari, II, 557.
LOB EL LOBAB. Diction. des noms patronymiques arabes, éd. Veth, 11.
LOGAN. Journal de l'Archipel indien, II, 305.
LOFTUS. Fouilles dans la basse Mésopotamie, 412; à Warka; Suze, 505; en Assyrie et dans la basse Mésopotamie, II, 36.
LOISELEUR DESLONGCHAMPS. Éd. de l'Amarakosha, 190; éd. tr. des lois de Manou, 24.
LOEWENSTERN. Essai de déchiffrement de l'écriture assyrienne, 222.
— Remarques sur la seconde écriture cunéiforme de Persépolis, 419.
— Exposé des éléments constitutifs du système de la 3e écriture cunéiforme, 299.
LONGPÉRIER. Documents numismatiques pour servir à l'histoire des Arabes d'Espagne, 405.
— Catalogue des médailles orientales du cabinet du roi, 58.
LOTTIN DE LAVAL. Inscriptions sinaïtiques, 255.
LOTUS DE LA BONNE LOI. Tr. Burnouf, 466, 534.
LUMSDEN. Éd. du Tohfet al Ahrar, 353.
LUN-JU. Tr. Legge, II, 514.
LUTF ALI KHAN. L'Atesh Kedah, 182.
LUYNES (de). Numismatique des satrapies et de la Phénicie sous les Achéménides, 293.
— Sarcophage et inscription d'Eschmunazar, II, 98.
— Numismatique et inscriptions cypriotes, II, 100.
LUZZATO. Inscriptions assyriennes, 417.
— Sanscritisme de la langue assyrienne, 350.
— Inscriptions perses de Behistun, 352.
LYCIENNES. Inscriptions —, expliquées par l'albanais, Blau, II, 545.
MACAN. Retrouve le Yussuf et Zuleikha de Firdousi, 18.
MACBRIDE. Vie de Mahomet, II, 155.
MAC GOWAN. Travaux des Chinois dans le golfe de Tsien tang, II, 84.
MACKENZIE. Collection — (littérature de l'Inde du Sud), II, 293.
MADHAVACHARIA. Le Sarva-darsa-

na-sangraha, éd. Pandita Iswarachandra Vidyasagara, II, 52.
— Comment. du Yajur Veda noir, II, 724.
MADINI. Géographie du Seistan (traduction d'Istakhri), 89.
MADRAS. Catalogue des manuscrits de la littérature du sud de l'Inde de la Bibl. de —, II, 585.
MADURÉ. Lettres du —, 5, 83.
MAGHA. V. Çiçupala.
MAGHAMAHATMYAM. Éd. de Bombay, II, 497.
MAGHREB. Histoire du —, p. Arib, éd. Dozy, 337.
— Description du —, p. Ahmed Ibn Abi Yakoub, II, 333.
MAGYARE. Vestiges de l'Orient conservés dans la langue — 223.
MAHABADIENS. Religion des —, 139.
MAHABHARATA. Éd. de Calcutta, 20.
— Éd. de Bombay, II, 582.
— Tr. Fauche, II, 581.
— Tr. partielles. V. Goldstücker, Foucaux, Kossowicz, Pavie, Sadous, Wilkins, M. Williams. — Bhagavat-Gita, Ilvala et Vatapi.
— Tr. en canara. V. Lakschmeschka.
— Imitation kawic. V. Brata Yuddha.
MAHABHASHYA. Éd. Ballantyne, II, 275.
MAHANATAKA. Éd. Raja Kali Krishna, 22, 62.
MAHARADJAS. Histoire de la secte des —, II, 651.
MAHAVANSA. Éd. tr. Turnour, 64; II, 659.
MAHAVIRACHARITA, de Bhavabhuti, éd. Trithen, 363.
MAHAYANASUTRA. Éd. tr. Schilling-Schmidt, 322.
MAHMOUD EFFENDI. Le verbe *Kana* comme auxiliaire, II, 227.
— Le calendrier arabe avant Mahomet, II, 148.
MAHMOUD le Ghaznévide. Vie de —. V. Otby.
MAHOMET. Sources de l'histoire de —, II, 620.
— Les recherches nouvelles sur la vie de —, 123; II, 617, 438.
— Vie de —. V. Abou Mohammed al Taymi, Aboul Feda, Ali Halibi, Hossein Diarbekri, Ibn Hischam, Ibn Ishak. — Macbride, Merrick, Muir, Reinaud, Sprenger, Weil.
— Vie de — (anonyme), II, 16.
— Lettre attribuée à —, II, 14.
MAHRATTE. Dictionnaire —. V. Molesworth et Candy.
MAHZIN AL ASRAR. V. Nizami.
MAÏMONIDE. Sa vie et son œuvre, II, 459, 716.
— Guide des Égarés, éd. tr. Munk, II, 33, 92, 424, 460, 716. V. Ibn Tibbon; Alkharizi.
— Lettres sur la diététique, tr. Wintermitz, 86.
— Mischneh Tora, II, 33.
MAITRI UPANISHAD. Éd. Cowell, II, 580.
MAKKARI. II, 235, 453.
— Histoire des Arabes d'Espagne, tr. Gayangos, 9; II, 453.
— Ed. Dozy, Dugat, Wright, Krehl, II, 25, 160, 330, 453.
MAKRIZI. Description de l'Egypte, 126; éd. de Boulak, II, 25.
— Histoire des Coptes sous le gouvernement arabe, éd. Wüstenfeld, 209.
— Histoire des sultans mamelouks, 125; éd. Quatremère, 208.
MALAI. Gramm. —, p. Tugault, II, 510.
— Dialectes, 27.
— Affinités linguistiques du —. V. Bopp; — ethniques. V. d'Eichtal.
— Diction. du — des Iles Marquises, p. Mathias, 107.
— Littérature —, 107.
— Collection des chroniques —, p. Dulaurier, 365.
— Droit — dans la mer des Indes, éd. tr. Dulaurier, 196; cf. Bouguis, Raffles. — Littérature —. V. Bidasari, Van Hœvell.
MALAVA. Rois de —, II, 423, et Bhodja Prabandha.
MALAVICA AGNIMITRA. Ed. Tullberg, 21; tr. Weber, II, 119.
MALAYALAM. Diction. —, 149.
— Un roman —. V. Gundert.
MALÉKITE. Législation —, 91. V. (Sidi) Khalil.
MAMELOUKS. Histoire des —, 125. V. Makrizi.

MANAVA KALPA SUTRA. Fac similé, p. Goldstücker, II, 387.
MANDALA. Rois de —, II, 423.
MANDCHOU. Gr. en chinois, de Chao ping, II, 215.
— Gr. de Kaulen, II, 114.
— Origine de la dynastie —. V. Chrapowsky, Gorsky.
MANÈS. Sa vie et sa doctrine, p. Flügel, II, 424, 461.
MANIK MAJA. Ed. Hollander, tr. Winter, II, 8.
MANNHARDT. Mythes germaniques, II, 195.
MANOU. Lois de —, éd. Loiseleur Deslongchamps, 24.
MANTIK UTTAIR. Ed. G. de Tassy, II, 184.
MANUSCRITS. Prêt des —, II, 450. V. Catalogues.
MARA. Lettre de —, éd. Cureton, II, 97.
MARCANDEYA POURANA. Ed. Banerjea, 530; II, 118, 497.
MARCEL. Notice sur —, 543.
— Histoire d'Egypte, 209.
MARCO POLO. Ed. Pauthier, II, 660.
MAREB. 118.
MARRE. Tr. de l'arithmétique de Beha eddin, II, 630.
— Tr. du Talkis d'Ibn Albanna, ibid. — V. Wœpcke.
MARSEILLE. Inscription de —, 292. V. Duvivier, Judas, Movers, Munk.
MARSHMAN. Diction. tibétain, 65.
MARTIN (A.). Dialogues arabes-français, 290.
MARTIN (W. A. P.). Livre de lecture chinoise, II, 596.
MARZOUKI. Comment. au Mufadhal al Dhabbi, II, 464.
MASAUD. Vie de —. V. Baihaki.
MAS LATRIE. Traités arabes avec Gênes et Venise, II, 455.
MASOUDI, 13; II, 416,
— Les Prairies d'or, 552; tr. Sprenger, 13.
— Ed. tr. Derenbourg-Barbier de Meynard-Pavet de Courteille.
— II, 82, 150, 228, 315, 416, 448, 538, 605, 723.
MASOUDI (Pseudo-). P. 15 (Fatimites d'Afrique).
MASSON. Sur les Karens, II, 690.
MASSON. Topes de l'Afghanistan, 61.
MATHÉMATIQUES. — I. *Arabes :* Aboul Hassan-al-Kahidi, Beha Eddin, Ibn Albanna, Kakhri, Léonard de Pise, Omar al Kheyyam.
— Sédillot, Wœpcke.
II. *Chinoises :* II, 399; Biernatzky, Wylie.
MATHIAS. Diction. du malai des Iles Marquises, 107.
MATHIEU d'ÉDESSE. Tr. Dulaurier, 430; II, 188.
MAWERDI. Constitutions politiques de —, éd. Enger, 458; II, 21.
— Sa vie et ses œuvres, p. Enger, II, 20.
MAZENDERAN. Dialecte du — p. Dorn et Mirza Mohammed Schafy, II, 374.
MEADOWS. La propriété foncière en Chine, 332.
— Philosophie de l'insurrection en Chine, II. 126.
MECQUE (Chroniques de la). V. Wüstenfeld. — Koutbeddin, Fakihi, Khouzaï.
MÉDAILLES orientales de Pietrazewsky, 89.
MÉDECINE. — I. *Arabe :* Aboul Mansour, Assafady, Avicenne, Ibn al Beithar, Ibn Oseibiah, Maïmonide (diététique).— Henderson, Leclerc, Sanguinetti, Seligmann, Sontheimer.
— II. *Chinoise :* Harland.
— III. *Indienne :* Susruta, Wyse.
— Rapports de la médecine indienne et de la médecine grecque, II, 372.
MEDHURST. Diction. anglais-chinois, 150, 541;
— Diction. chinois-anglais, 111.
— Diction. du dialecte de Fo Kien, 74.
— Dialogues chinois, II, 517.
— Tr. du Chou King, 323.
— Théologie des Chinois, 323.
— Mariages, parenté, héritage en Chine, II, 84.
— Les flacons chinois dans les tombeaux égyptiens, 477.
MÉDINE. Histoire de — d'après Samhudi, Wüstenfeld, II, 326.
MÉDIQUES. Inscriptions —. V. Inscriptions scythiques.
MEGHADUTA. Éd. Gildemeister, 22; tr. Hirzel, 313; éd. tr. Wilson, II. 290; tr. Schütz, II, 384.

MEHREN. Tr. de la lettre de Nasifi à S. de Sacy, 286.
MEIER. Inscription de Marseille, II, 611.
— Inscriptions nabatéennes, II, 544.
— Inscriptions phéniciennes, II, 358.
— Le pluriel dans les langues sémitiques, 317.
MEIER (E). Poésies classiques des Hindous (Nala et Damayanti), 313.
MÉLITON. Discours à Marc Antoine, éd. Cureton, II, 97.
MÉMOIRES de la mission russe à Pékin. II, 209.
MÉNANT. Les écritures cunéiformes, II 362.
— Éléments d'épigraphie assyrienne, II, 562.
— Inscription des briques de Babylone, II, 285, 361.
— Polyphonie assyrienne. II, 362.
— Inscription de Hammourabi, II, 477.
— Notice sur les inscriptions cunéiformes, II, 285.
— Inscriptions assyriennes du British Museum, II, 478.
— Noms propres assyriens, II, 362.
— Syllabaire assyrien, II, 638.
MÉNANDRE. Sentences de — (syriaque), II, 473.
MENG TSEU. Tr. Legge, II, 514.
MÉNINSKY. Transcriptions orientales, 31.
MERASID (extrait de Yakout). Ed. Juynboll, 405, 491; II, 88, 236, 330, 452.
MERKOUI. Comment. au Hamasa, 284.
MERMET. Diction. japonais, II, 600, 665.
MERRICK. Vie de Mahomet, 489.
MÉSOPOTAMIE. Découvertes archéologiques en —. V. Botta, Fresnel, Layard, Oppert, Place, Loftus, Rassam, Rawlinson.
MEXICO d'après les sources chinoises. V. Neumann.
MEYNARD (Barbier de). Dictionnaire géographique de la Perse, tiré de Yakout, II, 236, 332.
— Histoire de Hérat, II, 313, 432.
— Histoire de Kaswin, II, 148.
— Livre des routes d'Ibn Khordadbeh, II, 603.
MICHAUD. Caillou de —, II, 361; v. Talbot.
MILES. Tr. de la vie de Tipou Sahib, 183.
— Tr. de la Vie de Haïder Ali, 98.
— V. Mir Hossein Ali Khan.
MILL. Ed. du Yajur Veda, 20.
MILLE ET UNE NUITS. Tr. Lane, II; éd. Fleischer et Habicht, 53.
MIMANSA. 187.
— Darsana, éd. Pandita Mahesa Chandra Nyayaratna, II, 580, 725.
— V. Jaimini.
MING. Chute des —, et arrivée des Mandchous, Chrapowski, II, 210.
MING SIN PAO KIEN (Proverbes chinois). Tr. Plath, II, 592.
MINHADJ. Le Thabakati Nasiri, II. 642.
MIR AMMON. Le Gandji Khobi, 318.
MIR DJOUMLA. Son expédition dans l'Assam, 195, 232. V. Pavie et Ahmed Schehab eddin.
MIR HOSSEIN ALI KHAN. Biographie de Tipou Sahib, 184; de Haïder Ali, 98.
MIRKHOND, 97. Histoire des Samanides, éd. tr. Defrémery, 181; éd. Wilken, ibid.
— Des Atabeks de Syrie et de Perse, 425, éd. Morley.
— De la dynastie de Kharizm, éd. tr. Defrémery, 97.
— Des Sassanides, éd. 182.
— De Djenguiskhan, éd. Jaubert, 58.
MIR MOHAMMED TAKI. Le Bostani Kheial, 318.
MIRZA KAZEM BEG. Derbend Nameh, 428.
— Gramm. turque, 307.
— Jurisprudence des sectes musulmanes, 380.
— Sur les Babis, II, 687, 719.
MIRZA MAHOMMED IBRAHIM. Gramm. de la langue persane vivante, 54, 304.
MITHRA. V. Lajard, Windischmann.
MISCELLANEA hieroglyphica, 166.
MISCHNEH TORAH de Maïmonide. II. 33.
MISCHKATH EL MOSABIH. Collection de traditions sunnites sur Mahomet, II, 16.
MOALLAKATS (les). Ed. Arnold, 467
— Tr. Wolff, II, 166.

MOBARRED. Ed. Wright, II, 733.
MOBED SCHAH, auteur du Dabistan, 8.
MOEGLING. Bibliotheca canarensis, II, 280.
— Chants canara, tr. II, 317.
MOFASSEL, de Zamakhschari. Éd. Broch, II, 322.
MOHAMMED AYYAD EL TANTAVI. Traité d'arabe vulgaire, 410.
MOHAMMED EFFENDI. Relation de l'ambassade de —, éd. Jaubert, 57.
MOHAMMED AL TOUNSY. Ed. de Hariri, 407.
— Voyage au Soudan, éd. tr. Perron, 216, 407.
MOHAMMED BAKER Hakk al yakin, dogme et législation schiite, 490.
— Heyat al Koloub, tradition schiite de la vie de Mahomet, 489.
MOHAMMED IBN AL KATIB. Vie de —, 125.
MOHAMMED IBN AHMAD al Tedjani, Touhafat al Arous, 289.
MOHL. Ed. tr. de Firdousi. V. Firdousi.
MOÏSE DE KHORÈNE. Ed. tr. Levaillant de Florival, 101; tr. Capelletti, 101.
MOKADESSI. Découvert par Sprenger, II, 625.
— Ed. Barbier de Meynard (projetée), II, 733.
MOLESWORTH et CANDY. Diction. anglais-mahratte, 320.
MONGOL. Diction. mongol-russe-français, p. Kowalewsky, 201.
MONGOLS. Histoire des —. V. Altan Topschi.
MONGOLS de Perse. Histoire des —. V. Hammer Purgstall.
— Histoire des —, d'après les sources arméniennes, p. Dulaurier, II, 148.
MORDTMANN. Tr. d'Istakhri, 214.
— Ed. de Wakidi, 278.
— Les cunéiformes du second système, II, 422, 478.
— Les cunéiformes d'Arménie, II, 479.
— Explication des légendes pehlvies, II, 40, 696.
MORLEY. Catalogue des manuscrits historiques arabes et persans de la Société asiatique de Londres, 548.
— Collection de cas jugés dans les cours suprêmes de l'Inde, 497.
— L'astrolabe de Shah Hussein, II, 95.
— Ed. de Baihaki, II, 376.
— Ed. du Yussuf el Zuleikha de Firdousi (projetée), 18.
— Ed. de Mirkhond (Atabeks de Syrie et de Perse) 425.
MOSCHTARIK. V. Yakout.
MOSBLECH. Vocabulaire océanien, 149.
MOTASSEM. Histoire du khalife —, p. Sandenbergh Matthiessen, 337.
MOTENABBI. Ed. Dieterici, II, 241, 334.
— Un poème inédit de —, éd. Juynboll, 5.
MOUKTASSIR (Compendium de Sidi Khalil). V. Khalil.
MOUYIN EDDIN. Chronique de —, II, 313.
MOVERS. Le rituel du sacrifice à Carthage, 292.
— Texte punique du Poenulus, 219.
MRITCHAKATIKA. 188, éd. Stenzler, 312.
MUCHLINSKY découvre la Géographie d'Ahmed Ibn Ali Yakoub. II, 333.
MUFADDALIAH (le) découvert par Wetzstein. II, 13.
— Ed. Gosche, II, 464.
MUGDHABODHA. Ed. Bœhtlingk, 315.
MUHAMMED IBN HABIB. Ressemblances et différences des noms de tribus arabes, éd. Wüstenfeld, 398.
MUHLAU. Chronologie arsacide, II, 422.
MUIR. Vie de Mahomet, II, 155, 424, 439.
MUIR (J.). Textes sanscrits, II, 195, 385, 495.
— Sur la théologie védique, II, 609, 693.
— Les prêtres dans l'âge védique, II, 726.
— Autorité des commentaires védiques, II, 726.
— Des idées religieuses de l'Inde, II, 652.
MUIRHEAD. Manuel de géographie en chinois, II, 400.
MUJIZATI ZERDOUSCHTI. P. Edal Daru, 95.
MÜLLER (J.). Ed. des lettres philosophiques d'Averroès, II, 458.

— Sur le début du Bundehesh, 181.
Müller (Max). Ed. du Rig Veda, 309, 360, 431; II, 46, 117, 192, 492, 733.
— Petite édition du Rig Veda, II, 192.
— Histoire de la littérature indienne, II, 380.
— Essai de mythologie comparée, II, 117.
— La famille touranienne, II, 60, 115.
— Lectures sur la science du langage, II, 424, 521.
— De l'autorité de Sayana, II, 727.
— Rites funéraires des Brahmanes, II, 117.
— Bouddhisme et pèlerins bouddhistes, II, 206.
Mullet (Cl.). Noms arabes des céréales, II, 604.
— La balance d'eau chez les Arabes, II, 306.
— Tr. d'Abou Zakariah ibn al Awwam, II, 560.
Munk. Notice sur —, II, 712.
— Ed. de Maïmonide, Guide des Egarés, II, 34, 92, 424, 460, 716.
— Commentaire de Tanchum sur Habakuk, 128.
— Mélanges de philosophie juive et arabe, II, 170, 246, 714.
— Sur Ibn Djannah, II, 169.
— Origines de la grammaire hébraïque, 380.
— La Palestine, II, 713.
— Inscription de Marseille, 293; II, 714.
— Inscription d'Eschmunazar, II, 99, 714.
— Sur les manuscrits caraïtes de Firkowitz, II, 605.
Munster (G. de). Notice sur —, 47.
— L'art militaire chez les Orientaux, 47.
— Mercenaires musulmans dans les armées européennes, 47.
Muntakabi Tewarikh. V. Badaoni, Hassan al Schirazi.
Musique arabe. V. Kitab al Aghani, Kiesewetter, Kosegarten.
Musulmans. Recherches sur les dialectes —. V. Berezine.
Musulmanes. Dictionnaire des sciences —. V. Lees, Sprenger.
Mutazilites. V. Steiner.
Mythologie comparée. V. Bréal, Kuhn, Mannhardt, Max Müller, Nève, Roth.
— Bouddhiste, II, 657; Rahu.
— Brahmanique. V. Indra, Rahu. — Muir.
— Musulmane. V. Hammer-Purgstall.
Nabatéenne. Agriculture —. V. Chwolson (débris de la littérature babylonienne), Gutschmid, Quatremère, Koutami.
— Inscriptions : Blau, II, 437; Lévy, II, 317, 437; Meyer, II, 544.
Nahi. Le Khaïrieh, éd. Pavet de Courteille, II, 113.
Nacéri. Traité d'hippologie, tr. Perron, II, 342.
Nadir Schah. Vie de —. V. Tarikhi Nadiri.
Nadjm eddin Katibi. Le Risaleh Schamsieh, II, 32.
Nafhet al Jemen, 114.
Nageça. Comment. sur Patanjali, II, 276.
Nakschatras. Origine des —, II, 389, 503, 699. V. Biot, Burgess, Max Müller, Steinschneider, Weber, Whitney.
Nakschebi. Les sept sages de —. Ed. Brockhaus, 224.
Nala et Damayanti. V. Meier.
Nalodaya. Ed. Yates, 189.
Narada Pantcharatna. Ed. Banerjea, II, 580, 691.
Nasarianz. Dissertation sur Firdousi, II, 41.
— Histoire de la poésie persane jusqu'à Djami. Ibid.
Nasifi al Yasidgi. Lettre à S. de Sacy sur le Hariri, 286.
— Séances de —, II, 166.
Nasir eddin Mahmoud, roi de Delhi. II, 642.
Nawawi. Dictionnaire biographique, 129, éd. Wüstenfeld, 399.
Nebbi Younes. Fouilles à —, II, 101.
Nepal. V. Hodgson.
Neriosengh. Ed. Spiegel, II, 369.
Nesselmann. Tr. de l'arithmétique de Beha eddin, 130; II, 630.
Nestorienne. Inscription — de Singan-fou, II, 211. V. Wylie, Prothier.
— Grammaire syriaque —. V. Stoddart.
Neubauer. Sur les grammairiens

hébreux et les origines de la lexicographie hébraïque, II, 415, 432, 538.
— Sur les manuscrits caraïtes de la collection Firkowitz, II, 605.
NEUMANN. Catalogue des manuscrits orientaux de la Biblioth. de Leipzig, 6.
— Mexico au ve siècle d'après les sources chinoises, 238.
— Tr. de la guerre de Vartan, d'Elisée, 101, 144.
NÈVE. Tr. de l'Atmabodha, II, 688.
— Sur Kalidasa, II, 654.
— Sur le Rig Veda, 102.
— Sur le mythe des Ribhavas, 310.
— Sur les Pouranas, 529.
— Sur la tradition indienne du déluge, 433.
— Sur Thomas de Medzoph, 359.
— Eglise d'Orient d'après les monuments syriaques, II, 354.
— Guerres de Tamerlan et de Schah Rokh, II, 359.
NEWTON. Dynasties Sah et Gupta, II, 692.
NEWTON et WHITNEY. Commentaire du Surya Siddhanta, II, 389.
NICHOLSON. Les Fatimites en Afrique d'après le Pseudo-Masoudi, 15.
NICOLAS. Tr. des Quatrains d'Omar al Kheyyam, II, 733.
NIGHANTAVAS. Ed. Roth, 309.
NIHAL CHAND. Le Tajulmuluk et Bakawali, II, 279.
NILAKANTHA SASTRI. Réfutation des systèmes indiens, tr. F.-E. Hall, II, 499.
NIMROD. Fouilles à —, 296.
— Obélisque de —, 509.
NINGPO. Manuel du dialecte de —, p. Strenenassa Pilay, 368.
NINIVE. Fouilles à —, 92 (Botta), 504 (Place).
NIRANGHA, 95.
NIRVANA. Obry sur le —, II, 206.
— Barthélemy Saint-Hilaire, II, 589.
— Foucaux, II, 589.
NIRUKTA. Éd. Roth, 187.
NISHANI HAÏDER ALI. Biographie de Haïder Ali —, tr. Miles, 98.
NITRIA. Manuscrits coptes et syriaques du désert de —, 133, 294 V. Pacho, Tattam.
NIZAMI. Le Khamseh, 18.
— Le Khired Nameh, éd. Sprenger, II, 41.
— Le Mahzin al Asrar, éd. Bland, 224.
NŒLDEKE. Histoire du Coran, II, 323.
— Origine et composition du Coran, II, 87.
— Vie de Orwa, II, 721.
NORRIS. Mémoire sur la version scythique de l'inscription de Behistoun.
— Lexique assyrien, II, 694.
NOSEIRIS (Les). Leur religion, d'après une source arabe, p. Salisbury, II, 699.
NOTICES sur des orientalistes. V. Ampère, Ariel, Arri, Bardelli, Bazin, Cor, Csoma de Körös, Dubeux, d'Eckstein, Elout, Eyriès, Fauriel, Feuillet, Fresnel, Freytag, Gesenius, Hase, Haughton, Jaubert, Lagrange, Lajard, Langlois, de Lasteyrie, Lee, Lenormant, Marcel, Munk, Ousely (W.), Quatremère, Ritter, Schlegel, Troyer.
NOWAÏRI. Histoire des premières dynasties musulmanes en Afrique, tr. de Slane, 14.
NUMÉRATION. Signes de la — chez les Orientaux, p. Pihan, II, 379.
NUMIDO-PUNIQUES. Inscriptions —, découvertes par Judas, II, 423.
NUMISMATIQUE orientale, II, 437. Fraehn, Longpérier, de Luynes, Pietrazesky, Stickel.
— Arabe : Fraehn, Longpérier, Spinelli, Tafuri, Thomas, Tornberg.
— Araméo-persane : Blau, de Luynes.
— Arménienne : Krafft.
— Arsacide : Thomas.
— Des Atabecks de Syrie et Perse : Vaux.
— Chinoise : de Chaudoir, Gutzlaff.
— Des Ghaznévides : Thomas.
NYAYA. Philosophie —, II, 580.
— Lectures de Ballantyne sur le système —, 527.
— Dialogues sur le nouveau — de Pratnavidyalayiya, p. Ballantyne, 528.
— Darsana, de Gotama, II, 654.
OBRY. Le Nirvana, II, 206, 589.
OCÉANIENNES. Langues —, 149.

OGOULMISCH. Etude sur —, p. Defrémery, 97.
OKBA. Biographie d' —, p. Roth, II, 327.
OLOUG BEG. Prolégomènes —, tr. Sédillot, II, 29.
OLSHAUSEN. Légendes des monnaies pehlvies, 138.
— Catalogue des manuscrits orientaux de la Bibl. de Copenhague, 58.
OMAR. Lettres d'—, en faveur du clergé grec de Jérusalem, II, 15.
OMAR AL KHEYYAM. Quatrains, éd. tr. Nicolas, II, 644.
— Tr. partielles. V. Hammer-Purgstall, G. de Tassy.
— Algèbre d' —, éd. tr. Wœpcke, 408.
OMAR BEN SULEIMAN. Délices de l'Esprit, éd. tr. Krehl, 357.
OMBRIENNES. Inscriptions —, p. Aufrecht et Kirchhoff, 436.
OPPERT. Expéditi on scentifique en Mésopotamie, II, 178, 255, 473.
— Gramm. assyrienne, II, 300, 361.
— Inscription de Borsippa, II, 129.
— Inscription de Khorsabad. V. Oppert et Ménant.
— Histoire des Sargonides, II, 733.
— Histoire de l'Assyrie et de la Chaldée, d'après les monuments, II, 638.
— De l'origine scythique de l'écriture cunéiforme, II, 103.
— Mémoire sur les inscriptions perses, 420.
— Système phonétique perse, 297.
— Gramm. sanscrite, II, 390, 583.
OPPERT et MÉNANT. Inscription de Khorsabad, II, 433, 475, 535, 684.
ORIENT. Publications faites en —, 45, 446, 520; II, 217, 483, 641.
— Livres sacrés de l' —, p. Pauthier, 24.
— Mines de l'Orient, p. Hammer, 40.
ORIENT und OCCIDENT. II, 320.
ORIENTALE. Bibliographie —. V. Zenker.
ORIENTALES. Action désastreuse de l'Europe sur les civilisations —, II, 310, 406, 426.
ORIENTALES. Etudes —; leur nécessité, leur importance scientifique, leur influence politique II, 140, 284, 307.
— Leurs progrès, 152 seq.; 450 seq.; II, 666-676.
ORIENTALIA. Recueil publié par Juynboll, Roorda et Weijers, I, 273.
ORIENTALES. Traductions du grec en langues —, p. Wenrich, 85.
ORIENTAUX. Collection des classiques —, formée par la Société Asiatique, 389, 457, 552.
ORLÉANS (duc d'), protecteur de la Société asiatique, 39.
ORWA. Poète antéislamique, II, 721.
OSIANDER. Sur les Inscriptions himyarites, II, 76, 611, 728.
OSSÈTE. Gramm. et vocab. p. Sjögren, 201.
OTBY. Le Kitab Yamini (Histoire de Mahmoud le Ghaznévide). éd. Sprenger, tr. Reynolds, II, 259.
OUEKAKI MORIKOUNI. Le Yo san fi rok, tr. Hoffmann, 326.
OUSELEY (W). Notice sur —, 78.
— éd. de l'Anwari Soheili, 519.
OUSELEY (sir Gore). Notices biographiques sur les poètes persans, 302.
PACHO. Découverte des manuscrits de Nitria, 294.
PADMA POURANA : V. Maghamahatmyam, Ramaswamedha.
PAGÈS. Bibliothèque japonaise, II, 402.
— Gramm. japonaise, II, 403.
— Diction. japonais, II, 403, 520, 665.
PALI. Grammaire. V. Abhidhana Padipika, Burnouf et Lassen, Clough, Cowell, Katchyayana Rupa Siddhi.
— Littérature : II, 588; Abhidhana Padipika, Dhammapada, Kammavakia.
— Manuscrits, II, 392.
— Bibliotheca palica (projetée par Grimblot), II, 658.
PALLADIUS. Vie du Bouddha, II. 209.
— Histoire ancienne du bouddhisme. ibid.
PALLEGOIX. Gramm. siamoise, 437.
— Dictionnaire siamois, II, 63.
PANDITA MAHESA CHANDRA NYAYA-

RATNA. Éd. du Mimansa darsana, II, 580.
PAND NAMEH. Ed. Lees, II, 108,
— de Moula Firouz, éd. Latouche, 303.
PANINI, II, 275 ; sa date. V. Goldstücker, Weber ; éd. Bœhtlingk, 22.
PANTCHA DASA PRAKARANA. V. Bibliotheca tamulica.
PANTCHATANTRA. 189 ; éd. Kosegarten, II, 271, 313 ; éd. Benfey, II, 384.
PAPYRUS. Egypto-araméen. V. Bargès.
— Judiciaire de Turin. V. Dévéria.
PARAVEY (de). Ninive et Babylone expliquées par la Chine, 300.
PARISH. Voyage au Salween, II, 690.
PARISOT. Tr. du Ramayana, 529.
PARSES. Leur religion : v. Zend Avesta, Desatir ; leurs controverses : v. 94, 138, et : Edal Daru, Kalamkas, Nirangha, Mujizati Zerdouschti, Talimi Zerduscht. — Wilson (Rév.)
PARSIE. Grammaire —, p. Spiegel, 421.
PARTHES. La deuxième liste des rois — dans Mirkhond, Blau, II, 611.
PA SSA PA. L'alphabet —, II. 301, 315, 415 ; V. Grigorieff, Pauthier.
PASPATI. La langue des Bohémiens de Turquie, II, 423.
PATANJALI. Le Yoga de —, éd. projetée, II, 725.
PATANJALI. Commentaire de — sur Panini ; Mahabhashya.
PATHANE. Dynastie — de Delhy, II, 110.
PATKANIAN. Documents arméniens sur la Perse, tr. Prudhomme, II, 686.
PATRONYMIQUES ARABES. V. Samani, Soyouti.
PAUL de Tella. Tr. syriaque des Septante, II, 634.
PAULMIER. Diction. français-arabe, II. 34'.
PAUTHIER. L'alphabet pa ssa pa, II, 415.
— Diction. chinois, II, 73?.
— Fonte de caractères chinois, 240.
— Tr. du mémoire à l'empereur Hien foung, II, 401,
— Esquisse d'une histoire de la philosophie chinoise, 197.
— Inscription nestorienne de Si ngan fou, II, 211.
— Proclamation de Ye et Ho, II, 401.
— Relations politiques de la Chine avec l'étranger, II, 401.
— Sinico-aegyptiaca (origine de l'écriture chinoise), 109.
— Voyage de Khieou dans l'Asie centrale, II, 722.
— Ed. de Marco Polo, II, 660.
— Livres sacrés de l'Orient, 24.
— Ed. tr. partielle de Lao tseu, 69.
— Documents statistiques sur l'empire chinois (Tai tsing hoeï tien). 24.
PAVET DE COURTEILLE.
— Diction. turc oriental, II, 645, 732.
— Ed. tr. du Khaïrieh de Nabi, II, 113.
— Ed. tr. de Kemal Pacha Zahed, II, 378.
PAVIE. Ed. du Bhodja Prabandha, II, 55.
— Krishna et sa doctrine (10e livre du Bhagavat Pourana), tr. de l'hindoui, 530.
— Tr. d'extraits du Mahabharata, 146.
— Tr. du Tarikhi Assam, 195, 232 : V. Mir Djoumla.
— Roman bouddhiste chinois, II, 128, 148.
— Tr. du San-koué-tchy (Histoire des trois royaumes), 114, 200, 441.
PEHLVI. II, 40, 181, 368. V. Derenbourg, Ganneau, Müller, Spiegel.
— Numismatique pehlvie. V. Dorn, Mordtmann, Olshausen.
— Alphabet : Lenormant.
PEIPER. Choix de poésies turques, 427.
— Tr. de Pir Mohammed de Brousse, sur la générosité, 305.
PEI WEN YUN FOU. Diction. chinois, 239.
PELLISSIER et RÉMUSAT. Tr. de El Kaïrowani (Hist. du royaume de Tunis), 212.
PENDJAB. Association pour l'exploration du —, II, 542

PERETIÉ. Découverte du sarcophage d'Eschmunazar, II, 98.
PERCEVAL (Caussin de). Gramm. de l'arabe vulgaire, 173.
— Histoire des Arabes avant l'Islamisme, 274, 335.
— Chrestomathie arabe, 58.
— Extraits du Roman d'Antar, 58.
PERKINS. Tr. de la Révélation de Saint Paul (apocryphe syriaque), II, 613.
PERNY. Diction. latin-chinois, II, 663.
PEROWNE. Ed. tr. de l'(Al) Adjrumieh (syntaxe arabe), 502.
PERRON. Femmes arabes, II, 238.
— Tr. du Glaive des Couronnes, II, 463.
— Tr. du Nacéri, II, 342.
— Tr. de Sidi Khalil, 288, 342, 405, 495; II, 150.
— Voyage de Mahommed al Tounsy, éd. tr. 216, 407.

PERSE

A. HISTOIRE. I. *Historiens* : Abdul Fathah Fumeny, Aboul Scherif, Ali ben Schems Eddin, Khondemir, Kemal eddin Abderrazak, Mirkhond, Otby, Riza Kouli, Scherif Nameh, Sehir Eddin, Tabari, Tarikhi Nadiri, Wassaf.
II. *Points histoire* : Ali (lettreaux Parses), Arsacides, Assassins, Atabecks, Djenguiskhan, Ghilan, Ilchanides, Ismaéliens, Kharizm, Mahmoud, Nadir Schah, Ogoulmisch, (Deuxième liste des Rois) Parthes, Sajides, Samanides, Sassanides, Seldjoucides, Schah Rokh Tabaristan, Tamerlan
B. GÉOGRAPHIE : Hérat, Kazwin, Seistan.
— Coste et Flandin, Ferrier, B. de Moynard.
C. LANGUE : I *Langue ancienne* : (Inscriptions) perses, zend.
II. *Langue du moyen âge* : Parsi, pehlvi.
III. *Langue moderne* : 1° *Grammaires*: Bleeck, Chodzko, Fleischer, Forbes, Geitlin, Jones, Mirza Mahomet Ibrahim, Splieth, G. de Tassy, Vüllers. — Barb.
2° *Dictionnaires* : Behari Adjem. — Johnson, Vüllers.
3° *Chrestomathies* : Jaubert, Spiegel.
4° *Dialectes* : Berezine.
— Kurde : Chodzko, Jaba.
— Mazendéran et Ghilan : Dorn, Mahommed Schafy.
D. LITTÉRATURE. 1° Anwari Soheili, Atesh Kedah (les quatre) Derviches, Djami, Djelaleddin Roumi, Ferid eddin Attar, Firdousi, Hafiz, Ibn Yemin, Iskander, Nameh, Khosrou de Delhi, Khacani (les sept sages de), Nakhschebi, Nizami, Reaz ul Senaïh, Saadi, Tazieh, Wis u Ramin. 2° Bland (biographies des poètes), Chodzko (théâtre populaire), Ghazals, Nazarianz, Pandnaneh, Pertsch, Rosen (contes persans,) G. de Tassy (poésie philosophique et religieuse).
E. RELIGION ET PHILOSOPHIE. Avant l'Islamisme; Rapp. — Zend Avesta. — Cf. Parses.
— Après l'Islamisme : Ismaéliens de Perse, Soufisme. — Bahmanjar, Dabistan.
PERSES. Inscriptions —. V. Holtzmann, Lassen, Oppert, Spiegel.
— Grammaire perse ; Spiegel.
PERTSCH. Ed. de l'Upalekha (sur le Kramapatha) II, 50.
— Catalogue des manuscrits persans de la Biblioth. de Gotha, II, 375.
PFANDER. Ses controverses contre les musulmans de l'Inde, II, 155.
PFITZMAIER. Gramm. turque, 307.
— Remontrances sous les Han, tr. II, 401.
— Six feuilles de paravent, tr. 326.
PHÉNICIEN. Dictionnaire — : Lévy.
— Etudes sur le — : Lévy.
— Inscriptions phéniciennes. V. Eschmunazar, Marseille, Ipsamboul.
— Bargès, Blau, Davis, Duvivier, Bourgade, Judas.
— Inscriptions de Phénicie. V. Renan, Bargès.
— Cadran solaire —, II, 432.
— Texte — de Plaute : 219; Ewald, Movers.
PHILIPPS. Scolies sur l'Ancien Testament, II, 634.

PHYSIQUE arabe. V. de Khanikof, Cl. Mullet (balance d'eau).
PICTET. Origines indo-européennes, II, 266, 505.
PIETRAZEWSKY. Médailles orientales, 90.
PIHAN. Éléments de la langue algérienne, 410.
— Glossaire des mots français tirés des langues orientales, 291.
— Signes de numération chez les peuples orientaux, II, 379.
PING CHANG LING YEN (les deux Jeunes filles lettrées), tr. St. Julien, 199; II, 398.
PINNER. Ed. tr. du Talmud, 131.
PI PA KI. Drame chinois, tr. Bazin, 25, 71; II, 430.
PIPER. Métaphysique de la Chine d'après son écriture, 237.
PIR MOHAMMED de Brousse. De la générosité, tr. Peiper, 305.
PLACE. Ses fouilles en Mésopotamie, 412; à Khorsabad et Ninive, 504; II, 36.
PLATH. La Chine sous les trois premières dynasties, II, 659.
— Développement de la Chine, II, 515.
— La famille chez les anciens Chinois, II, 591.
— Opinions des Chinois sur l'immortalité de l'âme avant Confucius, II, 730.
— Prononciation de l'ancien chinois, II, 516.
— Proverbes chinois, II, 592.
— Religion et culte des anciens Chinois, II, 516, 591.
— Sources de la Vie, de Confucius, II, 592.
— Liste de ses ouvrages, II, 730.
PLAYFAIR. Découverte d'inscriptions himyarites, II, 471.
POLEY. Upanishads, 21, 186.
POPER. Ed. tr. de Bahmanjar, 495.
POTT. Les Bohémiens, 195.
— Recherches étymologiques, II, 521.
POURANA. V. Bhagavata—, Linga—, Markandeya—, Padma—, Skandha —Vaisakamahatmyam —, Vishnu.
POURANA SANGRAHA. Ed. Banerjea, 530.
POURANAS (les), p. Nève, 529.
PRABODHA CANDRODAYA, drame sanscrit, tr. Hirzel, 313; éd. Brockhaus, 188; tr. Taylor, 189.
PRACRIT. Grammaire du —. V. Cowell, Vararuci.
PRAMODADARA MITRA et BALLANTYNE. Tr. du Sahitya-Darpana, II, 724.
PRATISAKHYA du Rig Veda, éd. tr. Regnier, II, 118, 274.
— de l'Atharva Veda, éd. tr. Whitney, II, 274, 438, 495.
— du Yajour Veda blanc, éd. Weber, II, 274.
— du Taittiriya (Yajour noir). II, 274.
PREMA TCHANDRA. Ed. de Sacuntala, 21.
PRESTON. Choix des Séances de Hariri, 406.
PRINSEP. Catalogue des manuscrits de la Société asiatique de Calcutta, 6.
— Essais sur les antiquités indiennes, éd. Thomas, II, 200.
— Mémoire sur les antiquités bactriennes, 184.
— Déchiffre l'alphabet arien, 60; les inscriptions indiennes, 64.
PROVERBES arabes : Burckhardt, Freytag, Scherif eddin.
— Chinois : Plath. — Ming sin pao kien.
— Indiens : Bœhtlingk.
— Tibétains : Schiefner
— Turcs : Schlechta de Wsschrd.
PRUDHOMME. Extraits de la théologie de Vardan, II, 721.
— Tr. d'Arisdaguès de Lasdiverd (Histoire d'Arménie), II, 649.
— Conversion du Daron en Arménie, d'après Zenob, II, 537.
— Tr. de Patkanian sur les Sassanides. V. Patkanian.
PURANDARA. Le Dasarapada, II, 281.
PUSEY. Catalogue des manuscrits de la Bodléenne, 6.
QISSAHI KHOSRAVANI ADJEM. abrégé hindoustani de Firdousi. 318.
QUATREMÈRE. Notice sur —, II, 151.
— Extraits de Bekri, II, 163.
— Ed. des Prolégomènes d'Ibn Khaldoun, 170; II, 162.
— Histoire des sultans mamelouks d'Egypte, 425, 208.
— Mémoire sur l'agriculture nabatéenne, II, 176.

— Recherches sur le feu grégeois, 380.
— Mémoire sur l'inscription d'Eschmunazar, II, 99.
— Mélanges, II, 313.
— Biographie de Schah Rokh, extrait de Kemal eddin Abderrazak, 141.
— Thesaurus turc, II, 645.
— Chrestomathie du turc oriental, 57.
— Thesaurus syriaque, II, 635.
Radjapoutes. L'infanticide chez les —, 320.
Radloff. Les Kirghis, II, 538.
Raffles. Sur le Code des Bouguis, 66.
Raghuvamsa. Ed. de Pouna, II, 502.
Rahu. La légende de —. V. Feer.
Rajah d'Alwar. Ed. du Gulistan, 143.
Rajah Radhakant. Le Sabda Kalpa Druma, 230.
Rajendralala mitra. Ed. du Lalitavistara, II, 61.
— Ed. du Chaitanya-Chandrodaya, II, 54.
— Tr. de la Chandogya-Upanishad, II, 420, 494.
— Tr. de la Sama-Veda-Upanishad, II, 50.
— Ed. du Taittiriya-Brahmana, II, 118, 493, 691, 724.
— Ed. du Taittiriya-Aranyaka, II, 654, 691.
— Dynastie des Senna, II, 690.
Rama Narayana Vidyaratna. Ed. des Srautasutras d'Aswalayana, II, 654.
Ramasvamedha (Partie du Padma Pourana), éd. de Bombay, II, 497.
Ramayana. Les deux versions du —, 105; cf. Mahanataka.
— Ed. dans l'Inde, II, 501.
— Analyse, p. Monier Williams, II, 500.
— Ed. Schlegel, 163.
— Ed. tr. Gorresio, 105, 145, 188, 228, 311, 434, 529; II, 52, 119, 196, 269.
— Tr. Fauche, II, 383.
— Tr. Parisot, 529.
— Imitation javanaise du —. V. Romo.
Raouzet al Safai Nasiri. V. Riza Kouli.
Rapp. Religion et mœurs des Perses, d'après les sources classiques, II, 611, 697.
Raschid eddin. Histoire de l'Inde, mss. découvert par Morley, 19.
— Traduction tartare de —. V. Tartare.
Ras Mala. V. Forbes.
Rassam. Fouilles à Koyoundjik, 550.
Raumer. Ecrits linguistiques, II, 521.
Rawlinson. Inscription perse de Behistoun, 179, 297, 419.
— Inscription assyrienne de Behistoun, texte, trad., comment. 417. 507.
— Fouilles en Babylonie, II, 36.
— Langue et histoire de la Babylonie, II, 317.
— Esquisse d'histoire assyrienne, d'après les inscriptions, 508.
— Dynastie chaldéenne, 413.
— Liste d'éponymes, II, 475.
— Inscriptions araméo-assyriennes II, 609, 637.
Raverty. Gramm. afghane, II, 190, 490.
— Diction. afghan, II, 490.
— Chrestomathie afghane, II, 490.
— Sur la langue et la littérature afghanes, II, 424.
Reaz ul Senaih, p. Kalikrishna. 304.
Reckendorf. Tr. hébraïque du Coran, II, 170.
Redhouse. Diction. anglais-turc, II, 113.
— Gramm. turque, 226.
Regis. Tr. du Y-King, 41.
Regnier. Etude sur l'idiome des Vedas, II, 49.
— Pratisakhya du Rig Veda, II, 118, 147, 226, 274.
Reinaud. Catalogue du supplément des manuscrits arabes de la Bibl. royale, 243.
— Ed. de Sidi Khalil, II, 82.
— Chartes catalano-arabes, 89.
— Sur les dictionnaires de géographie arabe, II, 312.
— Géographie d'Aboul Feda, 279; II, 706.

— Fragments arabes et persans relatifs à l'Inde, 168; II, 707.
— L'Inde, d'après les sources arabes, 339.
— Relations de l'empire romain avec l'Asie occidentale, II, 434.
— Voyages faits par les Arabes et les Persans en Inde et en Chine, 213; II, 707.
— Numération kabyle, II, 313.
— Notice sur Mahomet, II, 322.
— Royaumes de Misène et Characène, II, 414.
— Monuments du cabinet Blacas, II, 704.
— Géographie de l'Inde, II, 707.
— Périple Erythrée, II, 707.
— Connaissances des Romains en fait de géographie orientale, II, 707.
— Plans de conquête d'Auguste en Asie, II, 707.
— Invasion des Sarrasins en France, II, 705.
— Extraits des historiens arabes relatifs aux croisades, II, 705.
— Collection des historiens arabes relatifs aux croisades, II, 710.
REINAUD et DERENBOURG. Séances de Hariri, 483; II, 707.
REINAUD et FAVÉ. Recherches sur le feu grégeois, 380.
REISKE. Histoire ancienne des Arabes, éd. Wüstenfeld, 273.
RÉMUSAT. Sur le chinois, 108.
— Grammaire chinoise, II, 212.
— Le roman des deux cousines, II, 592.
— Mémoire sur Lao tseu, 69.
RENAN. Averroès et l'averroïsme, 494.
— Histoire des langues sémitiques, II, 34, 250.
— Sur le déchiffrement des cunéiformes, II, 363.
— Le monothéisme de la race sémitique, II, 227.
— Inscription hébraïque de Kefr Bereim, II, 605
— Inscription du sarcophage de Jérusalem, II, 688.
— Inscriptions de Phénicie, II, 432.
— Rapport sur les inscriptions phéniciennes, II, 536.
REVUE DE L'ORIENT. 83.
REYNOLDS. Tr. du Kitab Yamini, II, 259.
RGYA TCHER ROL PA. Ed. tr. Foucaux, 322.
RHÉTORIQUE persane. V. Reaz ul Senaïh.
— Indienne. V. Dasa-Rupa, Kavya-Darsa, Sahitya-Darpana.
RIBHAVAS. Essai sur le mythe des —, Nève, 310.
RIEU. Vie et œuvres d'Aboul Ala, 129.
RIEU et BŒHTLINGK. Ed. d'Hemachandra, 191, 314.
RIGBY. Les Bhils des monts Sathpoura, 393.
— La langue des Somalis, 393.
RIG VEDA. 20, 102; Nève.
— Spécimen du —. V. Roer.
— Ed. Max Müller. V. Max Müller.
— Ed. Aufrecht, 493.
— Traductions. V. Benfey, Langlois, Wilson.
RISALEH d'Abou Mohammed el Kesrouani, sur la législation criminelle, 91.
RISALEH SCHAMSIYEH. Ed. Sprenger, II, 32.
RITTER. Notice sur —. II, 288.
RIUTEÏ TANEFICO. Six feuilles de paravent, tr. Pfitzmaier, 326.
RIZA KOULI. Histoire universelle (Raouzet al Safai Nasiri), II, 187.
ROBERT. Manuel de chinois parlé, 325.
ROBERTS. Voyage dans l'Inde, 82.
ROCHAÏD de Dahdah. Diction. arabe, 344.
— Diwan de Ibn al Faridh, éd. II, 22.
RODWELL. Tr. du Coran, II, 442.
ROCHET. Manuel pratique de chinois, 240.
RODET. Gramm. sanscrite, II, 390.
— Analyse du Vivaha, II, 226.
RŒDIGER. Inscription d'Eschmunazar, II, 99.
— Sur les inscriptions himyarites, 54.
RŒHRIG. Philologie comparée (langues de l'Asie centrale), 359.
RŒPER. Eclaircissements sur l'histoire grecque tirés d'Aboul Faradj, 130.
RŒR. Spécimen du Rig Veda, 360.

— Brihad Aranyaka Upanishad, éd. tr. 363.
— Brihat Sanhita, éd., II, 691.
— Upanishads, éd., 525.
— Yajour Veda noir, éd. II, 48,117.
— Aphorismes Vedanta de Badarayana, II, 52.
— Bhasha Paricheda, éd. tr. ibid.
Rœth. Inscription d'Idalie, II, 100.
Romer. De l'inauthenticité du zend, II, 38, 105.
Romo. Tr. javanaise du texte kawi du Ramayana, éd. 321.
Roorda. Gramm. javanaise (2e éd. de Groot), 149.
— Vocabulaire javanais, ibid.
— Tr. d'un choix de pièces javanaises, 321.
Rordam (de). Hexaples syriaques des Juges et de Ruth, éd. tr. II, 356, 634.
Rosen. 103. Catalogue des manuscrits sanscrits de la collection Chambers, 7.
— Radices linguæ sanscritæ, 22.
Rosen (G.). Contes persans, — 143. Zein el Abidin, voyage au Soudan, tr. du turc, 306.
— Mesnewi de Djelaleddin Rumi, tr. 423.
— Inscriptions samaritaines, II, 317.
— Monuments samaritains, II, 611.
Rosenzweig. Ed. tr. de Hafiz, II, 370.
Rosny (de). Esquisse de la langue coréenne, II, 538, 722.
— Les dictionnaires japonais, II, 149.
— Manuel de lecture japonaise, II, 405.
— Guide de conversation japonaise, II, 665.
— Recueil de textes japonais, II, 519.
— Introduction à l'étude de la langue japonaise, II, 216.
— Diction. des signes idéographiques de la Chine, II, 597.
— Exercices de lecture japonaise, II, 598.
— Chronologie japonaise, II, 217.
— Description des îles Lieou Kieou, II, 315.
— L'Epouse d'outre-tombe, roman tr. du chinois, II, 593.
— Particularités des inscriptions cunéiformes anariennes, II, 638.
Roth (R.). Dissertation sur la littérature et l'histoire védique, 228.
— Le mythe de Djemschid, 433.
— La légende de Çunasçepa, ibid.
— Le mythe des cinq âges, II, 387.
— Mémoire sur l'Atharva Veda, II, 193.
— Les Nighantavas et le Nirukta de Yaska, éd. 187, 309, 433.
Roth (W.). Biographie d'Okba, II, 327.
Rougé (de). Gramm. égyptienne, II, 732.
— Mémoire sur une stèle égyptienne, II, 129, 226.
— Parnasse oriental, 58.
Rousseau. Voyage du Scheikh el Tidjani, 486.
Ruckert. Biographie d'Amrulkaïs 84.
— Tr. du Hamasa, 283.
Rupa Siddhi. (Gramm. palie), II, 659.
Rutherford Alcock (Sir). Dialogues japonais, II, 518.
Saadi. Ed. de Tebriz, 54.
— V. Bostan, Gulistan, Eastwick, Graf, Rajah d'Alwar, Schlechta de Wssehrd.
Sabda Kalpa Druma. 230.
Sabéens. Les — et le sabéisme, p. Chwolson, II, 175.
— Panthéon sabéen, II, 729. V. Himyarites.
Saby. Poème berbère, tr. Delaporte, 222.
Sacharoff. Mémoire sur la propriété foncière en Chine, II, 210.
— Population de la Chine, II, 210.
Sacountala. Ed. Bœhtlingk, 21, 312.
— Ed. Prema Tchandra, 21.
Sacy (S. de). Ed. et comm. de Hariri 286. V. Nasifi.
Sadous. Fragments du Mahabharata, t. II, 270.
— Tr. de Weber (Histoire de la littérature indienne), II, 285.
Sage et le Fou (le). Extrait du Kandjour. V. Foucaux, Schmidt.

SAH (les), rois du Surashtra, p. Thomas, 341; Newton, II, 692.
SAHITYA-DARPANA. Tr. Pramodadara Mitra et Ballantyne, II, 724.
SAID AHMED KHAN. Ed. de Zia Eddin Barni, II, 376, 420, 487.
— Description des monuments de Delhi, II, 314.
SAINT-AULAIRE et GROENENWELDT. Manuel de cursive chinoise au Japon, II, 405, 519.
SAINT-MARTIN. Tr. de Jean Catholicos, 59.
— Fragments de l'histoire des Arsacides, 422.
SAJIDES. Histoire des —, p. Defrémery, 277.
SALAMAN et ABSAL. V. Djami.
SALISBURY. Mémoire sur les cunéiformes perses, 395.
— Inscription d'Eschmunazar, II, 99.
— Prédestination chez les Arabes, II, 613.
— Science de la tradition chez les musulmans, II, 423.
— Les Noseïris, II, 699.
SAMANI. Diction. des noms patronymiques arabes, 12.
SAMANIDES. Histoire des —, p. Mirkhond, éd. tr. Defrémery, 181.
— Ed. Wilken, ibid.
SAMHUDI. Histoire de Médine, extraits par Wüstenfeld, II, 326.
SAMARITAINS. Différences religieuses entre les — et les Juifs, p. Geiger, II, 730.
— Age respectif de l'alphabet des — et de celui des Juifs, II, 636. V. de Saulcy, de Vogüé.
— Inscriptions des —. V. Rosen, II, 317.
— Histoire des —. V. Josué, Juynboll.
— Chronique samaritaine, éd. Vilmar, II, 635.
SAMA VEDA. Ed. tr. Benfey, 186, 361.
— Ed. Stevenson, 20, 104.
SANCHONIATON. Mémoire sur —, p. d'Eckstein, II, 301.
SANDENBERGH MATTHIESSEN. Hist. du khalife Motassem, 337.
SANGUINETTI. Notice sur Khalil, II, 148.
— Tr. d'un traité de thérapeutique arabe, II, 688.
— Extraits de l'histoire des médecins arabes, d'Ibn Oseibiah et d'Assafadi, II, 129.
SANHADJI. V. Djaroumia.
SANKHYA. Mémoire sur le —, p. Barthélemy St-Hilaire, 528.
— Lecture sur le —, p. Ballantyne, 527.
— Ed. du Sankhya de Colebrooke, II, 293.
— Traité sur le —, p. Bhikshu, II, 498.
— Aphorisme sur le —, p. Kapila, II, 691.
SANKHYA SARA. Ed. Hall. V. Vijnana Bhikshu.
SAN KOUÉ TCHY (Histoire des trois royaumes). 113; tr. Pavie, 114, 200, 441.
SANSCRIT. V. Inde aryenne, III, a.
SARGONIDES. Inscriptions des —, p. Oppert, II, 475.
SARVADARSANASANGRAHA. Ed. Iswarachandra Vidyasagara, II, 52.
SASKYA. Le trésor des belles paroles (tibétain), éd. tr. Foucaux, II, 204.
SASSANIDES. Histoire des —, p. Mirkhond, 182.
— Documents arméniens sur les —, V. Patkanian.
— Monnaies des —, p. Dorn, 139
SAULCY (de). Essai de déchiffrement d'une inscription assyrienne, 299.
— L'écriture cunéiforme assyrienne, 350, 416.
— La chronologie de Ninive, Babylone, Ecbatane, 415.
— Inscriptions de Ninive, 416.
— Version assyrienne de Behistoun, II, 35.
— Cunéiformes médiques, 380.
— Age respectif des alphabets samaritain et hébreu, II, 636.
— Texte démotique de Rosette, 135.
SAYANA. Commentaire de —, 104; son autorité, II, 727.
SCHACK. Récits épiques de Firdousi, tr. 517; II, 41.
SCHAFÉITE. Code —. V. Abou Khodja, Mawerdi.
SCHAH ROKH. Biographie de —, p. Quatremère, 141.
SCHARISTANI. Tr. Haarbrücker, 399, 493.
— Ed. Cureton, 16, 51; éd. Schmœlders, 16.

SCHEHRIARJI DADABHAI. Gram. zende, II, 568.
SCHEIBANI NAMEH. Ed. Berezine, 428.
SCHEMS EDDIN ASKALANI. L'Isabet, II, 16.
SCHERIF EDDIN. Proverbes arabes, 13.
SCHERIF NAMEH. Ed. Velaminief, II, 299, 376.
SCHIDIAK. Gramm. arabe algérienne, II, 346.
SCHIEFNER. Vie tibétaine de Sakyamuni, 366.
— Proverbes tibétains, II, 582.
SCHIER. Ed. d'Aboulfeda, 126, 280.
— Gramm. arabe, 410.
SCHIITE. Dogme et législation,—. V. Mohammed Baker.
SCHILLING et SCHMIDT. Index du Kandjour, 322.
— Mahoyanasutra, 322.
SCHIR SCHAH. Vie de —, p. Abbas Khan Surwani, tr. G. de Tassy, II, 656.
SCHLAGINTWEIT. Bouddhisme au Tibet, II, 511.
— Relation turque de la prise d'Alger (Ahmed Efendi), II, 132.
— Tr. du Beharistan, 303.
— Tr. du Bostan, 516; de Ibn Yemin, 516.
SCHLECHTA DE WSSEHRD. Collection de proverbes osmanlis, II, 641.
SCHLEGEL (Guillaume). Notice sur —, 163.
— Ed. du Ramayana, 105.
SCHLEGEL et LASSEN. Ed. tr. du Bhagavat Gita, 311.
SCHLEICHER. Manuel de gramm. comparée, II, 521.
SCHLIMMER. Manuel de médecine (en persan), II, 575.
SCHMIDT. Le Sage et le Fou, conte tibétain du Kandjour, 148.
— Gramm. tibétaine, 65.
— Diction. tibétain, ibid.
SCHMOELDERS. Ecoles philosophiques des Arabes, 87.
— Ed. de Scharistani (en projet), 16.
— Documenta philosophorum arabum, ibid.
SCHOEBEL. Contre le déchiffrement des cunéiformes, II, 363.
SCHOTT. La famille des langues altaïques, 358.
— Catalogue des livres chinois de la Bibl. de Berlin, 7.
— Gramm. chinoise, II, 212.
— Diction. chinois, 198.
— Métrique chinoise, II, 212.
— Le bouddhisme en haute Asie et en Chine, 237.
SCHRADER. Gramm. de l'éthiopien comparé aux autres langues sémitiques, II, 358.
SCHROETER. Diction. tibétain, 65.
SCHÜTZ. Tr. du Meghaduta, II, 284.
— Tr. du Bhattikavja, 106.
— Tr. de Kiratarjunyam, 229.
— Tr. du Çiçupala, 106.
SCYTHIQUES (ou Médiques). Inscriptions —. V. Holtzmann, Loewenstern, Norris, de Saulcy, Westergaard.
SÉDILLOT. Mathématiques chez les Arabes, 171.
— Mathématiques chez les Grecs et les Orientaux, 408.
— Sur quelques points d'astronomie et de mathématiques orientales, 461.
— Matériaux pour servir à l'histoire comparée des mathématiques chez les Grecs et les Orientaux, 408.
— De l'origine des chiffres arabes, II, 631.
— De la géographie arabe, 89.
— Tr. des Prolégomènes d'Olough Beg, II, 29.
SEHIR EDDIN. Hist. du Tabaristan, éd. Dorn, II, 186.
SEISTAN. Géographie du —. Traduit d'Istakhri, p. Madini, 89.
SELIGMANN. Diction. de la matière médicale d'Abou Mansour, II, 184. 372.
SELDJOUCIDES. Histoire des —, p. Defrémery, 277.
SEMENEF. Notes sur l'Asie centrale, II, 690.
SÉMITIQUE. Corpus inscriptionum semiticarum, II, 732.
— Etymologie des mots sémitiques. Dietrich, 175.
— V. arabe, assyrien, araméen, ekkheli, ethiopien, hébreu, himyarite, nabatéen, phénicien, sinaïtique, syriaque.
— Grammaire comparée —: V. Grammaire comparée.

SENNA. Dynastie des —. V. Rajendralala Mitra.
SENOUSI. Eléments de philosophie, éd. Wolf, 287.
SEPTANTE. Tr. syriaque des —, p. Paul de Tella, II, 634.
— Restitution des Septante d'Origène, II, 633.
SHAKESPEARE. Manuel d'hindoustani, 195.
SHANGHAI. Gramm. du dialecte de —, p. Edkins, II, 65.
— Société de —, II, 154, 305.
SHEA et TROYER. Tr. du Dabistan, II, 681.
SIAM. Grammaire siamoise, p. Jones, 149.
— Dictionnaire et grammaire, p. Pallegoix, 437; II, 63.
SICILE. Carte comparée de la — moderne avec la Sicile du XII[e] siècle, p. Dufour et Amari, II, 237.
— Les Arabes en —. V. Arabes, histoire, II, 8°.
SIDDHANTA SIROMANI. tr. Wilkinson, II, 420, 503.
SIDHATH SANGARAWA. Ed. tr. J. d'Alwis, II, 204.
SIEBOLD. Catalogue des livres et manuscrits japonais de la Bibl. de Leyde, 242.
SIEOU. Les — et les Nakshatras, selon Biot, II, 503.
SINAÏTIQUES. Inscriptions, 17. V. Beer, Credner, Lenormant, Lepsius, Lottin de Laval, Tuch.
SINDH. Littérature populaire du —, p. Trumpp, II, 437.
— Histoire des Arabes du —, 19.
SINGHALAIS. Origine du —, grammaire du —. V. Alwis (J. d').
SI-SIANG-KI. Drame chinois, 25.
SJÖGREN. Gramm. et Diction. ossète, 201.
SKANDHA POURANA. V. Vaisakamahatmyam.
SLANE (de). Tr. d'Ibn Khaldoun (Prolégomènes), II, 126, 162.
— Ed. tr. d'Ibn Khaldoun, Histoire des Berbères, 402, 487.
— Ed. tr. d'Ibn Khallikan (Diction. biographique). V. Ibn Khallikan.
— Tr. d'el Bekri (géographie de l'Afrique septentrionale), II, 163, 298.
—Tr. de Nowaïri (premières dynasties musulmanes de l'Afrique), 14.
— Notice sur Codama, II, 432.
SMITH (Payne). Diction. syriaque, II, 635.
— Ed. de l'Histoire ecclésiastique de Jean d'Ephèse, II, 633.
— Ed. des homélies de saint Cyrille, II, 251.
SMITH et GROVE. Dictionnaire de la Bible, II, 543.
SOCIÉTÉS. Rôles des — scientifiques, II, 409, 703.
SOCIÉTÉ des arts et sciences de Batavia, 165.
— Orientale de Beyrouth, 249, 479.
— Orientale chinoise, 332.
— Asiatique de Constantinople, 479.
— Archéologique de Dehli, 549.
— Littéraire d'Egypte, 166.
— Ethnographique orientale américaine, II, 230.
— Pour l'exploration de la Mésopotamie, 395, 549.
— Pour l'exploration de la Palestine, 549.
— Asiatique de Paris; sa fondation, 39; ses publications et sa situation, au début de chaque rapport; membres décédés. V. Notices.
— Orientale de Paris, 5, 82.
— Pour la publication de textes orientaux (à Londres), 5.
— Des textes sanscrits, II, 695.
— Archéologique de Saint-Pétersbourg, II, 306.
— De Sydenham, 249.
— Syro-égyptienne, 167, 395.
SOERENSEN Ed. des Stations d'Adhad Eddin el Idji, 287.
SOHRABJI JAMSETJI JEJEEBHOY. Lettres d'Ali en faveur des Parses, II, 15.
— Essai sur les livres religieux de Zoroastre, II, 257.
SOHRI le traditionniste, II, 157.
SOLEIMAN AL HARAÏRI. Traité de météorologie et de physique (en arabe), II, 462.
— Ed. du Roman d'Antar, II, 464.
SOLEIMAN ET ABOU ZAID. Voyages en Inde et en Chine, éd. tr. Reinaud, 213,
SOLLAM. Traité de logique arabe, éd. Sprenger, II, 82.

SOLVET et BRESNIER. Notice sur les successions musulmanes, 289.
SOMADEVA. Analyse du 6e livre de —, p. Brockhaus, II, 654.
SONTHEIMER. Canon d'Avicenne (5e livre), 172.
— Diction. des simples médicinaux d'Ibn al Beithar, 17, 49, 86.
SOUBAJI BAPOU. Le Tanka, 23.
SOUDAN. Voyage au —. V. Zein el Abidin.
SOUDI. Commentaire sur Hafiz, II, 42.
SOUFISME. II, 262.
— Chez les Arabes : V. Taïyeh. — Abdourrazak, Ibn Arabi, Ibn al Feridh.
— Chez les Persans : V. Mantik uttair, Ferid Eddin Attar.
— Chez les Turcs : II, 613; Omar ben Suleiman.
SOULKHAN SABA. Diction. géorgien, 26.
SOYOUTI. Le Lobb al Lobab, éd. Veth, 52.
— Ordre chronologique des diverses parties du Coran, II, 440.
SPIEGEL. Ed. du Kammavakia, 64.
— Gramm. zende, II, 732.
— Gramm. pehlvie, II, 181.
— Gramm. parsie, 421.
— Ed. du Zend Avesta, 421; II, 259, 369.
— Tr. du Zend Avesta (Vispered, Yasna) 511; II, 259, 368, 481.
— Commentaire sur l'Avesta, II, 639.
— Le 19e Fargard du Vendidad, II, 39.
— Passages interpolés dans le Vendidad, 421.
— Les manuscrits du Vendidad, 421.
— Etudes sur l'Avesta, II, 437.
— La tradition des Parsis, 421.
— Littérature traditionnelle des Parsis, II, 368.
— Ed. de Windischmann (Etudes zoroastriennes), II, 570.
— Iran, II, 571.
— Inscriptions perses, II, 479.
— Chrestomathie persane, 225.
SPINELLI et TAFURI, médailles coufiques de Sicile, 211.
SPLIETH. Ed. de la gramm. persane du Farhangi Raschidi, 225.
— Hymnes syriaques, 295.
SPRENGEL. Ed. du Gulistan, 518.
SPRENGER. Vie de Mahomet, 489; II, 321, 424, 440, 619.
— Éd. d'Abdourrazak, diction. des termes techniques soufis, 218.
— Ed. de l'Isabet, II, 16.
— Ed. d'Ibn Hajar, II, 16, 159.
— Ed. du Sollam, II. 32.
— Ed. du Risaleh Schamsiyeh, II, 32.
— Tr. de Masoudi, 13.
— Dictionnaire des termes techniques des sciences musulmanes (Ali al Tahannavi), II, 31, 420, 470. — Cf. Lees.
— Catalogue des manuscrits de la Bibl. de Lucknow, II, 108.
— Statistique de l'Arabie, II, 437.
— Itinéraires de l'empire des khalifes, II, 623.
— Découverte de Mokadessi, II, 625.
SPRENGER et AGHA MOHAMMED. Ed. du Khired Nameh, II, 41.
SPRENGER et MAMLUK AL ALYY. Ed. d'Otby (Mahmoud le Ghaznévide), 400.
SRI DANDIN. V. Kavya Darsa.
SRINGARI TITAKA. Éd. Gildemeister. 22.
SSE CHOU. Les quatre livres moraux, éd. tr. Legge, II, 514. V. Lun-yu, Meng-tseu, Ta-hio, Tchoung-young.
STARKENFELS ET SCHWARZHUBER. Episodes tirés de Firdousi, 55.
STADLER. Tr. d'Emin (Paganisme arménien), II, 648.
STEINSCHNEIDER, sur Djaubari, II. 730.
— Stations lunaires d'après les sources arabes et juives, II, 544.
STEINER. Les Mutazilites ou libres penseurs de l'Islam, II, 625.
STENZLER. Ed. tr. des Grihyasutras d'Aswalayna, II, 117, 697.
— Ed. tr. du Mritchakatika, (Chariot d'argile), 188, 312.
— Ed. tr. des lois de Yajnavalkya, 434.
— Principes de lexicographie sanscrite, 314.
STERN. Les cunéiformes du 3e système, 418.

STEVENSON. Tr. du Sama-Véda, 20, 104.
STICKEL. L'Etrusque, langue sémitique, II, 254.
— Inscriptions sur plomb de Hamadan, II, 729.
— Manuel de numismatique orientale, 227.
STILSON. Langue des Kemi dans l'Arracan, II, 613.
STODDART. Gramm. du syriaque des Nestoriens, II, 84.
STRACHEY. Tr. persane de l'arithmétique de Beha Eddin, II, 630.
STRENENASSA PILAY. Manuel du dialecte de Ning-po, 368.
STUART. Ed. tr. du Brata Yuddha, II, 437.
SUMMERS. Gramm. chinoise, II, 594, 662.
SUNNITES. Hadits —, 491.
SURYA SIDDHANTA. Ed. Halle, II, 274, 388; tr. Whitney, II, 274; tr. Burgess, II, 388; tr. Bapu Deva Sastri, II, 503; commentaire par Whitney et Newton, II, 389.
SUSE. Fouilles à —, 413.
SUSRUTA. Tr. Hessler, 190, 314.
SUTRAS. V. Aswalayana, Katyayana, Manava kalpa sutra.
— Bouddhiques traduits en chinois: v. Beal, Coumara Siva; en tibétain : v. Mahayanasutra.
SYKES. Origines du bouddhisme, 62.
SYNTIPAS. Ed. Landsberger, II, 356.
SYRIE. Conquête de la — : V. Abou Ismail Mohammed; de Goeje, II, 622.
— Loi romaine en — (texte syriaque), II, 473.
— Atabeks de — : V. Mirkhond. — Vaux.
SYRIAQUE. I. *Langue : 1° Grammaire :* Aboul Faradj. — Bertheau, Stoddart. — Bœtticher, Etheridge. — Araméen.
— 2° *Dictionnaires :* Bernstein, Quatremère, P. Smith.
— II. *Littérature :* son importance pour la théologie, II, 632.
— Manuscrits de Nitria. V. Deipara, Nitria, Pacho, Tattam.
V. Athanase, Bardesane, Clement, Cyrille, Eusèbe, Evangiles, Hexaples, Ignace, Jacob de Saroug, Jacques d'Edesse, Jean d'Ephèse, Mara Méliton, Paul de Tella, Septante, Syntipas, Titus de Bostra, Vierge. — Ceriani, Cureton, Field, de Lagarde, de Rordam, Philipps, Wright.
TABAKATI NASIRI. Éd. Bailey, II, 139; éd. Lees, II, 574, 642.
TABARI. Ed. tr. Kosegarten, 493.
— Tr. Dubeux-Zotenberg, II, 694, 727.
TABARISTAN. Histoire du —. V. Khondemir.
TABERD. Notice sur —. 3.
TAJULMULUK et BAKAVALI. Par Nihal Chand, tr. G. de Tassy, II, 279.
TA HIO (le). Tr. Legge, II, 514.
— Texte chinois et tr. japonaise, éd. Hoffmann, II, 599.
TAI TSING HOEÏ TIEN. Documents statistiques sur l'empire chinois, 25.
TAITTIRYA. V. Yajour Veda noir.
TAÏYEH, de Ibn al Faridh. Éd. tr. Hammer-Purgstall, II, 22.
TALBOT. Langue et histoire de Babylone, II, 317.
— Inscription de Borsippa, caillou Michaud, cylindre Bellini, II, 361.
TALIMI ZERDUSCHT. Par Dosabhaï, 23, 94.
TALMUD. Ed. tr. Pinner, 131.
TAMACHEK. Gramm. —, p. Hanoteau, II, 360.
TAMOUL. Bibliotheca tamulica, Graul, II, 58.
— Dict. des missionnaires —, 319.
— Dict. Winslow, II, 510
— Littérature: V. Arichandra, Atmabodhaprakasika, Kaivaljanavanita, Pantchadasaprakarana, Tiruvalluver, Ullamudiam. — V. Ariel, Coumara Svami, Graul.
TANCHUM (Rabbi). Commentaire biblique de —, 128.
TANDJOUR. Collection tibétaine bouddhiste, II, 657.
TANKA (le). P. Soubaji Bapou, 23.
TARIFAT de Djordjani. V, Djordjani.
TARIKHI — Assam. V. Pavie.
— Firozshahi, éd. Lees, II, 376, 420, 487.
— Nadiri. V. Torrens.
— Yemini, II, 489.

TARKASANGRAHA. Ed. tr. Ballantyne, 527.
TARTARE. Traduction — d'un abrégé du Djami al Tewarikh de Raschid-Eddin, éd. Berezine, 428.
— Histoire des Tartares. V. Aboul Ghazi, Haython.
TASCHKEMOUNI. Séances du —. V. Charisi.
TASSY (G. de). Chrestomathie hindoustanie, 319.
— Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie, 319.
— Productions récentes de l'hindoustani, II, 656.
— Tr. de Tajulmuluk et Bakavali, II, 279.
— Gramm. persane de Jones, 225.
— Extrait des quatrains d'Omar al Kheyyam, II, 644.
— Mantik uttair, analyse, II, 106; éd. tr. II, 184, 486.
— Poésie philosophique et religieuse chez les Persans, II, 106.
— Prosodie des langues de l'Orient musulman, 304.
— Description des monuments de Delhi, II, 301, 313.
TATTAM. Manuscrits coptes et syriaques découverts par —, 133, 221, 294; II, 250.
— Les constitutions apostoliques, en copte, 346.
TAUXIER. Migrations berbères avant l'Islam, II, 430.
TAYLOR. Catalogue de la bibliothèque de Madras, II, 585.
— Tr. Prabodhatchandrodaya, 189.
TAYLOR (John). Fouilles dans la basse Babylonie, II, 102.
TAZIEH. Mystères persans, 184.
TCHAO MEI HIANG. comédie, tr. Bazin, II, 430.
TCHEOU KONG. V. Tcheou li.
TCHEOU LI. Tr. Biot, 196, 369, 443.
TCHIN TCHEOU. V. San koué tchy.
TCHOANG TSEU, 68.
TCHOUBINOFF. Dict. géorgien-russe-français, 26.
TCHOUNG-YOUNG. Tr. Legge, II, 514.
TEBRIZI. Commentaire au Hamasa, éd. Freytag, 499,
THAHMAN. Diwan de —, éd. Wright, II, 240.
THALEBI (Abou Mansour al). Apophtegmes, éd. Valeton, 131.
— La Perle, éd. partielle Dieterici. 285.
THANGS. Poésie du temps des —. V. Hervey de Saint Denys.
THÉOLOGIE. Lutte de la — contre la philosophie chez les Arabes, II, 244.
— Chinoise. V. Medhurst.
THOM. Livre élémentaire anglo-chinois, 151.
THOMAS DE MEDSOPH. Extraits de —. p. Nève, II, 359.
THOMAS. Ed. des Essais de Prinsep, II, 200.
— Époque des rois Sah du Surashtra d'après leurs médailles, 341.
— Anciens chiffres indiens, II, 538.
— Anciennes mesures de l'Inde, II, 690.
— Monnayage musulman dans l'Inde, II, 693.
— Xandramas et Krananda, II, 653, 693.
— Monnaies impériales arsacides, 422.
— Médailles des rois de Ghazna, 304.
— Numismatique des premiers temps de la domination arabe en Perse, 422.
THOMSON. Diction. hindou en caractères latins, II, 278.
— Ed. tr. du Bhagavat Gita, II, 53.
THONNELIER. Ed. du Khorda Avesta. II, 572.
— Ed. du Vendidad Sade, II, 40
TSIEN TSEU WEN. Le livre des 1000 mots, Tr. St. Julien, II, 595.
TIBBON. V. Ibn Tibbon.
TIBÉTAIN. Importance du — pour l'étude du bouddhisme, II, 590. 658. V. bouddhisme tibétain.
I. *Grammaires* : Csoma de Körös. Foucaux, Schmidt. — Jaeschke (prononciation).
II. *Dictionnaires* : Csoma de Körös. Marshmann, Schmidt, Schroeter.
III. *Littérature* : Kandjour, Mahayanasutra, Rgya Tcher Rol Pa. Saskya Pandita, Tandjour. — Feer. Foucaux, Schmidt.
TIDJANI (el). Voyage au Soudan, tr. Rousseau, 486.

TIPOU SAHIB. Vie de —. V. Miles.
TIRUVALLUVER. Ed. Graul, II, 203; tr. Ariel, ibid.
TI-TCHEOU. Dialecte de —. V. Dean.
TITUS de BOSTRA. Ed. de Lagarde, II, 355.
TKIN SHEN. Tr. des Pérégrinations de l'empereur Ching Te, 112.
TLEMCEN. Histoire des rois de —. V. Bargès.
TOLLENS. Tr. du Coran, II, 321.
TOMASEO. Collection des historiens arméniens, 101.
TORNAUW. Droit musulman, II, 91.
TORNBERG. Catalogue des manuscrits arabes, persans, turcs de la Bibl. d'Upsal, 343.
— Sur la numismatique arabe, II, 94.
— Ed. d'Ibn al Athir, 127, 448, 484; II, 733.
— Histoire du royaume de Fez, 211.
— Ibn Khaldoun (partie relative aux croisades), 52.
TORRENS. Ed. du Tarikhi Nadiri, 302.
TOUAREGS. Langue des —. V. Tamachek.
TOUHAFAT AL AROUS, de Mohammed Son Ahmadal Tidjani. 289.
TOUHFET AL AHRAR. Ed. Forbes Falconer, 352.
TRADITIONNISTES. II, 156, 444; Salisbury.
— Manuel du traditionniste, éd. Lees, II, 445.
— 1° Sunnites : 491, Abou Zakaria al Nawawi, Bokhari, Ibn Hajar, Isabet, Mischkat el Mosabih, Sohri.
— 2° Schiites : Mohammed Baker.
TRADUCTIONS des livres bouddhistes sanscrits :
— 1° En chinois, II, 610. V. Beal, Julien (Concordance, Méthode), Kumara Siva.
— 2° En tibétain : Feer, Foucaux, Mahayanasutra. — Tibétain.
— Des auteurs grecs en langues orientales : Wenrich.
— Des médecins grecs en arabe : Leclerc.
TRANSCRIPTION des langues orientales en caractères romans, 28 ; II, 276, 347, 612, 699.
— Des caractères indiens, II, 304.
— Du turc, II, 612.
— Des dialectes non littéraires de l'Inde, II, 608.
V. Arri, Brockhaus, Dumast, Gilchrist, Jones (W.), Lees, Menisky, Volney, Weijers, Monier Williams.
TRITHEN. Ed. du Mahaviracharita, 363.
TROYER. Notice sur —, II, 678.
— Tr. du Dabistan, 18, 96, 139.
— Ed. tr. de la Chronique de Kachmir, 380, 388, 456; II, 681.
TRUMPP. Les Kafirs, II, 729.
— Littérature populaire du Sindh, II, 437.
TSAI YONG, le lettré. 25.
TSALIBI de Nischapour. V. Thalibi.
TSEU. Les dix —, 68.
TUCH. Inscriptions sinaïtiques, 346.
TUGAULT. Gram. malaie, II, 510.
TULLBERG. Comm. syriaque d'Aboul Faradj sur les Psaumes et Isaïe, 133.
— Ed. de Malavica et Agnimitra, 21; II, 119.
TUNIS. Histoire du royaume arabe de — : V. El Kairowani. — Voyage dans la région de —. V. El Tidjani.
TURC. I. *Histoire* : Traités entre la Turquie et l'Autriche, 306.
— Les Turcs d'après les sources chinoises, II, 537.
— Campagne de Mohacz. V. Kemal Pacha Zahed.
II. ORGANISATION et LÉGISLATION : Belin, Bianchi, Berezine.
III. Langue :
A. *turc occidental* : 1° *Grammaires*: Barker, Dubeux Pfitzmaier, Redhouse. — Wickerhauser.
— 2° *Dictionnaires* : Bianchi, Handjeri, Quatremère, Redhouse.
— 3° *Chrestomathies* : Dieterici, Jaubert, Pei per.
B. *Turc orental* 1° *Dctionnaire* : Pavet de Courteille.
— 2° Chrestomathie : Quatremère. V. Vambéry.
— IV. LITTÉRATURE : 1° *Turc occidental* : Ahmed Effendi, Ahmed Hamdal Soheili, Benakiti, Derbend Nameh, Kemal Pacha Zahed, Nabi,

Pir Mohammed.
— 2° *Turc oriental:* Aboul Ghazi, Ali Schir, Baber.
TURNER. Inscription d'Eschmunazar, II, 99, 423.
TURNOUR. Éd. tr. du Mahavamsa, 64.
TYRWHITT. Langue et histoire de Babylone, II, 317.
UDAYANACHARYA. Le Kusumanjali, II, 580.
UHLMANN. Grammaire syriaque, II, 173.
UJVALADATTA. Ed. Aufrecht, II, 274.
ULLAMUDIAM (tamoul et anglais). II, 222.
UNADI (affixes). Éd. Boehtlingk, 192.
UPALEKHA. Ed. Pertsch, II, 50.
UPANISHADS. 104, 186; II, 51, 580,
— Ed. Roer, 362, 525.
— Ed. Poley. 21.
— Vrihad-Aranyaka-Up, Éd. Poley, 21, 186; éd. tr. Roer, 363.
— Chandogya Up, tr. Rajendralalamitra, II, 50, 420.
— Kaushitaki-Up, éd. tr. Cowell, II, 420.
— Maitri Up, éd. Cowell, II, 580.
— Rama-tapaniya-Up, éd. Weber, II, 652.
URBAIN (Père d'). Dict. éthiopien, II, 171.
URDU. V. Corcoran.
UTTAMA-RAMA-CHARITA. Éd. Calcutta, 502.
VAISAKAMAHATMYAM (partie du Skanda Purana). Éd. Bombay, II, 497.
VAJRA SOUTCHI. Traité bouddhiste contre les castes, 23.
VALETON. Recueil de Thalibi, 131.
VALLABHACHARYAS (Histoire de la secte des —). II, 651.
VAMBÉRY. Sur les dialectes turcs orientaux, II, 645.
VAN HOEVELL. Ed. tr. de Bidasari, 195.
VARAHAMIHIRA. La Brihatsanhita, éd. Kern, II, 653; éd. Roer, II, 691.
VARAROUKI. Astronomie, II, 222.
VARARUCI. Gramm. pracrite, éd. Cowell, II, 56.
VARDAN le Grand (Théologie de). II, 721.
VARTAN. Tableau de Houlagou, éd. tr. Dulaurier, II, 314.
VARTAN (Histoire de la guerre de —, par Elisée). Tr. Garabed, 114; tr. Neumann, 101.
VAUX. Médailles des Atabeks de Syrie et de Perse, 425.
VEDAS. 186. V. Atharva V., Rig V., Sama V., Yajur V.
— Importance de l'étude des Védas, II, 491.
— Des Védas, p. Barthélemy Saint-Hilaire, II, 51; Nève, 102.
— Commentaires sur les Védas, leur autorité, II, 727. V. Sayana. Vidyaranya.
— Sur la littérature et l'histoire védique. V. Müller, Roth.
VEDANTA. Aphorismes du — de Badarayana, II, 498, 580; éd. tr. Ballantyne, 527.
— Éd. Roer. II, 52.
VEDANTA SARA. Tr. Ballantyne, 527.
VELAMINIOFF. Ed. du Scherif Nameh, II, 299, 376.
VENDIDAD. Tr. Aspendiarji, 93; tr. Spiegel, 511.
— Les cinq premiers chapitres du —, éd. Lassen, 512.
VENDIDAD SADE. Éd. de Bombay, 93; éd. Burnouf, 41, 93, 461.
— Ed. Brockhaus, 420.
— Ed. Thonnelier, II, 182.
VENTURE DE PARADIS. Gramm. et Diction. berbères, 135.
VÉNUS (le culte de). Par Lajard, II, 224.
VETH. Ed du Lobb al Lobab de Soyouti, 11, 52.
VICRAMA-URVASI. Ed. Bollensen, 312.
— Tr. Foucaux, II, 383.
VIDYARANYA. Commentateur du Sama Véda, 104.
VIENNE. Fondation de l'Académie impériale de —, 272.
VIERGE. La mort de la — (apocryphe syriaque). V. Wright.
VIJNANA BHIKSHU. — Le Sankhya Sara, édition Halle, II, 273, 498, 691.
VILMAR. Chronique samaritaine, II, 635.
VINCENT. Etude sur la législation arabe, 91.

Darpana; tr. Ballantyne, II, 724.
VIVAHA. Poème kawi, analysé par Rodet, II, 226, cf. Wiwoho.
VOGÜÉ (de). Sur l'âge respectif des alphabets samaritain et hébreu, II, 636; cf. de Saulcy.
— Inscriptions phéniciennes découvertes par —, II, 561.
VOLNEY. Transcriptions orientales, 35.
VOPADEVA. Grammaire de —, éd. Bœhtlingk, 315.
VRIHADARANYAKA Upanishad. V. Upanishads.
VULLERS. Diction. persan, II, 45, 183, 573.
— Supplément, II, 732.
— Institutiones linguæ persicæ, 426.
WADE. Manuel du dialecte de Pékin, II, 402.
— Gramm. Karen, II, 510.
WAHIDI. Commentaire à Motenabbi, éd. Dieterici, II, 334.
WAHRMUND. Manuel d'arabe moderne, II, 467.
WAKIDI. Le Livre des campagnes, 158.
— Découvert par Kremer, II, 19, 159.
— Ed. Kremer, II, 86, 156.
— Conquête de Mésopotamie, éd. Mordtmann; tr. Niebuhr, 278.
— Document sur Mahomet, 489.
WAKIDI (PSEUDO-). Conquête de la Syrie, éd. Lees, II, 420, 446; v. Ahmed ben Obeid.
WAKHTANG. Chronique de —, tr. Brosset, 428.
WALMASS. Réédition du Kamous, 174.
WARKA. Découvertes de Loftus à —, 505.
WARREN. Kalasankalita, chronologie de l'Inde du Sud, II, 587.
WASSAF. Mongols de Perse, tr. Hammer, 56, 140; II, 44, 105.
WASSILIEF. Le Bouddhisme, II, 394.
WEBB. Affinités touraniennes des langues de l'Inde méridionale, II, 438.
WEBER. Catalogue des manuscrits sanscrits de Berlin, II, 120.
— Sur le Çatrunjaya mahatmyam, II, 270.
— Essai sur la littérature indienne, 526.
— Histoire de la littérature indienne, tr. Sadous, II, 285.
— Indische Studien, 432; II, 50.
— Tr. de Malavika-Agnimitra, II, 119.
— Métrique indienne, II, 583.
— Renseignements védiques sur les Nakschatras, II, 389, 504.
— Nouvelles recherches sur l'Inde ancienne, II, 51.
— Omina et Portenta, II, 268.
— L'Oupnekhat d'Anquetil, II, 614.
— Date de Panini, II, 392.
— Pratisakhya du Yajour Véda, II, 274.
—Srauta sutras de Katyayana, II, 117.
— Rama-tapaniya-Upanishad, II, 652.
— Yajour Véda, éd. 310, 360, 432, 524, II, 47, 117, 193, 724.
WEIJERS.
— Notice sur —, 119.
— Catalogue des manuscrits orientaux de la Bibl. de Leyde, 5.
— Transcriptions orientales, 32.
WEIL. Histoire du Khalifat, 207, 275, 396; II, 449.
— Vie de Mahomet, 123.
— Tr. d'Ibn Ishak, II, 621.
— Légendes bibliques des musulmans, 171.
— Introduction historique au Coran 171.
WELLSTED. Découverte d'inscriptions himyarites, 53.
WENGER. V. Yates.
WENRICH. Histoire des conquêtes arabes en Sicile, Italie et Sardaigne, 210.
— Traductions d'ouvrages grecs en langues orientales, 85.
— Poésie arabe et hébraïque, 129.
WEST. Inscriptions de Nasik, II, 692.
— De Kanheri, II, 421.
WESTERGAARD. Ed. du Zend Avesta, 421, 510; II, 38.
— Ed. du Bundehesh, 511.
— Inscriptions persépolitaines, 178.
— Inscriptions médiques, 180.
— Mission en Perse, 138.
— Déchiffrement des inscriptions du second système, 298.

